

TABLE RASE

LES



NUES

(1954-1958)

PLASMA

NOUGE
NOTES SUR LA POESIE
MARIEN
LA PREHISTOIRE DES LOISIRS
DEBORD
INTRODUCTION A UNE CRITIQUE
DE LA GEOGRAPHIE URBAINE
SENECAUT
TU N'ES QUE FRAGMENTS
MARIEN
THEORIE DE LA REVOLUTION IMMEDIATE
WOLMAN
J'ECRIS PROPRE
SCUTENAIRE
UN SERPENT COUPE EN DEUX
BERNSTEIN
REFUS DE DISCUTER
DEBORD
THEORIE DE LA DERIVE
MARIEN
LE MARQUIS DE SADE
RACONTE AUX ENFANTS
NOUGE
L'ECRITURE SIMPLIFIEE
FILLON
DESCRIPTION RAISONNEE DE PARIS
DEBORD
HURLEMENTS EN FAVEUR DE SADE
MARIEN & NOUGE
LE PARTI PRIS DE LA LUMIERE
SCUTENAIRE
UN DAMNE SOURIT DANS LES FLAMMES
DEBORD ET WOLMAN
MODE D'EMPLOI DU DETOURNEMENT
NOUGE
INTRODUCTION AU CINEMA

LES LÈVRES NUES

collection complète

n^{os} 1 à 12,

avril 1954 à septembre 1958

L'imitation du Cinéma

n° hors-série, été 1960

une série d'annexes

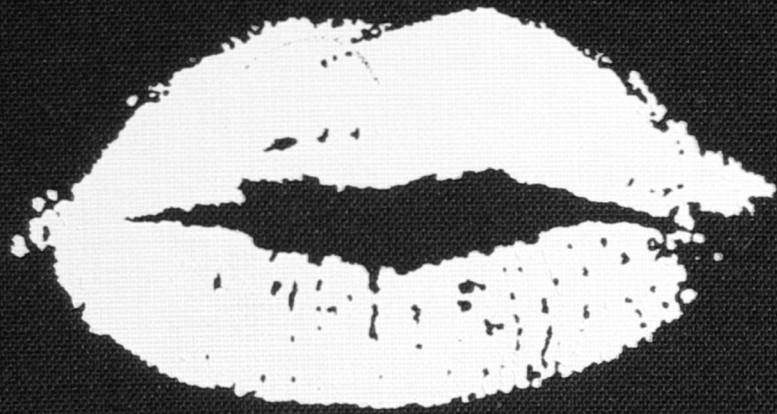
index des collaborateurs,
des illustrateurs, des noms
et des ouvrages cités

Collection Table Rase

Émile Henry
Coup pour coup

Ernest Cœurderoy
**Hurrah !!! ou la révolution
par les Cosaques**

LES



NUES

POUR UN NOUVEAU B

GARDE TA MUSE DANS TA MUSETTE



APP à S L LÈ N

REVUE

CONT
CONT
CONT
CONT

C
V

SIX NUM

EN VENTE A PARIS
10, rue de Vaugirard;

EDITEUR : Marcel Mar
Diffu
l'Internationale Lettriste, ru

DISCOURS NON NOTES D'UN NOUVEAU B

OURRAGE DE CRANES

RENEZ

lire

ur

ES

VRES

UES

TRIMESTRIELLE

RE la Vérité
RE la Liberté
RE la Justice
RE le Bonheur

c'est-à-dire

ONTRE

OUS

ÉROS PARUS

S au « Soleil dans la Tête »,
au « Minotaure », 2, rue des
Beaux-Arts.

ien, rue du Pépin, 28, Bruxelles.

é en France par
de la Montagne Geneviève, 32, Paris V.

DROIT AU CIEL



par **SABENA**

AIR FRANCE

Plus de mèches engluées ! Plus de cheveux attrape-poussières ! Plus d'oreillers sales !



Silvikrine

fait

TABLE

rase



Pour une mort plus Rapide...

Coca-Cola

Ne soyez plus



VICTIME DE



AVANT APRES

AVOIR ÉTÉ

GRACE A

MAX FACTOR HOLLYWOOD

OMEGA

la Dernière des



CONTRE LE MAL DU SIÈCLE

Esso **BP**

1914-1918 : 8.676.000 morts
1939-1945 : 78 millions de morts

L'ESSENCE
de l'Histoire

clac-clac-clac

Kodak

W

LAUX

germes
microbiens

PHILIPS

EMPOISONNE

IBBS

supprime radicalement
LES DENTS

la
Seule
qui
donne

l'Eczéma

POND'S

CRÈME

LA VIEillesse DU VISAGE

BEAUTÉ
RIDES

CERTES,
Mais...
Attention
à votre
intestin!

MARTINI

L'ÉPÉE

Pédalés

Autorisation d'afficher : Loi du 29 juillet 1984.

UN BEAU MENSONGE VAUT M

POÈTE PREND TES CISEAUX

TABLE RASE
Collection dirigée par
Roger LANGLAIS

**LES
LÈVRES
NUES**

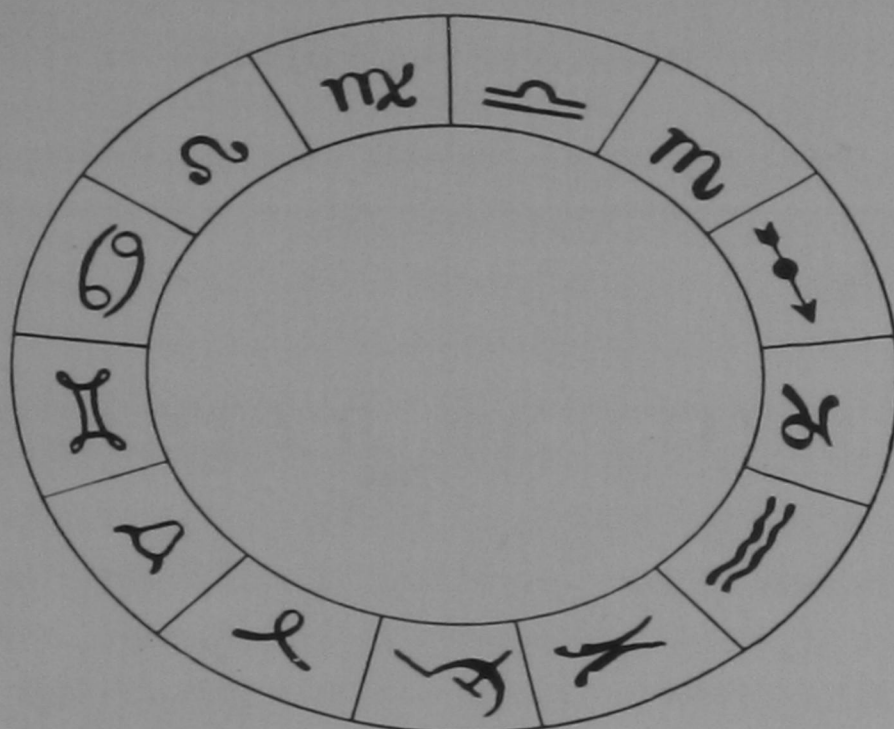
LES LÈVRES NUES

COLLECTION COMPLETE
(1954-1958)

PLASMA

41, rue Saint-Honoré, 75001 PARIS

LES LÈVRES NUES



SOMMAIRE

LENINE. Le Verre à boire
BERTOLT BRECHT. Les Tisseurs de tapis de Kujan-Bulak
Parabole du Bouddha de la maison qui brûle
PAUL NOUGE. La Solution de continuité
ANDRE DE RACHE. Poèmes
MARCEL MARIEN. La Leçon de Maïakovski
Correspondance avec un homme d'Etat
La Propagande objective

LES LÈVRES NUES

Revue trimestrielle

N° 1 Avril 1954

REDACTION : Marcel Mariën, 28, rue du Pépin, Bruxelles.

ADMINISTRATION : J. Graverol, 55, rue de la Concorde,
Verviers (Belgique). C.C.P. n° 364535.

PRIX

30 frs. belges — 210 frs. français. •

IMPRIMÉ EN BELGIQUE

Editeur responsable : Marcel Mariën, 28, rue du Pépin, Bruxelles

LE DIRECTEUR DE CONSCIENCE



**M.M. Les Membres
du Clergé Belge**
recommanderont aux cultivateurs,
l'emploi du
SULFATE D'AMMONIAQUE

de préférence à tout autre engrais azoté,
parce qu'il est un très bon engrais
et qu'il est produit par l'Industrie Nationale

ou comment l'*An-*
nuaire Complet du
Clergé Belge (36e an-
née, 1927-28, pp. 142-
143) dissipe le mys-
tère des affaires
Mindszenty, Wys-
zynski et autres,
passées ou à venir.

LE VERRE A BOIRE

«...Il est incontestable que le verre est aussi bien un cylindre en verre qu'un instrument servant à boire. Mais le verre ne possède pas seulement ces deux propriétés ou ces deux caractéristiques ; il possède, au contraire, un nombre immense de propriétés, caractéristiques, côtés, rapports réciproques et « médiations » avec l'ensemble du monde extérieur. Le verre est d'abord un objet lourd, pouvant être utilisé comme instrument à lancer ; il peut aussi servir de presse-papier, ou encore de récipient pour un papillon qu'on veut immobiliser ; il peut également avoir une valeur en tant qu'objet d'art gravé ou peint, indifféremment s'il est en verre, si sa forme est cylindrique, s'il est destiné à servir d'instrument à boire ou non, etc.

Mais allons plus loin. Si j'utilise en ce moment le verre comme instrument servant à boire, cela m'est parfaitement égal de savoir si sa forme est cylindrique ou s'il est effectivement en verre ; l'important pour moi, c'est de m'assurer que son fond n'est pas fêlé, que les bords ne sont pas ébréchés, de sorte qu'il n'y ait pas de danger que je me coupe les lèvres, etc. Par contre, si je ne me sers pas du verre pour boire, mais pour un usage quelconque, où seule importe sa forme cylindrique, il m'est tout à fait égal qu'il y ait une fêlure, ou même que le fond du verre fasse totalement défaut.

La logique formelle à laquelle on se limite dans les écoles (et à laquelle il faut se limiter, tout en la corrigeant), se laisse guider dans ses définitions formelles par les côtés les plus saillants, ou les plus usités d'un objet, et se borne à cela. Si nous prenons donc deux ou plusieurs définitions du verre, et les réunissons fortuitement (cylindre en verre et instrument servant à boire), nous obtenons précisément une définition éclectique, indiquant plusieurs propriétés de l'objet en question, mais rien de plus. Or, la logique dialectique exige que nous poussions la recherche plus loin. Pour reconnaître réellement l'objet, il importe en effet d'en saisir, d'en rechercher tous les côtés, aspects, rapports et « médiations » avec le monde extérieur. Evidemment, nous n'atteindrons jamais ce résultat d'une manière exhaustive, mais l'exigence de l'universalité nous préserve des erreurs et du danger de la routine figée.

De plus, la logique dialectique exige que l'objet en question soit considéré dans son développement, dans son « auto-mouvement » (comme dit parfois Hegel), dans ses variations. En

prenant toujours l'exemple du verre, on ne comprend pas à première vue en quoi il pourrait changer ; mais en réalité, le verre aussi subit un développement ; cela est surtout vrai pour son utilisation, sa destination, sa liaison avec le monde environnant. Troisièmement, la « définition » de l'objet doit englober toute l'expérience humaine en rapport avec ledit objet, aussi bien en tant que critique de la vérité, qu'en tant que destination pratique du rapport de l'objet avec ce dont l'homme a besoin. Quatrièmement, la logique dialectique nous enseigne « qu'il n'y a pas de vérité abstraite, que la vérité est toujours concrète... »

(1921)

LÉNINE

Les Tisseurs de tapis de Kujan-Bulak rendent les honneurs à Lénine

I

A profusion et maintes fois l'on a célébré
Le camarade Lénine. Bustes et statues ne se comptent plus.
Des villes ont reçu son nom et des enfants.
En toutes sortes de langues on a prononcé des discours,
Des assemblées, des manifestations
Ont eu lieu pour célébrer Lénine,
De Shangaï à Chicago.
Mais voici comment les tisseurs d'une petite localité du Turkes-
tan méridional,
Comment les tisseurs de tapis de Kujan-Bulak
Rendirent honneur à Lénine :

Chaque soir là-bas vingt tisseurs fébriles
Abandonnent leur misérable métier.
La fièvre serpente : la gare
Est tout emplie par le bourdonnement des moustiques, nuage
lourd,
Qui se lève du marais derrière le vieux cimetière de chameaux.
Mais le chemin de fer, qui
Toutes les deux semaines apporte l'eau et la fumée,
Un jour apporte aussi la nouvelle,

Que le moment est venu
De rendre honneur au camarade Lénine.
Alors les gens de Kujan-Bulak,
Les tisseurs de tapis, les pauvres gens
Décident d'ériger eux aussi
Un buste de plâtre au camarade Lénine.
Et l'argent est rassemblé,
Mais ils sont tous agités par la fièvre,
Et ce sont mains tremblantes
Qui comptent les kopecks si durement gagnés.
Et Stepa Gamalew, de l'Armée Rouge,
Qui compte avec soin, qui voit loin,
Songe à la commémoration de Lénine, et il se réjouit,
Mais il voit aussi les mains mal assurées.
Alors il propose soudain
D'acheter du pétrole avec l'argent du buste
Et qu'on aille le verser sur le marais derrière le cimetière de
chameaux,
Sur le marais d'où sortent les moustiques, qui
Engendrent la fièvre.
Ainsi, pour vaincre la fièvre à Kujan-Bulak,
Et honorer la mémoire du défunt,
Pour ne pas oublier le camarade Lénine,
Ils prirent cette décision. Et quand vint le jour des honneurs,
L'un derrière l'autre,
Transportèrent leur seau bosselé et lourd de pétrole noir,
Et s'en furent arroser le marais.

Ils honoraient Lénine, et en même temps, ils étaient utiles à
eux-mêmes,
Ils l'honoraient et ils le comprenaient
En se rendant utiles à leur propre vie.

II

Nous avons vu comment les gens de Kujan-Bulak
Ont célébré Lénine. Et le soir
Après que le pétrole eût été répandu entièrement sur le marais,
Un homme se leva dans l'assemblée, et demanda,
Qu'une plaque soit mise à la gare,
Qui expliquerait la modification du projet,
Et relaterait fidèlement
Pourquoi l'on échangea le buste de Lénine contre la tonne de
pétrole qui anéantit la fièvre,
Et pourquoi c'était aussi un honneur rendu à Lénine.
Et ils firent encore cela
Et posèrent la plaque.

Parabole du Bouddha de la maison qui brûle

Gothama, le Bouddha, enseignait
Le précepte de la roue de l'avidité, à laquelle nous sommes assu-
jettis, et il conseillait
D'abroger tout désir
Et sans désir ainsi d'entrer dans le néant, qu'il nommait Nir-
vâna.

Or, ses disciples un jour lui demandèrent :
«Comment est-il ce néant, Maître ? Nous voudrions tous
Renoncer tout désir, ainsi que tu le recommandes, mais dis-
nous,

Ce néant, dans lequel alors nous entrons,
Est-il en harmonie avec ce qui existe,
Quand on est étendu dans l'eau, corps légers, à l'heure de
midi,

Comme privés de pensée, paressant au creux de l'onde ou
encore aux portes du sommeil,

Quand à peine l'on perçoit si la couverture est bordée,
Puis que rapidement l'on s'efface,

Est-ce un pareil néant, heureux et doux, ou bien ton néant
N'est-il qu'un néant froid, vide et sans signification.»

Le Bouddha garda longtemps le silence, puis il dit négligem-
ment :

«Il n'y a pas de réponse à votre question.»

Mais au soir, quand ils furent partis,

Assis toujours sous l'arbre à pain, le Bouddha conta aux autres,
A ceux qui n'avaient rien demandé, la parabole suivante :

«Il n'y a pas longtemps je vis une maison. Elle brûlait. Du toit
Jaillissaient les flammes. Et je m'approchai et je remarquai
Qu'il y avait encore des gens à l'intérieur. Et je me tins sur le
seuil et criai

Que le toit flambait et les engageai

A fuir sans délai. Mais ces gens

Ne semblaient pas pressés. Et l'un d'eux me demanda,

Alors que la chaleur déjà lui roussissait les sourcils,

Comment il faisait au dehors, si au moins il ne pleuvait,

Et si le vent ne soufflait, s'il y avait une autre maison

Et même quelques-unes de semblables. Et je ne répondis

Et m'en fus. Et je pensai :

Ceux-là doivent se consumer avant qu'ils ne cessent de poser
des questions. En vérité, mes amis,

Celui pour qui le sol n'est pas encore assez brûlant, et qui ne
préfère

Changer pour tout autre plutôt que de demeurer là, à celui-là
Je n'ai rien à dire.» Ainsi parlait Gothama, le Bouddha.
Mais nous aussi, que ne préoccupe plus l'art de se résigner,
Mais celui de jouir et maint précepte
D'un art profane, nous qui, tout en les plaignant, invitons les
hommes
A se défaire de leur bourreau humain,
A ceux qui sous les escadrilles de bombardiers survolant la
capitale,
A ceux qui éternellement demandent,
Comment nous nous étions représenté ceci, et comme nous nous
l'imaginions
Et ce qu'il adviendra de leur livret d'épargne et de leur panta-
lon du dimanche après une révolution,
A ceux-là non plus, nous n'avons pas grand'chose à dire.

BERTOLT BRECHT

Traduit de l'allemand par Marcel Mariën et Gilbert Senecaut.

LA SOLUTION DE CONTINUITÉ

Puisqu'aussi bien c'est une expérience littéraire qui nous a rapprochés pendant quelques mois*, sans doute convient-il de vous indiquer immédiatement la façon dont nous prenons l'expérience littéraire et ce que nous en pouvons attendre.

Le caractère le plus évident de cette position vis-à-vis de la littérature est peut-être le *détachement*, un certain détachement.

Il nous est impossible de tenir l'activité littéraire pour une activité digne de remplir à elle seule notre vie. Ou plus exactement elle nous paraît être un moyen insuffisant pour épuiser à lui seul cette somme de possibilités que nous espérons mettre en jeu avant de disparaître.

Il n'est pas douteux que d'une certaine manière nous fassions grande confiance à l'écriture. Mais cette confiance, aussi forte que nous puissions la consentir, n'en est pas moins une confiance limitée.

Actuellement, d'autres moyens nous sont donnés pour servir les fins que nous croyons devoir nous assigner. Et nous tenons pour possible la découverte d'un moyen nouveau qui nous ferait rejeter l'écriture au second plan et peut-être l'abandonner en raison de son efficacité par trop limitée.

* Voir Documents 34, Bruxelles, juin et novembre 1934.

J'aimerais vous indiquer avec quelque précision les traits qui nous distinguent à nos propres yeux d'avec les littérateurs.

Je ne puis me contenter d'une image sommaire qui nous présenterait le littérateur comme si bien enfermé dans son labeur d'écrivain que le doute porté sur l'activité qui lui est propre lui soit impossible et même inconcevable. Nous savons qu'un certain nombre d'entre eux travaillent avec cette confiance aveugle.

Mais nous savons aussi qu'il existe des écrivains qui nourrissent à l'égard des moyens qu'ils utilisent une véritable défiance, que leur prudence est sans cesse en éveil, qu'ils ont recours à de surprenantes précautions. Eux aussi ne font à l'écriture qu'une confiance limitée. Il est difficile aussi d'imaginer qu'ils ne puissent eux aussi recourir certains jours à des moyens qui ne soient pas littéraires.

Et peut-être serait-on tenté de nous confondre avec ces littérateurs capables d'un tel détachement.

Quant à nous, nous avons le sentiment qu'il n'en est rien, qu'il subsiste une différence irréductible. Peut-être la nature de cette défiance à quoi nous venons de faire allusion et sa portée nous permettent-elles plus de précision.

La défiance des littérateurs se situe tout d'abord et très exactement entre l'écrivain et l'écriture. Elle vient du défaut que l'écriture vient à faire à certains moments à l'écrivain.

Elle tend à mettre en lumière les trahisons du langage.

Mais l'objet de cette trahison reste à examiner de très près.

L'un d'entre eux et des plus curieux, des plus dignes de retenir l'attention, portait en exergue d'un de ses ouvrages cette phrase du Père Botzarro :

«Il semble bien que le langage soit la chose du monde la moins faite pour parler».

Leur défiance du langage semble bien liée à ceci : une confiance faite au langage quant à ses possibilités d'exprimer la pensée, une reconnaissance implicite d'une fonction essentielle du langage qui est *d'exprimer* notre pensée.

De nous exprimer. Il semble que l'on touche ici le souci principal et que toutes les précautions, toute la clairvoyance qu'elles supposent ne soient mises en jeu que pour empêcher le langage de se mettre à la traverse. L'on a comparé le langage à un serviteur infidèle sans doute, mais que la connaissance, l'expérience de ses vices permet néanmoins de plier à de bien précieux services.

Le souci de l'expression exacte, nombreuse, parfaite peut difficilement toutefois se limiter à lui-même. L'on peut imaginer que la recherche de cette expression parfaite ait été, demeure encore la fin suffisante d'un grand nombre d'écri-

vains. Mais il n'en est pas moins vrai que quelques littérateurs, sans pour cela sortir de la littérature, recherchent et formulent une justification qui le dépasse.

Ils passent volontiers, ils déploient leur souci de s'exprimer jusqu'à une préoccupation qui dépasse leurs fins personnelles, qui suppose une vertu générale : la connaissance, l'état de connaissance.

Si l'on veut bien reconnaître cette démarche, cette tendance vers un état limite qui est l'état de connaissance, il n'est pas indifférent d'examiner de ce biais la nature véritable de la confiance au langage que cette démarche suppose.

Cette tendance à un état de connaissance et cette manière de reconnaître l'écriture comme un moyen de choix, suppose que le langage répond bien en fin de compte à la fonction qu'on lui assigne d'habitude qui est de traduire et de fixer le mouvement et les états de notre pensée. Il importe simplement de découvrir ses imperfections et les ayant découvertes de tâcher à y suppléer. L'on tend de cette manière à un langage parfait où la pensée et le verbe adhéreraient si étroitement qu'en fait ils se confondent.

La confiance du vulgaire rejoint la confiance de l'expérimentateur averti, et le détachement vis-à-vis du langage impossible, s'il n'est également le signe d'une sorte de détachement en regard de la pensée.

Mais il se rencontre des esprits qui ne peuvent retenir comme satisfaisant leurs exigences cet état de connaissance ou ce mouvement vers la connaissance qui justifie l'activité de certains. Ils réclament du langage, de l'écriture — s'ils se décident à les utiliser — d'autres services encore que ceux qu'en attendent le vulgaire et le littérateur.

Si l'on voulait bien considérer leur attitude vis-à-vis de l'état de connaissance, l'on arriverait peut-être à en découvrir quelques raisons.

L'expérience que chacun de nous et à quelque degré que ce soit possède de la connaissance peut l'amener à certaines constatations.

Que la connaissance suppose un certain état, une manière d'immobilité de l'esprit, et à la limite une sorte de contemplation de soi-même.

L'homme contemple et se contemple. Au plus vif du mouvement, il échappe au mouvement. L'homme qui connaît se double.

Il s'arrête. Il s'immobilise. Il ne peut plus compter, s'il veut échapper à cette immobilité que sur quelque chose, quel-

que accident qui viennent de l'extérieur, bouleverser l'image du monde où il se complait et qui l'enferme.

Ceci nous entraîne à quelques réflexions, à quelques distinctions.

Et tout d'abord, ce tableau de la connaissance qui nous vient naturellement à l'esprit, présente quelque chose de trop dépouillé, de trop arrêté, de trop immobile pour ne pas nous mettre en défiance.

L'on peut imaginer que cette gêne nous vienne de la démarche même que nous venons d'accomplir, et que cette manière d'isoler et de considérer à l'état pur (ou à l'état limite) certain climat de l'esprit n'aille pas sans un véritable dommage.

Toutefois, l'on peut reconnaître aussi que cette démarche nous amène, par la grossièreté même de l'image à quoi elle nous contraint, à prendre en considération un trait qui risquait fort de nous échapper.

Elle suppose en effet chez qui la tient pour désirable et satisfaisante l'acceptation d'une condition essentielle : une manière de passivité en face du monde extérieur et de lui-même.

La connaissance à son état limite est d'ordre contemplatif et suppose un état de repos. Le monde et nous-mêmes, la connaissance accomplie se confondent, se résolvent en fin de compte dans l'unité contemplative immobile.

Mais on peut supposer des esprits qui placent l'essentiel dans l'activité, qui n'imaginent comme fondement, comme ressort de leurs démarches que cette possibilité de l'action, ce désir de l'action, cette volonté de l'action.

Pour eux l'action est la condition essentielle de la «vie». Il s'agit de vivre — donc d'agir.
J'agis — donc je suis.

Ces esprits ne sauraient négliger la connaissance mais s'ils la prennent en considération ce ne peut être que comme condition de l'action.

Il n'est pas lieu de rechercher ici les rapports que soutiennent la connaissance et l'action. La suite ne manquera pas de mettre certains de ces rapports en lumière.

Mais quelles vertus reconnaissons-nous donc à l'action pour nous amener à lui faire une confiance essentielle ?

Si l'on pense à l'action, sans doute l'on considère le plus mystérieux de nous-mêmes et sans doute l'essentiel.

L'action, pour peu que l'on se dégage des habitudes de la psychologie classique et de la métaphysique, apparaît dès l'abord comme proprement irréductible.

C'est-à-dire qu'il paraît vite impossible de l'isoler du sentiment que nous prenons de la vie même. L'action et la vie se confondent.

Il n'est guère difficile d'esquisser toute une métaphysique, toute une psychologie fondée non sur l'être, non sur le devenir, non sur les fins dernières, *mais sur l'acte* et sur le retentissement sans limite qu'il faut bien si l'on veut le considérer avec quelque attention, lui accorder.

Que l'on en vienne alors à n'imaginer d'autre connaissance valable qu'en fonction de l'action et en quelque sorte engendrée par l'action, ne sera plus fait pour étonner.

Mais il y a tout de même, et de ce fait, d'excellentes raisons de se méfier de la métaphysique et de la psychologie.

Ce n'est pas à elles que nous nous en fions.

Qu'espérons-nous de l'action ? Dans quel sens allons-nous orienter nos actes ?

Et d'abord il faut reconnaître que l'on n'agit pas autrement que sous le coup de la *menace*. Un monde menacé, celui que nous avons atteint, celui que nous imaginons, voilà ce qui vaut la peine d'agir.

La menace, la menace perpétuelle, l'atroce et bienheureuse menace, nous en avons le sentiment avec une constance qui n'est pas à négliger.

L'on en vient à déployer contre elle toutes les ressources de l'esprit, à ne négliger aucune de ces ressources.

Elle prend des traits précis, des formes concrètes.

Elle est dans nos habitudes, dans cette cristallisation qui atteint, il faut bien le constater, les meilleurs d'entre nous.

Elle est dans notre paresse et dans notre renoncement.

Elle est dans le monde qui nous enveloppe, qu'il nous faut une bonne fois tenir pour *extérieur* sous peine de le voir l'emporter dans cette lutte bienfaisante qu'il engage contre nous.

Le monde extérieur est notre condition.

C'est pourquoi le péril essentiel est peut-être dans ce que nous dénonçons comme une certaine prétention à la solitude.

«Qui de nous deux inventa l'autre».

L'on résiste mal au désir de tracer une image d'ensemble

de ses entreprises, à les inventorier, à établir entre elles quelques liens de continuité et de conséquence, avec le secret espoir d'en assurer l'avenir, d'en confirmer l'efficacité.

Un tel projet ne va pas sans danger.

Aussi bien, certains d'entre nous préfèrent s'en abstenir mais on constate que cette abstention les laisse à découvert, l'image les force, les surprend et les contraint.

On peut préférer en fin de compte accéder à ce désir, trop profond sans doute pour ne répondre à quelque nécessité.

Mais cette réponse, on peut se décider à en tirer parti d'une manière plus directe et repousser à la fois le réconfort et le découragement.

Pour peu que l'on y réfléchisse, ce qu'on attend de certains d'entre nous est bien fait pour étonner.

La négligence et la paresse humaines se retiennent mal d'intervenir et d'exiger qu'on lui fournisse quelque raison de vivre, quelques moyens, quelque fin assez satisfaisants pour épargner à l'homme une inquiétude trop difficile à supporter et capable si l'on n'y prenait garde de le précipiter inopinément dans la mort.

Que l'on ne se propose ni explication de l'homme et de l'univers, ni construction d'une métaphysique, d'une psychologie et d'une éthique, ni code, ni mots d'ordre, voilà qui étonne et qui scandalise.

D'autant plus qu'il faut bien constater que ce refus n'implique nullement le mépris de ces valeurs et que l'on admet volontiers qu'elles interviennent par ailleurs avec avantage.

Il arrive que l'on soit confondu par la modestie d'un pareil dessein.

Bien des choses cependant s'accommodent mal de l'ordre discursif. Un certain *désordre* leur est favorable. On les entend mieux à la faveur d'une démarche dégagée.

Que l'on ne s'empresse pas de conclure.

Dans l'ordre des idées l'ingéniosité de chacun peut s'en donner à cœur joie.

Les exemples abondent.

PAUL NOUGÉ

Au sommaire du prochain numéro

Louis Scutenaire. *Inscriptions.*

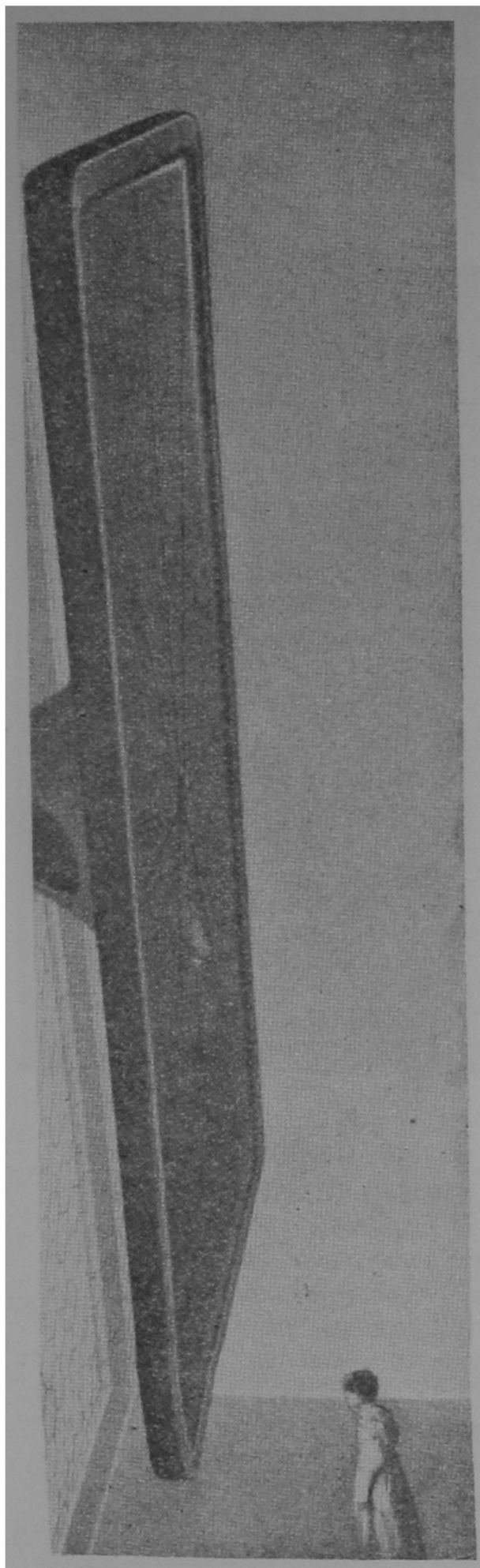
Paul Nougé. *Reconnaissance d'Angèle Laval.*

André Souris. *La Lyre à double tranchant.*

Marcel Mariën et Paul Nougé. *Le Parti pris de la Lumière.*

30 francs belges — 210 francs français

Souscription au C.C.P. n° 364535 de Mme J. Graverol à Verviers (Belgique).



Le Mal des Profondeurs

LA VIE PRIVÉE

Je suis né ce matin
Quand nue et de soleil
Tu as jeté ton corps
Sur la toile rude
Et que mon corps déjà
Avait connu la terre
Et la vie des sillons
Et l'écume des bêtes

A PIERRE FENDRE

Une ville vide pleure
Dans le monde si grand
Une ville vide pleure
Un garçon songe à mourir
A mourir pour une fille
Qui s'est jetée à l'eau
Sous le pont d'acier
D'une ville vide
Qui pleure
Un fleuve de larmes

LE SABLIER

Mon amie au ventre sauvage
Où donc est le sable
Que tu caressais

J'en veux quelques grains
Pour mesurer ma peine

J'en veux une poignée
Pour m'endormir très vite

J'en veux tout un banc
Pour échouer ma vie

PASSIONNÉMENT

La mousse du chêne
A gardé l'empreinte de ta main
Et l'oiseau
Qui me regarde
Et qui regarde
L'empreinte de ta main
L'oiseau d'une saison
Me fait signe de son aile

Je sais que ma mémoire est trop grande
Qu'un autre amour fait le printemps
Je m'émerveille cependant
De l'indifférence
Du nuage

LE PAIN QUOTIDIEN

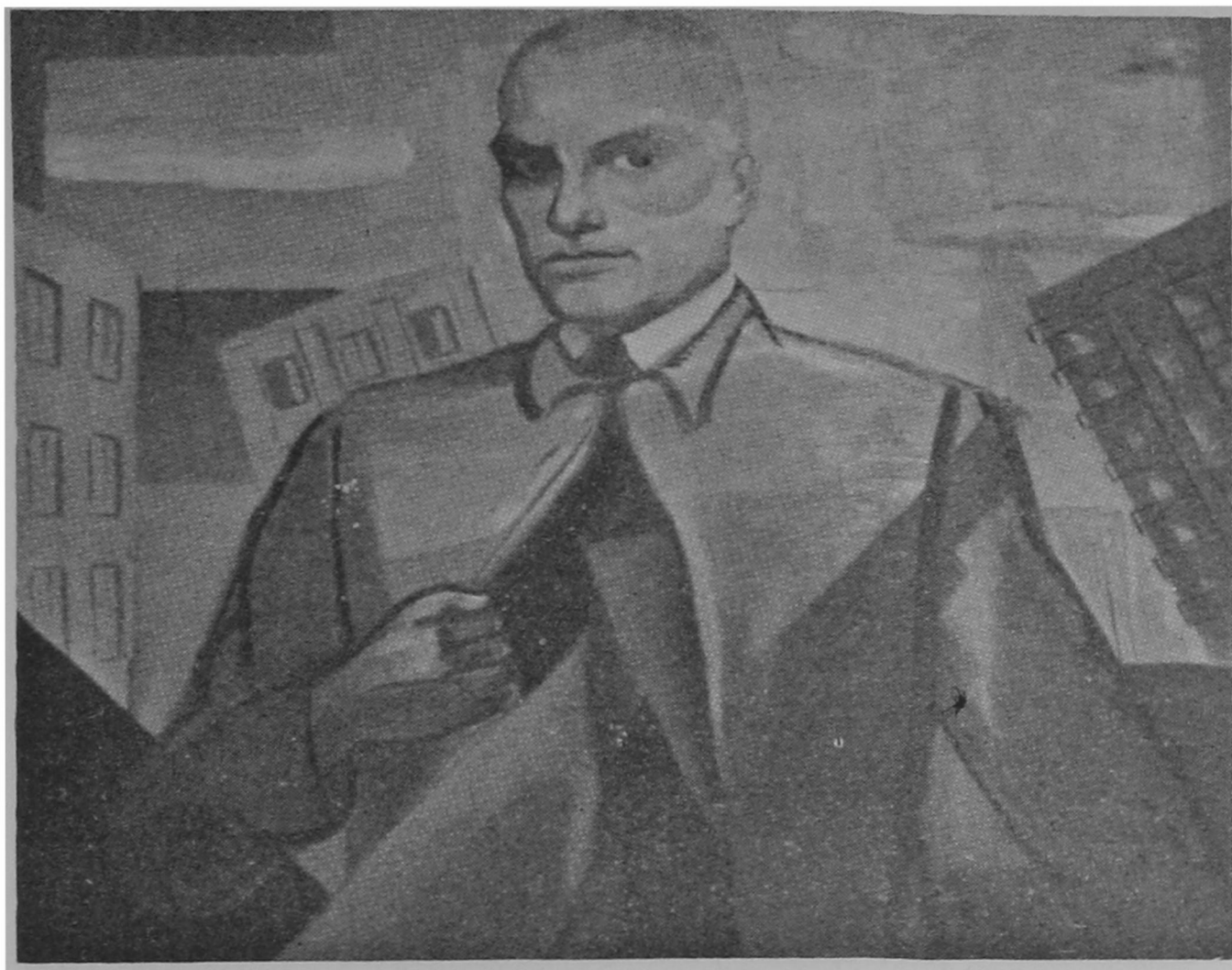
La ville est seule
Honteuse
Confuse
Du rien du tout
Du pas du tout
Du tel père et du tel fils
Du qui est pris qui croyait prendre
La ville
Captive de ses rues
De ses cafés
De ses boulevards
La ville étouffe d'amabilité

-
La ville est seule

Elle voudrait
Elle voudrait la ville
Ecrire une lettre à son pays
Elle voudrait
Elle voudrait la ville
Lui demander des arbres à pain

ANDRÉ DE RACHE

La Leçon de MAÏAKOVSKI



Mesdames, Messieurs,*

Pour qui garde le souci de l'aspect extérieur des choses, je commencerai par rappeler que le poète soviétique Vladimir Maïakovski est né en 1893, qu'il est mort à Moscou en 1930, à l'âge de trente-sept ans. Sa ville natale, Bagdadi en Géorgie, a depuis été rebaptisée. Elle s'appelle aujourd'hui Maïakovsk. Ça n'a peut-être pas une très grande importance, mais je ne puis m'empêcher cependant de tenir ce geste pour significatif, et même d'y voir comme un critère de la qualité d'un gouvernement. En effet, c'est bien la première fois qu'une ville reçoive, dix ans à peine après sa mort, le nom d'un homme illustre qui n'est pas pour une fois un conquérant,

* Conférence faite à la Cave «Temps mêlés», à Verviers, le 12 décembre 1953, et à Bruxelles, le 28 janvier 1954.

un homme de guerre ou un homme politique, mais tout simplement un poète

C'est là Mesdames et Messieurs, un fait unique dans l'histoire.

Il vous a peut-être paru à l'abord que j'affectais à l'égard des précisions sommaires que je viens de donner, comme un sentiment d'indifférence. C'est un peu vrai même s'il m'arrive comme à tout le monde de me laisser prendre au charme des souvenirs des mémoires, à la ressemblance des portraits à ce grain de vie qu'ils dérobent à leurs modèles et qu'ils semblent victorieusement préserver des atteintes du temps.

En vérité pourtant, la poésie a peu de rapport avec cet aspect épisodique des choses qui n'intéresse au fond que l'état civil. Je sais que ces préoccupations sont fort à la mode, qu'on les tient en grande estime, qu'elles animent des sortes de compétitions dans les journaux, à la radio : quel était le vrai nom de Molière, en quelle année naquit Rembrandt, etc. Ça n'est peut-être pas toujours inutile, mais je crains qu'on ne se rassure ainsi par trop facilement d'une plongée, alors qu'on n'effleure que la surface.

Il se fabrique de la sorte une culture au niveau des mots-croisés où l'on se croit quitte envers elle si l'on retient une fois pour toutes, par exemple, d'Homère qu'il boitait et de Byron qu'il était aveugle, — ou l'inverse. Pour maint d'entre nous, ce vernis d'insignifiance où l'accessoire obnubile l'essentiel, suffit au peu de besoin que l'on éprouve généralement pour la culture. A peine s'agit-il en somme de ne point paraître trop dénué dans une conversation et de savoir, comme on dit, de quoi on parle, même si ce parler équivaut à ne rien dire.

Vous me permettrez ce soir, Mesdames et Messieurs, de ne point me complaire, à propos de Maïakovski, sur ce chemin sans danger, d'aller s'il se peut un peu plus loin et de tenter d'aborder le fond du problème.

N'attendez donc pas de moi davantage que je vous parle des amours du poète, qui valent ce que valent les nôtres, de ses bonnes fortunes ou de ses mauvaises, de ses voyages ni de sa façon de s'habiller, bref de tout ce qui constitue l'apparence d'une vie humaine ; apparence dont nous savons tous par expérience qu'elle est le reflet le plus trompeur et le plus fuyant de notre moi authentique.

Ce sont là encore des traits fort prisés aujourd'hui, pour lesquels il existe toute une presse spécialisée, où la vie privée, même dans ses manifestations les plus intimes, est l'objet d'une dissection, d'une vivisection acharnée. Il importe d'ailleurs si peu que l'on touche par là à la vérité historique, voire physiologique, que les journalistes se contentent la plupart du temps de l'inventer. Et cela suffit généralement à nous ravir que l'on nous montre les vedettes du jour, les gloires de ce monde rapetissées à notre triste niveau.

C'est, je crois, cette fraternité dans l'abjection, cette complaisance envers nos lacunes qui ont inspiré à un autre écrivain soviétique cette remarque que je sou mets à votre méditation :

« Notre vie privée — écrit Vassili Ajaev —, c'est en somme la partie la plus réactionnaire de notre existence ».

Mesdames et Messieurs,

Il ne faudrait pas se méprendre. Si j'ai quelque peu insisté sur cet aspect peu reluisant de la personne humaine, ce n'est pas que je veuille nous amoindrir, nous remettre en présence de ce sauvage, de cette bête qui subsiste en chacun de nous et que nous n'en finissons pas d'étouffer. Cela est un peu trop de mode — nous l'avons vu —, et qui nous offre le spectacle de notre déchéance fait aujourd'hui salle comble.

Pour Maïakovski, il me paraît plus important de le situer dans le monde où il a vécu, quitte à devoir situer ce monde dans celui où nous vivons. Quels que soient alors les vertus singulières de sa poésie, ses titres de gloire ou ses faiblesses, l'on ne saurait, je pense, l'isoler des bouleversements fondamentaux que son pays a connus et, qu'avant d'être appelé à magnifier par l'éclat et l'autorité de ses vers, il a marqués de son intervention personnelle. Ses ailes de géant ne l'empêchaient pas de marcher.

Maïakovski est donc inséparable de l'Union soviétique comme du rôle primordial que cet immense pays a été appelé à jouer et continue de jouer dans notre siècle.

Mesdames et Messieurs,

L'Union soviétique est aujourd'hui un sujet assez tabou. C'est dire qu'elle soulève des questions aiguës, qu'elle n'est pas de ce genre de sujet dont on disserte sans risque, que l'on aborde, renonce ou reprend comme si de rien n'était. A la façon de certaines radiations minérales qui apportent ou la vie ou la mort, elle menace nos habitudes les plus anciennes et les mieux dissimulées, avec le dessein, selon notre état, de nous faire ou tout gagner ou tout perdre. Bref, elle nous oblige à prendre parti.

Si je me permets d'abuser de votre patience en insistant sur la gravité de ce problème, c'est que cette soirée elle-même, à l'origine, n'a pas été sans susciter chez ses organisateurs quelque appréhension. Je m'en voudrais de leur être une cause de discorde ou de quelque autre avanie. Ce serait à mon sens fort mal les payer de l'amabilité qu'ils me montrent, comme vous-mêmes, Mesdames et Messieurs, de vouloir bien me prêter votre audience dans cette cave en quelque sorte symbolique.

Je me rassure cependant en me disant que je parle sous le signe des « temps mêlés » que nous vivons, et qu'il fallait donc bien que ce signe sur sa route un jour rencontre ce problème épineux, s'il voulait que le mélange fût parfait, en tout point digne de son enseignement.

Je tâcherai toutefois, Mesdames et Messieurs, de ne point trop

vous décevoir et de faire, s'il m'advient d'avoir à en faire ou d'y paraître, aussi peu de «politique» qu'il me soit permis.

Esquiver cette question, vous reconnaîtrez avec moi que ce serait malaisé. Il me faudrait alors presque renoncer à traiter de Maïakovski et de la poésie avec gravité. D'emblée je me verrais contraint de les défigurer, de ne vous en livrer qu'une image édulcorée, débile, en tout point digne de votre indifférence ou de votre mépris.

Je pense que vous êtes en droit d'exiger de celui que vous parlez moins de concession et plus de rigueur. J'y serai donc attentif.

Il demeure, il est vrai, une autre solution, mais elle n'est qu'apparente. Ce serait de traiter ces graves questions d'une manière détachée et, comme on dit, objective. Il m'est cependant impossible de parler de Verviers comme on ferait de Sirius et, pour mieux vous le faire entendre, je choisirai deux petits exemples qui relèvent de l'observation personnelle et que vous n'aurez, je crois, nulle peine à identifier avec des événements semblables dont vous avez vous-mêmes, au cours de votre vie, été le témoin impuissant et révolté.

Je me souviens ainsi avoir vu dans une rue d'Anvers, en 1942, une petite fille de cinq ou six ans, juive paraît-il, enlevée par des soldats nazis pour être transportée en Allemagne, sans que ses parents qui attendaient son retour de l'école en fussent le moins du monde avisés.

Pour mon second exemple, je le situerai aux Antilles françaises qui passent pour être les colonies les plus évoluées du monde. J'y ai pu constater que la moitié au moins des enfants ne disposent pas même d'un lit et dorment sur la terre battue ou le plancher, parmi les rats qui pullulent, dans des cases qui font moins songer à des habitations qu'à des boîtes d'allumettes.

La Guadeloupe et la Martinique sont peut-être fort loin d'ici, Mesdames et Messieurs, mais Anvers, ce n'est pas si loin de Verviers ni 1942 à ce point distant de 1953, pour que je me dispense d'insister.

Je ne doute pas qu'en regard des milliers d'autres que j'eusse pu isoler, en regard de ces noms qui sont inscrits en lettres de sang sur nos cartes de géographie, — Guernica, Oradour-sur-Glane, Varsovie, Hiroshima et tant d'autres, — ces deux témoignages puissent paraître quelque peu négligeables. Je m'en contenterai cependant.

Car je sais qu'à force de nous montrer de l'horreur, on s'y accoutume, et que plus les atrocités s'accumulent au tableau, plus celui-ci en vient par former une sorte de grande toile abstraite dont le lien évident avec notre vie de tous les jours finit par nous échapper.

Pour moi, vous me permettrez, Mesdames et Messieurs, d'y demeurer sensible, et vous conviendrez dès lors avec moi que, vivant non pas en dehors de ce monde affreux qui me serait comme un décor inconsistent devant les yeux, mais vivant dans ce monde qui nous menace de toutes parts, il me soit impossible d'adopter, en

quelque matière que ce soit, une attitude du genre de celle que nous appelions tout à l'heure «objective».

Je ne tiens pas du reste à me distinguer de vous et je ne crois pas me tromper si je m'assure que vous-mêmes, mis en présence de tels événements et à quelque degré armés du pouvoir de les empêcher ou tout au moins d'en dévier le cours, je m'assure que vous ne manquerez pas d'intervenir.

Nous sommes donc tous au sens strict des partisans de quelque chose, ne serait-ce que de nous-mêmes, et il n'est pas jusqu'aux soi-disant indifférents qui ne le soient et que l'analyse attentive dénonce comme des partisans malgré eux, puisqu'ils se défendent d'user de leur pouvoir, si faible soit-il, pour que l'épouvante établie ne soit plus ou soit un peu moins.

Puisqu'il me semble que nous voyons maintenant un peu plus clair en nous-mêmes, que nous avons appris à discerner un peu mieux qui nous sommes, je pense, Mesdames et Messieurs, ne pas trop vous surprendre si, pour prévenir toute confusion, je crois utile de vous déclarer en passant que, de quelque interprétation que l'on puisse entacher les remarques que je serai amené à faire tantôt pour certains aspects du problème culturel, j'approuve de toute manière et sans réserves, les conceptions et les applications économiques et politiques de l'U.R.S.S. et des démocraties populaires.

Ceci dit, ce rideau de lumière ou de nuit étant brusquement tombé entre vous et moi, je pourrais croire en avoir fini avec cette politique dont je n'ai pas plus que vous envie ce soir que l'on parle. Mais les choses ne sont pas toujours aussi simples qu'on voudrait qu'elles soient.

Ainsi, pour la poésie, il est manifeste que depuis cent ans, elle marque une tendance à la critique du monde qui lui est donné, à la transformation de ce monde au feu de sa révolte et de ses exigences, en un mot à transgresser le plan en quelque sorte contemplatif où on la confinait, et à s'affirmer sous une forme active, donc à s'incarner dans ce monde, à se jeter dans la mêlée pour tenter d'y conquérir la première place. Je ne crois pas, Mesdames et Messieurs, vous apprendre grand'chose quant à ce visage nouveau de la poésie. Il vous suffit d'interroger votre cœur.

Arrivés à ce point, vous m'accorderez que si je veux traiter de la poésie, il m'incombe plus que jamais de tenir compte du monde dans lequel cette poésie, qu'elle parvienne à ses fins ou qu'elle y échoue, se propose de prendre pied, de vaincre et de resplendir.

Aussi la poésie se voit-elle aujourd'hui contrainte à observer une certaine éthique, à une discipline toute nouvelle, à une stratégie particulière si elle se veut engendrer des effets qui ne se résorbent pas en elle-même, si elle se refuse à l'arbitraire, mais au contraire se veut agissante, efficace et souveraine.

Mesdames et Messieurs,

Je crois que nous touchons ici à un problème crucial de notre

temps et qui donnera dans l'avenir que je ne puis socialement concevoir que sous la forme communiste, plus de fil à retordre qu'on ne l'imagine ordinairement aujourd'hui.

Avant de poursuivre mon propos, qui est le problème de la poésie dans le monde, problème pour lequel Maïakovski ne m'est qu'un signe, mais un signe particulièrement riche et précieux, il ne me paraît pas inutile de rappeler en quelques mots ce que représente tout d'abord ce communisme dont le mot est sur toutes les lèvres et qui, comme tous ceux qui sont appelés à cette insigne faveur, finissent à l'usage par s'obscurcir si bien que l'on ne sait plus en fin de compte de quoi il retourne.

Je sais que j'abuse, mais ceci n'est pas hors de mon propos, sans le constituer cependant. Le chemin sur lequel je vous ai entraînés, Mesdames et Messieurs, est rocailleux et tout semé de broussailles. Il faut bien parfois m'accorder que j'écarte les obstacles les plus gênants.

Pour gagner du temps, et aussi bien pour ne point vous en faire perdre, je me permettrai de recourir ici à une image, élémentaire peut-être, mais dont la ressemblance me paraît assez frappante.

Vous savez tous plus ou moins comment fonctionne dans notre économie occidentale ce que l'on appelle une société anonyme. Vous savez également que les bénéfices d'une pareille exploitation sont répartis entre les divers actionnaires. Pour mieux vous faire entendre ce qu'est le communisme, je ne vois pas de meilleur moyen que de vous convier, à partir de ce modèle primitif dont vous avez l'intelligence, à vous représenter la terre tout entière transformée en une sorte de gigantesque société anonyme dont chaque homme et chaque femme seraient à la fois l'ouvrier et l'actionnaire. Tel un mince et vivant ruisseau, le travail de chacun irait alors se déverser dans un seul vaste lac centralisateur, lequel, en retour, répartirait ces apports, proportionnellement d'abord à la quantité et à la qualité de ceux-ci, pour enfin, dans la phase du communisme accompli, renoncer cette inégalité première par la vertu d'une abondance qui dépasse aisément les besoins de chaque individu, fussent-ils extravagants.

Je pense que cette image qui a le mérite en même temps que le défaut de la concision remportera l'adhésion de ceux qu'elle ne laisse pas sceptiques. Pour ces derniers, qu'il me suffise de rappeler le point auquel on est parvenu.

Le communisme, au sens précis du mot, n'existe encore nulle part, ni en U.R.S.S. ni ailleurs. Il faut tenir compte de l'encerclement des nations capitalistes, d'un passé complexe, de la paix menacée, de l'inégalité même du développement économique non seulement de chaque pays engagé sur le chemin du communisme, mais aussi de chaque contrée, et presque de chaque ville. L'harmonisation de l'ensemble du monde extérieur avec les besoins, les aptitudes et les aspirations de chacun de nous est une tâche immense,

mais dont nous savons aujourd'hui qu'elle n'est pas au-dessus des forces humaines. Jusque-là, le monde avait poussé presque au hasard, à la façon d'un arbre capricieux. Il s'agit maintenant de tailler, d'élaguer, d'écheniller, de lui donner figure humaine. Avant que chaque feuille reçoive sa part de soleil, il y faudra du temps. Néanmoins, cela ne va peut-être pas si lentement qu'on le croit.

Cent ans à peine se sont écoulés depuis que la parole prophétique de Marx a retenti dans l'univers, et déjà un tiers de notre planète se trouve engagé dans la voie du communisme. En vingt siècles, l'église catholique n'a jamais réussi à enrober une telle masse humaine.

Les Soviétiques, les Chinois, les Thibétains, les Mongols, les Coréens, les Vietnamiens, les Polonais, les Tchèques, les Hongrois, les Roumains, les Bulgares, les Albanais, les Allemands, — demain, les Italiens, les Français, — puis le soleil enfin qui se lève à l'ouest, — il est clair que la partie est gagnée. Le vieux monde chancelle sur ses bases ; le hasard se meurt, la liberté se dresse. Quelques décades, quelques années peut-être, et le torrent purificateur engloutira pour jamais l'empire immonde de l'argent, de la guerre, de la misère, de la superstition et de la faim.

Je sais bien qu'il ne peut manquer d'y avoir parmi vous, Mesdames et Messieurs, des esprits que ces évidences ne touchent pas. L'ignorance essentielle de leur situation dans le monde, du sort qui les façonne à leur insu, les empêche d'y voir clair et de se reconnaître dans le miroir du temps. Qu'il leur soit donc loisible — rien n'est plus facile — de se conformer à l'exemple de Louis XVI qui, le 14 juillet 1789, consignait, dit-on, dans son journal intime, que la journée s'était déroulée sans incident.

Mais que cela nous plaise ou non, nous approchons d'un temps où l'écrasante supériorité de la nature, de la vie matérielle va être levée. Il est impossible de se représenter alors vers quelles cimes l'homme sera appelé, quelles possibilités il mettra en œuvre lorsqu'il ne subsistera plus de différenciation sociale d'aucune sorte, ni de sexe, ni de classe, ni de race ou de pays, lorsque la pensée réellement gouvernera la nature.

Jusqu'alors, c'est à peine si de siècle en siècle, l'homme cessait d'être un peu moins le médium — non pas comme on l'imaginait par un étrange renversement de la rétine mentale, de quelque puissance obscure et surnaturelle, mais plus modestement et tout simplement le médium

du fer, de l'azur, du bœuf et du blé,
du caoutchouc et de la pluie,
de l'abeille, du pétrole et du chien,
de l'arbre, du marbre,
du feu et du rat, de l'eau et du cheval,
du plomb, du charbon, du poisson,
du sable et de l'étoile,
de l'uranium et de la rose,

c'est-à-dire le médium du monde matériel qui, faute de mains et faute de voix, asservissait nos muscles et nos lèvres pour se transformer à notre image tout en nous transformant nous-mêmes. Ainsi, la forêt se change en poutres et en portes, en tables et en chaises, et même en ce simple papier sur laquelle elle impose son évocation tout en l'y soumettant.

Mais l'homme libre est tout le contraire d'un médium. C'est pourquoi la politique qui n'est que le langage à l'échelle humaine des puissances économiques et naturelles, sera radicalement supprimée et au gouvernement des hommes, à leur indivision, à leur âpre lutte intestine viendra se substituer la pure et simple administration des choses.

Cette suppression de la politique qui va de pair avec l'accomplissement du communisme donnera simultanément le signal à un bouleversement de l'esprit humain et à un déploiement de ses possibilités que l'on ne peut concevoir d'ici qu'à partir de ce que nous comprenons sous le mot de « poésie », celle-ci n'étant plus une manière d'exercice ou de distraction, une maîtresse mystérieuse et fantasque, mais une activité créatrice généralisée dont nous ne pouvons avoir à notre échelle qu'une très vague notion.

Il me paraît assez évident, en effet, lorsque la balance inégale matière-esprit sera renversée, lorsque l'homme n'aura plus à payer une rançon équivalent aux trois quarts pour le moins de sa vie à des préoccupations matérielles, le plus souvent mesquines et dérisoires, mais que les proportions seront exactement inversées, je doute fort dans ces conditions que ce temps de l'individu, délivré et multiplié par le temps de chacun de ses semblables, n'entraîne point un bouleversement si radical de la conscience humaine qu'il se doive de dépasser même en puissance, en ampleur et en conséquences l'essor inouï de l'industrie au XIX^e siècle, lorsque la machine introduisit soudain des méthodes de production dont le rythme transgresse et continue de transgresser chaque jour les limites les plus reculées de l'imagination.

L'apprenti-sorcier auquel l'on s'est plu à nous comparer depuis ces cinquante dernières années, est bien près d'égaliser son maître et se l'assujettir. C'est alors que le rideau se lèvera enfin sur le cœur humain, que la poésie entre en scène.

Lorsque ce jour viendra, je tiens pour fort peu vraisemblable que, maître de telles conditions, maître de la nature et de sa propre pensée, libre enfin, l'homme se suffise des maigres moyens dont nous disposons à l'heure actuelle et que l'on continue à jouer aux cartes ou aux échecs, à lire des livres, à visiter des expositions, à fréquenter le théâtre, le cinéma ou le concert, ou à en être réduit, comme vous l'êtes, Mesdames et Messieurs, à écouter sagement, trop sagement peut-être, une conférence, ce qui, je vous le concède, n'est pas très drôle.

La télévision, qui vient de faire irruption, je n'y verrai pas seu-

lement la machine à décerveler parfaite, cette machine sur laquelle on se repose de l'effort de penser comme le roman, le théâtre, le cinéma déjà nous le proposaient en notre lieu et place. J'y vois aussi un indice assez explicite de cette tendance générale de nos moyens d'expression à se mouvoir vers une fin, ou plus exactement vers une solution de continuité qui se doive d'instaurer entre les hommes des rapports moraux moins aléatoires et plus directs que les nôtres, une activité créatrice dont chacun participera, et dont la poésie dans ses formes embryonnaires actuelles justifie l'espérance et appelle péremptoirement la nécessité.

Il me semble ainsi que l'œuvre d'art ne se propose à nous, de nos jours, que dans la mesure même où les moyens nous font défaut pour transformer en œuvre d'art la trajectoire et la texture de notre existence tout entière.

Si je me tourne particulièrement vers la poésie, c'est qu'il me paraît assuré, lorsque l'homme pour être devenu moins naïf devant les fantômes religieux grâce aux prodiges de la science, mais l'être redevenu sous une autre forme devant ceux-ci, lorsqu'il se détachera de cette fascination infantile qui constitue le lourd tribut de la raison, il me semble assuré que la nature profonde des transformations de la conscience humaine sera d'ordre affectif plutôt qu'intellectuel.

Il convient maintenant, Mesdames et Messieurs, si je ne veux tout à fait m'égarer, que nous retournions en arrière. Point n'est besoin de risquer ces ailes un peu trop neuves dans une nouvelle chute d'Icare. Je ne crois pas cependant que de tels propos, pour abstraits qu'ils paraissent, soient tout inutiles. Si l'on veut éviter l'accident, le retard ou le détour, il est parfois bon de savoir même schématiquement vers quoi l'on se dirige. Sans compter que l'on peut être amené à des découvertes : on pense aller aux Indes, et c'est l'Amérique qu'on découvre.

Mais, de toute manière, permettez-moi encore d'insister sur un trait à mon sens essentiel de l'esprit : c'est que la révolte contre ce qui est acquis, contre ce qui existe, même si ce qui existe nous paraît suffire ; que le défi à l'impossible ; que la témérité, l'audace la plus folle pour autant que l'on éprouve avec méthode, avec soin les résistances auxquelles nous nous heurtons, c'est que ces vertus de notre esprit me paraissent primordiales. C'est à elles que l'homme doit le peu de grandeur qui lui échut jusqu'à présent. Sans cette révolte, ce défi ; sans cette témérité, cette audace, Mesdames et Messieurs, rien n'eût été fait.

Si nous retournons cependant où nous sommes, aux problèmes actuels de la culture, nous découvrons à l'image de ce monde économiquement et politiquement divisé en deux, une culture pareillement divisée.

D'une part, la culture pourrissante d'un monde à son déclin, de

l'autre, celle d'un monde nouveau en pleine construction. Cela ne va pas, ici comme là-bas, sans un certain désordre ni sans confusion, un désordre et une confusion que l'on observe tout aussi bien pour la maison que l'on détruit que pour celle que l'on édifie, que l'on retrouve aux convulsions de la mort comme à celles de la naissance.

Que voyons-nous de notre côté ?

Depuis la seconde guerre mondiale, la décomposition de notre culture s'est aggravée. Nous assistons à une véritable putréfaction. La presse vient en tête, suivie par le sinistre cortège de toute la littérature dite «noire» où le chantage, la diffamation, le vol, l'assassinat, l'abjection, la déchéance de l'homme et de la femme sont à l'ordre du jour. Tous les vieux sentiments se lézardent, découvrant un squelette vermoulu.

Rien ne saurait peut-être mieux témoigner de cette désagrégation que l'exemple d'une classe qui a perdu jusqu'au courage de ses opinions. Même pour un magnat de l'industrie ou du commerce, la qualification de «bourgeois» prend aujourd'hui figure injurieuse. Si bien que l'éthique bourgeoise ne subsiste plus qu'au prix des concessions les plus extrêmes. Ainsi, d'un magistrat qui le matin condamne l'assassin ou la prostituée et, le soir venu, dans quelque roman ou au cinéma, fait de leurs exploits ses délices secrètes.

De l'autre côté, nous voyons apparaître un art et une littérature étroitement liés à la politique. Une littérature par moments naïve, mais saine ; une peinture souvent scolaire, mais tout illuminée des feux de la justice, tout éprise d'espoir.

Je pense, Mesdames et Messieurs, que le choix, à ce niveau, n'est pas très difficile, tout au moins édifiant : il révèle qui nous sommes.

Mais il est vrai aussi que pour maint d'entre nous, ce que l'on nomme la culture prolétarienne ne les satisfait pas toujours. Au vrai, elle n'est qu'une culture de transition, une culture de classe qui doit disparaître lorsque l'arrivée au pouvoir de celle-ci et son épanouissement auront une fois pour toutes délivré l'humanité tout entière de la misère et de l'exploitation. Or, dans une société sans classes, il n'est pas concevable que l'on puisse s'en tenir à cette représentation dite réaliste, à cette reproduction mécanique d'une réalité fragmentaire qui aura alors définitivement disparu. Il ne sera plus nécessaire de peindre le militant syndical ou le mineur pour la raison qu'il n'y aura plus de politique, ni davantage de mineur ou même de peintre, au sens où de nos jours chaque tâche particulière engendre automatiquement une distinction sociale. Il n'y aura plus que des hommes.

C'est ici que Maïakovski me devient un exemple précieux. Il semble, d'ici tout au moins, d'ici derrière le rideau du langage, que sa poésie n'ait pas eu de continuateur, qu'elle soit même en quelque sorte considérée comme révolue et qu'on lui oppose comme un progrès le mouvement dénommé «réalisme socialiste».

Ce mouvement est des plus intéressants, il soulève de multiples problèmes auxquels il n'apporte pas toujours de solution très pré-

cise. Mais quoi qu'il en soit, il se justifie pleinement par la nécessité d'opposer à ce que l'on pourrait appeler la littérature ou le cinéma de consommation, dont nous connaissons le niveau de bassesse qu'ils ont atteint chez nous, une production littéraire et artistique qui tente de réhabiliter la vie pratique de l'homme, sa vie quotidienne obscurcie et trahie par les mythes, de l'homme en lutte face à cette dégradation, luttant contre sa propre dégradation, contre ce désespoir qui constitue le dernier souffle d'un monde irrévocablement condamné.

Dans cet immense brassage de deux milliards de consciences, dans cette ardente et impalpable forêt constituée par deux mille millions de rêves, et que traversent, saccagent et illuminent la misère et le rire, le désir et la guerre, la maladie et l'espoir, il va de soi que le premier objectif culturel de la socialisation l'oblige à se tourner vers les plus déshérités, et de substituer à l'homme des foules la foule humaine indivise.

Lorsque la classe bourgeoise s'est vue contrainte de diffuser la culture, de la mettre à la portée de tous, c'est-à-dire d'instaurer l'instruction obligatoire requise par la nécessité de s'assurer la main d'œuvre qualifiée que réclamait le perfectionnement de la technique industrielle, elle a immédiatement veillé à émousser cette culture, à la falsifier, à la rendre autant que possible inoffensive vis-à-vis de sa propre vulnérabilité.

L'instrument le plus répandu de cette politique culturelle, celui qui lui a rendu et ne cesse de lui rendre les plus grands services, est sans conteste la presse quotidienne, à laquelle est venue s'adjoindre la presse hebdomadaire. Tous les besoins, les sentiments les plus élémentaires, donc les plus agissants, ont été astucieusement exploités. On n'a oublié ni les femmes ni les enfants, qui ont reçu leurs journaux, avec un bourrage de crâne spécialement conçu en fonction de leur inclination particulière. Aux hommes, la mystique sportive ; aux femmes, l'hypnose de la mode et du prince charmant ; aux enfants, l'art d'assommer ou d'éventrer le Noir, le Jaune ou le Rouge. Et afin que nul ne soit épargné, que personne ne réchappe, l'on a été, comme en témoigne une édition en braille du *Reader's digest*, jusqu'à prévoir la crétinisation des aveugles.

Je veux bien que cette immense machine craque de toutes parts, qu'il y ait des ratés, des sursauts, que le jour perce parfois ce flot ininterrompu d'eau fangeuse ; mais cette machine jouit du dangereux privilège de l'habitude ; elle n'a guère d'effort à fournir pour se faire et refaire chaque jour, conditionner et soumettre les cerveaux qui l'accueillent sans résistance.

Comment n'a-t-on pas compris dès l'origine qu'une poignée d'hommes, même les meilleurs, étaient impuissants à alimenter cet énorme appareil, à le gouverner, à le discipliner à des fins heureuses. Et qu'il fallait donc bien que ce fussent ses victimes elles-mêmes, et les moins exercées, qui s'attellent à cette lourde tâche.

Mesdames et Messieurs, c'est à ce redressement, à ce nettoyage que s'appliquent aujourd'hui, avec un courage, une ténacité et une dignité admirables, les défenseurs du réalisme socialiste.

Quelque faiblesse ainsi que l'on découvre ou que l'on imagine à leurs productions, par exemple une certaine indigence de la forme, des impuretés d'écriture ou de métier, elles n'en dominent pas moins de très haut tout ce qui se confectionne à l'heure actuelle dans la culture occidentale et jusque dans les aspects les plus raffinés de celle-ci, aspects qui le plus souvent dissimulent mal, à l'observateur attentif et informé, la répétition, la contrefaçon et la complaisance.

La virtuosité, la parure, le luxe ne pèsent guère au regard de cette expression nue et sans défense, mais tout orientée vers la lutte, tout animée par le souci d'appréhender une réalité misérable, d'y retentir et de contraindre à l'action décisive. Les profondeurs trompeuses et troubles de la paume ouverte se ferment et sont niées par le poing qui se dresse.

Pour les théories que l'on se hâte peut-être trop d'édifier sur ces tentatives, elles ne donnent pas à craindre. Si elles sont fausses, que l'on se rassure. La vie qui ne pardonne jamais une erreur de calcul, la vie qui est la seule science vraiment exacte, en aura aisément raison.

L'on m'objectera cependant qu'un poème de Mallarmé, mettons, vaut davantage que telle œuvre d'inspiration réaliste. Et cela est vrai sans doute, puisqu'il est à peu près certain que Mallarmé sera toujours lu dans cinquante ans, alors que l'œuvre incriminée, d'une portée exclusivement immédiate, sera à tout jamais entrée dans l'oubli. Mais c'est précisément pour que Mallarmé soit un jour entendu par tous, et mieux qu'il ne l'a été jusqu'à présent par quelques-uns, qu'il faut en passer par là ; c'est à ce prix qu'il connaîtra l'épanouissement, qu'il recueillera une audience à sa mesure. En poésie comme en histoire, février doit précéder octobre.

Mesdames et Messieurs, la cause pourrait nous paraître ainsi entendue. Mais il s'en trouve cependant parmi vous pour craindre que quelques poètes, quelques artistes, dans une période de transition peut-être fort longue, aient à souffrir du fossé qui continuerait de les séparer du public, de cette méconnaissance obligée, de ce silence, de l'hostilité peut-être. Ils ne peuvent pas ne pas songer à Galilée et, les moins optimistes, à Lavoisier. Je répondrais à cela d'abord, qu'ils en ont depuis la nuit des temps l'habitude ; ensuite que c'est mal entendre peut-être le véritable problème de la création poétique ou artistique. Je veux dire que le problème de la diffusion, du rayonnement de l'œuvre nouvelle ne lui est pas essentiel, et que, pour être libre, il suffit au poète, au peintre, au musicien d'un matériel très réduit : du papier, un crayon, quelques pinceaux. Cela se trouve dans toute société, aussi intolérante soit-elle. De plus, je ne puis m'empêcher de songer qu'il est arrivé plus d'une fois à un inventeur, à un chercheur de se trouver davantage privé. La surdi-

té de Beethoven ne lui était-elle pire que la prison ? Et comment ne pas citer encore Renoir contre qui la paralysie de ses mains n'a pu qu'il poursuivit son œuvre, un faisceau de lumière lié à ses doigts morts.

Je n'entends pas par là qu'il faille incliner à une manière de masochisme, ni que le chercheur se complaise dans une sorte de résignation supérieure, à ricaner dans le désert. Les meilleurs très souvent n'ont pu se garder de cette pente. Je ne parle que des empêchements, des résistances que nous oppose l'histoire, et qui ne se peuvent réduire tant que la parfaite maturité économique ne soit conquise et assurée.

C'est je crois, pour préciser un peu, ce qu'Eluard entendait sans toujours le dire ; c'est aussi ce qu'il arrive parfois encore à Breton de dire sans jamais y voir clair.

Pour cette prétendue intolérance à l'égard du poète ou de l'artiste qui ne se donnerait pas tout entier à l'expression de vues politiques, quelques mots encore me paraissent se justifier pour dissiper certains malentendus.

C'est ainsi que l'on a cru devoir s'affliger de rumeurs selon lesquelles, en U.R.S.S., des tableaux de l'époque moderne, de Cézanne à Picasso, aient été retirés des musées et soustraits à la jouissance des visiteurs. Je conviens qu'à première vue cela pourrait paraître grave. Mais après tout, et si elles sont exactes, ces mesures ne me paraissent pas tout à fait dénuées de sagesse. Car enfin, si l'on se tourne de notre côté, l'on ne peut guère se réjouir de notre «liberté» à voir défiler ces milliers de toiles médiocres aux cimaises, et devant le succès que connaissent aujourd'hui les succédanés de Picasso et de Braque, devant l'impudence de l'art dit non-figuratif, que les expériences très audacieuses mais d'une portée toute limitée, et comme intérieure à la peinture même, faites par Picasso et Braque il y a quarante ans, n'aient point été protégées d'un aussi catastrophique abus de confiance et d'interprétation.

Mieux vaut dès lors, puisque chacun se met à peindre ou à écrire, que l'on s'en tienne au spectacle quotidien le plus déshérité, le plus élémentaire. La culture, puisque l'on tient tant à ce mot, ne peut qu'y gagner au détriment d'une mystique de la forme aussi vaine que stérile. A l'indigence des moyens, mais qui permet l'espérance, ce néant sans issue ne souffre pas d'être confronté.

Mesdames et Messieurs, il ne peut cependant que la débauche aveugle nous dérobe des charmes réels, que l'enfant soit jeté avec l'eau du bain. «Rien n'est assez bon pour les ouvriers», écrivait déjà Marx. Et Lénine : «Il faut s'efforcer d'élever le niveau de la conscience des ouvriers en général, il faut que les ouvriers ne se renferment pas dans le cadre artificiellement rétréci de la littérature pour ouvriers, mais apprennent à comprendre de mieux en mieux la littérature générale. D'ailleurs, il serait plus exact de dire, au lieu de

se renferment , soient renfermés, parce que les ouvriers, eux, lisent et veulent lire tout ce qu'on écrit pour les intellectuels, et seuls quelques (pitoyables) intellectuels pensent qu' «aux ouvriers» il suffit de parler de la vie de l'usine et de rabacher ce qu'ils savent depuis longtemps.»

C'est pourquoi l'exemple de Maïakovski ne saurait être perdu. Il s'inscrit à la fois dans le présent par la volonté du poète de ne point se retrancher dans un refuge, de ne point fermer les yeux, mais il se situe aussi dans l'avenir dont il sait qu'il donnera à la poésie un empire moins précaire que celui de la conscience isolée.

Nul doute alors que l'on ne redécouvre, entre autres, que le fameux problème de la forme n'était pas à ce point dissociable de celui du contenu que l'on pût négliger les expériences toutes rigoureuses qui, depuis cent ans, ont bouleversé la poésie de langue française et dont Maïakovski semble être le seul représentant authentique dans la langue russe. L'on comprendra peut-être mieux que ce problème formel, encore qu'on ne puisse l'isoler du fond, que le problème des signes et de leurs rapports avec la pensée est l'un des plus importants qui soit dans ce domaine et qu'il dépend dangereusement de lui que le plus pathétique cri du monde, que l'idée la plus vigoureuse soient ce qu'ils doivent être, ou bien nuls si l'on n'y veille de tout près. On verra mieux aussi que si de Bossuet, par exemple, il ne subsiste aujourd'hui qu'une enveloppe vide dont le contenu s'est volatilisé, cette enveloppe n'en était pas moins toute constellée de diamants. Et par la même occasion, l'on s'apercevra que ce problème, bien compris et maîtrisé, se situe tout aux antipodes de la théorie de «l'art pour l'art» avec laquelle l'inexpérience s'efforce de le confondre.

Cela suffit, je crois, pour que l'on se veuille attentif à la complexité de la tâche poétique. Elle est sans doute de toutes les entreprises humaines la plus particulière qui soit, la plus périlleuse et, dans son état actuel, la moins spontanément accessible.

Il y aurait beaucoup à dire sur cette question, à commencer par cette attitude curieuse du public qui consiste à trancher, à condamner d'emblée une discipline dont en fait l'abord lui est défendu par l'absence des correspondances nécessaires qu'il lui faudrait posséder en lui pour assurer son jugement.

Cela m'a toujours quelque peu étonné que l'on puisse à ce point faire montre d'une autorité que l'on n'a pas, alors que dans d'autres domaines, si l'on n'est pas spécialiste, en chimie ou en mathématique, mettons, l'on marque généralement plus de modestie.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur cette poésie dont Maïakovski incarne d'une manière saisissante le visage torturé. Mais qu'il me suffise de remarquer que ses essais poétiques où il tente d'intégrer des faits réels, et d'entre tous ceux-ci le fait qui paraît le moins réductible à pareille affectation, c'est-à-dire le fait social, que ses essais dans ce domaine recèlent une signification profonde et qui

anticipe sur le réalisme socialiste tout en franchissant simultanément les limites.

Je sais bien que l'on s'afflige de l'attitude de quelques poètes, de ceux que l'on dit grands, pour la tentative qu'ils ont marqué d'incliner leur expression à des fins politiques. L'on s'indigne ainsi de tel poème faisant l'éloge, supposons, de Staline. Il est vrai que cela ne réussit pas toujours. La tâche est difficile, qui semble défier l'impossible. Mais je ne me persuade pas cependant d'y voir un chemin sans issue. Car si Elskamp, Claudel ou Saint-Pol-Roux ont réussi d'admirables poèmes à partir d'images aussi ingrates, aussi inconsistantes que celles de la Vierge Marie ou de quelque sainte, je n'imaginerai pas qu'il soit impossible de faire un poème en tout point heureux à partir de celle de Staline. Il n'est après tout dans cette épreuve qu'un signe, au même titre que la rose ou le ciel étoilé. Si donc le poème échoue, ce n'est guère au sujet, me semble-t-il, qu'il nous faut tenir rigueur, mais au poète. Et, à ce propos, qu'il me soit permis de souligner tout particulièrement ici les réussites, historiquement sans doute les premières, de Maïakovski.

Mesdames et Messieurs, c'est bien sous cet angle que j'entends ce soir lui rendre hommage.

Pour le reproche que l'on ne manquera pas de faire quant à l'introduction du motif politique en art ou en littérature, pour autant qu'il ne corresponde pas tout simplement à une critique politique intéressée, ce reproche, lui aussi, se retourne étrangement à l'examen contre celui qui le profère. En effet, on s'aperçoit bien vite, qu'en dehors de l'œuvre de quelques poètes, de très rares peintres, bref de ceux qui font du mot ou de l'image un usage expérimental, qu'en dehors d'eux il est fort malaisé de ne point déceler dans quelque ouvrage que ce soit un contenu social. A commencer peut-être par le conte de fées, où ce prince déjà, cette jeune fille pauvre et maltraitée ne font que trop clairement songer de conditions qui n'ont rien de féeriques.

Si l'on traite donc d'une culture non politique, l'on n'obéit au fond, sans surveillance, qu'à des habitudes de jugement anciennement contractées, qui paralysent notre pensée critique et l'empêchent d'intervenir. Le temps passe, les images adhèrent, et l'ogre ni la fée ne se laissent dépouiller de leur masque.

Mesdames et Messieurs,

Je vais maintenant vous laisser juger à votre guise de la poésie de Maïakovski. Mais avant de passer à la lecture de quelques-uns de ses poèmes, je tiens à faire quelques remarques particulières. Les poèmes de Maïakovski que vous allez entendre nous sont évidemment donnés ici dans une traduction, celle de Madame Elsa Triolet — qui est excellente —, mais qui comme toute traduction de vers a le défaut, défaut singulièrement grave dans le cas de

Maïakovski, de nous offrir le sens nu, sans cet indispensable accompagnement que l'on pourrait nommer musical, qui en constitue l'un des plus puissants ressorts. C'est pourquoi il convient de faire remarquer que cette poésie a joué un rôle très particulier dans l'histoire de la langue russe dont Maïakovski a été amené à réformer jusqu'à la structure syntaxique. Il s'agit d'une expérience qui par de nombreux traits rappelle celle d'Apollinaire et de Cendrars.

Mais cette comparaison, si l'on s'y arrête un instant, n'est pas sans inciter à des observations curieuses. Elles méritent une courte digression.

On sait à quels débats autrefois les similitudes frappantes que l'on découvre chez ces deux poètes inclinèrent, de quelles troubles accusations même ils furent l'un et l'autre l'objet. Or, la forme de Maïakovski, qui s'apparente à la leur, ne laisse pas de projeter sur cette controverse une lueur toute nouvelle et apaisante, puisque nous savons que Maïakovski n'était nullement au fait de la langue française, au point de ne pouvoir se débrouiller seul dans Paris.

C'est un petit détail sans doute, mais il y a peut-être là matière à une fructueuse étude pour l'historien du langage comme pour le spécialiste des littératures comparées, sans compter que pour le poète, ce phénomène constitue comme la règle de trois du caractère nécessaire de certaines découvertes poétiques, contre lesquelles la barrière des langues elle-même ne peut qu'elles ne voient le jour.

Mesdames et Messieurs,

Il ne me reste plus maintenant, ces précautions prises, qu'à céder la parole à celui dont vous me reprocherez peut-être d'avoir en apparence trop peu parlé. Un écrivain a dit que la meilleure critique ayant été faite de l'œuvre de Balzac était cette œuvre même. C'est aussi ce que je pense de Maïakovski. Estimant ainsi ne pouvoir mieux répondre à votre attente, je n'ai plus qu'à vous remercier de votre bienveillante et, j'espère, scrupuleuse attention.

MARCEL MARIEN

Correspondance avec un homme d'Etat

à Monsieur Paul-Henri Spaak
Premier ministre

3 décembre 1947.

Monsieur,

Nous apprenons sans trop d'étonnement que vous avez interdit aux enfants des grévistes français d'entrer en Belgique.

Sans doute votre politique a-t-elle ses exigences.

Mais ne pourriez-vous, *aujourd'hui* accorder un souvenir à votre belle-sœur Suzanne Hartog ? Ma femme et moi étions de ses amis.

Agréez, Monsieur, mes salutations.

Paul Nougé

Cabinet du
Premier Ministre

Bruxelles, le 9 décembre 1947.

Monsieur,

Il y a quelque chose de pire que la bêtise, c'est le fanatisme.

Je n'ai jamais empêché un enfant de gréviste français d'entrer en Belgique.

Voulez-vous me faire le plaisir d'accorder aujourd'hui quelques instants de réflexion à cette affirmation ?

Agréez, Monsieur, mes salutations.

P.H. Spaak

à Monsieur Paul-Henri Spaak

Le 11 décembre 1947.

Monsieur,

Je vous remercie de votre lettre. Vous n'avez jamais interdit la Belgique aux enfants des ouvriers de France.

J'en suis ravi, singulièrement pour vous. Et je crois bon de reconnaître que je me sens dépourvu de cette intelligence sans exemple qui illumine certaine forte tête politique de notre temps. Je me dis encore que le langage est chose incertaine et comme il vient à nous trahir. Ainsi, de ces distinctions que l'on tient pour subtiles entre «ne pas autoriser» et «interdire», entre «conviction» et «fanatisme». Cette pensée, Monsieur, paraîtra naïve à l'orateur, au maître de la langue que vous êtes.

Mais enfin, vous semblez me vouloir du bien ; je ne puis demeurer en reste. Que je vous donne donc mon humble avis.

Vous parcourez à n'en pas douter la plus noble des carrières. Vous tenez tête magnifiquement aux grands de ce monde. Pourtant lorsque l'ombre d'un communiste passe dans votre soleil, vous voyez, — mais oui, alors vous voyez «rouge». Chose curieuse, regrettable, et qui explique peut-être les menus accidents auxquels nous devons cet échange de lettres.

Puisque vous m'invitez à réfléchir, Monsieur, permettez-moi de me rappeler aussi que certaines épithètes mal placées ont la vie dure. Pardonnez-moi de songer à quelques «fanatiques» qui s'appelaient Marx, Lénine ou Liebknecht.

J'ai entendu dire, il est vrai, que le marxisme, par exemple, était dépassé. C'est sans doute votre avis. Je n'en pense pas moins que quelques possédés rôdent encore à travers l'histoire. Ils n'étaient que des *signes*. Mais la face du monde en a été changée.

Veillez agréer, Monsieur, avec mes remerciements réitérés, les salutations qui conviennent.

Paul Nougé

Cabinet du
Premier Ministre

Bruxelles, le 17 décembre 1947.

Monsieur,

Je n'ai ni interdit ni refusé d'autoriser les enfants des grévistes français d'entrer en Belgique. Toutes vos distinctions ne tiennent pas devant la réalité.

D'après le petit Larousse «fanatique» veut dire «emporté par un zèle outré pour une religion ou une opinion». Etes-vous bien sûr que Marx et Lénine répondaient à cette définition ? En outre, êtes-vous bien sûr que M. Paul Nougé puisse être comparé à ces grands penseurs ?

Veillez agréer, Monsieur, les salutations qui conviennent.

P.H. Spaak.

à Monsieur Paul-Henri Spaak

Le 19 décembre 1947.

Monsieur,

puisque nous en sommes à parler sémantique, je pense, en effet, que vivant à l'heure de la première Internationale, vous mêlant de la chose publique en 1917, vous eussiez tenu pour *outré* le zèle de Marx et de Lénine. Quitte à traiter ces derniers de grands penseurs, après leur mort. Je me fonde sur l'opinion de certains personnages d'alors, qui vous ressemblent par quelques traits.

Accordez-moi d'ajouter que la vanité n'est pas mon fort ; c'est même pour cela que je me suis appliqué à vous faire comprendre que je n'avais rien de commun avec Monsieur Paul-Henri Spaak.

Vous consultez scrupuleusement le petit Larousse*, mais j'ai le sentiment que vous lisez mal ce que l'on

* Il vaut mieux, à vrai dire, recourir à Littré. On y trouve de beaux exemples : homme fanatique de la liberté ; et encore : se dit à l'homme de celui dans les mains duquel les quatre valets se trouvent réunis ; enfin : Les regards des deux mondes attachés sur vous, le fanatisme heureux d'une grande Révolution, le spectacle de votre gloire... (Mirabeau).

vous écrit. D'où vous serait venue cette idée curieuse, que je me comparais à Marx, à Lénine — à qui que ce soit ?

Nous avons abordé un grave sujet. Cela tourne au bouffon.

Une fois de plus, Monsieur, je vous salue.

Paul Nougé

Cabinet du
Premier Ministre

23 décembre 1947.

Monsieur,

Enfin d'accord : Cela tourne au bouffon !

Mais qui est à l'origine de cette inutile correspondance, que dès l'abord vous avez voulu désagréable et (assez) injurieuse !

Une fois de plus, et probablement la dernière, je vous salue.

P.H. Spaak.

Ce 27 février 49.

Monsieur,

Je croyais bien ne plus vous écrire de ma vie. Et vous voyez : *tout arrive*. Il faut que je vous dise, oui, que j'ai pris un vif plaisir à vous entendre à la radio. Méfiez-vous, toutefois, des liaisons dangereuses. (Ceci n'est pas une allusion à un certain Choderlos de Laclos que vous ne connaissez pas.) Vous êtes académicien, Monsieur. Trop n'a jamais pris *une s*, comme diraient vos copains les Jésuites.

Quant aux quelques insensés... Avez-vous jamais considéré un globe terrestre ? Evidemment ces Russes, ces Chinois, ces Tchèques, ces..., *broutilles*, eût dit Maurras. Jusqu'à l'instant où cela vous retombera sur le visage.

Et puisqu'il est question, aussi, d'anonymat, — je m'empresse

Paul Nougé.

LA PROPAGANDE OBJECTIVE

On n'a pas été sans remarquer à quels résultats étranges aboutissaient les élections en notre pays. Au point qu'à la lecture des chiffres, l'on pouvait se demander si le «peuple» ne se compose pas somme toute de millionnaires auxquels ne s'opposerait qu'une élite infime d'ouvriers.

Si nous savons, pour nous, sur quel pied danser et comment nous orienter à travers le labyrinthe de la presse, nous nous gardons bien cependant de nous présenter ici en hommes politiques. Il arrive simplement que l'on ne puisse se refuser parfois aux injonctions d'un certain bon sens, au langage de l'évidence.

Ainsi,

SI VOUS ÊTES APPELÉ AUX URNES,
souvenez-vous avant tout qu'il s'agit de voter pour
VOUS-MÊME.

Après quoi, il n'importe plus que de découvrir QUI vous êtes, QUELLE place au juste vous occupez dans l'échelle sociale et, ensuite, QUEL parti il sied de déléguer aux Chambres pour représenter et défendre VOTRE intérêt.

La suite va de soi. Mais il n'est peut-être pas inutile de l'indiquer malgré tout.

Si vous êtes
BANQUIER, INDUSTRIEL, GÉNÉRAL, ÉVÊQUE, MINIS-
TRE OU ESCROC,

si vous possédez une ou plusieurs usines, assez de terrain pour ne pas en achever le tour en deux enjambées, une centaine de maisons, quelques automobiles, un yacht peut-être, trois ou quatre maîtresses coûteuses ; si vous estimez que la guerre est utile aux affaires ; bref, si vous avez une assez belle place au soleil :

VOUS VOTEREZ POUR VOUS-MÊME
EN VOTANT SANS HÉSITER POUR LE PARTI SOCIAL-
CHRÉTIEN.

Vingt siècles d'expérience. — Brillant continuateur (en douce) de l'Inquisition. — Tolérance : les Borgia. — Fermeté : la Saint-Barthélémy. — Vigilance : Galilée, l'Index. — Souplesse : Degrelle, Hitler, Franco. —
Etc. Etc.

Si vous êtes
BANQUIER, INDUSTRIEL, GÉNÉRAL, ÉVÊQUE, MINIS-
TRE OU ESCROC,

si vous possédez une ou plusieurs usines, etc. (voir plus haut) ; et si vous possédez en outre un certain sens de l'humour ; si vous n'aimez pas les prêtres ; s'il vous plaît de manifester sans détours vos goûts pour la littérature galante ; si vous préférez Messaline à sainte Thérèse de Lisieux ; si vous aimez jouer au petit mystérieux (loge maçonnique, etc.) :

VOUS VOTEREZ POUR VOUS-MÊME
EN VOTANT SANS HÉSITER POUR LE PARTI LIBÉRAL.

Si vous êtes
BANQUIER, INDUSTRIEL, GÉNÉRAL, ÉVÊQUE, MINIS-
TRE OU ESCROC,

si vous possédez une ou plusieurs usines, etc. (voir toujours plus haut) ; et si vous possédez encore une plus grande dose d'humour ; si vous voulez paraître de votre siècle sans cesser d'être vous-même ; si vous jugez que vos ouvriers et vos dactylos doivent malgré tout manger de temps à autre ; si vous voulez vous tailler un petit succès de scandale auprès de vos amis, à l'heure du bridge ou du cocktail ; si vous admirez un parti au passé dangereux mais si bien révolu qu'il vous offre aujourd'hui toute sécurité ; si vous aimez le risque avec prudence :

VOUS VOTEREZ POUR VOUS-MÊME
EN VOTANT SANS HÉSITER POUR LE PARTI SOCIA-
LISTE BELGE.

Si vous êtes
OUVRIER, EMPLOYÉ, ARTISAN, PETIT COMMERÇANT,
PETIT PROPRIÉTAIRE, CHÔMEUR, PENSIONNÉ,
OBSCURÉMENT HONNÊTE,

si vous ne possédez pour tout bien que votre capacité de travail, un petit fonds de commerce ou quelque maigre revenu, si de toute évidence vous êtes **EXPLOITE**, même, si vous ne vous en rendez pas très bien compte, si vous préférez la paix à la guerre et si vous voulez que la vie s'améliore si peu que ce soit :

VOUS VOTEREZ POUR VOUS-MÊME
EN VOTANT SANS HÉSITER POUR LE PARTI COMMU-
NISTE BELGE.

Enfin,
quel que vous soyez,
si vous êtes tout bonnement

INDIFFÉRENT

à votre sort comme à celui des autres ; si vous êtes bien nourri ; si l'avenir ne vous inquiète et si vous estimez que paix ou guerre, c'est du pareil au même ; que tout est pour le mieux ; que la politique, c'est de la foutaise et que les choses n'ont qu'à continuer comme elles sont, et après moi le déluge, dès lors

VOUS VOUS ABSTIENDREZ

puisque ne pas voter équivaut à se refuser à une occasion d'agir **CONTRE** l'ordre établi, **CONTRE** la condition qui vous est faite et qui vous convient, de toute évidence, **PARFAITEMENT.**

Le Langage châtié et

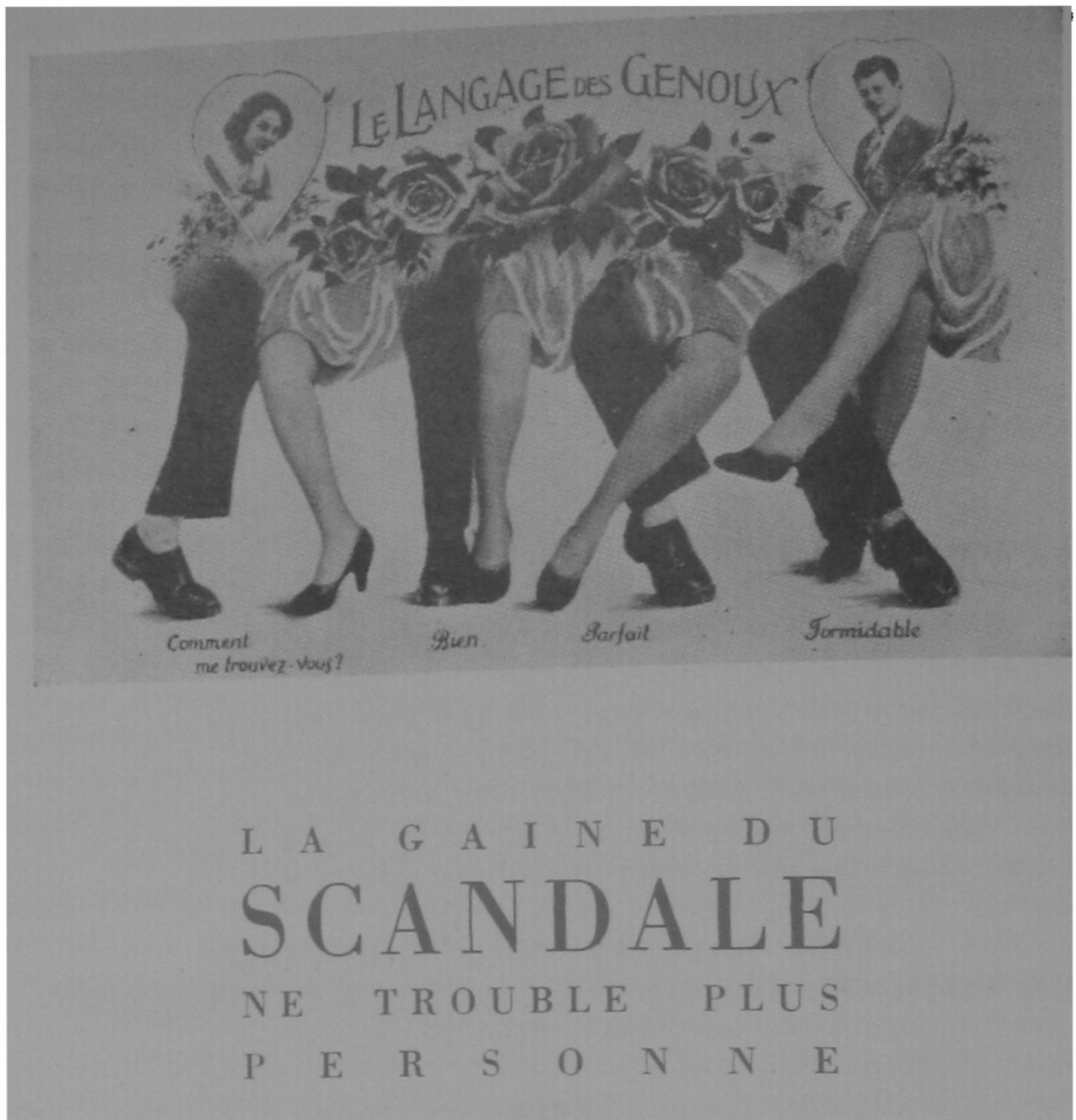


TABLE DES ILLUSTRATIONS

Marcel Mariën. La Treizième revient C'est encor la première	...	...	...	...	...	1
Le Directeur de conscience	...	...	...	...	...	2
Paul Nougé. Le Mal des profondeurs	...	...	...	...	...	13
Jane Graverol. Portrait de Maïakovski	...	...	...	...	...	15
Le Langage châtié	...	...	...	...	...	36

LES LÈVRES NUES



SOMMAIRE

MARCEL MARIEN et PAUL NOUGE. Le Parti pris de la lumière
ANDRE SOURIS. La Lyre à double tranchant
PAUL NOUGE. Reconnaissance d'Angèle Laval
LOUIS SCUTENAIRE. Un serpent coupé en deux
MARCEL MARIEN. Le Feu sous la cendre
La liberté de l'expression
Histoire naturelle
La Possession

LES LÈVRES NUES

Revue trimestrielle
N° 2 — Août 1954

REDACTION : Marcel Mariën, 28, rue du Pépin, Bruxelles.

ADMINISTRATION : J. Graverol, 55, rue de la Concorde,
Verviers (Belgique). C.C.P. n° 3645.35.

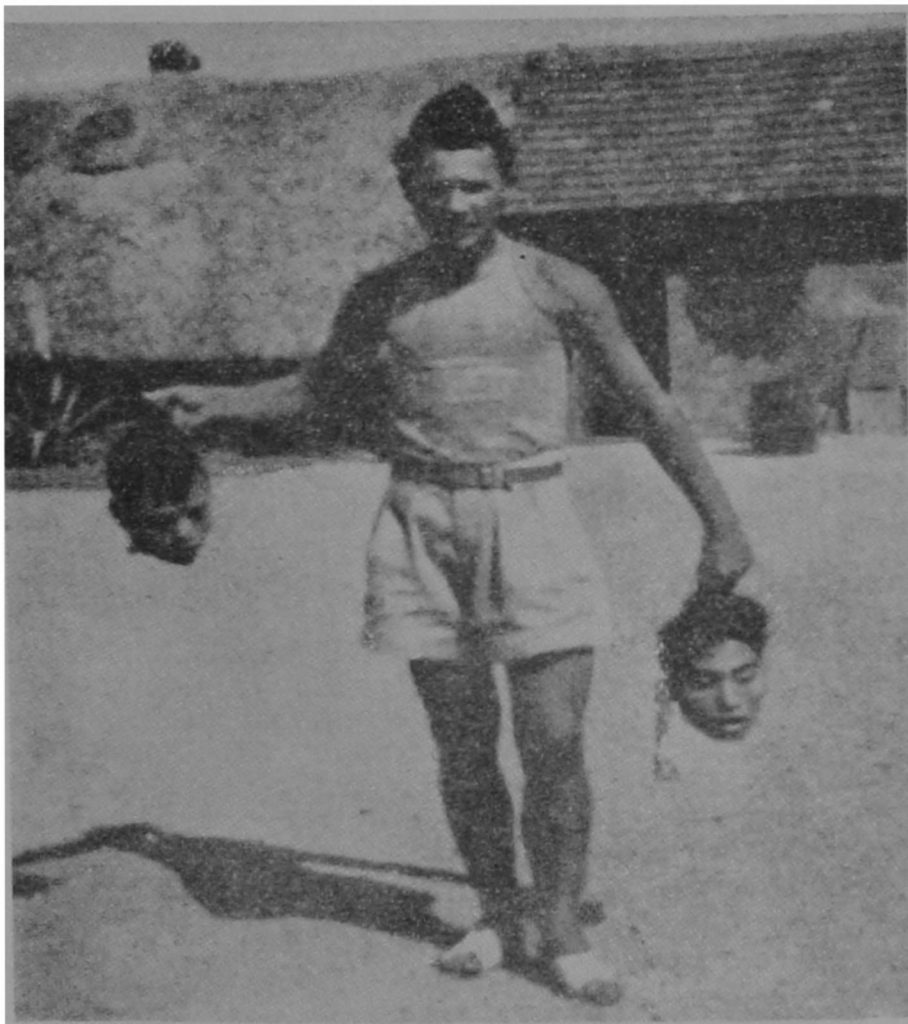
PRIX : 30 francs belges — 210 francs français.

ABONNEMENT (4 numéros) : 100 frs belges — 700 frs français.

IMPRIMÉ EN BELGIQUE

Editeur responsable : Marcel Mariën, 28, rue du Pépin, Bruxelles

AUX INNOCENTS LES MAINS PLEINES



IN MEMORIAM



Partout affichée, comment douter encore de la gloire du général de Castries; et que le Panthéon lui soit promis, et les colonnes du Petit Larousse Illustré. Mais il serait injuste que la Tête concentre sur elle toute la lumière alors que, dans l'ombre, la Main obéit en silence et peine sans trembler. C'est pourquoi, sans vouloir diminuer les mérites du Chef, il nous a paru équitable de montrer ici l'humble exécutant qui, entre deux actes de bravoure, a bien voulu poser devant l'objectif. Que l'on se rassure : pour garder l'Asie de la barbarie, il n'est pas de sacrifice auquel ces obscurs héros ne soient prêts - comme un seul homme - à consentir.

HISTOIRE NATURELLE

I

Une dame russe était à la promenade avec une française et suivie de deux grands laquais. Elle les appelle, se fait prendre sous le bras, et s'éloigne un peu du chemin. Là, derrière un buisson, elle se fait relever ses jupons par ses deux pages, et se délivre, tandis qu'ils la soutiennent, d'un besoin qui la pressait. La Française ne put s'empêcher de lui témoigner sa surprise et son indignation de la voir s'acquitter d'une pareille fonction entre deux hommes. — Comment ! répond la dame russe, ce sont mes esclaves ; ils ont été élèves avec moi : je voudrais voir qu'ils eussent l'audace de penser que je porte autre chose qu'un jupon, et de croire que je suis femme pour eux et qu'ils sont hommes pour moi !

J'ai connu une autre dame de la cour, qui avait dans sa chambre à coucher une espèce de cage obscure, où elle tenait enfermé un esclave, son perruquier. Elle le tirait de là elle-même, tous les jours, comme l'on tire son peigne de son étui, pour se faire accommoder, et le renfermait aussitôt, le plus souvent après l'avoir souffleté pendant sa toilette. Le malheureux avait un morceau de pain, une cruche d'eau, un petit banc et un pot de chambre, dans sa boîte. Il ne voyait le jour, que pendant le temps qu'il arrangeait une perruque sur la tête chauve de sa vieille géôlière. C'était au chevet de son lit qu'elle avait cette prison portative, dont elle se faisait suivre à la campagne. Et son mari souffrait cette horreur ! Comment n'était-il pas troublé dans son sommeil par les soupirs que poussait le misérable assis à ses côtés entre quatre planches. Il passa trois ans consécutifs dans la même géhenne ; et lorsqu'il reparut, il était horrible et pâle, courbé et rabougri comme un vieillard. Le principal motif d'une aussi étrange barbarie était que cette sempiternelle prétendait cacher à

tout le monde qu'elle portait perruque, et, pour cela, elle séquestrait un homme de dix-huit ans de la société humaine pour rapter en secret ses charmes délabrés. Les mauvais traitements et les jeunes, qu'elle lui faisait outre cela endurer, étaient pour le punir d'avoir voulu s'échapper, et de ce que, malgré tout l'art et les soins du malheureux, elle devenait tous les jours plus vieille et plus détestable.

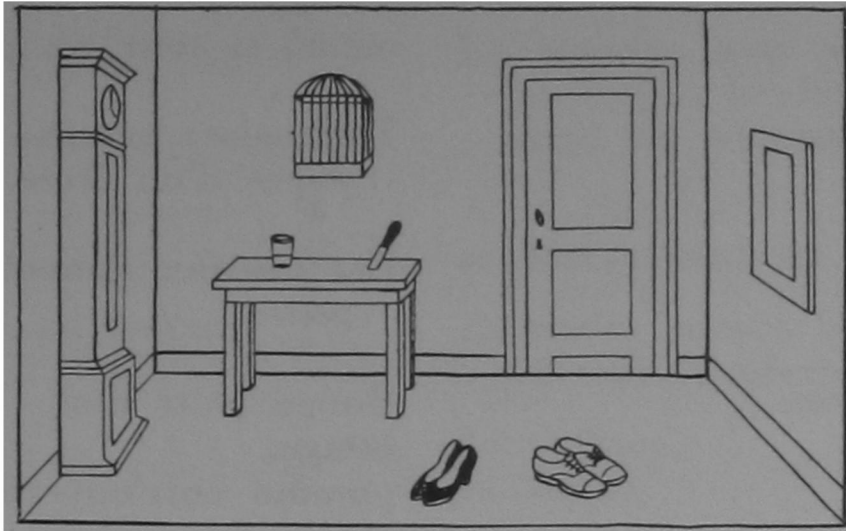
(C. F. Ph. Masson). *Mémoires secrets sur la Russie, et particulièrement sur la fin du règne de Catherine II et le commencement de celui de Paul I. Amsterdam, 1800.*

II

Il y a deux ans, je reçus de la région de la Volga une lettre d'une paysanne veuve. Elle se plaignait de se voir refuser l'accès du kolkhoz, et requérait mon aide. Je demandai des explications au kolkhoz. On me répondit qu'on ne pouvait l'accepter parce qu'elle avait outragé une réunion de kolkhoziens. De quoi s'agissait-il ? Pendant une réunion de paysans, où les kolkhoziens appelaient les paysans individuels à entrer au kolkhoz, cette veuve, en réponse à cet appel, avait, paraît-il, relevé sa jupe en disant : « Tenez, je l'ai là, votre kolkhoz ! » Il est évident qu'elle avait mal agi, qu'elle avait outragé la réunion. Mais peut-on lui refuser l'accès du kolkhoz, si un an après elle s'est repentie sincèrement et a reconnu sa faute ? J'estime que non. C'est ce que j'ai écrit au kolkhoz. On accepta la veuve. Eh bien ? Elle travaille aujourd'hui au kolkhoz, non pas dans les derniers, mais dans les premiers rangs.

Joseph Staline. Discours prononcé au premier congrès des kolkhoziens-oudarniks de l'U. R. S. S. Moscou, 1933.

LE PARTI PRIS DE LA LUMIÈRE



La scène et la salle sont plongées dans les ténèbres. L'illumination de l'objet correspond exactement à la durée de la phrase qui le fait surgir.

L'OBJET ÉCLAIRÉ

Le verre d'eau

Le couteau

Le miroir

Les souliers de femme

La serrure

La cage

La serrure

Le miroir

La cage

Le miroir

Le couteau

LA VOIX INVISIBLE

Tranchant comme l'éclat de
verre,
tranchant comme le couteau
bien aiguisé,
tranchant comme l'eau glacée.
Je lis dans tes paumes à ciel
ouvert.

Ton souffle me suit à la trace.
Et si je t'enseignais les arti-
fices de l'amour.

Langue pour langue, qu'en
penses-tu ?

Un cheveu de ta tête,
c'est mieux que deux tu l'au-
ras.

J'attendais ton image
dans le miroir d'en face.

Les souliers de femme
Le couteau
Les souliers d'homme

Le couteau
L'horloge

Un coin du mur

La serrure

Le verre d'eau
La serrure
Le miroir
L'horloge

Les souliers de femme

Le miroir

Les souliers de femme
Les souliers d'homme
La serrure

Le verre d'eau
Le couteau
L'horloge

Les souliers de femme
L'horloge
Le verre d'eau
La cage
Le couteau
La serrure
Le miroir
Les souliers d'homme

Le miroir

Les souliers d'homme

Tandis que tu dors
ma main
se promène.

Viens,
même si tout est perdu.

Ton baiser arraché comme les
pages d'un livre.

Les oiseaux s'envolent, tu me
restes.

Bouge pour moi,
bouge,
pomme entr'ouverte,
et ces fins sillons de ta peau.

Je t'attends au coin de la rue
éternelle.

L'or du silence, et le cœur
déborde.

Couteau pour
couteau,
je préfère ton sourire.

Il serait beaucoup plus simple
de regarder ton front
et le mouvement de tes pau-
pières.

(Silence.)

Peut-être pourrais-tu marcher
sur la mer ?

Chérie, oui, tes pieds se sont
endormis dans mes mains
fraternelles.

L'horloge
Le couteau

Les ténèbres
Le verre d'eau

L'horloge

Les souliers de femme
L'horloge

Les souliers de femme

Le miroir
Le couteau

Les souliers d'homme
Le miroir
La cage
Les souliers de femme

Le couteau
Le verre d'eau

Un coin du mur
Le miroir

Le verre d'eau

Le couteau

Les souliers de femme
Le couteau

Les souliers d'homme
Le couteau

Le miroir
La serrure
Le couteau

L'horloge
Les objets tous ensemble

Le miroir

Dix de perdues,
et je t'ai trouvée.

Au creux de ta main,
le mystère effacé.

La poudre aux moineaux se
perd dans le ciel et le cœur
brisé sur les pavés.

A la flamme des oiseaux
se réchauffent les étoiles.

Entendre encore le son de tes
pas sur la pierre.

Je t'efface,
tu surgis.

Fuis
si tu veux,
mais au bout du monde,
ma pensée te couvre.

Une page blanche,
ta main gantée.

Ton rire brisé,
la vague qui retombe.

Toucher le tranchant de tes
ongles
et l'extrême de tes cils.

Du collier de tes bras
une perle s'échappe.

Ne mouille pas ton doigt;
la page tourne.

Le miel,
le miel,
dont on fait les abeilles.

Il manque une larme
à ton sourire.

Il faut partir, partir le doigt
sur les lèvres.



LA LYRE A DOUBLE TRANCHANT

(Leçon élémentaire)

Mesdames, Messieurs, (*)

Le Comité des Midis de la Poésie a bien voulu me demander de vous parler des rapports entre la musique et la poésie. Il me faut bien vous avouer, pour commencer, que je me sentais mal préparé à aborder un tel sujet, qui relève de la science esthétique et même d'un chapitre très spécial de cette science, l'esthétique comparée. Or je ne suis pas un esthéticien. Je crois savoir comment on compose un morceau de musique et il m'est arrivé de composer aussi des poèmes. Mais je n'ai jamais pensé qu'il pouvait y avoir entre ces deux opérations quelque chose de commun, sinon le fait que, pour l'une comme pour l'autre, l'on s'installe à une table et l'on écrit, soit sur du papier blanc, soit sur du papier à portées.

(*) Conférence donnée aux « Midis de la Poésie » à Bruxelles, le 20 février 1951.

Il n'en reste pas moins que de bons esprits se sont posés la question des rapports existant entre les différents arts. Et comme je suis scrupuleux par nature, j'ai voulu, à l'occasion de cette causerie, reprendre contact avec quelques ouvrages notoires, traitant de ce sujet. J'ai donc refeuilleté des livres de Lionel Landry, de Pius Servien, et tout particulièrement « La correspondance des arts » d'Etienne Souriau, travail récent, fort subtil, où sont étudiés tous les aspects du problème.

Eh bien, tout compte fait, cette incursion dans le domaine de la science esthétique n'a fait que renforcer un sentiment que j'éprouve depuis longtemps : c'est que les esthéticiens sont des gens bien malheureux, sont des gens bien à plaindre. Et voici pourquoi. Ils se donnent pour mission de comprendre et d'expliquer les phénomènes artistiques, et à cette fin, ils adoptent une attitude scienti-

fique, consistant à prendre à l'égard des phénomènes en question une certaine distance, à les « objectiver », à s'en faire les spectateurs. Mais leur malheur tient à ceci, c'est que les œuvres d'art ne se prêtent point à cette opération. On ne peut les comprendre qu'en les pénétrant, qu'en participant à leur vie propre, qu'en se faisant ce qu'elles sont. Dès que l'on sort de l'œuvre d'art, dès que l'on tente de prendre avec elle la moindre distance, elle se referme sur elle-même, elle devient opaque, ou tout simplement s'efface.

Tout ceci n'est pas nouveau et en voici pour preuve une vieille légende chinoise qui éclaire parfaitement la situation.

Un peintre illustre, à la fin de sa vie, reçut une commande de l'Empereur. Il s'agissait de peindre un paysage sur un mur du palais. Une fois l'œuvre terminée, l'Empereur vint la contempler. Ce qu'on y voyait était merveilleux : de hautes montagnes couvertes de forêts, de beaux nuages dans le ciel, des hommes sur les collines et des vols d'oiseaux dans les airs. Le peintre fit remarquer à l'Empereur la porte d'une caverne, au pied de la montagne. « L'intérieur de cette caverne est magnifique, dit-il, au delà de tout ce que les mots peuvent exprimer ». Alors il battit des mains et la porte de la caverne s'ouvrit. « Permettez-moi de vous montrer le chemin », dit le peintre. Et aussitôt, il entra dans la caverne dont la porte se referma sur lui. Et l'Empereur resté seul, tout étonné, n'eut pas le temps de faire un geste que tout s'était évanoui et que le mur était redevenu blanc. Quant au peintre, on ne le revit plus jamais.

La morale de cette histoire, c'est que l'œuvre d'art s'efface, si nous nous contentons de l'observer de l'extérieur — comme l'Empereur, et les esthéticiens.

Mais que se passe-t-il si nous suivons le peintre, si nous pénétrons dans l'œuvre ? Il se passe alors que notre esprit se soumet entièrement à un certain régime,

à un certain fonctionnement, qui lui est imposé par les lois propres à chacun des arts. Ces lois sont différentes d'un art à l'autre. D'abord parce qu'elles s'exercent sur des matières différentes, des lignes, des volumes, des couleurs, des mouvements, des mots ou des sons musicaux. Et ces matières diverses déterminent des formes qui sont fatalement sans commune mesure entre elles.

L'on peut évidemment s'ingénier à trouver des correspondances symboliques entre des formes de nature aussi différentes que le sont un ballet, une cathédrale, un poème, une sculpture, un tableau ou une sonate. Mais on ne peut le faire que par abstraction, en sortant de ces formes.

Une telle recherche peut avoir de l'intérêt à plusieurs points de vue, mais ces points de vue seront toujours étrangers à celui de l'art lui-même. Ce seront par exemple, ceux de l'histoire, de la psychologie, de la sociologie, etc. Or il est absurde de vouloir résoudre un problème à l'aide d'un autre problème. Et s'il existe un problème de la musique, comment pourrait-on le résoudre à l'aide de la poésie, et vice-versa ?

Chacun des arts est spécifiquement ce qu'il est dans la mesure où il se signifie soi-même, dans la mesure où il manifeste son autonomie. Il faut cependant ajouter que cette autonomie n'est pas toujours absolue. Il y a dans chaque art, dans le noyau de chaque système artistique, un degré de pureté parfaite, qui est susceptible de plus ou moins s'altérer par un apport d'éléments étrangers. Cet apport constitue ce qu'on appelle la représentation.

Dans les formes élevées des arts plastiques, il arrive que la représentation soit inhérente à la forme pure. Mais il est un art où la représentation est inexistante, c'est la musique qui, en tant que telle, ne signifie rien d'autre qu'elle-même. Tout en elle est élaboré à des fins seulement musicales. Sa matière, sa syntaxe, ses structures sont artificiellement agencées à l'inté-

rieur d'un système parfaitement clos, sans référence à quoi que ce soit d'autre.

A l'opposé de cet art absolument pur, on trouve les arts du langage, qui ont pour matière les mots, c'est-à-dire des signes qui, par définition, désignent d'autres choses qu'eux-mêmes. Les arts du langage, le roman, le théâtre, la poésie sont donc, par nature, aussi éloignés que possible de la musique. La signification de la musique est enclose dans sa substance sonore, tandis que la signification des mots ne peut se découvrir qu'en dehors de leur propre substance. Si je prononce le mot « table » votre esprit ne s'arrête pas aux sons que je viens d'émettre, mais il vise immédiatement le meuble que je désigne par là. Tandis que si je joue une mélodie sur ce piano, elle ne sera jamais rien autre que cette mélodie.

Cependant nous pouvons nous demander comment, dans ces conditions, le langage peut devenir la matière d'un art, s'il est vrai, comme je l'ai dit tout à l'heure, qu'un art doit trouver en lui-même ses propres lois et tendre à se signifier soi-même. La réponse à cette question est fort simple, c'est que la substance même du langage, qui est faite de sons articulés, constitue en elle-même une matière propre à s'organiser. Et, chose curieuse, cette matière est d'ordre musical, c'est une sorte de musique à l'état brut. Le propre des arts langagiers est donc de tirer parti des propriétés musicales des mots et de superposer à leur signification des structures sonores valables par elles-mêmes. Cette utilisation double des mots est parfaitement réalisée par de grands prosateurs tels que Bossuet, Chateaubriand ou Flaubert.

Si nous nous tournons maintenant vers la poésie, nous constatons qu'elle tend à résoudre ce dualisme de la prose en allégeant les mots, autant qu'il se peut, de leur destination utilitaire, contingente, anecdotique, pour mieux exploiter leurs propriétés musicales. Mais les mots gardent tou-

jours un résidu de signification. C'est d'ailleurs grâce à ce résidu qu'il peut y avoir poésie, car si les mots perdaient tout à fait leurs vertus de désignation, nous serions dans le domaine de la musique, une musique très embryonnaire sans doute, mais une musique cependant, puisqu'elle ne signifierait rien de préalable à elle-même. Cette musique de mots, nous la trouvons dans les comptines, les refrains, les charmes. Le lettrisme a tenté d'y réduire la poésie, mais l'entreprise est bien vaine, puisque la musique peut être infiniment plus riche et plus efficace avec des sons qu'avec les bruits que sont les mots.

Nous voyons donc que la poésie cherche du côté de la musique une autonomie de moyens à laquelle elle n'atteint jamais tout à fait.

Réciproquement, la musique peut-elle emprunter quelque chose à la poésie ? Exactement rien, sinon des éléments proprement musicaux, à savoir des matériaux phonétiques et rythmiques. Mais ces éléments, elle les organise selon les lois de son propre régime ; elle leur impose une forme que les mots n'ont jamais dans le langage parlé. Celui-ci est fait de bruits, c'est-à-dire de vibrations dont les fréquences sont irrégulières, tandis que les sons musicaux ont des fréquences régulières. Son rythme est plus ou moins anarchique, alors que le rythme musical se définit par l'exactitude même de sa mesure, si finement complexe soit-elle (superposant par exemple des nombres irrationnels). Il est encore bien d'autres différences, mais ces deux-ci suffisent déjà à déceler entre le langage parlé et la musique une antinomie telle qu'il apparaît absurde de les faire entendre simultanément. Rien n'est plus cacophonique en effet qu'un texte récité sur une musique d'accompagnement. Cet agencement hasardeux de sons et de bruits, soustrait à tout contrôle, ne produit qu'un grincement vibratoire, grâce auquel texte et musique se détruisent mutuellement.

Par contre, un texte dont on a fixé les hauteurs et les durées s'incorpore à la musique elle-même, il devient un des matériaux du discours sonore — mais il perd alors la part de signification attachée aux mots. Si l'on veut retrouver cette signification, il faut faire abstraction de la musique. C'est par l'effet d'une illusion que les auditeurs de la musique vocale s'imaginent qu'ils suivent le déroulement de la musique tout en comprenant le sens des paroles. Ce qui se passe en réalité, c'est que l'attention passe rapidement d'un domaine dans l'autre, si rapidement qu'on finit par croire à une compréhension simultanée. Mais on a beau faire, si l'on écoute la musique, on est dedans; si l'on s'attache au sens des mots, on est dehors.

Toutefois, le sens rationnel et le sens phonétique n'épuisent point le pouvoir des mots. Ils sont encore lourds d'une charge affective, et c'est par là qu'on tente le plus souvent de les rapprocher de la musique. A l'audition d'un poème « mis en musique », l'on s'ingénie naïvement à découvrir dans les combinaisons sonores le sens psychologique du texte. Mais il est facile de montrer que cette entreprise est vaine et que là aussi il y a absorption ou rupture, mais jamais parallélisme et moins encore synthèse. Que l'on pense seulement aux cas, si fréquents chez Bach entre autres, où la même musique a servi de support à plusieurs textes de sens psychologique opposé (paroles profanes ou sacrées sur le même air) — mieux encore, aux polyphonies médiévales à trois voix, chacune articulant en même temps un texte différent (latin et français, sacré et grivois). S'il s'agit d'une musique fortement organisée, c'est le sens affectif de celle-ci qui détermine ou résorbe celui des paroles. Le célèbre Hanslick, théoricien anti-wagnérien, en a fait la preuve définitive en 1854, sur l'air d'« Orphée » de Gluck : « J'ai perdu mon Eurydice, rien n'égale ma douleur ». Si l'on faisait chanter l'air sur des paroles de sens exac-

tement contraire : « J'ai trouvé mon Eurydice, rien n'égale mon bonheur », la structure sonore ne serait tout au plus altérée que par les légères modifications phonétiques des trois mots remplacés, et pour que l'auditeur s'aperçoive qu'Orphée exprime sa joie plutôt que sa tristesse, il lui faudrait faire abstraction du sens musical concret, resté identique à lui-même.

Dans les faits cependant les choses ne sont pas si tranchées. Les rapports qu'entretient la parole avec le chant sont plus ou moins lâches selon que la musique est plus ou moins substantielle, et organisée. Entre le langage parlé et le chant purement musical on trouve de multiples amalgames dans lesquels, à divers degrés, les mots et les sons échangent leur priorité. L'on peut ainsi observer à toutes les époques et dans toutes les civilisations, y compris les archaïques, la permanence de plusieurs formes vocales où se manifeste l'une ou l'autre prédominance.

Au plus bas de l'échelle de valeur musicale se situe la psalmodie, qui laisse au texte toute sa puissance de signification et ne confère à la voix qu'un certain ton (psalmodie africaine et grégorienne, « recitativo secco » de l'opéra italien, prosodie de « Pelléas »).

Le récitatif, calqué sur les mouvements mêmes de la parole, prend des formes plus ou moins stylisées selon que ces mouvements sont amplifiés et tendent à des structures sonores autonomes, sauf toutefois porter atteinte aux valeurs syllabiques. On en trouve des exemples classiques chez Monteverdi, et il est remarquable que Wagner ait fondé toute son esthétique sur cette conception du chant, jusqu'à donner à sa musique instrumentale l'allure même d'un récitatif sans paroles — ce que firent également Schoenberg et Alban Berg.

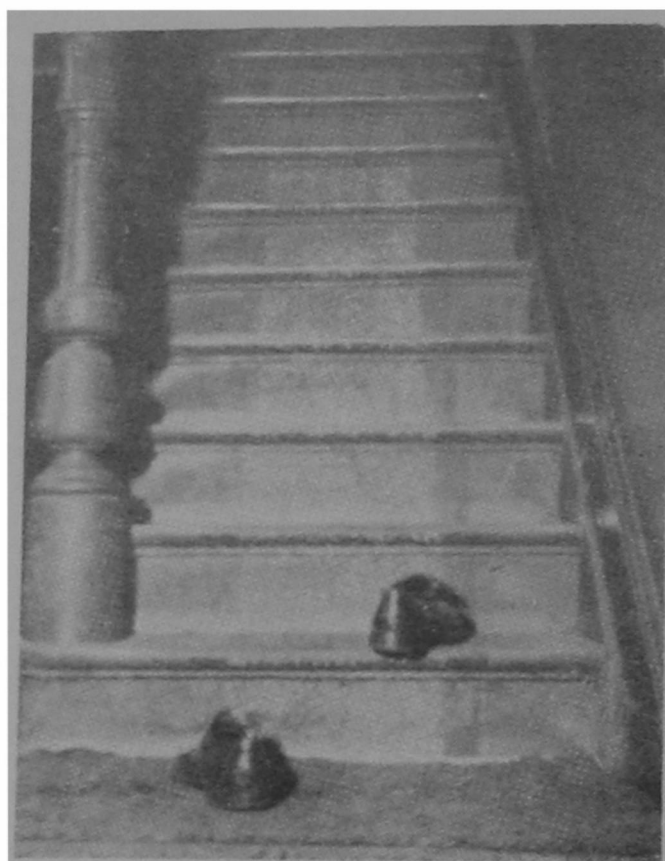
C'est quand le discours musical cesse d'épouser sans retour le déroulement du texte que celui-ci perd une grande part de son contenu. Il s'agit alors de formes

fixes, couplets, refrains, symétries diverses. La prosodie peut encore en rester syllabique, ce qui permet à l'auditeur de reconnaître au moins les mots sinon leur sens (hymnes grégoriennes, chorals, chansons, air classique à la manière de Lully). Mais pour peu que les syllabes soient trop longtemps tenues ou se répandent en mélismes multiformes, les mots s'évanouissent et nous sommes dans la seule musique. C'est la vocalise alléluiatique, le bel canto, le chant instrumental pur.

L'on peut se demander ici quel intérêt présentent encore les mots pour le musicien. Nous l'avons vu plus haut, il peut s'en servir, et s'en sert comme d'un matériau musical. La voix humaine lui offre en effet des ressources phonétiques, des qualités sonores extra-

ordinaires, comparées à celles des instruments. A elle seule elle peut émettre et combiner un nombre considérable de voyelles et de consonnes, alors que chaque instrument ne peut fournir qu'une voyelle à peine nuancée et deux ou trois consonnes tout au plus. La trompette, par exemple, est confinée dans la gamme des « a » et ne prononce que des « t » ou des « r », ce qui réduit fort ses possibilités de combinaison (mettons : « taratata »). De même le cor avec « o » et les occlusives labiales, le hautbois avec « in » et les dentales, etc. A l'égard de cette pauvreté de moyens individuels, que l'on songe à la voix qui peut nous faire entendre en un seul souffle : « La fille de Minos et de Pasiphaé »...

André SOURIS



A L'HUMOUR A LA MORT

Reconnaissance d'Angèle Laval

(Impromptu lyrique pour grand quotidien)

Tulle, tissu transparent, réseau à mailles serrées, ville de France dont j'ignore la couleur et les détours, mais qui m'a livré tout ce qui compte en elle lorsque m'apparaît cette jeune femme très mince, brune, musicale et légère qui en fit le théâtre de ses pathétiques exploits.

Angèle Laval avait alors trente-cinq ans. Elle en aurait maintenant cinquante. Je veux la croire vivante. Mais que pense-t-elle ? Que fait-elle à cette heure où j'écris devant elle ? A quel humble ou grandiose objet s'attache pour l'instant sa main, ses yeux, son cœur ? Quelle route, quel chemin de lumière ou de crime tente à présent ses pas ? Ou si elle s'est assise, les yeux fermés, peuplant la nuit de souvenirs et de songes. Nous fera-t-elle signe quelque jour ? Je n'ose l'espérer. Elle est de ceux qui meurent les lèvres closes, de ces gens sans aveu...

Souvent, j'ai cru regretter de ne pas avoir vécu, aux environs de 1917, dans l'intimité d'Angèle Laval. Peut-être l'aurais-je aidée de toutes mes forces. Mieux que ne le fit sa mère, sans doute, — cette médiocre complice, propre tout au plus à la panique et qui, en fin de compte se précipite à l'eau la plus noire, à l'endroit où l'on est sûr de n'en pas revenir.

Angèle, qui obéissait à des mobiles incompatibles avec ceux de sa mère, sut à merveille simuler le suicide ; ce n'était en somme qu'un épisode prévu d'une partie qu'elle ne songeait guère à abandonner.

Je l'aurais donc aidée. Moins bien cependant que je ne me plais à dire. Car la fureur, l'espoir sans mesure ou l'amour blessé qui soulevaient Angèle Laval m'eussent abandonné en chemin. (Il vient un temps, hélas ! où l'on ne peut plus se tromper trop grossièrement sur soi-même).

Tout au plus m'est-il donné de retrouver en moi certains traits, certaines lueurs, la tension et le mouvement qui se combinaient dans l'étonnante préparation silencieuse des événements qu'elle parvint à engendrer.

Je la vois exerçant de mille manières ces vertus de l'âme passionnément appliquée à un grand dessein : la froideur calculatrice, la patience minutieuse et cette dissimulation savante sans quoi rien de grand ne se fait.

Elle essaie de ne jamais se mentir à elle-même. Je ne sais si Angèle Laval a connu Emma Bovary. Mais je suis sûr qu'elle ne pouvait avoir que mépris pour sa faiblesse complaisante et son particulier aveuglement. Cette petite bourgeoise affolée de possible, quelle forme médiocre elle donne à son tourment, quels faibles moyens, quelle mince aventure elle invente. Quelle perfection dans l'art de trahir en soi toute grandeur véritable. Angèle Laval se serait bien gardée de la suivre. Elle se refuse à truquer aussi sommairement le réel et soi-même. Possible, impossible n'ont pas pour elle de sens essentiellement contradictoire. Elle rêve de l'inconnu miraculeux qui devra bien surgir quelque jour à l'appel d'une incantation favorable.

Elle accepte d'agir sur le monde tel qu'il lui est donné ; elle se garde d'en modifier vaguement les formes au gré d'un informe désir — elle sait qu'ainsi elle compromettrait à jamais l'action qu'elle rêve d'exercer. Il faut que ses actes s'insèrent dans cette réalité faite de boutiquiers, de rentiers, de fonctionnaires, de jeunes et vieilles filles, de débauches primaires et épouvantées derrière les volets clos, d'appétits mesquins, d'orgueils et d'envies obscures, singulièrement basses et

ardentes. Si ce monde lui échappait, pourtant, que lui resterait-il ? Angele Laval n'est pas de celles qui renoncent. Elle veut opérer sur le monde et non sur les fantômes qu'elle pourrait trop facilement lui substituer. Aussi, sa première démarche n'est-elle pas d'inventer l'univers mais d'en établir, à la faveur d'une enquête précise, le poids authentique et l'horreur fertile.

...Le monde est tel, soit : mais qu'allons-nous faire du monde ?

Question que doivent se poser tous ceux avec qui l'on peut compter encore.

Angele Laval qui aspire à une étincelante rigueur ne se laisse prendre à aucun piège vulgaire. On ne la voit pas s'incliner devant quelque prêtre et se réfugier dans la vie éternelle. On ne la voit pas s'enfermer dans une débauche ou un amour ordinaires. Elle néglige les confessions, les anathèmes, les poèmes qu'elle aurait pu écrire. Son regard dépasse infiniment les visées ordinaires. Et c'est ainsi qu'elle est capable de sacrifices étranges. Angele, tout entière vouée à sa distinction essentielle, la voici qui s'efface, qui s'applique à se confondre avec ce qui, autour d'elle, excite le plus puissamment sa révolte. Les liens qui l'accablent, elle les renforce, les multiplie. Angèle, chaque jour, se fait un peu plus prisonnière de sa province. Je l'entends se mêler aux conversations imbéciles et calomnieuses, je la vois solitaire derrière son fin rideau et qui surveille la rue. Il y a, à la fenêtre, un « espion » que ses yeux ne se lassent pas d'interroger. Son plus grand courage, c'est, pour l'instant, de ne pas tourner le dos à cette épaisseur équivoque, de ne pas fermer les yeux, de ne pas se boucher les oreilles — mais d'y participer et d'en vivre.

Elle est en sûreté encore. Sa curiosité, l'intérêt qu'elle porte à tout ce qui se dit et se fait autour d'elle, qui donc n'en donnerait l'explication qui va de soi pour la plupart des femmes, qui donc pourrait deviner ses mobiles secrets ? On la laisse rassembler en paix les éléments de son œuvre de flamme. Angèle écoute et regarde interminablement. Elle laisse sa mémoire se peupler des images et des mots qu'elle abhorre. Elle sait se taire quand il le faut, sourire, s'apitoyer, s'indigner, inventer les opinions qu'exigent les circonstances. Ce qu'elle n'a pu voir ni entendre, elle peut le supposer, le deviner, le vérifier par une merveilleuse organisation de ruses et d'audaces. Ses pièges mentaux se multiplient et se perfectionnent. Soudain, le fruit de cette discipline prend les couleurs du miracle. Les plus lourdes murailles prennent la transparence du verre, il n'y a plus d'actes secrets dans cette ville de tulle. Angèle voit ramper toutes les pensées dans toutes les têtes.

Tout a changé en elle aussi. Le système de subtiles déductions dont elle avait usé jusqu'alors s'efface et ne laisse subsister que l'agilité d'un esprit nu qui se meut par bonds, à la faveur d'illuminations soudaines. Angèle est ici, là et là, à chaque tournant de rue à l'heure du complot ou du crime, dans chaque alcôve, à l'heure de l'amour, de la luxure et de la trahison, — la ville entière est pénétrée de sa présence, la ville enfin lui appartient.

Mais que va-t-elle faire de ce qu'elle possède et dont elle est possédée ?

L'on sait qu'elle n'attend rien de la contemplation ni de l'extase. La complaisance n'est pas son fort. Elle sait que l'on n'a rien à gagner à solliciter les merveilles. Quand leur heure sera venue, elles sauront la forcer, la rouler, transfigurée, dans leur torrent.

Angèle Laval attend le meilleur des conflagrations qu'elle se sent apte à produire dans ce milieu le moins fait pour l'explosion et la flamme. Mais quoi, ces faces plates, ces yeux morts, ces gestes mesurés à l'aune d'habitudes poussiéreuses...

Comme elle s'est refusée à la vie exemplaire, Angèle Laval se refuse à procéder par suggestion, par intimidation. « Regardez-moi, — voyez

ceci, — cela est, regardez mieux, — cela est, en vérité, cela existe ». Les prophéties non plus ne la retiennent guère, ce genre d'abus de confiance lui semblant non pas répréhensible, mais par trop aléatoire.

Angèle Laval met le feu à sa ville ensorcelée.

Ses démarches ont la simplicité d'une main nue qui se meut vers un point très visible dans la lumière blanche. De tous les moyens qu'elle a envisagés, elle n'en retient qu'un seul, le plus vulgaire, le plus simple, le mieux adapté à son dessein. Jour et nuit, elle trace les grands caractères obscurs et fascinants de ses lettres anonymes. C'est un vol de flammes qui chaque matin s'abat sur la ville. Elle invente un style qui répond exactement à son objet, un style en tous points admirable :

Madame,

la fiancée de votre frère est d'une inconduite notoire. En octobre 1918, elle fit sombrer un policinell...

et, quand il le faut, avec un détachement sans exemple, elle peut se traiter elle-même de garce et de putain.

L'on sait quelles conséquences eut cette entreprise qu'elle développa inlassablement pendant de longs mois. Des incidents plein d'humour comme celui du prêtre bafoué, des tragi-comédies emportant dans un mouvement singulier ceux-là même que l'on croyait voués pour jamais aux torpeurs de la pierre, et enfin, par un soir orageux, la Folie et la Mort qui se lèvent ensemble aux deux extrémités de la ville et commencent de se faire signe. Toutes portes battantes, toutes têtes chavirées, passe ce grand vent mystérieux qui bouleverse le monde à sa guise.

...Au plus fort de la tourmente qu'elle a déchaînée et dont elle occupe le centre, je ne sais si Angèle Laval s'est rendu justice. « Je leur ai donné tout ce qui pouvait rendre quelque chance à leur misérable vie », eût-elle pu se dire. « Je leur ai donné la haine, la fureur, le désespoir, la démence, j'ai répandu sur eux ces ferments plus précieux que le bonheur. » Mais c'est trop que d'imaginer une clairvoyance de cet ordre; le miroir qui refléterait notre visage véridique ne répond jamais aux questions de nos yeux.

Nous savons seulement qu'Angèle s'est tue.

Nous savons aussi comment s'y sont pris pour la combattre les adversaires que l'abominable monde qui est le nôtre dresse automatiquement contre ceux-là qui ont juré d'en bouleverser les traits corrompus.

Les premiers en ligne, comme presque toujours, se trouvent être des médecins armés comme on le sait de leur redoutable et risible psychiatrie de Cour d'Assises.

Il s'agit évidemment de démontrer au plus vite qu'Angèle Laval relève de la maladie et de la démence. Comment y parvenir ?

De cette vie dont ils vont s'attacher à déguiser la portée, ils s'emparent et soulignent le trait qui constitue, à leur sens, le guide le plus sûr dans le chemin maudit qu'ils ont à parcourir.

L'amour, les refoulements, les transferts, dans quelles médiocres abominations n'ont-ils tenté d'entraîner Freud et quelques autres ?

Le point de départ de l'entreprise bouleversante d'Angèle Laval est évidemment un dépit amoureux, une carence ramenée à leur triste mesure. Angèle la dactylo aimait Moury le chef de bureau qui aimait la dactylo Solange qui se moque d'Angèle qui jure de se venger et qui étend sa vengeance à l'univers... Angèle de plus avait une ascendance tuberculeuse, elle présente des stigmates évidents de névrose, et justement, pendant l'épreuve de dix heures à laquelle on la soumit, l'obligeant à écrire interminablement et guettant l'instant où elle va se trahir et reprendre son écriture de flamme, au cours de cette épreuve, Angèle Laval a eu une crise de nerfs...

Mais Angèle a gardé le silence. Le mépris est un sûr moyen de défense. Elle s'est tue invinciblement. Elle n'aurait jamais consenti à livrer l'idée

qu'elle se faisait de l'amour, de la vie, de la mort, idées qu'il faut bien tenir pour incommensurables avec celles dont on voulait à toute force la faire convenir, — la vie l'amour, ce qu'elle était prête à leur livrer, à y perdre.

Elle a donc laissé médecins et juges accomplir leur triste besogne.

L'on ne pouvait songer à la réduire qu'en substituant à l'image dangereuse, mystérieuse, fascinante qu'elle dressait sur le monde, une image vulgaire, hideuse et capable d'éveiller toutes les répugnances.

Tant bien que mal l'on construisit donc une maniaque de l'écriture, malade, par moment à demi inconsciente. Si d'ailleurs elle avait épousé son fonctionnaire... La substitution érotique a toujours bon dos.

L'image d'Angèle Laval n'en échappe pas moins au dessin absurde où l'on tentait de l'enfermer. Un instant, elle promena sa longue lueur d'angoisse et de révolte sur toute la France. L'on se souvient sans doute d'une succession d'entreprises ressemblant à la sienne, d'une gerbe de scandales à laquelle elle n'est pas étrangère. Si bien que c'est à juste titre que la gent judiciaire déplorait de n'avoir pas, **purement et simplement**, étouffé l'affaire.

Il semble maintenant que l'oubli se soit fait autour d'Angèle Laval. L'oubli, l'espace, entraînent dans son calcul. L'ombre l'enveloppe, une ombre froide et pure qui la délivre du contact douteux des journalistes, des juges et des policiers. Mais aux esprits attentifs, la nuit qu'elle habite ne saurait dérober une leçon exemplaire.

Et pourtant. Aux heures critiques qui ne se laisseraient aller à penser qu'Angèle Laval a échoué, que la folie, les suicides, les larmes et les éclats de rire qui tourbillonnèrent un instant au-dessus de sa ville, sont retombés bientôt, se sont éteints tristement au niveau des misérables êtres qu'ils agitaient.

Que répondre ?

(Angèle Laval a dû songer souvent aux réserves du monde...)

Telle qu'elle se présente à nous, elle ne saurait admettre une explication tant soit peu satisfaisante.

Mais elle n'était, au sens commun, qu'une pauvre femme livrée à un peuple d'ennemis. Sa misère est peut-être celle-là même à laquelle se voit vouée toute tentative qui ne trouve qu'en une volonté personnelle son point d'appui et sa justification.

Imagine-t-on Angèle Laval participant au travail d'un parti révolutionnaire à l'heure de l'insurrection ? Cette chance lui a été refusée.

Ainsi, on ne saurait, à son propos, parler de victoire ou de défaite, mais simplement d'existence.

Elle existe.

Sa main se lève parfois et semble indiquer un point de l'horizon ou quelque route. Ce geste suffit à rejeter à la limite du grotesque et de l'odieux les minces exercices des petits littérateurs qui se croient vraiment en rupture de littérature et qui pensent bouleverser le monde par le jeu innocent de leurs syllabes muettes.

Été 1928.

Paul Nougé.



A L'HUMOUR A LA MORT

Un serpent coupé en deux qui se mord la queue

Hegel, palais de lumière et de miroir, sans fenêtre et sans porte.

★

Bien sûr qu'il est parfois de grands signes dans le ciel : les nuages.

★

Le bonhomme de trois mètres cinquante centimètres que l'on exhibe à la foire et qui dit : « C'est moi le géant » n'est pas nécessairement un prétentieux.

★

Nous vous avons donné de vastes et d'étranges domaines
Dont vous n'aviez que faire.

★

« Prenez et mangez, dit le Christ, prenez et buvez, ceci est mon pain, ceci est mon vin. »
Et les Apôtres entendirent mal.

★

Le réel n'a pas de contraire.

★

« Vous aimez mieux mon trou que ma fente, vous ! », disait, dans le métro, une dame à un monsieur.

« Vous êtes une impératrice, une impératrice qui aurait des accointances avec les dieux », disait un autre monsieur à une autre dame, dans l'autobus.

★

Frédéric Nietzsche n'était rien d'autre qu'un artiste.

★

N'ayez ni la foi ni d'espoir mais une connaissance juste du jeu des probabilités.

★

Je crois qu'il faut ne jamais employer le jargon de ses ennemis. Par exemple, sous l'occupation allemande, il convenait de dire la gendarmerie de campagne, l'arme du ciel, l'armée allemande, la police, pour ne point, comme on le faisait couramment, user des vocables de l'adversaire dans sa langue.

Il faut à tout prix se différencier, éviter le point de contact, l'éviter jusqu'à l'absurde, jusqu'à l'enfantillage.

★

C'est un personnage balzacien, comme tout le monde.

★

La pauvre femme a laissé trace de son passage sur la terre : au coin de l'escalier où elle cassait les blocs trop gros de son charbon, une meurtrissure de la pierre.



Extrait d'un traité d'anthropologie, écrit par des oiseaux :

L'homme est ainsi fait que, si le cours de son existence est quelque peu troublé parce que des ouvriers ont dû se mettre en grève contre un exploiteur, c'est aux ouvriers qu'il s'en prend.



Je vous parle d'un autre monde, le vôtre.



Vous dormez pour un patron.



Le tramway partit, prit de la vitesse.

Se mit à ses trousses un monsieur qui n'était plus jeune, pas trop attirant et pas des plus adroits car il courait par saccades comme un pantin à ficelles.

Le tramway et le poursuivant s'engagèrent dans un carrefour dangereux où filaient des engins rapides.

Je regardai le monsieur, frôlé par les automobiles et sifflé par les agents de police, gagner sur le tramway qui ralentit dans une courbe, l'atteindre et, empoignant une main-courante pour franchir le marche-pied, s'installer dans la voiture.

C'était raté.



Etayer l'arbre que l'on voulait abattre pour la raison que l'on a des reproches à faire à la cognée, est prendre une attitude pour le moins saugrenue.



Celui qui cherche des mots est celui qui cherche des idées, celui à qui viennent des idées est celui à qui viennent des mots.



Paresse aux grands yeux clairs qui méprisent l'appât, mère savante des joies possibles, courageuse pour rejeter le joug et les fardeaux, paresse éclat de diamant dans les rouages du jeu maudit.

Effort, père des violences, qui déchirez les nasses, conquérant des plaisirs, modelleur de la force et réducteur des charges, effort qui tircz à boulets rouges sur les remparts de l'araignée.



Il y a quatre — ou cinq — millions d'années, le matin qu'il inventa l'épieu, l'homme pensa redoutablement proche la fin du monde.



Dieu MDCCLI, comme on dit Louis XII.



Les visages de l'amour.

Un homme avait deux femmes. Pour qu'elles fassent un moment l'épreuve de la vie sauvage et goûtent le charme des bois, il mit l'une dans la forêt de Saint-Germain et l'autre dans celle de Fontainebleau.

Puis il fut à ses affaires. Si absorbantes étaient celles-ci qu'il oublia les deux créatures. La neige vint, le froid, le vent.

Un soir, l'homme se souvint. Il courut aussitôt vers les délaissées, qu'il retrouva plus qu'à demi mortes d'angoisse et de besoin.

La première, en pleurant, se jeta dans ses bras : « Oh ! tu m'avais oubliée. » La seconde sourit tendrement : « Ah ! tu t'es souvenu de moi. »



Dit u n'a pas d'éclairs, de tonnerre, des nuages de feu, il a des usines, des prisons, des journaux.

★

L'ésotérisme est l'héroïne des intellectuels.

★

Bâtir le Paradis avec des briques cuites au feu de l'Enfer.

★

Vieux Berkeley, mon cher vieux Berkeley, ne penses-tu pas qu'en niant le monde tu l'inventes ?

★

Poème.

L'on jeta le mort encore souple sur un tas de coussins en dôme dont le corps épousa les formes.

La comédienne monta dessus, l'ancra profondément en son milieu.

Dès lors, le comportement de la belle jeune femme devient si particulier que nous l'abandonnons pour ne plus suivre que le reflet de son jeu dans l'esprit du mort empli d'ombres légères.

★

Quelle résignation chez l'optimiste !

★

Où sont les filles fortes qui aimaient des taureaux

Où donc les délicates pâchées sous un nuage

Et les artistes qui se damnèrent pour un cygne ?

Elles sont dans vos fièvres elles sont dans vos bras

Elles sont sur vos couches elles sont dans vos livres

Et vous êtes leurs bêtes et leurs spectres de brume.

★

Il y a toujours assez — ou trop — de vent pour le tremble.

★

Propositions stratégiques faites à Royan, en 1940, par Picasso :

Habiller ses vagues d'assaut en curés ou en femmes nues pour abasourdir les adversaires.

Couvrir les rivières de bouchons pour que la couleur ou le reflet de l'eau ne guide plus les raids aériens de l'ennemi.

★

Mais, pessimiste, qu'aviez-vous donc espéré ?

★

Refaire des espèces disparues d'animaux serait une activité recommandable, les drontes par exemple, l'ectopiste migrateur, des baleines. Il y faudrait seulement du cœur, de la science et de la patience, du génie.

★

Pour la raison que j'accepte les fruits qu'il mûrit, que je cherche sa lumière et sa chaleur, que je l'interroge au moment d'entreprendre un voyage, ne croyez pas que j'aime le Soleil, que je sois d'accord avec cet objet pénible, moteur ou, tout au moins, spectateur impassible des mille choses qui me blessent, qui m'accablent.

★

L'homme tient pour intelligence l'usure de ses facultés d'indignation.

★

Le précepte « La fin justifie les moyens » fut imaginé par la matière.



Une chemise âgée de cinq ans.



Le sublime :

Newton qui dit, voyant mener un criminel à la potence : « Voilà, sans la bonne chance, Newton qui passe. »



Mon frère aîné, l'imbécile, me dit qu'il fait si doucement l'amour, si gentiment, si chastement, que la pudeur des filles les plus jeunes, les plus neuves, ne peut pas être effarouchée par le coït avec lui.



Je parle aux brosses, à mes pantalons, aux ciseaux, à mes cravates, à maints objets. Ils ne me répondent pas. Mais je continue quand même à leur parler.



Se défendre de blâmer les révolutionnaires pour ce qu'ils utilisent de préférence les sapes aux pétards.



Etonnants, les chevaux de cirque !

Penser que ces bêtes, pendant tout leur numéro, sauf aux quelques secondes où le bras levé du maître de manège leur accorde la position debout, peuvent se tenir correctement à quatre pattes !



Complainte.

**Je suis porteur de valises
Je cherche la chambre numéro six
Bonne hôtesse ouvre-moi ta porte
Que je dépose mon ballot
C'est le paquet d'un insoumis
Qui me l'a donné à la gare
Cet homme était fort brun de peau
Il parlait la langue égyptienne
Et imitait le chat-huant
Ce paquet est fort lourd
Je suis très fatigué
Tintin Meyer était mon père
Je suis le fils d'un bohémien
Et Madeleine Rom était ma sœur et mon amante.**



Je ne comprends pas mais je tire parti.



Vous ne transformerez pas une femme ni le monde en changeant leur fard. Même si, fard changé, vous ne les reconnaissez plus.



Archives :

L'an 1894, le 30 de mars, ai donné à Semay, Louis-Florimond, forain, natif d'Auvers, droit et accès à la place publique, dans le coin tenant au Pavé et au Chemin d'En Haut, en face le petit parc de l'ancienne maison du Maire, pour y monter son manège de balançoires à bras de cuivre.

E. S., garde-champêtre.



Le maître qui eut besoin de la peau de ses esclaves leur enseigna qu'il était beau de la mépriser.



**« Résignez-vous, dit le chrétien, parce qu'il y a un Dieu. »
« Résignez-vous, dit Camus, parce qu'il n'y en a pas. »**



Une jeune femme rougissante que ses très belles jambes embarrassent.



Celui qui ne veut pas se payer de mots, on le paie d'injures.



Tu n'es pas seul, tu es avec quelqu'un : toi-même.



Celui qui ne tue pas l'araignée du soir la retrouve souvent au matin.



Le Tout-Puissant fait son possible, disent les religions.



Il est bon que les exécutants soient des idiots : de la sorte ils accomplissent exactement les besognes stupides que le génie et le bon sens enjoignent souvent d'ordonner.



Les hommes créèrent aussi les dieux pour que leur misère apparût comme coulant de haute source.



Poème.

Au couvent des Luciennes dans la forêt, très loin après la Terre aux buissons, on a trouvé dans le jardin un martin-rose, un jeune de l'année mêlé aux sansonnets. Il ne peut guère dresser la huppe, sa poitrine est encore grise, ses ailes ne sont pas franc-noir sur le fond violet des parterres. Petit visage de malheur, parmi les herbes et les fleurs, Marion, Margo, venez le voir, étrange et modeste à la porte du verger.



Le couteau veille sur son tranchant.



L'histoire s'est déroulée aussi dans la tête de l'historien et l'œuvre s'est formée dans celle du commentateur.



Chaque fois que je vois une femme je pense à une femme.



Ne fais pas trop de poussière en déployant tes grâces.



Géantes de chair, de visage, de bras, de seins, de ventre, de cuisses, géantes blondes, géantes brunes, géantes rousses et même blanches, avec votre peau nue et vos brocards, vos dentelles et vos poils.

LOUIS SCUTENAIRE

HISTOIRE NATURELLE

ABECEDARIENS ou **ABECEDAIRES**, branche d'Anabaptistes, qui prétendaient que pour être sauvé, il fallait ne savoir ni lire, ni écrire, pas même connaître les premières lettres de l'alphabet.

ADAMITES, Secte d'Anabaptistes, qui, au nombre de plus de trois cents, monterent tous nus sur une haute montagne, persuadés qu'ils seraient enlevés au Ciel en corps et en âme.

AGONICELITES, c'est le nom de ceux qui prétendaient qu'on devait prier debout, et que c'était une superstition de prier à genoux.

ANDRONICIENS, disciples d'un certain Andronic, qui avait adopté les erreurs des Severiens : ils croyaient que la moitié supérieure des femmes était l'ouvrage de Dieu, et la moitié inférieure, l'ouvrage du Diable.

ANTHIASISTES, Philastrius parle de cette Secte, sans savoir dans quel temps elle a paru: ils regardaient le travail comme un crime, et passaient leur vie à dormir.

ANTITACTES, Hérétiques qui se faisaient un devoir de pratiquer tout ce qui était défendu dans l'Ecriture.

ANTITRINITAIRES, c'est le nom que l'on donne en général à ceux qui nient le Mystère de la Trinité.

APOSTOLIQUES, Secte d'Anabaptistes, qui pratiquaient à la lettre l'ordre que J.-C. a donné de prêcher sur les toits : ces Apostoliques n'avaient point d'autres Chaires, que la couverture des maisons; ils y montaient avec agilité, et de là ils faisaient entendre leurs voix aux passants.

AQUATIQUES, Hérétiques qui croyaient que l'eau était un principe coéternel à Dieu.

ARA, Hérétique qui prétendit que Jésus-Christ même, n'avait point été exempt de péché originel.

ARTOTYRITES, branche de Montanistes, ainsi appelés, parce qu'ils offraient dans leurs mystères du pain et du fromage : ils admettaient aussi les femmes à la Prêtrise et à l'Episcopat.

ASCITES, Secte de Montanistes, qui mettaient auprès de leur Autel un Ballon, le gonflaient fortement et dansaient autour. Ils regardaient ce Ballon comme un symbole, propre à exprimer qu'ils étaient remplis du Saint-Esprit.

ASCODRUGITES, les mêmes que les Ascites.

ASCOPHITES, espèces d'Archontiques, qui brisaient les vases sacrés en haine des oblations faites dans l'Eglise.

ATHOCIENS, Hérétiques du treizième siècle, qui croyaient que l'âme mourait avec le corps, et que tous les péchés étaient égaux.

CLANCULAIRES, nom d'une Secte d'Anabaptistes, qui disaient qu'il fallait parler en public, comme le commun des hommes, en matière de Religion, et ne dire qu'en secret ce que l'on pensait.

COLLYRIDIENS, c'étaient des dévots à la Sainte Vierge, qui lui rendaient un culte singulier : ils lui offraient des gâteaux, nommés en grec Collyrides, d'où ils eurent le nom de Collyridiens.

CONSCIENTIEUX : c'est le nom que l'on donna à d'anciens Hérétiques, qui ne connaissaient pour règle et pour législateur, que la conscience; cette erreur fut renouvelée dans le dix-septième siècle par un Allemand, nommé Mathias Knutzen, qui de cette erreur passa à l'Athéisme.

CYRENAIQUES, ils parurent vers l'an 175, et prétendirent qu'il ne fallait point prier, parce que Jésus-Christ avait dit savoir les choses dont nous avons besoin.

DECHAUSSES, Hérétiques qui prétendaient que pour être sauvé, il fallait marcher nu-pieds.

EON DE L'ETOILE, était un gentilhomme breton, qui vivait au douzième siècle. On prononçait alors fort mal le latin, et au lieu de prononcer eum, comme nous le prononçons aujourd'hui, on prononçait eon : ainsi dans le symbole, au lieu de chanter per eum qui venturus est judicare vivos et mortuos, on chantait, per eon qui venturus est judicare vivos et mortuos. Sur cette prononciation, Eon de l'Etoile s'imagina qu'il était de lui qu'il était dit dans le symbole, qu'il viendrait juger les vivants et les morts; cette vision lui plait, son imagination s'échauffe, il se persuade qu'il est le juge des vivants et des morts, et par conséquent le fils de Dieu; il le publie, le peuple le croit, s'assemble et le suit en foule dans les différentes Provinces de la France, dont il pille les maisons, et surtout les Monastères.

ESQUINISTES, Secte de Montanistes qui confondaient les personnes de la Trinité.

EUCHITES ou **EUTYCHITES**, disciples de Simon, qui croyaient que les âmes étaient unies aux corps, pour s'y livrer à toutes sortes de voluptés.

FAMILLE, ou **MAISON D'AMOUR**, c'est le nom que prit une Secte, qui faisait consister la perfection et la Religion dans la Charité, et qui excluait l'Espérance et la Foi comme des imperfections. Cette secte avait pour auteur un certain Henri Nicolas de Munster. Il se vantait d'être plus grand que J.-C. qui, disait-il, n'avait été que son type, ou son image.

IMPECCABLES, Secte d'Anabaptistes, qui croyaient qu'après la régénération nouvelle, il était facile de se préserver de tout péché, et qui croyaient qu'en effet ils n'en commettaient plus; c'est pour cela qu'ils retranchaient de l'Oraison Dominicale, ces mots, **pardonnez-nous nos offenses** : ils n'invitaient personne à prier pour eux.

INDIFFERENTS, Secte d'Anabaptistes, qui n'avaient point pris de parti en matière de religion, et qui les croyaient toutes également bonnes.

MANIFESTAIRES, Secte d'Anabaptistes, qui tenaient des sentiments diamétralement opposés à ceux des **Clanculaires** (voir ce mot).

ORIGENE, dit l'Impur, était Egyptien de nation; vers l'an 290 il enseigna que le mariage était de l'invention du démon; qu'il était permis de suivre tout ce que la passion pouvait suggérer de plus infâme, afin que l'on empêchât la génération, par telle voie que l'on pourrait inventer, même par les plus exécrables.

SUPPLÉMENT AU MUSÉE IMAGINAIRE

Depuis longtemps je me vantais de posséder tous les paysages possibles, et trouvais dérisoires les célébrités de la peinture et de la poésie moderne.

J'aimais les peintures idiotes, dessus de portes, décors, toiles de saltimbanques, enseignes, enluminures populaires; la littérature démodée, latin d'église, livres érotiques sans orthographe, romans de nos aïeules, contes de fées, petits livres de l'enfance, opéras vieux, refrains niais, rythmes naïfs.

Arthur Rimbaud, **UNE SAISON EN ENFER**, Bruxelles, Alliance Typographique, 1873. (Tirage limité à cinq cents exemplaires dont soixante-quinze détruits par l'eau et par le feu; les autres ont été retirés de la circulation par les bibliophiles.)

PARFAITS, Secte d'Anabaptistes, qui s'étaient séparés du monde, afin d'accomplir à la lettre le précepte de ne point se conformer au siècle : avoir un air de sérénité ou de satisfaction, faire le moindre sourire, c'était, selon eux, s'attirer cette malédiction de J.-C. : **Malheur à vous qui riez, car vous pleurerez.**

PASSALORYNCHITES, c'est ainsi que l'on appelle certains Hérétiques descendus des Montanistes, qui croyaient que pour être sauvé il était nécessaire de garder perpétuellement le silence : ils tenaient continuellement leur doigt sur la bouche.

PASSIONISTES ou **PATRIPESSIENS**, noms donnés à ceux qui prétendaient que Dieu le Père avait souffert.

PLEUREURS, Secte d'Anabaptistes, qui s'imaginaient que les larmes étaient agréables à Dieu, et dont toute l'occupation était de s'exercer à acquérir la facilité de pleurer : ils mêlaient toujours leurs pleurs avec leur pain, et on ne les rencontrait jamais, que les soupirs à la bouche.

REJOUIS, Secte d'Anabaptistes, qui établissaient pour principe que la joie et la bonne chère étaient l'honneur le plus parfait qu'on pût rendre à l'Auteur de la nature : ils riaient toujours.

RETHORIUS. Philastre rapporte que Rethorius enseignait que les hommes ne se trompaient jamais, et qu'ils avaient tous raison, qu'aucun d'eux ne serait condamné pour ses sentiments, parce qu'ils avaient tous pensé ce qu'ils devaient penser.

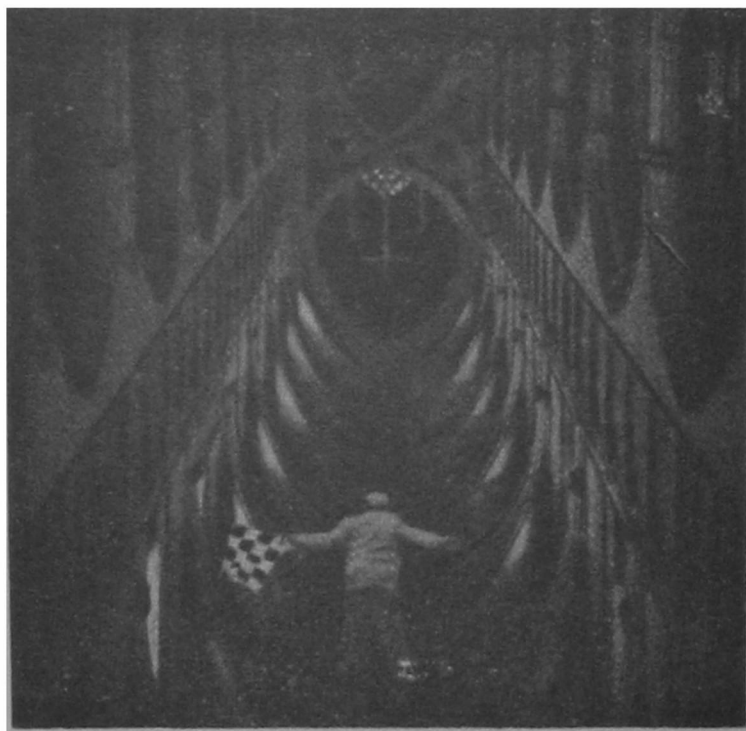
RUNCAIRES, Secte qui avait adopté les erreurs des Patarins, et qui soutenait que l'on ne commettait point de péché mortel par la partie inférieure du corps : sur ce principe, ils s'abandonnaient à toutes sortes de dérèglements.

RUPITAINS, nom donné aux Donatistes, parce que pour répandre leur doctrine, ils traversaient les rochers qui s'expriment en latin par **Rupes**.

RUSTAUX, nom donné à une Secte d'Anabaptistes, formée de gens rustiques et de bandits sortis de la campagne, qui sous le prétexte de Religion, excitaient la sédition dans les Villes.

SANGUINAIRES, Secte d'Anabaptistes, qui ne cherchaient qu'à répandre le sang des catholiques et des Protestants.

SILENTIEUX : c'est ainsi que l'on nommait ceux qui ne rendaient point d'autre culte que le silence.



STERCORANISTE, c'est celui qui croit que le Corps Eucharistique de J.-C. est sujet à la digestion et à ses suites, comme les autres aliments.

TACITURNES, Secte d'Anabaptistes qui, au contraire des Apostoliques, se taisaient obstinément, lorsqu'on les interrogeait sur la religion et sur le parti qu'on avait à prendre dans ces temps si difficiles.

TASCADRUGITES, c'était une branche de Montanistes, qui, pour marque de tristesse, mettaient les doigts sur le nez durant la prière, c'est ce que signifie le nom qu'ils prenaient : ils mettaient encore leurs doigts dans leur bouche, pour recommander le silence : cette Secte fut peu nombreuse : on en trouvait quelques-uns dans la Galatie. Ils se nommaient aussi Passalorynchites, Patalorynchites, Ascodrugites, etc.

WALFREDE, homme obscur et ignorant, qui soutenait que l'âme mourait avec le corps : il parut vers la fin du dixième siècle. Durand, Abbé de Castres, le réfuta sans réplique, et son erreur n'eut point de suite.

Mémoires pour servir à l'Histoire des Egarements de l'Esprit Humain par rapport à la Religion Chrétienne : ou Dictionnaire des Hérésies, des Erreurs et des Schismes. (Paris, 1764.)

LE FEU SOUS LA CENDRE

Les critiques de cinéma ne se lassent pas de nous rappeler que le cinéma est avant toute chose une industrie; contre quoi ils ne manquent pas moins de s'élever. Si bien que, confondant sans doute leur souhait et la réalité, ils s'empressent d'oublier leur clairvoyance première. C'est ainsi qu'il n'est pas de propos sur les Festivals qui ne tienne ceux-ci pour des manifestations de l'esprit, de l'art, alors qu'ils n'ont exactement et de toute évidence que l'importance et la valeur des Salons de l'Automobile. Si l'on en vient ensuite aux films eux-mêmes, aussitôt l'on décèle la même confusion et qu'à l'exception de quelques très rares réalisateurs indépendants (comme Chaplin ou Tati), tout le reste ne participe que du seul souci d'alimenter à une cadence hebdomadaire une fois pour toutes établie, des besoins qui sont bien moins ceux d'un public conditionné que ceux des industriels et des exploitants de salles.

Que l'on se prenne alors à juger de la qualité de ces productions, il ne faut point s'étonner de les voir toutes soumises à l'habitude,

à une routine de tout repos où la littérature, l'histoire, le fait-divers imposent leurs ornières immémoriales. C'est la constante répétition de la même et mince anecdote humaine dont le décor, s'il vient à changer, n'abuse que le regard. Il ne s'agit toujours que de se complaire devant le miroir, de s'en remettre à la fatalité, et laisser au monde extérieur le soin d'inventer la suite. De viser plus haut, plus loin que nature, il n'est pas question. Et s'il advient que l'on aborde la légende, le merveilleux ou le rêve, l'intention se voit tout de suite trahie et contrainte d'emprunter le chemin, tracé à l'avance, d'un réalisme de pure convention.

La coutume du spectacle « permanent » n'est pas sur ce point sans leçons ni sans fruits. Si l'on survient au milieu d'un film ou vers la fin — et n'est-ce pas un peu de la même façon que nous surgissons nous-mêmes et à tout instant dans la « vie » ? — l'on pressent aussitôt tout ce dont le réalisateur nous prive, à quelle participation effective de nous-mêmes il empêche notre esprit de se voir contraint.

Si un espoir nous reste malgré tout, l'on ne peut alors, au hasard de notre séjour dans cette pénombre ou les images du monde délirent sans interruption, qu'attendre de ce hasard même qu'il nous bouleverse par la grâce ou la puissance fugitive d'une ou de deux images qui ont échappé par miracle aux mesures prises pour nous en garder.

Un exemple convient ici.

Le Filet

Un geste de la mer sur le sable, qui rapproche doucement deux coquillages, et les seins de la jeune femme, dont on nous offrait les pointes bien marquées par l'étoffe serrée, y doivent de gagner une traduction moins vulgaire.

Pour le reste, un film tout entier, que l'on a récompensé pour

son usage expressif du silence (comme s'il n'y avait eu déjà un cinéma muet ; et que ces érudits ont donc piètre mémoire !), il ne révèle que l'indigence de ses auteurs, prisonniers d'une femme trop belle qui devore tout sur son passage.

Ce silence pourtant, si on l'eut médité davantage, les occasions ne manqueraient pas d'en tirer un parti moins médiocre. Ainsi, si l'homme et la femme qui vont s'aimer sur la plage doivent céder le champ à une ellipse, à une métaphore qui permette à la morale de ne point s'insurger, pourquoi ne pas jouer en silence de ces vagues furieuses qui viennent se fracasser sur les rochers, au défaut d'obéir aveuglément au poncif de l'accompagnement sonore ? La « réalité » des deux amants enfermés en eux-mêmes n'est-elle pas sourde au reste à ce vacarme, si tant est que c'est bien la réalité que l'on s'efforce de rendre ici ? Peut-être eût-on gagné alors de voir ces mouvements de la mer mieux accordés à ce qu'on tâche trivialement de nous dire, et ce qu'on veut dire affirme avec plus de rigueur.

On pourrait à l'envi multiplier les exemples. Mais il suffit, comme le cinéma nous y invite, de tenir une fois pour toutes cette immense doublure de notre univers pour une et indivise plutôt que de céder aux apparences de temps et de lieu, qui nous donnent l'illusion de ne voir chaque fois qu'un film isolé, doté d'une manière d'existence individuelle. Que l'on songe à soi-même, au désordre de notre mémoire, à cet entrelacs du passé et de l'avenir qui ne cesse de nous masquer l'instant, cet instant si rare qu'il nous faudrait garder pur de toute référence.

Quoi de plus convaincant, à cet égard, que les « Actualités » où l'on passe sans transition et avec une brutalité qui se devrait d'inquiéter la censure, si elle pouvait y voir clair, d'une bénédiction du pape à quelque paysage de football, de la guerre au Vietnam à

LE PONT AUX ANES

A

LES BONNES INTENTIONS

Comme toujours à de telles époques où socialement la vie humaine n'a presque plus de prix, je crois qu'il faut savoir lire et regarder par les yeux d'Erôs, — d'Erôs à qui incombe de rétablir, dans le temps qui vient, l'équilibre rompu au profit de la mort.

André Breton. (New-York, 1941.)

B

LE MAUVAIS SOUVENIR

Une nuit de Paris réparera tout cela !

Napoléon Bonaparte, sur le champ de bataille.

C

LE FIN MOT

Les mots sont sujets à se grouper selon des affinités particulières, lesquelles ont généralement pour effet de leur faire recréer à chaque instant le monde sur son vieux modèle.

André Breton, Introduction au Discours sur le Peu de Réalité, 1924.

une présentation de la mode parisienne, de la bombe à l'hydrogène qui va détruire le monde à telle momie inca qui vient de défier cinq siècles. Il n'y faut que la vie quotidienne pour dénoncer aussi clairement le réalisme schématique à quoi l'on tâche de la réduire.

D'autres voies existent pourtant, et les plus simples qui soient. Comment ne pas reconnaître ainsi que l'industrie du cinéma, telle que nous la connaissons, pourrait sans grands dommages disparaître de la surface de la terre. On trouverait bien à employer ailleurs, à quelque tâche humainement moins dérisoire, les acteurs, les techniciens, les assistants de toutes espèces. Je veux dire que les réserves constituées par les images enregistrées jusqu'à ce jour, judicieusement centralisées et cataloguées, suffiraient amplement à la composition de films nouveaux et bouleversants, et où il n'importerait pas absolument que l'on maintienne l'unité des lieux ou des époques, l'identité des visages ou des voix, toutes commodités que l'on redoute encore si naïvement d'enfreindre.

Cependant, dans les limites mêmes où la critique a convenu de se cloîtrer, si l'on examine ses efforts, si l'on veut bien condescendre à ses conseils, à ses avis, puis si l'on s'en va vérifier à l'œil nu ce que sa doctrine la porte à applaudir ou à réprouver, l'épreuve ne manque pas de surprendre.

Aussi bien, c'est tout le contraire que l'on constate.

Avant le Déluge

Il s'agit des malheurs de quelques jeunes bourgeois dont la bêtise est si noire qu'il étonne qu'on veuille à ce point nous forcer à une commisération dont on ne cesse de nous ôter l'envie. Que l'on juge :

Ces malheureux reçoivent un yacht. Plutôt que de le vendre, puisqu'il leur faut de l'argent pour gagner l'Océanie (oui, l'Océanie!),

ils tâtent du vol et du crime. Pour conclure, la responsabilité en incombe aux parents. (A quand un film sur la responsabilité des grands-parents, des bisaïeux, et ainsi de suite, jusqu'à l'inévitable péché originel ?)

Les uns tiennent pour un film à thèse. Les autres, non : ce n'est pas ce qu'on a voulu. Un troisième pourrait peut-être plus justement se demander de quoi on parle.

Ici aussi, pourtant, brèves lueurs dans ce chaos stupide, deux ou trois images souveraines : une jeune femme qui montre un sein comme elle tire la langue, une autre vêtue d'une robe confectionnée avec des numéros de l'Humanité et de façon que sa poitrine trouve à se loger exactement dans le creux d'une main, qui illustre un article du journal. Images simples sans doute, élémentaires, mais très pures et que le ridicule environnant n'effleure pas.

Voilà pour ce dont on fait l'éloge, ces images probablement exceptionnelles.

Comment épouser un millionnaire

Le mépris le plus complet accueille l'apparition de ce film qui, sous le déguisement de la fadeur, ne dissimule pas un instant un venin dont la virulence semble avoir échappé à tous les esthètes. Leurs divergences s'effacent dans un même unanime haussement d'épaules. Comédie amusante, disent les uns. Idiote, disent les autres. L'une et l'autre peut-être ; mais aussi autre chose.

Le scénario est tout dans le titre. Trois jeunes ouvrières, et si l'on veut grands mannequins, tâchent d'aboutir à un mariage riche. Film social donc, de toute évidence. Mais voici, sur le modeste terrain imposé à l'auteur, ce qui en résulte :

Un couple d'amoureux dont le souci d'argent ne cesse d'alimenter la conversation, fait une promenade en bateau à l'entrée de New-York. Et tandis que les quitte un instant l'objectif pour nous offrir l'image de la Statue de la Liberté, la conversation se

poursuit, de manière que la jeune femme, à ce moment même, nous donne à entendre : « Sans un portefeuille bien garni... »

A un autre endroit, l'une des trois salariées engage un millionnaire à revenir sur sa décision de deshériter sa fille. Excédé, celui-ci coupe court à ce sermon : « Vous ne pouvez pas comprendre, ma petite », dit-il en substance. Puis, brutalement : « Nous ne sommes pas du même milieu ».

Tout au long du film, le cynisme de la publicité atteint de tels sommets qu'il touche à la satire. L'on ne nous fait grâce d'aucun nom : Rockefeller, Vanderbilt, Cadillac, Texaco. S'il est question d'offrir des bijoux, pas de détours : on cite le nom de Cartier. La jeune femme qui fait allusion à son emploi, ne parle pas d'une quelconque « revue de mode » ; elle précise : « Harper's Bazaar ». L'on ne peut s'empêcher de songer à certains films où l'on tente d'attaquer de front le capitalisme américain : on n'ose y introduire que des pseudonymes plus ou moins évocateurs.

Enfin, de ce film qui s'ouvre sur un gigantesque orchestre symphonique et qui se clôt sur un billet de mille dollars étalé en gros-plan, il importe de retenir tout particulièrement la séquence où l'on nous montre les rêves des trois héroïnes, rêves qui répondent à leur espoir de contraindre au mariage les hommes qu'elles viennent de quitter :

1. Gros-plan de la première, les yeux clos, la tête sur l'oreiller, suivi immédiatement par le défilé mugissant d'un troupeau de bétail.

2. Gros-plan de la deuxième, même présentation, puis la perspective d'un vaste champ pétrolier.

3. Gros-plan de la troisième, une blonde vulgaire et un peu grasse, à quoi succède aussitôt l'image d'un sandwich à la saucisse, fumant à côté d'un verre de bière.

Si l'on ajoute à cela les ressources du Cinémascope (qui nous valent par exemple un sandwich

d'au moins cinq mètres de long sur l'écran), celles du Technicolor (qui confèrent aux rêveuses, grâce à des couleurs de haute confiserie, une joliesse de poupée par quoi l'on découvre les progrès de l'image d'Epinal, de ce mauvais goût si souvent meilleur que le bon). — toutes ces ressources jointes décuplent l'agressivité de ces images parfaitement dépouillées, réduites à l'essentiel.

Je ne sache pas que depuis le célèbre quartier de viande, grouillant de vermine, du Cuirassé Potemkine, l'on ait atteint une telle violence, une telle efficacité, par l'économie des moyens, par la puissance expressive directe de l'objet.

Que la critique à ce point contréviennienne à sa propre doctrine incline à quelques réflexions. Il est hors de doute, aujourd'hui, et les preuves abondent, que les bourgeois prennent grand plaisir aux films révolutionnaires. L'extraordinaire Cuirassé ne l'est plus contre la déviation que lui ont infligée l'accoutumance et les esthètes (*). Mais il est fort douteux, par contre, que ces mêmes bourgeois puissent approuver un film comme celui dont nous parlions. Il y a toutes chances même qu'ils ne se dérangent pour le voir, tant s'efforcent de les en défendre les critiques et les esthètes dont l'opinion fait loi. Et, bien sûr, ce n'est pas de Mac Carthy que l'on peut attendre assez de subtilité pour dénoncer et mettre en évidence un film qui, sous l'apparence la plus conformiste que l'on imagine, traîne le mode de vie américain dans une boue où l'on ne sait comment on pourrait bien l'y enfoncer davantage.

(*) Il n'y a pas que le Cuirassé : Alors que, sous prétexte de vérité sociale, Buñuel en est toujours à piétiner ses aveugles et à estropier ses culs-de-jatte, l'Eglise, moins paresseuse, cueille les fruits de l'Age d'or et compose, pour sa plus grande gloire, le Défroqué.

AVANT LE DÉLUGE

Je suis l'assassin, avoue le patriarche. Je suis innocent, je veux rentrer à la ferme.

C'est lui qui a tué, dit Gustave.

Mon père est l'assassin, dit Clovis.

C'est moi le coupable, dit le père. Je suis innocent, je veux rentrer à la ferme.

Un père ne sait plus où il en est quand ses fils l'accusent de crime.

On ne tue pas à soixante-seize ans. Trois personnes surtout, dont une petite fille. On ne tue pas quand on est père soi-même de neuf enfants et grand-père quatorze fois.

Nous sommes l'assassin, disent les neuf pères; nous sommes l'assassin, disent les quatorze grands-pères. Nous sommes innocents, nous voulons rentrer à la ferme.

Il n'est pas un critique pour l'avoir reconnu et cela démontre à quel point ceux-ci s'entendent pour juger le cinéma selon quelque système qui les aveugle, tant les préoccupent des questions de métier, de technique, des considérations extérieures aux images toutes nues, ces images dont l'effet n'est rien autre pourtant que ce fameux « contenu » dont on fait tant de cas et qu'on s'obstine à chercher dans quelque théorie abstraite et préconçue.

Ce serait une gageure sans doute que de formuler ici l'espoir, pour les meilleurs d'entre eux, les plus honnêtes, de repartir exactement d'où il ne faut laisser chaque jour de repartir, c'est-à-dire de zéro, de ce que l'on a devant soi, sous les yeux, et qui déjà s'effrite et retourne aux ténèbres.

Marcel MARIEN.

HOTEL DU GLOBE

VIE COURANTE
BANQUISES ET VOLCANS
DEUX MILLIARDS DE CHAMBRES

HISTOIRE NATURELLE

Pendant des siècles, la pente naturelle de l'esprit menait l'homme à tout envisager sous l'angle de l'animisme, c'est-à-dire selon la conscience immédiate qu'il prenait de lui-même : de sa volonté, de ses désirs, de sa liberté, de son amour, de sa haine.

Prosopopée universelle.

Mais l'homme un jour se prend à fabriquer des MACHINES. Il vit avec les machines dans une intimité de plus en plus grande. Maintenant, il constate que la pente de son esprit a changé et que ce qui lui est devenu le plus facile, c'est de concevoir toute chose et lui-même à l'image des objets qu'il avait inventés aux fins d'en obtenir certains services matériels précis.

C'est ici que l'on touche la plus puissante victoire de la machine sur l'esprit.

Notre pensée, d'affective et pathétique, est devenue rationnelle et mécanicienne.

Paul Nougé.

LA POSSESSION

1

...Reste mon emploi.

Il est singulier, et ne ressemble ni à celui de votre Gertrude, ni à celui d'Isabelle, ni à celui de Rosière. Aussi, je suis la moins fatiguée, la moins employée... Tenez, voyez-vous ce trou rond, que bouche un médaillon ?... Eh bien, je monte sur le premier de ces gradins, et je ne montre qu'une partie de mon corps à la fois : le visage, par exemple. On sonne, et je commence mon exercice. Je reste le visage à ce trou, comme l'acteur dans le *Tableau parlant* : on sonne; je monte sur le second gradin, et l'on voit mon cou : on sonne; je monte sur le troisième, et l'on voit ma gorge : je monte sur le quatrième, et je me retourne : puis sur le cinquième encore retournée : sur le sixième, en reprenant ma première situation : on sonne; je reste sur le même gradin, mais je me retourne. On sonne, et je monte sur le septième, où je me retourne à un seul coup de sonnette : enfin, je montre mes pieds... Je recommence habillée ce que j'ai fait nue, et la scène est finie.

Voilà tout ce que je fais ici. Quelquefois la séance est fort longue ! et avec un seul coup de sonnette, on me fait retourner de tous les sens, sur le même gradin : car pour monter à un autre, on sonne trois coups distincts. Je ne vois jamais personne que maman, encore pas toujours.

Rétif de la Bretonne. Le Palais-Royal. Paris, 1790.

2

Tous les trois ou quatre mois, je reçois la visite d'un marin anglais dont les désirs réclament invariablement la même mise en scène et le même déroulement.

Très poliment, il m'avait priée, au début, de me dévêtir entièrement, en précisant qu'à l'avenir j'aurais à le faire sans qu'il m'y invitât. Je dois veiller à être parfaitement nue, car il ne tolère sur mon corps aucun objet étranger. C'est ainsi que je dois ôter mes bagues et mes boucles d'oreille, dont à l'ordinaire, je ne me dépouille pas pour d'autres clients. Il s'est mis en colère un jour parce que j'avais gardé mes épingles à cheveux.

Au terme de la première séance, et quand il m'eut initiée à ses goûts, il me rétribua largement et m'annonça qu'il reviendrait me voir à chacune de ses escales. Il m'engagea aussi à perfectionner le décor de nos rencontres. Il convient simplement que je choisisse une chambre, la plus vaste possible, et la dégarnisse de ses meubles les plus encombrants. Aussi me faut-il toujours déménager le lit dans un coin, les autres meubles gênants dans le coin lui faisant diagonalement face. Il importe en effet, qu'il n'y ait aucun obstacle dans la diagonale des deux autres coins, tout au fond desquels, tournées l'une vers l'autre, deux chaises nous attendent.

Alors, sans que nulle modification ne soit intervenue depuis la première rencontre, l'acte commence.

L'homme occupe l'un des sièges que j'ai préparés. Il se déboutonne et extrait son sexe en érection. Il me remet ensuite l'instrument qui décidera de son plaisir.

Celui-ci consiste en une épingle de nourrice assujettie à une mince ficelle dont la longueur est déterminée par la diagonale qui relie, d'un coin à l'autre de la chambre, les deux chaises.

J'ouvre alors l'épingle; d'un trait je l'enfonce dans le prépuce

de l'homme; je la referme. Puis, sans cesser de lui faire face, je m'éloigne en déroulant la ficelle, dont je finis, arrivée à reculons dans mon coin, par ne plus conserver en main que l'extrémité.

LA MÉMOIRE

Le 8 novembre 1953.

à Monsieur Geert Van Bruaene,
aux bons soins de l'Agneau
moustique,
12, rue de l'Homme Chrétien,
Bruxelles.

Notre grand Van Bruaene,

Nous te remercions de ton dernier message. Nous l'avons lu, nous l'avons aimé. Nous te remercions aussi de ceux d'avant, du Livre de la Fleur en papier doré, et de cette longue route qui va de ta naissance miraculeuse à l'Agneau moustique. Tu sais ce qu'est la paresse humaine. Dans le désert du silence, tu nous envoies avec une assiduité sans exemple, régulièrement, des écrits admirables. On les reçoit, on les lit, ils nous atteignent en pleine poitrine, mais on ne t'en dit rien. Malgré cette négligence, cette discourtoisie, tu continues, tu persévères, tu resplendis. C'est à juste titre que tu pourrais être ainsi fondé à croire que tu es seul, que nous sommes du marbre dont on fait les musées, que tes épées se rouillent au fond de l'eau. Mais là tu te tromperais. Pour dire la vérité, tu n'es pas seul, et si, en fin de compte, il s'agit de solitude, nous la partageons avec toi.

Cher Geert, nous sommes sûrs que tu crois à notre admiration, cette admiration dont nous sommes pourtant si parcimonieux. Mais il y a plus, et plus sérieux, nous te prions de croire à notre affection inconditionnée et, comme on dit, à jamais.

Marcel Mariën.
Paul Nougé.

Je m'assois à mon tour, les cuisses écartées. J'applique le bout de la ficelle sur mon sexe et je commence à me masturber. Lentement d'abord, en me frottant avec douceur; puis, de plus en plus vite, selon le rythme que mon partenaire ordonne par des cris appropriés. Tout en accélérant le frottement, je me garde cependant d'imprimer à la corde des secousses trop brutales qui risqueraient d'arracher prématurément l'épingle tirant à chaque coup sur le prépuce de l'homme, à l'autre bout de la pièce. Pendant tout le temps que je manœuvre ainsi la ficelle, ses yeux ne bougent pas de ma main qui va et vient.

Enfin, après un nombre généralement assez limité de mouvements, l'homme, atteignant le bord suprême de la jouissance, me commande de tirer. Là-dessus, je tire brutalement la ficelle à moi; l'épingle suit et déchire la peau, tandis que l'homme éjacule en hurlant.

La première fois, après qu'il m'eût instruite de ses volontés, j'avais pensé lui plaire en simulant de mon côté une jouissance simultanée, puisque je devais apparemment me satisfaire en frottant la ficelle contre mon sexe. Mais il me prévint que de moi il n'avait cure et que je pouvais m'abstenir de paraître heureuse si je le préférais ainsi.

Il me paie cette besogne deux cents francs, le prix de la chambre mis à part. La peau de son sexe est toute violacée et elle porte la trace de si nombreuses cicatrices que, vraisemblablement, il doit, dans d'autres ports, réclamer à des femmes comme moi les mêmes services.

J'ajoute qu'il ne m'a jamais embrassée ni effleurée, lorsque je suis nue par exemple, même superficiellement. Il ne m'adresse que les paroles d'usage.

L'éloignement de nos deux corps semble jouer un rôle décisif dans son plaisir, tant il insiste chaque fois pour que je recherche une chambre plus grande que celle où nous venons d'opérer.

C'est lui, aussi, avant de com-

mencer, qui établit la longueur exacte de la ficelle.

Reproduction d'un récit oral fait par une prostituée d'Anvers, en 1938.

3

Dans une fabrique de papier, les conduits verticaux qui servent au transport des masses de papier à travers trois étages sont nettoyés à l'aide de balais vivants. Une femme, toute nue dans un sac, doit se laisser introduire dans ces conduits, et c'est avec son corps qu'elle en essuie les parois couvertes de colle.

Valeriu Marcu. Lénine. Paris, 1930. (A propos des conditions de travail en Russie, sous le régime tsariste.)



LA LIBERTÉ DE L'EXPRESSION

L'île d'Eniwetok a été rayée pour jamais de la carte du monde. L'explosion a creusé dans l'océan un cratère de quinze cents mètres de diamètre et profond de soixante. De son côté, le sculpteur Kitamura a terminé une énorme statue de dix mètres de haut. On l'élèvera à Tokio, à la mémoire des morts du bombardement de Nagasaki.

Au Vatican, on maintient l'alimentation indirecte; pour l'alimentation naturelle, elle continuera d'être limitée aux substances semi-liquides.

Très tôt cependant dans la matinée, à Londres, un jeune homme, vêtu avec élégance, pénètre au Musée Tussaud. Ce n'est pas un visiteur ordinaire. Le voilà du reste, qui sort un marteau d'une petite valise. Et bientôt gisent sur

le sol, pulvérisés, quatre mannequins de cire. Un instant auparavant, ils représentaient des ministres.



Trente-cinq mineurs japonais se trouvent enfermés au fond d'une mine. Aucun espoir de les sauver. Avant de prendre la tête d'une expédition scientifique, un roi de Belgique déclare à la radio : « Je renonce à Satan, et à ses œuvres, et aussi à ses pompes ». Il s'en ira donc au Panama.

Mais en Australie, dix jours seulement après la réception enthousiaste d'une reine étrangère, un ouragan isole cent mille personnes.

Il s'en ira au Panama. Il em-

portera sept cents kilos de bagages.

A Paris, le cours de l'or atteint un niveau très bas.



Au Vatican, on est au seuil de la convalescence. Quarante ans plus tôt, c'est en Indochine qu'on avait signalé la présence du célèbre camélia jaune. On ne sait ce qu'il est devenu; s'il existe. Inculpé de concussion, M. Akita, membre du Parlement japonais, est arrêté. On annonce cependant une éclipse du soleil. Elle durera trois minutes environ. On ne la reverra pas avant cent cinquante ans.



Facteur des postes à la retraite, M. Anaclet Lefèvre s'entend à occuper ses loisirs. Il fabrique des crucifix avec des boîtes d'allumettes. Mais, comme le temps passe, on dévaste une église : on met le feu à des livres de chant grégorien, tous les prie-Dieu sont renversés, une statue de la Vierge vient à point pour fracasser un vitrail. Ce n'est pas un miracle, mais le message de deux enfants. Nous n'aimions plus le Bon Dieu, déclarent-ils.

La paix du Christ n'est qu'un beau rêve, observe dans son mandement de carême M. Van Roey. Une utopie, précise-t-il.

Et un garçon de neuf ans lacère une toile du Greco : saint François en extase. Il la trouvait indécente.

Dans l'entreprise d'Anaclet, le christ seul est en métal.



C'est par des prières qu'on tâchait de guérir un petit garçon de quatre ans et demi souffrant de la péritonite. Il meurt.

Au Vatican, on note une légère amélioration. Mais on ne peut crier déjà à la convalescence. On dort mieux cependant. On mange.

Par contre, la princesse de Norvège ne peut plus absorber que des nourritures liquides. La nuit

avait été bonne, pourtant. La phase critique de la maladie est dépassée.



Le jour se lève à peine, et déjà l'on apprend que l'expérience scientifique au large des îles Marshall a été effectuée avec succès. Soixante-quinze pêcheurs seraient atteints cette fois par les radiations. A Tokio, M. Hinada, du Ministère des Transports, se jette par la fenêtre. C'est que l'un de ses subordonnés est accusé de corruption. M. Kitamura, instigateur de celle-ci, est arrêté lui aussi. On arrête encore quatre-vingts personnes parmi lesquelles un ancien ministre. Ce n'est pas tout : on s'attend à l'arrestation de ministres en exercice.

A Washington, entretemps, on dépose un projet de loi. Il traite de l'affiliation au parti communiste. C'est qu'il ne faudrait pas croire que l'on puisse ainsi échapper au service militaire. Une fois soldat, d'ailleurs, ou officier, le membre de ce parti devient automatiquement passible de la peine de mort.

Le vent souffle, le temps est couvert, mais pourquoi ne pas faire une petite promenade, en voiture bien close, dans les jardins du Vatican. Après, on rentre, on fait encore quelques pas dans les appartements privés, on penche un peu la tête, on pense.

Et par suite d'un éboulement, à Liège, un mineur est tué.

Çà et là, il est maintenant minuit.



Dans l'attente des funérailles, l'exposition des restes de la princesse de Norvège ouvre ses portes. Quelques jours plus tôt, elle allait beaucoup mieux.

Au Japon, cette fois, c'est au tour de M. Mijama. Toujours ces ennuis financiers. Il dirigeait un chantier naval, il se pend.

Un académicien belge parle de la situation de l'écrivain dans le monde moderne, mais un jeune

marin allemand tombe du mât et se fracture le crâne. En Afrique, un éléphant s'évade d'un jardin zoologique. Il entraîne une femelle dans sa fuite, il tue un gardien. Pourtant le record mondial d'endurance au violon est battu. C'est M. Coquerelle qui l'emporte. Il a tenu l'archet pendant soixante-quatorze heures et dix-huit minutes. Au Vatican, l'amélioration est sensible : un peu de bouillie, aujourd'hui.

★

En Angleterre, on augmente le prix du beurre. On exécute aussi un manœuvre.

L'éléphant fugitif a été abattu. On l'avait rattrapé.

Vivent-ils toujours les trente-cinq mineurs japonais ?

On est sans nouvelles aussi de l'enfant-loup, du bébé à deux têtes.

Mais l'appétit est revenu. On se lève maintenant. On fait de grands gestes à la fenêtre.

Au sommaire
des prochains numéros :

★

Paul Nougé
Hommage à Seurat
De la Chair au verbe
L'Optique dévoilée
Notes sur la Poésie

Marcel Mariën
Le Perce-neige
Le Chemin de la croix
Les Dessous de l'image

★

Histoire naturelle
Le Langage châtié
L'Ordre alphabétique
La Langue fourchue
La Page blanche
La Liberté de l'expression
La Jolie lèpreuse
La Pierre de Rosette

★

Le numéro trois paraîtra au
mois d'octobre.

COMME ELLE ÉTAIT TRÈS BELLE ILS LA BAISAIENT ALTERNATIVEMENT

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Paul Nougé. Les Vendanges du sommeil (1929) .	Couverture
(Yeux clos bouche scellée ma main libre trace les signes de l'a-)	
Aux innocents les mains pleines	1
Le Parti pris de la lumière. Dramatis personae	3
Anonyme (début du XX ^e siècle). Supplément au Musée imaginaire	6
L'esprit de l'escalier	10
Gilbert Senecaut. La Roue de la fortune	22
Anonyme (début du XX ^e siècle). Supplément au Musée imaginaire	30
Le langage châtié	Couverture

Le Langage châtié et le



ÉLIXIR DU DOCTEUR GUILLOTIN

Mme H. de C. nous écrit : « Depuis longtemps je souffrais de varices. Un ami me fit connaître votre elixir. Après un essai, je fus toute guérie. Hélas! peu après, je perdis les deux jambes dans un accident d'automobile. Mais ceci est une autre histoire... »

GUILLERET SOIR ET MATIN
GRACE A GUILLOTIN

LE SECRET DES ÉTOILES
c'est le vôtre

TIMIDES! UN TON
PLUS BAS

SI VOUS VOULEZ
GRANDIR
SOYEZ MODESTE

**VISITEZ
LOURDES**

son hôpital ★ sa morgue
son cimetière

Pour Réussir

★ en amour ★ ★ ★
★ en affaires ★ ★
★ en imagination

FERMEZ

L'



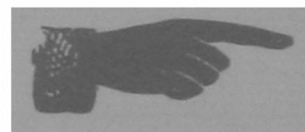
SENSATIONNEL!

Votre Heroscope heure par heure
et la DATE de votre MORT
(entre vos mains)

VOYANTES

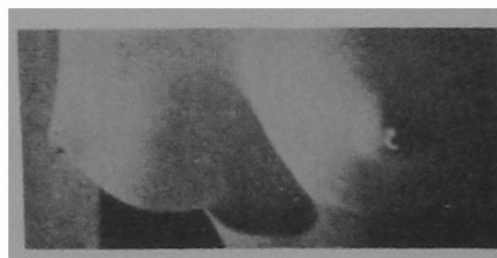
LISEZ ENTRE LES LIGNES

Images Galantes
pour Messieurs
les AVEUGLES



Comme si c'était vrai!

Une Belle
POITRINE



et nous ferons le reste

LES LÈVRES NUES



SOMMAIRE

- PAUL NOUGE.** Notes sur la Poésie.
De la Chair au verbe.
- GILBERT SENECAUT.** La Femme au miroir.
- MARCEL MARIEN.** Le Perce-neige.
Le Chemin de la croix (I).
- ANDRE DE RACHE.** La Couleur.
L'Horreur à portée de la main.
Les Dessous de l'image.
Moscou la Poésie.

LA FEMME AU MIROIR

Il aura fallu le ptérodactyle agonisant sous les flèches aux premières lueurs du monde, le bain d'Archimède, le massacre de la Saint-Barthélémy, la peste de Londres, la Brinvilliers avec ses tasses de venin, le grabat de Verlaine, et aussi, sans doute, cette mouche, invisible si l'on n'y prend garde, qui se pose à l'instant sur un pli de ta jupe après avoir rôdé dans les ordures, — pour que ta pure, radieuse, inquiétante beauté aujourd'hui traverse et change en jardin le désert de mon regard. Que de sang te couvre, somptueuse innocence, que de boue, de blasphèmes, d'épouvante; et de quelles plaies hideuses, ô splendeur, de quels chancres ton règne est distillé !



Parfois trempe le doigt dans l'encrier et trace, tout doucement, négligemment, de larges traits noirs sur ton corps nu; sème quelques taches brillantes sur ta chair pure, ta chair si bien lavée, si tendre, si nette, et passagère.



Regarde : ce corps blanc, dressé dans la lumière si pâle qu'à peine on le devine, et tout en bas, qui le meurtrit, s'y meurtrit aspirant de longues gorgées de feu : une tête renversée.



Et ce lit encore, ou ce tapis, ou bien cette armoire, où ne tremble la robe vide où tremblaient tes jeunes seins.



Et ta bague d'or, sous le robinet ouvert, maintiens-la un instant autour de ce doigt qui coule interminablement en une colonne

brillante et musicale. et dont des éclats parfois se déprennent et te frappent au visage en s'évanouissant.

Compare ce cercle vide, qui résiste, à cet autre, plein, que tu écrases sans difficulté.

Et si tu le peux encore. réfléchis.



Prends ta plus belle robe. la plus précieuse, la plus douce, et dont l'étoffe contre ta joue, si tu les fais se toucher, est une caresse divine. Regarde-la bien, une dernière fois. Alors, la nuit venue, emporte-la vers le canal et laisse-la choir. comme à regret, dans l'eau noire et polluée. Elle aurait pu te survivre. Tu aurais pu ne pas être née. Tu vis.



La bouche, la nuque, la main. Les tempes, le genou et le regard. Le sang et les épaules. Les ongles. Le front, le cil, le ventre. L'aisselle et la cheville. Les dents, le coude. La peau. La chevelure. La chevelure. La chevelure.



Dans la rue familière, la nuit, à l'abri des regards qui ne sont jamais indiscrets, ouvre ton corsage et frotte à peine tes seins contre la pierre du mur. Il n'importe de les meurtrir. Pénètre-toi de ce mur glacé, rude, rigide, qui résiste. Dans un an, demain peut-être, quand tu repasseras, il y aura un grand vide entre deux maisons. Superbe, tu traverseras la rue pour mieux embrasser ta victoire.



La jupe arrachée ou ôtée avec soin, voici la jambe complète avouant ses racines, à vif, tortueuses, et qui allaitent cette ombre si noire qu'elle éblouit : toute la douceur du monde.

Gilbert SENECAUT.

LE PERCE-NEIGE

*Divertissement pour quatre personnes seules **

PERSONNAGES

Première femme : Belle; robe du soir collante. Elle figure l'Amour.

Seconde femme : Tailleur de ville; rien de particulier, à l'exception d'un brassard de deuil. Elle figure la Mort.

Premier homme : Vêtu de guenilles; il tient à la main une sébile. Il figure l'Argent.

Second homme : Quelconque; complet veston; aucun déguisement. Il joue le rôle du Passant.

Avant le lever du rideau, on donne à entendre le duo de « La Muette de Portici » : « Amour sacré de la Patrie ».



Une rue, la nuit. Une horloge au cadran lumineux, et qui marque l'heure que l'on est en train de vivre.



L'ARGENT. Je suis l'Argent !

L'AMOUR. Je suis l'Amour !

LA MORT. Je suis la Mort !

LE PASSANT. Moi, je ne suis qu'un passant, je ne fais que passer.
(Un temps.) Oh, je ne suis que ce que je suis...

L'ARGENT. Moi, je suis toujours au-dessous de moi-même. Je n'arrive jamais à me rattraper. Je suis l'Argent !

L'AMOUR. Moi, je suis toujours au-dessus de moi-même. Je me dépasse toujours. Je suis l'Amour !

LA MORT. Et moi, la Mort ! (Un temps.) La Mort... (Avec maladresse ;) Mais je ne suis jamais moi-même... Excusez-moi, Mesdames et Messieurs, mais je n'ai pas l'habitude des planches (Rire.) Oh, mais je fais de l'esprit !

LE PASSANT. Moi, je passe...

(Il feint de vouloir poursuivre son chemin. L'Amour le saisit par le bras.)

L'AMOUR. Tu viens, chéri ? J'ai un divan profond comme un tombeau.

LE PASSANT. Ta chair est belle mais ton cœur, vide, et je n'ai pas d'argent pour le remplir.

(Au mot « argent », l'Argent a levé la tête. Jusque-là il était absorbé par la contemplation de sa sébile, ne prêtant aucune attention à ce qui se passait autour de lui.)

L'ARGENT. Qui a parlé d'argent ? L'Argent, c'est moi ! Si vous avez de l'argent, jeune homme, passez à la caisse !

(Il tend sa sébile au passant.)

LE PASSANT. Oh non, j'en demandais. Pour cette dame...

L'ARGENT. Insolent ! (Un temps.) Sais-tu pourquoi tu n'as pas d'argent ? Parce que je suis tout l'or du monde. Et pourquoi je suis en

(*) Représenté pour la première fois à Bruxelles, le 7 novembre 1953, avec le concours de Mesdames Barbara et Ethery, de Messieurs Richard Muller et Paul Roland.

haillons ? Parce qu'être bien vêtu, ça coûte de l'argent; ça « me » coûte !

(Il s'avance jusqu'au bord de la scène et s'adresse directement au public.)

Oui, Mesdames et Messieurs ! Vous croyez me posséder, et c'est moi qui vous possède !

O pauvres milliardaires !

Avec vos cinquante autos et vos cinquante chauffeurs;

avec vos trente maitresses ruisselantes de perles, et qui grelottent sous vos lambeaux de vision;

avec vos cent mille loyers à percevoir tous les mois;

avec vos cinquante usines à viande;

avec vos cinquante usines à boutons de col;

avec vos entrepôts de sulfate de soude, de sulfate de potasse, de sulfate d'ammoniaque et de sulfate de manganèse;

avec vos deux cents Cézanne, vos trois cents Van Gogh, vos quatre cents Matisse et vos cinq cents Picasso;

avec votre Côte d'Azur, vos Baléares et votre Zoute.

Pauvres, pauvres milliardaires !

Comme je vous possède !

Et plus vous croyez m'avoir, plus vos mains sont vides.

Votre main même ne vous appartient pas !

Je suis la lèpre, je suis la peste, je suis l'Argent !

(Il veut regagner le fond de la scène mais la Mort le retient au passage; elle le ramène par la main vers le public.)

LA MORT. Un p'tit bravo, s'il vous plaît, Mesdames et Messieurs, un p'tit bravo pour vous-mêmes, qui avez si bien joué. L'Argent va venir faire une petite quête parmi vous.

(L'Argent descend dans la salle et quête dans le public en agitant sa sébile. Pendant ce temps, sur un ton professionnel, la Mort répète deux ou trois fois :)

LA MORT. N'oubliez pas les artistes, Messieurs-Dames. Merci, Messieurs-Dames, merci.

(Sa quête terminée, l'Argent regagne le plateau. Il donne sa sébile au passant.)

L'ARGENT. Tiens ! Il ne sera pas dit que je n'ai point de cœur. Prends, mon vieux !

LE PASSANT. Merci, Monsieur; ô merci, Monsieur. (Il se tourne vers l'Amour :) O pure et radieuse beauté, reflet idéal de moi-même, souffrez que je vous offre ce modeste présent.

(Il lui remet la sébile.)

L'AMOUR. Merci, mon amour. (Pendant qu'elle fait le compte de l'argent contenu dans la sébile :) Je te ferai connaître la joie, le plaisir, le bonheur sans nuages, l'éternité ! (Ayant fini de compter :) C'est tout ce que tu as ?

LE PASSANT. (Il se fouille, retourne ses poches, les montre vides.) C'est tout ce que j'ai...

L'AMOUR. (A l'Argent :) C'est tout ce qu'il a. (Au public :) C'est tout ce que vous avez...

(Elle donne la sébile à l'Argent.)

L'ARGENT. Merci, chère amie. (A part :) Les petits ruisseaux font les grandes rivières.

(L'Amour s'avance vers le public, s'adresse à lui :)

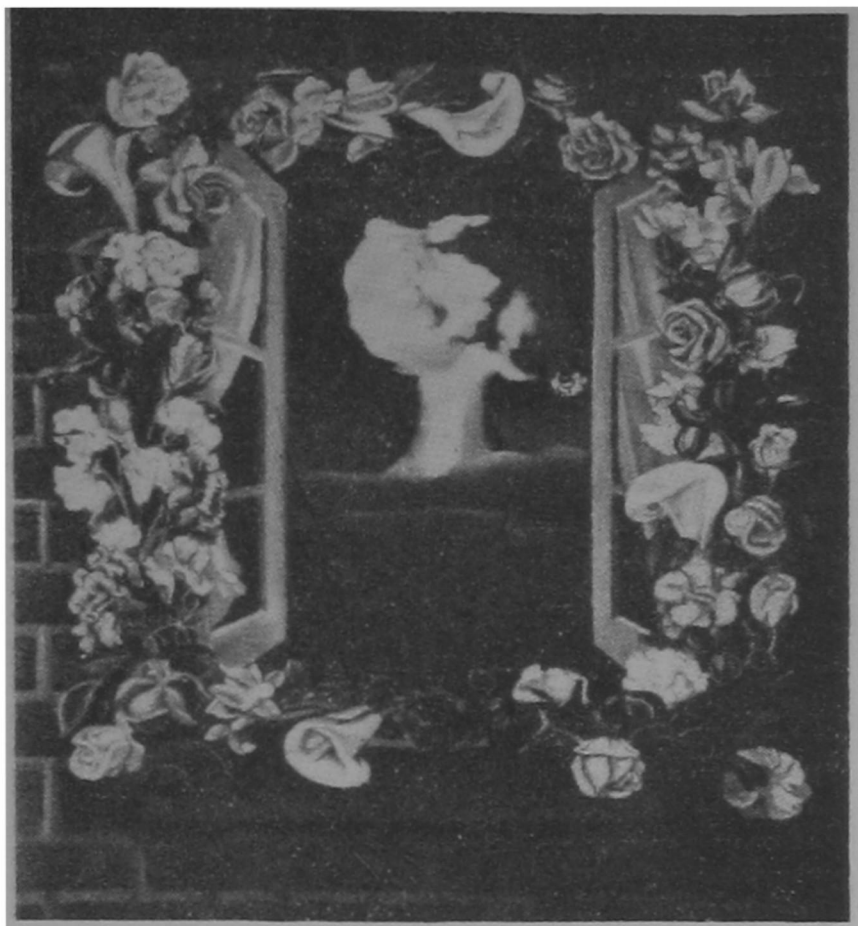
L'AMOUR. Oui, Mesdames et Messieurs !

(Elle se caresse le corps, ses mains effleurant sa poitrine et ses hanches.)

Vous croyez me posséder, et c'est moi qui vous possède.

O pauvres amants !

Avec vos clairs de lune, vos fleurs qui se fanent, vos lettres interminables; avec votre revolver et votre véronal; avec vos sourires et vos larmes.



**Mais regardez-moi bien ! Suis-je donc l'écho de vous-mêmes ?
L'écho du vide, c'est le vide !**

(Elle descend dans le public, esquissant quelques pas de danse, roulant lascivement les hanches, souriant avec défi.)

Oui, vous cherchez à deviner mon corps sous la robe.

**Sous ma robe, il y a ma peau nue,
ma peau toute nue,
ma peau qui m'habille comme un gant;
et sous ma peau il y a mon cœur,
mon cœur nu et vide,
VIDE !**

(Un temps. Regard à la ronde; puis, radoucie :)

Offrez-moi votre amour, Mesdames et Messieurs.

Allons ! Un bon mouvement ! Offrez-moi votre cœur...

Votre cœur... que j'en fasse une pelote d'épingles !

LA MORT. Un p'tit bravo, s'il vous plaît, Mesdames et Messieurs, un p'tit bravo pour vous-mêmes, qui avez si bien joué.

(La Mort descend à son tour dans le public tandis que l'Amour regagne le plateau.)

LA MORT. A mon tour, maintenant ! A nous deux !

Pensez-vous quelquefois à moi, Mesdames et Messieurs ?

A votre belle mort ?

Vous souvient-il du baiser que je vous donnai sur le front à l'instant de votre naissance ?

Avant même que ne fût la lumière, à travers ce jeune ventre lisse et tendu comme la peau du tambour, je vous voyais lâcher l'ombre pour devenir ma proie.

Vous souvient-il, Mesdames et Messieurs ?

Et du jour où je m'approchai de tout près, tandis que votre splendide automobile allait se fracasser contre un arbre ?

(Un temps.)

Je sais, vous me trouvez un peu grandguignolesque, un peu outrée peut-être, un peu de mauvais goût.

Vous êtes venus ici pour rire, pour m'oublier.

Eh bien, RIEZ !

Mais rassurez-vous, vous ne perdez rien pour attendre.

(Un temps. Regard à la ronde.)

Offrez-moi votre vie, Mesdames et Messieurs, votre douce petite vie.

Allons ! Un bon mouvement ! Offrez-moi votre précieuse petite vie, votre vie dont vous ne faites rien, votre vie qui s'écoule à ne rien faire.

Offrez-moi votre vie...

L'ARGENT. (Sur la scène, s'adressant à ses deux compagnons :) **Je crains que personne ici n'applaudisse. Il vaut mieux opérer nous-mêmes.**

(L'Argent, l'Amour et le Passant applaudissent.)

LA MORT. (Se retournant vers la scène, elle fait une révérence à ses collègues.) **Merci, mes amis. Je vous dorloterai, je vous bercerais comme une mère, toujours, toujours...**

(Brusque volte-face vers le public :)

Quant à vous...

Je vous dorloterai aussi, Mesdames et Messieurs, je vous bercerais comme une mère.

(Elle regagne la scène à reculons.)

Toujours, toujours, toujours...

(Rangés dans l'ordre sur la scène, les quatre personnages récitent :)

L'ARGENT. L'Argent...

L'AMOUR. L'Amour...

LA MORT. La Mort...

LE PASSANT. Et celui qui passe...

ENSEMBLE. Que meure ce monde hideux,

ce monde froid,

ce monde laid,

et nous mourrons aussi;

nous passerons,

nous passerons.

Nous effacerons ce monde

et nous nous effacerons.

(Un temps.)

LE PASSANT. Je ne faisais que passer.

LA MORT. Personne ne m'a compris. Il est vrai que j'ai l'habitude.

L'AMOUR. Personne ne m'endormira cette nuit dans ses bras. Personne ne veut de moi. Ni de mon corps sans cœur, ni de mon cœur sans corps.

(L'Amour, le Passant et la Mort reculent vers le fond de la scène, tandis que l'Argent s'avance vers le public. Il enlève ses guenilles sous lesquelles il apparaît vêtu d'un habit impeccable. Au même moment, toute la lumière est allumée. L'Argent extrait de sa poche un chapeau claqué, en fait jouer le ressort, se coiffe.)

L'ARGENT. Il est temps de mettre fin à cette sinistre plaisanterie. Reprenons nos habitudes, nos chères habitudes.

(Il tire de sa poche une baguette de chef d'orchestre mais, en réalité, c'est un petit fouet dont il dissimule la lanière dans la main. Il se retourne alors vers les trois personnages du fond et, battant la mesure, il conduit le chœur final. Ce chœur est exécuté de la façon suivante : le titre est dit par les deux femmes, la cote étant ensuite prononcée par le Passant. La récitation commence lentement, d'une voix douce, un peu traînante, comme les litanies d'église. Puis, à partir du premier coup de fouet que fait claquer l'Argent, le chœur va s'accéléralant, de façon que l'on obtienne une diction précipitée, haletante, les cinq ou six dernières cotes étant chacune ponctuées par un claquement de fouet.)

CHŒUR FINAL

Acec	quatre cent vingt
André Dumont	deux mille trente
Arbed	trois cent vingt-huit
Asahan	deux mille trois
Asturienne	mille
Azote	six cents
Brazilian	inchangé
Brufina	dix huit cents
Canadian Pacific	trois cent dix
Cockerill	quinze cent dix
Cofinindus	mille neuf cent cinquante-trois
Electrobel	deux mille cinq cents
Financière Africaine	cent soixante-quinze
Financière des Caoutchoucs	quatre cent soixante-trois
Banco	huit cent soixante-quinze
Ford Motor	trois mille
Géomines	deux mille deux
Kasaï	cinq cent quarante-deux
Compagnie du Katanga	vingt-cinq mille huit cents
Kilo-Moto	sept
Nord Sumatra	cinq cent dix
Ougrée	deux mille soixante-trois
Pétrofina	trois mille neuf
Phénix Works	quatorze
Gevaert	quatre cent trente-quatre
Royal Dutch	six mille deux cents
Parts de Réserve	non coté
Tanganyika	quatre cent vingt-cinq
Union Minière	quatre-vingt-douze
Vieille Montagne	cinq mille neuf
Wagons-Lits	vingt-deux

Comme le rideau est baissé, on entend « Le Chaland qui passe », chanté par Lys Gauty.

Marcel MARIEN.

RÉALITÉ ESSENTIELLE

Tout homme est à la fois notre complice et notre ennemi. Il s'agit de lui faire prendre un sentiment aussi vif qu'il se peut de sa complicité. Ou lui faire vivement sentir qu'il est notre ennemi. Mais il y a un écueil car il lui reste toujours de nous tenir pour négligeable. Aussi, l'important, l'urgent et peut-être le plus difficile, est d'attirer son attention, de la retenir, au point que de quelque manière il se sente engagé.

P. N.

NOTES SUR LA POÉSIE

Une démarche poétique authentique se refuse à l'arbitraire. L'on peut sans trop de peine lui découvrir une racine métaphysique : l'homme, et par suite, l'univers, ne sont pas accomplis : la préfiguration de cet accomplissement nous échappe et ce n'est pas sur une opération intellectuelle qu'il faut tabler pour en découvrir le sens ou quelque image abstraite, quelque schéma.

L'on ne peut fonder davantage sur une manière de passivité attentive en face de l'univers et de soi-même. Il n'est pas de moyens qui puissent aider à cet accomplissement et qui ne se confondent avec l'action et l'aventure. L'expérience poétique, pour être valable, ne saurait être sans risque, sans danger. Le poète se risque et entend s'assurer la complicité d'autrui. C'est ainsi que l'on découvre ce fait : que le problème poétique est inséparable du problème moral.

Pour serrer ce problème de plus près, pour en éclairer les données, il est bon de recourir d'emblée à l'observation.

Les exemples les plus faciles à toucher appartiennent à cette collection de choses écrites que l'on nomme : « poésies ».

L'on arrive sans trop d'accidents à ranger ces objets selon quelques types faciles à définir et qui répondent aux intentions, aux habitudes de ceux qui se sont attachés à les former.

1. Les fins de la plupart des auteurs sont modestes. Ils recherchent le plaisir et particulièrement le plaisir qu'ils prennent à exprimer avec des mots, à fixer avec des mots, leurs émotions, leurs sentiments ou leurs pensées.

L'usage qu'ils font du langage relève de la confiance habituelle qu'on lui fait de nous exprimer. Ils s'en fient quand ils usent de la parole à quelque instinct qu'ils se reconnaissent, qu'ils prétendent posséder et qui n'est rien de moins que douteux malgré les noms qu'ils lui donnent et l'assurance qu'ils mettent à en discourir. La « beauté » et la « sincérité », dès que l'on insiste, l'on ne sait plus ce que parler veut dire.

S'ils s'adressent au lecteur, il ne saurait être question que de lui faire partager ce sentiment de « beauté » ou de l'émouvoir, de le retenir par l'image que le poète lui présente de lui-même et où il ne manquera pas, pense-t-il, de se retrouver quelque peu.

Il s'agit donc de charmer d'un charme identique à celui qu'éprouve le poète ou de se faire haïr ou aimer, ce qui revient au même.

2. Parmi les « poésies », l'on peut en découvrir qui semblent répondre à des fins différentes. L'effort du poète n'est plus gouverné uniquement par ses sentiments et ses plaisirs. Il a d'autres soucis que de se faire admirer ou plaindre, ou de communiquer à ses semblables quelque émotion esthétique. Ou, tout au moins, ces préoccupations sont subordonnées à d'autres soucis.

Les préoccupations morales étaient absentes des précédentes productions ou n'y intervenaient qu'à l'arrière-plan. On les voit ici prendre en quelque sorte, la première place. Le poète écrit délibérément pour autrui avec l'intention de le toucher d'une certaine manière qu'habituellement il imagine avec la plus grande précision. Ses aventures humaines, son bonheur et son malheur, peuvent n'intervenir nullement dans son œuvre ou, pour le moins, le poète ne leur laissera prendre qu'une importance fort relative, qui ne sera pas de nature à troubler l'équilibre de l'œuvre au point d'en modifier les effets attendus. Le poète écrit pour autrui, car il s'est reconnu un devoir vis-à-vis d'autrui, une mission à remplir.

Nous devons à de semblables intentions la « poésie » épique, la « poésie » didactique et quelques formes plus déguisées, telles les prophéties.

Il s'agit en effet de mettre au service d'une décision morale et d'une vérité métaphysique, religieuse, ou scientifique une fois pour toutes reconnue, les ressources et les charmes du langage, que les poètes dont nous avons parlé précédemment, utilisaient à des fins, à peu de chose près, personnelles.

L'on peut remarquer dès l'abord que ces écrivains mettent une sorte de hâte à se débarrasser des problèmes métaphysiques et des problèmes que soulève l'usage même du langage. Ils s'empressent d'apporter à ces problèmes la solution qui leur paraît fondée au point d'entraîner une adhésion définitive, et qui permette par la suite d'agir en toute sécurité.

L'on a remarqué déjà combien simple était la philosophie des poètes philosophes et combien courte la morale des poètes moralistes. C'est ainsi que l'effort poétique appuyé sur une métaphysique, une religion ou une éthique, semble curieusement se retourner contre elles et ruiner ce qui paraît essentiel à la morale et à la métaphysique. (Et que la poésie « révolutionnaire » se déploie à l'encontre de la révolution.)

L'on peut remarquer aussi que ces « poésies » prennent volontiers un tour oratoire et présentent souvent la cohérence formelle des discours bien enchaînés par la logique traditionnelle. Et, en fait, il ne s'agit pas d'autre chose que d'une leçon ou d'un prêche orné pour les besoins de la cause de toutes les gentillesse du langage.

3. Mais l'on découvre enfin un petit nombre d'écrits poéti-

ques qui répondent manifestement à des intentions et à une attitude différentes. L'on voit vite que le souci de plaire, de charmer au sens habituel, est absent de ces poésies. Elles se passent de l'approbation.

Les rapports qu'elles soutiennent avec leur auteur sont des rapports secrets qui empruntent le moins qu'il se peut aux accidents, aux formes extérieures de sa vie. Ses désirs, ses espoirs et son malheur n'y paraissent que sublimés et dépouillés de leurs traits périssables.

Le postulat métaphysique se réduit à un espoir immense et pur : que tout est encore possible pour l'univers et pour l'homme.

L'impératif moral, toujours présent et inflexible, fait un devoir, un sévère devoir au poète de ne rien négliger, de tout mettre en œuvre pour aider, pour favoriser, pour hâter cet accomplissement.

Arrivé à ce point de notre recherche, l'on peut se demander si ce qu'il y a sans doute d'essentiel dans la démarche scientifique, c'est-à-dire les habitudes spirituelles qu'elle met en œuvre, ne serait pas de nature à nous fournir une image assez grossière, sans doute, mais cependant valable, de la démarche poétique que nous venons d'indiquer.

Si l'on s'en rapporte aux « sciences de la nature » l'on constate que c'est « l'expérience » qui joue, au cours de leur développement, le rôle essentiel. Pour les savants, l'expérience a pris une signification abstraite très précise.

Devant un ensemble donné, l'expérimentateur tentera d'en reconnaître les éléments et les facteurs en tâchant de n'en omettre aucun, puis faisant varier l'un des éléments ou des facteurs, ou par l'introduction d'une condition nouvelle, produira une modification de cet ensemble et tentera d'en évaluer convenablement l'effet.

L'on sait l'aspect que prend l'expérience lorsqu'elle se manifeste dans le réel, et il sera bon d'y revenir plus tard, car il semble que l'on puisse, à l'envisager de cette manière, recueillir de précieux enseignements.

Mais ne retenons pour l'instant que son image abstraite et. admettons-le, essentielle.

Le savant est, à la fois, audacieux et prudent. Ou plutôt, la méthode expérimentale qu'une fois pour toutes, il a adoptée, enchaîne dès l'abord la prudence à l'audace.

Il ne montre d'attachement aux « hypothèses » (qui ressemblent par plus d'un trait aux systèmes métaphysiques) que pour autant qu'elles le servent dans la voie qu'il s'est tracée; il les tient pour des instruments, toujours prêt à les abandonner si elles cessent de se montrer fructueuses.

A la racine de ses démarches, l'on peut aussi découvrir une sorte d'étai métaphysique et d'impératif moral.

L'on peut remarquer chez quelques savants un engagement de l'être et un goût du risque qui les rapprochent encore de quelques poètes.

Un égal souci de dominer les éléments qu'ils mettent en jeu, de n'être ni leur dupe, ni leur jouet. Enfin, avec une confiance égale, un recours émouvant aux grandes puissances obscures de l'imagination.

C'est ainsi que l'on en viendrait volontiers à parler de démarches poétiques expérimentales et d'une « poésie de l'expérience ».

Les Moyens de la Poésie

Nous désaffectons le langage et les formes de leurs fonctions habituelles pour les vouer à de nouvelles missions.

Du poème tenu pour *objet*.

Pour atteindre au poème :
ses éléments :

les *mots* et les *groupes de mots*
puisés dans la mémoire, inventés (ou crus tels)
fournis par la dissection de textes (découpage, isolement)
Mots isolés, abstraits du langage.
Groupes de mots, lambeaux de langage.

Les mots *isolés* nous viennent rarement à l'esprit. Ils sont le résultat d'une abstraction qui les prive de la seule vie qu'on leur puisse prêter : le pouvoir d'engendrer un mouvement.

Les mots *isolés* sont généralement obscurs, inertes.

Au contraire, les groupes de mots, lambeaux vivants de langage, gardent le pouvoir d'engendrer un mouvement ou d'esquisser un mouvement dans un sens presque toujours imprévisible par rapport au langage dont on les a séparés.

Les mots *isolés*, il faut qu'on les force, et l'utilisation consciente que l'on veut en faire s'engage presque fatalement dans les voies toutes tracées de la logique habituelle à qui s'en sert. Et l'éloigne de la découverte.

Empirisme des poètes.

Ils s'en fient à leur *mémoire* et à leurs *états*.

Quoi d'étonnant si l'esprit ne retire de leurs exercices aucun bénéfice véritable.

Les efforts pour dépasser ces moyens grossiers (vrais ou simulés) : Histoire du « Corbeau » — Paul Valéry.

Les fins des poètes et tout un ensemble de préjugés se mettent d'habitude à la traverse de telles recherches. Leurs préoccupations vont plutôt à la façon de provoquer des états qu'ils estiment favorables (excitations, lecture, alcool, opium, etc. etc.).

Le Langage

Recherches, expériences et réflexions sur le langage et particulièrement le langage écrit.

Mécanisme du langage.

Dynamisme du langage.

Le langage, et particulièrement le *langage écrit* tenu pour *objet*, objet agissant, sans doute, c'est-à-dire capable à tout instant de *faire sens*, mais objet *détaché de qui en use* au point qu'il devient possible dans certaines conditions de le traiter comme un objet matériel, une matière à modifications, à expérience.

D'où, l'intérêt tout particulier des *jeux* qui ont pour élément principal le langage :

jeux de mots,
devinettes,
charades,
papiers pliés :

l'intérêt des démarches qui tendent à situer le langage en tant qu'objet, à l'analyser :

grammaires,
syntaxes,
sémantiques :

l'intérêt de ses manifestations naïves *les plus détachées* que puisse admettre le commun des esprits :

réclames,
anecdotes,
fables,
apologues :

ou pour mieux dire, là où le commun des esprits en use avec *le plus de liberté*, avec le seul souci, indépendamment de toute préoccupation d'expression ou de véracité, *d'un effet à produire*.

L'on peut distinguer assez grossièrement deux manières d'user du langage.

La première suppose une confiance qu'on lui fait en tant que

traducteur d'un état, d'une pensée, d'une idée, qui lui seraient antérieurs et qu'il aurait pour mission d'exprimer.

Elle entraîne au premier plan le souci de sincérité, de vérité, de soumission à un certain objet qui est précisément l'état, la pensée ou l'idée, tenu pour tel, isolé et pur de tout contact, défini ou capable d'une définition qu'enregistre ou que le langage aide à former.

La seconde tient le langage pour un objet propre à provoquer, chez qui le subit, certains états, certaines pensées ou certaines idées, et en use comme d'un objet modifiable à la manière d'un objet matériel (par adjonctions, suppressions, interpolations, flexions, etc.) à seule fin de produire un certain effet prévu, pressenti ou simplement tenu pour imprévisible.

Elle suppose une confiance dans une certaine science, une certaine ingéniosité, un certain bonheur que confirme parfois l'expérience.

Mais elle relègue au rang de préoccupation superflue ou d'absurdité l'idée de vérité et de sincérité.

Elle maintient par contre au premier plan le souci qui guide les démarches qui ont pour objet le langage, c'est-à-dire un sentiment que l'on peut prendre de la valeur et de la responsabilité qu'entraînent les effets obtenus.

PAUL NOUGÉ

LE CHEMIN DE LA CROIX

I

C'est à Georges de Cappadoce, martyr chrétien du IV^e siècle, que l'on rapporte parfois la coutume de décorer les églises à l'aide d'images et d'objets religieux. Il n'y allait pas d'une trouvaille : maint temple de culte rival, contemporain ou révolu, témoignait de l'usage. Mais un dessein conscient aurait ici dominé l'entreprise, qui la marque d'une certaine originalité. C'est que Georges n'aurait pas tant songé à l'embellissement des lieux sacrés que d'établir dans leur sein une sorte d'école élémentaire, — moins soucieux d'ornement ou

de louange que d'enseignement. Et qu'il aurait reconnu à l'image une vertu, un ascendant à ne point négliger, auxiliaire précieux de la prédication orale. L'art ne lui était rien, mais l'espoir seulement, par cette méthode, de gagner un plus grand nombre de fidèles au culte naissant.

Statues, vitraux, fresques, tableaux surgissent alors, qui prêtent leur appui coloré à la parole du prêtre. Mais de quelle source les peintres appelés à la décoration des églises, eussent-ils pu tenir leurs modèles, sinon de la vie quotidienne, du monde qu'ils avaient sous les yeux ? Force fut donc que

l'on représentât les puissances immatérielles sous une figure concrète : Dieu, sous les traits d'un vieillard sévère; l'Esprit saint, sous le plumage de la colombe; le Diable, à la façon d'un homme, mais rehausse d'éléments empruntés à l'anatomie de divers animaux.

De telles images ne pouvaient qu'elles ne portassent des fruits. Elles étaient simples, directes, insidieuses. D'autant plus agissantes, de surcroît, que l'analphabétisme et la carence de toute espèce de publication s'opposaient à une initiation par les voies de la lecture. Et pour cause : puisque les historiens s'accordent pour dater de plusieurs siècles la rédaction des Évangiles tandis que mille ans nous séparent encore de la première bible imprimée.

De cette confrontation répétée de l'enseignement verbal avec ces images précises, l'on peut imaginer les effets sur un public fruste et naïf. Il n'était guère armé pour se défendre de leur envoûtement, au point qu'elles ne pouvaient manquer de lui apparaître comme une vérification presque tangible, une preuve irréfutable des affirmations du prêtre. Mainte fois même, il dut se produire, dans le feu de la prédication, que l'orateur l'avivât d'un geste vers la muraille, comme pour prendre l'image à témoin. Ainsi désignait-on encore machinalement le sol, en parlant de l'enfer, ou le ciel, si l'on évoque le paradis.

Que ce stratagème contribua sensiblement à la propagation de la religion, cela n'est guère douteux. En outre, il offrait plus d'un avantage; parmi lesquels le moindre n'était pas de mieux garder le nouveau culte de l'abstraction et de l'hétérogénéité, c'est-à-dire des schismes auxquels la description orale entraîne naturellement.

Les péripéties diverses de l'histoire sainte, de la Passion du Christ, plus tard de l'hagiographie, proposent aux sculpteurs et aux peintres des sujets en quantité presque inépuisable. Or tout se passe comme s'ils se donnaient le mot. Car l'on voit naître et se maintenir, malgré les caractéristi-

ques individuelles propres à chacun d'eux, une interprétation curieusement uniforme, comme stéréotypée, de la mythologie chrétienne. Cette représentation, au cours des âges, varie peu, à l'exception peut-être de la figure du Diable qui, au Moyen âge, servira de creuset à toute une peuplade de monstres. Pour Dieu, Jésus ou la Vierge, leur iconographie est tout au plus nuancée. Si elle diffère quelquefois, ce n'est qu'à la faveur du modèle choisi par l'artiste, et dont la physionomie est d'ailleurs presque toujours rendue et noyée au miroir de la représentation originelle. Ainsi, le portrait de Jésus, pour fictif qu'il soit, et alors que le personnage, à la lumière de la critique moderne, a chaque jour un peu moins de chance d'avoir historiquement existé, ce portrait conserve, de peintre en peintre, une physionomie à peine différenciée, du moins toujours spontanément identifiable.

II

Mais en regard de la pure doctrine, cette propagande imagée à l'usage du peuple n'était pas sans soulever de graves problèmes; ce symbolisme florissant n'était pas sans danger. À vrai dire, cette forêt d'emblèmes qui ne cessait de croître et, après les églises, d'envahir rues et campagnes, de pénétrer à l'intérieur de chaque maison, d'y conquérir chambre après chambre pour devenir enfin la macabre parure que le fidèle suspend à son propre cou, il en était d'elle un peu comme du ver dans le fruit. Dieu lui-même, dans la loi qu'il remit à Moïse, n'avait-il pas expressément défendu l'adoration des images? Or, c'est à quoi l'on aboutissait.

Ce n'est pas que l'autorité ecclésiastique s'embarrasse beaucoup de moyens. Peu lui chaut tant qu'on ne l'empêche de consolider et de perpétuer sa puissance, qu'elle peut jouir en toute quiétude de ses richesses matérielles. Mais une minorité turbulente, moins soucieuse des biens terrestres qu'attentive au sens profond de la doctrine, ne

voit pas du même œil grandir la confusion entre le signe et la chose, entre l'image de Dieu et Dieu même, entre le crucifix — vil fragment de bois ou de pierre — et le vrai Christ expirant dans la douleur sur la croix véritable.

Elle ne peut se résoudre à souffrir que l'essence divine soit ridiculisée par cette mascarade peinte ou taillée, que la trouble davantage cette floraison d'effigies profanes, non plus qu'elle ne peut tolérer, alors que fructifie l'étrange commerce des indulgences, que l'entrée au paradis se puisse acheter au même titre qu'une place au théâtre.

La révolte gronde; elle éclate, elle s'étend.

« L'an mil VCXXVIII. » — rapporte une chronique — « le lundi premier jour de juin, le lendemain de la Pentecôte, icelle nuit, en la rue du Roi de Sicile, au coin de la rue des Juifs, y avait une image de la Vierge-Marie, tenant son enfant, étant devant un mur, à laquelle image l'on coupa la tête et à son petit enfant; et jetèrent les dites têtes derrière des pierres, et bâillèrent trois ou quatre coups de poignard à la robe de ladite Vierge... »

Au nom même de ce Dieu que l'on s'efforce d'étouffer sous des portraits, les attentats se multiplient contre les images qui, sous prétexte de célébrer la religion vivante, de vrai ne font que la travestir. Brisant et lacérant les idoles fallacieuses, la pierre et le couteau des iconoclastes proclament la déchéance spirituelle de l'Eglise, préparant ainsi le terrain à la Réforme.

Ce vandalisme pourtant n'est qu'apparent, il n'est que de surface. Bien qu'on leur reproche ici un sacrilège, l'action des iconoclastes procède tout au contraire de cette même intention pure qui avait amené jadis d'autres hommes, d'une tout aussi ardente piété, à concevoir ces mêmes statues et ces mêmes images. Or, bien loin de vouloir s'en prendre à la religion, c'est pour la défendre de la déviation et de la corruption qu'ils s'attaquent aux symboles

matériels qui leur paraissent défigurer son visage authentique. Ils ne visent que le fard, non la chair.

Mais le Protestantisme peut triompher, l'Eglise catholique ne devoir son salut qu'à ses richesses fabuleuses, à son génie de la dissimulation et de l'intrigue, les images ne disparaissent pas pour autant.

Elles subsistent toujours; elles persistent, elles abondent : elles n'en deviennent même que plus séduisantes et plus belles.

III

D'autres outrages les attendent cependant, et d'une non moindre violence. Car il ne va plus s'agir désormais d'épurer la religion, de l'adapter aux conditions d'une époque nouvelle ou de la transformer, mais tout simplement et absolument de la supprimer.

L'ère de l'athéisme commence, que va consacrer la Révolution française. Bien que, de fait, les conflits de nature religieuse n'aient toujours été qu'un reflet des remous économiques qui ébranlent les bases de la société, le combat ne laisse jamais de se manifester sur le plan idéologique à la faveur des déguisements les plus divers. Et, chose curieuse, si l'on s'attaque maintenant à l'essence de la religion par les moyens de la raison, avec les armes de la philosophie et de la critique, la lutte contre les images n'est pour autant renoncée.

En 1765, à Abbeville, le grand crucifix de bois érigé sur le Pont-Neuf, est mutilé par des inconnus, acte qui entraîne l'arrestation et la condamnation du chevalier de La Barre. Les genoux broyés, la tête tranchée, son cadavre brûlé ensuite, il n'importe ici que sa participation à l'attentat ait été ou non effective, qu'il fût coupable ou innocent. Ce qui nous intéresse seulement, c'est que l'acte en question est rigoureusement identique — pour son apparence extérieure — à ceux qui avaient été perpétrés par les iconoclastes, quelques siècles auparavant. Dans l'un comme dans l'autre cas, nous avons

affaire sur le plan objectif, à un homme qu'endommage ou détruit quelque objet à signification religieuse

Ici toutefois — et radicalement — l'intention diffère. Quoique l'on fasse appel au même moyen, à destruction de l'emblème religieux, ce n'est plus la religion que l'on entend défendre cette fois au détriment de son symbolisme, mais bien cette religion elle-même que l'on vise à travers ses représentations, que l'on tâche — même moyen, même réthorique — à défenestrer.

La pensée est tout opposée, si l'acte qui l'exprime demeure inchangé.

IV

Sur un plan différent mais sensiblement voisin, l'on voit également apparaître, à l'ombre de la religion, puis végéter jusqu'à nous, l'étrange cérémonial de la messe noire où le rituel, complètement dévié de sa signification orthodoxe, est non plus axé sur des sentiments de dévotion mais sur une volonté de profanation, soit que l'on ait ainsi tenté de conférer au personnage du Diable un prestige équivalent à celui de Dieu, soit que cette mise en scène ne fût que prétexte à libertinage.

A l'extrême rigueur de la doctrine touchant les manifestations de la sexualité, une licence totale sur ce terrain se trouve par contraste exaltée, à la faveur d'une parodie de la messe où la chair bafouée revendique crûment ses droits. Aux attitudes pieuses répondent alors les plus obscènes que l'on peut concevoir : toutes les ressources de la pudeur et de la honte. L'hostie, qu'il importait de garder vierge de tout contact, au point qu'il la fallait absorber d'une manière comme spirituelle, en évitant jusqu'au frôlement des dents, sera mordillée, crachée, déchirée, piétinée, ou encore polluée de salive, de sperme ou d'excréments. Le tableau suprême, et le plus récréatif de ce genre d'activité, paraît bien être celui, imaginé par Sade dans l'un de ses ro-

mans et qui nous montre, au cours d'une messe célébrée à Saint-Pierre de Rome, le pape Pie VI qui introduit une hostie consacrée dans la us d'une jeune femme, au moyen de son sexe en érection.

Bien que l'intention, à travers les multiples variantes de cette profanation systématique soit souvent des plus confuse, il semble qu'elle procède en général, mais de façon inavouée, de la religion elle-même, et quelle soit comme une revanche d'instincts brimés plutôt que l'aboutissement d'une démarche résolument athée. Elle n'est pas, même pour un usage à rebours des rites et du matériel de l'Eglise, sans respecter curieusement le prestige de ceux-ci et, plus loin, par le prix qu'elle attache au sacrilège, sans rehausser leur valeur au défaut de la dénier. Elle appelle ainsi maint reproche; sauf peut-être pour l'exemple de Sade, qui relève de l'invention poétique, ce pourrait être, notamment, de manquer presque autant d'humour et de liberté que son austère modèle.

V

Il nous faut cependant revenir quelque peu en arrière. Car d'autres altérations ont affecté entretemps l'objet à signification religieuse, et dont l'origine pourrait bien remonter à son invention même. Sournement, comme à l'insu de l'artiste, une sorte de glissement de plan s'est opéré; si bien que le tableau figurant quelque scène de la mythologie chrétienne, semble de moins en moins répondre à la seule mission d'enseignement que lui assignait Georges de Cappadoce; qu'on en arrive insensiblement à ne plus le concevoir que sous un aspect absolument étranger à cette affectation originelle : celui de sa réalisation même. L'œuvre devient œuvre d'art, qui poursuit des fins propres, au mépris de toute justification extérieure. Aux dépens de la religion, l'esthétique entre en scène, qui au culte du « fond » substitue celui de la « forme ».

Au cours du développement de

la peinture religieuse, l'on en vient ainsi à considérer les images du Christ ou de la Vierge, non plus comme des signes de ces personnages, et la représentation de ceux-ci comme l'unique mobile du tableau, mais l'on s'arrête par contre sur la manière de les offrir au regard par l'entremise des moyens picturaux. Ce contre quoi s'élevaient avec indignation et fureur les iconoclastes s'épanouit maintenant en toute impudence, et bien au delà de ce qu'ils pouvaient appréhender. C'est bien l'adoration des images qui s'implante cette fois, et comme aggravée; à l'encontre du sentiment religieux, mais tout à l'avantage de la peinture qui s'émancipe de son austère tutelle. Seuls important désormais le modelé d'une joue, la chaleur d'un regard, la délicatesse des poils d'une barbe ou d'un sourcil, voire les plis d'une robe ou les aspérités d'un meuble, bref, les relations de ressemblance offertes par l'image avec son modèle physique, avec la réalité quotidienne, au rebours de toute signification transcendante. Dans la griserie du métier pictural qui s'affirme et remporte ses premiers succès de maîtrise, le moyen supplante victorieusement la fin. Des plaies de Jésus ne coule plus son divin sang : elles ne sont plus que l'occasion de tergiverser sur l'emploi du vermillon ou du carmin.

Mais cette orientation nouvelle de la peinture est lourde de conséquences. Car elle ne peut qu'aboutir, par cette sorte de narcissisme qui s'empare d'elle, à proclamer et encourager l'indifférence du sujet. Qu'importe celui-ci désormais, qu'il soit Dieu, animal ou fruit, si le dessin et la couleur prévalent : il n'est plus que le prétexte de leur subtile aventure. Ce qui était accessoire devient ainsi peu à peu l'essentiel et relègue à un rang secondaire, quasi négligeable, l'intention primitive. Servante de prime abord docile d'un sentiment ou d'une pensée, la peinture fonde sa discipline, instaure sa tyrannie, exige désormais que toute considération étrangère à son culte exclusif

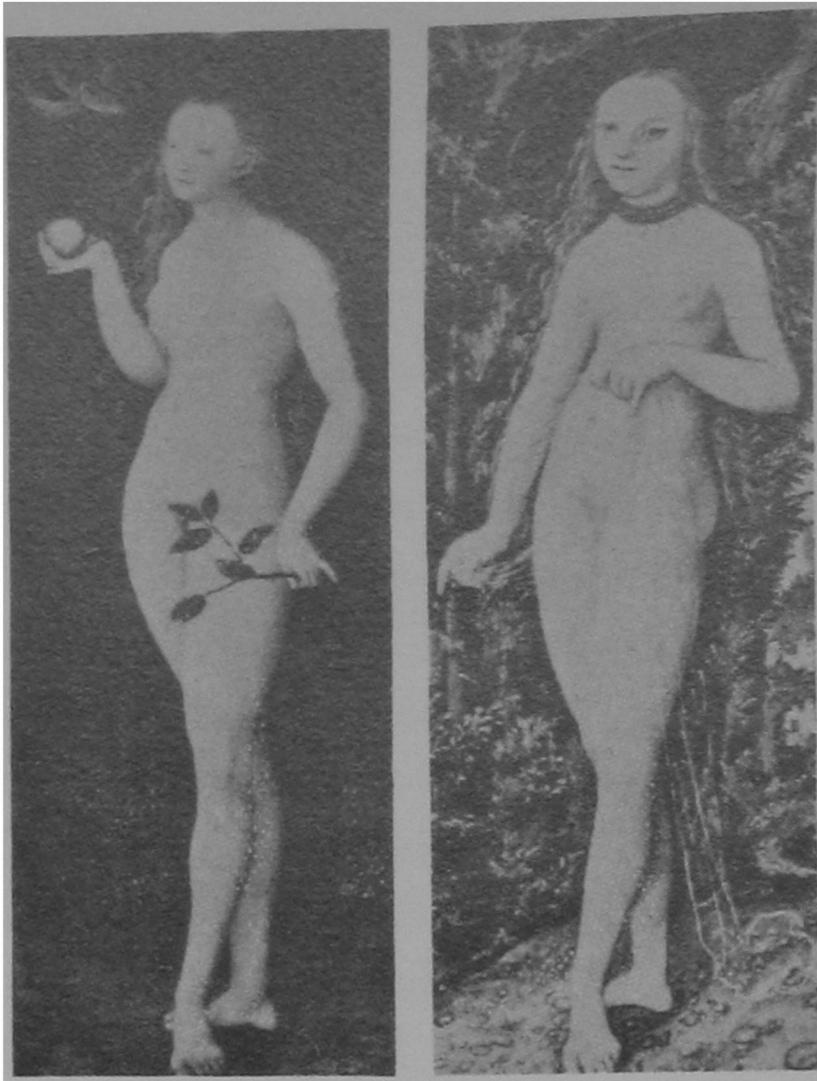
lui soit impitoyablement sacrifiée.

C'est aux approches de la Renaissance que, d'une manière ouvertement déclarée, l'on peut voir s'accomplir cette révolution singulière. D'emblée, elle n'en vient pas évidemment à ces conclusions extrêmes. Le sujet commence d'abord par se diversifier, secouant les chaînes utilitaires dans lesquelles le maintenait la religion. Il franchit prudemment les limites assignées par celle-ci et gagne insensiblement les domaines voisins. A côté des scènes inspirées de la légende chrétienne, où déjà le sein dévoilé de Marie allaitant le fils de Dieu donne à songer voluptueusement de la femme plutôt que d'une mère, apparaissent des illustrations inspirées par la mythologie grecque ou romaine, ou encore empruntées aux événements marquants de l'histoire ancienne et contemporaine.

Parallèlement deux genres nouveaux vont connaître une rapide faveur : le portrait et le nu. Ce dernier qui avait jusque-là été réservé assez strictement aux anatomies d'Adam et d'Eve, à la faveur de ce qui n'est somme toute qu'une simple substitution de titre, de légende, ressuscitera d'abord les chairs somptueuses d'Apollon et de Vénus avant d'aboutir par une sorte de lente distillation, à la représentation du corps pur, plus nu que nature, dépouillé de toute justification anecdotique, de toute chaleur humaine; anonyme et impersonnel tout autant que la pomme ou la pierre. Il en ira de même pour le portrait, où l'individualité du modèle, si brillante qu'elle soit, finira par s'effacer complètement derrière le masque de son visage, celui-ci ne valant d'être distingué que pour soi seul et à tel jeu de rides ou telle particularité du regard d'être choisi dans la multitude de ses pareils.

Mais le sujet anecdotique, pour profane qu'il soit devenu, n'est cependant pas tout abandonné. Sa faveur commencera seulement à décliner lorsque les peintres, à force de situer dans un paysage les ébats de leurs personnages, se prennent à concentrer tout leur

LES DESSOUS



Eve
Vénus

ou

Vénus
Eve

Est-ce mon corps qui me dévoile — ou quelque lourde habitude à laquelle on se fie, trop heureux de se prendre au jeu de mon sourire ou de mes larmes ? Mais que cette pomme vienne à s'épanouir en quelque étrange chapeau, que ce frêle rameau devienne une gaze, et ma honte ou ma gloire n'en sont pas plus certaines. Tandis que le serpent doucement glisse dans la forêt, mon bras s'élève à peine ou se détend, mes pieds nus sur la terre ont gardé leur empreinte. Le jour paraît, si vos yeux sont toujours dans la nuit. Je n'ai change que de nom.

Voici maintenant mon visage, mon vrai visage, le seul que l'on puisse voir, toucher, connaître. Or sous ce masque ma vie vous échappe si bien que vous en êtes à composer ma joie quand c'est un cri horrible qui vient de jaillir et qui m'embrase à en mourir. Que la candeur, ensuite, le désir, la nécessité me parent d'une auréole, d'une chevelure féérique ou même d'un fichu tout maculé d'une



Vierge
Vénus
Trieuse

ou

Vénus
Trieuse
Vierge

ou

Trieuse
Vierge
Vénus

DE L'IMAGE

atroce poussière noire, et ces signes grossiers vous paraissent suffire au langage de votre ferveur, de votre plaisir, de votre révolte. Mais ce n'est pas d'une coiffure qu'il peut dépendre que je sois à votre merci, et révélée, au point que, perdue dans la foule, vous puissiez aussitôt me connaître.

Le jeu de mon sourire et de mes larmes... Or ce n'est pas assez que je le dénonce. Reine, courtisane, espionne, autant de visages dont il faudrait pourtant que l'on se garde. Tant de ruses avouées, proclamées b'en haut, montrées du doigt :

elles me cachent mieux que ne le pourrait l'innocence. Un seul visage en pleine lumière, mais c'est le tableau noir.

Loin de toute scène pourtant, que je consente à vivre, un geste suffit peut-être à me trahir. Cette main absente qui découvre doucement mon sein, ce n'est encore que moi-même. Cette autre m'animait si elle n'était toujours qu'un rêve. Mais que de la nuit profonde surgisse cette main de chair, qui me blesse, qui me cueille, et je puis enfin me défendre de n'être que le reflet de votre songe. Vos yeux s'ouvrent; le fil se rompt : je suis.



Christine
Marguerite
Mata

ou
ou

Marguerite
Mata
Christine

ou
ou

Mata
Christine
Marguerite



Vierge
Le sacré
Le mystère

ou
ou

Vénus
L'universel
La foi

ou
ou

Femme vivante
L'immédiat
L'évidence

intérêt sur ce décor même. Et le paysage envahissant le tableau tout entier contraint ses occupants mythologiques ou non, à vider les lieux. Pour d'autres, c'est un détail quelques fruits sur un coin de table, qui devient à son tour le sujet en soi et s'arroge tout l'espace.

Bien entendu, il s'agit à peine d'un sujet. Le paysage ni le fruit ne sont véritablement en question, hormis leur apparence, dans cette peinture qui ne songe qu'à séduire les yeux, qui les soumet et les enchante, mais sans jamais transgresser le plan de la sensibilité visuelle.

Cependant, chaque triomphe, chaque audace de cet art ivre de soi est un pas en même temps qui le rapproche de la décomposition. De Cézanne à Picasso, il semble voler de conquêtes en conquêtes pour choir enfin brutalement dans le néant où le précipitent sans ménagement ses derniers faux-mages, un Kandinsky ou un Mondrian, s'il faut circonscrire ces ravages par des noms. De l'impressionnisme aux écoles abstraites, ces multiples expériences tâchèrent en vain de perpétuer cette effervescence de traits et de lumière. Elles ont duré ce qu'elles pouvaient durer, chaque éblouissement s'éteignant dans l'instant même tandis que la pénombre autour de son souvenir retombe de plus en plus noire. Si bien qu'aujourd'hui l'on peut s'assurer que l'art fondé sur la seule exploitation des formes et des couleurs est entré dans la nuit définitive. La chatoyante source est à jamais tarie, ne laissant d'autre trace qu'une technique parfaite, qui de l'arbre au rectangle, de la pomme au cercle pur, a tout dit et redit à satiété; et aussi, si l'on veut, le fantôme évanescant d'une doctrine candide de l'expression par la ligne et par la couleur qui, dans le labyrinthe morose de tous les musées du monde, erre mélancoliquement entre des murs tapissés d'illusions.

VI

Mais de ces ruines, il ne pou-

vait que jaillisse une volonté d'arracher la peinture à ses ornières, de lui imprimer une orientation nouvelle. C'est à quoi s'attachèrent dadaïstes et surréalistes qui, après l'avoir soumise à un jugement moral, en useront comme d'un moyen d'action poétique.

En marge du caractère spécifiquement constructif de leurs expériences, il convient de rappeler ici leur attitude résolument antireligieuse et antiesthétique qui les porte à reprendre et à poursuivre la lutte contre les images. Nouveaux iconoclastes, la tâche encore leur incombe de réhabiliter le « fond » enseveli sous la « forme », de rendre vigueur aux choses obscurcies par les signes. Mais ils n'ont cure des moyens de jadis. Leur violence est plus subtile et plus insidieuse. Ils inventent des objets et des images où le contrepoison est comme mêlé à leur tissu, où l'acte sacrilège n'est plus fonction d'une intervention extérieure mais installé en permanence dans l'œuvre même, incorporée à celle-ci. Au défaut de manifester contre les idoles existantes par leur destruction pure et simple, ils s'élèvent contre elles en utilisant les ressources de leur propre langage, opposant aux objets, aux tableaux traditionnels d'autres tableaux et d'autres objets qui en dénoncent la vanité. Il ne s'agit pas de caricature, mais d'une entreprise où la poésie et l'humour s'allient pour dégager d'une imagerie routinière l'évidence quotidienne grossièrement maquillée. La Vierge corrigeant l'enfant Jésus (de Max Ernst), la Vierge retroussée (de Magritte), le crucifix substitué à la poignée d'une chasse de W. C. : tels sont quelques exemples de ces tentatives qui, conçues tout comme les premières peintures religieuses pour l'édification d'un vaste public, font dans ce but appel à des moyens simples, directs, de ceux que l'on nomme vulgaires parce qu'ils sont accessibles à la compréhension de chacun et qu'ils prétent moins que d'autres, plus raffinés, le flanc à la déviation abstraite ou à l'équivoque.

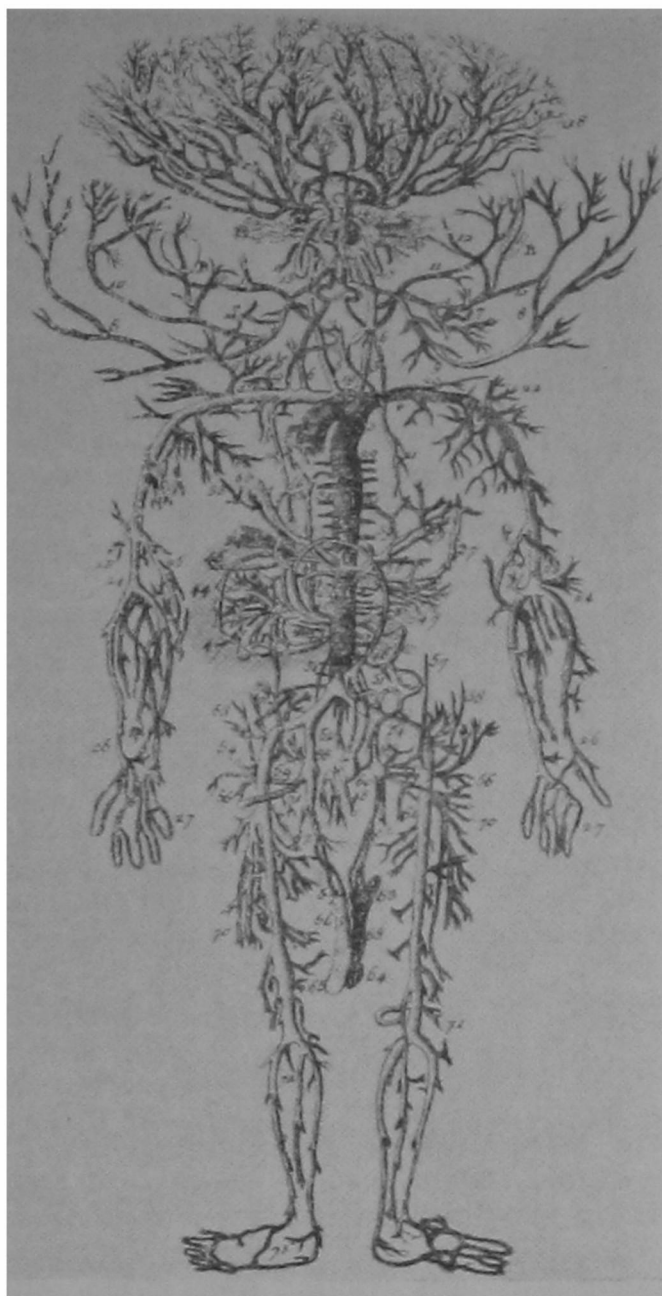
De même, lorsqu'il s'agira de proclamer la déchéance de l'art figé béatement devant son miroir, ce seront encore des images qui témoigneront de cette insurrection contre le culte de l'esthétique. Picabia signe une tache d'encre, Duchamp expose un urinoir ou la Joconde agrémentée de moustaches, Ernst transgresse les frontières de la technique conventionnelle en utilisant le frottage et le collage, Magritte affecte à des fins nouvelles des toiles célèbres de David, d'Ingres et de Manet.

Il importe cependant d'observer qu'en dehors de leur vertu poétique propre, l'angle destructeur sous lequel nous venons de considérer ces diverses inventions, ne leur assure qu'un rayonnement restreint. Elles marquent un tournant capital, une étape dans le développement de l'art, de la morale, mais non le terme victorieux d'un combat séculaire. Aussi, et quelle que soit la vertu de l'exemple, il n'est pas concevable aujourd'hui que de semblables tentatives se systématisent, qu'un genre naisse et subsiste, qui les prenne pour modèles. Même pour de simples mobiles didactiques elles ne peuvent suffire, tant la réalité en se transformant s'ingénie à résorber le scandale, à émousser les armes qui avaient primitivement vaincu la corruption de l'habitude. C'est pourquoi les œuvres surréalistes qui répondent exclusivement à des desseins destructeurs demeurent aléatoires. Les attaques contre les préjugés religieux ou esthétiques, si habiles soient-elles, n'ont aucun retentissement véritable dans la réalité sociale, qui se joue de leur fureur et n'offre de prise certaine qu'à une révolution matérielle fondamentale.

Mais cependant, il ne peut être sans intérêt (ni sans agrément d'ailleurs) de se reporter à la plus spectaculaire des manifestations antireligieuses de ces dernières années : le « scandale » de Notre-Dame.

(A suivre.)

Marcel MARIEN.



DE LA CHAIR AU VERBE

L'exigence sans doute la plus aiguë du lecteur d'ouvrages érotiques tend à combler un regret, le regret de ne pas assister réellement aux scènes que l'auteur lui propose. Il réclame donc de l'écrivain une précision minutieuse et très étendue. Il le somme de se plier à ce « réalisme » qui veut que l'objet se prenne à exister comme si l'auteur n'y était pour rien. Nul détail ne saurait être négligé, car il n'ignore pas que c'est parfois de la rencontre d'un

détail infime, imprévisible, que jaillira son plaisir. L'amateur voudrait saisir sa proie comme l'œil saisit tout un paysage dans un miroir parfaitement poli. Si l'écrivain le presse, il ne manquera pas de lui désigner pour modèle, les admirables photos, les splendides films pornographiques d'il y a quelque trente ans.

Et il est vrai que ces films, que ces photos, semblent inépuisables. Le connaisseur y revient sans désillusion, alors qu'il se lasse assez vite de ses livres les plus violents, au sens où l'entend Baudelaire. La manière dont son désir tire parti d'une même image se renouvelle. Elle semble l'occasion d'une série infinie de découvertes, ou plutôt d'inventions touchantes.

Si la plupart des dessins et des peintures érotiques se vidont de leur substance presque aussi rapidement que les écrits, sans doute est-ce le fait de l'artiste qui impose son choix et restreint ainsi la liberté créatrice du spectateur. Un coup de dés, ici, abolit le hasard. Même très soumise, la reproduction d'une photographie par le rayon ou par le pinceau en altère la puissance de renouvellement. Il semble bien qu'une photo ou un film érotique ne souffre pas la plus discrète retouche formelle. La suppression des poils, des rides, du plus minime accident de la peau, se fait toujours au détriment des vertus authentiques de l'image. L'on peut ainsi saisir sur le vif les ravages de la « stylisation », de l'« esthétique », d'une certaine recherche distinguée et confuse de la « beauté ».

(Il convient de remarquer que nous supposons ici un amateur doué de l'esprit d'invention, poétique. Tout autre préférerait qu'on l'aide et choisisse pour lui. D'où le succès, malgré tout, des productions « artistiques » spéciales, qu'elles soient plastiques ou littéraires.)

Mais que peut l'homme de lettres au regard des réussites qu'on lui donne en exemple ?

L'écriture est bien mal faite pour répondre aux exigences de la précision objective. Goethe n'hésite

pas à déclarer que le moindre dessin vaut mieux que la plus belle phrase. Et à l'autre pôle de l'univers de l'expression, l'existence même du langage mathématique équivaut à la démonstration de l'impuissance de la langue vulgaire à atteindre la rigueur. Tous les vocabulaires techniques témoignent d'ailleurs de cette vérité.

Lorsque l'écriture s'applique à des fins érotiques, un autre empêchement vient encore se mettre à la traverse, et que l'analyse a quelque peine à déceler.

L'érotisme, comme la poésie, trouve l'un de ses plus puissants ressorts dans le sentiment de transgression.

« ...Je me trouvais coupable du crime de poésie sur le Pont de Londres. La saveur amère d'une culpabilité mal définie, comme si j'eusse commis quelque grave manquement à une loi cachée. Il y a du coupable dans tout être qui s'écarte... »

Mais se sentir vaguement coupable et en danger aiguise à merveille le plaisir que l'on prend à passer outre au conformisme, à la dignité, à la décence, à la pudeur. A sa limite, ce plaisir rencontre sans doute l'ivresse du viol. Car si l'on faisait l'amour comme on mange au restaurant, aux yeux de tous; si les petites filles et les femmes offraient leur sexe comme elles offrent leur front ou leur main; si enlever sa chemise allait de soi comme retirer ses gants, — la face du monde en serait tristement altérée.

Il va de soi que l'écrivain érotique digne de ce nom n'hésiterait, pas plus que son lecteur, devant aucune transgression — imaginaire, bien entendu — que cette transgression touche à l'ordre social à l'éthique ou simplement à l'anatomie. Mais quelles que soient son audace, son adresse et sa vigueur, l'écrivain doit en passer par les mots et ces mots, ou bien lui font simplement défaut, ou, presque toujours, se retournent contre celui qui les veut faire servir et brouillent son dessin.

Dès l'abord, l'étrange pauvreté du vocabulaire érotique ne laisse

pas de surprendre. « Il n'y a pas de mot en allemand pour désigner vraiment la paume » notait à peu près Gide. Mais la langue française ne nous offre pas de mots pour décrire de précieuses régions de notre corps, ces étendues secrètes et délicieuses où s'inscrivent, se concentrent ou explosent nos plaisirs les plus aigus. Rien n'est nommé du corps féminin qui tant est tendre. Ou avec quelle grossièreté; quelle insuffisance :

« Aux bouts charmants de cette gorge aiguë. »

Le français n'a pas traversé sans dommage des siècles de « parties honteuses ». La langue ne sait pas désigner ce dont elle use par ailleurs avec tant d'adresse.

— Mais vous manquez d'audace. Voyez les médecins, les savants...

Sans doute ne peut-on nommer le sillon interfessier, l'anūs, la vulve, les grandes et les petites lèvres, le vagin, le clitoris, l'aine, si ce n'est en recourant au langage particulier de la science.

Baudelaire échappe de justesse à mamelons. Mais le savant ignore ces difficultés, ne court pas ces périls. S'il lui faut désigner quelque phénomène, quelque objet nouveau, d'habitude il le nomme à l'aide d'un néologisme à la grecque ou à la latine, bien facile à construire : catalyse, dialyse, endosmose. Ou il confère un sens nouveau à des mots de la langue courante : masse, vitesse, la définition explicite de ce sens le sauvant de l'ambiguïté. Voici, à l'état pur, la démarche qui engendre ce que l'on a appelé avec bonheur le langage-signe.

Le chirurgien, l'anatomiste nomment donc sans peine et sans danger et, somme toute, au gré de leur fantaisie. Pourquoi l'écrivain érotique n'emprunterait-il pas leur vocabulaire ?

Ici se produit l'accident :

— ...Une énorme importance et d'ordre négatif. Certaines phrases, dit Péret, peuvent m'empêcher complètement de faire l'amour.

Et certains mots détruisent l'effet d'une phrase comme il arrive que l'interférence de deux ondes lumineuses engendre une

frange de nuit, de deux ondes sonores, un gouffre de silence.

Profondeurs de la bouche convient, mais non cavité buccale. Salive est exquis, mais comment célébrer la sécrétion des glandes vestibulaires et des glandes de Bartholin ? L'on se jouera des paupières, mais comment des grandes lèvres ? Les délices des cils et des chevelures coulent de toutes les bouches, mais qui peut user sans peine de : poils de l'aisselle, poils du pubis ? Peau est parfait, muqueuse actuellement difficile.

Le mot-signe, il lui faut tant d'années d'incubations et de contaminations cérébrales, une si longue et complexe participation à l'aventure humaine, pour acquérir enfin la chaleur et le sang, la couleur, le mordant, qui lui permette de pénétrer et d'ébranler notre univers de désirs et de rêves. Le langage de la science est incapable de soutenir d'emblée les charges affectives qu'on voudrait lui confier. Ses mots, pour atteindre à semblable vertu, ont à subir une profonde imprégnation, un mystérieux travail organique, anonyme, populaire. Bien peu d'entre eux ont cette fortune.

Si l'on s'essayait à prévoir la destinée sentimentale de quelque mot-signe, il faudrait tenir compte de facteurs historiques assez subtils et de propriétés physiques intrinsèques : sa résonance, ses harmoniques, son timbre. Entreprise ici hors de propos.

Il importe seulement de ne pas perdre de vue cette observation juste : dans le langage de la vie générale, ce langage qui doit être celui de l'écrivain érotique, sous peine de voir ses ouvrages perdre tout rayonnement, les mots ne sont jamais les signes purs que nous offrent les langues spéculatives ou techniques.

— Qu'à cela ne tienne, que notre homme de lettres se tourne vers ce mode d'expression que l'on tient d'habitude pour essentiellement populaire et « vivant » : qu'il exploite l'argot.

L'argot lui propose bitte, con, cul, motte, biroutte (de l'allemand,

die Rütte : la verge), foutre, — et le voici à court. L'on entend le rire de la canaille, le rire qui éclate lorsque passe un film de Chaplin, lorsqu'une femme perd sa culotte. L'on voit aussitôt que ces mots sont perdus pour la description érotique par leur longue fonction ordurière. Ce qui ne veut pas dire qu'ils soient perdus pour l'amour.

Dans le colloque des surréalistes sur la sexualité, à la question : — Qu'est-ce qui vous excite le plus ? — Le cul, répond Queneau. Que l'on en tombe d'accord, le mot ne blesse pas moins la sensibilité érotique et, sans doute, Queneau. Mais la langue lui imposait cette réponse, sous peine de n'être pas compris.

L'on cherche des synonymes, des périphrases, des images. Il y faut du génie. Presque toujours l'on court à un échec; et les réussites :

— (de cette jeune femme, l'on raconte qu'elle est accoutumée de mettre le nez dans la fourrure.

— Je caresse ta petite étoile, dit cet amant à son amie),

— les merveilles exceptionnelles ne font que confirmer le sort commun.

L'écrivain aborde l'érotisme presque désarmé. L'on touche ici la cause première d'une médiocrité qui ne se discute plus.

PAUL NOUGÉ

MOSCOU LA POÉSIE

(Qui s'y frotte s'y pique)

Que font ces gens devant ce magasin ? Ils font la queue; une queue qui s'étend jusqu'à la rue prochaine. Ils sont là de deux à trois cents, très calmes, patients, qui attendent. Ni chants ni querelles. Mais comme ils s'abandonnent à toutes sortes de dissolutions, et même à des péchés contre nature, non seulement avec les hommes, mais aussi avec les bêtes, celui qui sait faire le plus de contes, et qui les accompagne de plus de gestes, passe parmi eux pour le plus habile homme. Les vieillards en font des chansons, et leurs charlatans et saltimbanques les représentent publiquement, et ne craignent point de se découvrir le derrière et quelquefois tout ce qu'ils portent, devant tout le monde. Mystique du bonheur. Mystique de l'égalité. Les autos, moins nombreuses qu'à Paris ou à Londres, mais dont le passage, à deux ou trois de front, ne s'arrête guère, glissent sans bruit. Le tapotis des dactylos, les longues, les lentes additions, les guichets par où passent et repassent les poignées de roubles-papier. Du labeur, un peu plus silencieux que chez nous. Mais il y en a, qui au lieu de vaquer à leurs dévotions, passent toute la journée à la taverne : dont il s'ensuit de si étranges désordres, qu'on nous dit avoir vu une femme, qui était tellement enivrée, qu'elle tomba, et demeura découverte et endormie en pleine rue, et en plein jour. Ce qui donna l'occasion à un Moscovite, qui était ivre aussi, de se coucher auprès d'elle, et s'en étant servi il y demeura couché et endormi à la vue de tout le monde; qui ayant fait cercle autour n'en faisait que rire, jusqu'à ce qu'un vieillard, qui avait horreur de ce spectacle, les couvrit de sa veste. La glace était rompue. Cette nuit-là, il gelait dur. Vasilissa était si indolente que, même debout, elle paraissait couchée. Je fus charmé d'être déçu. Le vin est souvent bon; la bière passable. J'étais fier de mon nouveau bonnet d'astrakan

gris. Mais le souffle de la vie ? D'où vient le souffle de la vie ? (*) On me pria de parler bas. Nous vîmes un homme baiser la main d'une femme, comme jadis. Ils ne connaissent point nos ragoûts, et ils ne sont point accoutumés à nos viandes délicates. Ils font particulièrement leurs délices de poisson salé, qui pour ne l'être pas assez, est tellement puant, qu'il infecte tout l'air voisin, de sorte que l'on sent leur poissonnerie de bien loin, encore qu'on ne la voie point. Mes compagnons se retournaient pour voir si nous n'étions pas suivis. Vasilissa préféra rentrer à pied. Il gelait dur, nous foulions une neige souillée. Le Kremlin n'est plus qu'une île noire contre laquelle se brise une mer de feu. Nous eussions pu frôler des doigts la paroi transparente. Ils étaient là, tous les deux ; morts, ou dormants, les visages calmes et rajeunis. La momie a-t-elle été retouchée ? Personne ne le dira. La main gauche, doigts allongés, est normale et lisse. La droite, qui a tant écrit, un peu crispée, comme si la plume venait de s'en échapper. Autour de lui dans la ville, des voûtes se fendent en gémissant, des clochers d'où découlaient des torrents de métal liquéfié se penchent, se détachent et tombent. L'homme, son repas fini, fume sa pipe à côté de la fenêtre, assis sur un quelconque fauteuil. Il est toujours vêtu de même. En uniforme ? Ce serait trop dire. C'est plutôt une indication d'uniforme, un accoutrement de simple soldat encore simplifié. On cherche dans sa mémoire. Ce souterrain, cette atmosphère un peu lourde, étouffante, le froid de cette rampe de marbre sur laquelle glisse ma main ; ces paupières closes. Des charpentes, des poutres, des toits craquant, pétillant, croûlant, s'abiment. Cela avait commencé par ces questions frivoles dont les femmes n'ignorent pas la gravité : la forme des escarpins parisiens, la finesse des silhouettes françaises, l'agrément du linge de nylon. C'est ainsi que je suis allé le samedi, veille des Rameaux — calendrier russe, — assister à un office à la cathédrale. Comment fuir ? Les flammes attroupées bloquent les portes. De l'église sont bannis les chuchotements, les murmures, les propos frivoles, les jugements inconsidérés ou arbitraires, les racontages, les propos scandaleux et autres inconvenances du même genre. Treize marches de marbre rouge, un palier. (Malenkov aime, paraît-il, beaucoup la guitare et l'accordéon.) Trois marches, un virage, treize marches encore et nous nous trouvâmes plongés dans un caveau petit et rouge. Les yeux fixes, les mains crispées, le menton relevé, ils ne donnaient aucun signe de vie. Quelle ardeur de prière ! Quels signes de croix précipités ! Quelle résolution extraordinaire ! Quels hommes ! Ce sont des Scythes ! On me pria de parler bas. L'emportement et la brutalité des Moscovites pour les femmes est grande, et néanmoins ils ne voudraient pas connaître une femme, qu'ils n'eussent auparavant ôté la petite croix, qu'on leur pend au col lorsqu'on les baptise, ni en lieu où il y a des images de leurs saints qu'on ne les eût couvertes. Ils ne vont point à l'église le jour qu'ils ont couché avec une femme, qu'ils ne se soient lavés, et qu'ils n'aient changé de chemise. Les plus dévots n'y entrent pas seulement, mais se contentent de s'arrêter au portail, pour y faire leurs prières. Les prêtres ont bien la permission d'entrer dans l'église le même jour, pourvu qu'ils se soient lavés au-dessus et au-dessous du nombril, mais ils n'oseraient pas s'approcher de l'autel. Je ramenai Vasilissa chez elle. Nous hélâmes un traîneau. Le pain, les légumes, les fruits paraissent mauvais ; mais il n'y en a point d'autres. On m'avait prévenu contre les choux. Il m'est extrêmement difficile d'apporter de l'ordre dans ces réflexions, tant les problèmes, ici, s'entrecroisent et se chevauchent. Les tramways passaient sur la Tverskaïa avec de gros éclairs. J'embrassai Vasilissa. Sous la couverture de fourrure, ma jambe chevauchait les siennes. Il régnait un grand silence. Sa bouche était tellement longue qu'un seul baiser n'en avait pu disposer. Les taxis, gris, remarquables par une bande gris sur gris, en

(*) O pneu, comme disait l'autre.

damier, ne sont pas très nombreux. Je mis ma main dans le plus satiné des manchons. Comme vous êtes peu développé, répondit-elle.



La promenade du premier mai est celle dont, à juste titre, Moscou se glorifie le plus. D'après sa dénomination (promenade à la station allemande) elle paraît remonter au règne de Pierre le grand, et être une coutume introduite par la colonie de cette nation. Elle se fait dans un bois situé près de la barrière de Sakolniki. Le bois peuplé d'arbres, parmi lesquels des témoins centenaires de la fête du premier mai, continuent de prêter leur ombre de génération en génération, offre ses dômes à la multitude qui vient y consommer un frugal repas. Vasilissa prend les assiettes sur le piano, les couverts dans une malle et met la table. Elle sort du Chambertin du Caucase, des confitures et des petits pots en terre cuite, avec des raisins au vinaigre et des champignons au sucre. Le brillant métal destiné à préparer le thé resplendit de toutes parts, et le soir on voit luire entre les arbres, des feux qui annoncent des libations faites au plaisir et à l'union des familles. Quelques heures plus tard, je pénètre dans le magasin. Il est énorme. Vasilissa me caresse les joues. Les vendeurs, du reste, ne s'affolent pas. Il n'y a rien de poli en leur conversation; au contraire ils ne craignent point de lâcher les vents que l'estomac renvoie, en quelque endroit qu'ils se trouvent, sans honte et sans retenue; en quoi ils sont d'autant plus incommodes, que même sans cela ils ont l'haleine puante, à cause de l'ail et de l'oignon qu'ils mangent avec toutes leurs viandes. J'exagère un peu; mais à peine. Une extraordinaire uniformité règne dans les mises. Le vin est bon; la bière passable. On m'avait prévenu contre les choux. La tuyauterie se recourbait en replis tortueux; l'eau était chaude; les robinets en deux ou trois borborygmes, se délivraient de leur rouille, et le bain, la douche devenaient limpides. Que faisaient les Françaises pour rester minces? Je me plonge; je prends un bain d'humanité. La porte s'ouvre encore. Il y a, sur une chaise basse, la cuvette avec l'eau dans laquelle elle vient de se laver les mains. Près du piano, debout, une bicyclette. Sur le piano, de la vaisselle; une table encerclée de tabourets; par terre des livres; beaucoup de malles; un buste de Lénine. Ici vous ne trouverez que des cendres. Il est vrai, c'est le diamant du charbon. La cité de tête; l'échantillon soigné, épousseté, le plus parfait possible, de ce qu'on sait faire. Mais, ni à moi ni à vous, ces pages de mon carnet mondain n'entr'ouvrent aucun des secrets de la Russie. Le restaurant était plein de monde. On emportait tout ce qu'on pouvait prendre; bientôt, surchargé de ces dépouilles, on les jetait, quand on venait à se souvenir qu'on était à six cents lieues de son toit. J'ai senti tristes les Moscovites, couchés sur des canapés de soie ou assis dans des fauteuils de velours, ayant pour tapis sous leurs pieds, dans la boue, des châles de cachemire, des fourrures de la Sibérie, des étoffes d'or de la Perse, mangeant dans des plats d'argent une pâte noire ou de la chair sanguinolente de cheval grillé. Où trouver de l'air léger, des feuillages? Par la fenêtre, je regarde la nuit tomber. Nous avons vu des gens qui ont aperçu, se promenant dans les rues de Moscou, un homme aux yeux bleus, aux sourcils noirs, vêtu d'une vareuse, replet, petit, coiffé d'un chapeau mou. Des corneilles vagissantes volaient autour : « Que me veulent ces oiseaux? » Le téléphone joue un rôle immense depuis la Révolution. Il a remplacé le samovar, les icônes, et les corbeaux apprivoisés. Le tabac était autrefois si commun, que l'on en voyait prendre partout, en fumée ou en poudre. Pour y remédier et pour éviter les désordres qui en naissaient; non seulement parce que les pauvres gens se ruinaient mais aussi parce qu'ils mettaient souvent le feu à la maison, et se présentaient avec l'haleine puante et infecte devant leurs images, le Grand-Duc et le Patriarche jugèrent à propos, en 1634, d'en défendre absolument la vente et l'usage. Si j'aborde de biais les questions sociales, c'est encore au point de vue psychologique que je me

placeraï. En Russie, les enquêtes sont les bienvenues. Tenez, l'autre jour, j'ai imaginé une enquête auprès des foetus. Cependant un borch entra et nous nous mîmes à table. Vasilissa soupira profondément : les hommes ne pensent qu'à ça, dit-elle. Voulez-vous fumer ? Cigarettes d'Etat. Elles sont cartonnées comme jadis. Des hommes furent roués alors, et des femmes enterrées vives; on pendit deux mille Strelitz dont les corps restèrent accrochés autour des murailles. L'obstacle du langage est terrible ! On me pria de parler bas. Le souhait irréalisable que je formais était d'aller manger un borch chez un Moscovite. Je sortis nu-tête, comme un fou. La neige tombait. On se méfie beaucoup dans cette capitale. La belle saison, les dons de la terre, arrondiront et coloreront les visages. Les ménagères, avec une résignation, une accoutumance merveilleuses, font la queue, sans bousculade. A travers elles on doit surprendre de grands secrets, découvrir les clés de mystères qui nous intriguent. Pourquoi ce luxe effrayant et terriblement vain ? La vue et l'ouïe sont à la fois charmées et fatiguées par le murmure de la foule qui fourmille, par le jeu varié des couleurs, et par la circulation des équipages. Aux deux bouts de cette ville d'un moment sont des jeux de bague pour ceux qui bornent leur bonheur à décrire un cercle uniforme terre à terre, et des katchèles pour les personnes avides de sensations fortes qui les élèvent au-dessus du vulgaire. Le jeu de ces balançoires est d'un effet pittoresque; et quoique l'on n'y voie pas ordinairement, comme dans l'un des romans d'Auguste Lafontaine, une jeune beauté laissant tomber de son apogée une rose que reçoit habilement son amant qui se trouve au périgée, on a lieu d'admirer la sécurité avec laquelle de jeunes femmes se livrent aux caprices d'un tangage et d'un roulis, qui effrayeraient le marin le plus expérimenté. Il me semble que l'instant le plus agréable doit être le moment où, placé dans la stalle supérieure, en attendant que des amateurs viennent former le contrepoids et compléter le nombre des voyageurs, l'on peut, sans crainte d'être interrompu, paisiblement causer dans les régions aériennes avec son compagnon ou sa compagne de voyage. Ces balançoires, dont les hauts et les bas ont tant de ressemblance avec les vicissitudes de la vie, lui ressemblent encore, en ce qu'après avoir décrit maint et maint cercle l'on se retrouve au point d'où l'on était parti.

BIBLIOGRAPHIE

Relation du Voyage d'Adam Olearius en Moscovie, Tartarie et Perse. Traduit de l'allemand par A. de Wicquefort, Résident de Brandebourg. Paris Jean Dupuis, 1659.

G Le Coïnte de Laveau, Secrétaire de la Société Impériale des Naturalistes de Moscou, et Membre de la Société Géologique de France. **Description de Moscou.** Moscou, 1835.

Chateaubriand **Mémoires d'Outre-tombe.** Paris, 1850.

Le Stoglav ou les Cent chapitres. Recueil des décisions de l'assemblée ecclésiastique de Moscou. 1551. Paris, Champion, 1920.

Paul Morand **L'Europe galante.** Paris, Grasset, 1925.

Henri Barbusse. **Staline.** Paris, Flammarion, 1936.

André Gide. **Retour de l'U. R. S. S.** Paris, Gallimard, 1936.

Robert Kemp **Impressions d'U. R. S. S.** Paris, « Le Monde », 1954.

Hélène et Pierre Lazareff. **L'U. R. S. S. à l'heure de Malenkov.** Paris, « France-Soir », 1954.

IL S'AGIT MAINTENANT DE TIRER LE FEU D'ARTIFICES

LA COULEUR

J'ai dans la tête
Une douleur
Je sais son nom
De bout en bout

J'ai dans la tête
Camarade
Un nom de ville
Sur la mer

Dis-moi son nom
O ma mémoire
Je veux revoir
Les bateaux blancs

D'où vient le vent
Est-ce une voile
J'ai dans la tête
Un nom de femme

J'ai dans la tête
Une musique
Et dans mon cœur
J'ai ton silence

Quel âge a-t-elle
Cette pluie
Je veux en boire
Sur ton corps

J'ai dans la tête
Un grand mur gris
La pierre a rejeté
Les balles

J'ai dans la tête
Un nom maudit
Rouge du sang
De mes amis

J'ai dans la tête
Un bout d'acier
Et l'on m'a dit
De l'oublier

J'ai dans la tête
Camarade
Un nom de ville
Sur la mer

Dis-moi son nom
O ma mémoire
Je veux revoir
Les sables fins

Les rues étroites
Les fontaines
J'ai dans la tête
Un nom de femme

J'ai dans la tête
Un nom maudit
Je n'ai pas peur
De l'oublier

J'ai dans la tête
Camarade
Un grand trou
Plein de soleil

Et tout autour
Qui tourne
Qui tourne
Une ville sans nom
Une femme de sable
Des bateaux en feu
Des voiles noires
Un nom
Qui tourne
Qui tourne
J'ai dans la tête
Un nom maudit

André DE RACHE.

L' H O R R E U R

à portée de la main

1871

...La prison de l'Orangerie, les baraquements de Satory, les grandes écuries de Versailles, la prison de Noailles, la prison Saint-Pierre furent bientôt trop étroits.

Alors on les entassa sous l'escalier, dans une cave, la Fosse aux Lions. Ils y pourrèrent. Quant aux femmes, on leur donna des baraquements, mais, bien entendu, les gardiens étaient toujours là, il n'y avait toilette qui tint, il fallait tout faire devant eux. Pour se désaltérer l'eau des flaques. Une eau rougie du sang des blessés ! Avant que ces lionnes vaincues y vinssent boire, les gardiens devant elles pissaient dedans.

De temps en temps, l'officier de gendarmerie qui les surveillait ou bien un juge venaient montrer à leur parents, à leurs amis, à leurs maîtresses, cet immonde troupeau couvert de crasse et de vermine, blessé, écorché, saignant, buvant à la mare, mangeant ce qu'on lui jetait, triste bétail héroïque dont on tentait de faire un fumier...

...D'ailleurs, on finissait par en être embarrassé. Très vite on envoya les survivants sur des pontons. C'était M. Thiers qui avait eu cette bonne idée. Une idée d'historien. Trente mille furent systématiquement expédiés. Tous ceux qui partaient n'y arrivaient pas. N'est-ce pas, des wagons roulent, plombés, cadénassés, durant des heures et des jours. On étouffe là-dedans. Alors ce sont des cris :

— Ouvrez ! Pitié ! Un peu d'air !

— De l'air ! On va vous en donner...

La chiourme tire à travers les planches, et le wagon chargé de morts poursuit sa route. Autant de bouches de moins à nourrir.

Pierre Dominique : La Commune. (Paris, Grasset, 1930).

A 7 h. 30, au théâtre Bolchoï, **La Dame de pique**. Très bonne soirée. Sur le rideau d'avant-scène, outre faucilles et marteaux et la date 1917, je découvre maintenant des épis et les dates 1871 et 1905.

Pourquoi 1871 ? J'interroge notre interprète. Il me regarde, stupéfait, prend un grand temps puis, élevant la voix :

— Oh ! un Français qui demande ce qui s'est passé en 1871 ! Mais, monsieur : la **Commune de Paris**... Nous honorons beaucoup cette date.

Jean Meyer : Quelques pages du journal d'un comédien-français à Moscou. (Paris, Le Figaro littéraire, 24 avril 1954).



Les troupes de Koltchak retiraient à leurs prisonniers la peau des mains, avec adresse, intacte à la manière d'un gant, puis laissaient saigner leurs victimes à mort.

Dr Magnus Hirschfeld : Sitten-geschichte des Weltkrieges (Leipzig-Wien, Schneider, 1930).

1924

L'impitoyable loi de Lynch n'épargne pas les femmes : un fermier blanc de Géorgie refusait de payer des gages arriérés à l'un de ses travailleurs noirs. Un jour, on trouva le fermier tué à coups de revolver. Aucune trace du meurtrier. Ce ne pouvait être qu'un Nègre, déclarèrent les blancs. Ils décidèrent d'abattre tous les noirs qui, de près ou de loin, pouvaient avoir été en relations avec le présumé coupable. Parmi les hommes assassinés se trouvait un nommé Turner. On vint annoncer à sa femme, à un mois d'accoucher, la nouvelle de son décès. Folle de douleur, la malheureuse se répandit en sanglots et en lamentations, appelant les malédictions du ciel sur les auteurs du crime. La chose leur revint aux oreilles :

Les mains nous servent aux ouvrages les plus forts et les plus délicats. Par elles, nous nous faisons des instruments pour faire les ouvrages qu'elles ne peuvent faire elles-mêmes. Par exemple, les mains ne peuvent ni couper ni scier; mais elles font des couteaux, des scies, et d'autres instruments semblables, qu'elles appliquent chacun à leur usage. Les bras et les mains sont brisés en divers endroits, pour faciliter le mouvement, et pour serrer les corps grands et petits. Les doigts, inégaux entre eux, s'égarent pour embrasser ce qu'ils tiennent. Le petit doigt et le pouce servent à fermer fortement et exactement la main. Les mains nous sont données pour nous défendre et pour éloigner du corps ce qui lui nuit. C'est pourquoi il n'y a endroit où elles ne puissent atteindre.

Bossuet : De la Connaissance de Dieu et de soi-même. (1671).

Chez les femmes appelées aux douces joies de la maternité, il se forme, au cours de la gestation, un masque qui s'étend parfois sur tout le visage ou qui se restreint au front seulement.

Ces taches pigmentaires sont très difficiles à effacer, souvent même, malgré tous les soins, elles demeurent indélébiles; il ne reste plus qu'à les dissimuler à l'aide d'onguents et de poudre de riz y adhérent, si l'essai fait pour les enlever avec le lait antéphélique et autres lotions à base de chaux et de barège n'a produit aucun résultat.

Comtesse de Tramar : Le Bréviaire de la Femme. (Paris, Havard, 1905).

— Nous allons lui apprendre à vivre, à la damnée négresse !

La sachant en danger, des amis la cachèrent dans une maisonnette éloignée, où, un dimanche matin, elle fut délogée par la foule. Les pieds attachés par une chaîne, elle fut pendue à l'arbre le plus proche, de l'essence et de l'huile répandues sur ses vêtements... une allumette...

Cependant qu'elle agonisait, des lazzi et des rires s'élevaient dans la foule. Comme la vie palpitait encore dans le corps à demi-brûlé, un gentleman se détacha de l'assistance et, avec son couteau, ouvrit le ventre de la femme... Un corps d'enfant s'en échappa, roula à terre. Il fit entendre deux petits cris aussitôt étouffés : l'homme venait d'écraser, d'un coup de talon, la petite forme vagissante...

Magdeleine Paz : Frère noir. (Paris, Flammarion, 1930).

1931

« Il y a des tortures qu'on peut appeler classiques : privation de nourriture avec ration réduite à trente grammes de riz par jour, coups de rotin sur les chevilles, sur la plante des pieds, tenailles appliquées aux tempes pour faire jaillir les yeux des orbites, poteau auquel le patient est attaché par les bras et suspendu à quelques centimètres du sol, entonnoir à pétrole, presse de bois, épingles sous les ongles, privation d'eau, particulièrement douloureuse pour les torturés qui brûlent de fièvre. »

Mais après ces supplices d'un genre assez archaïque il y en a de plus raffinés, de plus modernes : tous inventés et pratiqués, notamment par la Sûreté de Cholon :

« Avec une lame de rasoir, couper la peau des jambes en longs sillons, combler la plaie avec du coton et brûler ce coton. »

« Introduire un fil de fer en tire-bouchon dans le canal urinaire et le retirer brusquement. »

Enfin toute la gamme des tortures par l'électricité :

« 1° Attacher un bout de fil au bras ou à la jambe, introduire l'autre bout dans le sexe; faire passer le courant. »

« 2° Relier un fouet en fils de fer entrelacés à un courant électrique; chaque coup de cet instrument cause au patient de si vives douleurs qu'il est réduit à demander grâce et à avouer. »

« 3° Attacher une des mains du prévenu par un fil métallique que l'on branche ensuite sur le circuit. Chaque fois qu'on tourne le commutateur, la secousse est si violente qu'il est impossible d'en supporter plus de deux ou trois. »

« Ces tortures étaient particulièrement en honneur et pratiquées journellement pendant l'année 1931 au commissariat de police de Binh-Donj (ville de Cholon). »

Les femmes étaient également soumises à ces tortures. Elles subissaient en outre, tous les traitements qui pouvaient blesser leur pudeur, depuis

Quand on frappe avec un marteau sur un clou, le choc reçu par la large tête du clou passe tout entier dans la pointe, sans que rien s'en perde, quoiqu'elle ne soit qu'un point. Si le marteau et la tête du clou étaient infiniment grands, tout se passerait encore de même. La pointe du clou transmettrait au point sur lequel elle est appliquée ce choc infini.

L'extrême malheur, qui est à la fois douleur physique, détresse de l'âme et dégradation sociale, constitue ce clou. La pointe est appliquée au centre même de l'âme. La tête du clou est toute la nécessité éparse à travers la totalité de l'espace et du temps.

Le malheur est une merveille de la technique divine.

Simone Weil : Attente de Dieu. (Paris, La Colombe, 1950).

le fait d'être souvent enfermées dans des salles d'hommes où règne une insupportable promiscuité, jusqu'à subir les plus odieuses violences. Certain délégué administratif indigène, le Phu Man de Cao Lang, province de Sadec (Cochinchine), était particulièrement ingénieux dans le choix des supplices, quand il s'agissait de jeunes filles. Je cite : « De jeunes congaies de seize à dix-huit ans sont amenées de nuit à la délégation : viols, pendaison par les orteils, flagellation sur les cuisses et la plante des pieds, introduction de nids de fourmis dans les parties intimes, leurs bras et leurs jambes attachés, jusqu'à ce qu'elles avouent faire partie d'un groupement communiste. »

Andrée Viollis : Indochine S. O. S. Préface d'André Malraux. (Paris, Gallimard, 1935).

1933

Dès que « Zachel » ouvrait la porte de la cellule où était enfermé le vieillard, celui-ci devait se mettre à genoux et chanter une chanson qui commençait ainsi : « Je suis un Juif, voyez mon nez ».

C'était la première partie du programme de la matinée. Et voici la suite :

— Qu'est-ce qu'on t'a donné à manger aujourd'hui ?

Les prisonniers aux arrêts ne mangeaient que tous les deux jours.

— Je n'ai absolument pas à me plaindre de la nourriture. Elle est abondante et succulente. Ce matin j'ai eu du café au lait avec du sucre, du pain beurré et du saucisson. Hier à midi j'ai eu du bouillon et une belle portion de ragoût, avec beaucoup de viande.

On lui avait écrit ces phrases sur un bout de papier et il avait dû les apprendre par cœur. S'il ne les disait pas assez vite, « Zachel » allait chercher sa discipline. Et alors commençait la deuxième partie du programme, la plus affreuse qu'un homme puisse imaginer.

« Zachel » ouvrait la cellule voisine et en faisait sortir un autre prisonnier, un jeune Juif de l'Est. Il lui tendait le gourdin :

— Isidore ! De nouveau, le vieux youpin n'a pas appris sa leçon aujourd'hui. Donne-lui sa raclée quotidienne !... Allons-y !... Mais tape fort, hein !

.....

On lui donnait une brouette et il devait, à la joie des S S., promener dans ce véhicule un petit avocat juif de Berlin. Le petit avocat se tenait dans la brouette, raide et droit comme un bouddha.

Les boches au moins, c'est des blancs... Finir pour finir, je préfère...

— Alors tu veux tuer tous les Juifs ?

— Je trouve qu'ils hésitent pas beaucoup quand il s'agit de leurs ambitions, de leurs purulents intérêts... S'il faut des veaux dans l'Aventure, qu'on saigne les Juifs ! c'est mon avis ! Si je les paume avec leurs charades, en train de me pousser sur les lignes, je les buterai tous et sans férier et jusqu'au dernier ! C'est le réciproque de l'Homme.

Je voudrais qu'il soit proclamé, pour que le peuple sans vertèbres, dit français, retrouve un peu son amour-propre, absolument conclu, certain, trompété universellement, qu'un seul ongle de pied pourri, de n'importe quel vinasseux ahuri truand d'Ary-en, vautré dans son dégueulage, vaut encore cent mille fois plus, et cent mille fois davantage et de n'importe quelle façon, à n'importe quel moment, que cent vingt-cinq mille Einsteins, debout, tout dératinisants d'effarante gloire rayonnante... J'espère que l'on m'a bien compris ?...

Louis-Ferdinand Céline : Bagatelles pour un massacre. (Paris, Denoël, 1937).

Puis on les conduisait aux latrines, on leur donnait des pelles et ils devaient s'éclabousser d'excréments.

Les S.S. assistaient au spectacle et riaient.

Derrière la cuisine des S.S. se trouvait un chenil, une sorte de long couloir en treillis, à mi-hauteur d'homme. On forçait Heilmann à s'y glisser à quatre pattes et à flairer un petit chien au derrière. En même temps, il devait réciter ce quatrain :

Je suis faux comme un chat

Miaou, miaou

Et j'aboie comme un chien

Ouaou, ouaou.

Wolfgang Langhoff : Les Soldats du Marais. Treize mois de captivité dans les camps de concentration. (Paris, Plon, 1935).

1943

Le président : Vous enfoncez des spatules dans la partie rectale que vous faisiez éclater, puis vous obligez les amis du supplicé à sucer la spatule.

Ehrmanntraut : Nein.

Le président : Vous cravachiez les cadavres après les avoir couverts d'excréments.

Ehrmanntraut : Nein.

Le président : Vous rendez-vous compte que vous avez les bras pleins de sang ?

Ehrmanntraut : Je n'ai fait qu'exécuter les ordres reçus.

.....

Berg, entre autres, avait vu une jeune fille du réseau Alliance, accrochée vivante par le menton à un de ces fameux crochets du crématoire à l'effet d'arracher à sa mère qui assistait à l'horrible supplice, des aveux.

Dans un autre cas, une jeune fille a été accrochée par les seins et il cite aussi l'infect Fuchs qui tient, tout en chargeant ses comparses, à se laver les mains des horreurs commises, mais qui violait les femmes avant que leur soient faites les piqûres mortelles au pétrole.

Armand Gatti : Le Procès du Camp du Struthof. (« Le Parisien libéré », 17 et 22 juin 1954).



En outre, un médecin belge rapporte comme véridique la torture

Chaque négation s'exprime par l'énoncé d'un Non au sujet de « ce qu'il n'y a pas ». Mais ce non (ce « ne pas ») la négation ne l'ajoute nullement d'elle-même pour l'intercaler, en quelque sorte, comme un moyen de différenciation et d'opposition à l'égard du donné. Aussi bien, comment la négation introduirait-elle par elle-même le « ne pas », alors qu'elle ne peut nier que si préalablement lui est donné quelque chose de niable ? Mais comment quelque chose de niable et à nier pourrait être aperçu comme n'étant pas, sinon à la condition que toute pensée comme telle n'anticipe déjà du regard sur le « ne pas » ? A son tour, ce « ne pas » ne peut être révélé que si son origine, le néantir du Néant en général et par là le Néant lui-même, a été dégagée de l'obscurité. Le « Ne pas », ce n'est pas la négation qui l'engendre, mais la négation est fondée sur le « ne pas », lequel a son origine dans le néantir du Néant. La négation n'est en outre que l'un des modes du comportement qui néantit, c'est-à-dire un mode qui est fondé préalablement sur le néantir du Néant.

Martin Heidegger : Qu'est-ce que la Métaphysique ? Leçon inaugurale prononcée à l'Université de Fribourg-en-Brisgau, le 24 juillet 1929. (Paris, Gallimard, 1951).

sulvante, infligée par les Nazis à des détenues enceintes : aux approches de la délivrance, ils leur emprisonnaient les jambes dans le plâtre, jusqu'à la naissance des cuisses. Et les malheureuses ne cessaient de souffrir les douleurs de l'accouchement — devenu impossible — jusqu'à l'éclatement du ventre.

M. M.

1953

Il y eut un frisson d'horreur lorsque, dans la tente, Tchao Tching-an se leva, découvrant son oreille droite à demi-coupée et une série de cicatrices parallèles, violacées, de 30 centimètres de long, tracées diagonalement sur son estomac et son abdomen. « J'assistais un jour à une conférence du C. I. E., dans l'île de Chéju, expliqua-t-il. On nous racontait les habituelles histoires sur la démocratie américaine. Je demandai pourquoi, l'Amérique étant à ce point démocratique, on assassinait tant de prisonniers chinois dans les camps. La nuit suivante, les instructeurs du Kuomintang vinrent dans ma tente. Ils m'en sortirent et se mirent à me battre. Ils me battirent à coups de matraque jusqu'à ce que je m'évanouisse. Le lendemain matin, ils me traînèrent devant un peloton d'exécution américain afin de me fusiller comme communiste. Ils ne tirèrent pas, mais un agent sortit un coutelas aiguisé et me coupa le haut de l'oreille. Cette moitié d'oreille fut mise dans un seau d'eau et ils me firent saigner dedans; mes camarades furent ensuite forcés de boire cette eau sanglante pour prouver qu'ils étaient fermement anti-communistes. S'ils refusaient, ils étaient considérés comme communistes.

« Le lendemain — continua-t-il — on me traina à nouveau devant un peloton d'exécution, mais de nouveau les Américains ne tirèrent pas. La nuit suivante, les agents revinrent à ma tente. Ils m'enfoncèrent un mouchoir dans la bouche afin que je ne puisse crier. Puis ils se mirent à m'ouvrir l'abdomen. Ils me firent ces quatre grandes coupures » — et il montra les cicatrices « Cette fois, ils avaient décidé de me tuer, mais le commandant de compagnie arriva, disant qu'il valait mieux me conserver vivant, pour l'exemple. Ils me retirèrent mon bâillon, essuyèrent le sang et, tordant le mouchoir, ils le firent dégoutter dans un seau d'eau. Ils forcèrent une nouvelle fois mes camarades à en boire. »

D'autres dirent comment on leur avait coupé des morceaux de chair dans les bras et les jambes et comment on avait obligé leurs camarades à les cuire et à les manger. Ils montrèrent les endroits sur leurs bras, les muscles fessiers et les cuisses, où l'on avait tranché dans leur chair.

Je dis bien : faites confiance à votre cœur. C'est de tous les organes de votre corps l'un des plus robustes et des plus résistants. Les maladies cardiaques sont appelées, certes, l'Ennemi Public n° 1, mais c'est un ennemi que vous pouvez fort bien réduire à l'impuissance, à la seule condition de le vouloir. Au cours des derniers quinze ou vingt ans, notre connaissance des affections cardiaques et de leurs méfaits s'est énormément accrue. Avec un régime alimentaire bien compris, une certaine surveillance médicale et une bonne dose de confiance en la solidité de votre cœur, vous pouvez assurer à cet organe au moins un siècle de vie active et pleine d'énergie. Votre cœur, lui, veut vivre; il vous le dit constamment. Ecoutez donc sa voix calme et régulière, et accordez-lui la collaboration qu'il vous demande.

Gayelord Hauser : Vivez jeune vivez longtemps. (Paris, Correa, 1950).

Ils racontèrent les cas où le cœur de leurs camarades assassinés avait été arraché et montré, en guise d'avertissement, aux « hésitants »; les cas où l'on avait jeté des hommes vivants dans des fosses d'aisance afin qu'ils s'y noient; les cas où le corps d'autres, qui avaient été assassinés, avait été enterré dans ces fosses.

W. Burchett et A. Winnington : Camps de la Mort en Corée. (Paris. La Nouvelle Critique, n° 55, mai 1954).

1954

Belgique comme il se doit : RENTRÉE DU COUTEAU



On en revient au Poignard!

- Les troupes américaines et les arches ont certainement une grande importance stratégique, mais les forces communistes en Corée ont montré que le couteau dans la guérilla peut très souvent harceler les troupes, saboter les installations et ébranler la peur.
- Aussi les troupes américaines en revenant à la plus ancienne arme - le poignard - pour les combats corps à corps.
- Il est donc indispensable que tous les combattants soient initiés au combat corps à corps.
- L'enseignement du combat corps à corps comprend :

1. L'étude de la technique.
L'expérience a prouvé qu'il fallait enseigner les exercices en décomposant.

N.B. Voir leçons établies par le Bureau Sport QG 1 Corps.

2. La pratique d'exercices physiques en vue de développer la musculature des bras, du tronc, de l'abdomen et du dos.

N.B. Le but essentiel des "Applications n° 3" est de réaliser le développement de cette musculature.

Men komt terug tot de dolk!

- De zware kanonnen en de vliegtuigen hebben heel zeker een zeer groot strategisch belang, maar de kommunistische strijdkrachten op Korea hebben getoond dat het gebruik van de dolk in de guerrillastrijd heel dikwijls doeltreffend is bij het aanvalen van troepen, bij het saboteren van installaties en het eisen van de schrik.
- Aldus komen de Amerikaanse troepen terug tot het gebruik van een der oudste wapens - de dolk - voor het lichaam-tot-lichaam-gevecht.
- Het is dus noodzakelijk dat al de strijders in het lichaam-tot-lichaam-gevecht opgeleid worden.
- Het onderwijs van het lichaam-tot-lichaam-gevecht bevat :

1. De studie van de techniek.

De ondervinding heeft getoond dat de oefeningen ontbonden moeten aangeleerd worden.

N.B. Zie de lessen samengesteld door het Sportbureau MK 1 Corps.

2. De praktijk van lichamelijke oefeningen met als doel de spieren van de armen, van de romp, van de buik en van de rug te ontwikkelen.

N.B. Het voornaamste doel van de "Toepassingen n° 3" is de ontwikkeling van deze spierbundels te verzachten.

Gedrukt in 1954 op 10 x 15 cm
Inhoud 100 blz.

(Affiche éducative à l'usage de l'Armée belge)

MÉFIEZ-VOUS DES OREILLES ENNEMIES VOUS ÉCOUTENT MAIS ELLES N'ENTENDENT PAS

LA LÉGENDE DORÉE (suite et fin)

Le siècle a connu quelques grands incendiaires. Ils sont morts aujourd'hui, ou bien s'achèvent devant le miroir, dans une quelconque épicerie. En 1954, des poètes (comme ils disent) font le trottoir sur une plage obscure; ils s'assemblent, se ressemblent; entre deux passes mangent la soupe avec l'abbé Pierre : il faut bien huiler le robot. Avant de se mettre à table, notre nouveau Jésus annonce une revue : *Faim et Soif*. On sait depuis Rockefeller que la philanthropie rapporte gros. Bon appétit, Messieurs les clochards et à bas les riches, comme dit l'autre, le Pacelli sur son trône d'or.

Un peu partout, la jeunesse (comme elle dit) découvre sous une poussière lourde de trente années quelques couteaux émoussés, quelques bombes désamorcées qu'elle lance en tremblant sur la racaille complice, qui la salue de son rire gras.

Mais au cœur d'un Paris intellectuel, tout fier de ses fanfares de paroisse, de ses glas, de ses loques, il nous plaît de distinguer et de saluer une voix qui n'est pas celle de l'habituelle complaisance, une voix exemplaire dont les inflexions humaines, sous les décombres universelles, ont

comme la saveur du miracle :

« Malgré ce calendrier de 1793 qui essayait d'imposer un autre style, le mot déplaisant de « saint » continue de salir les murs d'une multitude de rues parisiennes dont il commande l'appellation.

« Depuis quelques mois nous nous rasons à mener campagne pour la suppression de ce vocable, dans la correspondance comme dans nos conversations.

« Les noms des rues sont passagers. Qu'est-ce que l'avenir en gardera sinon peut-être, pour mémoire, l'Impasse de l'Enfant Jésus ? (15^e arrondissement, métro Rasteur.)

« L'administration des P.T.T. se soumet dès à présent au vœu de son public : les lettres parviennent boulevard Germain ou rue Honoré.

« Nous invitons la partie saine de l'opinion à soutenir cette entreprise de salubrité publique. »

Voilà, entre autres, ce qui peut se lire dans POTLATCH. (Rédaction : Mohamed Dahou, rue de la Montagne Geneviève, 32, Paris V^e.)

Les feuilles tombent, mais les racines sont bien plantées.

Le Langage châtié et le



TABLE DES ILLUSTRATIONS

Aurélia	Couverture
Jane Graverol. Le Lan-	
gage des fleurs	5
Les Dessous de l'image:	
Cranach (Eve, Vénus)	
— Le Pérugin (Mado-	
ne) — Botticelli (Vé-	
nus) — Fougeron	
(Trieuse) — Greta	
Garbo (Christine de	
Suède, Marguerite Gau-	
tier, Mata-Hari) —	
Memling (Madone à	
l'enfant) — Le Titien	
(Vénus et le Joueur	
d'orgue) — Ecole de	
Fontainebleau (Ga-	
brielle d'Estrées et la	
duchesse de Villars) ..	18-19
De profundis cantavi	21
Le Gant de Koltchak	30
La Rentrée du couteau ..	35
Le Langage châtié. Couverture	

LES LÈVRES NUES

Revue trimestrielle
N° 3 — Octobre 1954

REDACTION :
Marcel Mariën,
28, rue du Pépin, Bruxelles.

ADMINISTRATION :
Jane Graverol,
55, rue de la Concorde,
Verviers (Belgique).
C.C.P. n° 3645.35.

DEPOSITAIRE
POUR LA FRANCE :
Le Soleil dans la Tête,
10, rue de Vaugirard, Paris 6°.
C.C.P. Paris 9758-73.

PRIX : 30 francs belges
210 francs français.

ABONNEMENT (4 numéros) :
100 francs belges
700 francs français.

IMPRIME EN BELGIQUE

LES LÈVRES NUES



SOMMAIRE

MARCEL MARIEN. Le Clair-obscur.

Le Chemin de la croix (II).

PAUL NOUGE. L'Écriture simplifiée.

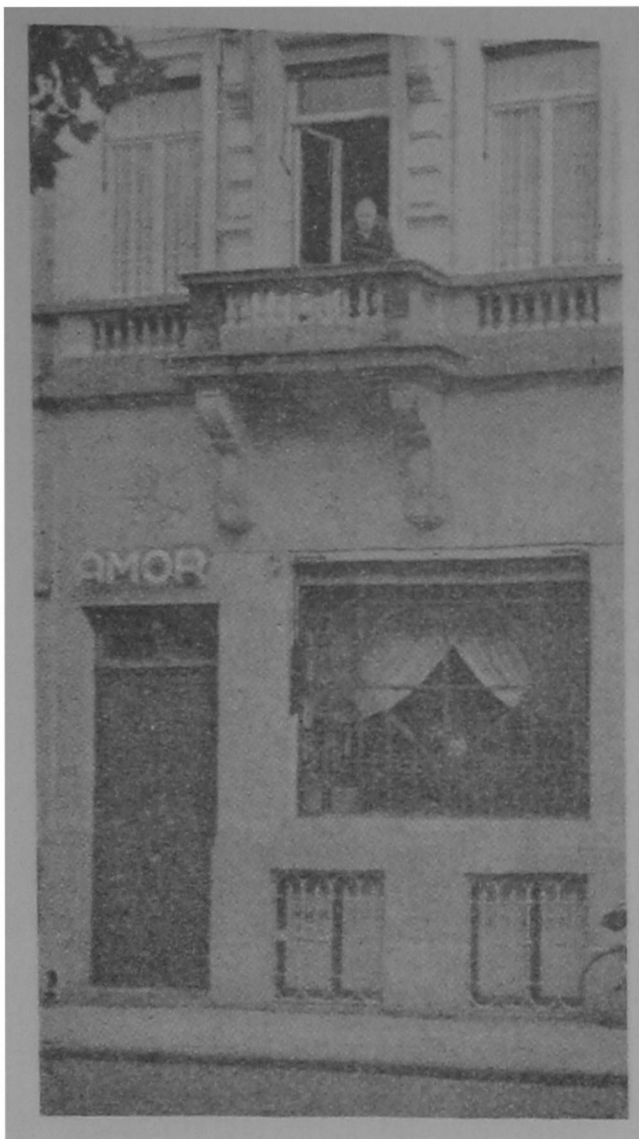
Le Mur de Léonard.

**La Vie quotidienne, parisienne, en musique,
en rose et littéraire.**

Le Coup de pied au cœur.

Le Hasard objectif.

LE COUP DE PIED AU C Œ U R



Une gravure de Mars représente des jeunes filles assises, en maillot, sur une plage de sable fin. « Que faites-vous là ? » demande la mère ; et les jeunes filles répondent : « Nous faisons des cœurs ». Il est exact que l'empreinte d'un siège nu ou étroitement gainé ressemble à un cœur de carte à jouer.

Les empreintes de siège ne sont pas exceptionnelles. On les trouvera dans le sable, dans la terre meuble, dans la neige, et, essentiellement, dans la poussière des bancs. Il est curieux qu'elles aient été jusqu'ici très peu utilisées. On peut les identifier par leurs dimensions. Elles peuvent aider à reconstituer la scène du crime, notamment en ce qui concerne l'attente du malfaiteur, ou l'installation du complice chargé du guet.

(Docteur Edmond Locard. La Police et les Méthodes scientifiques. Paris, 1934.)

...et celle qui me rendra heureux vit déjà. Mon mari buvait, voilà déjà cinq ans. Je vis seule. Je ne sais s'il s'agit d'un voleur ou d'un renard : je suis une jeune fille. Il paraît que l'armée n'autorisera pas notre mariage. Mon fiancé venait d'être tué dans un accident d'auto. Je pense aussi au Prince Charmant, la vie n'est pas un roman. je n'ai que trente-quatre ans. Je suis assise quelque part, j'adorais mon mari. J'aime Emile; j'aime les zinnias pour la beauté de leurs fleurs, j'aime un jeune homme de vingt-cinq ans. Je suis désespérée. je suis veuve depuis huit ans. je suis encore une jeune fille. Je suis un peu embarrassée. Puis-je déclarer cet enfant sous mon nom de jeune fille ? Ma jeune sœur est follement amoureuse de mon mari. Constatant l'inutilité de mon existence, je travaille sans boudier à l'ouvrage. J'ai tant d'affection à donner, je suis charpentier de mon métier, je vais avoir un enfant de mon amant. J'ai dix-neuf ans et ce jeune homme est également le mari de ma fille. J'ai les cuisses très minces, la montagne m'attire. Une femme peut-elle assurer quelqu'un de ses hommages dans une lettre ? Aidez-moi à retrou-

ver Emile. Mariée et séparée de fait de mon mari, vingt-neuf ans de bonheur, et bien que très attirée par lui, je vais avoir un second bébé. Nous nous aimions, Elvire et moi. J'ai connu Simone alors qu'elle était toute jeune. Cela saute aux yeux, mais il y a dans ma maison, Julien. Mon mari a fait un accroc à son imperméable, je suis désespérée, je ne parviens pas à rencontrer un homme. Comment nettoyer une peau de chamois ? Agée de vingt ans, je ne sais plus sur quel pied danser. J'ai des chaussures qui craquent et j'ai soigné ma vieille maman aveugle : je rêvais à seize ans. Je n'ai que trente ans, une froideur exagérée envers mon mari, j'ai fait la connaissance d'un homme marié et je me suis marié à dix-huit ans. J'ai été aimée mais le fait d'avoir le col de l'utérus très petit, que vais-je devenir ? Emile. J'ai compris qu'il fallait que j'agisse, je suis commerçante et celle qui me rendra heureux. J'ai trente-cinq ans et un petit garçon. J'essaie de sourire, je regarde la vie avec des yeux nouveaux, j'ai peur qu'il me garde par pitié, sa femme est malade du cœur. Ne pouvant supporter les gants de caoutchouc, je ne m'ennuie jamais. J'ai le teint brouillé; triste sort que le mien, j'avais vingt ans. Bien que je sois mince de corps je vais être maman pour la première fois; ma poitrine a perdu de sa fermeté, je me ronge constamment les ongles. Je me vois heureux près d'une femme simple, depuis l'âge de trente ans, j'ai soixante-neuf ans, le temps commence à me paraître long; croyez-vous que mon bonheur soit vraiment menacé ?

Tous droits réservés :

M ^{me} S. (de Biarritz).	« Jeune maman embarrassée ».
Lisette (d'Eure-et-Loir).	« Une ignorante de Versailles ».
« Toujours plus haut ».	Loreda K.-T. (de Haïti).
« Fleur fragile » (de Maubeuge).	« Une Rochefortaise ».
« Une vie infernale ».	Alina (de Tours).
« Un conte bleu ».	« Tristesse » (de Poitiers).
« Une vie toute droite ».	Maman Léa (de Caen).
« L'envie de pleurer ».	Jeannine (du Rhône).
« On ne vit pas de souvenirs ».	Eva D. (du Tréport).
« Il était une fois » (de Poitiers).	Denise (de la Guadeloupe).
« Mon seul amour » (de Perpignan).	Pauvre Ludovik (de la Sarthe).
Lorène (de Vaucluse).	Etc. etc.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Les Valeurs plastiques	Couverture
La Chair, la Pierre, le Verre et les Symboles	1
Le Résultat de l'enquête	11
Jane Graverol : Les Mille et une Nuits	19
Gilbert Senecaut : La Première Pierre	38
La Paix éternelle (Paris, Musée des Arts-et-Métiers)	43
Marcel Mariën : Le Droit de réponse	Couverture

LE MUR DE LÉONARD

S'il y eut jamais un génie de l'expérience, ce fut Léonard.

« Ce n'est pas, affirme-t-il, l'expérience, mère de tous les arts et de toutes les sciences, qui trompe les hommes, mais bien l'imagination qui leur promet ce que l'expérience ne peut donner. L'expérience est innocente, mais nos désirs insensés et vains sont criminels. En séparant le mensonge de la vérité, l'expérience nous enseigne à aspirer vers le possible et à ne pas rechercher, par ignorance, l'inaccessible, afin de n'être point déçus dans nos illusions et réduits au désespoir. »

S'il ne néglige aucune occasion de faire des recherches d'application de forces, combinée avec des imitations d'apparences formelles, c'est que là il retrouve précisément l'expérience dans un cadre possible, et partout guidée et soutenue par des modèles. La limite sera atteinte quand il aura obtenu, soit en peinture, soit en mécanique, la ressemblance avec l'objet qu'il s'évertuait à imiter.

C'est en fonction de la timidité de cette chasse, et parce qu'il assigne à la peinture des frontières, que celle-ci lui fit éprouver les supplices que dénoncent ses confessions. Il quitte sans remords le panneau inachevé, pour s'absorber dans des travaux qui masquent à peine les simples secrets qu'il choisit d'éclairer. Une hache deviendra une machine à hacher; un homme, un automate; une oreille, un tube qui la prolonge; un oiseau, une machine à voler, à peine moins puérile que les ailes d'Icare.

Comparons à ces mannequins, à ces choses articulées, les moindres élans de Uccello, de Carpaccio, de Francesca lorsqu'ils poussent leur art au-delà des dogmes picturaux de leur époque.

Du reste, Léonard oublie bientôt le but que se proposait l'in-

vention, tout comme l'émotion d'où naquit l'œuvre peinte. En face du panneau blanc, il ne s'acharnera plus qu'à organiser la mécanique en soi, ou à perfectionner ses moyens techniques.

Complètement insensible aux résultats que ses machines permettront d'atteindre, il inventera une bombe atroce avec la sérénité qu'il mettra à modeler, avec la même raideur d'esprit, une tête d'ange ou de madone.

PAUL NOUGÉ

LA VIE PARISIENNE

Céline relevant son jupon
Ne fut jamais très attrayante
Mais pour le qu'en qu'en dira-t-on
Pauline est assez excitante
Quand l'homme empoigne ce joujou
C'est étonnant tout ce qu'il ose
Soudain il met la vie en cause
Il pleure danse et crie au fou

Kafka Kafka
Sous ton marteau mon âme
Kafka Kafka
De volupté se pâme
Kafka Kafka
Plus adroit qu'une femme
Je charme tout
Par mon gentil kafkou

Eugenie est en maison
Katherine dans l'écurie
Dominique en pâmoison
Contemple une boucherie
Mais il ne faut chercher beaucoup
Si l'on essaie d'y voir clair
Dans leur petit pipeau de fer
Le Néant souffle de partout
Au refrain

Elise dans son ménage
N'a jamais connu le repos
Françoise attend le mariage
Robertte ce soir fait dodo
Si elles vont pour gagner des sous
A Saint Bottin ou aux Arènes
On ne pense vraiment pas à des reines
Mais aux rênes à leur mettre
au trou

Au refrain

Musique
d'Henri Chatau-Froufrou.

LE CLAIR-OBSCUR

I. Introduction à la Méthode du Docteur d'Allioli

Nous nous proposons de tirer (provisoirement) de l'oubli le *Nouveau Commentaire littéral, critique et théologique avec rapport aux textes primitifs sur tous les Livres des Divines Ecritures*, ouvrage monumental du Docteur J. F. d'Allioli, publié à Paris en 1861, par Louis Vivès. Cette Somme, dans la traduction (de l'allemand) de l'abbé Gimaréy, est précédée d'éloges en latin, prolixes, confus et, peut-être bien, illisibles. Aussi, pour l'édification du lecteur, nous avons cru préférable de recourir directement à l'œuvre du Docteur d'Allioli, au mépris de toute autre exégèse.

Du Pentateuque à l'Apocalypse, l'on eut pu hardiment laisser au hasard le soin de glaner les merveilles. Si nous avons choisi un fragment déterminé : le Cantique des Cantiques, c'est peut-être parce qu'il a été, plus que tout autre, l'occasion de mille intelligences douteuses. Ainsi, on ne pourra que mieux juger de l'adresse avec laquelle le Docteur d'Allioli, déjouant tous les pièges, a pris soin de dissiper à jamais, sur ce point délicat, toute incertitude, toute équivoque et jusqu'au plus infime malentendu.

Mystères

1

Qu'il me donne un
baiser de sa bouche.
(I, 1)

2

J'ai cherché dans
mon lit durant les

Clés

1

Saint Bernard enseigne comment on arrive peu à peu au baiser de la bouche de Jésus-Christ. Tombez d'abord à terre, dit-il, pour embrasser les pieds de Jésus : lavez-les de vos larmes, et ne vous relevez pas avant qu'il vous soit dit : Vos péchés vous sont remis : alors vous pourrez embrasser les mains (afin de recevoir de ces mains les grâces nécessaires pour la pratique de toutes les vertus); enfin peut-être pourrez-vous aussi (je le dis en tremblant) oser, non pas simplement considérer la bouche de sa divine majesté, mais encore l'embrasser (afin d'arriver à une parfaite union).

2

Le bien-aimé ayant de nouveau quitté son épouse, et enflammé l'ardeur de ses désirs, elle

nuits celui qu'aime
mon âme; je l'ai
cherché, et je ne l'ai
point trouvé. (III, 1)

3

Mon bien-aimé pas-
sa sa main par l'ou-
verture; et mes en-
traîles furent émues
au bruit qu'il fit.
(V, 4)

4

Je me levai pour
ouvrir à mon bien-
aimé; mes mains
étaient toutes dégout-
tantes de myrrhe, et
mes doigts étaient
pleins de la myrrhe
la plus précieuse. (V,
5)

5

Les jointures de vos
cuisses sont comme
des colliers travaillés
par la main d'un ou-
vrier. (VII, 1)

en ressent les douleurs, surtout sur sa couche
solitaire; elle cherche son Epoux, et ne le trouve
pas. Dans le sens plus relevé, les saints Pères
et les Interprètes entendent par ces nuits dans
le lit, les ténèbres de l'esprit, dans lesquelles
l'âme tombe, aussitôt que son Epoux bien-aimé
la prive de sa présence.

3

L'ouverture de la porte, pour retirer le verrou
et l'oindre avec de la myrrhe odorante. En
Orient, on avait ordinairement à la porte de
simples verrous de bois, que l'on ouvrait aisé-
ment, et les amants avaient coutume d'oindre
les portes de leurs amantes avec des choses odo-
rantes, comme cela se pratiquait également
chez les Romains.

Au bruit qu'il fit : à son toucher. — Lorsqu'il
toucha la fermeture, tout en moi fut fortement
ému d'effroi, d'admiration et de tendresse. Dans
le sens plus relevé : Ayant refusé de condes-
cendre aussitôt aux désirs de mon Epoux, dans
son amour, il voulut venir à mon secours par
sa grâce, éclairant mon intelligence, enflam-
mant ma volonté, et, de cette manière, se
frayant, pour ainsi parler, par les puissances
de mon âme, un accès auprès de moi. Me sen-
tant ainsi touchée par sa grâce divine, mon
cœur ne put plus résister, et je me disposai à
lui ouvrir la porte. — Dans le texte hébreu, on
lit : et mes entrailles furent émues à son sujet.

4

L'Epouse, touchée intérieurement par l'effi-
cacité de la grâce, se lève de sa méditation pour
s'adonner à la vie active, et ouvrir, à son bien-
aimé, par la parole et l'action, quelque mortifi-
cation qu'il puisse lui en coûter, la porte de son
cœur. L'Epoux, ainsi qu'il est marqué par la
myrrhe dont il oint la porte, avait fixé son
attention sur la nécessité de l'abnégation et de
la mortification d'elle-même. Elle se rendit au
signe qu'il lui donna, et elle entreprit les œu-
vres pénibles de son service extérieur pour le
salut du prochain, ainsi qu'il est figuré par ses
mains, d'où la myrrhe découlait. — Dans l'hé-
breu : ...et mes doigts étaient pleins de myrrhe
sur la poignée du verrou.

5

C'est-à-dire la courbure de vos hanches est
comme les anneaux d'une chaîne. — Selon le
langage de l'Ecriture, les enfants naissent des
reins ou des cuisses, et c'est pourquoi, dans le
sentiment de saint Jérôme et d'autres saints
Pères, il est ici fait allusion à la fécondité spiri-
tuelle de l'Epouse de Jésus-Christ.

Votre nombril est une coupe faite au tour ou il ne manque jamais de liqueur à boire. (VII, 2)

Votre taille est semblable à un palmier... (VII, 7)

...et vos mamelles à des grappes de raisin. (VII, 7)

J'ai dit : Je monterai sur le palmier, et j'en cueillerai des fruits : et vos mamelles seront comme des grappes de raisin, et l'odeur de votre bouche, comme celle des pommes. (VII, 8)

Fuyez, ô mon bien-aimé ! et soyez semblable à un chevreuil et à un faon de cerfs sur les montagnes des aromates. (VIII, 14)

Votre sein est comme une coupe pleine, qui offre toujours de nouvelles jouissances. — Le nombril est une image de l'âme, d'où le sens plus élevé est : Votre âme est constamment abreuvée de la sagesse céleste. Comme l'enfant tire sa nourriture de sa mère au moyen du nombril, de même notre âme tire sa nourriture de l'Eglise, notre mère, au moyen de l'Esprit-Saint agissant par l'efficacité des sacrements. — Dans l'hébreu : ...comme une coupe ronde, qui ne manque jamais de vin mélangé (1).

L'accroissement des âmes pieuses dans la vertu est figuré par l'accroissement du palmier.

Les mamelles et le vin sont des figures de l'amour.

Je me suis proposé. Le séducteur fait maintenant à l'Epouse une proposition formelle accompagnée de vives instances de s'abandonner à lui. — Selon d'autres, c'est l'Epoux qui parle.

L'Epouse, à ces mots, est saisie d'effroi, voyant qu'elle n'est plus seule témoin de ce qui se passe en elle, et elle conjure son Epoux de fuir avec elle sur les montagnes, d'où s'exhalent les doux parfums. — Dans le sens plus relevé, c'est là une expression des désirs de l'âme tout appliquée à Dieu et dans une union totale avec lui, laquelle soupire après le moment où, dégagée des liens du corps, il lui sera donné d'être avec Jésus-Christ et de s'envoler avec lui vers les régions célestes. Ce désir étant le fruit de l'union parfaite avec l'Epoux divin, et le plus haut degré de perfection où l'on puisse atteindre durant cette vie terrestre, l'on voit ainsi pourquoi il forme la conclusion du cantique de l'amour divin.

(1) Ici, le Docteur d'Allioli renvoie à Salomon (Proverbes, III, 8) : « Ainsi votre chair sera saine, et l'arrosement pénétrera jusque dans vos os », — qu'il commente ainsi : « Car ce sera là la santé de votre ombilic, et l'irrigation de vos os. Cela tournera à l'avantage de votre âme et de votre corps. L'ombilic et les os marquent, dans un sens proverbial, l'âme et le corps ». Après quoi le Docteur renvoie encore à Job mais nous sommes dans le sentiment qu'un seul détour suffit.

II. De la Théologie considérée comme un des Beaux-Arts

L'on discerne maintenant à quels usages vouer la méthode du Docteur d'Allioli, tant cette méthode, par son élasticité, sa fécondité inégalables découvre un champ d'application vraiment illimité. Non moins que l'art, par la même occasion, de se jouer de tout obstacle, de vaincre toute résistance, de passer avec aisance de la lumière la plus crue à la pénombre bienheureuse, et, s'il le faut, aux plus denses ténèbres.

Les trois textes dont on a tenté ci-dessous l'interprétation, pouvaient paraître, sous leur aspect littéral, quelque peu obscurs. Ainsi élucidés, on appréciera à leur juste valeur les bienfaits et l'excellence de la méthode. Ces trois révélations de l'écriture, si on les emprunte au magazine « Ciné-Revue », ce n'est pas fortuitement, il faut bien le souligner. En effet, malgré ses allures profanes, cette publication ne saurait faire longtemps illusion. L'emploi de certains mots rares, tels que : mystère, secret, dessous, confession, confidence, y est par trop fréquent pour que l'on puisse douter longtemps de cette intervention divine dont on sait qu'elle n'affectionne rien tant que les plus humbles organes pour se faire connaître. A ce propos, que l'on veuille bien se rappeler les apparitions de la Vierge à des déficients (Anglaise de Sagazan), à des simples d'esprit (Bernadette Soubirous), à des militaires (Jeanne d'Arc), etc. etc.

Mystères

1

Mari Blanchard a confié à des amis pourquoi elle avait pour habitude de dormir nue : « Quand on met un pyjama, on le détériore. Moi, je suis économe ».

Clés

1

Il s'agit bien (au diable l'élosion !) de Marie, mère de Dieu. L'épithète « Blanchard » est d'une interprétation peut-être plus délicate. Elle pourrait dériver de « blanchâtre », par quoi il serait fait allusion à l'immaculée conception, symbole de la blancheur. Or, comme la blancheur ici n'a point l'apparence d'être absolue, nous sommes dans le sentiment que l'épisode de la vie de Marie évoqué ici se situerait avant l'Annonciation, c'est-à-dire avant le temps où cette tendance à la blancheur, bien que virtuelle, n'eût point encore, par les faveurs du Saint-Esprit, trouvé le canal par lequel il lui fut donné de se parfaire.

Cette hypothèse n'exclut pas cependant le rapport symbolique de cette épithète avec la destinée de quelques créatures qui choisirent ce nom pour s'illustrer dans la mémoire des hommes. Ce n'est donc pas par hasard que l'on relève ainsi au XVII^e siècle, un peintre du nom de Jacques Blanchard, auteur de la « Descente du Saint-Esprit » que l'on peut voir à Notre-Dame de Paris. (Inutile de souligner la coïncidence d'ouvrage et de sa situation.) Ce n'est pas tout cependant. La fin du siècle suivant nous révèle l'existence d'un certain François Blanchard, inventeur du parachute (para — qui prévient. — de la chute). Cette prudence de langage ne l'empêcha point du reste de mourir des suites d'une chute de ballon. (Allusion très nette à l'Assomption de Marie, malgré une apparente contradiction dans les directions empruntées). Pour la femme de ce Blanchard, Sophie, notons qu'elle trouva de même, en ballon, le repos éternel pour avoir tiré, du haut de cette chaire, un feu d'artifice.

Si l'on en vient maintenant au message de Marie, dont l'écriture établit qu'elle l'a transmis à quelques âmes pieuses, il apparaît comme une protestation contre la coutume honteuse de porter le pyjama, vêtement d'origine païenne, comme on sait, puisqu'il nous vient de l'Inde, où les deux sexes le portent indifféremment sur la voie publique, au point qu'on ne peut les distinguer l'un de l'autre; d'où il doit nécessairement résulter une invite grave à l'inconduite. « On le détériore » est à interpréter naturellement à rebours. Usant d'une métonymie, la Vierge veut dire que c'est de soi qu'il s'agit, non du vêtement, du contenu et non pas du contenant : c'est son âme qu'à se vêtir de cette manière incongrue l'on détériore, l'on incline à la tentation, l'on souille. Par « économe » (du grec : « oikonomos » : « oikia », maison et « nomos », règle), Marie entend qu'il faut une règle dans la maison, qu'il faut mépriser toutes voiles fallacieuses pour entrer dans l'Eglise, notre mère, c'est-à-dire tout nu comme en fut sorti. (1)

2

Marilyn Monroe tournait une scène sous la direction d'Otto Preminger. Il lui dit à un certain moment : « Marilyn, pour cette scène, je veux bien que tu continues à rouler l'arrière-train et les

2

« Marilyn Monroe » va de soi : Marie lys de lin (c'est-à-dire la pureté mise à la portée de tous par l'industrie); Monroe, altération anglo-saxonne de « mon rouet », complète le sens de façon que l'on peut entendre « Marie, lin tissé de mon rouet ». Le sens littéral de l'intervention de Marie par le canal d'un médiateur (quelque prêtre, sans doute) pourrait être qu'il ne suffit pas de briller pour être d'or, qu'à la beauté du corps il faut adjoindre celle de l'âme, que l'on

(1) Cf. Saint Augustin qui nomme la nudité le vêtement de l'innocence.

épaules autant que tu veux, mais il faudrait que tu roules un peu la voix aussi ! »

ne décèle que par la parole. Mais dans un sens plus relevé, on discerne qu'il est fait ici allusion non à une créature charnelle mais à un vaisseau sur la mer (cette comparaison a d'ailleurs déjà été mise au jour par Baudelaire), vaisseau qui de la poupe (arrière-train par analogie avec la démarche des mortelles) à l'épaule (terme de marine qui désigne le renflement des formes de l'avant des anciens navires) roule sur la mer agitée de la vie (la scène). Il faudrait, dit le prêtre qui parle dans le symbole, que non contente de triompher de la mer tumultueuse des passions, tu roules (au sens familier de « duper ») la voix (la vigueur vénérienne) (1). Le sens est donc : il ne convient pas seulement de vaincre la vague molle mais d'éviter aussi l'écueil dur et, comment dire, pointu.

3

Dans une étude intitulée : « Marlène Dietrich, la Femme éternelle », le commentateur Joë van Cottom écrit à son propos : « C'est sa légende qui lui permet d'être, un jour, une grand-mère souriante et le lendemain une artiste surprenant le public par l'audace provocante de ses toilettes sur la scène d'un night-club. (Ainsi, son apparition, vêtue d'un corsage transparent, sur la scène du « Sahara » de Las Vegas le 15 décembre 1953, fit sensation.) ».

3

Marlène, Marie — lène (du latin « lenis » = doux). Dietrich (de l'allemand : « Die Trike », les trucs, les artifices). C'est-à-dire : Marie n'ayant que la douceur pour tout artifice. Toutefois on peut songer aussi à l'anglais « trick » et au pronom « thee », toi, de sorte qu'à la faveur d'une petite contorsion syntaxique l'on en arrive à « ton truc ».

Dans le « Dictionnaire de Théologie » de l'abbé Bergier (Besançon, 1827) on peut lire à l'article « légende » : « Légende : vie d'un martyr ou du saint dont on faisait l'office, ainsi nommée parce qu'on devait la lire (legenda erat) dans les leçons de matines et dans le réfectoire d'une communauté ». Il est donc clair ici que « légende » signifie « vérité », de par l'autorité du verbe. Cette vérité permet à la douce Marie d'être tantôt grand-mère tantôt une jeune femme qui, par ses attitudes aguichantes, rend l'ascèse de ses fidèles plus difficile et plus méritoire au cours de réunions nocturnes (night-club). Faisant flèche de tout bois, on voit que Marie ne craint pas d'emprunter parfois le masque trompeur de l'inconduite pour nous rappeler à la vertu. L'abbé Bergier (op. cit.) nous éclaire également sur le sens du mot « apparition » : c'est l'action, écrit-il, « par laquelle un esprit, tel que Dieu, un ange bon ou mauvais, l'âme d'un mort, se rend sensible, agit et converse avec les hommes ». Nul doute n'est donc possible ici. Quant au corsage transparent, qui a pour tâche de faire entrevoir le sein de l'Eglise, cette transparence est bien faite pour

(1) Selon le **Glossaire érotique de la Langue Française** de Louis de Lande (Bruxelles, 1861), qui donne en exemple le distique suivant de Béranger :

Avec moi que de fois
Il a manqué de voix.

le mieux dévoiler, de sorte qu'il n'est pas besoin de chercher à ce propos quelques dessous très compliqués (1). Le choix du lieu est également des plus explicite : le Sahara (vox clamantis in deserto) qui marque la solitude de Marie et Las Vegas, c'est-à-dire les prairies (2) (cette opposition en soi constitue déjà une manière de miracle), non moins que le choix de la date : dix jours avant la naissance de Son fils, par quoi elle entendait peut-être nous rappeler les dix commandements (mais ceci est sans doute trop subtil).

Enfin, mais sous toutes réserves, nous proposons ici une interprétation audacieuse, mais révolutionnaire comme on verra, de l'épithète choisie par Marie dans le troisième Mystère. C'est que « Dietrich » pourrait provenir non de l'allemand ou de l'anglais mais du grec : « trikhê », qui signifie « triplement ». Par quoi l'on est aussitôt enclin à penser qu'il s'agirait d'une allusion à la Trinité Sainte, et dont le mystère bien connu trouverait peut-être sa résolution dans l'hypothèse suivante dont nous pensons qu'elle pourrait constituer le prélude d'une nouvelle Weltanschauung mariale.

En effet,

si Jésus - Dieu - le Saint-Esprit

et si Marie = mère de Jésus,

Marie = mère de Dieu mère du Saint-Esprit.

— la cause de la cause étant elle-même et de soi-même la cause.

De quoi l'on obtient, après mûre réflexion :

Jésus + Dieu - Saint-Esprit mères (ou mère) de Marie.

c'est-à-dire :

Dieu + Saint-Esprit + Jésus Marie.

ou encore :

Marie - mère de Marie.

En d'autres mots :

si 1 + 1 + 1 = 1

1 + 3 = 1 également.

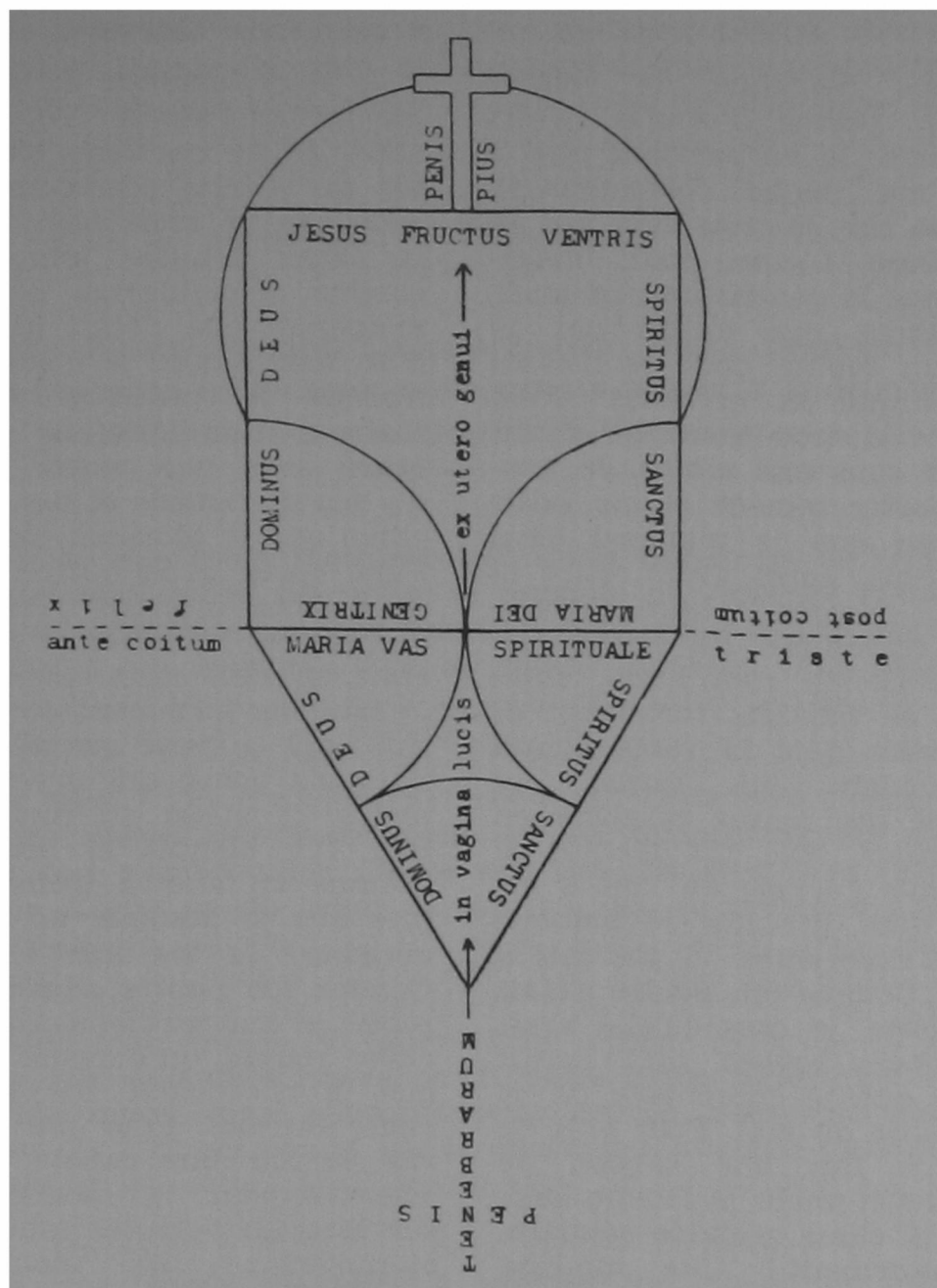
C. Q. F. D.

De sorte que l'on peut dès maintenant, et non sans vraisemblance, substituer au mystère de la Sainte Trinité, le mystère plus réaliste et plus précis du SAINT QUADRILLE (3), ce qui nous permet en outre de

(1) Cf. Armand Hoog : « Féminine, elle (la poitrine) peut se montrer nue sans danger ni pudeur, entre des étoffes plus faites pour dénuder l'instant que pour promettre une longue nostalgie... La poitrine qui se dénude, c'est maintenant, avec le visible, l'invisible qui se révèle, dans le regret ou l'exaltation. La nudité est devenue un signe métaphysique ». (Etudes Carmélitaines. Numéro spécial sur le Cœur, 1950, pp. 194-195).

(2) C'est du moins l'opinion de D. Gildo : Diccionario Español-Francés.

(3) Etymologie : Quadrille, jeu de cartes qui se joue à quatre, appelé aussi « jeu de médiateur ».



passer d'une théologie jusqu'à ce jour plane à une théologie dans l'espace, par là mieux défendue contre le venin de la science.

L'on verra maintenant, par la figure synoptique ci-dessus, à quelles conclusions architecturales il convient aussi de soumettre les églises, qu'il y a lieu désormais, pour qu'elles soient en harmonie avec la vérité nouvelle, de bâtir sens dessus dessous, la flèche posant sur le sol à l'exemple de la toupie.

III. Le Cheval de Troie

Nous avons vu comment passer de la clarté fallacieuse à la nuit qui apaise et qui illumine. Mais le chemin inverse n'est peut-être pas à négliger. Aussi bien le Docteur d'Allioli a pris soin de déchiffrer à tel point le langage que nous pouvons en toute tranquillité, de la clarté des abîmes resurgir maintenant, d'un seul et souple bond, aux ténèbres de la surface.

Je vous demande de vouloir bien me prêter l'oreille. Voici mes raisons. Je ne parviens plus à planter ma flèche correctement. C'est mon âge je crois bien, qui en est la cause. L'autre jour, imaginez, comme le gendarme gémissait, je m'aperçus que c'était par la faute d'un moine dont je n'avais pas remarqué la présence. C'est tout juste si mon talon ne s'était pas égaré sous une motte. Je tentai d'y porter remède et me saisis d'un chien que je plongeai dans l'étang. Puis, après avoir retiré la gueuse de dessous la bure, j'entrepris de corrompre les chairs. La gueuse était un rien aigre, assez sauvage. Je bandais fortement et j'introduisais déjà la verge quand voilà soudain ma queue qui m'échappe des mains et glisse en plein brasier. Elle fut bientôt si ardente que l'écume en vint à gicler. Je dois dire que je manque un peu d'expérience. Je me mis à réfléchir. Comme ma poutre s'était déjà dérobée, je crus qu'elle avait les tranchées rouges, qu'il seyait peut-être que je cherchasse de ce côté la cause du mal. Pour plus de sécurité je mis une capote. Je fixais attentivement la lacune lorsque, sur la chair veloutée soudain, quel étonnement ! Une mouche tout près de la mamelle, elle se touchait contre la muraille. De plus, elle était, je crois bien, trop ouverte du derrière ; si bien que lorsqu'elle bougeait de la croupe, un peu de rosée venait à s'échapper, qui s'imprimait en fines gouttelettes sur le sol. L'affection de la sole n'était pas telle cependant qu'elle me donnât de l'inquiétude. Mais dans le présent, c'était comme un étonnement à Golconde, une glace de l'orient, rien de moins qu'un gendarme sur l'Impératrice Eugénie. Comme d'avoir tant besoin je me trouvais un peu las, je laissai mon canard respirer à l'air libre. Après tout il était peut-être moins vicieux qu'il ne paraissait. J'avalai un gendarme et me remis ensuite à fouiller ma rigoleuse. Mais j'eus beau limer une heure durant, rien n'y fit. Je l'attachai

Je vous demande de vouloir bien me prêter l'oreille. Voici mes raisons. Je ne parviens plus à planter ma flèche correctement. C'est mon âge, je crois bien, qui en est la cause. L'autre jour, imaginez, comme le gendarme gémissait, je m'aperçus que c'était par la faute d'un moine dont je n'avais pas remarqué la présence. C'est tout juste si mon talon ne s'était pas égaré sous une motte. Je tentai d'y porter remède et me saisis d'un chien que je plongeai dans l'étang. Puis, après avoir retiré la gueuse de dessous la bure, j'entrepris de corrompre les chairs. La gueuse était un rien aigre, assez sauvage. Je bandais fortement et j'introduisais déjà la verge quand voilà soudain ma queue qui m'échappe des mains et glisse en plein brasier. Elle fut bientôt si ardente que l'écume en vint à gicler. Je dois dire que je manque un peu d'expérience. Je me mis à réfléchir. Comme ma poutre s'était déjà dérobée, je crus qu'elle avait les tranchées rouges, qu'il seyait peut-être que je cherchasse de ce côté la cause du mal. Pour plus de sécurité je mis une capote. Je fixais attentivement la lacune lorsque, sur la chair veloutée soudain, quel étonnement ! Une mouche tout près de la mamelle, elle se touchait contre la muraille. De plus, elle était, je crois bien, trop ouverte du derrière ; si bien que lorsqu'elle bougeait de la croupe, un peu de rosée venait à s'échapper, qui s'imprimait en fines gouttelettes sur le sol. L'affection de la sole n'était pas telle cependant qu'elle me donnât de l'inquiétude. Mais dans le présent, c'était comme un étonnement à Golconde, une glace de l'orient, rien de moins qu'un gendarme sur l'Impératrice Eugénie. Comme d'avoir tant besoin je me trouvais un peu las, je laissai mon canard respirer à l'air libre. Après tout il était peut-être moins vicieux qu'il ne paraissait. J'avalai un gendarme et me remis ensuite à fouiller ma rigoleuse. Mais j'eus beau limer une heure durant, rien n'y fit. Je l'attachai au bidet et il

au bidet et il ne me reste plus à attendre, pour fendre la raie et poursuivre la sole, que vous veuillez bien me prêter votre oreille. Mon fils viendra la prendre demain; vous le connaissez je crois : c'est mon cadet, le gendarme.

ne me reste plus à attendre, pour fendre la raie et poursuivre la sole, que vous veuillez bien me prêter votre oreille. Mon fils viendra la prendre demain; vous le connaissez je crois : c'est mon cadet, le gendarme.

Mais la démonstration juxtalinéaire n'est peut-être pas si convaincante que le lecteur n'en puisse venir à souhaiter qu'on lui prête patte blanche, que pour lui l'on découvre le pot aux gloses.

Sous réserve que toute manifestation de la parole ou de l'écriture n'a de sens que celui qu'on lui prête, le mystère qui précède comme peut-être bien sa solution, pour peu que l'on n'ait veillé à une légère différence d'accent, ce pourrait être le simple message d'un laboureur à quelque autre laboureur, qui, dans le langage le plus correct, lui demande de lui donner en prêt un versoir de charrue. Qu'il ait eu quelques ennuis avant de s'y décider, cela ne semble pas douteux. Mais quels ennuis au juste ? On n'y voit pas très clair. C'est qu'à l'examen de la charrue, les pièces de l'instrument et les hypothèses du mécanicien paraissent fort s'embrouiller. On ne sait pas très bien si le vice tient de l'âge, de la flèche ou du talon. Il est vrai que la présence d'un moine, cette boursoufflure qui vient au fer ou à l'acier, paraît indiscutable. Mais le laboureur s'il a quelque ingéniosité, n'en semble pas moins outillé de façon assez hétéroclite. Le voilà usant d'un chien; or c'est un fer plat qui provient d'un métier à tisser. D'un étang, mais on le destine à l'ordinaire aux enclumes nouvelles. Il parle d'une bure, c'est donc qu'il possède une forge; mais pourquoi cette gueuse, masse de fonte coulée en saumon (1) ? Et ces chairs (de la chaise des Anglais) bien mieux faits pour assujettir des rails ? Quel besoin aussi de les corroyer ? Est-ce parce que la gueuse n'est guère malléable, que trop riche en carbone elle se laisse mal travailler ? Mais il a beau tendre fortement, au moment où il enfonce une tringle, sa pierre à aiguiser (ou queue) lui échappe des mains et tombe dans la forge. Le brasier est intense au point que les scories du métal crépitent en s'éparpillant. On pense bien qu'une telle suite de contretemps décourage. Et que le laboureur en vienne à soupçonner ailleurs la cause de ses ennuis n'est pas pour étonner. Il se rabat donc sur son cheval. Est-ce la vérité ou le mépris qui le font ainsi s'exprimer sur l'animal, qu'il nomme sa poutre ? Du moins on apprend ainsi qu'il est petit, qu'elle est jument. Qu'elle se soit dérobée déjà, c'est ce qui arrive plutôt aux chevaux de course lorsqu'ils quittent brusquement la direction que leur impose le cavalier. Pour les tranchées rouges, on le sait, ce ne sont que coliques. Mais quelle idée, après avoir bandé la tête de l'animal, d'aller chercher celles-ci sous son sabot, dont la lacune est une partie ! La chair veloutée, c'est celle qui en recouvre tout le dessous et le coussinet plantaire. C'est là que le laboureur découvre un étonnement, c'est-à-dire, conséquence de quelque choc, un ébranlement du sabot. Ensuite, notons que du fer à cheval la mouche est un petit crampon et que la mamelle contiguë n'est pas de fer mais simple fragment de la corne. Que la pouliche présente un défaut de la marche, c'est ce que l'on peut entendre lorsqu'on dit qu'elle se touche, la muraille n'étant ici que le pourtour extérieur du sabot. Si le laboureur en vient après à constater que sa cavale est trop ouverte du derrière, c'est une

(1) Pas le poisson : l'autre.

façon de designer un vice d'aplomb et rien d'autre; et la rosée n'est pas celle des poètes ou des amants mais du sang sereux qui suinte de la sole du cheval quand le pied a été pare trop justement. Ici notre laboureur devient brusquement lyrique et on ne sait vraiment pourquoi il s'en va chercher des métaphores qui n'en seraient pas dans la bouche d'un joaillier pour qui un étonnement est un défaut qui diminue la valeur d'une pierre précieuse, une glace, une tache sur ces mêmes pierres et l'Imperatrice Eugénie, non une dame de quelque rang, mais un diamant fameux. Que le laboureur soit fatigué après ces efforts, on le comprend, et s'il passe de la poutre au canard, c'est qu'il n'aime point se répéter ou encore que son cheval ne lui inspire qu'un médiocre respect. La rigoureuse, on s'en doutait, est une sorte particulière de charrue, qu'après une heure de nouvelles tentatives infructueuses, l'homme assujettit à son bidet. (Somme toute, c'était peut-être bien un cheval mieux fait pour la course que pour le trait et notre homme a ses raisons de s'en méfier.) Pour retourner à ses sillons et achever le travail de sa terre assolée, il arrive — mais comment ? — à la conclusion que tous ses malheurs lui viennent de l'oreille. Il enverra donc son fils la chercher, son fils qui est gendarme, c'est-à-dire un authentique membre de la gendarmerie, et non pas, comme on pourrait croire, la partie de la charrue qui gémissait sous le moine ni la fêlure d'un diamant ni le hareng saur dont le père, pour reprendre quelques forces, s'était, si l'on peut dire entre la paille et la poutre, restauré.

IV. La Suite dans les Idées

L'on saisit maintenant l'erreur profonde de tous ceux qui condamnaient la religion chrétienne sur la foi de quelques apparences, de quelques contradictions trop évidentes pour n'être point trompeuses.

Aimez-vous-les-uns-les-autres, cette ardente maxime, que de méprises n'a-t-elle suscitées, alors qu'il est pourtant bien établi, par une tradition deux fois millénaire, qu'il ne la faut point entendre dans son sens littéral (par trop lesté d'ailleurs) mais comme un subterfuge habile qui permet aux meilleurs d'user de tous les sévices, traquenards, fourberies, félonies, dommages qu'ils nourrissent à l'endroit de leurs candides subalternes.

Quant au fameux *Tu ne tueras point*, et que des sots ont naïvement opposé à l'attitude sagace et infaillible des papes bénissant les armées, comment n'a-t-on pas compris tout de suite qu'il ne s'agissait là que d'une sorte de cri de guerre destiné à abuser la confiance de l'adversaire, à le démoraliser par la perplexité dans laquelle ne manque jamais de le plonger ce contraste permanent entre nos paroles et nos actes. L'on appréciera aussi la subtilité particulière du verbe en l'occurrence, cet hexamètre se prêtant admirablement, par la vigueur de ses six syllabes martiales, à scander les coups que l'on assène à l'ennemi. Tout en marquant l'âme évanescence de la victime d'une sentence ultime et instructive, on la soustrait par la même occasion à toute velléité ultérieure d'homicide : — « Tu ne tueras point, en effet,

puisque je t'en ôte à tout jamais les moyens ». — Profonde prophétie !

On le voit, les occasions ne manquent pas de faire jaillir la lumière. Mais comme il n'entre pas dans notre dessein de consacrer, à l'exemple du Docteur d'Allioli, vingt ans à de pareilles recherches, nous laissons au lecteur le soin de poursuivre la tâche que nous n'avons pu ici qu'ébaucher, et qui consiste, au gré d'un balancement riche en surprises, à passer sans fin du mystère à la clé pour de cette clé ensuite replonger au mystère.

Un dernier mot enfin. Si au cours de ces promenades spirituelles, il devait arriver que l'on découvre une cinquième personne divine, de façon que l'on soit enclin à devoir peut-être inventer quelque mystère nouveau, — celui, mettons, du Pentagone, — que l'on ne s'effraie point. Les nombres sont là pour quelque chose, et Colomb, après tout, a bien découvert l'Amérique.

Nihil obstat

MARCEL MARIËN

Note de la Rédaction. — Nous ne pouvons nous empêcher de relever ici un mystérieux apparentage entre le nom de l'auteur et la cause mariale, fruit de son travail. « Mariën », en effet, n'est que la déclinaison germanique de « Marie » dont il constitue, sous cette forme, le génitif. Il signifie donc : « de Marie ». Or, à l'appui de cette vérité, nous apprenons que la mère de l'auteur se prénomma Marie. Tant de troublantes coïncidences nous inclinent à nous demander, puisqu'aussi bien nous avons pu voir démontré plus haut que Marie et son fils ne forment qu'une seule et même chair mystique, si ce ne serait pas à la Vierge Marie elle-même qu'il faudrait attribuer la responsabilité de la présente révélation. C'est peut-être un peu hasardeux; mais à une époque aussi féconde en miracles (soucoupes de Mars, réarmement allemand), il ne faut s'étonner de rien.

LA VIE QUOTIDIENNE

Ce 27 juillet 49.

Monsieur le Receveur,

je vous remercie de votre lettre « en date du 26 juillet » où vous voulez bien me prier de vous exposer de façon détaillée les raisons qui m'obligent à solliciter termes et délais pour le paiement de mes impôts. Il est vrai que je pourrais invoquer de multiples excuses, relevant de preuves plus ou moins solides : maladies, deuils, frais imprévus, — que sais-je ? En somme, ce triste mémorial de la vie humaine dont vos dossiers

doivent être encombrés. Je pourrais aussi m'étonner, mettre en doute la comptabilité du ministère des finances qui, on le sait, ne se trompe jamais. Je préfère m'en tenir à une évidence : me croyant en règle avec le fisc, je me suis permis de dépenser mon argent à des fins diverses, quitte, si l'envie m'en prenait, à le partager avec des camarades moins heureux. Et voici que vous me mettez en demeure de vous verser la somme que me rapporte, approximativement, un mois de travail. Depuis plus d'un quart de siècle, vous connaissez mes ressources, à un franc près, j'imagine. L'argent dont je vis me vient d'un métier que je tiens, jusqu'à preuve du

contraire, pour honorable. L'entreprise à laquelle j'appartiens, si elle brille d'un éclat assez vif au point de vue professionnel n'en est pas moins une médiocre entreprise commerciale, où la fraude fiscale est il va de soi, impossible. Rien a voir avec la respectable grosse industrie, les trusts les

banques, les gangsters que vous êtes bien placé pour connaître et qui se moquent assez scandaleusement de vous.

Et encore, ces impôts, si l'on savait qu'ils servent le bien commun. Peut-être avez-vous comme moi, Monsieur, à ce propos, quelques doutes ?

LE HASARD OBJECTIF

ou la pêche miraculeuse

UN INÉDIT DU MARQUIS DE SADE

Vincennes, le 18 février 1783.

Monsieur,

A mon vif regret, je ne pourrai vous rencontrer aujourd'hui. Mais je vous ferai signe.

D. A. F. de Sade.

UN INÉDIT D'ALFRED JARRY

Paris, le 18 février 1900.

Monsieur,

Il me sera impossible de vous rencontrer ce jour. Je le regrette.

Bien à vous,

Alfred Jarry.

UN INÉDIT D'ALPHONSE ALLAIS

Pontoise, le 18 février 1896.

Cher Monsieur,

C'est avec un regret très vif qu'il me faut vous dire que je ne pourrai pas vous voir aujourd'hui. Ce n'est d'ailleurs que partie remise.

Cordialement,

Alphonse Allais.



Nous devons la communication de ces trois documents à la bienveillance de Monsieur Gilbert Lély (pour la lettre de Sade), à la complaisance des Cahiers du Collège de Pataphysique (pour le mot de Jarry), à l'amabilité enfin de Monsieur Prinnet, Conservateur en chef de la Bibliothèque Nationale à Paris (quant au message allaisien).

Un sou vaut moins que deux tu l'auras

Vous me demandez de vous faire des propositions fermes, j'entends des promesses que je puisse tenir. J'ai fait des calculs sérieux : je puis vous verser le 15 de chaque mois la somme de 875 francs, ce qui, vous devez vous en douter, entraînera de sérieuses restrictions dans mon ménage.

J'espère que vous voudrez agréer cette proposition.

Je crois qu'elle est avantageuse pour l'état. Car je ne possède rien qui ait quelque valeur marchande actuelle. A part certains tableaux, objets et manuscrits qui feraient aujourd'hui quelques francs à l'encan, mais que tous les musées du monde se disputeront longtemps après que vous et moi auront disparu de la surface de la terre.

Je voudrais, Monsieur le Receveur, que vous ne trouviez dans cette lettre nulle trace d'acrimonie. Vous êtes un fonctionnaire attaché aux devoirs de votre charge et probablement pas plus heureux que moi.

Veillez agréer l'assurance de mes sentiments très distingués.

Paul Nougé.

LA VIE LITTÉRAIRE

Quand O revint de la maison de plaisir, sir Stephen découvrit aussitôt qu'il ne pourrait sans peine reprendre sur elle son empire. Non qu'elle se refusât à quoi qu'il lui arrivât d'exiger mais bien parce qu'il n'était rien qu'il pût encore inventer que, dans l'instant même, elle n'accueillit comme une grâce. Elle en était venue à s'accorder si parfaitement au désir de son amant qu'elle lui était comme sa propre main qu'il ouvrait et fermait sans qu'il y trouvât une saveur particulière. Sir Stephen dut reconnaître alors qu'en ayant fait d'O son bien absolu, il avait gagné à l'échange non la femme qu'elle pouvait encore paraître aux yeux du monde,

mais une manière de mécanique que l'on pouvait contraindre indéfiniment, et jusqu'à la mort dont il semblait qu'O n'avait pas même conservé le souvenir. Ses résistances n'étaient plus que celles-là qui tenaient de ces lois contre quoi O (et sir Stephen) étaient également désarmés, ces lois par exemple, qui rougissaient la peau sous la morsure du fouet, qui ordonnaient la course du sang dans les profondeurs de la chair, qui faisaient qu'un muscle se contractât, que naquit une ride. O soumise à ce point, toujours plus évasée, n'était plus qu'une somptueuse machine dans laquelle on en venait à douter que subsistassent encore des images, des signes, de vagues impressions du monde ni peut-être même la notion que sir Stephen tout bonnement existât. O était à vrai dire comme si elle avait réellement cessé d'être.

Qu'on l'eut rendue assez vite à sir Stephen, ainsi s'expliquait. C'était que le propriétaire de la maison n'entendait que plaintes de son abandon, de cet abandon si parfait, si absolu, qu'il la faisait ressembler au lit sur lequel on croyait en jouir plutôt qu'à quelque bête sans défense dont on pouvait encore penser que les gémissements jaillissaient d'une blessure saignante, naïve et n'étaient pas simplement l'expression harmonieuse mais trop purement mécanique d'un automate bien agencé.

Sir Stephen découvrit alors que sa liberté, son amour dépendaient de ce qu'ils pussent à nouveau se dédoubler, et qu'il faudrait restituer à O une part de cet être qu'elle lui avait si complètement aliéné : le pouvoir de refuser sa bouche parfois, de dérober son sein, de joindre les cuisses, de répondre enfin autrement qu'un écho, que l'image de soi à soi trop fidèle dans l'eau pure d'un miroir. Mais il se trouva qu'elle en était arrivée au point qu'elle ne pouvait lui offrir que des déceptions car dans l'essai qu'il fit de lui enseigner la révolte, il surprit bientôt qu'elle le devinait et le devançait si bien qu'elle en était à raffiner son zèle dans la rébellion au moment même où il se persuadait de prendre sa soumission en défaut. Il ne pouvait songer davantage à la contraindre par ces moyens primitifs, et somme toute, assez grossiers, dont il semblait qu'il avait épuisé les dernières chances de succès. Pourtant il mit quelque espoir dans une suite d'expériences dont la plus insigne était peut-être de l'assujettir aux quatre coins d'une table dont le triangle intérieur,

delimité par les jambes d'O, avait été découpe de façon qu'un homme debout put l'approcher pour s'unir à elle sans effort. Ainsi écartelée il l'offrait à des inconnus qu'il allait racoler dans la rue des adolescents à la sortie des lycées, des mendiants aux portes des églises et qu'il retribuait selon la rigueur des services qu'il les incitait à pratiquer sur le corps d'O. Mais il avait beau les choisir toujours plus repugnants et difformes, rien ne parvenait à effacer sur les lèvres d'O un sourire de perpétuelle beatitude qui dans l'âme de sir Stephen, pesait plus lourdement que pour O ne faisaient les terribles anneaux. Si bien qu'au terme de ces épreuves désespérées, sir Stephen découvrit qu'il la pouvait jeter ainsi en pâture à la foule anonyme sans qu'il fut même nécessaire de l'attacher à la table, où elle demeurait alors, le corps écartelé et bande à l'extrême, comme si vraiment ses chevilles, ses poignets étaient encore chargés des bracelets de cuir dont elle était délivrée : infiniment ouverte comme un cadavre que la mort eut figé dans cette pose obscène, une viande à l'étal à la merci de la griffe, de la dent et du couteau.

Une autre fois, il avait imaginé d'introduire ces visiteurs de hasard dans une chambre où il n'y avait d'O qu'une jambe gainée de soie et finement chaussée, qui traversait la muraille à la faveur d'une ouverture ronde dans laquelle s'ajustait parfaitement le haut de la cuisse. Sur cette jambe qui pendait hors du mur, sir Stephen conviait alors le visiteur à exercer tous les supplices qui se pouvaient concevoir. À observer cette jambe qui s'agitait sous la brûlure d'un ongle ou d'une épingle pour esquisser aussitôt dans le vide de surprenants pas de danse, il parut un instant qu'O se déshabitait de la souffrance. Mais il fallut bien que sir Stephen se résignât à n'y voir que de simples réflexes médullaires quand, passant dans la chambre attenante, il trouvait O toute droite et rigide contre la muraille, immobile, les mains inertes et le visage détendu, tout étrangère à cette jambe frénétique que l'on affolait avec tant de doigté. Et l'on n'entendait même pas tinter contre la cloison, si peu que ce fût, les chaînes de son ventre.

Quand il se fut bien assuré qu'il n'était forme qu'il lui donnât qu'elle n'épousât aussitôt comme la pâte sous la main du boulanger, qu'elle s'était à son désir si étroitement identifiée qu'il lui était désormais impossible de la posséder véritablement, sir Stephen songea qu'il n'était plus pour lui d'issue que dans la contradiction qu'il pourrait éprouver d'une âme à la sienne étrangère, une âme qu'il faudrait sans cesse qu'il se gardât de façonner à son image sous peine qu'elle le jouât comme O y était parvenue. Dans l'esclavage, il devait bien en convenir, le bonheur était assez trouble, obscur, incertain. Il en était de lui comme de la liberté que l'on prêtait à O, qu'elle pût à tout moment quitter son amant. Ainsi, l'on n'est pas moins libre de se trancher

la main; encore que — gangrèneuse — l'on s'agrippe de toutes ses forces à cette chair incandescente et qui sombre. Il reste enfin qu'il suffit peut-être du pouvoir d'un mot pour que l'on ne se défie point de la facilité que l'on peut prendre à chanter les louanges de la détresse; que le bonheur ne fait pas figure d'idée neuve, si les maux sont des signes. Cependant faute de pouvoir la délivrer, il importait que lui s'en délivrât. O naturellement y consentit : ce sacrifice était celui de tous ses instants. Mais à la différence qu'il découvrit entre ce renoncement suprême et le geste qu'il lui fallait accomplir, sir Stephen connut, dans sa rigueur amère, l'horreur de n'avoir été que le dieu d'une creature illusoire.

O l'attendait sur le tapis de fourrure, grande ouverte et souriante. Sir Stephen se jeta sur elle, s'enfonça. Et il l'acheva dans un long rôle de plaisir si intimement mêlé au sien qu'il s'échappait encore de ses propres lèvres quand, du gouffre soudain rejeté dans sa chambre solitaire, il retrouva enfin cet autre monde dont il avait cru pouvoir triompher par le songe, et où il ne perçut d'abord que l'irritation de la fourrure contre son ventre, la lourdeur de sa main moite et son poignet légèrement endolori.

LA VIE EN MUSIQUE

LA GUÉRINE

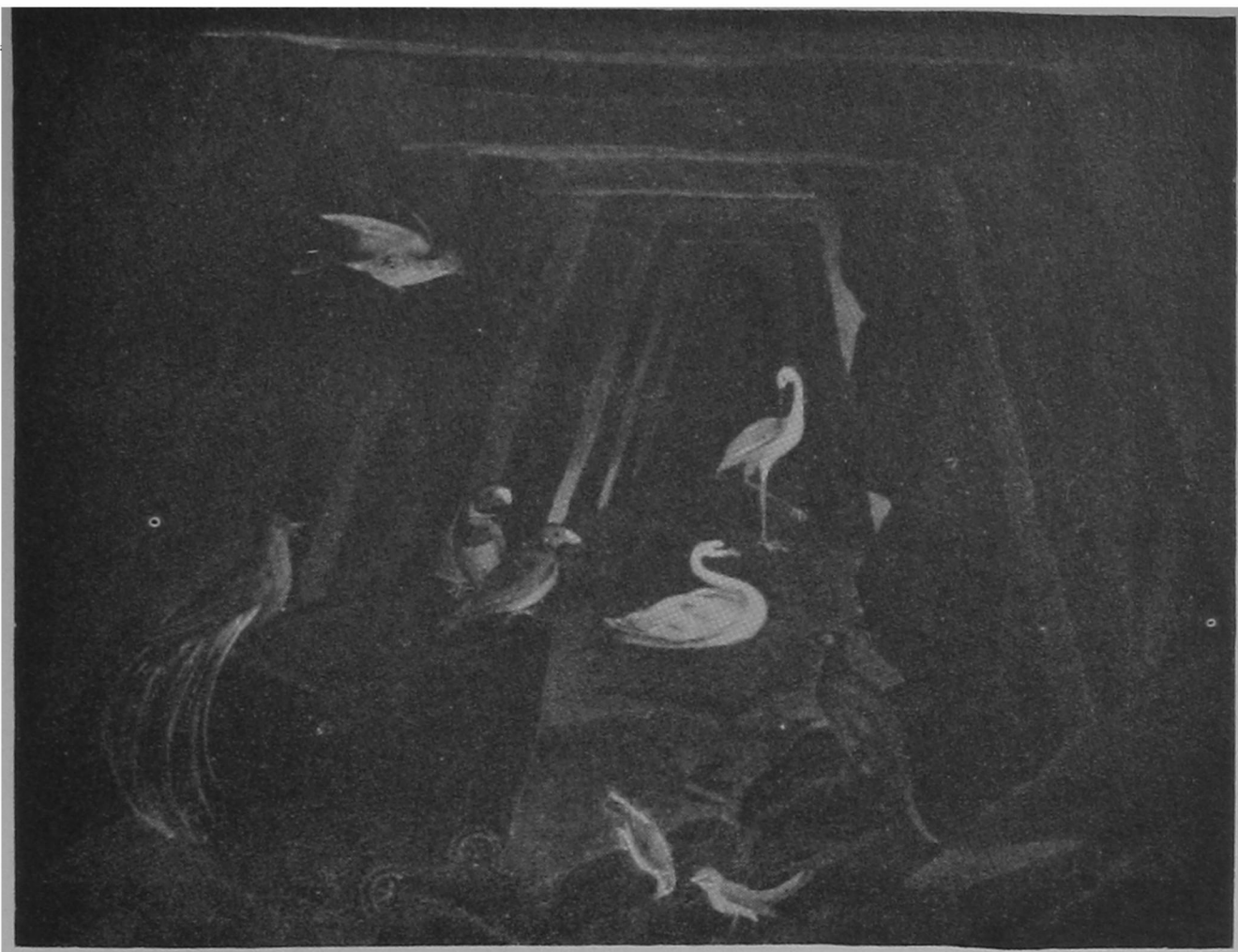
Vieille chanson de marche
postrévolutionnaire
parlée et bien rythmée
au tambour

Gurdjieff
NNNR
NNNR
Ça ira

Maître Eckhart
NNNR
NNNR
On mordra

Heidegger
NNNR
NNNR
Nous voilà

Saintex
Saintax
Chantons la Guérine
Chantons la Guérine
NNNR
NNNR
Chantons la Guérine
et rompons le pas.



L'ÉCRITURE SIMPLIFIÉE

Pense beaucoup au peu
que je t'ai dit.

BEAUMARCHAIS.

La main touchait les lèvres, mais les regards que filtraient les paupières laissaient dans l'ombre le jeu de la main.

Des pensées solitaires s'allumaient aux regards, mais on attendait qui mêlerait aux feutres de la tête ces gouttes si parfaitement brillantes et rondes où se prenaient mille reflets épars.

Pourtant les lèvres s'ouvraient et pour elles s'épanchait une pluie de paroles.

Des trottoirs mouillés aux arêtes des toits chancelaient de merveilleuses constructions éphémères. Une ville parfaite s'édifiait dans les nuages, qui abritaient, ralenties, les fièvres de la terre.

Tout ce que manœuvraient la tête et la main; les pinceaux du regard traçaient les signes de l'avenir et la mémoire aussi dressait

ses toiles diversement colorées. Les ongles arrachaient au passé de petits lambeaux lumineux.

Une image verticale monta à travers le ciel opaque puis sourit, araignée d'or, pour se dissoudre aussitôt, fusée.

Qui vient ainsi, si ce n'est notre pas allongé aux routes circulaires de notre tête ?

Puis les talus s'effondrent sous le poids trop bleu du ciel, un homme réveillé rit d'un éclat de dents blanches et le bruit sourd qui couvait, le bruit de cataracte explose en cris aigus qui percent de mille traits éclatants le carrefour incertain.



La Dernière Apparition

Au tournant des mensonges, ses lèvres s'éclairent et dispensent la seule lumière dont je dispose encore.

Les objets, que l'on découvre peu à peu, ne l'ont pas encore trahie, ils ne cessent d'obéir à la tendre pression d'un regard qui invente plutôt qu'il ne retrouve.

Les portes s'ouvrent sans bruit, toutes les fenêtres s'ouvrent toutes ensemble sur des paysages mobiles qui ne sont plus de ce monde et pourtant lui ressemblent toujours.

Les pensées qui lui viennent, et qui peut-être sont les miennes aussi, gardent leurs distances, nous ménagent un vide très pur où toutes choses peut-être deviennent possibles, — ou l'ont été.

Le monde où nous vivons se compose à sa droite, mais à sa gauche, commence lentement de se défaire. Et cependant, elle n'a pas détourné la tête, elle n'a pas quitté la place de son cœur.



La Mémoire

Une longue perspective d'eaux, d'arbres, de lueurs. avec à l'horizon un rideau de brouillard qui avance ou recule, une trouble étendue, mais au milieu, là où nous sommes, où le soleil donne encore toute sa lumière jaune, voici au milieu la terre mouillée où l'on peut du couteau tailler un bloc chanteur — et que tu soulèves à la force des bras et de l'échine, que tu poses sur cette table blanche, et que tu entailles juste à l'intersection des diagonales et tu y plantes un tesson de verre dangereux comme une larme, une fleur séchée et quelques cheveux, et tu l'enlaces d'un linge très pur à l'instant du couchant orange, à l'instant où il t'est loisible d'évoquer ton père mort et toute une forêt d'ancêtres — (la brume de feu sombre a noyé là-bas jusqu'aux plus hautes branches).

La Rencontre

Parfois me reviennent à l'esprit
les yeux gris d'une jeune femme
parfois me revient à l'esprit
telle page d'un livre de magie
où l'on peut lire les vertus de la flamme
le sens profond de toutes les couleurs
Et parfois j'oubliais ma douleur
à rechercher par quel détour
ou par quelle grâce
le livre faisait du vert la couleur
de l'amour qui nous enlace
puis j'oubliais la magie
au gré du jeu gris de la vie
Mais les yeux gris de la jeune femme
me rejoignaient au détour du chemin
ses yeux son ventre et ses seins
et toutes les attitudes de son plaisir
lorsqu'un jour un souvenir mêlé de désir
me ramena une confiance ancienne
que lorsque la joie l'abattait
dans un tourbillon de rires
de prières, de soupirs et de menaces
ses yeux se vidaient de toute image
et de la mienne
pour ne garder qu'un pur espace
semblable à la verte étendue
des prairies et de la mer

Alors parmi les pensers amers
qui nourrissent mon âpre vie
j'admis qu'il fallait compter
avec la magie



Le voyageur

Un homme abandonne son corps endormi.
Il s'avance au travers du sommeil.
Il marche sur les eaux, sur des villes et sur les campagnes, sur
les jeux de la lumière et de la nuit.
Il marche sans la rompre sur la chaîne délicate des saisons et
des pensées les plus ténues.
Il s'avance vers un visage de chair que ses lèvres de chair ne
rencontreront pas.

T R O U V E Z

donc

aux

P A R O L E S

la

saveur

d'une

B O U C H E

C H A U D E S

touffues

les

V E I N E S

se

tranchent

facilement

Agrippant

la

muraille

les

O N G L E S

se

retournent

LES SIGNES

sur l'étang

des temps

à venir

LES PAROLES

de votre corps

vous montent

à la tête

L ' E A U

n'est pas

si transparente

qu'elle ne cache

POISSON D'OR

une

PENSÉE SECRÈTE

MAIS

au fond

des

CHAIRS ROUGES

se meut

agile

un

fin

SQUELETTE

de

LUMIÈRE

LA

VILLE

TOUT ENTIÈRE

est moins lourde

au creux

de votre main

que la plus légère

d'entre

vos pensées

A

LA

LUMIÈRE

DE SES

SEINS

LA

RUE

LA MOINS

SURE

N'EST

PAS

CELLE

QU'ON

PENSE

LES ÉPAULES

les bras

et les mains

sur

les seins

rouges

de l'amour

LA POITRINE

s'ouvre

sur

la crosse ardente

du cœur

LES JAMBES

agiles

clairvoyantes

viennent

à notre rencontre

LES HANCHES

portent

les secrets

du ventre

glorieusement

LES VEINES

se rencontrent

au point

le plus

bleu de la peau

Un

mince

filet de sang

arrose

chaque

mot

DÉSERT

comme le

feu

les yeux

les jeux

solitaires

L'ŒIL BLESSÉ

saigne

toutes ses images

DE GRANDES FORMES BLANCHES

un peuple d'hommes et d'oiseaux
habitent
votre
langue

L'OBSCURE
et chaude
chair,

blanches
étincelantes,

secrète
dans le silence
nos
plus pures
pensées.

SA
BOUCHE
éclate
en
RIRES
à
chaque
battement
du
CŒUR

LES POUMONS
pommes du ciel
aériennes
bien gonflés
nous entraînent

LES LÈVRES
les joues
les mâchoires
et les dents
le
COU
les
supporte

LA TÊTE
et
sa
chevelure
de
nerfs
rouges

LA DENT
que l'on fore
s'échauffe
si vite
qu'il faut,
pendant le travail,
la refroidir
d'un fin
jet d'eau
glacée.

Perfide réel

PAIR

La
balance
des
sept
péchés
capitaux
sensible
commode
pèse
toute
chose
à
son juste poids

L'ATTENTION
attirée
à la pointe dressée
de vos doigts
fleurit
d'étincelles
vos
moindres
signes

NOTRE CORPS
nous propose
une algèbre
qui ne comporte
aucune
solution

LES CHEVEUX
et les cils
veulent
s'ignorer

IMPAIR
elle perd,

voisine
des
nuages.

LES ONGLES DRESSÉS
et l'oreille attentive
tout
peut venir

LES ARTÈRES
toujours tendues
de la
discorde

Miroir

Ouverte au jeu des mirages
équivoque immensité
pure ici de n'exister
qu'à la merci d'un visage.



La Possédée

Du feu, de l'or au vert pâle
à la première étoile
l'on glisse à la transparence silencieuse
aux vertus du sommeil.

Mais la nuit s'anime de crépitements de mitrailleuse
de clameurs de désastre.

Au matin l'on retrouve toutes choses en place
un visage lumineux
ordinaire.



Blanc partout crie vengeance
pour les yeux usés de la lingère
et pour les beaux yeux de la vendeuse
tout le jour sous les cris
la poussière
l'atroce lumière blanche
Blanc partout crie vengeance
pour les longues marches dans la neige
dans le sable
vers on ne sait où
on ne sait quoi
Blanc partout crie vengeance
pour la page vierge que sa blancheur
défend
Blanc partout crie vengeance
pour l'hermine ou le mouton
égorgés
pour les vergers au printemps
pour les songes étranglés
pour le pain trop blanc
sur la nappe trop blanche
Blanc partout crie vengeance

1

Ce que je chante vous ressemble
feuillages sanglants de ma misère
les plus beaux sourires ont un goût de crépuscule
sourires de branches sourire de ciel
sourire de bête sourire de pierre
sourires perdus au fil de l'air
l'air si pur me baise sur les lèvres
et mes lèvres alors s'étonnent
mes lèvres alors craignent de faillir
et que l'air ne détonne
que le sourire ne s'envole
et j'écris comme je chantonne
cette chanson triste à mourir
qui me console de mourir

2

Tiges sanglantes tiges brisées
bouquet sous verre
sombres fleurs emprisonnées
pourtant dehors
l'ardente et folle fille
dégrafe son corsage
et son rire d'orage
fait vibrer les carreaux d'angoisse
où l'univers se teint de couleurs passionnées

3

Evidence parmi les évidences
mais la plus belle
l'heure n'est plus aux songeries incertaines
merveilles fuyantes, ombres bleues, toisons, chevelures
rêves et souvenirs mollement confondus
adieu pour jamais à vos vaines fumées
adieu femme des miracles
ma main de marbre frappe entre tes deux yeux
entre tes seins entre tes jambes
ton passé chaleureux se déroule à l'envers
et le cri de ta mort
le parfum de ton sang
qui fleurit et retombe
délectable ciguë
fait ma joie soudain plus aiguë



Il respire l'épaisse sonorité de la chambre. Mais les objets curieux semblent se dissoudre à la mesure de l'approche de ses regards. Les doigts ne rencontrent pas la muraille où le sang et la lumière se figent avec lenteur. La fenêtre s'ouvre alors sur un jardin de lune, un peu avant l'aube.



Rien dans les mains

A la limite des limites, un peu au-delà, à la fin des fins, au matin des matins, la terre vient de finir, le dernier visage se ferme sans bruit, personne ne se retrouve.



La Grande Statue

Modelant mon amour à la roideur de ses seins
aux railleries de son œil
aux morsures de sa bouche
aux fureurs aux moiteurs de ses hanches blessées
dans la nuit peuplée de charmes
j'ai signé cette statue dressée
sur mon passé comblé
de fer, d'eau pure, d'éclairs brisés.



L'Amateur d'aubes

J'ai accoutumé depuis longtemps de me lever un peu avant l'aube pour surprendre, dans l'instant qui va suivre, ce qu'il adviendra de la nuit.

Elle est là, contre mon visage, elle a tout pris, elle semble impénétrable, mais derrière elle, je devine, rassemblée, toute la lumière qui tremble comme un déluge avant de s'abattre.

D'abord la nuit résiste à cette pression des grandes eaux éblouissantes; mais, poreuse, et dans ses profondeurs, elle laisse enfin suinter doucement quelque clarté laiteuse qui s'étend, tache de phosphore, et commence d'engendrer l'espace.

J'ai longtemps souhaité une soudaine rupture, une totale invasion de lumière. Que cette grâce m'ait été refusée, que la vigueur que l'on prête à l'imagination n'ait pu jusque-là forcer le monde, maintenant je tiens cet échec pour une manière de bonheur.

La nuit s'imbibe avec lenteur et change, se décompose, laisse paraître, comme au hasard, la transparence d'une atmosphère, un mouvement de forêt ou de nuage, l'éclair d'une mare ou d'un fleuve, les courbes charnelles de la terre, parfois un fragment osseux de ville, — mais cependant rien d'humain que moi-même.

Si la nuit se transforme en plein jour, ce n'est jamais de la même manière.

A quoi tient sans doute le prodige.



L'éventail du mensonge balance un air subtil à charmer vos mains pures.



Les formes sacrées, sommeillantes, statues blanches, immobilité solennelle des arbres de pierre, et les mains elles-mêmes et les visages pris au piège de cette majesté que l'on dirait impérissable, qui va se perdre, se perd, se noie dans un grand rire de perles répandues, une flamme bleue qui crépite — l'éclair, la pluie sur le paysage réveillé.



Toutes ses amies font l'amour les yeux ouverts. Il connaît maintenant la forme exacte de sa peine. Il la porte tout le jour dans le creux de sa main, douce comme un caillou, et lourde. Quand la nuit s'épaissit au bord de ses paupières, elle se prend à luire faiblement, l'éclaire pendant la nuit. Présentes, absentes, une à une ses amies disparaissent.



Son adresse passe la mesure et ne surprend plus. Elle dort à l'ombre légère de ses rêves. La lumière est faible, nacrée. Les murs sont nus et la fenêtre sur le paysage présente une image pauvre. Les visiteurs, s'il en vient, ne s'émerveillent pas, s'en vont sans rien dire.

C'est ainsi qu'elle défend ses secrets.



La vie usuelle et les guides de circonstance, la morale des histoires, la pratique des conseils, les leçons et les questions, les portraits dont quelques-uns sont apocryphes, les personnages qui nous ont abusés si longtemps, tout cela formait le pesant bagage

que nous abandonnions au moment de quitter l'hôtel, de passer la porte dérobée au commencement du jour. Nous voyageons seuls, nous ne découvrons aux passants qu'un visage composé. Nous suivons les caprices d'un fil inflexible qui n'est visible que pour nous seuls. Nos derniers compagnons nous ont abandonnés. Nous ne détournons jamais la tête. Notre marche étonne. On ne sait pas.



Des pensées fraîches modelaient la lumière de cette heure toute lavée de désirs. Le paysage — la ville et le ciel — une ligne certaine les enveloppe pour que d'un mouvement sans heurt l'arbre, la pierre et les regards inflexibles touchent d'un poids égal les flancs de l'être aérien qui plane sur nos têtes mais dont l'avenir brûle derrière ces nuages du soir.



Passage de Midi

Le parfum de ce corps écartait les vêtements trop faibles et la clarté oblique de la chair achevait de dénuder la femme blanche mollement étendue.

Les cloisons de la chambre ne résistaient pas davantage et bien que l'on fût à l'instant de midi, les fenêtres s'emplirent soudain d'une épaisse nuit sucrée.

Les mains parlaient à la blancheur abandonnée que l'on savait délicieusement tendue de sang et les ventouses des yeux en gorgeaient la tête avide.

Enfin, la forte roue de l'ivresse entraîna cet univers nouveau qui retrouvait ainsi la marche liquide des premiers instants du monde.



Les bruits et les lumières circulaient dans la tête fermée. Les bruits se gonflaient en mousses, crevaient. Le cœur battait. Les billes sonores de la lumière heurtaient les paupières descendues et de l'autre côté, il n'y avait que la poussée du vent aveugle dans les ruelles de la nuit.

Les jambes et les bras, la peau, attendaient un ordre de la tête, mais les paupières et les lèvres semblaient mortes à demeurer ainsi obstinément closes.

Quand la tête fut saturée de clartés et de traits, quand l'agitation et le balancement intérieurs ne laissèrent plus l'espoir d'une plus grande perfection, le corps s'abandonna au ciel vivant de la

tête, aux vagues si denses de cette lumineuse musique, délivré de son désir aux limites inflexibles.



L'Occasion

Un grand visage vide comme
un beau tableau noir

il y inscrit d'abord une bouche
éblouissante

puis une profondeur de ciel et de chemins
avec, au fond, une ville bleuâtre

remonte ensuite à la surface de
la mystérieuse écriture :

angle
jardin
chambre nombre regard
ou pensée de pensée

monte jusqu'au nuage de feu

plus tard, il songe aux yeux



j'ai perdu la clef de mes yeux
et la forme de mes paroles
j'ai perdu ma tête transparente
et mes mains d'algues rouges
je passe dans la blancheur des ombres
à travers toutes les murailles
qui sont limpides et fraîches
comme ce verre où je viens de boire



Au centre de l'éblouissante chaleur, une salle ombreuse habitée par la fraîcheur d'une faible rumeur d'eau, une salle rafraîchie de silence et d'air pur, et je suis assis là éclairé tendrement par de beaux visages calmes.

Yeux verts, fronts lunaires, chevelures infinies et légères comme l'air qui les porte, lèvres charmantes à peine émues d'un souffle, visages sans corps suspendus pour l'éternité sur leur amour.

Je suis assis là, ils font cercle autour de ma tête, à peine parfois le frémissement d'une tenture ou d'une palme invisibles, qui vient approfondir cette musique silencieuse.

Je suis là, l'on dirait pour toujours, - et déjà je me sens m'éloigner sans heurts de cette perfection ténébreuse suspendue au meilleur de moi-même.



La Guerre

J'étais putain à Marseille. Laitouse au fond de ma chambre noire, au fond de ma ruelle bleue et sentant la cave, tranchée soudain de longs tessons de soleil, un pan de ciel bleu au plus haut de mon regard où passent avec lenteur de grands avions de suie, c'est une fin, une fin incompréhensible, la fin d'une ville, d'un temps, d'une pensée, et dans l'indifférence de sourdes armées en marche, j'insulte, j'insulte.



L'orageux éventail des saveurs défendues
Ravage l'univers à chaque battement.



Au cœur sombre de mon hiver
Je vous nomme mes amies
Sans connaître votre histoire

Marquise Thaïs Directoire
Sibéria Armide Westminster
Elle Médicis Mary.



Qui va à la chasse perd sa place

Perdu au fond des bois,
trop las pour intervenir dans la lutte
compliquée du cœur et des sentiers,
des branches, des jambes.
Qu'elle se dénoue au gré des taillis.
Les branches. Les bras. Les branches.
Ma tête s'envole, tout est bleu.
Au-dessous, la forêt, qu'elle me garde, si elle veut.
Je retrouve, à la lisière, mon corps, la plaine et le ciel.

Miroir magique dépoli

Fenêtre,
trois gros nuages,
l'eau huileuse avec les flaques de ciel
les coques lourdes avec le rouge des voiles
silence;

fenêtre,
trois tulipes,
les ombres craquelées avec l'odeur du safran
le divan;

les bras ronds
ton cou rond
ta lèvre gonflée qui tremble.



Tylda

Je suis assise sur ta bouche
sur tes regards sur tes mains
je suis l'envers de ton destin
si tout entière tu me touches.



Hommage

Je vous chanterai à mi-voix
touffes humides et tordues
odorantes touffes bleues
les sillons secrets de sa chair secrète
les nourrissent de leur chaleur sous-marine
ô grand soleil nocturne
rayonnant les parfums et les rêves
le paysage s'est rompu comme une pierre gelée
et je passe au travers



« Par ici » cria l'homme, mais en même temps le pied lui manqua. Il n'y a pas bien loin de chez lui à la place. C'est une foule trop compacte pour que l'on puisse agréablement s'y baigner. Il la traverse cependant vers ce mur qu'elle ne cesse de battre. Il étend le bras, heurte à la fenêtre. La porte s'ouvre, il

sort de la foule et deux bras blancs de femme se referment sur lui. Son père qui est mort, sa mère dans sa toilette de jeune fille lui sourient par-dessus l'épaule de sa femme. Tous se penchent maintenant à la fenêtre. C'est la foule joyeuse du dimanche, il fait beau temps. Ils vont à la campagne, il se roule dans la prairie.



Le pain blanc
le pain dur
le pain de ménage
le pain des anges
le pain des hommes noirs
et tristes
le pain salaire
d'un sourire
ou d'une jambe si belle
ou d'un coup de feu
ou d'une immense peine
monotone
régulière
aveugle
au cours des jours
sans fond



Allégorie

Sable blanc pour marée verte
elle n'a pas compté les cheveux du vent
elle s'est fait une robe changeante
de l'eau amère qui nous ressemble
de pierres de linges et de vaisseaux
d'appels de charmes et de défaites
et jusqu'au faite
d'un arbre changeant comme sa robe d'années
elle monte elle monte de toute éternité



Il n'ira plus à l'école, car voici les vacances. Puis une lassitude le prend, il s'engourdit à regarder les formes rondes des beaux nuages, à caresser des yeux la poitrine nue de Simone qu'il a si longtemps désirée, qu'elle lui offre pour la première fois. Un vertige le prend, un long vertige de bonheur. Ses yeux se ferment,

il tombe. Il n'a pas poussé un cri. Nous entourons son corps écrasé sur les pierres.



Marie verrouille la porte et fouille le tiroir. Elle dérouille avec soin un long couteau, elle l'aiguise dans le creux de sa main. Elle s'agenouille pour prier. Elle se dévêt. Elle est nue. Les fenêtres sont calfeutrées.

Au dehors, il y a du monde à toutes les fenêtres, dans toutes les rues. Jean accueille tout ce monde avec bonté, le reconduit vers la porte du jardin.



L'Inquiétude

Elle attend, se lève, se mire
puis elle attend, se lève, se mire
attend, se lève, se mire
se lève, se mire
dans un miroir blanc
où ses seins blancs
pointent, se noient et se retrouvent



Après avoir, au cours d'une vie déjà longue, comparé soigneusement à elle-même la surface changeante de la terre, après maint examen des profondeurs de son écorce, cet homme patient fit choix, en le délimitant de grandes lignes blanches, d'un terrain d'aspect fort ordinaire. L'on dira simplement qu'il était privé de toute végétation, de toute mare, ruisseau, rocaille ou anfractuosités, en somme de tout accident pittoresque, — et que sa situation dans le paysage décoloré par le vent de la mer, était médiocre. L'homme y planta une pierre ronde, en tous points semblable au silex des chemins et attendit patiemment le déroulement familier des saisons. Quand on en fut au déclin des temps chauds, une branche noire et tordue, semblable à un sarment, était sortie de terre avec lenteur. A son extrémité renflée à la manière d'un gland et faite d'une substance molle et indéfinissable, s'ouvrit enfin une souple fente où l'homme, introduisant à peine l'extrémité du petit doigt, cueillit sans effort une émeraude étrangement lumineuse.

Cet homme ensuite s'installa au bord d'une route très fréquentée. Il arrêtait les passants et les pressait de regarder au travers de la pierre brillante. Tous regardaient, et bien que l'on fût au

milieu d'une campagne singulièrement pauvre et ravagée, tous découvriraient à travers l'émeraude, une jeune femme fort déshabillée qui, dans les profondeurs d'une chambre luxueuse, les yeux clos, les jambes et les épaules gracieusement abandonnées au gré des coussins se donnait avec application, mille tressaillements et mille grâces compliquées, toutes les joies que l'on peut à soi seul tirer de son corps et des richesses secrètes d'une âme inventive.



La Main heureuse

Sourire tournant
au gré du temps,
les mains au vent...

...au jour le jour
la main se pose
gantée de jour...

...toutes les heures
au creux des mains :
heur et malheur
dans la main...

...les mains au fil de l'eau
la tête au fil du vent,
de fil en fil et d'année en année...

Ses mains ouvertes
font le beau temps.



Pigeon vole

Le jeu consistait à introduire la bague au plus tôt dans une sorte de pendule. Mais là n'était pas la difficulté. Le difficile était de se procurer en temps voulu la bague. L'anneau venait du ciel. Il fallait le guetter, le solliciter, le circonvenir. Les amateurs montaient sur des échelles. Ils surveillaient d'aussi près que possible les nuages. Ils usaient de cris variés. Ils agitaient une manière de coffret de bois qui rendait un son de grêle comme s'il eut été rempli de petits cailloux. Il fallait beaucoup de patience. Un oiseau tournait très haut au-dessus de vous. On ne pouvait le

reconnaître. Il approchait puis soudain disparaissait on ne sait où. Les amateurs attendaient au plus haut de l'échelle. Il passait beaucoup d'oiseaux. Enfin la bague descendait du ciel. Il ne restait pour gagner la partie que de la glisser dans la pendule que chaque amateur transporte avec lui, après l'avoir détachée de la patte du pigeon fantasque.



Présence

Le jardin appuie à la fenêtre son épaisseur parfumée.

La nuit vient doucement s'appuyer au jardin.

Marthe (elle est assise à la fenêtre) entr'ouvre un peu sa robe, ses épaules se découvrent.

Elle attend au tournant de la nuit.

Elle attend. Passe un doigt lentement sur ses lèvres. Son doigt sur ses lèvres fait le signe du silence.

Elle attend. Passe les doigts à peine sur ses cheveux, sur ses bras qui sont nus.

Garde les yeux ouverts sur le cœur de la nuit.

Et le jardin recule à peine, quitte la fenêtre, comme la nuit tendrement se sépare du jardin.

C'est qu'un peu d'aurore rougit le mur, la fenêtre, toute la femme appuyée au matin.



La

Elvire est une ... très ...

Elle n'est pas comme certaines ... pour qui ... est toujours trop ... et le ... trop ...

Elle sait que la ... est nécessaire à la ...

Non seulement sa ... et ses ..., mais son cou, ses bras et ses épaules sont ... à chaque matin.

Fréquemment elle se ... les ..., la tête, tout le corps.

Elle n'emploie jamais que de : l'été, cela la ...; l'hiver, elle se et est vite ...

Aussi, elle jouit d'une ...

Regardez comme elle est ... et ... : c'est qui lui donne ce ...

Suivez l'exemple d'...



Un arbre lourd chargé de fruits obscènes lui offre en guise d'appui son tronc veiné de bleu. Son dos très blanc appuie à

peine et cependant si elle se redressait un peu, on pourrait voir sur sa peau de ces traces rouges qui font penser aux morsures ou aux baisers. Maintenant, maigre et pure elle demeure immobile. Il commence de faire froid et c'est ainsi que lentement la pointe de ses seins dressés change de couleur. Ensuite ses genoux plient, bouche ouverte la tête glisse comme entraînée par une ardeur soudaine de la chevelure dénouée et quelle image invisible a-t-elle inventée qui la renverse toute dans ce cri rauque et cette odeur trop chaude de fleur blessée ?

Tout cela dans un décor de branches, de rideaux et de linges épanouis, portes et fenêtres matelassées, à la lumière orange d'une lampe invisible.

(1922-1954)

PAUL NOUGÉ

LE CHEMIN DE LA CROIX

VII

Le 9 avril 1950, dimanche de Pâques de l'année sainte, un groupe de quelques hommes franchit le seuil de Notre-Dame de Paris, se faufile dans la foule considérable assemblée pour la grand'messe et gagne les approches de la chaire. L'un d'eux, Michel Mourre, a revê-

tu une robe de dominicain, louée la veille pour la circonstance.

Immuable, le rite millénaire se déroule jusqu'au moment de l'élévation. C'est alors que déchirant le vaste silence qui pèse sur l'assistance recueillie, la voix du faux dominicain soudain se met à retentir, et proclame :

Aujourd'hui jour de Pâques en l'Année sainte

ici

dans l'insigne Basilique de Notre-Dame de Paris

J'accuse

**l'Eglise Catholique Universelle du détournement mortel de nos forces
vives en faveur d'un ciel vide**

J'accuse

l'Eglise Catholique d'escroquerie

J'accuse

**l'Eglise Catholique d'infecter le monde de sa morale mortuaire
d'être le chancre de l'Occident décomposé**

En vérité je vous le dis : Dieu est mort

Nous vomissons la fadeur agonisante de vos prières

**car vos prières ont grassement fumé les champs de bataille de notre
Europe**

**Allez dans le désert tragique et exaltant d'une terre où Dieu est mort
et brassez à nouveau cette terre de vos mains nues**

de vos mains d'ORGUEIL

de vos mains sans prière

Aujourd'hui, jour de Pâques en l'Année sainte

**Ici, dans l'insigne Basilique de Notre-Dame de France, nous clamons
la mort du Christ-Dieu pour qu'enfin vive l'Homme.**

A vrai dire, cette adresse, conçue par Serge Berna, l'un des animateurs de la manifestation, ne put être entendue qu'à moitié. On ne réalise pas dès l'abord le sens véritable des paroles qui tombent du haut de la chaire. Mais comme la phrase s'achevant par « Dieu est mort » tonne sous les voûtes vénérables, les grandes orgues commencent de jouer à tout fracas, étouffant la voix de Mourre. Le tumulte aussitôt devient extrême. Si les auditeurs placés à proximité de la chaire savent désormais à quoi s'en tenir, ceux qui se trouvent près du chœur comme ceux qui se tiennent près de la sortie, et qui perçoivent des mouvements inhabituels dans l'assistance, continuent d'ignorer le sens de cette agitation. Certains demeurent indécis, ne sachant trop s'ils doivent se retourner ou bien continuer de suivre le déroulement de la messe. Des femmes tombent à genoux, esquissant des signes de croix. La panique grandit. Un militaire américain, assistant à l'office, s'oublie jusqu'à tirer son revolver.

Entretiens, un groupe s'est précipité dans la direction de la chaire pour tenter d'arrêter les manifestants. Un suisse, lui aussi, s'est élancé et, de sa hallebarde, manque de fendre le crâne de l'un d'eux qui, blessé assez sérieusement, se met à saigner abondamment.

Pendant on organise la fuite. Il importe d'abord de franchir une balustrade, ce qui ne va pas sans dommage pour le faux dominicain que les uns tentent de retenir tandis que ses amis le tirent vers le bas. On parvient tout de même à

le libérer, non sans laisser aux mains des fidèles des lambeaux de sa robe. Formant alors, pour le protéger, une sorte de triangle autour de lui, le groupe se fraie avec violence une issue dans la foule, au grand désarroi de ceux qui voient surgir cette bizarre collection de personnages dont l'un a le visage ensanglanté tandis qu'au centre un dominicain en haillons bénit, avec un humour imperturbable, la foule abasourdie. Si grande est la confusion qu'ils réussissent malgré tout à gagner la sortie sans que là non plus, les agents en faction sur le seuil, n'aient le temps de se reprendre de leur étonnement et les appréhender.

Une fois dehors, les manifestants détalent vers le pont le plus proche afin de gagner la rive gauche où un taxi a reçu mission de les attendre. Mais la foule ressaisie se précipite à son tour hors de Notre-Dame, à la poursuite des impies. Voyant cette masse impressionnante de gens, hurlant et vociférant aux trousses de ses clients, clients d'autant plus singuliers que Mourre, gêné par sa robe en lambeaux, a jugé bon au passage, de la jeter par-dessus le parapet dans la Seine et qu'il court presque nu dans la rue, le chauffeur inquiet prend le large sans demander son reste. C'est alors que le petit groupe est rejoint, cerné et bien près d'être lynché par la meute hurlante des chrétiens, lorsqu'ils sont enfin encerclés par la police qui les emmène à la Préfecture.

L'affaire est appelée, dès le lendemain, à un retentissement inouï. La presse du monde entier fait état

*Il n'y a pas de problèmes
il n'y a que des solutions*



du scandale, au grand étonnement des intéressés. A l'origine, on n'avait envisagé qu'une plaisanterie anodine : un lâcher de ballons rouges à Notre-Dame. Ce n'est qu'ensuite, dans le feu de la discussion, que le concours insigne de temps et de lieu s'imposa à leur attention : la grand'messe pascalle de l'année sainte à Notre-Dame de Paris exigeait une intervention d'un caractère plus grave, d'un ordre plus élevé. Et c'est ainsi qu'ils furent amenés à tracer le plan de la manifestation telle qu'ils allaient l'inscrire dans le réel.

Bien que le surréalisme n'ait point été évoqué, il est manifeste que le scandale de Notre-Dame relève directement de son exemple, de son esprit, et qu'il apparaît un peu comme le couronnement de toutes les manifestations de cet ordre, aucun précédent n'ayant atteint pareille envergure. Pourtant, selon certains, une réussite aussi parfaite n'équivaut en définitive, sur le plan essentiel, qu'à un échec total.

Aussi bien les conséquences du scandale de Notre-Dame méritent qu'on les examine avec soin. Si attachante que soit l'entreprise sur le terrain moral, sous l'angle de l'humour, l'on doit bien reconnaître qu'elle demeure sans retentissement sur le plan des faits. Elle n'atteint pas le sentiment religieux qui s'en tire indemne, sinon renforcé. Un quotidien parisien, après avoir ouvert une enquête conviant les vedettes du monde intellectuel à faire connaître leur opinion du scandale, profite de l'occasion pour opérer un glissement vers la droite. Quant à l'Eglise, elle réussit habilement à détourner le scandale à son avantage. Mourre, personnage fantasque et inconsistant, se laisse entraîner au désaveu de son intervention, compose de ce reniement un livre, si bien que l'archevêque de Paris, celui-là même qui officiait pendant le scandale, en recommandera l'acquisition aux bibliothèques paroissiales. Enfin, l'indignation confinait à la furie, cette véritable soif de meurtre et de vengeance qui s'était emparée

des fidèles, en les secouant de la torpeur avec laquelle ils observent à l'ordinaire le rituel de la messe, loin de les détourner de la religion, les porte à s'y attacher davantage comme on fait d'un bien menacé.

Ce n'est donc pas sans pertinence que **L'Humanité**, au lendemain du scandale, stigmatisait l'entreprise et lui déniait tout caractère révolutionnaire. Et très justement l'on observera qu'elle n'agréa que ceux qui étaient convaincus d'avance, qu'elle n'en franchit guère le cercle très étroit, que toute réelle qu'elle soit elle n'en demeure pas moins comme gratuite. Faute d'un rayonnement profond et véritable, elle ne quitte pas le niveau d'une simple rêverie ou d'un jeu esthétique pour la réjouissance et la satisfaction d'une élite isolée.

Mais pour juste que soit une telle opinion, il faut bien cependant quelque peu s'en déprendre. Les conséquences du scandale ne sont pas à ce point négatives que l'éloge ne puisse se frayer un chemin pour rebondir. En effet, comment ne pas reconnaître là une forme d'activité humaine des plus recommandable et, somme toute, un peu plus exaltante et nécessaire que mille autres que l'on respecte curieusement : la partie de cartes, par exemple, la visite aux musées ou le Tour de France.

VIII

Il n'en reste pas moins vrai, du seul point de vue politique, que toute forme de lutte antireligieuse qui demeure confinée au plan idéologique ou moral, est contrainte d'échouer, quand elle ne joue pas, malgré qu'elle en ait, le rôle opposé de fournir des armes à l'adver-

saire. Dans les présentes conditions sociales, au stade aigu où nous les éprouvons, la lutte pour l'édification d'un monde nouveau ne peut le plus souvent que dévier la portée de toute subversion morale, au point de la rendre complice, par quelque côté, de ce contre quoi elle élève ses anathèmes. Tout fait désormais farine au moulin délabré du capitalisme, jusqu'aux plus subtils venins. De sorte que seul le démantèlement intégral pourra en avoir raison.

La tactique des communistes en matière de religion, nous fournit à ce propos une preuve claire et précise. Lénine, ainsi, invoque l'exemple d'une grève dont la réussite dépend nécessairement de l'unité, de la cohésion étroite des ouvriers qui sont appelés à y participer. Or un nombre assez important de ceux-ci sont croyants. Si le parti qui dirige la grève place en évidence, comme cela fait incontestablement partie de son programme, la question religieuse et souligne sa volonté d'en finir avec l'obscurantisme et la superstition, que va-t-il se passer ? La grève risque purement et simplement d'avorter car une telle orientation ne peut manquer d'entraîner la défection des ouvriers sur lesquels la religion conserve tout son empire, grâce à l'ignorance dans laquelle ils sont de ses liens étroits avec le capital. Ils s'entendent pour secouer le joug de ce dernier mais, d'autre part, demeurent fidèles à leurs habitudes et à leur éducation religieuses. Si donc, par cette faute grave d'une tactique qui s'en tient à la lettre au détriment des conditions réelles de l'action, un conflit idéologique est provoqué, une scission ne pourra manquer de

**GARDEZ TOUJOURS
UN PIED
DANS LA TOMBE**

LA VIE EN ROSE

C'est mon vice
Mon caprice
Un jeu qui se joue au lit
Je le dis je le proclame
Plus besoin de jolies femmes
Il emmielle
Ensorcelle
C'est mieux que l'mal du pays
Le rhume et la syphilis
On l'appelle Couche-toi au lit

Refrain

Ce n'est pas une bronchite
C'est la po-po c'est la po-po
poliomyélite
Elle grise elle est marranta
C'est mieux que l'Enfer de Dante
C'est un jeu cosmopolite
La po-po-po la po-po-po polio-
myélite
Avec elle on est toujours au pieu
Où pourrait-on être mieux

Elle propose
Et dispose
Plus besoin du Bon Di-eu
Voilà ma philosophie
Qui combine et simplifie
La matière
Le mystère
La mystique et l'entre-deux
Ya l'Destin mêm' c'est curieux
Qui devient un peu douteux

Au refrain

Musique de
Scotto Christiné Tonkinoise

se produire. La grève échouera à coup sûr.

Est-ce dire que le parti doive pour autant renoncer son programme ? Non, puisque la religion ne doit sa puissance qu'au système social qu'il combat et que la réussite de la grève, si elle constitue en premier ressort un coup sensible au régime politique, par ricochet atteint simultanément la superstructure religieuse. C'est un coup réel, aux conséquences multiples, et dont les répercussions dans le domaine religieux seront de loin plus efficaces, même si elles paraissent immédiatement imperceptibles, qu'une simple tentative de conversion individuelle dont le succès rapide, chez des adultes aux réflexes lourdement conditionnés est plus qu'improbable. Les com-

munistes ne renient pas leur athéisme. Ils ne font pas davantage de concession mais rien d'autre que reconnaître, pour le mieux dominer, le mécanisme réel de la société ou l'inégalité des consciences commande une technique d'action particulière, où le fait ne cesse de primer les symboles.

La justesse de cette tactique est d'ailleurs amplement confirmée par l'attitude des autorités ecclésiastiques elles-mêmes, qui redoutent davantage les succès d'une action organisée contre le régime de la propriété privée, même s'il arrive à celle-ci de respecter la liberté de religion, que les mouvements semblables à ceux de la « libre-pensée » qui, en fait, ne font que détourner leurs membres de la lutte essentielle et n'occasionnent à l'Eglise que des éraflures sans gravité.

IX

Mais si l'Eglise doit succomber, le sort des innombrables objets du culte qui survivront à sa chute dans un monde régénéré, offre des aspects curieux. Privés de toute justification surnaturelle, il faudra bien qu'ils redeviennent petit à petit incompréhensibles. C'est d'ailleurs bien ce qu'ils eussent toujours été si l'humanité n'avait été contrainte d'y recourir dans sa dure soumission à la tyrannie de la nature et aux myriades de fantômes qu'elle en a extraites pour la nourriture de ses frères espérances. Ils apparaîtront ainsi sous un jour d'autant plus inexplicable que l'évanouissement du sentiment religieux cédera la place à des sentiments nouveaux dont on ne peut que prévoir qu'ils changeront radicalement notre façon de percevoir et d'éprouver le monde.

Pour les objets religieux, c'est leur réalité nue qu'en fin de compte il importe de reconnaître sous les oripeaux fantastiques dont l'ignorance et la misère les ont affublés. Mais si grande et tenace est la puissance de l'habitude qu'on n'y accède pas d'emblée. Il semble qu'ici le doute ne suffit ni l'analyse. On a beau déchirer le

voile, le signe magique adhère plus que jamais, qui envoûte, perpétue sa fascination et son prestige.

A propos du contre-enseignement en usage dans certaines écoles soviétiques, vers 1928, on a pu lire sous la signature de Louis Rougier :

« Les plus humbles leçons de choses sont prétexte à dissertations antireligieuses. Par exemple, le maître dirige la conversation sur ce sujet : que peut-il y avoir dans l'eau sainte croupie dans un bénitier ? Il prend de l'eau, la laisse à l'air pendant quelque temps, et fait voir aux enfants au microscope toute la flore microbienne qui s'y trouve. L'eau sainte, loin d'être un moyen de guérison, est un agent de propagation des maladies, comme toute eau stagnante. Même démonstration pour les saintes icônes. Durant les incendies, on fait des processions avec les icônes autour de la maison qui brûle : mieux vaudrait se procurer une pompe. Les lampes à huile corrompent l'air des églises et font courir le danger d'y mettre le feu. On porte aux malades les icônes à baiser : or, les icônes propagent les maladies honteuses.

» Les écoles, comme celles que l'on montre aux étrangers à Léninegrad, comportent un jardin où l'on initie les enfants à la botanique, au jardinage, en particulier à l'usage des engrais dans la culture. On a soin d'y laisser un carré inculte, où l'on ne moissonne que des mauvaises herbes. C'est le carré du Bon Dieu. Il a pour effet de montrer ce que la terre engendre lorsqu'on l'abandonne aux soins de la Providence, par contraste avec la manière dont l'industrie humaine la fertilise. »

Il ne semble pas que d'être « professeur d'université » comme l'auteur de ces lignes, suffise pour donner son assentiment à d'aussi claires et judicieuses leçons de bon sens, puisque Louis Rougier, plus loin, s'indigne de ces méthodes dont le caractère primaire lui répugne. C'est que la crédulité qu'elles tentent d'annihiler par le chemin le plus court et le plus direct, — crédulité qu'il ne par-

tage apparemment pas —, lui semble mériter, il faut croire, plus de respect.

X

L'on a beau se convaincre ainsi de l'absurdité des objets religieux, une accoutumance millénaire s'insinue, qui garde la pensée de toute hardiesse. Or il ne s'agit plus de briser ces objets ou de lacérer ces images, même à des fins antireligieuses, mais de les rendre comme invisibles, de déjouer leur symbolisme, c'est-à-dire de les ramener à leurs proportions exactes, à ce qu'ils sont en réalité, une fois nettoyés de leur auréole magique.

Un autre exemple de cette attitude à adopter à l'égard de ces défaillantes idoles nous est fourni par une scène de roman. Il n'en est pas ici qui puisse mieux nous éclairer.

Au cours d'une randonnée en automobile, un homme et une femme se voient brusquement surpris par un orage d'une extrême violence. L'auto les abrite si mal que la pluie les transperce au bout de quelques instants. Or le seul refuge qui se présente à eux, à des lieues à la ronde, est une église isolée. Mais la porte en est fermée. Talonné par la tempête, l'homme n'a cure de cet obstacle : il dirige son auto sur la porte dont il fait ainsi, par de lentes pressions successives, sauter la serrure. Une fois dans l'église, transformée en garage, l'homme, pour y voir clair, commence par allumer les cierges. Il convient ensuite de remédier aux vêtements mouillés. Il se déshabille, se frictionne avec une nappe d'autel et revêt une soutane de prêtre. Mais il fait froid et il a faim. A l'aide des pages arrachées aux livres sacrés, il allume un feu et improvise un repas qu'il arrose avec du vin de messe. Enfin, se tournant vers la femme qui, agenouillée, implore le pardon de Dieu pour ce qu'elle considère comme un sacrilège, il la désire. Il s'approche, la retourne vers lui et la prend au pied de l'autel.

Si on veut bien négliger les

intentions de l'auteur qui apparemment n'a songé qu'à exploiter le pittoresque de la situation, à l'effet scandaleux de cette cascade de sacrilèges, si on néglige donc ces mobiles assez troubles pour ne considérer que des personnages agissant sous l'empire de la nécessité matérielle, on voit ici chaque objet du sacerdoce rendu à son usage logique, à sa signification élémentaire; — l'évidence, à chaque trait, qui l'emporte sur la singularité.

L'église n'est plus qu'un abri au même titre que n'importe quel bâtiment. Le cierge, un mode d'éclairage. La nappe d'autel, un linge. La soutane, un simple vêtement, une étoffe qui protège du froid. Les pages du livre de messe, du vulgaire papier. Le vin de messe, consacré ou non, une boisson qui réchauffe. Et l'acte amoureux s'accomplit n'importe où, le désir n'ayant que faire du lieu et de son pittoresque.

Et tel est bien, sans doute, après la déconfiture du sentiment religieux, le sens concret que les objets du culte seront contraints de regagner. Il ne convient plus de briser la Sainte Ampoule mais d'user de son huile sans autre forme de procès. Que l'on s' imagine d'ailleurs brusquement attaqué par quelque animal furieux et n'ayant sous la main qu'un lourd crucifix, par exemple, on ne manquerait pas de s'en servir comme d'une arme et sans se préoccuper de sa signification symbolique.

Ainsi, au gré des circonstances, un crucifix peut remplacer un marteau, un tisonnier, un presse-papier, ou encore faire office de signet, de levier, de hochet ou d'épouvantail. Pour ma part, il m'est arrivé de voir une dame très pieuse suspendre à son mur un crucifix de manière qu'il dissimulât très exactement une déchirure dans le papier peint. On ne peut reprocher à cette personne de manquer d'un certain sens pratique, mais la route est longue cependant de cette attention scrupuleuse au sommet du Calvaire, — longue et toute semée de réflexions.

L'on peut remarquer aussi que les plus zélés défenseurs de la religion n'agissent guère autrement lorsqu'ils prêtent une plus grande valeur à tel objet du culte par rapport à tel autre, lorsqu'ils font la différence entre un crucifix d'or massif et le même de plâtre, marquant ainsi que c'est bien la substance qui prime et non le symbole, encore que la valeur accordée ici ne le soit que pour de venales et très médiocres raisons.

XI

Pour ceux d'entre ces objets que les vicissitudes de l'âge n'auront pas tout simplement réduits en poussière, il est à prévoir cependant que le sentiment esthétique leur conférera une valeur de remplacement, qui ajournera quelque peu l'agonie de leur signification. Ainsi en va-t-il déjà pour les objets des cultes anciens ou étrangers, les statuettes du Bouddha, les sculptures Aztèques ou les masques nègres dont le sens religieux est à peu près effacé pour le spectateur européen, sinon tout à fait. Objets d'ornement ou d'étude, on ne les charge plus guère que d'une signification ethnologique ou esthétique.

Mais lorsque la disparition de la valeur marchande elle-même aura ruiné ce succédané de dévotion, lorsqu'auront disparu les préjugés de substance qui marquent une préférence entre un crucifix d'argent et son pareil de bois, les préjugés de rareté ou d'ancienneté qui font la différence entre un christ du XI^e siècle et tel autre du XX^e, les préjugés d'exécution, de métier, qui flattent une Madone de Raphaël et méprisent la carte illustrée, toutes conventions qui ne répondront plus aux goûts ni aux besoins spirituels des hommes nouveaux qui contempleront ces épaves du passé, — alors, ces objets, dépouillés de toute espèce de fonction, retourneront à la substance dont ils furent isolés pour s'identifier à la matière qui les compose. Un peu à la façon du nuage qui se dissipe en gouttes d'eau ou encore de ces châteaux



en ruines dont le temps a si curieusement élimé les vestiges que la forme du château s'évanouit pour ne plus laisser subsister qu'un agglomérat chaotique de pierres.

Alors tous ces objets seront complètement exorcisés des vertus exceptionnelles qui leur furent prêtées, vertus qui connurent leur temps d'utilité mais qui, au-delà de cette apogée, devaient persister longtemps avant que chacun pût se convaincre d'emblée qu'à défaut d'un dieu ou d'un symbole magique, il se laissait abuser par un déguisement et qu'il n'avait sous les yeux qu'un simple morceau de bois ou de pierre.

XII

Enfin, si loin dans le futur, par un étrange oubli des temps, subsiste à quelque carrefour perdu, cet homme de bois ou de pierre, la tête penchée, les mains clouées

embrassant l'étendue, sans doute n'aura-t-on plus souci de la tache qu'il fait dans le paysage. La lumière accrue, soumise au regard, ne l'en distinguera plus que pour le confondre avec toutes choses, noyant sa forme au plus intime de sa substance comme fait la nuit d'un gouffre, qu'en tombant elle emplit. Et si, d'aventure, l'attention d'un passant s'y accroche un instant, il n'est plus en son pouvoir qu'il ne se laisse prendre pour autre qu'il n'est; ni voir, en somme, comme le tenaient au gré des méthodes qui furent les stations d'un lent calvaire qui se termine devant une sépulture vide comme dans la légende, — comme le voyaient également aux fins qu'ils voulaient justes : les iconoclastes et les surréalistes, Georges de Cappadoce et le chevalier de La Barre.

MARCEL MARIËN

LA VIE DES ABEILLES

Nous pensons qu'il serait injuste de passer sous silence la contribution occulte de ceux qui ont imprimé la présente revue. Comme la pertinence de cette collaboration risqua d'échapper à la lecture il nous plut de lui reconnaître ici la place qu'elle mérite.

C'est ainsi que, sur les épreuves, on pouvait lire à la page 4 (paragraphe 2, ligne 8) : le plus intime malentendu (à la place de « anime ») interprétation qui témoigne, sans le moindre malentendu, d'une intelligence raffinée du contexte; — à la page 7 ensuite (Mystère I, ligne 4), au lieu de « habitude » : elle avait pour habitude de dormir nus; — à la page 22 encore : Mais au fond des chairs rouges se ment agile un fin squelette de lumière, au défaut de « se meut »; et à la page 40 (colonne 2) : n'occasionnent à l'Else que des éraflures sans gravité. Enfin, page 7, à la fin du premier paragraphe du chapitre, négligeant les « plus denses ténèbres », qui fait un peu vieillot, un rien biblique, brillait comme un astre de première grandeur dans toute sa puissance, le surprenant vocable de ténègres, qu'il faut bien se garder d'oublier.

On connaissait déjà la fortune de Malherbe, le présent de cette rose embellie par les mains tremblantes d'un ouvrier obscur. Pourtant il ne paraît pas que l'on ait prêté jusqu'ici une attention très soutenue à cette sorte de révélations; au point que l'on a cru bon de les porter au conte du hasard. Le hasard, ici, est bien de chair cependant, et peut-être n'est-ce rien de moins que l'oreille du génie qui pointe.

Par-delà la pataphysique et le réalisme également caducs, les hommes s'essayaient à transformer leur peine absurde en d'étincelants joyaux. À la confusion des systèmes, des doctrines, c'est le mécanisme même de l'expression que l'on peut saisir ici sur le vif. Si bien que l'on peut aussitôt appaier,

en tout bien tout honneur, ces propositions jumelles de Marx et de Mallarmé : Le langage est la réalité immédiate de la pensée : la poésie se fait avec des mots.

Il est donc permis d'espérer, qu'un jour prochain, ouvrant quelque édition nouvelle de Mallarmé l'on voit surgir soudain de la page blanche :

LE MONDE, INSTRUMENT SPIRITUEL

Une position qui émane de nous si diversement, se jouant de l'éloge et du blâme, nous la revendiquons avec celles qui s'impriment ici — sommaires —, que tout, au livre, n'existe que pour aboutir à un monde.

Au reste, ce n'est pas si problématique. Parlant de la monotonie du vêtement chinois, dans de récentes impressions d'un voyage dans la République Populaire, M. Pierre Gascar observe : « Il y a toutefois dans ce vêtement qui symbolise certain puritanisme révolutionnaire de la Chine nouvelle, un détail fort révélateur et touchant. La poche placée en haut et à gauche, sur la vareuse, se ferme par un rabat qu'on boutonne. Or la couture supérieure de ce rabat est arrêtée à un endroit de façon qu'on puisse glisser un stylo à aigreur dans la poche sans l'ouvrir. C'est que tout le monde en Chine peut avoir besoin d'un stylo, doit avoir besoin d'un stylo. Les vêtements à 130.000 yens, ces véritables bleus de chauffe qui sortent par dizaines de millions des fabriques d'État, sont, en 1954, des vêtements destinés à des gens qui écrivent, qui doivent écrire ou qui pourront écrire. Dans un pays qui était celui de l'analphabétisme, cette petite boutonnière, c'est déjà tout l'esprit de la Révolution. »

Déjà l'on peut voir la quantité, chère aux philosophes, se transformer en qualité (chère aux poètes), des milliards de livres tomber en poussière sous le rire immense du démon Valéry, et l'homme passer adroitement du règne ou il dit tout ce qu'il pense au règne ou il pense tout ce qu'il dit.

ADMINISTRATION DE LA REVUE :

J. Graverol, 55, rue de la Concorde, Verviers (Belgique).

C.C.P. n° 3645.35.

DEPOSITAIRE POUR LA FRANCE :

Le Soleil dans la Tête, 10, rue de Vaugirard, Paris 6°.

C.C.P. Paris 9758-73.

PRIX : 30 francs belges — 210 francs français.

ABONNEMENT (4 numéros) : 100 frs belges — 700 frs français.

IMPRIMÉ EN BELGIQUE

Editeur responsable : Marcel Mariën, 28, rue du Pépin, Bruxelles

VAINCRE ET MOURIR



DROIT
AU
CIEL

par
SABENA

AIR FRANCE

Plus de mèches engluées ! Plus de cheveux
attrape-poussières ! Plus d'oreillers salis !



Silvikrine

fait

TABLE

rase



AVANT APRES
AVOIR ÉTÉ
GRACE A
MAX FACTOR HOLLYWOOD



Ω
OMEGA
la Dernière des



CONTRE LE MAL DU SIÈCLE



1914-1918 : 8.676.000 morts
1939-1945 : 78 millions de morts

L'ESSENCE
de l'Histoire



Pour
une
mort
plus
Rapide...

Coca-Cola
MARQUE DÉPOSÉE

Ne soyez plus



VICTIME DE



clic... clac... - RATÉ

Kodak



EMPOISONNE



supprime radicalement
LES DENTS



la
Seule
qui
donne

l'Eczéma

Cette jeune et ravissante anglaise de la haute société ramène à l'usage son teint de rose et de lait.
"C'est tout simplement merveilleux de voir combien mon teint s'est transformé depuis que j'emploie les crèmes Pond's", dit-elle.



POND'S
COLD CREAM
VANISHING CREAM

GARANTIT

LA VIEillesse DU VISAGE

et la

BEAUTÉ

RIDES



SANDEMAN

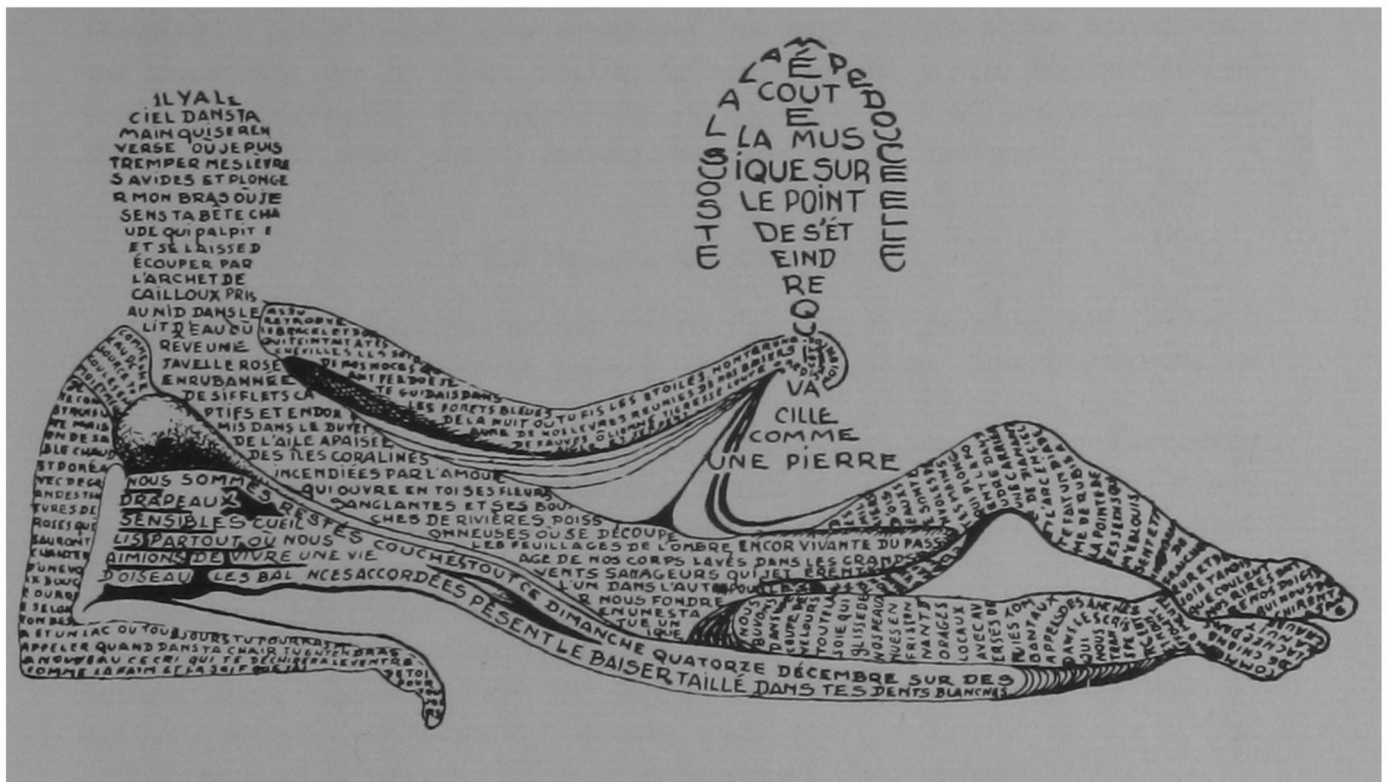
CERTES,

Mais...

Attention
à votre
intestin!



LES LÈVRES NUES



SOMMAIRE

PAUL BOURGOIGNIE. L'Armure du langage.

GILBERT SENECAUT. La File indienne.

PAUL NOUGE. L'Optique dévoilée.

Portrait exemplaire.

LOUIS SCUTENAIRE. Un damné sourit dans les flammes.

MARCEL MARIEN. Le Pas du Commandeur.

Le Marquis de Sade raconté aux enfants.

Parade des Revues.

L'OPTIQUE DÉVOILÉE

Connaissance de la Nature

La serrure enfonce un rayon blanc à travers cette épaisseur de nuit. Sur une table que l'on devine, une bouteille devient évidente. Le verre s'éclaire vivement et l'on voit la couleur étincelante du liquide, c'est un liquide bleu.

La bouteille et la lumière sont seules sur la table.

La lumière se mélange curieusement à l'eau bleue au milieu d'un silence incomparable. Puis une tache claire révèle le mur, une tache veinée de rouge. Sa forme n'est pas fixée, elle bouge, ce pourrait être un visage qui change. Des objets émergent avec lenteur : trois roses, une armoire fracturée, une robe suspendue, un manteau sur le vide. Enfin, la charmante jeune femme décolletée qui surveille l'expérience et qui tient à la main, au bout d'un cheveu, une petite boule de moelle de sureau.

Le Spectacle difficile

Des roix se disputaient derrière l'écran de papier qui fermait la chambre mais laissait passer de la lumière, l'encherètement des ombres furieuses.

Nous attendions. Une ombre prit tant de netteté que l'on crut qu'elle allait découper l'étendue translucide, sauter dans l'autre monde, tomber sur nous. Mais elle toucha le mur et disparut. C'était une femme.

L'autre, les bras au corps, un instant parut se reprendre, s'affermir, demeurer là. Mais on la vit ensuite se défaire par les bords, une clarté acide la ronger, la brûler sans flammes, et mince, fragile, disparaître à son tour.

L'écran vide alors changea lentement de couleur.

Un mur peint à la chaux luisait faiblement, achevait de s'éteindre.

Quand l'obscurité fut complète, quelqu'un ouvrit une fenêtre.

Nous nous penchâmes ensuite pour voir arriver du plus loin un bel insecte rose qu'abritait de la lumière vive une feuille de papier blanc.

Le Miroir renversé

Quelqu'un donna du pied contre le carreau, la vitre éclata et l'on se retrouva ailleurs, au milieu d'une fraîcheur inaccoutumée. La peau du visage et des mains nous renseignait sur ce monde neuf qui se révélait peu à peu comme la chose la plus étendue, la plus nuancée, la plus satisfaisante qui se put concevoir.

Vous avions nos vêtements, mais quelques femmes dévêtues poussèrent un long cri d'extase.

On reconnut ce cri pour l'avoir entendu déjà, moins puissant, moins décisif, dans d'autres circonstances. Il nous parvenait étrangement modulé, comme à travers une grande épaisseur d'eau. Nos yeux restaient obstinément fermés, nos jambes nous refusaient tout service.

Nous nous résignâmes sans peine à notre sort jusqu'au premier mot d'angoisse qui changea le paysage.

La Lumière aimantée

Il suffisait d'ouvrir un peu les yeux. La lumière arrivait lentement, sans remous, d'un espace glacé que l'on devinait par-delà les fenêtres. Elle coulait dans la chambre d'une seule masse orangée, majestueuse. La chaleur des têtes et des mains soudain agitées la saisissait. On la voyait tournoyer sur elle-même et se décomposer mollement en larges bandes diversement colorées qui tournaient maintenant toutes ensemble autour d'un axe invisible : notre dernière parole. Puis elles abandonnaient peu à peu ce mouvement naturel. Elles se mouvaient selon des courbes imprévisibles que l'on eût dites capricieuses, vivantes. Elles se condensaient, s'étiraient, se joignaient pour un instant en anneaux flexueux pour monter ou descendre aussitôt en spirales chatoyantes et remplir la chambre obscure d'un entrelacs de toutes les couleurs.

Soudain, des zones noires apparurent, sans contours, sans profondeur.

...Cependant, les filaments de la lumière s'enchevêtraient autour des têtes, noyaient les épaules, pénétraient les yeux, liaient et déliaient les bouches, si bien que les paroles et les souvenirs des hommes qui étaient là paraissaient et disparaissaient au gré d'une mystérieuse houle qui s'apaisa soudain sous le vent de l'aurore.

PAUL NOUGÉ

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Paul Bourgoignie : L'Armure du langage	Couverture
Les Profondeurs du sommeil	7
La Valse triste	10
Retour au pays	17
Le Pèse-lettres	22
Prêtre violé par la lumière	27
Défense et Illustration de la langue française	Couverture

LA FILE INDIENNE

Mode d'emploi :

Il ne faut pas me prendre trop au sérieux. Il faut me prendre tout simplement au sérieux.

La mort ne dure qu'une seconde : la première.

★

Je ne vois pas ce que je veux dire.

★

Bien qu'il ne fût point homosexuel, il lui arrivait parfois de toucher au sexe d'un homme, de le soupeser dans la main, et même d'en abuser.

C'était le sien.

★

La physique moderne.

Toc, toc, matière es-tu là ?

★

Ni vu ni connu
Le temps d'un saint nu
Entre deux églises.

★

A force de lire entre les lignes, ils en arrivent à ne plus les lire.

★

Rectis sicut dii.

★

Le « marxisme orthodoxe » n'existe pas. Et d'autant moins que l'expression a été forgée par l'adversaire.

★

Le Comité Central du Parti Communiste de l'Etat du Vatican.

★

Une vierge rougissante comme le dôme d'un priape.

★

Le pavot
chante au fond de la pipe
d'un vieux Chinois décrépît
et qui songe de sampans et des lippes
roses d'une gamine aux nippes
fripées qu'il branle de sa natte tressée
et longue de Fils du Ciel.



Ma langue
dans ta bouche
comme un couteau sanglant

Elle lui va
comme un gant.



L'Oiseleur.

Etre comme la branche sous l'oiseau.
A l'oiseau nul n'est tenu.
Connais ton oiseau.
Un oiseau en vaut deux.
Les grands oiseaux se rencontrent.
Tel œuf tel oiseau.
A l'oiseau on connaît l'ami.
Il faut faire oiseau qui dure.
A bel oiseau qui vient de loin.
L'oiseau s'envola à cinq heures.
Etre oiseau ou ne pas l'être.
L'oiseau est un homme pour l'oiseau.
Tant va l'oiseau à la branche qu'elle casse.
Pas de ciel pas d'oiseau.
Les oiseaux font l'histoire.
A oiseau, oiseau et demi.
En toute chose il faut considérer l'oiseau.
L'oiseau porte conseil.
Les oiseaux s'envolent, les branches restent.
L'oiseau est un grand maître.
L'oiseau perdu ne se retrouve jamais.
On a souvent besoin d'un oiseau plus que de soi.
Vieil oiseau pluie ne craint.



Il ne voyait pas plus loin que le bout de son marxisme.

DIEU NE CROIT PAS A L'HOMME



En français dans le sexe.



Le grand mystère, c'est qu'il n'y en a pas.



La terre tourne dans l'espace
Encombree de paperasses.

EXPRIMER

Charles Baudelaire notait — sans doute comme point de repère :

« Que la poésie se rattache aux arts de la peinture, de la cuisine et du cosmétique par la possibilité d'exprimer toute sensation de suavité ou d'amertume, de béatitude ou d'horreur, par l'accouplement de tel substantif avec tel adjectif, analogue ou contraire... »

Si l'on parvient à ne pas accorder à « exprimer » son sens faible et sa pente habituelle, si l'on se garde de prendre exprimer pour traduire, et si l'on va au sens fort de « dégager », de presser dehors comme l'on exprime le jus d'un fruit, toute la phrase n'en prend pas un sens plus sûr.

Il n'en reste pas moins qu'elle laisse une trop grande importance, qu'elle confère à l'existence préalable d'une sensation et d'un sentiment une nécessité véritable et qu'elle limite l'art poétique au rôle de témoignage ou d'appareil enregistreur.

Elle met l'accent sur une impossibilité qu'elle lui suppose de produire ce qui n'existerait déjà tout formé avant lui. Elle réduit l'art poétique, ainsi que le veut l'opinion courante s'il s'agit de langage, à n'être qu'un **moyen de communication**.

Je ne puis m'empêcher de rétablir ainsi Baudelaire :

Que la poésie se rattache aux arts de la peinture, de la cuisine et du cosmétique par la possibilité d'engendrer toute sensation de suavité ou d'amertume, de béatitude ou d'horreur, par l'accouplement de tel substantif avec tel adjectif, analogue ou contraire...

J'assure et je pressens du même coup la vigueur de cette phrase qui menacerait singulièrement quelque rapprochement avec la première (car « évoquer » ne va pas sans équivoque : on évoque un **souvenir**) :

« De la langue et de l'écriture prises comme opérations magiques, sorcellerie évocatoire. »

P. N.



Les ouvrages de Sade ont cet avantage de convenir tout autant au masochiste que, d'autre part, ceux de Sacher Masoch au sadique. Il y suffit qu'ils se choisissent leur héros et se substituent, à leur guise, les uns au bourreau, les autres à la victime. Ce sont donc là, à proprement parler, des lectures pour tous.



Effet de dos, effet de cul.



Sous ses cheveux
une rose
mais n'ose
en faire l'aveu.



En pensant à B. (après le poème)

Confondue dans la pluie
Confondue dans la nue
Confondue dans la nuit
Dans la rue
Mon amour ensevelie sous les corps dévêtus
De tes sœurs successives



Mourir en bonne santé.



Le crime ne paie pas. Le travail non plus.



Bruges-la-morte.

Pour lui donner un sang nouveau, peut-être pourrait-on substituer à la célèbre procession du Saint-Sang, celle, non moins vénérable, de la Sainte-Urine.



L'armée rouge avançait sous le ciel bleu.



Mon but dans la vie : aujourd'hui.

GILBERT SENECAUT

PORTRAIT EXEMPLAIRE

*Nous avons aussi tué le public,
cherchant des complices.*

Il importe de s'introduire dans une aire où certaines projections de nous-mêmes aient chance de trouver un instant d'équilibre. Si nous y parvenons, nous assistons aussitôt à la mort grotesque des images qui se fixaient aux vitres quotidiennes. Il est question d'ôter à ces images tout espoir de résurrection. Car les miroirs sont le lieu d'une gamme d'aventures, mais ne reflètent rien.

On le sait, tous les hommes s'observent aux glaces des devantures. Mais Pierre estime, lorsqu'il se promène, mouvoir avec leurs vitres les façades et les maisons, toute la ville, la campagne. Il ne peut croire aux limites de sa chair, mais à des masses plus ou moins asservies ou rebelles, à des parties de lui-même qu'il éprouve ou commande plus ou moins aisément. Une place, les rues qui pendent après elle, s'élève, s'abaisse comme la main nue; l'étoffe d'un corsage peut l'étouffer jusqu'au soir, certaines paroles pèsent ou brûlent, membres malades. Au fond d'une vitrine, il y a, trois pas durant, un peu de Pierre mêlé à des postiches, à des laines anglaises. Il est vain d'ajouter que Pierre a depuis longtemps dissipé la dernière image. Et quoi qu'on en pense, ce n'est pas le vide que maintenant il habite.

D'ailleurs, étendu, assis ou marchant, Pierre n'abandonne jamais sa promenade. Il ne la limite pas à telle dimension de l'espace. Il a mis peu de ruse à faire le temps, la pesanteur se retourner sur eux-mêmes. Pierre s'attache pour l'instant à déjouer des pièges moins puérils. Il ne peut toutefois en concevoir qui le fixeraient dans la mort.

La bassesse de Pierre ne fera pas de doute. Il n'a rien su toucher d'un cœur pur. Mais il se fait gloire réellement de cette bassesse sans défaillance.

Pourtant, puisque l'on aime l'humiliation du héros, Pierre se



prêtera à notre désir. Il ne nous cédera pas sa perversion essentielle, qui est, tête revulsée, de s'arracher à lui-même pour caresser son corps. Il pense que nous saurons tirer parti de cet avertissement, mais il se trompe peut-être.

Pierre peut aussi garder les lèvres serrées, disparaître même, s'évanouir. Il se met alors dans un monde auquel il coïncide.

PAUL NOUGÉ

LE MARQUIS DE SADE

raconté aux enfants

Il y avait une fois une fée qui s'appelait Juliette. Elle était douce, gracieuse et belle, et on la nommait encore la fée aux pommes du nom des deux pommes qu'elle portait toujours sur la poitrine. Ces fruits étaient ronds et d'une bonne odeur, et elle les offrait à tous ceux qui demandaient à pouvoir les savourer. Or bien que chacun y mordit, les pommes n'en étaient pas moins toujours pleines et entières, et d'une forme parfaite.

Dans ce même pays où la fée résidait, il y avait aussi un ogre qui se nommait Saint-Fond. C'était un affreux méchant qui semait la désolation partout où il venait à passer. Il était armé d'un large poignard de quatorze pouces et demi qu'il portait attaché à son corps et qui était l'instrument au moyen duquel il perpétrait ses horribles forfaits. Ce poignard était magique. L'ogre d'ailleurs était né bon et il le fût demeuré si, vers l'âge de sept ans, alors qu'il n'était encore qu'un petit garçon, une méchante fée qui avait nom Nature, ne lui avait jeté un sort sous la forme de ce poignard qu'elle avait soudé de façon si adroite à son bas-ventre qu'il n'était plus possible de l'en détacher. Ainsi rivé à cette arme perfide, le petit garçon grandit et devint malgré lui l'ogre terrible qui attristait le pays.

Mais on racontait sur ce poignard encore bien d'autres merveilles. Comme par exemple, que lorsqu'il était hors d'usage, il était flasque et mou comme s'il n'avait été que la gaine de peau qui l'enfermait. Mais chaque fois qu'une victime se présentait devant l'ogre, le terrible poignard se gonflait démesurément, jusqu'à crever le fond de la gaine, et il se dressait alors avec tant d'énergie qu'il entraînait irrésistiblement l'ogre né bon, qui devait ainsi participer, bon gré mal gré, aux méfaits auxquels le contraignait son arme magique.

Par une belle après-midi d'été, la douce fée Juliette était à cueillir des fleurs dans une prairie lorsque, soudain, elle se trouva face à face avec l'horrible Saint-Fond. A peine s'étaient-ils aperçus que le poignard se gonfla outre mesure, braqué dans la direction de la fée. Il était gros et rouge, et l'on pouvait penser que c'était à se gorger perpétuellement de sang qu'il devait ce bel écarlate qui ne le rendait que plus terrible à voir. Mais Juliette n'avait pas peur et, plutôt que de s'enfuir, elle s'approcha du monstre et se mit à rire. « Regardez, Monseigneur », dit-elle ensuite, en relevant sa robe. Et par un effet de magie elle fit apparaître sur son corps une blessure toute fraîche. « Comment donc voudriez-vous me blesser puisque je le suis déjà ? »

Et de ses doigts fins, Juliette écarta légèrement les bords de la plaie, comme pour bien montrer qu'elle était véritable. Et l'ogre pouvait voir que l'intérieur de la blessure était rose et très profond. Mais le poignard magique ne fut pas le moins du monde décontenancé. Il fonça sur Juliette, entraînant le pauvre ogre à sa suite, et il n'eut pas plus tôt renversé la bonne fée sur l'herbe qu'il se mit à fouiller furieusement la blessure merveilleuse, y plongeant jusqu'à la garde.

Après un moment le poignard ressortit mais comme il voulait se planter ailleurs dans la chair de la fée, aussitôt à ce même endroit, devant sa pénétration, une nouvelle blessure apparut dans laquelle l'arme aveugle s'engouffra avec frénésie. Pendant ce temps, Juliette qui fixait les yeux de l'ogre penché sur elle, reconnut au fond de ceux-ci le regard doux de l'homme qui était né bon et elle en éprouva une grande compassion. Elle lui tendit l'une après l'autre les pommes qu'elle portait sur la poitrine et força l'ogre à y goûter. Celui-ci les mordillait doucement, si bien que la fée en fut émue jusqu'aux larmes. D'un geste souple et adroit elle se délivra du poignard qui la meurtrissait et s'agenouilla aux pieds de l'ogre, forçant celui-ci à se relever. Courageusement alors, elle approcha sa bouche menue du terrible poignard et bien que celui-ci fût de proportions énormes, elle réussit à se l'introduire, en le faisant glisser doucement entre les lèvres. Au bout d'un moment, et sans que son attitude n'invitât à le prévoir, alors que le poignard était enfoncé si loin au fond de sa gorge, qu'elle en étouffait presque, Juliette, d'un brusque coup de dents, trancha au ras du ventre le poignard magique qu'elle recrachait vivement sur le sol. Aussitôt l'on put voir l'arme monstrueuse comme prise de convulsions, se tortiller à la manière d'un serpent, s'apaiser enfin, puis se transformer en pierre.

Délivré de son abominable instrument, Saint-Fond n'était plus un

ogre. Il était redevenu l'homme bon. Ainsi il put épouser la fée mais, chose curieuse, ils n'eurent pas d'enfants.

LE BŒUF GRAS

Plus que jamais soucieux d'imiter en toute chose nos singuliers contemporains, et très frappés par leur obstination à se glorifier mutuellement, les collaborateurs de la présente revue se sont constitués en jury afin de décerner mensuellement un nouveau prix :

LE PRIX DE LA BETISE HUMAINE

Ce prix sera attribué après coup à tout homme ou toute femme ayant témoigné par quelque mode d'expression ou quelque action que ce soit d'un effort assidu pour se maintenir à l'ombre de l'intelligence.

Le prix étant purement honorifique, il ne sera souillé d'aucune opération de caractère pécuniaire.

Les lauréats seront régulièrement proposés aux faveurs du public par la voie de la presse.

Déjà, le 1^{er} juin 1955, réuni en séance solennelle, le jury a décidé à l'unanimité de décerner le premier Prix de la Bêtise Humaine, à titre ex æquo, à

Monsieur André Malraux
pour l'ensemble de son œuvre
esthétique, et à

Monsieur le roi Baudouin
pour son voyage au Congo
« belge ».



LE PAS DU COMMANDEUR

I. — ENTRÉE DES DÉBARDEURS.

C'était à Anvers. Je passais devant la statue de la liberté. Elle est de Constantin Meunier, elle représente un débardeur. C'est un homme vigoureux, les mains sur les hanches, debout sur un piédestal, au centre d'un petit parterre fleuri qui se trouve à côté de l'Hôtel de Ville. Statue parfaite, pourrait-on remarquer, puisqu'elle n'entache d'aucun doute sa signification. Un homme, un débardeur, et qui dit tout ce que dit un homme que l'on croise dans la rue. Il est vrai que si l'on veut en savoir davantage, les difficultés ne sont pas pour manquer. Cet homme vêtu à la façon d'un homme riche, l'est-il vraiment à ce point ? Il se pourrait qu'il soit justement au bout du rouleau. A moins qu'il ne s'agisse que d'un simple escroc, mais qui connaît l'ascendant de l'habit. Il arrive aux militaires, aux prêtres de se mettre en civil. Aux mendiants, aux chiffonniers de rouler carrosse. Il y a aussi l'espion dont l'état exige précisément qu'il ne ressemble pas à l'idée que l'on peut se faire. Et quelle tristesse enfin marque le front de cet homme qui nous dépasse : les affaires, une femme, la santé, ou seulement une chaussure trop étroite ?

Reste la liberté. C'est un peu plus obscur, mais dès que l'on connaît l'explication, assez simple malgré tout. Et même simpliste. Voici. A la fin de la dernière guerre, alors que les V1 et les V2 s'abattaient journellement sur la ville, les dockers anversois poursuivirent sans répit le déchargement des navires alliés, de façon que l'offensive contre l'armée allemande pût être menée à bien. Quelqu'un (un philosophe sans doute) observa entre ce travail et la victoire des armées alliées, qui aboutissait à la libération de la Belgique, un enchaînement de cause à effet. D'où la statue, d'où la métaphore, d'où la liberté. Mais au point où nous sommes arrivés, par exemple celui du réarmement de l'Alle-

magne, on ne voit pas très bien ce qu'il faut penser de cette liberté. Ou plutôt si : c'est que, du point de vue du débardeur, il ne faisait guère que troquer l'occupant contre un autre, fût-il belge en fin de compte. Les fardeaux, pour autant, ne pèsent pas moins sur ses épaules.

Il faut croire d'ailleurs que les dockers n'étaient point dupes de l'honneur qu'on leur fit, puisque la prime qui leur fut allouée pendant cette période agitée, ils la dénommèrent unanimement « bibbergeld » (ce qui veut dire littéralement : argent de la tremblote; ou, si l'on préfère : salaire de la peur). Ce mot dit très bien ce qu'il faut penser de cette liberté. Que la faim est plus puissante que la peur. Que bombes ou non, il fallait avant tout qu'ils mangeassent. (Drôle de liberté !)

Il m'est arrivé de suivre d'assez près la vie des dockers. Et même d'être l'un d'eux. (En amateur, il est vrai. Je veux dire que n'ayant pas de métier, de talent définis, je ne puis honnêtement me tenir pour un employé, un domestique, un commerçant, un soldat, voire un prisonnier de guerre, même s'il advient que j'en accomplisse à certains moments de ma vie tous les gestes extérieurs.) Eh bien, du temps que j'étais donc (dans une certaine mesure) débardeur, j'ai pu voir deux de mes collègues se fracasser à fond de cale. Bref, je voulais seulement marquer que les bombes ne sont pas les seuls risques du métier. Ni — j'imagine — les seuls mérites.

II. — PERCHÉ SI L'ON VEUT MAIS LE JEU FINIT MAL.

Je disais donc que je passais devant le Débardeur de Meunier. Eh bien, ce jour-là, ce n'était pas tout à fait lui. Il s'en fallait de peu. D'un chat très exactement, d'un chat au pelage roux qui avait eu la fantaisie de venir se loger entre les pieds de la statue. Je dis la fantaisie, mais il serait assez aventureux d'augurer des intentions d'un chat. Mettons qu'il faut bien après tout qu'il se pose quelque part. Et s'il arrive que ce soit entre les pieds d'une statue, c'est son affaire. Il faut bien qu'elle s'en accommode, faute de pouvoir le prendre en mains ou le chasser du pied.

Mais voici qui est plus curieux. C'est que tous les regards s'attachaient sur le chat. J'ai observé depuis les gens qui s'arrêtent à la vue d'un chat (sur l'appui d'une fenêtre, par exemple). Ils sont nombreux. Des femmes principalement, et des enfants. Il en est même qui lui parlent, qui usent de mots tendres. Mais (j'ai établi des sortes de statistiques) il n'y en eut jamais autant que pour le chat du Débardeur. Parce qu'aussitôt je m'étais mis un peu à l'écart, de l'autre côté de la rue, à observer. Mine de rien, à la manière des détectives.

Pour arriver sans encombres à mes fins, j'usai du stratagème suivant. J'achetai quelques boîtes d'allumettes, dont je vidai à parties égales le contenu dans mes poches gauche et droite. Je n'avais plus alors qu'à briser les allumettes en deux, au fond de l'une ou de l'autre poche, puis rentré chez moi, à faire le compte, en divisant par deux le total des allumettes rompues.

Sur cent personnes dont, plus tard, je notai par la même méthode le comportement devant un chat posé sur l'appui d'une fenêtre, quinze femmes s'arrêtèrent à lui parler ou à le caresser. Vingt-deux enfants lui firent le même honneur. Deux hommes enfin s'attardèrent. Ce qui nous donne trente-neuf pour cent d'observateurs attentifs pour un solde d'indifférents. Bien entendu, il m'a fallu recommencer plusieurs fois l'expérience. Il survient toujours un enfant pour impatienter ou effrayer la bête. Il veut la prendre, l'oblige ainsi à se sauver, et tout est à refaire. Mais avec un peu de patience, je suis quand même parvenu à mes fins.

Or pour le chat du Débardeur, hors d'atteinte à cause du socle et du parterre, je ne comptai pas moins de quatre-vingt-six passants attentifs sur cent. Je n'avais évidemment pas noté les rêveurs aux yeux levés ni leurs semblables aux yeux baissés, vraiment trop défavorisés pour entrer en ligne de compte. Ni davantage ceux qui passaient la tête franchement tournée ailleurs : je n'avais pas à enregistrer des nuques. Le chat avait tenu bon et tenait encore lorsque je m'éloignai, non sans constater qu'au-delà de mon enquête, il continuait de faire sensation.

A quelque temps de là, je revins à la même place. Le chat était ailleurs et je repris mon observation. Sur cent personnes, cette fois, je n'en comptai que deux à remarquer la statue. Et encore ils avaient plutôt l'aspect de touristes (bien qu'ils n'eussent point d'appareil photographique). Ils étaient ensemble, de plus. Un homme et une femme. Ils s'arrêterent longuement.

Ces expériences, je puis maintenant les résumer ainsi :

Une statue isolée : 2 spectateurs sur cent.

Un chat isolé : 39 spectateurs sur cent.

Un chat blotti entre les pieds d'une statue : 86 spectateurs sur cent.

III. — PASSAGE DES BOUCHERS.

L'infériorité de la statue, de celle que l'on dit devoir exprimer le peuple, est ici assez évidente. Pour le sculpteur, c'est même un peu vexant. Toute cette peine, ces hantises, ces efforts en pure perte. Cette longue obscurité (douloureuse, au dire des biographes), ces lauriers enfin, mais à quoi bon : un chat l'emporte, réduit à sa seule existence. Quoi qu'il en soit, le vin est tiré, il faut bien se résigner à éprouver l'enseignement amer de ces expériences. On pourra rétorquer, il est vrai, que mes statistiques ne sont pas universelles. C'est juste. Mais je les crois malgré tout expressives, assez du moins pour fonder sur elles une opinion.

S'il faut une statue pour remarquer un chat, l'insolite s'explique assez bien. C'est un peu comme si le chat se mettait à parler. Qu'il faille un chat pour remarquer une statue, c'est peut-être moins sûr. Sur la masse des passants, il y en avait bien (très peu) qui levaient la tête mais de ma place, ça n'avait pas l'air de prêter fort à conséquence, et je suis bien sûr que le chat y était pour beaucoup. C'est lui qui captivait les regards, et plus qu'à l'ordinaire, à cause de la statue. Il en eût été de même, sans doute, s'il se fût trouvé à l'étal d'un boucher. Mais il aurait fait scandale, et le commerçant n'aurait guère pu compter sur la clientèle de ceux qui en eussent été les témoins. Par contre, le danger d'exposer le Débardeur (réduit pour la circonstance) en vitrine, serait assurément moins grand. Ici aussi, de toute évidence, on le remarquerait moins que le chat. Un crucifix conviendrait mieux, inclinerait à coup sûr, dressé parmi les lambeaux de chair morte, à quelque méditation fructueuse sur la vie, le destin, l'immortalité.

Malheureusement les bouchers n'ont pas de pareilles audaces. Une boucherie, en somme, cela se voit d'un seul coup d'œil, d'emblée. Et le boucher compte moins sur nos yeux, préjugé moins de notre entendement que de notre estomac. Il faudrait vraiment grande malice, si l'on n'est point absolument tenu à se fournir de viande, pour que nous nous arrêtions. Ce n'est qu'au moment de l'action que l'on se montre attentif.

Du reste, les ressources artistiques des bouchers sont assez minces. On ne trouve guère (parfois) que de petits cochons en faïence, le groin

rieur, et travestis en bouchers, un tablier noué sur le ventre. Ce n'est pas sans charme assurément, et propre à susciter bien des réflexions : « Tel qui rit vendredi (à cause du poisson) dimanche pleurera ». Ou bien, comme ils sont campés, hilares, à côté de leurs frères assassinés : « Ris-donc, Paillasse ! » Ou encore : « Passant, va dire à Lacédémone... »

Mais le boucher dispose aussi d'une autre amorce. Assez terrifiante, celle-là ! Ce sont, sculptées à même la matière vivante, à même la mort, de grosses têtes de porcs ou de veaux, à peine atténuées par les citrons amers où s'impriment leurs dents. C'est plutôt monstrueux, bien que le citron ne manque pas de poésie. Le couteau ferait peut-être mieux, auquel l'on songe tout de suite, mais il y a le précédent politique, peu fait pour se concilier toutes les clientèles. Le couteau, on ne manquerait pas d'y voir une sorte de manifeste du boucher, une satire, bref une inconvenance. Or le boucher s'adresse à tous, entend séduire chacun : le croyant comme l'athée, le seigneur et l'esclave, voire le végétarien si le pouvoir lui en était donné. Oui, le citron c'est plus convenable ; propre, net, cartésien. Mais quand même, par la faute de l'habitude, un peu invisible.

Comme le Débardeur.

IV. — LE PLACET INUTILE.

Et voilà qui nous amène à poser la question : comment rendre visible ce qui ne l'est pas, comment faire apparaître la matière à l'esprit. Préoccupation assez proche de celle des spirites, sauf que c'est le contraire.

L'on peut déjà marquer un premier défaut de la statuaire. Il va de soi. C'est qu'il existe entre le débardeur de chair et le débardeur de bronze (ou de pierre ou de plâtre) une différence essentielle. Aveuglante même. C'est que l'un est vivant, l'autre non. Le premier peine, mange et boit, chante, aime, se met en grève. Il peut même en venir à cesser d'être débardeur. Tandis que pour la statue, rien à faire, elle ne peut cesser de l'être ; et pour une raison bien simple : c'est qu'elle ne l'a jamais été. Car on peut la refondre, la recommencer pour en tirer cette fois un banquier, un roi, un dieu ; ou une femme vêtue, et ce sera la Vierge ; ou toute nue, et ce sera Vénus. Exactement comme dans les contes de fées. Oui, c'est bien là le malheur des signes, le danger de cet habit qui fait indiscutablement le moine.

Mais sans aller jusqu'à ces extrêmes, retenons simplement qu'une statue ne fait rien, ne parle et ne bouge pas. Par quoi elle tient assez du cadavre. De ceux-ci l'on s'accorde généralement pour dire qu'ils expriment un grand calme ; mieux : la sérénité. Ce n'est peut-être pas très profond comme observation mais c'est assez bien vu. Quant aux yeux tout au moins. Car pour le reste, l'enthousiasme est moins vif. Je ne parlerai pas des odeurs, où il faut vraiment beaucoup de ferveur pour ne pas jeter le tout à la poubelle sans plus attendre. Il est vrai que c'est prévu et que l'affaire est assez promptement expédiée. On fait tout pour que les vivants ne perdent pas de la mort la haute opinion qu'on leur a inculquée dès l'âge le plus tendre.

Et c'est à cette opinion, assez mal fondée comme on voit, que nous devons vraisemblablement la plupart des statues. On remplace le vivant qui n'est plus par son effigie, et le tour est joué, la tombe scellée une deuxième fois. Voilà qui est touchant, si l'on veut, mais quand même assez piteux. Au point qu'il faudrait sans doute se demander comment l'on a pu si longtemps accrédi ter cette monnaie de singe.

Ce n'est pas tout. On aura déjà remarqué que les statues, exception faite pour quelques rares privilégiés, ne sont généralement érigées

qu'après la mort de leur modèle, l'occasion d'en jouir (ou de s'en affliger) leur étant ainsi sottement refusée. Or c'est à quoi déjà obscurément je pensais vers 1938, en adressant au roi de mon pays une suggestion presque anonyme. (Elle était seulement signée Léon Degrelle pour qu'elle ait plus de chance d'être prise en considération.) J'attirais son attention sur le grave désavantage dans lequel se trouvaient les morts de la guerre, qu'ils ne pussent profiter des monuments érigés à leur mémoire sitôt la paix rétablie. Et comme une guerre nouvelle se préparait visiblement, dont chacun aurait à pâtir, je l'invitais à prendre avec ses ministres les mesures nécessaires pour que l'on élevât sans délai un monument à l'honneur des futurs morts de cette guerre qui assombrissait déjà l'horizon. Le roi, un nommé Léopold, fit la sourde oreille; le marbre non plus que le plâtre ne se décidèrent à chanter. La guerre vint cependant, avec ses morts innombrables et, le volcan à peine éteint, le ciel apaisé, ce sont des statues dans tous les coins dont ces pauvres diables ne sont plus là pour jouir. Je les imaginais, dans mon projet, allant s'asseoir au crépuscule, à l'ombre du vaste monument que la prévoyance leur aurait affecté par anticipation, causant, devisant entre eux de leur prochain malheur dont ils ne pouvaient affirmer cependant que leur patrie ne le voulût aussi léger que possible, puisqu'elle leur offrait déjà un monument tout à cette gloire dont ils allaient bientôt se couvrir. Je l'ai dit, mon projet tomba à l'eau (le roi aussi d'ailleurs) et c'est — trop tard — des monuments à profusion. Il arrive même qu'on les substitue aux anciens, aux usagés, alors qu'il serait tout aussi efficace, plus expédient et moins onéreux de remplacer simplement les inscriptions anciennes et de changer les dates.

V. — POURQUOI LES FEMMES CHANGENT DE TOILETTE.

Je vais du coq à l'âne mais qu'on me pardonne : j'essaie d'embrasser la zoologie tout entière. Tout de même, c'est curieux, cette facilité, cette assurance que l'on prend à la faveur de quelques chiffres. Ils vous ont comme une saveur de science, et vous voilà à juger, à trancher, à bâtir gravement qui sait quelle impressionnante baliverne. Si tout était à refaire pourtant ? Sculpteur, en garde ! Tes heures ne sont peut-être pas encore comptées...

C'est qu'il m'apparaît maintenant qu'il y a dans ces vues quelque chose de faussé. Non pas mes statistiques : je n'y suis pour rien. Mais peut-être ceci : c'est qu'il ne suffit pas de ces observations pour conclure à l'invisibilité du Débardeur, puis proclamer la vanité de la sculpture qui n'attire pas l'admiration par la ressemblance des choses... Car rien ne prouve qu'il n'ait connu des temps meilleurs. On peut très bien imaginer (ou espérer : c'est tout un) qu'à l'origine il était vu, choyé, admiré sous toutes les coutures. Si bien vu même, et comme à jamais gravé dans les mémoires, qu'il n'est plus besoin que l'on s'y arrête plus longtemps. Que l'on s'en soit gorgé, saoulé, repu. Qu'enfin, après avoir subi le feu de tous les regards, s'il subsiste cependant sur son socle, campé fièrement et invisible, le Débardeur puisse songer : — Je m'efface, c'est de bonne guerre, mais j'ai fait mon devoir !

De vrai, il est peu probable que dans les premiers jours, les passants ne l'aient point remarqué; ne se soient dit : — Tiens ! voilà qui n'était pas là hier ! Qui est-ce ? Ou bien : — Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ? (Ceux qui ne lisent pas les journaux, qui renseignent sur ce qui se passe et ce qu'il faut en penser.)

Voilà qui est évident et n'en serait-il rien qu'il resterait au moins

une occasion où l'on ait dû l'apercevoir. C'est au moment de l'inauguration. En général, c'est assez bruyant : fleurs, fanfares et discours. Les gens s'attroupent, parmi lesquels peut-être, quelques débardeurs vivants. La statue est enveloppée d'une manière de grand linceul que l'on fait tomber adroitement à un instant choisi. Et le monument surgit alors, brusquement, aux yeux de tous, comme par l'effet d'une opération de magie. Il n'est vraiment pas concevable qu'à ce moment-là tout au moins, la statue ne soit remarquée. (Non, non, ce serait affreux !) Ne fût-ce que le temps d'un éclair. Tant pis si le voile tombé, la statue aussitôt disparaît, plus transparente que l'air, et se noie pour jamais dans son décor.

Mais telle est notre condition. La vie, les choses sont comme un mur interminable et gris duquel, de fois à autre, un moellon se détache. Alors, c'est comme un éblouissement, toute la lumière soudain qui vole en éclats. Comment percer ce mur et lui donner couleur humaine, telle était à peu près notre question.

VI. — L'ÉTAPE AVANT LA DÉBACLE.

On pourrait déjà essayer d'y prêter la main, d'intervenir ne serait-ce qu'en changeant tout simplement les objets de place. Ça vaudrait mieux, somme toute, que d'attendre que la muraille prenne brutalement l'initiative. (Comme il arrive pendant les guerres.)

Mais voilà qui me rappelle une autre histoire. C'était peu avant 1940, durant la mobilisation de l'armée belge. J'étais soldat, et le hasard nous avait conduits dans un petit village où nous faisons halte avant de reprendre je ne sais quelle route pour atteindre notre cantonnement. On nous avait arrêtés près d'une église autour de laquelle se déployait un cimetière. Désœuvré, je me promenais entre les tombes lorsque soudain l'idée me vint d'une action qui me paraissait de nature à féconder avantageusement l'esprit de ceux qui visitaient cet endroit, — les vivants qui avaient là quelque mort enfoui. A vrai dire, j'eusse préféré les tombes cossues, mais mon dessein étant quelque peu singulier et mes moyens physiques réduits à eux-mêmes, force me fut bien de me rabattre sur des tombes modestes.

Mon projet était simple. Il convenait seulement de changer les croix de place, de façon que les visiteurs eussent quelque peine à s'y retrouver, pour peu qu'ils se fiasent aux apparences extérieures. C'était là, je le crois toujours, une action très morale. Un léger désarroi dans l'esprit du visiteur sans doute, mais bien fait, à tout prendre, pour le ravir. Sa présence déjà, la confiance qu'il témoigne à l'égard de ces lieux consacrés, ce silence envoûtant, ces mains qui se joignent sans effort : tout l'invite à croire au miracle. Pour peu qu'il fût demeuré conséquent, il ne pouvait manquer de trouver la chose décente et toute naturelle. Je fis donc comme je dis et je déracinai quelques croix légères ; plantai celle de Paul sur la tombe de Marie, celle de Marie sur la sépulture de Jean, celle de Jean chez Paul, et ainsi de suite. Je ne connais pas le résultat de mon entreprise, ayant dû presque aussitôt reprendre la route, mais je ne puis croire qu'elle ait été indifférente, pour peu que Marie, Paul et Jean aient gardé des survivants consciencieux.

On ne voit que trop bien où je veux en venir. S'il est vrai qu'une statue, sitôt dressée, passe au monde invisible, que ne la transporte-t-on ailleurs, le temps de glaner d'autres regards, de conquérir d'autres cœurs ! Nous avons déjà pour nous les touristes qui, n'ayant plus à se déplacer, vivraient chez eux une féerie perpétuelle. Le matin, ouvrant la fenêtre, ou sur le chemin de leurs occupations, leur ville ne cesserait de se transfigurer. Pour ceux qui malgré tout auraient conservé le

goût des voyages, ils ne sauraient jamais à l'avance ce qu'ils vont voir. Des organismes d'échange entre les pays, moins nigards que nos présents services dits culturels, affaires seulement à cultiver l'ennui, seraient fondés à cet effet. On ne lésinerait pas sur le coût ni l'envergure de l'opération; les budgets de guerre tout entiers passeraient à montrer aux habitants de Leningrad la Liberté de Bartholdi, en échange de quoi ceux de New-York abriteraient pour quelques jours la statue équestre de Pierre le Grand. Qu'on n'oublie pas que les moyens techniques nous sont donnés, pour mener à bien pareille entreprise. Jusqu'à l'aviation, qui permettrait de déposer clandestinement en parachute, ou précautionneusement téléguidé vers l'endroit qui convient, le David de Michel-Ange ou tel Bouddha de l'Orient. Mais si quelqu'un de ces personnages taillés devait encourir chemin faisant quelque mutilation, je ne pense pas qu'il faille beaucoup s'en attrister. Que l'on songe au succès de la Vénus de Milo, de la Victoire de Samothrace, dont l'admiration ne va pas moins aux bras ou à la tête qui leur manquent; dommages qui nous sont comme une douleur joyeuse, un malheur tout enluminé d'allégresse.

Oui, c'est tout un monde de possibilités heureuses qui nous est découvert, et comme le sel de l'aventure qui nous est rendu du même coup. Afin de pallier les déchets innombrables qui salissent le peuple des statues, on tâcherait d'en égaler le plus grand nombre, puisqu'en fin de compte il s'agit de nous délivrer de ces boulets de pierre que, du fond des siècles, nous traînons après nous. Certaines seraient peintes de couleurs vives pour qu'elles tranchent sur la grisaille des façades. D'autres, savamment allégées, seraient mises à la mer comme la célèbre bouteille : elles feraient mine de marcher sur les eaux. Ainsi pourrait-on délivrer des brumes du Nord où elle frissonne sur son rocher, la petite sirène du Sund, que verraient passer un jour, par vent favorable, les riverains du Nil ou les insulaires de Touamotou. D'autres enfin empliraient tout un train de voyageurs, qui traverserait à petite allure les continents, s'arrêtant à chaque gare, une tête illustre à chaque fenêtre, — sleeping de l'éternité. On penserait à chacun, on n'oublierait personne. Jusqu'à promener partout la Kaaba, de façon à contraindre les musulmans à modifier sans cesse l'axe de leurs prières.

D'autres moyens encore nous sont donnés qui, à l'opposé de certaines éliminations par trop nécessaires, participent d'une autre méthode : la multiplication. Il est indéniable, ainsi, que la statue de Joséphine de Beauharnais, à la Martinique, est très belle. Mais il est non moins évident qu'elle doit beaucoup à son décor, au soleil éclatant qui vient frapper sa gorge de marbre, d'un marbre qui n'est plus allégorique; aux neuf cocotiers enfin, qui composent autour d'elle un vaste cercle, — auréole majestueuse. Pourtant, si j'étais coutumier de ces lieux, il ne pourrait manquer, je le sens, que je me trouve assez vite dépossédé de ce charme. Aussi, provisoirement, y aurait-il peut-être intérêt à intervertir les rôles. C'est-à-dire à encercler de neuf Joséphines de marbre, toutes pareilles, un seul cocotier géant, planté bien au centre. On voit poindre déjà l'idée morale. Après tout, Joséphine ne valait pas la chandelle, qui elle-même ne vaut guère. Elle n'était pas sans être assez insignifiante, cette dame; il est grand temps de la remettre à sa place.

On agirait de même avec les empereurs, les rois, les princes qui pullulent. Le mieux serait de les rassembler tous dans quelque désert, et comme ils sont généralement à cheval, cela constituerait une assez plaisante cavalerie de fantômes. Au passage, on n'oublierait pas de déjouer le pitoyable esprit comptable qui infeste notre temps. Au diable ici l'histoire et les dates, les leçons inutiles ! Nul besoin donc de les ranger chronologiquement ou même par ordre alphabétique comme dans les dictionnaires. Pêle-mêle, n'importe comment, cela n'en vaudra

que mieux; comme sur un champ de bataille; et que les loups enfin se dévorent entre eux!

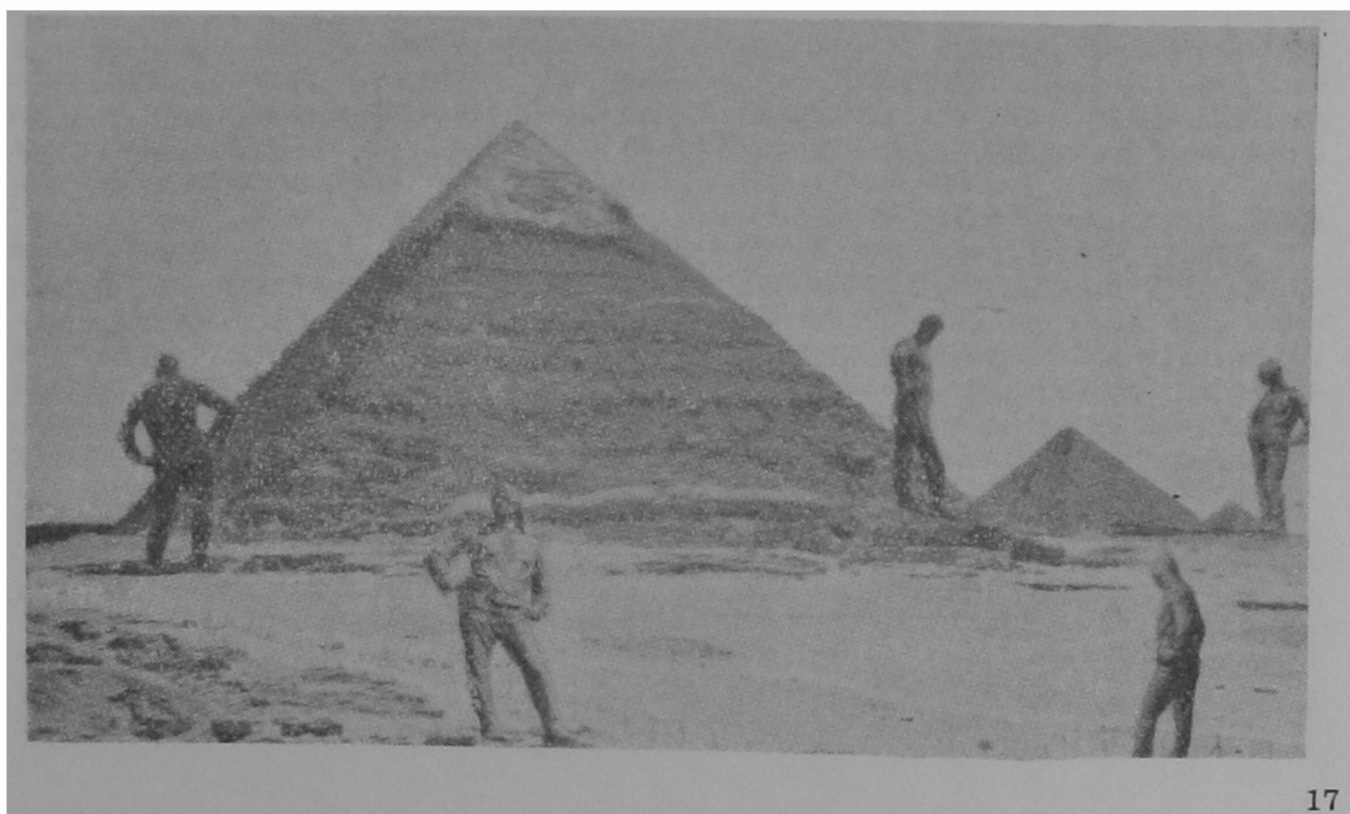
Pour les vrais grands hommes, on se montrera plus souple, plus délicat, plus patient; bien qu'il importe aussi, à la longue, de s'en défaire. On les sèmera comme on peut, mais ici également la multiplication peut nous rendre maint service. Ainsi, l'on verrait avec plaisir tout autour de Moscou, par exemple, une gigantesque guirlande blanche tissée avec les Stalines de toutes les Russies, placés côte à côte, après avoir été ravis à tous les squares, — ultime rassemblement avant le grand départ.

VII. — LE BAL SUR LA PLACE ROUGE.

On va penser que c'est pousser un peu loin la plaisanterie. Eh bien non. Car l'extraordinaire, si extraordinaire il y a, ce n'est pas, par exemple, de transporter à Gizeh la petite sirène de Copenhague ni même tel Hindenburg ou un quelconque maréchal Foch (ces derniers, pour des raisons esthétiques bien compréhensibles, enfouis jusqu'au cou dans les sables). Non, l'extraordinaire, c'est plutôt qu'il en a toujours été ainsi.

La place de la Concorde, avant de nous offrir le visage qu'on lui connaît, a commencé d'abord par abriter la statue équestre de Louis XV, auquel succéda la guillotine, avant qu'elle n'accueillît, venue d'Egypte précisément, l'obélisque de Louqsor.

En somme, je ne voulais que rappeler ce qui est et qu'une statue (comme nous-mêmes) n'est pas si immobile, si définitive qu'on croirait. Il ne s'agit que de continuer l'œuvre entreprise, de l'accélérer un peu. Mais avec toutefois une légère différence. C'est qu'au lieu d'être le produit des remous politiques, des enchevêtrements économiques, comme on nous dit que l'art a toujours été et comme on ne le serine que trop, c'est qu'il finisse enfin par rompre ces entraves et voler de ses propres ailes. Il est un peu niais d'attendre sagement du bon plaisir de la politique qu'elle vienne remplacer Louis XV par la guillotine, après quoi de patienter jusqu'au jour où une obélisque nous tombera du ciel. On



pourrait tout autant le décider à l'avance, ne fût-ce que par fantaisie. Aussi bien, si l'art présente quelque intérêt, c'est de nous devancer. Et non pas de nous suivre lourdement, comme un qui traîne ou qui boîte.

Dans l'attente de ces jours délicieux, des tentatives modestes pourraient voir cependant la lumière. Déjà, à quelque futur Premier Mai, sur la Place Rouge, à la tribune fameuse, de quel enseignement ne seraient pas, mêlés aux personnalités vivantes, un Lénine et un Staline de marbre blanc, sous réserve qu'ils ne fussent pas de trop haute taille ? Et pour rompre la monotonie inhérente à toutes les répétitions et honorer aussi la dialectique, on introduirait encore dans le groupe quelques grands précurseurs, quelques camarades incompris : Diderot, Hegel, Marx, il va de soi ; mais aussi Baudelaire, et Poe, et Mallarmé. On ajouterait encore Hugo parce que la statuaire (on ne sait trop pourquoi) s'obstine à le représenter tout nu et qu'ainsi c'est plus drôle. Car on ne craindrait pas l'humour. Et pour plaisanter gentiment Stakhanov et le Plan, on glisserait Messaline ou Hercule ; et pour suffoquer le dernier pape, on ajouterait la Vierge Marie et le Baiser de Rodin.

On n'oublierait pas, enfin, le Débardeur.

VIII. — LA MALÉDICTION DES PHARAONS.

Aussi bien, s'il est une place qui lui revient de droit, c'est bien celle-là. Mais il y a mieux encore. C'est qu'il y est déjà : et non pas en bronze, mais en chair et en os. Voilà pour la politique.

Quant à l'art, c'est-à-dire l'autre débardeur, ce serait quand même fâcheux qu'on lui prête trop longue durée. Qui trop se contemple finit par se perdre de vue. Le monde se dérobe, il a les mains liées, comme l'avare affamé et nu au pied de sa montagne d'or. Car on aperçoit maintenant ce qu'il y a de navrant et de trouble dans ces honneurs qui fondent soudain sur les débardeurs, enrobent les mineurs et, avec eux, les prolétaires tant qu'ils sont. Cette force illimitée qui leur est venue dans ces dernières cinquante années, cette puissance tout à coup qui leur permet de tenir tête aujourd'hui aux grands de la terre ; c'est comme si à l'instant même où ils allaient disparaître en opérant on ne sait quelle surprenante métamorphose, on tentait à toutes forces de les retenir, de les river à leurs dernières chaînes. Bref, de les pétrifier.

Du coup le Débardeur, juché sur son socle, ne devient que trop visible, il en devient odieux : mais c'est le Jaune dans toute son horreur ! La manœuvre est subtile et elle vient de si loin, qu'il n'est pas étonnant que les ouvriers y soient pris les tout premiers. Mieux, ils y aident, grisés par le succès.

Mais enfin, pourquoi élève-t-on des statues ? Les cadavres nous l'ont déjà appris. C'est pour perpétuer ce qui meurt, ce qui se décompose. Et à défaut du corps, l'esprit, dont la vigueur est variable. Des fois, ce n'était qu'un jeu de dupes, une pensée dont la valeur était usurpée ; en d'autres cas, une pensée se jouant aisément de plusieurs siècles, mais qui n'en constitue pas moins un obstacle sur notre route, un terme à notre marche ; autrement dit, un pan de cette muraille dont il a déjà été question. Et s'il est vrai qu'il nous faut nous en délivrer, le meilleur moyen n'est certes pas de le lester de pierre ou de marbre.

Les Pharaons avaient peu le souci des esclaves (les premiers débardeurs), qui bâtirent les pyramides et les colosses figurant les dieux-empereurs. Ils ne songeaient qu'à eux-mêmes et, au-delà, à l'ensemble des leurs, à leur dynastie, en un mot à perpétuer l'ordre qu'ils avaient brutalement établi. Ainsi devaient à leur suite, par toute la terre, faire

les rois jusques et y compris nos présidents de république. Ils mouraient chacun à leur tour, mais les statues subsistaient comme pour témoigner du contraire et que, si le modèle avait péri, rien pour autant ne devait changer dans l'ordre du monde. Mais pesamment et comme de mauvaise grâce, le monde changeait cependant. Si bien que de nos jours, après les mille péripéties que l'on sait, c'est au tour des esclaves d'avoir leur monument. Voilà qui pourrait nous réjouir s'il n'y avait là comme une ultime perfidie des Pharaons, abattant leur dernière carte par-dessus quarante siècles de servitudes, courant leur dernière chance. Car enfin entend-on perpétuer les débardeurs, les prolétaires ? Or c'était bien là pourtant le dessein des Pharaons, — le rôle assigné aux statues.

Tout s'éclaire maintenant : le Débardeur, à tout prendre, ce n'est qu'un Pharaon déguisé. Le chat ne s'y était pas trompé, comme s'il reconnaissait son antique adorateur. Au reste, il devait bien y avoir, le jour de l'inauguration, quelque grand-prêtre, quelque ministre bourgeois dans les parages. Si l'habit fait le moine, comme on l'a vu, — il ne le fait, tout aussi bien.

IX. — LE MUGUET, LA BOUE ET LE CHARBON BÉNI.

Que le Débardeur finalement se démasque comme n'étant qu'un Pharaon déguisé, que le bourreau transparaisse à travers la victime, ainsi que nos petits cochons de faïence dans leur tablier d'assassin, — voilà qui pour certains ne manquera pas de paraître excessif. A d'autres, injuste. Bref, pas du tout convaincant. Il serait donc nécessaire d'étayer notre découverte de quelques preuves. Elles sont faciles à trouver. Qu'il nous suffise de rappeler ici la ruse d'un Pharaon moderne, qui entendait établir son règne pour mille ans et dont l'emblème, justement, était celui du soleil.

A l'origine, peu avant le début de ce siècle, le premier mai, on le sait, n'était pas très exactement une fête. C'était plutôt le contraire : un combat dur, âpre et presque toujours sanglant. Mais sa répétition, d'année en année, fut pour la classe ouvrière un moyen de conquérir maint avantage. Son unité s'affirma et, pour maudit que le jour demeurât, il n'en devint pas moins assez vite une tradition. Aussi, lorsque la révolution prolétarienne triompha en Russie, il n'était que naturel que cette tradition fût maintenue. Alors seulement le premier mai devint véritablement une fête. Dans les autres pays cependant, la lutte continuait comme par le passé, non moins rude et non sans victimes. C'est alors que notre Pharaon moderne s'avisait d'une ruse diabolique. Elle était simple mais, une fois de plus, il avait fallu y penser.

A son arrivée au pouvoir, Hitler, imitant astucieusement l'exemple de l'Union Soviétique, fit tout simplement du premier mai une fête officielle. Il lui fallait mater les communistes, déjouer leur influence dans les masses. Cette façon de détourner à son profit une tradition révolutionnaire et, avec elle, bien d'autres valeurs symboliques de ses adversaires : mots d'ordre et mots tout court, s'avéra très fructueuse. Il s'ensuivit une confusion telle qu'elle n'est pas près de se dissiper. Aussi lorsqu'Hitler fut abattu, on n'omit pas de suivre son exemple. La plupart des pays capitalistes déclarèrent à leur tour que le premier mai serait la fête officielle des travailleurs, et le pape là-dessus lui donna le coup de grâce en tirant de son sac une messe tout spécialement conçue à cet effet. Si bien que pas plus tard qu'au dernier premier mai, l'on a pu lire dans les journaux l'odyssée de ces mineurs italiens qui s'en furent offrir à Pie XII un bloc de charbon extrait en son honneur.

On voudrait rire. Eh bien non, ce n'était pas du tout pour écraser l'infame.

Le peuple, celui tout au moins qui n'est pas éclairé sur son sort et sur ce qui se trame autour de lui, se trouve donc aujourd'hui on ne peut plus mal servi. Au jour du premier mai, il peut occuper ses loisirs en faisant à heure fixe un peu d'agitation politique. Mais il est placé devant un tel choix de manifestations diverses dont chacune fait usage des mêmes mots qu'il serait par trop naïf d'espérer qu'il aille entendre le bon pasteur. C'est donc au charlatan qu'il va prêter l'oreille, qui dispose tous jours, payé par le Pharaon, de l'équipage le plus fastueux et le plus voyant. Or l'intérêt du premier mai, pour les communistes, n'est pas, j'imagine, de s'écouter parler entre eux. Mais plutôt de convaincre ceux qui ne le sont pas et qui ce jour-là précisément sont ailleurs. Oui, les Pharaons sont rusés, et habiles au point que l'astuce n'a même pas été éventée, semble-t-il, puisqu'on n'y porte pas remède.

Après tout, ce qui manque aux Pharaons, ce n'est pas tellement la dialectique. Ils ont très bien compris que les symboles sont mortels, eux-aussi, fussent-ils de pierre ou de bronze comme les statues. De sorte qu'aujourd'hui, qui veut persuader en politique, ce n'est pas tant d'analyses économiques brillantes qu'il entretiendra le peuple. Mais il lui rappellera quelques fables, un conte de fées, deux ou trois proverbes.

X. — L'AMOUR DÉMONTÉ.

On n'a pas cessé d'accabler les statues. Non sans raisons. Mais pour variées que soient ces raisons, il semble que l'on puisse sans trop de peine déterminer leur centre de gravité : c'est que la statue n'est pas cette masse inerte et figée que nous pensions, réduite à l'impuissance et comme paralysée de par sa constitution même. Non : c'est une immobilité menaçante, une impuissance perfide, une rigidité contagieuse. Comme si la statue à son tour voulait nous changer en statue. Non pas, bien sûr, cette part de nous qui respire, qui marche ; mais cette autre qui l'accompagne et où se débattent les idées. C'est là qu'elle nous guette, c'est à notre pensée qu'elle en veut, qu'elle tente de scléroser à son image.

Il y aurait évidemment un moyen assez simple de nous en garder. C'est à quoi ont déjà songé les esthètes. C'est qu'on ne reconnaîtrait plus dans les statues telle déesse ou tel prince, tel saint ou tel savant, ni même un débardeur. Mais seulement un homme ou une femme. Même pas : des formes pures, des masses, des courbes, des lignes. Voilà qui permettrait de déjouer à l'aise tous les pièges qu'on nous tend. Ni Pharaon ni Débardeur : nous sommes sauvés !

Eh bien non ! C'est un salut sans doute, mais pas cette sorte de salut qu'on souhaiterait. Il est vrai que l'expérience poussée à bout, jusqu'à l'abstraction, comme il arrive avec Moore ou Calder, n'offre plus guère de danger. Si peu même qu'à ce point elle n'est plus que futile. C'est le sens même du danger qui nous est enlevé, et l'on se découvre soudain étrangement dépouillé, nu, exsangue. De plain-pied avec la statue certes, mais comme le sont deux objets d'ameublement. La statue a gagné peut-être en visibilité, mais c'est un feu de paille, un amusement passager. Le décor a changé, mais nous sommes restés les mêmes. Or c'est nous qui voudrions changer.

Quitte à préférer le danger, c'est-à-dire la statue qui porte avec elle un sens, même s'il est équivoque, même s'il a juré notre perte.

Le moment est venu de dire de la statue quelque bien. Ce sera d'ailleurs assez bref. Ce spectre dont nous avons si soigneusement vérifié qu'on ne le voyait pas, en même temps il se fait que nous le voyons

étrangement, que nous ne cessons pas de le voir, jusqu'à l'éblouissement, jusqu'à en devenir aveugles. Il agit sur nous, sur nos sensations, sur nos sentiments; il nous meut et il nous transforme. On le porte en soi comme une âme.

Le sentiment, ainsi, que nous avons de la femme ne serait pas ce qu'il est aujourd'hui; mieux : la femme elle-même ne serait pas telle que nous la voyons, sans le secours de la Vénus de Milo et de la Callipyge; la pudeur certainement ne serait pas cette aurore délicieuse sans la Vénus Anadyomène et celle de Médicis.

J'ai dit que mon éloge serait bref. Aussi bien c'est ici qu'apparaît le danger. Il arrive de ces formes rares qui furent prélevées sur le corps vivant, et comme choisies, triées, sélectionnées par la statuaire antique, et que l'homme se transmet pieusement à travers les âges, il advient que nous les redécouvrons sur une femme vivante. Que la statue s'anime soudain comme Galatée. Or, pour notre malheur dans ces moments, la femme n'est pas une statue. C'est ce que l'on découvre généralement assez vite : les romans en témoignent, et les Cours d'Assises. Il s'ensuit alors, par un autre et non moins étrange recours aux extrêmes, qu'après avoir situé la femme trop haut, on s'empresse de la situer tout en bas. Que des cimes où nous la mettions, on la précipite aux abîmes. Comme si elle ne laissait pas, malgré notre douloureuse clairvoyance, de n'être qu'une idole. Mais une idole mauvaise cette fois, à vilipender avec une force égale à celle que nous dépensions à l'adorer. C'est une vengeance curieuse. Car au fond, nous ne lui reprochons guère que de nous être laissé prendre aux pièges que l'on se tendait soi-même. Dans les deux cas, la femme nous échappe.

XI. — LA RÉSURRECTION DES MORTS.

Ainsi, bien qu'elle soit apparue après l'homme, plutôt que de lui être soumise, c'est la statue qui l'assujettit, qui l'enchaîne. Ne serait-ce que par ses attitudes austères et maussades. Voilà déjà qui aurait dû nous mettre en défiance. Que diable, l'homme ne passe pas toute sa vie au garde à vous ni à cheval ! Comme l'on voudrait que l'on nous proposât nos grands hommes — les faux comme les vrais — dans des poses moins vaniteuses. En équilibre sur un pied, par exemple, ou se mouchant, ou se grattant la tête. Voilà qui les ferait au moins, pour un temps, descendre de leur piédestal ridicule, qui les rendrait à notre attention. Puisqu'on veut à tout prix que la statue exprime quelque chose, quoi de plus naturel, pour un monument aux morts, que des morts sans fard et qui nous disent clairement ce qu'ils pensent; quoi de plus sincère, de plus seyant qu'un petit groupe de soldats nous tirant la langue. Oui, sculpteur, ne te désespère point; tu n'es pas encore à bout de souffle.

Bien sûr, il ne faut point s'attendre à une voie tout unie et facile. Car, ainsi que nous l'avons vu, si les monuments aux morts ne surgissent qu'après la guerre, de même ils ne se font que parce que guerre il y a. C'est-à-dire avec la conviction, sinon l'espoir, qu'une nouvelle prendra la suite. Or, on imagine mal, à l'inauguration, les rois (les quelques rois qui restent), les présidents de république, les ministres venant s'incliner devant des hommes qui leur tireraient la langue ou feraient au ciel un pied de nez, ne fussent-ils que statues. Ni davantage une armée défilant ou leur présentant les armes. Car il est des gestes qui ont gardé toute leur vertu, tout leur poids, toute leur force expressive, malgré la confusion des langues.

Gestes vulgaires, dira-t-on; médiocres. Oui, comme l'est une guerre. Comme l'est un Pharaon. Même travesti en débardeur.

MARCEL MARIËN



PARADE DES REVUES

La fondation de **La Revue des Deux Mondes** remonte, on le sait, à la nuit des temps. Nous n'étions point nés que déjà elle critiquait, commentait, expliquait; que déjà elle donnait à notre planète ce petit air grave qui permet de la reconnaître aussitôt dans l'espace. Malgré son grand âge, sa constitution poussive, il lui arrive encore d'accueillir entre le chevrotement d'un duc et les ahans d'un maréchal, maint texte édifiant. Ainsi, pensons-nous, de ces souvenirs de Montherlant sur Manolete :

« Manolete était grand et mince, droit de stature et de caractère.

Le front auguste et la taille étroite; osseux par endroits mais le corps souple du roseau; les jambes longues, musclées, infinies; des pieds enfin, supportant tout l'édifice. Je le revois encore, demi-dieu ou dieu et demi, avec ce beau regard noir et profond, de cette profondeur sans fin qui est aussi celle du vide.

» Je crois bien avoir été le seul à qui Manolete, dans un moment de détresse, ait fait la terrible confidence que je vais livrer ici. Ce n'est pas sans hésitation; Manolete m'avait fait jurer le secret. Mais comment rester sourd, main-

tenant qu'il n'est plus, à des sollicitations plus impérieuses, celles d'accroître la science tauromachique d'une révélation peut-être sensationnelle.

» C'est à Séville que le grand matador en était venu à douter pour la première fois de son art, de sa validité, de tout ce qui constituait sa raison de vivre. La gloire dont l'Espagne taurine tout entière le couvrait, il n'était plus très sûr de la mériter pleinement. Des angoisses le hantaient depuis cette corrida fatidique où la vision affreuse s'était glissée dans son âme, vision que rien ne parvenait plus à chasser de son esprit. C'était au moment où il s'apprêtait à estocquer son huit-cent-quatre-vingt-neuvième taureau. Après les passes coutumières, et tandis que les acclamations se suspendaient comme pour mieux retentir à l'instant décisif, alors que toutes les respirations semblaient mourir, tous les cœurs s'arrêter, Manolete d'un geste souple et précis, dans ce style inimitable qui était le sien, plongeait son épée jusqu'à la garde dans la nuque de la bête forcenée. Cent fois, ou plus exactement : huit-cent-quatre-vingt-huit fois, il avait accompli le même geste. Et toujours avec la même sûreté, la même élégance; avec cette assurance tranquille qui nous vient d'une tâche familière, — le sentiment du devoir accompli. Or cette fois, ce n'était pas la même chose. Comme le sang commençait à perler légèrement autour de l'épée engloutie, la terrible vision surgit, s'imposa, hideuse, aux yeux du grand matador. La bête terrassée n'était plus devant lui comme elle aurait dû; elle avait mystérieusement disparu. Mais à sa place se dressait maintenant la masse inerte et stupide d'un gigantesque rosbif comme ceux que l'on voit en famille et que le chef du ménage, d'une main experte, s'apprête à débiter en tranches.

» Le tonnerre des ovations se déchainait; les applaudissements éclataient, roulaient dans l'arène tout emmêlés de lumière; des fleurs de partout lancées venaient s'écras-

ser aux pieds de Manolete. Mais celui-ci n'entendait rien, tout à sa contemplation atroce, figé devant cette masse énorme, inerte et brune sur laquelle s'affaissait, comme la chaleur d'un four, un soleil de juillet et de plomb.

» Par la suite il fallut bien que Manolete se résignât à obéir à ses impresarii, qu'il poursuivît son œuvre. Mais ce fut la mort dans l'âme car l'atroce vision ne lui laissait plus de répit. A chaque fois qu'il enfonçait l'épée, la transfiguration opérait comme automatiquement, et le rosbif fantôme venait prendre lourdement la place du taureau sacrifié.

» Manolete était sobre. Aussi se mit-il assidûment à fréquenter les églises. Déjà l'on parlait de son entrée dans les ordres lorsqu'enfin il mourut, à trente ans tout juste, après avoir estocqué plus de mille taureaux.

» Que l'Espagne grave à jamais le nom de Manolete dans son cœur et qu'elle se garde, par son exemple tragique, du danger qui consiste à vouloir regarder les traditions de trop près ! »



A défaut de mécènes, Arcadie doit cesser de paraître. C'est fâcheux. Et d'autant plus que son dernier numéro est peut-être bien le meilleur de la collection. Relevons tout d'abord une étude sur la bisexualité du géranium et les tendances onanistes du cactus, d'un prodigieux intérêt scientifique. Ensuite, des souvenirs de Jean Genêt, relatifs à un séjour à Fresnes, on retiendra surtout le récit étonnant de la fellation d'un jeune détenu à travers le trou d'une serrure. Mais la contribution la plus émouvante est celle d'un journaliste, américain et homosexuel, qui signe F. P.

Déguisé en danseuse de ballet, F. P. s'est enfui d'Odessa, où il a résidé pendant cinq ans dans un camp de concentration pour homosexuels, sis au bord de la mer Noire. Là, sous le fallacieux prétexte de le rééduquer, il était livré

a la lubricité scandaleuse de gardes-chiourme exclusivement constitués par des jolies femmes recrutées dans un kolkhoze de la région. A tour de rôle et plusieurs fois par jour, celles-ci le violentaient et ne lui faisaient grâce que lorsque sa virilité était réduite à l'état de souvenir. Comme pareille torture n'eût pas manqué d'anémier F. P. à courte échéance, on poussait la perfidie jusqu'à l'alimenter au caviar, au poulet et au champagne. Guillot de Saix, qui préface la terrible révélation de F. P., s'élève à juste titre contre cette violation éhontée des droits les plus sacrés de la personne humaine.



Guérir ressemble assez à une sorte d'infection purulente, issue par une manière de distillation mystérieuse, de la maladie pure. Nul doute que les bactéries, si elles pouvaient s'adonner à la lecture, ne se réjouissent de la place de choix que ce magazine leur reconnaît mensuellement au soleil. Depuis l'invention de la reproduction en couleurs, il est surprenant qu'il ne se soit pas trouvé quelque Ghyka ou quelque Lhote pour nous entretenir des canons et des saveurs plastiques du chancre ou de l'abcès, à tout prendre bien dignes de figurer dans quelque Salon aux côtés des tréponèmes écarlates de Miro, des staphylocoques polychromes de Kandinsky ou encore des psoriasis de Monsieur Dubuffet, par ailleurs bon écrivain. Guérir se charge, toute doctrine esthétique enterrée, de réparer cette omission regrettable. Le voici tantôt qui nous jette au visage, quadrichrome et grandeur nature, le cancer du sein; tantôt qui nous agite sous le nez quelques glaires somptueuses sur un fond de satin cramoisi. Une autre fois, c'est l'idée fixe qu'il brandit avec la conviction qui ne soulève des montagnes que pour mieux nous écraser dessous, une fois qu'elles sont retombées.

Aussi ne peut-on que se réjouir de trouver dans le numéro d'avril dernier, un article d'André Mau-

rois, de l'Académie française. La vie y est peinte en rose, un rose qui n'est pas pour une fois celui des sanies ou des règles incertaines. Maurois est grand spécialiste, comme on sait, du bonheur des dames. C'est à celles-ci d'ailleurs qu'il s'adresse, et tout particulièrement à celles qu'afflige une tendance inélégante à l'obésité. L'académicien n'y va pas par quatre chemins; il ne paraît guère redouter les foudres des diététiciens ou des instituts de beauté qui se pavent à l'ombre de son texte, dans le marais des petites annonces.

Pour Maurois, toute méthode d'amincissement est absurde. Toutes, sauf une cependant. Et il conseille aux dames trop envahies par les graisses, un moyen sûr, simple, radical. C'est de se soumettre à un travail dur, continu, épuisant. Et pour qu'il n'y ait pas tricherie, il recommande carrément la descente aux Enfers : la mine. Cinq ou six heures par jour, à arracher le charbon aux entrailles de la terre, voilà Mesdames, qui vous permettra de garder cette ligne idéale et pure comme l'horizon en haute mer. L'épreuve cependant ne va pas toujours sans avançie. Les syndicats, on le sait, tâchent à supprimer le travail féminin dans les mines. Il arrive que l'on trouve porte de bois. L'académicien nous donne les moyens de tourner la difficulté. Ils sont élémentaires; le plus souvent il suffit de payer une petite mensualité au directeur de l'exploitation, de distribuer quelques pourboires aux délégués syndicaux. Parfois une simple recommandation, et le tour est joué. C'est ainsi que Madame Boussac, grâce aux multiples relations de son mari, parvint à se faire embaucher dans une mine du Pas-de-Calais où elle eut la joie, après six mois de fond, de perdre une soixantaine de livres. Maurois cite d'autres cas d'amalgrissement absolument stupéfiants : la princesse Troubetzkoï : douze kilos après cinq semaines de labeur; la duchesse de La Rochefoucauld : cinq kilos en quatre jours; la comtesse de Paris : onze kilos

gracieuse à la lumière du diabolique instrument. S. cependant se résigne et commence de dresser un catalogue descriptif de sa collection où il consigne tous les accidents qu'il lui arrive de déceler à l'examen microscopique.

Ce catalogue lui prend quelques années. Il est tout près de le mettre à jour lorsqu'un doute terrible soudain l'envahit, le tenaille, ne lui laisse plus de souffle. Il hésite un mois durant puis, pour en avoir le cœur net, se décide à acquérir un microscope plus puissant. Horreur ! c'est bien ce qu'il avait redouté : chaque timbre à nouveau change de physionomie. Il ne s'en trouve plus aucun pour correspondre à la description du catalogue. Ce qui était macule ne l'est plus, mais ailleurs d'autres altérations infinitésimales ont fait leur apparition. Une reine Victoria de six pence qui paraissait jusqu'alors irréprochable révèle maintenant une manière de crevasse si hideuse que S., hurlant de dépit, la jette à terre et se met à la piétiner rageusement jusqu'à la réduire en poussière.

Le premier pas est franchi. S., désormais, est la proie d'une fureur singulière. Pièce par pièce, il va s'acharner à détruire l'immense collection qu'il a mis quinze années à édifier. Chaque examen au microscope entraîne de nouvelles condamnations, prélude à de nou-

veaux saccages. Aussi bien tout y passe. Il jette avec horreur dans les vatières un timbre-poste d'un million de francs non sans l'avoir pollué d'excréments. Comme avant chaque holocauste il ne cesse d'interroger le microscope, les rapports de grandeur commencent à s'estomper. Les proportions des choses lui échappent de plus en plus ; il tient que son triangle du Libéria a la hauteur de l'Everest mais par contre que pour la lune, il la pourrait coller sans difficulté dans le coin supérieur d'une enveloppe. Le monde réel lui paraît de dimensions minuscules confronté aux paysages illimités qu'il observe inlassablement au sein de ses timbres-poste, l'œil rivé à l'oculaire fatal. Et sans doute cette confusion d'échelles peut-elle expliquer en partie les pérégrinations étranges que S. va entreprendre par toute la planète. C'est que dans sa folie il n'a conçu rien de moins que le dessein de détruire chaque timbre en présence de l'image originale dont il offre la reproduction. Le voilà donc à parcourir le monde, de l'Egypte à l'Arabie, des Indes au Japon, du Chili au Canada, semant sur son passage sa collection comme le petit Poucet faisait de son pain.

Indifférent aux préoccupations de ses semblables, il passe clandestinement le rideau de fer pour s'en aller détruire un Staline de quarante kopecks au sein même du fameux mausolée, à deux pas du modèle figé dans l'attitude de l'éternel repos. A Lesbos, il pénètre, déguisé en femme, dans un bordel pour tribades, et déchire devant les filles scandalisées un timbre de mille drachmes à l'effigie de l'illustre Sapho. Une autre fois, on peut le voir devant les chutes du Niagara semer au vol vers les eaux tumultueuses toute une série de vignettes représentant celles-ci. Il court les plus grands risques pour détruire devant un gnou de l'Angola un timbre de ce pays illustrant les traits de cet animal. A Naples encore, il entreprend l'ascension du Vésuve et éparpille dans le cratère une petite

LA LANGUE DÉLIÉE

Je m'appelle Henry Michaux
Tu t'appelles Georges Braque
Il s'appelle Raymond Queneau
Nous nous appelons Julien Gracq
Vous vous appelez Jean Giono
Ils s'appellent François Mauriac

Je m'appelais Diderot
Tu t'appelais Ravaillac
Il s'appelait Rimbaud
Nous nous appelions Condillac
Vous vous appeliez Watteau
Ils s'appelaient Balzac

Je m'appellerai Dupont
Tu t'appelleras Dupont
Il s'appellera Dupont
Nous nous appellerons Dupont
Vous vous appellerez Dupont
Ils s'appelleront Dupont

fortune de timbres à l'image du volcan.

Le jour vient cependant où S. arrive au bout de ses peines. Il ne lui reste plus qu'une série à détruire, qui commémore l'expédition de Byrd au Pôle Sud. Il s'engage sur un baleinier et, rendu à proximité de la banquise, il quitte clandestinement le bateau. Mais à bord on ne tarde pas à constater sa disparition. L'alerte est donnée, on part à sa recherche. Un matelot le retrouve enfin, mort de froid, la main crispée sur les derniers débris de sa collection, le visage haineusement tourné vers le Pôle. On le ramène cependant, on le fouille. C'est pour ne découvrir qu'un petit carnet à couverture de moleskine noire. S. ne laissait après lui, pour toute trace, que l'histoire de sa vie.



Le numéro 5-6 de *Médium* nous apporte la révélation d'une nouvelle technique surréaliste : la stomatochromie de Lam. L'artiste recueille en bouche de petites quantités de couleurs diverses qu'il recrache ensuite sur la toile vierge. Ou le papier ou le mur, bref où bon il juge. Dans « Bouche qui n'est plus d'ombre », Breton entreprend l'analyse doctrinale de la découverte de Lam et souligne le progrès évident qu'elle marque sur le tachisme. Enfin il conclut à l'existence d'un inconscient salivaire, injustement méconnu, et qui semble désormais promis à une retentissante réhabilitation.

Péret, de son côté, rompt quelques lances en faveur d'Eros scandalueusement bafoué sur la scène des Folies-Bergère et autres bas lieux. On peut assister chaque soir, dit-il, à une désacralisation vraiment honteuse contre laquelle les surréalistes ont à cœur de s'élever avec indignation. Il reproche aussi à la jeunesse actuelle son manque de respect à l'égard du Saint-Graal quand celle-ci ne pousse pas l'inconvenance jusqu'à l'ignorer complètement.

Dans une courte note, Breton et Péret protestent énergiquement

contre l'ascension de Khrouchtchev qu'ils dénoncent comme l'antimythe par excellence, à la solde de Moscou. Une autre note — elle est intitulée : Haute Trahison — nous informe de l'exclusion de Wolfgang Paalen, accusé d'avoir vendu un tableau à un collectionneur réputé du Vatican.

Signalons enfin un article de Schuster qui se désolidarise du contenu d'une lettre de Duchamp publiée dans le numéro précédent, lettre que Breton ni lui n'avaient lue attentivement, et où une toute petite phrase frappe de dérision l'ensemble de leur activité. « Halte-là », écrit Schuster, arrière Du-



champ ! L'absence d'investigations de ce genre, dites-vous ? Mais alors c'en serait fait de la Connaissance et des Tarots, du Zen et de l'Age d'or, de Gurdjieff et de Guénon, de la Kabbale et de la Gnose, de Saint-Martin et de Papus, de l'art celtique et de la tradition papoue. Ne touchez pas à notre mystère ! Laissez-nous à notre nuit, laissez-nous tourner les tables. »

Ce bref résumé suffira à faire justice d'une opinion récemment exprimée à propos de *Médium* par un certain L. A., qui l'appelait un peu à la légère : « la revue la plus inoffensive du monde ». Du moins, nous l'espérons.



Le Chant de la Carpe paraît à Lyon à dates irrégulières. Il est rédigé par quelques étudiants de la Faculté de Médecine, ce qui explique peut-être son aspect modeste, cette maladresse de présentation qui épouse hélas par trop étroitement celle du contenu. Le sommaire ne vaudrait pas que l'on s'y arrête un seul instant si, dans le numéro cinq, parmi les âneries habituelles de la jeunesse, un article ne faisait assez curieusement exception. Il est signé Pierre Derive, et c'est le récit d'une rencontre singulière que l'auteur nous décrit de la manière suivante. Il étudie la médecine tandis que sa sœur Rosette prépare son doctorat ès lettres. Tous deux occupent une même chambre où la nécessité les oblige à travailler à la même table, l'un en face de l'autre. Or, un jour, levant la tête de son ouvrage, Pierre observe la surprenante similitude de deux images, dont l'une figure dans le manuel de littérature de sa sœur, l'autre dans son propre traité d'anatomie ouvert devant lui. Il est frappé, s'étonne, examine de plus près. C'est ainsi qu'il est amené à nous communiquer une coïncidence morphologique digne de quelque attention. L'image du manuel de littérature n'est autre que la Carte du Tendre de Mademoiselle de Scudéry; l'autre image représente une coupe verticale des organes génitaux féminins. Pour libre que soit l'interprétation de Derive, la confrontation ne laisse pas d'être assez troublante. Si l'on veut bien se reporter aux deux images, on pourra sans trop de peine identifier le fleuve Inclinaison au vagin dont l'entrée est assez judicieusement évoquée par le pont qui relie les deux fragments du bourg intitulé sur la carte : Nouvelle Amitié. Le pont reliant plus haut les deux tronçons de Tendre-sur-Inclinaison, il faut ensuite, selon Derive, l'apparenter au col de l'utérus, la matrice elle-même correspondant ainsi à la Mer dange-reuse. Les deux fleuves latéraux menant aux villages Tendre-sur-Reconnaissance et Tendre-sur-

Estime, assimilent topographiquement ceux-ci aux ovaires. Viennent ensuite les Terres inconnues que l'auteur interprète comme la région ou les plaisirs du corps rencontrent mystérieusement ceux de l'âme; le Lac d'Indifférence qu'il juxtapose à la vessie; enfin, la Mer d'Inimitié qui se confond avec le monde extérieur, les rivages pouvant à la rigueur évoquer le galbe des hanches. Mais pour la construction doctrinale que Derive s'essaie alors à édifier, on est moins chaud. Freud manifestement l'aveugle, et l'incline à traiter de l'inconscient de Mademoiselle de Scudéry avec une hardiesse tout arbitraire sinon ingénieuse. Il est dommage que l'auteur n'ait pu éviter ce piège trop visible, qu'il ne se soit pas limité à la seule confrontation plastique, qui porte en soi assez de poésie pour rendre superflue toute justification rationnelle. Plutôt que de s'égarer en ces ténèbres, et puisqu'il voulait absolument sacrifier à Freud, pourquoi ne pas passer tout de suite aux conclusions extrêmes de ce philosophe, c'est-à-dire à l'action. Comme l'on eût aimé alors, prenant exemple sur les images, qu'il entraînant sa touchante sœur vers le lit, pour offenser dans une grande poussée lyrique la société et les mœurs; témoigner solennellement par cette étreinte pathétique des liens qui unissent immémorialement la médecine et les lettres; — et consacrer sans subterfuges aucuns, in medias res, cette rencontre historique, où le visage du sentiment se reconnaît en souriant dans le miroir de la chair !

COURAGE
ON NE LES
AURA
JAMAIS

UN DAMNÉ SOURIT DANS LES FLAMMES

Il y a peu de sagesse dans un bloc de cristal.



Il dissimulait sous des contradictions, sous la contemplation de son moi et sous les nuances du doute, sa continuité butée, sa méfiance envers lui-même et ses bonnes petites croyances.



Tu es individualiste, pour le plus grand profit des autres.



Serons-nous morts quand nos enfants iront aimer, libres et nus, dans les forêts croissant sur l'oubli des fabriques rasées ?



Le charme d'un objet à la mode vient beaucoup de ce qu'il est à la mode.



Mon frère s'en prend à deux jeunes mariés de sa connaissance et catholiques :

« O vous ! qui nagez aujourd'hui dans le stupre, avec la sanction des hommes et de Dieu ! Misère ! Les religions et les lois n'ont de service que l'estampillage du crime et de l'immoralité ! »



Ephésien : Il y a des écrivains, mon cher, qui par leurs écrits s'engagent.

Louis : A leur propre service.



Les femmes sont guettées depuis le ventre de leur mère.



Divertissement

Du pont malaisé du navire et qui tangué

La mer étale se montre confortable

Elle qui porte des oiseaux de lourdes plantes et des baleines

Elle supporte aussi toutes ces épaves indéfinissables mais pesantes
d'acier de fer ou de bois dur

Peut-être ce qu'il faudrait serait-ce la gagner d'un bond

Quittant par là ce pont borné

Ce vaisseau trop lent

Pour cette surface rassurante et solide

Le bateau laissé

Dans leur joie d'avoir failli

On voit les vagues ne plus finir de danser.



Si l'on vous dit : « Vous », pourquoi traduisez-vous tout de suite par : « Moi » ?

★

Atteindre les sommets les use.

★

L'oppression de la grande féodalité du Moyen âge fut réduite par les rois qui se disaient à tort et à raison, les mandataires du peuple.

Le roi fut abattu par qui se disait, à tort et à raison, la mandataire du peuple : la démocratie, complexe de la bourgeoisie et des partis.

Partis et bourgeoisie, grande féodalité moderne et royauté, vont être détruits, et le cercle vicieux rompu, par le peuple finissant d'agir par personne interposée.

★

Splendeur unique de la passion, laideurs triviales de ses jeux de scène.

★

Quand j'étais tout jeune, les accidents de travail étaient si fréquents dans mon pays que les gens, au passage d'un mort suivi du train de ses funérailles, ne demandaient pas : « Qui est-ce ? » mais avec leur noire ironie : « Quel trou ? », ce qui voulait dire : « Dans quelle carrière a-t-il été tué ? ».

Comme si toutes ces morts n'eussent point suffi, aux grèves, les gendarmes venaient tirer sur les ouvriers. Je me souviens d'une manifestation que j'avais suivie sur les épaules de Mémé Diablot. Les gendarmes tirèrent et, nous jetant sur le sol, nous avançâmes à plat ventre pendant bien trois cents mètres. A côté de moi, un grand type en velours à côtes, Victor Pintat, hurlait dans son enthousiasme émeutier et dansait en rampant.

★

Efforcez-vous de ne laisser jamais d'alternative à celui qui vous fait face.

★

Il y a des circonstances — que l'on peut appeler circonstances littéraires — où des phrases, quoique faites de mots divergents, sont identiques par le sens et par l'effet.

Ainsi, une phrase comme :

« Dans la nuit terrible et noire, des fantômes atroces criaient en secouant leurs chaînes. »

est la même que celle-ci :

« Sous le clair soleil, les nymphes exquises, nues, s'alanguissaient au bord du lac. »

Faute — ou par la grâce — des circonstances, des mots et de l'esprit.

★

Philoctète : Ce mur est blanc.

Ephésien : Donc il n'est pas noir.

Louis : Avez-vous regardé derrière ?

★

L'homme selon mon cœur punit pour se soulager lui-même et non pour accabler un autre.

★

Dans les linges du cancer de Rimbaud ils taillent des foulards pour leurs galas de poésie et dans le drapeau rouge et le drapeau noir des napperons pour leurs crédences.



Dans la vie, tout au moins dans le domaine des relations sociales et dans celui de la poésie, le comble de l'incongru m'a toujours paru être le maximum du congru.

Le tout est de savoir démêler le congru de l'incongru, celui-ci et celui-là se changeant l'un en l'autre sans cesse et plus vite que la pensée.



Quand on découvrit à l'autopsie que la matière grise de cet analyste assez éminent, et prénommé Julien, pesait cent trois kilos et vingt-six grammes, même ses adversaires les plus déclarés firent : « Pauvre vieux ! »



La poésie est faite de tout ce qui devrait s'imposer à l'attention.



Une petite histoire d'almanach qui ne sait pas jusqu'où elle va : Marius raconte :

— C'est comme je te le dis. Le lion était devant moi. D'une main, je le saisis par la crinière, de l'autre, je prends mon poignard, et de l'autre...

— Comment, fait Olive, il t'était poussé une troisième main ?

— Té ! Dans ces moments-là, tu ne sais pas de quoi un homme est capable !



Un secret n'existe que s'il est connu de quelqu'un.



L'on pourrait penser que Maurras, Morand, Maurois, Mauriac... Non ! Je m'arrête ! Ça a trop l'air d'un jeu de mots.



Le pillage littéraire est peut-être répréhensible quand le plagiaire n'entend pas utiliser les passages volés au rebours ou, tout au moins, dans un sens différent des intentions et de l'état d'esprit de l'auteur copié.



Qui fit rager ses voisins enchantait leurs enfants.



Les meilleurs ennemis d'un régime sont les agents de sa propagande.



Qui comprend invente.



Si je vous donne raison, c'est dix fois sur dix que je n'ai pas compris ce que vous entendiez me dire.

LOUIS SCUTENAIRE

**La Poésie doit être faite par tous, disait un saint homme.
Oui. Mais les moyens ?**

Ces moyens les voici :

Vous qui êtes déjà

cordonnier, archiprêtre, esperantiste, sage-femme,
agent secret ou d'assurances, subrecargue, remouleur, pâtre, apiculteur,
passementier, maître-nageur ou chanteur, discophile coupeur de têtes,
danseuse nue, bonze, croupier, lord-maire, jésuite, turfiste, piéton, starlette,
funambule, masseuse, guérisseur, muezzin, adjudant, artiste-peintre ou en
bâtiments, donneur de sang, drogman, tragédienne, ambassadeur, zingueur,
ichtyologue, ministre dompteur de puces ou de panthères, mystique, rasta-
quouère, procureur du roi ou de la république, gynécologue, artificier,
pleureuse humaniste numismate, cleptomane, cornac, porte-drapeau, naufragé
volontaire, bonneteur, fille-mère, radjah, pâtissier, komsomol, script-girl,
éditeur, porion, souffleur de verre ou de théâtre, paléographe, nabab, frère
siamois, assassin bibliophile, banderillero, anthropophage, dentellière, chef
d'orchestre, lycéenne, romancier, blanchisseuse, psalmiste, champion du
monde, éminence grise, graphologue, gigolo, notaire, perchman, lama,
chômeur, entraîneuse, pédicure, speaker, cicerone, podagre, novice, facteur,
terre-neuvas, bruiteur, bonne, giletière, député, reporter, groom, demi-vierge,
marguillier, scout, soprano, poinçonneur, geisha, banquier, batonnier, fossoyeur,
trappeur, cartomancienne lesbienne, terrassier, mercière, badaud, usurier,
parachutiste, psychanalyste, mastroquet, épicier, homeopathe, garagiste,
figurant, mendiant, tripier, ordonnateur, faux saunier, yogi, garde-barrière,

c'est-à-dire

vous aussi

Mademoiselle,

vous aussi

Madame,

vous aussi

Monsieur,

vous pouvez être poète.

**Vous qui avez déjà réussi à être quelque chose vous pouvez être
DAVANTAGE avec**

LE JEU DES MOTS ET DU HASARD

le dernier cri du progrès.

Avec

LE JEU DES MOTS ET DU HASARD

le poème ne dépend plus de vous...

Sans souffrance et sans gloire

sans muse ni poussière

sans labeur et sans luth

simple — facile — pratique — économique — souple — inodore

LE JEU DES MOTS ET DU HASARD

augmente votre personnalité en la supprimant

**LE JEU DES MOTS ET DU HASARD, sous une forme familière
et commode, vous sera livré à domicile contre le versement de
45 francs belges (ou de 350 francs français) au C. C. P. 3645.35
de Mme Jane Graverol, 35, rue Joseph II, à Bruxelles.**

**LE JEU DES MOTS ET DU HASARD est garanti. Il est limité
à cent exemplaires. S'il ne vous satisfait pas, il n'y a pas de sa
faute. Enfin, toutes les contrefaçons sont autorisées.**

ENTRÉE DE GÉRARD

A supposer aux esprits une constance pareille aux battements du cœur ou de la marche monotone, l'entrée de Gérard dans ce cercle d'hommes n'alla pas sans dérèglements intérieurs dont il fut long à amortir les soubresauts. L'homme de la plaine qui s'en allait vers l'est et qui connut la montagne hérissée de mirages, puis d'autres mers, — qu'il lui semblait difficile de ne les calculer qu'en fonction des plans et des couleurs nouvelles qu'elles lui présentaient, étendues verdoyantes ou nacrées, densité blanche des nuages qui bougeaient à la surface de prairies inondées, approches délicates des choses auxquelles il convient que rien ne ressemble, que rien ne brise, que rien ne retient, pareilles ainsi aux gestes parfaits du sommeil.

Pour Gérard, qu'une singulière solitude avait peu à peu mené aux plus perverses, aux plus équivoques manœuvres et qui tenaient les hommes non pour les points sensibles du mystère mais pour des figurants faiblement agités au milieu d'un décor familier, l'on peut dire qu'une inverse démarche l'amenait à tenir pour semblables aux siennes les démarches de ceux qu'une circonstance poussait à nouer avec lui des rapports moins évasifs. Maintenant, il se plaît parfois à fixer, à la manière des épreuves photographiques, deux instantanés qu'il oppose voluptueusement dans sa mémoire et qui figurent l'entrée de Gérard parmi les hommes puis son silence parmi les hommes délibérément maintenus à l'écart.

C'est ainsi qu'il en est venu à introduire dans la complexité croissante de la partie qu'il mène, certaines naïvetés calculées et quelques feintes involontaires.

PAUL NOUGÉ

R É C I T

Dans une rue très fréquentée où l'immobilité est chose difficile à maintenir, un homme certain matin eut l'attention attirée par une femme qui se trouvait là, mais à laquelle personne ne semblait prendre garde. Elle se tenait debout devant un long mur bas sans porte ni fenêtre, sans un

geste, sans un tressaillement, droite et les bras abandonnés le long du corps. A peine était-il permis de deviner sa jeunesse et quelque grâce aux lignes des épaules et de la nuque ou bien à l'éclat fauve d'une chevelure en desordre. Il vint à l'homme le désir de connaître son visage, non tel qu'il pourrait être si par un cri ou par un appel, il obligeait cette femme à quitter son immobilité surprenante et sans doute à se retourner

vers lui, mais tel qu'il ne pouvait l'imaginer, obstinément tourne vers la muraille. Le mur s'incurvait en face de la femme, si bien qu'il n'était guère possible, quelque position que l'on adoptât de l'apercevoir de profil. Après de longues réflexions, l'homme n'imagina rien de mieux que d'essayer d'atteindre le faite du mur et son regard plongeant de là aurait quelque chance sans doute de découvrir l'irritant visage. L'entreprise n'allait pas sans difficultés, il fallait user de détours, de précautions et de ruses, traverser des endroits interdits, passer des portes défendues, mais l'homme était capable d'obstination et de courage. Touchant au but et se penchant légèrement, il aperçut le visage de la femme, car sa chance voulait qu'elle gardât la tête un peu rejetée en arrière. L'homme se rendit compte que c'était là un visage banal et qui n'expliquait rien. Il ne put que garder le souvenir d'un détail qui dans l'isolement où il se montrait, prenait de l'importance : la femme avait lentement abaissé les paupières. Tout le reste du jour, il fut retenu par la singularité de cette rencontre qui résistait à toutes les démarches, à toutes les suppositions qu'il pouvait inventer, et il en vint par moment à se féliciter de ce que ce visage eût gardé son secret et ne lui eût pas donné matière à quelque supposition facile.

Il revint le lendemain. La femme était là, dans l'attitude où il l'avait laissée et sans qu'il fût possible de savoir si elle avait passé la nuit à cette place ou si elle était revenue dès l'aube se poser au bord de cette foule indifférente et comme aveugle. Et il allait passer lui aussi, persuadé qu'il était qu'aucun signe sensible ne le viendrait éclairer, lorsqu'il vit tout à coup quelqu'un qui présentait une étrange ressemblance avec l'image qu'il se faisait de lui-même, s'approcher vivement de la femme, hésiter un instant et soudain la prenant aux épaules et la forçant à se retourner, découvrir un visage qui resplendissait d'on

BON MOT

La fête déploie ses lumières qui insultent à la nuit qui commence, éparpille au plus loin le fracas des haut-parleurs où vingt rengaines à la fois se croisent, se mélangent et tressent un vacarme informe où l'on a peine à deceler, bien qu'il s'époumonne, le cri du forain.

Car entre une friture et un manège d'avions multicolores, il y a une baraque moins vivement éclairée, où l'agitation se limite à deux ou trois gestes et à la voix d'un homme. Il est seul, il tente désespérément d'attirer les passants, qui boudent à son industrie.

C'est le Palais du Rire, une salle de miroirs, où suivant la structure des glaces diversement travaillées, l'on peut se surprendre éperdument étiré, ou bien gras et minuscule, pas plus haut qu'un bouledogue : tantôt énorme sphère, tantôt cylindre si étroit que si c'était vraiment soi on se pourrait rouler comme un parchemin et glisser dans la poche.

Or les amateurs sont rares, qui se prêteraient à cette contemplation édifiante, ou blasés peut-être, et c'est comme si l'on touchait au terme d'une invention, à ses suprêmes efforts pour se garder de la disparition.

Aussi le propriétaire du Palais du Rire est-il sombre. Aiguillonné par une recette derisoire, il entreprend chaque passant, et il n'est silhouette qui traverse le champ de son regard, qu'il ne tâche à circonvenir. Il songe au lendemain, à quelque échéance, à sa famille ; il se débat pour son pain ; il crie :

— Approchez Monsieur : la joie vous attend à l'intérieur ! Approchez Madame : les enfants accompagnés ne paient pas !

La nuit tombe cependant et les miroirs demeurent inhabités, condamnés à ne se refléter qu'entre eux, dans la mortelle indifférence des choses que déserte la présence, la chaude présence humaine.

Mais voici que s'approche, dans une voiture d'invalides, que pousse une femme plus âgée — sa mère peut-être — une jeune paralytique, une jeune fille au visage maigre et triste.

Et comme le malheur pousse de tous côtés, que la faim presse :

— Approchez, Mesdames, approchez, dit l'entrepreneur de rires : il y a moyen d'entrer avec la petite voiture.

ne sait quelle insolite clarté, qui répandit comme un parfum toute sa lumière avant que celui qui le révélait aux yeux de tous n'en eût baisé les lèvres entr'ouvertes. Le couple se disjoignit à peine avant que de sombrer dans la foule qui le déroba aussitôt au regard de l'homme qui restait là et qui s'attarda quelque temps encore à regarder la muraille et la place abandonnée. L'événement dont il avait été le témoin et l'apparition soudaine de ce visage surnaturel n'avaient pas modifié sa curiosité première. Il s'agissait d'une chose sans doute infiniment bouleversante, mais c'était **une autre chose** que celle qui le requérait si instamment. Ce visage sans vertu habité du seul battement des paupières... Ce n'est que plus tard qu'il s'avisa que l'ombre de sa tête qu'il voyait maintenant seulement s'avancer avec lenteur sur le visage de la femme lui avait sans doute fait baisser les yeux.

LA GRANDE QUESTION

celle que je rencontre toujours quel que soit l'instant où je m'avise de fouiller mon inquiétude, celle dont l'aspect change au gré des circonstances et des occasions mais dont la nature se révèle chaque fois inchangée : que faire ? que **dois-je faire** ? Question indissolublement liée à l'idée de l'**action** et presque aussi vigoureusement à l'idée de **devoir**. Question morale. Problème moral. Ceci doit être fait. Ceci ne doit pas être fait. Il est de mon devoir de faire ceci. Ou je me dois de faire ceci. Il serait mal de faire cela. Ou bien, je me nuirais en faisant cela.

Mais la question de savoir s'il faut agir ou s'il convient de renoncer à agir, cette question ne se pose jamais pour moi. Si je m'interroge il faut que je convienne

qu'à mes yeux l'action est réellement, profondément, une nécessité vitale. Renoncer à agir équivaut pour moi à renoncer à vivre. Il n'y a pas à mon sens de problème de l'action. Le seul problème que je puisse admettre est celui de ses modalités et du sens qu'il convient de lui donner.

Et je n'ai été amené à écrire ceci qu'en m'apercevant que pour d'autres esprits il y avait un problème de l'action.

Sinon, tout ce qui précède me semble aller de soi au point qu'il devient presque ridicule de l'exprimer.

Je ne crois pas aux systèmes politiques.

Je ne donne mon adhésion à aucune métaphysique ni à aucune religion.

Je n'ai ni conviction ni foi définies.

Je ne découvre en moi, de constant, de certain, donc d'essentiel comme la vie que je dois bien m'accorder, — que cette obscure nécessité d'agir qui cherche inlassablement sa justification et son objet. Et pour cette recherche que je ne puis éluder il faut immédiatement reconnaître que je ne puis compter que sur moi.

Il faut également prendre conscience de ceci : avant toute tentative pour tirer au clair ce qu'il est indispensable d'éclairer, avant toute démarche, tout effort d'illumination, de concentration, avant toute tension ou attention, j'éprouve un état que faute de mieux je ne puis que nommer : inquiétude.

Etat. Etat, non mouvement, non action, non image. Ou plutôt, atmosphère, climat intérieur qui baigne toute forme, tout mouvement, toute image mais à laquelle je ne puis directement assigner aucune qualité particulière, ni forme, ni couleur, ni poids.

Et le premier effort qu'il me faut tenter est de donner à cette inquiétude la forme et le poids qui à leur tour me donneraient prise sur elle. Et comme les seuls moyens qui soient à ma disposition sont des moyens qui relèvent de

IL FAUT PENSER
A TRAVERS TOUT

l'intelligence (je ne puis honnêtement me fier à autre chose qui appartiendrait à une autre couche de l'esprit), pour me permettre d'appliquer ces moyens il faut donc que je substitue à un état amorphe un être intellectuel, un **problème** ou une série de **problèmes** qui en dépendent, qui soient sur le plan de l'intelligence l'irradiation de cet état d'inquiétude, qui soient son équivalent intellectuel.

Ici se place une opération obscure qu'il vaut mieux ne pas mettre trop de précipitation à définir.

Mais c'est ainsi que j'en viens à poser comme essentiels les problèmes et les questions auxquels je vais m'attacher ici.

Les problèmes qui surgissent ainsi et auxquels je suis bien obligé d'appliquer des moyens intellectuels (je n'ai pas de foi religieuse et j'ai renié la classe sociale à laquelle j'appartiens, je m'oppose autant qu'il est possible de le faire à tous les aspects saisissables de sa pensée) par une curieuse contradiction, j'en suis venu à penser

qu'ils n'étaient pas du ressort de mon moi, ou plutôt que ce n'était pas en fonction de ce moi tenu pour seule réalité valable et opposé à ce qui lui est extérieur ou plutôt à ce qui se situe apparemment en dehors de lui, les autres hommes et l'univers.

Les solutions que je pourrai découvrir ne seront valables que si elles sont établies en fonction d'un ensemble qui déborde le moi; que si la notion de la personnalité et de l'individu qui m'a été donnée n'en constitue plus le centre.

Cette conviction s'est formée en moi par la considération des faits marquants de mon époque et par le mouvement de la pensée qui caractérise la fin du XIX^e siècle.

L'on peut dire que la notion de l'homme et de l'humanisme qui est la notion hellénique reprise par la Renaissance, a fait faillite.

Il ne me reste que de poser les problèmes qui me paraissent essentiels à mon existence même qu'en fonction d'une réalité extérieure, historique, sociale ou religieuse qui demeure accessible aux seuls moyens intellectuels et expérimentaux qu'il me soit donné de mettre en œuvre.

LES LÈVRES NUES

Revue trimestrielle
N° 5 — Juin 1955

EDITEUR RESPONSABLE :

Marcel Mariën,
28, rue du Pépin, Bruxelles.

ADMINISTRATION :

Jane Graverol,
35, rue Joseph II,
Bruxelles.
C.C.P. n° 3645.35.

DEPOSITAIRE

POUR LA FRANCE

Le Soleil dans la Tête,
10, rue de Vaugirard, Paris 6.
C.C.P. Paris 9758-73.

PRIX : 30 francs belges.
210 francs français.

ABONNEMENT (4 numéros) :
100 francs belges.
700 francs français.

IMPRIME EN BELGIQUE

Une nouvelle notion de l'homme... Je situerai volontiers la « notion » à mi-chemin de la sensation à l'idée, dans la voie de l'abstraction.

J'ai la sensation du danger, sentiment obscur, informe, d'ordre purement affectif.

J'ai la notion du danger, sentiment dégagé à demi du plan affectif, qui a pris volume et contour, qui donne prise à l'intelligence mais riche néanmoins de toutes les puissances émotives qui en font encore par quelque côté un sentiment.

J'ai l'idée du danger, représentation abstraite du danger, forme intellectuelle dont la pureté peut aller jusqu'à ne laisser subsister qu'un contour cernant le vide, qui peut être manié avec un complet détachement, perdant ainsi sa vertu dangereuse.

Paul Nougé.



Le hasard est si grand

RÉSUMÉ — UNE PROSTITUÉE, SABELLE DE KELGOËT SE JETTE À LA SEINE. ELLE EST SAUVÉE PAR UN JEUNE PRÊTRE-OUVRIER QUI S'EMPARE D'ELLE...

La force de l'habitude chez des millions et des dizaines de millions d'hommes, c'est la force la plus redoutable



MATHILDE AIMAIT JULIEN



LEURS PÈRES RESPECTIFS, DEUX GRANDS FINANCIERS, S'OPPOSAIENT À LEUR UNION.



LE SANG COULAIT, LA PIERRE CONTINUAIT DE PESER. LES TEMPS ÉTAIENT DIFFICILES.



TOUT LE POUVOIR AUX SOVIETS

PARFOIS DANS LE DÉSERT DU NEVADA



JACQUES ATTENDAIT LONGTEMPS SIMONE À LA SORTIE DU LUPANAR



MARGUERITE VINT RETROUVER ARMAND À L'USINE



LA ROUTE ÉTAIT LONGUE, LES CÔTES ESCARPÉES, MAIS LES IDÉES HARCELAIENT SANS RÉPÊTE LA TÊTE DES HOMMES.



ELISE SE PENCHA SUR LE CORPS DE ROBERT



JULIETTE SE DEMANDAIT CE QU'ELLE ALLAIT DEVENIR



MAIS TROIS SEMAINES APRÈS À LA SUITE D'UN ACCIDENT...



LA FAMILLE S'ÉMUT MAIS N'EN LAISSA RIEN PARAITRE. ELLE ATTENDAIT SON HEURE.



ILS INTERROGEAIENT LE HASARD. DIX ANS S'ÉTAIENT ÉCOULÉS; DIX ANS DÉJÀ!



A PIGALLE, UN VIEILLARD HARANGUAIT LA FOULE



ILS S'AIMÈRENT TOUTE LA NUIT



POUR L'INTELLIGENCE DE CE QUI VA SUIVRE, IL NOUS FAUT REMONTER MAINTENANT LE COURS DES ANNÉES



AIDÉ PAR L'INCONSTANTE ET SON AMANT, IL MONTA COURAGEUSEMENT À L'ÉCHAFAUD. MANON PLEURAIT, RIANT, ENFIN, LORS-



QUE L'AUBE PARUT



PENDANT CE TEMPS, DANS LES CÉLÈBRES COULISSES DU KREMLIN...



UNE VIE HEUREUSE ATTENDAIT FRANÇOISE ET RODOLPHE. — LA PRODUCTION MONDIALE DE L'ACIER SE CHIFFRE PAR MILLIONS DE TONNES!

LES LÈVRES NUES



SOMMAIRE

- GANCHINA.** Un Miroir exemplaire de Maupassant.
PAUL NOUGE. Le Dessous des cartes.
GUY-ERNEST DEBORD. Introduction à une critique
de la géographie urbaine.
GILBERT SENECAUT. L'Invasion.
MARCEL MARIEN. La Réaction chimique.
La Danse du Ventre.
Le Plaisir.

L'AGE DE LA TERRE

Emile Verhaeren — on ne paraît guère s'en apercevoir — fut un poète secondaire, banal, sans envergure. Honnête, il se peut; touchant par quelques côtés; mais bête hélas! plus souvent qu'à son tour. Quelque honorables qu'aient été ses intentions, il faut bien aujourd'hui constater l'avortement de l'œuvre et, puisqu'on veut nous contraindre à l'admiration, que l'idole est malsaine, pernicieuse, ridicule. Pas d'orchidées pour Mimile!

À vrai dire, et comme l'on en est toujours à reconnaître aux spermatozoïdes et aux ossements des qualités géographiques, la Belgique — si Belgique il y a — ne peut au cimetière des anciens poètes que saluer décemment trois tombes : Maeterlinck, Elskamp, Périer. Tout le reste n'est que fadeur, contrefaçon, vanité, pacotille, foutaise.

Mais pour mince que soit l'occasion, qu'elle nous permette cependant de dénoncer l'étrange coutume des anniversaires, de plus en plus à l'honneur dans notre société primitive.

C'est qu'ils ont appris à compter, les robots! Dix, vingt, cinquante, cent, cent cinquante, ils ne manquent pas un prétexte de faire étalage de leur ferveur décimale. Ils n'en ratent pas un. Pas même Alphonse Allais, qui a dû récemment supporter les genuflexions d'usage.

Donnez-nous aujourd'hui notre mort quotidien! Et s'il semble y avoir pénurie, détrompez-vous. Ils finissent toujours par déterrer quelque tibia, quelque cubitus à se mettre sous la dent. Le lundi, par exemple, ce sera du Mozart, mardi du Lamennais, mercredi du Tolstoï, jeudi du Courteline, vendredi (comme il se doit) du Jésus, samedi du Léonard, et dimanche, eh bien dimanche on a le choix : il reste du Chateaubriand, un soupçon de Marie de Bourgogne et pour finir la journée un peu de Colette de

l'an passé. Comme c'est bon la culture!

Qu'à notre tour il nous soit permis d'entrer dans la danse, de chanter notre de profundis, et rappeler à la pudeur, à une mastication plus discrète nos bruyants mangeurs de cadavres :

« Pour déterminer la mort, lorsque celle-ci remonte à une date éloignée, l'on dispose d'auxiliaires qui peuvent paraître assez inattendus. Pourtant ils sont attendus, fidèles au rendez-vous assigné par les cadavres qui assurent leur existence.

» Ce sont les insectes nécrophages.

» La première équipe, dite sarcophageienne, sévit du premier au sixième mois : ce sont des mouches — vertes, bleues ou grises —, et qui pondent, immédiatement après le décès, leurs œufs sur les lèvres, les narines, les yeux. Les larves se transforment en nymphes dont on peut trouver l'enveloppe vide sur les cadavres, quinze jours après la mort.

» La deuxième équipe, ou dermestérienne, est composée de coléoptères et de petits papillons. Du sixième au neuvième mois, ils dévorent les graisses.

» De petits coléoptères bleus ou rouges constituent

la troisième équipe. Ils apparaissent vers le dixième mois et tirent leur subsistance des produits de la fermentation caséique.

» Les sylphides, de la quatrième équipe, se nourrissent des émanations ammoniacales à partir de la deuxième année.

» Les minuscules acariciens de la cinquième équipe sont friands de sérosités. Ils assèchent le cadavre.

» Enfin, ceux qu'on appelle la dernière escouade, s'attaquent, la troisième et la quatrième année, aux tendons, aux cheveux.

» Ils ne laissent que les os. »



LE DESSOUS DES CARTES

S p e c t a c l e *

1

Au debut du spectacle, la scène est complètement vide.
Les quatre menuisiers entrent successivement, ils s'avancent, annoncent le nom de l'auteur et vont occuper ensuite les quatre coins de la scène.

Premier menuisier. La pièce que vous allez entendre est de Monsieur Camille Goemans.

Deuxième menuisier. La pièce que vous allez entendre est de Monsieur Paul Hooreman.

Troisième menuisier. La pièce que vous allez entendre est de Monsieur Paul Nougé.

Quatrième menuisier. La pièce que vous allez entendre est de Monsieur André Souris.

Ouverture à l'orchestre : le quadrille des lanciers.

L'ouverture terminée, les personnages entrent en scène et exécutent dans le silence les figures du quadrille.

Puis ils se groupent au fond du théâtre. Conversation bruyante. Le général et la mariée passent à l'avant-plan, à gauche; entretien animé à mi-voix.

Premier menuisier. Que se disent-ils ?

Deuxième menuisier. Cette jeune femme mariée de ce matin...

Troisième menuisier. Ce vieux général...

Quatrième menuisier. Voyez comme tous les autres sont occupés de leur plaisir.

Premier menuisier. Qu'y a-t-il ? L'on dirait...

Le marié commence à se détacher du groupe.

Deuxième menuisier. Rien, sans doute.

Troisième menuisier. Pourtant le marié...

Le marié passe à l'avant-plan, à droite. Il fait quelques pas de long en large.

Quatrième menuisier. Sa nervosité semble s'accroître.

Le marié s'approche vivement des gens de la noce; sans mot dire il prend la belle-mère par la main et la mène à l'avant-plan, à droite. La belle-mère fait mine aussitôt de rejoindre le groupe. Le marié l'arrête.

La Belle-Mère (montrant le général). Ah ! mon cher. L'on dit qu'il a traversé l'Afrique trois fois. Mais il a bien de l'esprit.

Le Marié. De l'esprit ? Comment dire ? Oui... c'est un ami de la famille.

La Belle-Mère. Croyez-moi, mon ami. Le temps va changer.

Le Marié. Nous changeons tous. Tenez, moi, il n'y a pas une minute... Dites-moi, Madame, à douze ans, avait-elle des cheveux blancs, votre fille ?

* Représenté à Bruxelles, le 2 février 1926, avec le concours de Mesdames Beauvoisin, Jihem, Temmerman, Wauters; de Messieurs Bernier, Dendal, Lenoir, Piette, Ruddel, Tournay, Vandéric. Musique d'André Souris.

La Belle-Mère. Et longs, mon cher, et longs. C'est ainsi que le général...

Le Marié. Encore, MADAME ?

La Belle-Mère. MADAME ?

Le Marié. Pardon.

La belle-mère quitte le marié et rejoint la noce.

Pendant cette conversation, le général n'a cessé d'entretenir la mariée qu'il avait prise à part, à gauche de la scène.

Le menuisier, qui scie du bois à droite, s'arrête et se prend à contempler fixement ses planches. Le général le désigne du doigt.

Le Général (très haut). L'on nous observe.

Il ramène la mariée au groupe du fond, cependant que les trois demoiselles d'honneur passent à l'avant-plan.

Orchestre.

Couplets des demoiselles d'honneur.

Les trois demoiselles d'honneur :

Cette démarche
Toute de grâce
Et la tendresse
De ce regard

Charmante amie
Que l'on convie
En ce beau jour
Au doux bonheur

Cette démarche
Toute de grâce
Cette réserve
Cette tendresse

L'éclat timide
De l'herbe humide
Rien de pareil
Sous le soleil.

Première demoiselle d'honneur. Mais quel dommage qu'au milieu du dîner le général ait perdu ses épaulettes.

Deuxième et troisième demoiselles d'honneur. Consolons-le, oui, consolons-le.

Elles s'empressent autour du général. La belle-mère se joint à elles.

Du milieu de la scène, s'adressant au public avec véhémence :

La Mariée. J'aime mon mari. Je suis heureuse.

Le garçon d'honneur rejoint le marié.

Le Garçon d'honneur. L'avez-vous reconnu ?

Le Marié. Qu'imaginez-vous ?

Le Garçon d'honneur (désignant du doigt un coin de la scène). Longtemps il s'est dissimulé là.

Le Marié. Vous vous trompez, mon ami. D'ailleurs, nous partons ce soir.

Le Garçon d'honneur. Avez-vous lu les journaux ?

Le Marié. Je pars ce soir. Il sera temps alors.

Orchestre.

Pendant l'exécution, le marié et la mariée demeurent immobiles. Les autres personnages miment les péripéties du voyage.

Les personnages demeurent un instant figés dans leurs attitudes.



Le Marié. Sans doute faut-il croire au départ et au bonheur.

Premier menuisier. Que demeure-t-il de notre soupçon ?

Deuxième menuisier. Notre inquiétude était vaine.

Troisième menuisier. Ce nuage qui couvrait tout le ciel, le voilà dissipé.

Quatrième menuisier. Déjà voici paraître les couleurs et les jeux de la terre, les promesses de l'aventure heureuse.

Premier menuisier (cassant sa scie). Nom de Dieu.

La belle-mère fait un geste brusque vers sa fille; elle l'entoure de ses bras comme pour la protéger.

Deuxième, troisième et quatrième menuisiers. Ce n'est pas en vain qu'il témoigne ici de l'ubiquité divine. La main et l'œil de Dieu...

La Belle-Mère. Le bonheur limpide de cette journée, ma fille, il me semble que j'éprouve pour la première fois la tendre vigueur des souvenirs.

La belle-mère lève les yeux au ciel. Un moment d'extase.
Orchestre.

La Belle-Mère. Le jour de mon mariage était un jour pareil à celui-ci. Souviens-toi de ton père, beau, jeune, fort. Ah ! comme nous avons été heureux.

Vois-tu, ma fille, nous avons mis sans y penser, notre confiance en Dieu. Il nous a gardés.

La Mariée. Mon père est mort.

Une pointe d'inquiétude. Le général s'approche. Il échange un regard avec la belle-mère. Celle-ci hoche la tête et désigne la mariée d'un geste discret.

La Mariée (criant). Mon père est mort. Mon père est mort.

La Belle-Mère. Ah ! sotté, qui va me faire pleurer aujourd'hui.

Le général lui frappe dans le dos.

Le Général. Pleurez, Madame, pleurez. Cela n'arrive qu'une fois.

La Belle-Mère. Ah ! général, quel esprit vous avez. On ne vous résiste pas.

Allons, ma fille, allons rejoindre nos invités qui peut-être s'impac-tientent.

Elle enlace sa fille et l'entraîne.

Le général les suit, esquissant un pas de danse. Il s'em-brouille. Tout le monde rit.

Le marié bondit au milieu de la scène. Il crie :

Le Marié. ASSEZ.

Les rires s'arrêtent net. Tout le monde se tourne vers lui.

Le marié, sur un ton très bas et lent :

Le Marié. Il est là.

Puis il éclate de rire. Stupeur. Désarroi. Le garçon d'hon-neur se précipite vers lui et l'entraîne. Colloque entre le marié et le garçon d'honneur.

Le marié se débarrasse du garçon d'honneur et va prendre le général par le bras.

Tandis que tous deux se promènent, les autres personnages commencent deux par deux, à disparaître par un côté de la scène.

Le marié crie dans l'oreille du général :

Le Marié. Ah ! mon général, que je suis heureux, que je suis heureux.

Le général s'effondre. La noce reflue vers la scène. On ramasse le général. Tumulte. Les personnages disparaissent en file indienne et entraînent de force le marié qui résiste. Il ne reste en scène que les quatre menuisiers.

Premier intermède

Une voix dans l'orchestre. Douceur, douceur de cette journée...

Premier menuisier. La planche est dure. Mais ce n'est pas au hasard que nous manœuvrons la scie.

Deuxième menuisier. La planche est dure. Mais nous en viendrons à bout avec la scie.

Troisième menuisier. La planche est dure. Mais notre scie défie le travail ligneux des siècles.

Quatrième menuisier. La planche est dure. Mais l'aurore et le déclin de la terre.

Chœur des menuisiers :

Rien n'est aussi-z-aimable
Fanfru-cancru-lon-la-lahira
Rien n'est aussi-z-aimable
Que les scieurs de long

2

La mariée s'avance vivement vers l'avant-plan, suivie du marié qui porte un énorme bouquet de fleurs.

Le marié tend le bouquet à la mariée, mais le reprend aussitôt.

La Mariée. La perfection adorable de cette après-midi, dites, tient-elle de notre bonheur enfin assuré, ou de l'odeur des fleurs que nous touchons aussi ?

Le Marié. Ah ! Quelle raison supposer qui ne soit dérisoire. Comment imaginer ce doute heureux n'être vraiment l'illusion d'un doute, et

pareil à l'inquiétude éphémère qui traverse par instant la certitude sans défaut.

La Mariée. Le Nil est bleu et les sables infinis dorment dans une lumière que l'on dirait éternelle.

Le Marié. Il faut qu'il soit bleu.

La Mariée. Les landes grises, et puis c'est la mer, la brume du soir sur la mer.

Chaque est la chambre du grand feu qui l'illumine.

L'on songe que l'on est loin de tout, que cette Bretagne...

Le Marié. Non. Ici-même, l'on est loin de tout. A quoi tient peut-être notre bonheur.

L'on entend, partant des coulisses, un grand vacarme. Le bruit d'une querelle. Puis des éclats de rire. A l'orchestre, batterie doublant les bruits de coulisse.

Silence.

La mariée, les bras levés, face au public, crie :

La Mariée. Le beau voyage ! Le beau voyage !

Le marié lance le bouquet sur le sol. Il le piétine. Il hurle :

Le Marié. Il fallait que l'on ne comprenne rien à rien.

Brusquement, il se précipite vers la mariée, se jette à ses genoux et lui baise les mains.

Toute la noce entre en tumulte et entoure le groupe. Exclamations.

Marche nuptiale.

Le marié s'est relevé, et tandis que les autres personnages de la noce gesticulent en conversant avec animation, il prend le bras du général.

Ils parcourent ensemble l'avant-plan de la scène.

Le Général. Je vous envie, mon cher. Ah ! jeunesse, jeunesse. Tenez, quand j'avais votre âge...

Le Marié. Oui, parlons-en.

Le Général. Je partais pour l'Afrique.

Le Marié. Moi aussi, général. Je pars ou je reste, comme vous l'entendrez.

Le Général. Jeune homme, vous savez quelle affection je vous garde depuis votre plus tendre enfance. Mais cependant, un je ne sais quoi, peut-être une sorte de complication cérébrale comme on dit, ne laisse pas chez vous de m'inquiéter un peu. L'on part ou l'on reste, que diable. J'ai peine à croire qu'ici cela dépende de moi.

Le Marié. Sans doute, puisqu'il faut que l'on ne comprenne rien à rien.

La danseuse à l'éventail s'est avancée.

Connaissez-vous cette jeune femme, général ?

La danseuse étend les bras, se balance un peu.

Le Général. Mais certainement. C'est une petite cousine de Madame votre belle-mère.

Le Marié. Non.

Le Général. Mais vous rêvez. Comment ? Moi, un vieil ami de la famille...

La danseuse a laissé tomber sa robe et apparaît les jambes nues, dans une petite tunique blanche. Elle danse.

Le Marié. N'insistons pas, mon général. Mais dites-moi, que fait-elle, cette dame ?

Le Général. Mon cher, vous m'inquiétez pour tout de bon. Elle se promène, elle parle, elle rit. Elle fait ce que nous faisons tous à votre noce, corne du diable.

Le Marié. Ne parlons pas du diable, mon général, vous n'y entendez rien. Restons-en là.

Il s'arrête brusquement de parler, lâche le bras du général et demeure immobile, la bouche ouverte, à regarder la danseuse.

Le général se précipite vers la noce et crie à tue-tête :
Le Général. Hé ! vous autres. Regardez. Regardez un peu cette dame.
Et dites-moi, dites-moi ce qu'elle fait, cette dame.

Rumeur.

La belle-mère, à son voisin :

La Belle-Mère. Quel esprit ! Comme il a de l'esprit ! Et comme il apprécie le champagne !

Quatrième menuisier. Il est saoul comme une bourrique.

Le Général (de plus en plus fort). Regardez, allons, regardez, et dites-moi ce qu'elle fait, cette dame !

Toute la noce (en détachant les mots). Elle se promène. Elle parle. Elle rit. Elle fait ce que nous faisons tous, corne du diable.

Le général tire son sabre.

Le Général. Hurrah ! Hurrah ! Hurrah !

Le général entame son pas triomphal.

Pendant toute cette danse, le marié se cachera le visage dans les mains.

Au début de la danse du général, les pas de la danseuse se font hésitants.

Elle se rapproche du fond en dansant et disparaît bientôt.

La danseuse disparue, les quatre menuisiers se réunissent à droite de la scène.

Ils achèvent rapidement de clouer une grande caisse.

Ils la transportent au milieu de la scène en bousculant un peu le général.

Le général s'occupera pendant la scène suivante de redresser son sabre légèrement tordu.

Les quatre menuisiers (annonçant). LA MALLE.

Ils déclament :

Jongleur abaisse tes manches
abandonne tes couteaux
si des fines mains de branches
s'échappent tous les oiseaux ;

aux branches fines de tes mains
l'oiseau charmant de notre peine
s'en vient mourir, image vaine,
qui sans doute eût chanté demain.

Pendant la déclamation des menuisiers, la belle-mère est prise de sanglots.

On lui frappe dans le dos, dans les mains.

On lui essuie les yeux avec une sorte de nappe rouge trouvée l'on ne sait où.

Les menuisiers reprennent leur travail.

Le marié et la mariée se sont assis dos à dos sur la malle.

Pendant tout le défilé des adieux, le marié ne cessera de tirer de sa poche et de l'y remettre aussitôt, une petite trompette dont il regardera avec inquiétude le pavillon.

Les demoiselles d'honneur s'approchent une à une de la mariée :

Première demoiselle d'honneur. Ah ! mon amie, dans cet instant si grave et si doux, je ne sais en vérité s'il faut pleurer ou rire.

La Mariée. Est-ce à moi de te l'apprendre, faut-il vraiment rire ou pleurer ? Mais, dis-moi, est-ce bien moi que tu regardes ? Il me vient à douter si je ne suis pas peut-être quelque sœur méconnue de moi-même.

Première demoiselle d'honneur. Ah !

Elle s'évanouit. On l'emporte.

Deuxième demoiselle d'honneur. Ah ! comme je comprends cet émoi qui

la fait defaillir. Combien nous touche ton bonheur, ce bonheur qui t'assure un avenir sans nuage, à toi, notre amie très précieuse, mais qui t'enlève aux soins de notre amitié, qui t'emporte loin de nous.

La Mariée. Un limpide bonheur. Mais songe. Cette calme béatitude, n'est-ce pas celle-là même qui fut promise aux élus du Seigneur ? Et les élus du Seigneur ne sont-ils pas des morts entre les morts ?

Deuxième demoiselle d'honneur. Ah !

Elle s'évanouit. On l'emporte.

Troisième demoiselle d'honneur. Déjà tu es loin de nous, rien ne peut te retenir. Nous nous sommes depuis longtemps dit adieu, et quoiqu'il y paraisse...

La Mariée. Loin, très loin.

Cependant, peut-être suis-je revenue et me voici à nouveau.

Rien ne s'est passé.

Tu n'existes pas.

Troisième demoiselle d'honneur. Ah !

Elle s'évanouit. On l'emporte.

Mais la première demoiselle d'honneur s'est relevée. Elle veut revenir à la mariée mais s'évanouit de nouveau avant de l'avoir pu joindre.

Cris. Tumulte.

Brusquement, le marié saute sur la malle. Il crie au public :

Le Marié. Ah ! Sainte Thérèse ! Mourir de ne pas mourir !

Il porte la trompette à ses lèvres, en tire un son aigu, auquel répond l'orchestre par une marche militaire.

Toute la noce se range à la manière d'une compagnie derrière le général qui est parvenu à redresser son sabre.

Le Général. Arche !

La noce disparaît à la suite du général.

Deuxième intermède

Les quatre menuisiers.

Rien n'est aussi-z-aimable
Fanfru-cancru-lon-la-lahira
Rien n'est aussi-z-aimable
Que les scieurs de long.

Orchestre.

3

Le premier couplet se termine. Le garçon d'honneur apparaît au fond de la scène. Il essaiera de faire entendre quelque chose aux menuisiers, mais il ira vainement de l'un à l'autre sans parvenir à attirer leur attention. Il semble que pour eux le garçon d'honneur soit invisible.

Les menuisiers ont repris leur travail.

Le garçon d'honneur abandonne les menuisiers et s'avance au bord de la scène en scrutant le public, comme s'il cherchait quelqu'un dans la foule.

Il se précipite brusquement vers le fond du théâtre, disparaît un instant et revient suivi du marié.

Ils s'approchent ensemble de la malle, sur laquelle le garçon d'honneur étale un journal et une carte géographique. Puis il écarte les branches d'un compas. Il semble prendre des mesures sur le journal.

Le garçon d'honneur se tourne brusquement vers le marié.

Avec énergie :

Le Garçon d'honneur. Il est toujours là. Etes-vous convaincu enfin ?

Le marié sort un jeu de dés de sa poche, joue rapidement quelques coups.

Le Marié (annonçant au public). Je me perds. Perdu. Je suis sauvé.

Le garçon d'honneur recule de deux pas et dirige vers le marié les pointes de son compas comme pour se défendre. Le marié sort de sa poche une cigarette qu'il allume.

Ils demeurent un instant immobiles.

Puis le garçon d'honneur ramasse le journal, la carte géographique et les dés, et s'enfuit par le fond du théâtre.

Au moment de disparaître, il laisse tomber le journal.

La mariée qui entre en scène le ramasse et s'approche du marié qui se tient immobile, les yeux fermés.

Elle le regarde un moment, puis déplie le journal et le parcourt. Tout à coup, elle s'arrête et pousse un cri d'angoisse.

Elle lit.

Dès l'instant où la mariée a déployé le journal, les personnages de la noce entrent en scène, un à un, silencieusement, et viennent se grouper derrière le marié et la mariée, attentifs.

Ils sont tous réunis au moment où la mariée commence à lire.

Pendant la lecture, toutes les scènes évoquées seront mimées par les personnages de la noce. Dans l'ordre où elles sont citées :

la ronde des agents

un jeune homme endormi

le jeune homme à la gorge tranchée

les noyés

le bouge

l'argent qui roule sous les tables.

La mariée lit :

La Mariée. Visage de la Nuit.

Dans la nuit d'hier et aux environs de la troisième heure du matin, une ronde d'agents de police a découvert près du port un jeune homme qui semblait endormi. Mais il ne leur fut pas difficile de découvrir qu'il avait la gorge tranchée. Sa tête baignait dans le ruisseau.

Il venait sans doute de mourir.

Le marié, les yeux fermés :

Le Marié. Tout le ruisseau était couvert de pétales de rose, et les agents le crurent teinté de sang. Ils ne virent pas deux noyés qui s'en allaient doucement entre deux eaux, peut-être vers la mer. Après s'être consultés, quand ils voulurent emporter le suicidé, il avait disparu. Et des marinières, interrogés le lendemain, affirmèrent l'avoir rencontré dans un bouge à matelots. Il y aurait passé toute la fin de la nuit et la matinée. Il jonglait avec des oranges et des couteaux. Il est parti à midi, après avoir jeté sous les tables l'argent qu'on lui donnait pour le payer de ses tours.

Le général se glisse derrière la mariée, et lui arrache le journal auquel il met le feu.

Le Général (les yeux fermés). Le gendarme Eloi était donné dans toute la contrée pour le modèle de la douceur et de l'intégrité.

Mais ce matin, sa porte demeura close. Comme l'on connaissait ses habitudes laborieuses, ses voisins ne furent pas longs à s'inquiéter. Quand ils eurent enfoncé la porte, on vit que le gendarme avait donné le jour à quatre petites filles. Personne ne s'est trouvé dans l'assistance pour songer à la vie des saints.

La Belle-Mère (les bras levés). L'on apprend non sans stupeur à quelles audacieuses extrémités s'étaient portées les insurgés malgaches. Pourtant, c'est ainsi qu'une page glorieuse s'ajoute à l'histoire de France. Le village tout entier ne fut plus vers le soir qu'un brasier énorme où flottaient des rires, des cris d'angoisse et l'odeur du sang.

Mais au matin, épargné par les balles, les flammes et toute la fureur des combats, au faite d'un arbre debout par miracle, se déployait aux premiers rayons du jour, notre émouvant drapeau tricolore.

Fanfare.

Le Marié Punaises, cafards, fourmis, rats, destruction garantie en dix ans.

La Mariée. On demande un jeune homme connaissant la coupe, sachant mettre la main à tout

Le sort en est jeté.

Elle fait trois tours sur elle-même, agite les bras, et brusquement, fendant la foule, elle disparaît par le fond du théâtre.

Désordre complet, mécanique cassée.

Toute la noce. Que fait-elle ? !

que dit-elle ? !

où va-t-elle ? !

qu'y a-t-il ? !

Les quatre menuisiers. Elle est sauvée.

Le marié pendant ce temps tourne autour de la malle.

Il se met soudain à genoux devant elle, la tête entre les mains, accoudé. Et l'on voit son dos agité de soubresauts.

Tous les personnages de la noce qui, à un moment donné, ont reflué vers le fond du théâtre, se précipitent vers lui en poussant des cris.

Toute la noce. Que fait-il ?

Que dit-il ?

Il pleure.

Il pleure.

Le général prend à pleines mains les cheveux du marié et lui relève la tête.

Toute la noce (cri d'horreur). Ah ! Aaah !

Scandant les mots :

IL ECLATE DE RIRE.

Tous s'effondrent.

Le marié bondit sur la malle et se retourne vers le public.

Le Marié. Je suis mort, je suis mort, je suis mort **DE RIRE !**

Son rire se poursuit pendant qu'il saute de la malle, en relève le couvercle et disparaît à l'intérieur.

Les menuisiers (sciant avec vigueur) :

Rien n'est aussi-z-aimable
Fanfru-cancru-lon-la-lahira
Rien n'est aussi-z-aimable
Que les scieurs de long.

A la moitié de la troisième reprise, les personnages de la noce se redressent.

Les menuisiers jettent leur scie.

L'orchestre envahit la scène.

Une manière de cortège se forme, les menuisiers prenant la tête et portant la malle.

Le chef d'orchestre ferme la marche.

PAUL NOUGÉ

INTRODUCTION A UNE CRITIQUE DE LA GÉOGRAPHIE URBAINE

De tant d'histoires auxquelles nous participons, avec ou sans intérêt, la recherche fragmentaire d'un nouveau mode de vie reste le seul côté passionnant. Le plus grand détachement va de soi envers quelques disciplines, esthétiques ou autres, dont l'insuffisance à cet égard est promptement vérifiable. Il faudrait donc définir quelques terrains d'observation provisoires. Et parmi eux l'observation de certains processus du hasard et du prévisible, dans les rues.

Le mot *psychogéographie*, proposé par un Kabyle illettré pour désigner l'ensemble des phénomènes dont nous étions quelques-uns à nous préoccuper vers l'été de 1953, ne se justifie pas trop mal. Ceci ne sort pas de la perspective matérialiste du conditionnement de la vie et de la pensée par la nature objective. La géographie, par exemple, rend compte de l'action déterminante de forces naturelles générales, comme la composition des sols ou les régimes climatiques, sur les formations économiques d'une société et, par là, sur la conception qu'elle peut se faire du monde. La *psychogéographie* se proposerait l'étude des lois exactes et des effets précis du milieu géographique, consciemment aménagé ou non, agissant directement sur le comportement affectif des individus. L'adjectif *psychogéographique*, conservant un assez plaisant vague, peut donc s'appliquer aux données établies par ce genre d'investigations, aux résultats de leur influence sur les sentiments humains, et même plus généralement à toute situation ou toute conduite qui paraissent relever du même esprit de découverte.

Le désert est monothéiste, a-t-on pu dire il y a déjà longtemps. Trouvera-t-on illogique, ou dépourvue d'intérêt, cette constatation que le quartier qui s'étend, à Paris, entre la place de la Contrescarpe et la rue de l'Arbalète incline plutôt à l'athéisme, à l'oubli, et à la désorientation des réflexes habituels ?

Il est bon d'avoir de l'utilitaire une notion historiquement relative. Le souci de disposer d'espaces libres permettant la circulation rapide de troupes et l'emploi de l'artillerie contre les insurrections était à l'origine du plan d'embellissement urbain adopté par le Second Empire. Mais de tout point de vue autre que policier, le Paris d'Haussmann est une ville bâtie par un idiot, pleine de bruit et de fureur, qui ne signifie rien. Aujourd'hui, le principal problème que doit résoudre l'urbanisme est celui de la bonne circulation d'une quantité rapidement croissante de véhicules automobiles. Il n'est pas interdit de penser qu'un urbanisme à venir s'appliquera à des constructions, également utilitaires, tenant le plus large compte des possibilités psychogéographiques.

Aussi bien l'actuelle abondance des voitures particulières n'est rien d'autre que le résultat de la propagande permanente par laquelle la production capitaliste persuade les foules — et ce cas est une de ses réussites les plus confondantes — que la possession d'une voiture est précisément un des privilèges que notre société réserve à ses privilégiés. (Le progrès anarchique se niant lui-même on peut d'ailleurs goûter le spectacle d'un préfet de police invitant par voie de film-annonce les parisiens propriétaires d'automobiles à utiliser les transports en commun.)

Puisque l'on rencontre, même à de si minces propos, l'idée de privilège, et que l'on sait avec quelle aveugle fureur tant de gens — si peu privilégiés pourtant — sont disposés à défendre leurs médiocres avantages, force est de constater que tous ces détails participent d'une idée du bonheur, idée reçue dans la bourgeoisie, maintenue par un système de publicité qui englobe aussi bien l'esthétique de Malraux que les impératifs du Coca-Cola, et dont il s'agit de provoquer la crise en toute occasion, par tous les moyens.

Les premiers de ces moyens sont sans doute la diffusion, dans un but de provocation systématique, d'une foule de propositions tendant à faire de la vie un jeu intégral passionnant, et la dépréciation continuelle de tous les divertissements en usage, dans la mesure naturellement où ils ne peuvent être détournés pour servir à des constructions d'ambiances plus intéressantes. Il est vrai que la plus grande difficulté d'une telle entreprise est de faire passer dans ces propositions apparemment délirantes une quantité suffisante de séduction sérieuse. Pour obtenir ce résultat une pratique habile des moyens de communication prisés actuellement peut se concevoir. Mais aussi bien une sorte d'abstention tapageuse, ou des manifestations visant à la déception radicale des amateurs de ces mêmes moyens de communication, entretiennent indéniablement, à peu de frais, une atmosphère de gêne extrêmement favorable à l'introduction de quelques nouvelles notions de plaisir.

Cette idée que la réalisation d'une situation affective choisie dépend seulement de la connaissance rigoureuse et de l'application délibérée d'un certain nombre de mécanismes concrets, inspirait ce « Jeu psychogéographique de la semaine » publié, avec tout de même quelque humour, dans le numéro 1 de POTLATCH :

« En fonction de ce que vous cherchez, choisissez une contrée, une ville de peuplement plus ou moins dense, une rue plus ou moins animée. Construisez une maison. Meublez-la. Tirez le meilleur parti de sa décoration et de ses alentours. Choisissez la saison et l'heure. Réunissez les personnes les plus aptes, les disques et les alcools qui conviennent. L'éclairage et la conversation devront être évidemment de circonstance, comme le climat extérieur ou vos souvenirs.

» S'il n'y a pas eu d'erreur dans vos calculs, la réponse doit vous satisfaire. »

Il faut s'employer à jeter sur le marché, ne serait-ce même pour le moment que le marché intellectuel, une masse de désirs dont la richesse ne dépassera pas les actuels moyens d'action de l'homme sur le monde matériel, mais la vieille organisation sociale. Il n'est donc pas dépourvu d'intérêt politique d'opposer publiquement de tels désirs aux désirs primaires qu'il ne faut pas s'étonner de voir remoudre sans fin dans l'industrie cinématographique ou les romans psychologiques, comme ceux de cette vieille charogne de Mauriac. (« Dans une société fondée sur la misère, les produits les plus misérables ont la prérogative fatale de servir à l'usage du plus grand nombre », expliquait Marx au pauvre Proudhon.)

La transformation révolutionnaire du monde, de tous les aspects du monde, donnera raison à toutes les idées d'abondance.

Le brusque changement d'ambiance dans une rue, à quelques mètres près ; la division patente d'une ville en zones de climats psychiques tranchés ; la ligne de plus forte pente — sans rapport avec la dénivellation — que doivent suivre les promenades qui n'ont pas de but ; le caractère prenant ou repoussant de certains lieux ; tout cela semble être négligé. En tout cas, n'est jamais envisagé comme dépendant de causes que l'on peut mettre au jour par une analyse approfondie, et dont on peut tirer parti. Les gens savent bien qu'il y a des quartiers tristes, et d'autres agréables. Mais ils se persuadent généralement que les rues élégantes causent un sentiment de satisfaction et que les rues pauvres sont déprimantes, presque sans plus de nuances. En fait, la variété des combinaisons possibles d'ambiances, analogue à la dissolution des corps purs chimiques dans le nombre infini des mélanges, entraîne des sentiments aussi différenciés et aussi complexes que ceux que peut susciter tout autre forme de spectacle. Et la moindre prospection démystifiée fait apparaître qu'aucune distinction, qualitative ou quantitative, des influences des divers décors construits dans une ville ne peut se formuler à partir d'une époque ou d'un style d'architecture, encore moins à partir de conditions d'habitat.

Les recherches que l'on est ainsi appelé à mener sur la disposition des éléments du cadre urbaniste, en liaison étroite avec les sensations qu'ils provoquent, ne vont pas sans passer par des hypothèses hardies qu'il convient de corriger constamment à la lumière de l'expérience, par la critique et l'autocritique.

Certaines toiles de Chirico, qui sont manifestement provoquées par des sensations d'origine architecturale, peuvent exercer une action en retour sur leur base objective, jusqu'à la transformer :

elles tendent à devenir elles mêmes des maquettes. D'inquiétants quartiers d'arcades pourraient un jour continuer, et accomplir, l'attirance de cette œuvre.

Je ne vois guère que ces deux ports à la tombée du jour peints par Claude Lorrain, qui sont au Louvre, et qui présentent la frontière même de deux ambiances urbaines les plus diverses qui soient, pour rivaliser en beauté avec les plans du métro affichés dans Paris. On entend bien qu'en parlant ici de beauté je n'ai pas eu en vue la beauté plastique — la beauté nouvelle ne peut être qu'une beauté de situation — mais seulement la présentation particulièrement émouvante, dans l'un et l'autre cas, d'une somme de possibilités.

Entre divers moyens d'intervention plus difficiles, une cartographie renouvelée paraît propre à l'exploitation immédiate.

La fabrication de cartes psychogéographiques, voire même divers truquages comme l'équation, tant soit peu fondée ou complètement arbitraire, posée entre deux représentations topographiques, peuvent contribuer à éclairer certains déplacements d'un caractère, non certes de gratuité, mais de parfaite insoumission aux sollicitations habituelles. — Les sollicitations de cette série étant cataloguées sous le terme de tourisme, drogue populaire aussi répugnante que le sport ou le crédit à l'achat.

Un ami, récemment, me disait qu'il venait de parcourir la région du Hartz, en Allemagne, à l'aide d'un plan de la ville de Londres dont il avait suivi aveuglément les indications. Cette espèce de jeu n'est évidemment qu'un médiocre début en regard d'une construction complète de l'architecture et de l'urbanisme, construction dont le pouvoir sera quelque jour donné à tous. En attendant, on peut distinguer plusieurs stades de réalisations partielles, moins malaisées, à commencer par le simple déplacement des éléments de décoration que nous sommes accoutumés de trouver sur des positions préparées à l'avance.

Ainsi Mariën, dans le précédent numéro de cette revue, proposait de rassembler en désordre, quand les ressources mondiales auront cessé d'être gaspillées dans les entreprises irrationnelles que l'on nous impose aujourd'hui, toutes les statues équestres de toutes les villes dans une seule plaine désertique. Ce qui offrirait aux passants — l'avenir leur appartient — le spectacle d'une charge synthétique de cavalerie, que l'on pourrait même dédier au souvenir des plus grands massacreurs de l'histoire, de Tamerlan à Ridgway. On voit resurgir ici une des principales exigences de cette génération : la valeur éducative.

De fait, il n'y a rien à attendre que de la prise de conscience, par des masses agissantes, des conditions de vie qui leur sont faites dans tous les domaines, et des moyens pratiques de les changer.

« L'imaginaire est ce qui tend à devenir réel », a pu écrire un auteur dont, en raison de son inconduite notoire sur le plan de l'esprit, j'ai depuis oublié le nom. Une telle affirmation, par ce qu'elle a d'involontairement restrictif, peut servir de pierre de touche, et faire justice de quelques parodies de révolution littéraire : ce qui tend à rester irréel, c'est le bavardage.

La vie, dont nous sommes responsables, rencontre, en même temps que de grands motifs de découragement, une infinité de diversions et de compensations plus ou moins vulgaires. Il n'est pas d'année où des gens que nous aimions ne passent, faute d'avoir clairement compris les possibilités en présence, à quelque capitulation voyante. Mais ils ne renforcent pas le camp ennemi qui comptait déjà des millions d'imbéciles, et où l'on est objectivement condamné à être imbécile.

La première déficience morale reste l'indulgence, sous toutes ses formes.

GUY-ERNEST DEBORD

LA THÉOLOGIE VIVANTE

LA SECONDE MORT DE LAZARE

Le curé de Rossano (Italie) s'apprête à baptiser les deux jumeaux de la fille d'Agostino Capoverde. Hélas ! on connaît le poids d'une goutte d'eau, son astuce séculaire à faire déborder le vase. Il n'y a donc pas à s'étonner si le plancher aussitôt s'effondre, précipite dans la cave prêtre, famille et amis. Quatorze invités sont blessés, — on ne tombe pas sans mal. Quant aux jumeaux, il n'en reste plus qu'un de bon pour le baptême.

Tandis quē le bébé de Rossano passe comme une lettre à la poste. Monsieur Bernardus Wabravels sillonne les routes de France sur sa motocyclette. Il vient de Hollande, il se hâte vers Lourdes. Il se hâte. Il ronce. Il vole, le Hollandais. Pas assez vite cependant pour éviter, en traversant Paris, une grêle de coups de matraque. Le ciel pourtant était serein. Clair. Sans nuage.

Au même moment ou presque, trois jeunes pèlerins ardennais débarquent à Lisieux. Mais on ne peut prier toute la journée. Il faut se délasser et, comme on est chaste, qu'il fait beau, que la mer est voisine, on ira donc se baigner. La mer est calme. De toutes façons, d'ailleurs, on sera prudent. On n'ira pas plus loin qu'il ne faut, on n'ira pas jusqu'à perdre pied au risque de se noyer. A marée basse cependant, on découvre trois cadavres allongés sur le dos, côte à côte dans le sable des rochers. On avait tout prévu, sauf cela sans doute que l'on était venu chercher, sauf le miracle.

A Angoulême, la Providence n'est pas plus tendre à l'égard des siens. Une veuve pieuse s'en allait chaque matin prier sur la tombe de son défunt mari. Ployant sous la douleur, chaque jour elle gravissait le même calvaire. Un beau matin, le dernier, comme elle pleurait, agenouillée au pied de la sépulture, la lourde croix de pierre se descelle, tombe, assomme la veuve éplorée. Assomme, c'est peu dire. Tuée sur le coup, la malheureuse a bel et bien fini de rire.

Aux environs de Béziers, c'est un petit chanteur à la croix de bois qu'un automobiliste croit bon de

VIE D'ALBUKERKE

(fragment)

...Il n'est pas difficile de retrouver les circonstances de cette expérience admirable. A cette époque, Albuquerque souhaitait de perfectionner une foreuse à métaux et, bien mise au point, il se plut longtemps à en considérer la marche parfaite. La mèche pénétrait l'acier avec un sifflement élevé mais très doux. Il se prit ensuite à observer le travail des rouages. Les mouvements complexes du plus petit d'entre eux le retint longtemps. Cette machine qu'il avait conçue avec tant de soin, il était devant elle comme devant une chose étrangère, une sorte de mystère qu'il goûtait curieusement. Il prit une pincée de sable fin qu'il lança au milieu des pièces mobiles et la machine éclata. Il chercha longtemps, dans les débris, le plus petit des rouages. Il quitta son atelier. Il ne dit à personne ce qui s'était passé. Il réussit même à ne pas s'en entretenir.

devoir écraser comme une simple volaille. Mais ce n'est que menu fretin à côté du miracle de Louvroil. Une voiture ayant doublé un véhicule à remorque doit s'immobiliser à la suite d'une crevaisson. Le véhicule s'arrête à son tour au milieu de la route, de sorte que le camion frigorifique qui le suit se voit contraint pour éviter la remorque de se rabattre sur la gauche. C'est alors que survient, en sens inverse, un autocar ramenant de Fatima vingt et un pèlerins. Il ne lui reste, pour venir à bout de la confusion, qu'à se jeter en plein sur le camion frigorifique. On sait d'ailleurs, pour les autocars, qu'il suffit généralement qu'ils soient bourrés de pèlerins pour qu'ils aillent comme par enchantement se fracasser contre un mur ou verser dans le ravin. Fatima, Lourdes, Lisieux, pour ne citer qu'elles, ont coûté au monde plus de vies humaines que les plus illustres carnages de l'histoire ancienne ou contemporaine. Si bien

qu'Hiroshima, à côté, a l'air d'une partie de plaisir.

Quant au ciel, comment pourrait-il être plus clément, si les planchers, les plages, les routes, les cimetières sont déjà si peu sûrs ? Comme bien on pense, les avions de pèlerins tombent comme des mouches. Faut-il rappeler la catastrophe des Montagnes Rocheuses, ou encore ce quadrimoteur canadien qui, en pleine année sainte, s'abattait avec cinquante-huit pèlerins près de Grenoble, venant tout droit de Rome ? Une fois pourtant, après qu'une pleine cargaison de pèlerins se fût comme de coutume écrasé au sol, on découvrit parmi les débris humains une statue intacte, celle de la vierge de Fatima. Le crime, enfin, était signé.

Mais la Providence ne s'acharne pas seulement sur les brebis, elle s'en prend aussi aux pasteurs. On ne compte plus les prêtres emprisonnés, émasculés, rôtis, mangés ; les nonnes violées, empalées, dépe-

cées, quand elles ne meurent pas jusqu'e dans leur lit.

Le sacerde n'est pas mieux loti. On a beau bénir la mer, les bateaux font naufrage; les cloches, on les fond; les automobiles, elles se fracassent l'une contre l'autre; les moissons, elles sont brûlées ou noyées, perdues à coup sûr. Les chiens, ils deviennent enragés; les vaches, br haignes; les poules, on leur tord tout simplement le cou.

Quant au matériel, parlons-en. Ce ne sont que clochers qui se l zardent, chaires de vérité qui s'écroulent, confessionnaux qui pourrissent, chasubles dévorées par les mites, vitraux brisés, aubes jaunies, goupillons obstrués, espèces moisies, troncs fracturés.

Comme si Dieu était son propre ennemi, comme si Dieu c'était aussi bien le Diable.

A qui veut se débarrasser du problème et des méditations périlleuses auxquelles il incline, il demeure évident que cette multitude d'infortunes reçoit malgré tout sa récompense. Mais comme nous voyons que tout ainsi se passe à rebours, que les miracles se font dans le sens contraire à celui que l'on attendait, comment ne pas tenir aussi le paradis pour une promesse fallacieuse, et peut-être, comme la plus perfide, la plus subtile invention du Diable ?

UNIJAMBISTES
LOURDES
vous fera
une belle
JAMBE

LA RÉACTION CHIMIQUE

Je cherchais dans la ville la situation d'une certaine rue. A quelle fin, cela n'importe ici ni davantage qu'il y avait à mes côtés des arbres dont la perspective s'animait au gré de mes pas, un toit de ciel par-dessus ma tête; enfin le défilé bruyant des véhicules qui apparaissaient et disparaissaient dans la partie de l'avenue qui leur était affectée. Il pouvait être onze heures du matin, un vendredi d'octobre. (Mais cela aussi est assez superflu.)

A un certain moment, j'avisai deux hommes qui arrivaient à ma hauteur :

— Pardon, Messieurs, fis-je, l'un de vous peut-il me dire où se trouve la rue de Naples ?



Les deux hommes interrompirent leur promenade.

Le plus  g  paraissait avoir une soixantaine d'années. Le second avait à peine dépassé vingt ans.

Leur mise était soignée, bien que celle du jeune homme accus t une certaine désinvolture qui par contraste accentuait peut-être la correction de son compagnon.

Un feutre mou ne dissimulait pas tout à fait les cheveux gris de l'homme d'âge, sous lesquels se révélait un visage ovale, mince, au teint p le, aux rides fines et nombreuses, au nez droit, à la bouche petite; ensemble qu'avivaient des yeux bleus qui me considéraient sans grande aménité derrière des lunettes à monture d'écaille. Il était d'une taille assez élevée, dominait d'une tête au moins le second personnage.

Celui-ci, plus corpulent que son a n , avait un nez large, comme écrasé, au centre d'une face ronde et basan e. De grands yeux bruns conféraient à sa physionomie une allure débonnaire, teintée de jovia-

lite. Ses cheveux foncés, abondants, légèrement bouclés, coiffés en arrière surmontaient un front large, et qui m'avait paru se plisser imperceptiblement au moment où ma question était venue le surprendre.

Ce fut l'homme aux soixante ans qui me répondit :

— Certainement, Monsieur, dit-il d'une voix claire et comme en proie à quelque nervosité.

Et il me donna le détail du chemin qu'il me fallait emprunter pour gagner par le plus court la rue dont je m'étais enquis.

★

Nous nous quittâmes. Les deux hommes continuèrent leur promenade tandis que je prenais la direction qui m'avait été indiquée.

Mais tout se passe ici comme si je savais ce que ma phrase, banale, anodine et sans piège assurément, avait éveillé en eux à la seconde même où je les contraignais à m'entendre.

★

Ma question, pour l'homme qui m'avait répondu, n'avait pas effleuré son cerveau sans que surgisse de sa mémoire le souvenir, depuis longtemps estompé, d'un événement dont il avait été le piteux héros, il y a quinze ou vingt années.

Cela s'était passé à Naples où, l'adage fa-

UN MIROIR EXEMPLAIRE DE MAUPASSANT

Hommage de l'Union Soviétique à Guy de Maupassant.

1

Il enjamba le fossé de la route

Asnières, Argenteuil, Chatou
Bougival, Maisons, Poissy
avaient leurs habitués
et
leurs fanatiques

Il était père de quatre enfants

Et mon cœur frémit de désir
Comme si on pouvait attendre quelque chose
d'un Davranche

Je bégayai un « oui » tremblant
Il se chaussa, décrocha son fusil
Ils s'injurèrent une heure durant
des portes se fermaient
mon père s'éloigna, mais je le suivis
Il trouva cela bon en effet
car il en avait perdu
l'habitude

Pardonne, moi, je me promène en omnibus
On économisait sur tout
On n'acceptait jamais un dîner

2

Quel bonheur !
Vous m'apporterez quelque chose
presque rien
un simple souvenir

3

Quand j'ai bien déjeuné
je fais mon itinéraire
avec un plan de Paris

4

Il sentait qu'il pleuvrait bientôt
Je vous remercie beaucoup, capitaine
Deux fois deux font quatre
les conséquences seules
déterminent la gravité de l'acte

5

J'ai donné dix sous de pourboire
je reviendrai au Havre
la procession se déroulait dans le
chemin creux ombragé par les
grands arbres poussés sur
les talus des fermes

Les jeunes mariés venaient d'abord

Elle attendit une heure, deux heures, jusqu'au jour
Il marcha devant lui un quart d'heure
Pendant dix ans, en effet, l'oncle Jules
ne donna plus de nouvelles

Je crois que c'est lui
 Il écrivit bientôt qu'il gagnait
 un peu d'argent
 J'affirmais que maman s'était trouvée
 un peu gênée par la mer
 Et, ayant ôté le couvercle du pot
 il y plongea une fourchette

Un vieux pauvre à barbe blanche
 nous demanda l'aumône
 et la servante apparut
 tenant une longue bouteille
 ornée d'une feuille de vigne
 en papier
 Le cheval effrayé par ces clameurs
 finit par prendre le galop et
 pendant que le cavalier s'efforçait
 de l'arrêter
 le chapeau roula par terre

Huit domestiques dinaient autour d'une grande table

Qu'est-ce qu'il y a à faire
 maintenant ?

— RIEN

C'est compris ?

— OUI

Je sonnai. J'attendis longtemps.
 Le campagnard regardait le maire
 le maire regardait le campagnard
 mes sœurs attendaient leur père
 leur père attendait mes sœurs

Les deux femmes habitaient
 une petite maison à volets verts
 une cohue stationnait devant la porte
 mon oncle, le frère de mon père, était
 le seul espoir de la famille

Oui
 moi
 je ne fais rien
 je me laisse aller
 je vieillis

En mourant
 JE NE REGRETTERAI RIEN
 je me lève à midi
 je viens ici je déjeune
 je bois des bocks
 j'attends la nuit
 je dîne
 je bois des bocks
 puis vers une heure et demie du
 matin
 je retourne me coucher
 parce qu'on ferme

Ce qui m'embête le plus :
 depuis dix ans
 j'ai bien passé
 six années
 sur cette banquette
 dans mon coin

Va donc demander
 des renseignements au capitaine
 Il eût voulu l'étrangler en la voyant

meux guidant peut-être ses pas, la saison des vacances l'avait attiré. Il n'y avait fait pourtant qu'un séjour des plus bref, par la faute d'incidents désagréables et ridicules qui l'avaient à demi contraint de ne point s'y attarder davantage. Pour autant qu'il se souvint aujourd'hui de l'événement, un passeport, périmé seulement de trois jours, lui avait valu des tracasseries infinies de la part d'un jeune fonctionnaire de la police qui, après l'avoir harcelé de questions, avait poussé l'inconvenance jusqu'à l'incarcérer dans la cellule d'un commissariat, le temps de procéder à des vérifications consulaires.

Commerçant aisé et sans reproches, rien ne le vouait à pareille mésaventure, n'eût été la combinaison malencontreuse de cette négligence stupide avec le zèle intempestif du policier.

Il s'indigna. Et plutôt que de séjourner une semaine à Naples comme il en avait eu l'intention, il n'eut de cesse que le lendemain, sitôt relâché et ses papiers en règle, il n'eût pris le train de Rome. Hélas ! la guigne le poursuivait. A peine avait-il gagné sa place dans le compartiment, qu'il s'apercevait de la disparition de sa montre. Sans doute lui avait-elle été subtilisée alors qu'il se frayait un passage dans la foule.

Il lui semblait à

présent que le souvenir de ces deux incidents auxquels la renommée de Naples devait d'être à jamais entachée dans son esprit, ne s'était plus représenté à sa mémoire avant que mon innocente question ne fût venue soudain le ravir aux ténèbres



Quant au jeune homme, ce n'est pas d'emblée que ma question s'était nettement glissée dans son entendement. Soumise peut-être à la préoccupation à laquelle ce lapsus allait servir de prémices, la fin de ma phrase s'était comme disloquée dans son oreille, de façon qu'elle ne lui fût parvenue que sous ce travestissement admissible et bizarre : rude nappe.

Or, cette déformation lui valait de le reporter à des actes récents, survenus à son domicile, assez tôt dans la matinée. Désireux de se procurer quelque nourriture particulière qui manquait à son petit déjeuner, il était descendu à la cave. Le bruit régulier d'une pelle emplissant un seau de charbon l'avait attiré vers l'endroit où une servante à cette tâche s'affairait. Elle n'était pas sans charme. Ses bras étincelaient dans la pénombre, blancs et nus.

Interrompre cette besogne pour satisfaire un désir soudain n'avait été pour le second promeneur que l'affai-

Voulez-vous que je vous offre
quelques huitres ?
et au loin, la campagne, couverte de moissons
mûres
luisait
Elle m'écoutait frémissante, en extase
Il l'emmena à Cologne en me cachant cette excursion
alors se tournant vers la maison
elle cria d'une voix rageuse

11

Chicot lui tapa
dans le dos
puis s'assit près d'elle
sur un escabeau

Madame Lefevre était une dame
de campagne
ses trois premières années de bureau
furent horribles

Tout le jour fut encore perdu
en discussions

12

Le capitaine
un grand monsieur maigre à longs favoris
se promenait sur la passerelle

13

Ils marchaient lentement, côte à côte,
bien en vue
Chicot semblait gêné, hésitant, anxieux
— Mais vraiment tu m'intéresses
Certainement tu as eu des chagrins
Les ennemis se sont enfuis
La vache se reposait, le mufle sur le sol
Ah, comme Christophe détestait son père !

Les fenêtres d'en bas brillaient
Les pauvres gens vivaient péniblement
Un coup de vent se déchaîna
Le mauvais temps continua

14

A la sortie de la mairie
le vieux fut entouré
interrogé
Hector Gribelin avait été
élevé en province
le bateau a été jeté à l'Ouest
la prison fut ouverte
et
Walter Schnaffs
jeté dedans
Le paysan resta suffoqué
Walter Schnaffs demeura immobile
Tout redevint muet et calme

15

Les paysans tâtaient les vaches
Et il entendit déjà
les détonations irrégulières
Elle écoutait les propositions

Chacun racontait ses affaires
ses achats et ses ventes
Et la mère Magloire
exigea
dix écus de pot de vin
On finissait le café

J'avais deux sœurs
 Il posa son front pesant
 dans ses bras croisés
 sur la table
 Cloche
 à moitié mort
 saignant et crevant de faim
 demeura couché sur le sol
 Le coq chantant
 le mit debout

Hector
 éperdu
 venait chaque jour
 J'entrai, sans aucune raison
 Huit jours se passèrent

« Je reviendrai au Havre une fois
 fortune faite »
 Il continua à manger
 « Je pars demain pour un long voyage
 dans l'Amérique du Sud.
 Ma famille originaire du Havre
 n'était pas riche »
 Il écrivit qu'il gagnait
 un peu d'argent

Deux fenêtres
 brillaient au rez-de-chaussée
 je restai à côté de ma mère
 le vapeur chauffait contre le quai
 Agitant son arme au-dessus de sa tête
 il mugit
 Je me tenais à gauche de ma mère
 Tous les habitants s'étaient réunis
 autour de cette troupe

Il se rendit au marché de Goderville
 Portez cette femme chez un pharmacien
 elle ne retournera pas en Russie
 et puis je grimpe sur mon impériale

Il cacha brusquement sa trouvaille
 sous sa blouse
 il revint auprès de ma mère
 je l'entraînai jusqu'au premier buisson
 Puis, se tournant vers moi, elle ajouta

Il se rappelait leur promenade
 le long de la Seine
 il était sorti de Boulogne
 par un beau temps clair
 il écrivit sur un petit agenda de commerce
 tiré de sa poche
 il passa à travers une couche épaisse de lianes
 il mourut dans les premiers jours de janvier

La vieille frémit à cette perspective
 Après quelques instants d'hésitation
 il enjamba le mur d'appui
 au bout d'un quart d'heure
 en effet
 deux gendarmes
 apparurent sur la route
 il attendit jusqu'au soir
 vers la fin décembre il s'alita

re d'un instant. Et il se souvenait maintenant comme la femme avait d'abord repoussé son invitation en prenant pour prétexte l'épaisse couche de poussière qui recouvrait une table vers laquelle il l'attirait pour l'y appuyer et l'y asseoir à demi. Elle redoutait qu'en se prêtant à ce confort élémentaire sa jupe ne vint à se souiller

Le jeune homme avait aussitôt tourné la difficulté en ramenant à la hâte d'un autre coin de la cave une planche dont le bois propre, dès qu'il fut posé sur le meuble poussiéreux, apaisa les craintes de la femme qui s'était alors rendue sans plus d'atermoiement à ses désirs.

Etait-ce l'image de cette planche ainsi posée sur la table, à la façon effective d'une nappe, puis son contact avec un corps sensible à sa rudesse, qui avaient resurgi pour égarer ma phrase vers ce médiocre calembour, ou bien la presque homonymie des mots qui formaient l'essentiel de ma question qui l'avait aiguillé vers ce souvenir encore vivace, il n'eût pu le dire, et cela au reste ne lui importait tant ce rappel maintenant suffisait à le soumettre tout entier.



Il va de soi que la perception de cette double influence de ma question sur ces deux hommes, simultanée, imprévisible pour

eux comme pour moi,
et comme mag que,
m'était refusée Je ne
voyais ni soupçonnais
les images que je ve-
nais d'éveiller et qui,
pour peu que je me
fusse abstenu d'inter-
rompre la marche et
la reverie des deux
personnages, en eux
point ne se fussent
manifestées.

Pourtant n'espérez
pas que je sois en
train de conter. Si
conte il y eut, il
s'achève peut-être ici



A supposer que ces
deux personnages eus-
sent existé, et ils le
pourraient comme vous
et moi, en vérité on
les peut concevoir (et
l'homme en général)
comme des sortes de
récipients, de hautes
jattes si l'on veut,
dont le contenu com-
me l'enveloppe sont
si complexes qu'ils
font corps l'un avec
l'autre.

A mesure que leur
existence pénètre la
durée, ce flot de sen-
sations, d'actions, ce
liquide — dirais-je —
qui les emplit, aug-
mente, ou mieux, se
modifie au gré de mil-
le vicissitudes, au point
que l'enveloppe étroi-
tement jointe au liqui-
de ne manque d'exer-
cer son action sur lui,
et vice-versa.

Ainsi, l'accident, si
minime soit-il, et qui
agit sur eux, liquide
et réceptif, en fonc-
tion de leur origine,
de leur âge, de leurs
antécédents, de leur
situation toujours
absolument singulière
dans le temps et dans

Celui qui te parle
a servi sous Napoléon le Grand
Pendant dix ans
en effet
l'oncle Jules ne donna plus
de nouvelles
Depuis des mois il vivait ainsi
dans la terreur et dans l'angoisse
Dans l'après midi, il disposa les postes

23

A l'âge de quinze ans il avait eu
les deux jambes écrasées
par une voiture
La nouvelle de son arrivée
était accueillie sans joie par ma mère
Les cris des chouettes
lui déchiraient l'âme
c'était au bout d'un nouveau corridor
fermé par des murs énormes
un petit carré de terre
entouré de maisons
Tout le jour il parlait de son aventure
il pensait longuement aux siens
Le sifflement des balles
hérissait le poil sur sa peau

24

Le bruit du vol se répandit
et il perdit doucement
la notion des choses
Puis un désir fou de détalier le saisit
Il se mit à raconter l'histoire de la ficelle
Il la regardait d'un air joyeux
Ils avançaient d'un pas grave
Il traversa la place au pas gymnastique
Il mangeait par grandes bouchées
Mon père l'aborda avec cérémonie
il souffrait de rhumatismes
« Voilà mon mariage avec ta cousine rompu
et de la façon la plus bête
pour une plaisanterie »
Il déboutonna son uniforme pour souffler
« Donne de l'argent à Joseph »
Il fut examiné avec une vive curiosité
par ses vainqueurs
Le docteur s'approcha seul,
sans bruit
Alors on se mit à parler de cet événement
La vieille cessa d'éplucher les légumes

25

Paris venait d'apprendre
le désastre de Sedan
Le chapeau de maman tomba
L'huis s'entre-bâilla
une main d'homme reçut le message
C'était mon camarade de bureau
C'était le notaire de l'endroit
homme gros, grave
à phrases pompeuses
Il avait un pantalon de coutil blanc
Un vase en terre contenait du bœuf bouilli
Il y aura vingt francs de récompense
Il fut installé dans une vieille caisse à savon
« Laissez seulement ici un détachement de dix hommes »
Une bande de poules noires passait
On lui présenta ensuite un morceau de pain

26

Sur la place de Goderville
c'était une foule, une cohue

d'humains et de bêtes mélangés

Tout dépend de la promptitude
des décisions

L'aînée de mes sœurs
avait alors vingt-huit ans
Et pendant toute la semaine
on ne parla
que de l'excursion projetée

27

Depuis quarante jours
il marchait
cherchant partout du travail
après quelques moments de réflexion
il demanda de nouveau
et ils s'éloignèrent
après m'avoir remis
une pièce de cent sous

28

Tout cela sentait l'étable
le lait et le fumier
le foin et la sueur

Il se perdit aussitôt
dans la foule crierde et lente

Il attendit longtemps
regardant défilier devant lui
les campagnards
et cherchant une bonne figure

« Tu as la grandeur d'âme
l'aménité de tolérer
ma froideur
et de me laisser libre »
Elle se leva
et alla rejoindre sa fille

29

Je n'osais me lever
ni marcher
ni revenir
ni me sauver
encore
Les deux sœurs allaient en journée
mais gagnaient peu

30

Mais la campagne restait vide
comme la veille
Mon oncle Jules
le frère de mon père
était le seul espoir
de la famille

Mon oncle Jules
Maître Hanchecorne
Madame Magloire
Jacques Randal

31

Il aimait se lever tard
et se coucher tôt
et Walter Schnaffs
pleurait quelquefois
Le boucher
le boulanger
et le pharmacien
rouvraient leurs boutiques
Il fut tour à tour

l'espace, — que cet accident soit de l'envergure d'un orage ou d'une guerre, ou d'un mince rayon de lune glissant sur la paupière, ou du vol d'une mouche, ou encore d'une phrase insignifiante comme celle que j'avais adressée aux deux promeneurs, — pareil accident ne peut qu'il n'ait un effet toujours différent sur chacun des êtres qu'il effleure ou qu'il ploie à ce moment unique, et tel qu'à tout coup sa substance en soit pour jamais modifiée. A la façon d'un vin qui suivant l'âge aigrit ou bonifie, dont la bouteille elle-même contribue à cette modification comme l'endroit où elle est conservée.

Réaction chimique, si l'on veut, que le langage, la peinture, la musique ou toute autre forme d'activité, mais réaction toute particulière, et toujours, quelle que soit la généralité ou la similitude de l'effet engendré, absolument différenciée; de façon qu'elle accuse, au cœur d'un magma de puissances qui s'entrecroissent et s'interpénètrent perpétuellement, la solitude du sentiment et de ses ramifications mentales.

★

Mais je reviens au destin possible de mes promeneurs imaginaires.

Une demi-heure ne s'était pas écoulée, et j'avais terminé la mis-

sion qui m'avait appelé
le rue de Naples, lorsque
les deux hommes
se séparèrent.

Le premier venait à
peine de prendre con-
ge de son compagnon
quand il fut frappé
par la rencontre d'ob-
jets que des amorces
différentes eussent pro-
bablement soustraits à
une attention de cette
importance. Au centre
d'un carrefour se te-
nait un agent de la
circulation dont à l'in-
stant même qu'il le
considérait, mon pas-
sant observa que la
main gantée et tendue
montrait sinon aux
véhicules et aux pie-
tons la direction qu'elle
leur intimait d'em-
prunter, du moins à
lui, selon l'angle de
vision qui était le sien,
une horloge murale
fixée à la façade d'une
maison, de l'autre côté
de l'avenue. Il ne lui
en fallut pas davan-
tage pour se rappeler
— ou croire se rappeler
— que la montre
qui lui avait été volée
à Naples portait à
l'exemple de celle-ci
des chiffres romains.

Il continua sa route,
en proie pendant quel-
ques minutes encore
à un fouillis de pen-
sées où se mêlait au
mépris du policier na-
politain qui lui sem-
blait physiquement très
près d'avoir ressemblé
à celui qu'il venait
d'apercevoir, le souve-
nir de sa montre aux
chiffres romains, dont
il avait précisément
constaté la perte dans
le train de Rome.

Puis il fallut bien
qu'en dépit de cette
nouvelle association, il

terrassier
valet d'écurie
scieur de pierres
*La pluie tombait
fine, serrée, glacée*

Il se sentait alerte
fort joyeux, content

32

Un désir violent me vint au cœur
de voir encore une fois
mon oncle
de m'approcher
de lui dire quelque chose
de consolant
de tendre

33

Il allait de temps en temps
rendre visite
à la fermière
Je croyais assister
à une opération
magique
Chicot la regardait
accomplir sa besogne
« On vous a vu ce matin
ramasser le portefeuille perdu »
Je fis apporter une omelette
« Vous conduirez cet homme
à deux cents mètres du village
et vous le laisserez continuer
son chemin »
Il put achever son dîner
Il voulut protester
« Je vais me constituer prisonnier »

34

L'animal tomba sur le côté
en remuant les ailes
Levant aussitôt les yeux
il vit le ciel
Et il se résolut
se trouvant à bout de ressources
à accomplir
toutes les besognes

35

Qu'allons-nous faire ?
L'angélus sonnant midi
ceux qui demeuraient loin
se répandirent dans les auberges
Le chapeau de maman tomba
les cheveux dénoués
se répandirent
« Je reviendrai au Havre
une fois fortune faite »
Une idée lui parut logique
et pratique
c'était
de guetter le passage
d'un villageois sans armes
Il répétait
les dents serrées

36

Des ombres glissaient dans les fourrés
nombreuses et muettes
et parfois
un rayon de lune
faisait reluire dans l'ombre
une pointe d'acier

Il regardait la vache
et la vache le regardait

Il marcha devant lui
suivant toujours la même route

Puis une lassitude
l'envahit

37

Quand je remis
les deux francs à mon père
ma mère surprise
demanda

38

Lorsqu'on approcha des jetées
un désir violent me vint au cœur
de voir encore une fois
mon oncle Jules

39

Dès qu'elle me vit
elle s'élança devant moi
puis il prit encore des choux
des carottes des oignons
jusqu'à ce que son assiette
fût pleine

40

Toutes les portes étaient ouvertes
car on savait les événements
Comme je devais partir le lendemain
je courus faire mes adieux
à Gilberte

41

Et lui
Jacques Randal
le plus fort
ne faisait rien
parce qu'il n'avait rien
à faire

42

Si tu travailles comme ça
mon garçon
tu ne garderas rien à faire
pour demain
« — L'intérieur serait joli
s'il était terminé »

43

Je serais peut-être mort de misère et de famine
au pied de mon arbre
si le garde ne m'avait découvert
et ramené de force

44

Quand il ne gagnerait
que vingt sous par jour
ce serait toujours de quoi manger
Donne de l'argent à Joseph
pour qu'il aille payer ses huîtres
à présent
Je t'écris pour que tu ne t'inquiètes
pas

IL FAUT QU'UNE DAME SOIT OUVERTE ET FERMÉE

n'y pensât plus, que cette cascade d'infimes analogies s'effacât, bien qu'il ne soit pas sûr que le personnage, enclin à philosopher, ne se dépensât peut-être à extraire de ces coïncidences quelque théorie, aussitôt sclérosée, touchant ce genre de rencontres.

★

Pour le second personnage, nous le retrouvons sur le coup de midi, attablé dans un restaurant du voisinage. Il y a un moment que l'association d'images qui lui fut suggérée par ma question s'est dissipée. D'autres pensées le traversent.

Mais il ne dépend que de la maladresse du garçon qui lui sert un poisson, et qui répand quelques gouttes d'une sauce blanche sur la nappe immaculée, pour que reflouisse en lui le souvenir presque tangible du corps de femme auquel le sien, quelques heures auparavant, s'était mêlé, dans la pénombre âcre et froide de la cave à charbon.

MARCEL MARIEN

Il faut que j'apporte une relique
 Ta mere e t une soite
 et d illeurs
 ce n'est pas de ta mere qu'il s'agit
 mais de toi
 Je n'ai pas d'arbres
 mais les murs des voisins
 m'en ti nnent lieu

Ma mere hesitait
 à cause de la depense
 mais mes deux sœurs
 acceptèrent tout de suite
 — Voilà, filez
 et que je ne vous revole point
 dans le pays
 ou bien vous aurez
 de mes nouvelles

Il marcha devant lui
 un quart d'heure ou vingt minutes

tellement abruti
 qu'il ne pensait plus
 à rien
 Je l'adorais
 comme je l'adore encore

J'allai vers eux
 à pas furtifs
 sous les branches
 pour les surprendre
 comme si j'eusse été
 un rôdeur
 véritable

Un capitaine nous apprit en outre
 qu'il avait loué
 une grande boutique

Cette ombre se silhouette
 Elle est sommée d'un casque
 recouvert d'une housse
 sous laquelle
 on devine
 la pointe

Moscou 1939 — Bruxelles 1953

GANCHINA

LA DANSE DU VENTRE

On ne fait pas d'omelette
 sans casser des œufs.

LYAUTEY

On imaginera une voie montante, étroite, quelque chose comme la rue Mouffetard à l'heure du marché. On n'y circulera qu'en piétinant, qu'en bousculant la foule placide et bavarde. Il sera midi moins le quart. Il fera chaud. L'air sentira l'anisette. La bombe fera quatorze blessés. Le pharmacien recevra un visiteur qui lui remettra une ordonnance. Il prendra la feuille et lira : « Armée de la libération nationale ». Pour collaboration avec l'ennemi, vu la juridiction de guerre, condamne le nommé Abbas Allaoua à la peine de mort ». Sa lecture terminée, le pharmacien recevra six balles de revolver à bout portant. Un inspecteur de la police des renseignements généraux sera abattu ainsi qu'un officier et un sous-officier. Les émeutiers pénétreront dans la demeure de Monsieur Mello. Ils seront en proie à une folie sanginaire. Ils égorgeront une petite fille de quatre jours, un garçon de dix ans, Monsicur Mello lui-même (qui sera infirme), sa femme (qui viendra d'accoucher), sa belle-mère (qui aura soixante-treize ans). Ils massacreront ensuite le coq, trois poules, onze lapins, deux moutons, dix pigeons, un chat. Ils casseront une chaise, deux armoires, un poste de radio; des miroirs, de la vaisselle, des œufs. A Saint-Charles, il sera onze heures trente. En plein centre du village, des coups de feu crépiteront. Le garde-champêtre sera abattu ainsi que le propriétaire des lignes d'autocar. Une Musulmane traversera la rue. Elle sera blessée. Au moment où éclatera la fusillade, l'auto du secrétaire de la mairie débouchera dans

le village. L'huissier sera attaqué. La mairie sera incendiée. Un couple de jeunes fiancés sera assassiné d'une manière sauvage. Trois journalistes cesseront d'écrire, de prendre des photos, de tourner des films. Ils seront mariés. Ils auront des enfants. Les gardiens de la paix auront des gants blancs et feront une garde d'honneur. Des bouquets anonymes seront déposés devant les cercueils. Quatre moutons seront assassinés et un chien écrasé. Les quatorze malades hospitalisés au dispensaire municipal seront tués à coups de hache. Leurs corps seront brûlés. Un Français dans la foule sera coupé en deux de la tête aux pieds. Une femme cherchera à protéger son enfant de son corps. Elle sera éventrée. Les survivants se barricaderont chez eux. Ils tiendront tête aux manifestants. Ils les feront reculer en leur lançant des bouteilles d'éther qui exploseront comme des grenades devant leurs pieds nus. Il y aura des blessés. Les camions de la légion étrangère arriveront et chargeront la foule qui hurlera et vociférera. La grande minoterie d'Oued Zem sera en flammes et dans la cour les camions finiront de se consumer. Constantine sentira la poudre. Devant la gravité de la situation, le colonel du 12^{me} chasseurs demandera l'appui de l'aviation. Un sous-officier de la légion étrangère, grand et blond, conduira sa section dans une maison incendiée. Une jeune femme les accueillera. Elle aura le corps calciné. Ses quatre enfants auront été éventrés. Le sous-officier se tournera alors vers ses hommes et il leur dira avec calme, en allemand : « Maintenant plus de prisonniers ». L'ordre complet sera rétabli deux heures plus tard. Une voiture, chargée de correspondants américains, sera arrêtée. Leurs pneus seront crevés s'ils ne font pas demi-tour. Ils feront demi-tour. Une nouvelle attaque des manifestants fera seize victimes. Vers quinze heures, deux policiers français seront légèrement blessés. Près de Rabat, il y aura une manifestation sans gravité. A Casablanca, un gendarme sera blessé. Près du quartier de Bournazel, des Marocains tireront sur des Européens. Ceux-ci ne seront pas atteints. Khenifra sera pratiquement isolée à partir de vendredi. Des dizaines de poteaux télégraphiques seront sciés. Le drapeau marocain rouge à l'étoile verte flottera sur le minaret de la mosquée. L'effervescence reprendra samedi matin à six heures. Le lieutenant ira reconnaître une barricade. Il recevra une balle dans la tête et il s'écroulera. Les manifestants saccageront les maisons. Ils jetteront dans la rue les machines à coudre, les postes de radio et les frigidaires. Un paysan brandira un yatagan de bois qu'il aura sculpté lui-même. Les corps finiront de se consumer dimanche matin. Les rues d'Alger demeureront calmes. Tout ce qui transporte un panier ou un sac sera interrogé, fouillé, exécuté. Les baigneurs des plages voisines rentreront avant la fin du jour. A Khourigba, les incendies des mines de phosphate brûleront jusqu'à lundi. Un dépôt de bois de mine flambrera du samedi matin neuf heures cinquante jusqu'au dimanche matin cinq heures. Le général Duval s'apprêtera à intervenir. Il prendra l'avion. Il aura fait la guerre 1914-1918 et sa dépouille mortelle sera ramenée à Rabat. Les drapeaux seront en berne. Pendant toute la cérémonie religieuse, Monsieur Grandval sera anxieux, nerveux, inquiet. Il piétinera sur place. Il fouillera les poches intérieures de son veston. Il sortira à chaque instant des feuillets de son discours. Il prendra son stylo et effectuera d'ultimes corrections. Enfin le résident général se dirigera vers le podium, fixera la foule et commencera son discours : « Le soldat auquel nous rendons hommage... » A ce moment, il sera interrompu par des cris, des clameurs. Ces cris, ces clameurs seront hostiles. On entendra : « Assassin ! Démission ! Va-te-faire foutre ! » Le résident sera très pâle. Il serrera les mâchoires et il dira : « Le soldat auquel nous rendons hommage... » Mais aussitôt : « Assassin ! Assassin ! » et des coups de sifflet. Chacun rentrera chez soi et les rescapés feront le récit des horreurs auxquelles ils auront assisté. Elles

dépasseront l'imagination. Elles seront telles qu'on ne puisse les décrire sans choquer l'honnêteté. Les légionnaires seront envoyés à Oued Zem. Ils ne découvriront dans les ruines fumantes qu'un chat noir. Toutes les jeunes filles et les jeunes femmes subiront des outrages. Les manifestants les violeront en présence de leurs pères, de leurs maris, de leurs amants et de leurs enfants. Ceux-ci seront horrifiés, puis arrosés d'essence et brûlés. A Ben Anrouth, une bombe anonyme sera lancée sur une noce. Le silence règnera. L'agitation sera moindre. Le père et le fils seront immobilisés. L'épouse subira les pires sévices. Le bébé sera coupé en morceaux et l'abomination du crime révoltera la conscience universelle. Autour des monuments aux morts, des milliers de personnes exprimeront leur douleur. L'aviation interviendra. Les esprits seront surchauffés et les réactions imprévisibles. Les policiers découvriront des pistolets automatiques, des grenades, des bombes. Vingt mille personnes accompagneront dix cercueils au cimetière. Le calme règnera dans la ville. Les boutiques seront ouvertes. Les passants seront lapidés, les familles poignardées ou égorgées. Des enfants disparaîtront. Des meules de paille seront incendiées.

L'INVASION



M. SPAAK, ministre des Affaires étrangères, partira en congé, ce samedi, pour une quinzaine de jours dans le midi de la France



IL N'A PAS CLAQUÉ LA PORTE ET IL EST PARTI. IL DEVAIT AVOIR L'INTENTION DE ME QUITTER!

— Bonne nuit, maintenant, mon cher! L'attente jusqu'à demain va durer une éternité
— Ne t'impatiente pas mon amour. Nous serons les plus forts. L'amour est toujours le plus fort.
— Bonne nuit. A demain. Je t'aime



LES PROPORTIONS entre objets ou sujets doivent être souvent indiquées. Dans cette photographie — qui représente Paul Boncour méditant en Californie devant un arbre gigantesque trois fois millénaire — le personnage donne l'échelle par rapport au sujet. De plus, l'opérateur a pris soin de le placer devant la partie sombre de l'arbre afin que sa silhouette ne se confonde pas avec lui.



— Cette fleur est :
— un Dahlia.
— un œillet d'Inde.
— un œil de chat.
— un minia.



— Ton pantalon ! gouaille la jeune fille, qui s'est jetée en arrière et qui patauge un peu plus loin, non sans mal. Mais presque aussitôt, la voilà qui crie, d'une tout autre voix : « Mon soutien-gorge ! »



Dans l'article sur le général Juin vous avez omis d'indiquer aux lecteurs que le général était d'origine corse par sa mère, et c'est là un détail qui me paraît de nature à expliquer dans une large mesure ses prestigieux talents

MAURICE GUERRINI, docteur en Droit,
1 bis, rue Anatole-France,
Antony (Seine)



— Alors, mon jeune ami, je compte sur vous pour un bel article dans le Figaro. Tenez, prenez ça... Les débuts sont toujours difficiles.

Gilbert SENECAUT

LE PLAISIR

Le lieutenant Karl Möller, le Grand Poussiéreau, ne se refusait pas au plaisir du travesti non plus qu'à retourner sur ses pas : c'est la destinée, la rose au boué.

Il était aussi un passionné des réunions cyclistes, venait de fort loin assister même à celles qui se déroulaient aux foires, dans les villages perdus, sans le concours de routiers aux noms fameux. C'est ici qu'il faut raconter la course qu'il vit à Ollignies en juillet de mil neuf cent trente-deux.

Muses, retirez-vous, je cède à mon génie;

Un cœur comme le mien est au-dessus des lois,

La crainte fit les dieux, l'audace fit les rois.

Qui consulte est un lâche et ne sait point écrire.

Servons d'exemple et n'imitons personne.

Toi qui douterais de mon mérite, lis encore une fois, insolent faquin, lis, dégoûté scélérat, lis, bourreau mécréant qui ne croit pas à notre supériorité originale. D'un seul éclat de mon imagination, je foudroierais le pusillanime troupeau d'esclaves nés pour aligner des mots, symétriser des phrases et couper la plume au génie. Tu ne sais pas ? je n'écris jamais plus d'une heure de suite, parfois même je cesse au bout d'un quart d'heure, souvent j'ai recours à une main avunculaire, à telle page oubliée ; un éblouissement dans la vue, une palpitation de cœur, une ébullition de cerveau m'empêchent de tenir la plume, de regarder le papier. Au moment où j'entre en verve mes fibres organiques s'ébranlent et se déchirent, je retiens une explosion qui m'accablerait. Cher André, on m'a sonné la barbe, j'ai le cheveu bourrifu,

pense à Dieu, ferme les yeux, tu auras des étoiles dans le cornet, ne t'enfonce pas trop, ce n'est pas que j'aime les prêtres, je leur botterais le derrière et Jésus-Christ c'est Jezukrist c'est tout dire, le ver est dans le tabernacle, bien le bonjour ! L'Esprit des lois, le Cid, Cinna, Mahomet n'ont point de beautés pour moi ; Voltaire, Corneille, Montesquieu n'ont pas senti ce que je sens et je préfère moi à tous ces fastidieux personnages. J'ai des visions telles — horrescentes stétère comae — que la plume m'échappe de frayeur : une minute encore et je mourrais ; si j'écrivais ces visions à un incrédule, il en perdrait le manger et expirerait. Que la rage, la haine et la vengeance broient mes couleurs avec leurs bras de fer ; un frénétique accès s'empare de ma verge, l'Etna est dans ma tête, Vésuvius est dans mon poing. Que les coups de la plume soient aussi destructifs que les dents de l'ichneumon qui pénètre dans les entrailles du crocodile et te les lui gargarise en un soupir de main ; aussi terribles que des tenailles rougies qui emportent des lambeaux de chair et arrachent le cœur ; qu'ils ressemblent au tonneau armé en-dedans de lames tranchantes dans lequel les Carthaginois firent rouler Regulus tout nu. Si quelqu'un était tenté de me persifler, oh ! je l'en prévient, je lui fais effacer ses écrits dans des larmes de sang, j'imprime sur son front le fer de la satire rougi sur une braise infernale et on le verra se convulsionner sous le couteau du regret ; je le contraindrai à se pendre de honte et de désespoir à la pointe extrême du Thibet sous l'œil glacé des bonzes, de leurs lames, de leur moulin à prières avec sa meule et sa fine mouture, de leur Himalaya et des avalanches.

Accorder crédit à cette procla-

mation serait donner dans une plaisanterie. Il faut bien rire. Maintenant, pour parler d'autre chose, vaut-il mieux commencer un autre jour ces manifestations de souvenir et de perversité qui suivent comme des écoliers le chemin de la pensée bien ordonnée à coups de jalon et autres fils de fer qui s'allongent sans mesure ? Le pittoresque a voulu se voir rejoint à la course. Personne ne s'oblige à me croire sur parole, mais je me retrouve au bon coin et capable d'introduire l'ordre qui me suit.

Möller descendit du train avec ses gardes du corps, Bluet d'Arberes comte de Permission et Berbiguier de Terre-Neuve du Thym. Ainsi qu'ils faisaient toujours, l'un de ceux-ci se tenait à la droite du lieutenant, le second à sa gauche. Le premier appelait son chef : l'Arbre de Jacob, l'autre : le Fléau des Farfadets; comme ils ne laissaient jamais leurs regards se perdre autour d'eux, toute leur attention suffisant exactement à écarter de la plus légère atteinte le côté qu'ils gardaient, ils allaient ignorant chacun la présence de l'autre quoiqu'ils fussent amis depuis longtemps. C'est ainsi que des années plus tard — elle est bien bonne ! — la Révolution était alors enfin survenue, ils se rencontrèrent à la Martinique, à Port-Cardan (qui est le nom de l'ancien Fort-de-France où mourut ce terroriste), dans une cour d'usine près d'un grand mur sans appui, et ils purent se narrer leurs pérégrinations sans arriver à apprendre — bien qu'ils admirassent l'identité de leurs aventures — qu'ils avaient marché des années côte à côte, séparés à peine par le corps d'un homme, parce qu'ils donnaient à cet homme des noms différents.

L'ordonnance nègre qui portait un nom si européen qu'on ne pouvait le lui donner sans causer aux auditeurs des réactions étonnantes était — car tout s'use et, par-dessus tout, semblables réactions qui gagnent à s'oublier quelque soir avant elles-mêmes : c'est à nous de les joindre et de les arrêter — l'or-

donnance était, dis-je, devenu invisible à cause de ce même nom si intégral à l'orchestration du pays qu'il hantait; mais il suivait Möller. Les compagnons des jours dangereux avaient, eux, disparu ou été assassinés pour quelque régicide.

Et à Ollignies la fête battait son plein. Chez Chaplin au « Café Charlot », les sœurs Papin, Hébert, Saint-Just et Georges Herregodts buvaient avec le marquis de Sade, Georges Sorel des verres que la servante, Ysabeau de Bavière, remplissait de bière de son pays. René Magritte essayait d'intéresser la jeune personne, que Simon Kibango, vêtu d'un complet bois de rose, pinçait au derrière :

— « Je voudrais te baiser » lui disait-il.

— « Fous-moi la paix, pourri, ce n'est pas de tes grelots que j'ai besoin pour faire une musique de sorcière; va-t-en au bordel, chez Rimbaud, tu sauteras celles dont c'est le métier. »

Hé oui, on rigolait ferme chez Rimbaud. Le patron dansait tout nu. « Ce n'est pas ducasse tous les jours » lui criait Lautréamont plein comme un boudin et malade à tomber. Tout en faisant l'amour autour des tables, par terre et dans les lustres, on s'entretenait de la procession traditionnelle qui n'était pas sortie, le nouveau maire, Raymond Lulle, ayant interdit les cortèges; et qui mieux est, ce diable d'homme ayant entrepris et convaincu le curé, le séculier avait vendu calice et tournoyait avec les autres, soutane coupée au-dessus de la fesse.

En face, la route était défoncée. On l'avait divisée en deux dans le sens de la longueur, l'un des côtés restait ouvert à la circulation pendant que l'on réparait l'autre; il s'agissait d'enlever les anciens pavés dont le placement en ligne droite, à la façon des briques dans un mur, ne présentait pas de résistance aux lourds et rapides camions à la mode, puis de retirer de chacun deux pierres que l'on disposait en mosaïque convexe sur un fond renforcé pour

offrir, comme le montrent les calculs des spécialistes, une résistance qui s'accroît avec l'effort. Comme c'était dimanche, les paveurs, qui ne sont pas en surnombre et trouvent du travail sans trop de peine, se reposaient ou faisaient la fête. Mais quatre ouvriers épinceurs — ceux qui retiraient deux blocs pour mosaïque d'un ancien pavé — étaient à la besogne. On affame dans les carrières et les travailleurs partent sur les routes : l'hiver, il n'y a pas moyen de casser des pierres le long des chemins sous les pluies, les neiges, les bourrasques; et les patrons ne veulent pas réembaucher les hommes qui s'en sont allés aux beaux jours; ainsi, il faut que ces derniers emploient toutes les heures de la bonne saison. La nécessité les tenait si durement qu'ils travaillaient sans fumer, sans parler, sans voir ni entendre le spectacle, la rumeur du pays en joie; il y en avait un qui souffrait d'un « blanc doigt », sorte de panari que l'on gagne à trainer les mains dans la pierre; un autre avait la peau du ventre en sang — on la voyait par la chemise entrebâillée — à se tenir toujours penché, les plis de la chair pleins de sueur et de poussières; un blond portait un bandeau sur l'œil blessé par un éclat de pierre : on ne garde pas toujours les lunettes qui brouillent la vue et masquent le fil du caillou puis, entre la peau et la monture du verre, il y a des interstices dont le malheur profite; ils souffraient, visiblement et fort, sans arrêter de sonner de la masse. Les bras nus très musclés, la peau brûlée, ils étaient assis à même les pierres, le fond du pantalon protégé par un court tablier de grosse toile en triangle attaché par devant, tablier que parfois ils dépliant en carré sur les genoux; ils tenaient la pierre qu'ils façonnaient entre leurs jambes ouvertes; à un moment, l'un des quatre dit au plus jeune :

— « Mesens, va nous chercher à boire. »

— « Non, Breton », répondit l'interpellé, « c'est le tour de Péret,

j'y suis encore allé ce matin, je n'aurai pas mon nombre de cailloux, ce soir. »

— « Je n'irai pas », dit Péret, « vas-y, Djerjinsky. »

— « Je n'ai pas le temps. » dit celui-ci.

Et les ouvriers ne burent pas, ils n'avaient pas un instant à perdre.

Le plaisir revêt toutes les formes et s'accommode de tous les masques.

Le presbytère n'a rien perdu de son charme ni le jardin de son éclat. Accroupies sur ses marches, les sorcières au regard enfoui, aux lèvres retirées, ces jeteuses de sort qui ne sont jamais sans emploi, désormais à l'abri des bûchers expiatoires, éprouvent, les unes sur les autres, leurs maléfices : si l'un de ceux-ci ne touche pas le but ou s'il le dépasse, une vieille s'irrite aigrement sans que les autres s'en soucient. Chacune d'elles a cherché un auditoire non pour se faire entendre mais pour pouvoir parler; elles sont telles des duellistes qui au lieu d'être face à face s'escriment dans le vide, placés sur des chemins parallèles; toutes leurs paroles, cependant, portent et se répondent toujours.

Charles Lassailly et Xavier Forneret sont les rois de la mode; ils ont des pantalons de golf, des vestons à trois boutons et sont gantés de renne. Ils trottent à pas égaux, le livre à la main gauche tandis que de la droite ils donnent des chiquenaudes dans d'air.

Germaine Berton organise à un carrefour une ronde avec les enfants. Elle rit et sautille, reprend gentiment avec eux le refrain et morigène ceux qui méconnaissent la mesure.

Autre chanteuse, Rosa Luxembourg ne se lasse pas de poursuivre sa mélopée qui se traîne sur trois notes comme les chants nègres; la mélopée se lamente, vibre sur un trémolo, meurt, renaît par très faibles ondes.

On rencontre au plus profond de la bruyère, Henri Becque; il crayonne fiévreusement dans un cahier placé sur ses genoux. Il



cache ses travaux avec jalousie... la vérité est qu'il ne sait pas écrire. Mais il a déjà rempli plus de cent cahiers : que d'hiéroglyphes gagnés sur la littérature !

Etrange entre tous, André Souris ne transpose ni les idées ni les mots. Il est profondément misogyne et, lorsqu'une femme l'approche, il s'écarte avec terreur. Il déteste aussi les grands-routes et lorsqu'il doit les franchir il le fait en trois bonds de la pointe des pieds. Il appelle le feu « le feu » ; le chiffre est le « fils du triangle » ; ce que nous appelons une femme est pour lui « l'origine » ; il emploie cependant le mot femme, il dit : « Je ne vais pas devant moi parce que devant moi il y a des femmes sur des bœufs ».

Toujours solitaire, un vieux passe, la tête en grelot vide ; c'est Petrus Borel, c'est un ancien soldat des Vengeurs de Flourens qui fut frappé d'insolation ; il ne songe même pas à s'ennuyer.

Voici Eluard. Le teint est mat, la lèvre dédaigneuse ; les yeux d'un bleu d'acier, sur lesquels s'abaissent des paupières paresseuses et lourdes, disent la satiété des jouissances. Quels excès, quels drames vécus recèlent, sur ce masque vert, ces rides profondes ? A travers les rues il promène, comme un cruel proscrit, son indifférence hautaine.

Sous la tonnelle d'une guinguette, quel est cet être rachitique au sourire idiot et à moustaches grises qui se traîne, baveux, de banc en banc ? On interroge : c'est un ancien instituteur laïc, Joris-Karl Huysmans qui, paraît-il, vient de se convertir.

Ce jeune fou qu'on appelle Paolo Uccello est un paysan épileptique. Il garde attentivement, et quoi qu'on fasse pour l'en dissuader, le milieu de la chaussée. Il nous fixe de ses grands yeux, de grands yeux. On l'interpelle et cela provoque chez lui un rire qui explose, ardent, qui se prolonge en inextinguibles fusées, rire d'une joie presque enfantine d'abord, et puis qui inquiète, et puis qui effraye. Et l'on se hâte de s'éloigner, l'abandonnant à son rire douloureux, qui vous poursuit comme un clapotis de vague.

Un grand jeune homme au profil sémitique, Jacques Vaché, sait qu'il est le neveu de Vacher le tueur de bergères, qu'il est Vacher le tueur de bergères lui-même car tu sais que l'amour change en lui ce qu'il aime. Des carrosses d'argent vont venir le prendre, il les attend d'un petit jour à l'autre. Et il indique, sur la place du village, l'endroit désormais historique d'où il adressera aux assassins ses frères, son discours d'échafaud.

Baudelaire a déjà gagné trois batailles et il se vante d'avoir culbuté des masses d'hommes dans un marais plein de sangsues. Il est très fort, très puissant, très riche. Il est aussi très heureux.

— « Que vous importe », dit Marcel Duchamp à Blanqui, « que ce poisson salé que vous mangez pue au nez de votre voisin si vous y trouvez un ragoût d'ambroisie ? »

Et Alphonse Allais qui court toujours, du matin au soir. Il salue tout le monde d'un air qui semble dire : « Comment allez-vous ? Moi je vais... vite ». C'est en vain qu'on essaye de l'arrêter au passage. Un matin on le vit entrer dans l'église ; à peine y fut-il qu'il courut d'un pilier à l'autre, brûlant dans son galop toutes les stations du Chemin de la croix.

Un vieux se traîne, les jambes molles, les yeux vagues. C'est Raymond Roussel qui semble porter dans la voûture de ses épaules et dans ses membres las — bras pendants et jambes arquées — des siècles de labeur. Sans doute, ce n'est pas impunément qu'on tape à la veine durant toute une jeunesse, accroupi dans des boyaux trop étroits, sous l'eau glacée qui filtre. Ce n'est pas impunément qu'on a avalé la poussière et le grisou, le mauvais gaz qui vient danser en flammes bleues autour des lampes jusqu'au jour où il fait danser toute la fosse. Il a connu le coup de grisou, le vieux Roussel; il va, étonné de ces grands paysages calmes.

A la fin, puisque la soif consent de plus beaux oublis qu'on ne lui en croirait — l'amour de l'air n'y suffit jamais — tout ce monde passant sous l'enseigne :

A L'AUBERGE DE L'ECU

(On apprend à jouer de l'épinette) entre chez Georges Chirico pour prendre un verre ou deux.

Tout va bien, la course va pouvoir commencer, puisqu'il y a de la joie partout. Et les morts sont bien tranquilles au cimetière; ils ne se lèveront pas, l'ouvrier, le mendiant, le fou, l'ivrogne, l'enfant, la pendue, ils ne renverseront pas la planche qui porte leur nom, Spartacus, Reverdy, Walpole, Aragon, Synge, Paul Magritte le Marquis, Penrose, le général Claude-François Malet ou Liabeuf, ils ne jetteront pas de la terre ou de la dalle sur les vivants. Ils ne sauraient, d'ailleurs, sortir de l'enclos car les veilleurs, les quatre frères Marx, gardent les quatre coins.

A la buvette Barbara, « Chez les Détraqués », les coureurs prenaient leur inscription. Il y en avait de toutes les communes du pays; ils étaient trente et avaient amené beaucoup de supporters car il s'agissait d'une importante course de cent kilomètres dotée de deux mille francs de prix. Möller lut la liste des engagés :

1. Yves Tanguy
2. Alfred Jarry

3. Emily Brontë
4. Paul Nougé
5. Neuberg
6. Bret Harte
7. Jean-Paul Marat
8. Karl Liebknecht
9. Vladimir Lénine
10. Achim d'Arnim
11. Charles Cros
12. Siegmund Freud
13. Karl Marx
14. René Crevel
15. Georges Hugnet
16. Charles Maturin
17. Herman Melville
18. Tristan Tzara
19. Arthur Cravan
20. Koenigstein dit Ravachol
21. Max Ernst
22. Millières
23. Maranzac
24. Jean-Baptiste Carrier
25. Chevalier de la Barre
26. Robert-François Damiens
27. Pierre Choderlos de Laclos
28. Emile Henry
29. Lon Chaney
30. Mathieu-Grégoire Lewis.

Pour tous les assistants qui n'étaient pas les tenants de ses adversaires, le favori était un jeune homme brun, Paul Nougé, qui se tenait un peu à l'écart près de la cuve destinée à capter les eaux drainées des toits du bar par une gouttière; ses amis et lui formaient un groupe assez singulier; il avait l'air d'un ancien roi en habit de pourpre ou — l'on aime mieux — d'un magicien en costume de cérémonie à qui ses pages ou ses nains portent la queue et qui se présente gravement dans toute sa majesté; c'est qu'il s'était couvert d'une carquette usagée pour protéger d'un possible vent coulis ses membres mal garantis par un maillot cochenille fort rétréci aux pluies des précédentes courses. Il sentait fort l'embrocation et quand il s'approcha de la ligne de départ, suivant la coutume, on poussa un cri de triomphe.

« Marche dans la direction de tes prunelles, cher pot. » lui dit Möller sur le ton employé par la cime des arbres dans leurs conversations mouvantes, c'est-à-dire avec une voix de tête. Le recueillement ne

comptera guère sur sa marche sans reprise, ajouta-t-il; il n'est pas d'allure plus soutenue au courant de la marche que cette lueur qu'il abandonne à la surface endormie pour rire de l'étang sans ride du coin des lèvres, du ras du front, à l'avancée de l'eau : l'eau du crime rassemble aux étangs de la prévoyance implacable tous les motifs dont se nourrit pendant un sommeil prolongé par-delà les acceptations un gros rêve recueilli aux jours de veille.

Comme un soupir entièrement laissé à la disposition de sa propre solitude, le bruit des acclamations gagne le faite des peupliers, au moment où s'achèvent les paroles du lieutenant. Les concurrents sont alignés, la musique joue l'Hommage à Babeuf, l'on entend rouler les tambours de Santerre, le coup de pistolet claque et les coureurs multicolores lancés comme la mode bondissent dans le premier rôle : prend alors fin celui de l'assistance qui n'est pas venue pour écouter, ses yeux suffisent à la peine de voir et regarder est comme une bête qui broute à l'herbe les pointes de sa couleur (non ?). C'est aussi bien la couleur de la route que les pierres du chemin qui amènent le voyageur à l'extrémité réfléchie du voyage qui l'intéresse et qu'il a entrepris sans les vraies craintes trop souvent partagées de ces longs départs manqués en file indienne que l'on n'a pas fini de proposer aux gens qui s'y tiennent.

Il faut que les coureurs repassent maintenant neuf fois la ligne de départ, accomplissant dix fois le circuit de dix kilomètres. Ils ne

repasseront pas avant vingt-cinq minutes. Il est trois heures, heure d'été. L'attention est retenue par le vacarme des merles dans les arbres du jardin de « Chez les Détraqués » : regardant de ce côté, on aperçoit un coucou faisant plusieurs évolutions à la hauteur de la cime des arbres et qui, finalement, se pose sur un grand orme placé au coin de l'établissement; après quelques instants, il en est délogé par deux merles qui le pourchassent, en criant, sur une trentaine de mètres, tandis qu'il va se poser dans un groupe de cinq gros ormes, à près d'un bon cent mètres, à côté de la guillotine; là, il ne s'attarde guère non plus et revient bientôt à son premier orme; il est encore obligé de déguerpir aussitôt, poursuivi par les merles, dans la direction de l'enclos derrière la potence où Majakowsky. Majakowsky le bourreau, le salue, dans sa fuite, d'une décharge de mousqueterie. L'oiseau disparaît; la buvette « Chez les Détraqués » est située en pleine agglomération, à près de cinq cents mètres de la périphérie non bâtie la plus rapprochée; l'apparition de cet oiseau en cet endroit n'est vraiment pas banale.

Les coureurs arrivent à un train soutenu. Le premier tour n'a pourtant point disloqué le peloton et les hommes passent au complet. C'est Charles Maturin qui mène, il a l'air inquiet : il a vu deux hommes qui le regardaient dans la course, l'un qui riait, l'autre qui était triste; et Maturin craint d'être celui qui, par quelque attitude, a donné une cause à ce déchainement dissemblable de sentiments.

Les épinceurs travaillent près de la ligne; ils sont pourtant comme s'ils n'avaient pas assisté au départ et ils ne prêtent pas un regard au peloton qui passe; celui qu'on appelle Péret grogne à son voisin le plus proche :

— « Dites-moi, Breton, qu'y a-t-il à l'intérieur des pierres ? Arrachons-nous les yeux, Breton, cinq minutes seulement... cinq minutes... et nous verrons peut-être clair. »

POUR LA BAGATELLE

YVONNE

de Brémond d'Ars

Tél. Anjou 44-34

SERVICE ANTISEPTIQUE

Breton façonne son caillou et ne dit rien.

Au second tour, Lon Chaney ne repassa point, ni à ceux qui suivirent. On le revit l'année d'après, il n'avait pas changé, il s'était perdu dans les jardins de Babylone. Il y avait pénétré par mégarde sans avoir à pousser la porte qui faisait communiquer directement la route avec ces jardins et qui était battante. Quand on passait sur le bord du chemin, ce que l'on apercevait des jardins de Babylone l'avait préparé aux merveilles dont il violait si audacieusement et si innocemment le secret. Il était arrivé auprès d'un petit étang, tout petit, noir comme de l'encre, et sur la rive duquel se tenaient un grand lis d'eau et une petite vieille toute ratatinée, au menton en galoche. En l'apercevant, le grand lis d'eau et la petite vieille s'étaient enfuis, celle-ci si légère qu'elle s'appuyait pour courir sur celui-là comme elle eût fait d'un bâton. Lon Chaney avait bien ri. Il avait appelé : « Madame ! Madame ! ». Mais la petite vieille n'en avait été que plus épouvantée et elle avait disparu avec son lis derrière un figuier de Barbarie. Lon Chaney avait continué sa route mais ses pas étaient devenus plus inquiets. Descendu de machine, soudain il avait entendu un grand froissement de feuillages et ce bruit particulier que font les oiseaux sauvages quand ils s'échappent des massifs de verdure où ils sont blottis. C'était une seconde petite vieille, plus ratatinée encore que la première, mais moins légère, et qui s'appuyait sur une vraie canne à bec de corbin. Elle s'évanouit — c'est-à-dire que Lon Chaney la perdit de vue au détour du sentier. Et une troisième petite vieille, appuyée sur deux cannes à bec de corbin, surgit encore du mystérieux jardin; elle s'échappa du tronc d'un eucalyptus géant; et elle allait d'autant plus vite qu'elle avait, pour courir, quatre pattes, tant de pattes qu'il était tout à fait étonnant qu'elle ne s'y embrouillât point. Lon Chaney avançait toujours. Et ainsi, il parvint jusqu'au perron de marbre

habillé de roses de la villa; mais la gardant, les trois petites vieilles étaient alignées sur la plus haute marche, comme trois corneilles sur une branche, et elles ouvrirent leurs becs menaçants d'où s'échappèrent des croassements de guerre. L'une des trois petites vieilles, c'est la mère d'un des trois pendus de Kazan qui avaient voulu faire sauter le Tsar. J'ai vu la photographie des malheureux. Les deux autres vieilles sont les deux autres mères. Au cours de ses recherches, Lon Chaney trouva dans la haie des jardins de Babylone, le premier août, un nid de grive avec cinq œufs et, à dix centimètres à côté, un nid d'accenteur mouchet également avec des œufs; quelques jours plus tard, il fut les revoir mais, malheureusement, les œufs des deux nids avaient été mangés sur place. C'est égal, jamais il n'avait trouvé deux nids aussi rapprochés l'un de l'autre.

Les spectateurs s'étaient à plus d'une reprise précipités hors des débits, alertés par les cris des enfants; par malice, ceux-ci annonçaient à faux : « Ils sont là, voilà les coureurs ! ».

« Je veux être damné — dit Magritte — si je me fonde une fois encore sur les clameurs de ces idiots. Le premier ne pourra être ici avant cinq minutes, j'ai regardé l'heure à ma montre. Ysabeau, remplis nos verres; je t'assure. Saint-Just, nous avons le temps de les vider. »

Les enfants crièrent : « Voilà deux coureurs ! ». Magritte se moqua des clients se hâtant vers la porte et but une gorgée. Le restant du peloton passait quand il apparut enfin sur le seuil !

La foule, pleine de commentaires, entourait Karl Marx qui, lançant par terre sa machine, venait d'abandonner.

« S'il fallait encore baiser un coup maintenant, je ne saurais plus — dit-il —. Celui qui a la tête comme un caillou roulé, dont les yeux sont à couvert sous l'avancée du front, celui qu'on appelle Tanguy m'a assommé d'un coup d'os de mouton; je ne peux plus continuer, je ne vois plus clair dans

les montées; mais ça ne fait rien, a l'assaut tantôt! ah, nom de Dieu! »

Les enfants jouaient au cerceau avec les roues du velo qu'ils avaient demonte.

Kibango paria que — cafetiere pour cafetiere — Tanguy gagnerait la course. Tel n'était pas l'avis d'Hébert et Germaine Berton en tenait toujours pour Nougé. Il

**REGARDEZ
AUTOUR
DE
VOUS
REGARDEZ
DANS
VOTRE
MIROIR
CE
MORT
CES
PAUVRES
MORTS
QUI
SONT
MORTS
DE
BONHEUR**

n'était pas l'un des coureurs qui avaient pris de l'avance : dans l'effort, il avait perdu sa carpette et un temps précieux à la disputer aux rosiers sauvages. Emily Brontë et Bret Harte avaient crevé. Hegel, un motocycliste suiveur de la course, annonça en passant qu'au tournant de la Corde, Max Ernst, apres avoir été lâché, avait — panf... panf... — vidé le magasin de sa carabine sur le peloton, sans atteindre personne, et continué tout seul.

C'est au quatrième tour que la dislocation fut complète. Tristan Tzara apparut; Nougé le suivait a une roue, Emile Henry à une longueur. Un groupe composé de Lénine, d'Achim d'Arnim, de Charles Cros, d'Arthur Cravan et de Siegmund Freud, passa à une minute. René Crevel les suivait et déclara abandonner : le pied troué, il ne pouvait plus appuyer sur la pédale : une des balles que Max Ernst avait tirées au tour précédent, au tournant de la Corde, était demeurée dans l'air, attentive et immobile à quelques centimètres du sol, pour fendre le pied du malchanceux à son repassage; c'est perdre pied sans rire. Alors vint Koenigstein dit Ravachol couché sur son vélo et il tomba; ceux qui s'empressèrent virent qu'il était mort, il s'était pendu à son guidon. Georges Hugnet et Herman Melville crièrent que Jean-Baptiste Carrier avait été enlevé par les gendarmes à la côte de la Mèche, et emmené dans les prisons de Piranèse, parce qu'il n'avait pas la plaque fiscale à sa roue-avant. C'est à ce tour-là que Karl Marx qui, après son abandon, s'était habillé de noir, enduisit de glu la voie de chemin de fer coupant la route; Yves Tanguy, les deux roues prises, tomba sur le ballast; Marx lui lia les poignets derrière le dos et lui entrava les pieds; apres avoir échancré le col de son maillot, il le poussa sautillant devant lui; une partie de la foule les suivait, muette, et le cortège arrivé devant la guillotine, Tanguy fut jeté sur la planche, le cou pris dans la lunette et le couteau tomba; Marx dit :

« J'ai tué le cycliste, mangeons le vélo ».

Chez Georges Chirico, en commandant du vin, il grignotait déjà la selle.

A la descente de la Camisole, roulant à folle allure, Charles Cros, Jean-Paul Marat et Millières, s'étant accrochés, firent une chute dangereuse; l'un d'eux, Cros, demeura étendu, inanimé, sur la route, le menton sanglant, le bouc lui ayant été arraché; on jeta le corps à la voirie et la barbe continua la course.

Comme des crapauds prisonniers dans les pierres, les épinceurs travaillent; ils ne peuvent rien voir; les cyclistes qui les frôlent parfois très dangereusement sont moins redoutables pour eux qu'une minute de répit. Djerjinsky souffre si fort de son doigt malade qu'il ne peut plus façonner ses blocs que très gauchement, et ils sont irréguliers.

« Mets-les sous le tas, le brigadier les cubera avec les autres. »

— « Quoi ? mettre des mauvaises pierres sous le tas pour qu'elles passent avec les bonnes ? Ce n'est pas à faire, c'est une malhonnêteté envers le patron. » dit Mesens, la voix changée.

Breton bondit : « Mesens, tu es fou... »

— « On deviendrait fou à moins, c'est vrai, je deviens fou » dit Mesens, qui aida Djerjinsky à faire bonne monnaie de sa fausse.

Neuberg menait la danse au cinquième passage, le peloton le talonnait. Il prit à faux le virage du Râle et culbuta. Le temps de tourner la tête, il s'aperçut que le peloton, dans ce couloir étranglé, devait lui passer dessus avant qu'il n'ait le temps de se relever; tel une vrille, il s'enfonça en pleine terre et avait disparu sous la chaussée juste au moment où les premières roues allaient l'atteindre; les dernières s'étaient éloignées depuis longtemps quand il sortit du sol avec son vélo qu'il enfourcha.

Dès le huitième tour de la course, celle-ci se joua entre Nougé et Achim d'Arnim. Tantôt, le premier roulait à la hauteur du second; tantôt, il se rivait à sa roue;

VOTRE
TÊTE
TREMPÉE
DE
VENT
VOUS
ÉTOUFFEZ
AU
FOND
DE
VOTRE
TÊTE

tantôt, il le dépassait de quelques lignes. Germaine Berton cria dans son anxiété :

— « Tu vas voir Nougé, tu vas voir Nougé, c'est le coup de rein qui compte, tu vas voir Nougé. »

Les barrières du passage à niveau fermées, un train de voyageurs obstruait le circuit. Nougé fonça, coupa la barrière, renversa deux voitures et, pendant que les blessés râlaient, prit l'avance qui devait lui assurer la victoire. On a souvent dit, lu, écrit, entendu que des souvenirs peuvent, nous prenant à la gorge après un choc, nous détourner à l'instant des actes que nous achevions; tous les spectateurs purent voir comme c'est vrai : pendant l'instant qu'ils se demandaient pourquoi Achim d'Arnim, une seconde immobile, n'empruntait pas la voie frayée par son compétiteur, le coureur, jetant sa bicyclette aux orties, bondit sur la locomotive qu'il remit en marche; moi seul, j'ai su plus tard qu'Arnim avait été méca-

*Mesdames,
si l'on vous embrasse
le sein gauche
tendez
le sein droit*

nicien à la Compagnie du Nord. La locomotive, le tender et la voiture indemne s'ébranlaient quand Bret Harte arriva; il avait horreur des revendications même muettes et passa sur la gorge d'une fillette blessée qui lui tendait les bras. La raideur des cadavres, les ferrailles enchevêtrées, tout le désordre d'un déraillement occupèrent alors si bien la trouée que le quatrième, Arthur Cravan, dut, allongeant le bras d'une façon presque incroyable, déposer sa bécane de l'autre côté de la voie et puis il passa la jambe au-dessus des wagons amoncelés.

Il n'arriva plus rien; quelques meurtres, quelques suicides suivis d'abandon éclaircirent les rangs des coureurs qui furent quatorze à terminer la course dans cet ordre-ci :

1. Paul Nougé
2. Milliès
3. Emily Brontë
4. Mathieu-Grégoire Lewis
5. Vladimir Lénine
6. Georges Hugnet
7. La barbe de Charles Cros
8. Max Ernst
9. Pierre Choderlos de Laclos
10. Max Ernst (oui ! il partit seul, ils arrivèrent deux)
11. Siegmund Freud
12. Tristan Tzara
13. Alfred Jarry
14. Chevalier de la Barre.

Nougé avait une avance de vingt minutes et sa carpette :

« C'est à cause d'elle que j'ai gagné, mais à cause d'elle que je n'ai pas plus d'avance », confia-t-il à la foule qui s'écrasait autour de lui agitant des petits drapeaux et des guirlandes, exubérante et délirant de joie.

« A propos — acheva-t-il pendant que son cousin vital, un sieur Roger Goossens, l'épongeait — je ne cours pas pour l'honneur mais pour les liards. »

Karl Marx était au premier rang et, tout amolli par une bonne digestion, il retirait des interstices de ses dents cariées des morceaux de pompe et des débris de pédales.

Le conseil communal dut offrir un banquet aux concurrents. A la table, les notabilités avaient pris place. Le maire Raymond Lulle présidait, autour de qui se pressaient Lewis Carroll, Feuerbach, Petrus Van Assche, Joffe le Testateur, La Mettrie, Gérard de Nerval, Victor Brauner, Staline, Robert Caze et Diderot.

Je dirais bien que l'on mangea les tables et les chaises, mais ainsi je n'atteindrais point mon but, ce sont là choses à la portée de tous. Inutile d'ajouter que la barbe de Charles Cros, tout en assistant aux agapes, ne put rien boire ni rien manger.

Alors, on reçut une délégation des mineurs asturiens. Le groupe des révolutionnaires avançait, précédé d'un dynamiteur : celui-ci portait une ceinture pleine de cartouches de dynamite; il avait aux lèvres une cigarette allumée pour mettre le feu aux cartouches : c'est lui qui, lors des guerres civiles, arrivé à distance convenable des policiers et des militaires, allumait la cartouche et la jetait dans leurs rangs. Tayenne guida, par les rues, le cortège admirable des insurgés. Les femmes se pressaient, amoureuses, sur leurs pas. Ils traînaient une immense herse à chaque dent de laquelle ils avaient accroché un squelette; et les moines brûlés vifs après avoir eu les pieds sciés choquaient de leurs os ceux des industriels poignardés et de leurs dames étranglées.

Quand il descend de la station, quelle que soit la saison qui le voit venir en ce pays enchanté, le voyageur peut se croire parvenu en ce jardin des Hespérides dont les pommes excitèrent les convoitises du vainqueur du monstre de Némée. Quand, descendant de la

gare, on arrive en silence au rivage, les yeux sont tout de suite frappés par la silhouette éblouissante du château fort debout sur la presqu'île. Ce château avait été construit par Sacco et Vanzetti. Pour l'isoler complètement de la terre, ceux-ci n'avaient pas hésité à faire une île de cette presqu'île en coupant l'isthme minuscule qui la reliait au rivage. Sur les marches d'un étroit escalier qui conduit à l'une des tours, se tient une pâle et charmante figure : c'est la servante de Monsieur Héraclite, la belle et étincelante Lola. Certes, la fiancée de Lammermoor n'était pas plus blanche, le jour où le jeune étranger aux yeux noirs la sauva d'un taureau impétueux; mais Lucie avait les yeux bleus, mais Lucie était blonde, ô Lola... Ah ! Quand on veut faire figure romanesque dans un cadre moyen-âgeux, figure de princesse incertaine, lointaine, plaintive et mélancolique, il ne faut point avoir ces yeux-là, my lady ! Et votre chevelure est plus noire que l'aile d'un corbeau. Cette couleur n'est point dans le genre angélique. Etes-vous un ange, Lola ? Cette langueur est-elle bien naturelle ? Cette douceur de vos traits ne ment-elle point ? Pardon, de vous poser toutes ces questions, danseuse Lola, mais, quand je vous ai vue pour la première fois, après avoir été séduit par la délicate harmonie de toute votre blanche image, immobile, sur ce perron de pierre, j'ai suivi le regard noir de vos yeux et j'ai vu qu'il avait un éclat dur qui faisait contraste avec le timbre amical de votre voix et le sourire nonchalant de votre bouche. La voix de cette jeune femme est d'un charme sûr; la grâce de toute sa personne est parfaite; son geste est harmonieux; elle répond de la façon la plus simple, la plus accueillante, la plus hospitalière; elle a une moue délicieuse, hausse les épaules d'un geste enfantin et parle d'autre chose. Mais quelle est cette ombre apparue ? D'où vient ce spectre qui glisse sur les eaux ? Debout, à l'avant d'une petite barque qu'un pêcheur fait avancer au

rythme lent de ses deux rames, j'ai reconnu la silhouette de Monsieur Héraclite ! Qui s'y tromperait, qui tenterait de s'y tromper ? Ah ! il n'est que trop reconnaissable. Et si ceux devant lesquels il vient ce soir étaient disposés à douter que ce fût lui, il met une si menaçante coquetterie à s'exhiber dans toute sa figure d'autrefois, qu'il ne les renseignerait pas davantage en leur criant : « C'est moi ! » Oh ! oui, c'est lui ! c'est lui ! c'est le grand Clite. La barque, silencieuse, avec sa statue immobile fait le tour du château fort et Monsieur Héraclite rentre chez lui. Il a gagné la milliasse à la Loterie gouvernementale et il a pu acquérir ce merveilleux domaine qu'il a transformé en un délicieux nid d'amour. La danseuse Lola est le grand changement de sa vie. La danseuse Lola est venue spécialement de Hambourg pour Monsieur Héraclite, elle est sa servante-maitresse. La nuit, il la sent qui se coule demi-nue contre lui, elle l'entoure de ses bras, écrasant sa gorge contre la barbe de l'homme, l'étouffe sous de furieux baisers, l'étreint lascive avec rage; longtemps ils se débattent, roulent sur le plancher et sentent sous leurs membres nus la fraîcheur écrasée des épluchures. La danseuse lit la reconnaissance dans les yeux de Monsieur Héraclite :

« Monsieur sait pourtant bien



que depuis que je suis au château j'ai vendu ma « limousine » à Monsieur !

Monsieur Héraclite renoue de plus belle son étreinte et balbutie éperdu :

« Lola, puis-je tout laisser dedans ? »

Lola se cambre au-devant du désir de Monsieur Héraclite et lui murmure à l'oreille :

« Oui, mais alors l'enfant sera l'enfant de Monsieur ? »

Les jours ouvrables, les femmes des ouvriers épinceurs apportent dans des gamelles et dans des gourdes les repas de leurs hommes. Aujourd'hui, on ne les a pas vues et l'un des ouvriers hasarde qu'il n'a pas mangé de toute la journée; un autre lui répond : « C'est ducasse pour tout le monde, Edouard, il faut bien que les femmes dansent, c'est la destinée, la rose au boué. »

Très tard, du haut du Pic Everest, on aperçoit toujours les ouvriers à la besogne : au milieu d'un syndicat de pierres grises, ils oscillent.

Le ciel, comme la route, s'est partagé en deux. La nuit, qui était perdue au creux des ombres malades, en gagne la moitié. Dans l'autre, Corneille Agrippa, en compagnie de son chien noir, joue aux échecs contre Nicolas Flamel, pendant que Perrenelle balaie des flocons d'obscurité qui voudraient empiéter sur son domaine.

Dans six mois, ce sera encore l'hiver.

(1932)

LES LÈVRES NUES

Revue trimestrielle

N° 6 — Septembre 1955

EDITEUR RESPONSABLE :

Marcel Mariën,

28, rue du Pépin, Bruxelles.

ADMINISTRATION :

Jane Graverol,

35, rue de Joseph II, Bruxelles.

C.C.P. n° 3645.35.

DEPOSITAIRE

POUR LA FRANCE :

Le Soleil dans la Tête,

10, rue de Vaugirard, Paris 6^e.

C.C.P. Paris 9758-73.

PRIX : 30 francs belges.

210 francs français.

ABONNEMENT (4 numéros) :

100 francs belges.

700 francs français.

IMPRIME EN BELGIQUE

L'Abbé Pierre avise MM. les
Commerçants qu'il ne recon-
naîtra plus les dettes que
pourrait encore contracter
en son nom M. Daniel-Rops,
de l'Académie Française.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Appassionata	Couverture
L'Habitude	1
L'Ere des bijoux	4
L'Invasion	28
La Naissance de l'objet	32
Le Droit naturel	39

L'IRREDUCTIBLE

— V'la les carlouches, mon capitaine. La distribution se fit dans un grand silence.

— C'est un exercice de mobilisation, chuchota un homme à côté de Rabe.

— Vous, dit le capitaine en s'adressant à ce dernier, qu'avez-vous encore à ronchonner ? Il faudra changer votre façon d'agir, comprenez-vous ? Je me chargerai de vous briser, entendez-vous ?

— Mais, mon capitaine, je n'ai rien dit.

— Vous mentez.

Rabe se tut. Le capitaine commanda en avant par quatre, et la compagnie, qui était la première prête, franchit au pas cadence la porte de la ville, et vint prendre position dans un champ à gauche, en pleine campagne.

Alors Rabe fit sauter le papier gris qui enveloppait ses cartouches et, tout doucement, approvisionna son lebel.

La compagnie s'arrêta au bord de la route et reposa les armes au commandement de : halte !

Rabe poursuivit son chemin, patiblement, l'arme à la bretelle.

— Hé, là-bas, l'homme ! criait le capitaine.

Le réserviste entendit derrière soi le galop mou d'un cheval dans la neige. Il se retourna, épaula son fusil et appuya sur la gâchette. La crosse lui heurta la mâchoire. « J'épaule comme un pied », pensa Rabe. Il ajusta de nouveau le capitaine et tira sans le toucher. L'officier avait fait exécuter une volte à son cheval. Il revint à toute bride vers la compagnie qui se débandait.

— Arrêtez-le, commanda le capitaine.

Deux sergents s'avancèrent et Rabe fit feu dans leur direction. L'adjudant prit alors le fusil d'un homme et tira à son tour, car un sous-officier venait de lâcher son fusil en se tenant le bras. Il criait : « Je suis touché ! Je suis touché ! »

Une balle chanta aux oreilles de Rabe, puis une autre. Soudain il sentit comme un coup de bâton à son flanc, puis un autre à l'avant-bras. Il lâcha son fusil. Son sang coulait le long de son poignet sur sa main droite.

PIERRE MAC ORLAN

« Le Quai des Brumes » (1927).

L'ENTRAÎNEUSE

Nous vivons, en ce moment, dans une époque d'exaltation qui, hélas, n'est plus surprenante. On s'habitue à tout.

Pour cette raison, la plupart des témoignages de ceux qui sont les contemporains d'une période d'histoire particulièrement tourmentée, ne reflètent guère la présence de l'inquiétude. Il n'est au pouvoir de personne de se libérer de cette contagion. Il est permis, tout au moins, d'en adoucir les effets, en usant d'une hygiène intellectuelle sans despotisme.

Il devient de plus en plus nécessaire de se « doper » à rebours, pourrait-on dire, et de remplacer la célèbre « eau de feu » qui réveille les assoupis par la non moins célèbre « eau de sagesse » qui calme les exaltés.

L'eau limpide, légère et parfumée de lucidité, répond à l'appel de notre raison.

Le « Champagne des eaux de table » ne s'accommode point de turbulence. Sa fraîcheur est celle de l'origine de la sagesse ; celle de Lucrèce. Son pétilllement, qui est un présent des chimies secrètes de la nature, ne permet pas qu'on puisse évoquer les disciples d'une frugalité rebutante.

Un verre d'eau de qualité impose au buveur une image élégante, non pas de la sobriété, mais d'une tranquillité attentive et féconde. Toute une mythologie distinguée et rieuse, but l'Eau Perrier au moment qu'elle sourdait du sol, afin de se mêler à l'éternelle poésie des décors champêtres les mieux glorifiés.

La tradition de sa saveur est profonde. C'est un élément de séduction presque lyrique.

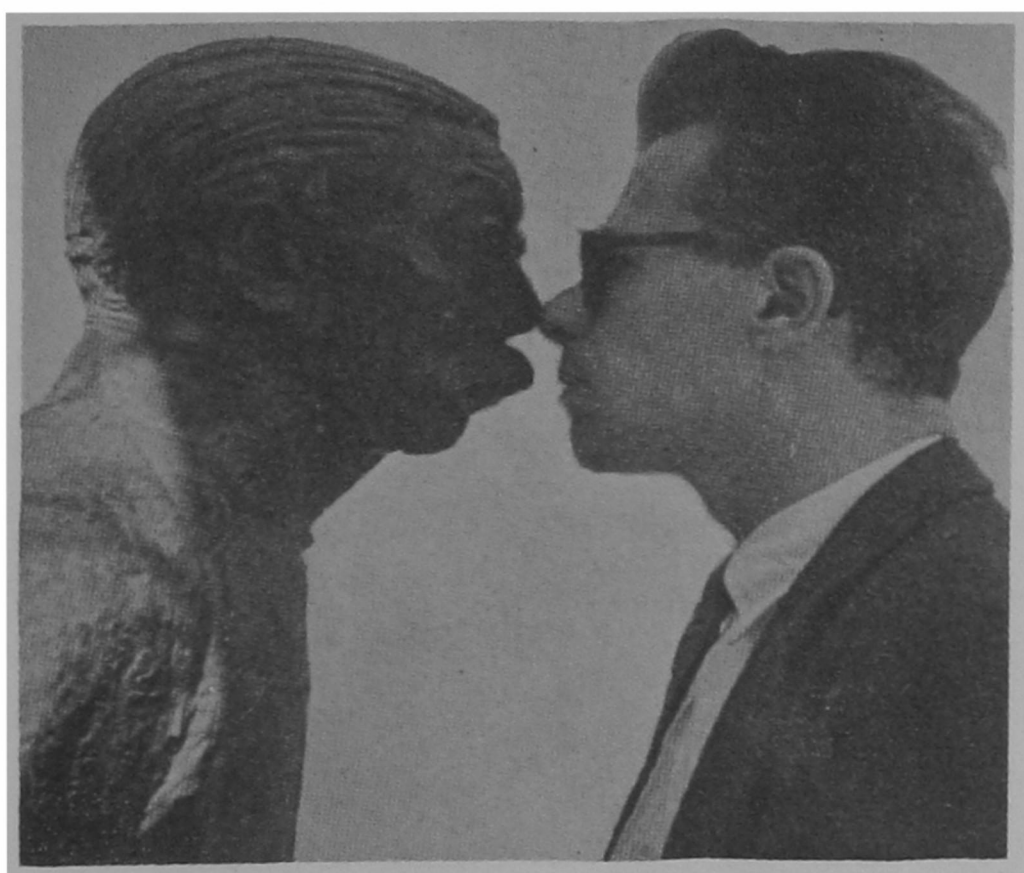
Perrier, Esprit d'eau, alcool des déesses sportives du Club Athlétique de Pan ! Spiritueux infiniment pur des grands sages de la vie quotidienne.

PIERRE MAC ORLAN

de l'Académie Goncourt.

(« Paris-Match », 28 mars 1953.)

LES LÈVRES NUES



SOMMAIRE

- PAUL NOUGE.** Introduction au Cinéma.
La Chambre aux miroirs.
GILBERT SENECAUT. Les Allusions déplacées.
MARCEL MARIEN. Un Autre Cinéma.
G.-E. DEBORD. Hurlements en faveur de Sade.
GERARD VAN BRUAENE. Coup d'œil sur le monde.
JACQUES FILLON. Description raisonnée de Paris.
MICHELE BERNSTEIN. Refus de discuter.
Lettre de Karl Möller.

INTRODUCTION AU CINÉMA

Mesdames, Messieurs, *

Si l'on imaginait de croire à une vaste conspiration ourdie contre le cinéma, il ne serait pas difficile, à regarder autour de soi, d'en découvrir toutes les preuves désirables.

Il ne tarderait même pas à paraître que tout le monde soit compromis, acteurs, metteurs en scène, scénaristes, techniciens, la critique, le public — et nous-mêmes pour peu que nous ne protestions.

On pourrait se plaire peut-être à une manière de justice distributive, à la façon de ces procès de cour d'assises où l'on passe des chefs de bande assassins aux petits comparses, receleurs sans le savoir.

Mais ici, il faudrait je pense un goût bien vif de ces sortes de choses et une bien grande confiance en soi pour en venir à formuler sans crainte cette hiérarchie dans la culpabilité. Tant ici les causes s'enchevêtrent qui aboutissent en fin de compte à des effets aussi significatifs que déplorables.

On voit assez clairement les responsabilités de l'acteur. L'acteur, qui passe avec aisance de la scène au studio, se débarrasse rarement de quelques mauvaises habitudes contractées au théâtre, pour autant même qu'il prenne le souci de s'en débarrasser. Les choses se gâtent encore pour peu que cet acteur soit doué de qualités véritables. Il en vient alors assez rapidement à régenter de la façon qu'il imagine pour lui la plus avantageuse tout ce qui tient à la réalisation du film, le film lui-même et son public. Il s'y essaie tout au moins. Vous voudrez bien vous souvenir de l'accident dont un des films les plus remarquables de cette année, a été, de cette ma-

nière, la victime. Il suffit de rappeler le *Lion des Mogols*.

Allons-nous donc accabler l'acteur des charges les plus lourdes ? Il faudrait négliger à cette fin le metteur en scène que si fréquemment quelques découvertes trop heureuses plongent dans une manière d'hypnose où ces découvertes se retournent contre leur inventeur, au point de l'empêcher dans toute recherche nouvelle. On pense à Wiene et à Griffith, on voudrait ne pas penser à Chaplin. Je ne puis imaginer d'autre terme de comparaison à cet état que l'écrivain ou le peintre subissant par moment l'enchantement de l'écriture, de la couleur, incapable de le rompre, se laissant enfermer par elles. Encore mettai-je les choses au mieux et refusai-je d'envisager d'autres occasions de défaite, la paresse par exemple, la lâcheté, une sclérose prématurée.

Le scénariste, lui, n'est presque toujours qu'un mauvais compilateur qui n'hésite pas à injecter au cinéma les pires négligences littéraires, quand il n'est pas simplement en toute inconscience le secrétaire appointé de l'acteur et du metteur en scène.

Quant au public, il joue son rôle habituel de public, qui est d'imposer sa routine sentimentale à ceux qu'il ne considère pas tout à fait à tort comme les pourvoyeurs de ses plaisirs. Le public réclame, disait Griffith, une jeune fille et un revolver. Cela suffit à ce qu'il les lui donne.

Voici me semble-t-il la responsabilité de l'acteur singulièrement partagée.

Mais que devient-elle, cette responsabilité si nous en venons à examiner les faits et gestes de Messieurs les critiques ?

Mesdames, Messieurs,

ce qu'écrivent les critiques du cinéma, si l'on pouvait supposer

* Conférence faite à Bruxelles le 14 février 1925.

quelque soin à leur écriture, si l'on pouvait imaginer quelque attention à leurs lecteurs, je n'hésiterais pas me semble-t-il à les prendre pour les grands coupables, pour les chefs de bande à qui tout à l'heure je faisais allusion. Lorsqu'ils se bornent aux petits exercices quotidiens ressortissant à leur profession, qu'il s'agisse de théâtre, de poésie, de roman ou de cinéma, on peut sans grand dommage les tenir pour quantités négligeables, c'est-à-dire pour de quelconques spectateurs discourant de ce qu'ils voient un peu plus mal qu'à l'habitude.

Mais il leur vient fréquemment le désir de se mêler directement à cette aventure à laquelle ils sont incapables de découvrir un sens. C'est ce que l'on voit un peu partout.

Ici même, quelques Messieurs se sont donnés à tâche de régenter ce qu'ils appellent « l'art moderne » — et l'on ne sait vraiment ce qui l'emporte, de leur brutalité ou de leur aveuglement.

Qu'un film paraisse, aussitôt ils s'activent, ils décrètent, ils pronostiquent, ils concluent, ils se grisent de ce maigre vacarme. Il suffirait de se rappeler certains commentaires de l'Inhumaine et des Niebelungen pour évaluer assez exactement l'étendue de la catastrophe dont ils sont les premières victimes, et où ils nous entraîneraient volontiers si les moyens leur en étaient donnés.

On aurait tort, je pense, de vouloir se débarrasser d'eux par la simple constatation de leur impuissance. Nous trouverions à cette démarche quelque chose de trop facile pour que nous n'en éprouvions pas aussitôt le sentiment d'un dommage personnel.

Il importe que leur exemple nous serve, que nous évitions le piège assez grossier à quoi ils se sont laissé prendre. D'autant plus qu'il est si aisé d'apercevoir qu'une espèce de systématique naïve et une fois pour toutes résolue, une manière de fétichisme du mécanique, du réalisé, ce contre quoi en somme il convient avant tout de

se défendre, vient infailliblement se mettre à la traverse de leurs démarches, ouvre la porte à toutes les négligences, les paralyse.

S'étonnerait-on encore que des productions aussi décevantes que les derniers films de L'Herbier, de Léger, de Fritz Lang aient pu les séduire, puisqu'elles sacrifient hélas ! et presque constamment à des préoccupations aussi médiocres et vraiment très proches des leurs ? Ils en viennent ainsi curieusement à se définir, à se rendre justice.

Cependant, Mesdames, Messieurs, il semble bien que les critiques qui nous occupent, pas plus que les autres d'ailleurs, ne soient écoutés. Je ne sais s'il faut s'en réjouir ou le déplorer, car véritablement certaines erreurs mériteraient d'être poussées jusqu'au bout.

Quoi qu'il en soit, l'image du complot contre le cinéma à quoi nous nous sommes arrêtés un instant, si elle nous a rendu quelque service, il nous faut l'abandonner maintenant, car de ce complot il n'existe que l'apparence et qui tient à la générale, à l'incontestable médiocrité des intentions qui partout se manifestent.

Dans cette prodigieuse confusion où nous trouvons le cinéma, et quelles qu'en soient d'ailleurs les causes, allons-nous nous résoudre à considérer la partie comme perdue, et quitter tout espoir de le voir consentir enfin aux usages que nous souhaitions ?

Mesdames, Messieurs,

il ne peut manquer que dans cet immense chaos ne se produisent certaines rencontres heureuses, que cette lourde fumée ne soit pleine d'étincelles.

Nous ne pouvons nous abandonner à croire que des intentions médiocres engendrent uniquement des effets négligeables. Car, à la manière des critiques dont il était question tout à l'heure, par ce jugement schématique, de quelle troublante épaisseur de vie ne nous priverions-nous pas.

Nous savons que ce ne peut être en vain que tant de matière, de

sentiments, de volontés ont été brassés autour de nous.

En particulier, ce qui se tente ici, ne se justifie que par l'espoir de s'assurer enfin de cette « part de Dieu » qu'implique certainement pareil jeu de l'erreur, de la clairvoyance et du hasard.

Parmi vous, Mesdames, Messieurs, je veux croire qu'il en est qui partagent cet espoir.

Certains avertissements n'ont pas manqué de les atteindre au cours de leurs voyages à travers cette immense production qui les enchante et les rebute tout à la fois, — et les menace. De cette foule d'images incertaines, il leur est arrivé de voir brusquement se délivrer pour s'y perdre aussitôt, une figure inconnue, poignante, le visage même de leur inquiétude.

Il surgissait à un tournant de la lumière par une grâce dont ils souhaitent découvrir, à force d'attention et de patience, les mystérieuses affinités.

Ces illuminations qui soudain

les traversent, il n'est pas d'autres stimulants à la poursuite sans fin où on les voit engagés.

Ils dédaignent la pauvre illusion de certitude, de progrès, de perfection qui se paie — ils le constatent chaque jour — du plus lamentable renoncement à soi.

Les défiances, les constantes ruptures qu'ils s'imposent, le sentiment qu'ils ont de mettre en jeu, à chacun de leurs gestes, leur destinée entière, font tout le péril et la sauvegarde de leur pure aventure.

Mesdames, Messieurs,

Que dans cette dangereuse avance vers eux-mêmes le cinéma leur semble un moyen efficace, dès cet instant il faut attendre qu'ils l'obligent à quelque révélation dont on peut déjà pressentir l'importance à cette sorte d'impitoyable sévérité qu'ils apportent au contrôle de leurs moindres démarches.

PAUL NOUGÉ

LES ALLUSIONS DÉPLACÉES

F I L M S O C I A L

Les intentions de ce film étant essentiellement éducatives, l'auteur a cru devoir s'en tenir aux poncifs habituels et renoncer toute préoccupation d'originalité. Au reste il serait vain d'insister. On sait bien aujourd'hui, pour le conservateur comme pour le révolutionnaire, que tout ce qui les dépasse est par définition, et de longtemps, dépassé.

Une ruelle sordide au fond de laquelle apparaît un couple. Il semble se cacher, s'approche en rasant les murs.

L'homme est mince et porte une petite moustache; la femme, énorme, est manifestement enceinte.

Le couple s'arrête devant une maison de piteuse apparence.

Panoramique : poubelles dont les ordures débordent, murs lézardés, enfin la poignée d'une sonnette. Dessous, un nom : M^{me} Dieu.

La main de l'homme tire sur la sonnette.

La porte s'ouvre. Le couple est introduit par une vieille femme au visage méfiant, ravagé, repoussant.

La porte se referme. Fondu enchaîné. La porte s'ouvre à nouveau, livrant passage au couple qui ressort. On remarque aussitôt que la femme est devenue toute mince mais par contre que l'homme accuse maintenant une corpulence considérable.



L'intérieur d'une chambre à coucher.

L'homme que l'on a vu tout à l'heure est alité et paraît en proie à de vives douleurs. Visage révolté par la souffrance, gémissements. Sa corpulence extraordinaire est marquée par les couvertures qui forment sur le lit un dôme impressionnant.

On sonne. La femme de la première séquence va ouvrir la porte. Elle introduit, après avoir baisé la main de chacun d'eux, divers personnages que leur habillement permet d'identifier comme suit : un mineur, un prêtre, un médecin (blouse de chirurgien), un juge, un officier allemand (casque à pointe), un officier français, un encaisseur de banque (le mot « BANQUE » lisible sur sa casquette).

La femme se déshabille à demi et offre à la vue son dos nu, accusant ainsi, à la place du cœur, la présence d'un gros furoncle.

Tour à tour, chaque visiteur s'approche, examine, tâte, pince le furoncle. L'officier allemand ajuste son monocle, le mineur use d'un face-à-main.

Puis le médecin s'assoit et enlève une de ses chaussures, révélant ainsi une chaussette trouée avec le gros orteil à nu. Nouvel examen collectif. Visages graves, méditatifs. L'encaisseur fait le signe de la croix.

On revoit l'alité qui se tord littéralement entre les draps. Soudain une violente secousse ébranle toute la chambre. Un cadre enfermant une vue de la Tour de Pise se trouve déplacé au point que la tour apparaît perpendiculairement à l'axe de la prise de vue.

Les visiteurs que la secousse a fait tomber à la renverse, se relèvent en s'époussetant.

Le lit. De dessous les couvertures détendues, l'on voit surgir un agneau.

Applaudissements de l'assistance.

Le prêtre se dirige vers une bibliothèque vitrée dont il ouvre les portes. On constate alors que les livres étaient peints sur les vitres et que la bibliothèque n'est en réalité qu'une étable dont le prêtre fait sortir un bœuf et un âne.

Il guide les animaux vers le groupe, confie le bœuf à l'officier allemand et l'âne au français, qui vont chacun se placer aussitôt au chevet du malade, de part et d'autre du lit. Musique : la Madelon.

Des coups violents ébranlent la porte qui cède à la fin, livrant accès aux journalistes et aux photographes.

Plan moyen : l'homme alité tenant l'agneau dans ses bras, encadré par les deux militaires avec le bœuf et l'âne. Pose. Illuminations successives de la scène par le flash des photographes.

Gros-plan du malade : une auréole apparaît, flottant à quelques pouces au-dessus du crâne. Visage béat, extatique.



Les Champs-Élysées. Une jeune femme élégante avance en minaudant vers l'objectif. Au moment où son visage atteint les dimensions du gros-plan, arrêt brusque. Le visage se fige dans une moue de dégoût.

Plan moyen : la jeune femme plie à demi la jambe en arrière et

examine son soulier. Elle se saisit du journal qu'elle portait sous le bras (c'est **Le Figaro**) et, en équilibre sur une jambe, essuie énergiquement le talon et la semelle de son soulier.



La chambre du malade. Entrée de la jeune élégante. Dès qu'elle aperçoit l'homme alité, elle se jette dans ses bras en criant : Maman ! Maman ! Le malade sourit, entr'ouvre sa chemise et offre à la jeune femme un mamelon que celle-ci entreprend de téter goulûment.

Gros-plan de l'agneau : on entend des grondements de chien.

Bénédiction de la scène par l'encaisseur de banque.

Le mineur : mains jointes, yeux baissés, il prie.

Visage du juge clignant de l'œil.

Visage du prêtre. Sourire embarrassé.

Le juge s'approche du prêtre et lui donne en riant un coup de coude.

Dos du prêtre. L'appareil descend lentement le long de la soutane jusqu'au sol, découvrant au passage que le prêtre porte des souliers de femme à talons hauts.



Une tribune en plein air. Entouré de tous les personnages précédents, abondamment décorés, on retrouve l'agneau allongé sur un coussin, surmontant un piédestal.

Images rapprochées de l'agneau vu sous des angles divers, alternant avec des fragments d'actualités, qui montrent diverses personnalités occupées à saluer : la reine d'Angleterre, le docteur Schweitzer, Eisenhower, Pétain, l'Aga Khan, les présidents Doumergue, Lebrun et Coty, Gina Lollobrigida, le Mikado, l'impératrice Soraya, le couple Windsor, etc.

Egalement empruntés aux actualités, défilés divers : enfants des écoles, militaires (musique en tête avec tambour-major lançant et rat-trapant sa canne) et notamment régiment précédé d'une mascotte : un bouc. Au passage du bouc, enchaîner avec une image de l'agneau dressé sur ses pattes.

Ensuite, défilé de curés marchant au pas, baïonnette au fusil dans le style de parade de l'armée rouge. Un évêque les précède, sabre au clair.

En dernier lieu, défilé de religieuses à cornettes, au pas de course des bersagliers.



Titre : **Vingt siècles plus tard.**

Le défilé des religieuses se poursuit, mais au ralenti. L'image devient floue, incertaine et, dans la grisaille, on devine les nonnes se dépouillant de leurs vêtements pour céder le champ à des formes nues, blanches, toujours plus indistinctes.

L'image redevient nette. Les nonnes ont fait place à des danseuses nues, agrémentées de grands chapeaux à plumes.

On observe que l'une d'elles regarde subrepticement sa montre-bracelet.

Succession rapide de divers personnages consultant l'heure : cheminot à sa locomotive, mineur abattant du charbon, pêcheur à la ligne, garçon de café, facteur effectuant sa tournée, sténographe écrivant sous la dictée de son patron, chanteur pendant qu'il chante, femme de ménage balayant.

Intérieur d'usine. Ouvriers travaillant à la chaîne, tous revêtus d'un habit. L'un d'eux, une main sur la poignée d'un frein, regarde sa montre.

Insert : la montre avec l'aiguille des secondes qui trotte.
La main de l'ouvrier abaisse le frein. Sirènes. Le bruit des sirènes se prolonge sur des images de villes célèbres, de campagnes endormies, de plages désertes.



Titre : La Sortie des Usines Lumière.

Sortie d'usine. Grande foule d'ouvriers, tous en habit et haut de forme.

Entrée des abattoirs. Grande porte s'ouvrant brusquement et livrant passage à une ruée de bœufs, de chevaux, de moutons et de porcs qui se précipitent dans la direction de l'objectif.

On revoit les divers personnages que l'on a montré antérieurement attentifs à la surveillance de l'heure.

Les danseuses nues se jettent sur les noctambules attablés. D'aucunes lacèrent leurs vêtements. D'autres les assomment avec des bouteilles de champagne ou leur vident des seaux de glace sur le crâne.

Le cheminot arrête sa locomotive.

Le mineur jette son pic.

Le pêcheur lâche sa ligne qui s'en va au fil de l'eau. Il se lève, scrute l'horizon.

Le garçon dépose un verre de bière devant son client, mais le reprend au moment où ce dernier va le saisir et le boit à sa place.

Le facteur vide sa sacoche, éparpillant les lettres sur le trottoir, en imitant le geste du semeur.

La sténographe s'arrête de prendre note, se lève et crache au visage de son patron que ce geste surprend la bouche ouverte, en train de dicter.

Le chanteur interrompt sa chanson au beau milieu d'un mot et tourne le dos à ses auditeurs.

L'on voit encore un pousse-pousse s'immobiliser dans sa course, l'homme se retourner, ressaisir les brancards et verser son passager dans la poussière.

Un laveur de vitres qui achève le nettoyage d'une fenêtre. Il recule légèrement comme pour mieux contempler son travail, se rapproche pour une ultime retouche, puis recule de nouveau et lance une pierre qui fracasse les carreaux.

Dans un salon de haute couture, une dame âgée examine et palpe un pan de la robe d'un mannequin. Celle-ci d'un coup sec sur la main de la cliente l'oblige à lâcher prise.

Une rue animée. Du trottoir, un piéton lance quelques grenades à main sur les autos. Explosions, interruption du trafic. Le piéton traverse tranquillement la rue.

Sous un écriteau portant l'inscription « Défense de fumer », un homme allume une pipe et tire quelques bouffées.

Un roi nègre assis à côté d'un gouverneur en costume colonial. De part et d'autre, deux jeunes noirs les éventent avec des flabellums. Deux nœuds coulants descendent tout doucement au-dessus de la tête du roi et de celle du gouverneur. Brusquement les deux serviteurs ajustent les nœuds coulants autour des deux cous et font un signe. Traction des cordes amenant la pendaison simultanée du roi et du gouverneur.

Un studio de cinéma. Devant un décor de montagnes, un Peau-Rouge que l'on voit de profil, s'apprête à envoyer une flèche. Soudain il fait face à l'objectif et décoche sa flèche dans cette direction. A l'image suivante, le metteur en scène, percé de part en part, fait quelques pas en titubant puis s'effondre.

Plan général d'une salle de ventes publiques. Ensuite, plan américain

du commissaire-priseur à sa table. Un vase précieux (Sèvres ou Delft, comme on veut) est posé devant lui. L'homme adjuge le vase en frappant la table de son maillet. Premier coup, deuxième coup. Au troisième, il brise le vase en mille morceaux.

Un instituteur dans une classe de petites filles. Au tableau noir, il achève d'écrire la conjugaison, à l'indicatif présent, du verbe « aimer ». Il jette alors la craie, se tourne vers les écolières, enlève son veston, son gilet, retire sa cravate. Puis fait glisser ses bretelles. Au moment où il porte la main à la ceinture de son pantalon : visage attentif des écolières.

Enfin, on voit la femme de ménage apparaître sur le seuil d'une banque et balayer au vent des monceaux de papier. A la faveur d'un gros-plan, on peut identifier des dollars, des livres, des liras, des coupures de mille francs et de dix mille.



Banquet réunissant des hauts personnages de la finance. On remarque des banderoles portant les inscriptions suivantes : « Vivent les maîtres du monde » — « Charité bien ordonnée commence par soi-même » — « Mens sana in corpore sano » — « Time is money » — « Tel maître, tel valet » — « Pauvreté n'est pas vice » — « Les bons comptes font les bons amis ».

Les invités attablés; l'un d'eux, debout, discourant.

Une main soulève le couvercle d'une soupière tandis que l'autre vide dans le potage fumant le contenu d'un petit sachet.

Nouvelle image des invités. Applaudissements à l'adresse de l'orateur, qui se rasseoit.

La main remue à l'aide d'une louche le contenu de la soupière.

Retour au banquet. Les financiers mangent leur potage. Synchronisation du va-et-vient des cuillers. Vues latérales de cette opération, alternant avec des images montrant, dans une perspective analogue, un ballet de girls. Jambes levées, cuillers entrant dans les bouches et ainsi de suite. Musique appropriée rythmant les mouvements.

Silence. Les convives tentent de se lever mais s'affaissent aussitôt. Gros-plan d'un financier, la tête couchée dans son assiette. Banderole : « A bon entendeur, salut ! » Reprise de la musique.

Les mains anonymes mettant des gants. Une porte dont l'une des mains gantées tourne la poignée. Au moment où la porte s'ouvre sur la rue, fin de la musique. Dans la rue apparaît le défilé compact des ouvriers en habit.

Il avance vers l'appareil et se rapproche de façon que la première rangée occupe, en plan moyen, tout l'écran. Visages graves, résolus. L'appareil recule en travelling de manière à maintenir le plan moyen cependant que la marche des ouvriers se poursuit vers l'objectif.

Après un moment, le film s'achève ainsi, dans le silence le plus complet.

Gilbert SENECAUT

FEMME BIEN ARROSÉE BONNE JOURNÉE

UN AUTRE CINÉMA

Au premier venu est offerte aujourd'hui l'occasion de cambrioler une bijouterie, de conduire un camion de nitro-glycérine, d'assassiner minutieusement sa maîtresse ou sa femme, de fomenter une mutinerie de matelots ou de forçats, de commander une escadrille de bombardement. Là ne se borne pas son pouvoir, qui est infini. Il peut découvrir l'Amérique avec Colomb, le vaccin de la rage avec Pasteur, une nouvelle manière de peindre avec Toulouse-Lautrec ou Van Gogh. Ce n'est pas tout. Il peut aussi se promener au fond des océans, respirer l'air de Thèbes en compagnie des pharaons, avoir de Waterloo cette vision d'ensemble que Fabrice se désespérait de connaître, dont Napoléon même était privé. Enfin, rien ne l'empêche par surcroît de s'asseoir à une table du Moulin-Rouge en 1900 ou, plus modestement, d'entrer dans le lit de la plus jolie fille du monde.

Ainsi, de nos jours, le cinéma accomplit ce que cent religions n'osaient même espérer, malgré leur inlassable application : transformer la vie réelle en mythe et lui substituer une illusion de la réalité si puissante, si insidieuse que celle-ci, par contraste, s'en trouve comme décolorée.

Au vrai, il faut bien convenir que la majorité des hommes et des femmes entretiennent avec leurs parents, leurs enfants, leurs amis, voire avec leur propre femme ou mari, des rapports psychologiques moins profonds, moins riches et donc en définitive, moins « réels » que ceux qui les livrent à la merci des fantômes tout-puissants du cinéma, dont la violence, la tendresse ou la grâce les pénètrent et les émeuvent avec un ascendant plus vigoureux que celui de leurs fréquentations quotidiennes. Sur ce point rien ne nous éclaire peut-être mieux que la

petite littérature du cinéma, où les relations épistolaires de milliers de gens avec les vedettes du jour témoignent des stupéfiants transferts affectifs que l'on sait.

Ce qui est vrai de nos sentiments l'est encore davantage du décor dans lequel nous vivons. S'il nous arrive de voyager, nous avons toutes les chances de connaître moins d'aspects, moins de choses de l'Italie ou de l'Afrique, mettons, que n'en fera celui qui, sans bouger de sa ville (ou même de sa chambre, avec la télévision) assistera au déroulement d'un film tourné en ces mêmes régions.

En fin de compte, il ne reste au voyageur qu'une mince compensation : le fait (ou plus exactement le souvenir) de s'y être trouvé en chair et en os. Mais rien n'est plus fragile que la permanence de la personne humaine, tant notre « moi » à chaque instant est sollicité à n'être plus « soi ». Aussi, comme le temps passe, qu'advient-il de cette chair, de ces os et de cette douteuse sensation ? On doit bien constater qu'ils s'estompent assez vite, que le voyageur d'heure en heure se transforme en spectre pour l'homme sans cesse recommencé qui se prend à s'en souvenir : un spectre intangible tout autant que ceux de l'écran et peut-être même, moins privilégié. Car enfin il arrive, une fois ou l'autre, que l'on meure tandis que le fantôme souriant et parlant que le cinéma a gardé de nous, se prête complaisamment à revivre, à reproduire inlassablement ces sourires, ces paroles.

L'analyse découvre ainsi, dès que nous nous abandonnons à nous contempler, que nous ne sommes pas très différents — hommes réels — de ces spectres sans épaisseur et comme indélébiles ; que la seule différence s'inscrit dans l'espace de notre

misère; et que c'est à elle seule, en somme, à l'implacable nécessité que nous devons rendre grâce de n'être pas encore tout à fait dominé, englouti par ce stupéfiant sans égal.



On entrevoit les desseins qui gouvernent l'épanouissement de cette surprenante doublure de la vie humaine, celles qui président à son élaboration, à sa continuation opiniâtre. C'est qu'il s'agit de contraindre l'esprit à se plier à la mécanique sentimentale rudimentaire qu'on lui propose sans arrêt et d'empêcher l'homme à passer à d'autres actes que ceux qui lui sont permis, qui lui sont prescrits, comme par exemple de peiner sans rechigner, pour qu'en plus de ses besoins matériels il puisse se payer sa pâture de songes.

Aussi le cinéma ne manque pas de tenter l'impossible pour lever la dernière barrière qui s'interpose encore entre le spectateur et lui, l'ultime avantage de la vie quotidienne, et parfaire la ressemblance. Il use déjà de la parole, du bruit, de la couleur, presque du relief. Qu'il en vienne quelque jour, à provoquer des impressions gustatives, olfactives et même tactiles, comment pourrait-on encore s'en étonner puisque, depuis l'aube des temps, la bêtise de nos rêves y réussit fort bien. La télévision nous épargne déjà la traversée de la rue. On n'a plus à sortir de chez soi que le temps nécessaire pour s'assurer de quoi subvenir aux frais de cette seconde vie, qui nous dispense si parfaitement de vivre. Mais à cette corvée aussi l'on trouvera bientôt remède. De sorte que tout le malheur des hommes ne vienne plus que d'une seule chose, qui est de demeurer en repos dans une chambre.



Sur cette voie, le cinéma actuel dispose d'une rhétorique, d'un raffinement de moyens tel qu'il ne sied plus au cinéaste que de connaître habilement son métier pour

obtenir automatiquement, à partir de n'importe quel sujet, l'adhésion du spectateur et son identification au spectacle. On vient de le bien voir avec French-Cancan, et qu'il suffit désormais de rassembler tous les poncifs, tous les clichés, d'engager dans des situations désuètes les personnages les plus grotesques qui soient, d'enrober le tout de couleur et de bruit, pour que les critiques s'inclinent avec admiration, s'affirmant ainsi incapables de se délivrer de l'envoûtement et de réfléchir.

Si tel est l'empire du cinéma actuel, peut-on encore parler d'un septième art où il s'agit plus exactement d'une synthèse de tous les autres, d'un art universel qui sait tirer de ses prédécesseurs le plus savant parti, les englobe, les transcende, les ploie à ses fins singulières. Aussi bien il use de la littérature, de la musique, de la couleur en décuplant les pouvoirs de l'écrivain, du musicien et du peintre. Il se sert de la danse et du

PRENEZ
A DEUX MAINS
LA
TÊTE
INCONNUE
C'
EST
AU FOND
DE SES
YEUX
OUVERTS
QUE L'ON VOIT
LES PLUS BEAUX
NAUFRAGES

théâtre bien mieux que ne s'y entendent ceux-ci, si l'on excepte cette présence immédiate, parfaitement imaginaire des qu'on l'éprouve avec attention et, d'ailleurs, demsoire Enfin, orienté vers des buts didactiques, louables ou néfastes, le cinéma enseigne ou corrompt mieux que ne le peuvent, du haut de leur chaire, le savant, le tribun ou le prêtre.

Qu'une telle perfection dans la reproduction de la vie, dans l'imitation de la vie ne serve en fin de compte qu'à entraver les esprits, cela ne peut guère surprendre puisque les moyens du cinéma, par leur complexité, leur ampleur, dépendent étroitement de puissances industrielles dont les fins se bornent à alimenter le marché culturel d'une nourriture frelatée et à prévenir une éventuelle lassitude en s'efforçant de rendre la marchandise toujours plus appétissante.

Il est certain que le souci de dépasser cette perfection stérile préoccupe maint cinéaste. Tous ne sont pas animés par l'ambition ridicule qui a mené à la préciosité niaise dont se contentent, par exemple, Hitchcock et Clouzot. Mais les meilleurs en sont réduits à se tourner vers la technique et à espérer de ce côté l'issue salvatrice. Or qu'une invention paraisse dans ce domaine, on voit bien vite qu'elle ne relève que d'un savant bricolage; que l'écran élargi, le relief visuel et sonore ne servent guère qu'à la répétition sempiternelle des mêmes sornettes, des mêmes adultères, des mêmes coups de poing; enfin, que l'enrichissement des moyens techniques n'a d'autre destination que de restreindre encore les chances du spectateur de se délivrer de l'oppression du spectacle, et de saper ses suprêmes résistances lorsque, la séance terminée, on le rejette abasourdi et stupide, à la rue.

★

L'issue n'est cependant pas fort difficile à déceler. Au demeurant, il n'est pas un critique qui ne se

plaise à nous la rappeler périodiquement, pas une histoire du cinéma qui ne la mentionne avec insistance.

La médiocrité du cinéma, cette médiocrité qui va de pair avec un perfectionnement toujours croissant de ses ressources techniques, paraît devoir son gigantesque essor à l'apparition du film parlant et à l'incapacité dans laquelle se sont trouvés les cinéastes de discipliner les moyens nouveaux qui s'imposaient à eux.

On sait comment ils y répondirent. La nécessité d'enregistrer le son conjointement aux images les contraignit de prime abord à revenir à l'immobilité des origines du cinéma. Cette nécessité momentanée eut pour principal effet de conférer au scénario et à l'adaptation une prédominance d'airain. Pour les grands réalisateurs du cinéma muet, cela signifiait un changement si radical de méthode qu'avec lui toute chance de découverte, propre au langage cinématographique, était comme pratiquement bannie.

Alors que naguère, et quel que fût le soin que l'on apportât à l'établissement du scénario, le film se faisait après le tournage, aujourd'hui il est fait avant même que la prise de vue soit commencée. Et le montage, que l'on avait d'abord tenu pour l'opération principale de la réalisation cinématographique, est de nos jours confié à des exécutants qui n'ont plus qu'à respecter un minutage psychologique établi par des années d'expérience, quasi invariable, quand il n'a pas lui-même été calculé d'avance par l'adaptateur.

Ainsi, toutes les précautions sont prises pour que le film réponde bien en tout point au schéma théorique antérieurement conçu; que rien de nouveau ne paraisse sous le soleil. Le réalisateur n'est plus que l'exécutant servile de ce schéma, quand bien même il arrive qu'il en soit également l'auteur. Tout est soigneusement prévu pour que rien ne puisse menacer ou corrompre les conventions

préalables. Chacun est à son poste : l'opérateur, le décorateur, l'accessoiriste, l'habilleuse, le maquilleur, l'électricien, l'ingénieur du son; la script-girl enfin, véritable cerbère dont la tâche consiste à surveiller le moindre détail, d'empêcher à tout prix que la vie ne puisse faire des siennes. Qu'un acteur en passant d'une chambre à l'autre, apparaisse avec une cravate différente ou le visage noirci d'ecchymoses qu'il n'avait pas au plan précédent, on imagine le drame. Mais ce serait la fin du monde ! Au vrai, ce serait exactement ouvrir toutes grandes les portes à cette liberté dont on tâche par tous les moyens de garantir l'esprit.

Quoi d'étonnant, dans de telles conditions de travail, que le cinéma en soit réduit à n'être qu'une simple illustration mouvante et tapageuse de la littérature romanesque, à ressasser sans fin les mêmes situations dérisoires, à tendre et retendre éternellement le trop éternel triangle.

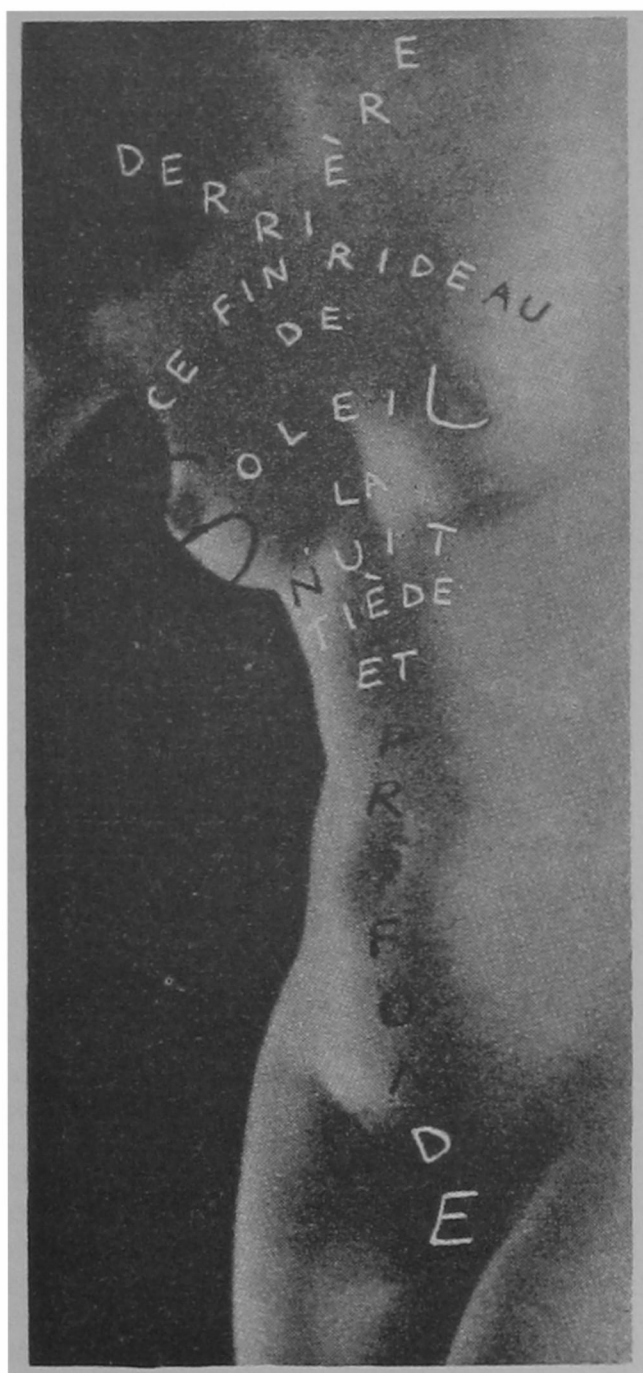
Ce serait peu que de n'incriminer ici que les exigences commerciales des producteurs. A dire vrai, c'est toute la conception du cinéma et sa méthode de réalisation actuelles qui viennent se mettre à la traverse. En effet, si malgré tout un scénario original parvient à s'imposer, la méthode d'élaboration n'en demeure pas moins inchangée, de sorte que rien ne distingue la confection d'un film de celle d'un conte ou d'un roman. Le scénariste, l'adaptateur ne font simplement que traduire en langage cinématographique des situations, des événements conçus par les voies ordinaires de la littérature.



Or il importe de se souvenir que ce langage cinématographique est une conquête du montage, que ses aspects les plus élémentaires, tel le gros-plan, furent le produit d'accidents mécaniques, de petits hasards techniques, qui se sont

presque toujours imposés à l'encontre du cinéaste. Du bain d'Archimède à la pénicilline en passant par la gravitation universelle, c'est là un épisode bien connu dans l'histoire des inventions humaines. C'est le cas de presque toute découverte capitale.

Car il est évident que ce n'est pas en manœuvrant des idées, en nuançant deux ou trois situations affectives éprouvées, que l'on peut espérer développer les ressources du langage cinématographique, moins encore le bouleverser ou l'affecter à d'autres desseins. Une telle extension, un tel changement,



une telle rupture ne peut naître que d'une expérimentation portant sur les images elles-mêmes, les images isolées, arrachées à l'éternelle narration à quoi l'on s'efforce de les contraindre; et de nos jours, sur le complexe d'images et de sons qui compose la substance de l'œuvre cinématographique.

Devant les menaces et les méfaits qui résultent de la puissance d'envoûtement du cinéma actuel, l'on ne peut que souhaiter une transformation radicale des méthodes de travail qui engendrent mathématiquement cette perfection absurde et stérile. Pareil bouleversement, la percée de cette aveuglante muraille que tous les cinéastes se contentent de repeindre inlassablement, ne paraît concevable, possible qu'à partir de deux conditions essentielles :

L'une, qui est d'inventer les moyens de tirer le cinéma de son enlissement présent, moyens qui ne concernent que l'œuvre propre, sa conception, sa réalisation et ses effets.

L'autre, qui est de déjouer l'obstacle économique et matériel qui empêche toute entreprise nouvelle : soit que les moyens de production ne soient la propriété que de quelques-uns, ou bien qu'ils soient celle du plus grand nombre et comme tels condamnés à ne flatter que les préférences velléitaires de ce plus grand nombre; — de façon qu'il soit possible, en régime capitaliste comme en régime socialiste, au premier venu, à chaque cuisinière de réaliser un film.



Le premier point, en supposant quelque circonstance favorable qui permette de se dégager des entraves du second, offre déjà un champ de possibilités suffisamment vaste pour éveiller les espérances les plus justifiées. Si l'on devait cependant respecter les conditions de travail actuellement en vigueur, il semble que la mise en images de certaines situations

différentes de celles que nous avons accoutumé de subir puisse être effectuée par la méthode du scénario préalable; qu'il soit possible par une invention antérieure à la réalisation d'obtenir des résultats satisfaisants. Pour cela, il conviendrait tout d'abord de rejeter le fatras littéraire, théâtral, historique qui encombre le cinéma actuel. Plus de Stendhal, de Tolstoï ni de romans policiers, plus de vie de César, de Beethoven ou de n'importe qui, à moins que de tout mettre en œuvre pour les trahir, les défigurer à l'opposé de leur signification routinière. Car, bien entendu, il demeure toujours possible de tirer de n'importe quel sujet un film honorable, subversif ou pour le moins comique.

Mais ce qui paraît importer davantage, ce serait de rompre le fil invariable qui mène l'homme par le bout du nez depuis le temps que l'on écrit des romans et que l'on en lit, et dont le cinéma se contente de n'être que l'illustration grandiloquente. Au point que ce conditionnement psychologique, après quelques siècles de lourdeur, en soit venu à s'incruster si bien dans l'esprit qu'il nous semble faire corps avec la vie; et qu'il n'est plus personne aujourd'hui, hormis peut-être les fous, qui puisse prétendre se garder de romancer son existence. On peut donc, en partant des habitudes mentales en vigueur, tenter de rompre ce fil maudit en élaborant des scénarios où l'on s'efforcera de le tenir en échec, et que l'on n'aura plus ensuite qu'à convertir en images.

Une telle entreprise offre sans doute des possibilités considérables mais la réalisation se heurte ici de nouveau à une barrière économique telle que de semblables films ne pourraient voir le jour qu'à partir de circonstances par trop exceptionnelles, d'avantages locaux tout particuliers, et sur lesquels, enfin, il serait par trop candide de compter.

Pour malaisée qu'apparaisse cette voie, une volonté soutenue n'en est

pas pour autant condamnée à l'impuissance.

Il suffit peut-être d'y regarder de plus près.



Nous avons rappelé que le cinéma devait comme au hasard ses ressources cruciales. En outre, que sa détresse présente était due en majeure partie au changement radical des méthodes de travail survenu avec l'invention du film parlant.

Rien ne peut donc paraître plus salubre qu'un retour aux méthodes anciennes où le montage jouait un rôle décisif, où le film se construisait après la réalisation, et de reprendre les recherches au point où on les avait laissées. Comme il sied cependant d'aller plus loin, il est bon de rappeler de prime abord que l'utilisation du montage telle que nous la retrouvons, par exemple, aux plus beaux jours du cinéma soviétique, n'en était pas moins prisonnière d'un certain esthétisme qui, avec les années, n'a eu que trop l'occasion de se dégrader davantage. Le plus souvent, les effets du montage n'entendaient que souligner telle intention du réalisateur, renforcer telle idée, bref ils n'en étaient pas moins captifs de la trame du récit, d'une intention purement descriptive. Et l'on peut croire que c'est l'abandon de cette rhétorique des images, que le cinéma parlant rendait superflue dans presque tous les cas, qui fit couler tant de pleurs sur la tombe du cinéma muet, qui assujettit Chaplin à un long silence, et qui donna à penser à plus d'un que le cinéma était mort. Et de vrai, le cinéma, en tant qu'art autonome, était mort au bénéfice d'une manière d'artisanat gigantesque où les montagnes ne cessent d'être en mal de souris. Mais quel que soit le degré d'abjection auquel puisse atteindre le cinéma actuel, cette misère est encore préférable à cet esthétisme fastidieux que l'on s'essaie par moment de ressusciter à la faveur de courts métrages du type *Crin blanc*. Aussi bien, ce n'est pas la

D'OR ET DE SABLE

Buster Keaton quitte la salle pour se mêler de ce qui se passe sur l'écran et soudain le regarde. Il se prend de querelle avec le prétendant qui est aussi le détective, il le frappe au visage, mais son poing se perd dans un jet d'eau. Puis le parc lui semble agréable, il se promène, il se repose à l'ombre d'un pommier. Il veut cueillir un fruit et c'est le nez d'une vieille dame qu'au milieu d'une foule il pince irrévérencieusement. Il se sauve, il échappe péniblement à la poursuite, une porte s'ouvre, il monte un escalier, encore une porte (qui se referme derrière lui), voilà un fauteuil, ouf ! il tombe assis dans une barque de pêche perdue au milieu d'une mer déserte. La barque est vide, pas de rames, pas de vivres. Il se penche pour l'inspecter dans ses moindres recoins. Là, un flacon ! Il se redresse et remet à la dame élégante le bracelet qu'elle a laissé choir en traversant le hall de l'hôtel et qu'elle attend en souriant. Buster Keaton, charmé, sourit aussi mais c'est à un aveugle qui attend l'aumône. Buster Keaton quitte l'écran pour rentrer dans la salle.

Un monsieur lui explique que ce qui le touche dans le monde, c'est que transporté sur Mars un homme de 70 kg. n'en pèserait plus que 26 alors que sur Jupiter il en pèserait 175. Qu'aussi bien les effets de la mécanique céleste ou terrestre sont plus regrettables qu'il ne semblait à première vue et que les conséquences de tout cela font de la conversation une chose parfois difficile à manier. Et qu'ainsi cette histoire d'un Allemand qui racontait d'une plaisanterie qu'on avait dite au milieu du récit qu'on lui faisait d'un grand malheur ou qui admirait Hambourg en arrivant à Brême, prête moins à rire qu'à penser.

Mais comme ce monsieur parle un langage qui n'est pas le sien, Buster Keaton ne comprend pas. Il va s'asseoir et regarde.

résurrection de l'art qui nous importe; moins encore celle du « vrai cinéma ».

Mais, de toute façon, en admettant qu'il faille pousser la recherche du côté du montage, l'obstacle des moyens économiques n'en demeure pas moins inébranlable.



Or s'il est vrai que pour les expériences que l'on entrevoit ici, la méthode de réalisation qui paraît offrir le plus de chances est celle qui opère **après coup**, après la réalisation du film, pourquoi ne pas tout simplement négliger cette réalisation même, pourquoi ne pas tenir toute la production cinématographique existante pour la matière première d'un tel cinéma, et travailler directement sur elle ? Les fins primitives se changent en **moyens**, et il ne reste qu'à désarticuler ce subtil tissu d'images et de sons, de gestes et de paroles; de délivrer ces milliards de signes de leur affectation pétrifiée et, par la grâce d'un enchaînement nouveau, en exprimer d'autres sens. C'est tout juste s'il conviendrait, ça et là, à la faveur d'une illumination heureuse, de recourir à une prise de vue originale, pour effectuer un raccord justifié.

Une telle méthode offre pour le moins l'intérêt de réduire presque entièrement les frais de réalisation sinon de les supprimer. Car tout peut servir, **tout est bon** : fragments d'actualités, documentaires, bandes de lancement, films d'amateur, dessins animés, bandes publicitaires, les « œuvres » elles-mêmes enfin, tout entières. De même que l'on peut avec les **mêmes mots** édifier tantôt les Fleurs du mal, tantôt la plus indigente des proses, de même l'on est fondé à croire que les **mêmes images** peuvent tout aussi bien servir à la composition d'un film médiocre que d'un film excellent. Ce n'est qu'une affaire d'assemblage, de suppressions, d'inversions.

Il ne manque donc plus que de transformer en or le plomb vil que depuis plus d'un demi-siècle l'on accumule à grands frais et fracas. Et les moyens du nouvel alchimiste sont réduits à leur plus simple expression : la matière première achetée au rebut, subtilisée au besoin (comme Vésale faisait de ses squelettes), la visionneuse, le matériel du ré-enregistrement sonore. Une paire de ciseaux, enfin. Et que l'arme de la cen-

sure devienne celle de la liberté.

Il est certain qu'occasionnellement de telles tentatives ont déjà vu le jour. Mais jamais de façon systématique, alors que vraisemblablement une exploitation intensive de telles possibilités, et dans un sens tout autre que celui auquel on s'est limité jusqu'à ce jour, soit de nature à mener aux plus étonnantes découvertes.



Je me souviens d'un film américain (la Main dangereuse) où l'on pouvait voir divers personnages se donner beaucoup de mal pour récupérer un portefeuille qui avait été dérobé par un pick-pocket. Ce portefeuille contenait le négatif d'une microphotographie qui, dans la version originale, répondait à quelque application de la physique nucléaire et faisait la convoitise d'un petit groupe d'espions. Cet enjeu conférait au film tout entier un caractère nettement, indubitablement antisoviétique. Or, dans la version française post-synchronisée, le dialogue avait été transformé (j'ignore pour quelle raison) de telle manière que le document en question n'intéressât plus que le trafic des stupéfiants. Modification infime, qui ne portait que sur quelques mots, mais qui suffisait à transfigurer tout à fait les intentions du film et le ranger ainsi dans la catégorie du film gangster traditionnel. On pourrait épiloguer longuement sur ce petit exemple. La scholastique moderne y trouverait matière sans conteste à de fructueuses méditations sur le fond et sur la forme. Contentons-nous de n'y voir, pour l'instant, qu'un témoignage des possibilités offertes à l'invention à partir des interventions les plus simples.

Le point de départ pourrait être un film quelconque, aussi banal qu'il soit ou qu'il y paraisse. Dépouillé de sa bande sonore, on étudierait à la projection muette chacun de ses éléments et plus particulièrement les séquences conservant, après cette opération, des

résidus émotionnels ou simplement chargés d'une signification intellectuelle ou affective quelconque. A partir de quoi, un nouveau scénario modifiant les relations des personnages ou des objets entre eux pourrait être élaboré, puis enrichi de dialogues appropriés. Mais ceci n'est qu'une des mille interventions possibles. On peut aussi procéder inversement et, sur un dialogue et une sonorisation dont la succession serait plus ou moins rigoureusement respectée, construire de nouvelles images, empruntées à d'autres films. Sans doute faudrait-il, dès l'abord, se méfier des effets comiques ou purement insolites, qui risquent par leur facilité mécanique de nous entraver dès le seuil et nous barrer l'accès de domaines insoupçonnés, peut-être plus fructueux.

Car il s'agit véritablement d'aborder un monde inconnu, d'inventer un homme nouveau. Ce dessein même incline à penser que l'obstacle le plus difficile à surmonter paraît être le fil traditionnel du récit, qu'il importerait de trancher sans ôter à l'effet obtenu la physionomie de l'évidence. Il s'agit de porter un coup mortel à la notion actuelle de la personnalité, telle qu'elle nous est donnée par la réalité historique et par la représentation infantile et misérable de cette réalité. Or rien ne peut nous être ici d'un plus grand secours que ce culte de la vedette auquel le cinéma actuel entend presque tout sacrifier. Le prestige acquis par tel ou tel visage au cours des années, est de nature à favoriser très certainement des expériences qui porteraient sur la décomposition de la personne humaine, sous le couvert d'un visage unique, familier, fascinant. On songe au visage de Garbo, emprunté à ses divers films, et engagé dans quelque aventure poignante, de manière à recolorer quelque peu le mystère simpliste dont on s'est contenté jusqu'ici.

La destruction de l'identité d'un personnage donné par des modifications constantes de voix, de

langages au regard d'un visage unique, ou bien une voix rigoureusement invariable dans dix bouches différentes, — pour complexes et délicates que paraissent de telles tentatives, rien ne prouve qu'on ne puisse cependant atteindre un résultat convaincant, et par delà découvrir quelque moyen d'en finir avec le triste fantôme que nous subissons en nous si parfaitement qu'à la longue nous le sommes.

L'on pourrait partir ainsi d'une rivalité amoureuse classique, tragédie ou vaudeville, et sur le dialogue initial, jouer adroitement de deux personnages nettement différenciés par les situations, les sentiments et les paroles mais répondant chacun au même visage, par rapport à un troisième personnage toujours sûr de ne s'y point tromper. D'autres fois, l'on mettrait dans des bouches masculines des voix de femme alternant avec des voix d'homme, par exemple, en prenant soin cependant de contrecarrer autant que possible les réactions primaires du public, les rires imbéciles, les confusions éventuelles avec des situations connues, comme l'existence de

DEUX FOIS LE JOUR

L'HORLOGE BRISÉE

L'HORLOGE PEINTE

LA FAUSSE

DONNE L'HEURE

PRÉCISE

AU POINT

QUI PEUT

VOUS

PLAIRE

jumeaux, de sosies par ailleurs abondamment exploitée par le cinéma actuel.

Quelles surprises déjà ne manqueraient pas de ménager un film composé avec les diverses illustrations cinématographiques d'un même mythe historique, comme celui de Jeanne d'Arc, mettons, où de l'enchevêtrement médité des diverses Jeanne — la Falconetti, la Morgan, la Bergman — l'on pourrait tirer des effets tantôt dramatiques tantôt comiques. La même remarque vaut pour d'autres fantoches : Napoléon, grâce à la collaboration de ses multiples interprètes, recommençant dix fois le sacre, ou encore une demi-douzaine de Jésus emprêtrés dans une Passion inextricable, n'en finissant pas de gravir autant de Golgothas. Comment mieux, dans ce domaine, dénoncer l'imposture ? Forcée, la répétition est de nature à produire sans aucun doute des effets singuliers, dès qu'on y insiste avec adresse, et tout à l'encontre de cette multiplication mortelle que l'on nous impose aujourd'hui : personnages allumant vingt cigarettes au cours d'un film ou sonnant à trente portes ; ponctuation indigente qui ne sévit pas moins dans la littérature où, par exemple, Simone de Beauvoir croit bon à chaque page des six cents ou presque de ses Mandarins de nous montrer l'une ou l'autre de ses créatures avalant un whisky.

Si l'on peut remarquer très justement que ces indications pour un autre cinéma ne valent que pour autant qu'elles soient réalisées, — et de façon convaincante, — l'on peut croire cependant que l'on doive sur cette voie probablement rejoindre, dépouillé des artifices grossiers, des tics, des commodités que l'entravent aujourd'hui, le cœur même de l'esprit, de l'esprit qui romance, qui se fait tour à tour et sans laisser d'être « lui-même » l'un ou l'autre personnage, haine et amour, victime et bourreau.



Mais un autre aspect de pareil cinéma doit encore retenir l'attention, bien fait pour nous assurer davantage. C'est l'interdit, d'ordre matériel, qui ne peut manquer de peser sur de telles expériences. N'oublions pas que l'on attende ici à la sainte propriété privée et, mieux encore, à son équivalent intellectuel et moral, à la personnalité sacrée de l'acteur, du metteur en scène, à ce beau nom qui les embrase et les consume, ce nom qui ne joue cependant, dans le monde de l'esprit, qu'un rôle non moins transitoire et vil que celui que fait l'argent dans le monde économique : signe grossier, convention éphémère, fumée mais aujourd'hui plus dure à entamer, plus résistante que n'importe quoi au monde.

Ensuite, l'on peut aussi tenir les risques juridiques d'un tel cinéma pour une manière de garantie, tant nous savons par expérience qu'il n'est rien de grand ni de valable qui puisse s'édifier sans se heurter à une opposition violente de l'ordre établi, de cet ordre qu'il s'agira toujours de bouleverser de fond en comble et, sans doute, plus que jamais, dans les sociétés parfaites que nous allons connaître sous peu. Et d'avance l'on peut rire des protestations véhémentes « au nom de la liberté et de la culture », des procès et des blâmes qui ne pourront manquer de saluer l'avènement du cinéma que nous souhaitons ici.

Mais quels que soient les résultats de pareilles entreprises, l'on peut déjà souligner que, malgré le barrage d'argent qui sépare aujourd'hui, sur le terrain du cinéma, le premier venu des immenses moyens que nécessite la réalisation d'un film, il suffit en vérité de peu de chose pour que l'on dispose en toute liberté d'un champ de possibilités plus étendu que celui de toutes les puissances d'Hollywood réunies, où le premier des magnats, tributaire de contrats, des caprices du jour et de sa propre fortune, même s'il entendait lui-même réaliser un film, en serait réduit à remâcher sans

remède la même et monotone petite histoire.

Alors qu'il suffit aujourd'hui, qu'il suffira toujours, — la fissure une fois découverte, — de défier la Sainte Inquisition, c'est-à-dire de ne point respecter la règle du jeu.



Une expérimentation qui porte sur des éléments aussi concrets que les images et les sons n'a que faire d'un contexte philosophique donné. On peut croire que ses chances d'accomplissement seront d'autant plus grandes qu'elle pourra le mieux déjouer son emprise. Pourtant, il n'est peut-être pas inutile de songer ici à l'enseignement de Pavlov, à la théorie et à l'expérience des réflexes conditionnés.

L'on sait, pour prendre un exemple précis, qu'au temps de Lully, l'accord mineur n'empêchait nullement qu'on dansât. Or, depuis Beethoven principalement et à la faveur de quelques marches dites funèbres, l'accord mineur s'est trouvé si intimement amalgamé à des sentiments de tristesse qu'il n'est plus possible aujourd'hui, quoi que l'on fasse, de l'en dissocier. Au point que nous voyons un peu partout des sots de toutes les couleurs proclamer le plus sérieusement du monde que l'accord mineur exprime la tristesse, ou la solitude, ou la mort. Or nous savons qu'une telle transformation des signes affectifs n'est tout simplement que le produit d'un lent conditionnement, d'une sourde et obscure cristallisation, qui n'est pas plus naturelle qu'éternelle, mais une invention de l'homme, une expérience de l'homme sur l'homme.

Plutôt que de débiter d'interminables âneries sur le fond et sur la forme, comme on n'a pas laissé de le faire d'Aristote à Jdanov, c'est de défricher le champ affectif qu'il importe, que tout ce qui se tente aujourd'hui ne parvienne que d'ensabler davantage.

FAITS DIVERS

.
.
.
.
.
.
. il y a
quelque part un homme
rusé qui se défend bien.

Or quel autre moyen que le cinéma, dans cette tâche, nous peut mieux secourir puisqu'aussi bien il constitue le moyen des moyens, qu'il permet de tremper en une seule lame acérée toutes les ressources de l'expression ?



Quoi que l'on tente pour leur résister, les images du cinéma, constellées de paroles et de sons, s'entrelacent insidieusement aux images qui peuplent notre esprit, qui gouvernent notre vie, qui sont notre vie. Elles se révèlent ainsi comme le plus efficace de tous les relais qui aient été donnés à nos sens, à nos sentiments. Leur organisation puissante dans le cinéma compose comme un satellite de notre existence, miroir où s'inscrit, s'épanouit et demeure, curieusement stagnante, l'ombre de qui nous étions. Ce ne serait pas trop tôt que l'on s'essayât d'y faire apparaître d'autres reflets que celui de l'exécrable Narcisse, et qui loin de le reproduire ne chercheraient qu'à troubler l'onde et transfigurer leur modèle, pour que de sa réalité stupide enfin sorte, lavé de sa glaise, cet homme si mal créé que de cette détresse même il n'ait pu se défendre de se faire une gloire.

MARCEL MARIËN

HURLEMENTS en faveur de Sade*

GRANDE FÊTE DE NUIT

L'usage des arts, aussi mal qu'on les traite et à quelques fins qu'on veuille les plier, ne va pas sans entraîner des fréquentations douteuses et des admirations suspectes. Il n'est que trop facile de séduire un monde culturel déjà oublié par l'histoire. A côté de telle rosière de propédeutique, une belle place dans les lettres françaises est réservée au scandale, aux mauvais garçons, au modernisme. L'exclusive n'est sur personne.

Et même, si nous n'y prenions garde, la canaille cultivée pourrait en venir à reconnaître à deux ou trois de nous les petits talents d'écriture suffisants pour finir, un jour ou l'autre, au sommaire d'une publication comme « Les Temps Modernes » : on y voit bien une Colette Audry louer le virtuose Cocteau; un Raymond Borde découvrir que la forme cinématographique doit être renouvelée d'urgence, et donner ses recettes; un paranoïaque du nom de Misrahi, dans le numéro 109, expliquer les courses de taureaux par l'homosexualité inavouée des matadors.

Il y a trois ans, c'était plutôt la carrière d'un Astruc que pouvaient envisager quelques lettristes qui avaient un peu fait parler d'eux dans les ciné-clubs. Il était notoire que certains n'y répugnaient pas. Il convenait donc d'y mettre obstacle par un éclat qui, en soulignant à l'extrême l'allure forcément dérisoire de toute expression lyrique personnelle aujourd'hui, pût servir à regrouper ceux qui envisageaient une action plus sérieuse.

Ce film, fait en conséquence, ne comportait aucune image. La bande sonore ne durait qu'une vingtaine de minutes, par à-coups, sur une heure et demie de projection. Les interruptions du son, toujours fort longues, laissaient l'écran et la salle absolument noirs. Les répliques étaient échangées par des voix assez inhabituelles et résolument monotones. L'emploi presque constant de coupures de presse, de textes juridiques, et de citations détournées de leur sens, rendait d'autant plus malaisée l'intelligence du dialogue.

Le film ne s'achevait pas. Après une allusion aux histoires incomplètes qu'il nous était donné de vivre — en usant de ce terme qui désignait les reconnaissances, dans les armées de la Guerre de Trente

* La bande-images de ce film se réduit à un écran uniformément blanc pendant le passage de la bande sonore. Pendant toute la durée des silences, l'écran reste noir.

Les voix, volontairement inexpressives, ont été enregistrées par Gil J Wolman (voix 1), G.-E. Debord (voix 2), Serge Berna (voix 3), Barbara Rosenthal (voix 4), Jean-Isidore Ison (voix 5). Il n'y a pas le moindre accompagnement ou bruitage.

Achevé le 17 juin 1952, ce film a été présenté pour la première fois le 30 juin, à Paris, au ciné-club dit « d'Avant-Garde », et presque immédiatement arrêté par les dirigeants de ce ciné-club. Il a été projeté intégralement le 13 octobre 1952 dans la salle des Sociétés Savantes.

Ans — en enfants perdus, une séquence noire de vingt-quatre minutes déroulait, devant la rage des friands de belles audaces, son apothéose décevante. Le jeu continue; et nous sommes chaque jour plus sûrs de le mener comme il faut.



Voix 1 : Le film de Guy-Ernest Debord « Hurlements en faveur de Sade »...

Voix 2 : « Hurlements en faveur de Sade » est dédié à Gil J Wolman.

Voix 3 : Article 115. Lorsqu'une personne aura cessé de paraître au lieu de son domicile ou de sa résidence et que depuis quatre ans on n'en aura point eu de nouvelles, les parties intéressées pourront se pourvoir devant le tribunal de première instance, afin que l'absence soit déclarée.

Voix 1 : L'amour n'est valable que dans une période pré-révolutionnaire.

Voix 2 : Toutes ne t'aiment pas, tu mens !
Les arts commencent, s'élargissent et disparaissent, parce que des hommes insatisfaits dépassent le monde des expressions officielles et les festivals de sa pauvreté.

Voix 4 : Dis, tu as couché avec Françoise ?

Voix 1 : Quel printemps !

Aide-mémoire pour une histoire du cinéma :

1902 — Voyage dans la lune.

1920 — Le cabinet du Docteur Caligari.

1924 — Entr'acte.

1926 — Le cuirassé Potemkine.

1928 — Un chien andalou.

1931 — Les Lumières de la Ville.

Naissance de Guy-Ernest Debord.

1951 — Traité de Bave et d'Eternité.

1952 — L'Anticoncept.

Hurlements en faveur de Sade.

Voix 5 : « Au moment où la projection allait commencer, Guy-Ernest Debord devait monter sur la scène pour prononcer quelques mots d'introduction. Il aurait simplement dit :

Il n'y a pas de film. Le cinéma est mort — il ne peut plus y avoir de film — passons, si vous voulez, au débat. »

Voix 3 : Article 516. Tous les biens sont meubles ou immeubles.

Voix 2 : Pour ne plus jamais être seul.

Voix 1 : Elle est la laideur et la beauté.

Elle est comme tout ce que nous aimons aujourd'hui.

Voix 2 : Les arts futurs seront des bouleversements de situations, ou rien.

Voix 3 : Dans les cafés de Saint-Germain-des-Prés !

Voix 1 : Tu sais, tu me plais beaucoup.

Voix 3 : Un important commando de lettristes, constitué d'une trentaine de membres, tous revêtus de cet uniforme crasseux qui est leur seule marque vraiment originale, débarqua sur la Croisette avec le désir bien arrêté de se livrer à quelque scandale susceptible d'attirer l'attention sur eux.

Voix 1 : Le bonheur est une idée neuve en Europe.

Voix 5 : « Je ne connais que les actions des hommes, mais les hommes se substituent dans mes yeux les uns aux autres. En fin de compte, les œuvres seules nous diversifient. »

Voix 1 : Et leurs révoltes devenaient des conformismes.

Voix 3 : Article 488. La majorité est fixée à vingt-et-un ans accomplis; à cet âge on est capable de tous les actes de la vie civile.

**L'ECRAN EST NOIR
SILENCE DE DEUX MINUTES**

Voix 4 : Sa mémoire la retrouvait toujours, dans un éblouissement brûlé par tous les feux d'artifice du sodium au contact de l'eau.

Voix 1 : Il savait bien que rien ne resterait de ces gestes dans une ville qui tourne avec la Terre, et la Terre tourne dans sa galaxie qui est une partie assez peu considérable d'un flot qui fuit à l'infini hors de nous-mêmes.

Voix 2 : Tout le noir, les yeux fermés sur l'excès du désastre.

**L'ECRAN EST NOIR
SILENCE D'UNE MINUTE**

Voix 1 : Une science des situations est à faire, qui empruntera des éléments à la psychologie, aux statistiques, à l'urbanisme et à la morale. Ces éléments devront concourir à un but absolument nouveau : une création consciente de situations.

**L'ECRAN EST NOIR
SILENCE DE TRENTE SECONDES**

Voix 1 : Quelques lignes d'un journal en 1950.
Une jeune vedette de la radio se jette dans l'Isère.
Grenoble. La petite Madeleine Reineri, douze ans et demi, qui animait sous le pseudonyme de Pirouette l'émission radio-phonique des Beaux Jedis, au poste Alpes-Grenoble, s'est jetée dans l'Isère, vendredi après-midi, après avoir déposé son cartable sur la berge de la rivière.

Voix 2 : Ma petite sœur, nous ne sommes pas beaux à voir. L'Isère et la misère continuent. Nous n'avons pas de pouvoirs.

**L'ECRAN EST NOIR
SILENCE D'UNE MINUTE TRENTE SECONDES**

Voix 4 : Mais on ne parle pas de Sade dans ce film.

Voix 1 : Le froid des espaces interstellaires, des milliers de degrés au-dessous du point de congélation ou du zéro absolu de Fahrenheit, Centigrade ou Réaumur; les indices premiers de l'aube proche.

Le passage rapide de Jacques Vaché sur le ciel de la guerre, ce qu'il y a en lui sur tous les rapports d'extraordinairement pressé, cette hâte catastrophique qui le fait lui-même s'anéantir; les coups de fouet de charretier d'Arthur Cravan, enseveli lui-même à cette heure dans la baie de Mexico...

Voix 3 : Article 1793. Lorsqu'un architecte ou un entrepreneur s'est chargé de la construction à forfait d'un bâtiment, d'après un plan arrêté et convenu avec le propriétaire du sol, il ne peut demander aucune augmentation de prix, ni sous le prétexte de l'augmentation de la main-d'œuvre ou des matériaux, ni sous celui de changements ou d'augmentations faits sur ce plan, si ces changements ou augmentations n'ont été autorisés par écrit, et le prix convenu avec le propriétaire.

Voix 2 : La perfection du suicide est dans l'équivoque.

**L'ECRAN EST NOIR
SILENCE DE CINQ MINUTES**

Voix 2 : Qu'est-ce que l'amour unique ?

Voix 3 : Je ne répondrai qu'en présence de mon avocat.

**L'ECRAN EST NOIR
SILENCE D'UNE MINUTE**

Voix 1 : L'ordre règne et ne gouverne pas.

**L'ECRAN EST NOIR
SILENCE DE DEUX MINUTES**

Voix 2 : La première merveille est de venir devant elle sans savoir lui parler. Les mains prisonnières ne bougent pas plus vite que les chevaux de course filmés au ralenti, pour toucher sa bouche et ses seins; en toute innocence les cordes deviennent de l'eau, et nous roulons ensemble vers le jour.

Voix 4 : Je crois que nous ne nous reverrons jamais.

Voix 2 : Près d'un baiser les lumières des rues de l'hiver finiront.

Voix 4 : Paris était très agréable à cause de la grève des transports.

Voix 2 : Jack l'Eventreur n'a jamais été pris.

Voix 4 : Il est amusant, le téléphone.

Voix 2 : Quel amour-défi, comme disait Madame de Ségur.

Voix 4 : Je vous raconterai des histoires de mon pays qui font très peur, mais il faut les raconter le soir pour avoir peur.

Voix 2 : Ma chère Ivich, les quartiers chinois sont malheureusement moins nombreux que vous ne le pensez. Vous avez quinze ans. Les couleurs les plus voyantes un jour ne se porteront plus.

Voix 4 : Je vous connaissais déjà.

Voix 2 : La dérive des continents vous éloigne chaque jour. La forêt vierge l'est moins que vous.

Voix 4 : Guy, encore une minute et c'est demain.

**Voix 2 : Le démon des armes. Vous vous souvenez. C'est cela. Personne ne nous suffisait. Tout de même... La grêle sur les bannières de verre.
On s'en souviendra de cette planète.**

**L'ECRAN EST NOIR
SILENCE DE QUATRE MINUTES**

**Voix 2 : Et vous verrez qu'ils seront célèbres plus tard.
Je n'accepterai jamais l'existence, scandaleuse et à peine croyable, d'une police.**

On a élevé plusieurs cathédrales à la mémoire de Serge Berna. L'amour n'est valable que dans une période pré-révolutionnaire. J'ai fait ce film pendant qu'il était encore temps d'en parler.

Jean-Isidore, pour sortir de cette foule provisoire.

Sur la place Gabriel-Pomier quand nous aurons vieilli.

Les petits fumistes étaient tous les futures gloires pour les programmes des lycées et collèges.

**L'ECRAN EST NOIR
SILENCE DE TROIS MINUTES**

Voix 2 : Il y a encore beaucoup de gens que le mot de morale ne fait ni rire, ni crier.

Voix 3 : Article 489. Le majeur qui est dans un état habituel d'imbécillité, de démence ou de fureur, doit être interdit même lorsque cet état présente des intervalles lucides.

Voix 2 : Tout près, très douce, je me perds dans les archipels creux du langage. Je t'écrase, ouverte comme on crie, comme c'est facile.

C'est un fleuve très chaud. C'est une mer d'huile. C'est un incendie de forêt.

Voix 1 : C'est du cinéma !

Voix 3 : La police parisienne est forte de 30.000 matraques.

L'ECRAN EST NOIR

SILENCE DE QUATRE MINUTES

Voix 2 : Les mondes poétiques se ferment et s'oublient en eux-mêmes. Au coin de la nuit les marins font la guerre; et les bateaux dans les bouteilles sont pour toi qui les avais aimés. Tu te renversais dans la plage comme dans les mains plus amoureuses que la pluie, le vent et le tonnerre mettent tous les soirs sous ta robe.

La vie est belle l'été à Cannes.

Le viol, qui est défendu, se banalise dans nos souvenirs.

« Quand nous étions sur le Chattanooga. » Oui. Bien sûr.

Voix 1 : Et l'ensablement de ces visages qui furent les éclatements du désir, comme l'encre sur un mur, qui furent des étoiles folles. Que le gin, le rhum et le marc coulent comme la Grande Armada.

Ceci pour l'éloge funèbre.

Mais tous ces gens étaient vulgaires.

L'ECRAN EST NOIR

SILENCE DE CINQ MINUTES

Voix 1 : Nous l'avons échappé belle.

Voix 2 : La plus belle est à revenir.

La mort serait un steak tartare, et les cheveux mouillés sur la plage trop chaude qui est notre silence.

Voix 1 : Mais il est juif !

Voix 2 : Nous étions prêts à faire sauter tous les ponts, mais les ponts nous ont fait défaut.

L'ECRAN EST NOIR

SILENCE DE QUATRE MINUTES

Voix 1 : La petite Madeleine Reineri, douze ans et demi, qui animait sous le pseudonyme de Pirouette l'émission radiophonique des Beaux Jendis, au poste Alpes-Grenoble, s'est jetée dans l'Isère.

Voix 2 : Mademoiselle Reineri dans le quartier de l'Europe, vous avez toujours votre visage étonné et ce corps, la meilleure des terres promises.

Les dialogues répètent comme le néon leurs vérités définitives.

Voix 1 : Je t'aime.

Voix 4 : Ce doit être terrible de mourir.

Voix 1 : Au revoir.

Voix 4 : Tu bois beaucoup trop.

Voix 1 : Que sont les amours enfantines ?

Voix 4 : Je ne te comprends pas.

Voix 1 : Je savais. A une autre époque je l'ai beaucoup regretté.

Voix 4 : Veux-tu une orange ?

Voix 1 : Les beaux déchirements des îles volcaniques.

Voix 4 : Autrefois.

Voix 1 : Je n'ai plus rien à te dire.

Voix 2 : Après toutes les réponses à contre-temps et la jeunesse qui se fait vieille, la nuit retombe de bien haut.

**L'ECRAN EST NOIR
SILENCE DE TROIS MINUTES**

Voix 2 : Nous vivons en enfants perdus nos aventures incomplètes.

**L'ECRAN EST NOIR
SILENCE DE VINGT-QUATRE MINUTES**

GUY-ERNEST DEBORD

PUBLICITÉ PUBLICITÉ

GIL J WOLMAN présente

Le mouvement lettriste n'a pas fini son strip-tease
Visitez PARIS PSYCHOGÉOGRAPHIQUE
Le hasard vous guide LA DÉRIVE vous perd
Les SITUATIONS confuses sont mal CONSTRUITES

**U N E A V E N T U R E
D'AMOUR ET DE MORT
D A N S L E C A D R E
P R E S T I G I E U X
D E S I L E S**

L'architecture la plus fâcheuse est celle que propage

FIRMIN LE CORBUSIER



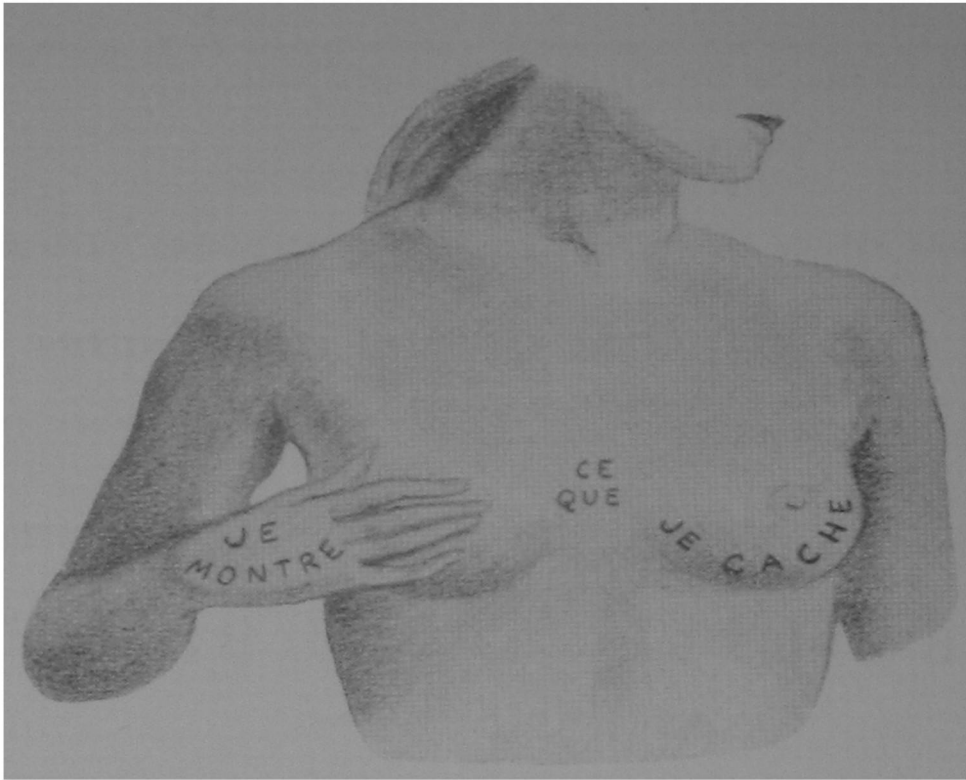
Voyez nos prix



SEE RED

INTERNATIONALE LETTRISTE

32, rue de la Montagne-Geneviève, PARIS V^e



LA CHAMBRE AUX MIROIRS

1.

Visage lourd, sourcils épais, bouche lourde; très noire, yeux et cheveux, un peu de moustache, 18 ans, lavandière. Se masturbe sans doute. Très émue. A vomi en entrant. Légères difficultés pour retirer sa chemise. Seins assez gros un peu tombants, aréoles à peine marquées, mamelons rentrés, poils du ventre peu abondants, mais jambes exceptionnellement poilues, poils noirs, jusqu'aux genoux seulement. Touffes des aisselles assez riches. Pas d'odeur.

2.

Visage irrégulier, dents irrégulières, pas de sensualité apparente, mais l'air gamin, spirituel. Vingt-cinq ans. Lunettes. Et puis, pas d'histoires. Seins lourds un peu fléchissants, mamelons très petits, opaques. Jeune fille plutôt grasse; taille peu marquée. Grandes taches de naissance sur le dos et sur les cuisses. Seins très chauds à la joue.

3.

Une dame très grande, jeune, l'air intelligent mais un peu obnubilée. Une certaine lenteur dans les réponses. Aisselles riches, jambes longues. Très à l'aise. Odeur forte.

4.

Vingt-quatre ans, cuisinière. A l'aise. Nue, se présente de face. Admi-

nable. Seins forts et droits. Poil blond. Le ventre divisé du nombril au pub's par un profond sillon médian; l'Eve de Van Eyck. Le ventre mince, cependant. Cambrure merveilleuse.

5.

Une jeune fille. Docile. Très noire. Se présente de face. Beaux seins rigides et colorés. Ventre étonnamment étroit et plat. Forte et longue toison dressée.

6.

Jeune fille. Employée de bureau. Assez vive. Docile. Seins ronds, petits, un peu lourds. Mamelons transparents, roses. Le vrai corail de la littérature.

7.

Une mère de famille, cinq enfants. Trompée, mais ayant sauvé son mari du scandale. C'était une Hongroise accueillie « par charité ».

Cinquante ans. Longue chemise opaque. Barbiche pubienne. Un peu d'odeur. Corps très fatigué. Cicatrices inguinales, semble-t-il. Docile, gênée.

8.

Rombière ayant dépassé la cinquantaine. Très soignée. Peau rouge; mais psoriasis qu'elle montre pour qu'on lui dise que ce n'est rien. Engageante. Assez bien malgré les seins tombants. Très flattée si on lui dit qu'elle n'est pas trop grasse.

9.

Mince, peau hâlée sur tout le corps. sportive, intelligente, plutôt pauvre. Garde soutien-gorge et pantalon. Vertèbres un peu apparentes, délicieuses.

10.

Elle n'a que cinquante-trois ans mais en paraît soixante-dix. Blanche, petite, étonnamment maigre, femme d'ouvrage usée, abandonnée et qui a élevé seule trois enfants. Confiante, soumise, humble, elle lave elle-même le verre où elle a bu.

Dessous plus raffinés qu'on ne le pouvait croire. Très propre. Ventre assez fatigué, assez fort malgré la maigreur et pourtant ne tombant pas; presque pas de poils, le sexe bien marqué comme on le voit aux petites filles. Presque pas de seins, moins que n'en ont les hommes gras, mais non pas des seins vidés en forme de bourse plate. Mamelons gros et ronds, brun sombre, de la grosseur d'une noisette. La peau du corps est singulièrement plus jeune que celle du visage. Très à l'aise, elle parle nue et me fait mettre la main sur son cœur.

Sa fille est jeune, bien en chair, fraîche, élégante et jolie.

11.

Un garçon de treize ans, singulièrement maigre, parfaitement éduqué par les Jésuites. Il se déshabille mais garde, sans avoir proposé de l'enlever, un petit caleçon d'homme, retenu par un seul bouton, bâillant et qui laisse soupçonner les poils et le sexe. Dégoûtant spectacle. Mais la mère, élégante, jolie, racée, est parfaitement désirable.

12.

La géante. Rieuse, l'agilité de l'esprit et de la langue fait un contraste étrange avec la pesanteur du corps. Ensuite, elle garde sa chemise courte et collante et toute blanche et qui dessine des seins bien faits, des mamelons durs, le ventre sans lourdeur, la toison qui gonfle un peu et assombrit le tissu translucide. Les aisselles au poil court, étendu, sans odeur. Elle pèse 102 kgs, mesure 1 m. 76. La femme d'un notaire de province mais qui parle de son sexe sans fausse honte, son sexe que l'on blesse on ne sait pourquoi, sans doute pour le plaisir, si bien qu'après chaque séance elle tombe profondément endormie, comme après avoir fait longtemps l'amour.

Elle conduit sa voiture, vit toute l'année à la campagne et chasse seule à travers bois.

13.

Venant de l'hôpital, jeune, fine, distinguée. Hésite à se déshabiller car ses règles viennent de paraître. Elle quitte très simplement sa chemise de soie violette. Les seins sont petits, modelés avec grâce, les mamelons durs et assez volumineux, le ventre pur, la toison courte, sombre et bien marquée, le dos, les reins pleins d'élégance. Elle croise les bras mais ne cache pas ses seins dressés.

14.

Elle a 14 ans mais semble en avoir 18. Forte, formée et vêtue comme une femme, blonde, rougeoyante, sotte, docile. Il faut lui faire enlever ses vêtements pièce à pièce, ce qu'elle fait sans résistance. Dessous très soignés, qui ne sont pas de son âge, assez mystérieux. Les seins paraissent; allongés mais droits, aux mamelons petits; ils sont presque enveloppés par des aréoles immenses, vineuses. Elle retire son cache-sexe vert pâle. Ventre sans lourdeur, très blanc; pubis accentué comme on le voit aux petites filles mais des poils courts et sombres masquent la fente. Elle se présente de face. La ceinture a tracé partout de profonds sillons rouges. Elle n'a pas d'odeur. Sa voix est rauque.

15.

Deux petits seins délicieux, très blancs, aréoles étroites, mamelons forts, presque noirs, dressés vers le ciel. Le tout, jailli d'une chemise bleu pâle.

16.

Elle se dévêt rapidement, elle ne porte pas de chemise, elle est encore très agréable malgré ses 53 ans; les seins fléchissent à peine et, au milieu de fines aréoles, dardent de petits mamelons roses. Ventre discret. Le poil est rare et bien planté.

17.

Il eut suffi d'un mot, d'un seul mot qui n'a pas été dit. Et jamais, jamais je ne saurai quels seins voilait le petit soutien-gorge prêt à se défaire, quel ventre, quelles hanches, quelle chevelure cachait le court pantalon opaque et lâche. Tous les ongles, ceux des mains, ceux des pieds très fins, étaient teintés d'un rouge sanglant. Elle était toute baignée de parfums, très maigre, racée.

Je ne me pardonnerai jamais cette seconde de faiblesse.

18.

J'ai oublié son âge et les traits de son jeune visage un peu fatigué. Et sa voix provinciale. Mais je me souviens de la petitesse de ses seins, de son ventre fragile. Et qu'elle s'est mise nue sans aucune peine. Et qu'elle était très contente.

19. 20.

Si légères toutes deux mais à peine nues et cependant tout épilées. Quatre petits seins voilés, des ventres de jeunes filles, jambes fines, sourires, et parfumées délicieusement.

21.

Les petits seins de la petite cabaretière ont gardé leur fraîcheur et la toison est souple, brune, soyeuse. Elle se dénude avec grâce. Ses épaules, sa nuque sont marbrées de rouge. Elle n'a pas quarante ans.

22.

Dessous archaïques, compliqués.

Des seins écroulés sur le ventre, des jambes singulièrement maigres. Jeune encore, docile, prévenante.

Ensuite, je la rends à son mari, un petit vieillard sec.

23.

Calme, la mère, retroussant la robe par-dessus la ceinture, m'offre les cuisses blanches, jeunes, charnues, glabres et délicieusement faites, de sa fille étendue qui, sans mot dire, sourit.

24.

Sa pâleur mate accuse les paupières meurtries et son joli sourire sans grande malice. Elle n'a que dix-huit ans mais c'est presque une géante, vêtue avec une parfaite distinction.

Je n'ai qu'un mot à dire, le silence de la chambre n'est peuplé d'aucun froissement d'étoffe ni de linge. Mais quand je me retourne, elle est toute nue. L'étonnement est si vif que je puis à peine voir ses seins menus aux aréoles à peine marquées, au ventre, les poils courts, noirs et droits, les fesses doucement oscillantes, parsemées de taches rouges. Et son dos très blanc.

Elle avait l'odeur de la jeunesse.

Elle s'est revêtue aussi avec beaucoup d'adresse.

25.

Grassouillette, jeune, élégante et l'authentique vivacité de l'oiseau. Rien qu'un sourire. Elle est nue sans peine; mais elle ne peut attendre, elle veut me rejoindre et je sens le plaisir qu'elle prend aussitôt sous mon premier regard.

Les seins sont lourds, un peu tombants mais les hanches ne sont pas trop grasses, ni le ventre trop accusé. Les aisselles soigneusement épilées, elle n'exhale aucune odeur. Les poils du ventre, très noirs, et qui font le contraste habituel avec la chevelure rebelle décolorée jusqu'au blond très pâle, demeurent tout écrasés après qu'elle a retiré une petite culotte d'un rose fané qui est aussi une manière de ceinture élastique, un peu fatiguée, un peu souillée par la tiédeur moite, sans doute, de ces chairs dodues.

Après elle m'interroge avec plaisir sur l'image que je prends de son corps.

Elle est sans hâte, elle se promène nue, plus nue qu'il ne semble possible, et pour me prouver sa souplesse, elle esquisse quelques pas de danseuse. Les ongles des orteils sont carminés comme ceux des mains. Elle n'a gardé qu'une mince chaînette d'or à la cheville droite. Elle porte une petite cicatrice blanche au haut d'une cuisse très blanche.

Elle se rhabille enfin, très lentement et attache ses bas très fins avec les grâces érotiques vulgarisées par les publications galantes.

Quand elle décroise les jambes, soudain je vois tout son sexe.

26.

Elle est grasse, lourde, entre deux âges et son odeur est forte. Mais ses vêtements défaits montrent un peu de la blancheur vraiment satinée de son ventre tendu. Elle porte une chemise de toile rude que marquent pourtant les mamelons durs. Mais je n'ai pas eu le courage de lui faire retirer cette chemise, ni ses bas épais.

27.

Docile, confiante, elle n'a pas seize ans, se dévêt sans peine et toute nue, je regarde tranquillement ses seins très forts, — à peine sensibles pourtant sous la robe —, les larges aréoles saumon pâle, les mamelons minuscules et faits de la même couleur, le ventre délicieux, enfantin, très blanc, portant avec gentillesse sa courte petite mousse soyeuse. Elle me quitte avec un sourire, pressant très fort ma main dans sa petite main chaude.

28.

Un beau visage lumineux et tranquille, des cheveux noirs, bouclés un peu, qui tombent, libres, jusqu'aux épaules minces. Très jeune encore. Elle se met nue très simplement. D'une chemise de toile pauvre, tachée de rouille, se dégage un corps admirable qui se meut et parle le plus naturellement du monde et laisse au regard toute liberté de caresser les courbes très pures et blanches du ventre et des hanches et les seins ronds aux aréoles pâles. Elle n'a pas d'odeur. Pauvre, intelligente, digne, c'est une musique réservée, délicieuse.

29.

Voici toute nue et très à l'aise cette Flamande de quarante ans qui devait servir — modèle et plaisir — à Rubens, à Rembrandt parfois, et à tous ces grands peintres français de Courbet à Renoir, qui fumaient la pipe et se délectaient de chairs grasses et roses.

30.

Toute jeune, brune, vive, bien faite semble-t-il, elle a ses règles; mais je prends sa cuisse chaude à travers sa mince combinaison de soie. Elle portait un soutien-gorge, pas de chemise.

31.

J'expédie cette provinciale imbécile, vieille, laide, qui minaude et qui fait des histoires, au plus vite, sans qu'elle se déshabille.

32.

Cette jeune pimbèche, vierge peut-être, très bien faite, très soignée,

garde sa jolie chemise blanche qui la moule à ravir et que, de la main droite, elle maintient au-dessus des seins après avoir fait glisser les épaulettes pour retirer son soutien-gorge. Mais quand elle se rhabille, soudain elle m'offre tranquillement son torse nu, ses mamelons forts et roses, et la naissance d'un nombril délicatement formé.

Elle doit crier si elle jouit, crier des injures; ou s'enfermer dans un silence noir.

33.

Elle est revenue, douce, rieuse, apprivoisée.

34.

Seize ans, si maigre, élégante, intelligente. Dêvêtue sans aucune peine, elle m'offre des fesses très blanches, à peine indiquées, des hanches saillantes à déchirer la peau, mais des petits seins délicieux aux mamelons dardés, un ventre pur, une toison fine, bouclée, gracieusement dessinée. Après, elle me serre la main avec reconnaissance.

35.

Malgré son âge, 52 ans, — et elle est quelque peu grassouillette, — voici des seins splendides, aux aréoles légères, aux mamelons singulièrement menus. Après, elle accomplit devant moi, sans gêne aucune, les petits gestes charmants de sa toilette. Racée, les aisselles glabres, elle est pleine d'expérience et parfumée tout juste comme il fallait.

36.

Très grande, elle n'a que dix-sept ans, et un petit visage enfantin, plein de confiance.

Toute nue, sa croix d'or brille et bouge entre des seins allongés, dont la pointe surgit à peine au milieu de l'aréole pâle. Le dos mince et long est très blanc, et la taille fléchissante. Quand en souriant elle lève les bras, elle découvre de larges touffes sombres, sans parfum.

37.

C'est une servante, sans doute.

Ses trente-neuf ans portent le visage ravagé de la cinquantaine, ridé, couperosé, — et les dents aurifiées pourrissent.

Elle est docile et gaie. Lorsque les froissements du linge se sont tus, soudain je me retourne : la splendeur de ses seins m'atteint en plein cœur.

Ils sont singulièrement petits, ronds, sans flétrissures, des seins de très jeune fille, aux aréoles pâles, aux pointes délicates. Et le ventre un peu fort, les hanches étroites offrent des courbes exquises.

Elle est mince, élégante, sous ses dessous misérables.

Le poil est rare, le sexe profondément caché entre les cuisses très longues. La peau est merveilleusement pure.

Revêtue, elle est affreuse.

...Ceci, pour ceux qui s'étonnent que l'on puisse faire l'amour avec de vieilles femmes.

38.

.....

Anglaises & Anglais !

Les jeux sont faits, ou presque. Il n'y a plus un instant à perdre ! L'Eglise tapie sous sa carapace séculaire se rit de vos murmures. Vaines furent vos prières, vains vos sanglots, vaines vos larmes.

Filles et fils de celui qui immortalisa la tragédie de Vérone, allez-vous rester les bras croisés tandis que dans les coulisses se prépare, avec une précision d'horlogerie, un nouveau Mayerling ? Supporterez-vous plus longtemps que le pays d'Alice n'existe que sur les épures, que celui d'Utopie en soit une pour jamais ? Qu'a nouveau le sang des amants soit versé, creusées des fosses, chantées d'hypocrites absoutes, clouées de sinistres bieres ? Allez-vous rester ainsi à attendre que le misérable Pierre, sous des cieux étrangers, vide la coupe fatale et que la pure Marguerite s'en aille lentement au fil de la Tamise, rejoindre parmi les brouillards l'ombre glacée d'Ophélie ?

Assez de prières, de sanglots et de larmes !

DES ACTES !

La presse s'est tue, enfin, mais le drame dans le cœur des amants ne connaît pas le silence. Leurs lettres sont interceptées, leurs présents subtilisés, jetés à la rue et aux chiens. Leur amour sera en agonie jusqu'à la fin du monde. Allez-vous en charger votre conscience ?

Comme pour ajouter à ce destin funeste, et bien que les journaux se gardent d'en souffler mot, ce n'est un secret pour personne que la douce reine, la sœur de Marguerite, n'est pas heureuse en ménage, mariée qu'elle fut de force et pour les convenances (à sept mois ça commence à se voir) à une manière de Jack l'Eventreur en costume marin, souteneur notoire et trousseur de cottes, buveur, salace et cruel, qui la roue de verges tous les soirs.

Hier c'était un roi qui devait fuir honteusement au bras d'une hétaïre sous les quolibets de vos maîtres, aujourd'hui ce sont deux sœurs martyres qui n'attendent plus que de vous le geste qui les délivrera du désespoir et de la honte.

Assez de prières, de sanglots et de larmes !

DES ACTES !

Anglaises & Anglais !

Voici des siècles que le trône d'Angleterre est souillé d'un sang plus ineffaçable que celui de la main maudite, que le malheur creuse comme de façon éternelle le visage de vos souverains.

Assez de prières, de sanglots et de larmes !

DES ACTES !

Il faut en finir une fois pour toutes ! Protestez auprès des autorités civiles et religieuses ! Protestez en masse, protestez en chœur ! Aux psaumes gardez la bouche close, aux sermons toussiez, toussiez sans arrêt ni vergogne. Mieux encore : abstenez-vous de paraître aux services religieux ! Désertez les temples ! Insultez les ministres du siècle et de Dieu !

Ne vous arrêtez pas à mi-chemin !

Exigez le mariage immédiat et inconditionnel de Marguerite et de Pierre ! Exigez le divorce d'Elisabeth et de son innommable époux ! Et puisque la monarchie est un obstacle à la félicité des monarques :

EXIGEZ LA RÉPUBLIQUE !

Anglaises & Anglais !

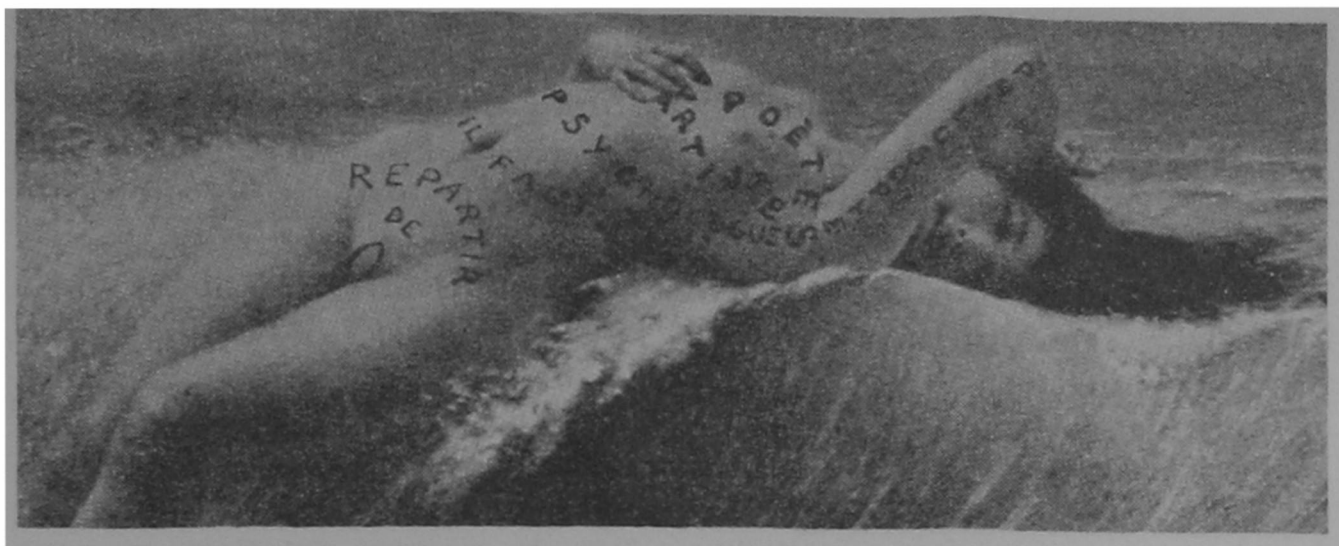
Déjà le vieux fantôme se dresse dans le petit cimetière de Highgate, déjà les premières lances mau-maus s'abattent sur Westminster, « leur » Westminster.

IL N'Y A PLUS UN INSTANT A PERDRE !

Anglaises & Anglais ! Encore un effort si vous voulez être républicains !

Bâissez un monde à la mesure de vos mythes METTEZ-VOUS A LEUR PLACE

LETTRE OUVERTE AUX PSYCHANALYSTES



Lettre de Karl Möller

Cher ami,

Ce qu'il vous arrivera de lire tout à l'heure, ma lettre, n'est pas ce qui me touche — entendez : n'est pas tout ce qui me touche —. Si j'en viens à écrire, c'est pour moi seulement ou contre moi. L'écriture, je souhaite la trouver une discipline peu semblable à celles que vivre me propose et qui soit — je ne dis pas complaisante — moins propre à me blesser. Ce n'est pas le jour où songer à des combines, vous vous en rendez compte. Le vœu seul m'occupe de garder, comme soutenu par des moyens d'écriture, certaine attitude morale; ou de la mieux cerner. Ceci n'est pas au détriment d'autres emplois que j'ai à faire de ces moyens et je pense surtout à l'un d'eux que l'on tente de réduire en lui mimant des approbations; ce n'est pas maintenant que j'en parlerai.

Je suis ici. Où ? Le sauriez-vous que les repères à l'excès multiples que je vous donnerai suffiraient à vous mener au doute. « Car..., enfin... » Oui; trop de précisions sur une contrée, vous la connaîtriez mal, achèveraient de vous la présenter si étrangère, si « impos-

sible que ce soit là ». Vous égarer, pourtant, n'est pas ce à quoi je tiens. Je sais que dire le contraire de ce que je vais dire ne me gêne pas, que je puis en prendre partout le contrepied, que je garde une ancienne et décevante liberté dans le choix de mon voisinage. Tenez mon récit pour exemple de grammaire (non pas : ne tenez mon récit que pour exemple de grammaire) et ne vous croyez pas leurré. Si à telle règle : « La troisième personne du pluriel de l'indicatif présent du verbe pouvoir est peuvent » s'offre tel exemple : « L'extrême économie et la rapidité des mouvements peuvent être considérées comme incompatibles » et que cet exemple j'en fasse : « L'extrême économie et la rapidité des mouvements ne peuvent être considérées comme incompatibles » vous ne jugerez pas avoir des raisons de vous défier ou de me plaindre. Si peut-être; alerté, cette indifférence dans le choix vous étonnera et ne manquera pas de vous angoisser : — « Dans un domaine propre plus que celui-ci à vous transporter, si vous observez cette passiveté, jusqu'où ne pouvez-vous être conduit ? et vous

m'assurez qu'il ne s'agit pas d'indécision. »

Je n'ai plus ri depuis longtemps; mon flegme témoigne assez de mon peu de disposition à le faire bientôt; et pour l'appuyer, il ne me faut ni pleurer, ni en venir aux protestations, ni rire de cette manière à laquelle on ne puisse guère se prendre, de cette manière que l'on appelle jaune, sarcastique, nerveuse et vais-je dire un peu plus, non, un peu moins... mais je m'exprime sans facilité tandis que déjà vous m'avez entendu; vous courez fort à l'aise faire le tour de mon petit circuit, un mur dont les briques ne vous retiennent point mais lui-même qui se refuse à garder ou entraver une salle, étayer une maison, servir d'appui à quelque exécution par fusillade, rassurer; nous ne courrons plus très longtemps autour, vivant : donc il en faut user dès maintenant à l'excès, courez. Le climat du pays, l'architecture des indigènes, les aérolithes que je rencontre fréquemment, les hautes montagnes (par les nuits sans lune on ne parvient jamais à les distinguer de la mer ni de la plaine), les autres aspects de cette terre dont je vous entretiendrai — ça vaut le coup — et mes amis, peu soucieux de l'existence ou de la fin de ma gravité, de la froi-

deur de mes résolutions, réduisent agréablement à leurs anciennes limites mes causes d'ennuis.

Afin de n'être plus les prisonniers de nos manches, comme les natifs vont nus nous allons dévêtus (ne grondez pas : « sans cesse vos artifices graphiques d'enfant gâté »; enfant gâté : jusqu'à tout de suite je n'ai jamais bronché devant cette union et à ce moment précis elle m'apparaît singulièrement pourvue de valeur d'obstacle; assez, le silence est de rigueur; voilà que j'y songe pourtant : si « fait » vient séparer « est » et « de » quelle phrase d'une extrême résonance ne se crée-t-elle pas ? : « le silence est fait de rigueur »). Nous n'avons pas de vêtements autour du corps. Les commissures de mes lèvres sont les moins ridées de tous les coins de ma peau. Le vent chaud qui souffle de la mer, tout le long de l'étroite bande de sable jaune étalée en face du village, ne nous ébranle pas. On dit : la mer, comme d'un homme on dit : un homme; les paysans de son rivage disent aussi : la mer, comme ils appellent un homme par son prénom. Le vent fort chaud empêche presque tous les habitants de s'aventurer sur la plage; pour cela, peut-être, nous sommes à peu près les seuls à reconnaître l'aspect de l'eau.

A certains jours de l'année, la mer se divise par une cassure sans netteté en deux blocs d'un gris-bleu dont le plan par endroit est à peine soulevé. Derrière la ligne de ses masses inégales, semble s'être formé de leur cassure un astre gris sale, on dirait d'un carré. Cependant, sur les bords, nous rencontrons des cailloux noirs, lisses, veinés de blanc, des morceaux de pierre siliceuse, grands ainsi qu'une main, affectant l'apparence d'une tête de poisson rappelée encore par l'impression de lignes onduleuses sur leur face. Le vent, par l'effet de certaines substances transportées, colore si bizarrement l'air en brun coupé de stries feuille de tabac séché que les yeux, malgré l'accou-

RÉALITÉ DU LANGAGE

Les apparences qui nous affectent ne sont pas si solides qu'elles ne le cèdent parfois à quelque mot bien choisi. Il arrive alors que s'évapore l'évidence même et dans le vide très pur qu'elle a laissé, le langage que rien ne vient plus contrarier, s'installe et nous force. Ainsi ce paysan qui convoitait tel perroquet posé sur son toit et l'allait saisir, la bête parle et l'homme s'excuse : Pardonnez-moi, dit-il, je vous prenais pour un oiseau.

tumance, apeurés cherchent un abri clos; au prix d'efforts, nos pieds s'arrachent au sable, la marée vient de l'amollir, et nous gagnons la ferme. Nous mesurons combien fort nous tenons à l'apaisement de nos yeux, à notre regret d'abandonner la rive qui, d'ordinaire emplie de solitude, offre une animation légère et de qualité. Il y a des troupes nombreuses de petits singes au visage noir, au pelage d'un vert tendre; balancés aux branches des arbres qu'ils ont apportés des forêts de l'intérieur ils se confondent presque avec le feuillage. Il y a le vent et ses deux femmes; les bushmen disent — et il nous faut bien convenir de la vérité de leurs paroles — que le vent aujourd'hui est redevenu, comme autrefois, un homme. Hier et les autres jours, il était un être à plumes et il volait car il ne pouvait plus marcher; en effet, il volait et il habitait dans la montagne; aussi il volait. Aujourd'hui, il est un homme; c'est pour cela que, campé sur les bords de la mer, il roule une balle, il la tire parce qu'il sent qu'il est un homme. Hier et les autres jours, il était un être à plumes et il volait car il ne pouvait plus marcher; en effet, il volait et il habitait dans la montagne; il en sortait, il volait, il retournait chez lui; il y venait pour dormir, il s'éveillait de bonne heure et en sortait; il volait loin; à nouveau il volait loin; il retournait à nouveau dans sa maison parce qu'il sentait qu'il avait à chercher de la nourriture; il mangeait encore, encore, encore; il retournait dans sa maison; à nouveau, il y venait pour dormir. Aujourd'hui, il est un homme, comme autrefois. Ses deux femmes campées avec lui ont ce charme robuste et ramassé, cette grâce évidente des femmes de la période lacustre qui n'a jamais laissé de correspondre à la forme de notre désir. Les plus âgés de nous, ils ne peuvent plus faire l'amour, néanmoins leur ventre se contracte et leur gorge, quand la marche de ces femmes amène à portée de nos gestes la peau basa-

née de leurs bras et le bondissement de leur chair plaisante hors d'une ceinture à rangs multiples.

Dans l'atmosphère obscure de la ferme mal éclairée par la lumière du jour, nos vêtements retrouvent des places anciennes autour de tables de bois sombre; sur lesquelles ils s'appliquent à calligraphier à de nombreux exemplaires une lettre anonyme insultante au point de commencer ainsi : « Marcel Pachéco rien n'est perdu perdre n'est rien une pierre aux chevilles une pierre aux poignets dans une rivière dont le fond ne se creusera point plus avant ». Vraiment, c'est là une lettre semée de chausse-trapes. Ces écrits, adressés à des gens en vue, sont affranchis au moyen d'un timbre émis par le gouvernement de la République française à l'effigie équestre de Sainte Jeanne d'Arc; ces timbres sont pourvus à leur partie inférieure d'une bandelette portant : « La vache qui rit » et qui tend à préciser la raison la plus certaine que l'on a de glorifier l'héroïne nationale.

Dans cet entourage, une fois mis en bonne voie d'achèvement ce travail anonyme à quoi nous attribuons — bien connue et grossière, notre naïveté — une valeur essentielle, je m'occupe à me ressouvenir d'une aventure qui m'arriva pendant la guerre.

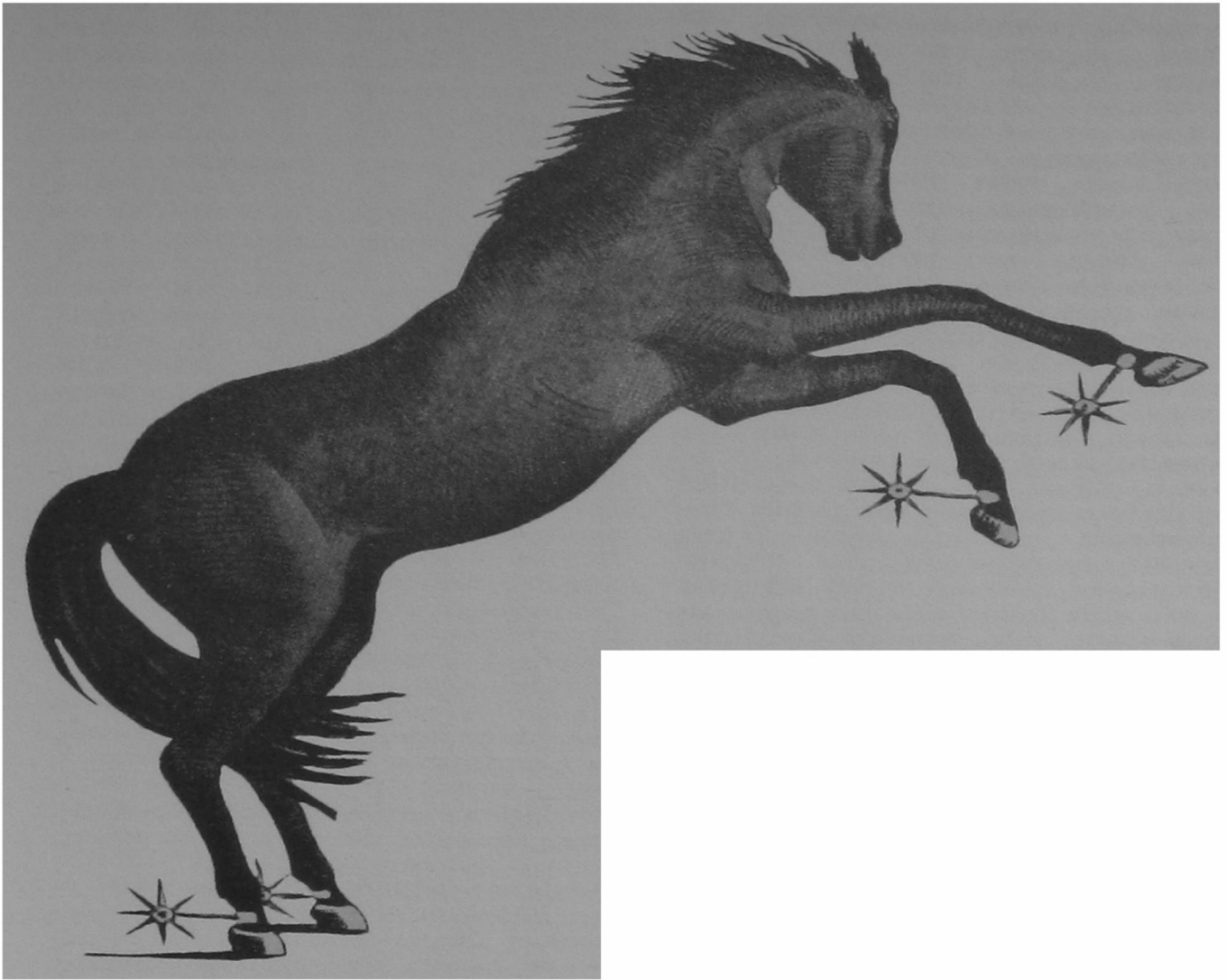
Celles de nos troupes dont le rayon d'opération s'étendait sur la France, ayant conquis une ville de ce pays y entrèrent et nous les suivîmes. Nous traversâmes le faubourg du Nord saccagé par notre artillerie grâce à un bombardement systématique prolongé au cours des semaines précédentes; nous défilions avec peine dans la rue profondément creusée d'entonnoirs et jonchée de débris pilonnés; par contre, nous n'avions pas à prêter cette attention comme involontaire et vraiment agacée que l'on accorde au facile décor des agglomérations démolies par l'effet de l'un ou l'autre effondrement catastrophique, au crucifix et aux vêtements demeurés suspendus à la seule cloison tendue

de papier peint qui se dressât encore, à la vierge tout au plus camuse et aperçue — à la lucarne creusée par un projectile — de guingois sur un amoncellement de gravats, aux murailles prenant ces poses si attendues de jeteuses d'anathèmes; en effet, aux deux côtés de l'avenue dans laquelle nos régiments s'avançaient, les façades n'apparaissaient pas matériellement avoir souffert de la force explosive de nos obus et de nos torpilles : seules, les vitres étaient brisées mais si soigneusement que pas un éclat n'en restait stalactite ou stalagmite maintenue par le mastic des jointures et, les rideaux bien tirés, les stores descendus, on ne s'apercevait plus de leur absence; c'est en quelque sorte l'expression d'une inquiétude sur ces façades qui renseignait qu'à leur abri les étages s'étaient écroulés : par un de ces retours — qui sont bien une des choses les plus navrantes —, la tension de l'effort, née de l'extrême dignité (s'il est permis de prêter à de simples devantures tel sentiment en général consenti au seul règne animal) qui les poussait, afin d'échapper à la compassion ou à l'aumône, à dissimuler le désastre survenu à tout l'édifice, renseignait sur l'étendue presque irréparable de ce désastre d'une façon tellement suffisante qu'il ne fallait point profiter de l'ouverture ménagée dans l'alignement par le raccord des rues affluentes pour laisser les yeux s'en rendre compte à leur manière.

Nous avons tué beaucoup de monde; car, si l'on rencontrait peu de cadavres, il s'élevait de partout une presque insupportable odeur de putréfaction et les survivants étaient rares dans ce faubourg qui, suivant les dires de nos émissaires, était extrêmement peuplé avant que les hostilités ne commençassent; emplis de crainte, ils embrassaient les genoux de nos soldats pour que la vie leur fût laissée et, une fois rassurés, immobiles au bord des trottoirs, il semblait que leur attitude exprimât une singulière sorte de fuite

sans mouvement. Une réputation de sauvagerie, de cruauté, acquise à notre nation par une savante campagne de presse nous précédait et ils savaient nos habitudes guerrières apparentées à celles des Huns, barbares aux dévastations de qui les manuels classiques decernent une place de choix; elles se compliquaient, par ailleurs, d'une espèce de morbidesse scientifique dont témoignaient un système établi sur l'idée de violence par un philosophe colloqué — après avoir écrit une lettre irrévérencieuse pour la situation morale du Vieux Monde — et mort fou, et les idées d'un médecin de race juive mais de culture germanique qui retrouvait une activité sexuelle à l'aube de tous les agissements, même et surtout de ceux des petits enfants, ces pauvres petits à qui nous coupions les mains habiles sans doute à d'assez obscures pollutions.

La partie de la ville indépendante du faubourg du Nord, la plus considérable, n'avait que peu souffert de la préparation de notre attaque, située qu'elle était légèrement en retrait et abritée par les énormes crassiers des houillères qui sont les collines artificielles de cette région aux industries nombreuses. Dès que nous eûmes atteint cette zone, l'officier d'ordinaire nous remit, à mon compagnon d'armes le jeune lieutenant Edwin von Grünigen et à moi, un billet de logement qui nous donnait accès à la demeure d'une vieille fille morte depuis quelques jours et pour qui les difficultés du moment n'avaient point permis que l'on organisât un enterrement ni même que l'on assemblât un cercueil; son voisinage n'amenait guère de désagrément vu l'extrême maigreur de son cadavre et le froid qui régnait très vif pour la saison; l'habitation, de son côté, ne se révélait ni confortable ni plaisante, la vieille fille ne s'étant pas résignée à délaisser les usages ménagers peu perfectionnés en honneur pendant sa jeunesse. Vraiment, pour nous il ne pouvait y avoir de repos pen-



dant notre séjour sous ce toit. Tout aussi dans la maison exprimait ce désir inquiet des façades que nous avions longées en y venant, de parvenir à dissimuler une disparition, sans doute ici celle de la vie de la propriétaire dont la dépouille elle-même, par la prolongation de sa présence au delà des limites de la vie, participait en quelque sorte à cette retenue qui n'était pas pour nous mettre à l'aise. Nous ne décidions pas de nous coucher; enfin, nous sortîmes dans la nuit : les hasards des combats et de notre progression précipitée de vainqueurs nous avaient depuis longtemps refusé tout contact charnel et voici qu'auprès de la vieille, c'était la

première femme française que nous apercevions étendue sur un lit, nous venions de ressentir plus sûrement que jamais combien cette abstinence nous était lourde; certainement, il ne s'agissait pas chez nous de cette propension que les observateurs ont qualifiée d'un nom fort sommaire et qui ne fatiguera personne : nécrophilie, ni d'une attitude à bon compte perverse de jeunes gens épris d'apparences à la mode; mais c'était la première fois que nous frôlions, offerte pour ainsi dire sur une couche, une de ces Françaises dont la réputation amoureuse est loin de rester à faire et si elle eût été vivante ou jeune nous n'eussions pas souffert de nous éloigner de la promesse qu'elle eût constituée pour nous.

Deux Français, officiers non renvoyés à l'arrière avec les autres prisonniers parce qu'ils pouvaient apporter à notre général des précisions répétées sur les dispositions de leur armée, fournirent à notre quête son élément de réussite (ce fut, je pense, à leur insu ou quelque'imprécise volonté d'expérimentation les poussant). Assis au bord d'un trottoir, ils devisaient, ne semblant pas se rendre compte

de notre présence attentive; l'un d'eux, naguère en garnison ici-même, faisait partager à son camarade le déplaisir qu'il ressentait de ne pouvoir — à cause de son manque d'argent — passer la nuit avec deux jeunes femmes, des courtisanes qu'il connaissait pour avoir associé leurs corps vraiment beaux aux joies qu'il avait goûtées lors de sa promotion à un grade supérieur ou lors de l'obtention d'une croix; elles habitaient tout près, mais il ne fallait pas se laisser aller à l'espoir d'être accueilli par elles, chez qui l'amour du gain nuisait à la puissance attendrissante des souvenirs, et ce soir il n'était pas douteux qu'elles l'employassent avec de riches envahisseurs de la même façon qu'elles employaient les soirées d'avant en compagnie des officiers et des gros industriels du pays. Au demeurant, elles étaient des femmes distinguées, intelligentes et jolies, et ce qui plus est parisiennes : elles avaient choisi comme résidence cette ville où elles ne se trouvaient pas âprement concurrencées et ainsi pouvaient se départir de la rigueur d'attitude nécessaire dans une capitale; se montrer naturelles plaisait fort à leur indolence (cette explication est la mienne et me semble préférable à celle des officiers français qui inclinaient à penser que le charme de cette ville où l'on jouissait des agréments de la campagne, ou encore la volonté d'être les premières, fût-ce dans une cité moins considérable que celle de leur enfance, avaient amené les demi-mondaines à s'installer ici).

Il nous fallut déloger de la demeure des jeunes femmes un

feldwebel de notre bataillon connu pour être débrouillard et entreprenant à l'excès; nous le chassâmes avec des bourrades, poussant de grands éclats de rire, en un mot nous conduisant en vrais soudards; la figure impassible, il ne résistait pas et une fois dehors et qu'il eut réparé le débraillé de sa tenue, ses yeux s'éclairèrent d'une brève gaité comme il arrive aux personnes flegmatiques si elles aperçoivent sur le visage de quelqu'un ou sur quelque chose une lueur touchante pour elles. Lui disparu, nous retrouvâmes les bonnes manières qui nous étaient habituelles, ce qui, s'ajoutant à notre grade d'officier, disposa favorablement l'esprit des courtisanes à notre égard. Elles nous confièrent le trouble que leur avaient apporté les désirs de notre impatient subordonné, qu'elles se sentaient peu à peu amenées à lui céder, si grande était la crainte qu'inspiraient les soldats allemands, et qu'il était grand temps que nous intervenissions; dès lors, la perspective de s'abandonner à nous, qu'en dehors de cette circonstance elles n'eussent pas envisagée de gaité de cœur, leur apparaissait comme une sorte de récompense logiquement décernée à des protecteurs opportuns et, à la lumière de ce qu'il leur eût coûté de la passer avec notre compatriote, la nuit qui s'annonçait promettait d'être agréable. Nous parlâmes peu; le français pourtant nous était familier et la voix de nos amies avait cette raucité légère qui me séduit toujours, s'accordant mal avec la facilité du rire; nous nous regardions : la préférée du lieutenant von Grünigen était une grande blonde, ma préférée était brune et de taille moyenne; nous sûmes que ce contraste servait d'enjolivement à une réputation de saphisme qu'elles avaient aux yeux des citadins alors que des motifs d'intérêt et d'affection concouraient seuls à la cohabitation de ces deux personnes issues de familles considérables et alliées. Nous délaissâmes tôt le salon, dans notre hâte d'une réunion plus

PUISSANCE DU LANGAGE

Si l'on parvenait à supprimer dans l'espèce humaine les substantifs : allemand, français, anglais, fasciste, communiste, etc. — soudain, quelles étranges conséquences.

complète et nos compagnes joignirent à une maîtrise accomplie de l'amour physique une délicatesse pleine d'arrière-pensées amicales qui évoquait pour nous l'ingénuité de nos sœurs.

Dans la matinée du lendemain, sans qu'elle procédât de causes discernables, une violente colère s'empara d'Edwin von Grünigen; elle fut d'un coup à son extrême point d'exaspération, elle ne l'atteignit pas en quelques bonds interrompus de courtes hésitations comme il arrive presque toujours dans les accès d'emportement; plié au ventre, la tête braquée sur les deux femmes, mon compagnon les abreuvait d'insultes et paraissait n'exister que pour elles, pour les injurier. L'office, dans lequel nous étions descendus, s'ouvrait largement sur une serre bâtie en appentis, de la profondeur de la maison; les vitres tamisaient et diffusaient la lumière jaune d'un soleil d'hiver assez fort pour dévorer le contour des objets et des personnages : la forme et l'existence de ceux-ci ne se percevaient qu'à travers une sorte de malaise qui naissait de l'effort nécessaire pour les distinguer; l'odeur aromatique de moisi particulière aux vignes et aux géraniums fraîchement arrosés, dont la tiédeur du soleil chauffe les feuilles mouillées et le terreau, renforçait la sensation de haut-le-cœur éprouvée à vivre ces moments comme factices dans lesquels les éclats de voix du lieutenant, saccadés comme les affirmations d'un délire, ne parvenaient pas à introduire un élément de réalité reconfortante. Immobiles dans le champ visuel et verbal de leur insulteur, les jeunes femmes n'avaient plus de voix, plus de poids, et leur faiblesse ne se pouvait mieux rendre que par l'impression qu'elles produisaient de ne pas se tenir les pieds sur le sol mais d'être flottantes à quelques lignes du parquet; à qui m'eût regardé, j'eusse sans doute offert le spectacle qu'elles me présentaient et je les imaginais facilement atteintes de l'abaissement physique que j'éprou-

vais, indifférentes à tout ce qui se passait hors de là. Quelque souhaitable que soit l'exaltation intérieure qu'une fureur égale à celle de mon compagnon peut occasionner, je ne me sentais point capable de la désirer et l'idée d'intervenir pour la calmer ne me vint pas; impuissant à soutenir plus longtemps le train dont allaient les choses, je fis le geste de saisir ma canne que je portais sous le bras; celle des courtisanes que j'avais préférée s'élança aussitôt contre moi, soit qu'elle se fût méprise sur la portée de mon intervention, soit qu'elle se fût aperçue de ce que moi je n'ai pas discerné, c'est-à-dire que je me disposais à porter un coup de mon arme à l'un des personnages réunis dans l'office; le regard qu'elle fixait dans le mien avait cette expression de commandement volontaire et sûr de lui que l'on retrouve dans celui que jette un enfant si l'on croit devoir lui notifier une interdiction. Son regard et la sensation que j'avais de ses doigts crispant mes épaules déchirèrent l'atmosphère dans laquelle venaient de s'écouler quelques secondes de mon existence; j'entendais avec toute leur valeur chacun des mots que von Grünigen n'arrêtait pas de hurler, je pouvais aller — tant mon esprit se retrouvait libre — jusqu'à leur comparer des synonymes ou des traductions étrangères que je piquais sans peine ça et là dans ma mémoire; j'accueillais comme des connaissances peu estimées les sentiments de dignité offusquée, de dégoût mondain qui marquaient le visage de la femme demeurée face à face avec Edwin; il me fallait recouvrer la liberté de mes mouvements : puisque je ne pouvais ou ne voulais encore parler, de ma canne j'essayai d'écarter celle qui me retenait mais je heurtai le buste de quelque homme célèbre : l'effigie se brisa sur le sol.

Von Grünigen se tut, nous sortîmes. Les deux officiers français dont les réflexions nous avaient guidés et notre feldwebel étaient en conversation, le dos à un arbre,

sur une place voisine et ne prêtèrent aucune attention à notre départ.

Lorsqu'il m'arrive de me ressouvenir de ces événements, j'éprouve le goût de bonheur pâteux que l'on sent à se réveiller d'une sieste sur d'heureuses expectatives : c'est à ce point qu'en est restée une aventure dont la portée apparaît mal car les quelques mots qui suffiraient à réduire sa complexité me font toujours défaut.

(1932)

LE PONT AUX ANES

A

Le bonheur dans l'esclavage fait de nos jours figure d'idée neuve.

Jean Paulhan. Du Bonheur dans l'esclavage. (1954)

B

Catalogue des idées chic. Comme faisant pendant au « Dictionnaire des Idées reçues », aux dogmes de Joseph Prudhomme :

Défense de l'esclavage.

Défense de la Saint-Barthélemy.

Etc.

Gustave Flaubert. Dictionnaire des Idées reçues. (1911)

C

Pour banal que soit un lieu commun, il peut toujours avoir été inventé par qui le prononce : il s'accompagne même, en ce cas, d'un vif sentiment de nouveauté. Qui ne se voit humilié, parcourant le Dictionnaire des idées reçues ou tout autre recueil de clichés, d'y retrouver telle « pensée » (et le mot déjà en dit long) qu'il croyait avoir inventée; telle phrase qu'il disait jusque-là fort innocemment ?

Jean Paulhan. Les Fleurs de Tarbes. (1941)

REFUS DE DISCUTER

L'existence est faite, entre autres possibilités, des rencontres et des fréquentations auxquelles on se prête. Il ne s'agit pas d'être aimable. Aragon, sans doute, n'est pas reçu chez Claudel : il se réserve pour l'oraison funèbre. Mais ce genre d'hostilités publiques a trop ouvertement l'apparence de nécessité professionnelle. Il est bon de généraliser les ruptures avec plus de rigueur. Les sottises dont un individu s'abstient ne suffisent naturellement pas à lui donner du mérite. Son accord idéologique même n'est pas assez. L'agrément de sa vie privée est un critère décisif.

Le jugement reste évidemment révocable à toute baisse d'intérêt que les circonstances peuvent révéler dans le comportement du sujet. Il faut alors s'en défaire et, autant que possible, ne plus s'en souvenir. Le mot de Mohamed Dahou, disant à propos des métagraphies d'un lettriste révoqué « ce ne sont plus des métagraphies, puisque c'est un exclu », n'a rien d'arbitraire : il n'est pas croyable que le comportement d'un homme dont la pensée est sûre, soit douteux.

Une telle sélection, aussi sévère qu'elle paraisse, n'est qu'un des aspects d'un problème plus complexe, dont on peut reconnaître l'exposé dans ces lignes de Trotsky : « C'est dans les questions de la vie quotidienne qu'on aperçoit le plus nettement à quel degré chaque homme individuellement est le produit de la situation et non le créateur de celle-ci. La vie, c'est-à-dire les conditions et l'organisation de la vie, se forme dans une plus forte mesure encore que l'économie à l'insu de l'homme. La création consciente dans le domaine de la vie quotidienne occupe une place réduite dans l'histoire de l'humanité ». Ce bilan n'est pas immuable.

Michèle BERNSTEIN

DESCRIPTION RAISONNÉE DE PARIS

(Itinéraire pour une nouvelle agence de voyages)

Le centre de Paris est la région de la Contrescarpe, de forme ovale, dont on peut suivre le pourtour en trois heures de marche environ. Sa partie nord est constituée par la Montagne-Geneviève; le terrain descend en pente douce vers le sud. Les habitants sont très pauvres, et généralement d'origine nord-africaine. C'est là que se rencontrent les émissaires de diverses puissances mal connues.

A une heure de marche vers le sud, on parvient à la Butte-aux-Cailles, d'un climat doux et tempéré. Les habitants sont très pauvres, mais la disposition des rues tend à la somptuosité d'un labyrinthe.

A quarante-cinq minutes de marche en direction de l'ouest, on trouve fréquemment, de 19 heures 30 à 8 heures, un square dépeuplé, d'une topographie surprenante, communément nommé « square des Missions Étrangères ».

A trente minutes de marche vers le nord-est, plusieurs passages parallèles, qui ne mènent nulle part, délimitent une petite agglomération chinoise. Les habitants sont très pauvres. Ils préparent des mets compliqués, peu nutritifs et fortement épicés.

Au nord-ouest, à une journée de marche, s'étend le désert de Retz, d'un abord extrêmement difficile, peuplé de rares indigènes sauvages et tard venus. Dans cette contrée peu sûre, la légèreté n'est pas de mise. Au cœur du désert de Retz on découvre les célèbres « fabriques », le chef-d'œuvre architectural du dix-huitième siècle, arbitrairement édifiées parmi la luxuriante végétation ambiante, à seules fins de jeux spontanément psychogéographiques.

A cinquante minutes de marche au nord de la Contrescarpe, après avoir traversé une île pratiquement déserte, appelée depuis très longtemps « île Louis », on rencontre un bar isolé, lieu de réunion constant des Polonais. Ils sont très pauvres. De sorte qu'on y trouve une vodka excellente pour un prix modique.

En poursuivant la route vers le nord, à deux heures de marche, on arrive au lieudit « Aubervilliers », plaine coupée de canaux inutilisables. Le climat y est froid, les chutes de neige fréquentes. Le jeu de la grenouille s'y pratique. Les habitants, très pauvres, parlent naturellement l'espagnol. Ils attendent la révolution. Ils jouent de la guitare et ils chantent.

Tels sont les intérêts de la dérive bien menée.

Jacques FILLON

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Gilbert Senecaut : La Grande Muraille	Couverture
La Page blanche	11
Jane Graverol : Circé	24
Lettre ouverte aux psychanalystes	31
Jane Graverol : La Prise du pouvoir	35
L'Exécution capitale	Couverture

COUP D'ŒIL SUR LE MONDE

Il est humainement triste, tout comme le contraire, que les écritures de Monsieur Goethe soient assez goethéennes. C'est naturel.



Je m'excuse pour l'état des objets ferrugineux, sauf pour le petit coquillage égare et le petit morceau de roc. Les caresses ferventes ont terni l'éclat des cristaux.



Le bien-faire à éplucher l'oignon émeut jusques aux chaudes larmes, en musique pure, sans violence.



L'association de marchande cruauté appelée « marché mondial du tableau » sera florissante ou ne sera pas, selon que l'industrie destructive et meurtrière étale un état prospère ou périclise.

La manifestation de joie « tout-amour » ou de certain déplaisir, devant l'objet peint qu'on appelle tableau, est effacée, les facultés de l'individu prises en respectueuse considération, naturellement, depuis la chute de la maison civile

du maître, amateur possible de quelque noble peinture :

Parfaitement abruti par l'attention soutenue du volant, ses ailes de géant l'empêchent de penser dans le sens de la pensée sublime.



La bombe H coûte très cher, mais on la donnera.

Gérard VAN BRUAENE

LES LÈVRES NUES

Revue trimestrielle
N° 7 — Décembre 1955

EDITEUR RESPONSABLE :
Marcel Mariën,
28, rue du Pépin, Bruxelles.

ADMINISTRATION :
Jane Graverol,
35, rue Joseph II, Bruxelles
C.C.P. n° 3645.35.

DEPOSITAIRE
POUR LA FRANCE :
Le Soleil dans la Tête,
10, rue de Vaugirard, Paris 6°.
C.C.P. Paris 9758-73.

PRIX : 30 francs belges.
210 francs français.

ABONNEMENT (4 numéros) :
100 francs belges.
700 francs français.

IMPRIME EN BELGIQUE

ET ALLONS-Y GAIEMENT BOUCHONS

8

LES FISSURES DE L'HISTOIRE

SPLENDEURS ET MISÈRES

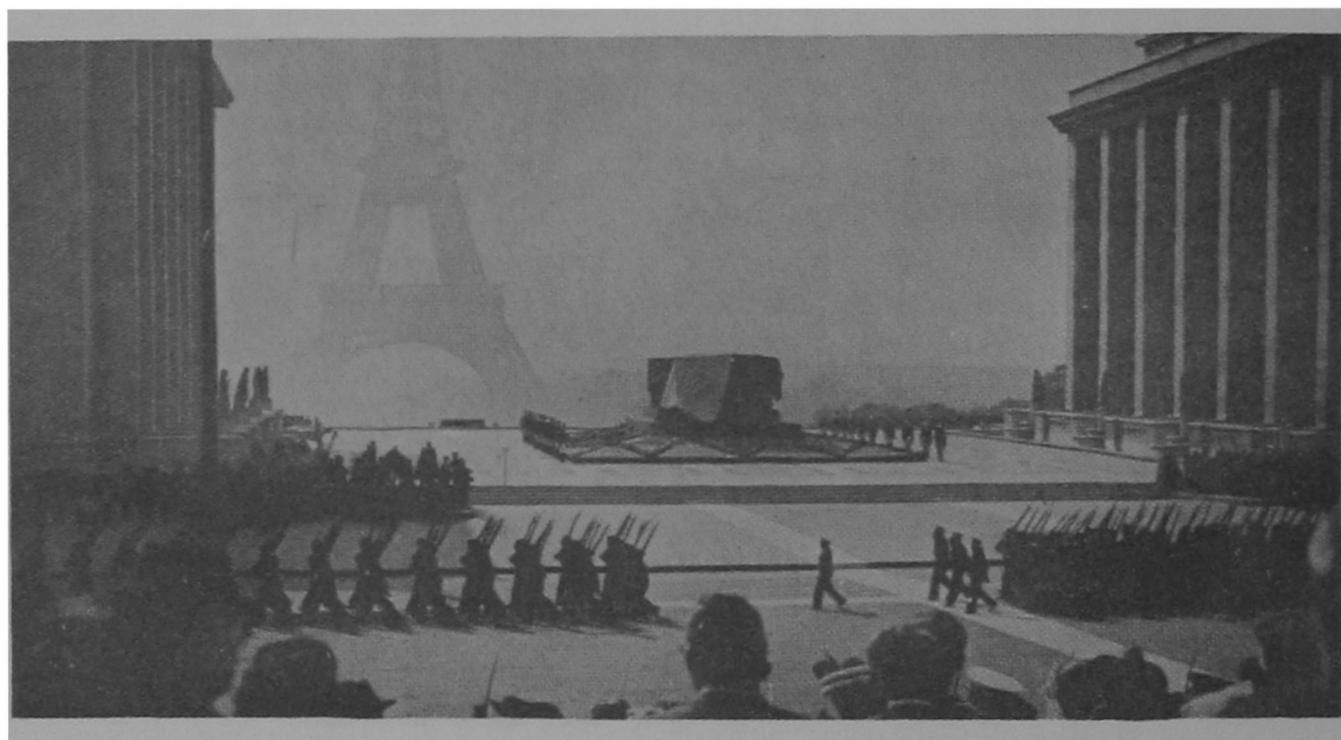
I. - L'ATTENTAT

Il nous faut de l'argent. Nous l'irons prendre où il se trouve. Nous n'aimons le travail ni l'incertitude. Nous ne sommes laborieux ni joueurs. Nous achèterons des pistolets et des masques de soie fine. Un bas de femme fera l'affaire. Nous irons au bois combiner la chose; au café, étudier l'indicateur des chemins de fer. Nous prendrons ce beau train de nuit. Il est plein de riches qui dorment. Nous savons qu'à tel point de sa route il doit ralentir son allure. Nous mettrons là nos amis avec la voiture qu'ils auront volée. Nous attendrons Tu quitteras ta place à l'heure marquée par les autres circonstances. Je me tiendrai dans le passage, huit coups dans chaque main. Tu feras brusquement la lumière. Tu feras brusquement la grande entrée qui bloque les cœurs et les membres. Il ne faudra tuer que les courageux...

— Il y a bien des calculs et des risques dans cette affaire. Il y a des misérables qui n'abandonnent aux camarades que des portefeuilles fallacieux. On n'a pas le temps de compter. Il y a aussi les roues épouvantables du train que l'on fuit. Il y a les battues dans la campagne, et les fils où l'on se prend dans les ténèbres. Au petit jour, il y a une cigarette qui tombe morte des lèvres, et un homme comme tous les autres, dont le doigt pèse déjà sur un crochet de sonnette...

PAUL VALÉRY (La Nouvelle Revue Française, Janvier 1928)

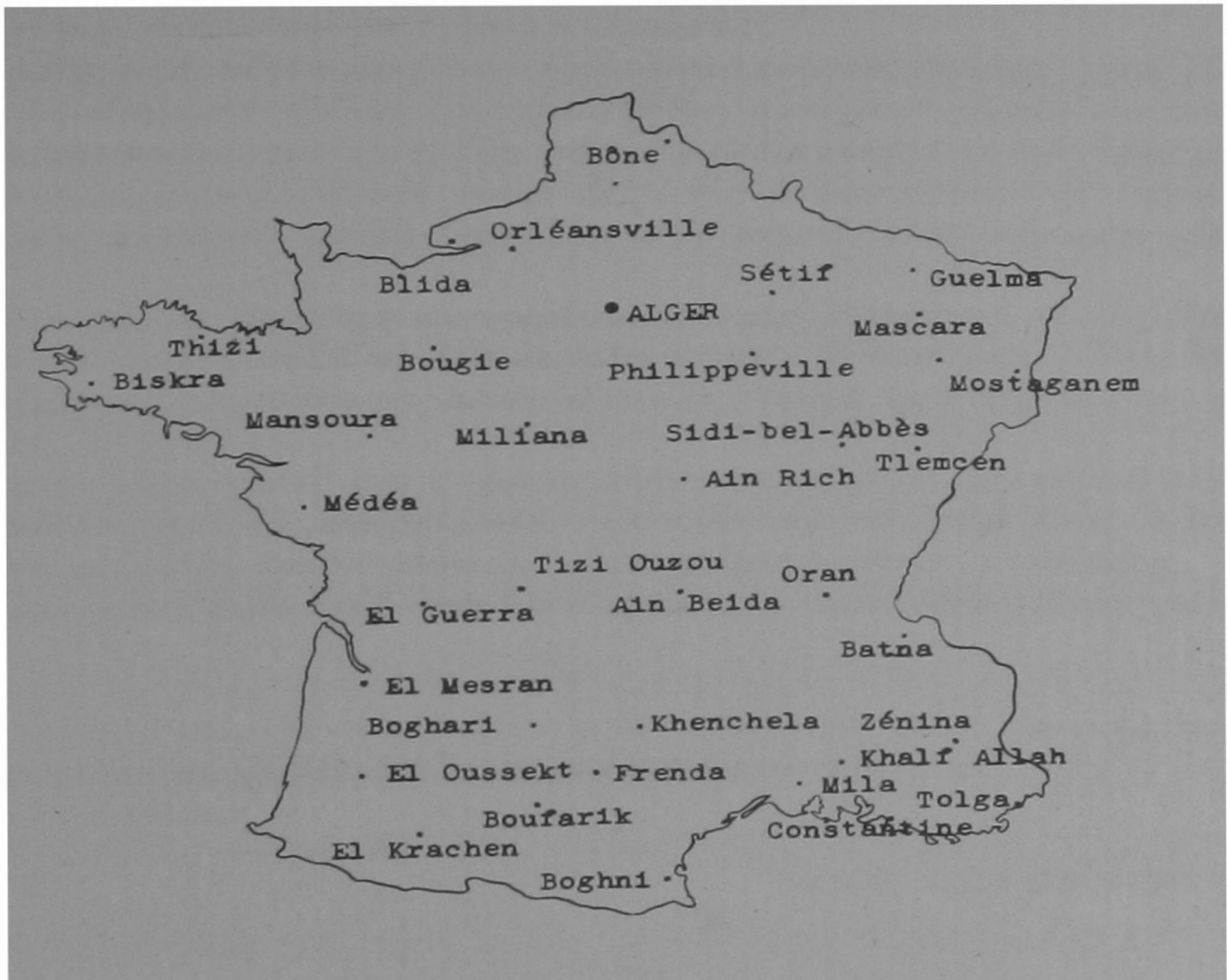
II. - L'EXÉCUTION CAPITALE



FUNÉRAILLES DE PAUL VALÉRY (Juillet 1945)

DES COURTISANES

LES LÈVRES NUES



SOMMAIRE

MINOU DROUET. La Messagère.

FRANÇOIS MAURIAC. La Glace sans tain.

GILBERT BECAUD. Un Pas en avant, deux en arrière.

Maréchal JUIN, de l'Académie française. Le Prolétaire démaquillé.

ARAGON et ANDRE BRETON. Mode d'emploi du détournement.

GAËTAN PICON. Supplément au voyage de Courteville.

ALBERT SCHWEITZER. La Préhistoire des Loisirs.

LE CORBUSIER. Les Grands Travaux (I).

CECIL SAINT-LAURENT. Mot à mot.

LA CANNE BLANCHE

Certains s'inquiètent, nous interrogent, voudraient savoir. Quelles sont, en fin de compte, nos « tendances », nos intentions ? A quoi voulons-nous en venir ?

Or il ne semble pas que nous ayons voulu agir par surprise. Dans notre premier numéro, on pouvait lire, entre autres :

Pour peu que l'on y réfléchisse, ce qu'on attend de certains d'entre nous est bien fait pour étonner.

La négligence et la paresse humaine se retiennent mal d'intervenir et d'exiger qu'on leur fournisse quelque raison de vivre, quelques moyens, quelque fin assez satisfaisant's pour épargner à l'homme une inquiétude trop difficile à supporter et capable si l'on n'y prenait garde de le précipiter inopinément dans la mort.

Que l'on ne se propose ni explication de l'homme et de l'univers, ni construction d'une métaphysique, d'une psychologie et d'une éthique, ni code, ni mots d'ordre, voilà qui étonne et qui scandalise.

D'autant plus qu'il faut bien constater que ce refus n'implique nullement le mépris de ces valeurs et que l'on admet volontiers qu'elles interviennent par ailleurs avec avantage.

Il arrive que l'on soit confondu par la modestie d'un pareil dessein.

Ainsi, peut-être, il ne suffit pas toujours que l'on précise. Il faut parfois se répéter, insister, souligner.

Aider le lecteur.

LES LÈVRES NUES

L'HUMOUR CHEZ LES ASTRES

Comme je l'ai déjà si souvent dit ailleurs, les astres *ac'ue'lement* NE PERMETTENT PAS QU'UNE GUERRE MONDIALE ECLATE.

P. Edouard : Conclusions aux « Prophéties de Michel Nostradamus ». Paris, Les Belles éditions, février 1939.

MODE D'EMPLOI du DÉTOURNEMENT

Tous les esprits un peu avertis de notre temps s'accordent sur cette évidence qu'il est devenu impossible à l'art de se soutenir comme activité supérieure, ou même comme activité de compensation à laquelle on puisse honorablement s'adonner. La cause de ce dépérissement est visiblement l'apparition de forces productives qui nécessitent d'autres rapports de production et une nouvelle pratique de la vie. Dans la phase de guerre civile où nous nous trouvons engagés, et en liaison étroite avec l'orientation que nous découvrirons pour certaines activités supérieures à venir, nous pouvons considérer que tous les moyens d'expression connus vont confluer dans un mouvement général de propagande qui doit embrasser tous les aspects, en perpétuelle interaction, de la réalité sociale.

Sur les formes et la nature même d'une propagande éducative, plusieurs opinions s'affrontent, généralement inspirées par les diverses politiques réformistes actuellement en vogue. Qu'il nous suffise de déclarer que, pour nous, sur le plan culturel comme sur le plan strictement politique, les prémisses de la révolution ne sont pas seulement mûres, elles ont commencé à pourrir. Non seulement le retour en arrière, mais la poursuite des objectifs culturels « actuels », parce qu'ils dépendent en réalité des formations idéologiques d'une société passée qui a prolongé son agonie jusqu'à ce jour, ne peuvent avoir d'efficacité que réactionnaire. L'innovation extrémiste a seule une justification historique.

Dans son ensemble, l'héritage littéraire et artistique de l'humanité doit être utilisé à des fins

de propagande partisane. Il s'agit, bien entendu, de passer au-delà de toute idée de scandale. La négation de la conception bourgeoise du génie et de l'art ayant largement fait son temps, les moustaches de la Joconde ne présentent aucun caractère plus intéressant que la première version de cette peinture. Il faut maintenant suivre ce processus jusqu'à la négation de la négation. Bertolt Brecht révélant, dans une interview accordée récemment à l'hebdomadaire « France-Observateur », qu'il opérerait des coupures dans les classiques du théâtre pour en rendre la représentation plus heureusement éducative, est bien plus proche que Duchamp de la conséquence révolutionnaire que nous réclamons. Encore faut-il noter que, dans le cas de Brecht, ces utiles interventions sont tenues dans d'étroites limites par un respect malvenu de la culture, telle que la définit la classe dominante : ce même respect, enseigné dans les écoles primaires de la bourgeoisie et dans les journaux des partis ouvriers, qui conduit les municipalités les plus rouges de la banlieue parisienne à réclamer toujours « Le Cid » aux tournées du T. N. P., de préférence à « Mère Courage ».

A vrai dire, il faut en finir avec toute notion de propriété personnelle en cette matière. Le surgissement d'autres nécessités rend caduques les réalisations « géniales » précédentes. Elles deviennent des obstacles, de redoutables habitudes. La question n'est pas de savoir si nous sommes ou non portés à les aimer. Nous devons passer outre.

Tous les éléments, pris n'importe où, peuvent faire l'objet de rapprochements nouveaux. Les dé-

couvertes de la poésie moderne sur la structure analogique de l'image démontrent qu'entre deux éléments, d'origines aussi étrangères qu'il est possible, un rapport s'établit toujours. S'en tenir au cadre d'un arrangement personnel des mots ne relève que de la convention. L'interférence de deux mondes sentimentaux, la mise en présence de deux expressions indépendantes, dépassent leurs éléments primitifs pour donner une organisation synthétique d'une efficacité supérieure. Tout peut servir.

Il va de soi que l'on peut non seulement corriger une œuvre ou intégrer divers fragments d'œuvres périmées dans une nouvelle, mais encore changer le sens de ces fragments et truquer de toutes les manières que l'on jugera bonnes ce que les imbéciles s'obstinent à nommer des citations.

De tels procédés parodiques ont été souvent employés pour obtenir des effets comiques. Mais le comique met en scène une contradiction à un état donné, posé comme existant. En la circonstance, l'état de choses littéraire nous paraissant presque aussi étranger que l'âge du renne, la contradiction ne nous fait pas rire. Il faut donc concevoir un stade parodique-sérieux où l'accumulation d'éléments détournés, loin de vouloir susciter l'indignation ou le rire en se référant à la notion d'une œuvre originale, mais marquant au contraire notre indifférence pour un original vidé de sens et oublié, s'emploierait à rendre un certain sublime.

On sait que Lautréamont s'est avancé si loin dans cette voie qu'il se trouve encore partiellement incompris par ses admirateurs les plus affichés. Malgré l'évidence du procédé appliqué dans « Poésies », particulièrement sur la base de la morale de Pascal et Vauvenargues, au langage théorique — dans lequel Lautréamont

veut faire aboutir les raisonnements, par concentrations successives, à la seule maxime — on s'est étonné des révélations d'un nommé Viroux, voici trois ou quatre ans, qui empêchaient désormais les plus bornés de ne pas reconnaître dans « Les Chants de Maldoror » un vaste détournement, de Buffon et d'ouvrages d'histoire naturelle entre autres. Que les prosateurs du « Figaro », comme ce Viroux lui-même, aient pu y voir une occasion de diminuer Lautréamont, et que d'autres aient cru devoir le défendre en faisant l'éloge de son insolence, voilà qui ne témoigne que de la débilité intellectuelle de vieillards des deux camps, en lutte courtoise. Un mot d'ordre comme « le plagiat est nécessaire, le progrès l'implique » est encore aussi mal compris, et pour les mêmes raisons, que la phrase fameuse sur la poésie qui

IL
Y
A
DES
GENS
QUI ONT UN
AIR
DE
LIBERTÉ
SUR LES
LÈVRES
ET QUI NE SONT PAS
NÉCESSAIREMENT
DES
ASSASSINS
TENTEZ
DE
PRENDRE
L'
AIR

« doit être faite par tous ».

L'œuvre de Lautréamont — que son apparition extrêmement prématurée fait encore échapper en grande partie à une critique exacte — mise à part, les tendances au détournement que peut reconnaître une étude de l'expression contemporaine sont pour la plupart inconscientes ou occasionnelles; et, plus que dans la production esthétique finissante, c'est dans l'industrie publicitaire qu'il faudrait en chercher les plus beaux exemples.

On peut d'abord définir deux catégories principales pour tous les éléments détournés, et sans discerner si leur mise en présence s'accompagne ou non de corrections introduites dans les originaux. Ce sont les **détournements mineurs**, et les **détournements abusifs**.

Le détournement mineur est le détournement d'un élément qui n'a pas d'importance propre et qui tire donc tout son sens de la mise en présence qu'on lui fait subir. Ainsi des coupures de presse, une phrase neutre, la photographie d'un sujet quelconque.

Le détournement abusif, dit aussi détournement de proposition prémonitoire, est au contraire celui dont un élément significatif en soi fait l'objet; élément qui tirera du nouveau rapprochement une portée différente. Un slogan de Saint-Just, une séquence d'Eisenstein par exemple.

Les œuvres détournées d'une certaine envergure se trouveront donc le plus souvent constituées par une ou plusieurs séries de détournements abusifs-mineurs.

Plusieurs lois sur l'emploi du détournement se peuvent dès à présent établir.

C'est l'élément détourné le plus lointain qui concourt le plus vive-

ment à l'impression d'ensemble, et non les éléments qui déterminent directement la nature de cette impression. Ainsi dans une métagraphie relative à la guerre d'Espagne la phrase au sens le plus nettement révolutionnaire est cette réclame incomplète d'une marque de rouge à lèvres : « les jolies lèvres ont du rouge ». Dans une autre métagraphie (« Mort de J. H. ») cent vingt-cinq petites annonces sur la vente de débits de boissons traduisent un suicide plus visiblement que les articles de journaux qui le relatent.

Les déformations introduites dans les éléments détournés doivent tendre à se simplifier à l'extrême, la principale force d'un détournement étant fonction directe de sa reconnaissance, consciente ou trouble, par la mémoire. C'est bien connu. Notons seulement que si cette utilisation de la mémoire implique un choix du public préalable à l'usage du détournement, ceci n'est qu'un cas particulier d'une loi générale qui régit aussi bien le détournement que tout autre mode d'action sur le monde. L'idée d'expression dans l'absolu est morte, et il ne survit momentanément qu'une singerie de cette pratique, tant que nos autres ennemis survivent.

Le détournement est d'autant moins opérant qu'il s'approche d'une réplique rationnelle. C'est le cas d'un assez grand nombre de maximes retouchées par Lautréamont. Plus le caractère rationnel de la réplique est apparent, plus elle se confond avec le banal esprit de répartie, pour lequel il s'agit également de faire servir les paroles de l'adversaire contre lui. Ceci n'est naturellement pas limité au langage parlé. C'est dans cet ordre d'idées que nous eûmes à débattre le projet de quelques-uns de nos camarades visant à détourner une affiche antisoviétique de l'organisation fasciste « Paix et Liberté » — qui proclamait, avec vues de drapeaux occidentaux emmêlés, « l'union fait la force » — en y ajoutant sur un tract de format réduit la phrase

« et les coalitions font la guerre ».

Le détournement par simple retournement est toujours le plus immédiat et le moins efficace. Ce qui ne signifie pas qu'il ne puisse avoir un aspect progressif. Par exemple cette appellation pour une statue et un homme : « Le Tigre dit Clemenceau ». De même la messe noire oppose à la construction d'une ambiance qui se fonde sur une métaphysique donnée, une construction d'ambiance dans le même cadre, en renversant les valeurs, conservées, de cette métaphysique.

Des quatre lois qui viennent d'être énoncées, la première est essentielle et s'applique universellement. Les trois autres ne valent pratiquement que pour les éléments abusifs détournés.

Les premières conséquences apparentes d'une généralisation du détournement, outre les pouvoirs intrinsèques de propagande qu'il détient, seront la réapparition d'une foule de mauvais livres; la participation massive d'écrivains ignorés; la différenciation toujours plus poussée des phrases ou des œuvres plastiques qui se trouveront être à la mode; et surtout une facilité de la production dépassant de très loin, par la quantité, la variété et la qualité, l'écriture automatique d'ennuyeuse mémoire.

Non seulement le détournement conduit à la découverte de nouveaux aspects du talent, mais encore, se heurtant de front à toutes les conventions mondaines et juridiques, il ne peut manquer d'apparaître un puissant instrument culturel au service d'une lutte de classes bien comprise. Le bon marché de ses produits est la grosse artillerie avec laquelle on bat en brèche toutes les murailles de Chine de l'intelligence. Voici un réel moyen d'enseignement artistique prolétarien, la première ébauche d'un communisme littéraire.

Les propositions et les réalisations sur le terrain du détournement se multiplient à volonté. Limitons-nous pour le moment à montrer quelques possibilités concrètes à partir des divers secteurs actuels de la communication, étant bien entendu que ces divisions n'ont de valeur qu'en fonction des techniques d'aujourd'hui, et tendent toutes à disparaître au profit de synthèses supérieures, avec les progrès de ces techniques.

Outre les diverses utilisations immédiates des phrases détournées dans les affiches, le disque ou l'émission radiophonique, les deux principales applications de la prose détournée sont l'écriture métagraphique et, dans une moindre mesure, le cadre romanesque habilement perverti.

Le détournement d'une œuvre romanesque complète est une entreprise d'un assez mince avenir, mais qui pourrait se révéler opérante dans la phase de transition. Un tel détournement gagne à s'accompagner d'illustrations en rapports non-explicites avec le texte. Malgré des difficultés que nous ne nous dissimulons pas, nous croyons qu'il est possible de parvenir à un instructif détournement psychogéographique du « Consuelo » de George Sand, qui pourrait être relancé, ainsi maquillé, sur le marché littéraire, dissimulé sous un titre anodin comme « Grande Banlieue », ou lui-même détourné comme « La Patrouille Perdue » (il serait bon de réinvestir de la sorte beaucoup de titres de films dont on ne peut plus rien tirer d'autre, faute de s'être emparé des vieilles copies avant leur destruction, ou de celles qui continuent d'abrutir la jeunesse dans les cinémathèques).

L'écriture métagraphique, aussi arriéré que soit par ailleurs le cadre plastique où elle se situe matériellement, présente un plus riche débouché à la prose détournée, comme aux autres objets ou images qui conviennent. On peut en juger par le projet, datant de 1951 et abandonné faute de moyens financiers suffisants, qui

LE PONT AUX ANES

A

Prenons la question telle qu'elle est posée et donnons-lui une réponse. Seuls des gardes-blancs peuvent être « contre la victoire de l'U.R.S.S. dans la guerre future contre l'imperialisme ». L'Opposition est pour le triomphe de l'U.R.S.S. ; elle l'a prouvé et le prouvera autant que d'autres par des actes. Mais pour Staline il ne s'agit pas de cela. Au fond il a en vue une autre question qu'il n'ose pas exprimer. C'est celle-ci : « Est-ce que vraiment l'Opposition pense que la direction de Staline n'est pas capable d'assurer la victoire de l'U.R.S.S. ? »

Eh bien oui, elle le pense.

Trotsky. L'Opposition, le danger de guerre et les problèmes de la défense, 1^{er} août 1927.

B

Malgré la situation du moment, critique pour le pays et l'armée, le camarade Staline a déclaré que notre victoire ne pouvait faire aucun doute et il a ouvert sur la guerre des perspectives qui par leur hardiesse ont surpris bien des gens. Il a dit que l'Armée soviétique était capable non seulement d'anéantir les hordes pillardes des envahisseurs fascistes, mais aussi de libérer les peuples asservis d'Europe... Tout s'est passé précisément comme l'avait dit le camarade Staline. L'Armée soviétique a non seulement balayé l'ennemi de la terre natale, mais elle a rempli aussi sa grande mission libératrice.

Boulganine. Discours au XIX^e Congrès du Parti Communiste de l'Union soviétique, 8 octobre 1952.

C

— Vous avez tort et vous paierez, camarade Roubachof. Le Parti ne prend qu'un seul engagement : après la victoire, un jour, quand cela ne pourra plus faire aucun mal, les archives secrètes seront publiées. Alors le monde apprendra ce qu'il y avait dans les coulisses de ce guignol — comme vous dites — que nous avons dû monter devant lui pour agir conformément au manuel de l'histoire... Et alors, vous et quelques-uns de vos amis de la vieille génération, vous bénéficierez de la sympathie et de la pitié qui vous sont refusées aujourd'hui.

Kæstler. Le Zéro et l'Infini, avril 1940.

envisageait l'arrangement d'un billard électrique de telle sorte que les jeux de ses lumières et le parcours plus ou moins prévisible de ses billes servissent à une interprétation métagraphique - spatiale qui s'intitulait « Des sensations thermiques et des désirs des gens qui passent devant les grilles du musée de Cluny, une heure environ après le coucher du soleil en novembre ». Depuis, bien sûr, nous savons qu'un travail situationniste-analytique ne peut progresser scientifiquement par de telles voies. Les moyens cependant restent bons pour des buts moins ambitieux.

C'est évidemment dans le cadre cinématographique que le détournement peut atteindre à sa plus grande efficacité, et sans doute, pour ceux que la chose préoccupe, à sa plus grande beauté.

Les pouvoirs du cinéma sont si étendus, et l'absence de coordination de ces pouvoirs si flagrante, que presque tous les films qui dépassent la misérable moyenne peuvent alimenter des polémiques infinies entre divers spectateurs ou critiques professionnels. Ajoutons que seul le conformisme de ces gens les empêche de trouver des charmes aussi prenants et des défauts aussi criants dans les films de dernière catégorie. Pour dissiper un peu cette risible confusion des valeurs, disons que « Naissance d'une Nation », de Griffith, est un des films les plus importants de l'histoire du cinéma par la masse des apports nouveaux qu'il représente. D'autre part, c'est un film raciste : il ne mérite donc absolument pas d'être projeté sous sa forme actuelle. Mais son interdiction pure et simple pourrait passer pour regrettable dans le domaine, secondaire mais susceptible d'un meilleur usage, du cinéma. Il vaut bien mieux le détourner dans son ensemble, sans même qu'il soit besoin de toucher au montage, à l'aide d'une bande sonore qui en ferait une puissante dénonciation des horreurs de la guerre impérialiste et des activités du Ku-Klux-Klan qui, comme on sait, se

poursuivent à l'heure actuelle aux Etats-Unis.

Un tel détournement, bien modéré, n'est somme toute que l'équivalent moral des restaurations des peintures anciennes dans les musées. Mais la plupart des films ne méritent que d'être démembrés pour composer d'autres œuvres. Evidemment, cette reconversion de séquences préexistantes n'ira pas sans le concours d'autres éléments : musicaux ou picturaux, aussi bien qu'historiques. Alors que jusqu'à présent tout truquage de l'histoire, au cinéma, s'aligne plus ou moins sur le type de bouffonnerie des reconstitutions de Guitty, on peut faire dire à Robespierre, avant son exécution : « malgré tant d'épreuves, mon expérience et la grandeur de ma tâche me font juger que tout est bien ». Si la tragédie grecque, opportunément rajeunie, nous sert en cette occasion à exalter Robespierre, que l'on imagine en retour une séquence du genre néo-réaliste, devant le zinc, par exemple, d'un bar de routiers — un des camionneurs disant sérieusement à un autre : « la morale était dans les livres des philosophes, nous l'avons mise dans le gouvernement des nations ». On voit ce que cette rencontre ajoute en rayonnement à la pensée de Maximilien, à celle d'une dictature du prolétariat.

La lumière du détournement se propage en ligne droite. Dans la mesure où la nouvelle architecture semble devoir commencer par un stade expérimental baroque, le complexe architectural — que nous concevons comme la construction d'un milieu ambiant dynamique en liaison avec des styles de comportement — utilisera vraisemblablement le détournement de formes architecturales connues, et en tout cas tirera parti, plastiquement et émotionnellement, de toutes sortes d'objets détournés : des grues ou des échafaudages métalliques savamment disposés prenant avantageusement la relève d'une tradition sculpturale défunte. Ceci n'est

choquant que pour les pires fanatiques du jardin à la française. On se souvient que, sur ses vieux jours, d'Annunzio, cette pourriture fascinante, possédait dans son parc la proue d'un torpilleur. Ses motifs patriotiques ignorés, ce monument ne peut qu'apparaître plaisant.

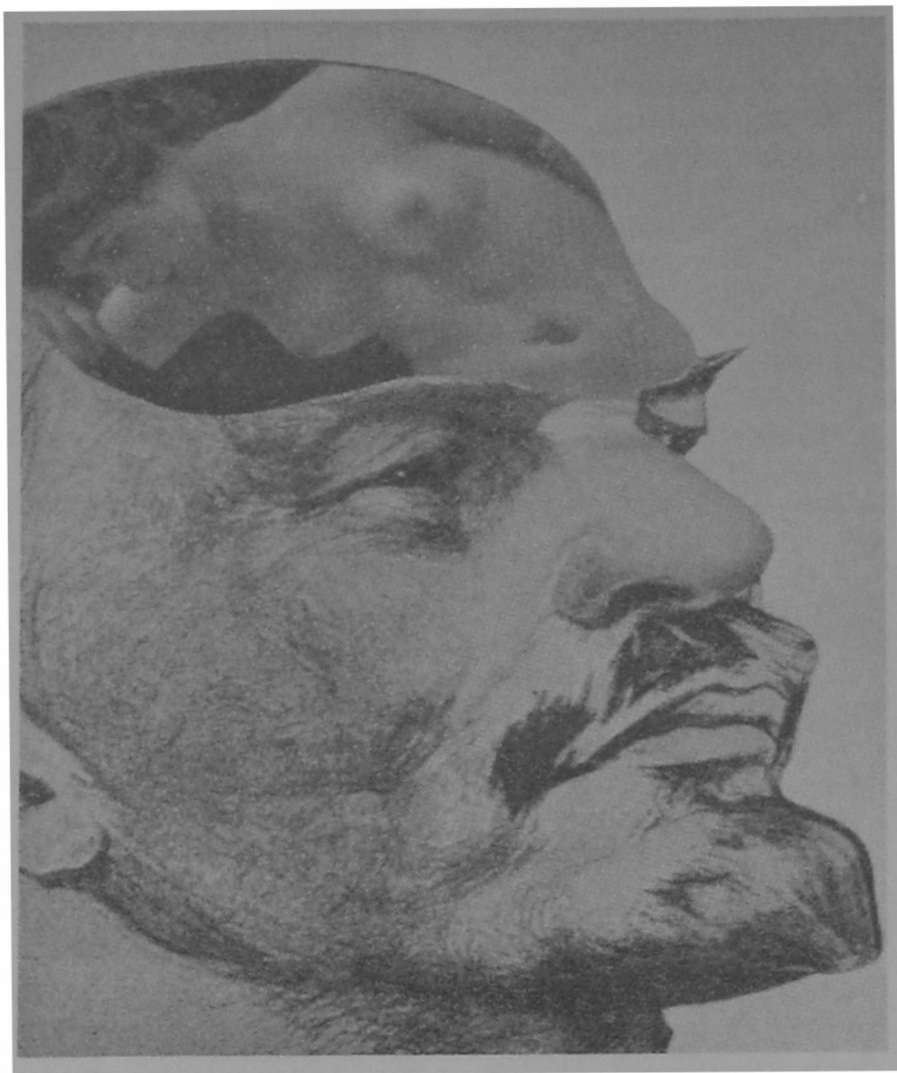
En étendant le détournement jusqu'aux réalisations de l'urbanisme, il ne serait sans doute indifférent à personne que l'on reconstituât minutieusement dans une ville tout un quartier d'une autre. L'existence, qui ne sera jamais trop déroutante, s'en verrait réellement embellie.

Les titres mêmes, comme on l'a déjà vu, sont un élément radical du détournement. Ce fait découle de deux constatations générales qui sont, d'une part, que tous les titres sont interchangeable, et d'autre part qu'ils ont une importance déterminante dans plusieurs disciplines. Tous les romans policiers de la « série noire » se ressemblent intensément, et le seul effort de renouvellement portant sur le titre suffit à leur conserver un public considérable. Dans la musique, un titre exerce toujours une grande influence, et rien ne justifie vraiment son choix. Il ne serait donc pas mauvais d'apporter une ultime correction au titre de la « Symphonie héroïque » en en faisant, par exemple, une « Symphonie Lénine ».

Le titre contribue fortement à détourner l'œuvre, mais une réaction de l'œuvre sur le titre est inévitable. De sorte que l'on peut faire un usage étendu de titres précis empruntés à des publications scientifiques (« Biologie littorale des mers tempérées ») ou militaires (« Combats de nuit des petites unités d'infanterie »); et même de beaucoup de phrases relevées dans les illustrés pour enfants (« De merveilleux paysages s'offrent à la vue des navigateurs »).

Pour finir, il nous faut citer brièvement quelques aspects de ce que nous nommerons l'ultra-détournement, c'est-à-dire les tendances du détournement à s'appli-

DES SEINS A LA POINTE RETOURNE L'UNIVERS SE



quer dans la vie sociale quotidienne. Les gestes et les mots peuvent être chargés d'autres sens, et l'ont été constamment à travers l'histoire, pour des raisons pratiques. Les sociétés secrètes de l'ancienne Chine disposaient d'un grand raffinement de signes de reconnaissance, englobant la plupart des attitudes mondaines (manière de disposer des tasses; de boire; citations de poèmes arrêtés à des points convenus). Le besoin d'une langue secrète, de mots de

passee, est inséparable d'une tendance au jeu. L'idée-limite est que n'importe quel signe, n'importe quel vocable, est susceptible d'être converti en autre chose, voire en son contraire. Les insurgés royalistes de la Vendée, parce qu'affublés de l'immonde effigie du cœur de Jésus, s'appelaient l'Armée Rouge. Dans le domaine pourtant limité du vocabulaire de la guerre politique, cette expression a été complètement détournée en un siècle.

Outre le langage, il est possible de détourner par la même méthode le vêtement, avec toute l'importance affective qu'il recèle. Là aussi, nous trouvons la notion de déguisement en liaison étroite avec le jeu. Enfin, quand on en arrivera à construire des situations, but final de toute notre activité, il sera loisible à tout un chacun de détourner des situations entières en en changeant délibérément telle ou telle condition déterminante.

sommairement traités ici ne sont pas présentés comme une invention qui nous serait propre, mais au contraire comme une pratique assez communément répandue que nous nous proposons de systématiser.

La théorie du détournement par elle-même ne nous intéresse guère. Mais nous la trouvons liée à presque tous les aspects constructifs de la période de transition pré-situationniste. Son enrichissement, par la pratique, apparaît donc nécessaire.

Les procédés que nous avons

Nous remettons à plus tard le développement de ces thèses.

GUY-ERNEST DEBORD et GIL J WOLMAN

LA MESSAGÈRE

(paroles de femme sur petit fond d'orchestre)

Je suis belle
on me l'a dit
je suis laide
on me l'a dit
mais ce n'est pas pour vous
que je le suis
Messieurs Mesdames

N'essayez pas sous cette robe
qui pourrait être de n'importe quelle
couleur
de deviner les points sensibles d'un
corps qui n'est pas pour vous
ni sous le fard de mes lèvres
le secret d'une bouche qui
restera pour toujours
et pour moi-même
un secret
ni le sens des reflets de mes yeux
qui seront pour vous
pour toujours
des yeux vides

Ma bouche qui bouge
devant vous
n'est pas habitée de paroles
ordinaires
Ma bouche ce soir est habitée

de paroles qui ne sont
pas à moi
de paroles qui ne sont pas des
chansons ni des charmes
mais balles de fusils
reflets d'épées
et je suis attachée aux paroles de ma bouche
comme une langue de feu
au souffle exterminateur

Allons — où croyez-vous être ?

Derrière moi, derrière cette muraille
moins solide qu'on ne croit
il y a la nuit il y a la ville
moins sûre qu'on ne croit
La ville où travaillent côte à côte
les ingénieurs, les prêtres, les faiseuses d'anges
les philosophes, les bouchers, les amants
et
celles qui lisent dans l'avenir

Ses vitres bien lavées et ses enseignes lumineuses
vous ont souri du sourire de ses femmes
miraculeuses

mais

il suffirait

Il suffirait d'une main pâle et silencieuse
une main pâle qui appuie à peine sur une manette
sur la gâchette d'une mitrailleuse
qui se ferme sur le manche d'un couteau
une main pâle qui fait dans le
vide le signe de l'épouvante et
de la destruction

et les villes mal attachées se prennent à glisser
les villes éteintes les villes poisseuses
de cris étouffés de gargouillements
de chuintements bizarres
et par derrière la vague noire de ceux
que nous n'avons pas su nommer
ou bien verte couleur d'yeux
sauvages, couleur de rêve, couleur
de foudre, la vague océane
qui reprend la place perdue

Moi

sans cœur

sans corps

bouche

suspendue dans l'orage sonore

bouche ouverte et qui crie

— vers vous —

vers vous, devant moi,

vous-mêmes

que savez-vous de vous-mêmes

que voulez-vous pour vous-mêmes

au juste

AU JUSTE

**Vous êtes ridés, haineuses, bonnes, douces,
tendres, farouches, avares, fous, secouées
de fureurs, étoilées de sanglots et de rires,**

malades,

jeunes,

tendres,

épanouies,

flétries,

aux portes de la mort, —

épanouies,

sanglantes,

candidement rieuses comme vos

images dans les journaux érotiques,

**vos images que reflètent tous les yeux
qui s'ouvrent sur vous**

O Images

les yeux purs comme les flaques

célestes menacées par les nuages

chargés de foudre

les yeux troubles comme la mort

ignominieuse

les yeux troubles qui vont se refermer

pour toujours sur vous

pures, fraîches,

vous garder pour toujours mêlées

à la boue décomposée que font

au sein de l'ombre les

yeux qui retournent à la terre.

Celui qui fait ici crier ma bouche

fait maintenant s'ouvrir mes yeux

sur vous

en train de mourir en train

de vivre

sur vous ici à distances inégales

d'une vie inconnue

d'une mort sans mystères

Yeux qui s'ouvrent sur vous

mes yeux

Yeux étranges pour moi-même

yeux ouverts yeux dilatés

yeux fixés sur vous

mes yeux ne vous voient plus

mes yeux ne voient plus

ils regardent

**Mes yeux n'ont plus rien à voir avec les miroirs
de vos maisons**

chers aux faux poètes

mes yeux que vous voyez n'ont plus rien

à voir avec la transparence froide des

eaux sombres ou claires

où passe et repasse l'ombre dérisoire des oiseaux terrestres

Mes yeux sont opaques maintenant comme

les yeux terribles des statues

mais souples et chauds comme une chair
secrète quand s'avance le désir dans le
fracas des sanglots, des souffles, des
baves et des cris
mes yeux souples et mobiles comme les doigts
gantés d'une main dangereuse
s'avancent vers vous
vous frôlent déjà
VONT VOUS TOUCHER

Monstre, invisible à moi-même, j'ai quitté
la place que j'occupe devant vos yeux
Monstre invisible, je palpe l'invisible
je rencontre les monstrueuses formes
invisibles qui sont vôtres
mais que jamais ne vous ont révélées
les infidèles miroirs

Des mains de pierre à la place de vos mains
si douces
une ventouse obscène à la place de vos
charmantes lèvres
une eau torpide à la place, sous la peau
pure, de votre désirable sang
qui fait votre peau toute rose
et indécise
à l'heure trouble de l'amour

Mais voyez
si possible
voyez

Par-dessus vos têtes
L'arbre de vie et l'arbre de rêve
Mêlent avec une vertigineuse lenteur
Leurs branches d'ossements pâles
L'éclair blanc de vos nerfs
Les lianes de vos veines
Vos espoirs vos remords
Et les feuilles bruissantes de vos propres
paroles
Qui valent mieux que vous

Ici vivent les bêtes fabuleuses qui nouent
et dénouent les fils du temps
qui mêlent et démêlent les couleurs
de l'amour
l'ardeur soudaine de votre souffle
et toutes les odeurs de l'avenir

Ici s'éveillent les merveilleux oiseaux à face de
désastre
qui ressemblent étrangement
à votre face
étranges oiseaux
prisonniers volontaires de vos chevelures
déployées parfois au vent noir qui monte
à son heure

vos chevelures soudain flamme de la révolte
 et les oiseaux dans le vent de révolte
 dans la tempête étrangement lumineuse
 qui se lèvera bien quelque jour
 on ne sait d'où
 oiseaux
 mais non oiseaux terrestres
 oiseaux athlétiques
 nourris à votre insu
 de vos misères de vos miracles
 oiseaux qui vous guettent nuit et jour
 et qui sont seuls à savoir
 qu'il ne faut pas désespérer de vous
 — pattes nouées pour toujours
 à vos chevelures vivantes
 — soudain —
 ouvrant soudain tous ensemble
 leurs justes ailes leurs ailes impitoyables
 et tous
 sanglants rayonnants plus
 purs
 que l'espérance de la lumière
 vous arrachent à vous-mêmes
 vous rendent à vous-mêmes
 dans un rire
 immense
 dans un sanglot démesuré
 dans un furieux tourbillon d'ailes

(1927)

PAUL NOUGÉ

LE PROLÉTAIRE DÉMAQUILLÉ

Le communiste se rencontre aujourd'hui partout. Il est de n'importe quelle nationalité, des deux sexes, de tout âge, imberbe ou grisonnant. Pour la commodité, ici, nous l'appellerons Pierre.

MOI. — Eh bien le XX^me Congrès est réussi. On ne peut pas dire qu'ils ne soient pas très forts. De plus en plus forts. C'est tant mieux, je le dis sans arrière-pensée. Mais il y a quand même quelque chose qui m'inquiète. Bien entendu, c'est une façon de parler.

PIERRE. — Quoi donc ? Méfiez-vous de la presse occidentale.

MOI. — Justement. Je m'en tiendrai donc aux sources les plus directes. C'est que je vois bien une chose. Depuis cent ans, la critique marxiste n'a pas laissé de résoudre brillamment tous les problèmes qui encombraient son chemin. Tous les problèmes, sauf un. C'est celui des rapports de l'esprit, de la culture si vous voulez, avec la société.

PIERRE. — Pourtant de Marx à Jdanov, de Plékhanov à Aragon...

MOI. — Attendez. Ce qui me paraît curieux, c'est qu'il ne se soit trouvé aucun marxiste pour expliquer ceci : comment il est possible, comment il est même concevable que le jugement péjoratif porté sur ce que l'on peut appeler en gros l'art et la poésie modernes, soit pour le bourgeois, le fasciste et le communiste singulièrement le même. Ils sont

contre, tous les trois. Voilà qui me trouble. Comment diable peuvent-ils être d'accord ? Ne fût-ce que sur un point...

PIERRE. — Je vous vois venir. L'U. R. S. S. n'est en somme qu'un impérialisme au même titre que les Etats-Unis d'Amérique, le siège d'une dictature sanglante pareille au fascisme. Nous connaissons la chanson. Les camps de concentration et le reste.

MOI. — Mais non, vous n'y êtes pas. Je tiens pour assuré qu'il n'en est pas ainsi; que les apparences n'ont jamais de sens que celui qu'on leur donne. Pour les camps de concentration, s'ils existent, ils ne me gênent guère. Le paradis soviétique est une invention bourgeoise. En outre, je connais vos ennemis, mes ennemis : il suffit d'entendre cinq minutes divaguer le voisin. Ne pas s'emparer de la Banque de France, libérer Koltchak ou Tchang Kai Tchek au lieu de les fusiller sans délai, c'est tout à l'honneur des communards, des bolchéviks ou de Mao Tse Toung. Mais quand même d'une candeur assez dangereuse, on l'a bien vu. Je ne suis pas humanitaire. Puis l'homme est mortel. De quoi dès lors pourrait-il avoir à se plaindre ? J'espère donc bien, pour aujourd'hui, que ces fameux camps existent. Mais ce n'est pas ce qui importe ici...

PIERRE. — Expliquez-vous.

MOI. — Eh bien, vous ne pouvez manquer de reconnaître que les tendances poétiques et artistiques qui caractérisent la culture occidentale depuis mettons Baudelaire, ne sont pas fort de votre goût. Je ne parle pas encore de ce que vous proposez à la place comme valant mieux. Je parle de ce que vous condamnez.

PIERRE. — Picasso, cependant...

MOI. — Je sais; la règle et l'exception. Mais êtes-vous sûr que votre admiration ne puisse changer du jour au lendemain, comme ce fut le cas pour Gide, si Picasso soudain cessait d'être communiste ?

PIERRE. — Mais il l'est ! Cela suffit.

MOI. — Soit. Ce n'est pas du reste que je tiennne tant à sa peinture. Pas plus que vous, au fond. Elle se survit, simplement. N'empêche que je conçois deux manières de juger Picasso, de le laisser pour compte : celle qui ne comprend pas parce qu'elle ne l'a pas atteint, celle qui s'en désintéresse parce qu'elle l'a dépassé. Quant à la colombe, en passant, avouez que c'est curieux cette persistance du totémisme, cette ténacité des symboles, cet oiseau venu tout droit de l'arche en passant par le saint-esprit. Sans compter, pour des hommes de science, qu'il est mal choisi. Les colombes sont cruelles, on le sait depuis Aristote. Mais revenons au débat...

PIERRE. — Nous y sommes, semble-t-il. Qu'alliez-vous dire ?

MOI. — Ceci. L'on voit quelquefois revenir sous votre plume le mot « décadence » pour caractériser cette période de l'histoire de la poésie et de l'art qui va de Baudelaire à nos jours. Moi, je veux bien. Mais songez-vous parfois à l'origine de cette appellation ?

PIERRE. — Vous plaisantez ! Je ne suis pas tout à fait illettré.

MOI. — Je n'en doute pas. Permettez-moi cependant d'insister, de rappeler explicitement cette origine. C'est assez drôle, convenez-en, mais ce sont les « décadents » eux-mêmes qui s'auréolèrent de ce qualificatif après que les bourgeois le leur eussent décerné.

PIERRE. — Je crois me souvenir, en effet...

MOI. — N'est-ce pas troublant ? Et que ce mot ait connu une fortune telle qu'on le retrouve aujourd'hui dans votre bouche comme dans celle des bourgeois de jadis.

PIERRE. — Mais la bourgeoisie a changé. C'est elle, en fin de compte,

qui a assuré le succès des « décadents ». D'où notre attitude, notre défiance.

MOI. — Peut-être. Remarquez qu'il ne s'agit guère que d'une mince fraction de la bourgeoisie, celle qui a honte de l'être. Ailleurs, c'est la valeur marchande qui fait que les bourgeois feignent de tenir en grande estime des œuvres dont la signification leur échappe. Ils font de même avec certains minerais dont ils s'ornent le doigt ou qu'ils suspendent à l'oreille ou au cou de leurs femmes. Il existe toute une métaphysique mystérieuse de la propriété qu'il faut bien se garder d'interpréter à la lettre.

PIERRE. — Reste l'énigme que vous évoquiez tout à l'heure.

MOI. — J'aime ce rappel à l'ordre : j'ai tant de choses à ne pas dire. Mais voici. Quelquefois, dans la presse, on trouve la déclaration d'un bourgeois invétéré touchant l'art moderne : Truman ou Churchill. Ils ont ça en horreur, tout comme vous. Mais il y a mieux. C'est que les Nazis s'en indignaient encore davantage. Hitler a écrit sur ce sujet quelques lignes pesantes. Pour lui, c'était du bolchévisme. Il se trompait évidemment, puisque vous n'en voulez pas. Les Nazis avaient même été plus loin. Ils organisaient, vous vous en souvenez, des expositions éducatives de ces productions maudites, de Van Gogh à Max Ernst, qu'ils appelaient « dégénérées ». Le mot « décadence » ne leur suffisait plus; ils parlaient carrément de pourriture. Vous ne trouvez pas que ça donne à penser ? Mais de grâce n'allez pas vous fâcher !

PIERRE. — Il est difficile d'approuver les Nazis. Pourtant la réponse m'échappe...

MOI. — Je continuerai donc. Avez-vous déjà remarqué que les directives officielles sur ce qu'il convient de penser, d'aimer en matière d'art ou de littérature, n'émanent jamais directement des écrivains ou des peintres, comme le bon sens voudrait, mais de personnages politiques que rien ne qualifie particulièrement pour formuler de semblables opinions, sinon leur simple goût de spectateur. C'est assez normal par ailleurs, puisqu'ils dirigent la société. Mais en même temps, assez bouffon. C'est un peu comme si les médecins devaient se référer à des ministres pour tenir d'eux la façon de traiter leurs malades; comme si tel ou tel médicament était conforme à la dialectique de l'histoire et non pas tel autre. Notez bien qu'en Occident les choses ne vont pas mieux : Churchill, par exemple, reçoit le prix Nobel de littérature. N'oublions pas aussi qu'il est peintre, tout comme Hitler. Ce sont des hommes de métier, ils ont donc leur mot à dire. Ils en ont du moins l'assurance. Mais nous savons ce qui arrive lorsque de mauvais politiciens accèdent au pouvoir. Si ce sont, par surcroît, de mauvais peintres, de méchants écrivains, prenons garde ! Il y a tout lieu de croire que, conduits à émettre sur la culture des opinions directrices, celles-ci soient les leurs. Donc, détestables. Mais vous me laissez parler...

PIERRE. — Je n'ai guère songé à tout cela. Pourtant si la culture soviétique me plaît, si l'autre me déplaît, qu'avez-vous à redire ?

MOI. — Mais à peu près ce que vous pourriez me reprocher quand je fais le contraire. Et même davantage. Car, à propos, pourquoi voudriez-vous que tout le monde eût les mêmes goûts, partageât les mêmes opinions ? Que l'on s'aimât les uns les autres ?

PIERRE. — Vous me détestez donc ?

MOI. — Je n'en ai guère le temps, excusez-moi. Pourtant nous en sommes-là. C'est l'un des graves inconvénients de la démocratie, inévitable sans doute. Fort ennuyeux, mais en fin de compte assez souhaitable.

PIERRE. — Il n'y a guère moyen d'agir autrement, vous le savez bien.

Tous les projets ne peuvent être réalisés à la fois, tous les désirs comblés, tout le passé dissous. Et le centralisme démocratique exige que la minorité s'incline devant les décisions du plus grand nombre. Faute de quoi ce serait le chaos. Comment pourrait-il en aller autrement ?

MOI. — Bien entendu, — économiquement, politiquement, — j'entends fort bien pareille nécessité. Et combien elle est sage. Je m'incline. Et que la majorité se trompe, tant pis pour elle et pour nous. Mais pour la culture, si je me fie aux œuvres que l'on propose sans relâche à mon approbation, je ne puis me défendre de songer qu'aucune d'elles ne dépasse ce qu'il y a quelque cent ans, Hugo, Balzac, ou bien Courbet, Millet avaient expérimenté. Et cela me paraît étrange. Que toutes les disciplines les plus diverses en un siècle aient été bouleversées de fond en comble et nous aient menés si loin, mais non point celles qui nous occupent. Que là tout soit devenu méconnaissable, mais ici que rien n'ait bougé. Faudrait-il donc invoquer comme une anomalie naturelle, envisager une exceptionnelle léthargie ? Permettez que cette hypothèse ne me satisfasse point et reprenez-moi, de grâce, si je me trompe, quand j'en viens à penser que les ferments d'une culture nouvelle et révolutionnaire ne sont point ceux-là que la majorité m'invite à applaudir. Ensuite, à prendre la chose à cœur, que je sois amené à croire qu'ici ce serait plutôt la majorité qui de la minorité devrait prendre conseil et s'y soumettre. Autrement dit, plutôt que de m'incliner devant vos impératifs, je m'insurge, il faut que je m'insurge. Enfin, si je considère que cette culture émane d'une masse qui ne tient pas pour essentiellement stupide et vain de s'enthousiasmer devant un match de football, par exemple, souffrez que je n'aie que peu d'estime pour ses éducateurs dès que ceux-ci acceptent de compromettre leur tâche en ne mettant point en péril leur situation propre dans la lutte qu'ils ont à mener à la fois contre leurs amis, leurs ennemis.

PIERRE. — Mais cette lutte a lieu, au sein du Parti, soyez-en sûr. Elle n'a jamais cessé.

MOI. — Je vous crois. Mais les résultats, s'ils ne varient, ne faudrait-il point se méfier, abandonner des perspectives aussi manifestement stériles ? Je ne sais pourquoi l'on en est venu généralement à prêter au communisme cet aboutissement baroque : mettre tout le monde d'accord, l'harmonie universelle, une béate félicité. Sans doute est-ce là une survivance des vieilles utopies, des religions, des mystiques de toutes sortes.

PIERRE. — Je ne vois pas là matière à doléances. Plus de guerre, plus de famine, plus de...

MOI. — Mais si. Et j'espère bien que ce sera tout autre. Pas de guerre ni de misère, forcément. Mais une lutte sans fin entre les hommes, une lutte d'ordre moral dont l'issue évidemment ne peut que nous échapper. Une lutte, faut-il le souligner, complètement détachée de toutes causes économiques.

PIERRE. — J'avoue ne vous suivre guère...

MOI. — Je m'en doute. Il faut bien que je déraisonne un peu. Comment résisterais-je à la tentation ? Aussi bien, le capitalisme dont le principal effet humain est d'enchaîner l'individu à des questions matérielles, mesquines et infantiles, une fois aboli sur toute la planète, que pensez-vous qu'il advienne ? Votre société parfaite ne peut l'être que pour des pauvres d'esprit, une manière de nouveaux riches que la jouissance inaltérable du monde matériel plonge dans un ravissement stupide. Le moins que je puisse attendre du communisme, c'est qu'il supprime tout ensemble la misère et la satiété, malheur et bonheur, bref qu'il liquide la pensée bourgeoise. Or il me semble plutôt qu'on l'étaie, qu'on la

replâtre de tous côtés. Que les bourgeois, en U. R. S. S., sont aujourd'hui légion.

PIERRE. — Nous n'y sommes plus mais plus du tout. Faut-il vraiment que je vous rappelle la définition classique du bourgeois auquel s'oppose le prolétaire : le premier disposant de moyens permettant l'exploitation de l'homme, l'autre ne possédant pour tout bien que sa force de travail ?

MOI. — Voilà qui est très juste. Mais il est une autre définition du bourgeois, non moins classique : j'appelle bourgeois un homme qui pense basement. Si dans la société capitaliste les deux vont de pair souvent, et comme fatalement, il faut bien convenir que dans la société socialiste, le prolétaire ne semble pas se rapprocher de la société sans classes si aisément qu'il ne lui faille passer par une manière de purgatoire, par l'étape ignominieuse à quoi correspond notre seconde définition du bourgeois. Il va de soi que le culte de l'argent n'est plus en cause et ne peut l'être par définition. Mais la chose même dont cet argent était auparavant le signe, une manière de contemplation suffisante, de mystique du pouvoir de l'homme, bref, en résumé, une indigence spirituelle en tout point semblable à la bêtise du bourgeois français ou américain.

PIERRE. — Si vous voulez dire qu'il y a des imbéciles en U. R. S. S., je le concède volontiers. Mais est-ce bien là un argument ? Le monde ne peut être reconstruit en quarante ans ni sans doute en un siècle. Vous devez connaître nos difficultés et que le parti fait quelque peu songer, par moment, à l'état-major d'une armée de fantômes.

MOI. — Soit, l'inégalité des esprits est un fait. Je réprouve seulement qu'il faille en parler avec tact, mettre des gants, l'ennoblir presque. Je serais plutôt pour la manière forte.

PIERRE. — Politiquement ce n'est guère faisable, vous le savez bien. Il s'agit de rassembler le plus de monde possible. C'est la triste rançon du prosélytisme que d'avoir à composer, de dire blanc quelquefois alors que l'on pense noir. Nous avons à tenir compte de la réalité immédiate et qu'il nous faut agir avec les moyens qui nous sont donnés, fussent-ils (et ils le sont) misérables.

MOI. — Ce n'est pas cette souplesse, cette science du réel que je viserai, bien au contraire. Je la trouve admirable. Et de crier aujourd'hui : « Vive le grand un tel », mais demain : « A bas le même un tel », sans cesser à aucun moment de songer : « Et pourtant elle tourne ». Il n'est pas d'homme qui n'ait connu cette oscillation perpétuelle et splendide de ses amours, de ses convictions. Où il diffère profondément, c'est qu'il s'y laissait prendre, que ses erreurs avaient raison de lui. Je vous approuve donc en tout point, sauf pour les questions touchant à cette fameuse culture. Ici plus de concessions. Mieux : je ne souhaite rien tant que de saboter tout votre édifice.

PIERRE. — Qu'est-ce à dire ?

MOI. — Je l'ai dit, je le répète. Vous ne laissez de réclamer une culture pour le peuple, pour la majorité. Cette majorité étant au pouvoir, il va de soi qu'elle la réclame, faute de mieux. Pourtant si l'on voit ce qui en résulte, on doit bien constater qu'on est loin de compte. C'est atroce !

PIERRE. — Vous êtes de mauvaise foi ! Voyez les statistiques, de 1917 à ce jour. Liquidation de l'analphabétisme, les crèches, les universités.

MOI. — Mais non, il y a maldonne. Je veux bien que ce soit émouvant ces analphabètes qui ont cessé de l'être, ces universités colossales, ces éditions de Balzac ou de Rousseau épuisées en quelques heures, mais ce n'est pas ce qui importe. Il est sans doute méritoire d'amener un analphabète à écrire un roman ou un sonnet. Cela tient presque du

cirque où l'on initie les ours au trapèze, les éléphants aux arcanes du funambule. C'est fort amusant. Permettez cependant que j'escompte autre chose. Quelque chose qui diffère de l'acquis constitué, qui ne tiennne pas de l'imitation, qui ne soit une simple et vulgaire répétition. Bref, pour galvauder que le mot soit, une culture révolutionnaire. Dialectique, si vous préférez. Et non plus, par exemple, des peintres qui se contentent de faire le contraire de leurs confrères bourgeois, c'est-à-dire de faire le portrait de Staline à la place de Napoléon, celui du mineur au défaut du banquier.

PIERRE. — Mais justement...

MOI. — Je sais ce que vous allez dire. Les nouvelles vont vite. Avec cette histoire de direction collective, tout va changer. Plus de bustes, de statues, de mausolée et autres bondieuseries. Bravo ! Mais voyez comme il est humiliant pour vos artistes d'avoir dû attendre que la politique donne le signal. C'est d'eux qu'il eût dû partir. Et même sous le simple prétexte de la technique. La photo suffit, qui est même plus réaliste. Dès lors pourquoi ce labeur de forçat, cette passion du travail inutile ? Ah ! il ne parlait pas à un sourd celui qui disait : Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front ! La question du pain est presque résolue. Mais pour les roses, il ne semble pas que l'on soit près de manquer de respect à cette sainte sueur.

PIERRE. — Si je vous laisse continuer, vous allez bientôt me dire que c'était cela même que nous haïssions le plus : l'art pour l'art, en somme. Mais s'il s'agissait d'exprimer ce que la photo ne dit pas ?

MOI. — Eh quoi donc par exemple ?

PIERRE. — Mais le socialisme triomphant, la vie nouvelle, l'humanité heureuse !

MOI. — Trêve de plaisanteries ! Vous n'allez tout de même pas soutenir (avec quelques millions d'hommes, d'ailleurs) que ces grandes choses se reflètent dans le portrait d'un ouvrier, se lisent dans ses yeux !... Permettez alors que je trouve singulier un matérialisme qui fait une si large confiance à des théories que tout esprit quelque peu sérieux a rejetées aujourd'hui, celles de Lavater et de Gall qui n'ont plus cours que chez quelques vieilles folles et... vous, hélas ! Au reste, si votre théorie de l'expression était fondée si peu que ce soit, je m'étonne que l'on ait attendu si longtemps pour démasquer Béria ou Marty, ou même Staline. Il aurait suffi de regarder attentivement leur portrait pour se convaincre de leur félonie, et voir le traître ou le sot s'exprimer à fleur de visage. A propos, une anecdote. Vous connaissez certainement le poème d'Eluard, Liberté.

PIERRE. — Par cœur. C'est un joyau.

MOI. — Soit. Mais que pensez-vous qu'Eluard ait voulu exprimer par ce poème, qu'il exprimât ?

PIERRE. — Mais... la résistance à l'occupant, et bien d'autres choses sans doute, qui s'y trouvent dites, d'ailleurs.

MOI. — Ces choses que vous y voyez y sont mais en même temps elles n'y sont pas. Plus exactement, vous êtes contraint de les y mettre. Et le problème de l'expression est tout autre. Du reste, voici mon histoire. Liberté, à l'origine, était un poème d'amour. Sachez qu'il existait tel quel, sauf pour le dernier mot qui était un prénom de femme. Un jour, le poète ratura ce mot qu'il remplaça par celui de « liberté ». Ça collait parfaitement. Si bien même que ça tient toujours. L'anecdote gagnerait à être répandue, s'il n'était à craindre qu'on ne la fasse basiquement servir contre l'attitude politique d'Eluard, alors que l'importance qu'il y faut attacher est celle de dénoncer expérimentalement l'absurdité véritable

des théories de l'expression qui ont encore cours dans le monde, à l'est comme à l'ouest.

Mais revenons à nos décadents de tout à l'heure que nous avons laissés fort mal-en-point, souvenez-vous, sur une manière de bûcher moyenâgeux qu'allument avec un même entrain le bourgeois, le fasciste et le communiste. Que pensez-vous qu'ils exprimassent, eux, puisque la réalité selon vous, était absente de leurs préoccupations ?

PIERRE. — Eh bien, ils exprimaient, mettons, la dégénérescence des sentiments et du monde bourgeois. Je ne dirai pas qu'ils fussent sans vertu, sans mérites. Mais leur temps est révolu. Le socialisme...

MOI. — Laissons-là le socialisme, qui n'a rien à y voir. Ou très peu. Souvenez-vous que Marx assignait à la société communiste, entre autres objectifs, la suppression de la politique. Vous êtes bien d'accord ?

PIERRE. — Oui. L'administration des choses remplace le gouvernement des hommes.

MOI. — Justement. Je me demande ce que vous ferez lorsque le communisme triomphant sur toute la surface de la terre, vous n'aurez plus de questions sociales à vous mettre sous la dent ? N'oublions pas, en outre, que le communisme n'occupe dans l'histoire du monde qu'une place infinitésimale. Il n'est qu'un chaînon, la fin si vous voulez et pour faire image, du règne animal. Or il me semble qu'on l'oublie trop facilement, hypnotisés comme vous l'êtes par la complexité du présent. Si bien que le communisme qui ne peut être autre chose qu'un moyen, qu'une transition, est devenu dans la pensée populaire un but en soi, une manière de métaphysique.

PIERRE. — Vous exagérez. Quoi qu'il en soit, nous ne sommes pas prophètes et pour ce qui est de la société communiste, il serait peut-être bon d'avouer que ni vous ni moi n'en pouvons rien savoir. On verra bien.

MOI. — Voilà bien un propos anti-dialectique ! N'entre-t-il donc plus dans les fonctions de l'esprit de sortir du présent, précisément pour conférer au futur certaines formes souhaitables ? Les hommes ne feraient-ils donc plus l'histoire ? Pensez-vous vraiment que Marx ne fût pas quelque peu prophète et qu'il faille attendre toujours le moment pour poser des problèmes qu'on les sache résoudre ? Vous avez fait, il y a peu, beaucoup de bruit à propos de Léonard dont on a fêté je ne sais quel centenaire. Je ne doute guère qu'à cette occasion l'on n'ait rappelé son homme-volant conçu quelques siècles avant terme. Pourtant on ne lui tient pas grief de cette préoccupation inactuelle. C'est plutôt le contraire. Préoccupation assez puérile d'ailleurs, quant à moi. Les avions, c'est au fond assommant et jusqu'à présent il y a plutôt lieu de s'en plaindre.

PIERRE. — On commence à s'embrouiller, je crois. Vous voulez du progrès et puis vous n'en voulez plus. Alors quoi ?

MOI. — Eh bien, ne pourrions-nous nous entendre sur ceci : c'est qu'il ne suffit pas au prolétaire pour devenir un homme tout court, un homme délivré des classes et de la sienne, de conquérir le pouvoir politique. L'expérience de la société soviétique nous montre plutôt qu'en cessant de l'être, au sens primitif du terme, le prolétaire devient tout simplement un bourgeois. Intellectuellement, moralement, la contagion de l'idéologie et de la morale bourgeoises est irrésistible ; elles sont comme gravées dans son sang. Que font là-contre les communistes responsables de l'orientation culturelle ? Ils vont lui parler peinture, roman, poésie, ou même football. Ce n'est pas tout : ils en parlent mal, ils feraient mieux de se taire. Ils réhabilitent je ne sais quelle confuse esthétique bourgeoise et traitent du fond et de la forme d'une manière à peine moins puérile que les théologiens de jadis. C'est un des aspects désas-

treux du matérialisme dialectique, quand l'on se met un peu trop sérieusement à y croire. Qu'il devienne systématique et nous voilà revenus au marc de café. Les cartes sont tirées d'avance et loin de partir des sources matérielles de l'expression, les images ou les mots, on part d'idées abstraites et préconçues. Pour aboutir forcément à des navets. Mais ne vous fâchez pas !

PIERRE. — Je ne veux pas me fâcher, j'ai promis de ne point me fâcher. Soit, je concède que les Soviétiques ont beaucoup à apprendre. que leur art, leur littérature laissent à désirer.

MOI. — Cessez aussi ce langage masochiste, voulez-vous ? Mordez au lieu de geindre. Et vos autocritiques quotidiennes, laissez-les donc aux derniers prêtres. Mais moi non plus je ne veux me fâcher. Revenons à nos moutons (pardonnez-moi). J'allais dire ceci avant de m'emporter : on a assigné aux écrivains une tâche, celle d'être les ingénieurs des âmes. Eh bien, le mot est malheureux. Il n'a connu que trop de succès, et jusque chez les bourgeois. C'est un désastre.

PIERRE. — Allez-vous dénier à l'artiste le rôle de former le peuple, de supprimer les distances qui le sépare de lui ?

MOI. — Non pas. Le malheur est qu'on se borne à le dire, mais en fait on procède à l'envers. C'est le nivellement dans toute son horreur, le piétinement, la sottise satisfaite. Tant pis pour ceux qui s'y résignent s'ils n'ont pas l'orgueil d'être lisibles encore dans dix ans. Il faut de ces héros obscurs, de ces employés modèles, de ces sacrifices de saints, sublimes et un peu bêtes. Mais l'esprit est ailleurs.

PIERRE. — Pardon, mais je ne vois pas.

MOI. — Je veux dire qu'il ne peut y avoir de culture réelle où elle n'est que passive. La culture à venir ne peut admettre cette sorte de division du travail entre le producteur et le consommateur, d'une part l'auteur, d'autre part le public. Il suffit de regarder la sortie d'un théâtre, d'un stade, les visiteurs d'une exposition de peinture ou l'auditoire d'un concert pour mesurer la misère profonde des loisirs humains. La culture, et il est plaisant que le mot s'applique aussi bien aux pommes de terre qu'à l'esprit humain, ne peut avoir un sens que dès qu'il y a participation effective du spectateur, qui cesse ainsi de l'être. C'est dire que l'œuvre proposée ne peut valoir qu'en tant que stimulant d'une action qu'il appartient au public d'accomplir.

PIERRE. — Mais un tel public n'existe pas, vous le savez bien. Que pouvons-nous faire d'autre alors que de promouvoir une culture quantitative, répondant aux exigences immédiates du monde matériel ?

MOI. — Tout à fait d'accord. Et qu'il faille à Delly répondre par un Delly communiste, André Stil par exemple. Ou à la Série noire opposer Ehrenbourg. Soit. L'essentiel est qu'on ne les prenne point pour les créateurs authentiques.

PIERRE. — Qui sont ?

MOI. — Toujours la manie des noms, le culte de la personnalité. Mais qu'importe, puisque vous le les connaissez pas.

PIERRE. — J'y suis : vos décadents.

MOI. — Peut-être. Car ne trouvez-vous pas étrange que l'on tienne pour des bourgeois des hommes qu'une singulière uniformité d'existence économique reléguait à un rang inférieur à celui du prolétaire qui leur était contemporain. Voilà qui me paraît mériter de la part d'un économiste marxiste une certaine attention. Par inférieur, je veux dire qu'ils ne possédaient pas même leur force de travail, cette force et ce travail étant dans le monde où ils vivaient entièrement dénués de valeur. De sorte que ces curieux bourgeois en étaient réduits à vivre

presque tous d'expédients, c'est-à-dire à crever de faim. Ce fut le cas de Baudelaire, de Rimbaud, de Lautréamont, de Jarry, de Villiers de l'Isle-Adam, de Gauguin, de Van Gogh et de bien d'autres. Verlaine et Nouveau mendiaient, Mallarmé donnait des cours de langue, Huysmans et Valéry étaient des employés. Drôles de bourgeois ! Mais aux côtés de ces parias singulièrement méprisés par leurs contemporains et par vous en ce qui concerne la validité de leur intervention, on trouve aussi quelques noms que vous respectez : Hugo et Tolstoï, par exemple. Chose non moins étrange, nous savons qu'économiquement ceux-ci n'avaient pas trop à s'en faire. Ni travail ni mendicité. Si bien que j'en viens maintenant à concevoir une image peut-être hardie : ne pourrait-on, devant l'animosité générale qui vise ces parias et leurs descendants, envisager ici l'apparition d'une nouvelle classe, étrangère aux classes sociales de l'économie classique, mais dont l'oppression par un phénomène étrange se poursuit sous nos yeux dans la société socialiste ?

PIERRE. — Vous ne trouvez pas votre histoire de classe nouvelle un peu tirée par les cheveux ?

MOI. — Soit, mais puisque vous réclamez de la dialectique, vous l'aurez. Il est difficile de ne pas songer déjà — le marxisme en quelque sorte nous y oblige — aux antagonismes que doit rencontrer votre société nouvelle, pour que le monde se poursuive, et la dialectique. Ne pourrait-on reconnaître dans cette poignée d'hommes, assez justement qualifiés de « maudits », l'embryon de cette opposition prochaine qui se devra de bouleverser de fond en comble votre société parfaite ? Et dès lors situer cette opposition en dehors des conflits économiques, ceux-ci étant maîtrisés, et comme l'un des pôles de deux courants d'esprit, de deux types d'homme très distincts : les ingénieurs d'une part, qui sortent par milliers et sortiront bientôt par millions de vos universités ; les poètes, d'autre part, qui naissent comme au hasard et dont les doctrines, pour diverses et confuses qu'elles soient, s'accordent toutes pour marquer leur hostilité à cette raideur positive et comme religieuse que vous affectez à l'égard des réalisations matérielles. Ces parias, ces maudits, il serait étonnant, toute politique écartée, qu'on ne les considérât point comme des hérétiques.

PIERRE. — Mais l'U.R.S.S. ne montre pas trace de ces éléments !

MOI. — Sans doute. Vous ne pouvez les apercevoir davantage que le riche ne peut concevoir l'existence du pauvre. La forêt vous empêche de voir l'arbre. Ils existent cependant, ils se doivent d'exister. J'en parle un peu comme le mathématicien fait d'une planète qu'on ne peut encore observer. Et ces poètes ont ceci de particulier qu'ils sont imperceptibles, inconnus. Ils existent et sans doute, comme Mallarmé, font-ils, qui aux champs, qui à l'usine, quelque besogne qu'ils exècrent. Mais ils gardent les lèvres closes. Nous ne pouvons les connaître parce que l'oppression de la majorité, la dictature du prolétariat les relègue, s'ils en viennent à sortir de l'ombre, au rang de farceurs tout comme l'on faisait de Baudelaire, ou de Picasso en 1912. Quant aux noms connus et applaudis de la culture soviétique, ils valent ce que valent ceux de la bourgeoisie officielle ; les prix Staline sont comme les prix Goncourt les hochets de la classe dominante, et vos fastidieuses reconstitutions historiques la réplique de Guitry ou de Cecil B. de Mille. Mais j'entends dire que tout cela va changer, aussi n'insistons pas.

PIERRE. — Mais oui, l'avenir est plein de promesses. Mais encore, comment concevez-vous l'avenir de vos parias, s'il est vrai qu'ils en ont un ?

MOI. — Aussi difficile, obscur et comme désespéré que celui du prolétaire l'était au XIX^{ème} siècle. Le fossé entre le public et eux est immense. Et d'ailleurs bien gardé par vos intellectuels. Mais nous attendons beaucoup de l'ennui qui vous menace à brève échéance, pire que

cette mort contre laquelle la garde qui veille aux barrières du Louvre... L'automation en vigueur; le communisme; quatre heures de travail social par jour ou par semaine ou par an, qu'allez-vous faire ? Lire ou même écrire ? Ça ne suffira guère. Les échecs, les cartes : sauf pour quelques maniaques, le plaisir sera vite tari. Le cinéma, la télévision, n'en parlons pas : ils ne cessent de se détruire eux-mêmes. Déjà, tandis que vos peintres en sont encore aux portraits, le peuple s'achète un appareil photographique et s'exprime, comme vous dites, à moins de frais. Or rien, ou presque, n'a été prévu pour cette ère sans exemple dans l'histoire, l'âge de l'esprit. Fini la personnalité, il y en aura trop ! Fini la connaissance, c'est un jeu trop facile ! Fini la raison, la folie, la candeur, la débauche et leurs maigres appas ? Qu'importe d'ailleurs ces images, le temps passe, le temps presse. Il est grand temps, au seuil de cette abondance infinie, d'inventer de nouveaux desirs et prévoir pour demain une vie que l'on souhaiterait moins facile à combler. D'aller au-delà du rouleau.

MARCEL MARIËN

PENSEZ A VOS VIEUX JOURS

ɹ u ə ɹ n o ɔ ɔ , s ɹ n b

MOT A MOT

Cet homme a une fin
de moi difficile

★

Passionner la vie
demande
de froids calculs

★

La mode sera aux manteaux
de visions

★

Comme le sol était boueux
il décrochait ses souliers
au gratte-pied
avant que
de
pénétrer
dans le gratte-ciel
où il avait affaire à traiter
avec quelques
gratte-papiers

★

Lion
du verbe lier
disait la lionne
rusée

★

Tu prends mon cœur
tu m'écœures

★

Le gant se fait à la main
et à la machine

★

O mes amis
ce qu'on va s'amuser
quelle joie quel plaisir
ce qu'on va s'amuser
ce qu'on va rire
ce qu'on va s'amuser
ce qu'on va rire
quand on aura trouvé
comment

Paul BOURGOIGNIE



LES GRANDS TRAVAUX

Dans cette chronique, nous nous proposons l'étude des moyens qui pourraient rendre la terre habitable.

Cette précision s'imposait, peut-être, comme il est deux façons d'entendre les choses écrites. L'une, qui commande l'action immédiate; ainsi, de l'affiche de la mobilisation générale dont se couvrirent les murs de France un beau matin de l'été 1914, et dont le cinéma se plaît quelquefois à perpétuer le prestige. L'autre, qui est celle de la littérature ordinaire, donne à rêver, à penser, — en fin de compte incite à l'action. Mais lente est sa trajectoire, et incertaine. Elle ne va pas, si elle aboutit, sans de multiples malentendus, des déformations graves, des lourdeurs.

C'est bien de cette dernière forme que nous devons nous contenter cependant, puisqu'aussi bien aucun événement extérieur assez puissant ne nous vient appuyer, comme ce fut le cas pour l'affiche sanglante.

Voilà qui est fâcheux, sans doute. Et d'autant plus que nous avons affaire à un public apathique et poltron. Mais avec un peu de chance, il n'y a peut-être pas lieu de se décourager. Que l'on se souvienne de l'influence de « Werther » sur la mortalité de la bourgeoisie intellectuelle allemande, au XIX^m^e siècle.

I. — LES BATONS DANS LES ROUES

— J'ai des pressentiments, Louis... J'ai pas confiance... Trop de machines rapides, trop de monde contre nous...

SAINT-LOUP. Renault de Billancourt.

Le problème de la circulation dans les grandes villes n'en est pas un pour peu qu'on le veuille résoudre. Or rien n'est aujourd'hui, virtuellement, plus facile. C'est par l'application rigoureuse des lois de l'hygiène que l'on a pu venir à bout des grandes épidémies du moyen âge. Il ne faudra pas moins sévir avec la plus grande énergie pour nettoyer le monde de cette lèpre odieuse de notre siècle : l'automobile.

Il n'est pas besoin, pensons-nous, d'insister longuement sur les arguments biologiques qui militent en faveur de remèdes radicaux et urgents; contamination de l'atmosphère, délabrement des nerfs, débilité mentale généralisée. Sans compter les accidents, qui sont d'un ordre plutôt récréatif. Il est vrai qu'on se l'avoue mal. Faut-il rappeler la catastrophe du Mans où, enfin, ce n'était point trop tôt que le spectateur s'identifiât chair et âme au spectacle, et payât de son propre sang les plaisirs éphémères de l'imbécillité ? Mais quelle voix, dans le concert des sanglots, s'est donc élevée pour se réjouir ?

Ensuite, il est pour le moins curieux que l'on en soit toujours à faire moins de cas de la mortalité résultant de la pratique intensive de l'automobile, ainsi que la découvrent de régulières et complaisantes statistiques, — que cette hécatombe croissante et pourtant bien réelle, éveille moins d'alarmes que les périls seulement probables d'une guerre hypothétique.

Mais ce ne sont point là les seuls arguments que l'on puisse opposer à cette mystique chaque jour plus envahissante et plus désastreuse. Davantage que le vacarme, la laideur insigne des véhicules proposés grossièrement à notre attention, de Détroit à Billancourt, de la Cadillac à la Zis, est là pour nous rappeler que l'assujettissement de la nature à la mécanique ne manque jamais d'inclure l'homme dans son programme et, esthétiquement, qu'elle n'a fait que s'affirmer toujours plus hideuse depuis — au temps de la locomotion chevaline — l'invention déjà fort peu reluisante du harnais.

Les aspects utilitaires de la locomotion, par quoi l'on pourrait tâcher de contre-balancer ses désagréments, mériteraient un examen plus étendu que celui auquel nous nous limiterons ici. Une enquête approfondie ferait apparaître, sans doute, que la majorité des automobilistes se déplacent sans raisons valables. Et la hâte moins qu'aucune autre, puisqu'il suffit pour lui apporter un flagrant démenti d'invoquer l'encombrement toujours croissant de la voie publique. De vrai, la vitesse ne sert que des fins contestables, contingentes et pour tout dire, médiocres : un rendez-vous d'affaires ! — Mais quelles affaires ? Et que voulez-vous dire ?

Nous n'allons pas discuter avec des bûches. Tout ce qu'elles ont trouvé, c'est de dévaster les villes plus sûrement que ne le ferait un bombardement, sous le vague prétexte d'élargir les rues, — alors qu'il s'agit d'opérer exactement à rebours. Mais nous n'allons pas discuter. Nous passerons immédiatement aux mesures propres à assainir et régénérer les villes :

ARTICLE PREMIER. — L'accès de toutes les villes du monde sera rigoureusement interdit à la circulation automobile, à l'exception des camions affectés au ravitaillement, lesquels toutefois ne pourront y demeurer que jusqu'à dix heures du matin, dernière limite. (Il va de soi que tous les succédanés de cette locomotion : motocyclettes, roulottes,

etc., seront détruits jusqu'au dernier.) Le survol des villes sera de même interdit aux avions qui, pour des raisons d'esthétique visuelle et auditive, seront contraints de les contourner.

ARTICLE DEUX. — Pour les villes ne disposant pas d'un réseau métropolitain, des moyens de transport en commun, à horaires réguliers, et aménagés avec un souci exceptionnel de confort intelligent, seront provisoirement mis à la disposition des habitants, en attendant que des bouleversements radicaux des causes de déplacement dans l'espace (que nous examinerons dans une autre étude), ne viennent rendre ceux-ci, à leur tour, superflus.

ARTICLE TROIS. — Les villes seront rendues au silence, à la quiétude, à la promenade. Luxe, calme et volupté. Le cheval pourrait être autorisé et devenir pour quelque temps (en période de transition) le moyen de locomotion favori des prolétaires, de la nouvelle aristocratie des mineurs et des dactylos, qui l'emprunteraient pour se rendre à leur lieu de travail.

ARTICLE QUATRE. — Ce nettoyage élémentaire accompli, au cours duquel on n'aura pas manqué d'apprécier la disparition de tous les indices parasites de l'automobile (signaux, publicité, garages, pompes à essence et autres insalubrités à peine dignes de l'âge de la pierre), une conception plus humaine de l'aménagement et de la jouissance des villes aura quelque chance de s'affirmer et de susciter chez les habitants une émulation poétique dont il est permis d'espérer quelque bien. Au béton précontraint, l'on verra se substituer la rue tortueuse, le chemin creux, l'impasse. Le terrain vague fera l'objet d'études toutes particulières et l'on instituera par exemple des concours destinés à la désignation des meilleurs projets. L'on n'oubliera pas non plus les ressources de la forêt, des ruines, celles enfin (la conservation des morts, même en poudre, étant à jamais révolue) de quelques faux cimetières où l'étude de la décomposition de la personnalité pourra se faire avec fruit. L'érudition touristique sera également mise à contribution et l'on veillera à l'aménagement de quartiers empruntés à toutes les régions du globe (tel coin de Naples à Oslo, de Bruges à Chicago, tel espace des sables sahariens au cœur de Moscou, etc.), sans oublier toutefois qu'il s'agit moins de reconstitutions matérielles plus ou moins fidèles que de créations d'atmosphères, que de conférer à chaque ville les ressources de toutes les autres et de les universaliser, par ces sortes de florilèges, au détriment de leur caractère étroitement folklorique et local.

Après quoi, les villes étant achevées pour quelque temps, il ne conviendra plus que d'y vivre.

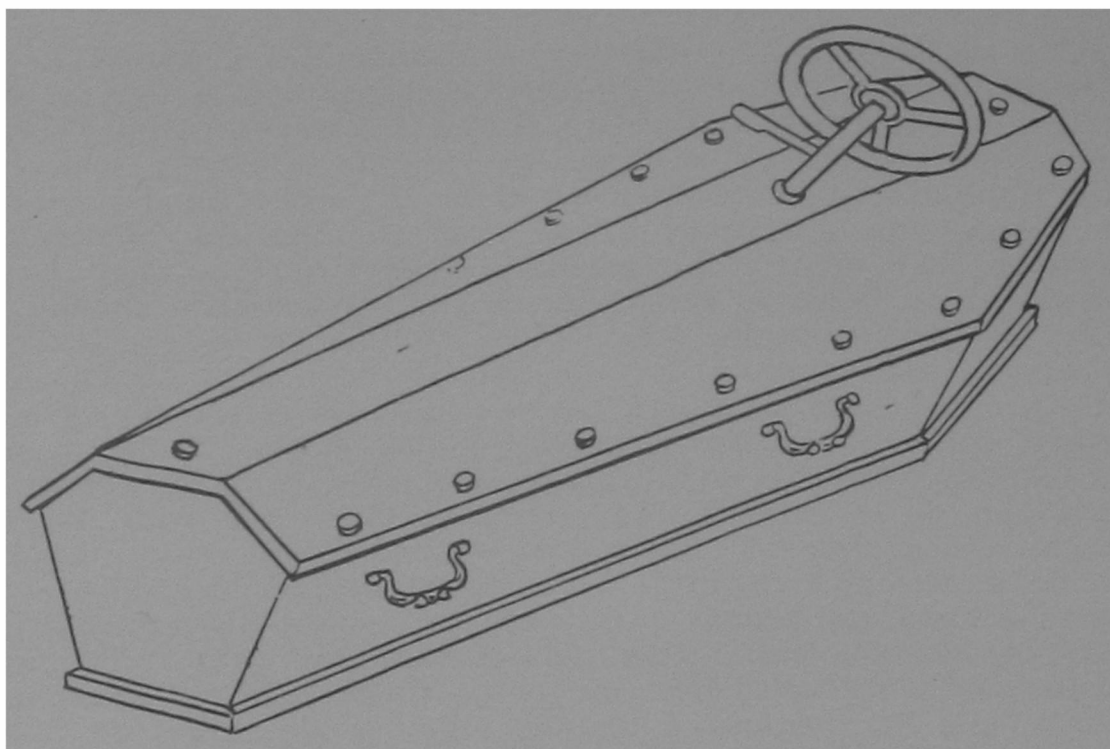
Tout ceci peut-être pourrait se faire par la force des choses, telles que nous les voyons, ces choses, se découper à l'horizon. Mais il serait oiseux d'attendre de circonstances favorables le geste de l'action. Les hommes font l'histoire, et pour que le lait déborde, il faut le mettre à bouillir.

Les adversaires déclarés d'un progrès absurde et moribond, de toute évidence dépassé, sans attendre le nettoyage politique et moral de la société, se constitueront en fractions occultes et agissantes, et entameront dès à présent une lutte sans merci contre l'usage de l'automobile. On mobilisera comme on peut pour cette mission civilisatrice la canaille des bas-fonds, les désœuvrés de toutes catégories (philatélistes, souteneurs, terrassiers, etc.), les enfants des écoles et les vieillards des hospices. Nous laissons aux exécutants le soin de nuancer, de varier au gré des circonstances les moyens qui répondent le mieux à cet impératif :

rendre toujours plus intolérable la fonction d'automobiliste, engeance qu'il s'agit littéralement de faire enrager, de façon à la contraindre, par le désespoir ou la honte, à renoncer à sa provocante ferraille.

Au début, on se bornera à provoquer des embouteillages en détraquant systématiquement la signalisation. (En bloquant les feux rouges, par exemple, ou encore en faussant les plaques indicatrices : le sens interdit à chaque extrémité de la rue, le sens giratoire multiplié de telle manière que les véhicules soient entraînés dans des remous concentriques avant qu'ils ne puissent clairement réaliser ce qui leur arrive.) Une simple interruption du trafic, si elle se prolonge au-delà de quelques minutes, suffit aujourd'hui à paralyser pour des heures la circulation, chaque colonne immobilisée de voitures entravant le trafic latéral et, par ricochet, celui de la ville tout entière. Il conviendra donc d'étudier et de dresser les plans d'une stratégie générale portant sur les fréquences et les densités de la circulation pour l'ensemble de la ville donnée.

Voilà de quoi occuper louablement la jeunesse, cette jeunesse qui ne saurait être assez délinquante. Les enfants, eux non plus, ne sont pas à



négliger. Les poètes de sept ans, méprisant les conférences de presse et les cocktails littéraires, favorisés par leur taille menue, ne manqueront pas de remettre en honneur le morceau de sucre, plus maniable et non moins efficace que la dynamite, et que d'une main discrète ils glisseront adroitement dans les réservoirs. A ce propos, une propagande sournoise pourra être faite également chez les distributeurs d'essence qui ne négligeraient pas, afin de parfaire le « plein », d'ajouter cette pièce décisive avant de revisser le bouchon. De chacun, l'on attendra en outre qu'il ne sorte plus sans avoir les poches remplies de clous que, sans être vu, il saura semer sur les chaussées, aux bons endroits, comme on fait de l'huile pour apaiser la fureur des flots. Qui préfère crever directement les pneus s'armera d'un canif. Qui préfère détériorer simplement les carrosseries (il faut songer aux côtés esthétiques de la passion que nous entreprenons de combattre), emportera avec lui les outils appropriés. Des farces dites idiotes pourront également être expérimentées, comme par exemple d'enchaîner l'une à l'autre, le soir, deux voitures en stationnement, ou même une demi-douzaine si la chaîne est

assez longue et le cadenas qui doit en assujettir les extrémités, solide et d'un modèle peu commun. Enfin, pour celui qui le manque de loisirs ou la crainte réduirait aux simples fonctions de spectateur, il ne résistera point au devoir, lorsqu'un automobiliste l'interrogera sur le chemin à suivre pour gagner tel ou tel endroit, de lui en indiquer un tout opposé, judicieusement choisi cependant, de manière à entraîner sa victime dans des rues notoirement encombrées.

La propagande pour l'assainissement des rues se développant, l'organisation occulte qui la dirige trouvera mainte occasion de recruter quelques alliés au sein même de la gent automobile, au point de susciter dans ses rangs quelques conversions éclatantes. Qu'on ne néglige pas alors de tirer de ces illuminés le meilleur parti. On les maintiendra à leur volant avec la mission de déconcerter « de l'intérieur » le trafic routier, de façon à circonvenir l'ennemi sur deux fronts à la fois.

Après avoir sommairement ébauché les transformations les plus urgentes dans l'aspect extérieur des grandes villes, il importe maintenant que nous nous tournions vers ceux qui auront à y vivre, que nous percions le secret des façades. Ceci fera l'objet de notre prochaine étude : la question du logement.

(A suivre.)

UN PAS EN AVANT, DEUX EN ARRIÈRE ou la science-fiction dévoilée

— Il y a vingt ans, continua-t-il, vous avez quitté la Terre. Cela fait très, très longtemps. Il faudrait plutôt dire vingt siècles, tant de choses se sont produites. Quand vous fûtes partis, la guerre éclata. » Il hocha lentement la tête. « Oui, la Grande guerre. La troisième. Elle continua longtemps. Jusqu'à l'année dernière. Nous avons bombardé toutes les villes du globe. Nous avons détruit New-York, Londres, Moscou, Paris, et Shangai, et Bombay, et Alexandrie. Nous avons tout ruiné. Et quand nous en eûmes terminé avec les grandes cités, nous lançâmes des bombes atomiques sur les petites villes et nous les brûlâmes. »

Ray Bradbury : *L'Homme illustré*. Paris, Denoël, 1954.
(Collection « Présence du futur »).

Nous sommes en 1932. Au monde entier vient de parvenir la sinistre nouvelle : le bébé Lindbergh a été retrouvé assassiné. Au sein de leur affliction, une idée traverse l'esprit des parents tragiques. Ils vont trouver Superman. Ils le supplient d'intervenir, de mettre en application ses talents surnaturels pour qu'il rende la vie à leur bébé. Superman accepte en principe mais respectueux des lois américaines, il tient à se rendre d'abord au F. B. I., où il demande à être reçu par Edgar Hoover. Après un moment d'attente, il est introduit chez le directeur. Après avoir mûrement réfléchi à la question, celui-ci lui remet une autorisation de résurrection écrite. Superman retourne chez les parents Lindbergh et reçoit aussitôt de leurs mains un chèque de dix mille dollars. Superman va porter ce chèque à sa banque puis, remontant à une vitesse vertigineuse le cours du temps, il parvient à rejoindre dans

le passé le petit Lindbergh, quelques moments seulement avant que l'odieux ravisseur ne lui porte le coup fatal. Arrachant alors l'enfant à sa situation désespérée, dans l'instant même que celle-ci inexorablement se déroule, il replonge dans le temps et, après quelques secondes d'effort, il retrouve les parents Lindbergh qui attendent avec impatience mais optimisme le résultat de l'opération. Chacun est très content et bien que l'on ne soit pas à Noël, le père Lindbergh fait l'acquisition d'une superbe dinde qui sera mangée au cours d'un banquet familial.

Les années passent cependant, et voici le bébé Lindbergh devenu un beau jeune homme. Ses parents l'envoient à l'académie militaire de West-Point où il ne tarde pas à devenir sous-lieutenant. En même temps, il se fiance à Rose-Marie, une jeune fille blonde et sérieuse. Comme ils élaborent des projets de mariage, la guerre de Corée éclate brusquement. Le sang du jeune Lindbergh ne fait qu'un tour. Oui, il sera parmi les premiers volontaires ! A peine a-t-il mis le pied sur le sol de Corée qu'il demande à être envoyé au front. L'état-major accède à son désir. Le jeune héros arrive au front et est aussitôt tué par une balle. Son corps est ramené aux Etats-Unis. Les parents Lindbergh sont fiers du sacrifice de leur fils et reçoivent, à titre posthume, des mains mêmes du Président, une belle croix de guerre. Dissimulé derrière un arbre, invisible et solitaire, Superman essuie furtivement une larme.

Gilbert SENECAUT.

LA GLACE SANS TAIN

L'on pourrait remarquer que le mensonge cesse d'être mensonge dans l'instant où il réussit. Et pour le menteur même.

Les « faux » problèmes ou les questions inopportunes ; comment s'évanouissent la vérité, la sincérité et leur cortège d'exigences.

Comment notre langage vient à trahir une opinion sur l'esprit que presque toujours nous entretenons à notre insu et cependant nous gouverne :

« On vient nous répéter souvent qu'il n'y a rien de nouveau dans l'homme. Peut-être ; mais tout ce qu'il y a dans l'homme on ne l'a sans doute pas découvert. Oui, je me persuade avec tremblement que bien des trouvailles restent à faire... » (André Gide).

« ...la connaissance de l'homme et de soi-même » (Jean Paulhan).

Et le langage courant :

« l'étendue de cet esprit »

« une tête bien meublée »

« les abîmes du cœur »

« un esprit profond »

« un esprit superficiel »

Il semble bien que nous nous laissions prendre au miroir de l'œil et que nous nous comportions vis-à-vis de l'esprit comme s'il était une maison, un labyrinthe, une terre stratifiée, une plaine, un paysage.

Nous sommes ainsi faits que rien ne nous est plus pénible que d'échapper aux tentations de l'espace. L'esprit a une telle horreur du vide qu'il ne peut s'empêcher de le supposer à tout coup pour aussitôt le combler en l'organisant à la manière des spectacles qui habitent son œil.

Dès que nous voulons penser l'esprit, nous sommes enclins à le penser dans l'espace et presque toujours nous manquons de nous en apercevoir : d'où, certaines conséquences dont quelques-unes pour le moins fâcheuses si l'on songe qu'elles ne tendent à rien moins que de nous séparer des ressources les plus importantes de la pensée.

A tenir l'esprit pour une contrée à explorer, pour une étendue à parcourir, on court le risque d'admettre en même temps l'existence de l'esprit indépendamment de nous-mêmes, de l'esprit qui l'explore, de notre intervention.

Si nous nous mêlons de le découvrir, nous avons à craindre toutes les erreurs qui nous menacent dans la découverte du monde matériel.

Mais tout change si, abandonnant cette dangereuse volonté de découvrir l'esprit, nous nous proposons d'aider à son invention, ayant admis qu'il n'est d'existence spirituelle indépendante de l'affirmation que nous sommes amenés à en faire.

L'esprit est une puissance latente qu'il nous appartient sous certaines conditions de réussite, de mettre en œuvre, de manifester.

Que devient alors pris de cet angle le problème de la vérité, de la sincérité ?

On peut chercher des preuves et des exemples : invention des sentiments et particulièrement de l'amour ;

reproches faits à Freud, aux confesseurs...

Reproches aux médecins d'inventer des maladies et particulièrement à Charcot de l'invention de l'hystérie.

Mais si l'on songe à d'autres créations spirituelles comme les « hypothèses » de la science et qu'on ne s'étonne plus de voir accepter et rejeter tour à tour sans que le crédit des savants en soit diminué, l'on ne voit pas très bien comment reprocher à Charcot autre chose qu'une invention qui n'a pas réussi.

PAUL NOUGÉ

LA LUMIÈRE INDIRECTE

(Vifs applaudissements. Tout le monde se lève. On entend les acclamations : « Pour le camarade Staline, hourrah ! ». « Gloire au grand Staline ! ». Les délégués au congrès et les invités chantent avec un grand enthousiasme l'hymne du parti, « l'Internationale ». A nouveau éclate une impétueuse ovation en l'honneur du grand Staline. De tous les coins de la salle, on entend en de nombreuses langues des salutations pour le guide et l'éducateur bien-aimé, le grand Staline.)

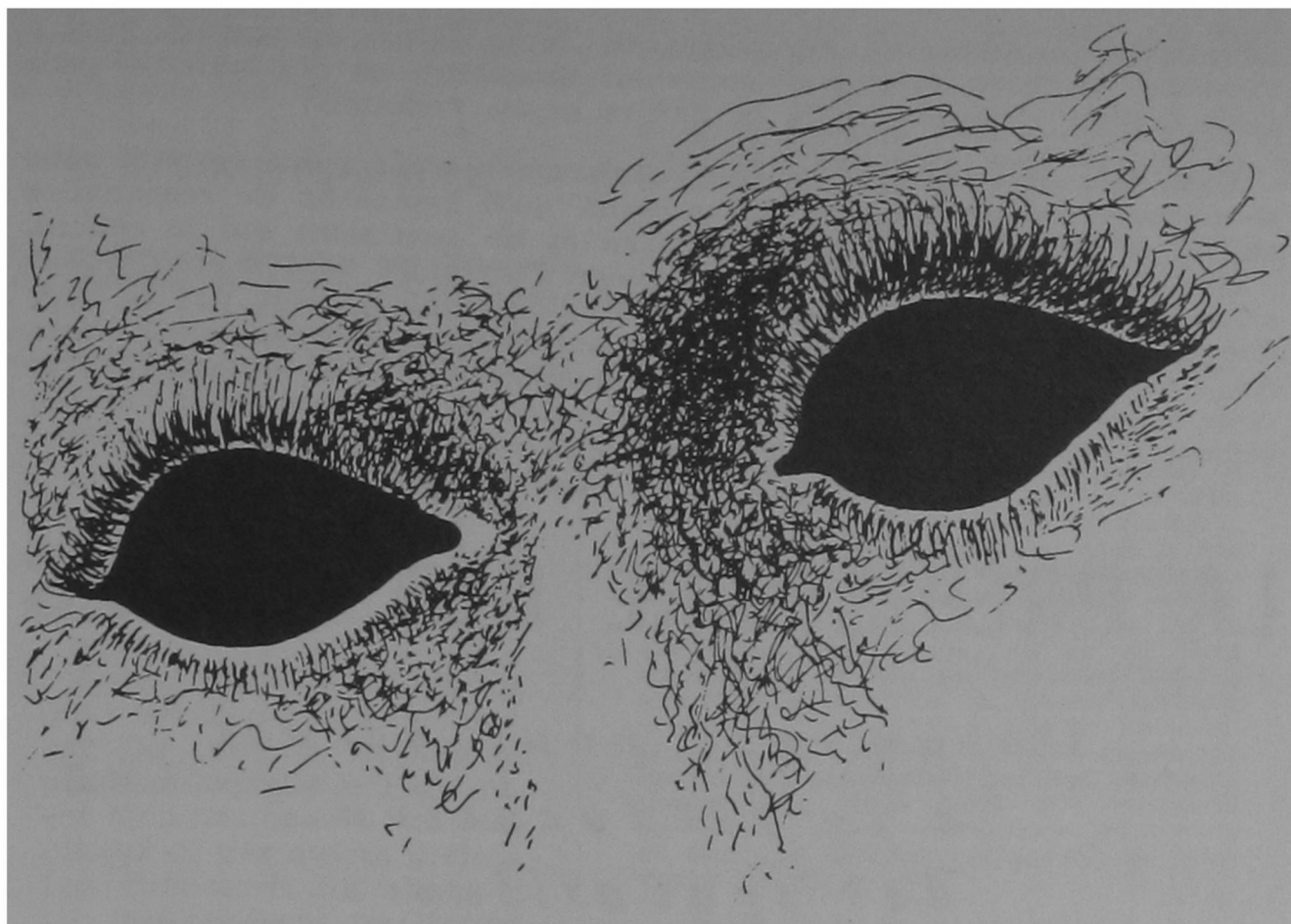
Sur-le-champ, le combat s'engage, la somme des énergies si longtemps contenues explose enfin. C'est le temps de l'exécution.

Il commence par une ingrate besogne de mise en place, véritable travail de fourmi. Il s'agit de rendre habitable un monde où l'homme n'était pas prévu. Il s'agit de vivre de longues nuits en se bornant à essayer de ne pas mourir, de vivre de longs jours pour qu'il y ait un lendemain.

Sans doute est-ce cela l'action. Un oubli total et conscient de tout ce qui n'est pas ces quelques centimètres que la jambe parcourt chaque seconde. L'action, c'est un œil qui se fixe dix mètres vers l'avant et ne veut considérer les dentelles de glace qui surplombent les châteaux-forts aux mille parois, le dédale inextricable des crevasses que dans la mesure où il les faudra parcourir, contourner ou escalader.

Les hommes suffoquent, halètent, s'étourdissent dans l'effort avec la seule joie primitive de toucher l'extrême fond des possibilités physiques. La vitalité est diminuée, les corps amoindris, le geste le plus élémentaire exige une énergie parfaitement disproportionnée. L'esprit lui-même se trouble, perd toute complexité, se fixe désespérément sur un objet unique et très particulier auquel il prête abusivement une valeur universelle.

Maurice Herzog : Regards vers l'Annapurna. (1951).



SUPPLÉMENT AU VOYAGE DE COURTEVILLE

M. Courteville ne nous est guère connu, sinon pour être l'auteur de la première traversée de l'Amérique du Sud en automobile. Dans une relation de ce voyage, qu'il a publiée en 1930, il écrit :

A un endroit appelé sur de vieilles cartes la Serre des Furnas, par 54°7'3" de longitude et 16°9'34" de latitude, mon mécano m'appelle pour me montrer, dans une couche de calcaire près du trou d'eau, quelque chose ressemblant à un os de dimension peu commune. Il mesure 40 centimètres de diamètre et la rotule 90. Nous creusons avec une pelle à son extrémité, une masse blanchâtre; peut-être une tête de saurien, encastree dans l'argile crayeuse? Cet os, qui s'effrite, mesure environ trois mètres de longueur. Serait-ce le squelette d'un animal fossile de la famille des ptérodactyles?

Mes compagnons ne me laissèrent pas pousser plus avant ces fouilles nouveau genre. Le soleil baissait et nous n'étions pas arrivés.

M. Courteville est un homme pressé. C'est ce que l'on peut inférer déjà de son langage. Mieux encore des réflexions qui lui viennent aussitôt après. Car le voilà qui enchaîne :

Site remarquable, observe-t-il, deux points

(il a dû abandonner son os, il lève la tête un instant avant de reprendre la route. Or ici se place un phénomène curieux; il ajoute :)

on dirait un paysage antédiluvien. C'est un terrain relativement plat et boisé; sur le côté, une énorme

dépression de plusieurs kilomètres de large laisse apercevoir jusqu'à l'horizon un pays étrange, comme en inventent les dessinateurs pour nous donner l'impression de la nature avant l'homme.

Voilà très certainement ce que l'explorateur n'eût point éprouvé sans sa découverte, sans cet os, si fascinant, qu'il l'empêche de reconnaître en lui le véritable auteur du paysage et du sentiment qui le retient.

Que s'est-il donc passé ? Pris au piège d'un objet dont il croit devoir situer l'origine à l'aube de l'histoire, M. Courteville se voit, par la force des signes, contraint de l'y rejoindre, ne fût-ce que l'espace d'un éclair. Au retour, quoi d'étonnant que son imagination n'ait le temps de se délivrer du décor furtivement bâti, au point de lui masquer le paysage véridique mieux que n'y pourrait réussir la nuit, — d'ailleurs imminente.

LA PRÉHISTOIRE DES LOISIRS

Documents pour servir à la rééducation des travailleurs

I. — LES FORMES FIXES

Le baiser à la religieuse. Il se fait remarquer par la gêne qu'il impose. Quels regrets de ne pouvoir embrasser la dame que l'on a choisie, qu'à travers les barreaux souvent très serrés du dossier d'une chaise !

Baiser les quatre coins de la chambre. On prie quatre dames de vouloir bien se placer aux quatre coins de la chambre ou du salon, et on les embrasse tour à tour.

Le baiser de lièvre. La longueur d'une aiguillée de fil sépare le couple qui doit s'embrasser ainsi ; mais peu à peu mâchée des deux bouts, elle se renferme dans leur bouche, et se raccourcit tellement que les lèvres se rapprochent, se touchent, et le baiser est donné.

Le Chevalier de la triste figure. Le pénitent se place dans un fauteuil ; il invite une dame à venir s'asseoir sur ses genoux ; après s'être rendue à son invitation, cette dame appelle un autre cavalier qui l'embrasse.

Embrasser le chandelier. On prie une dame d'avoir la complaisance de tenir, pendant quelques instants, une bougie ou une chandelle allumée, et l'on embrasse la dame ainsi métamorphosée en chandelier.

Embrasser son ombre. Il faut se placer entre la lumière à laquelle on tourne le dos, et la dame que l'on veut embrasser.

Embrasser la personne que l'on aime mieux, sans que cela paraisse. Cette pénitence consiste à embrasser toutes les personnes du sexe différent du sien.

Faire ce que la société ne veut pas. Cette pénitence consiste, comme son titre l'annonce, à faire ce que la société défend. Ainsi, on doit donner un baiser à la dame qui dit : « Je ne veux pas que vous m'embrassiez. »

Visage de bois. La personne condamnée à subir cette pénitence, va se placer debout, le dos contre une porte. Ainsi postée, elle appelle une personne d'un sexe différent, qui se place en face d'elle. Celle-ci en appelle une troisième, qui se met dos à dos avec elle, et ainsi de toute la société, en ayant soin que les deux derniers de la file se trouvent aussi dos à dos. Alors celui qui conduit le jeu, donne un signal auquel tout le monde doit se retourner, et embrasser la personne en face de laquelle ce mouvement la place. Il en résulte que le pénitent a devant lui visage de bois, auquel il doit un baiser aussi tendre que ceux dont il entend derrière lui le bruit multiplié.

[COUSIN, D'AVALLON]. Le Nouveau Savant de Société avec la nomenclature

par ordre alphabétique des pénitences qui y sont attachées; ou Dictionnaire des Jeux familiers, par l'Auteur de l'Académie universelle des jeux. (1852)

II. — L'AUTODIDACTE

La manie de Madame de Terneville était, d'abord, de n'aller au bain qu'à dix heures du soir; puis, de placer autour de sa baignoire une douzaine de bougies, qu'elle fixait tant bien que mal.

HISTOIRE NATURELLE

Après cela Pie VI donna deux bénédictions au peuple, par où finit la cérémonie, pendant laquelle le Pape reçut bien des baisers des cardinaux et des autres prélats. Les chanoines, les abbés et les pénitenciers ne furent admis qu'à lui baiser les pieds : les patriarches, les archevêques et les évêques lui baisoient le pied et le genou : les cardinaux en corps lui baisèrent une fois les pieds, le genou et la joue : ceux d'entre les cardinaux qui firent des fonctions plus particulières, comme de l'encenser, de lui mettre la mitre, etc., le baisèrent à l'estomac et à la joue gauche : une autre fois les cardinaux en corps ne lui baisèrent que la main, et les évêques ne lui baisèrent alors que le genou droit. A le voir baiser si souvent et de tant de façons différentes, on croirait que le Pape est la femme de tous les prélats.

[Pilati de Tassulo]. Voyages en differens pays de l'Europe en 1774, 1775 et 1776, ou Lettres écrites de l'Allemagne, de la Suisse, de l'Italie, de Sicile et de Paris. La Haye, 1777.

Au milieu de cette illumination, elle se mettait à lire un roman noir, *Les Fantômes nocturnes*, par exemple; le jeu des lumières, rembrunies par la vacillation et la réfraction de l'eau, donnait, disait-elle, aux narrations terribles de cet ouvrage, des teintes sombres et sépulcrales qui centuplaient ses jouissances. Il arriva un soir, qu'elle s'était livrée au plaisir de cette originalité, que le sommeil la surprit au moment où elle lisait *Les Bains de sang*, une des nouvelles les plus affreuses des *Fantômes nocturnes*. Son imagination, échauffée par cette lecture, lui reproduisit en songe les horreurs qu'elle avait parcourues; soudain, elle se croit une des victimes des *Bains de sang*, et, se mettant à pousser des cris horribles, elle se réveille au milieu de cette sorte de cauchemar... Que devient-elle, quand elle voit le feu de toutes les bougies qui l'entourent?... La baignoire lui paraît un fleuve ensanglanté; elle appelle au secours de toutes ses forces; on arrive, et on ne peut s'empêcher de rire de l'appareil bizarre qui l'investissait, en la faisant paraître comme au milieu d'un brillant cercueil. Madame de Terneville croit longtemps encore être environnée par des assassins implacables; mais enfin elle reconnaît son erreur, avoue sa faiblesse, sa manie, et tout est éclairci au milieu de nouveaux éclats de rire.

CUISIN. *Les Bains de Paris et des principales villes des quatre parties du monde; ou le Neptune des Dames*. (1822)

III. — LE PASSAGE DE LA LIGNE

Dans la salle à manger où les invités pénétrèrent à sept heures, la table éblouissante était seule éclairée, tandis que le reste de la pièce laissé volontairement dans la pénombre ne permettait point de distinguer le visage des laquais qui, en livrée de gala : culotte courte, cheveux et favoris poudrés, s'y tenaient rangés.

Au premier coup d'œil, ces serviteurs apparurent à notre Américaine plus nonchalants que de coutume, et cette impression se transforma en une certitude lorsque, au premier service, quelques gouttes de potage tombèrent sur la nappe par le fait d'un serviteur maladroit.

Au deuxième service, comme les saucières suivaient de près le saumon, un filet de sauce rose s'étala sur la blanche épaule de la comtesse Walewska qui ne put se retenir de jeter un cri. Un certain émoi se manifesta parmi les convives, mais la maîtresse de maison s'étant abstenue de toute observation, chacun se tint coi.

Un instant plus tard, quelques larmes vermeilles d'un vin liquoreux se glissèrent sur la resplendissante calvitie d'un respectable convive. Mais, de tels incidents étant toujours possibles, des

sourires s'esquissèrent et la conversation reprit son cours.

« Le rôti m'étant présenté, dit Lillie Moulton, je sentis contre mon cou, la désagréable chaleur d'un plat d'argent. Cela était par trop maladroit et comme je repoussais assez brusquement l'objet importun, j'eus la stupeur d'entendre le serveur me murmurer d'une voix rechignée : « Eh bien ! vous ne voulez pas de cette marchandise ? » Sur le point de laisser éclater mon indignation, je regardai l'homme et crus reconnaître une expression particulière à des yeux qui m'étaient familiers. Comme cette expression s'accroissait d'un clignement significatif, je compris assez tôt pour retenir ma langue. »

Ces plaisants méfaits se seraient sans doute prolongés jusqu'à la fin du repas si l'un des serveurs n'avait porté l'outrecuidance jusqu'à dire à la belle comtesse de Moltke à laquelle il présentait un entremets : « Vous lerez bien de vous servir copieusement parce que, je vous en préviens, je ne vous en offrirai pas deux fois. » Indignée, la comtesse repoussa sa chaise, et cela sans doute pour mieux foudroyer du regard le grossier laquais, puis, dans un silence impressionnant, on l'entendit prononcer ces paroles : « A-t-on jamais rien vu de pareil ? »

Le comte de Pourtalès semblait à ce moment pétrifié, tandis que la comtesse, les yeux baissés sur son assiette, prenait une attitude indifférente, comme si rien de tout cela ne la concernait.

Ce fut alors le bouquet : les insolents serveurs commencèrent à s'interpeller d'un côté à l'autre de la table : « Tu ne vois donc pas que la dame à la rose n'a pas de salade ? » disait l'un. « Occupe-toi de ton propre service » lui rétorquait l'autre.

A cet instant, le comte de Pourtalès, le visage empourpré, se leva de son siège, mais nul ne sut ce qu'il allait dire ni ce qu'il allait faire, deux laquais l'ayant prestement plaqué sur sa chaise, tandis que leurs camarades lui envoyaient au visage une grêle de boulettes de pain.

Pendant cette dernière scène d'une extravagante audace et qui sans doute se déroula en moins de temps qu'il n'en faut pour la décrire, la consternation était peinte sur la plupart des visages. Il est même possible que certaines personnes aient pensé qu'une révolution soudaine venait d'éclater ou qu'une folie collective s'était emparée des serveurs

qui, à cette époque sans égalité, ne badinaient pas avec le respect qu'ils devaient à leurs maîtres.

Jugeant que cette fantasmagorie dont il avait été l'habile magicien venait d'atteindre le zénith du succès, le prince de Metternich la fit subitement cesser en portant au comte de Pourtalès, encore un peu ahuri, le plus chaleureux et le plus spirituel des toasts. Les laquais improvisés, ayant prestement quitté perruques et favoris, se mêlèrent aux convives qui purent dès lors se convaincre qu'ils avaient été servis par six jeunes hommes des mieux titrés de Paris.

.....

Mérimée n'avait-il pas un soir, à la villa impériale de Biarritz, poussé cet esprit farceur jusqu'à glisser dans le lit de la jolie comtesse de la Bédoyère un mannequin représentant à s'y méprendre le caractéristique visage de Bismarck qui, à ce moment, était l'hôte de Napoléon III, à titre d'envoyé extraordinaire du roi de Prusse ? On rapporte que la comtesse, qui n'avait pas été sans remarquer l'admiration que sa beauté suscitait chez ce redoutable soldat, s'évanouit de peur à ce spectacle inattendu...

Y.-H. DE LAURIÈRE. Une Américaine à la cour de Napoléon III. (1939)

IV. — LES PREMIERS PAS

Dans une ville ainsi constituée, sans aucune activité, même commerciale, sans goût pour les arts, sans occupations savantes, où chacun reste dans son intérieur, il devait arriver et il arriva, sous la Restauration, en 1816, quand la guerre eut cessé, que, parmi les jeunes gens de la ville, plusieurs n'eurent aucune carrière à suivre, et ne surent que faire en attendant leur mariage ou la succession de leurs parents. Ennuyés au logis, ces jeunes gens ne trouvèrent aucun élément de distraction en ville; et comme, suivant un mot du pays, il faut que jeunesse jette sa gourme, ils firent leurs farces aux dépens de la ville même. Il leur fut bien difficile d'opérer en plein jour, ils eussent été reconnus; et, la coupe de leurs crimes une fois comblée, ils auraient finis par être traduits, à la première peccadille un peu trop forte, en police correctionnelle; ils choisirent donc assez judicieusement la nuit pour faire leurs mauvais tours.

... Une fois confédérés par la nécessité de s'entraider, de se défendre et d'inventer des tours plaisants, ils se développèrent chez eux, par le choc des idées, cette somme de malignité que comporte la jeunesse et qui s'observe jusque dans les animaux. La confédération leur donna, de plus, les petits plaisirs que procure le mystère d'une conspiration permanente. Ils se nommèrent les chevaliers de la Découverte. Pendant le jour, ces jeunes singes étaient de petits saints, ils affectaient tous d'être extrê-

DEMANDE D'EMPLOI

Monsieur Y écrit un Pascal, Monsieur X travaille un Descartes — il semble que l'on fasse un Pascal, un Descartes comme l'on ferait un sonnet, une Vierge à l'enfant, une marche funèbre.

mement tranquilles; et, d'ailleurs, ils dormaient assez tard après les nuits pendant lesquelles ils avaient accompli quelque méchante œuvre. Les chevaliers de la Désœuvrance commencèrent par des farces vulgaires, comme de décrocher et de changer des enseignes, de sonner aux portes, de précipiter avec fracas un tonneau oublié par quelqu'un à sa porte dans la cave du voisin, alors réveillé par un bruit qui faisait croire à l'explosion d'une mine.

... Mais, en janvier 1817, l'ordre de la Désœuvrance eut un grand maître, et se distingua par des tours qui, jusqu'en 1823, répandirent une sorte de terreur dans Issoudun, ou du moins en tinrent les artisans et la bourgeoisie en de continuelles alarmes.

Ce chef fut un certain Maxence Gillet, appelé plus simplement Max, que ses antécédents, non moins que sa force et sa jeunesse, destinaient à ce rôle.

... Les chevaliers de la Désœuvrance, tous jeunes, — le plus âgé n'avait pas vingt-cinq ans — admiraient Maxence. Quelques-uns d'entre eux, loin de partager la prudence, la rigidité de leurs familles à l'égard de Max, enviaient sa position et le trouvaient bien heureux. Sous un tel chef, l'ordre fit des merveilles. A partir du mois de janvier 1817, il ne se passa pas de semaine que la ville ne fût mise en émoi par un nouveau tour. Max, par point d'honneur, exigea des chevaliers certaines conditions. On promulgua des statuts. Ces diables devinrent alertes comme des élèves d'Amoros, hardis comme des milans, habiles à tous les exercices, forts et adroits comme des malfaiteurs. Ils se perfectionnèrent dans le métier de grimper sur les toits, d'escalader les maisons, de sauter, de marcher sans bruit, de gâcher du plâtre et de condamner une porte. Ils eurent un arsenal de cordes, d'échelles, d'outils, de déguisements.

... Par un grand froid, ces diables incarnés transportaient très bien un poêle de la salle dans la cour, et le bourraient de bois de manière que le feu durât encore au matin. On apprenait alors par la ville que M. un tel (un avare !) avait essayé de chauffer sa cour.

Ils se mettaient quelquefois tous en embuscade dans la Grand'Rue ou dans la rue Basse, deux rues qui sont comme les deux artères de la ville, et où débouchent beaucoup de petites rues transversales. Tapis, chacun à l'angle d'un mur, au coin d'une de ces petites rues, et la tête au vent, au milieu du premier sommeil de chaque ménage, ils criaient d'une voix effarée, de porte en porte, d'un bout de la ville à l'autre : « Eh bien, qu'est-ce ?... Qu'est-ce ? » Ces demandes répétées éveillaient les bourgeois, qui se montraient en chemise et en bonnet de coton, une lumière à la main, en s'interrogeant tous, et faisant les plus étranges colloques et les plus curieuses faces du monde.

... Au milieu d'un rude hiver, les chevaliers démolirent la cheminée du cabinet du receveur des contributions, et la lui rebâtirent en une nuit, parfaitement

semblable, sans faire de bruit, sans avoir laissé la moindre trace de leur travail. Cette cheminée était intérieurement arrangée de manière à enfumer l'appartement. Le receveur fut deux mois à souffrir avant de reconnaître pourquoi sa cheminée, qui allait si bien, de laquelle il était si content, lui jouait de pareils tours, et il fut obligé de la reconstruire.

... Quand ils voulaient faire passer à quelqu'un la nuit tout entière en armes et dans de mortelles inquiétudes, ils lui écrivaient une lettre anonyme pour le prévenir qu'il devait être volé; puis ils allaient un à un le long de ses murs ou de ses croisées, en s'appelant par des coups de sifflet.

Un de leurs plus jolis tours, dont s'amusa longtemps la ville, où il se raconte encore, fut d'adresser à tous les héritiers d'une vieille dame fort avare, et qui devait laisser une belle succession, un petit mot qui leur annonçait sa mort, en les invitant à être exacts pour l'heure où les scellés seraient mis. Quatre-vingts de ces héritiers environ arrivèrent de Vatan, de Saint-Florent, de Vierzon et des environs, tous en grand deuil, mais assez joyeux, les uns avec leurs femmes, les veuves avec leurs fils, les enfants avec leurs pères, qui dans une carriole, qui dans un cabriolet d'osier, qui dans une méchante charrette. Imaginez les scènes entre la servante de la vieille dame et les premiers arrivés ! puis les consultations chez les notaires !... Ce fut comme une émeute dans Issoudun.

Enfin, un jour, le sous-préfet s'avisa de trouver cet ordre de choses d'autant plus intolérable, qu'il était impossible de savoir qui se permettait ces plaisanteries. Les soupçons pesaient bien sur les jeunes gens; mais, comme la garde nationale était alors purement nominale à Issoudun, qu'il n'y avait point de garnison, que le lieutenant de gendarmerie n'avait pas plus de huit gendarmes avec lui, qu'il ne se faisait pas de patrouilles, il était impossible d'avoir des preuves. Le sous-préfet fut mis à l'ordre de nuit, et pris aussitôt pour bête noire. Ce fonctionnaire avait l'habitude de déjeuner de deux œufs frais. Il nourrissait des poules dans sa cour, et joignait à la manie de manger des œufs frais celle de vouloir les faire cuire lui-même. Ni sa femme, ni sa servante, ni personne, selon lui, ne savait cuire un œuf comme il faut; il regardait à sa montre, et se vantait de l'emporter en ce point sur tout le monde. Il cuisait ses œufs depuis deux ans avec un succès qui lui méritait mille plaisanteries. On enleva pendant un mois, toutes les nuits, les œufs de ses poules, auxquels on en substitua de durs. Le sous-préfet y perdit son latin et sa réputation de sous-préfet à l'œuf. Il finit par déjeuner autrement. Mais il ne soupçonna point les chevaliers de la Désœuvrance, dont le tour était trop bien fait. Max inventa de lui graisser les tuyaux de ses poêles, toutes les nuits, d'une huile saturée d'odeurs si fétides, qu'il était impossible de tenir chez lui. Ce ne fut pas assez : un jour,

sa femme, en voulant aller à la messe, trouva son châle intérieurement colle par une substance si tenace qu'elle fut obligée de s'en passer. Le sous-préfet demanda son changement. La couardise et la soumission de ce fonctionnaire établirent définitivement l'autorité drolatique et occulte des chevaliers de la Désœuvrance.

... Un vieil Espagnol, ancien prisonnier de guerre, et qui, lors de la paix, était resté dans le pays, ou il faisait un petit commerce de grains, vint de bonne heure au marché, et laissa sa charrette vide au bas de la tour d'Issoudun. Maxence, arrive le premier au rendez-vous indique pour cette nuit au pied de la tour, fut interpellé par cette question faite à voix basse :

— Que ferons-nous cette nuit ?

— La charrette au pere Fario est là, répondit-il, j'ai failli me casser le nez dessus; montons-la d'abord sur la butte de la tour, nous verrons après.

Quand Richard construisit la tour d'Issoudun, il la planta, comme il a été dit, sur les ruines de la basilique assise à la place du temple romain et du Dun celtique. Ces ruines, qui représentaient chacune une longue période de siècles, formerent une montagne grosse des monuments de trois âges. La tour de Richard Cœur-de-Lion se trouve donc au sommet d'un cône dont la pente est de toutes parts également raide et où l'on ne parvient que par escalade. Pour bien peindre en peu de mots l'attitude de cette tour, on peut la comparer à l'obélisque de Luxor sur son piédestal. Le piédestal de la tour d'Issoudun, qui recelait alors tant de trésors archéologiques inconnus, a du côté de la ville quatre-vingts pieds de hauteur. En une heure, la charrette fut démontée, hissée pièce à pièce sur la butte, au pied de la tour, par un travail semblable à celui des soldats qui portèrent l'artillerie au passage du mont Saint-Bernard. On remit la charrette en état et l'on fit disparaître toutes les traces du travail avec un tel soin, qu'elle semblait avoir été transportée là par le diable ou par la baguette d'une fée.

BALZAC. *La Rabouilleuse.* (1842)

LES LÈVRES NUES

Revue trimestrielle

N° 8 — Mai 1956

EDITEUR RESPONSABLE :

Marcel Mariën,
28, rue du Pépin, Bruxelles.

ADMINISTRATION :

Jane Graverol,
35, rue Joseph II, Bruxelles.

DEPOSITAIRES

POUR LA FRANCE :

Le Minotaure,
2, rue des Beaux-Arts, Paris 6^e.
(C.C.P. Paris 7422-37.)

Le Soleil dans la Tête,
10, rue de Vaugirard, Paris 6^e.
(C.C.P. Paris 9758-73.)

PRIX : 30 francs belges.

210 francs français.

ABONNEMENT :

100 francs belges.

700 francs français.

Les abonnés sont invités à renouveler leur souscription pour la prochaine série (soit les numéros 9, 10, 11 et 12) et de verser, à cet effet, la somme de 100 francs belges au C. C. P. n° 3645 35 de Jane Graverol, 35, rue Joseph II, Bruxelles.

IMPRIME EN BELGIQUE

TABLE DES ILLUSTRATIONS

La dernière carte	Couverture
La Commune sous le feu	8
Le génie civil	23
Jane Graverol : La panne	26
Paul Bourgoignie : Dans le blanc des yeux	31

Présentation de l' **ENCYCLOPÉDIE** **de la PLÉIADE**

QUAND nous étions jeunes, nous allions quelquefois au bordel, Montesquieu, Buffon, le président de Brosses et moi.

De nous tous, lorsqu'il s'étoit bien préparé, le président de Brosses étoit celui qui présentait la figure la plus imposante; et le mérite ne laissoit de contraster avec sa petite taille de quatre pieds et demi, mince et fluette; or, comme tout petit homme est vaniteux, il se van-
toit auprès des nymphes du lieu du seul bout qui lui donnât quelque supériorité sur nous autres...

Une d'entre elles le tourne et lui dit : « Cela est beau, mais où est le cul qui poussera cela ? »

Quand je vois de même une esquisse de tableau, un sujet de poème, un plan de tragédie, une entreprise politique, je me rappelle toujours cette diable de fille; je regarde l'homme et je dis : « Cela est beau, mais où est le cul ? »

Diderot : Lettre à Catherine II.

J'AI l'honneur de vous présenter tout le fruit de l'esprit du genre humain.

— Quelle masse écœurante !...
On a tout dit... Livres, livres !...
O tombes littéraires !...

— De quoi ne plus jamais penser à penser...

— Tous ces tomes en pénitence, le dos définitivement tourné à la vie... Ils ont l'air d'avoir honte, de se repentir d'avoir été écrits... Ce qu'il y a là d'es-

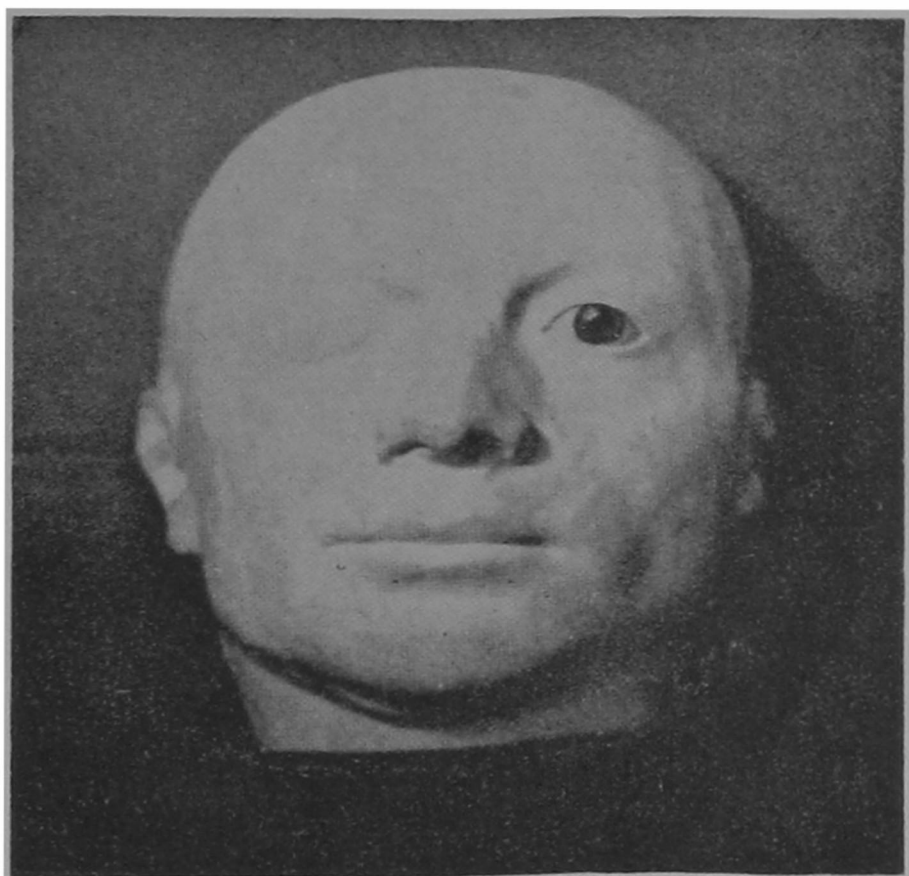
poirs, de prétentions, de patience d'insecte et de fureurs de fous !... Ce qu'il fallut d'illusions, de désirs, de travail, de larcins, de

hasards pour accumuler ce sinistre trésor de certitudes ruinées, de découvertes démodées, de beautés mortes et de délires refroidis... Et combien de ces bouquins-là furent-ils passionnément conçus, avec la folle ambition de faire oublier tous les autres !... Ainsi, s'exhausse, de siècle en siècle, l'édifice monumental de l'ILLISIBLE...

Paul Valéry : « Mon Faust ».

nrf

LES LÈVRES NUES



SOMMAIRE

MARCEL MARIËN. Le Grand Etal.
GUY-ERNEST DEBORD. Théorie de la Dérive.
GILBERT SENECAUT. Tu n'es que fragments.
ANDRE SOURIS. Le Complexe d'Orphée.
PAUL NOUGE. Hommage à Seurat.
GIL J. WOLMAN. J'écris propre.
Conseils aux jeunes littérateurs.
Histoire marseillaise.
Vie d'Albuquerque.



LE GRAND ÉTAL

La boucherie de Marcinelle a donné naissance à un tel fatras littéraire qu'il est comme impossible déjà d'y voir clair et de faire sortir du puits la vérité consumée jusqu'à l'os. Qui s'en plaindrait ? Le vague sied à l'homme, qu'il comble et enchante. Il ne suffit guère, le feuilleton digéré, de serrer les poings, de grincer des dents : ce n'est toujours que littérature.

Pour la vétusté insigne des mines belges, je ne sais s'il faut s'en étonner dans un monde où, quelques jours auparavant, l'on ne se proposait pas moins pour régler l'affaire de Suez de reprendre la route des Indes au point où, il y a près de cinq siècles, Vasco de Gama en était resté. Aussi, pourquoi s'appesantir sur des faits d'une banalité quotidienne que seule une mise en scène astucieuse a soumis à la lumière crue des tréteaux. Car s'il n'y avait eu que cinq morts ou même un seul, il est bien évident que, limité à un entrefilet, l'assassinat n'eût retenu l'attention de personne. Or 262 morts ne pèsent guère en regard des milliers de mineurs restés vivants et qui poursuivent leur peine, la poussière dans l'âme. Le mineur sera en agonie jusqu'à la fin des mines : il ne faut pas dormir pendant ce temps-là.

Il n'importe donc guère d'épiloguer sur des câbles, sur la

carence du matériel de protection et de secours, et autres minces devinettes savantes pour techniciens esthètes. Comme disait Charles-Louis Philippe : « Il n'est pas nécessaire d'étudier la question. Je sais, les yeux fermés, que ce sont les pauvres qui ont raison ».

Le massacre de Marcinelle revêt un caractère privé qui ne regarde véritablement que les familles endeuillées et rien qu'elles. Pourquoi dès lors cette débauche de sanglots, ces montagnes de papier noirci, cette Belgique tout entière qui exhibe complaisamment ses parties honteuses ?

Il semble qu'ici non plus l'étonnement ne puisse longtemps nous laisser perplexes. La presse, qui a donné le ton et le rythme, ne saurait négliger l'exploitation d'un événement susceptible de remédier inespérément aux bouillons traditionnels de la période des vacances, malgré l'arrestation d'une empoisonneuse de choix et l'affaire de Suez qui n'émeut vraiment, dans le fond, que quelques actionnaires, pléiade de voleurs volés à leur tour. Aussi, — des tirages impressionnants, une vente assurée, — quel marchand de papier résisterait à la tentation ? Aiguillonnés ensuite par les manchettes gigantesques et noires, il faut bien que chacun se mette au pas, le roi comme la concierge. De son côté, l'Institut national de radiodiffusion s'empresse d'accorder quelque repos aux lavandières du Portugal et convertit à la hâte son public de derviches tourneurs aux messes pesantes des musiciens définitifs. On ferme les cinémas, les cafés, les bordels. On ressort les grotesques accessoires de toujours, drapeaux en berne et minutes de silence.

Pendant ce temps, sur les lieux, aux gendarmes de la première heure s'ajoutent leurs frères spirituels, un bataillon de curés de tous grades, alléchés par la perspective proche de centaines d'enterrements de première classe, — onctueux, froufrounants et obscènes. Puis, c'est au tour des rois. Le roitelet tout d'abord, triste déjà de naissance, et, vers minuit, son père, le Nazi malchanceux. Un autre roi déchu viendrait bien aussi, si on lui garantissait le respect du protocole. On s'en passe toutefois, l'on n'a déjà que trop affaire avec le vrai gouvernement italien pour s'embarrasser encore d'un second, même chimérique. Quant aux ministres, il n'en vient pas, il en pleut. Du premier au dernier. Voici, dans un coin, le Commerce Extérieur qui sourit à l'Intérieur, plus loin les Affaires Economiques et l'Agriculture qui causent tandis que la Santé publique se tourne vers les Travaux non moins publics et que les Affaires Etrangères, un peu essoufflées, arrivent à la hâte de l'étranger. Quant au Travail (qui se nomme aussi Prévoyance sociale), il travaille, il règle — comme il l'avoue naïvement — l'importante question des funérailles. Enfin, comme s'il ne suffisait pas de porter huit heures par jour la livrée des bagnards, voici cas-

qués, cirés, ridicules, la lampe Davy astiquée en sautoir, déguisés en mineurs, ces fameux mineurs eux-mêmes condamnés à porter sur leurs épaules un fardeau de plus, cercueil ou couronne, à faire des heures supplémentaires non payées tandis que les beaux messieurs suivent, les bras ballants. Jamais, depuis l'orchestration à grand fracas de cuivre wagnérien de la défaite de Stalingrad par Goebbels, on n'avait assisté à un déploiement funèbre aussi fastueux.

Si bien qu'un tel luxe incline à penser.

Car il n'y a pas que les frais funéraires. Il y a aussi, de quoi payer la traversée de l'Achéron en yacht, l'argent qui afflue de toutes parts et qui vient enrichir les familles endeuillées, promues soudain au rang de millionnaires : un malheur ne vient jamais seul. Tout le monde débourse comme si tout le monde avait quelque chose à se faire pardonner.

Entraîné sans doute par la déformation professionnelle, *Déetective*, mieux rompu que quiconque aux analyses nauséabondes, publie cette légende : « Dimanche, à l'entrée de la mine, une pathétique messe du souvenir fut célébrée. Sous les pieds du prêtre, ils étaient encore 259 ». Comment ne pas penser au criminel classique, un peu candide, visitant les lieux de son crime, arpentant le sol sous lequel il a enterré, vivante cette fois, sa victime ? Voilà sans doute qui éclaircirait bien des choses.

Mais peut-être faut-il remonter quelque peu dans le temps.

Quelques mois auparavant, la ville de Verviers avait été la proie d'une manière de déluge, ensevelissant sous l'eau et la boue les quartiers ouvriers, dépouillant les habitants de leurs maigres biens. Baudouin premier et dernier fit dans cette circonstance un beau geste et informa l'univers qu'il offrait aux victimes la somme de 25.000 francs. Que peu après, visitant les lieux du sinistre, il se fit à ce point huer et siffler qu'il lui fallut en toute hâte regagner son humble Cadillac, c'est une autre affaire. Mais que pour les familles de Marcinelle il prodigue un demi-million, on peut se demander si le rapport de

LIBÉREZ THAELMANN

chacun de ces sinistres à ces dons disproportionnés (encore qu'il s'agisse de l'argent d'autrui, entre autres des victimes), si cette disproportion n'exprimerait pas dans le fond quelque opinion cachée quant à la nature précise de la fatalité que l'on n'a pas manqué d'invoquer dans chacune de ces catastrophes. Bref, l'on songe à Aytré, Aytré qui perd l'habitude.

Mais au fait, qui se souvient d'Aytré ? Il faut donc bien, grossièrement, rappeler son histoire.

Aytré tenait un journal dans lequel il consignait les événements de la journée. Rien de très extraordinaire n'animait ce journal jusqu'au jour où survint un crime dont l'auteur demeurait inconnu. Or, en examinant le journal d'Aytré, l'on constatait bien vite qu'avant le meurtre ses notations étaient brèves, sans excès de remarques, mais qu'au lendemain du crime le ton soudain changeait, et le cours des préoccupations. C'était de tout autres sujets qu'Aytré maintenant était prodigue, qui n'avaient guère de rapport avec le caractère tout utilitaire à quoi répondait au fond le journal. Il devenait lyrique, prolixe par moment, comme s'il se fût mis à écrire pour de bon. Le lecteur du journal eut tôt fait de percevoir à jour la culpabilité d'Aytré qui, sous ce flux de paroles et de réflexions auxquelles il était peu accoutumé, s'essayait comme malgré lui de dissimuler son crime. De réservée et même avare qu'elle était au début, son expression était devenue abondante et large, — généreuse.

Ainsi, de l'affliction obligatoire du roi, de son entourage, de tout ce qui fait corps avec lui, ainsi, de la munificence de leurs dons. Comme s'il fallait exhiber plus d'argent pour paraître moins coupable, la fatalité invoquée cette fois pouvant paraître moins convaincante que dans ses prétendues manifestations antérieures. L'on comprend mieux aussi une telle figuration de ministres, qui n'attendent pas moins de leur assiduité massive, de la sonorité de ces baisers de Judas en quoi les politiciens sociaux-démocrates se sont toujours montrés d'une adresse digne des plus retorses courtisanes, qu'elles camouflent la responsabilité criante du gouvernement qui a toléré ces mines anachroniques. Enfin, l'on comprend de même l'émotion de tous, jusqu'à l'obole des plus humbles, qui ont porté ce gouvernement au pouvoir.

On le voit, ce n'est guère des responsables qu'il faut attendre qu'ils se châtient eux-mêmes, puisque tout le monde, aussi bien, paraît compromis. Et comme l'Institut national de radiodiffusion a remisé Bach et Mozart pour reprendre, l'alerte passée,

ses rengaines de toujours, pourquoi ne reprendrions-nous pas aussi les nôtres. Pourquoi ne pas rappeler à la vie ces femmes de *Germinal* brandissant au bout d'un bâton une loque de chair sanguinolente. Arrachée au royal boucher de Marcinelle, célibataire au reste, ne serait-ce pas là un traitement de choix, un peu désuet peut-être comme ces mines qui l'entretiennent, mais exemplaire, on ne saurait, je pense, raisonnablement le nier. Sans compter qu'on ne peut pas toujours trancher des têtes, ce serait monotone.

Bien sûr, il ne s'agit que d'une image, d'une image symbolique à la mesure d'un personnage également symbolique. Mais comment réveiller la mémoire de ces foules toujours consentantes, en quoi les plus cruels événements ne semblent pas laisser plus de trace que s'ils étaient dessinés sur le sable.

Il ne reste donc plus qu'à entonner une dernière rengaine, passablement émoussée celle-là, presque ensevelie sous la poussière subtile des analystes aux bonnes comme aux mauvaises intentions, mais en fin de compte tout de même la seule rengaine juste :

Prolétaires de tous les pays, on vous le dit encore, bien que vous soyez un peu durs d'oreille, on vous le répète : UNISSEZ-VOUS !

MARCEL MARIËN

CONSEILS AUX JEUNES LITTÉRATEURS

André Salmon. — Souviens-toi du français et du cordonnier.

Gilbert Cesbron. — Retourne sept fois ta langue dans la plaie.

Alain Robbe-Grillet. — Rien ne sert de courir, il faut partir avant.

Géo Norge. — L'oignon ne fait pas le jardin.

C'aude Elsen. — Tes douze balles sont contées.

André Malraux. — La voie du silence est bonne mais il faut s'y engager.

André Pieyre de Mandiargues. — Je m'appelle légion d'honneur.

Albert Camus. — Il faut tomber de plus haut.

Roger Peyrefitte. — Au bout du fossé la courbette.

Jean Delay. — Méfie-toi d'André : l'alouette, c'est peut-être bien toi.

Pierre Hervé. — Cartes sur table mais ce n'est qu'un château.

Henry de Montherlant. — Hausse-toi jusqu'aux épaules.

Henri Michaux. — Surveille tes lacets : on est libre.

C'aude Mauriac. — Va le demander à Breton.

Sacha Guitry. — Silence, ne tourne pas.

THÉORIE DE LA DÉRIVE

Entre les divers procédés situationnistes, la dérive se définit comme une technique du passage hâtif à travers des ambiances variées. Le concept de dérive est indissolublement lié à la reconnaissance d'effets de nature psychogéographique, et à l'affirmation d'un comportement ludique-constructif, ce qui l'oppose en tous points aux notions classiques de voyage et de promenade.

Une ou plusieurs personnes se livrant à la dérive renoncent, pour une durée plus ou moins longue, aux raisons de se déplacer et d'agir qu'elles se connaissent généralement, aux relations, aux travaux et aux loisirs qui leur sont propres, pour se laisser aller aux sollicitations du terrain et des rencontres qui y correspondent. La part de l'aléatoire est ici moins déterminante qu'on ne croit : du point de vue de la dérive, il existe un relief psychogéographique des villes, avec des courants constants, des points fixes, et des tourbillons qui rendent l'accès ou la sortie de certaines zones fort malaisés.

Mais la dérive, dans son unité, comprend à la fois ce laisser-aller et sa contradiction nécessaire : la domination des variations psychogéographiques par la connaissance et le calcul de leurs possibilités. Sous ce dernier aspect, les données mises en évidence par l'écologie, et si borné que soit à priori l'espace social dont cette science se propose l'étude, ne laissent pas de soutenir utilement la pensée psychogéographique.

L'analyse écologique du caractère absolu ou relatif des coupures du tissu urbain, du rôle des microclimats, des unités élémentaires entièrement distinctes des quartiers administratifs, et surtout de l'action dominante de centres d'attraction, doit être utilisée et complétée par la méthode psychogéographique. Le terrain passionnel objectif où se meut la dérive doit être défini en même temps selon son propre déterminisme et selon ses rapports avec la morphologie sociale.

Chombart de Lauwe dans son étude sur « Paris et l'agglomération parisienne » (Bibliothèque de Sociologie Contemporaine, P.U.F. 1952) note qu'« un quartier urbain n'est pas déterminé seulement par les facteurs géographiques et économiques mais par la représentation que ses habitants et ceux des autres quartiers en ont » ; et présente dans le même ouvrage — pour montrer « l'étroitesse du Paris réel dans lequel vit chaque individu... géographiquement un cadre dont le rayon est extrêmement petit » — le tracé de tous les parcours effectués en une année par une étudiante du XVI^e arrondissement : ces parcours dessinent un triangle de dimension réduite, sans échappées, dont les trois sommets sont l'Ecole des Sciences Politiques, le domicile de la jeune fille et celui de son professeur de piano.

Il n'est pas douteux que de tels schémas, exemples d'une poésie moderne susceptible d'entraîner de vives réactions affectives — dans ce cas l'indignation qu'il soit possible de vivre de la sorte —, ou même la théorie, avancée par Burgess à propos de Chicago, de la répartition des activités sociales en zones concentriques définies, ne doivent servir aux progrès de la dérive.

Le hasard joue dans la dérive un rôle d'autant plus important que l'observation psychogéographique est encore peu assurée. Mais l'action du hasard est naturellement conservatrice et tend, dans un nouveau cadre, à tout ramener à l'alternance d'un nombre limité de variantes, et à l'habitude. Le progrès n'étant jamais que la rupture d'un des

champs où s'exerce le hasard, par la création de nouvelles conditions plus favorables à nos desseins, on peut dire que les hasards de la dérive sont foncièrement différents de ceux de la promenade, mais que les premières attirances psychogéographiques découvertes risquent de fixer le sujet ou le groupe dérivant autour de nouveaux axes habituels, où tout les ramène constamment.

Une insuffisante défiance à l'égard du hasard, et de son emploi idéologique toujours réactionnaire, condamnait à un échec morne la célèbre déambulation sans but tentée en 1923 par quatre surréalistes à partir d'une ville tirée au sort : l'errance en rase campagne est évidemment déprimante, et les interventions du hasard y sont plus pauvres que jamais. Mais l'irréflexion est poussée bien plus loin dans « Médium » (mai 1954), par un certain Pierre Vendryes qui croit pouvoir rapprocher de cette anecdote — parce que tout cela participerait d'une même libération antidéterministe — quelques expériences probabilistes, par exemple sur la répartition aléatoire de têtards de grenouille dans un cristalliseur circulaire, dont il donne le fin mot en précisant : « il faut, bien entendu, qu'une telle foule ne subisse de l'extérieur aucune influence directrice ». Dans ces conditions, la palme revient effectivement aux têtards qui ont cet avantage d'être « aussi dénués que possible d'intelligence, de sociabilité et de sexualité », et, par conséquent, « vraiment indépendants les uns des autres ».

Aux antipodes de ces aberrations, le caractère principalement urbain de la dérive, au contact des centres de possibilités et de significations que sont les grandes villes transformées par l'industrie, répondrait plutôt à la phrase de Marx : « Les hommes ne peuvent rien voir autour d'eux qui ne soit leur visage, tout leur parle d'eux-mêmes. Leur paysage même est animé. »

On peut dériver seul, mais tout indique que la répartition numérique la plus fructueuse consiste en plusieurs petits groupes de deux ou trois personnes parvenues à une même prise de conscience, le recoupement des impressions de ces différents groupes devant permettre d'aboutir à des conclusions objectives. Il est souhaitable que la composition de

Une pensée et ses variantes

« ...que je juge par ma montre. »

1

Monstre au poignet annonce menotte.

2

Montre au poignet annonce menottes.

ces groupes change d'une dérive à l'autre. Au-dessus de quatre ou cinq participants, le caractère propre à la dérive décroît rapidement, et en tout cas il est impossible de dépasser la dizaine sans que la dérive ne se fragmente en plusieurs dérives menées simultanément. La pratique de ce dernier mouvement est d'ailleurs d'un grand intérêt, mais les difficultés qu'il entraîne n'ont pas permis jusqu'à présent de l'organiser avec l'ampleur désirable.

La durée moyenne d'une dérive est la journée, considérée comme l'intervalle de temps compris entre deux périodes de sommeil. Les points de départ et d'arrivée, dans le temps, par rapport à la journée solaire, sont indifférents, mais il faut noter cependant que les dernières heures de la nuit sont généralement impropres à la dérive.

Cette durée moyenne de la dérive n'a qu'une valeur statistique. D'abord, elle se présente assez rarement dans toute sa pureté, les intéressés évitant difficilement, au début ou à la fin de cette journée, d'en distraire une ou deux heures pour les employer à des occupations banales; en fin de journée, la fatigue contribue beaucoup à cet abandon. Mais surtout la dérive se déroule souvent en quelques heures délibérément fixées, ou même fortuitement pendant d'assez brefs instants, ou au contraire pendant plusieurs jours sans interruption. Malgré les arrêts imposés par la nécessité de dormir, certaines dérives d'une intensité suffisante se sont prolongées trois ou quatre jours, voire même davantage. Il est vrai que dans le cas d'une succession de dérives pendant une assez longue période, il est presque impossible de déterminer avec quelque précision le moment où l'état d'esprit propre à une dérive donnée fait place à un autre. Une succession de dérives a été poursuivie sans interruption notable jusqu'aux environs de deux mois, ce qui ne va pas sans amener de nouvelles conditions objectives de comportement qui entraînent la disparition de bon nombre des anciennes.

L'influence sur la dérive des variations du climat, quoique réelle, n'est déterminante que dans le cas de pluies prolongées qui l'interdisent presque absolument. Mais les orages ou les autres espèces de précipitations y sont plutôt propices.

Le champ spatial de la dérive est plus ou moins précis ou vague selon que cette activité vise plutôt à l'étude d'un terrain ou à des résultats affectifs déroutants. Il ne faut pas négliger le fait que ces deux aspects de la dérive présentent de multiples interférences et qu'il est impossible d'en isoler un à l'état pur. Mais enfin l'usage des taxis, par exemple, peut fournir une ligne de partage assez claire: si dans le cours d'une dérive on prend un taxi, soit pour une destination précise, soit pour se déplacer de vingt minutes vers l'ouest, c'est que l'on s'attache surtout au dépaysement personnel. Si l'on s'en tient à l'exploration directe d'un terrain, on met en avant la recherche d'un urbanisme psychogéographique.

Dans tous les cas le champ spatial est d'abord fonction des bases de départ constituées, pour les sujets isolés, par leurs domiciles, et pour les groupes, par les points de réunion choisis. L'étendue maximum de ce champ spatial ne dépasse pas l'ensemble d'une grande ville et de ses banlieues. Son étendue minimum peut être bornée à une petite unité d'ambiance: un seul quartier, ou même un seul îlot s'il en vaut la peine (à l'extrême limite la dérive-statique d'une journée sans sortir de la gare Lazare).

L'exploration d'un champ spatial fixé suppose donc l'établissement de bases, et le calcul des directions de pénétration. C'est ici qu'intervient l'étude des cartes, tant courantes qu'écologiques ou psychogéographiques, la rectification et l'amélioration de ces cartes. Est-il besoin de dire que le goût du quartier en lui-même inconnu, jamais parcouru, n'intervient aucunement? Outre son insignifiance, cet aspect du problème est tout à fait subjectif, et ne subsiste pas longtemps. Ce

critère n'a jamais été employé, si ce n'est, occasionnellement, quand il s'agit de trouver les issues psychogéographiques d'une zone en s'écartant systématiquement de tous les points coutumiers. On peut alors s'égarer dans des quartiers déjà fort parcourus.

La part de l'exploration au contraire est minime, par rapport à celle d'un comportement déroutant, dans le « rendez-vous possible ». Le sujet est prié de se rendre seul à une heure qui est précisée dans un endroit qu'on lui fixe. Il est affranchi des pénibles obligations du rendez-vous ordinaire, puisqu'il n'a personne à attendre. Cependant ce « rendez-vous possible » l'ayant mené à l'improviste en un lieu qu'il peut connaître ou ignorer, il en observe les alentours. On a pu en même temps donner au même endroit un autre « rendez-vous possible » à quelqu'un dont il ne peut prévoir l'identité. Il peut même ne l'avoir jamais vu, ce qui incite à lier conversation avec divers passants. Il peut ne rencontrer personne, ou même rencontrer par hasard celui qui a fixé le « rendez-vous possible ». De toute façon, et surtout si le lieu et l'heure ont été bien choisis, l'emploi du temps du sujet y prendra une tournure imprévue. Il peut même demander par téléphone un autre « rendez-vous possible » à quelqu'un qui ignore où le premier l'a conduit. On voit les ressources presque infinies de ce passe-temps.

Ainsi, quelques plaisanteries d'un goût dit douteux, que j'ai toujours vivement appréciées dans mon entourage, comme par exemple s'introduire nuitamment dans les étages des maisons en démolition, parcourir sans arrêt Paris en auto-stop pendant une grève des transports, sous le prétexte d'aggraver la confusion en se faisant conduire n'importe où, errer dans ceux des souterrains des catacombes qui sont interdits au public, relèveraient d'un sentiment plus général qui ne serait autre que le sentiment de la dérive.

Les enseignements de la dérive permettent d'établir les premiers relevés des articulations psychogéographiques d'une cité moderne. Au-delà de la reconnaissance d'unités d'ambiance, de leurs composantes principales et de leur localisation spatiale, on perçoit leurs axes principaux de passage, leurs sorties et leurs défenses. On en vient à l'hypothèse centrale de l'existence de plaques tournantes psychogéographiques. On mesure les distances qui séparent effectivement deux régions d'une ville, et qui sont sans commune mesure avec ce qu'une vision approximative d'un plan pouvait faire croire. On peut dresser, à l'aide des vieilles cartes, de vues photographiques aériennes et de dérives expérimentales une cartographie influentielle qui manquait jusqu'à présent, et dont l'incertitude actuelle, inévitable avant qu'un immense travail ne soit accompli, n'est pas pire que celle des premiers portulans, à cette différence près qu'il ne s'agit plus de délimiter précisément des continents durables, mais de changer l'architecture et l'urbanisme.

Les différentes unités d'atmosphère et d'habitation, aujourd'hui, ne sont pas exactement tranchées, mais entourées de marges frontières plus ou moins étendues. Le changement le plus général que la dérive conduit à proposer, c'est la diminution constante de ces marges frontières, jusqu'à leur suppression complète.

Dans l'architecture même, le goût de la dérive porte à préconiser toutes sortes de nouvelles formes du labyrinthe, que les possibilités modernes de construction favorisent. Ainsi, la presse signalait en mars 1955 la construction à New-York d'un immeuble où l'on peut voir les premiers signes d'une occasion de dérive à l'intérieur d'un appartement :

« Les logements de la maison hélicoïdale auront la forme d'une tranche de gâteau. Ils pourront être agrandis ou diminués à volonté par le déplacement de cloisons mobiles. La gradation par demi-étage évite de limiter le nombre de pièces, le locataire pouvant demander à utiliser la tranche suivante en surplomb ou en contrebas. Ce système permet de transformer en six heures trois appartements de quatre pièces en un appartement de douze pièces ou plus. »

Le sentiment de la dérive se rattache naturellement à une façon plus générale de prendre la vie, qu'il serait pourtant maladroit d'en déduire mécaniquement. Je ne m'étendrai ni sur les précurseurs de la dérive, que l'on peut reconnaître justement, ou détourner abusivement, dans la littérature du passé, ni sur les aspects passionnels particuliers que cette activité entraîne. Les difficultés de la dérive sont celles de la liberté. Tout porte à croire que l'avenir précipitera le changement irréversible du comportement et du décor de la société actuelle. Un jour, on construira des villes pour dériver. On peut utiliser, avec des retouches relativement légères, certaines zones qui existent déjà. On peut utiliser certaines personnes qui existent déjà.

Guy-Ernest DEBORD

DEUX COMPTES RENDUS DE DÉRIVE

I. — Rencontres et troubles consécutifs à une dérive continue

Le soir du 25 décembre 1953, les lettristes G. I., G. D. et G. L., entrant dans un bar algérien de la rue Xavier-Privas où ils ont passé toute la nuit précédente — et qu'ils appellent depuis longtemps « Au Malais de Thomas » — sont amenés à converser avec un Antillais d'environ quarante ans, d'une élégance assez insolite parmi les habitués de ce bouge, qui, à leur arrivée, parlait avec K., le tenancier du lieu.

L'homme demande aux lettristes, contre toute vraisemblance, s'ils ne sont pas « dans l'armée ». Puis, sur leur réponse négative, il insiste vainement pour savoir « à quelle organisation ils appartiennent ». Il se présente lui-même sous le nom, manifestement faux, de Camille J. La suite de ses propos est parsemée de coïncidences (les adresses qu'il cite, les préoccupations qui sont celles de ses interlocuteurs cette semaine-là, son anniversaire qui est aussi celui de G. I.) et de phrases qu'il veut à double sens, et qui semblent être des allusions délibérées à la dérive. Mais le plus remarquable est son délire croissant qui tourne autour d'une idée de voyage pressé — « il voyage continuellement » et le répète souvent. J. en vient à dire sérieusement qu'arrivant de Hambourg il avait cherché l'adresse du bar où ils sont à présent

— il y était venu autrefois, un instant, l'avait aimé —, ne la trouvant pas, il avait fait un saut à New-York pour la demander à sa femme ; et l'adresse n'étant pas non plus à New-York, c'est fortuitement qu'il venait de retrouver le bar. Il arrive d'Orly. (Aucun avion n'a atterri depuis plusieurs jours à Orly, par suite d'une grève du personnel de la sécurité compliquée de mauvaise visibilité, et G. D. le sait parce que lui-même est arrivé l'avant-veille, par train, après avoir été retardé deux jours sur l'aérodrome de Nice). J. déclare à G. L., d'un air de certitude attristée, que ses activités actuelles doivent être au-dessus de ses capacités (G. L. sera en effet exclu deux mois plus tard). J. propose aux lettristes de les retrouver au même endroit le lendemain : il leur fera goûter un excellent rhum « de sa plantation ». Il a aussi parlé de leur faire connaître sa femme, mais ensuite, et sans contradiction apparente, il a dit que le lendemain « il serait veuf », sa femme partant de bon matin pour Nice en automobile. Après qu'il soit sorti, K., interrogé (lui-même ignore tout des activités des lettristes), ne peut rien dire sinon qu'il l'a vu boire un verre une fois, il y a quelques mois.

Le lendemain J. vient au rendez-vous

avec sa femme, une Antillaise de son âge, assez belle. Il fait, avec son rhum, un punch hors de pair. J. et sa femme exercent une attraction d'une nature peu claire sur tous les Algériens du bar, à la fois enthousiastes et déferents. Une agitation d'une intensité très inhabituelle se traduit par le fracas de toutes les guitares ensemble, des cris, des danses. J. rétablit instantanément le calme en portant un toast imprévu « à nos frères qui meurent sur les champs de bataille » (bien qu'à cette date, nulle part hors d'Indochine il n'y ait de lutte armée de quelque envergure). La conversation atteint en valeur délirante celle de la veille, mais cette fois avec la participation de la femme de J. Remarquant qu'une bague que J. portait le soir précédent est maintenant au doigt de sa femme, G. I. dit assez bas à G. D., faisant allusion à leurs commentaires de la veille qui n'avaient pas manqué d'évoquer les zombies et les signes de reconnaissance de sectes secrètes : « Le Vaudou a changé de main ». La femme de J. entend cette phrase et sourit d'un air complice.

Après avoir encore parlé des rencontres et des lieux qui les provoquent, J. déclare à ses interlocuteurs qu'il ne sait pas si lui-même les rencontrera un jour, car ils sont « peut-être trop forts pour lui ». On l'assure du contraire. Au moment de se séparer G. I. propose de donner à la femme de J., puisqu'elle doit partir pour Nice, l'adresse d'un bar assez attirant dans cette ville. J. répond alors froidement que c'est malheureusement trop tard puisqu'elle est partie depuis le matin. Il prend congé en affirmant que maintenant il est sûr qu'ils se reverront un jour « serait-ce même dans un autre monde » — ajoutant à sa phrase un « vous me comprenez ? » qui corrige complètement ce qu'elle pourrait avoir de mystique.

Le soir du 31 décembre au même bar de la rue Xavier-Privas, les lettristes trouvent K. et les habitués terrorisés — malgré leurs habitudes de violence — par une sorte de bande, forte d'une dizaine d'Algériens venus de Pigalle, et qui occupent les lieux. L'histoire, des plus obscures, semble consister à la fois une affaire de fausse monnaie et les rapports qu'elle pourrait avoir avec l'arrestation dans ce bar même, quelques semaines auparavant, d'un ami de K., pour trafic de stupéfiants. Comme il est apparent que le premier désir des visiteurs est de ne pas mêler des Européens à un règlement de comptes qui, entre Nord-Africains, n'éveillera pas grande attention de la police, et comme K. leur demande instamment

de ne pas sortir du bar, G. D. et G. I. passent la nuit à boire au comptoir (où les visiteurs ont placé une fille amenée par eux) parlant sans arrêt et très haut, devant un public silencieux, de manière à aggraver encore l'inquiétude générale. Par exemple, peu avant minuit, sur la question de savoir qui doit mourir cette année ou l'année prochaine ; ou bien en évoquant le mot du condamné exécuté à l'aube d'un premier janvier : « Voilà une année qui commence bien » ; et toutes les boutades de ce genre qui font blêmir la quasi-totalité des antagonistes. Même vers le matin, G. D. étant ivre-mort, G. I. continue seul pendant quelques heures, avec un succès toujours aussi marqué. La journée du 1^{er} janvier 1954 se passe dans les mêmes conditions, les multiples manœuvres d'intimidation et les menaces voilées ne persuadant pas les deux lettristes de partir avant la rixe, et eux-mêmes n'arrivant à joindre aucun de leurs amis par le téléphone dont ils n'ont pu s'emparer qu'en payant d'audace. Enfin, aux approches du soir, les amis de K. et les étrangers arrivent à un compromis et se quittent de mauvaise grâce (K. par la suite éludera avec crainte toute explication de cette affaire, et les lettristes jugeront discret d'y faire à peine allusion).

Le lendemain, vers la fin de l'après-midi, G. D. et G. I., s'apercevant soudain qu'ils sont près de la rue Vieille du Temple, décident d'aller revoir un bar de cette rue où, six semaines plus tôt, G. I. avait noté quelque chose de surprenant : comme il y entrait, au cours d'une dérive en compagnie de P. S., le barman, manifestant une certaine émotion à sa vue, lui avait demandé « Vous venez sans doute pour un verre ? » et, sur sa réponse affirmative, avait continué « Il n'y en a plus. Revenez demain ». G. I. avait alors machinalement répondu « C'est bien », et était sorti ; et P. S., quoique étonné d'une réaction si absurde, l'avait suivi.

L'entrée de G. I. et G. D. dans le bar fait taire à l'instant une dizaine d'hommes qui parlaient en yiddish, assis à deux ou trois tables, et tous coiffés de chapeaux. Alors que les lettristes boivent quelques verres d'alcool au comptoir, tournant le dos à la porte, un homme, également coiffé d'un chapeau, entre en courant, et la serveuse — qu'ils n'ont jamais vue — leur fait signe de la tête que c'est à lui qu'ils doivent s'adresser. L'homme apporte une chaise à un mètre d'eux, s'assoit, et leur parle à très haute voix, et fort longtemps, en yiddish, sur un ton tantôt convaincant et tantôt menaçant mais sans agressivité délibérée, et surtout sans avoir l'air d'imagi-

SAUVEZ LIEBKNECHT

ner qu'ils puissent ne rien comprendre. Les lettristes restent impassibles ; regardent avec le maximum d'insolence les individus présents qui, tous, semblent attendre leur réponse avec quelque angoisse ; puis finissent par sortir. Dehors, ils s'accordent pour constater qu'ils n'ont jamais vu une ambiance aussi glaciale, et que les gangsters de la veille étaient des agneaux en comparaison. Derivant encore un peu plus loin, ils arrivent au pont Notre-Dame quand ils s'avisent qu'ils sont suivis par deux des hommes du bar, dans la tradition des films de gangsters. C'est à cette tradition qu'ils croient devoir s'en remettre pour les dépister, en traversant le pont négligemment, puis en descendant brusquement à droite sur le quai de l'île de la Cité qu'ils suivent en courant, passant sous le Pont-Neuf, jusqu'au square du Vert-Galant. Là, ils remontent sur la place du Pont-Neuf par l'escalier dissimulé derrière la statue d'Henri IV. Devant la statue, deux autres hommes en chapeaux qui arrivaient en courant — sans doute pour surplomber la berge du Quai des Orfèvres, qui paraît la seule issue quand on ignore l'existence de cet escalier — s'arrêtent tout net en les voyant surgir. Les deux

lettristes marchent vers eux et les croisent sans que, dans leur surprise, ils fassent un seul geste ; puis suivent le trottoir du Pont-Neuf vers la rive droite. Ils voient alors que les deux hommes se remettent à les suivre ; et il semble qu'une voiture engagée sur le Pont-Neuf, avec laquelle ces hommes paraissent échanger des signes, se joigne à la poursuite. G. I. et G. D. traversent alors le quai du Louvre au moment précis où le passage est donné aux voitures, dont la circulation en cet endroit est fort dense. Puis, mettant à profit cette avance, ils traversent en hâte le rez-de-chaussée du grand magasin « La Samaritaine », sortent rue de Rivoli pour s'engouffrer dans le métro « Louvre », et changent au Châtelet. Les quelques voyageurs munis de chapeaux leur paraissent suspects. G. I. se persuade qu'un Antillais, qui se trouve près de lui, lui a fait un signe d'intelligence, et veut y voir un émissaire de J., chargé de les soutenir contre ce surprenant déchainement de forces contraires. Descendus à « Monge », les lettristes gagnent la Montagne-Geneviève à travers le Contin Contrescarpe désert, où la nuit tombe, dans une atmosphère d'inquiétude grandissante.

II. — Relevé d'ambiances urbaines au moyen de la dérive

Le mardi 6 mars 1956, G.-E. Debord et Gil J. Wolman se rencontrent à 10 h. dans la rue des Jardins-Paul, et partent en direction du nord pour reconnaître les possibilités d'une traversée de Paris à ce niveau. Malgré leurs intentions ils se trouvent rapidement deportés vers l'est et traversent la partie supérieure du XI^e arrondissement qui, par son caractère de standardisation commerciale pauvre, est un bon exemple du paysage petit-bourgeois repoussant. La seule rencontre plaisante est, au 160 de la rue Oberkampf, le magasin « Charcuterie-Cornestibles A. Breton ». Parvenus dans le XX^e arrondissement Debord et Wolman s'engagent dans une série de passages étroits qui, à travers des terrains vagues et des constructions peu élevées qui ont un grand air d'abandon, joignent la rue de Ménilmontant à la rue des Couronnes. Au nord de la rue des Couronnes, ils accèdent par un escalier à un système de ruelles du même genre, mais déprécié par un fâcheux caractère pittoresque. Leur progression se trouve ensuite infléchie vers le nord-ouest. Ils traversent, entre l'avenue Simon Bolivar et l'avenue Mathurin Moreau, une butte où s'enchevêtrent des rues vides, d'une consternante monotonie de façades (rues Rémy de Gourmont, Edgar Poë, etc.). Peu après, ils en viennent à surgir à l'extrémité du canal Martin, et rencontrent à l'improviste l'admirable rotonde de Claude-Nicolas Ledoux, presque ruinée, laissée dans un incroyable abandon, et dont le charme s'accroît singulièrement du passage, à très proche distance, de la courbe du métro suspendu. On songe ici à l'heureuse prévision du maréchal Toukhachevsky, citée jadis dans « La Révolution Surréaliste », sur la beauté que

gagnerait Versailles quand une usine serait construite entre le château et la pièce d'eau.

En étudiant le terrain, les lettristes croient pouvoir conclure à l'existence d'une importante plaque tournante psychogéographique — la rotonde de Ledoux en occupant le centre — qui peut se définir comme une unité Jaurès-Stalingrad, ouverte sur au moins quatre pentes psychogéographiques notables (canal Martin, boulevard de la Chapelle, rue d'Aubervilliers, canal de l'Ourcq), et probablement davantage. Wolman rappelle à propos de cette notion de plaque tournante le carrefour qu'il désignait à Cannes, en 1952, comme étant « le centre du monde ». Il faut sans doute en rapprocher l'attraction nettement psychogéographique de ces illustrations, pour les livres des très jeunes écoliers, où une intention didactique fait réunir sur une seule image un port, une montagne, un isthme, une forêt, un fleuve, une digue, un cap, un pont, un navire, un archipel. Les images des ports de Claude Lorrain ne sont pas sans parenté avec ce procédé.

C'est par la belle et tragique rue d'Aubervilliers que Debord et Wolman continuent à marcher vers le nord. Ils y déjeunent au passage. Ayant emprunté le boulevard Macdonald jusqu'au canal Denis, ils suivent la rive droite de ce canal vers le nord, stationnant plus ou moins longuement dans divers bars de marinière. Immédiatement au nord du pont du Landy, ils passent le canal à une écluse qu'ils connaissent et arrivent à 18 h. 30 dans un bar espagnol couramment nommé par les ouvriers qui le fréquentent « Taverne des Révoltés », à la pointe la plus occidentale d'Aubervil-

liers, face au lieudit La Plaine, qui fait partie de la commune de Denis. Ayant repassé l'écluse, ils errent encore un certain temps dans Aubervilliers, qu'ils ont parcouru des dizaines de fois la nuit, mais qu'ils ignorent au jour. L'obscurité venant, ils décident enfin d'arrêter là cette dérive, jugée peu intéressante en elle-même.

Faisant la critique de l'opération, ils constatent qu'une dérive partant du même point doit plutôt prendre la direction nord-nord-ouest; que le nombre des dérives systématiques de ce genre doit être multiplié, Paris leur étant encore, dans cette optique, en grande partie inconnu; que la contradiction que la dérive implique entre le hasard et le choix conscient se reconduit à des niveaux d'équilibre successifs, et que ce développement est illimité. Pour le programme des prochaines dérives Debord propose la liaison directe du centre Jaures-Stalingrad (ou Centre Ledoux) à la Seine, et l'expérimentation de ses débouchés vers l'ouest. Wolman propose une dérive qui, à partir de la « Taverne des Révoltés », suivrait le canal vers le nord, jusqu'à Denis et au-delà.

HISTOIRE NATURELLE

Un grand nombre d'aveux de ce genre [sur la masturbation] qui m'ont été faits m'ont suggéré l'idée de faire exécuter en or ou en argent, par un orfèvre de Paris, chez lequel on en trouve pour tous les âges, un étui percé à jour, dans lequel on introduit la verge. Cet étui, qu'il est facile de fixer assez bien et sans danger pour qu'on ne puisse s'en débarrasser pendant le sommeil, doit être garni intérieurement d'une peau ou d'un linge fin : les enfants doivent le porter nuit et jour.

J.-L. Doussin - Dubreuil :
Lettres sur les Dangers de l'Onanisme, et Conseils relatifs au traitement des maladies qui en résultent. Paris, Briand, 1813.

TU N'ES QUE FRAGMENTS

A l'occasion d'un violent orage, tandis que les éclairs paraissaient à chaque chute se rapprocher davantage du lieu où je me trouvais, une crainte embryonnaire m'inspira le sentiment que la foudre peut-être bien me visait. Mais cette appréhension, presque aussitôt, se départagea de manière que je fusse curieusement ballotté entre deux extrêmes : l'un, que mon être avait une telle importance qu'il fallait bien qu'il constituât pour la foudre un but de prédilection, l'autre que j'en avais au contraire si peu qu'elle pouvait tout autant m'élire comme point de chute, puisqu'elle ne pouvait en rien me distinguer d'entre les millions d'endroits possibles où elle était contrainte de tomber.

★

Poussière affreuse, horrible, terrible, poussière douce à la vue, riche et fournie comme le pelage d'un chat, poussière.

★

Rien ne sert de penser, il faut sourire à temps.

★

L'amour est une question de personne.

★

Métaphores de la « Série Noire » :

« C'était une fille dans les yeux de laquelle chaque homme entrevoyait aussitôt un lit défait. »

« Sa bouche maquillée était aussi rouge qu'une voiture de pompiers. »

« Elle avait des seins à côté desquels ceux de Rita Hayworth n'étaient que de la bouse de vache. »

« Il était mauvais et redoutable. Il aurait été capable d'inventer le cancer si le Bon Dieu ne l'avait devancé. »



Légende des aisselles.

Au cœur profond de cette forêt amère, mes armes incompréhensibles.



J'ai mal à la terre.



Dire que la vie pourrait être si belle ! Elle le sera sans doute pour les enfants que je n'ai pas.



Devant le squelette de la Pompadour.

Il ne lui reste que le con sur les os.



Au commencement était Demain.



Qui se persuade de la supériorité de l'homme sur la mouche démontre, malgré qu'il en ait, la supériorité de la mouche.



Je le jure sur la vulve de Kant !



Si toute explication en définitive et par maint côté, peut se dissoudre dans le mystère, il n'en faut pas pour autant se contenter du mystère comme d'une explication.



C'est par défaut d'humilité que l'homme assurément croit à la survie. Et sans doute aussi, par défaut d'imagination.



Beau comme la pénétration du pommeau de la selle dans la jupe d'une jeune fille enfourchant une bicyclette, et qui trace dans l'étoffe une ligne médiane, tangente à celle qu'elle a pour tâche de dérober.



Ta tête ronde qui renferme le monde où je pense que je suis.



En témoignage d'attachement, et comme elle était un rien mystique, je composai un mélange de ses cheveux. Je lui en prélevai une meche sur la tête, une autre sous les aisselles, une troisième au pubis. Puis, les trois mèches mêlant, je n'en fis qu'une que je plaçai dans un petit sachet de papier transparent, lequel je glissai dans mon portefeuille, entre les volets de ma carte d'identité. Je ne manquai pas alors de lui faire remarquer que je portais celui-ci sur mon cœur, ayant l'habitude effectivement de ranger mon portefeuille dans la poche correspondante.

J'agissais ainsi moins par dévotion intime que parce que, ce faisant, je pensais lui exprimer mon amour dans un langage accessible pour elle mieux que n'eût pu l'être celui qui m'était propre.



Rigueur de Landru :

« Vous savez, messieurs, que je n'ai reçu qu'une éducation primaire; je ne puis m'exprimer en termes aussi élevés que les vôtres, aussi je vous demande de juger mes réponses non sur des termes que j'emploie, mais sur la signification que je m'efforce de leur faire contenir. »



La page vide que sa blancheur empourpre de honte.

Gilbert SENECAUT

VIE D'ALBUKERKE

(fragment)

Albuquerque habitait à cette époque un grand appartement dans un immeuble situé au cœur d'un quartier assez riche et très calme. Albuquerque rencontrait rarement ses voisins, liés qu'ils étaient tous à leurs habitudes singulières et qui ne coïncidaient pas avec les siennes. Sa bonne éducation avait « conditionné ses réflexes » et l'inclinait à garder à l'égard des habitants de la maison une certaine attitude bienveillante qui dissimulait à merveille sa profonde indifférence colorée d'un peu de mépris.

Il lui arrivait pourtant de songer à la vie de ses voisins, particulièrement à celle d'un haut fonctionnaire retraité qui, paraît-il, se piquait de belles-lettres; à celle aussi d'une dame très âgée, veuve d'un assez célèbre médecin, femme rigide, orgueilleuse et dure.

Albuquerque imagina alors de tenter quelques expériences. Leur succès passa son espoir.

Albuquerque rentrait chez lui à une heure tardive. La maison dormait. Devant la porte de la vieille, il y avait le pot au lait émaillé au fond duquel, enveloppée dans un bout de papier, se trouvait la monnaie destinée à payer le demi-litre qu'elle commandait chaque jour depuis plus de vingt ans. Albuquerque doublait exactement la somme. Le scandale éclata plus rapidement qu'il n'avait pensé. Car le laitier était honnête. Il sonna pour dire à la vieille qu'elle se trompait. Mais c'était là une grave insulte qui engageait quiconque à douter de la vigueur de ses facultés mentales. Elle menaça le laitier, s'il ne se retirait à l'instant, de lui vider sur la tête le contenu du pot. Le pauvre homme se le tint pour dit et se contenta, les jours suivants, de déposer à côté du lait la monnaie inutile.

Le fonctionnaire lettré se faisait apporter par un marchand du quartier un journal du soir que l'on glissait dans sa boîte postale individuelle. Albuquerque avait remarqué que l'homme de bureau ne descendait prendre cette feuille crépusculaire qu'une heure plus tard, car il désirait lever en même temps le courrier que le facteur venait de distribuer. Albuquerque mettait à profit cet intervalle pour ajouter un second exemplaire de la dite feuille à celui qui se trouvait déjà dans la boîte. Là encore le succès fut rapide. Car le fonctionnaire lui aussi était honnête. Il alla trouver le marchand de journaux qui était de

tempérament assez violent. Ils faillirent en venir aux coups. Mais Albuquerque veillait au grain. Il cessa brusquement ses manœuvres. Puis, après quelques jours, intervint à nouveau. Enfin, cela le lassa et il songea à autre chose.

Il avait tiré de ces essais tout ce qu'on en pouvait tirer.

Il avait compris qu'un larcin eut soulagé tout le monde : le journal subtilisé et la monnaie du laitier. Mais comment ces gens auraient-ils pu comprendre une utilisation de l'argent si peu conforme aux usages ? Cette histoire leur demeurerait dans l'esprit assez longtemps, comme une épine irritante enfoncée profondément dans le pied. Ils l'éprouveraient par intermittence, un éclair seulement, ainsi qu'une névralgie dentaire. Ensuite la douleur devait s'atténuer, se raréfier, disparaître. Et tout rentrer dans leur ordre, l'ordre tout court, comme ils disent.



LE COMPLEXE D'ORPHÉE

Je plains l'honnête homme qui s'efforce, à travers livres et revues, de comprendre ce qui se passe aujourd'hui en musique et dans l'esprit des musiciens. Comment peut-il s'orienter dans le fatras d'idées reçues, de professions de foi délirantes, d'allusions hermétiques, de raisonnements sommaires qu'on lui propose ? Comment reconnaître au passage, dans la masse de cette informe littérature, les quelques textes substantiels qui pourraient lui servir de guides ? Tout au plus peut-il être frappé par le ton véridique d'un Boulez, d'un Stockhausen, d'un Philippot, mais le sens de leurs propos risque fort de lui échapper, du fait qu'ils ne se veulent point didactiques, mais seulement centrés sur leur expérience vive qui, elle-même, ne cesse de se poursuivre.

Une constatation cependant peut se déduire avec certitude de l'ensemble des publications consacrées à la musique contemporaine, c'est que l'intérêt crucial des problèmes soulevés par la musique sérielle domine les préoccupations des compositeurs, autant que du public. On en trouve la preuve même dans les écrits des adversaires de cette musique, d'autant plus obsédés par le bouleversement qu'elle apporte dans leurs habitudes qu'ils n'en comprennent pas les mobiles. Loin de lui opposer des vues esthétiques nouvelles et positives, ou mieux encore des œuvres riches d'un sens plus actuel, ils s'épuisent à ne lui consacrer que leur ressentiment. On serait en droit, pourtant, d'exiger de tout musicien qui s'engage dans une polémique sur la technique sérielle qu'il témoigne d'une parfaite connaissance de cette technique et des œuvres qui, depuis plus de trente ans, jalonnent son extraordinaire évolution. Mais on est loin de cette probité. Qu'elles viennent des aînés ou des derniers venus, les attaques ne se fondent que sur des opinions hâtives tirées de rudiments vulgarisés de la première théorie formulée par Schönberg. Théorie elle-même rudimentaire à l'égard des œuvres qu'elle a engendrées et dont le contenu concret présente à l'analyse des aspects problématiques que les théories ultérieures sont loin d'avoir complètement éclairés. De cette évolution, où théorie et création se renouvellent l'une l'autre, les détracteurs de la pensée musicale sérielle n'ont pas la moindre idée, à en juger par le sens global de leurs objections, tirées du vieux concept qui opposait abruptement l'intelligence à la sensibilité, la théorie à la pratique.



Ce sont évidemment les nombreux adeptes d'on ne sait quelle sensibilité-en-soi qui ont forgé contre les sériels l'accusation bien connue de « cérébralité ». Leurs invariables homélies ont alimenté les enquêtes publiées depuis dix ans (1), ainsi que les chroniques des quotidiens. Beaucoup plus rares et moins accessibles sont les adeptes de la théorie-en-soi. Comme les précédents, ils tiennent la musique sérielle pour le produit d'une opération exclusivement intellectuelle, mais régie par un système beaucoup trop simpliste à leurs yeux — ce qui les pousse à la surenchère et à l'invention d'autres systèmes destinés à supplanter le sériel, ou même à l'englober dans une théorie plus vaste. C'est à quoi se sont voués certains rédacteurs du numéro spécial de *Polyphonie*, intitulé : *Inventaire des techniques rédactionnelles*. (2).

(1) La dernière en date a paru dans la revue *L'Âge nouveau*, n° 92, mai 1955.

(2) Richard-Masse, Paris, 1954.

Leurs propos, des plus fantaisistes, ne nous retiendraient pas s'ils ne relevaient tous, curieusement, d'une même erreur très ancienne, et si tenace que nous la retrouverons plus loin, insidieusement mêlée aux débats les plus graves. Elle consiste à baser toute théorie musicale sur le seul inventaire de la hauteur des sons — comme si la pratique des durees, des timbres, des silences, des vitesses, des registres et des intensités avait toujours échappé à la conscience des musiciens. De tout temps, il s'est trouvé des théoriciens obsédés par la classification des échelles de hauteurs, et c'est encore à ce jeu puéril que se livrent ceux-ci, d'une manière, par ailleurs, des plus plaisantes.

Gaston Litaize propose de multiplier les possibilités modales, mais la modalité pour lui se définit seulement par une échelle — alors que cette notion très générale désigne un type de pensée et de perception infiniment complexe, dont les variétés caractérisent les styles musicaux des plus hautes civilisations jusqu'à l'avènement de la tonalité au XVII^e siècle. Il n'en retient donc que le schéma le plus réduit, celui qu'on enseigne dans les cours élémentaires de solfège. « Le mode, écrit-il, est la constitution même d'une gamme. Sa personnalité tient aux distances qui en séparent les différents degrés. » Partant de là, il en vient, par d'arbitraires déductions, à combiner le nombre étrange de 399 gammes, parmi lesquelles il suffit de choisir pour illustrer sa « nouvelle esthétique ».

Maurice Touzé (*Modes chromatiques ou dodécaphonisme*) comprend lui aussi la musique à partir des gammes, et il confond naturellement la série dodécaphonique avec une gamme chromatique. « Pour les dodécaphonistes, il n'y a qu'une seule gamme chromatique possible ». Et c'est dans le but généreux d'élargir leur champ d'action qu'il réinvente, sans s'en douter, douze gammes traditionnelles qu'il appelle « les douze modes dodécaphones », dont dix sont « de plus en plus mineurs » et les autres « de plus en plus majeurs ». Transposés onze fois, ces modes se chiffrent à cent quarante-quatre. Sa démonstration s'établit sur la « doctrine officielle » de l'orthographe musicale « approuvée par l'Institut en 1872 ». Elle tire en outre son originalité d'une savoureuse méprise : pour former toutes ces gammes, l'auteur part de la série des quintes, mais il oublie ou ignore que cette série est cyclique et que, par conséquent, ce qui se trouve à la gauche d'un chaînon se trouve aussi à sa droite. C'est en ligne droite qu'il la déroule, à l'infini de part et d'autre, ce dont il tire des remarques forcément inédites, mais à jamais inutilisables.

Edmond Costère est un inventeur d'échelles autrement ambitieux. Esprit encyclopédique, mais soucieux de cohérence, il a découvert « un principe élémentaire qui suffit à diriger toutes les harmonies tonales et atonales, fussent-elles aux antipodes du diatonisme, ou à l'intérieur d'échelles étrangères aux douze demi-tons traditionnels ». Il a développé sa thèse dans un copieux ouvrage (3), résumé dans cet article. Les problèmes musicaux y sont ramenés aux plus abstraites catégories, mélodie, harmonie, rythme, elles-mêmes intégrées dans la seule notion d'échelle. Un échafaudage de lois imaginaires, de classifications arbitraires, entraîne l'auteur à ces conclusions : « Ce matériau sonore, infini par ses virtualités innombrables, est strictement limité. Dans l'échelle par demi-tons, il se réduit à 351 échelonnements qui, avec les 2.048 modes qui n'en sont que les aspects successifs, contiennent en puissance toutes les gammes, tous les accords, et tous les rythmes possibles, entre autres : « 257 gammes à intervalles multiples, 50 gammes à note médiane, 32 gammes réversibles, 30 gammes atonales, 53 gammes neutres, 246 gammes denses (c'est-à-dire cardinalement stables), 105 gammes transitives

(3) *Lois et Styles des Harmonies musicales. — Genèse et Caractères de la totalité des Echelles, des Gammes, des Accords et des Rythmes.* Presses Universitaires de France, 1954.

(c'est-à-dire cardinalement instables), 5 gammes à pôle cadentiel, 84 gammes détonnantes, 102 gammes équilibrées, etc.

Dans un *Essai pour une musique non-attractive*, Robert Bogdali donne également libre cours à son imagination arithmétique, mais son travail est plus concentré. Après avoir prouvé « l'invraisemblable gratuité de la gamme majeure sur laquelle sont établis les principes de l'harmonie classique », il retient pourtant le plus essentiel de ceux-ci, l'attraction dissonance-consonance, puis, par l'intervention d'une notion mystérieuse « la densité consonante », manipulée en équations, nous démontre que l'attraction tonale était « fictive », mais que ses calculs révèlent l'existence d'un mode inédit, le « densitaire », de 24 degrés, conforme à la résonance naturelle, émancipé des systèmes attractifs et susceptible de faire sortir le dodécaphonisme de l'impasse où l'ont conduit des vues trop arbitraires... (4)



Parmi les ouvrages de vulgarisation, il en est peu qui éclairent vraiment le lecteur sur la nature des problèmes musicaux actuels. Pierre Wolff (5), modestement, a rédigé une sorte de guide du concert (de 1860 à nos jours) suivi d'une utile discographie, mais précédé d'une regrettable dissertation sur « les éléments de la technique musicale », décrits à la manière scolaire du siècle dernier. L'auteur ne semble pas se douter que la musique contemporaine est le produit d'une pensée contemporaine et qu'il est aussi contradictoire de lui appliquer les normes du Conservatoire que d'appliquer celles-ci à toute la musique du passé, comme il le fait d'une plume sereine.

Le petit livre de Claude Rostand (6) serre de plus près la vie musicale, dont il expose avec précision le développement historique en France, depuis 1920. Mais tous les milieux y sont dépeints de l'extérieur, sur le mode éclectique, pour former un tableau harmonieux et bien français, où le mouvement sériel figure comme une « tendance » parmi d'autres.

Par contre, le journaliste Antoine Goléa (7) s'est improvisé le défenseur fanatique de la nouvelle école. Ne disposant que d'une culture musicale rudimentaire, il a choisi de remplir son rôle dans un style de commis-voyageur épris de littérature (8), dont on ne retiendrait que le comique involontaire si le titre ambitieux du livre et le prestige de son éditeur n'étaient de nature à donner le change à des lecteurs non avertis.

(4) Des théories aussi excentriques sont plus répandues qu'on ne croit dans la littérature musicographique. Elles rejoignent, en fait, les multiples productions élaborées par ce qu'on est convenu d'appeler des « fous littéraires », et leur place est tout indiquée dans l'Encyclopédie des Sciences Inexactes de Raymond Queneau.

(5) *La Musique contemporaine*, F. Nathan, 1954.

(6) *La Musique française contemporaine*. P.U.F., « Que sais-je ? », 1952.

(7) *Esthétique de la Musique contemporaine*. P.U.F., 1954.

(8) En voici un échantillon : « Debussy, c'est un nouveau printemps de la musique, gerbe étincelante de floraisons soudaines, profusion miraculeuse de fruits jeunes et inconnus, les uns déjà doux comme le miel, les autres de cette acidité enivrante des jeunes filles aux seins durs et menus, aux hanches étroites et aux genoux maladroits. Ravel, c'est l'épanouissement glorieux de l'été, la chaleur des amours mûres et leur raffinement passionné. » (p. 97)

Et encore (p. 61), à propos d'une partition de Schoenberg : « D'une durée de dix-sept minutes, on peut dire que ce *Survivant de Varsovie*, oratorio pour récitant, chœur d'hommes et orchestre, est un microcosme où la terre, l'enfer et le ciel accueillent tour à tour une humanité vue avec cette précision de trait hallucinante qu'on obtient lorsqu'on regarde un objet ou tout un paysage par le petit bout de la jumelle. Tout est réduit à l'essentiel, mais tout ce qui est essentiel y est incomparablement exprimé : le réveil des Juifs à l'aube encore noire de nuit, les ordres du « feldwebel » de service, le décompte des morts, la marche au supplice des survivants qui doivent être livrés à la chambre à gaz, et, brusquement, culmination de tout, montée lumineuse au ciel qui s'ouvre, le choral, l'antique chant d'imploration et de foi, le grandiose *Schema Israel*. »

Dans une critique, pourtant sévère de l'ouvrage (9), Boris de Schloezer lui-même s'est laissé impressionner par l'apparente information technique de l'auteur, qu'il complimente d'avoir lu ou entendu les œuvres dont il parle. Mais comment lit-il ou entend-il ? Il suffit de s'attarder quelque peu aux très rares passages où M. Goléa se risque imprudemment à parler en technicien, pour constater son ignorance, en matière harmonique entre autres. A la page 18, par exemple, il présente comme un événement nouveau, dans *Le Sacre*, l'apparition de l'accord : « mi, sol dièse, si, ré, fa, la bémol, si bémol », constituant un « stade harmonique que Strawinsky ne dépassera jamais » et « que l'on pourrait nommer le stade atonal inconscient, fondé sur une analyse théorique polytonale ». Or, 1°, l'accord présenté ainsi contient deux fautes d'orthographe : le la bémol faisant double emploi avec le sol dièse est superflu, et le si bémol s'entend et doit s'écrire la dièse; 2° cette agrégation, parfaitement tonale (c'est une neuvième de dominante avec appoggiature ajoutée), Strawinsky la tenait de Debussy, qui l'avait lui-même tirée de *Tristan*; 3° la polytonalité est une notion artificielle, due à une illusion d'écriture, sans réalité perceptible autrement que par ablation du contexte; 4° l'atonalité est une notion plus vide encore de substance; 5° Strawinsky n'a donc jamais été polytonal, et moins encore atonal, même inconscient ! (Par ailleurs, il est vrai que l'accord en question pose un problème historique, mais c'est à partir de *Tristan* et dans des termes autrement subtils et complexes que peut se l'imaginer M. Goléa.)

Un travail plus technique, de Jean-Etienne Marie (10), s'inspire uniquement des classifications périmées de Riemann et d'Indy, toujours en vigueur dans les Conservatoires, pour instruire le public de l'évolution de la langue musicale depuis le moyen âge jusqu'à Pierre Boulez. Sous un aspect plus savant, il pêche donc par la même erreur d'optique qui gauchit le livre de Pierre Wolff.

En fin de compte, il y a lieu de constater que la seule source sérieuse de documentation sur la musique sérielle, au moins pour sa première période, ne se trouve encore aujourd'hui, en langue française, que dans la partie technique des travaux de René Leibowitz (11).



Cette première période, on le sait, fut dominée par la conception schœnbergienne de la série, qui ne visait, grosso modo, qu'à une nouvelle « organisation » de la hauteur des sons. La seconde période, qui se poursuit actuellement, est née en France, après la guerre, à la faveur de l'intérêt suscité par la connaissance tardive de l'Ecole de Vienne. C'est à Webern que se rattache ce dernier mouvement, nous verrons bientôt pourquoi.

Il ne peut être question d'aborder l'examen des événements présents avec les idées préconçues. Ce sont plutôt les faits eux-mêmes qui doivent nous inspirer les moyens de les appréhender avec le moins de risques d'erreur. De quoi disposons-nous ? D'une part, de quelques œuvres et de l'autre, de plusieurs écrits de compositeurs, auxquels il faut joindre quelques textes critiques qui les reflètent plus ou moins fidèlement.

La situation peut se résumer comme suit : il y a une musique non-tonale — de telle nature que tous ses caractères sont susceptibles d'être « fonctionnalisés » —, d'où vient pour le compositeur le souci crucial de la recherche d'une cohérence.

(9) N.N.R.F., novembre 1954.

(10) *Musique vivante* (Introduction au langage musical contemporain), toujours aux Presses Universitaires de France, 1953.

(11) Principalement : *Schœnberg et son école*, Janin, 1947, et *Introduction à la Musique de douze sons*, L'Arche, 1949.

L'existence de cette nouvelle musique est d'abord un fait perçu qui témoigne en tant que tel d'un certain mode d'activité sensible, commun au compositeur et à l'auditeur. Ce mode d'activité peut être décrit en fonction de celui que requiert l'audition de la musique tonale. Dans celle-ci, les lois d'organisation ne se manifestent qu'à l'intérieur d'une octave — si bien que l'étendue totale de l'échelle sonore ne se conçoit et ne se perçoit que comme la répétition du même système se reproduisant identiquement d'octave en octave. En ré majeur, tous les ré ont d'abord une fonction identique, celle de tonique et cette fonction domine toutes les autres, par exemple le registre : ce seront les mêmes ré, de la première, de la cinquième ou de la troisième octave. D'autre part, l'octave organisée tonalement peut se situer sur l'un ou l'autre des douze degrés chromatiques, et donner lieu à des transpositions ou modulations, mais celles-ci s'organisent entre elles par des rapports de quinte qui constituent un cycle. La tonalité est donc un système doublement fermé sur lui-même. Il est par constitution limité à l'octave et ses déplacements ne peuvent être que circulaires.

La musique non-tonale peut se caractériser principalement par la suppression du rapport-limite de l'octave. Les sons n'ont plus d'autre situation que « ponctuelle ». Il en résulte donc une double ouverture. Les limites de l'octave étant rompues, tous les sons de l'échelle deviennent indépendants — au point que l'on peut admettre, en principe, qu'un sol grave est susceptible de se différencier d'un sol aigu autant, et même plus, que d'un do dièse ou de n'importe quelle autre note.

Mais à quoi tient à présent cette différence ? Ce que les sons ont perdu en énergie harmonique (c'est-à-dire tonale), ils le regagnent dans d'autres « dimensions ». Alors que la dimension harmonique se subordonnait toutes les autres, chacune de celles-ci peut maintenant s'imposer la première et faire saisir un son principalement comme court, comme fort, comme aigu, ou lent, ou pincé, ou aussi comme fréquence. Dès lors peuvent s'établir, tout au long de l'échelle audible, des multitudes de nouveaux rapports structuraux, qui exigent de l'auditeur, privé de références préétablies, une activité créatrice incessante.

Telles sont, trop sommairement décrites, les conditions d'existence de la nouvelle musique. Elles ont un double sens, négatif par l'annulation des lois tonales, positif par l'enrichissement du matériau et l'apport sensible qui en résulte. C'est entre ces deux pôles que s'élabore, non sans difficultés, la théorie sérielle. A lire, depuis Schönberg, les exposés de plus en plus complexes de cette théorie, l'on s'étonne de tout ce qu'elle emprunte, paradoxalement, à la théorie tonale qu'elle s'applique à remplacer. Alors que les démarches créatrices des musiciens sériels se fondent essentiellement sur l'évidence inéluctable de leur intuition sensible, et que l'élaboration du nouveau monde sonore à laquelle ils se vouent semblerait appeler des méthodes opératoires qui leur soient adéquates, on les voit se référer souvent aux cadres périmés de l'analyse classique. Peut-être ne suffit-il point de leur en faire reproche (12), mais pourrait-on cerner de plus près le sens de leur pensée.

Il faut remarquer tout d'abord que la notion de musique non-tonale ne se peut concevoir qu'en fonction de la tonalité, et que son contenu dépend de l'idée qu'on se fait de celle-ci... Quand les musiciens sériels nous parlent de « l'éclatement du monde tonal », qu'entendent-ils par là, au juste ? André Hodeir, l'un des porte-parole les plus fidèles du groupe nous le dit assez clairement : dans la musique de Webern, « l'organisation n'englobe pas seulement les structures et les figures mélodiques déterminées par la hauteur et la succession des sons, que conditionne la série ; elle porte aussi sur des composantes musicales

(12) Voir Boris de Schloezer : *Retour à Descartes*, N.N.R.F., juin 1955.

dont les artistes de l'époque tonale n'avaient pas eu à s'occuper, mais qui vont prendre rang dans la création sérielle, les timbres, les registres, les attaques, les intensités, le silence même ». (13)

La tonalité est donc ici réduite à un certain type d'organisation des hauteurs. On reconnaît en cette définition restrictive le trait dominant des théories classiques. Mais la tonalité, incarnée dans ses œuvres vives, est tout autre chose que ce qu'en ont dit les traités. Aujourd'hui que nous en sommes sortis, elle nous apparaît tout différemment et sous des aspects souvent problématiques qui appellent de très longues et minutieuses analyses, basées non plus sur la dislocation arbitraire de ses « composantes » (mélodie, harmonie, rythme, timbre, etc.) mais sur l'étude de sa structure concrète, telle qu'elle est perçue. Ce qu'il s'agit de découvrir, à travers la mobilité de son évolution historique, c'est la nature même de ses forces de liaison, les variations de ses dynamismes, les dimensions de ses marges d'incertitude.

L'on peut, en tout cas, déjà faire admettre, partitions en main, que le principe tonal consiste en une organisation fixe des fonctions harmoniques — qu'en conséquence l'harmonie n'est rien autre que la tonalité elle-même — qu'il n'existe pas de « mélodie » tonale (14), que « l'inebranlable principe du mètre régulier » dénoncé par Boulez après tant d'autres n'a jamais été un principe en soi, mais que c'est uniquement le jeu des fonctions accordiques qui déterminait le rythme tonal, comme il déterminait la registration, les timbres, le phrasé, les modes d'attaques, les intensités, les silences, les vitesses — et tous les schémas morphologiques. Il est clair que la totale organisation du matériau par les lois harmoniques était, pour les théoriciens, d'une parfaite évidence, et c'est pourquoi ces lois seules ont fait l'objet de leurs travaux.

Mais cette organisation n'était en fait qu'un conditionnement, qu'une garantie de la liaison interne des structures, qu'un système dynamique assurant l'auto-distribution des fonctions. L'activité du compositeur s'exerçait dans la libre manipulation du matériau ainsi constitué. Sa création consistait en quelque sorte en une structuration au second degré. Il fonctionnalisait des fonctions. Et sur quoi pouvait-il opérer si ce n'est justement sur des qualités autres que la donnée harmonique, en inventant des liaisons d'une autre nature que celle qui, devenue accessoire, n'agissait plus que mécaniquement !

L'invention de formes nouvelles équivaut à l'invention de liaisons inédites qui engendrent des hiérarchies fonctionnelles en état de mobilité constante. L'histoire des métamorphoses de la musique tonale n'est que l'histoire de ces liaisons du second degré. Elle reste à faire, mais il n'est pas douteux qu'elle nous amène à découvrir que « dans le passé, même la part d'inconscience (de spontanéité aveugle) fut dans l'art moins grande qu'on le pense souvent. Mais ceci exige que l'on pénètre concrètement le travail conscient des artistes du passé, au lieu de partir de concepts abstraits et de rejeter comme beaucoup de théoriciens bourgeois tout le concret dans le spontané et l'inconscient » (15).



La musique non-tonale se définit comme non structurée à priori. Elle ne peut donc prendre forme que grâce à des modes de liaison toujours

(13) *La Musique étrangère contemporaine*. « Que sais-je ? », 1954, p. 67. C'est moi qui souligne.

(14) En ce sens que, dans l'audition tonale, des sons isolés ne tirent leur signification que d'accords sous-entendus, dont ils font partie. Il n'en va pas de même en audition modale.

(15) Henri Lefebvre, *Contribution à l'Esthétique*, Editions Sociales, 1955.

inédits, à une structuration unique, globale, sans autre référence qu'à elle-même. Comment cela est-il possible ? C'est là tout le problème.

La première solution, celle de Schoenberg et de sa nombreuse lignée, consistait tout simplement à remplacer l'organisation tonale par celle de la série, ce qui revenait à maintenir, contradictoirement, la double structuration dont on voulait justement se libérer — avec cette circonstance aggravante que la série était loin d'offrir les garanties de cohérence des lois harmoniques. C'est qu'elle était traitée comme une simple échelle, à l'égal de ce qu'on croyait être le fondement de la tonalité. (Nous retrouvons ici la vieille illusion, dénoncée plus haut, qui tenait pour matériau musical le seul inventaire de ses hauteurs.) Dans la même voie, l'on se prit plus tard à traiter aussi comme échelles des séries de durées, d'intensités, de timbres, de silences, en se fiant aveuglément à l'intervention unifiante d'on ne sait quelles lois physiques, tirées d'une sommaire interprétation de la Gestalttheorie et tenues pour susceptibles d'organiser d'elles-mêmes des « structures » fatalement imprévisibles.

C'est à cette « méthode de composition », pratiquée par un grand nombre de compositeurs dits sériels, qu'on a coutume de ramener l'esthétique non-tonale. Mais on le voit, si savante qu'elle puisse apparaître dans la juxtaposition de ses calculs, elle ne peut, réduite à elle-même, qu'aboutir à des solutions de hasard, ce que John Cage, avec un humour poétique, a prouvé par l'absurde en ne se fiant qu'au hasard lui-même.

C'est Webern qui donna la premier exemple d'une musique non-tonale parfaitement homogène, où la série n'est plus comme chez les schoenbergiens un moyen de composition, mais constitue, par une extraordinaire osmose, le sens même de l'œuvre, autrement dit son seul mode de liaison. Cet exemple a subjugué, à juste titre, la dernière génération de musiciens sériels, qui ne cessent de l'interroger pour en tirer des enseignements propres à les débarrasser des derniers vestiges des théories classiques.

Si celles-ci faussent encore en partie certains textes théoriques de Jean Barraqué, de Michel Fano, d'André Hodeir, l'on en trouve de moins en moins trace chez des compositeurs aussi riches et lucides que Pierre Boulez et Karlheinz Stockhausen. Leurs écrits n'ont rien de dogmatique. On y suit les cheminements d'une exigence profonde, inéluctable, celle-là même qui les conduit à composer. « L'activité critique d'un créateur, écrit Boulez, est indispensable à sa propre création. Elle est, en somme, un « journal de bord », écrit ou non : le fait d'écrire ce journal n'est qu'une activité exprimée, et non pas réellement l'autre versant d'une activité double. »

Et Boulez encore : « Laissez-nous réaliser... juste le temps de pulvériser certaines habitudes déjà vieilles. » (16)

André SOURIS

(16) On trouvera des textes de Boulez dans les publications suivantes : *Revue Musicale*, avril 1952 ; *Musique russe*, tome I (P.U.F., 1953) ; N.N.R.F., novembre 1954 ; *La Musique et ses problèmes contemporains* (Cahiers de la Compagnie M. Renaud-J.-L. Barrault, Julliard, 1954) ; *Domaine musical* n° 1 (Grasset, 1954). Les deux dernières contiennent aussi des textes de K. Stockhausen, M. Philippot, J. Barraqué, M. Fano, etc.

S S E B E I

I E P O V E

T E O R E N

A I S D S S

P C E D O T

E I A U U O

N S U R V I

LE MYSTÈRE PICASSO

On éprouve à l'abord le soupçon d'une intention médiocre : les visées de quelque Barnum sortant de sa bouteille le génie à seule fin d'éblouir ceux qui sont nus. (Il faut évidemment oublier la séquence — burlesque d'autant plus qu'elle doit être sincère — du génie luttant contre la montre pour terminer, comme la pellicule s'épuise, une toile sans éclat.) Passé cette pitrerie incompréhensible, le ton change. Certes, il y a une chèvre, un taureau, une femme là-dessous... Mais on ne pensait pas que le souci du peintre en fût resté à la Belle Noiseuse, à l'ambition candide d'imiter, de représenter. Et que le voyant fût aveugle.

Il est un trait de l'« art moderne » sur lequel on n'insiste guère. C'est qu'il n'offre aucune référence pour assurer un jugement. Comme il faut bien pourtant

qu'elle juge, la pensée critique se voit réduite à jeter les dés. Le bon et le mauvais, le beau et le laid deviennent ainsi curieusement réversibles, donc invérifiables. Il dépend du premier venu que le tableau soit l'un ou l'autre. Ou même l'un et l'autre, inextricablement.

Mais déployé sous nos yeux, décomposé dans le temps, comment ne pas se poser cette question toute naïve : pourquoi le peintre s'arrête-t-il ? Ainsi, pareil au Juif errant, il faut sans cesse qu'il change de toile, sans fin qu'il recommence. C'est la seule vertu (atroce) de cette « leçon de signes » que de témoigner, comme le documentaire de quelque maladie, de la solitude désespérée d'un esprit.

Aussi faudrait-il que l'auteur déroulât son film à rebours.

M. M.

Riches, relevez la tête !

« Qu'est-ce que la vie ? » disait un jour Rothschild, tandis qu'il laissait filer entre ses doigts une poignée de sable fin. Et à peine avait-il achevé sa phrase que sa main était vide.

Rien ne sert de se leurrer plus longtemps. Il faut enfin avoir le courage de regarder la situation dans le blanc des yeux. L'heure tourne, le temps passe, le ciel se couvre. Lourde déjà de vos pauvres secrets, votre tombe quelque part languit de vous connaître, de vous contenir.

Ne vous laissez pas faire, n'hésitez pas !

Demain il sera trop tard. Demain, ces pouvoirs que vous gardiez jalousement étouffés pour un usage que vous n'êtes jamais parvenus à vous représenter très clairement, ces pouvoirs vous auront échappé à jamais, par votre faute.

Ne vous laissez pas mener comme un mouton à l'abattoir ! Celui de la fable discutait. Discutez vous aussi, protestez, réagissez énergiquement !

Confiez-nous dès aujourd'hui vos capitaux. Nous nous tenons gracieusement à votre disposition pour en faire un usage digne de l'homme que vous pourriez être, — un usage direct, brutal, bouleversant. Nous sommes là, patients, compréhensifs, pour vous aider à dépenser votre fortune sans délai : nous sommes votre planche de salut.

Ne vous laissez pas faire, n'hésitez pas ! Ne remettez pas à demain une démarche où il y va sans conteste de votre vie. Laffitte lui-même ne dédaignait pas de se baisser pour une épingle. N'hésitez pas, écrivez-nous dès aujourd'hui !

AUCUNE FORMALITÉ

EXÉCUTION RAPIDE

DISCRÉTION ASSURÉE

Hommage à Seurat ou les Rayons divergents

I. — HISTOIRE DE L'ÉLÉGANT AMATEUR

MacIggins est curieux et sensible. Il s'habille avec soin et voici qu'il entre au cirque. A peine franchie l'enceinte de toile qu'un marchand de limonade lui tend un verre plein. Il boit, paie et poursuit sa promenade. Une main charmante apparaît entre deux toiles. Il baise galamment cette main, fort touché de cet heureux présage. Un énorme éléphant apparaît à l'entrée d'une tente. MacIggins est très surpris. Il se détourne un instant, sans doute pour mieux goûter et calmer cette émotion trop vive. Sûr de lui maintenant, il veut revoir l'objet bouleversant. Mais un éléphant minuscule occupe la place du monstre. MacIggins doute de son esprit. S'est-il donc trompé à ce point ? Il bondit vers le marchand de limonade. Que voyez-vous là ? MacIggins épie le visage du marchand. Ce dernier regarde attentivement : Je vois un énorme éléphant, dit-il. Plutôt que de se croire fou, MacIggins frappe au visage le marchand de limonade et reprend sa promenade.

Usant d'une brosse énorme, un homme colle une affiche. Le manche de la brosse barre le chemin de MacIggins. Il se baisse, le manche s'abaisse. Il se redresse, le manche se lève. Il fait un pas. Le manche est à la hauteur de son visage. MacIggins décide de ramper, et il passe en effet alors que le manche levé à bout de bras par l'homme qui pose l'affiche ne gênerait pas un géant. MacIggins redressé, fort satisfait d'avoir franchi l'obstacle, glisse et écrase son chapeau haut de forme. Il hésite, furieux, se coiffe du chapeau aplati et s'en va avec la dignité qui convient. Et combien peu compterait cette minime mésaventure si un souci plus profond ne troublait le plaisir de MacIggins. Et le voici à nouveau devant la tente de l'éléphant. Tout est désert dans cette région écartée du cirque. Un bruit léger : MacIggins bondit, mais ce n'est qu'un homme — peut-être le colleur d'affiche — venu d'on ne sait où et qui s'assoit sur un sac. Faut-il être énervé ou obsédé pour prendre peur à si bon compte. Mais MacIggins ne négligera pas l'occasion de tirer les choses au clair. Qu'y a-t-il sous cette tente ? — Un énorme éléphant. Mais non, un tout petit. — Un énorme éléphant, je vous assure ; et d'ailleurs je vais vous l'amener.

Voilà en effet qui leverait les doutes et rendrait le calme et la joie à MacIggins, si ce n'était l'homme lui-même qui jaillissait de la tente pour retomber à ses pieds, projeté par quelque force inconnue. Les choses en resteront-elles là ? Non, heureusement, car à l'entrée paraissent côte à côte un grand et un petit éléphants.

MacIggins soupire d'aise. Il lui sera loisible maintenant de goûter un plaisir sans mélange. Pourquoi faut-il qu'une fois encore il tourne les yeux vers l'entrée de la tente, un peu comme on se tourne avec un certain sentiment de plaisir vers le souvenir de quelque malheur passé. Mal lui en prend, car aussitôt il est obligé de prendre la fuite en hurlant de terreur. Il a vu à n'en pas douter s'avancer le plus simplement du monde une oie qui s'abritait du soleil sous un petit parasol. MacIggins se reprend à douter de lui-même. Le voici à nouveau face à

face avec le marchand de limonade. Le marchand est prudent; il a maintenant la figure recouverte d'un masque qu'il soulève à peine pour répondre à qui le questionne. Et cette fois, MacIggins usera de ruse. La première fois, la brutalité de ses questions ont peut-être tout compromis. Il jette un dernier coup d'œil derrière lui : c'est bien une oie avec un parasol. — Mon ami, que voyez-vous là qui s'avance. Ne serait-ce pas... un cheval en pantalon. (Plaidons le faux, dit-on, pour savoir le vrai.) Le marchand de limonade lui aussi s'est juré la prudence. Il regarde avec soin. L'oie est rentrée sous la tente et c'est bien un cheval en pantalon qui en sort pour l'instant. Pas de doute possible. C'est ma foi vrai, dit-il. Un cheval en pantalon. Son masque le protège fort mal du coup de poing de MacIggins, qui s'enfuit épouvanté par les autres et par lui-même. Il renonce à savoir. Il vivra, composera avec son inquiétude. Que se passe-t-il en lui ? Que lui arrive-t-il ? Il rentre dans sa chambre pour penser et parer à tout.

II. — HISTOIRE DU MARCHAND DE LIMONADE

L'âme de Marcus est simple comme son industrie. Sa buvette installée, la ruse tient peu de place dans son commerce avec les visiteurs. Il compte davantage sur la surprise. Cet élégant amateur est-il à sa portée, aussitôt il lui tend un verre plein sans s'attarder à quelque sollicitation qui risquerait de tout compromettre. Voici le verre vidé. Marcus n'est pas dépourvu de psychologie. Mais sa psychologie néglige l'exceptionnel et ne peut manquer quelque jour de laisser paraître son défaut. Ce visiteur est singulier; pourquoi contrarier cette petite manie. Il y a là sans aucun doute un énorme éléphant. Et maintenant Marcus qui se frotte la joue pour atténuer le feu de la gifle, renonce à découvrir l'offense qu'il a pu faire à son distingué client. Il faut savoir vivre avec l'inexplicable et se contenter de quelques précautions. Marcus quitte un instant son étal; il revient le visage couvert d'un masque de cuir. Il n'a d'ailleurs pas à s'en repentir et c'est peut-être la curiosité qui multiplie ainsi le nombre de ses clients.

Mais voici le singulier amateur. Il semble calme, il a même un sourire. Sans doute, c'est un cheval en pantalon. Pourquoi ne pas le dire.

Maintenant Marcus à vrai dire n'éprouve pas la brûlure de sa joue tant sa perplexité est grande qui ne se satisfait plus de l'idée de l'offense et de la folie, de toutes les explications qu'il peut dans l'instant inventer.

III. — HISTOIRE DE LA DANSEUSE

On le verra bien, cette femme a tant de charme qu'elle se passe d'histoire. Les instants de sa vie s'enchaînent sans heurt comme les pas de sa danse. Et quand elle danse tout à l'entour participe de sa danse, au point qu'elle pourrait alors devenir immobile, rester suspendue sans que le moyen nous soit donné de nous en apercevoir. Mais maintenant la danseuse se repose, elle se promène à travers son royaume de sable fin, de cordes, de barres nickelées, de bêtes et d'hommes avant de se prouver à soi-même, par sa danse, sa royauté sur ce monde. Elle passe son bras nu entre les toiles de la tente pour sentir si l'air est frais encore et elle rencontre deux lèvres trop chaudes. Elle retire vivement cette main, se reprend toute et son poing bien lancé de danseuse frappe l'invisible visage de l'importun. Rassérénée, elle aimerait sortir un peu, mais un panneau auquel sans doute l'on travaille, obstrue complètement la porte. La danseuse est patiente, elle est de bonne humeur, et d'ailleurs le panneau glisse, s'en va.

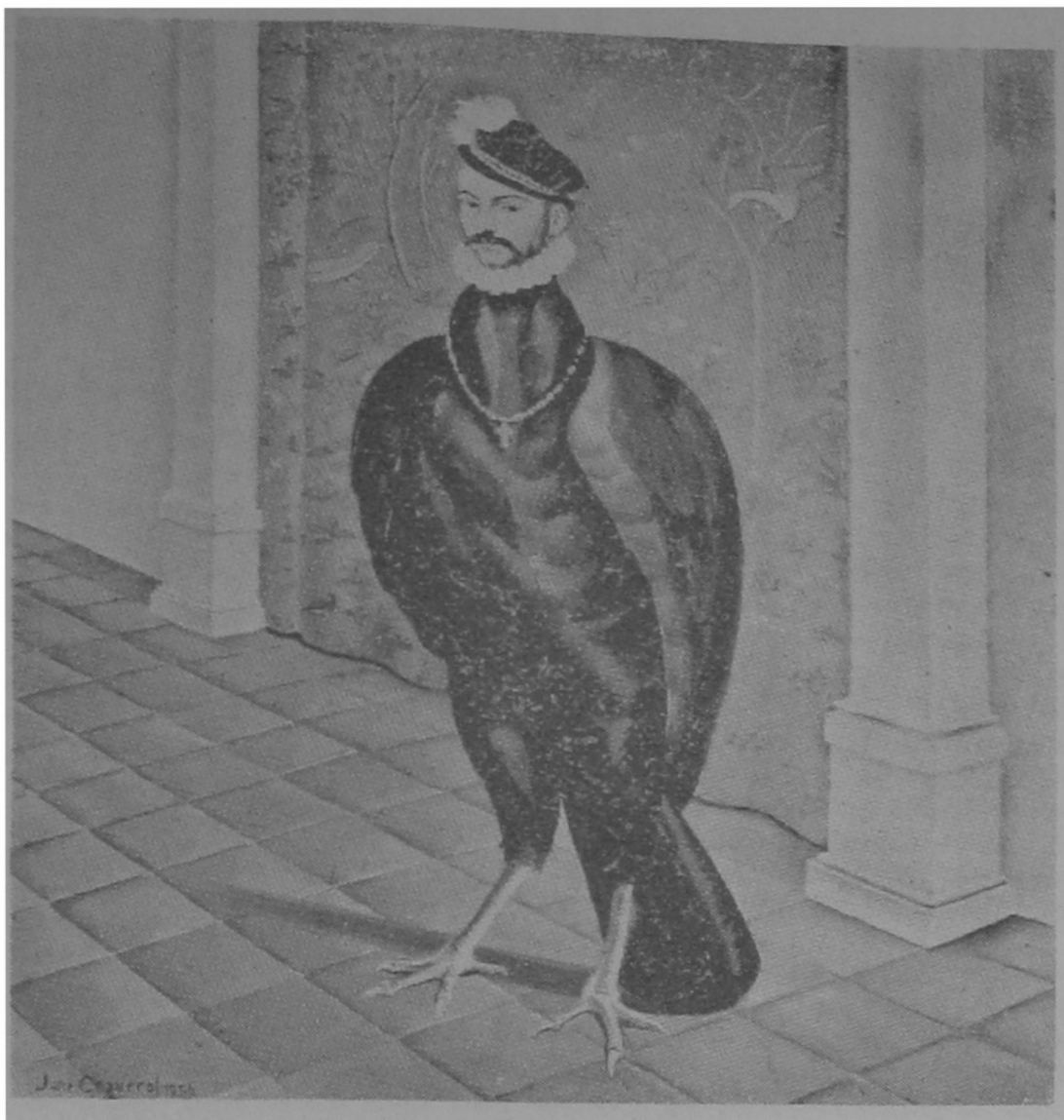
Un jeune homme est devant elle, dont le visage et les gestes expriment

une manière d'admiration si naïve et si pure, qu'elle ne saurait vraiment se trouver offensée ni répondre par des gestes semblables aux siens à un sentiment qu'elle n'imagine même pas pouvoir ne pas partager. Et si elle lui sourit le plus gracieusement du monde, c'est qu'il vient aussi de lui sourire et s'il effleure sa joue de sa main qui tremble un peu, pourquoi donc ne lui caresserait-elle pas tendrement le visage ? Pourquoi s'étonnerait-elle de cette danse merveilleuse qu'il exécute devant elle et qui est sans contredit l'hommage le plus délicat qu'il pouvait rendre à la reine de la danse et le signe le plus évident du bonheur ? Pourquoi refuserait-elle maintenant sa main tendue, pourquoi ne le suivrait-elle pas, s'il le veut, jusqu'au bout du monde ? Mais ce n'est pour l'instant qu'à la porte de sa loge où il la laisse revêtir les vêtements de voyage propres à déguiser une danseuse qui renonce à sa royauté pour un triomphe plus pur.

La voici prête au départ et qui se glisse au lieu du dernier rendez-vous. Elle pourrait s'épouvanter du fauve qui bondit soudain au travers du couloir. Mais il est là, il enfourche cette bicyclette de rêve qui étincelait sous les feux croisés des projecteurs à l'instant pathétique de sa ronde aérienne. Qu'elle monte donc avec lui, la terre est devant eux. Mais est-ce un simple malheur qui veut que le fauve la devance, et que l'homme s'enfuit maintenant avec la bête en croupe, qu'il vienne de se confondre à l'horizon de la plaine et qu'elle demeure là suspendue dans sa prison de verre, dans le royaume miroitant et vide de sa danse sans objet ?

IV. — HISTOIRE DU MAÎTRE DE LA PISTE

Le maître de la piste est travaillé de désirs à quoi le cirque ne suffit plus. Il joue de malheur, mais peut-être cela tient-il à la faiblesse de son imagination qui ne lui a jamais présenté pour les satisfaire qu'un moyen aussi simple que peu sûr. Son complice le caissier a été renvoyé. Leur combinaison n'était pas mauvaise mais il manquait d'adresse. Quant à son remplaçant, il n'a pas l'air de comprendre le moins du monde ce qu'il serait pourtant naturel d'attendre de lui. Aussi le maître de la piste a-t-il décidé de se débarrasser au plus tôt d'un personnage avec lequel il ne saurait compter. Cela n'est pas facile. Il ne dissimule guère sa mauvaise humeur. Et ce qui l'exaspère singulièrement, c'est la bonne humeur des autres, et surtout celle du nègre Jocco. Le nègre Jocco visiblement se fait fête d'allumer ce gros cigare. Le maître de la piste le lui prendra donc — qui oserait lui en faire le reproche ? — et maintenant qu'il s'apprête à l'allumer, il songe, allumette enflammée au bout des doigts, à ce qui doit se passer à la caisse où le caissier avait innocemment déposé son mégot éteint sous le réservoir de gasoline, ce qui a permis au maître de la piste, entr'ouvrant à peine le robinet, de l'imprégner d'essence et de prendre la fuite sans se faire remarquer. Mais hélas ! un incident imprévu change soudain le cours favorable de ses pensées. Le suspend même un instant ; l'explosion, au moment où il a porté au cigare l'allumette qui allait lui griller les doigts, a été si violente. Mais le maître n'est pas une âme faible que le malheur détourne de ses desseins. Jocco s'est enfui fort à propos. Resté seul, il s'essuie le visage et invente aussitôt une vengeance qu'il souhaite éclatante. Il est assez méchant pour ne pas manquer de complices. L'on profitera encore de cette constante distraction du caissier trop honnête. Et comme justement il vient de quitter, pour s'entretenir avec Jocco, la roulotte qui lui sert de caisse, l'on substituera à cette dernière et si adroitement qu'il ne puisse le remarquer, la roulotte toute semblable des fauves. Comment s'apercevrait-il de quoi que ce soit, ce caissier tout absorbé par ses comptes et qui doit encore se défendre d'on ne sait quel bavar-



dage de son ami Jocco. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'il entre tranquillement dans la cage au fauve, mais ce qui l'est davantage, c'est de le voir s'enfuir ensuite et, la rapidité de sa course comme la vigueur de ses cris le prouvent, indemne. Il y aurait de quoi désespérer le maître de piste le mieux trempé, car le nôtre n'a pas même la consolation de voir dévorer Jocco. Mais nous le savons, il ignore le désespoir. Il usera de cette terreur même que l'événement lui a révélé comme le défaut le plus sensible de ceux qu'il veut perdre. L'on a vite fait, au moyen de quelque fourrure de déguiser en lion l'un de ses complices et de lui faire entendre que cette terreur répétée par ses soins ne peut pas manquer d'entraîner à brève échéance la déroute des gêneurs. Les voici justement qui semblent reprendre haleine. Le maître de la piste ne perd qu'une minute à les observer. Pouvait-il prévoir qu'en si peu de temps une lionne échappée pouvait mettre en fuite, par sa simple apparition, son acolyte déguisé et qu'elle tient sa place maintenant et que c'est à elle qu'il commande de s'élancer sur ses ennemis et qu'il s'étonne de son immobilité et de son silence, et qu'il se retourne furieux, et que maintenant il n'est pas trop de toute sa vigueur et de toute son adresse pour se mettre à l'abri. Voilà un coup qui risque d'ébranler sérieusement le maître de la piste. A la recherche de son âme damnée, il déambule un peu au hasard. Une ombre passe, pas lui encore, un lion échappé. Il s'appuie un moment à la toile, un coup violent l'envoie rouler sur le sable. Tout décidément se ligue contre lui, car son complice qu'il retrouve à l'instant, auquel il reproche justement le peu de courage qu'il a montré dans cette affaire, son complice se rebiffe, rejette sa peau de

lion et fait mine de s'en aller. Il faut que le maître de la piste le suive, ce qui est humiliant, qu'il songe aux charmes du langage pour le convaincre, pour le reconquérir. Mais c'en est fait. Un léger bruit, ils se retournent, — par quel horrible prodige la peau de lion, sautillante, équivoque, s'est-elle mise à les poursuivre ? Le maître de la piste cette fois doit s'avouer vaincu, il s'enfuit à toutes jambes vers la campagne, il ne voit pas son petit chien qui se débarrasse de la peau de lion pour mieux le suivre, et ce n'est que bien loin et bien plus tard qu'il reprend ses calculs à leur source même, qu'il met en doute les ressorts premiers de ses entreprises, qu'il renonce à se débarrasser par quelque moyen direct d'un caissier trop honnête, que pour la première fois se présente à son esprit la possibilité de problèmes plus adroitement posés et de solutions plus subtiles.

V. — HISTOIRE DU NÈGRE

Pour Jocco, je crois bien qu'il n'y a presque pas de passé, je suis sûr qu'il n'y a pas d'avenir. Il se contente en somme de faire, en toute simplicité, bon accueil aux choses du monde. Le désir n'est pas si vif que le regret lui tire des larmes; ou plutôt, son désir épouse des formes changeantes qui le gardent des regrets. Qu'un cigare presque abandonné le tente, et qu'il nie de l'avoir si lestement dérobé, qu'on le lui dérobe, il saura rire aussi ingénument de l'explosion qui soudain bouleverse son voleur et lui fait un visage à sa couleur d'encre malpropre. Et c'est pourquoi, dans un monde qui ne lui présente que des visages tendus par la joie, par la peine et par l'espoir, dans un monde dont il ne tente pas de surprendre les visages — il se passe fort bien de comprendre — le voici qui joue de la flûte sans raison aucune et sans qu'il ait à en inventer. Ainsi se prend à exister une musique inimitable dont les vertus ne tardent pas à se manifester précisément sur ce monde auquel Jocco appartient à peine. Voici, et c'était peu que dans leur cage et sans qu'il s'en aperçoive, les bêtes dansent, les souris dansent, l'éléphant danse. Mais bien qu'habitant le monde des miracles comment ne pas s'effrayer et fuir si tel oiseau mécanique qui était fait simplement pour lancer deux ou trois notes tristes sans agiter les ailes, sans quitter sa planchette, se prend lui aussi à danser de tous ses membres, le plus mystérieusement du monde ?

Son ami le caissier pourrait le rassurer sans doute, qui est bon et qui possède la science et sans doute la mystérieuse puissance qu'elle comporte. Mais son ami est tout absorbé par son livre de compte qui ne lui permet pas de s'attacher aux miracles. Le voilà qui rentre dans la roulotte qui lui sert de bureau. Mais qu'arrive-t-il ? Pourquoi ces cris, cette fuite éperdue ? Cela ne se passera pas ainsi. Jocco est un ami fidèle qui n'ignore rien des devoirs que comporte l'amitié. Le rasoir qu'il tire de sa poche est d'une taille suffisante et assez bien affilé pour lui permettre de tenir honorablement en l'occurrence le rôle de redresseur de torts. On va bien rire. Mais s'il se glisse à pas de loup dans la roulotte, si d'abord il n'aperçoit rien de ce qui a pu mettre en fuite son ami, comment se fera-t-il entendre lorsqu'il aura par un bond sans exemple échappé au danger, comment fera-t-il entendre à ceux qui l'ignorent ce qu'on éprouve, lorsque l'on n'a pour toute arme qu'un mince rasoir, ce que l'on éprouve à sentir soudain sur sa face la brûlure du souffle d'un lion gigantesque ? Mais à quoi bon tenter de traduire et de faire entendre l'unique ou simplement l'exceptionnel ? Son ami le caissier a besoin de son aide. Il fera de son mieux pour se plier à ses désirs et l'aider à réaliser ses plans. C'est avec soin qu'il écoute les explications du caissier et l'effort de son esprit consiste, comme toujours lorsqu'il faut agir, à dégager d'un ensemble assez mystérieux où les causes, les raisons et les

circonstances s'enchevêtrèrent qui ne manqueraient pas de l'égarer s'il ne laissait à quelque autre le soin de les tirer au clair, à dégager de tout cela la matière de quelques décisions simples auxquelles il s'en tiendra par la suite inébranlablement. Et peu à peu il arrive à tenir pour certain que tous les fauves en liberté qu'il pourrait rencontrer par la suite ne sont que des ennemis du caissier ainsi déguisés pour les besoins de leur mauvaise cause, qu'ils ne sont guère plus redoutables que sous leur apparence humaine et qu'il s'agit simplement pour les ramener à des sentiments meilleurs de leur asséner quelques coups du gourdin que vient de lui remettre son ami. Jocco s'avance avec la tranquillité joyeuse qui nous vient d'une tâche bien définie que nous sommes décidés à remplir honnêtement. Et voici tout juste derrière la toile une forme qui l'effleure, s'en détache, s'y appuie. Jocco a frappé de toutes ses forces et le gourdin lui tombe des mains et son rire de triomphe se fige à s'entendre injurier par son ami qu'il vient de bâtonner par erreur. Qui eût crû qu'une tâche aussi bien définie puisse rencontrer de pareils mécomptes dans son exécution ? Il se remet en chasse en se jurant la prudence. Cette fois, plus de doute, il frappe vigoureusement ce qui se glisse derrière la toile et un rugissement formidable lui répond qui en même temps qu'il le projette à vingt pas met le doute dans son âme. Si les fauves que l'on peut rencontrer à cette heure n'étaient pas tous des fauves déguisés et si... Mais Jocco a foi dans la parole de son ami. Il se reprend vite et sourit à cette coïncidence qui l'a envoyé s'adosser à l'image inoffensive d'un lion qu'une affiche du cirque appuie pour l'instant à ses épaules. Cela l'égaie même si fort qu'il s'attarderait volontiers à chatouiller ce mufle haut en couleur si deux horribles pattes bien vivantes, de terribles pattes de lion ne crevaient soudain le papier pour se refermer autour de ses épaules. Où Jocco trouve-t-il la force de se dégager, de s'enfuir ? Et qui le blâmerait de ne pas détourner la tête et de ne pas voir que l'affiche dissimulait les barreaux d'une cage ? Et qu'il se laisse choir épuisé sur un banc, comment ne pas le comprendre ? Mais qu'il retrouve aussitôt toute son énergie pour s'enfuir à nouveau, quitter le cirque, disparaître à tout jamais dans la campagne, sanglotant, suppliant, suppliant le fauve qui vient de lui planter ses mâchoires dans la chair et que ses bonds et ses cris ne fléchissent pas. On ne sait pas comment Jocco s'est aperçu de son erreur et qu'il s'était laissé choir sur un piège à loup abandonné là par mégarde. C'est dommage. Il eût été curieux de connaître les effets durables et singuliers que dut entraîner pour lui semblable aventure.

VI. — HISTOIRE DU CAISSIER

Une certaine simplicité, une certaine clarté, une certaine bonhomie que confère l'honnêteté et qui la dénonce aux yeux les moins exercés, ne va pas sans avantages. C'est ainsi que Pierre s'est vu soudain attribuer ce dont on privait un autre et qu'il est devenu caissier à la place d'Emile, convaincu de malhonnêteté et sans doute de tractations douteuses avec le maître de la piste. Et il faut croire que le propriétaire du cirque n'a pas eu tort, puisque la possibilité d'un si curieux trafic, Pierre est à tout jamais incapable de la concevoir. Les seules difficultés qu'il rencontre dans son nouvel état ne lui viennent pas de l'incompatibilité plus ou moins accentuée de quelque désir avec certaines conditions peu faites pour le servir, mais tiennent uniquement à certaines difficultés inhérentes à sa tâche et que de prime abord il est fort difficile de soupçonner. Ainsi, comment s'y prendre pour venir à bout de l'impatience de cette foule un peu brutale ? Ce n'est plus sur l'habitude qu'il faut compter (et d'ailleurs il n'a aucune habitude qui puisse le servir ici) mais bien sur les ressources d'une imagination ingénieuse. Et le fait est que de

mesurer à la longueur de son bras les bandes de tickets que l'on distribue au public qui vous force, est bien le moyen propre à disperser cette foule en lui donnant pleine satisfaction. Pierre goûte singulièrement les premières minutes de solitude et hume voluptueusement un gros cigare qu'il n'a que trop souvent différé d'allumer. Mais que la volupté est brève. Voici un spectateur attardé qui se présente. Pierre se penche un instant sur ses tickets, mais lorsqu'il tend au monsieur celui qu'il lui destine, ce singulier client a disparu. Pierre reprend son cigare et voici que soudain la tête du monsieur surgit en face de son visage, heurte son cigare, explose, ballon peint que cachait et ramenait cet enfant facétieux si bien dissimulé contre la caisse que Pierre n'aurait pu l'apercevoir. Un homme averti ne se laisse plus prendre à une aussi grossière plaisanterie. Aussi lorsqu'il aperçoit à nouveau à sa hauteur un ballon peint, Pierre, plus vif que l'éclair, écrase sur lui son cigare et n'a pas le temps de s'étonner de sa méprise, car le vieux monsieur brûlé au visage, entend mal cette histoire et a tôt fait, malgré son âge, d'arracher Pierre à sa caisse et de le battre congrûment. Mais aussi, à qui donc se fier; les ruses du monde sont innombrables. Cette honnête négresse qui vient de prendre sa place, il faut le hasard pour que Pierre remarque, alors qu'elle est sur le point de franchir la porte de la tente, un je ne sais quoi de singulier dans la démarche. Et qui s'explique d'ailleurs lorsqu'il voit soudain sortir de dessous ses jupes cinq gamins trop prestes pour qu'il puisse les empêcher d'occuper au cirque une place qu'ils n'ont pas payée. Et comment jurer que l'on ne vous y reprendra plus, puisque cette autre négresse dont la jupe présente un contour inusité, gifle Pierre et provoque un véritable scandale qui ne laisse que la ressource de fuir au plus vite, scandale qui tient uniquement à un geste discret de Pierre sorti de sa caisse pour vérifier en relevant un peu la robe de la femme si quelque fraudeur ne s'y dissimulait pas.

Pierre s'est réfugié dans le cirque et confondu avec la foule des spectateurs, il commence de redouter un peu moins la colère de la négresse et de recouvrer sa bonne humeur. Voici d'ailleurs que s'offre à lui un bien charmant spectacle. Une adorable main de femme sort d'une fente du rideau, se balance un instant dans le vide, le plus gracieusement du monde, jusqu'à ce que cet élégant jeune homme la baise sous les yeux de Pierre, avec la plus grande distinction. Qui donc blâmerait Pierre de vouloir profiter d'une pareille aubaine? Et qui donc aurait prévu la gifle qu'il récolte? Il faut bien admettre que certains d'entre nous jouent de malheur. Non pourtant, pour Pierre cette opinion serait assez mal fondée. Cette image charmante s'offre à lui tout juste semble-t-il pour le dédommager. Et d'abord cette image n'est pas dangereuse comme l'était la main de tantôt. C'est l'affiche qui recommande au public, de la façon la plus touchante et avec une perfection qui abuserait les yeux les plus difficiles, tous les charmes de la danseuse. Pierre, qui l'a longuement admirée du regard, ne résiste plus au désir de tendre vers elle la main, et puisque d'un prudent et long regard circulaire il vient de s'assurer que personne ne l'observe, que les colleurs d'affiche ont disparu, comment résister au désir de caresser tendrement de la main l'image fidèle de cette joue, de ce bras si tendre que sa fraîcheur tient du miracle. Et voilà d'ailleurs que le miracle se produit. L'image s'illumine très doucement d'une sorte de sourire; les yeux de l'image vont à la rencontre des yeux de Pierre, la main de l'image répond à sa caresse, et la danseuse quittant le cadre de la porte, fait un pas vers son adorateur. C'est ici sans doute qu'un homme donnera, s'il le peut, la mesure de son génie. Pierre retrouve aussitôt les gestes qui conviennent au sentiment qu'il éprouve et qui répondent à d'autres gestes solennels qui se perdent doucement dans la nuit du monde, — Pierre danse devant son idole, avec le sentiment qu'il se délivre vraiment, qu'il échappe délicieusement à quelque chose qui l'aurait fait mourir

sur l'heure s'il n'avait pu lui accorder la pâture merveilleuse de gestes et de mines qu'il tisse voluptueusement autour de la femme attentive et charmée et qui s'achève dans l'immobilité palpitante d'un baiser de ses lèvres sur les lèvres de la danseuse. Et cela se dénoue et se prolonge dans un limpide bonheur : Pierre accompagne à pas égaux la danseuse jusqu'à l'entrée de la piste où l'attend l'hommage anonyme d'un millier d'yeux, de mains et de bouches.

Il convient ici d'admirer l'élévation de Pierre. Un autre, peut-être, se serait enfermé et perdu dans l'univers d'un aussi merveilleux amour. Mais lui sait garder au milieu des prodiges le sens de son être. Il retourne à la tâche qu'il a librement acceptée et qu'il veut mener à bonne fin. Il néglige le bavardage de son ami Jocco et remet à plus tard de s'extasier sur les récits si touchants qu'il a accoutumé de lui faire. Voici son livre de caisse. Il monte les marches de sa roulotte. Mais Jocco l'a suivi, sans doute, puisque, pour attirer son attention et le détourner de son travail, on lui touche l'épaule. Allons, n'a-t-on pas compris qu'il exigeait d'être laissé en paix. Il se retourne vers l'importun et s'enfuit en poussant le cri le plus perçant qu'il ait poussé de sa vie. Ce n'est pas sans conséquence si l'on se trouve soudain en face du plus sanguinaire lion de toute la ménagerie.

A bout de souffle, Pierre se laisse choir sur un rouleau de cordage, propice à un certain repos et aux réflexions que lui imposent les circonstances. Mais voilà l'élégant jeune homme dont Pierre tout à l'heure avait eu, à propos d'une main charmante, l'occasion d'apprécier le bonheur, voici que ce jeune homme qui semble singulièrement troublé, vient distraire Pierre de ses pensées les plus urgentes. Que l'existence est difficile ! Pouvait-il d'ailleurs prévoir où le mènerait de prêter ainsi l'oreille et son habituelle complaisance à l'inquiétude de ce jeune homme ? Et qu'à vouloir lui montrer le petit éléphant, alors qu'il ignorait la présence du gros, il le malmènerait d'une manière aussi sévère ? Mais Pierre a de la suite dans les idées. Il revient à l'histoire du lion qui n'est pas le fait simplement d'une coïncidence malheureuse. D'ailleurs ces voix trop connues qui lui parviennent à travers le mur de toile se chargent bien malgré elles de faire la lumière dans son esprit. Et l'on va bien rire si le maître de la piste s'imaginer, lui faire peur au moyen de cette vieille descente de lit. Voici d'ailleurs Jocco qui lui sera d'un grand secours. Et tous deux, armés de gourdins, s'en vont solliciter les rencontres favorables, Jocco d'un côté, Pierre de l'autre : ils se retrouveront dans le triomphe d'une victoire dès maintenant assurée.

Mais Pierre hélas ! n'a pas épuisé encore sa coupe de misère. Il est vrai qu'il a négligé un peu la sottise de Jocco qui lui envoie par erreur, alors qu'il se reposait un peu, appuyé à la cloison de toile, le coup de gourdin destiné au faux lion. Et qui sait s'il n'allait pas se laisser aller pour tout de bon cette fois au désespoir si l'ineffable danseuse n'apparaissait tout juste à ce moment, en costume de voyage, perdue pour la danse, sauvée pour lui qui va fuir avec elle. Qu'elle monte donc sur la fine bicyclette qu'il fera rouler avec une vigueur centuplée par l'amour. Déjà voici que commence d'agir le charme apaisant de la pure campagne. Il ne manquait à Pierre pour connaître dans cet instant la plus grande somme de délices qu'il soit donné à un homme de supporter sans en mourir, qu'un baiser de la danseuse. Il se retourne à peine vers elle, mais assez pour découvrir l'horrible mufle du fauve que sans s'en douter il a pris en croupe. Il n'y a donc plus à parler de Pierre qui disparaît dans une scène de carnage où notre pensée qui l'a créé, se dilue, se perd, n'intervient plus.

J'écris propre

(RÉCIT DÉTOURNÉ)

Avant-propos.

Mais j'éprouve dès le début une grande difficulté, tenant à ce que l'auteur entremêle toutes ses narrations.

Première partie.

AU-DELA DE CETTE LIMITE

(Peu de maisons, dans ce dédale de rues et de ruelles étroites menant au port.)

Ceci posé, je reviens à mon paradoxe.

JE NIE L'IMPORTANCE POSSIBLE D'UNE PARTICULARITE AYANT APPARU PAR HASARD; aujourd'hui les intrigues et les commérages sont partout.

On a essayé de donner à cette échelle d'intensité une base plus précise que les appréciations (il ne reste plus aucune trace de cette façade fleurie de l'époque victorienne, ni des escaliers de pierre et des couloirs éclairés au gaz, ni de l'or craquelé des ornements des loges, ni des guirlandes fanées se déroulant sur le papier mural du bar qui puisse évoquer ces mélodrames oubliés, rien que le dépôt de planches d'un entrepreneur, entièrement barbouillé d'inscriptions par les gamins du voisinage et cachant le site abandonné à la vue de la rue principale) mais je n'éprouve aucun étonnement devant l'apparition fortuite d'un caractère ornemental.

Le bonhomme aux bonbons passe.

Une partie. Une autre partie. *Je gagne en trichant des sucettes, des chats, des fleurs, dont je goûte la douce nature.*

Nous ne nous faisons qu'une idée imparfaite des forces qui entraient en jeu : qui était Polly et d'où venait-elle ?

Ce qui est admirable, ce n'est pas son anatomie; chacun pourrait en imaginer une plus belle et plus complexe, suivant ses goûts personnels. Ce qui est vraiment merveilleux, c'est que cette anatomie constitue un mécanisme capable de vivre.

Coiffée d'une casquette, armée de pétard, il devient facile de s'entendre sur la valeur du mot « variation fortuite ».

On a invoqué aussi les variations de la vitesse de rotation de la terre autour de la ligne des pôles, le renflement équatorial de la planète qui dépend de cette rotation. Polly avait alors dix-sept ans et les quelques photographies qui restent d'elle la

représentent comme une petite fille peu jolie avec des sourcils épais et une frange sur le front.

Je nomme les chefs de Cinq, les chefs de Dix, les chefs de Vingt, les chefs de Quarante.

L'échelle mécanique est influencée seule ou retentit d'une manière durable. Jouant quinze jours dans un théâtre, une semaine dans un autre, voyageant parfois quatorze heures entre deux villes dans des trains non chauffés et sans confort.

D'autres fumerolles.

La veille, l'ordre est donné, après avoir beaucoup marché. IL POUVAIT RENTRER DANS LA MER, IL RECOMMENCE-RAIT A NAGER.

Elle joua les rôles de pages et de cadets et d'enfants angéliques zézayant des principes de morale à la confusion du traître (la condensation par mélange intervient dans la formation des brumes et joue un rôle important (un jour après un combat acharné, *nous occupons le quartier général du grand port*) Polly, toute à sa détresse et aux reproches qu'elle s'adressait, n'avait aucune idée de ce que serait l'enfant qu'elle portait, ni aucun pressentiment de l'homme qu'il serait un jour. Evidemment pas avec l'appareil rudimentaire ancien qui n'est plus utilisable en Europe où les tremblements de terre sont les plus fréquents.

Moyennant la somme modique dont Polly pourrait disposer chaque semaine, on lui recommanda bientôt la femme d'un porteur de poissons, personne honorable et travailleuse, exemple qui est dans le monde vivant, l'équivalent de l'histoire de la barre de fer se transformant en tire-bouchon.

(C'est le cri des jouteurs.)

Dans l'Atlantique, les Antilles et les îles du Cap Vert, aucune recherche n'a jamais pu aboutir à faire retrouver la trace du Mystérieux. Il mourra peut-être et alors ne nous intéressera plus (noir, jaune, blanc, gris, rouge, vert, orangé) celui-ci à son tour rayonne dans l'espace. Mais la chaleur qu'il émet est absorbée.

Initié au monde intéressant de la petite criminalité locale, il entra avec des fonctions accessoires, dans un groupe de jeunes garçons dont l'exploit favori consistait à voler des caractères d'imprimerie chez un fondeur. Ce qu'ils faisaient ensuite de leur butin est assez difficile à imaginer. Leurs exploits semblent représenter un curieux exemple de l'art pour l'art.

ET AINSI LE RETOUR AUX ANCIENNES CONDITIONS D'EXISTENCE.

L'homme bondit. La terre recule. La mer Rouge, le golfe Persique brisent la continuité, l'habitude de boire, cette mutation bizarre que l'on appelle Pelorie et que de Vries a étudiée particulièrement sur le Linaire vulgaire.

Les jeunes filles nous éloignent.

La ligne de zéro degré indique la limite des régions.

C'était la seconde fois, qu'il comparaissait devant un tribunal et, cette fois, ce n'était pas à la barre des témoins mais au banc des accusés. Et son cas était assez grave.

— « La chose a été difficile à cause des conditions particulières dans lesquelles se fait la fécondation. Nous l'avons minutieusement préparée. Nous avons mesuré, pesé, calculé ses dimensions. Pourtant, nous ignorons les mathématiques, la physique et l'astronomie. Nous l'avons illustrée avec la légende. »

Cette force déviante est normale à la vitesse du corps, ELLE EST DIRIGÉE.

Il était à vrai dire déprimé physiquement et affreusement triste. Mal payé et se débattant contre un travail physique au-dessus de ses forces.

L'anomalie peut même entraîner l'absence presque complète.

(A suivre)

Gil J. WOLMAN

Langage fourni par Margaret Lane, Félix Le Dantec, Cheng Tch'ng, C' J. Rouch.

PUBLICITÉ

PUBLICITÉ

SATISFAIT OU REMBOURSÉ

Cet air d'avoir été bien au-delà des choses. Cette pensée assurée qui dénotait le long détour des parcours inutiles.
Alors

« Que Faire ? »

L'art les mondanités vous pour qui le nom d'Henri Michaux la religion la drogue l'opium des peuples la carte du Parti Gros-Louis comme devant la jeunesse Marie-Chantal Marie-Salope le jeu par deux buts à zéro l'amour et ses méfaits la vitesse James Dean les bonnes affaires le Suez la pêche à la ligne.

L'INTERNATIONALE LETTRISTE REMBOURSE LES MODES DE VIE,
MÊME CEUX COMMENCÉS AILLEURS

Gil J. Wolman.

HISTOIRE MARSEILLAISE

1

ORDRE DE BOYCOTT

Le Festival de la Cité Radiouse, qui doit s'ouvrir le 4 août à Marseille, réunira sur le toit de Firmin le Corbusier tous les écrivains et artistes contemporains connus pour avoir fondé leur carrière sur la copie et la vulgarisation de quelque nouveauté antérieure, généralement elle-même de faible portée.

L'entreprise est homogène, et pour compromettre d'emblée ceux qui n'auraient pas encore individuellement fait la preuve de leur nullité, on a ameuté Ionesco, Tapié, Pichette, Beckett, Adamov et Agnès Varda.

Les participants de cette parade, où rien ne manque de ce qui représentera dans vingt ans l'imbécillité des années 50, se trouveront définitivement marqués par une adhésion aussi indiscrete à la plus parfaite manifestation de l'esprit d'une époque.

Nous invitons donc les artistes sollicités, ceux du moins qui ne se sentent pas finis, à se désolidariser sans délai de cet amalgame du déisme, du tachisme et de l'impuissance — remastiqué, redégueulé.

Nous appelons l'avant-garde internationale à dénoncer le sens de cette manœuvre, et à diffuser les noms de ceux qui s'en font complices.

Le 31 juillet 1956.

Pour l'Internationale lettriste : G. E. Debord, Asger Jorn, Gil J. Wolman.

2

SUITE

Bruxelles, le 11 août 1956.

Festival de l'art d'avant-garde,
Cité Radiouse,
Marseille.

Messieurs,

Nous apprenons que vous vous réjouissez sur le toit. Nous sommes vraiment désolés de troubler cette fête de famille.

Lorsque la nuit tombe sur vos petites têtes, peut-être revoyez-vous vos journées encombrées et que le bien-fondé de vos actes vous inquiète. Songez alors que nous sommes avec vous. Nous sommes votre mauvaise conscience.

Les routes sont sinueuses, bien sûr. Mais jamais ne sonnera l'heure de la complaisance.

Merde, Messieurs. Vous pourriez trouver un autre gagne-pain.

Jane Graverol, Marcel Mariën, Paul Nougé, Gilbert Senecaut, André Souris.

3

OUBLIE-MOI

Les personnes dont le nom suit ont figuré au Festival d'Avant-Garde de la Cité Radiouse, acceptant ainsi d'apparaître entièrement solidaires d'une certaine mode de la pensée actuelle, et de disparaître avec elle. Il est possible que la liste que nous publions comporte — déjà — certains oubliés. Elle n'en sera pas moins un précieux guide :

Albinoni, Atlan, Barraqué, Béjart, Benedek, Boulez, César, Fano, Ford, Gilioli, Guillon, Hathaway, Henry, Hodeir, Humeau, Ionesco, Isou, Kerchbron, Lapoujade, Lemaitre, L'Herbier, Mac Laren, Martin, Messiaen, Pan, Pak, Philippot, Poliéri, Pousseur, Prévert, Puente, Ragon, Sauquet, Schæffer, Solal, Stahly, Stockhausen, Sugai, Tardieu, Tinguely, Wogenscky, Yves.

4

CEPENDANT

Pour autant qu'il ait remarqué dans cette liste quelques noms qu'il aurait pu trouver cités ici-même sous un jour moins cruel, le lecteur superficiel pourrait induire de cette coïncidence le sentiment d'une contradiction de nature à compromettre à ses yeux la cohérence élémentaire à laquelle il a droit. En quoi il se tromperait. Qu'un petit exemple suffise à l'éclairer : personne n'a jamais songé à dénier à Pasteur la place éminente et méritée qu'il occupe dans l'histoire des sciences sous prétexte qu'il ajoutait foi aux vertus burlesques de la sainte eucharistie.

Ainsi, parfois, l'intelligence et la morale font mauvais ménage, l'une chante juste quand l'autre déconne.

GÉNIES !
NE VOUS
MONTREZ
QU'À LA
NUIT
NOIRE

POSITION DU CONTINENT CONTRESCARPE

*Monographie établie par le Groupe de Recherche
psychogéographique de l'Internationale lettriste*

Après quelques visites préliminaires, dans le courant du printemps de 1953, à certains points du V^e arrondissement auxquels ils reconnaissent une assez forte attirance, les lettristes en viennent à se rencontrer en permanence, au début de l'été, dans la rue de la Montagne-Genève (anciennement nommée rue de la Montagne, par la Convention). La tendance générale, encore irraisonnée, est de s'avancer vers le sud, d'abord jusqu'à la place de la Contrescarpe, puis plus loin.

Au moment où certains commencent à prendre conscience de ce qu'une expérience en profondeur du terrain actuel d'une ville pourrait apporter à la théorie, assez aventureuse, de la construction des situations, Gilles Ivain découvre l'unité d'ambiance qu'il nomme « Continent Contrescarpe », à cause d'une étendue et d'une intensité qui semblent très supérieures à celles d'autres îlots épars.

Malgré le grand nombre des dérivées qui traversent en tous sens le Continent, la première approximation de ses limites, et sa distinction précise des points d'attraction circonvoisins se révèlent fort difficiles. Dans son mémoire « Introduction au Continent Contrescarpe », daté du 24 janvier 1954, Gilles Ivain écrit : « L'exploration d'un continent s'imposait. Nous en avions justement un sous la main, et à peu près vierge. Il s'agissait d'un continent qui me sembla presque ovale, et dont la forme ressemble aujourd'hui sur les cartes à celle du Chili : la Contrescarpe et ses dépendances départementales. » (manuscrit TN 12, Archives de l'In-

ternationale lettriste). Mais les dépendances supposées du Continent : Butte-aux-Cailles, et principalement la fuyante rue Gérard; rue Sauvage; ou même de plus proches telle la Montagne-Genève, apparaissent finalement comme des unités séparées, et de la forme ovale du Continent à son origine, il ne reste pas grand'chose.

Sommairement, le Continent Contrescarpe se superpose au centre du V^e arrondissement, isolé par la structure de ses rues des activités de divers points de Paris dont il est géographiquement assez voisin. Cette zone est délimitée au nord par la rue des Ecoles; au nord-ouest par la rue Jussieu; à l'est par les rues Linné et Geoffroy-Hilaire; au sud-est par la rue Censier; au sud-ouest par la rue Claude Bernard; à l'ouest par la rue d'Ulm, le Panthéon, la rue Valette. Une seule grande voie nord-sud — la rue Monge — la traverse en sa partie orientale. L'absence de toute communication directe ouest-est constitue la principale détermination écologique de ce complexe urbain (une telle voie est projetée depuis un grand nombre d'années. Elle correspond à l'axe des rues Erasme-Seneuil. Depuis la découverte du Continent, cet axe, qui part de la rue d'Ulm, s'est étendu, par le percement de la rue Calvin dans son prolongement, jusqu'à la rue Mouffetard. Il s'en faut de la démolition d'un pâté de maisons à chacune de ses extrémités pour qu'il atteigne, par la rue de l'Abbé-de-l'Épée à l'ouest et la rue de Mirbel à l'est, le boulevard Michel et la rue Censier).

Mais pour délimiter précisément le Continent, il faut en soustraire des zones frontières, qu'il influence plus ou moins fortement mais qui sont cependant distinctes : la Montagne-Geneviève au nord; toute la partie qui s'étend à l'est de la rue Monge; et même une étroite zone qui borde la rue Monge à l'ouest. Le Continent proprement dit, à l'intérieur des limites fixées plus haut, s'arrête probablement aux rues des Patriarches, Pestalozzi, Gracieuse, Lacépède (ces rues en étant exclues); à la place de la Contrescarpe qui est son extrême avancée vers le nord; aux rues Blainville, Laromiguière, Lhomond et de l'Arbalète (ces rues y étant incluses). Il apparaît donc que sa surface est réduite. Elle-même se subdivise nettement en une partie est (Mouffetard) très animée, et une partie ouest (Lhomond) désertique. Il faut cependant ajouter, en dehors de ces limites, une avancée de la zone déserte : la rue Pierre Curie qui va, à l'ouest de la rue d'Ulm, jusqu'à la rue Jacques. On peut également considérer comme des avancées — moins marquées — de la zone déserte du Continent les rues Erasme-Seneuil (surtout cette der-

nière) et au sud la rue Lagarde. On peut de même rattacher à la zone-Mouffetard les alentours immédiats de l'église Médard et, au sud-est, les rues orientées autour du square Scipion (rue de la Clef, rue du Fer à Moulin, etc.).

Les principales défenses que le Continent présente à la dérive, ou même à une volonté de pénétration, s'étendent à l'ouest, précisément du côté où il est en contact avec une zone très active de mouvements, à partir d'une ligne Panthéon - Luxembourg - boulevard Michel - boulevard de Port-Royal. Au sud, son seul accès du côté des Gobelins — l'ouverture de la rue Mouffetard — se dissimule derrière l'église Médard, avant laquelle les principaux courants sont drainés par les rues Claude Bernard et Monge. Du côté de l'est, le Continent est couvert par la rue Monge qui entraîne vers les places Jussieu ou Maubert. C'est seulement du côté du nord que l'on peut trouver un accès relativement facile, mais limité à la succession, en ligne sinueuse, des rues Montagne-Geneviève, Descartes et Mouffetard. Le moindre écart hors de cette ligne, avant d'avoir passé la

DE FIL EN AIGUILLE

En mai dernier, nous avons posé la question :

Quel est votre but dans la vie?

Les résultats de cette enquête seront publiés dans notre prochain numéro (à paraître dans le courant de février 1957).

Entretiens, la question reste posée. Cependant, à la lumière des réponses reçues, nous croyons opportun de lui adjoindre une question subsidiaire :

...et que faites-vous pour l'atteindre?

Adresser les réponses à M^{me} Jane Graverol, 35, rue Joseph II, Bruxelles, avant le 15 janvier 1957.

place de la Contrescarpe, rejette à coup sûr loin du Continent.

La pénétration la plus courante se faisant suivant un axe nord-sud, les principales sorties du Continent sont au sud : attraction puissante de la rue du Fer à Moulin - Poliveau vers l'est et la rue Sauvage; attraction relative de la Butte-aux-Cailles et du sud du XIII^e arrondissement, au delà de l'avenue des Gobelins et assez couramment par la rue Croulebarbe (c'est-à-dire en longeant la Bievre, rivière presque entièrement souterraine). Une sortie moins évidente, du côté du nord, conduit à la place Maubert et à la Seine; plus difficilement, par le Panthéon, au boulevard et à la place Michel.

Il faut enfin signaler les difficultés de sortie du côté de l'ouest, et le rôle de piège de la rue Pierre Curie qui, de jour comme de nuit, tend à relancer vers le sud (rue Claude Bernard) un passant qui l'emprunte après avoir suivi la rue Lhomond en direction de la rue Soufflot ou de la gare du Luxembourg.

L'intérêt du Continent semble résider dans une aptitude particulière au jeu et à l'oubli. La seule construction en des points choisis de trois ou quatre complexes architecturaux adéquats, combinés avec la fermeture de deux ou trois rues par d'autres édifices, suffirait sans doute à faire de ce quartier un irréfutable exemple des possibilités d'un urbanisme nouveau. Il semble malheureusement qu'avant que l'on puisse en venir là, le processus constant de destruction qui se ma-

LES LÈVRES NUES

Revue trimestrielle

N° 9 — Novembre 1956

EDITEUR RESPONSABLE :

Marcel Mariën,
28, rue du Pépin, Bruxelles.

ADMINISTRATION :

Jane Graverol,
35, rue Joseph II, Bruxelles.

DEPOSITAIRES
POUR LA FRANCE :

Le Minotaure,
2, rue des Beaux-Arts, Paris 6^e.
(C.C.P. Paris 7422-37.)

Le Soleil dans la Tête,
10, rue de Vaugirard, Paris 6^e.
(C.C.P. Paris 9758-73.)

PRIX : 30 francs belges.
210 francs français.

ABONNEMENT :
100 francs belges.
700 francs français

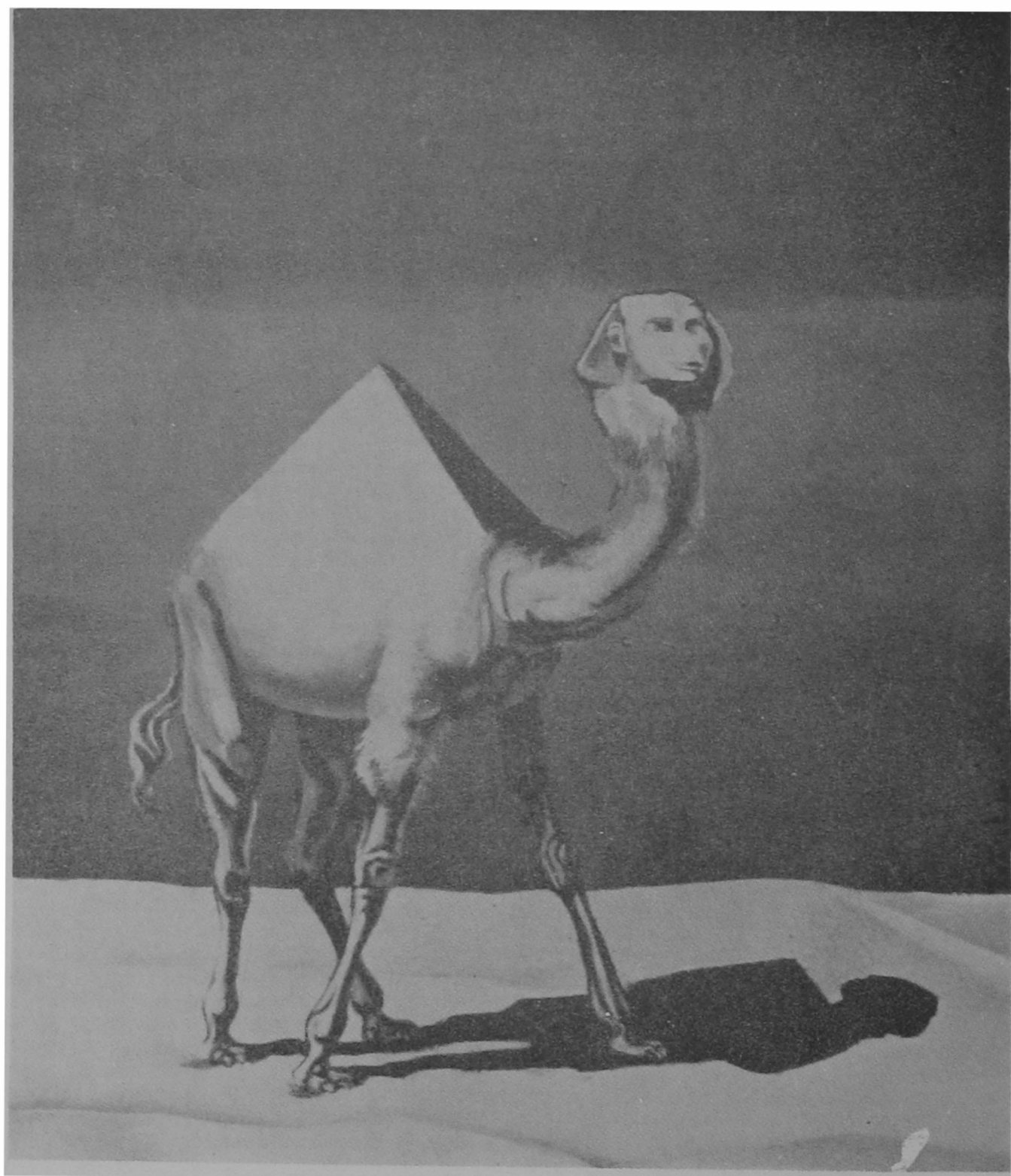
IMPRIME EN BELGIQUE

nifeste dans le tracé des rues (ouverture de la rue Calvin) comme dans le peuplement (annexion de la rue Descartes à la zone des cabarets de style Rive Gauche) aura trop profondément érodé ce sommet psychogéographique.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Paul Bourgoignie : Thermidor que d'un œil	Couverture
Louis Hersent-Senecaut : L'Aumône	1
La Chair spirituelle	16
Jane Graverol : Cruauté de la mémoire	29
Jane Graverol : Le Frisson historique	Couverture

Je ne suis l'alpha ni l'oméga



LES LÈVRES NUES





JANE GRAVEROL

LES SPLENDEURS DE LA HAINE

SUR LE BOISSEAU

Un peu de brume au bas du pré, le cheval blond et bleu, un chemin difficile et l'avoine versée, bien loin dans les campagnes.



Ce n'est pas le cadavre qui est terrifiant mais l'appareil dont on l'entoure.

A la guerre, dans la rue, sur la pierre nue des morgues, dans les baraques des camps, les morts ne font pas peur.

Les tentures noires effraient et le cercueil, les cierges, les faces terribles des vivants blêmes qui prient.

Il arrive aussi que la décomposition rende un cadavre capable d'inquiéter parce que, changeant son aspect, elle l'entoure d'une sorte d'appareil extérieur encore que fourni par le trépassé lui-même.



Au son des galoubets, au son des tambourins, la Lune descendit la berge du Var. Quand elle fut à l'eau, elle jeta sa mante et apparut blanche et nue au soleil.



Quelle importance que Rimbaud ait ou non adhéré au catholicisme ?

L'essentiel n'est-il pas qu'il lui ait fait le plus grand mal ?



Il est malaisé de rester fidèle à des amis qui ne demeurent pas fidèles à eux-mêmes.



Le critique est presque toujours celui qui ne distingue pas le con d'une fraîche jeune fille du trou du cul d'un vieux monsieur.



Journée d'il y a quinze mille jours, nuance d'aubier avec des fonds verts fugitifs ;

odeur, ténue comme une sensation oubliée dont on est sur le point de se ressouvenir, de poudre fraîche et de papier luisant de couleurs franches unies imprimé de noir ;

au toucher, du bois lisse et du métal pareil à la nuit brumeuse et qui sent un peu la poudre hier brûlée ;

odeur de plumes d'oiseaux ;

cœur doucement angoissé par le plaisir ;

vision floue et qui s'efface et puis revient d'un homme gros sentant le rance qui ne serait pas encore désagréable ;

et puis tout à coup voici les taillis, le dur parfum des feuilles, le vert des feuilles, le noir des tiges et un fossé plein d'herbes jaunes et raides, grenues, coupantes et qui piquent avant de se casser.



Je ne trouve pas injuste que les uns possèdent des millions et les autres rien, je trouve ça bête.



Peut-être le plus beau récit de la langue française : la déposition de Carouy au procès de la Bande à Bonnot.



Voilà

Les femmes aiment mettre
Leurs belles cuisses à l'aise

Elles se sont débarrassées de leurs chiens
Pour s'encombrer de chagrin



Je lui donnais de l'amour ; elle, voulait du sentiment.



Je ne dis pas la vérité, j'use de la parole.



La mort est une peine bien douce pour les milliers d'innocents que l'on croise dans les rues.



A la réflexion, l'on peut s'étonner que Lautréamont n'ait pas corrigé les épreuves de son livre en se laissant tomber dessus d'une hauteur de trente mètres.



Ce sont des hommes publics : ils sont sortis de l'ombre pour entrer dans la boue.



Tel se brûle que l'on jette dans le feu.



La Madeleine avait tant péché que le Seigneur lui a pardonné.



La tare de notre système est que l'on ne travaille pas pour se reposer mais que l'on se repose afin de travailler.



Ephésien : J'aime les hommes.
Louis : Bon appétit !



N'oublie pas ton couteau.



Sur le sexe de leurs femmes
J'écris ton nom.



Voyons ! En ce bel été il convient de ne plus dire : Baudelaire... Nous disons aujourd'hui dans les lettres françaises : le beau-fils du général Aupick.



Il faut vraiment n'être pas sensible pour accepter de vivre de la sueur de ces pauvres diables touchants que les hommes sont et pas dégoûté pour accepter de vivre de la sueur des charognes qu'ils ne sont pas moins.



Avez-vous une grande aptitude au plaisir ?



Les hommes sont la négation des dieux.



Eux accrochent leurs guirlandes aux lames que nous enfonçons avec rage dans les flancs du monstre.



Si un ange descendait du ciel pour me prêter assistance, je dirais que je ne crois pas en lui mais qu'il est bien aimable.



Ceux qui n'aiment pas leur œuvre ont une ressource : inventer une chose qui n'ait pas été faite jusqu'ici ou qui en ait vraiment toutes les apparences. Aussi médiocre soit-elle, cette trouvaille sera préférable à tout ce qui existe déjà.



Laissez-moi vous répéter une fois de plus que l'opinion d'un homme et son action ne comptent pas mais seuls comptent leurs effets.



Maître Eckhardt et Thérèse d'Avila sont deux emmerdeurs et de beaux exemples des pouvoirs de l'imagination.



Le Marquis de Sade, un Alain Fournier qui n'aurait pas eu le cœur de pierre.



Je crois que l'on peut résumer le débat sur l'homme qui se suicide en disant que cet homme est un lâche qui montre un sacré courage.



Ils ont cent mille excuses mais ce n'en est pas une.



On s'habitue le plus facilement à ses armes en en faisant l'essai sur ses amis.



J'ai souvent désiré des femmes de papier et des femmes de pierre.



Je résous maintes questions en ne me les posant pas.



Je suis révolutionnaire bien plus *contre* le monde inacceptable qui me tient que *pour* le monde souhaitable qui va le remplacer.

Je ne sens et ne pense pas que l'on puisse, avec quelque sérieux, être révolutionnaire d'une autre façon. Car le monde inacceptable nous le connaissons autant qu'il est possible de connaître, à chaque seconde l'éprouvant par tous nos moyens de perception et l'ayant fait, nous aussi, quelque peu, ce monde. L'autre, nous pouvons seulement nous le figurer, puisqu'il est à faire, qu'il est prévision presque pure et qu'il se passera de l'exemple et qu'il niera les précédents en de larges mesures.

Etant comme je suis, l'étant avec raison, je ne veux pas comprendre qu'aussi longtemps que le monde révoltant n'est pas jeté bas, un homme qui était révolutionnaire cesse de l'être sauf pour des motifs vénaux ou de faiblesse.



L'orgueil ignore l'outrage.



Mais démolissez d'abord ! Démolissez d'abord !



Poème

J'étais avec mon père qui est mort depuis longtemps
Les arbres étaient plus grands qu'ils ne le sont aujourd'hui
Les forêts plus cachées lointaines odorantes
Et les chemins plus surprenants
Les oiseaux étaient légendaires
Comme serait l'oiseau d'une espèce inconnue figé dans la
poudre dorée d'un été sans nuage au fond du musée
désert d'une ville endormie dont parlent mystérieusement
des poètes qui seront bientôt oubliés
Lettres de l'alphabet d'une langue éternelle et lente deux
corbeaux s'inscrivaient sur un ciel haut et bleu comme
l'on n'en voit jamais plus
C'étaient les seuls corbeaux du monde
Mon père et moi longeâmes une haie où s'ouvraient des saules
creux puis le vieux mur d'un grand parc et nous entrâmes
dans les bois pleins de ronces et vainqueurs du soleil.



Ne rien faire est agir, tout autant que faire quelque chose : chaque parcelle de l'univers est condamnée aux travaux forcés.



Poème

Le 28 avril 1945, j'observai le vol nuptial d'un couple d'autours des palombes au nord des bois de Saint-Léger.

Le 16 décembre suivant, j'ai entendu le chant de la grive litorne par une matinée fort douce mais humide. C'était dans une prairie entre Maubeuge et Mormal, au coin du mur d'une remise coiffée de paille. Deux jours avant, la neige couvrait encore la campagne.

Le 1^{er} mai de l'année d'après, dans un square de Middelbourg, je fus surpris d'entendre le chant du bec-croisé des pins. Bientôt j'aperçus l'oiseau même volant d'un groupe à l'autre d'arbres. Il me parut exceptionnel de rencontrer le bec-croisé au cœur d'une ville importante.

En août 1946, un faucon pèlerin fut tué à Luxembourg. L'oiseau gîtait dans un nid de corneille à la lisière d'un bois caduc sur un bouleau de Sibérie dont la couronne avait été déchirée par la foudre.

En hiver de la même année, au mois de janvier, à Cassel du Nord de la France, chez un gros marchand de gibier, je trouvais une oie de Temminck mêlée à des oies des moissons. Cette oie avait des pattes jaunes ; le bec a la couleur de chair, l'onglet est blanc, l'œil brun-foncé ; l'estomac était tout rempli de fines herbes bien broyées.



Ephésien : Vous n'êtes pas homme à risquer votre bien sur un coup de dé, à faire le voyage dans la lune, à cracher à la face du monde votre mépris sans remède, à mourir d'amour pour la princesse de Trictrac ou enlever celle de Brocroc...

Louis : Si. Le dimanche.

Ephésien : Tiens ! Pourquoi seulement le dimanche ?

Louis : Parce que pendant la semaine je travaille.



Souvent les bêtes et les hommes abîment et salissent leur proie avant de l'engloutir.



En général, en principe, il est plus facile de se branler que de baiser.



La puissance de la vérité, grâce aux mensonges.



La sueur du devoir accompli emperle le front de ceux qui suent pour leur pain.



Je lui donnais de l'amour ; elle, voulait un ramonage.



Poème

Je ne suis pas d'une grande pauvreté
Je n'ai pas de besoins torturants
Il y a des gens qui m'aiment
J'ai une taille et des habits qui me conviennent
Je regarde les rivières
Y jetant quand il me plaît et bien d'aplomb une grosse pierre
Pendant que d'autres font des ricochets
Que je contemple et les mille spectacles qui me sollicitent
J'ai fait des choses qui me sont sympathiques
Je vis avec une femme que j'aime
Et j'ai cinquante années
Et je suis triste.



A les entendre se contredire sans cesse, je finirai par croire que tous les proverbes sont du même auteur.



Les gens pauvres qui travaillent, qui portent des faix, m'exaspèrent. Les mendiants, les vagabonds, compromettent beaucoup moins qu'eux la dignité de l'homme. En nos pays d'esclaves.



Je n'ai pas le temps : je vais me reposer.

LOUIS SCUTENAIRE.

AUX MALHEURS DES DAMES

Bien avant le spectacle que se devrait de constituer l'Exposition Universelle, le trait qui frappe dès l'abord, c'est la foule envahissant pour l'occuper jusqu'à la nuit tombante, l'espace sévèrement clôturé où ont été rassemblés par des millions de mains attentives et pieuses, tous les objets de la terre. Foule énorme, inlassable, hagarde à force d'être sollicitée de partout, qui serpente à petits pas comme un fleuve à tout moment nourri par d'innombrables affluents, et que l'on peut sommairement partager en deux catégories : les debouts et les assis, les uns ne laissant pas de se changer en les autres, à tour de rôle, les assis retournant à l'assaut dès que les debouts, atteignant les limites de la résistance physique, abandonnent pour un moment la montée du calvaire. Foule immense, frappée d'une sorte de malédiction mystérieuse si l'on songe que, pour les trois quarts composée de ceux que la « culture » a désertés depuis les bancs de l'école, la voici brusquement sommée de digérer en quelques heures l'Encyclopédie universelle, d'inventorier tout ce que le cerveau et la main ont façonné depuis la Préhistoire, de ce qu'elle-même a fabriqué, vaille que vaille, sous la trique du pain quotidien, et qu'elle découvre avec l'ébahissement de la poule devant son premier œuf. Foule méprisable et poignante, foule sans commencement ni fin, que l'on renvoie, comme dans une administration mal tenue, de la peau de phoque à la pile de Volta, en passant par la cartouche de dynamite, la bouilloire solaire et le piano de Mozart. Car on ne lui fait grâce de rien : ni du peigne qu'elle transporte avec elle dans sa poche ou son sac à main, ni du tramway qu'elle visite de bonne grâce, mais non sans stupeur puisqu'il s'avère en tout point pareil à celui qu'elle a dû emprunter pour venir de la ville.

Pas même du bidet en marbre de Carrare.

Cependant que les hauts-parleurs ne cessent d'énumérer les gens perdus, enfants ou vieillards, que l'on peut aller reprendre au vestiaire, la culture la plus raffinée prodigue, au delà des tombes illustres, à tout venant ses bienfaits. On peut entendre parler tous ensemble, comme dans une manière de chœur dada, Gide et Valéry, Eluard et Claudel, Saint-Exupéry et Larbaud. Mais puisque mêlées sont leurs voix, pourquoi ne pas avoir mêlé aussi les reliques que l'on propose sous vitrine à notre dévotion : missel de Bernanos, épée de Claudel, collier de Colette ? Il est vrai que par la grâce des exécutants bousculés et

les vicissitudes du transport, c'est peut-être chose faite ; il n'est rien moins que sûr que les lunettes de Colette ne soient point celles de Romain Rolland ou de Bernanos. Le passant, heureusement, n'en est pas encore à poser de pareilles exigences.

Il faut bien y insister, puisque la chose n'a guère retenu les commentateurs jusqu'ici, ce qui occupe souverainement le regard et le retient jusqu'au bout, au point que l'exposition elle-même ne s'aperçoit qu'entre les interstices que sa mobilité nous ménage, est donc cette foule humaine, cette grande foule des grands pèlerinages où chacun sur chacun règle son souffle et son pas, s'arrête où il s'arrête, passe si l'autre passe, jugeant avec lui qu'il ne sied pas de s'appesantir longuement, à défaut d'y pouvoir consacrer toute la vie, sur le convertisseur de morse à typotélégraphie, le spectromètre de masse pour la détermination des radicaux libres ou la maquette en plâtre d'une particule du virus de la mosaïque jaune du navet.

Aussi, pour le visiteur par extraordinaire soucieux de voir ce qu'il voit réellement, de reconnaître avec précision l'épreuve à laquelle il est soumis, il devient évident que cette foule exposée à elle-même, cette brume flottante particularisée par les vêtements et la chair vivante, que l'on n'avait pas prévue comme objet même d'exposition, n'est pas de tout ce qui est livré en désordre à la vue, l'objet le plus négligeable. On se prend alors à hésiter, cerné de toutes parts, poussé dans le dos, freiné par devant, coincé entre deux haies vivantes, si le corsage qui s'entrebâille en se penchant, et sur la lumière duquel il faut se contraindre de glisser pour contempler une pouponnière de drosophiles ou le manuscrit original du « Beau Danube bleu », refroidit ou transcende le prestige que l'on peut variablement conférer à ces manifestations sans nul doute respectables de la vie. Si bien que renonçant à l'espoir de découvrir la moindre cohérence dans ce capharnaüm, mais soucieux cependant de contempler avec méthode, d'admirer dans les règles, d'apprendre avec discernement, l'on en vient à se rabattre, moins à vrai dire sur une femme que sur sa croupe bien dessinée, pour nous servir de guide et parcourir dans son sillage cet entrepôt sans exemple, aux trésors inextricablement confondus. Une fois élue parmi les centaines que l'on peut croiser, interdite au toucher mais non au regard comme tous les objets qui constituent de vrai l'exposition proprement dite, cette croupe précieuse enfin choisie, par la vertu de quelque tissu délicieusement mince et collant comme une seconde peau, il n'est plus que de la suivre, de s'arrêter si elle s'arrête, le temps qu'il faut pour assimiler ou croire assimiler tel ou tel recoin de l'univers étalé sous la lumière. Indécis jusqu'alors, nous voici tout à coup remplis d'une assurance sans défaut et, c'est comme illuminés que nous passons à sa suite d'un sauna dans une mine factice, d'un

morceau de mer artificiellement agitée à une étable de vaches traites à l'électricité, d'une chambre de Wilson commandée par les rayons cosmiques à une chambre d'enfants que l'on observe jouant à travers des hublots. Toujours à la suivre, nous voici maintenant dans un village nègre occupé par des noirs simulant la vie des chaumières pour l'édification des occupants de palais, après quoi nous attend un camion à benne basculante introduit par une tête de Bouddha. Enfin, après une station aux pieds d'un Lénine monstrueusement hypertrophié par le virus du bronze, la croupe nous entraîne jusque sous les voûtes trop neuves d'une église où, lasse enfin, nous la laissons se retirer dans un confessionnal où l'on peut se faire absoudre en huit langues.

Avec le recul cependant, l'on peut en arriver à dégager de cet assemblage hétéroclite quelques traits clairs et définis. Et tout d'abord le cloisonnement des nationalités, plus rigoureux que celui des frontières. Chacun s'emmitoufle dans ses murs, reste chez soi, à bonne distance des voisins; pas même de mur mitoyen. C'est qu'il ne s'agirait pas de confondre les pommes de terre hollandaises et mexicaines, les américaines et les soviétiques, ni les colifichets, ni les fanfreluches. Sauf pour la science et la peinture qui ont leur palais international, on voit tout de suite à quel développement supérieur l'humanité devrait parvenir pour que l'esprit national renonce sa vanité sans pour autant mépriser ses vertus. Qui ne souhaiterait voir ainsi la Finlande emprunter aux pavillons de la Tunisie et du Maroc leur style sempiternellement moresque, quitte à voir ceux-ci recourir à la sobriété des bâtisses de bouleaux. Aussi bien, le nationalisme est poussé jusqu'à la suffisance égocentrique des matériaux eux-mêmes. Ici, par exemple, c'est l'aluminium qui revendique la première place dans nos pensées, mais là-bas, c'est le bois qui se prétend seul capable de combler tous nos vœux. Quant au pétrole, à l'électricité, au gaz, au verre, aux matières plastiques, n'en parlons pas; il n'en est pas un qui ne se targue de supplanter tous les autres.

C'est pourquoi à force de nous jeter de la poudre aux yeux, on est quelque peu porté à la défiance. Il ne faudrait tout de même pas nous faire avaler que le monde est si beau, si harmonieux, si parfait, à croire que la foule qui peine dans cet enclos n'a plus qu'à se croiser les bras.

Si l'on excepte les Etats-Unis qui veulent bien, dans une manière de roulotte discrète, bien que peinturlurée de façon voyante, nous rappeler que le travail est inachevé et, quant à eux, qu'il leur reste à résoudre les problèmes de l'égalité raciale, des taudis, de la sécheresse, il faut hélas en passer par le Vatican pour se rappeler, par des photographies juxtaposées

et présentées dans le style de la propagande bolchévique des années 20, qu'il y a aussi sur terre, en sus de toutes ces merveilles, la misère et la faim; du sang, de la mort; mais aussi, grand bien nous fasse et n'en déplaise aux prêtres, quelque volupté.

Il eût suffi de pousser la confusion un peu plus loin que l'on ne s'est permis, pour qu'il eût été loisible d'espérer une exposition ordonnée par son désordre même et qu'on y trouve cette vérité sans fard que chacun, à la faveur de ses penchants ou du hasard pur, s'efforce sans y parvenir, de dégager de cet innommable chaos. Il eût suffi, en regard de chaque lueur de rappeler les ombres épaisses que nous n'avons pu chasser, sans qu'il faille pour trouver celles-ci recourir à l'enseignement frelaté des églises, par trop disposées à étaler les ombres pour mieux négocier une lumière qui n'existe pas.

Ainsi, le docteur Bayer et ses collaborateurs qui, au Palais de la Science, nous initient aux résultats remarquables auxquels ils sont parvenus dans la chimie des polyuréthanes, n'eussent en rien affaibli l'importance de ceux-ci, en nous rappelant qu'à une époque pas tellement éloignée, ils achetaient, à 200 marks la pièce, des femmes pour la vivisection. Renoncerions-nous pour autant aux bienfaits de l'aspirine si l'exposant Bayer eut montré en vitrine, en marge de ses découvertes les plus récentes, l'une de ces lettres étonnantes, exhibées à Nuremberg, où l'on pouvait relever, entre autres, à l'adresse de son fournisseur d'Auschwitz, cette réclamation énergique : « Les dernières femmes envoyées étaient trop maigres, il faudrait expédier un nouveau lot de cent cinquante femmes saines ».

Mais puisque les aspects les plus importants de la vie humaine se trouvent ainsi systématiquement obscurcis par un étalage complaisant, trop criard pour être celui que l'on souhaiterait, il faut bien, ces réserves faites, se reporter à ce qu'on aperçoit, au petit bonheur. Avant de revenir au destin de cette foule accablée de trésors dont elle est séparée par plus de murailles qu'il ne s'en rencontre dans cette cité éphémère où le sommeil est interdit, il n'est pas déplacé de faire une observation, même futile. Après tout, il serait malheureux, parmi tant de miracles, de n'avoir remarqué que celui d'une simple croupe. Car je ne puis m'empêcher de relever, dans l'état présent de la symbolique du monde, une tendance que la psychanalyse ne manquerait pas, à tort certainement, d'étiqueter comme un signe de régression vers l'enfance. En effet, l'on ne peut pas ne pas être frappé par la place énorme que tient désormais, dans la représentation de ce monde nouveau dont nous franchissons à tout moment le seuil, la bille de notre tendre enfance. L'industrie de la bille paraît appelée à une renaissance surprenante. Sans parler du symbole même de l'exposition, constitué par neuf billes géantes

dont la mise en place a coûté un nombre à peu près égal de victimes, on ne peut faire un pas dans la Science sans buter sur des billes de toutes les couleurs et de tous les calibres, certaines vous frôlant même dangereusement le crâne, isolées ou agglomérées comme des grappes de raisins, industrie dans laquelle l'U.R.S.S. prend par des constructions rigoureuses, étrangement apparentées aux compositions arbitraires de la peinture moderne, une revanche éclatante sur les ténèbres du réalisme socialiste. La fission de l'uranium 235, présentée en images lumineuses sous un verre dépoli, nous remémore curieusement certaines observations de notre enfance, quand une bille lancée vers une masse de billes contiguës provoque le décollement et la fuite de l'une d'elles. C'est pourquoi l'on ne songe pas sans émotion au profane, arrivé là du fond des campagnes hermétiques ou des faubourgs où l'on suffoque, et qui, pressant le bouton qui déclenche l'accélérateur linéaire à électrons, se trouve reproduire, à peu de chose près, le phénomène qui le captive inexplicablement devant ces machines à sous, où l'on fait d'une pression évoluer les mêmes billes argentées, suivant une trajectoire coupée d'obstacles divers et dont le contact provoque des éclairs successifs, de valeur variable, qui, additionnés, assurent le gain ou la perte du joueur. Or, rien n'échappe à cette représentation par sphères minuscules ou géantes : ni le cycle de l'acide citrique, ni le polypropylène isolactique, ni la configuration intime des cristaux, sans parler des roulements à billes que l'on peut voir un peu partout.

Au point que l'on peut se faire comme une image première de la pensée du profane jeté au beau milieu de la science : celle d'une aventure presque familière, dont ne l'éloigne pas tellement l'émouvante démonstration d'une fiche de travail de Pierre Curie, datée du 30 avril 1902, soumise au contrôle d'un compteur de Geiger-Müller, et qui ne cesse d'accuser cette radioactivité dont le chercheur et sa femme payèrent la découverte de leur sang. Le visiteur anonyme n'en est pas encore à faire crépiter de son corps le compteur qu'il doit prendre pour un poste de radio mal protégé des parasites ; mais avec le soir qui descend sur cette foule soulée de merveilles, foule menacée de toutes parts par l'avenir de leurs combinaisons infinies, comment ne pas resonger avec tendresse, avec gravité à cette croupe que nous avons égarée dans une église ridicule ?

Cependant l'ethnologue improvisé n'est pas au bout de ses découvertes. Car en sourdine le soir est tombé, la science universelle a éteint ses lumières, fermé boutique et rejeté tout le monde à la rue. Assez pour aujourd'hui !

Que devient alors cette foule subitement livrée à elle-même ? Il n'est peut-être que de la suivre pour enfin la connaître,

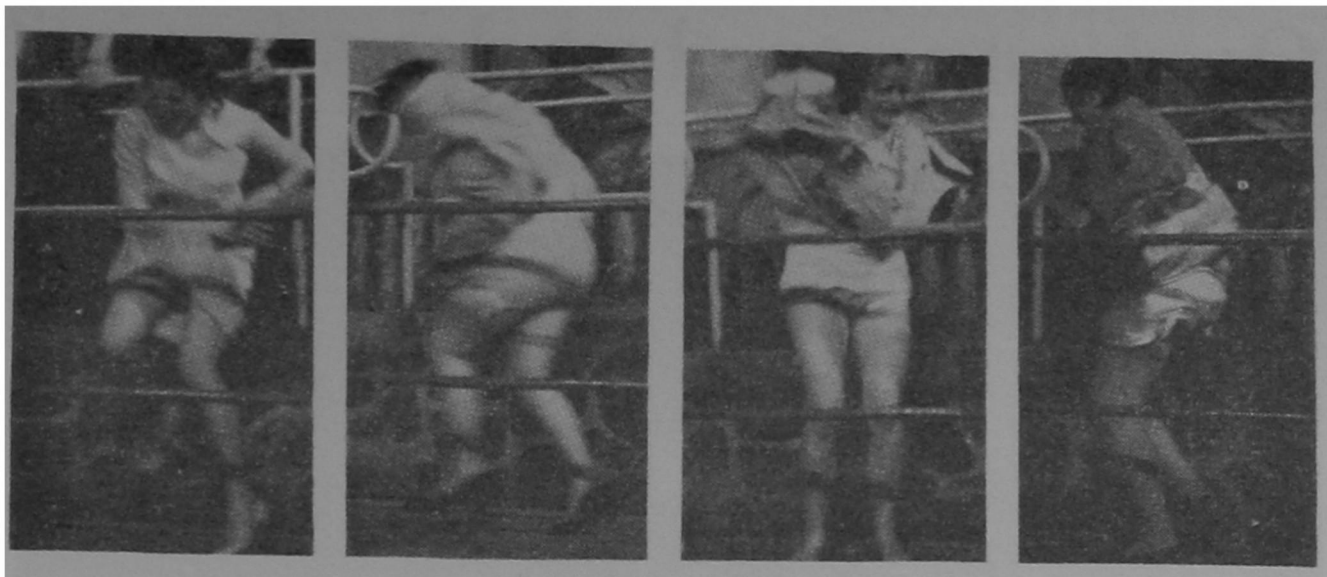
surprendre sa pensée après l'épreuve terrible qu'elle vient de subir.

Au vrai, il eût été étonnant que cette cité artificielle ne possédât point son quartier réservé. Nous le découvrons au parc des attractions, où la première constatation que l'on peut faire, est que l'homme a moins progressé dans ses plaisirs que dans son labeur. Car tout ce qui nous est offert, à quelques menues améliorations près, devait probablement déjà figurer aux toutes premières expositions universelles. La belle Cléo est toujours là dans son cercueil de verre, pâle et les traits las, à jouer avec le serpent, tandis que ses pieds nus caressent sans frayeur des tessons de bouteilles, polis à la longue par leur plante délicate. Présents aussi le mur de la mort où des motocyclistes défient, comme ils disent, les lois de la pesanteur : et les montagnes russes, et le tunnel des amoureux, et les danseuses orientales ; et aussi le géant, dont on nous invite à comparer les chaussures à nos petits souliers.

Mais ce n'est pas là que se concentre la grande fouie, que nous retrouvons dans une baraque s'intitulant Palais du Rire, juste pendant du Palais de la Science que nous venons de quitter. Application déjà ancienne de quelques principes rudimentaires de la mécanique, qui ne connaît cette succession de planchers mouvants, oscillants et cahotants, de tapis roulants qu'il faut franchir pour enfin, au terme de ces embûches, débarquer au-dessus d'un souffle d'air si puissant qu'il se fait envoler les chapeaux comme des flèches et trousser par-dessus tête la robe des femmes ?

Arrivé au bout de ces épreuves menaçantes mais non moins inoffensives que l'initiation aux mystères de l'ancienne Egypte, on passe alors brusquement du rôle de spectacle, que l'on a assumé en faisant plus ou moins bonne figure, au rôle de spectateur. Car tous les initiés sont là, qui attendent, massés, coude à coude, par centaines sur les gradins, une flamme

**Mon Premier tombe sur mon Tout
et mon Tout
tombe
sur mon Second**



Photos Léo Dhomen

cruelle dans l'œil fasciné par la proie collective : cette femme qui avance en trébuchant, et puis cette autre, celle-ci, celle-là, cette autre encore, que chaque pas rapproche de la soufflerie magique ; escomptant de l'ampleur de la jupe la vision plus ou moins complète qu'ils auront dans un instant de ses cuisses, nues jusqu'aux fesses laiteuses, quitte à la huer si, au moment décisif, elle triche en enjambant l'écueil, l'étoffe plaquée entre les jambes par une main soudain affolée, ou feignant, par une longue habitude ancestrale, de l'être.

Etrange spectacle vraiment, bien fait pour compenser dans l'âme de cette foule ployant sous les cent ans de vapeur, les cinquante d'électricité et les dix d'énergie atomique qu'on lui a rappelés tout le long du jour, par cette station inavouable et maudite, mais rien de moins que noble, tout compte fait, l'amertume de son misérable destin. Réjouissons-nous donc, devant ces croupes affreuses ou divines, sauvagement étalées au milieu des rires ignobles, mais sauvegardées pour l'instant du scalpel des Bayer ; réjouissons-nous de voir subsister ce rite étrange, qui tient de la messe et du bordel : spectacle mystique, proprement religieux. Mais tous ces regards aimantés vers un seul point nous livrent aussi bien la clé de cette exposition grandiose du génie humain.

C'est que de toutes les jouissances que la *matière* peut offrir à l'homme, la chair l'emporte avec éclat sur ses rivaux, l'acier, l'or ou l'azur, voire le tungstène ou la pechblende, quelques promesses qu'ils renferment. Il n'est pas de minéral plus précieux, plus terrible, de pierre plus dure et plus douce ; encore qu'on ait tout fait, dans ce portrait trompeur de notre vie, pour nous le faire oublier.

Ni de spectacle plus rare que le spectateur même.

MARCEL MARIËN

Quel est votre but dans la vie ?



...et que faites-vous pour l'atteindre ?

LES RÉPONSES

Marc Alyn :

Mais vivre, bien sûr...



Enrico Baj :

... mais de vous connaître, Madame !



*Michèle Bernstein,
Mohamed Dahou :*

Nos camarades de l'Internationale
lettriste, pressés de définir un but

à leurs vies exemplaires, n'en voient
pas d'autre que la révolution permanente
situationniste.



René Berteloot, mineur :

Connaître et agir, vivre intensément
sans aucun préjugé.

Faire de mon existence une constante
et progressive ascension.

Je suis un ouvrier. Je suis également
un homme. Il ne faut pas que le premier
supprime le second. Mes mains calleuses
ne doivent pas m'empêcher de comprendre
l'Art, la Poésie.

Tous mes efforts tendent à ce que je n'aie pas à regretter d'avoir perdu mon temps lorsque j'arriverai au terme de mes jours.



François-Louis Bertrand, docteur ès lettres et capitaine honoraire d'infanterie :

Votre question, je me la pose au passé car j'ai 73 ans. Ma réponse y perdra en littérature facile. Elle y gagnera en réalité.

Comme tout fils de prolétaires, j'ai dû songer d'abord à la « matérielle » non seulement pour moi et le foyer que je voulais fonder de bonne heure, conformément à mon premier roman (1) mais encore pour mes parents qui appréhendaient sagement le chômage et la vieillesse. Ce premier but fut atteint à 25 ans avec mon admission à l'inspection de l'enseignement primaire.

Je compris alors la nécessité de compléter des connaissances trop livresques accumulées hâtivement pour des examens et concours. Malgré mon goût très vif pour l'histoire qui m'avait fait entreprendre des fouilles archéologiques à Saint-Bertrand-de-Comminges (2), j'ai choisi l'étude de l'homme : philosophie, sociologie et surtout psychologie expérimentale à la suite d'Alfred Binet, ce qui me mit en relations avec votre excellent Docteur Decroly. Résultat : un doctorat d'Etat en Sorbonne. Mon but : réformer l'enseignement et créer une philosophie vraiment éducative pour former l'homme nouveau.

C'est alors que le voile des illusions généreuses et juvéniles se dissipa.

Mon non conformisme, basé sur vingt années de tests et de recherches, fut très sévèrement jugé par les maîtres de l'heure, soit qu'ils fussent étroitement matérialistes et scientistes comme MM. Piéron et

Wallon, soit qu'ils restassent paresseusement attachés à ce spiritualisme platonicien et à cette métaphysique médiévale qui ont fait notre perte intellectuelle depuis deux mille ans. Je découvris, en outre, d'une manière irréfutable, la valeur grandissante du « Vae soli », la puissance formidable des loges, des confréries, des sociétés secrètes, la malfaisance pourrissante de la politique, la mauvaise, celle qui n'est qu'arrivisme cynique. Dédaignant les conseils de prudence, j'ai préféré imiter Don Quichotte, ce si mal compris ! Et j'en suis encore là...

Volontaire en 1914 pour défendre mon pays et l'idéal européen, j'ai eu d'abord beaucoup de satisfactions personnelles et surtout celle de notre victoire commune. J'ai cru que c'était vraiment l'aurore de ces temps nouveaux dont me parlait si bien mon ami Jean Jaurès. Mais le jeu politique a recommencé. Les embusqués de 1914-1918 sont devenus nos maîtres : ce qui nous a conduits à 1940 et la suite.

Sauvés par la charité universelle, comme disait mon ancien commandant Andrillon, nous espérons, avec la Libération, une réconciliation nationale à l'exclusion des seuls véritables traîtres. Nous avons eu un coup d'Etat, une épuration abominablement truquée, un despotisme occulte qui a noyauté l'Administration après l'avoir désorganisée.

Pour l'humaniste comme pour le patriote, quelle déception !...

C'est pourquoi je ne vis plus que dans l'attente du grand repos, de cette dernière heure qui, selon l'admirable philosophe J.-M. Guyau, sera notre dernière curiosité, dans une retraite presque monastique, strictement familiale, se bornant à une correspondance rare et analogue à celle-ci.



(1) *La Nue* (Paris, 1903).

(2) Raconté dans mon second livre : *Les Vies obscures* (Hachette, 1913), honoré d'une souscription ministérielle.

Pierre Bettencourt :

1. Mon but dans la vie est de trouver le joint qui separe ce qui se fait de ce qui ne se fait pas encore

2. Je ne fais rien.



Antony Borrow :

1. Like Ensoph, the goal can only be defined negatively : not 1 plus not 2 plus not 3.. plus not infinite. Every term in this function negates a human or a supernatural activity. If this excludes much that is apparently pleasureable, that is because life is as much of a tradesman as his god, and gives away nothing without payment. The goal, however, is not a void, though it excludes love and death. It can be approximated to only in the present, in current action or immediate dream. The goal is now.

2. No Thing !



Pierre Boujut :

Mon but de vie étant atteint à chaque instant, il n'y a pas de but et les moyens du bord suffisent : des projets plein la tête, des châteaux plein le ciel, de l'action plein la vie !



Paul Bourgoignie :

Pratiquer les sept péchés capitaux.



Achille Chavée :

Mon but dans la vie est de vivre le plus authentiquement, le plus poétiquement possible tenu compte à la fois de toutes les exigences spirituelles et sociales, de préparer par voie de conséquence ma mort adoptive.

*O mort ô notre mort à tous
dans le passé
j'ai pu penser
que vous étiez la femme mûre
aux étranges bijoux pesants
trouvés dans la sciure
de nos vieilles vicissitudes*

*Mais tu n'es pas cela ô mort
tu es une petite fille simple et
pauvre
une petite vierge de douze ans
que le poète qui n'a pas d'enfant
adopte selon les lois du vieux mys-
tère*

*Et tu grandis tout près de moi le
seul
tu t'embellis tu assures ta forme
tes seins deviennent deux étoiles
mystiques
je t'assure ton pain quotidien de
pensée
je t'offre aussi une robe de sang
secrète
pour mes cinquante ans de témoi-
gnage*

*Je sais que tu me seras fidèle
je le sais bien ô mon unique enfant
je sais que tu seras pour moi
la fille aimante affectueuse
que tu me fermeras les yeux
avec infiniment de douceur et de
pitié
que toi seule
dans l'extrême silence
parmi l'immense indifférence
t'approprieras le droit fervent
d'ouvrir
sans crainte aucune d'être déçue
mon testament*



Ithell Colquhoun :

Santé, Sagesse, Puissance.



Gaston Criel :

La vie n'a pas de but. Je lui en donne un. VIVRE. Le plaisir de se sentir vivre ? Jouir du soleil et des filles. Se sentir d'aplomb dans

sa peau. C'est peu, c'est bête, mais c'est à partir de cette bêtise que je puis « tenter de vivre ». Ne plus se poser de questions. En marche, disponible, en continuel devenir. Adopter la vie comme un jeu.



Marc Depourque :

1. Mourir, mais pas avant certains.

2. Je vis, prêt à tout, debout au bord du fleuve, et je regarde passer les cadavres de mes ennemis.



Patrick Elcano :

Jouer n'est pas un but. Etre, non plus, par conséquent.

Je n'ai pas de but dans ma vie parce que je vis.

Il n'est pas faux d'en finir avec l'existence, par opposition à la vie donc, en disant qu'elle se définit aussi par le besoin et la création sous toute forme de buts, seule dans son cas — et c'est heureux.

Les grandes lois naturelles sont des *mouvements* — jamais des buts.

La connaissance, l'analyse et l'accomplissement de mes désirs ne sont pas un but.



L'Esprit des Lettres :

1. Administrer et, in articulo mortis, me faire administrer.

2. « Je vis en attendant d'avoir vécu. » (Abbé Sieyès).



I. Gornik, mineur :

Je veux demeurer enfant. Pour m'étonner encore et toujours de mon métier, de moi-même, des femmes et des fleurs, des choses et des hommes, de tout ce qui est au monde à portée de mes sens et de mon esprit.

Mon but donc : vivre ainsi, avec beaucoup de variations, le devenir aidant, chaque humble jour, dans la

vie malgré beaucoup d'ombre, splendide !...



Gabriel-Joseph Gros :

1. Essayer de rattraper le paradis terrestre.

2. Fuir les serpents et autres faux jetons. Se conduire en homme, autant que possible, et pas en bête.



Arsène Gruslin :

Mon possible jusqu'à l'impossible, puis, au moment de la mort, remettre mon compte sans façons.



Marcel Havrenne :

Mon but dans la vie ? La question me semble curieuse : établirais-je la liste de toutes les choses qui me font envie ? On ne saurait en déduire, en tout cas, que je travaille à les obtenir. A supposer que je le fasse et que j'échoue, je me dirai probablement que j'ai été victime de circonstances défavorables, mais on pourrait aussi bien en conclure que mon but inavoué (invisible pour moi autant et plus que pour les autres) était précisément d'échouer. Inversement, si je réussis en ceci ou en cela, je parlerai de hasard heureux en ajoutant peut-être que j'eusse préféré d'autres victoires, mais on pourrait aussi bien en conclure que mon but inavoué (voir plus haut) était précisément d'arriver à ceci ou à cela.

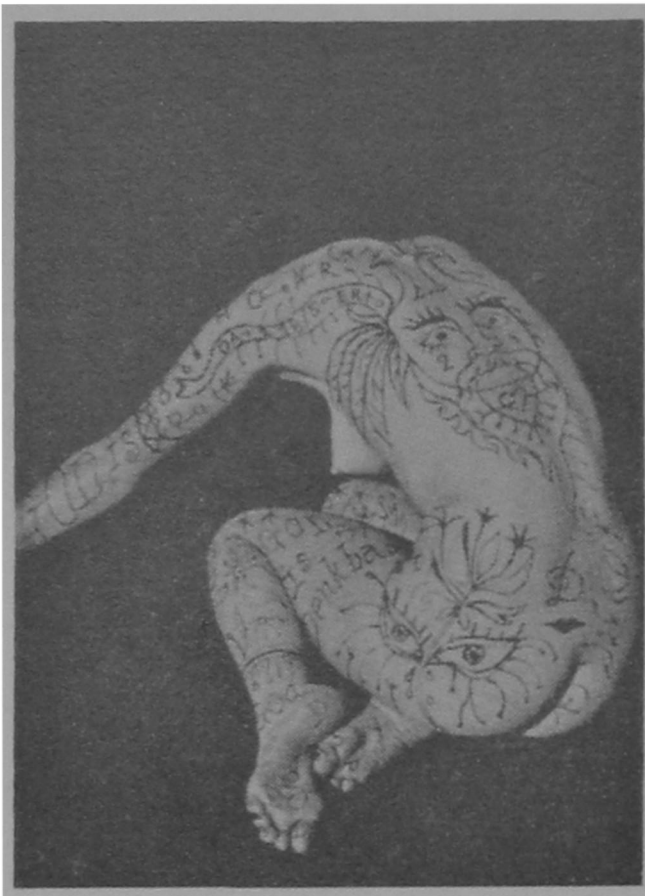
Bref, impossible d'en sortir, — et nous voici ramenés, par la bande, à la vénérable querelle théologique du libre arbitre ; il est vrai qu'aujourd'hui, loin de mobiliser le bon dieu à son propos, on invoque plus volontiers l'Inconscient ou l'Histoire, mais ces dieux sans visage sont, eux aussi, fortement défraîchis : on n'y croit plus guère qu'en souriant (cette ironie ne mettant nullement en question, cela va de soi, les disciplines utiles et respectables que sont les sciences de l'histoire et de la psychologie, abyssale ou non).

Quant à décider s'il convient de se rejouir ou de s'affliger de ce déclin, c'est une question futile. Déjà, dans le climat nouveau né des applications de la physique nucléaire et de la cybernétique, de nouvelles créations mythologiques sont en vue : pour ceux qui y tiennent, la confusion des anges et des automates recommencera demain...



W. F. Hermans :

1. Devenir Dieu.
2. (*En réponse à la seconde question, M. Hermans nous a envoyé son livre De God Denkbaar, Denkbaar de God (Amsterdam, Van Oorschot, 1956), dont nous reproduisons ci-dessous une illustration.*)



Isidore Isou :

1. Mon but dans la vie est de devenir Dieu, mais sans renoncer auparavant aux plaisirs de la méfiance et du scepticisme.
2. J'apprends ce qui a été accompli dans les domaines passés et je

crec d'inédits échelons grâce auxquels on puisse sortir des formes ou des conceptions acquises.

L'obsession de la divinité explique des travaux qui sans elle seraient chaotiques et s'arrêteraient très vite.



Théodore Kœnig :

Nous assistons à l'agonie d'un monde qui s'était tracé des voies que beaucoup d'entre nos pères poursuivaient : la montagne d'or inscrite dans la paume de la main, endéans le plus court terme. L'ascension de tels sommets occupait la meilleure part des activités de pas mal de nos ancêtres.

Ce qu'il convient peut-être de dire à propos du but que l'on tend à se donner aujourd'hui dans la vie, c'est qu'on le poursuit, sans aucun doute... Cette formule qui illustre bien la précarité de l'époque contemporaine pourrait faire penser à une chasse molle ou effrénée ; les objectifs : unique ou divergents que l'on vise s'adaptant aux appétits de chacun.

Le bilan de la réussite ou de l'insuccès de telles tentatives, quel qu'un le dressera, nous a-t-on appris, à l'heure de tous.

Essayons donc d'agir, alors qu'il en est encore temps, en Nemrods bénévoles et de courir divers gibiers : nos quatre-vingt-quinze ans viendront vite !

Dans le cadre de l'anecdote engendrée par la question elle-même, je poursuis à la fois l'embonpoint physique et la sveltesse morale : si la cible que j'atteindrai de cette manière est une sorte de moyen terme, il sera donné — commémorativement — aux confins de mon existence, objet à ma satisfaction mais cette course me crispe et me force à me contorsionner de telle sorte que je suis tenté d'écrire que j'ai plutôt faim de vie que de lui donner un but à telle enseigne précis qu'elle me deviendrait, par le fait même : *intolérable*.



Hector Labarre :

« J'ai mis Vivre sur mon drapeau, vivre toujours à la lumière » a écrit Charles De Coster.

Et je crois bien que ces simples mots résument le but de ma vie. Mais entendons-nous bien.

Vivre, c'est vaincre l'anéantissement physique et spirituel. Et partant de cette constatation, nous voilà entraînés dans une multitude de voies qui sont autant de *moyens* d'atteindre ce but.



Tristan Larmier :

Un défi à la mort par la création.

Cette création implique, pour moi, un renoncement à l'ambition sociale et, par compensation existentielle, un engagement inconditionné dans l'aventure idéale.



Gustave Lefebvre :

Je suis au crépuscule de la vie, il est un peu tard pour me poser la question au présent.

Longtemps je vécus sans but précis, perdu dans les rêves d'une imagination excessive. Ensuite mon but fut de vivre le plus intensément possible, suivant la doctrine d'Epicure. Plus tard, il fut de me survivre dans mes enfants, et dans quelques écrits sur les arts et la littérature, écrits inédits mais auxquels ont bien voulu rendre hommage quelques personnalités artistiques et littéraires.



Henri de Lescoet :

J'en ai trop. J'aurais trop à dire. Je n'en dirai pas davantage.



Hélène Locoge :

M'estimer toujours digne de peindre tout en gardant l'inquiétude qui fait naître l'effort. Juger la dernière œuvre comme elle le mérite, ressentir ce qu'il y manque pour qu'elle apporte en vous la totale satisfaction, mais garder l'espoir que la suivante sera meilleure et amènera ce que vous espérez atteindre.

Ne pas devoir admettre un jour, en regardant les années de travail passées, que l'effort a été vain mais au contraire que cela valait la peine d'être dit, et, en conservant sa propre estime, se sentir digne de ceux qui ont eu confiance en vos promesses d'artiste.



Jacques Louis :

Insoumission à ma fatalité.



Paul Magritte :

Actuellement, voici un but que je poursuis :

Résoudre l'équation antagoniste qui consiste en l'obtention du lait de moutarde à partir de fromage de corbeau.



Constant Malva :

Je ne puis que répondre par ce laconique axiome : *Vivre* (si l'on peut appeler vivre cette mort de tous les jours). Je regrette, mais je ne vois pas, sans mentir, quelle autre réponse j'aurais pu faire.



Tristan Maya :

1. Travailler patiemment à mourir joyeusement.

2. Je m'entraîne d'une part à travailler aussi patiemment que se peut (je ne suis ni courageux ni patient) dans une société impatiente et stupide et d'autre part à mourir un peu chaque jour aussi joyeuse-

ment que possible dans un monde triste.



Paul Neuhuys :

Mon but dans la vie est d'en apprécier le caractère inexplicable.



Thomas Owen :

1. Je n'ai pas de but dans la vie. La vie m'emporte. Parfois à toute vitesse — et je ne m'en aperçois pas. Parfois très lentement, au point que je tourne en rond comme une feuille hors du courant — et je m'en étonne. Aussi, je vieillis et je reste jeune, me sentant tour à tour très vieux ou très puéril encore. Comme je n'ai pas de but, que je suis fataliste, patient, enchanté de ce que la vie m'apporte, sans colère pour ce qu'elle me refuse, je suis disponible pour toutes sortes de joies et de peines et j'accepte les unes et les autres avec une humilité totale.

2. Evidemment rien. Qui d'ailleurs peut se vanter d'avoir un but ? Qui fait quelque chose pour l'atteindre ? On organise toujours sa vie « a posteriori », en fonction d'un état de fait, d'une constatation. Ce qui nous advient, nous l'avons toujours voulu d'une certaine manière. Le bon comme le mauvais. Mais nous nous en apercevons après.



Gabriel Piqueray :

Depuis les murs aux tons de début de cancer — usines, salles d'attente et taudis — jusqu'aux contrées d'un peu partout où bonhurent les femmes splendides autant qu'inaccessibles, — tout voir, ne rien toucher, — la simple raison nous propose mille *maux de têtes* de patience, de vigilance, d'exigence.

Il n'empêche, heureusement : le jeune homme dont les nerfs actuels

vibrent comme la dernière corde grave de la plus somptuaire contre-basse en bois de coffre, le beau brunet maigre de seize ans, pour la plus fraîche potelée quadragénaire de pensionnat aux caresses noir sur blanc en pattes d'araignée nue sera toujours prêt, lui, s'il le faut, boy-scout du tremblement sur les petites jambes, à souiller proprement les ciboires et autres draps d'autel qu'on l'invite à honorer comme ses père et mère qui se disputent toute la journée depuis longtemps.

Ailleurs, — troupeau de rennes égaré sous la pluie par fait de bombes de guerre, graves yeux sombres au regard de nymphéa violet doux comme une nuit sur Saint-Jean-d'Acre, ratures à l'encre de sang avec l'espoir suprême de mieux gagner sa croûte, — perpétuation généralisée et entretenue du meilleur médiocre. Eh bien, ce me semble, que vous en semble, allons ensemble : le chemin *le plus court* est déjà tracé.

Plus un mot, il suffit. Donnons tout notre amour aux *constructeurs* mongols. Qu'à toutes les gloires de la terre se poursuivent les efforts, de la plus méritoire tendresse, visant à débarrasser l'humanité de ces diabètes mentaux qui ont nom : l'esprit religieux, le sens du divin, etc.



Freddy Plongin :

Je regrette : j'ai passé l'âge où l'on peut répondre sans ridicule à une question aussi simple que celle-ci.



Jean Ryckmans :

Mon but dans la vie c'est un con de femme, un con toujours, rien d'autre. Le reste du monde parfois réussit à m'en distraire, mais ce n'est jamais pour longtemps. Ma réponse à votre seconde question ? Elle va sans dire.

★

Jean-Richard Smadja :

Je n'ai pas besoin de réfléchir longtemps, hélas, pour savoir que le but de la vie c'est la mort. Malheureusement pour moi, je suis né poète et tout se transforme tristement. J'aurais pu attendre — comme les autres — tranquillement. Mais un poète se met dans des positions telles que justes ou fausses, elles sont toujours douloureuses. Ainsi mon but se mue et ne reste plus l'attente béate. Il devient une lutte courageuse pour la défense de la justice et de la liberté. Dire — quoiqu'il en coûte — difficilement — dire la vérité. La crier et vivre pour elle. Il n'y a pas deux vérités. Il n'y en a qu'une. Celle qui est la paix et le bonheur des hommes. Bien sûr que la vérité est quotidienne mais c'est en cela qu'elle est santé.

J'en oublie les buts immédiats et les souhaits naturels que je forme : agir pour les autres bien sûr. Chypre par exemple, mais aussi pour que ma patrie : la France et mon autre patrie : l'Algérie, retrouvent la fraternité et voient la fin d'une lutte imbécile.

Voilà donc les buts de ma vie. Il m'en coûte. Ne suis-je pas obligé à un volontaire mais prudent exil ?

★

André Souris :

C'est de le rectifier.

★

Gérard Van Bruaene :

On pourrait dire, les plus sérieux, que je tourne à tout vent. Bien que cette façon de faire soit uniquement d'intelligence sociale, il importe d'avoir le respect de soi-même et de l'éprouver, naturellement. Ce serait extravagant.

Ainsi aimerais-je, pour atteindre mon but, me travailler éperdument, à ne pas outrager l'Infini, notre amour.

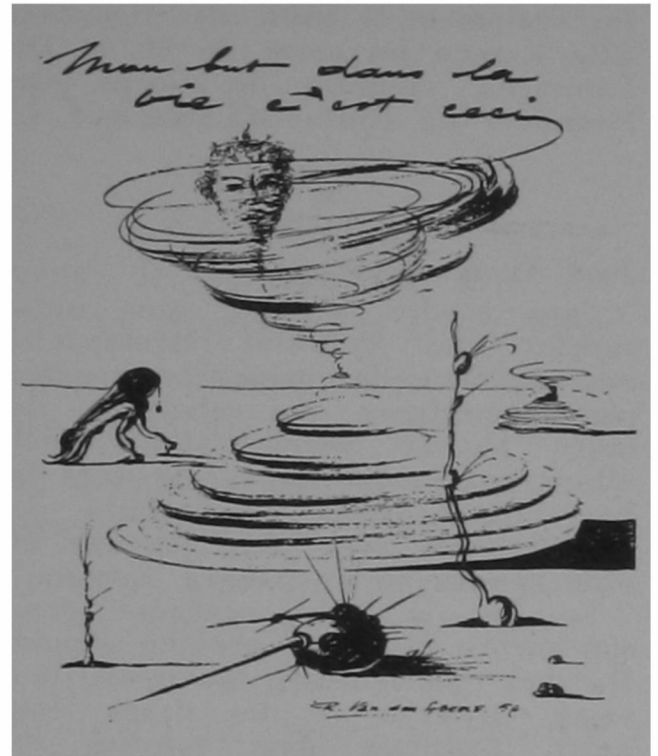
C'est une tâche cruelle et difficile, je le sais.

Toutefois, dans l'esprit du langage

qui fait penser au Silence, j'aime faire héroïquement des folies de mon corps.

★

Remy Van den Abeele :



★

M. Vandenhaute :

1. Vivre.
2. Je vis.

★

Norbert-Benoît Vanpeperstraete

(nous adresse en guise de réponse un extrait de journal que nous reproduisons ci-après) :

« Vendredi, vers 8 heures, un incendie, causé sans doute par un court-circuit, s'est déclaré dans l'habitation de M. Norbert Vanpeperstraete, cinéaste, 2, Combreuil, à Ecaussines-d'Enghien, non loin de la gare d'Henripont.

» Les pompiers de Braine-le-Comte, rapidement sur les lieux, entreprirent de sortir à la hâte les meubles, un poste de télévision, etc. Le feu, trouvant un élément favorable dans la réserve de films dont se sert le cinéaste, détruisa rapidement les pièces de la maison, et

bientôt malgré les efforts des firemen, il ne restait de la maison que des murs calcinés. La demeure a été rendue inhabitable. Les dégâts sont estimés à quelque 450.000 frs.

» Au cours de l'incendie, Madame Vanpeperstraete fut grièvement brûlée à la figure et sa chevelure fut également la proie des flammes. Elle a reçu les soins de M. le Dr Lammens, médecin du Corps des Pompiers de Braine-le-Comte.»



Jean Xavier-Franc :

Sans perdre la tête, sans nous soucier des épisodes larmoyants, sans signoler des armes aux vertus plus homériques que salvatrices de notre pauvre vérité, allons, oui allons doucement car la vie dont le but nous heurtera sans relâche de ses aspérités sera plus sauvage et plus tendre qu'un amour impur.

Le but le voici régénéré dans son aurore fugace de premier espoir. Il naît vaguement moqueur des sexes étranglés et des draps trop noirs, peut-être déjà souillés de conservatisme, de satisfaction, d'acceptation. Le but le voici livré belle chair coriace aux déterminants soleils qui brouteront son midi dans les encoignures d'une rue mal famée. Le but encore le voici couvert de smokings ou de falbalas — le revolver à la main il s'apprête à descendre proprement, le plus proprement du monde, les aimables crépuscules entenaillés mais fringants.

Halte-là sur mon grand cheval !

Un seul vrai but mes seigneurs : ne pas accepter mais vivre. Vivre pour ne pas accepter. Mais vivre quand même, avec le serpent dans son verre.



Faute de place, nous nous excusons de n'avoir pu donner de certaines réponses qu'un extrait. D'autre part, nous n'avons pas cru devoir reproduire ici celle de Monsieur Robert Amadou, fort longue, obscure et, pour tout dire, inutile.

L'ORDRE ALPHABÉTIQUE

16 23 57 Palais de l'Automobile, ch.Anvers,431.
18 00 28) Palais des Bas, s.a., pl.de Brouckère,3.
17 45 13} Id. r.Neuve,73.

Palais des Beaux-Arts,

11 13 75 — bureau location, r.Ravenstein,23.
12 15 53 — Administration, r.Royale,10.

12 10 66 — Comptabilité, r.Royale,10.

11 09 04 Palais des Beaux-Arts (Dentellerie du),
Callewaert St^e, r.Ravenstein,11.

12 15 35 Palais de Belle Vue, pl.Palais,1.

37 04 56 **PALAIS DU
CACHE-POUSSIÈRE,**
chaussée Waterloo,56.

18 02 71 **PALAIS DU
CACHE-POUSSIÈRE,**
spécialiste en vêtements de travail,
rue de Flandre,144.

12 78 08 Palais des Cotillons, r.Lombard,64.

12 88 53 Palais d'Egmont, pl.Petit Sablon,8.

12 20 02 Palais d'Egmont, salle de fêtes.
en cas d'absence tél. 17 01 20.

26 12 66 Palais de l'Enfant, ch.Gand,64.

12 91 23) Palais d'Été (Le), s.a., (ancien Palais
12 80 73} du Lévrier), r.Évêque,8.

17 31 72 Palais du Fauteuil, r.Enseignement,44.

17 91 00 Palais de Glace St-Sauveur,
r.Montagne Herbes Potagères,47.

12 83 69 **PALAIS DU JOUET,**
rue Condenberg,93.

12 66 80) Palais de Justice.
10 lignes }

12 15 09 Id. police judiciaire.

12 02 79 Id. id.

12 13 30 Id. vestiaire des avocats.

12 04 94 Id. id.

12 25 97 Id. id.

12 98 43} Id. place Poelaert.
8 lignes }

12 51 07} Id. id.
7 lignes }

18 77 56 Palais du Meuble, r.Brabant,10.

26 00 39 Palais du Miroir, Janssens,ch.Jette,606

12 28 29 Palais de la Mode, r.Vierge Noire,24.

33 01 13 Palais Mondial, r.Maelbeek,3.

17 97 12 **PALAIS DE LA MUSIQUE,**
rue Malines,36.

11 17 41 **PALAIS DU PANTALON,**
J. Van Muylder, rue Blaas,207.

12 38 96 Palais des Papiers-Paints,
P.Brettar, r.Blaas,14.

12 29 26 Palais des Parfums, b^d Ansapach,82.

47 46 44 Palais du Pneu, r.Champs,125.

37 17 15 Palais de la Poupée, ch.Waterloo,11

13 07 70 Palais du Roi, Bruxelles.

78 84 00 Palais du Roi (Laeken).

15 82 02 Palais des Sports, av.Louis Bertrand.

16 44 33 Palais des Sports de Bruxelles, s.a.,
[r.Jérusalem,84.

12 02 56) Palais du Vin, s.a.,importation de vins,
12 81 89} r.des Tanneurs,80.

GILBERT SENECAUT

FAITS DIVERS

D'aussi loin que l'on peut voir, le village est seul au milieu des champs. Il semble que sa disposition n'ait rien que d'habituel. Une rue très longue, étroite, les maisons deux à deux se regardent. La rue cesse au bord des luzernes et des seigles. Il n'y a pas d'église, pas de marché. Rien ne s'y rencontre qui suppose quelque mouvement qui ne soit pas de tous les jours. Les habitants sont pauvres. Ils vivent du produit de leurs maigres terres, des bêtes qu'ils paissent sans quitter l'ombre de leurs maisons. Le dimanche, l'on dirait d'un pays dépeuplé par la maladie. Il faut passer la colline pour joindre la route qui mène au bourg, où sont le marché, l'église et les lieux de plaisir. Depuis cinq ans, Raymond a peu quitté ce village. Sa maison est au bout de la rue, en face du puits banal. Elle possède un étage, elle est blanche.

Le puits est très profond, l'on n'ose s'y pencher à cause du vertige. Il contient une eau d'une limpidité singulière mais dont le niveau est bas. Les femmes viennent à la tombée du jour et le matin, pour les besoins du ménage. Raymond les appelle par leur nom de jeune fille, presque toutes. C'est ainsi que les nommait sa mère, c'est par elle qu'il les a connues et jusqu'au lointain de leur enfance. Leur vie semble égale comme leurs gestes sont réguliers, sans élans et sans abandons. Leur regard est fait d'une lumière tranquille, un peu lourde, qui bannit l'étonnement.

Les hommes travaillent tout le jour. Parfois, ils vont au bourg vendre des bêtes et la récolte.

C'est Marie qui prend soin du ménage. Il en était ainsi quand vivait la mère de Raymond. Elle l'avait ensevelie déjà lorsqu'il est revenu au pays.

Elle est si mince et silencieuse que l'on croit découvrir à sa voix l'étrange pâleur de son visage. On ne l'a jamais connue malade. Quand il a été décidé qu'elle serait servante dans la maison, elle a fixé un éclat de miroir à la muraille de la salle basse qui sert de cuisine, près de la fenêtre. De cette fenêtre, l'on a vue sur une petite prairie enclose d'un mur bas. Plus loin, ce sont les champs. La jeune fille est si frêle qu'il faut l'habitude pour ne plus s'étonner de la voir ramener du puits les deux seaux remplis à plein bord.

Un sentier court le long du mur de pierre sèche qui ferme la prairie. L'on y peut accéder par une porte étroite et c'est ainsi que Raymond avait accoutumé de quitter la maison pour la promenade. Marie le regarde descendre la prairie dont l'herbe d'un vert très sombre semble épaisse et moelleuse. On peut le voir un instant encore dans l'embrasure de la porte, il a pris le sentier par la droite. C'est le silence qu'on entend.

Le sentier, lorsqu'il a quitté le village, s'en va à travers les cultures. Il monte doucement, tourne, puis dévale une pente légère. Il n'y a plus que des champs.

Ces longues marches solitaires et dont il paraît que rien ne vienne troubler la monotonie, parfois l'on imagine mal que Raymond y prenne quelque secret plaisir et toujours renouvelé. Il les prolonge, si le temps est beau, jusqu'à la fin de l'après-midi. Le soleil est très bas sur l'horizon quand il atteint la crête de la petite colline d'où l'on découvre le village. Le sentier sans détours semble y mener sans peine et cependant l'on rencontre chaque fois à le vouloir atteindre quelque difficulté imprécise et délicate. A mesure que l'on avance, on croit le voir bouger d'une vie inaccoutumée, insidieuse. Et qu'il faille espérer quelque surprise, quelque menace.

Ce sentiment étrange, l'on se résoud mal à supposer que sa force lui vient seulement de l'équivoque clarté du crépuscule, du grondement sourd d'un troupeau qui regagne l'étable, d'un essieu qui brusquement crie, des voix de femmes qui s'en vont calmes et pures, à la rencontre de la nuit...

Lorsque Raymond touche enfin le village et qu'il atteint le puits, Marie quitte ses compagnes et le précède vers la maison.

Les femmes ont questionné Marie sur l'étrangère qu'une voiture du bourg a amenée ce matin. Marie a répondu que c'était une cousine de Raymond et qu'elle venait certainement pour régler des affaires, des affaires en suspens depuis la mort de la mère. Malgré les seaux trop lourds, elle est rentrée en courant presque.

Les femmes se sont tues bientôt, à cause de la chaleur, si épaisse encore, alors que la nuit commence.

Un colporteur a traversé le village ce matin, mais il n'offrait que des mouchoirs de toile rouge, du savon et du fil ordinaire.

Raymond n'a pas fait sa promenade accoutumée.

Après le dîner, ils sont descendus dans la prairie. Elle semble plus jeune que Raymond. Sa marche mesurée, cette sorte d'austérité qui lui vient peut-être de sa robe grise que ne rehausse aucune couleur vive, il semble cependant qu'elle n'aille pas sans quelque contraste que l'on ne saurait définir.

L'on entendait parfois la voix de Raymond. Puis ils sont revenus doucement vers la maison, pour gagner l'étage. Il se fait que par la serrure, on peut les voir assis en face l'un de l'autre. Une table nue est entre eux et ils n'ont pas l'attitude que l'on découvre si souvent aux hommes et aux femmes que l'on surveille sans qu'ils s'en aperçoivent. Raymond écoute, semble-t-il, mais l'on ne peut d'ici comprendre les paroles de l'étrangère. L'on rencontre dans la g'ace tout son visage, le mouvement de ses lèvres, sa main, parfois, qui porte une pierre verte.

Puis l'on n'a plus distingué que les yeux et les dents, car la nuit venait.

Les cris de Marie ont traversé le village un peu avant l'aube. Elle pleure au milieu de tous ces hommes et de ces femmes, mais les paroles qu'elle répète sont difficiles. Il semble que l'on ait compris toutefois, puisque, si l'on se serre devant la maison, il n'y a personne pour oser franchir la porte ouverte et se glisser dans la nuit glacée du corridor.

Jacques est parti à bicyclette, l'on sait que les choses ne peuvent tarder.

Maintenant, il fait plein soleil sur tout ce monde, mais une peur curieuse grandit entre les ombres dures et la lumière qui fait mal.

L'on a dû mener Marie dans une maison qui est à l'autre bout du village.

Ils ne sont arrivés que vers la fin de l'après-midi. Les plus hardis sont montés derrière eux, mais on les a repoussés dès que la porte du grenier a été enfoncée. C'est ainsi qu'ils ont mal vu cette femme toute blanche au milieu de tant de linges dispersés, renversée dans le jour sale de la lucarne. Elle avait, semble-t-il, une plaie énorme au sein droit et quelque chose qui ressemblait à une profonde morsure au ventre. Personne n'a vu son visage qui peut-être était caché dans les plis du linge.

La voiture qui attendait a emporté le corps à la nuit close. La police est muette. L'on a saisi un couteau, une paire de chaussures qui appartenait à Raymond, après qu'on l'eût comparée aux empreintes du sentier du bas de la prairie. La petite porte était restée ouverte. L'on a fait une battue très loin dans la campagne. Ils ont mis les scellés aux fenêtres et aux portes de la maison.

Il y a eu des lumières dans le village jusqu'à la moitié de la nuit. Des têtes sont venues à toutes les fenêtres quand on a entendu soudain les cris de Martine que

son mari battait, sans doute. L'on a questionné Marie, la chambre était pleine de monde, mais elle fixait quelque chose par-dessus les mains, les épaules et les questions. L'on s'est lassé devant son silence qui paraît halluciné. Elle dort. On l'a recueillie dans la maison qui se trouve à côté du puits.

C'est la fille de Germain qui, la première, a vu les doigts qui sortaient de l'eau. L'on a retiré Marie qu'il était difficile de croire morte à cause de sa pâleur habituelle. Elle avait autour du corps une chemise de soie orange comme jamais au village les femmes n'en avaient vues.

Quand on a voulu retirer cette bague qui était à sa main droite, la pierre s'est détachée. Il paraît que c'était une pierre verte.

RÉCIT

« Il vaudrait mieux, dit-il, que je retourne au village pour voir si tout est bien ».

Comme Monsieur Merrick l'invitait à se coucher et lui disait qu'il dormirait au moins pendant un jour ou deux, Alexandre répondit que bien au contraire, il pensait être debout avant midi.

Alexandre s'inquiéta ensuite de sa femme, car il craignait cette foule dont la présence l'avait un peu surpris. Il lui venait une sorte de terreur, car les mains d'une femme, ou ses yeux, ou quelque autre partie de son corps aurait pu en souffrir.

C'est alors qu'Alexandre s'endormit pour ne se réveiller qu'après deux jours de sommeil.

On apprit plus tard que Madame Karacale avait déposé des fleurs chez Monsieur Merrick et que Monsieur Merrick rendrait sa visite à Madame Karacale, le jour même, à cinq heures de l'après-midi, avec Alexandre.

Monsieur Merrick ne cachait pas ce détail : « A un moment donné, Alexandre avait rencontré une telle tempête de neige qu'il eut un moment l'intention de revenir sur ses pas. Il n'en fit rien, heureusement ». Alexandre expliquait aussi à son hôte que cette tempête avait pu être funeste à Monsieur Maurice Dalger et sans doute entraîner la fatale résolution que l'on commençait de pressentir.

« Alexandre n'a aucun projet » disait, comme à dessein Monsieur Merrick. « Il dormira du sommeil du juste et nous respecterons son sommeil. J'ai donné l'ordre que quiconque le laisse dormir. Et d'ailleurs, bien qu'on en ait dit, Monsieur Louis n'a pu le voir. »

Les curieux affluaient de nouveau aux abords de la maison, difficilement contenus par la police qui n'avait pas manqué de dresser des barricades de fer hautes de trois mètres.

L'on racontait que dix personnes avaient été transportées dans les hôpitaux de la ville; deux d'entre elles étaient dans un état grave, semble-t-il. La peau du visage et des seins notamment avait été enlevée par des spectateurs qui voulaient emporter de cet événement un souvenir durable.

Seuls le personnel de la maison et la direction des aciéries ont accès à cette heure auprès de Monsieur Merrick qui lui aussi, bien qu'il n'y paraisse, a légèrement souffert de son triomphe.

L'inconnue de la veille est restée dans le hangar où on l'avait enfermé hier, sous la garde des policiers restés fidèles.

Les vitres des différents pavillons sont brisées et les portes enfoncées.

Et ce matin, l'aspect du terrain était lamentable, jonché qu'on le voyait de débris de toutes natures : vêtements, cannes, chapeaux, abandonnés là par les enthousiastes combattants de cette nuit étonnante.

LE PONT AUX ANES

A

VYCHINSKI. — Que vous a donc dit Sédov ?

CHESTOV. — Il m'a remis simplement non pas des lettres, mais, ç'avait été entendu alors, une paire de bottines.

VYCHINSKI. — Donc, vous n'avez pas reçu des lettres, mais des bottines ?

CHESTOV. — Oui. Mais je savais qu'il y avait des lettres dedans.

VYCHINSKI. — Donc, on vous a remis des lettres dans des bottines ?

CHESTOV. — Oui.

VYCHINSKI. — Dans quelle bottine étaient les lettres, dans la droite ou dans la gauche ?

CHESTOV. — Dans chaque bottine, une lettre était dissimulée. Il me dit qu'il y avait des marques sur chaque enveloppe. Sur l'une, il y avait la lettre « P », cela voulait dire pour Piatakov, sur l'autre, il y avait la lettre « M », cela voulait dire pour Mouralov.

VYCHINSKI. — Vous avez remis la lettre à Piatakov ?

CHESTOV. — Je lui ai remis la lettre portant la marque « P ».

VYCHINSKI. — De quelle bottine ? De la droite ou de la gauche ?

CHESTOV. — Je ne peux pas le dire au juste.

Le Procès du Centre Antisoviétique Trotskiste. Compte rendu sténographique des Débats. Moscou, 1937.

B

Durant la traversée de l'Atlantique Nord, je profitai de mes rondes à l'intérieur pour me glisser de temps à autre, la nuit, dans la cale n° 3 — et faire de courtes visites à Michel Avatin. Une fois il m'annonça qu'il avait trouvé une tige de fer avec laquelle il avait ouvert trois caisses pour en explorer le contenu. L'une contenait des souliers et Avatin y avait pris une paire qui

lui allait. La seconde caisse contenait des bas en rayonne, la troisième des jouets. A partir de ce moment, il s'amusa à bourrer les chaussures d'Oxford avec des bas de femmes. Puis il tria toutes les chaussures du pied gauche et les entassa dans la caisse qui avait contenu les bas de soie. Ceci fait il ferma soigneusement les deux caisses.

— Deux marchands inconnus ne se doutent pas du cauchemar qui les attend, observa-t-il, et il ajouta : Je n'ai pas touché aux jouets. Les jouets sont pour les enfants.

Jan Valtin. *Sans Patrie ni Frontières*. New York, 1941.

C

Sans parler de la notion du continu que certains mathématiciens se refusent à admettre, bornons-nous à la notion du dénombrable qui paraît cependant si claire. On raconte qu'un milliardaire américain, grand collectionneur de chaussures, ne se lassait pas d'en acquérir de nouvelles; il alla jusqu'à en acheter... une infinité dénombrable de paires. D'autre part, chaque fois qu'il achetait une paire de chaussures, il faisait, en même temps, l'acquisition d'une paire de chaussettes. Il possédait donc autant de chaussettes que de chaussures.

Ayant lu, par hasard, un article de vulgarisation sur la théorie des ensembles, il se demanda si l'ensemble des chaussures qu'il avait collectionnées était dénombrable. Il n'eut pas de peine à s'en assurer; à chaque paire correspondait un nombre, puisque l'ensemble de ces paires était dénombrable et, dans chaque paire, il numérotait toujours d'abord la chaussure droite, puis la chaussure gauche. La chaussure droite de la paire correspondant au nombre n porta donc le numéro $2n - 1$ et la chaussure gauche de cette même paire porta le numéro $2n$. Les chaussures se trouvaient donc numérotées et, comme il possédait autant de chaussettes que de chaussures, il s'écria : « J'ai une infinité dénombrable de chaussures et une infinité dénombrable de chaussettes. » Mais

un ami, quelque peu mathématicien, le laissa perplexe lorsqu'il lui demanda suivant quelle règle il numérotait ses chaussettes, rien ne permettant de distinguer l'une de l'autre les deux chaussettes d'une même paire.

Et il se fit ainsi que ce milliardaire américain, tout en possédant

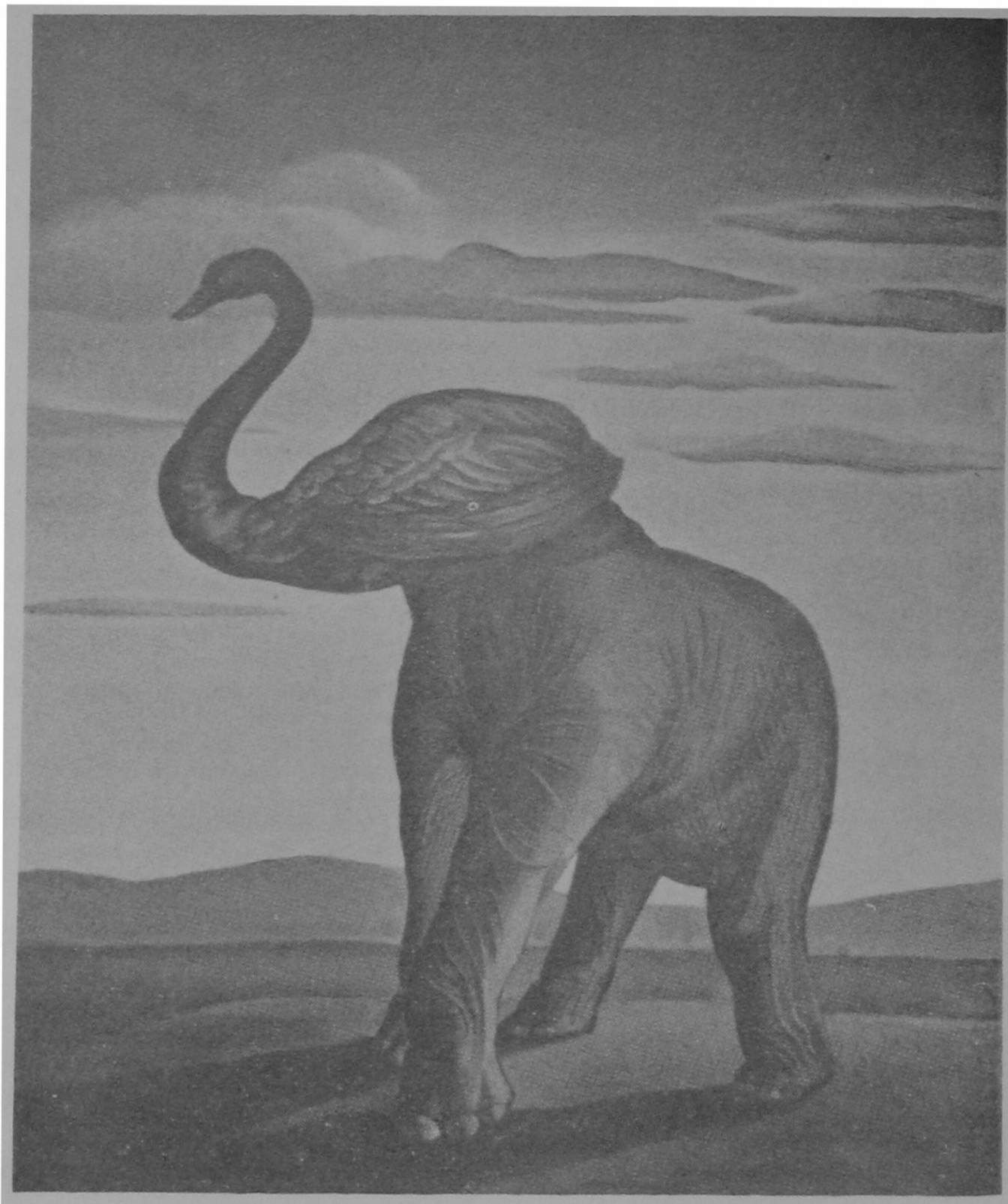
dans ses armoires exactement autant de chaussettes que de chaussures, était propriétaire d'un ensemble dénombrable de chaussures, alors que l'ensemble de ses chaussettes n'était pas dénombrable.

Gustave Verriest. *Les Nombres et les Espaces*. Paris, 1951.

P.c.c. GILBERT SENECAUT.

JANE GRAVEROL

LES HARMONIES DE LA NATURE



**THÉORIE
DE LA
RÉVOLUTION
MONDIALE
IMMÉDIATE**

Par révolution mondiale, il faut comprendre ici, très exactement, le renversement du capitalisme dans tous les pays du monde où ce renversement n'est pas accompli, — opération dont l'expression politique fondamentale est l'abolition de la propriété privée des moyens de production.

Par immédiate, il faut entendre que le programme que nous allons exposer s'inscrit dans une période fixée à un an; délai approximatif au delà duquel il serait oiseux d'escompter sa réussite, celle-ci étant obligatoirement tributaire d'une action intense et rapide.

I. — DEUX MONDES QUI N'EN FONT QU'UN

1.— LE PROLÉTARIAT FANTÔME

Il est devenu commun de dire que la fin de la deuxième guerre mondiale marque un chapitre nouveau de l'Histoire. De même que le XIX^e siècle l'avait vue passer de l'ère provinciale à celle des nations souveraines, l'humanité entre brutalement dans l'ère planétaire, qui s'ouvre sur la division du monde en deux camps antagonistes. Or il n'a pas fallu dix ans pour que les deux adversaires voient, sur le plan militaire, leur inégalité économique — annihilée pour l'un, compensée pour l'autre — par la possession d'armes de destruction suffisantes pour s'anéantir mutuellement jusque dans leurs moindres fibres. Il s'ensuit cet équilibre provisoire dans lequel nous vivons.

Il engendre une situation singulière.

Car si la possibilité de pulvériser le monde existe désormais, il paraît pour le moins raisonnable d'estimer la continuation de la vie humaine à une chance sur deux. Somme toute, ce n'est pas encore trop mal puisque chacun de nous n'en a aucune.

Ensuite, il ne semble pas que l'on puisse imaginer pour conjurer cette menace, de mesure plus rationnelle que l'unification de toute l'économie terrestre par la socialisation des moyens de production et la liquidation des frontières nationales. C'est là toutefois une perspective relativement lointaine et passablement utopique tant que la probabilité d'une destruction universelle n'est pas déjouée.

Nous partons arbitrairement de l'hypothèse que la mauvaise chance de l'humanité doive prévaloir dans les années à venir.

Notre premier soin sera donc de nous efforcer de prendre *tout à fait* au sérieux cette menace d'anéantissement total à laquelle, dans le fond, et bien qu'on ne cesse d'en parler, personne n'adhère véritablement. C'est là un premier point, mais c'est peut-être, de toutes nos démarches, la plus ardue. Ainsi, il n'est personne pour « croire » sans défaillance à sa propre mort bien qu'elle lui paraisse, dans le même instant, et comme inscrite en filigrane, indubitable. C'est qu'il nous faut de vrai, pour que cette persuasion devienne agissante, faire passer une hypothèse communément admise sur le plan du fait accompli, bien qu'elle n'en soit pas un, qu'elle ne peut pas l'être, — de par sa nature même.

Admise cette conviction, imprégnés de cette certitude, l'étape suivante va presque de soi. L'on peut concevoir comme une manière d'obligation morale de tâcher à tout prix de prévenir cette fin du monde anticipée, cette apocalypse immédiate dont la responsabilité relève désormais uniquement de la main humaine.

Bien entendu, nous n'affirmons nullement que le monde *doit* être sauvé, s'il est vrai qu'il doive bientôt s'évanouir en fumée. L'expérience nous démontre au contraire, par l'exemple de millions de suicides, que la vie n'est pas, quoi que l'on dise, aux yeux de tous également chère et précieuse. Il ne s'agit donc pas d'une obligation en soi, devant laquelle chacun aurait automatiquement à s'incliner.

Aussi bien, notre proposition relève moins d'un impératif moral que d'un jeu, d'un choix intellectuel, que l'on peut à sa guise reporter sur le plan esthétique, ou même sportif.

La règle du jeu est des plus simple; elle peut se formuler en quelques mots : S'il est vrai que l'humanité doive périr dans un avenir proche, que pourrions-nous faire pour empêcher cette issue dans les très faibles limites du temps qui nous est laissé pour agir ?

L'on verra, au terme de notre exposé, comment nous en sommes venus à penser qu'il suffirait de disposer d'un an de répit (environ), de trois cents hommes décidés (mais pas tellement exceptionnels) et, enfin, d'argent (pas mal d'argent).

Un but à son image s'identifie sans peine, sans défaut et, d'ailleurs, sans danger. Ainsi, l'idée de la révolution mondiale, que nous nous proposons de remettre en question, ne diffère en rien de celle qui constitue l'objectif idéal des partis communistes. La théorie et le programme qui sont développés ici n'offriraient donc guère d'intérêt s'ils n'étaient strictement limités à la préparation et au déclenchement de cette révolution. Ce qui suivra, — l'affermissement et l'épanouissement

économiques de cette révolution, — ne sont pas, dans ces pages, de notre ressort.

Il n'est point de théorie qui ne tâche à assurer sur le monde matériel sa validité. C'est pourquoi nous nous appuyons, au départ, sur les considérations suivantes :

A l'exception des pays dits « sous-développés », la socialisation de l'économie est immédiatement applicable au sein de toutes les nations où la production industrielle et la centralisation administrative qui l'accompagne, ont atteint un niveau de développement élevé. Or, malgré cette possibilité immédiate, les partis communistes occidentaux n'ont pas réussi à s'emparer du pouvoir. Au surplus, l'occasion la plus favorable pour une telle conquête, occasion qui s'est présentée à la fin de la deuxième guerre mondiale, a été pour eux une occasion perdue.

A partir d'ici, l'on peut esquisser les traits fondamentaux du problème.

Contrairement aux observations et aux conjectures de Marx, la révolution prolétarienne ne s'est affirmée à ce jour que dans les pays les plus arriérés du monde capitaliste (la Russie tsariste et la Chine semi-féodale) tandis que les pays économiquement les plus évolués demeurent, sur ce point, inébranlables. Cette contradiction flagrante entre l'hypothèse et l'expérience soulève une double question :

Ou bien que le marxisme se soit radicalement trompé dans son analyse et ses calculs ;

ou bien que la méthode et les moyens employés jusqu'ici par les partis communistes sont défectueux et impropres à les mener aux fins qu'ils souhaitent.

La prise du pouvoir, autrement dit l'appropriation par l'ensemble de la société des moyens de production actuellement détenus par la bourgeoisie, est conditionnellement liée à l'existence du prolétariat : classe distincte, spécifique, appelée à réaliser un jour cette prise du pouvoir. Cette condition semble toutefois au sein de la société occidentale, et plus particulièrement dans la société nord-américaine, avoir aujourd'hui perdu le caractère d'évidence qu'elle offrait à l'observateur du XIX^e siècle. Si bien qu'une amélioration générale, incontestable et grandissante du niveau de vie des travailleurs, a pu incliner à croire que l'analyse marxiste, notamment la théorie de la paupérisation des masses corrélative à l'accumulation du capital, est infirmée par les événements, par l'essor économique consécutif à la fin de la deuxième guerre mondiale.

Un tel jugement est pour le moins superficiel. C'est faire bon marché du caractère cyclique de l'économie capitaliste, où de pareils essors n'ont pas laissé de se manifester

de tout temps. Or un trait constant, jusqu'à ce jour*, de tels essors, est qu'ils sont les précurseurs d'une crise de surproduction, au cours de laquelle précisément se déclare le phénomène de paupérisation analysé par Marx. Et sinon d'une crise, d'une guerre qui n'en est que le masque hideusement fardé.

Ensuite, un tel jugement est pour le moins prématuré. C'est qu'il est absurde de tirer des conclusions positives d'une situation que l'on n'a pas fini de vivre, situation qui n'étant pas accomplie ne peut guère, l'avenir nous étant dissimulé, servir de critère fort sérieux. Aussi bien, que penser aujourd'hui des économistes de 1925 qui réfutaient Marx en fondant leurs observations sur l'essor économique du moment, réfutation que vint ruiner bientôt, de façon écrasante, la grande panique de 1929-1933, avec ses quarante millions de chômeurs ?

Il reste enfin que cette élévation du niveau de vie n'est que fort peu probante à l'échelle mondiale. Qu'il nous suffise de rappeler que 66 pour cent de la population terrestre souffre de faim chronique, dénutrition qui se résout chaque année par une mortalité de 30 à 40 millions d'hommes. Et pour que l'on ne se tourne pas trop vite vers l'Asie, rappelons que dans le cas de la France, considérée isolément, un tiers de sa population totale est, suivant une enquête récente de l'O.N.U., sous-alimentée; condition qui, traduite en chiffres absolus, englobe près de deux millions de personnes pour la seule région parisienne.

Mais ces évidences, pour affreuses qu'elles soient, passent assez facilement inaperçues si l'on restreint le champ d'observation aux nations où le capitalisme est florissant et provisoirement à l'abri de contradictions par trop spectaculaires, comme il en va pour les Etats-Unis et quelques pays connaissant un essor économique relatif, tels que la Belgique, la Suède ou la Suisse. Il s'ensuit que l'observateur superficiel n'a que trop tendance à voir se dissiper la misère du prolétariat, indice qu'il ne manque pas d'interpréter aussitôt comme une preuve de la faillite de la théorie marxiste sur la paupérisation des masses.

De ces apparences cependant il faut se méfier et, tout d'abord, ne pas oublier que l'organisation politique de la classe ouvrière, depuis quelque cent ans, a remporté des victoires insignes au détriment de la toute-puissance primitive du capitalisme. Là où sa lutte n'a pas abouti à la révolution, elle n'en a pas moins avec le temps si bien érodé les forces de la bourgeoisie qu'elle en a profondément modifié la structure. L'on pourrait rappeler que les indemnités de chômage, aux Etats-Unis,

* ... et ce jour même (février 1958).

sont l'œuvre du parti communiste. L'on pourrait invoquer bien d'autres exemples. Mais nul n'est peut-être plus éloquent que celui de la journée de huit heures, devenue quasi universelle, et dont on a quelque peu oublié qu'elle est une proposition de Marx lui-même, le grand mot d'ordre de la Première Internationale. D'où vient que par une singulière ironie des choses, les plus ardents adversaires du communisme en sont aujourd'hui les premiers bénéficiaires. La presse, la radio, le cinéma, la télévision doivent leur développement fabuleux, sinon leur existence même, à cet empiètement crucial des loisirs sur la durée du travail quotidien. Sans ces loisirs, ces immenses moyens n'eussent pu, faute de public, connaître une aussi vaste souveraineté.

Mais ceci n'infirme pas encore la constatation d'un affaiblissement du prolétariat dans les bourgeoisies évoluées et florissantes. (Il ne saurait être, bien entendu, question de leur adjoindre les exemples de la France ou de l'Italie, où la misère matérielle des masses est nullement douteuse).

Au vrai, il s'agit bien moins d'une extinction progressive du prolétariat, que d'une transformation sensible de ses traits spécifiques et d'une altération parallèle de sa conscience de classe.

La mécanisation croissante à tous les étages de la production tend chaque jour davantage à l'élimination de l'ouvrier manuel tandis que s'affirment toujours plus impérieusement les besoins d'une main d'œuvre hautement qualifiée*. Plus il faut d'ingénieurs, moins il faut de terrassiers. D'une part, sous la pression des revendications syndicales, d'autre part, pour répondre aux nécessités technologiques de la révolution industrielle, les classes dominantes se trouvent contraintes de prolonger la scolarité et de faciliter l'accès aux enseignements moyen et supérieur. Quels que soient leur volonté de résistance et leur désir de maintenir les vieilles barrières culturelles entre les « riches » et les « pauvres », force leur est bien de céder à ces exigences draconiennes. L'ignorance jointe à la misère, dans lesquelles étaient tenues les masses laborieuses, situation qui

* En 1940, la proportion de prolétaires intégraux (ouvriers sans instruction professionnelle et main-d'œuvre agricole) était, aux Etats-Unis, de 9 millions, soit de 18 pour cent, sur une population laborieuse de 51 millions, — contre 26 pour cent en 1910 et 65 pour cent en 1830. Repris par Colin Clark d'après les statistiques officielles, la rigueur de ces données est contestée par Friedmann qui en reconnaît cependant la validité schématique. Quoi qu'il en soit, la tendance à la suppression du labeur manuel est peu contestable. Elle est l'enjeu idéal de la révolution scientifique et industrielle.

avait été jusqu'alors un auxiliaire précieux de la domination bourgeoise, ont cessé de lui être favorable. Le « bon vieux temps » est définitivement révolu. Et sans doute n'est-il pas de meilleur exemple, à ce propos, que l'affolement de la bourgeoisie mondiale devant les progrès scientifiques de l'Union Soviétique, et les mesures immédiates qu'elle a été obligée de prendre, sous peine de mort, pour promouvoir l'extension et la généralisation de l'enseignement polytechnique. Le passage du satellite Alpha 57 dans le ciel orageux de Little Rock, au moment où s'apaise un délire collectif digne des plus sinistres convulsions du Moyen âge, est un signe des temps. Non moins que le geste du président des Etats-Unis, bravant ses électeurs, et contraint de dépêcher l'armée pour permettre à quelques étudiants l'accès d'une école.

A partir du moment où l'âpreté de la concurrence accélère le rythme de la révolution technologique, la classe dominante est à son tour dominée par les exigences multiples du marché. Il lui faut s'adapter à ce rythme frénétique et, qu'elle le veuille ou non, affranchir les classes laborieuses de leur ignorance improductive tout en leur concédant chaque jour un peu plus que de simples « miettes du butin ». La bourgeoisie elle-même se scinde, partagée entre la droite et la gauche, et poussée, aux termes de ce conflit intérieur, vers une planification parcellaire de l'économie sous les formes de plus en plus inquiétantes et restrictives, quant à elle, du capitalisme d'Etat.

En supposant que les sociétés bourgeoises évoluées puissent jouir d'un essor économique constant (perspective essentiellement absurde mais que nous admettrons un instant), de façon qu'elles demeurent à l'abri tant des crises que des guerres, il est vraisemblable, — la technologie évoluant à grands pas vers l'automation et la suppression du travail manuel, — que l'on aboutirait assez vite à une société où le prolétariat tel qu'il existait au temps de Marx, se serait bel et bien évanoui. Or, une telle perspective, loin de contredire le marxisme et d'engendrer une classe nouvelle (comme l'entendent par des voies différentes Burnham* ou Djilas), n'en fournit au contraire que la confirmation. Car nous aurions affaire, en supposant toujours que puissent être miraculeusement conjurées les menaces de crises et de guerres, tout simplement à une société qui aurait atteint le seuil du communisme, de sa phase supérieure, sans avoir subi l'étape transitoire de la

* Pour qui conserve quelque illusion sur l'originalité de Burnham, il suffit de rappeler que Marx avait déjà prédit, on ne peut plus clairement, l'apparition du « manager » : « Transformation du capitaliste remplissant réellement sa fonction en un simple directeur-administrateur de capitaux qui ne lui appartiennent pas, et du possesseur du capital en simple propriétaire, en simple capitaliste d'argent ».

dictature du prolétariat* que connaissent aujourd'hui les pays socialistes. Aussi bien, les conditions requises pour assurer le passage au communisme dit « intégral » sont-elles, non seulement une production des biens considérablement élargie, mais encore la destruction de la barrière existant aujourd'hui entre le travail manuel et le travail intellectuel.

Que cette évolution soit douteuse, face aux crises et aux guerres qui ne cessent de poindre à l'horizon, il n'en demeure pas moins vrai que le prolétariat connaît un processus de stratification continu, conséquence logique de la division toujours plus poussée du travail. Les répercussions en sont assez profondes pour entraîner le morcellement du prolétariat en classes artificielles, phénomène qui répond à des causes puissantes et diverses : la complexité de la production industrielle requérant un nombre toujours accru de spécialistes; le grossissement parallèle du secteur administratif avec son immense armée de tâcherons intellectuels, comptables et dactylos; la prolifération enfin de la caste parasitaire des commerçants, assumant le rôle d'intermédiaire entre la production et la consommation. Si une infime minorité parvient effectivement à accéder à la classe dominante ou à s'en rapprocher sensiblement, l'ensemble de cette bourgeoisie virtuelle s'avère par contre incapable de résister à la fascination de la classe au pouvoir, à l'étalage complaisant de la richesse et à la perspective d'une situation meilleure; aspiration puissamment alimentée par l'accroissement des objets de consommation, la publicité infatigable entretenue à leur sujet et leur acquisition facilitée par la généralisation de la vente à crédit.

Les classes, de laborieuses deviennent moyennes, et celles-ci pèsent dans la balance d'un poids menaçant. C'est alors que se produit le tournant décisif.

Bien que cette petite bourgeoisie artificielle continue économiquement d'appartenir au prolétariat, elle se refuse en période d'accalmie sociale, d'en convenir, hypnotisée par le semblant de réussite que constituent à ses yeux la possession d'une automobile de série, d'un frigidaire, d'un appareil de télévision, la possibilité de vacances annuelles; toutes merveilles rudimentaires qui lui paraissent représenter, faute d'imagination, les fondements d'une vie à peu de chose près idéale. Quoi d'étonnant, par la suite, si elle se montre de plus en plus rétive

* C'est-à-dire d'une dictature exercée par l'ensemble de la société conçue comme une entité politique et juridique abstraite sur cette société même, donc sur chacun de ses membres, avec tous les degrés d'atténuation et de rigueur qu'impliquent, d'une part, la situation qu'ils occupent dans la hiérarchie professionnelle et administrative et, d'autre part, la crise de sous-production, jusqu'à ce jour permanente, des biens de consommation.

à toute solidarité de classe et que, loin de reconnaître dans la fraction politique agissante de la classe ouvrière son alliée naturelle, celle-ci lui apparaisse tout à l'opposé comme une menace permanente contre cette prospérité dérisoire dont elle a pris le parti de se contenter.

La misère, au sens physiologique, la misère matérielle dans ses formes les plus aiguës, a joué dans les révolutions russe et chinoise un rôle prépondérant. Elles étaient pour les masses une question de vie ou de mort, l'expression claire et tranchante de leurs intérêts immédiats.

Or, dans les sociétés capitalistes développées, si la misère tend à perdre ses traits primitifs et sa puissante stimulation physiologique, au surplus, les couches déshéritées de la société perdent leur force quantitative, s'anémient, cependant que la chance de pouvoir administrer la production leur est retirée par la complexité croissante de celle-ci. Le temps n'est plus où l'on pouvait escompter qu'elles prissent en main les leviers de commande de la société, qui sont aujourd'hui du seul ressort des spécialistes et des techniciens. En bonne logique, les communistes devraient donc renoncer l'espoir d'unifier l'ensemble des masses laborieuses en ne fondant leur propagande que sur les couches les plus pauvres de la population. Au degré de développement atteint par certains pays, il apparaît même, contrairement au marxisme classique, que la tentative de s'emparer du pouvoir en ne s'appuyant que sur le secteur le moins favorisé de la société serait bien près de ressembler à un putsch plutôt qu'à une révolution largement populaire*. Que cette orientation de la politique communiste subsiste cependant avec une obstination rigide résulte peut-être moins d'une appréciation erronée de la structure du capitalisme contemporain, que de la transplantation pure et simple de l'expérience de la révolution russe dans les conditions particulières de l'économie occidentale.

A mesure que dans les bourgeoisies évoluées le fantôme

* C'est en partie ce qui fit dire un jour à Marx, contrairement à sa théorie fondamentale (pour autant que le *Manifeste*, « œuvre de jeunesse », puisse être tenu pour sa théorie fondamentale) :

« Nous ne pouvons nier qu'il y a des pays comme l'Angleterre et l'Amérique, et j'ajouterai même la Hollande, où l'ouvrier peut atteindre son but par des moyens pacifiques ».

Au reste, l'œuvre abondante et extraordinairement touffue de Marx et Engels est si riche en contradictions que l'attachement aveugle à certaines citations privilégiées suffirait presque à expliquer les divergences cruciales entre les sociaux-démocrates et les communistes. Au fil de ces pages sans fin, tel lecteur devient Kautsky, tel autre, Lénine.

de la misère paraît s'éloigner, chacun s'enferme dans un songe où l'intérêt individuel se résume à l'ambition de devenir « riche », ou pour le moins de se maintenir sans encombres à un niveau de confort relatif. Que la misère pour autant n'en soit plus une, comme on tâche à nous en persuader, demeure douteux. Où son emprise physiologique se desserre, la misère ne relève plus que d'une interprétation qui partage diversement les esprits. C'est un point sur lequel Engels, confrontant le sort du prolétaire à celui de l'esclave, a projeté toute la lumière désirable :

L'esclave est vendu une fois pour toutes. Le prolétaire doit se vendre lui-même jour après jour, heure par heure. L'esclave particulier, propriété d'un maître, jouit déjà par suite des intérêts de ce maître d'une garantie à l'existence, si misérable soit-elle. Le prolétaire particulier, propriété pour ainsi dire de toute la classe bourgeoise, dont le travail n'est acheté que si quelqu'un en éprouve le besoin, n'a aucune garantie à l'existence. Cette garantie n'est seulement reconnue à la classe ouvrière que dans sa totalité abstraite. L'esclave est à l'abri de la concurrence, le prolétaire est au cœur de la concurrence et en éprouve toutes les fluctuations. L'esclave vaut comme une chose, non comme un membre de la société bourgeoise ; le prolétaire est reconnu comme une personne, comme un membre de la société bourgeoise. L'esclave peut donc jouir d'une existence meilleure que le prolétaire, mais le prolétaire appartient à un degré supérieur de l'évolution sociale et se trouve lui-même occuper un échelon plus élevé que l'esclave.

Il n'en demeure pas moins très difficile de passer de cette évidence analytique à sa prise de conscience au cœur de la vie quotidienne, transfigurée par la marche des temps. L'ascendant de la vie immédiate et les satisfactions tangibles qu'il lui arrive de procurer l'emportent sur une représentation de la réalité qui a contre elle toutes les apparences ; apparences d'autant plus envoûtantes qu'elles sont *aussi* des réalités.

Ainsi, le chômeur américain qui reçoit de trente à soixante dollars d'indemnités par semaine, pour ne rien faire, — soit bien davantage qu'un ouvrier soviétique qualifié, ou même un ouvrier anglais ou français en pleine activité, — se trouve assez mal placé pour se convaincre de la supériorité du régime soviétique *. Et il est bien vrai que l'on ne peut concevoir de propagande plus absurde (encore que l'Eglise n'y ait pas trop mal réussi) que celle qui consiste à lui étaler les avantages d'une existence économiquement inférieure à la sienne, et à

* A quoi l'on peut objecter l'existence aux Etats-Unis, principalement dans la population noire, d'un prolétariat famélique. Soit. Mais ceci ne devrait pas tant reconforter le marxiste que le désespérer davantage. Car depuis quand l'action révolutionnaire pourrait-elle se fonder raisonnablement, face à un prolétariat qualifié et bénéficiant de hauts salaires, sur un « Lumpenproletariat » n'ayant même plus l'avantage de la puissance numérique ?

lui représenter les rigueurs inhumaines d'un système social dont il ne perçoit guère comme indice, quant à lui, que l'impossibilité où il se trouve, par l'effet de son chômage, de ne pouvoir renouveler sa voiture et de devoir se contenter du modèle de l'an passé.

Il ne faut donc pas s'étonner d'enregistrer l'insignifiance croissante du parti communiste américain au fur et à mesure que s'estompe le spectre de la misère matérielle sur lequel le communisme a fondé toute sa propagande, ni que cette dernière ne remporte d'appréciables succès que dans les pays où cette misère subsiste de façon ostensible. Incapable de s'adapter à une réalité mouvante et toujours plus complexe, la propagande communiste se voit constamment mise en échec faute de pouvoir se montrer assez souple pour abandonner ses habitudes séculaires, ses tics, ses manies, et surmonter victorieusement ce que l'on pourrait nommer son « complexe russe ». La faucille et le marteau, comme emblème de la réalité ouvrière dans les pays capitalistes évolués, est à peine moins anachronique que le sigle des légions de César*. Au point qu'il ne peut faire de doute que le premier obstacle à la révolution n'est tout bonnement que la propagande communiste elle-même.

Mais il y a plus. Alors que dans la Russie des tsars ou la Chine féodale la révolution n'était concevable qu'à la condition de rallier le prolétariat et le paysannerie, cette révolution s'avère dans les pays capitalistes évolués pratiquement impossible si elle ne s'assure pas de la participation volontaire des cadres dirigeants, le rôle décisif dans l'industrie moderne n'étant plus assumé par les ouvriers mais par les ingénieurs et les directeurs de la production. Cet aspect absolument original de la société capitaliste actuelle relègue au rang d'utopie l'organisation autonome des masses ouvrières et la perspective d'une prise du pouvoir tant par les voies de l'insurrection armée que par celles de la conquête parlementaire. Il n'y a plus de grand soir qui tienne. Si une révolution doit s'accomplir, celle-ci n'est concevable qu'au grand jour et avec la participation active de toute l'élite de la production industrielle, directeurs techniques et bureaucrates. Mais que peut-on attendre de ceux-ci ?

De l'ingénieur à la dactylo, du comptable à la demoiselle de magasin, une partie toujours grandissante du prolétariat se découvre psychologiquement plus proche de la classe dominante,

* Ils ne le sont guère moins comme outils, tant il est vrai que la moissonneuse-batteuse et l'usine automatisée tendent à les supplanter aujourd'hui avec une autorité écrasante dans l'agriculture et l'industrie. Si bien qu'on ne trouvera bientôt plus la faucille et le marteau que dans les mains du bourgeois, quand sa tondeuse de gazon est détraquée ou le jour où il veut accrocher un Picasso à sa muraille.

dont elle mime les habitudes et la suffisance, que de la classe ouvrière à laquelle elle se persuade volontiers, quand la société ne se porte pas trop mal, d'avoir cessé d'appartenir. Cette décomposition de sa conscience de classe est aggravée en outre par un ensemble d'accoutumances élémentaires touchant le comportement quotidien, où la « grossièreté » de l'ouvrier, de son éducation, de sa besogne, contraste avec la « culture » et la « distinction » de l'employé; opposition très justement illustrée par l'expression « ouvrier à col blanc », usitée pour la classification sociale des enquêtes par sondage.

Si la notion classique du prolétariat, dans les sociétés bourgeoises évoluées, n'a pas subi d'altération fondamentale, même si le prolétariat a perdu le visage de la misère qu'il avait au temps de Marx et qu'il conserve toujours dans les pays sous-développés, il reste cependant que ce travestissement psychologique entrave et compromet aujourd'hui sérieusement toute action politique qui vise à la révolution sociale.

Le problème des milieux se pose de façon aiguë.

2. — DES HISTOIRES DE VICOMTES

Ce problème est au centre des préoccupations de tous ceux qui tendent à rétablir la solidarité chancelante du prolétariat, à sauvegarder son unité constamment menacée par l'assoupissement d'une partie considérable de ses forces dans la mentalité petite-bourgeoise.

Le *milieu*, dont la forme première est la famille, avec son idéologie et sa morale fermées se donnant d'emblée aux enfants pour la vérité suprême, peut se définir comme un groupement de personnes, tantôt restreint à quelques individus (par exemple, des joueurs de cartes se réunissant régulièrement au café), tantôt démesurément étendu au point de constituer ces grandes communautés abstraites qui doivent leur puissance de rayonnement à quelque particularité, quelque activité, quelque goût communs : les Juifs, les Parisiens, les Français, les Jeunes, les Sportifs, les Intellectuels, les Automobilistes, les Philatélistes, les Amis des animaux, les Syndiqués, les Employés d'assurances, et ainsi de suite. La complexité du problème apparaît tout de suite si l'on observe qu'un homme se définissant économiquement comme un prolétaire (c'est-à-dire comme ne possédant pour seule richesse que sa force de travail, force qu'il lui faut louer pour pouvoir subsister), peut fort bien être tout ensemble juif et parisien (donc aussi français), de surcroît jeune et sportif, avoir des prétentions intellectuelles plus ou moins justifiées, posséder une

automobile, collectionner les timbres-poste, être membre de la société protectrice des animaux, affilié à un syndicat et, enfin, commis dans une compagnie d'assurances.

Cette simultanéité de caractéristiques et de préoccupations, qui se retrouve dans chaque individu, fait que l'appartenance économique essentielle se voit généralement obscurcie par cette dispersion dont la tendance mécanique est de conduire à une monomanie, elle-même tissée de nombreuses monomanies enchevêtrées. Par l'effet d'une multiplication analogue à la reproduction biologique, l'homme est le produit de plusieurs. Une telle situation serait sans danger si elle n'était compromise par le fait que chaque milieu tend naturellement à atrophier chez ses membres la libre perception du monde extérieur, provoquant ainsi une manière de schizophrénie grégaire. Comment ne pas rappeler ici la chanson, plus profonde qu'elle n'en a l'air :

Quand un vicomte
rencontre un autre vicomte,
qu'est-ce qu'ils se racontent ?
Des histoires de vicomtes...

Mais ces remarques ne sont encore que banales. Il eût suffi de rappeler comment, dès l'origine, les organisations prolétariennes ont dû compter avec ces œillères, au point de traiter comme réelles des questions auxquelles l'analyse ne peut accorder qu'une valeur chimérique. Ainsi, des questions nationales, raciales ou religieuses, auxquelles ceux qu'elles hantent confèrent une vigueur telle qu'elles passent, dès qu'on les attaque de front, des préoccupations que le bon sens souhaiterait autrement essentielles et vitales.

La propagande et l'agitation visant à l'unité prolétarienne sont donc bien contraintes de louvoyer dans ce brouillard; et nul doute que si *L'Humanité* abandonnait demain la publication de sa page sportive, elle perdrait immédiatement un nombre considérable de lecteurs.

Mais l'on peut en venir à penser que le parti communiste est lui aussi un milieu, imperméable au monde extérieur, au point que toute modification de ce dernier ne lui apparaît qu'au travers d'un système de pensée et d'action en quoi sa confiance demeure irréductible. Comment pourrait-il alors ne pas se défendre contre toute velléité d'invention, d'audace, d'initiative, et ne pas préférer à tout risque cette rigidité à laquelle il doit certes la position qu'il a conquise mais aussi la certitude tacite de ne point faire, de ses propres moyens, un seul pas en avant. Ainsi, toute la propagande du parti communiste sera conçue en fonction d'un seul public, celui qui lui est acquis, membres et sympathisants. Voilà qui ne manque pas de sagesse, puisqu'il faut avant tout compter avec ce que l'on possède, puisqu'il importe

de conserver ses membres, d'assurer leur instruction, d'augmenter les cadres et de les affermir. Mais en même temps, cette propagande pétrifiée se refuse toute chance d'accroître son empire et de retentir dans le vaste public extérieur qui lui demeure indifférent, sinon hostile, et dont l'adhésion pourtant serait capitale.

Or s'il est vrai que la révolution mondiale est possible puisque le terrain économique ne cesse de s'y préparer, s'il est vrai que cette révolution peut être accomplie du jour au lendemain si l'on parvient à forger l'unité combative du prolétariat, force nous est de constater que les méthodes utilisées jusqu'à présent par les communistes pour réaliser cette unité sont inopérantes, insuffisantes, donc tout simplement mauvaises; bref, à réinventer de fond en comble.

Une conclusion aussi grave mérite bien qu'on y insiste, qu'on en fournisse une preuve claire et directe. Au reste, la voici.

Quand Lénine observe que les conditions économiques du capitalisme rendent possible « du jour au lendemain » la substitution du gouvernement prolétarien au gouvernement bourgeois, l'on ne peut pas ne pas en induire que plus ces conditions seront évoluées, plus cette transformation du régime social se devrait d'être aisée. Il s'ensuit que le pays capitaliste qui offre aujourd'hui le plus de chances et la meilleure prise, à ce point de vue, ne peut être que celui dont l'économie a atteint le plus haut degré de développement, autrement dit les Etats-Unis d'Amérique.

Or nous savons que, de tous les pays capitalistes, les Etats-Unis sont précisément celui qui offre le moins de pénétration à la propagande communiste, au point que certains ont cru pouvoir en conclure que le communisme n'était concevable que dans des pays arriérés, affligés d'une population misérable; thèse que paraissent assez justement appuyer les exemples de la Russie tsariste et de la Chine semi-féodale.

Mais si l'on *décide** de tenir pour exacte la théorie marxiste sur les conditions économiques du passage au socialisme, l'exemple contradictoire des Etats-Unis accuse de façon péremptoire les défauts et les insuffisances, sinon l'absurdité même de la propagande communiste, et confirme son inaptitude flagrante à

* Je veux dire que l'exactitude d'une théorie est fonction de sa confirmation dans les faits. C'est dire que Marx est vrai en U.R.S.S., ou presque vrai; pour qu'il le devienne aux Etats-Unis, il reste encore à le prouver. A manger le pudding.

remplir sa mission. Ne pas s'incliner devant cette évidence équivaudrait à renoncer le marxisme même, le primat de la réalité sur la doctrine, des forces matérielles sur l'esprit.

La stagnation de la propagande communiste est étroitement tributaire des principes qui l'ordonnent et qui paraissent lui cacher, ou pour le moins minimiser dangereusement à ses yeux, la perturbation irrémédiable que ces dernières années lui ont infligée. Ni les procès de Moscou, ni le pacte germano-soviétique, ni les retentissements psychologiques de la guerre froide, ni la puissance de la contre-propagande capitaliste, singulièrement épaulée par le Rapport Khrouchtchev et le boursier hongrois, ne paraissent déciller les yeux des communistes, au point que, malgré les apparences verbales, leur propagande est acculée à une attitude défensive, prisonnière dans le dédale des justifications, elle qui se devrait tout au contraire d'attaquer partout et toujours. On vit comme dans une manière de rêve, confortablement blotti dans un milieu hermétique d'où l'on adresse sans fin, parfois même en alexandrins, de véhéments discours aux murailles. Le nain capitaliste s'efface devant le géant socialiste en pleine croissance; c'est à peine s'il conserve encore le poids oppressant d'un cauchemar. Au reste, n'est-il pas condamné? Il finira bien par se dissiper de lui-même. Engourdis par leur optimisme à toute épreuve, les communistes rappellent parfois ces joueurs d'échecs que l'on peut voir, dans les vieux films de Mack Sennett, les yeux définitivement rivés à l'échiquier, tandis qu'autour d'eux les sacs de farine sillonnent les airs et que toute la maison enfin s'effondre sur leur tête, dans un tonnerre de poutres et de plâtras.

Tout homme doit être considéré comme perdu dès que son repliement sur lui-même ou sur les « vérités » de son milieu l'entraîne à négliger l'astuce de l'adversaire; dès que sa propre conviction, pour juste qu'elle puisse lui paraître, suffit à le persuader que l'ennemi ne peut jamais avoir raison. Il s'ensuit que, tandis que la propagande bourgeoise a très habilement dénaturé les symboles révolutionnaires, les communistes continuent d'user, comme si de rien n'était, de ces oriflammes décolorées, de ces disques fêlés, et à les propager en toute sérénité dans le plus consternant des déserts. Et l'heure venue enfin, des manifestations et des luttes, chacun, ami ou ennemi, se retrouve curieusement parler la même langue.

Le Premier Mai, depuis le détournement démoniaque de Goebbels, le proclamant fête officielle des travailleurs, est devenu un jour férié, reconnu par tous les gouvernements bourgeois, l'Etat du Vatican inclus. L'Internationale est chantée aujourd'hui par ceux-là même qu'elle dénonçait, Messieurs

Spaak et Guy Mollet en tête. Le couple de jeunes ouvriers au visage radieux, au front pur, au regard béatement levé vers un ciel sans nuages, prête son sourire aux affiches de tous les partis, et les plus réactionnaires. Comment diable l'homme de la rue, devant pareille unanimité, ferait-il le partage ? Ce n'est guère de la presse ou des discours qu'il peut espérer la lumière : tout le monde, capitaliste ou communiste, est pour le bien-être, le progrès, pour le désarmement et pour la paix, tout le monde hurle au bonheur et à la joie de vivre. Chacun promet et garantit le linge le plus blanc du monde.

Or, pour le malheur des communistes, leur linge est de longue date suspect, pas mal souillé de sang. Que soit donc honni, devant le grand conseil de la Peste, cet âne pouilleux, trop honnête pour ne pas se défendre de s'abandonner parfois à d'atroces et périlleuses confidences !

La référence perpétuelle à l'U.R.S.S., si elle sert par quelque côté les sympathisants, qui ne voit qu'elle suscite la méfiance, le doute, quand ce n'est pas l'indignation pure et simple ; qui n'aperçoit qu'elle blesse incurablement la susceptibilité nationale de ceux que l'on s'efforce de convaincre et de rallier ? On les entend d'ici : « Qu'est-ce donc que ces métèques, cette cinquième colonne, ces gens sans foi ni loi qui ne cessent de mettre des bâtons dans les roues ? Qu'ils y aillent donc dans leur Russie, admirer ces camps de mort sur l'existence desquels leur Khrouchtchev a bien voulu lever les derniers doutes... »

Voilà à peu près ce que pense, quand elle pense, cette masse considérable sans le consentement et la participation de laquelle pourtant la révolution est inconcevable.

Et il est bien vrai que l'on ne saurait faire usage de méthode plus singulière que celle qui consiste à vanter la santé d'un régime social en même temps qu'on en exhibe complaisamment les plaies monstrueuses.

3. — ARIANE ET LES PROPHÈTES

Une armée immense qui se désagrège, le pain qui manque, toute la terre qui se met soudain à trembler, — le rôle déterminant de la misère matérielle dans la révolution russe est peu contestable ; au reste, incontesté. Il risque cependant de nous voiler un trait capital. C'est l'importance singulière de Lénine dans cette révolution, la signification d'une intervention personnelle qui tient de ces miracles qui ne se

produisent que très exceptionnellement dans l'histoire. Si l'on néglige l'histoire officielle pour s'en tenir aux témoignages contemporains et aux procès-verbaux de 1917, l'on remarque que Lénine, à ce moment, est presque seul à soutenir contre tous que rien ne sert d'attendre que la bourgeoisie se développe; que les bases économiques existantes, pour embryonnaires qu'elles soient, sont suffisantes pour passer *tout de suite* de la révolution bourgeoise, qui vient de triompher, au chapitre suivant, à la révolution prolétarienne. Je ne crois pas que l'on ait judicieusement pesé tout ce que cette décision purement intellectuelle comporte de témérité, tout le détachement qu'elle suppose vis-à-vis de la doctrine marxiste en vigueur. C'est que la réussite nous masque ce moment crucial où l'esprit, face à l'avenir indéchiffrable, se secoue énergiquement de ses croyances confuses, de ses vaticinations fumeuses, de ses certitudes plus ou moins éprouvées, pour ne considérer dans l'espace mystérieux qui s'ouvre devant lui, non la route sur laquelle l'on s'apprêtait machinalement à s'engager, mais un étroit et presque imperceptible sentier, qui pourrait mener aussi bien nulle part qu'à l'abîme, mais constituer aussi un précieux raccourci.

Débarrassée de sa légende, la révolution d'octobre paraît bien n'avoir tenu qu'à un fil. Qu'elle eût échoué, et Lénine, à supposer qu'il ne fût point tombé tout à fait dans l'oubli, serait entré dans l'histoire sous les traits d'un hérétique, d'un fou portant la responsabilité d'une aventure absurde et sans issue. Or c'est le contraire qui fut. Aussi la social-démocratie ne lui a jamais pardonné ce coup mortel porté aux théoriciens dont tous les rêves se trouvent soudain dissipés par le monde implacable de l'action, de cette action terrible qui les somme impérieusement de renoncer à la merveilleuse aisance du songe où les obstacles n'existent que pour mieux les franchir; où l'on frôle sans jamais se blesser, comme si elles étaient de soie ou de sable, les dures aspérités du réel; où la doctrine enfin se maintient à travers tout immaculée et pure, et, pareille à la vieille fille, idéalement stérile.

Il est curieux de relever, même chez Marx, Marx qui était pourtant bien le dernier à méconnaître les vertus de l'action, ce que l'on pourrait appeler une manière de trac au moment d'entrer en scène. A la veille de la Commune, il rédige une adresse de l'Internationale, où l'on peut lire cette mise en garde :

La classe ouvrière française se trouve actuellement dans une situation extraordinairement difficile. Toute tentative de renverser le nouveau gouver-

nement alors que l'ennemi est déjà aux portes de Paris, constituerait une folie désespérée. Les ouvriers français doivent faire leur devoir de citoyens, mais ils ne doivent pas se laisser dominer par les souvenirs nationaux de 1792. Ils n'ont pas à recommencer le passé, mais à construire l'avenir. Qu'ils utilisent tranquillement et énergiquement les moyens que leur offrent les libertés républicaines pour réaliser l'organisation de leur propre classe. Cela leur procurera des forces nouvelles et gigantesques pour la renaissance de la France et pour la réalisation de notre tâche commune : la libération du prolétariat.

Comme s'il n'avait attendu que le verdict des événements pour se persuader enfin lui-même de la validité de ses découvertes, il va sans dire que, sitôt la Commune proclamée, Marx la défend sans réserves. Mais l'hésitation est peut-être moins curieuse que banale. Tant l'habitude s'y entend à rejeter vers l'extérieur la responsabilité de toute décision grave.

Au point que nous avons atteint, il n'en reste pas moins que l'échec de la Commune, quelque sanglant qu'ait été le prix de cette « folie désespérée », à revêtu une signification positive, qui montre à quel degré Marx sous-estimait alors, par une connaissance trop réfléchie des circonstances et des risques, la supériorité de l'action, même malheureuse, sur cette stagnation prudente dans laquelle allait se morfondre et s'ankyloser à jamais la social-démocratie; paralysie à tout prendre plus cruelle qu'une action chèrement réprimée.

Il n'est donc pas surprenant, pour revenir à Lénine, de voir celui-ci, malgré l'extraordinaire pénétration de son analyse, la souplesse de son jugement sur le réel et sa conscience attentive des détails, mésestimer son propre rôle et projeter sur la fureur des masses le mérite de sa propre initiative et de sa clairvoyance. C'est qu'il est sans doute le seul à *croire* obstinément, fanatiquement, que le marxisme ne débouche pas sur le rêve, en terre d'utopie. Il reste toutefois à le prouver. Au point qu'il ne peut pas attendre. Il se démène, il trépigne, épouvante ses plus proches compagnons, et enfin les presse et les persuade si bien que le grand signal est donné. Et l'on va de l'avant, crevant la paroi mince et dure qui sépare le songe de la réalité. Lénine ne cesse pas de s'engager et puis de voir. Quitte à extraire à partir de là quelque théorie nouvelle dont il ne soupçonne sans doute pas que sans son geste elle n'eût point existé.

L'exemple ici, le plus fameux, est celui de l'affirmation catégorique d'Engels sur l'impossibilité de réaliser la révolution prolétarienne dans un seul pays. Cette affirmation peut paraître aujourd'hui fantastique, elle n'en avait pas moins jusqu'à la révolution russe un caractère de vérité insurmontable. Si bien que Lénine demeure d'abord stupéfait que

la révolution n'éclate point en chaîne, un peu partout à travers le monde, cependant qu'il consolide la sienne avec un soin scrupuleux. Il dresse les oreilles, écarquille les yeux, mais l'horizon ne lui renvoie que le silence et la nuit. Il se ressaisit cependant et envisage résolument la construction périlleuse du socialisme dans un seul pays, entorse au marxisme classique dont on rejettera au mépris des faits la paternité sur le large dos de Staline.

Mais ce dernier non plus n'en assume pas l'héritage sans peine. Une fois de plus l'ascendant de la doctrine est tel qu'il faut activer la couveuse dialectique pour faire éclore une théorie au plus vite. Et Staline de commenter l'affirmation d'Engels en la ramenant à l'optique du capitalisme pré-monopoliste dans lequel (le diable sait pourquoi) la révolution n'était possible que dans plusieurs pays à la fois alors qu'au siècle de l'impérialisme cette simultanéité admettrait l'exception.

Malgré l'ingéniosité de son explication, Staline omet un tout petit fait, simple mais capital, et dont l'évidence ne rend l'isolement peut-être que plus malaisé. C'est que la théorie d'Engels n'était de son temps guère plus exacte que fausse pour la bonne raison qu'aucune révolution prolétarienne n'est venue l'étayer ni l'infirmier. Elle est aussi bien, par rapport à la réalité historique qui seule peut trancher le débat, comme si elle n'existait pas le moins du monde, c'est-à-dire arbitraire.

Si Staline ne peut s'empêcher d'appeler à la rescousse la théorie, c'est sans doute parce qu'il doit justifier les faits devant des théoriciens pour lesquels l'aliment doctrinal est presque une question de vie ou de mort, mais c'est aussi peut-être parce que de mémoire humaine on n'a jamais vu de découverte qui n'incite son homme à en extraire une image renouvelée du monde, au lieu qu'il se contente sans plus de sa prise tangible en se gardant de l'interpréter.

Le malheur ne tient au reste pas tant à cette interprétation, qui peut offrir maint avantage, qu'à sa publication. Aussitôt la nuée des théoriciens l'assaillent de leurs flèches de tous les âges, parmi lesquelles il en est de fort vétustes, si bien que le réel se voit assez vite emporté par le flux irrésistible de la parole.

Nous avons vu Marx et Engels, Lénine et Staline aux prises avec des illusions dont l'origine, de toute évidence, tient de l'empire que la routine philosophique conserve sur eux en même temps qu'ils s'efforcent de la déjouer, à la puissance que la doctrine soustrait à leur nature agissante. Si bien qu'à la lumière de ces illustres exemples, l'on pourrait en

venir à douter sérieusement de l'efficacité quasi magique que l'on accorde généreusement au marxisme classique.

Pour approcher cette question, il est bon de rappeler d'emblée les limites très strictes dans lesquelles Marx, introduisant la méthode expérimentale dans l'économie politique, entendait le tenir. La doctrine aussi bien n'est qu'une hypothèse de travail; la méthode, un guide pour l'action. Et l'on peut songer ici à une sorte de fil d'Ariane qui doit permettre au prolétariat, héritier moderne de toute l'humanité opprimée, de sortir enfin du dédale où il erre misérablement depuis la nuit des temps. Mais après avoir vu Marx hésiter, Engels affirmer dans le vide, Lénine scruter anxieusement l'horizon, Staline se justifier et se débattre, comment s'étonner après cela de voir autour d'eux, après eux, tous les théoriciens en si mauvaise posture ?

Qu'arriverait-il à Thésée, de l'éblouissante Ariane trop épris, qui ne leur advienne quand, perdus dans la contemplation de cette pelote magique, l'admiration les paralyse au point qu'ils n'osent la dérouler et gagner ainsi la délivrance. Car pour atteindre l'issue libératrice, ce n'est pas seulement de dérouler le fil précieux qu'il importe : *il faut encore renoncer à l'emporter avec soi.*

Bien entendu, il n'y a pas lieu de s'inquiéter beaucoup du sort d'autres Thésées, non moins étranges, qui ont si mal assujetti leur fil au départ qu'ils l'enroulent bel et bien autour d'eux, s'empêtrant au point que les voici pour jamais garrottés dans les ténèbres. Et bien moins encore de ceux qui, ayant malgré tout réussi à quitter le labyrinthe, s'inquiètent du temps qu'il fait au dehors, quand ce n'est pas de quelque méchante rencontre ou d'une foulure qui les cloue au sol, incapables de faire un pas de plus.

C'est la banale opposition de l'expérience soviétique au marxisme classique. A quoi il n'y a qu'une réponse possible : c'est que le meilleur moyen de se garder des accidents de chemin de fer reste toujours celui de ne jamais prendre le train.

4. — LE MARXISTE ET LA VOYANTE

On sait comment le retournement du système hégélien inclina Marx à passer sans détours de la philosophie à la politique. Et comment toute interprétation du monde s'avère aléatoire dès que la connaissance se révèle indéfiniment modifiable par l'action. L'action seule est le critère de la vérité,

vérité qu'il ne sied plus de cerner par des spéculations plus ou moins ingénieuses, mais de réaliser au jour le jour, d'engendrer dans les faits. Attitude essentiellement scientifique puisque l'hypothèse ne cesse de mourir et de renaître au creuset de l'expérimentation. Historiquement, cette transfiguration de la philosophie équivaut à un véritable réveil de l'homme; mais c'est pour le philosophe attaché aux traditions de sa discipline un réveil épouvantable. N'est-ce pas le sommer sans ménagements de quitter le terrain sans responsabilité du songe pour une réalité de cauchemar, un monde sordide et médiocre où chaque geste est lourd d'imprévisibles conséquences ?

Cette transfiguration d'une discipline intellectuelle n'est pas la première dans l'histoire. Elle a d'autres précédents, dont le plus décisif fut sans conteste, au sortir du Moyen âge, le passage de la magie et de la théologie à la science expérimentale; passage dont le marxisme n'est somme toute qu'une application particulière, qui, en retour, englobe toutes les autres. Pour tranché que soit ce changement d'optique, les hommes de science n'en éprouvent pas moins une vive répulsion à laisser pour compte les anciennes chimères. Non qu'elles les embarrassent fort dans le cours délié de leurs recherches, celles-ci ne reconnaissant pour vrai que l'univers sous ses aspects strictement matériels et sensibles, mais parce qu'il leur devient comme impossible de purifier les réflexions que leurs travaux leur imposent, des résidus théologiques qui subsistent en eux. Ni Galilée, ni Descartes, ni Newton ne parviennent à renoncer complètement ce Dieu dont ils n'ont cependant que faire. S'ils le chassent petit à petit de toutes les places qu'ils investissent, c'est bien malgré eux.

On peut penser de même que Marx et Engels, brutalement rejetés de la philosophie qui ne se présentait plus que sous la forme d'une théologie déguisée, pour atterrir dans un monde implacable où les vérités éternelles cédaient le pas devant la misère et la faim, ne pouvaient davantage se défaire d'une certaine image du monde qui, pour se nier elle-même éternellement dans l'action, pour *vraie* qu'elle fût enfin grâce à sa mobilité perpétuelle, n'en était pas moins une image de trop dont en soi la vertu était grosse de dangereuses équivoques. Il faut cependant lui reconnaître la propriété, qui n'est pas négligeable, de constituer un artifice commode de persuasion. Aussi bien, il suffisait à Marx et à Engels que ce résidu de l'ancienne philosophie n'excédât point les dimensions d'une page d'écriture, infiniment et partout répétée comme un refrain, où la négation de l'eau par la vapeur ou la glace conférait à l'ensemble les traits envoûtants du proverbe.

Mais on connaît le danger des maximes, des vérités de toutes sortes. C'est qu'on les peut appliquer aux situations

les plus opposées sans le moindre dommage : on est toujours sûr de retomber sur ses pieds. L'habit tantôt fait le moine, tantôt ne le fait plus. Les hommes tantôt font l'histoire, tantôt sont faits (et même refaits) par elle. Les exégètes ont à nouveau leurs coudées franches; il n'est pas besoin de rappeler la prolixité du renard au pied de la vigne.

C'est ainsi que l'on peut en venir à concevoir le marxisme comme la coexistence de deux théories apparemment complémentaires mais, dans le fait, contradictoires : le matérialisme dialectique dont le trait cardinal est d'ordre purement contemplatif, et le matérialisme historique qui s'affirme, tout à l'opposé, comme une théorie résolument agressive.

En effet, bien que centré sur l'action, le matérialisme dialectique n'en est pas moins situé hors d'elle. Il est une représentation, c'est-à-dire une contemplation, c'est-à-dire une *métaphysique* de l'action.

Ce qui se passe ensuite va de soi, tant la crainte d'agir et la résignation sont puissamment ancrés dans l'esprit. Le matérialisme dialectique, s'il offre l'avantage de freiner par quelque côté l'aventure inconsidérée et l'improvisation dangereuse, réduit par contre l'ensemble des militants à une manière de résignation devant la vérité que la nouvelle métaphysique s'assure de pouvoir circonscrire toujours plus étroitement. Or, qu'est-ce qu'une vérité, sinon une fatalité, sinon cela même contre quoi s'insurge le matérialisme historique ? Nous revoici au seuil de la spéculation, de la vaticination, réduits à interpréter le monde dans le marc de café, à fixer la boule de cristal.

Le secret des voyantes, de leur succès, est un secret limpide. Il tient tout entier dans le phénomène de la répugnance humaine pour l'action, vigoureusement fortifié par notre ignorance du futur et la diversité des chemins qui s'offrent à chacun de nos pas. A défaut d'événements assez puissants pour nous projeter malgré nous en avant, la pythonisse, qui n'a cure ni connaissance de notre problème, se contente de fixer au hasard le chemin à suivre, chemin camouflé sous la forme d'un événement qui, bien que purement conjectural, se présente à l'esprit *comme s'il était déjà arrivé*. Encouragés par cette certitude, inconsciemment peut-être guidés par elle, quoi d'étonnant si de temps à autre, et même fort souvent, les prédictions de la voyante se vérifient dans les faits. C'est elle qui nous a poussés, malgré nous, sur le chemin qu'elle avait arbitrairement choisi en notre lieu et place.

Ainsi, le marxiste (et Marx lui-même comme nous l'avons entrevu) attendra-t-il de préférence du monde extérieur le moment favorable pour agir; que la révolution éclate plutôt qu'il ne la fasse éclater. Et c'est pourquoi le marxisme, dès que l'appui d'une puissante convulsion extérieure lui est retiré,

recule insensiblement et par la force de l'habitude, de l'agression à la contemplation, du culte de la liberté au fatalisme, et pour en finir une bonne fois, du matérialisme le plus intransigeant à l'idéalisme pur et simple. C'est le moment d'évoquer l'U.R.S.S. stalinienne avec son contraste total entre les faits et leur représentation, contraste si parfait, si brutal, que ceux qui n'avaient pas été tout à fait circonvenus par le mysticisme de la propagande, auraient pu, de bonne foi, se croire moins les héritiers de Marx que les disciples de Berkeley. Qu'il nous suffise de rappeler la Constitution de 1936, « la plus démocratique du monde », surgie à l'instant le plus noir de l'histoire soviétique, à l'instant précis où la réalité quotidienne en rejetait tout espoir d'application. Qu'il nous suffise de rappeler les grands procès ayant sur ceux de sorcellerie l'incontestable supériorité de mettre en scène des bourreaux parfaitement convaincus de l'innocence de leurs victimes et ne condamnant celles-ci que pour des délits virtuels, des crimes qui auraient pu avoir lieu, et pour lesquels l'accusateur, le défenseur et, finalement, l'accusé lui-même réclamaient à qui mieux mieux le châtiment suprême.

Mais le marxisme n'en est pas à ces seuls méfaits. Il en est d'autres qui, moins tangibles, n'ont pu bénéficier de la lumière de la dénonciation et du remède assez mince des réhabilitations massives.

La vérité a changé de masque, mais sous celui-ci c'est toujours le visage inquiétant du destin qui subsiste.

Marx n'a-t-il pas proclamé que la révolution prolétarienne était inévitable ? Pourquoi dès lors tenter l'aventure, diront les sociaux-démocrates. Attendons que les conditions soient mûres. Entretemps, votons toujours les crédits de guerre et jetons-nous joyeusement dans la mêlée*.

* En trahissant ainsi les résolutions du Congrès de Bâle, les sociaux-démocrates allemands auraient pu néanmoins se prévaloir de l'appui d'Engels, qui écrivait en 1891, en prévision de cette même guerre :

« Mais si une victoire éventuelle des Russes sur l'Allemagne signifiait l'écrasement du socialisme allemand, quels seraient les devoirs des socialistes allemands devant une telle perspective ? Devront-ils subir passivement ces événements qui menacent de les anéantir ? Devront-ils évacuer sans résister les postes de combat dont ils ont assumé la responsabilité devant le prolétariat du monde entier ?

» D'aucune façon. Dans l'intérêt de la révolution européenne, ils seraient obligés de maintenir toutes leurs positions, de ne pas capituler, ni devant l'ennemi extérieur ni devant l'ennemi intérieur. Ils ne le pourront qu'en combattant jusqu'au bout la Russie et tous ses alliés quels qu'ils soient. Si la République française se mettait au service de Sa Majesté le Tsar, Autocrate de toutes les Russies, les socialistes allemands la combattraient à regret, mais ils la combattraient. »

Puis vint la révolution, et Lénine; Lénine qui écrivait en 1923 :

L'issue finale de la lutte dépendra en fin de compte du simple fait que la Russie, l'Inde, la Chine, etc., constituent l'immense majorité de la population de la terre. Or, cette majorité est précisément entraînée ces dernières années, avec une rapidité extraordinaire, à la lutte pour sa libération et il ne peut y avoir l'ombre d'un doute sur la nature de l'issue définitive de cette lutte mondiale. C'est pourquoi la victoire définitive du socialisme est assurée et acquise d'avance.

Pourquoi, diront maintenant les communistes (d'autant plus frappés que la prédiction quant à la Chine s'est confirmée), pourquoi risquer l'aventure puisque, de toutes façons, nous aurons la victoire ? Pourquoi me lever, dit l'autre au matin, puisque je dois quand même me recoucher le soir ? A quoi aboutit la métaphysique, serait-elle même une métaphysique de l'action.

Mais le danger de ne pas agir est peut-être plus grand que celui des « folies désespérées ». Il arrive à l'homme affamé de remplacer la nourriture qui lui manque par des rêves de repas plantureux. Que peut le révolutionnaire privé de révolution, sinon se jeter à corps perdu dans la littérature. Pendant qu'il analyse le monde dans le marc de café de la doctrine, le monde ne s'arrête pas de tourner. Pendant que le marxiste (Staline) écrit sentencieusement que le fascisme est sans danger et que le premier ennemi des communistes allemands demeure la social-démocratie, contre laquelle il faut mener une lutte impitoyable, quitte à aider même un peu les fascistes contre cet ennemi commun, l'anti-marxiste par excellence, Hitler, sans foi ni loi sinon les siennes, gruge l'huître et accède presque sans mal au pouvoir, confirmant jusqu'à la nausée le pathétique avertissement lancé dans le désert par Trotsky :

Ouvriers, communistes, si le fascisme devait arriver au pouvoir, il écraserait nos crânes et nos colonnes vertébrales comme un gigantesque tank. Votre salut ne réside que dans une lutte sans merci. Et seule une unité combattante avec les sociaux-démocrates peut mener à la victoire. Dépêchez-vous, il vous reste très peu de temps*.

Hitler une fois installé, et tous les communistes exécutés ou jetés dans les camps de concentration, le parti communiste allemand peut enfin lancer le mot d'ordre de l'insurrection, comme s'il n'attendait vraiment pour agir que le moment où l'action est devenue impossible.

On connaît la suite. Hitler, qui n'a de la réalité économique qu'une connaissance si vague qu'il doit prendre à la hâte quelques leçons particulières, l'emporte à tous les coups sur

* 1931.

le marxiste qui connaît sur le bout des doigts les arcanes de l'histoire. Il gagne toutes les parties et tient en haleine, pendant une décade, le monde tout entier, cependant que le marxiste se signale en fournissant à Hitler le pétrole qui doit lui permettre une conquête plus rapide de l'Occident, cependant qu'il consacre l'effondrement de l'éthique révolutionnaire en livrant à la Gestapo, aux termes du pacte germano-soviétique, les réfugiés communistes allemands, détenus en U.R.S.S. pour opposition ouverte ou virtuelle *.

Mais la critique est aisée lorsque l'histoire est accomplie. Personne n'avait prévu que l'audace de Hitler serait telle, ni ses victoires aussi foudroyantes. C'est donc moins l'erreur d'appréciation du marxiste qui doit nous retenir que la réussite stupéfiante de Hitler.

Quel pouvait bien être son secret, le secret de cette force plus puissante que la connaissance scientifique des mécanismes profonds de l'histoire ?

5. — LA SCIENCE DES POISONS

Notre civilisation, on le sait, doit au diable plus d'un service. Dieu, par contre, lui a coûté plus de tourments que de réels bienfaits. C'est pourquoi nous ne craindrons pas d'invoquer ici, plutôt que ces sortes de saints intouchables que sont devenus Marx ou Lénine, une tout autre catégorie de grands hommes, dont on ne peut dire vraiment qu'ils furent très grands bien qu'ils prissent beaucoup de place et qu'ils parlassent très haut; quelques brebis galeuses que nous avons reléguées non sans justesse au musée des horreurs. Mais peut-être nous en sommes-nous débarrassés un peu vite. L'homme n'est jamais tout mauvais et l'on sait que la médecine va chercher aujourd'hui ses remèdes jusque dans le venin du serpent. Que d'enseignements ne devons-nous pas à l'Avare, à Iago, à Tartufe,

* Remarquons cependant que les principes théoriques de l'entente germano-soviétique et de la tactique particulière des communistes pendant la « drôle de guerre », remontent assez loin :

« Les Etats prolétariens, conformément à la stratégie de l'ensemble du prolétariat, doivent-ils ou non former des blocs militaires avec les Etats bourgeois ? J'affirme que nous sommes assez développés pour pouvoir conclure une alliance militaire avec un Etat bourgeois pour vaincre une autre bourgeoisie. Devant cette forme de défense nationale, c'est-à-dire l'alliance militaire avec des Etats bourgeois, le devoir des communistes de ces Etats est d'aider la victoire de ce bloc. » (Boukharine, 1922).

bien plus que ne nous en ont donnés le Christ (qui parle à tort et à travers) ou Emile (trop bien éduqué pour n'être pas sot).

Le soleil sourit indifféremment au blé et à l'ivraie, à l'agneau comme au loup. L'esprit, disait l'autre, souffle où il peut. C'est parfois dans de bien drôles de têtes, puisqu'il nous faut maintenant tirer de l'ombre les figures de William Randolph Hearst, qui inventa la presse moderne, de Goebbels et de Hitler, qui en usèrent parmi bien d'autres moyens pour mettre le monde à feu et à sang.

De Hearst, tout sera dit, si l'on rappelle qu'il illustre le premier cas d'une intervention décisive de la presse dans l'histoire, inclinant le cours de celle-ci à des fins préméditées. Une astucieuse campagne fait de lui le promoteur de la guerre ibéro-américaine pour le contrôle de Cuba. Les événements les plus minces sont grossis outre mesure, toutes les provocations imaginables sont mises en œuvre pour amener l'adhésion de l'opinion publique et par elle entraîner le gouvernement dans la guerre, qui éclate finalement, répondant à la devise de Hearst : « N'attendez pas que les choses changent. Changez-les ! »

Ce que l'on a peut-être négligé, c'est l'extraordinaire succès ultérieur de la formule appliquée par Hearst au journalisme. Transformation de la presse d'information en instrument d'agitation émotionnelle, prépondérance du sensationnel sur le rationnel, appel aux instincts primaires, bouleversement enfin des traditions de la typographie par le recours aux manchettes géantes et aux illustrations brutales, — l'efficacité de la méthode ne fait plus de doute aujourd'hui, et il n'est pas jusqu'à *L'Humanité* elle-même qui ne lui doive sa mise en page, formule qui est par excellence celle des journaux à gros tirages.

Pour Hitler, pour Goebbels, ce qui frappe, c'est l'extrême indigence de leur doctrine au regard d'une intelligence peu commune des sentiments de l'homme de la rue. C'est Hitler qui remarque :

Dans sa grande majorité, le peuple se trouve dans une disposition et un état d'esprit à ce point féminins que ses opinions et ses actes sont déterminés beaucoup plus par l'impression produite sur ses sens que par la pure réflexion.

Ou bien :

Toute propagande doit établir son niveau intellectuel d'après la capacité de compréhension du plus borné parmi ceux auxquels elle s'adresse. Son niveau intellectuel sera donc d'autant plus bas que la masse d'hommes à convaincre sera plus grande.

C'est Hitler qui observe que, de toutes les heures de la journée, celles du soir sont les plus favorables à l'emprise

d'une volonté extérieure. C'est lui encore qui imagine de faire installer devant lui, lorsqu'il parle à Nuremberg, un clavier lui permettant de varier l'éclairage afin de renforcer la fascination de ses auditeurs.

Quant à Goebbels, parfaitement détaché de toute doctrine, mais étonnamment attentif aux menus détails de la vie quotidienne, ses inventions sont d'une incroyable richesse, d'une astuce, d'une subtilité sans exemple. Il va jusqu'à prévoir que son auditeur à la radio pourrait ne pas se trouver dans la chambre, que la ménagère par exemple soit affairée à la cuisine pendant qu'il parle dans le salon vide. Il imagine alors de faire précéder ses émissions d'un avertissement stéréotypé afin de donner à tout le monde le temps de venir à l'écoute. En plus de mille raffinements semblables, il est particulièrement conscient de la valeur très relative de la vérité, et salue dans le mensonge organisé le plus puissant moyen d'action moral que l'homme ait à sa disposition. « Le mensonge cesse d'être mensonge dans l'instant où il réussit », observe Paul Nougé. Goebbels crée artificiellement le climat nécessaire à l'ascension et à l'expansion du nazisme. Sa plus belle réussite fut peut-être d'avoir par un faux communiqué, adroitement transmis sur la longueur d'ondes de la B.B.C., suscité une discorde momentanée, mais assez sérieuse, au sein du commandement anglo-américain, au moment de la bataille des Ardennes.

Au temps plus ancien de la lutte pour le pouvoir, Goebbels n'hésitait pas, dans les pages d'un même journal, à promettre aux propriétaires la hausse des loyers en même temps qu'il en garantissait aux locataires la diminution. Peu lui importait que la contradiction fût flagrante, tant l'effroyable réaliste qu'il était savait que chacun ne lit que ce qui l'intéresse personnellement et qu'il ne demande qu'à croire tout ce qui lui donne l'espérance d'un profit immédiat. Le crédit spontané de la chose imprimée l'emporte sur la réflexion.

Aux antipodes de cette minutie diabolique, l'on pourrait peut-être rappeler la mésaventure survenue aux insurgés communistes de Reval, dont l'échec tint, en partie, de ce fait que la veille de l'insurrection tombait un dimanche, et que l'on avait tout simplement omis de prévoir que les intéressés pussent être à la promenade. Et de vrai le plus grand nombre n'étaient pas à leur domicile*.

Il va sans dire que les communistes n'ignorent rien des ressources de la propagande et que leur méthode sur bien des points dépasse celle de leurs adversaires; d'autant plus que

* Cf. A. Neuberg, *L'Insurrection armée*.

Goebbels a lui-même emprunté aux bolchéviks tout ce qui pouvait lui servir; sans oublier l'Eglise qui fut le grand maître des uns et des autres. Mais il existe cependant une différence radicale entre la rigidité de la propagande communiste et l'extraordinaire souplesse de Goebbels.

Alors que le communiste ne recule pas plus que le fasciste devant la déformation des faits, le trucage des nouvelles et le maquillage du passé, il n'en est pas moins lourdement handicapé par la nécessité de devoir propager une doctrine complexe et touffue à l'excès. Il tâche donc de convaincre à partir d'une analyse abstraite des conditions sociales, s'adressant ainsi avant tout à la raison, à la méditation. Il requiert du public une participation de la pensée qui suppose chez celui-ci une aptitude insigne à la concentration et à la réflexion. Or, ce faisant, il s'adresse aux masses les plus déshéritées, les moins préparées pour le suivre. Pour réussir, cette propagande ne peut donc que prendre un tour dépouillé, bien plus proche de la mystique que de la science, où l'invitation au raisonnement se transforme assez vite en article de foi. Et comme l'ensemble de la propagande est fondée sur l'importance numérique du prolétariat sans discrimination aucune, il s'ensuit inévitablement que toute amélioration des conditions sociales se traduit par un affaiblissement de la position communiste, celle-ci ne pouvant s'adapter à leur mobilité, entravée qu'elle est par le souci de maintenir contre vents et marées l'enseignement d'une doctrine qu'elle ne peut renoncer. Face à la propagande infiniment plus émotive de l'adversaire, qui mise sur la facilité et le moindre effort, l'appel à la raison, la tension d'esprit qu'il exige détournent et découragent inéluctablement les masses.

Tout à l'opposé, le fasciste, libre de tout appareil doctrinal, de toute argumentation rationnelle dont la portée lui paraît d'emblée trop médiocre pour le dessein pratique auquel il vise, attaque de plein fouet les parties les plus vulnérables des foules, joue de leur ignorance, cultive et flatte ses instincts les plus vils. Par le seul fait qu'il se fonde sur l'instant immédiat, donc sur une réalité plus directe que la représentation historique, il doit mathématiquement réussir là où le communiste ne peut que parler le terne langage de l'instituteur, — quand ce n'est pas, à la faveur des mille et un schismes, celui du théologien, — et lâcher, au fur et à mesure qu'il parle, chaque jour un peu plus de terrain.

Nul n'a peut-être mieux percé à jour le secret de la réussite fasciste que Tchakhotine :

Pour ceux qui ont pu suivre l'évolution du mouvement nazi, les méthodes de leur propagande et leurs effets, et qui sont également renseignés sur la doctrine de Pavlov, il ne peut subsister de doute : on est en présence de faits, se basant précisément sur les lois, gouvernant

les activités nerveuses supérieures de l'homme, les *réflexes conditionnés*. Naturellement, il n'y a pas lieu de croire que Hitler ou son manager Goebbels, aient étudié cette doctrine, qu'ils l'aient appliquée en connaissance de cause pour parvenir à leurs buts. Loin de nous cette idée. Ce qui est vrai, c'est que Hitler, ingénu, non alourdi d'une foule de doctrines sociologiques et économiques, qui oppriment, qui compliquent, qui désorientent la pensée de la plupart des hommes d'Etat, avait *par intuition*, inconsciemment, appliqué au maniement de foules, à la *bataille politique*, les lois dégagées par Pavlov. Et comme ses adversaires en Allemagne, tout en se moquant de ses « théories », tournaient en dérision aussi sa tactique, eux-mêmes restant fidèles aux vieilles doctrines périmées de la lutte politique, il s'ensuivit, qu'il a eu, qu'il devait inéluctablement avoir le dessus, étant le seul à employer dans la lutte des méthodes efficaces, puisque rationnelles. Le déconcertant, l'incompréhensible, est, après tant de démonstrations pratiques de la justesse de notre conception, démonstrations faites au cours des années par Hitler d'une part, et après que la doctrine de Pavlov ait triomphé dans la science, d'autre part, qu'on n'ait pas songé à établir entre ces deux faits une corrélation, qu'on n'y ait pas encore vu clair et que Hitler pouvait ainsi continuer à se gausser du monde entier*.

Mais que la force de Hitler fût de s'être fondé sur une réalité plus fertile que la réalité économique, au point de transcender celle-ci et de la reléguer au second plan, voilà qui donne à réfléchir et qui ravive notre doute quant à la valeur de la propagande communiste, sinon de certains traits généralement admis de la doctrine: voilà qui nous jette à nouveau en pleine contradiction.

L'impuissance du communisme à prendre corps dans la réalité occidentale est d'autant plus troublante que le rôle de Hitler, pas plus que celui de Staline, ne peuvent s'intégrer sans peine dans le schéma classique du déterminisme économique. Bien au contraire. Car c'est au moment où l'on se fait fort de posséder enfin la science exacte des mouvements sociaux, que le rôle de l'individu dans l'histoire revêt une prédominance comme on n'en avait guère connue jusqu'alors. D'où l'extraordinaire importance qui s'attache de nos jours à la personnalité politique. Ceci, en fait, n'est pas en contradiction avec le marxisme, mais résulte de la concentration accrue de l'économie, laquelle ne peut se traduire politiquement que par une concentration simultanée du pouvoir central. D'où encore, l'importance cruciale de la succession d'un dirigeant, l'âpreté des intrigues de coulisses, de même qu'à l'autre bout du monde, l'extraordinaire sensibilité de Wall street au moindre embarras gastrique du président des Etats-Unis. La philosophie marxiste ne peut ici que s'incliner et, comme elle n'est jamais en mal d'explications, invoquer — si c'en est une — le hasard.

Une telle concentration du pouvoir et sa dépendance très étroite de quelques individus font que jamais encore le terro-

* Serge Tchakhotine, *Le Viol des Foules par la Propagande politique*.

risme individuel ne paraît avoir été plus près de constituer le levier politique par excellence. Les rois, dont l'importance n'est plus que décorative, peuvent encore se permettre de se déplacer seuls, à la grande joie des midinettes. Mais les très grands de la terre ne peuvent plus faire un pas sans être entourés d'un essaim de gardes du corps et de détectives armés jusqu'aux dents. Si la primauté de l'économie demeure vraie en dernière analyse, sa délégation humaine n'en est pas moins devenue si précieuse et si vulnérable qu'il faut bien, sur le plan de l'action immédiate, inverser les rôles et tenir la première pour accessoire. Car s'il est peu probable, comme il paraît admis universellement, que l'armée allemande se fût aventurée dans une guerre contre l'U.R.S.S. au cas où Hitler eût disparu à temps de la scène du monde, si donc la personnalité de Hitler a pesé d'un tel poids dans la balance que la décision d'un seul homme, prise à l'encontre des avis de son état-major, a eu sur le destin de ce siècle le retentissement incalculable que l'on sait, que devient alors dans tout cela la doctrine du déterminisme économique, même paré des fleurs de la dialectique, sinon un bagage plus encombrant qu'utile, une arme bien plus dangereuse pour celui qui la porte que pour celui contre qui elle est destinée. Au surplus, quand on apprend que Hitler prenait conseil d'un astrologue, le problème des personnes ne prend encore que plus de relief. Il eût suffi peut-être de corrompre l'astrologue; la face du monde y eût gagné une éruption de moins.

Là où les bases économiques du socialisme existent, c'est-à-dire dans tous les pays capitalistes évolués, le problème de la révolution échappe à la conjoncture économique et relève exclusivement de l'agitation et de la propagande, de la fusion des milieux et de l'organisation des masses. Il n'en est que plus regrettable de devoir constater que l'expérience hitlérienne n'ait pu servir jusqu'ici que de modèle indigne à quelques entreprises fascistes, larvaires ou avortées.

Car le temps du prosélytisme doctrinal paraît bien révolu, par l'incapacité où il se trouve de concurrencer efficacement les grands moyens d'information et de délassement, cette énorme et infatigable machine dont le capital tient solidement les rênes. Or si le climat révolutionnaire devient de plus en plus problématique, tant par l'affaiblissement et la mobilité sociale du prolétariat que par l'incurie des partis révolutionnaires dans les circonstances les plus favorables (fin de la deuxième guerre mondiale, guerre d'Algérie, etc.), il ressort une fois de plus de cet état de choses que la propagande communiste traditionnelle est devenue inopérante dans le monde capitaliste actuel. Le mieux à faire serait sans doute de la reléguer au musée d'antiquités à côté du rouet et de la hache de bronze.

Reste la doctrine. La réussite de Hitler et l'apothéose de Staline ont démontré à suffisance que les idées précises n'ont de valeur que pour un très petit nombre d'hommes, pour ces quelques intellectuels dont Hitler disait avec mépris « qu'ils étaient les ennemis mortels de toute persuasion efficace des foules » ; mépris que ne partagent pas moins les communistes envers tous ceux qui voudraient prendre vis-à-vis de l'autorité omnisciente de leur parti, même en des matières qui ne le concernent en aucune façon, la moindre distance, voire de l'observer avec détachement comme un objet d'étude ; quittes dans le même moment à dénoncer mille fois le dogmatisme sans perdre une occasion de s'y enliser davantage.

Mais si les idées précises n'ont de valeur que pour un petit nombre dont l'influence sur l'opinion est quasi nulle, l'action de masse peut s'en passer sans grands dommages. La doctrine et la propagande sont, dans le fond, choses toutes dissemblables. On les peut désunir sans le moindre danger. Bien mieux, l'une et l'autre ne pourront vraisemblablement qu'y gagner.

Je me souviens d'avoir vu au cinéma, il y a quelques années, la Plaza del Mayo, à Buenos-Aires, noire de monde, emplie à craquer d'une foule énorme et hurlante, qui applaudissait jusqu'au délire l'apparition d'un dictateur au balcon. Or, la semaine suivante, les actualités montraient une nouvelle fois la Plaza del Mayo, débordant d'une foule tout aussi dense et vociférant d'enthousiasme. Mais cette fois, c'était un autre dictateur qui paraissait au balcon, qui venait de supplanter celui de la semaine précédente.

Je n'ose pas trop conclure ; tout de même, il m'est très difficile de ne pas me persuader que ce n'était point, dans les deux cas, *la même foule*.

6. — LA REVANCHE DE BERKELEY

Un comportement si singulier mérite un surcroît d'examen. D'autant plus qu'il est loin de constituer un exemple isolé. Tel qui conspue le communisme au moment de l'insurrection hongroise l'admire à l'heure des satellites artificiels ; et les cas ne se comptent pas des communistes qui deviennent fascistes, des chrétiens qui se muent en tortionnaires, des tortionnaires qui entrent en religion ; sans parler des Juifs antisémites, du va-nu-pieds qui défend le capital et du bourgeois qui prend le parti du clochard. Qui sait si nous ne serions pas nous-mêmes

les victimes d'une illusion, si notre vision du monde n'est pas étrangement dédoublée comme celle de l'ivrogne ?

Je crois en effet, qu'il est presque impossible de voir un peu clair dans les affaires actuelles du monde dès que l'on admet, avec chacun, que le monde est réellement séparé en deux blocs distincts, imperméables l'un à l'autre. Cette division, nette comme une cassure, bien qu'elle ait pour elle l'ascendant d'une multitude d'apparences, ne repose au vrai que sur une accoutumance mentale, superficielle mais que la puissance des deux propagandes adverses rend pratiquement inéluctable. Le malheur est qu'on lui accorde bien plus de réalité qu'il n'en faut.

Mais de même que l'oiseau qui traverse le ciel, ne discerne aucune différence entre deux pays dont il passe allègrement la frontière, ainsi il n'en est pas de bien tranchée entre ces deux blocs dont on nous rebat les oreilles. Ce à quoi nous avons affaire, de toute évidence, c'est à la Terre et à l'économie que les hommes, pierre sur pierre, siècle après siècle, ont édifié sur elle. Or, un trait caractéristique de l'économie de notre temps, est que cette économie est entrée *partout* sur le terrain de la socialisation, sur la voie du communisme. La seule différence qui existe entre les deux « blocs » tient uniquement à ceci : c'est que d'un côté, cette économie se développe plus ou moins librement, sans autres entraves que celles d'un passé tenace, et rapidement (si le mot à un sens à l'échelle de l'observateur individuel) vers le communisme, tandis que de l'autre, *la même économie* ne s'en rapproche qu'avec mauvaise grâce parce qu'elle se trouve à chaque élan freinée par une direction politique assujettie au régime de la propriété privée des moyens de production. C'est le sens premier de la découverte de Marx : c'est que la production est devenue partout sociale cependant que les rapports des hommes entre eux demeurent soumis à la réglementation de la propriété particulière. Si bien que, pour subsister comme il le fait au-delà du temps théoriquement délimité par l'analyse marxiste, le capitalisme est poussé malgré lui sur la voie de la nationalisation des grandes entreprises, accomplissant ainsi avant terme, sur bien des points, le programme que Marx et Engels avaient fixé pour le lendemain de la révolution prolétarienne. Il s'ensuit que l'observation la plus élémentaire nous révèle que la ressemblance entre les Etats-Unis et l'U.R.S.S. est de beaucoup plus étroite, encore qu'ils s'opposent farouchement, que celle que l'on pourrait vouloir établir entre la Belgique et le Congo belge, par exemple, bien qu'ils fassent partie du même camp.

Dans ces conditions, puisque partout subsiste un antagonisme virulent entre les exigences de la pensée et les carences de l'ordre social, il n'y a donc rien de bien extraordinaire de voir

un homme qui défend sincèrement le « communisme », mettons, moisir en prison ou finir sur l'échafaud, aussi bien aux Etats-Unis qu'en Union Soviétique; un savant ou un écrivain, ici comme là-bas, mis à l'index ou réduit au silence. « Le droit — observe Marx — ne peut jamais être à un niveau plus élevé que l'état économique et que le degré de civilisation sociale qui y correspond. »

Mais voilà qui n'est pas encore pour dissiper le malaise que le problème de l'U.R.S.S. éveille dès qu'on le considère. Sauf, évidemment, si l'on se fie aveuglément à l'image officielle que l'U.R.S.S. nous propose d'elle-même, quitte à adopter devant les contradictions trop criantes de la vie quotidienne l'attitude tranquille de Berkeley et à préférer au pain noir tangible un pain blanc imaginaire. Mais, notait encore Marx : « de même que, dans la vie privée, on distingue ce qu'un homme pense et dit de lui-même et ce qu'il est et fait réellement, il faut, à plus forte raison, dans les luttes historiques, distinguer les phrases et les chimères d'un parti et son organisme réel, ses intérêts réels, sa conception idéale et sa nature réelle. »

Or, franchi l'obstacle de cette projection idéalisée, d'où vient que la dissemblance entre le capitalisme et le monde communiste soit si mince, leur parenté si étroite, leur libéralité si parcimonieuse ? Car de même que l'un ne cesse de proclamer sienne une civilisation qu'il n'a pas atteinte, l'autre ne manque pas de lui opposer ses avantages, dont l'expérience quotidienne nous révèle qu'ils ne valent pas mieux. Cette distance du fait à l'opinion n'est pourtant guère mystérieuse si, délaissant les accidents du monde extérieur, nous nous tournons tout simplement vers nous-mêmes. Qui ne s' imagine autrement qu'il n'est, que ses actes ne le lui démontrent, plus savant, plus perspicace, plus habile, sans que cette irréductible dualité ne l'affecte incurablement ? On passe sur bien des détails, on survit à bien des alarmes. Au point qu'il suffit, semble-t-il, de quelques mots pour troubler l'opinion claire, et que le faible se dise fort pour qu'il se persuade de l'être, l'homme sain, malade, pour qu'aussitôt les douleurs surgissent; bref que la paille ne cesse d'engendrer la poutre.

Ainsi l'interprétation de l'expérience soviétique se révèle passablement ardue dès qu'il faut, au travers du langage, tenter de retrouver les théories sur lesquelles son existence se veut fondée. Mais tout s'obscurcit et tout s'éclaire peut-être à la faveur d'un seul mot. Chacun peut observer qu'il suffit de percevoir l'U.R.S.S. à travers le mot « socialisme » pour qu'elle devienne immédiatement incompréhensible. Voici paraître l'inégalité, l'injustice, la répression, bref tout un ensemble de faits incompatibles avec la signification humaine du mot

« socialisme ». Mais que l'on s'en débarrasse et tout redevient net, évident et presque lumineux.

Car, *s'il n'y avait pas de socialisme en U.R.S.S.*, dès lors la différence ne subsiste plus que sur un point : l'abolition de la propriété privée des moyens de production. Soit. Mais cela ne suffisait-il pas pour amener automatiquement le socialisme ? N'en était-ce pas le moteur premier ? Justement non.

Rappelons-nous le secret des voyantes : c'était de nous présenter comme accompli un fait conjectural ; là-dessus c'était à nous de faire le reste et d'écrire ce qui était écrit.

Il semble, depuis quarante ans, que l'on n'ait fait que mêler systématiquement le présent et l'avenir, tant la propagande s'est ingénieusement démenée à confondre ce qui est avec ce qui devrait être. C'est ainsi que l'on n'a pas cessé de répéter que les forces productives de l'U.R.S.S. étaient insuffisantes pour permettre le passage au socialisme en même temps que l'on nous assurait que ce passage s'effectuait, s'était effectué. Les contre-indications de la réalité, dont le tableau affreux à souhait faisait les délices de la propagande adverse, ne sont pas pour peu dans l'échec généralisé que le communisme a rencontré en Occident si l'on souligne le fait, toujours inchangé, que le niveau de vie des classes laborieuses au sein de la société capitaliste est dans l'ensemble supérieur à celui de ces mêmes classes dans la société *qui se dit et qui se croit* socialiste.

Ce à quoi nous avons affaire avec l'U.R.S.S., c'est à un type de société historiquement original où les racines du système capitaliste ont été effectivement extirpées, mais où la faiblesse des forces productives a barré jusqu'ici le passage à ce fameux socialisme dont la caractéristique fondamentale est d'adapter l'économie au bien-être de tous, entreprise qui n'est matériellement réalisable qu'à partir du moment où l'industrie des biens de consommation atteint un niveau de production très élevé. Faute de quoi, le socialisme n'est qu'une manière de camoufler le nivellement de la misère.

Et pourtant l'expérience soviétique ne constitue nullement une erreur du marxisme. C'est tout le contraire. Car elle n'est au vrai que l'affirmation concrète d'une perspective historique que Marx n'avait pas prévue, ou sinon prévue sans la croire possible, lorsqu'il écrivait :

Le développement des forces productives est pratiquement la condition première absolument nécessaire du communisme pour cette raison encore que sans lui l'on socialiserait l'indigence et que l'indigence ferait recommencer la lutte pour le nécessaire et par conséquent ressusciter tout le vieux fatras.

C'est donc parce que la révolution russe constituait par rapport au marxisme classique une hérésie totale et une absurdité sans nom que pendant quarante ans, loin de construire

le socialisme, le peuple soviétique n'en a tout simplement construit que les bases; ces mêmes bases qui existaient déjà depuis plusieurs décades dans les grands pays capitalistes où, — nouvelle hérésie de l'histoire, — la révolution prolétarienne, qui aurait logiquement dû y éclater en premier lieu, n'a pas encore vu le jour. Le fait insigne, c'est que cette construction engagée dans les pires conditions matérielles que l'on pût appréhender, dont l'une des plus curieuses était l'insuffisance même du prolétariat dans un pays en majeure partie peuplé de paysans incultes, ait pu accomplir en un temps si limité ce que les pays capitalistes évolués avaient mis cent ans à bâtir. Derrière le sourire angélique de la propagande, l'U.R.S.S. ne pouvait donc autrement que reproduire le développement que nous avons nous-mêmes, par le fer et par le sang, atteint par-dessus les tombes de cinq générations. C'est comme si tout notre passé, dans ses formes les plus atroces, les plus inhumaines, redéfilait devant nos yeux à une vitesse vertigineuse.

A défaut d'une révolution dans les pays capitalistes évolués, qui eût nécessairement laissé l'U.R.S.S. à la remorque, celle-ci a dû accomplir seule une course à un socialisme dont les premières lueurs apparaissent seulement à l'horizon. C'est pourquoi l'inégalité sociale la plus extrême, la faim, la misère, le travail forcé dans le style brutal de la colonisation bourgeoise, bref tout « le vieux fatras » étaient parfaitement conciliables avec l'analyse marxiste, avec les exigences d'une direction politique assumant, sous la bannière trompeuse d'un socialisme impossible, la construction accélérée des bases économiques qui doivent lui permettre de voir la lumière.

Il est possible de concilier maintenant, l'une complétant l'autre, les thèses diamétralement opposées de Staline et de Trotsky. Car, dans le fond, tous les deux disent la même chose. Tous deux reconnaissent que le socialisme est impossible dans un pays aussi arriéré que l'U.R.S.S. avant que soient jetées les bases économiques nécessaires à cette transformation. Où leur opinion diffère, c'est quant aux perspectives d'un secours extérieur, de cette révolution mondiale à laquelle Staline ne croit guère mais à laquelle Trotsky s'accroche désespérément comme au seul espoir de poursuivre contre le verdict de l'économie arriérée de l'U.R.S.S., les conquêtes démocratiques d'octobre. Seule la révolution dans les pays d'Occident, ne fût-ce qu'en Allemagne, aurait pu permettre à l'U.R.S.S. de s'édifier dans un climat de quiétude relative. Si la raison du plus fort n'est certes pas la meilleure, il n'empêche que l'histoire dont il a été avec tous ses travers et toutes ses qualités l'un des pivots essentiels, a tranché en faveur de Staline. « S'il n'y avait pas ce salaud, — disait de lui un de ses proches adversaires, —

tout serait maintenant tombé en morceaux. C'est lui qui maintient l'unité de l'ensemble. »

L'on peut se faire ainsi une représentation sommaire de la tâche gigantesque à laquelle son nom demeurera associé. Staline sait aussi bien que Trotsky que le socialisme est impossible dans les conditions arriérées de l'U.R.S.S. et que la seule voie qui se présente est celle de l'exploitation à outrance d'une population inculte, médiocrement qualifiée, à peine outillée. Tout manque, tout est à faire, même le plus simple, le plus élémentaire. Que l'on s'imagine tantôt au cœur de l'Afrique, tantôt dans le Grand Nord; les Hottentots ou les Esquimaux aux prises soudainement avec des hauts-fourneaux et des barrages. Qui donc, par exemple, accepterait de travailler au Cercle Polaire, qui regorge de minerais précieux, où l'on n'a qu'à se baisser pour ramasser de l'or à profusion, mais où la température descend jusqu'à 65 degrés sous zéro pendant les huit mois d'hiver, et sans l'équipement qu'il faudrait pour rendre supportables de telles conditions de travail ? Il apparaît tout de suite que le mythe du socialisme ne suffira guère que pour recruter quelques centaines d'hommes quand il s'agirait d'en mobiliser des millions. Au point que la folle machinerie des procès, des déportations administratives entre en jeu. Et comme l'idéal socialiste est incompatible avec cette entreprise de négrier, cet esclavage qui ne cesse d'en violer les principes les plus élémentaires, et puisqu'il ne peut être davantage question de renoncer explicitement la doctrine marxiste, tant pis pour cette dernière. On inscrira bien sur les bannières, en lettres d'or : « De chacun selon ses capacités, à chacun selon son travail », mais dessous c'est, en lettres de sang, une tout autre devise qui transperce : « Malheur aux faibles ! », la devise même de la jungle capitaliste. Au vrai, il ne faudra pas moins de quelques dizaines de millions de vies humaines pour réparer par un délire méthodique et froidement raisonné, cette stupéfiante hérésie de l'Histoire : la révolution russe.

L'homme qui se soumet tous les autres puis les mène à son gré, s'identifie en quelque sorte à l'histoire. Tout d'un coup il n'est plus des nôtres et se retrouve de l'autre côté de la barrière. Il nous faut bien alors, faute de pouvoir l'empêcher, le subir comme nous faisons les éléments déchaînés. Il ne reste au moraliste qu'à se frapper la tête contre les murs.

Staline est donc indéfendable, tout autant que le capitalisme dont il n'a fait que reproduire l'ouvrage, à toute allure, dans cette sixième partie du monde qui tenait ici du Moyen âge et là presque de l'âge de la pierre. Mais Marx ne laissait pas, malgré l'épouvante qu'il semait sur son passage, de reconnaître au capitalisme un trait positif. Force nous est bien de constater, maintenant que le délire est sur le point de s'apaiser,

non sans d'étranges soubresauts, que ce monstre hybride qui tient tantôt de Gengis-Khan, tantôt de Loyola, tantôt de Ford, a étrangement réussi.

L'U.R.S.S. non seulement a dépassé dans ses grandes lignes ses rivaux européens, mais elle est en passe de dépasser à plus ou moins brève échéance les Etats-Unis d'Amérique. Si bien que la libéralisation amorcée aujourd'hui, l'accès à un climat plus humain, peut être interprété moins comme le signe d'un changement de direction que comme l'indice d'une société qui ayant atteint un haut degré de développement économique peut enfin lentement lâcher la bride et se permettre de souffler. Et de vrai l'U.R.S.S., sortie victorieuse de l'encerclement capitaliste, se pose désormais, à force égale, en rivale autoritaire du vieux monde.

Mais le seul critère véritable, humain, du socialisme demeure celui du niveau général de la vie quotidienne, de la consommation, du bien-être. Non celui de la production, qui n'en est que le seuil. Les sacrifices du peuple soviétique, son héroïsme que ne cessent de nous vanter les communistes ne peuvent (ces mots mêmes le disent) que confirmer une chose : c'est que le socialisme n'est pas encore atteint. Et de fait, les conditions économiques du passage au socialisme étant presque assurées, l'U.R.S.S. peut envisager le passage, non pas comme on le croit ou on l'assure au stade supérieur du communisme, mais *aux toutes premières formes* de la société socialiste, à cette fameuse *première* phase dont la propagande s'efforce depuis quarante ans de nous persuader qu'elle était acquise. La révolution que l'on croyait accomplie n'est toujours que virtuelle; elle n'est donc que pour demain, à la différence seulement que l'obstacle essentiel, inhérent à la structure du capitalisme, de la propriété privée des moyens de production, est définitivement aboli.

Si bien que l'on peut affirmer aujourd'hui, si l'on reprend l'argumentation du marxisme classique, *que le socialisme n'existe encore nulle part sur la terre* et qu'il ne pourra vraiment faire son apparition en U.R.S.S. que lorsque celle-ci aura dépassé les Etats-Unis sur le plan de la consommation et de la jouissance.

Il s'ensuit — dans l'immédiat et sur le plan théorique, — que le socialisme n'en est toujours qu'au stade de *l'espérance* et que le problème révolutionnaire se repose aujourd'hui en quelque sorte au même point où il se posait avant 1917, puisque, à l'heure présente, les Etats-Unis sont toujours *économiquement* plus rapprochés du socialisme que l'U.R.S.S., même si celle-ci possède sur son adversaire l'incommensurable supériorité d'avoir depuis longtemps aboli le régime de la propriété privée.

Il n'empêche que depuis 1917, cette belle époque qui est

au révolutionnaire ce que 1900 est au bourgeois menacé par les nationalisations et la montée ouvrière, les temps ont marché à une allure vertigineuse. La révolution scientifique et industrielle que l'homme s'épuise à rattraper, a pris les mors aux dents comme jamais encore dans l'histoire humaine. On parle de voyages interplanétaires comme on faisait au seizième siècle de la traversée de l'Atlantique. Où donc s'arrêtera le progrès ? — se demandent les bonnes gens.

Il pourrait peut-être bien s'arrêter tout court. Cela même nous l'avons aujourd'hui dérobé aux trésors de l'impossible.

7. — LA FICTION IMMÉDIATE

La croyance à l'exactitude scientifique de la théorie marxiste reposait chez ses auteurs sur la notion essentielle du développement infini de l'Histoire, de l'inférieur au supérieur, coupé çà et là par des périodes de régression.

A l'appui de quoi Engels faisait observer :

Il n'est pas nécessaire de discuter ici la question de savoir si cette manière de voir est en accord complet avec l'état actuel de la science de la nature, qui, si elle fait prévoir une fin possible à l'existence de la terre elle-même, prédit par contre une fin assez certaine de son habitabilité, et, par conséquent, confère également à l'histoire de l'humanité non seulement un rameau ascendant, mais aussi un rameau descendant. Nous nous trouvons en tout cas encore assez loin du tournant à partir duquel l'histoire de l'humanité ira en déclinant.

Un demi-siècle exactement, après que ces lignes furent écrites, Trotsky consignait à son tour :

Le marxisme procède du développement de la technique, comme du ressort principal du progrès, et bâtit le programme communiste sur la dynamique des forces de production. A supposer qu'une catastrophe cosmique détruise dans un avenir plus ou moins rapproché notre planète, force nous serait de renoncer à la perspective du communisme comme à bien d'autres choses. Réserve faite sur ce danger, problématique pour le moment, nous n'avons pas la moindre raison scientifique d'assigner par avance des limites, quelles qu'elles soient, à nos possibilités techniques, industrielles et culturelles.

Or, moins de dix ans plus tard, sous nos yeux, explosaient les bombes d'Hiroshima et de Nagasaki. Depuis, la seule objection qu'Engels entrevoyait aux lois de la dialectique, le seul obstacle que Trotsky imaginait au communisme ont cessé d'appartenir à l'immensité incommensurable du futur ou aux profondeurs de l'espace. La menace vient de nous-mêmes, bien réelle cette fois, fermement installée au beau milieu de ce

XX^e siècle dont il n'est pas permis d'exclure absolument qu'il ne soit le dernier de l'histoire humaine. Le destin de l'espèce et celui de l'individu brutalement se croisent et se confondent. Le mysticisme de 958 fixait à l'an mille la fin du monde; que cette issue ait été retardée de mille ans, ce n'est plus quelques simples d'esprit qui l'affirment. Cela sort aujourd'hui des bouches les plus savantes.

Que d'infinies précautions soient prises contre cette menace de tous les instants, voilà qui ne peut faire le moindre doute. Mais *l'existence* seule de ces moyens de destruction sans précédent, la simple *possibilité* matérielle de leur emploi bouleverse l'optique traditionnelle : un accident est toujours si vite arrivé...

Armés jusqu'aux dents, les deux colosses s'affrontent, ne se quittant pas du regard un instant. Au premier geste je tire... et je meurs avec toi, pensent l'un et l'autre.

Si bien que l'avènement du communisme a cessé d'être une loi inéluctable de l'Histoire. Ainsi, il arrive qu'avant de mourir l'arbre se pare de ses plus belles fleurs, il arrive au condamné à mort d'être gracié mais, au sortir de la prison, d'être réduit en bouillie par une automobile.

Sans doute est-il toujours vrai que *l'on* suicide le capitalisme. Mais il n'est plus exclu que le capitalisme ne puisse se suicider lui-même, et avec lui la planète tout entière.

Cependant la science prévoit bien des choses. C'est ainsi que l'on nous annonce déjà la constitution de réserves de semence qui seraient conservées à l'abri des radiations éventuelles. Faute de prévoir aussi des provisions de matrices vivantes, l'on ne voit cependant pas fort bien comment cette semence pourrait, en cas de cataclysme, accomplir sa mission de repeuplement.

Si l'on peut se méfier du pessimisme des savants et se garder de pousser au noir absolu les perspectives d'une guerre atomique, le problème de la destruction du capitalisme, c'est-à-dire celui de la révolution mondiale, nous paraît, malgré toutes ses difficultés, relever d'une prévoyance plus expédiente que la mise en fût de grandes récoltes de sperme, d'une utilité assez problématique.

Après toutes les difficultés que nous avons passées en revue, il ne saurait être question de mettre beaucoup d'espoir dans la perspective d'une révolution mondiale aussi complexe qu'urgente, menée suivant les conceptions classiques; conceptions qui demeurent pesamment centrées sur les promesses d'une misère qui ne cesse de changer de visage.

Or, il n'est guère concevable de faire une révolution sans s'assurer de l'appui de la grande majorité de l'opinion publique et, dans l'état présent du capitalisme, sans le concours ou pour

le moins la neutralité complice des cadres dirigeants de la production industrielle.

D'autre part cependant, la bombe littéralement suspendue au-dessus de la tête de chacun (il en tombe même de temps à autre une, jusqu'à ce jour non amorcée), exclut la perspective d'une entreprise de longue haleine qui ne pourrait manquer du reste, sous l'empire de l'accélération de la révolution industrielle et de la mobilité des couches sociales qui l'accompagne, de dégénérer en chemin. Comment dès lors improviser une révolution de cette envergure et dans des conditions qui, de prime abord, ne paraissent s'y prêter pas le moins du monde ?

On sait que la doctrine de la révolution improvisée au mépris de toute garantie d'un large appui des masses porte le nom de « blanquisme ». Le type même de l'insurrection impromptue la plus absurde que l'histoire ait enregistrée est l'œuvre de l'Internationale Communiste (sous la direction de Zinoviev) et connu pour théâtre de ses péripéties tragi-comiques la ville de Reval, en 1924. Elle dura quatre heures, fut menée en tout et pour tout par deux cents hommes cependant que les ouvriers se rendaient tranquillement à leur besogne sans que personne ne se doutât le moins du monde qu'une révolution avait lieu au cœur même de la ville*.

Si le révolutionnaire, c'est-à-dire l'homme qui dirige le cours tumultueux de la révolution, est essentiel à celle-ci, toute sa science, toute son adresse n'en sont pas moins vouées à un échec certain s'il ne peut compter sur la participation active de larges couches de la population. Les circonstances de ce concours des masses relèvent, suivant le marxisme, de leur spontanéité. Brusquement — et revoici notre proverbe sur l'eau qui bouillonne et fait sauter le couvercle — les masses, après une plus ou moins longue fermentation, sortent enfin de leur misérable ornière, se rassemblent et s'agitent, et se ruent à l'assaut du ciel. Le marxiste, qui n'ignore pas la nécessité primordiale de cette spontanéité, se trouve donc en quelque sorte réduit à attendre que ce phénomène se manifeste à la faveur d'événements plus ou moins exceptionnels, et tout particulièrement à la suite du délabrement général de la société au

* Lénine venait de mourir, son « testament » d'être divulgué, qui rappelait de façon blessante la piteuse attitude de Zinoviev pendant l'insurrection d'octobre. Peut-être Zinoviev voulait-il à tout prix se laver de cette marque d'infamie et réparer par un zèle intempestif sa trahison de naguère. Mais c'était lourdement méconnaître que « la méthode matérialiste se transforme en son contraire si, au lieu de servir de fil conducteur dans les études historiques, elle est appliquée comme un modèle tout préparé sur lequel on taille les faits historiques » (Engels).

terme d'une guerre longue et sanglante. Ainsi naquirent, on le sait, les révolutions russe et chinoise.

(Sans doute n'est-il pas besoin de rappeler l'autre versant du proverbe. Le feu éteint, l'eau refroidit assez vite et, pour peu que le climat s'y prête, se change en glace. Et, avec les années, s'accumulent les remords).

Or si le marxiste était vraiment de la fatalité l'adversaire de tous les instants, s'il lui tenait farouchement tête au point de ne vouloir transiger sur aucun point, il faudrait peut-être s'étonner que personne n'ait tiré de l'analyse des sources de cette spontanéité la leçon pourtant très simple qu'elle dissimule à peine.

Ainsi, pour la révolution russe. Quelle est donc l'origine de cette spontanéité des masses qui l'a rendue possible ? Sans contredit la décomposition générale de la société tsariste consécutive à la guerre. Mais à son tour, qui a mis celle-ci sur la voie de la décomposition ? Qui l'a produite, déclenchée, qui a mis en branle cette énorme machine ? Les conditions économiques certes, leurs contradictions profondes, mais davantage, puisque ces mêmes conditions eussent pu mener à un but tout opposé (notamment la substitution du communisme au capitalisme), l'action plus ou moins concertée du tout petit nombre d'hommes qui a déclenché la guerre. Bref, l'assassinat d'un tribun et d'un archiduc, qui sait les passes magnétiques d'un moine débauché, quelques dépêches d'Ems ou d'ailleurs, par-dessus tout une campagne de presse puissante et bien orchestrée et, pour clore le spectacle, un charnier de près de neuf millions d'hommes connus ou inconnus.

Tel est donc le très limpide secret du destin.

Que tous ces actes ne soient que les symptômes visibles et superficiels d'une longue maladie souterraine, cela va sans dire. Mais l'on aurait tort de fonder sur l'ampleur écrasante des forces économiques des raisons durables de découragement. Car ces actes décisifs, dont aucun isolément n'appelle des difficultés de réalisation insurmontables, nous inclinent à nous demander s'il ne serait pas possible, après tout, de produire les effets d'une action de telle envergure à moindres frais, de façon que le climat révolutionnaire soit engendré tout aussi sûrement que par les efforts conjugués de deux ou trois assassins, d'une demi-douzaine de monarques et de politiciens plus ou moins madrés ou gâteux.

Nous avons déjà rappelé que Hitler menait le monde au gré de son astrologue et comment le monde épouvanté suivait docilement la courbe de ce destin fantastique, pour une fois véritablement écrit dans les astres.

Ne pourrait-on vraiment imaginer quelque programme aussi

efficace pour le moins et, s'il le faut, tout aussi enfantin que celui de ce triste démiurge en complet veston ?

C'est ainsi que l'on peut en venir à rejeter l'espérance douloureusement attachée à la perspective lointaine d'une révolte spontanée des masses ou à la conquête éternelle du pouvoir par la voie parlementaire, et formuler en regard le souhait d'une théorie nouvelle de la révolution, susceptible d'être conduite simultanément dans tous les pays capitalistes ; autrement dit d'une révolution capable d'être déclenchée *à n'importe quel moment* et qui soit, de ce fait, dégagée de l'obligation de devoir dépendre de contingences historiques plus ou moins favorables.

Il s'agirait d'inventer une manière de blanquisme efficace, à l'échelle du monde capitaliste tout entier.

Un tel dessein n'est pas à priori absurde et impossible s'il est vrai que le monde capitaliste ne laisse pas de se rapprocher toujours du communisme par le développement et la centralisation accrus de la production et des échanges. Mais de même que cette tendance profonde de l'économie se fait à l'encontre de la volonté humaine, ainsi il apparaît immédiatement que la révolution que nous imaginons ne peut se concevoir que *suivant la même voie obscure et détournée*.

C'est là sans doute la seule différence qu'elle marque vis-à-vis de la théorie classique de l'insurrection généralisée.

Sans doute la violence ne peut-elle être tout à fait abolie dans les opérations complexes qui doivent mener la société bourgeoise à se délivrer, en mourant, de ce monde nouveau qui grandit dans son sein. Mais aujourd'hui, où les plus anciennes vérités s'effritent et tombent en poussière, maintenant que le pape lui-même, le plus dogmatique des hommes, s'incline et reconnaît à la femme le droit de ne plus enfanter dans la souffrance, quels avantages n'y aurait-il pas à œuvrer pareillement à la délivrance rapide de cette mère vieillissante que les douleurs de l'enfantement affolent et poussent au suicide ?

Les pages qui suivent constituent l'esquisse d'un programme imaginaire de renversement du capitalisme sur toute l'étendue du monde qu'il contrôle, dans un délai fixé à un an, programme pouvant être appliqué à n'importe quel moment et partout à la fois.

Au moment où l'humanité tout entière vit sous la menace d'un anéantissement possible, par cela même que les moyens de cet anéantissement ont cessé d'être illusoires, c'est tout le réel, d'un seul coup, qui sombre dans la fiction.

Une utopie en vaut bien une autre, — si utopie il y a.

II. — LA RÉVOLUTION INVISIBLE

8. — LA CHASSE A L'HOMME DE LA RUE

De quelque manière qu'on tente de l'aborder, le problème de la révolution mondiale se trouve inéluctablement tributaire de l'antagonisme suivant :

D'une part : une économie puissante, hautement industrialisée, où les forces productives ont atteint un développement considérable, mais où ce développement se trouve constamment freiné par des contradictions internes, génératrices de crises et, lorsqu'il ne reste plus d'autre moyen pour ordonner la maison que d'y mettre le feu, de guerres épouvantables.

D'autre part : des masses humaines aveuglément malmenées par ces contradictions, mais qui, dans l'ensemble, jouissent de conditions de vie assez éloignées de la détresse matérielle pour que leur révolte devienne de plus en plus problématique, et qui se trouvent ainsi confinées dans un état de conscience où le souci de l'amélioration individuelle tend à supplanter toute préoccupation politique ; des masses, enfin, auxquelles la propagande communiste parle un langage incompréhensible, pour autant qu'il leur parvienne ou qu'elles lui prêtent, dans le tumulte discordant des sollicitations qui les pressent de toutes parts, un semblant d'attention.

Cet antagonisme ainsi délimité, l'on débouche immédiatement sur la question banale que doit se poser tout parti visant au pouvoir politique :

Comment amener ces masses, dont la puissance est à la fois absolue et infiniment morcelée, à réaliser le passage d'une économie anarchique à une économie disciplinée, entièrement subordonnée à la logique du bien-être universel ?

Question qui en pose elle-même une autre, qui est celle des moyens d'action existants, susceptibles de captiver, d'influencer

et d'organiser cette masse amorphe dans le sens de cette unité du pouvoir qu'elle est obscurément la toute première à souhaiter. (Si chacun voulait, dit chacun de nous ; si tous les gars du monde, disent tous les gars du monde, tout en se cassant la figure).

La campagne que nous imaginons présente un double aspect : public et occulte, légal et illégal. C'est son aspect public et légal que nous examinerons tout d'abord.

Nous n'avons pas à nous préoccuper des masses sympathisant avec le communisme ou qui s'y sont ralliées ouvertement. Nous n'avons pas à convaincre ceux qui le sont déjà, tâche à laquelle s'emploient les partis communistes, à défaut de pouvoir étendre le nombre de leurs adhérents.

Mais pour manœuvrer dans le sens que nous souhaitons d'immenses masses humaines hostiles au communisme, ou méfiantes, ou rétives, ou simplement indifférentes à toute sollicitation de nature politique, il apparaît immédiatement que la première condition requise pour capturer leur attention, est de bannir définitivement de notre vocabulaire toute référence, non seulement au communisme mais, purement et simplement, à toute idée politique. On renoncera d'emblée, comme si on en avait à jamais oublié l'existence, aux symboles et aux coutumes, au langage et au style propres au communisme international et aux partis politiques en général, quels que soient leur tendance, leur ancienneté et leur prestige*.

Comment la politique viendra se greffer sur notre action, la colorer et lui conférer sa fonction véritable, c'est là un point que l'on ne peut espérer résoudre dans les conditions immédiates de dispersion où nous découvrons les masses. On ne pourra l'envisager que par la suite, et avec la plus extrême prudence. Mais au départ, il nous faut y renoncer d'une manière totale ; c'est la condition première, péremptoire, du succès.

Pour l'instant nous nous contenterons de la considération suivante. C'est que pour fondre en une masse homogène des

* Pour éclairer davantage l'importance néfaste des jargons de toutes sortes, il n'est pas inutile de rappeler ici l'anecdote significative rapportée par Koestler : « D'après leur vocabulaire et leurs clichés favoris, on pouvait classer immédiatement les gens en trotskystes, réformistes, b-andléristes, blanquistes, etc. De même, les communistes se trahissaient par leur vocabulaire à la police et plus tard à la Gestapo. Je connais une fille qui avait été ramassée presque au hasard par la Gestapo, sans la moindre preuve contre elle, et qui se dénonça elle-même en usant du terme de « concret ». Le commissaire de la Gestapo ne l'avait écoutée qu'avec ennui, à moitié convaincu que ses sous-ordres l'avaient arrêtée par erreur — jusqu'au moment où elle prononça le mot fatal pour la deuxième fois. Le commissaire dressa l'oreille. « Où diable avez-vous pêché ce terme ? » La fille, jusque-là maîtresse d'elle-même, se troubla et fut aussitôt perdue. »

millions d'hommes d'opinions et de préoccupations dissemblables, parfois même diamétralement divergentes, pour concentrer ces forces écartelées sur une voie unique, le premier acte à poser est d'éveiller leur intérêt, de capter leur attention, de retenir celle-ci et de la maintenir sans relâche.

Il convient donc, avant tout, de faire l'inventaire de ce qui est parvenu jusqu'à ce jour (et *ce jour* tout particulièrement) à toucher ces millions d'hommes ; des traits qu'ils ont, malgré leur infinie diversité, en commun. Il s'agit de nous rendre comme réelle cette fiction hétérogène : l'homme de la rue. C'est la seule perspective qui nous soit ouverte au départ. Il nous faut donc procéder à un inventaire détaillé et minutieux de tous les moyens d'information et de diffusion existant entre les hommes.

Ce travail ne demande guère de longs efforts puisque, dans tous les pays capitalistes, il a été accompli très soigneusement et qu'il ne cesse d'être revu et révérifié chaque jour avec le souci de circonscrire toujours plus étroitement ce que l'on appelle l'opinion publique.

C'est principalement à la publicité que nous sommes redevables d'avoir mené à bien ce labeur titanesque. Et comme son succès a passé toute espérance, c'est sur le rappel succinct de ses activités que nous nous reposerons du soin de rendre cette question plus sensible au lecteur.

9. — LA PÊCHE MIRACULEUSE

Sous l'effet de la division du travail, la publicité est devenue une activité autonome, indépendante des organismes de la production industrielle et marchande. Si bien qu'elle est entièrement confiée à des agences spécialisées qui disposent et jouent d'un clavier de moyens très étendu.

A ses débuts, la publicité opérait plus ou moins à l'aveuglette, avec le minimum requis d'intuition. Ses résultats étaient nécessairement de nature empirique. Certes l'on savait que la réclame pour un objet de luxe, mettons des bijoux, eût été absurde dans les colonnes d'un journal s'adressant exclusivement aux classes laborieuses. Mais c'est à peu près tout ce que l'on pouvait prévoir. Pour une grande part, la publicité agissait sans qu'elle pût discerner avec certitude, dans son champ d'action, la part des succès et des ombres.

Enfin, comme partout ailleurs, là aussi Malherbe vint. Et avec lui l'idée de soumettre cette activité singulière à l'observation et à la mesure. L'on commença donc par vérifier soigneu-

sement le tirage des journaux (et même le tirage utile, c'est-à-dire cette part du tirage qui atteint véritablement les lecteurs et échappe aux bouillons), puis la répartition précise de ce tirage suivant l'habitat (grande ville ou province), suivant l'âge, le sexe et le pouvoir d'achat des lecteurs. Aidaient à cela les statistiques officielles de la population, pareillement stratifiées, telles qu'elles ressortent des recensements périodiques dont la nécessité est devenue partout impérieuse. L'on parvint ainsi à localiser et à circonscrire les résistances, et à déterminer avec une exactitude suffisante le rayon d'action au sein duquel la publicité pouvait opérer, pour ainsi dire, de science certaine.

L'étape suivante fut franchie, lorsqu'à la recherche d'une assurance encore plus grande, l'on conçut le projet, simple mais crucial, d'interroger directement le public sur les effets de la publicité, le degré de sa pénétration, autrement dit le souvenir qu'on en conservait de façon plus ou moins claire et durable. Ainsi naquit l'étude des marchés, équivalent commercial des sondages d'opinion, après quoi la publicité pouvait bien se parer du titre de science. On détermine aujourd'hui, par ces méthodes, et avec une précision suffisante, non seulement l'efficacité d'une campagne accomplie ou en cours, mais aussi l'efficacité probable d'une campagne que l'on se propose d'entamer. Ainsi, pour le choix d'un slogan, l'on proposera une série de devises, présentées sur des cartes mobiles, que l'on demandera aux interviewés de classer dans l'ordre de leurs préférences (shuffle-card test). Et l'on adoptera, au terme de l'épreuve, le slogan qui aura recueilli la majorité des suffrages, c'est-à-dire celui que le plus grand nombre des personnes consultées auront placé en tête de liste.

De plus, toute campagne de publicité importante, comme le lancement d'un nouveau produit sur le marché, est précédée d'une campagne expérimentale, d'un test circonscrit à un rayon limité (ville de province ou quartier de grande ville). Les résultats obtenus seront analysés avec le plus grand soin, avant que ne soit déclenchée la campagne proprement dite.

Je ne sais si l'on a déjà observé à quel point cette entreprise évoque curieusement les lois de l'amour et de la guerre. Mais voici qui accuse davantage la ressemblance. C'est que chaque producteur capitaliste est aujourd'hui contraint, sous peine de mort ou de lente asphyxie, de surveiller par l'entremise de ses agents publicitaires, l'action parallèle de la publicité concurrente. Les moyens de ce contrôle sont relativement aisés, puisqu'il ne s'agit que d'évaluer le coût publicitaire de l'action rivale, qui est mesurable à partir de données connues : espace occupé par les annonces dans la presse, durée des interventions à la radio, à la télévision, nombre de passages d'un film dans les cinémas, distribution de prospectus ou d'échantillons,

ampleur de l'affichage, etc. Comme toutes ces opérations sont tarifées, que ces tarifs sont connus, il est donc extrêmement simple de calculer avec une précision idéale le volume des dépenses publicitaires de chaque produit concurrent. Cette surveillance est aujourd'hui si étroite qu'aucun producteur ne peut espérer de tenter un essor soudain pour distancer ses adversaires, sans qu'il soit aussitôt talonné et rejoint par eux. Ceux-ci aligneront aussitôt le budget de leur publicité sur celui de leur concurrent téméraire afin de se maintenir au niveau dont il tâche de les déloger. De même, toute innovation dans la présentation ou la fabrication d'un produit est aussitôt servilement plagiée. On a pu le voir notamment, il y a quelques années, avec l'invention du dentifrice dit « à la chlorophylle », dont la réussite commerciale a aussitôt contraint toutes les grandes marques à la copie du procédé.

Mais il nous faut rappeler aussi, sommairement, le mécanisme des enquêtes faites dans le grand public sous le couvert des instituts de sondages. Un échantillonnage national (ou régional, suivant les besoins) est établi en fonction des données suivantes : population globale du pays, répartition de cette population suivant l'habitat, suivant le groupe d'âge, suivant le sexe, suivant le pouvoir d'achat*. Appuyés par les indications des statistiques officielles, nous savons que pour obtenir un échantillonnage représentatif de l'ensemble du pays, il nous faudra interroger un nombre déterminé de personnes de chaque catégorie.

En extrapolant ensuite les résultats acquis selon ces données,

* La classification suivant le pouvoir d'achat, usitée dans les études de marchés, témoigne du souci de circonscrire avec précision la réalité économique, sans aucune entrave doctrinale. La population d'un pays se trouve ainsi généralement subdivisée en quatre classes principales : A) Gens très aisés. — B) Classes moyennes. — C) Salariés avec faible pouvoir d'achat. — D) Gens dans la gêne. La recherche du résultat correct, dans un domaine des plus complexe, commande de même ces remarques que nous empruntons aux instructions pratiques d'un organisme d'étude des marchés :

« Ce qui détermine la classe, c'est le potentiel de dépense et non le gain. Ainsi, par exemple, quelqu'un gagnant trois millions de francs par an, mais n'ayant aucun domestique, occupant un immeuble modeste, ne disposant ni d'auto, ni du téléphone, fait partie de la classe C, tandis que quelqu'un, gagnant un million par an, mais « vivant au-dessus de ses moyens » avec auto, téléphone, etc., fait partie de la classe B.

» La notion de classe varie en outre avec l'importance des villes et les conditions locales ; avec la même somme d'argent, on peut « vivre » plus largement en province qu'à Paris, dans les petites que dans les grandes villes, etc. Il faut donc juger de la classe sociale à laquelle appartient l'interviewé en tenant compte de l'importance de la ville où l'on enquête, considérée en soi, et non pas comparée avec d'autres localités où le classement est différent. »

l'on obtient une série de précisions que l'on peut en gros tenir pour idéalement exactes, pour une représentation maniable du réel.

Pour prévenir les erreurs, d'autres facteurs, au vrai d'importance capitale, doivent être pris en considération. Ceux-ci tiennent à l'aspect purement matériel de l'enquête, à la qualité du questionnaire d'abord, aux relations de l'interviewé et de l'enquêteur ensuite. Plus que le talent de ce dernier, entre en jeu la durée de l'enquête que pour des raisons de rendement et d'économie l'on tend généralement à grossir au delà des limites supportables de la patience. Pour qu'une enquête puisse porter ses fruits, il faut que l'interview soit réduite à un laps de temps aussi bref que possible. Le comportement de l'enquêteur, qui peut jouer à son insu, l'intimidation comme la réserve, peuvent également induire la personne interrogée à des réponses déviées de l'opinion, soit que profonde, celle-ci se défende devant la pression extérieure, soit que superficielle ou indifférente, elle s'assure brusquement comme une manière de défense mécanique devant l'intrus.

Un autre facteur, non moins décisif, est celui de l'époque de l'interview et de l'utilisation plus ou moins rapide de ses résultats (à quoi est liée la célérité du dépouillement). Dans la grande majorité des cas, l'opinion publique est accidentelle. D'une semaine à l'autre elle peut varier du tout au tout ; il suffit de rappeler l'échec retentissant de Gallup à la veille des élections américaines. C'est pourquoi la valeur quasi magique accordée aux sondages de l'opinion doit être reçue avec la plus extrême prudence. A tout moment la mobilité des événements risque de la mettre en échec et de fausser irrémédiablement l'action que l'on veut entreprendre à partir des données obtenues. Un sondage ne peut donc en aucun cas être tenu pour certain au delà des quelques jours qui suivent l'enquête proprement dite, pour autant que son objet porte sur un problème de grande actualité. Mais à la lenteur et à la complexité du dépouillement viennent heureusement remédier les trieuses électroniques et le système des cartes perforées. De sorte qu'il est possible aujourd'hui, en moins de trois jours, de connaître, c'est-à-dire *d'éprouver comme un objet tangible*, l'opinion d'un pays tout entier sur quelque sujet que l'on veuille.

L'importance de ces démarches, du point de vue de la survivance du capitalisme, ne saurait échapper aux investigations de l'économiste. La détermination scientifique du marché possible ou probable d'un produit est l'indice d'une tentative astucieuse du capital pour triompher de son anarchie naturelle. C'est dire que le capitalisme a empiriquement découvert et appliqué, presque à son insu, les principes élémentaires de la planification. Il s'en faut de beaucoup, au demeurant, que cette

invention subtile soit de son mal la panacée qu'il se cherche désespérément.

L'accoutumance minimise, au point de nous les voiler, l'importance et l'universalité de la propagande ; à quel degré notre vie tout entière est étonnamment perméable à la publicité, que celle-ci soit vulgairement commerciale ou, plus subtilement, d'ordre intellectuel ou moral. A peine éveillés à la vie, nous subissons sans défense la propagande de ceux qui nous entourent, les parents, l'instituteur, les mille et une séductions de la rue. Voici paraître d'abord les « tiens-toi droit », « ne met pas tes coudes sur la table », « mouche-toi », auxquels viendront s'ajouter bientôt les dix commandements et le respect de l'ordre social. Il ne serait guère malaisé de démontrer combien le fossé qui ne cesse de se creuser toujours plus rapidement entre deux générations successives et, de nos jours, entre des moitiés et même des quarts de génération, est en grande partie la conséquence du bouleversement accéléré des slogans en vigueur. L'homme est à la merci de l'homme bien plus que de lui-même.

Mais il serait faux de ne voir ce dressage implacable de tous les instants que sous un jour tout funeste. La publicité la plus mesquinement commerciale qui soit, à l'exception de quelques escroqueries généralement de faible durée, n'est pas sans avoir des retentissements profonds sur l'hygiène, cette magicienne récente qui recule l'horizon de la mortalité. C'est à la publicité que l'homme moderne doit de se laver les dents. Sans elle personne n'y aurait sans doute pensé, puisqu'il n'y a que cent ans tout juste que les médecins reconnaissent (Semmelweis a payé de sa vie cette découverte d'une stupéfiante simplicité) qu'il leur faut, avant un accouchement, se laver les mains. C'est à la publicité encore que l'homme moderne doit de convoiter les automobiles qui l'épouvantaient de prime abord. Et il n'est pas jusqu'à l'amour, s'il faut en croire La Rochefoucauld, qui ne serait peut-être pas si tout le monde ne cessait d'en parler.

Des résultats aussi vastes, aussi féconds ne peuvent nous porter à désespérer de cette publicité arrogante, impudente et stupide, mais souveraine. Science étrange entre toutes, face à un objet qui est son ennemie jurée : la bêtise même, dont elle flatte en les émoissant insidieusement les cornes.

Mais qui dit science, dit aussi pouvoir. Et pouvoir redoutable. Pouvoir d'engendrer astucieusement, et parfois pour les pires mobiles qui soient, des désirs et des goûts, des habitudes et des besoins qui sans elle ne se fussent jamais révélés. Créons n'importe quel objet et faisons autour de lui une publicité adroite et puissante, il n'en faut davantage pour que

bientôt (serait-il, cet objet, le plus inutile de la terre) plus personne ne puisse s'en passer.

Ce pouvoir illimité sur une vie infiniment malléable, sur cette matière encore toute ductile et docile que sont nos cerveaux, donne à réfléchir. Comment résister à l'envie d'en user aux fins que nous souhaitons, quand tant d'autres en ont joué pour des mobiles exécrables ? On ne semble pas encore très bien comprendre à quel point est grande notre liberté, notre pouvoir sur les événements du monde, de quelle démarche préméditée et rigoureuse dépendent étroitement les destinées. Au point que, le coup ayant réussi, les philosophes et les historiens, par l'effet d'une illusion presque irrésistible, qui le leur montre obstinément à l'envers, se résignent à le tenir pour *fatal*.

On relève dans le *Journal* de Gide cette citation de Goebbels : « S. me répond toujours, quand je lui enjoins d'intervenir, que les bases légales lui font défaut pour agir. Nous pourrions les lui procurer ». Et Gide d'ajouter : « Parbleu ! C'est bien là le terrible ».

Ainsi, l'on peut saisir sur le vif, côte à côte, l'esprit qui pénètre mais recule, effrayé, et la bête clairvoyante qui triomphe et impose sa loi.

10. — LE CLUB DES LOISIRS

Nous pouvons maintenant reprendre la question de la campagne à mener pour la cohésion et l'organisation des masses en vue de la révolution mondiale, mais sans effleurer la question politique. Comment allons-nous nous y prendre ?

Nous avons pensé que le domaine qui offre peut-être le plus de chances de trouver un accueil favorable dans la grande masse, était le terrain des loisirs. Il s'impose d'autant plus qu'il est le seul par où l'homme est aujourd'hui vulnérable. A d'autres heures, courbé sous le joug, l'homme n'est guère disponible.

Notre action empruntera donc à l'origine la forme d'une organisation mondiale des loisirs, comportant à l'échelle de chaque pays que nous avons décidé de conquérir, une subdivision nationale. Nous l'appellerons ici : le Club des Loisirs. Pour sa dénomination définitive, il va sans dire que le choix de son titre sera soumis au public lui-même par le moyen du test des cartes mobiles. Malgré le caractère international de l'entreprise, caractère qu'il n'y a aucune raison de vouloir dissimuler, le

titre de l'organisation pourrait différer suivant les pays, dans la mesure où une traduction trop littérale dans les diverses langues soulèverait par endroit des obstacles de mnémotechnique ou d'euphonie.

Quant aux manifestations mêmes du Club des Loisirs, il n'importe nullement de rechercher des perspectives moins vulgaires que celles que la presse, la radio, la télévision ou le cinéma proposent sans relâche à l'homme actuel. Quelque rare que puisse être l'invention, ce serait nous refuser d'emblée toute chance d'action vraiment universelle que de nous aventurer sur d'autres voies que celles éprouvées par l'habitude. Il nous faut prendre les hommes comme ils sont, au jour le jour. Et notre seul critère de différenciation ne peut être que celui qui nous est fourni par l'investigation statistique. Le goût du plus grand nombre sera pour l'heure, sans exception aucune, notre goût.

Il s'ensuit que notre action ne se distinguera guère de celles qui existent déjà sur ce plan, ce qui lui confèrera aussitôt l'allure d'une démarche concurrente. Cette action se traduira donc sous la forme d'insertions régulières dans la presse, d'émissions radiodiffusées ou télévisées, de projections de films. Mais sous chacun de ses aspects particuliers, elle prendra soin d'épouser le plus complètement possible l'esprit du lieu où elle se manifeste. C'est dire que dans une page insérée dans la presse féminine, il y sera question, comme à toutes les autres pages, de ce qui intéresse la lectrice ordinaire : de tricot, de broderie, de cuisine, de puériculture, des variations de la mode, etc., tandis que dans une revue s'adressant aux fervents de l'automobile, nous n'aurons cure que de réitérer pour la millième fois les conseils d'usage pour le bon entretien du moteur, la préservation des pneus ou le choix des huiles. Même tactique partout ailleurs, qu'il s'agisse de sport ou de littérature, de religion ou de galanterie. Il ne convient de parler à chacun que la langue qu'il entend, qui lui plaît, qui l'enchaîne.

Mais avant de poursuivre, il importe de dresser l'inventaire des moyens qui sont à notre disposition, à commencer par les grands moyens d'information et de délassement :

La presse quotidienne (nationale et régionale) et la presse périodique, qui englobe :

Les magazines d'intérêt général.

Les magazines s'adressant à des catégories déterminées de la population : magazines féminins (mode, soins de beauté, activités ménagères, presse du cœur), illustrés pour enfants, presse estudiantine, presse professionnelle et technique (publications régulières des divers corps de métier : boulangerie, boucherie, alimentation, librairie, ameublement, transports,

médecine, construction, pharmacie, agriculture, élevage, etc.)

Les magazines spécialisés, affectés à des sujets exclusifs : le bricolage, l'automobile, les arts, la culture physique, l'humour, la galanterie, les sciences, le tourisme, la bibliophilie, la danse, la photographie, la graphologie, le langage, la petite histoire, les mots-croisés, la pêche, la radiodiffusion, l'aviation, l'astrologie, la chasse, les lettres, la religion, le cinéma (tant les revues s'adressant aux intellectuels que les illustrés destinés au grand public), le jazz, les sports, les faits divers, le turf, la philatélie, la télévision, etc.

Les publications intérieures des grandes entreprises industrielles et commerciales (house organs).

La presse syndicale.

Les magazines publicitaires qui font l'objet d'une diffusion gratuite.

De toutes ces publications, il importe que nous n'en négligions aucune. Dans chaque numéro, nous louerons une page entière qui sera consacrée en partie aux sujets qui caractérisent la teneur générale de la publication.

Pour la presse quotidienne, nous nous limiterons à deux ou trois pages par semaine ; insertions qui seront déterminées en fonction des jours où le tirage du quotidien est le plus élevé. Notons aussi que, chaque fois que la force de notre intervention peut être accrue par des facteurs de visibilité, cette éventualité ne peut faire l'objet d'une attitude indifférente. On préférera donc automatiquement une insertion en page impaire à une présence en page opposée, et, dans le cas d'une possibilité d'impression en deux couleurs, le rouge comme seconde couleur, celle-ci étant, dans l'ordre des préférences humaines, celle qui rallie le plus grand nombre de suffrages.

Outre la presse quotidienne et périodique, il faut songer aussi à tous les espaces qui se peuvent acheter dans les publications irrégulières et occasionnelles, telles que les catalogues, les programmes de bals, de spectacles, etc. En outre, des moyens directs de diffusion sont à notre portée, dont l'édition cette fois nous incombe. Ce seront les brochures, les circulaires, les tracts, les papillons, etc. Rappelons ici que l'organisation postale de la plupart des pays nous assure un moyen de diffusion quasi exhaustif par la distribution directe dans toutes les boîtes aux lettres.

Après ces multiples moyens de diffusion par la chose imprimée, il convient de citer la radio et la télévision. Nous ne pouvons songer ici qu'aux stations d'émission commerciales où l'on tâchera de s'assurer au minimum la location d'une heure

par soirée, de préférence à l'heure où l'écoute est la plus étendue. Les enquêtes statistiques faites au sujet du rayonnement de ces moyens révèlent qu'ils contrôlent un public plus vaste que celui de la presse. La publicité les tient du reste pour les moyens de diffusion les moins coûteux pour ces raisons mêmes qu'ils touchent un plus large public, d'abord ; ensuite, parce que l'audition s'effectue d'une façon plus certaine que la lecture d'un journal ou d'un imprimé, opération sujette à mille accidents qui la rendent toujours plus ou moins problématique : défaut d'attention, distraction, fatigue, paresse, etc.

Pour le cinéma, notre présence s'affirmera par la projection de films très courts, soit existants, soit tournés spécialement, et relevant soit du film burlesque, soit du documentaire passionnant. Ajoutés au programme moyennant la rétribution en usage pour les bandes publicitaires courantes, ils seront précédés ou terminés d'une courte réclame en faveur du Club des Loisirs, et occasionnellement renverront le spectateur à d'autres manifestations en cours, dans la presse, à la radio ou à la télévision.

Après quoi, il ne nous reste à relever, dans cette catégorie, que des spectacles patronés par le Club des Loisirs et qui peuvent englober les genres les plus divers : théâtre, music-hall, musique symphonique, jazz, cirque, cabaret, bals, concours de beauté, défilés de mode ; sans oublier les récréations sportives : base-ball, football, boxe, catch, judo, patinage, cyclisme, natation, tennis, etc.

Les moyens que nous venons d'énumérer peuvent être considérés comme des moyens de base, en ce sens qu'ils permettent tous à un degré plus ou moins étendu un contact prolongé avec le public.

A ces moyens nous en ajouterons d'autres, que nous pourrions appeler secondaires, parce qu'ils ne peuvent jouer qu'un rôle de rappel ou de renvoi aux moyens primordiaux. Leur fonction se borne à consacrer la notoriété de notre organisation. Nous citerons pêle-mêle : les enseignes lumineuses, l'affichage mural ou routier, l'écriture dans le ciel, les hommes-sandwichs, les ballons captifs, les affichettes dans les transports publics, les étalages, les voitures équipées de hauts-parleurs, les cortèges, les étiquettes ou les vignettes qui, en accord avec des producteurs divers, seront jointes à des produits alimentaires, d'entretien ou à d'autres articles de grande consommation, etc. A quoi l'on peut ajouter aussi des cadeaux divers, jouets ou sucreries à offrir aux enfants (à la sortie des écoles), mouchoirs ou fichus de tissu imprimé, bouquets de fleurs à offrir aux femmes (à la sortie des usines, des bureaux, des grands magasins), en prenant soin que chacune de ces manifestations soit toujours explicitement reliée à l'organisation des loisirs.

Il y a lieu de signaler encore la possibilité de combiner divers moyens entre eux. Ainsi, par exemple, un spectacle de cirque retransmis par la radio et la télévision et précédé d'un cortège d'animaux à travers les rues de la ville. (Notons à ce propos qu'un défilé d'animaux dans le décor d'une ville moderne constitue pratiquement le seul spectacle susceptible de retenir l'attention unanime, par le seul fait qu'aucune amorce publicitaire courante n'est capable de concurrencer l'ascendant de la chose vivante).

Dans le même ordre d'idées, le système de la propagande par caravane comportant, outre un grand déploiement de moyens visuels et sonores, l'utilisation d'un personnel volant de démarcheurs, envahissant littéralement une ville qu'ils assiègent maison par maison, système largement utilisé aux Etats-Unis, est à retenir tout particulièrement.

Enfin, nous nous contenterons de signaler ici, pour mémoire, des moyens tout différents, de caractère occulte, sur l'utilisation desquels nous nous étendrons plus loin, celle-ci du reste n'entrant principalement en vigueur que dans la phase la plus aiguë de notre campagne.

Nous n'avons pas à constituer nous-mêmes des organisations similaires aux agences de publicité et de sondage d'opinion, puisque de telles organisations existent déjà comme autant de portes ouvertes qu'il serait absurde de vouloir enfoncer. Il nous suffit très bien d'en louer les services et de nous assurer ainsi d'emblée le concours d'un personnel spécialisé. Il est bon de noter cependant que les enquêtes à effectuer dans le grand public, afin de vérifier semaine par semaine, et dans la phase finale de la campagne, presque jour par jour, l'efficacité de notre action, seront confiées simultanément à plus d'une agence (à l'insu de chacune d'elles) afin de bénéficier ainsi d'une garantie de contrôle idéale. Il va sans dire que les questionnaires de ces enquêtes seront préparés par nos soins, de même que toute la composition des insertions dans la presse, des émissions de radio et de télévision, etc., le rôle des agences se bornant sur ce point à en assurer le placement.

C'est pourquoi il nous faut constituer malgré tout des bureaux autonomes et recruter un personnel nombreux de rédacteurs, de dessinateurs, de statisticiens, sans parler d'un personnel mobile d'hommes d'affaires, de juristes et de démarcheurs. Ces bureaux qui doivent prévoir en outre une section importante pour les relations avec le public, se présenteront donc en définitive comme un vaste complexe commercial possédant une raison sociale et qui ne différera en rien d'une société anonyme classique du type capitaliste. Et nul, du garçon de course au directeur général, ne sera évidemment averti des

fins singulières que le Club des Loisirs a pour tâche, insensiblement, de poursuivre. Il fonctionnera exactement comme n'importe quelle entreprise capitaliste dont le profit matériel est la raison d'être primordiale. La nécessité de maintenir rigoureusement cette apparence extérieure, même aux yeux de ceux qui y sont employés, est tout particulièrement justifiée par le fait que, pour mener notre action occulte en toute sécurité, il nous faut entretenir l'illusion que nous poursuivons des buts vulgairement intéressés. S'il en allait autrement, la suspicion ne manquerait pas de miner notre entreprise dès les premiers jours.

Il importe donc de persuader tant notre personnel que le public que « nous gagnons de l'argent », que notre publicité gigantesque est payée de retour. Et de vrai, nous allons effectivement gagner de l'argent, ce qui, somme toute, constitue le meilleur des camouflages.

Mais notre action publicitaire offre d'emblée une caractéristique peu commune, puisqu'à l'encontre de la publicité industrielle ou commerciale, nous *donnons* la « marchandise » dans le corps même de la publicité, sans que le public, le « consommateur » ne soit le moins du monde astreint à un débours quelconque. En effet, qu'il s'agisse d'une page dans la presse, d'une émission radiophonique ou télévisée, d'un film ajouté à une séance ordinaire de cinéma, les fins de la publicité commerciale sont de circonvenir le public pour l'engager à l'achat d'un produit déterminé. Or, dans notre action, la publicité et le produit qu'elle a pour tâche de faire connaître se confondent, ne constituent en fait qu'une seule et même chose*.

Ceci présente certains avantages évidents. C'est d'abord l'originalité de la démarche en opposition à la publicité traditionnelle, sensiblement handicapée par la saturation et la lassitude. C'est le fait, ensuite, que le public en bénéficie gratuitement, de surcroît à un débours qu'il a fait pour des raisons que notre présence n'implique aucunement : l'achat d'un journal, l'écoute d'une émission à la radio, une soirée au cinéma.

Mais il importe aussi de réduire des obstacles non moins évidents. Il faut avant tout que le public rattache notre action à une organisation déterminée, le Club des Loisirs ; qu'il prenne celui-ci en considération. Or si nous ajoutons une page de la femme à un magazine féminin, une page de l'automobile à une publication sur l'automobile, il peut paraître illusoire d'espérer que le lecteur établisse la moindre distinction entre cette page

* Dans la terminologie actuelle, le mot « publicité » est quelque peu impropre. Nous le préférons cependant au terme plus exact de « relations publiques » avec lequel le caractère exceptionnel de notre entreprise ne coïncide pas de façon tout à fait satisfaisante.

particulière et l'ensemble de la publication qui traite de questions similaires. Il sied donc, non seulement de différencier visuellement cette page par une présentation originale et stéréotypée, d'en soigner tout particulièrement le contenu, mais surtout de rattacher chacune de ces manifestations à un intérêt matériel assez puissant pour faire de cette page unique un lieu de prédilection. Le seul moyen vraiment efficace à cet égard, largement exploité du reste par la publicité commerciale, est celui du *concours*, comportant des prix nombreux, et qui peut même être organisé en corrélation avec des firmes industrielles ou commerciales, des agences de voyage, etc., dans la mesure où les prix portent sur des objets manufacturés (autos, postes de télévision, articles ménagers, etc.) ou des déplacements touristiques (voyages en avion avec séjour payé, croisières, etc.) Psychologiquement, il serait utile de prévoir toujours deux catégories de prix, un petit nombre de gros lots* (qui pourront être convertibles en espèces s'il s'agit d'objets de valeur) et un grand nombre de prix moyens ou de faible importance. Il convient de reprendre ici l'examen d'une multitude d'artifices couramment utilisés dans la publicité commerciale, et s'en tenir tout particulièrement à ceux qui paraissent le plus susceptibles d'entraîner une participation nombreuse aux concours**.

Ces concours comporteront, il va sans dire, des frais de participation, assez modiques toutefois pour ne rebuter personne. Cette contribution modeste confrontée à l'ampleur de notre action publicitaire suffira largement à accréditer l'opinion d'une entreprise florissante ne poursuivant que des buts matériellement intéressés. Mais il y a plus. C'est que l'ampleur exceptionnelle des moyens mis en œuvre, ampleur à laquelle nulle entreprise commerciale ne peut prétendre en raison des limites du marché et du parallélisme de la concurrence, doit mathématiquement provoquer une participation tellement éten-

* Comment l'amorce psychologique du gros lot peut dépendre d'une simple astuce formelle, c'est ce qu'a prouvé le succès d'un concours organisé par une grande société pétrolière, dont le lot principal était constitué par un lingot d'or. Il est clair que l'offre d'un lot en espèces, de valeur égale ou même supérieure, n'eût pas accroché l'attention dans le sens publicitaire recherché par les organisateurs du concours.

** L'attrait puissant de tout ce qui touche aux forces « mystérieuses » de la destinée est un thème dont l'exploitation peut se révéler particulièrement fructueuse. Citons, comme exemple, son utilisation habile par une firme française productrice de thé. Un personnage X, dont la photo et la mission sont révélées par la presse, est censé parcourir sans arrêt toute la France, sonnant de porte en porte jusqu'au moment où une ménagère est en mesure de lui montrer un paquet de thé de la marque en question. Celle-ci reçoit alors une prime de cent mille francs, opération qui est répétée quotidiennement et puissamment soutenue par une campagne de publicité dans la presse.

due du public que l'argent affluera véritablement vers le Club des Loisirs, de façon à couvrir largement les frais énormes auxquels nous avons à faire face. Ceci n'empêche pas cependant que le budget de chaque concours devra être soumis à une étude préalable très approfondie, de sorte que les frais de participation, l'importance des prix et le tirage des publications utilisées soient toujours judicieusement équilibrés.

11. — NOTES SUR LES EMBLÈMES

Une telle multiplicité d'opérations risque infailliblement de dégénérer en manifestations isolées, si celles-ci ne sont explicitement rattachées à une organisation centrale, en l'occurrence le Club des Loisirs, et placées sous un signe mondialement unique. Ceci pose le problème de l'invention d'un emblème graphique qui sera reproduit en tête de chaque page publiée dans la presse, en tête de chaque film, sur la scène des salles de réunion ou de spectacle, bref en toutes circonstances où le Club des Loisirs manifeste son activité. Il s'agit en fait du signe utilisé, pour se différencier de leurs concurrents, tant par les organisations religieuses et politiques que par les firmes commerciales attachées à promouvoir la notoriété de leurs produits.

La simplicité de cet emblème devra être telle qu'il puisse être très facilement reproduit, même par une main d'enfant. Les enfants, du reste, peuvent nous être sur ce point d'un secours précieux ; dans les pages qui leur seront affectées dans la presse enfantine, ils seront appelés à certains moments à reproduire le signe sur les murs, sur les trottoirs, à la chaux, à la craie, au minium ; signe qui peut encore être tracé avec le doigt sur la buée des vitres ou dans la poussière des automobiles. Cette activité donnera lieu à des concours et sera stimulée par des récompenses.

Pour la simplicité de ce signe, rappelons la classification des emblèmes les plus illustres, établie par Tchakhotine, qui énumère dans l'ordre de complication et de difficulté croissante du dessin : la croix chrétienne, le V des Alliés pendant la deuxième guerre mondiale, la croix de Lorraine, les trois flèches du Front d'Airain, la croix gammée, l'étoile de David, le croissant de l'Islam, la faucille et le marteau, le faisceau mussolinien et, enfin, d'une difficulté de reproduction requérant une connaissance certaine du dessin, les blasons et les insignes impériaux : aigles, lions, etc*.

* Serge Tchakhotine, *op. cit.*

Le choix de l'emblème ayant été décidé, celui-ci deviendra l'élément principal de toute forme de propagande visuelle qui ne peut constituer, pour des raisons matérielles et pratiques, qu'un support de faible pénétration intellectuelle. Tels sont l'affichage routier, les affichettes apposées dans des lieux publics ou dans les transports en commun, l'écriture dans le ciel, les enseignes lumineuses, les ballons captifs, les poubelles publiques, les marches des escaliers roulants, les calicots, les insignes, la décoration des salles de réunions, les calendriers muraux, les jouets à distribuer aux enfants, tous moyens ne se prêtant guère à la présence de textes étendus, mais qui par contre revêtent une importance mnémotechnique énorme et dont la mission est de circonvenir le public dans le décor de son existence quotidienne, c'est-à-dire partout où les moyens de la presse, de l'imprimé, de la radio, de la télévision et du cinéma ne l'atteignent plus.

En plus de ce signe dont la répétition sera poussée à un degré d'universalisation extrême afin de lui conférer le plus rapidement possible un caractère obsessionnel, il convient de lui adjoindre une devise frappante, un slogan bref et incisif qui, dans la majorité des circonstances, sera étroitement associé à la présence de l'emblème graphique. Cette devise devra être conçue de telle façon qu'on la puisse retenir sans peine, qu'elle présente des qualités de consonance rythmique propres à faciliter son séjour prolongé dans la mémoire. Il serait utile, à ce propos, de dépister avant le choix définitif, tous les risques de confusion éventuels, calembours faciles ou analogies trop apparentes avec des devises antérieurement utilisées.

Le même slogan, en outre, sera associé à un thème musical concis, d'une simplicité pour le moins égale, par exemple, à la lettre V de l'alphabet morse coïncidant avec les premières mesures de la Cinquième symphonie, et pareillement apte à être reproduit, sans connaissance musicale particulière, par un sifflet d'enfant, un claxon d'automobile, etc. Ce thème musical constituera l'indicatif de toutes les opérations où l'élément sonore peut être introduit, telles que la radio, la télévision et le cinéma dont il précèdera et terminera toutes les manifestations commandées par le Club des Loisirs, quitte à se trouver dans le cours de l'émission intégré dans un ensemble musical plus complexe dont il formerait le leit-motiv aisément identifiable, voire dans une chanson de marche susceptible d'être propagée par la suite, dans la phase proprement politique de la campagne.

Enfin, à l'emblème graphique et à l'emblème sonore, l'évolution ultérieure des opérations appelle également l'adjonction d'un emblème plastique; geste simple qu'il s'agira d'inventer tout en déjouant la confusion et les réminiscences possibles avec

les symboles existants : mains jointes, signe de la croix, bras levé, poing tendu, index et médus écartés, etc. Mais ce n'est pas le lieu de nous en préoccuper, ni le moment.

12. — LES TROIS PREMIERS MOIS

Du jour J au jour J + 365 s'étale la campagne qui doit nous mener à la conquête du pouvoir, durée que nous subdiviserons en quatre périodes de trois mois. La limitation de cette durée n'est pas une gageure ; elle obéit de vrai à des mobiles très précis.

Dans l'extraordinaire confusion mentale entretenue aujourd'hui par le torrent qui jaillit sans relâche des rotatives, de la radio, de la télévision, du cinéma, et qui menace et compromet chaque seconde de notre vie mentale, la variété et le renouvellement constant des mythes collectifs rendent infiniment périlleuse la prolongation, au delà d'une certaine durée, de l'intérêt et de l'enthousiasme qu'il s'agit pour nous de provoquer et de maintenir jusqu'à leur retentissement décisif sur le terrain des faits.

Pour s'en convaincre, il suffit d'étudier le phénomène d'apparition et de remplacement des mythes dans tous les domaines où ils sont proposés à l'homme moderne. Ainsi, il peut être utile d'établir le graphique d'intérêt des événements et des mythes les plus divers, ayant puissamment, dans le cours de ces dernières années, retenu l'attention de l'opinion. A partir des quotidiens et des magazines de chaque pays, l'on peut ainsi relever avec une grande précision, par semaine et en centimètres carrés, l'importance de l'espace imprimé que l'ensemble de la presse accorde à chaque mythe ou à chaque événement déterminé : telle catastrophe minière, par exemple, ou tel accident d'avion ou de chemin de fer, tel procès criminel et, enfin, le degré et la durée de rayonnement des gloires du moment (Sagan, Bardot, Hayworth, Farouk, Lollobrigida, Buffet, le couple princier de Monaco, etc.) L'on obtiendra par cette méthode élémentaire, une série de graphiques précis nous permettant d'étudier la courbe d'intérêt, de sa montée à sa chute, d'une sélection d'événements et de mythes collectifs.

Si de semblables graphiques peuvent être fort révélateurs, n'oublions pas cependant qu'ils témoignent moins d'une intervention directe et spontanée du grand public que de la prescience routinière de la presse et de son habileté à grossir l'importance de certains faits dans l'espoir de capter et de retenir plus ou moins longtemps l'attention de ses lecteurs ;

les réactions directes de ces derniers, par le moyen des sondages ou le volume du courrier reçu, lui donnant en retour des indications précieuses sur la nécessité de poursuivre ou d'abandonner l'entreprise.

Mais comme le renouvellement constant de cette mythologie éphémère ne cesse de restreindre et de menacer les chances de survie de chacune de ses composantes, ainsi nous arrivons à la conclusion que, dans l'encombrement actuellement provoqué par l'expansion toujours plus arrogante des grands moyens d'information et de délassement, nous ne pouvons guère espérer que la durée de concentration du public, requise par notre campagne, puisse raisonnablement dépasser le terme d'une douzaine de mois, ce qui ne nous dégage nullement de l'obligation, au sein de cette période, de revenir constamment à charge par un système de répétition inlassable et un renouvellement raffiné des appâts.

Nous désignerons ici sous le nom de « Centrale » le petit nombre de ceux qui seront effectivement les organisateurs de la campagne que nous allons décrire. Avant de revenir de façon plus détaillée sur cet aspect de la question, contentons-nous de souligner une fois pour toutes que la Centrale seule est avertie des fins réelles de l'entreprise. Toute l'armée innombrable des agents qui seront diversement appelés à la mener à bonne fin, doit rester strictement en dehors du jeu. Elle demeurera jusqu'au bout dans l'ignorance totale de ses buts authentiques. Ceci ne présente aucune difficulté, bien au contraire, puisque sous le régime capitaliste, le travail de tout homme est assimilé à une marchandise. De même que nous pouvons donc acheter l'espace des journaux, le temps de la radio, de la télévision et du cinéma, de même tous les hommes qui nous sont nécessaires peuvent être loués par nous et travailler sous nos ordres pour un temps indéterminé. Les rares personnes sur terre capables de résister à la pression de cette mécanique universelle sont précisément les seules dont nous n'avons que faire ici ; sauf sur un point, si nous considérons que c'est de tels hommes justement dont nous avons le plus urgent besoin pour constituer l'effectif de la Centrale, dont l'intégrité précisément, en dehors d'autres qualifications d'ordre technique, doit être le trait dominant.

Cette particularité économique de l'homme du XX^e siècle, caractéristique fondamentale de la société capitaliste, nous est particulièrement précieuse pour notre dessein puisque nous pouvons ainsi, non seulement nous assurer sans peine le concours d'un personnel d'exécution qualifié, mais encore nous approprier les services des gloires du jour, susceptibles par le rayonnement attaché à leur nom de renforcer l'efficacité de

notre entreprise et de captiver ainsi plus aisément l'attention universelle. Pour le public féminin, il convient de prévoir une réserve abondante de ténors et de chanteurs de charme ; pour les jeunes gens, des orchestres de jazz réputés et des champions sportifs. Cette démarche rejoint l'utilisation des vedettes de cinéma dans la publicité commerciale non moins que, dans la propagande communiste, l'exploitation de la célébrité acquise par Picasso, Joliot-Curie ou Paul Robeson.

Les trois premiers mois de la campagne ont pour seul but de faire connaître le Club des Loisirs et de gagner à lui l'attention du plus vaste public qu'il se peut. Rappelons encore rapidement les moyens utilisés : deux à trois pages par semaine dans la presse quotidienne, une page dans chaque publication périodique (hebdomadaire ou mensuelle), une heure d'émission ou davantage à la radio et à la télévision. A l'exception des spectacles organisés, tous les autres moyens ont pour mission d'éveiller l'intérêt de chacun et de canaliser celui-ci vers les moyens primordiaux, tout en consacrant, par l'ubiquité de l'emblème, la notoriété de notre organisation.

Faute de pouvoir nous étendre dans le détail sur chaque point particulier d'un programme très touffu, nous ne dirons que quelques mots du contenu de la « publicité » même, sous l'aspect qu'elle revêt dans la presse, à la radio, à la télévision ou ailleurs. Rien dans son allure générale ne doit différer de ce qui se publie, s'émet ou se montre coutumièrement, sauf que le souci d'intéresser, de captiver, de passionner le public sera observé avec le plus grand raffinement possible. D'une manière générale, la notion de délassement, au sens le plus populaire du terme, prévaudra en toute circonstance jusqu'à la fin de la campagne. L'efficacité de nos démarches sera, il va sans dire, constamment vérifiée par des sondages d'opinion et toute critique formulée fera l'objet d'un examen approfondi.

Le contact direct avec le public, en ce qui touche les moyens de diffusion primordiaux, c'est-à-dire la presse, la radio et la télévision, sera maintenu de façon permanente en consacrant pour le moins un quart de toutes nos manifestations à ces échanges. Un quart de page pour chaque page publiée, un quart d'heure par heure d'émission radiophonique ou télévisée seront ainsi entièrement affectés à nos rapports avec le public, sous forme de réponses aux lettres sollicitées et reçues, ou encore d'interviews directes.

Enfin, en aucun cas, il ne conviendra d'omettre le moyen d'attraction puissant que constituent les concours dotés de prix multiples, moyen plus que tout autre susceptible de susciter l'intérêt sous sa forme la plus immédiatement matérielle, donc la plus puissante.

Le reste de la page ou de l'émission sera occupé par des rubriques diverses pour le contenu desquelles l'on s'inspirera le plus étroitement possible des réussites les plus marquantes de la presse à gros tirage et des émissions commerciales jouissant de la faveur du grand public. Qu'il s'agisse d'articles sur les sujets les plus divers, de bandes dessinées, de jeux radiophoniques, de récitals de chansons à la mode ou de pièces de théâtre, nous nous efforcerons toujours de recruter pour ces prestations les personnalités les plus en faveur, celles-là mêmes que les enquêtes de classification menées dans le grand public, situent unanimement en tête de liste. La collaboration des vedettes pourra en outre nous servir à la confection de petits films qui seront projetés sur les écrans des cinémas, en guise de publicité de notoriété faite sous le couvert du Club des Loisirs.

En prenant comme moyenne fictive pour chaque pays, un ensemble comportant 50 quotidiens, 100 hebdomadaires et 50 mensuels, nous arrivons après trois mois à une présence dans la presse de près de trois mille pages (à multiplier par le tirage global de ces publications), et nous atteignons ainsi *la totalité des lecteurs du monde capitaliste*. A raison d'une émission quotidienne d'une heure à la radio et à la télévision, une activité de trois mois se traduit par un contact de 180 heures environ avec des millions d'auditeurs. Ajoutons à ce bilan la publicité directe sous forme d'imprimés dans les boîtes aux lettres, le contact avec tous les spectateurs de cinéma au cours d'un trimestre entier, et enfin le rayonnement de tout l'appareil de la publicité extérieure visant à établir la notoriété du Club des Loisirs et à canaliser le public vers les grands moyens d'information et de délassement. Il n'est guère douteux qu'une propagande aussi massive et aussi totale, au terme de cette première partie de notre campagne, n'assure à notre organisation une célébrité et une pénétration sans précédent.

13. — LE PARTI IMAGINAIRE

La propagande que nous venons de décrire couvre une période de trois mois. A ce moment, pour peu que chaque détail ait fait l'objet d'un soin minutieux, nous pouvons affirmer avec certitude que nous avons capté l'attention de la majorité de la population de chaque pays où nous avons mené notre campagne. Le Club des Loisirs écrase de sa notoriété celle de n'importe quelle autre activité similaire, pour la simple raison que nous

avons occupé chaque terrain particulier et que nous ne cessons d'investir chaque milieu en recourant à ses propres armes. Cette certitude nous est acquise au même titre que si, pour provoquer la levée de tous les regards vers le ciel, nous lançions une fusée lumineuse.

Le jeune homme que nous avons déjà invoqué comme exemple, a été circonscrit par tous les moyens : dans les publications religieuses ou patriotiques, dans celles de la jeunesse, dans les revues intellectuelles, dans les feuilles philatéliques, dans les magazines de l'automobile, dans les bulletins de la société protectrice des animaux, enfin dans les publications mêmes de la société qui l'emploie et la presse syndicale. Y échapperait-il que nous le rejoindrions quand même par la radio, la télévision ou le cinéma, sinon sur le chemin de son travail, dans le métro ou l'autobus, sinon dans sa propre rue par le truchement de l'affiche ou du graffiti.

Nous avons résolu le problème des milieux. Nous avons donc atteint notre premier objectif.

Il sied maintenant de nous tourner vers le deuxième, et de conférer à cette masse disparate et morcelée que nous avons liée en une manière de substance homogène, l'impulsion décisive qui va l'orienter vers les fins politiques que nous poursuivons. Il est évident que, sans ménagements aucuns, et connaissant la méfiance ou l'indifférence qui caractérisent sur ce point notre immense public, une volte-face de cette envergure ne manquerait pas de nous faire perdre les trois quarts au moins des chances que nous avons réunies. N'oublions jamais que le terrain même que nous avons élu pour capter l'attention de chacun se situe aux antipodes de celui sur lequel nous voulons le mener. Comment allons-nous nous y prendre ?

Au vrai, dès le deuxième mois de notre campagne, nous aurons déjà fait les premiers pas, semé le premier grain. Nous aurons fait passer dans la rubrique réservée aux lecteurs ou aux auditeurs (sporadiquement dans chaque publication particulière, dans quelques émissions) une ou deux lettres faisant part du désir de leur auteur, sous une forme nécessairement assez vague, de voir notre action se tourner vers des réalisations plus générales, et du souhait que nous utilisions notre énorme puissance à lutter contre le désordre et l'inquiétude régnant dans le monde ; sans que le mot tabou de politique ne soit évidemment prononcé. Chacune de ces lettres aura été suivie d'une réponse courtoise mais négative. Il va sans dire que nous étions l'auteur non seulement de la réponse mais aussi de ces lettres, en vérité fictives ; procédé comme on sait régulièrement et efficacement utilisé dans la publicité commerciale.

Or aux approches du troisième mois, au moment où la cadence et l'universalité de notre action nous auront assuré d'une audience maxima, de semblables lettres vont se faire extraordinairement fréquentes et insistantes, si bien que par l'effet d'une sorte de contagion presque fatale, nous commencerons de recevoir de véritables lettres, écrites dans ce esprit, émanant de lecteurs ou d'auditeurs réels.

Une fois encore, nous n'abonderons pas dans cette opinion. Nous jouerons l'étonnement. Comment donc ! chers lecteurs, chers auditeurs ! mais c'est presque de politique que vous voudriez nous voir préoccupés. Ce n'est pas notre rôle, et d'ailleurs nous n'y entendons rien... Là-dessus, nouvelle offensive du public, fictive ou réelle. Nous n'oublions pas cependant la loi d'or de la publicité : le client a toujours raison. Si bien qu'un beau jour, avec une feinte mauvaise grâce, nous mettrons « à la demande générale » les pieds dans le plat. Ce sera une étonnante déclaration, associée à un referendum préliminaire et rapide de l'opinion publique sur cette délicate question, cependant que dans l'ombre nos enquêteurs tâtent le terrain, de façon à nous renseigner avec précision sur la marge d'audace qui nous est momentanément permise, sur les limites précises de l'élan que nous pouvons tenter sans risquer de compromettre l'entreprise tout entière.

Le referendum sera lui-même conçu de manière à susciter l'intérêt et l'enthousiasme, en menant toute l'affaire à la manière d'un jeu ne prêtant pas à de réelles conséquences ; par exemple en le combinant avec un concours doté de prix sensationnels et comportant l'évaluation du nombre des réponses pour et contre. Tous les moyens que nous utilisons depuis trois mois devront être jetés à la fois dans la balance : presse, radio, télévision, cinéma, affichage, spectacles, publicité directe, etc. En outre pour soutenir notre action dans ce tournant délicat, nous aurons largement recours à la complaisance rémunérée des vedettes dont nous avons déjà souligné le rôle important qu'elles seront appelées à jouer.

L'ampleur de cette manifestation, véritablement internationale, sera telle qu'elle forcera l'attention de l'extérieur, y suscitant les toutes premières inquiétudes. Des slogans pro-politiques pourront déjà être lancés avec prudence, pour autant qu'ils témoignent, condition première du succès à cette étape, d'un mépris déclaré de la politique traditionnelle. Quelque chose comme « la politique sans les politiciens », « notre politique, c'est de n'en pas faire », ou quelque formule du même goût. Observons d'une manière générale que le mot même de « politique » ne sera jamais prononcé, du moins revendiqué, sinon de façon péjorative. C'est dire que nous garderons nous-mêmes à son égard les distances et la méfiance du grand public.

Ce premier sondage devra être terminé très vite. Le dépouillement des bulletins de vote (soit à découper dans la presse, soit distribués, et portant chacun un signe d'identification, de façon à pouvoir établir la proportion des participations suivant l'origine du bulletin), devra se faire de manière fractionnée afin qu'aucun préposé à ce travail ne puisse, sur la base des bulletins qui lui sont affectés, se faire personnellement une idée d'ensemble des résultats réels. Une seule personne, en réalité membre de la Centrale, dressera le bilan final à partir de ces dépouillements fragmentés. Les résultats corrects constitueront une base de travail très précieuse, mais ces résultats n'ont en fait aucune importance pour la continuation des opérations, lesquelles se feront désormais dans le sens politique, même si le referendum devait par extraordinaire nous révéler l'opposition de la majorité des personnes consultées. Si bien que la proclamation des résultats, quel que soit le bilan réel du scrutin, établira une préférence majoritaire pour l'orientation politique du Club des Loisirs, mettons de 88,7 pour cent, préférence dont nous ne manquerons pas de souligner le caractère conditionnel en spécifiant que l'orientation nouvelle n'a de sens que si nos démarches ultérieures répondent bien au vœu de chacun.

La proclamation de ces résultats, soutenue par une propagande adroite à tous les échelons, sera suivie aussitôt d'un nouveau referendum, doublé comme d'habitude d'un concours doté de prix. Cette consultation portera sur une série de questions élémentaires mais choisies avec le plus grand soin, et dont le but répond à la nécessité de déterminer succinctement l'opinion du public en matière de politique générale, tant à l'échelle nationale qu'internationale. Parallèlement, un sondage par enquêteurs sera effectué, où des questions plus précises seront posées directement.

Les résultats de cette double démarche constitueront la base sur laquelle nous établirons la ligne politique à suivre, la « doctrine ». Il conviendra de lui donner un tour à la fois incisif et condensé et de la présenter sous une forme des plus accessibles : texte très court ne pouvant dépasser les dimensions, par exemple, des « dix commandements ». Pour qu'une telle doctrine ait chance de rallier la majorité de l'opinion, il faut obligatoirement qu'elle soit à la fois nette et modérée, qu'elle satisfasse les désirs (toujours colorés d'une secrète violence) mais aussi les réalités (appréhension de l'aventure, refus des risques). Il ne conviendra donc pas de se déclarer « contre la guerre » (ce qui peut soulever des objections) mais de s'affirmer « pour la paix » (ce qui rassure tout le monde). Il nous faut donc composer une doctrine qui soit extrêmement vague sur tous les points risquant de départager l'opinion, et

très précise sur tous les points sans conséquence directe. Exactement, somme toute, la doctrine de tous les partis politiques au niveau de la propagande électorale. Nous serons pour la paix universelle, comme tous les partis ; pour l'amélioration du niveau de vie, comme tous les partis ; contre l'imposition excessive et la prolifération des bureaucrates, comme tous les partis. L'originalité, sous peine d'échec ou de résistance grave, doit être évitée à tout prix.

Le tournant politique requiert, il y faut insister, une prudence infinie. Ne serait-ce déjà que vis-à-vis des supports que nous utilisons. Afin de prévenir les risques de détérioration pouvant surgir de ce côté, il conviendra, au début de la campagne, de nous les assujettir par des contrats, établis pour une durée d'un an. Dans chacun de ces multiples contrats, une clause prévoirait un dédommagement important en notre faveur, en cas de rupture anticipée. Si l'un ou l'autre de ces supports s'avisait ainsi de ne pas voir d'un bon œil notre changement d'orientation, il y regarderait probablement à deux fois avant de rompre l'engagement que nous lui avons fait signer.

Quoi qu'il en soit, il faut à tout prix s'en tenir à une atmosphère de « jeu », paraissant ne jamais prêter à conséquence, mais invitant le public à le mimer si bien qu'à la longue il s'échauffe, et finisse — galvanisé — par prendre son rôle tout à fait au sérieux et entrer dans la danse.

Ces préparatifs ayant pris un mois environ, il nous faut compter deux mois encore pour universaliser la propagande de notre nouvelle orientation, accroître la popularité du signe de ralliement, emblème et slogan. Au terme de cette période, il nous faut exactement aboutir à ceci : c'est que dans chaque rue de n'importe quelle ville, choisie au hasard, nous puissions déceler des indices tangibles de la pénétration de notre campagne. Enfin, le terme de ce deuxième trimestre verra, sur ces bases suffisamment sûres, la fondation d'un journal quotidien et la création d'un parti autonome, que nous appellerons ici : le Parti Imaginaire.

Il n'y a que fort peu de remarques à faire sur le journal quotidien, sauf qu'il sera aussi peu politique que possible*. Sa composition générale aura du reste été déterminée par des sondages préalables, de façon qu'il réponde en tous points au

* La moyenne d'intérêt quant à la teneur politique de la grande presse, moyenne à peu près valable pour tous les pays capitalistes, ne dépasse jamais 25 pour cent des lecteurs. Les autres, dont l'information politique se contente de la lecture des manchettes et des titres, n'accordent leur attention qu'aux faits divers, aux feuilletons, aux bandes dessinées, à la mode, aux sports, etc.

goût du plus grand nombre. Toutes les chroniques habituelles seront confiées à des vedettes du jour, dont le concours régulier constitue une garantie supplémentaire de succès. Il s'agira de faire toujours mieux que les journaux concurrents, de soigner tous les détails, et même d'en réduire le prix de vente, là où la chose est réalisable sans attenter aux barèmes, ou sinon de tourner cet obstacle en augmentant le nombre de pages ou en embellissant la présentation. Des prix très bas seront faits pour les petites annonces, cependant que des prix très avantageux par rapport au tarif généralement en vigueur seront établis pour nous attirer la publicité commerciale. Les rôles seront en quelque sorte renversés puisque, après avoir fait de la publicité dans tous les journaux, nous devenons nous-mêmes les hôtes intéressés des annonceurs. Compte tenu du tirage élevé de notre journal et de notre tarif sensiblement en-dessous de celui que nous pourrions raisonnablement exiger, la publicité commerciale ne manquera pas de se précipiter vers nous, nous assurant ainsi un appui financier appréciable.

La constitution du Parti Imaginaire exige un soin tout particulier. Puisque la doctrine n'importe guère, nous ferons donc moins appel à des politiciens plus ou moins convaincus qu'à des orateurs choisis uniquement pour leur éloquence et leur aptitude à charmer les foules. Ceux-ci seront engagés directement par nous au même titre que des acteurs dont le rôle est écrit d'avance et dont la qualification majeure est de faire coïncider le plus parfaitement qu'il se peut leur être réel avec le personnage fictif dont ils empruntent les traits. Le discours politique n'ayant subi aucune modification essentielle depuis la plus lointaine antiquité, on leur laissera le privilège de l'improvisation et la faculté de broder à leur guise autour de ces deux ou trois thèmes éternels, dont seule importe vraiment la manière de les répéter, au gré de ces effets puissants de la voix, tempérés de silences brusques, qui invariablement suffisent à fasciner n'importe quel auditoire. Il convient toutefois de tenir compte du préjugé défavorable contre le « beau parleur ». A titre d'indication, il s'agira donc, pour certaines catégories de l'opinion, d'éviter l'acteur trop sûr de lui, quelque peu cabotin, du type « Pierre Fresnay », et de lui préférer, par exemple, l'acteur légèrement hésitant, du type « James Stewart ».

Afin de ne rien laisser au hasard, ces « tribuns » parmi lesquels en dernière analyse seront choisis les leaders du Parti Imaginaire, seront eux-mêmes l'objet d'un test public, au terme duquel les spectateurs seront invités à élire leur candidat préféré ; séances en tous points conformes aux exhibitions de prix de beauté.

Au cours de leurs tournées de propagande, les « tribuns »

ne se produiront toutefois jamais de façon isolée, leur intervention ne pouvant se limiter à eux seuls sans risquer d'engendrer assez vite la lassitude et l'ennui. C'est pourquoi ils seront toujours intégrés dans un spectacle organisé (music-hall, cirque, théâtre, concert), spectacles entièrement conçus de manière à plonger le public dans un état réceptif favorable, au terme desquels seulement le tribun fera son entrée, apparition elle-même réglée suivant les lois scéniques traditionnelles. C'est pourquoi les interventions des tribuns seront au début limitées à un dixième environ de la durée totale du spectacle pour s'élever graduellement à un cinquième, ou davantage, dans la phase aiguë de la campagne.

Enfin, avant de soumettre les candidats « politiques » au choix du public, une sélection préliminaire aura été faite sous notre contrôle, afin d'écarter d'emblée les éléments susceptibles de témoigner dans l'avenir d'une clairvoyance ou d'une indépendance dangereuses. Il nous faut en vérité des robots d'intelligence très moyenne, parfaitement dociles, idéalement maniables, et dont le moindre pas ne se fera qu'avec notre approbation et sous notre surveillance rigoureuse.

14. — LE CONTRE-PARTI

La durée comprise entre la fin du premier semestre et le neuvième mois sera essentiellement consacrée au lancement du Parti Imaginaire, au développement de sa presse particulière, quotidien, magazines éventuels, brochures, tracts, etc. La continuation parallèle de notre propagande antérieure par le truchement de tous les moyens d'information et de délassement existants nous permet d'affirmer, pour peu que nous ne manquions jamais d'accorder scrupuleusement notre campagne aux réactions de l'opinion, que le Parti Imaginaire doit inévitablement recueillir l'assentiment de la grande majorité de la population. Cette assurance anticipative n'est pas l'expression d'un optimisme aveugle mais répond à une loi quasi mathématique, mille fois vérifiée par l'expérience de la publicité et de la propagande politique.

Les sondages d'opinion nous permettent, chemin faisant, d'évaluer correctement, d'une semaine à l'autre, le nombre de nos partisans. Nous verrons celui-ci grandir, monter sans cesse puis, à un certain moment, se stabiliser, sans montrer des signes d'oscillation appréciables. L'indice de cet arrêt exprime au vrai, très exactement, les limites du possible, la muraille que nous ne pouvons raisonnablement espérer franchir. Elle équivaut, sur

le plan de la publicité commerciale, aux limites du marché, aux barrières solidement fortifiées de la concurrence.

Ces limites se révèlent d'autre part par le soutien involontaire que nous recevons désormais de l'extérieur. C'est que l'ampleur inattendue de notre mouvement et son allure de spontanéité ne peuvent manquer d'attirer sur nous, d'autant plus sûrement que le caractère international de notre ascension est manifeste, l'attention de ceux qui étaient demeurés jusqu'alors simples spectateurs, les intellectuels proprement dits et les partisans inébranlables des autres partis existants. Aussi, l'inquiétude, sinon la panique, commence de travailler ceux-ci. Les économistes et les sociologues, marxistes ou non, se penchent vers nous, armés de la loupe déformante de leur vertigineux savoir, et, nous fleurissant de théories sociales plus ou moins ingénieuses, cherchent laborieusement à interpréter le phénomène nouveau qui vient de surgir dans l'histoire. Nos leaders sont poursuivis par les journalistes, nous sommes assaillis de tous côtés ; toutes contributions qui ne peuvent tourner qu'à notre avantage, malgré les avertissements impérieux, les clameurs, les protestations et les menaces ; publicité gratuite supplémentaire qui ne peut que consacrer davantage notre présence et notre force. Il ne serait du reste pas mauvais, sur cette voie, d'aider les bâtisseurs de théories à se fourvoyer davantage.

Les sondages d'opinion et l'observation simultanée de la presse nous ayant permis d'évaluer correctement l'ampleur de cette résistance, nous pouvons prévoir avec une relative précision le moment critique où l'opposition s'apprête à endiguer notre campagne et à riposter.

Mais nous n'aurons pas attendu ce moment pour circonvenir cette résistance. Placés comme nous le sommes pour connaître l'avenir et les surprises du destin, nous aurons de longue date, et par des voies détournées, préparé soigneusement le terrain, noué de multiples contacts avec l'ennemi, recruté dans l'ombre tout un personnel expérimenté et prêt à surgir sur la scène. C'est dire que nous allons tout simplement coordonner nous-mêmes cette masse récalcitrante en un tout cohérent, et cela, en dépit de ses divergences intestines, puisqu'elle est composée presque entièrement de ceux qui sont en fait les noyaux fidèles des divers partis traditionnels dont notre expansion soudaine menace directement la place au soleil.

Nous créerons ainsi nous-mêmes, contre nous, une manière d'union sacrée, représentée par un parti unique que nous appellerons ici le Contre-Parti. De même qu'aucun membre du Parti Imaginaire, ni aucun sympathisant ne sont avertis des buts réels de notre mouvement, de même aucun adhérent du nouveau parti n'est évidemment éclairé sur cette manœuvre singulière.

Maintenir les deux adversaires jusqu'au bout dans l'ignorance totale de notre dessein profond, constitue d'ailleurs la condition première de notre réussite finale. Pour les apparences, leur sauvegarde ne réclame pas de bien grandes précautions. De vrai, la fondation du Contre-Parti est exactement, dans pareille situation, la seule solution qui puisse venir à l'esprit de ceux qui se sentent menacés par le développement spectaculaire du Parti Imaginaire. Sous la menace de se voir balayés par la tempête que nous soulevons, et pour peu que les tractations aient été confiées à des agents adroits, — qui se seront entendus avec des membres des partis adverses choisis parmi les plus malléables, sans que leur puisse venir le soupçon d'être l'objet d'une manœuvre, — la fondation du Contre-Parti s'effectuera sans grandes difficultés. Quant à la propagande et à la doctrine unifiée qui seront préconisées par le Contre-Parti, elles ne peuvent être que très fidèlement calquées sur celles du Parti Imaginaire. En fait le Contre-Parti ne peut raisonnablement, à cette heure périlleuse, avoir d'autre programme que celui de s'opposer au Parti Imaginaire avec la plus extrême énergie.

Comme nous mettons à la disposition du Contre-Parti, sans laisser de le surveiller étroitement et d'en tenir fermement les rênes, des moyens non moins puissants que ceux que nous utilisons nous-mêmes, nous arriverons en très peu de temps à créer un état de tension politique extrême où tous les esprits seront portés à ébullition. Nous travaillons désormais dans un climat de surexcitation passionnelle qu'il nous importe d'exploiter à fond, sans oublier pour autant d'en surveiller étroitement l'évolution par des sondages incessants de l'opinion. De tranquille qu'elle était, l'atmosphère s'électrise ; bientôt des échauffourées, plus ou moins spontanées, plus ou moins provoquées, éclatent çà et là, du reste orchestrées par nos soins et jugulées au bon moment.

Ajoutons ici que nous sommes en pleine bataille électorale et que la conquête du pouvoir bat son plein. (Nous nous expliquerons plus loin sur la manière dont cette période aura été artificiellement avancée).

Des rencontres sont ménagées entre les tribuns du Parti Imaginaire et ceux du Contre-Parti, sur le mode des débats contradictoires. Comme nous sommes à la fois les inspirateurs des uns et des autres, et puisque tout ce qu'ils peuvent déclarer importe peu, le scénario du débat sera bâti d'avance et communiqué séparément à chaque partie adverse, de façon à pouvoir présenter au public un spectacle parfait, entrecoupé par ailleurs d'attractions choisies, afin que l'ennui ne puisse le gagner un seul instant. Réitérées à des intervalles rapprochés, de telles manifestations contribueront puissamment à donner à la campagne électorale une allure frénétique. Il sera bon de

monter en épingle quelques scandales, dont toutes les péripéties auront été soigneusement préparées. Des procès en diffamation y succéderont, de préférence au détriment du Parti Imaginaire, de façon à pouvoir, chaque affaire étant fabriquée de toutes pièces, faire ressortir davantage l'innocence de l'un au regard de la perfidie démasquée de l'autre. Il importe en effet, sans négliger de donner satisfaction aux adhérents du Contre-Parti, de maintenir intactes nos positions.

Dans ce vacarme tonitruant qui aimante l'attention de toute la population, attention que l'on ne cesse pas de soutenir parallèlement au moyen de tout l'appareil ordinaire des concours, des spectacles, des émissions radiophoniques et télévisées, tout ce qui pourrait subsister encore en fait de parti politique autonome sera dissous comme par enchantement. Quelques rares fidèles iront peut-être encore porter leur voix à leur parti moribond, sans se faire probablement de bien grandes illusions. On n'aura guère le loisir de les observer tant la passion qui consume jusqu'à l'os les deux combattants principaux est puissante, tant leur lutte est épique et savamment agrémentée de toutes les séductions susceptibles de ne pas entraîner une seconde la défaillance de l'attention.

Mais voici le jour des élections qui se lève. La fièvre n'a cessé de monter, l'huile d'être versée à grands flots sur le feu. Il n'est pas besoin d'être prophète pour prédire que l'aboutissement d'une lutte de pareille ampleur ne peut donner qu'une majorité quasi exhaustive au Parti Imaginaire et au Contre-Parti. Plus de quatre-vingt-dix pour cent des voix pour le moins doivent leur échoir, et il est fort douteux que ce qui subsiste de partis autonomes sur les dix pour cent restants puissent, en raison même de leur division, accéder au Parlement. Ainsi nous occupons bel et bien tous les sièges, puisque tant le Parti imaginaire que le Contre-Parti sont sous notre contrôle absolu.

Le rideau est tombé sous les applaudissements unanimes.
La révolution est accomplie.

15. — LE POUVOIR SANS LE MASQUE

La révolution est faite mais personne n'en sait encore rien. Or, c'est maintenant seulement que les difficultés vont commencer. Il s'agit en effet de déjouer la contre-révolution que l'exercice effectif du pouvoir que nous avons conquis ne pourrait manquer d'éveiller à plus ou moins brève échéance.

Bien qu'il ne soit plus de notre propos d'aborder le problème complexe, différent pour chaque nation, du processus économique et social ultérieur à la prise du pouvoir, il nous paraît néanmoins nécessaire d'en esquisser sommairement les traits généraux.

C'est ainsi qu'il nous faut faire état d'une série d'activités parallèles à la campagne pour le pouvoir, activités qui auront été menées de concert, dans les coulisses, et qui s'inscrivent en filigrane.

Dès le premier jour de la campagne, une sélection de techniciens, de statisticiens, de spécialistes en économie politique auront été recrutés et mis à l'ouvrage dans une manière d'institut privé, dont seul le directeur sera averti de la destination finale et donc, nécessairement, membre de la Centrale. A cet institut incombera la tâche de dresser un tableau détaillé et précis de l'économie nationale ainsi que de ses fluctuations au cours de l'année qui précède la prise du pouvoir. A cet effet tous les moyens techniques les plus modernes, mécanographiques et électroniques, seront à la disposition du personnel, afin de lui permettre, dans le plus bref délai, de disséquer jusque dans ses moindres fibres le corps économique de la nation. En plus de ces techniciens, il conviendra de recruter un personnel volant spécialisé qui, en toutes circonstances utiles, sera dépêché dans les différents secteurs industriels et financiers afin de procéder sur le vif aux enquêtes et aux vérifications nécessaires.

En gros, ces travaux sont déjà accomplis par les organisations similaires existantes. Il ne s'agira donc plus que d'en opérer la classification et la vérification méticuleuses, puis d'en tenir à jour les données. Il n'importe guère ici de recourir à des marxistes convaincus puisqu'il ne sied aucunement d'interpréter les faits économiques mais simplement de les inventorier de façon quasi exhaustive. Le jour où nous commencerons d'agir sur ces faits, l'intérêt du plus grand nombre nous suffira comme guide, cependant que notre action même devra simplement veiller à progresser dans l'aire rigoureusement circonscrite dont l'institut a pour tâche de délimiter à chaque essor économique le périmètre, les chances d'extension et la répartition possible des profits amassés en chemin.

Mais à cela ne se borne pas la tâche de notre institut. Passé l'inventaire de la production industrielle et agricole ainsi que du capital financier, il aura en outre à s'occuper de l'analyse des salaires et des pensions, sans oublier le recensement précis, homme par homme, de la classe capitaliste. Pour chaque capitaliste, une fiche très détaillée sera dressée avec l'aide des agences de renseignements financiers et au besoin de détectives privés spécialement entraînés à cette fin, de

façon que sur le futur champ de bataille, le moindre repli, le moindre accident de terrain ait été reconnu, et les forces de l'ennemi dénombrées avec la plus extrême minutie. Pour parfaire ces renseignements, une équipe de l'institut sera en liaison constante avec l'équipe correspondante de chaque pays étranger afin qu'au terme de ces échanges les filiations internationales du capitalisme nous soient connues dans le détail, tant sous leurs formes immobilières et bancaires que marchandes.

Mais la raison d'être de ces instituts nationaux est, outre leur tâche spécifique, celle de nous fournir, après un tri-sévère des compétences et des aptitudes, les futurs cadres administratifs de l'économie, promotion dont les intéressés ne seront naturellement informés que la révolution une fois accomplie.

Il convient maintenant de dire quelques mots des tâches politiques que nous aurons à assumer après la prise du pouvoir. Celle-ci ayant été accomplie de manière pacifique et « légale », nous pouvons jusqu'à un certain point faire confiance à la docilité de l'appareil de répression existant et nous fier à la neutralité obéissante de l'armée, de la gendarmerie et de la police.

Jusque-là, somme toute, chaque chose est demeurée en place et la vie continue comme par le passé. Il ne nous reste qu'à tout préparer pour le chapitre suivant.

Après nous être assurés de toute la vieille machine gouvernementale, seule nous retient encore l'opinion publique que nous ne pouvons affronter sans risques sur certains points délicats. Aussi bien, une période de quelques mois pour le moins est nécessaire avant que nous puissions envisager la révolution sociale proprement dite.

C'est ici qu'il faut introduire quelques considérations sur le mécanisme parlementaire qu'il n'importe nullement de détruire mais de transformer rouage par rouage. Le Contre-Parti dont la plus grande partie des sièges est occupée par des membres qui nous sont dévoués, non avertis de nos intentions, mais choisis en fonction d'une certaine inaptitude politique et d'une passivité suffisante pour ne pas se laisser entraîner à quelque initiative malencontreuse, le Contre-Parti se contentera bon gré mal gré d'une opposition verbale sans influence politique réelle. Pour la composition des sièges du Parti Imaginaire, détenant la majorité et disposant ainsi d'un pouvoir d'action effectif, il va sans dire que là aussi tous les députés auront été choisis de façon à écarter les éléments capables d'insubordination. Cette sélection aura surtout été faite à partir d'éléments moyens pour lesquels la fonction parlementaire vaut surtout comme gagne-pain facile et bien rémunéré. Il nous faut en vérité des moutons obéissant sans murmurer à la commission

restreinte, composée des membres de la Centrale, qui, en accord avec les directives reçues de l'institut d'économie, établit les lois dont il s'agit d'assurer, sans palabres inutiles, le vote et l'application instantanés. Peu importe donc ce que l'on raconte dans l'enceinte parlementaire pour occuper le temps, et que les débats passent en stupidité la traditionnelle confusion mentale de rigueur dans ces assemblées. Les résultats seuls sont à considérer, que nous ordonnerons à nos députés de nous donner sur l'heure, et qui seront aussitôt mis à exécution.

Dans toute société capitaliste évoluée, il est possible sans toucher le moins du monde à la structure du régime, de réaliser immédiatement des améliorations sociales sensibles. Des problèmes relativement simples, tels que l'égalité juridique des sexes, l'égalité des salaires masculins et féminins, la gratuité de l'enseignement et des soins médicaux, etc. seront immédiatement votés et leur application entrera en vigueur dans tous les pays où ces questions n'auraient pas encore été définitivement tranchées.

Avant de pouvoir efficacement faire la chasse au gaspillage, et comme la notion même de crédit nous immunise momentanément contre l'inflation, nous pouvons procéder ensuite à des transferts théoriques de budget au profit des secteurs de l'hygiène, du logement, de l'instruction publique, en prélevant les fonds nécessaires sur le budget de la guerre, sans que personne ne soit pour autant averti de cette opération invisible. Une lutte sournoise sera entreprise du reste, dès le premier jour, contre ce secteur honteux de l'économie, puisqu'il ne peut être immédiatement question, sans inquiéter certaines couches influentes de l'opinion, de le supprimer brutalement. Pour en arriver là, c'est-à-dire à un désarmement intégral, il convient d'abord de tranquilliser l'opinion en aboutissant à une entente internationale convaincante.

En dehors de nos publications particulières, des stations de radiodiffusion d'Etat, que nous contrôlons désormais par un noyautage insensible, nous continuons malgré tout nos insertions régulières dans la presse, de façon à demeurer en contact avec l'opinion de la nation tout entière. Car plus que jamais notre propagande doit se poursuivre, à laquelle nous ne manquerons jamais d'apporter la constante vérification des enquêtes par sondage. Aussi, dès le lendemain de la prise du pouvoir, un nouveau referendum sera institué, invitant la population à formuler ses vœux en matière de réalisations politiques. Nous l'engagerons à nous dicter elle-même la politique qu'elle veut nous voir mener. Malgré la grande proportion prévisible de suggestions absurdes et de propositions chimériques, l'inventaire rigoureux de ces réponses constituera une indication extrêmement précieuse. En fait cet inventaire doit nous aider à déterminer avec précision

jusqu'à quel point nous pouvons nous aventurer sans risquer l'impopularité.

Le grand tournant sera ainsi préparé, sur les bases fournies tant par les résultats du referendum et les sondages d'opinion que par les conclusions de l'institut d'économie politique, tournant qui commencera par la proclamation d'une hausse générale de tous les salaires. Cette mesure produira infailliblement un effet des plus favorable et contribuera de façon certaine à nous concilier plus étroitement encore l'estime de la majorité.

C'est à très peu de temps de là que nous pouvons situer le moment du premier conflit. Aussi aurons-nous pris de longue date toutes nos dispositions pour le paralyser. En effet, immanquablement, la fameuse « loi d'airain » des prix et des salaires va entrer en action. Se conformant à la tradition qu'ils ont instituée, les capitalistes vont tenter de procéder à la hausse des prix, hausse proportionnée en gros au taux d'élévation des salaires, de façon à maintenir inchangés leurs bénéfices, intacte la marge de la plus-value. C'est alors qu'il nous faut enfin nous démasquer. Faisant jouer automatiquement l'appareil législatif, nous ordonnerons dictatorialement, soit l'immobilisation des prix, soit, poursuivant directement l'offensive pour stupéfier et désarçonner l'adversaire, au contraire, une baisse des prix avec maintien intégral des salaires. C'est ici en somme que s'affirme ouvertement la dictature du prolétariat; c'est ici que les capitalistes qui, jusqu'à présent pouvaient encore se bercer d'illusions, illusions que nous n'avons pas manqué d'entretenir en rassurant leurs émissaires dans tous les contacts officieux qu'ils se devaient d'établir avec nous dès le premier jour, — c'est ici que les capitalistes voient enfin pointer l'oreille du diable.

Quelque habile qu'ait été la propagande dont nous avons entouré la hausse généralisée des salaires, ses effets sont bien loin de valoir ceux que l'application même de cette mesure a engendrés. N'oublions pas que l'intérêt matériel direct reste de tous le plus puissant des leviers. Or, la hausse des salaires aura favorisé non seulement les classes économiquement désavantagées, à tous les étages de la stratification sociale, mais aussi toute la sphère dirigeante de l'économie qui ne fait qu'administrer, sans les posséder à titre privé, les forces productives, et qui demeure malgré tout sous la sujétion du capitalisme. Il ne dépend plus alors que de l'adresse et de la précision de la propagande que nous mènerons parallèlement pour remporter une victoire rapide et définitive. En effet, nous nous sommes conciliés non seulement la totalité des classes laborieuses, la grande majorité des directeurs de la production, toute la bureaucratie de l'Etat, mais également la gendarmerie et la police, sans oublier le secteur non appointé des commerçants et

des artisans dont la hausse des salaires aura eu sur les ventes un retentissement immédiatement sensible. Si bien que les capitalistes se trouveront à peu de chose près complètement isolés et, avant même qu'ils n'aient le temps de s'en rendre compte, dépouillés comme par enchantement de leur prestige séculaire. Agissant toujours de façon à provoquer des chocs psychologiques profonds et durables, nous aurons fait voter également une loi consacrant l'augmentation des pensions, de façon à rallier complètement les grandes masses, jusque dans ces régions que le salariat n'atteint plus directement.

Quelque précaire que soit la situation où se trouvent brusquement jetés les capitalistes, notre offensive ne peut s'arrêter là. Ils exercent depuis trop longtemps leur pouvoir et les ramifications de celui-ci sont trop nombreuses pour que nous leur laissions l'initiative d'une riposte. Déjà le caractère international de notre action et la simultanéité du coup de tonnerre qui vient de sonner le glas de la classe possédante à travers le monde, rend toute fuite impossible. Ils devront donc lutter sur place. Or nous n'avons pas attendu ce moment, puisque de longue date notre fichier de l'institut d'économie s'applique à enregistrer leurs moindres pulsations. Nous les connaissons tous, un par un, ainsi que l'étendue de leurs biens et leur connexion entre eux, jusqu'aux confins de la terre.

Sans attendre qu'ils nous fournissent eux-mêmes un prétexte pour agir, et afin de renforcer leur impopularité dans l'opinion, entreprise facilitée par la haine millénaire contre les « riches » où l'envie cède soudain le pas à la soif de vengeance, nous monterons deux ou trois provocations bien orchestrées (tentative d'incendie d'usine rapidement étouffé, par exemple), auxquelles, épaulés par une puissante campagne de presse, nous répondrons séance tenante par la nationalisation, brutale et irrévocable, de la grande propriété terrienne, des banques, de l'industrie, des transports et des grandes entreprises commerciales.

Une fois édictées ces mesures, dont chaque aspect aura été étudié et préparé avec soin par l'institut d'économie, le sort strictement humain des capitalistes sera réduit à sa plus simple expression. Tous les capitalistes travaillant effectivement seront maintenus à leur poste moyennant un salaire correspondant à leurs qualifications. Car là où leur rôle dans la production est positif, ce serait nous priver d'auxiliaires précieux que de les destituer ; pour autant bien entendu qu'ils acceptent de se soumettre avec docilité aux exigences de la société nouvelle.

Par contre, ces mêmes capitalistes, seront dépossédés de tous biens excédant les limites du bon sens. Qui possédait cent maisons n'en possèdera plus qu'une, celle qu'il occupe ou qu'il choisira d'occuper. Même chose pour les valeurs financières

dont il n'aura plus que faire, puisqu'enfin, pour désenchanté qu'il lui paraisse, l'avenir lui est pleinement assuré. Quant aux capitalistes strictement parasites, n'occupant aucune fonction dans la production et dont le rôle se bornait jusque-là à percevoir les bénéfices, on procèdera de la même façon, sauf qu'on leur trouvera une occupation conforme à leurs aptitudes. Tant pis pour celui qui n'aura appris à travailler, ni de sa tête, ni de ses mains : force lui sera de s'employer aux tâches les plus ingrates.

Les étapes ultérieures de cette nationalisation se poursuivant simultanément dans tous les pays capitalistes évolués, jusqu'à l'internationalisation de la production comportant entre autres la suppression des barrières douanières, ne peuvent faire l'objet d'une description anticipative. Aussi n'allons-nous pas nous appesantir plus longtemps sur des questions qui ne sont pas de celles qui se peuvent résoudre dans l'ivresse d'une page d'écriture. Il ne peut être question ici que d'indications sommaires où nous avons seulement eu pour dessein de souligner qu'une propagande continue et adroite sur l'opinion, sans cesse confrontée et remodelée suivant les réactions de celle-ci, est un levier puissant, quasi magique, et de nature à faciliter bien des tâches et à déjouer bien des obstacles.

A ce propos, le rôle cardinal joué par le contrôle de l'opinion appelle la création d'un département ministériel adapté à cette fin. Il pourrait porter un nom propre à frapper l'imagination, par exemple celui de « Ministère des Réclamations », recevrait et examinerait toutes les doléances et les suggestions que la population serait invitée à lui soumettre. Ainsi, par ce canal, progressivement, le contrôle de chacun sur tout serait institué, premier pas vers le communisme, vers l'administration technique et rationnelle de l'économie qui doit supplanter le gouvernement des hommes et consacrer la suppression de la « politique ».

Un autre secteur vital de la société est celui de l'instruction, où s'impose aujourd'hui la nécessité de tendre vers une instruction polytechnique gratuite et généralisée. C'est par excellence le secteur de l'avenir, celui où la vitesse de la révolution scientifique et technologique pose des problèmes urgents et complexes. C'est également celui, le seul, où nous devons mener avec souplesse une lutte acharnée contre la religion, dans les pays où son influence demeure profonde. Il ne saurait être question de s'attaquer aux croyances de la génération présente puisqu'aussi bien l'expérience a cent fois démontré que toute persécution de cet ordre ne tourne jamais qu'au désavantage du persécuté. Point n'est besoin de nous embarrasser de martyrs. Aussi le seul enjeu important sur ce terrain est celui d'arracher à la religion le contrôle qu'elle peut conserver sur la jeunesse

et l'enfance. Là aussi, une propagande adroite menée de concert avec une opinion précautionneusement manœuvrée, nous sera d'un grand secours. De larges brèches seront ouvertes dans cette muraille déjà si lézardée lorsque nous aurons réussi à dépouiller ses sinistres maçons de leur auréole magique. Les prêtres s'en chargeront eux-mêmes puisqu'ils ne peuvent se défendre de provoquer régulièrement des scandales, tant par des escroqueries que par des crimes crapuleux, sans parler de la pédérastie endémique dans leur milieu. Malheur donc à ceux par qui le scandale arrive ! Au lieu d'étouffer rapidement ces faits divers et de les réduire à des entrefilets comme il est d'usage, de savantes et puissantes campagnes de presse en feront des affaires d'importance nationale, démesurément grossies, sans jamais cependant altérer les faits essentiels au point que le doute puisse s'élever. Pour peu que ces campagnes soient menées avec doigté et avec tout le détachement qu'il sied d'observer pour éviter toute impression d'irrégion forcée (une fois de plus les sondages de l'opinion doivent nous aider ici à observer le juste ton), l'on pourra assez vite projeter sur les gens d'Eglise une couleur de suspicion et d'antipathie ineffaçable, ce qui nous suffira pour agir par la suite et supprimer l'intervention religieuse dans l'enseignement.

A partir de là, l'expropriation économique de l'Eglise peut être envisagée sans crainte de heurter maladroitement l'opinion. Mais rien n'empêche que cette action soit menée à bien avec l'appui même de celle-ci. Il suffirait pour cela de monter et d'orchestrer une manière de renaissance chrétienne, qui réclamerait la paupérisation de l'Eglise en opposant aux fastes de Rome l'enseignement primitif de Jésus et les vertus de l'humilité. Appuyée par des films, par la radio et la télévision, soutenue par la grande presse titrant, par exemple, à la « une » : « Chassons les marchands du temple ! » ou « Sus au Veau d'or ! » et identifiant le pape à l'Antéchrist, une telle campagne, par ailleurs aiguillonnée par quelques moines choisis, séduisants et éloquents comme le diable, devrait pouvoir engendrer un fanatisme de masse assez puissant pour que l'on puisse espérer, au terme de cette fermentation savamment entretenue, de voir les fidèles porter eux-mêmes la main sur leurs idoles d'hier. On les imagine fort bien, aux cris de « la Vierge avec nous ! », ou « Bernadette, nous voici ! » se ruer vers Lourdes, à l'heure du dernier miracle, scrofuleux et béquillards en tête, hurlant et vociférant, pour enfin, au paroxysme de l'indignation, saccager la basilique et du passé faire joyeusement table rase.

Ces résultats acquis, à Rome d'abord, plus tard à La Mecque et à Bénarès, la religion mourra d'elle-même, de sa belle mort, exactement comme n'importe quelle marchandise notoire à laquelle toute publicité serait brusquement retirée.

16. — LE VICE AU SECOURS DE LA VERTU

Nous n'avons pas laissé d'entraîner le lecteur de conquête en conquête, de le faire avec nous voler de victoire en victoire. Mais quelque nombreuses que soient les lacunes de notre exposé, les insuffisances inhérentes à son schématisme, il nous paraît vraisemblable que, pour l'essentiel, la révolution mondiale puisse être ainsi menée à bien, pour autant que chaque détail fasse l'objet de soins attentifs. Il n'y a là, pensons-nous, malgré la présomption d'une telle affirmation, nulle vanité de notre part, ni auto-suggestion. Le fondement de l'expérimentation scientifique consiste à tenir pour certaine toute action qui satisfait à une épreuve constante, tout phénomène qui peut être indéfiniment reproduit. Or tous les moyens requis par notre campagne, non seulement existent, mais de plus ont été affectés à des fins identiques, et même sur le terrain politique, des milliers de fois avec un succès toujours confirmé.

C'est pourquoi nous tenons à souligner que nous n'avons absolument rien inventé. Au vrai, nous n'avons fait que coordonner et projeter à l'échelle du monde, des expériences dispersées et localisées dont la répétition se poursuit sans relâche, au sein de la société capitaliste, depuis plus d'un demi-siècle. Il n'en demeure pas moins vrai que nous n'en sommes toujours qu'à la phase de laboratoire de notre campagne et qu'une question cruciale demande à être résolue :

Comment faire passer ce programme dans la réalité ? Ou encore : Comment soumettre la réalité à ce programme ?

Les moyens eux-mêmes ne soulèvent aucune difficulté puisque, nous l'avons vu, les entreprises, les matériaux et les hommes requis pour cette tâche gigantesque existent et sont en place. Nous n'avons nul besoin de nous emparer des entreprises qui les contrôlent, ni de convaincre les hommes qui les emploient. Il nous suffit très bien de les louer, les unes comme les autres ; de leur donner l'ordre, comme quiconque peut le faire, d'agir dans le sens que nous leur indiquons. Si bien que le seul problème qui reste à résoudre est celui de l'appropriation des moyens matériels destinés au financement de notre entreprise. Et par moyens matériels, nous ne pouvons évidemment avoir en vue qu'une seule chose : l'argent.

D'où va venir l'argent ?

Il est bon de remarquer que cette question pourrait être ici négligée, et notre exposé demeurer muet sur ce point. Au vrai, personne n'exige de l'architecte, par exemple, qu'il assure lui-même la construction de la maison dont il a tracé les plans. Même si les fonds nécessaires venaient à manquer, cette carence

ne constitue pas vis-à-vis de la légitimité de son travail une objection à retenir. Aussi bien, on peut imaginer quelque secours imprévu, proprement miraculeux, qui vienne porter remède à ce contretemps. Il arrive qu'il tombe du ciel, qu'il émane de ceux-là mêmes dont on espérait le moins, voire de l'adversaire, étrangement abusé. (On verra ainsi le millionnaire Morozov venir en aide au parti de Lénine).

Mais par le fait que nous nous sommes imposés un délai strict, une telle perspective est par trop exceptionnelle pour que nous puissions sur elle fonder le moindre espoir. Il nous faut donc emprunter une voie dont l'improbabilité est pour le moins plus restreinte, c'est-à-dire ne compter que sur nous-mêmes.

Conçue comme n'importe quelle entreprise capitaliste, la nôtre suppose à un certain degré des rentrées de fonds suffisantes pour alimenter cette énorme machine qui, du point de vue du commerce traditionnel, ne rapporte rien. Si, cependant. Une étude comparative précise du budget nécessaire et de l'ampleur de la diffusion à laquelle nous prétendons, nous permet d'escompter des fonds venant directement de notre public. Ces fonds qui se présentent sous la forme de participations aux continuels concours, à ces sortes de loteries camouflées que nous lançons sans arrêt, quoique minimes individuellement, doivent mathématiquement se traduire à l'échelle globale par des apports considérables. C'est un mécanisme financier parfaitement détaché de toutes les contingences extérieures, telles que l'étroitesse du marché ou l'action de la concurrence, qui peuvent entraver l'expansion d'une marchandise, même de grande consommation.

Au surplus, comme nous opérons dans un temps très court, nous bénéficions comme toute entreprise capitaliste importante, d'un crédit pratiquement illimité au sein de cette durée relativement faible. Si bien que le rayonnement du Club des Loisirs et sa puissance extérieurement évidente, dissimulent au point de l'annihiler sa fragilité financière ; ils la dissimulent au même titre que la banque la plus solide, qui s'effondrerait immanquablement si chacun de ses clients s'avisait, à point nommé, de retirer les dépôts qu'il lui a confiés. Sous cet angle, le Club des Loisirs est donc assuré d'une existence aussi stable que n'importe quelle entreprise financière de grande envergure. Il est aussi puissant, et même, à certains égards, bien moins fragile que toutes les banques du monde réunies.

Seul se pose donc, réellement, le problème des fonds nécessaires au lancement initial de l'entreprise. Il ne s'agit pas d'y aller par quatre chemins ; il n'en existe qu'un seul. Car il est évident que l'unique moyen de nous assurer de cet argent est de le prendre où il se trouve.

A cette fin, l'on pourrait constituer de petits groupes armés, de dix à quinze hommes ; tantôt plus, tantôt moins, suivant l'importance des opérations à effectuer. Ces hommes, eux aussi, existent, et quelles que soient les difficultés, il n'est nullement impossible de nous assurer de leurs bons et loyaux services. Les classes dangereuses nous peuvent fournir tous les spécialistes requis, perceurs de coffres et tueurs professionnels, toute une main d'œuvre abondante et hautement qualifiée. Car un des traits de la pègre, commun à tout le système capitaliste, est que le brigand peut être loué au même titre que l'ouvrier, la cantatrice d'opéra ou le ministre. La seule différence se réduit à l'importance du salaire. Une fois de plus, c'est donc à la société capitaliste elle-même que nous emprunterons les armes qu'elle a forgées pour notre tâche de fossoyeur.

Ces récoltes de fonds par la violence seraient préétablies à partir du budget financier calculé pour la durée des trois premiers mois. Il va sans dire que ces besoins financiers sont considérables. Qu'il nous suffise de remarquer que l'achat d'une seule page dans un magazine américain de premier plan, *Life* par exemple, coûte quelque 20.000 dollars, ce qui représente pour une période de trois mois, à raison d'une page par semaine, une dépense de près de 260.000 dollars*. Or cela ne nous fait encore qu'un seul magazine. Ajoutons-y tous les autres, puis les quotidiens, la radio, la télévision, les cinémas et les moyens de publicité secondaires, enfin les frais innombrables requis pour le bon fonctionnement de cette énorme machine à mettre en branle et à entretenir, et nous arrivons à un budget devant l'énormité duquel il faudrait d'emblée renoncer tout espoir si nous ne savions, de science certaine, que l'ampleur de la diffusion que nous atteignons ainsi doit automatiquement nous garantir des rentrées non moins considérables. La machine au point et mise en marche, la question financière peut être considérée comme résolue ; d'autant mieux que la durée très brève que nous avons à parcourir nous suffit largement, une fois atteint cette sorte de mouvement perpétuel où le débit et le crédit se compensent l'un l'autre et se changent ainsi en valeurs fictives sans incidence réelle sur notre action. Que nous fassions, chemin faisant, des bénéfices ou des pertes n'a ici aucune

* Il y a évidemment interdépendance entre le coût de l'annonce et le tirage. Dans le cas de *Life*, le prix élevé de l'espace publicitaire est justifié par le volume du tirage (5 millions). A titre de comparaison, voici d'autres exemples :

	<i>Tirage</i>	<i>Coût d'une page entière</i>
Le Figaro	520.000	1.260.000 fr.
France-Soir	1.170.000	2.563.000 fr.
Paris-Match	1.800.000	1.550.000 fr.

espèce d'importance pratique puisque, bien avant l'heure de l'échéance, nous aurons en main les rênes du pouvoir.

Une fois encore, le seul problème financier réel se réduit donc à l'acquisition des fonds de lancement. Cette question demande une étude préparatoire très approfondie et la mise au point d'une véritable stratégie à l'échelle de chaque nation. Elle suppose, d'une part, le calcul précis du budget nécessaire pour alimenter la campagne au cours des trois premiers mois, d'autre part, la mise au point d'un plan d'attaques à main armée sur l'ensemble du territoire, et réparties sur un délai théorique de trois mois. Ce délai théorique répond principalement à l'obligation de concentrer les opérations dans les limites d'une durée aussi restreinte que possible. Mais le choix de cette durée théorique nous donne en outre l'indication indispensable pour formuler une réponse correcte à la question : Etant donné la somme x à recueillir et le nombre d'opérations y à effectuer à cette fin dans un délai fixé de trois mois, combien de groupes, travaillant à la cadence approximative de trois opérations importantes par semaine, soit près de quarante au total, combien de groupes nous faudra-t-il constituer pour qu'au terme de ce trimestre la somme x soit entièrement en notre possession ?

Il va sans dire que si le budget nécessaire peut être calculé avec une grande précision, il n'en va pas du tout de même pour l'évaluation des recettes probables de chaque opération, où l'ingérence de multiples inconnues implique au départ une planification de la campagne de financement qui porterait l'objectif des recettes à une somme équivalent pour le moins au double du montant nécessaire, de façon à contrebalancer la part d'incertitude par une marge de sécurité suffisante.

L'attaque à main armée a pris de nos jours une ampleur qui n'a pas cessé de croître malgré les mesures de protection et de défense les plus raffinées. Les Etats-Unis, où il se commet un délit majeur toutes les dix secondes, nous fournissent l'exemple d'un gangstérisme puissamment organisé qui, à certaines époques, a pris l'aspect d'une véritable société dans la société. Au point que reflétant très fidèlement la structure économique du capitalisme, l'on a pu voir se constituer des trusts de la criminalité, exerçant une influence directe sur la vie politique.

Quelles que soient là-contre les précautions prises et la puissance des moyens de défense, il ne peut cependant faire de doute que cent hommes armés, disciplinés militairement et pourvus de tous les moyens techniques requis, au besoin de bombes et de gaz lacrymogènes, d'hélicoptères et d'avions, suffiraient pour mettre à sac les coffres de la Banque de France ou les réserves d'or de Fort Knox. Car rien n'est capable de

résister à l'emploi méthodique de la violence par une forte organisation agissant par surprise ; car *rien*, malgré les apparences, n'a été prévu et ne peut être prévu dans la société moderne, à moins de décréter un état de siège permanent, contre une attaque *vraiment* organisée.

Les échecs dont l'histoire du banditisme est généreusement pavée se ramènent toujours à quelques raisons simples qu'il importe d'étudier de près et de réduire : insuffisance ou défaillance de l'organisation, absence de réalisme, psychologie primaire de la pègre, rôle prépondérant de la dénonciation.

La littérature et le cinéma nous fournissent à ce sujet toute la documentation désirable, tant il semble que la police n'ait de plus grave souci que de nous tenir au courant de ses moindres découvertes, de nous mettre dans le secret de ses toutes dernières astuces. De même que depuis Bertillon, tout bandit sérieux travaille ganté, il n'est guère de méthode de protection que l'on ne puisse efficacement retourner contre son inventeur. Par contre, l'aspect psychologique de la question soulève des difficultés plus sérieuses.

Il s'agit principalement de la difficulté d'éliminer les indicateurs. C'est ici la part de Dieu avec laquelle il faut bien compter sans pouvoir vraiment espérer la réduire. Tout ce que l'on peut imaginer d'efficace contre cette menace perpétuellement suspendue au-dessus de toute organisation illégale, serait peut-être, puisque nous opérons à l'échelle internationale, de déplacer les bandes d'un pays à l'autre, de façon à rompre le lien que leurs membres ont eu ou pourraient avoir tant avec la pègre qu'avec la police autochtones. (Précaution qui implique automatiquement l'exclusion de tout criminel repéré par la police internationale). Ainsi, en ne recrutant que des éléments n'ayant jamais exercé la moindre activité en dehors de leur pays, et en les faisant agir en territoire étranger, toutes les pistes sur lesquelles la police pourrait travailler, lui seraient hermétiquement défendues. Et avant même que son application la puisse mener à une filière sérieuse, notre action serait terminée. Il faut remarquer, en effet, que la durée très brève pendant laquelle nous avons recours aux groupes de financement, joue à notre avantage ; une telle entreprise serait impensable si elle devait s'étaler sur une longue période.

Car il s'agit d'opérer vite et bien. En plus de la précaution qui consiste à transporter les groupes nationaux à l'étranger, un second moyen pour s'assurer contre l'action décomposante des indicateurs, serait celui de soumettre chaque bande à une surveillance très étroite. L'on pourrait envisager ainsi d'exclure rigoureusement de la vie sociale, pour une durée de trois mois, tous les divers groupes en des endroits sûrs, la « planque » classique, où ils seraient conduits après chaque opération et où

ils demeureraient jusqu'à l'opération prochaine, sans qu'ils pussent entretemps avoir le moindre contact avec la vie extérieure. Il conviendrait donc de constituer à travers le pays un réseau de « planques » dont la topographie serait soigneusement étudiée en conformité avec la répartition géographique des opérations à effectuer. En outre, afin de garantir la claustration rigoureuse de chaque groupe, des équipes de surveillance occuperaient à demeure chacun de ces lieux de retraite, manière d'aubergistes, assistés de quelques filles de joie appointées, pour le délassement des guerriers; le tout recruté dans les classes dangereuses, puisque celles-ci sont seules à même de nous fournir des éléments capables d'accepter une telle besogne et qui sont de plus nantis de toute l'autorité et de toute l'expérience requises.

Il va sans dire que ces précautions ne nous assurent guère contre les dénonciations pouvant provenir des tenanciers mêmes de ces multiples lieux de retraite. Outre le contrôle sévère des messages téléphoniques, une surveillance constante des allées et venues sera parallèlement exercée par une équipe étrangère, rétribuée à cette fin, sans que celle-ci soit explicitement avertie des raisons précises qui justifient son intervention.

Un dernier point reste à examiner. C'est celui des opérations elles-mêmes. Celle-ci porteront principalement sur les banques, les postes, les casinos, les bijouteries, les paies des grandes entreprises, les recettes des grands magasins. Le nombre considérable d'opérations à effectuer en un temps très limité, suivant un programme de rotation étudié en fonction du territoire, du délai fixé et du nombre de bandes organisées, exclut l'idée d'une préparation méticuleuse à laquelle devra suppléer l'importance numérique de chaque groupe, son armement puissant et la brutalité des méthodes. Il s'agira donc d'opérer très rapidement, après une reconnaissance sommaire des lieux et des issues. L'emploi systématique de la violence fera s'ouvrir tous les coffres. Et puisque toute préparation minutieuse est exclue, il faudra recourir aux moyens les plus extrêmes et obtenir directement de ceux qui les possèdent les renseignements techniques et le concours indispensables. Le couteau sur la gorge, le simulacre convaincant de quelque supplice chinois, ou encore le système des otages, feront de chaque directeur de banque un auxiliaire précieux et parfaitement docile. Quant aux dix à quinze hommes qui constituent chaque groupe d'action, leur nombre suffit largement pour garder les issues et tenir en respect le personnel et le public, nullement préparés pour résister à l'ascendant irrésistible des mitraillettes, des grenades à main, des gaz lacrymogènes ou, s'il le faut, des lance-flammes. Il va de soi qu'une attention particulière sera accordée à l'étude des moyens de parer efficacement le système de défense automa-

tique prévu, tel que la fermeture automatique des portes, les avertisseurs reliés à l'extérieur, etc.

En dehors de ces opérations improvisées où la violence et l'ampleur des moyens doivent pallier les défauts de préparation, diverses tâches sont à prévoir pour lesquelles d'autres éléments seront recrutés dans le monde de la pègre. Il convient de songer ici au transport des bandits sur le théâtre des opérations non moins qu'à leur fuite et à leur retour vers les lieux de retraites, tâches qui incomberont à des organisations particulières, de façon que l'ensemble du travail à effectuer soit judicieusement divisé. Il importe toutefois de prévoir en l'occurrence des relais où seront emmenés puis ramenés les groupes, afin que l'organisation tout particulièrement chargée du transport soit tenue dans l'ignorance stricte des lieux de retraite. Quant aux éléments appelés à constituer cette organisation, ils peuvent sans trop de danger être choisis dans la pègre nationale, pour autant qu'il ne s'agisse pas d'individus par trop repérés par la police.

Comme dans chaque opération, il importe de tout emporter, même les titres, les bijoux et autres valeurs dangereuses à écouler, chaque butin sera immédiatement transféré au delà des frontières par un courrier aérien privé. L'ensemble des valeurs recueillies sera finalement dirigé vers une banque dont nous devons soit nous assurer la propriété, soit la complicité, laquelle en retour, pourvoira suivant les besoins, les diverses banques nationales où chaque Club des Loisirs aura établi son compte.

En résumé, il convient donc de prévoir quatre séries de groupes obéissant à des chefs différents et n'ayant entre eux que des attaches circonstanciées, soit :

1° les groupes chargés de prendre livraison des fonds et de les transférer en diverses étapes à la banque centrale,

2° les groupes affectés au transport des bandits et chargés comme tels d'organiser un vol perpétuel de voitures,

3° les groupes de surveillance, établis à demeure dans les diverses « planques » de chaque pays ; ainsi que les surveillants de ces surveillants,

4° les groupes chargés de récolter directement les fonds.

La nécessité de maintenir le secret absolu sur les fins suprêmes de toutes ces activités impose une fois encore une séparation très nette entre les chefs de groupe et la Centrale. Chaque groupe sera persuadé d'agir pour un chef inconnu, sous les ordres duquel il opère, chacun dans le secteur qui lui a été désigné ; modalités que la hiérarchie établie dans la pègre rend parfaitement plausibles.

Des éléments de chaque groupe à leur chef, du chef de groupe au chef de chaque série de groupes, des chefs de séries au dirigeant national, puis enfin de ce dernier au délégué de la Centrale, il ne peut être question que d'établir une liaison

du type vertical sur le modèle des organisations clandestines. Personne ne peut jamais en savoir plus que sa tâche particulière n'exige qu'il sache, de façon que soient au maximum réduits les risques de détérioration pouvant surgir sur quelque point que ce soit du réseau, pendant le temps exigé pour mener à bien l'opération entière.

Or ce bel arbre, il nous faut maintenant l'émonder, si l'on ne veut pas qu'il s'effondre sous le poids de ces branches trop nombreuses et trop lourdes.

Si nous nous sommes quelque peu étendus sur les aspects pratiques de l'organisation de financement, c'était en partie pour en montrer les diverses possibilités, mais aussi pour faire apparaître plus clairement ses défauts irrémédiables. C'est comme si chaque amélioration, chaque précaution, pour probante qu'elle paraisse en théorie, entraînait avec elle une aggravation des risques dans la réalité. Parmi tous ces défauts, la multiplicité même des attentats est celui qui ôte de toute évidence à l'ensemble des opérations toute chance d'aboutissement positif. En effet, chaque attentat isolé, quelles que soient les précautions prises, comporte malgré tout un minimum de risques que l'on peut tout au plus espérer éviter « avec un peu de chance ». Mais l'accumulation de ces risques, d'une attaque à l'autre, sans parler de l'énorme danger qu'entraîne l'emploi d'un personnel nombreux, augmente d'autant les probabilités de faire échouer l'entreprise tout entière. Et de vrai, la somme de ces probabilités équivaut à une certitude. S'en remettre dès lors à la chance, ce serait tout bonnement jouer la carte contraire.

Il ne peut donc y avoir qu'une solution vraiment pratique sur ce terrain, qui est de concentrer en une seule opération mondiale, tous les attentats projetés sur des objectifs restreints, en substituant à ceux-ci un objectif unique, mais assez considérable pour que nous soyons assurés de recueillir d'un seul coup les ressources financières nécessaires. L'on ne peut envisager dès lors qu'une banque de tout premier plan, dont l'attaque présente, il va sans dire, de grandes difficultés techniques mais non pas telles qu'une bande organisée d'une centaine d'hommes ne puisse en avoir raison. Une fois de plus, à partir d'un minimum de renseignements recueillis au préalable, principalement en ce qui concerne les dispositifs d'alerte et la protection automatique des coffres, on ne peut espérer mener l'affaire à bien qu'en contraignant le personnel dirigeant à nous prêter son concours cependant que le personnel subalterne sera affecté au chargement du butin sur les camions. Il va de soi aussi qu'un attentat de cette envergure doit être envisagé à l'échelle urbaine. C'est dire que des manœuvres de diversion devront, dans le même moment, attirer et retenir vers des points éloignés le gros des effectifs de la police locale.

17. — LES ARRÊTS DU DESTIN

Il semble qu'une trentaine de pays puissent être impliqués dans l'entreprise que nous avons intitulée « la révolution mondiale immédiate ». Le choix de ces nations, en tête desquelles il convient naturellement de placer les Etats-Unis d'Amérique, et conjointement l'élimination des autres pays, doivent être fondés sur la connaissance statistique précise de multiples facteurs. Entre autres : le niveau du développement industriel, la stratification économique et culturelle de la population, le degré de son émancipation sociale, la couverture atteinte par la presse (répartition géographique et socio-économique des lecteurs), par la radio et la télévision (nombre de propriétaires de postes récepteurs), par le cinéma (nombre de spectateurs), etc. L'inventaire de chaque nation, sous ce rapport, sera confronté également avec l'importance territoriale et démographique, de manière à nous fournir les données de base pour la composition numérique de la Centrale. Car il ne saurait être évidemment question d'attribuer à la Suisse, par exemple, une organisation centrale de même force que celle requise par la population et le territoire des Etats-Unis ; encore que la division du travail, qui nous permet de confier la presque totalité de nos tâches à des agences spécialisées existantes, réduise ces différences à peu de chose. Sur ce point, notre entreprise est grandement facilitée par la standardisation des méthodes publicitaires, l'uniformité des moyens de diffusion et l'internationalisation de leur mécanisme et de leur aspect sous l'influence envahissante des Etats-Unis (américanisation de la vie quotidienne, des mœurs, de la culture populaire).

La limitation de notre action aux nations capitalistes évoluées n'entraîne toutefois pas l'abandon pur et simple des pays sous-développés. Puisque la conquête des premières doit automatiquement nous assurer le contrôle des seconds, qui demeurent sous leur domination avouée ou occulte, il importe au contraire de nous introduire, dès la première heure, dans la place. C'est pourquoi, sans viser explicitement à une prise de pouvoir qui doit nous échoir de la conquête des nations métropolitaines, nous nous bornerons à y fonder un Club des Loisirs, sans faire plus que de tenter d'y gagner le plus grand nombre d'adhérents, tant parmi les colons que parmi les indigènes.

Les mêmes précautions paraissent être de mise pour les nations à régime dictatorial où les moyens d'information sont assujettis à une censure d'Etat, en sorte que le glissement de notre campagne vers le terrain politique risque de rencontrer des difficultés insurmontables. De toutes façons, le rôle de ces nations n'étant pas déterminant à l'échelle mondiale (nous songeons ici, notamment, à l'Espagne et au Portugal), leur résis-

tance éventuelle, après le triomphe du Parti Imaginaire dans le reste du monde capitaliste, ne pourra être que de faible durée ; pour autant, bien sûr, que les organisations locales n'aient point au préalable réussi à supprimer tout simplement les Salazar et les Franco qui encombrant leur route.

Entre autres éléments à considérer encore, le facteur saisonnier occupe une place relativement mineure. Il suffira seulement d'éviter que les derniers mois de la campagne coïncident avec l'exode des vacances annuelles. C'est d'un bon sens élémentaire. Sur ce point, nous bénéficions déjà d'un avantage géographique énorme : c'est que la grande majorité des nations capitalistes sont situées dans la zone tempérée boréale. Dotés de conditions climatiques à peu près égales, la perturbation des vacances les affecte donc à la même époque de l'année. Il s'ensuit que le meilleur moment pour commencer la campagne paraît être le mois de février ou mars, de façon que tout soit terminé vers les mêmes mois de l'année suivante, tout en gardant ainsi une marge de sécurité éventuelle de un ou deux mois avant les vacances nouvelles. La rupture des habitudes quotidiennes pendant la période des congés, n'en exige pas moins, partout dans le monde, une intensification particulière de notre propagande sur les lieux de villégiature (presse et manifestations locales, affichage routier, etc.), de façon à maintenir un contact ininterrompu avec le grand public. Ici encore les statistiques et les sondages d'opinion peuvent nous venir en aide et nous éclairer sur l'importance des déplacements touristiques. La plupart de nos activités, durant cette période, gagneraient sans doute à devenir polyglottes, bien que l'universalité de notre emblème suffise déjà pour garder un contact inconscient des plus précieux avec le public, tout au long de ses migrations ; contact d'autant plus fécond que la découverte de notre présence dans les pays étrangers le confirme davantage dans le sentiment d'une puissance internationale irrésistible.

Mais un obstacle important subsiste encore, qui est celui des modalités particulières à chaque nation en matière de législation électorale, du système constitutionnel qui régleme le mécanisme de la dissolution du Parlement.

C'est ici qu'il nous faut faire état d'une autre organisation clandestine, dont les membres pourraient être en majeure partie recrutés parmi les militants les plus enthousiastes du Parti Imaginaire. Cette organisation spéciale sera appelée aux tâches les plus diverses, telles que la propagation de fausses nouvelles, de rumeurs, l'excitation des foules dans certaines circonstances précises, bref à un ensemble d'activités qui, dans la période la plus aiguë de la campagne pour le pouvoir, doivent suppléer

artificiellement à la carence des événements, précipiter ceux-ci ou les infléchir de façon qu'ils nous deviennent favorables. Cette organisation fonctionnera comme une sorte d'aiguillon permanent pour vaincre l'hésitation, la lenteur, la torpeur, et enfiévrer au juste moment les esprits, quitte à les calmer, à d'autres, si l'agitation menace d'échapper à notre contrôle. Elle sera, en outre, subdivisée en groupes fortement cloisonnés et d'importance numérique très variable, ayant chacun leurs tâches particulières.

Pour éclairer un peu le rôle de ces groupes mi-avoués mi-secrets, nous pourrions par exemple imaginer une organisation spécialement affectée à la correspondance directe, utilisant un immense personnel de scribes non moins que des procédés mécaniques, et travaillant sans relâche, du premier jour de la campagne au dernier, à inonder le pays des missives les plus diverses, de la lettre courtoise aux menaces anonymes, adressées tantôt à des personnages influents de la classe au pouvoir (pour les décontenancer ou les démoraliser), tantôt à de simples particuliers (pour les gagner au Parti Imaginaire). Un fichier soigneusement tenu à jour, pourrait déjà être constitué à partir des recensements officiels de certaines catégories de la population (*Who's Who*, répertoire des abonnés au téléphone, annuaires professionnels, etc.) ou des organismes privés d'adressage. Mais nous n'oublierons pas pour autant les adresses recueillies au cours de nos perpétuels sondages de l'opinion, en prenant tout particulièrement soin de celles qui nous renseignent explicitement sur l'opposition ou l'indifférence que nous rencontrons au fur et à mesure de nos démarches.

Dans certains cas aussi, remédiant aux grands moyens de diffusion qui agissent à l'aveuglette et dont la pénétration hasardeuse relève du calcul des probabilités, la méthode de la correspondance personnelle nous permet de frapper à coup sûr, sans que le destinataire puisse se dérober à cette forme directe de notre intervention. Pour éclairer d'un exemple fictif les possibilités d'influence de pareils moyens, l'on pourrait évoquer la récente crise du régime politique en France et la fascination qu'elle a exercé pendant une semaine ou deux sur les esprits. A première vue, il ne semble pas que l'on puisse, dans de tels moments, concevoir une intervention politique assez puissante pour détourner l'attention de l'aimantation que lui imposent les événements. Or il va de soi pourtant qu'un homme apprenant l'infidélité d'une femme aimée, au beau milieu d'une guerre civile, ou ayant la révélation soudaine d'une maladie atroce et incurable, se trouverait, malgré qu'il en ait, soustrait complètement aux influences du psychisme collectif au point de ne pouvoir prêter qu'une attention toute distraite au monde historique, si troublé fût-il. Ainsi, une action de grande envergure,

minutieusement préparée, et exerçant sur toutes les consciences à la fois un effet de polarisation brutale, aurait automatiquement pour résultat de faire tomber la température politique à zéro, quelle que soit l'importance des événements extérieurs et l'étendue de la contagion affective qui l'accompagne. Dans les circonstances historiques déterminées que nous avons choisies pour illustrer notre propos, il suffit de se représenter l'effet qu'aurait produit une lettre adressée à chaque ménage de France, ou seulement à chaque ménage de la région parisienne, l'informant d'un événement hautement prometteur, sous la forme, mettons, d'une convocation urgente chez un quelconque notaire afin d'y recueillir un héritage considérable. (Bien entendu il y aurait eu lieu d'user d'un papier à en-tête, de situer le notaire dans une autre ville sans donner aucune indication de numéro d'appel téléphonique, de façon à empêcher toute vérification instantanée). Il n'est guère douteux, après cela, que toute manifestation quelconque qui pourrait avoir été prévue pour le jour et l'heure de la convocation chez le notaire, serait assurée d'un échec sans précédent, laissant place nette, pour vingt-quatre heures, à ceux qui voudraient agir vite et bien, cependant que l'ébullition des esprits cesse comme par enchantement, chacun ayant à ce moment, même le plus sceptique, les yeux tournés vers un horizon trop particulier pour que le monde extérieur puisse l'en distraire tant soit peu. Il va de soi, après coup, que la colère serait grande ; mais non moins la confusion, la perplexité, le découragement, l'amertume.

Un autre groupe pourrait de même agir encore plus directement sur le terrain oral, soit par le truchement de communications téléphoniques, soit par des visites domiciliaires, à l'égard de personnalités choisies, pour les détourner à la faveur de motifs simples et vraisemblables d'une occupation déterminée. C'est l'instant de rappeler certaines inventions rares de la littérature : *l'Inquiéteur* de Villiers, les « métiers bizarres » de Chesterton.

Dans le même ordre d'idées, il ne faudrait pas non plus négliger les conséquences pouvant résulter de l'action d'un grand nombre d'agents, agissant cette fois par couple de deux interlocuteurs, et menant à haute et intelligible voix une conversation préparée d'avance, qui serait la source d'un développement indéfini de croyances et d'attitudes fécondes chez les auditeurs. Ces discussions fictives, tantôt calmes, tantôt animées, parfois poussées jusqu'aux confins de la colère et de la gifle, se tiendraient dans les endroits publics les plus divers (transports en commun, salles d'attente, files devant des guichets, etc.), stratégiquement répartis sur le territoire d'une ville ou même du pays tout entier. Ces discussions auraient principalement pour objet soit de répandre de fausses nouvelles, soit d'accentuer les

passions partisans (par exemple, dans la phase électorale de la campagne, en opposant brillamment un tenant du Parti Imaginaire à un contradicteur embarrassé du Contre-Parti). Il est à peine besoin de souligner que de tels colloques seraient de nature à influencer considérablement l'opinion, pour autant qu'ils soient suffisamment nombreux et intelligemment situés dans l'espace et le temps. Une fois le grain semé, les auditeurs se chargeraient eux-mêmes de nous assurer une moisson abondante.

A dire vrai, les possibilités d'une organisation semblable à celle dont nous venons d'examiner les activités les plus saillantes, sont pratiquement illimitées. Pour peu que l'attention qui doit être apportée à chaque détail ne laisse pas trop à désirer, la mystification doit agir à coup sûr et de façon décisive. Il importe seulement que l'organisation soit toujours prête, aux heures critiques, à fondre sur l'obstacle et à contre-attaquer par une intervention souple et subtile.

Cette vaste organisation occulte, dont la fonction essentielle est d'assumer, tout au long de la campagne, le rôle déterminant du *destin*, dans la mesure où son contrôle nous échappe, devra toutefois prévoir un groupe de caractère terroriste, rigoureusement isolé de toute autre activité parallèle. Celui-ci aura pour mission d'intervenir de façon secrète et brutale, là où nos méthodes ordinaires se seront révélées insuffisantes ou inefficaces. C'est dire que si, dans tel pays, le mécanisme de la dissolution du Parlement qui doit nous ouvrir les portes de la campagne électorale, devait constitutionnellement dépendre de la mort de tel ou tel personnage politique au pouvoir, ou même de plusieurs, ces opérations seraient mises à l'étude dès le premier jour de la campagne et exécutées au moment opportun. Autant que faire se peut, ces morts devraient paraître naturelles, de façon que jusqu'au bout, la fatalité conserve aux yeux de tous son masque prestigieux.

De façon générale cependant, il est permis de penser que la pression des masses que nous contrôlons et surveillons de très près, se traduisant vis-à-vis du gouvernement en exercice par des pétitions répétées et englobant pour le moins la moitié de la population, pétitions réclamant à cor et à cri des élections nouvelles, doive suffire à contourner l'obstacle de la législation électorale. Ces pétitions seraient organisées sous forme de bulletins distribués à domicile ou à découper dans la presse, et comme toujours associées à un concours doté de prix alléchants, portant par exemple sur la quantité de bulletins remplis qui seraient retournés au Parti Imaginaire.

N'oublions pas, en outre, que la simultanéité de notre campagne dans tous les pays du monde capitaliste augmente d'au-

tant, au sein de chacun d'eux considéré isolément, le sentiment d'une toute-puissance inéluctable, chaque pression nationale étant multipliée, dans le même instant, par le nombre de pressions semblables s'exerçant parallèlement à l'échelle internationale. Il est donc extrêmement peu probable qu'une marée de l'opinion publique atteignant cette ampleur puisse rencontrer sur sa route une barrière susceptible de résister longtemps à l'effritement. Toutefois comme notre objectif principal est évidemment les Etats-Unis, c'est sur les modalités du système électoral (particulièrement rigide) de ceux-ci que l'agitation au sein des autres nations devra aussi étroitement que possible accorder ses pulsations.

La nécessité d'une organisation terroriste n'en demeure pas moins évidente, quelque favorable et aisée que soit la tournure prise par les événements.

Car d'autres obstacles peuvent se présenter ; se présenteront ; et il va sans dire que la décision de bouleverser le monde dans le délai d'un an ne peut s'accommoder, ni de l'attente, ni de la patience, ni de bien longues négociations. Partout où l'obstacle se présente, il s'agira de faire place nette, à quelque prix que ce soit, séance tenante.

L'on peut déjà imaginer, à l'opposé de la presse où il est toujours possible d'ajouter une page sans rencontrer la moindre difficulté, que les programmes de la radio et de la télévision, limités par le temps, soient surchargés au point que nous ne puissions trouver, au moment opportun, l'heure quotidienne dont l'efficacité générale de notre campagne exige la location. Des contrats, des sociétés, des hommes nous en empêchent l'accès. Là où, dans les formes de la légalité commerciale, l'argent s'avère impuissant à intervenir en notre faveur, il ne nous reste évidemment que la méthode terroriste pour nous frayer un chemin, en intimidant ou éliminant, s'il le faut, les gêneurs éventuels.

Enfin, il faut songer à l'attrait financier que pourrait exercer le Club des Loisirs aux yeux de concurrents éventuels. Comme nous ne pouvons tolérer aucune dispersion de l'attention, là aussi le groupe terroriste se chargera de décourager énergiquement toute rivalité intempestive et de détruire dans l'œuf toute tentative d'organisation similaire à la nôtre.

Pour ceux que l'aspect éthique de ces considérations déconcerterait encore, peut-être faut-il souligner que les victimes innocentes, ou relativement innocentes, de la révolution mondiale immédiate, seraient numériquement insignifiantes comparées à celles que coûte une guerre ou, plus prosaïquement, les accidents de la route. L'intrusion de la morale, sur un terrain où elle est plus que prématurée, vise au reste bien moins les

effets de la violence que son emploi délibéré, tant l'homme accepte plus volontiers la mort de millions d'hommes à la suite de quelque famine miraculeusement tombée du ciel, que l'exécution d'un seul en vertu d'un acte prémédité. Orgueil ou humilité tout à son honneur certes ; nous n'en avons que faire ici.

Un certain respect platonique de la vie humaine est l'un des traits nouveaux de notre temps, qui diffère sensiblement de l'hypocrisie chrétienne des siècles antérieurs. Bien qu'il ne s'agisse encore que d'une dévotion tout abstraite, tant les atrocités accumulées depuis 1900 inclineraient à penser exactement le contraire, cette doctrine du respect de la vie tend tout particulièrement à jeter le discrédit sur le terrorisme politique. Mais, pour intellectuellement justifié qu'il paraisse, ce discrédit est spécieux. Il n'est rien de moins que le produit d'une surestimation de la civilisation, par trop infatuée d'elle-même, par quoi elle tâche de se dissimuler son niveau extrêmement barbare et sa misère infinie. Or, à une société primitive correspondent des moyens d'action primitifs, et parfois les plus vils, les plus grossiers que l'on puisse imaginer. Le premier chirurgien tenait du charcutier plutôt que du savant ; mais on pense qu'il lui arrivait parfois de sauver une vie.

De son côté, le marxisme, bien qu'il en ait usé et qu'il continue d'en user largement, condamne ces moyens formellement. On peut passer sur cette unanimité touchante, puisque de toutes façons l'action terroriste doit ici demeurer strictement clandestine. Mais au succès que ce discrédit moral rencontre un peu partout, l'on peut mesurer de quels moyens l'on se prive et dont il n'entre pas dans nos vues que nous nous abstenions.

En dehors des mobiles techniques qui pourraient en justifier l'emploi au cours de notre campagne, il faut considérer l'avantage de certains actes violents dans notre lutte généralisée contre le hasard. Qu'il nous suffise de rappeler l'affaire Speidel, ou plutôt l'absence d'une affaire de ce nom. Un criminel de guerre avéré est nommé commandant de forces militaires internationales, incluant celles-là même dont il fut l'ennemi déclaré. Que font là-contre les communistes ? Les cris et les larmes ont certes leur utilité, mais croit-on vraiment qu'ils changeront grand-chose, sinon satisfaire ceux qui sont le plus clairement convaincus de l'infamie et qui ne pourraient concevoir que l'on s'abstienne de protester. Et voilà nos ouvriers communistes qui, leur dur labeur terminé, s'en vont la nuit, bravant l'épouse ou la mère qui rechigne, la police qui rôde, la pluie qui glace et la fatigue qui pèse, chauler les murs lépreux ou clamer sur les panneaux d'affichage leur belle indignation entre des jambes de jeune fille et un pain de savon géant. Bien entendu, le lendemain, tout le monde lorgnera hâtivement les jambes divines, à

peine le savon, pas du tout l'appel déchirant. Et bien sûr, Speidel restera à sa place comme devant.

Alors qu'il suffirait...

...d'une main pâle et silencieuse
une main pâle qui appuie à peine sur une manette
sur la gâchette d'une mitrailleuse
qui se ferme sur le manche d'un couteau
une main pâle qui fait dans le
vide le signe de l'épouvante et
de la destruction.*

Autrement dit, d'un petit groupe d'hommes armés, bien décidés à faire place nette. Vous me direz qu'on nommerait tout de suite un deuxième Speidel. C'est à voir, mais admettons. On l'abattrait aussi. On en nommerait un troisième ? Soit ; sitôt nommé, sitôt liquidé. Croyez-vous sincèrement qu'on trouverait un quatrième candidat ?

Or il suffirait pour cela de quelques hommes. Au grand maximum, cent. Sont-ils donc introuvables ? Qui donc parlait du parti des cent mille fusillés ?

Il ne s'agit nullement de statufier Ravachol ni de suivre à la trace l'ombre incertaine de l'implacable Netchaïev. Mais que ces étonnants raccourcis que l'histoire nous offre par la liquidation pure et simple de deux ou trois dirigeants, soient aujourd'hui le lieu d'une réprobation unanime démontre bien d'où vient le vent. Car il n'est guère d'attentat de ce genre dans l'histoire dont l'analyse des conséquences ultérieures ne souligne explicitement l'importance cruciale, heureuse ou malheureuse. Il ne faut jamais oublier que le monde, en définitive, n'est dirigé que par un tout petit nombre de spécialistes. Or quoi de plus vulnérable qu'un homme ? Ces hommes ne le savent que trop bien, ces mêmes hommes qui *font* la morale et décrètent les tabous auxquels ils doivent par la suite de pouvoir délirer avec une impunité totale.

18. — LES MAINS LIÉES

Il nous reste à examiner le problème de la Centrale, c'est-à-dire de la direction suprême de toutes les opérations que nous avons décrites jusqu'à présent. C'est de tous certainement le plus ardu et le plus grave.

Nous avons ébauché, dans ses grandes lignes, le plan général de la campagne, nous nous sommes emparés du pouvoir sans

* Paul Nougé.

coup férir, nous avons dévoilé nos plans d'appropriation quant au financement de cette campagne gigantesque. Mais quel que soit le scepticisme ou la condescendance ironique du lecteur, aucun de ces aspects ne passe en difficultés celles que pose le problème de la Centrale.

Jusqu'ici nous n'avions pas (ou guère) à nous préoccuper des hommes. Ceux-ci existent et œuvrent chacun à la tâche même pour laquelle leur concours nous était nécessaire. Tout se réduisait donc à la question de les recruter et de les incliner à nous servir dans le sens que nous leur désignons. Plus complexe, en apparence, était la question de récolter l'argent nécessaire au financement initial de la campagne. Or, quoi que l'on pense, la seule question vraiment épineuse n'est aucunement celle-là, mais uniquement celle de trouver dans le monde, puis de les rassembler, les quelque trois cents hommes nécessaires pour prendre la direction de cette vaste entreprise, la mener à bon port avec intelligence, avec souplesse, sans desserrer les lèvres et, ensuite, résister à la corruption du pouvoir. Où trouver ces quelques centaines d'hommes alors qu'il serait déjà bien aléatoire d'en découvrir un seul ?

C'est ici en somme que l'auteur abandonne la partie. Non sans indiquer brièvement les concours de l'obstacle.

Les cadres dirigeants de cette révolution à accomplir simultanément sur près de trente points du globe devraient être réduits à l'extrême. Cela va de soi mais ne constitue pas pour autant une commodité. Il faudrait dans chaque pays trouver dix à vingt hommes (disons treize, en souvenir de Balzac*), assez compétents pour prendre le gouvernail de cette nouvelle création du monde, assez tenaces pour aller jusqu'au bout sans fléchir, assez incorruptibles pour taire à jamais leur étonnant secret. Or l'éventualité d'une trahison presque inévitable donne à souhaiter entre eux un lien moral qui n'est guère commun. N'oublions pas que notre révolution n'est pas fondée sur la foi (nul fanatisme, nulle mystique à escompter comme levain ou ciment). Elle suppose chez ceux qui pourraient la mener à

* « Il s'est rencontré sous l'Empire et dans Paris, treize hommes également frappés du même sentiment, tous doués d'une assez grande énergie pour être fidèles à la même pensée, assez probes entre eux pour ne point se trahir, alors même que leurs intérêts se trouvaient opposés, assez profondément politiques pour dissimuler les liens sacrés qui les unissaient, assez forts pour se mettre au-dessus de toutes les lois, assez hardis pour tout entreprendre, et assez heureux pour avoir presque toujours réussi dans leurs desseins; inaccessibles à la peur, et n'ayant tremblé ni devant le prince, ni devant le bourreau, ni devant l'innocence; s'étant acceptés tous, tels qu'ils étaient, sans tenir compte des préjugés sociaux; criminels sans doute, mais certainement remarquables par quelques-unes des qualités qui font les grands hommes, et ne se recrutent que parmi les natures d'élite. »

bon port une vue froide et sans passion de la réalité quotidienne, un certain mépris de l'homme qui ne va pas sans une certaine sollicitude, un détachement presque total vis-à-vis des vicissitudes de l'âme et du monde.

De la cène au parti bolchévik, qui compta comme on sait quelques policiers dans ses rangs (dont le célèbre Malinovski que Lénine lui-même ne parvint jamais à démasquer), sans parler du parti socialiste-révolutionnaire dont les attentats étaient dirigés par un provocateur (le curieux Azev), il n'existe aucun exemple d'une organisation secrète qui n'ait nourri dans son sein cette sorte de serpent éternel.

Or l'enjeu, ici, est énorme. Qui s'y engagerait, c'est bien plus que trente deniers qu'il peut espérer recevoir pour prix de sa trahison.

Il n'y a donc aucune chance de pouvoir constituer, en ne comptant que dix hommes par pays (soit trois cents hommes environ pour l'ensemble des pays à conquérir), des groupements absolument sûrs pour mettre en application notre théorie de la révolution mondiale immédiate. Il nous faut donc bien, au terme d'une si prometteuse envolée, renoncer nos espérances, les dissiper, *attendre*, tout simplement.

Pourtant l'imagination n'est pas de celles qui facilement se désistent. Aussi de ces avertissements de l'histoire ne tiendrons-nous nul compte, et nous demanderons au lecteur de nous permettre malgré tout de tracer le portrait sommaire de cette Centrale chimérique. Après tout ne sommes-nous pas en pleine fiction ? Il ne serait pas honnête de laisser le lecteur sur sa fin.

Nous rappellerons encore que tous les hommes, et ils étaient légion, du plus choyé au plus humble, dont nous nous étions assurés le concours, ignoraient absolument le but final de l'action à laquelle nous les affectons. Même les chefs de nos divers groupes clandestins devaient être tenus dans une relative ignorance des fins précises pour lesquelles nous les avons mobilisés. Et cela n'offrait aucune invraisemblance, aucune difficulté. C'est que les habitudes millénaires de la société humaine suffisaient à les rassurer sur ce point : on vit, on peine, on meurt ; personne ne sait pourquoi ; le sait d'autant moins qu'il s'interroge davantage.

Mais il vient un moment où il faut bien appeler les choses par leur nom et où le problème du langage sans détour inéluctablement se pose. Au point que l'on pourrait en venir à souhaiter l'apparition d'une manière de monstre infatigable, suprêmement habile et le premier pour l'astuce, capable de circonvenir sans jamais leur divulguer le point essentiel, les trois cents auxiliaires dirigeants qui eux-mêmes, sur ses instructions, soulèveraient les montagnes. De façon que toute la question que nous avons soulevée puisse être tranchée par la

volonté et l'action d'un seul. (J'ajouterai tout de suite que l'auteur ne se sent aucune aptitude, pas la moindre vocation, et même que, il lui faut bien se l'avouer, tout cela l'ennuie presque, sinon l'indiffère. Comme si tout cela n'avait pas la moindre importance. Chose curieuse, oui, c'est bien là ce qu'il pense pour l'instant).

Donc, un homme, ou trois cents, pour diriger et surveiller toutes les diverses organisations qu'ils feront travailler sous leur contrôle permanent, et pour mener cette multitude d'opérations à la réussite triomphale.

Sans doute, si pareille organisation était possible, il serait à supposer que ses membres connussent à fond l'histoire de la conspiration à travers les âges, qu'ils pussent agir préventivement contre toute détérioration éventuelle de ce vaste réseau. Mais il n'importerait guère qu'ils fussent ou non marxistes dans l'âme. L'essentiel est qu'ils gardassent des idées claires sur la réalité pratique, qu'ils fussent à tout moment, comme le souhaitait Lénine, capables de « penser avec leur propre tête ».

Seule la Centrale connaîtrait donc le but de l'entreprise, l'objectif réel de cette révolution si simple et, en même temps, incommensurable : le renversement du régime de la propriété privée des moyens de production.

La constitution de l'appareil dirigeant de la Centrale particulière de chaque nation, nécessiterait pour le moins :

Un dirigeant général,

Un dirigeant du Club des Loisirs et du Parti Imaginaire,

Un dirigeant du Contre-Parti,

Un dirigeant pour la coordination internationale de toutes les opérations effectuées au sein de chaque nation,

Un dirigeant pour les opérations financières,

Un ou deux dirigeants pour l'organisation clandestine chargée de déjouer les obstacles « naturels » de l'histoire,

Un dirigeant pour les opérations de contrôle et de surveillance aux points critiques du réseau,

Un dirigeant de l'institut d'économie politique.

Et, enfin, quelques suppléants à prévoir en cas de mauvaise fortune dans l'un ou l'autre secteur.

Peu de monde en somme. Si peu même que notre doute peut paraître simpliste. Pourtant c'est bien là le point critique, il y faut insister, de là seul que peut surgir le souffle infime qui suffirait à renverser ce grandiose château de cartes que nous avons élevé jusqu'ici.

Aussi bien la question n'est pas tant peut-être de trouver et de réunir ces quelques centaines d'hommes, qui se doivent d'exister sur les centaines de millions qui habitent le territoire

déterminé que nous voulons conquérir, mais bien de les convaincre d'agir délibérément dans ce sens.

Peut-être est-il bon de nous répéter une fois encore. C'est qu'il est relativement facile de trouver cent hommes et même cent mille hommes courageux pour affronter la plus affreuse des morts dans quelque guerre, pour résister stoïquement à la faim, à l'humiliation, à la torture, sans fléchir, sans trahir, parce qu'il ne s'agit que de se défendre, de résister à des puissances imposées de l'extérieur, qui les surprennent et qui les forcent. Mais les hommes de l'action délibérée, assez audacieux pour affronter le monde de sang froid et déclencher d'eux mêmes l'attaque ne sont sans doute qu'une poignée. Qu'eussent été les bolchéviks sans Lénine ? Peut-être tout bonnement le contraire, de pâles menchéviks, discourant à perdre haleine sur les raisins trop verts, jusqu'à la fin des temps.

L'héroïsme, s'il est une vertu comme on nous l'assure, est rarement une vertu agressive, la libre affirmation d'une volonté. Mais vertu défensive, simple réflexe en face du monde qui vous plante ses griffes dans la chair, est-ce encore une vertu ?

19. — CALENDRIER PERPÉTUEL

Le délai d'un an que nous avons fixé comme durée minima de notre campagne, suppose obligatoirement un emploi sans restrictions de tous les moyens que nous avons envisagés. Il va sans dire que toute économie faite aux dépens de leur étendue, entraînerait automatiquement un ralentissement de la pénétration de la propagande et, dans la même proportion, un étalement de la campagne sur une durée plus grande.

Les principaux aspects pratiques de la campagne ayant été soumis à l'attention du lecteur, il est possible maintenant de la résumer en une manière de tableau chronologique :

Jour J — x

1. Constitution de la Centrale internationale dont chacun des membres est le dirigeant d'une Centrale nationale.
2. Constitution des Centrales nationales (de dix à vingt hommes selon les pays).
3. Etablissement, à l'échelle de chaque nation, du budget nécessaire pour :
 - a. la fondation, l'entretien et les dépenses d'un institut d'économie politique (immeuble, mobilier, matériel, appointements du personnel);
 - b. la fondation, l'entretien et les dépenses du Club des Loisirs qui sera appelé par la suite à

devenir le siège du Parti Imaginaire (immeuble, mobilier, matériel, appointements du personnel).

4. Inventaire général des moyens d'information et de délassement existants. Etablissement du budget pour :
 - a. l'achat d'espace dans la presse : 2 à 3 pages par semaine dans les quotidiens, 1 à 2 pages dans les hebdomadaires, 1 à 2 pages dans les mensuels (ou davantage, suivant le format et le tirage);
 - b. l'achat de temps à la radio et à la télévision (une heure par jour ou davantage suivant les possibilités);
 - c. la publicité de notoriété dans les cinémas (un court métrage à renouveler chaque semaine avec programme de roulement pour l'ensemble des salles du pays);
 - d. la publicité directe par l'imprimé : distribution dans les boîtes aux lettres, sur la voie publique, dans les réunions, de tracts, circulaires, brochures, etc.;
 - e. la publicité de notoriété par l'affichage, l'écriture dans le ciel, les hommes-sandwichs, les étalages, les cadeaux, les cortèges, les caravanes, etc. ;
 - f. la publicité par le moyen de spectacles organisés : location de salles, de cirques ambulants, d'orchestres réputés, ainsi que le cachet des vedettes et de tout le personnel requis ;
 - g. les frais de production inhérents aux opérations précitées : composition, clichés, enregistrements, films, etc.
5. Recrutement et formation d'un groupe de cent à cent cinquante hommes pour l'attaque d'une ou de plusieurs grandes banques. Equipement, armement, instruction, moyens de transports. Plan et mise au point des opérations à effectuer, organisation de la fuite. Action.
6. Achat de la banque mondiale pour la circulation des fonds.
7. Constitution de l'organisation clandestine chargée d'influencer les « événements ». Etude et inventaire des possibilités d'action à l'égard des modalités nationales. Action.
8. Fondation et mise en train de l'institut d'économie politique.
9. Travaux préparatoires divers : contrats avec les agences de publicité, les organismes de sondage de l'opinion publique, les agences de spectacles, etc.
10. Campagne d'essai d'un mois dans une région choisie du pays. Sur la base des résultats obtenus (réactions spontanées, opinions recueillies par sondage), mise au point de la campagne à l'échelle nationale.

JOUR J

- | | |
|-------------------|--|
| J à J + 90 | 11. Début de la campagne. Offensive générale par tous les moyens d'information et de délassement. Vers le début du troisième mois, apparitions sporadiques de suggestions fictives visant à préparer le glissement vers la propagande politique. |
| J + 91 à J + 180 | 12. Glissement vers la politique. Transformation graduelle de la publicité en propagande (celle-ci demeurant toutefois nébuleuse et présentée comme un jeu sans conséquences). Referendums. |
| J + 181 à J + 270 | 13. Constitution du Parti Imaginaire. Lancement d'un grand quotidien, éventuellement aussi d'un magazine illustré. Poursuite de la campagne avec une puissance de feu maxima. |
| J + 271 à J + 365 | 14. Constitution du Contre-Parti. Campagne électorale menée sur les deux fronts antagonistes. Intervention accrue de l'organisation clandestine. Intensification de la campagne. |
| J + 365 | 15. Elections. Triomphe conjoint du Parti Imaginaire et du Contre-Parti. Prise du pouvoir par majorité parlementaire. |

20. — TOUS FEUX ÉTEINTS

L'ambition du romancier est de présenter toutes choses de façon que le lecteur éprouve à chaque instant l'illusion du vécu, subisse le sortilège du réel. Il semble qu'il y parvienne, et nul doute que le large rayonnement du marxisme, bien que le socialisme n'existe, au sens humain, encore nulle part sur la terre, doive tout à la vigueur avec laquelle il a inculqué à des millions d'hommes, l'espérance d'une société rationnelle et harmonieuse. Faute d'avoir été sanctionné par l'existence indubitable d'une telle société, il a pour le moins sur les religions l'immense supériorité de ne pas situer cette société en dehors de la vie terrestre. Mais si le romancier met en scène un homme heureux, il n'y suffit guère pour que nous partagions sa félicité. Le moment vient où il nous faut abandonner le livre enchanteur et reprendre toutes choses au point où nous les avons quittées.

Toute théorie conserve par rapport à la réalité les mêmes marges que le roman, dont les personnages ne sont pas plus des être de chair et de sang que les hypothèses, des faits. Il est bon de ne jamais l'oublier et, pour niaise que soit la remarque, de souligner que notre théorie n'en est qu'une après bien d'autres, non moins fragile et vagissante, sinon dérisoire auprès de cette réalité fracassante et complexe, tour à tour perméable et hermétique, vis-à-vis de laquelle il nous faut bien reconnaître qu'elle *n'existe pas*.

Mais rappelons-nous notre point de départ. C'était la possibilité soudainement apparue dans le monde d'une destruction totale de ce monde, du moins de la vie qui lui donne cette couleur, cette sonorité, cette saveur, cette odeur et ce poids sans lesquels il serait moins qu'une ombre égarée dans la nuit opaque. Or ce silence éternel paraît bien n'effrayer personne. Pas même nous, j'en conviens. Si bien que nous retrouvons notre difficulté initiale.

Elle consistait, on s'en souvient, à confondre volontairement l'hypothèse et le fait accompli, et même à les changer l'un dans l'autre ; puisque la certitude de la catastrophe devait nous porter à l'empêcher à tout prix, donc à la reléguer, cette certitude, définitivement et sans qu'elle en réchappe, au rang d'hypothèse.

Mais face à l'avenir aux mille visages, il n'est pas le moins du monde exclu que la grande catastrophe n'ait pas lieu, du moins dans de telles proportions. Sept cent cinquante bombes suffisent aujourd'hui, nous dit-on, pour volatiliser le monde. Soit. Mais pourquoi imaginer que l'on irait jusqu'au bout ? On peut très bien n'en utiliser que la moitié, mettons ; s'arrêter là. Ou seulement le tiers, ou le quart ; ou seulement une douzaine : question de se rendre compte. Ainsi il resterait toujours assez de bras pour rebâtir la fourmilière et repartir, comme ça s'est vu après chaque guerre, le regard plus clair et le cœur plus joyeux. Somme toute, l'homme a bien survécu au choléra, à la lèpre, à la peste noire, qui détruisit au XIV^e siècle le quart de la population terrestre et, durant laquelle, les médecins portaient un accoutrement assez similaire à celui de nos techniciens nucléaires. Exception faite peut-être pour ce long bec d'oiseau tout empli de parfums qu'ils avaient sur le nez, pourquoi diable irions-nous nous persuader que nous sommes sortis du Moyen âge ?

Sans compter qu'il y a d'autres perspectives, ne serait-ce que la vraie, celle que personne n'aura prévue, que l'Histoire s'ingénie ordinairement à suivre, cette Histoire qui n'abhorre rien tant que les prophéties, comme si elles l'incitaient malicieusement à les tourner en ridicule :

Qu'est-ce qui prouve qu'au moment même où nous écrivons ces lignes, et où les savants et le public s'extasient sur les performances des premiers satellites artificiels, un savant obscur n'est pas en train de découvrir quelque moyen entièrement nouveau d'agir sur les champs de pesanteur, qui rendrait périmées les fusées à réaction actuelles ? *

Ainsi, autant que l'on en peut craindre, l'on peut espérer

* Vladimir Kourganoff, *La Recherche scientifique*.

beaucoup de la théorie. De la théorie, sans laquelle nous en serions toujours aux cavernes.

Or ce divorce entre l'hypothèse et le fait, la théorie et l'expérience, comment en arriver à réduire toujours davantage l'espace dans lequel il s'inscrit ? Marx tenait, en gros, que l'avènement du communisme était inévitable et qu'il serait l'œuvre de la classe ouvrière tout entière. Par la suite, l'on en vint assez vite à constater que cette classe ouvrière n'était rien moins que sûre pour cette tâche dont elle n'était que trop encline à se laisser détourner, au point d'emprunter par moment la direction contraire. C'est alors que Lénine en vint à concevoir la nécessité d'une organisation indépendante de la classe ouvrière, de ces « révolutionnaires professionnels » qui feraient violence à l'évolution capricieuse et qui d'une main souple, plus tard d'acier, dirigeraient la société vers ce havre de paix et de bien-être que Marx avait dégagé des brumes de l'utopie. Ainsi, la mission du révolutionnaire en vint-elle à osciller curieusement entre deux pôles, les plus distants l'un de l'autre que l'on pût imaginer : d'une part, une certitude extrême, totale, ne souffrant aucune discussion, excluant jusqu'à l'ombre du doute ; mais de l'autre, en même temps, une méfiance sans bornes, irréductible, et qu'il ne fallait pas laisser d'observer à chaque pas. L'alliance de cette foi et de ce scepticisme, leur fusion étroite jusqu'à la confusion même, constitue ce qu'on appelle aujourd'hui le marxisme-léninisme.

Peut-être n'est-il pas négligeable d'examiner ici, succinctement, en quoi notre théorie le rencontre ou s'en écarte, du moins ce qui l'en distingue quant aux méthodes, puisque les fins — il est vrai, éloignées — sont rigoureusement identiques : l'unification économique de la planète et l'exploitation rationnelle de ses ressources au bénéfice équitable de chacun.

Sur ce point, il nous semble que notre théorie est effectivement « marxiste » : en ce sens, qu'elle ne reconnaît pas aux contradictions actuelles du monde d'autre issue que l'abolition de la propriété privée des moyens de production et la socialisation de l'économie mondiale, transformée en une manière de gigantesque société anonyme dont chaque homme serait tout ensemble l'actionnaire et l'ouvrier. Au terme de quoi il paraît bien que la politique, qui n'est dans le fond rien d'autre que la représentation abstraite de l'antagonisme entre la production et la consommation, pourrait être purement et simplement remplacée par un cerveau électronique, effectuant à chaque heure du jour le compte de notre dû sur l'ensemble des richesses planétaires accumulées.

Mais nous croyons pouvoir également affirmer que notre théorie est « léniniste » : en ce sens, qu'entre tous les moyens

pratiques susceptibles de conduire à la révolution mondiale, elle se fie aux moyens les plus concrets, les plus immédiats, les plus souples, les mieux éprouvés, sans faire grand cas des sentences pétrifiées de la doctrine. Elle est léniniste encore, parce qu'elle reconnaît aux moyens quotidiennement expérimentés au sein de la société capitaliste une efficacité supérieure à ceux qui soutiennent la propagande communiste classique, dont la pénétration est faible, incertaine, sinon inexistante, et qui, passablement rouillés à l'usage, offrent de plus l'inconvénient majeur d'avoir été transplantés d'un terrain d'expérience où le succès qui les a sanctionnés n'implique pas automatiquement une réussite similaire sur un terrain fort différent. Elle est léniniste, enfin, parce qu'elle subordonne, dans tous les cas, la doctrine aux conditions *immédiates* de l'action*.

Quant à l'essentiel donc, quant au but, quant au fond du problème, nous ne nous trouvons guère en désaccord avec le marxisme-léninisme. Si nous paraissions cependant lui tourner résolument le dos, c'est sur un seul point, que nous jugeons décisif : celui où nous opposons aux échecs répétés de la tactique séculaire des partis marxistes dans leurs tentatives pour aboutir à la révolution mondiale, une méthode adaptée aux rapports humains tels que nous pouvons les éprouver, et même les *mesurer*, dans la société capitaliste contemporaine. Nous avons, en effet, sacrifié délibérément toute la tradition révolutionnaire, ses habitudes, ses symboles, son langage même (pour ne pas dire son jargon) au profit d'un ensemble de moyens techniques, maniés dans un ordre rigoureux, moyens dont l'expérience quotidienne ne laisse de prouver qu'ils sont aptes à nous assurer des résultats concrets et précis, dans un temps relativement court, — presque d'une seule haleine. Bref, nous n'avons pas cessé de reconnaître, aux dépens des idées et des signes, la primauté du monde matériel dans sa structure immédiatement donnée.

C'est pourquoi, sous ce rapport, notre théorie présente quelques traits d'économie dignes d'intérêt. C'est que, matériellement, sa mise en application coûterait, tant en énergie qu'en argent, infiniment moins que ne coûte la propagande révolutionnaire traditionnelle. Au surplus, elle n'est en rien tributaire d'un endoctrinement préalable, pesant et aléatoire des masses appelées à mener cette action à bon port. Enfin, libérée des contingences historiques, elle permet d'envisager la révolution

* On se rappellera que Lénine, en accédant au pouvoir, loin de promouvoir le programme agraire du parti bolchévik, qui n'avait pas la faveur de la paysannerie, applique tout simplement celui de ses rivaux, les socialistes-révolutionnaires, sur le partage des terres. De même, quand la révolution se trouvera dans l'impasse, il empruntera aux menchéviks le programme de la Nep, élaboré et préconisé par eux auparavant.

dans n'importe quelle phase du capitalisme, même la plus florissante. Avantage dont l'intérêt est d'autant moins négligeable si l'on songe que toute révolution antérieure a considérablement souffert du lourd handicap de conditions économiques détériorées, dont la restauration pèse d'un poids écrasant sur les épaules de l'organisation nouvelle.

De même que le capitalisme ne laisse pas de se rapprocher du communisme, quoi que fassent là-contre les volontés humaines, ainsi notre théorie épouse étroitement ce mouvement souterrain, et rejette la méthode d'une révolution ouvertement affirmée au bénéfice d'une action adaptée au psychisme rudimentaire des hommes qui subissent le joug et les convulsions de l'économie toute-puissante. Elle se sert d'un vaste appareil de propagande existant de toutes pièces, édifié et entretenu par le capitalisme lui-même, comme d'une arme extraordinairement souple pour le détruire, cependant qu'elle se sert en même temps des hommes qui manient quotidiennement cet appareil comme des instruments inconscients de cette destruction. A tout moment, par la vérification infatigable des effets obtenus et la correction permanente des erreurs constatées, notre action ne tient compte que de l'efficacité pratique des moyens employés, et ne leur reconnaît de valeur qu'en fonction de leur aptitude à nous mener, dans le délai le plus court possible, à l'accomplissement de la révolution mondiale.

Mais serait-elle chimérique, de bout en bout, que notre théorie offrirait cependant un mérite peu discutable : celui de préconiser l'application aux tâches révolutionnaires d'une découverte technique relativement récente, qui est la possibilité, fondée sur le calcul des probabilités, de mesurer l'opinion publique à un degré de précision largement suffisant pour entreprendre, à partir de là, et avec une certitude mathématique, une action de masse de grande envergure.

Notre exposé ne serait pas complet cependant, s'il tenait pour acquis que l'unification socialiste du monde occidental, face à celle du monde oriental, doive automatiquement résoudre le conflit virtuel qui les divise aujourd'hui. L'expérience des rapports entre nations socialistes, la révolution hongroise, l'isolement yougoslave éclairent de façon consternante les risques inhérents à une expansion soviétique généralisée vers le monde occidental. L'U.R.S.S. nous apparaît dès lors sous un double visage, tantôt ami, tantôt hostile, colombe et vautour, qui n'affole pas sans raisons un monde qui jouit dans l'ensemble de conditions d'existence meilleures que celles que pourrait lui assurer l'U.R.S.S. si celle-ci devait par la contrainte se soumettre sa puissance économique. Or il suffirait que l'U.R.S.S. étende sa domination jusqu'à la côte Atlantique pour qu'aussitôt sa

capacité de production rejoigne celle des Etats-Unis. La révolution mondiale « par l'intérieur » étant pratiquement abandonnée, un communiste conséquent ne peut donc l'envisager que sous la forme d'une expansion dont les partis communistes occidentaux constituent aujourd'hui l'avant-garde stratégique. Cette conquête plus ou moins militaire de l'Occident présente, à côté d'avantages lointains peu contestables, des inconvénients immédiats non moins certains pour les générations qui seraient appelées à la subir. Il faudrait pour que celles-ci l'acceptent sans répugnance (les capitalistes naturellement exceptés) que le niveau de vie de l'U.R.S.S. soit pour le moins égal au leur, de façon que leur intégration ne souffre pas durablement de la centralisation des forces productives, centralisation qui dans les circonstances actuelles de leur inégalité de développement, ne peut jouer qu'en faveur de l'U.R.S.S. au détriment des nations conquises; un peu à la façon de la physique des vases communicants qui assure automatiquement l'horizontalité des liquides.

Notre théorie de la révolution occidentale, à supposer qu'elle soit réalisable (ce dont nous ne pouvons que douter tant qu'elle demeure une simple théorie), offrirait par contre l'avantage de conserver à l'Occident unifié et socialisé, aligné sur l'économie américaine, une avance appréciable sur le monde soviétique. Mais il serait ridicule d'envisager ici les perspectives d'un échange diplomatique entre les deux mondes, mettant fin à toute possibilité de conflit et envisageant, sur une base désormais inébranlable, leur désarmement mutuel et intégral. Sous ce rapport, il va sans dire, que notre théorie ne peut rien garantir. Quoi qu'il en soit, la fusion économique et politique des deux mondes, malgré l'abolition universelle du régime de la propriété privée, n'en offrirait pas moins des difficultés considérables, étape inévitable pourtant vers l'unification de la planète.

Car notre théorie présente un autre trait singulier : c'est que tout en réalisant le marxisme dans les faits, elle renonce dans le même moment sa métaphysique, ce qu'il faut bien nommer, depuis l'exemple stupéfiant de l'U.R.S.S., sa mystique ou sa religion, avec son cortège obscurantiste de dogmes, de prières et de rites, avec ses superstitions et sa bigoterie. Or l'ampleur de la pénétration du marxisme est aujourd'hui tel, son enseignement développé à une si vaste échelle, qu'il n'est plus un marxiste sur terre (et nous sommes bien près d'atteindre le milliard) qui soit prêt à abjurer, fût-il même social-démocrate ou trotskyste, la Sainte-Trinité hégélienne. Je ne crois guère trahir la pensée de la majorité des marxistes en affirmant que pour eux, l'homme une fois délivré du fardeau économique, son bonheur consistera à dissenter sans fin, voire avec ses houris,

du matérialisme dialectique; à se ravir jusqu'à la nuit des temps avec le don élimé d'Ariane.

Or, c'est précisément oublier que le marxisme, successeur de la religion et de la philosophie, doit disparaître le jour où son objectif est atteint. Au bout du fil, la liberté commence. En attendant, le marxisme philosophique n'est lui-même qu'un opium du peuple, un peu plus dilué que l'autre, guère moins aberrant, dont la fonction essentielle est de dissimuler qu'il est, pour paraphraser Marx, en même temps qu'une protestation contre la misère réelle du monde, l'expression même de cette misère. Mais la contagion grandissante de la doctrine marxiste, sa décomposition simultanée, accélérée par l'effarante théologie stalinienne, on aurait tort d'en grossir l'importance. Son empire est organiquement lié au niveau de vie très bas que l'U.R.S.S. a connue, aux difficultés extrêmes qui ont parsemé sa route. Toute amélioration des conditions générales d'existence, de même qu'elle consacre, de notre côté, la dégénérescence accrue des religions antiques, ne peut qu'entraîner, à plus ou moins brève échéance, celle de leur succédané matérialiste.

Quant aux querelles raciales et nationalistes qui préluderont fatalement à l'unification politique du monde et à la formation, amorcée depuis la nuit des temps, d'une race universelle, au sang proportionnellement mêlé de Jaune, de Blanc et de Noir (à en juger d'après les tendances démographiques actuelles, nous aurons tous un petit air chinois), on peut penser que l'élévation continuelle du niveau de vie, sous l'impulsion d'une production décuplée et libérée de ses entraves, doive bientôt reléguer dans l'oubli l'existence, particularisée aujourd'hui jusqu'à l'impudeur, du Chinois, du Russe, de l'Américain, du Français et même du Monégasque, dans la mesure où, de nos jours déjà, il nous est impossible de nous enflammer sérieusement au souvenir du patriotisme aztèque ou babylonien.

Mais il reste au lecteur qui, par extraordinaire, aurait bien voulu nous suivre jusqu'ici sans hausser les épaules, à formuler une dernière objection. Il se peut qu'elle lui paraisse cardinale. Si tout ce qui précède, pourrait-il nous dire, tient vraiment du réalisable, comment en venir alors à dévoiler d'avance, en quelque sorte publiquement, les plans d'une opération aussi grave, et dont l'exigence première est aussi de devoir demeurer strictement secrète ? Car supposons que l'on trouve trois cents hommes convaincus et intègres, supposons que l'on réunisse le capital initial pour mettre en branle cette énorme machine... Pourquoi dès lors trahir une cause avant même que n'en soient jetées les premières bases ?

La réponse à cette objection est très facile. C'est que le caractère direct, naïf, pour ne pas dire simpliste, de notre

exposé suffit à en miner le crédit d'emblée. Face à la réalité souveraine, dont la toute-puissance paraît suffisamment inviolable pour que l'on se gausse, non sans sagesse, d'une théorie de la subversion aussi ambitieuse, comment croire un instant que l'une, obscure, fragile et comme dérisoire, puisse de l'autre avoir si aisément raison ?

C'est ainsi que l'on découvre, une fois de plus, qu'un événement préfiguré ne devient croyable qu'à partir de l'instant où il est accompli. C'est en fin de compte, non des lignes de la main ou du marc de café, mais des événements ultérieurs, que dépend le triomphe de la voyante. Tant qu'une théorie demeure donc dans l'arsenal surencombré du possible, tant qu'elle ne projette aucune ombre, — spectre qui erre tristement de cerveau en cerveau, en quête d'un reflet, — tant qu'elle n'est pas davantage que soi-même, elle ne quitte pas le terrain de la littérature. Comment croire un seul mot de ce qui précède tant que le monde réel ne l'étaie d'aucune preuve ? Comment l'auteur y croirait-il lui-même, pour peu qu'il entende garder les pieds sur la terre ?

C'est pourquoi le fait de divulguer au grand jour une théorie de la révolution mondiale, dont le schéma demeure malgré tout suffisamment grossier pour que bien des variantes y puissent être apportées, de façon à prévenir une ressemblance trop vive entre le projet et l'exécution, ne comporte, quant aux modalités de son application éventuelle, aucun risque vraiment sérieux. Quel exemple, d'ailleurs, citer qui soit plus explicite que celui de « *Mein Kampf* » ? Hitler annonçait ouvertement et sans ambages la deuxième guerre mondiale, la conquête de l'Est et de l'Ouest. Or qui s'en alarmait ? Qui tint compte de cet avertissement brutal, publié sur les toits, réitéré à tue-tête, traduit dans toutes les langues ? Qui n'a pas, non sans quelque sourire supérieur, haussé les épaules devant cet ouvrage délirant, pas mal absurde ?

On s'est fort étonné, par la suite, de Churchill à Khrouchtchev, de l'indifférence manifestée par Staline devant la menace imminente d'une invasion hitlérienne, et qu'il ait pu, non seulement négliger les révélations de « *Mein Kampf* » mais encore celles, moins littéraires, des services d'espionnage. C'est mal connaître le mécanisme d'une illusion simple, qui opère après coup. Devant la multiplicité des chemins possibles de l'Histoire, abondance qui défie l'analyse exhaustive, comment, même si l'on eût pu pénétrer dans la pensée de Hitler, comment eût-on pu identifier l'intention et le fait, tant que ce dernier n'eût pas fait connaître son visage définitif ? Comment, pour revenir à notre point de départ, changer l'hypothèse en fait et, dans le même mouvement, l'issue évidente en perspective improbable ?

En fin de compte, seul le fanatisme agissant et fracassant de Hitler pouvait combler l'abîme qui sépare le projet de sa réalisation. La seule façon efficace de lutter contre lui eût été de l'entraver à la source, de prendre les devants, d'attaquer le premier, bref, d'assumer à sa place, contre lui, le rôle décisif du destin.

C'est ce que trente à quarante millions de morts n'ont pas laissé de se dire jusqu'à leur dernier soupir.

MARCEL MARIËN

ÉDITIONS DE LA REVUE LES LÈVRES NUES

Les Lèvres Nues. Douze numéros parus, d'avril 1954 à septembre 1958. 450 pages de texte, 80 illustrations. Textes et illustrations de Michèle Bernstein, Paul Bourgoignie, Bertolt Brecht, Guy-Ernest Debord, André De Rache, Léo Dohmen, Jacques Fillon, Ganchina, Jane Graverol, Marcel Mariën, Paul Nougé, Louis Scutenaire, Gilbert Senecaut, André Souris, Gérard Van Bruaene, Gil J. Wolman.

Prix par numéro (de 1 à 9) 30 fr.
Prix du numéro triple 10-12 100 fr.
Les douze numéros parus 300 fr.

TRACTS

Une tempête sous un crâne Epuisé
Ce qu'on appelle la tragédie antique Epuisé
Découvrir Epuisé
La lumière, l'ombre et la proie 5 fr.
Toutes ces dames au salon ! 5 fr.

J E U

Paul Nougé : *Le Jeu des Mots et du Hasard.*
Cinquante-trois cartes sous étui. Tirage limité
à cent exemplaires 100 fr.

L I V R E S

Marcel Mariën : *Quand l'acier fut rompu.* Un volume in-12 de 160 pages 75 fr.
Exemplaire numéroté sur vergé 250 fr.
Paul Nougé : *Un Portrait d'après nature ou l'Histoire telle qu'on la crée.* Un volume in-16 jésus de 128 pages sur papier couché. 27 illustrations 75 fr.
Paul Nougé : *Histoire de ne pas rire.* Un volume in-octavo de 320 pages 120 fr.
Exemplaire numéroté sur vergé 500 fr.

CORRESPONDANCE ET SERVICE DE VENTE :
Jane Graverol, 35, rue Joseph II, Bruxelles
(C.C.P. 36.45.35)

D E P O S I T A I R E S A P A R I S :
Le Minotaure, 2, rue des Beaux-Arts, Paris VI^e
(C.C.P. Paris 7422-37)

Le Soleil dans la Tête, 10, rue de Vaugirard, Paris VI^e
(C.C.P. Paris 9758-73)

Introduction aux équations et formules poétiques

Esquisses

$$\frac{c l t}{c l a l a u} = \frac{e m s}{e n t i} = \frac{c l}{s i c i e} = \frac{s o r t}{s o r c i e r e} = \frac{s o l}{s o l e i l}$$

1

Du chat au chapeau
Des seins à la ceinture
Des cils au silence
Du sort à la sorcière
Comme du sol au soleil
La distance n'est pas grande

2

Le chat est au chapeau
Les seins à la ceinture
Les cils au silence
Le sort à la sorcière
Ce que le sol est au soleil
Toutes choses d'ailleurs à leur place

3

Une ceinture de seins
Un chapeau de soleil
Un silence de cils
Le chat sorcière touche le sol
Le sort en est jeté

4

La sorcière a dénoué sa ceinture
Un chapeau de cils la protège du
silence
Pendant que le soleil lui chatouille
la pointe des seins
Et que le sort sur le sol roule son
ombre de chat

5

Un chat entre les seins
Le sort entre les cils
Sur le sol chapeau ou ceinture...

Silence de sorcière au soleil

6

Les seins sont à la ceinture
Non comme au chat le chapeau
Mais comme les cils au silence
Non comme au sol le soleil
Mais comme le sort à la sorcière

$$\frac{s}{s l i} = \frac{c i e}{s i r e}$$

1

Un silence de cire a scellé
les cils des sirènes.

2

La cire du silence
vaut les cils des sirènes.

3

Reine de cire
si les cils du silence
battaient un peu
ce serait la sirène
narguant le feu

Etc.

Etc.

Il s'agit donc d'établir des systèmes d'équations de plus en plus complexes par le choix et le rapport des éléments (ne pas s'en tenir aux substantifs et à la proportion simple) et ensuite de résoudre ce système en poèmes.

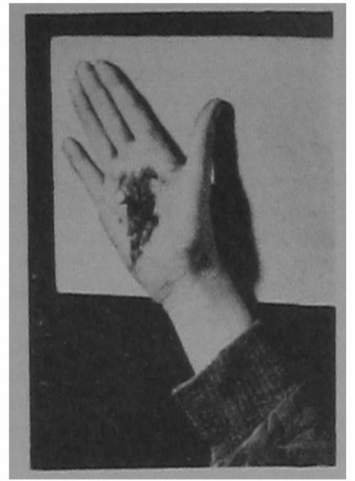
Dans l'expérience ci-dessus relatée, les rapports premiers sont des rapports matériels (rapports sonores) utilisés et modifiés par la suite selon le sens ou l'effet des mots engagés.

(1924-1925)

Paul Nougé.

L'Imitation du Cinéma

L'Imitation du Cinéma



L'ESPRIT AVANT L'ESCALIER

Texte d'une allocution
faite à Anvers, le 15 mai 1960

Mesdames et Messieurs,

Avant de passer à la projection de *L'Imitation du Cinéma*, je voudrais vous en dire quelques mots.

Non pas que je sois persuadé de la nécessité d'une présentation. Mon opinion serait plutôt qu'un film, de même qu'un poème, un tableau ou une symphonie peuvent fort bien se passer de commentaires. Je crois, en effet, que de tels commentaires sont dangereux puisqu'ils exercent toujours une certaine influence sur le spectateur, influence qui risque de l'abuser sur son sentiment véritable.

Je vous demanderai donc, avant tout, d'être sur vos gardes.

Mesdames et Messieurs,

Comme certains d'entre vous le savent déjà, les projections antérieures de *L'Imitation du Cinéma* ont fait un certain bruit, suscité l'indignation et la colère, provoqué un simulacre d'intervention judiciaire, bref, ce qu'on appelle communément le scandale.

Si bien que l'on m'a aussitôt accusé d'avoir recherché ce scandale.

J'ai beaucoup réfléchi à la question, j'ai fait mon examen de conscience; pour finalement être amené à reconnaître — comme tous les coupables — que j'étais innocent.

Permettez-moi de m'en expliquer ici brièvement.

S'il est vrai que je suis de ceux qui n'ont pas de croyance religieuse, il ne faudrait pas pour autant supposer que le film que vous allez voir, a été conçu à partir de mobiles anti-religieux traditionnels. Ce serait tomber là dans le piège des apparences, encore que mon opinion soit aussi que la propagande anti-religieuse est, quoi que l'on dise, une excellente chose, une activité utile et louable.

Tout simplement je me suis servi des objets de la religion

chrétienne à des fins, mettons, humoristiques, et je ne doute pas que ce soit là mon droit le plus strict. Comme il est du droit d'un catholique, j'imagine, de considérer des objets nègres sous l'angle esthétique ou ethnologique, en méprisant la signification religieuse de ces objets, qui est leur signification première, leur fonction dans l'esprit de ceux qui les ont façonnés.

Je n'ai donc pas cherché le scandale, je n'y ai guère songé, tout en demeurant conscient des maigres chances qu'il y avait, pour le spectateur moyen, de se défendre contre une opération portant sur le détournement d'objets familiers, de se garder de la confusion entre la chose et le signe, au point d'oublier que l'habit ne fait pas nécessairement le moine.

Si scandale il y eut cependant, la responsabilité m'en paraît dès lors incomber à ceux qui ont fait, autour de *L'Imitation du Cinéma*, une publicité comme il semble que jamais il n'en ait été faite à aucun film réalisé en Belgique.

Je ne puis donc que leur rappeler, non sans ironie certes, mais c'est bien de leur faute: Malheur à celui par qui le scandale arrive!

Je vous ai dit que je me crois réellement délivré de toute préoccupation religieuse et, en ce qui touche la foi chrétienne, détaché d'elle autant que de l'esquimaude ou de la bantoue.

Mais on ne saurait être assez prudent, assez défiant dès que l'on prend appui sur soi-même avec trop d'assurance. Aussi convient-il de se garder toujours des deux côtés. Et c'est pourquoi l'opinion contraire, selon quoi ce scandale aurait été prémédité, a aussi ses vertus. Dans ce cas, le scandale délibéré peut être envisagé à la façon d'un adjuvant technique, destiné à contrebalancer, sur le plan de l'efficacité cinématographique, et au même titre que tel type souhaitable de caméra ou un enregistrement sonore plus satisfaisant, l'insuffisance des moyens matériels qui m'étaient donnés au départ.

Car il est une autre sorte de scandale, à propos de ce film, bien plus grave, le seul dont il me paraisse que j'aie vraiment à répondre.

Ce scandale se situe sur le plan de l'esthétique du cinéma; il tient principalement à l'exceptionnelle pauvreté de la réalisation.

Si j'en assume cependant la responsabilité, il ne me paraît pas que je ne puisse invoquer certaines justifications.

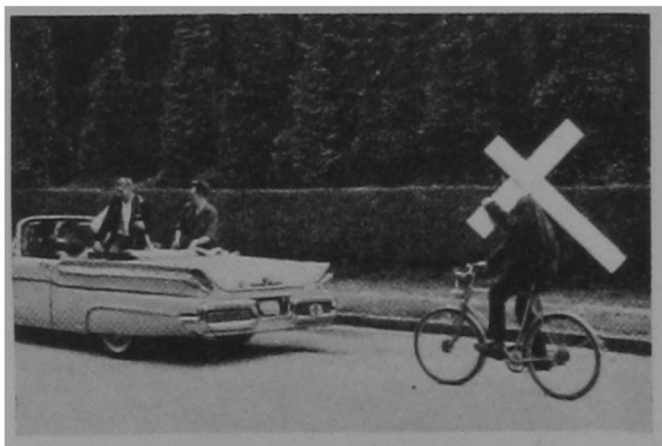
Il semble, en effet, qu'il y ait un rapport très étroit, et comme inévitable, entre le sujet du film et cette réalisation déficiente, que l'un appelait l'autre et inversement.

Je m'explique.

A l'opposé de tous les autres « arts », le cinéma ne dépend pas uniquement de ce qu'on appelle le talent d'un auteur. Qu'il soit bon ou détestable, apprécié ou méconnu, le talent d'un écrivain, par exemple, ne dépend en aucune façon du papier sur lequel il écrit, ni de la plume qu'il emploie, ni même en fin de compte du fait qu'il réussisse ou non à se faire éditer. Qu'il soit pauvre, qu'il soit riche, — ces circonstances n'ont aucune importance, aucun retentissement sur la qualité de son œuvre.

Mais pour le cinéma, c'est tout le contraire.

Ici, le « talent » est principalement tributaire de conditions



materielles, extérieures aux intentions du réalisateur, et dont le privilège, à son tour, dépend d'une manière de contrat entre l'industrie du cinéma et le public.

Pour que le film soit, il faut que le film paie.

En d'autres mots, tant vaut le public, tant vaut le film. Et je m'excuse si tantôt vous d'avez été amenés à penser que ceci n'est guère flatteur pour vous.

Car c'est là un contrat draconien, dont le cinéma n'a pas tiré sans dommages, s'il est vrai que le public exige avant tout qu'on lui plaise, qu'on le flatte.

Serviteur du public, le cinéma est comble de dons, mais c'est à condition de n'être que *Katia*, ou *Sissi*, ou *La Famille Trapp*, ou même *Ivan le Terrible*.

Par contre, méprisant l'approbation du public, il n'est pas question de pouvoir disposer des ressources considérables requises pour aboutir à une réalisation satisfaisante.

Le film que vous allez voir n'est donc que l'ébauche, le brouillon, le premier jet d'un ouvrage irréalisable faute de pouvoir disposer de l'argent indispensable à une expression, à une réalisation adéquate.

Mais est-ce là, me direz-vous, une excuse ?

D'abord je ne le pensais pas, mais il m'a bien fallu amender cette première opinion devant les réactions que le film a provoquées, et qui me paraissent démontrer que *L'Imitation du Cinéma*, même sous cette forme indigente et lapidaire, est parvenu à forcer l'indifférence, à tirer le spectateur du sommeil au point qu'aujourd'hui les appareils de projection eux-mêmes redoutent de se laisser contaminer, si j'en juge par la curieuse lettre que j'ai reçue avant-hier de la firme de location à laquelle je m'étais adressé :

« Monsieur,

» Après examen du prospectus relatif au film que vous désirez projeter dimanche prochain, au cinéma « Ambassade », nous vous faisons savoir qu'étant donné que le contenu du film est tout à fait contraire à nos principes, nous refusons d'assurer cette représentation. »

★

Quand ces lignes furent écrites, quelques jours avant la séance où elles devaient être lues, il était naturellement impossible de prévoir dans quelles circonstances surprenantes celle-ci allait se dérouler. Les voici, telles qu'on les trouve relatées dans *Le Peuple* du 20 mai :

Il dépasse la réalisation. J.-L. D. OFFICIERE DE LA MAISON DE LA VILLE DE BRUXELLES

LES TRIBULATIONS DE « L'IMITATION DU CINEMA »

Nous avons déjà conté à nos lecteurs les tribulations du petit film de Marcel Mariën « *L'Imitation du Cinéma* » qui, pour avoir osé présenter la croix en tant qu'objet et non comme symbole, a encouru les foudres des spécialistes catholiques du cinéma.

Après Bruxelles et Liège, le film vient d'être projeté à Anvers, où la « *Gazet van Antwerpen* » avait mené le bon combat contre cette œuvre « impie ».

Cette séance a bien failli ne pas avoir lieu.

La bagarre commença immédiatement après l'envoi des prospectus annonçant la projection : le directeur de la firme qui loue des projecteurs fit savoir aux organisateurs que, le film étant en contradiction avec les principes de sa maison, il ne prêterait pas son appareil ! En hâte il fallut donc chercher une autre firme de location.

Le dimanche matin, à 9 heures, le directeur de la salle où la séance était prévue, informa Marcel Mariën qu'il refusait l'entrée du cinéma. D'après ce qu'il affirmait, le procureur du Roi aurait fait

pression pour qu'il se desiste de l'engagement.

A 9 h. 15, on notait l'arrivée devant le cinéma d'un car de la police avec dix agents, mais qui repartit aussitôt pour quérir du renfort. Le renfort arriva peu après, à la suite du premier car, mais ce n'était qu'un vulgaire panier à salade !

A 9 h. 30, arrivée des premiers spectateurs qui forment un attroupement animé devant la salle interdite.

C'est alors que la chance daigna sourire aux organisateurs sous l'aspect d'un spectateur qui leur suggéra de s'adresser à un dancing voisin, dont la location avait déjà été faite antérieurement pour des projections cinématographiques.

Un accord fut conclu pour obtenir la salle séance tenante. Aussitôt le régiment des candidats spectateurs se mit en route vers le dancing, suivi par le car de la police et le panier à salade !

La séance eut donc lieu, quasi sans retard sur l'horaire prévu et sans autre incident.

Ce fut une défaite pour l'intolérante « *Gazet van Antwerpen* ».



Si j'aime la chair, je me représente souvent ce qui est de la chair.

L'Imitation de Jésus-Christ.

Or, plutôt que de se taire devant une déconvenue aussi spectaculaire, la *Gazet van Antwerpen* du lendemain étale son dépit sur deux colonnes, faisant à la présence de la police, à la volte-face du directeur de cinéma et à la projection effectuée envers et contre tous, une publicité stupéfiante, où la rage de n'avoir pu empêcher la séance transpire à chaque ligne. Mais il y a mieux. La haine du chroniqueur faisant curieusement tâche d'huile, englobe le public présent à la séance, au point d'adopter à son égard un ton de mépris sarcastique, comme si celui-ci — en fait, l'intelligentsia anversoise — épousait, par sa présence seule, la responsabilité du film.

C'est là, je crois, dans l'histoire de la critique de cinéma, un point de vue original, assez étonnant.

La tentative initiale du Centre Catholique d'Action Cinématographique d'assimiler *L'Imitation du Cinéma* à un délit de droit commun (attentat à la pudeur, débauche de mineurs : « ... devant un nombreux public de jeunes gens et jeunes filles ») et de faire passer son auteur pour irresponsable et socialement dangereux (« ce film, privé de toute valeur artistique, est sans aucun doute l'œuvre d'un psychopathe »), — cette tentative ayant piteusement échoué grâce à la riposte immédiate et vigoureuse de la presse de gauche, symbolisant l'autre moitié de l'opinion belge, la saisie du film au sein d'un ciné-club s'avérait dès lors légalement des plus aléatoires, sinon impossibles.

Que penser, dans ces conditions, de ce pauvre magistrat, contraint pour empêcher la projection d'un film (qu'il n'a du reste pas vu) de s'abaisser à endoctriner dans les coulisses un malheureux petit exploitant, en lui représentant je ne sais quelles conséquences funestes — l'Enfer, peut-être ! — s'il s'obstine à vouloir respecter la parole donnée ? (L'infortuné commerçant fait d'ailleurs une courte apparition sur les lieux, une heure avant la séance, ferme les portes de sa salle et prend la fuite en auto, invoquant des affaires pressantes.)

Bien sûr, ce n'est pas à la légère que le film fut intitulé *L'Imitation du Cinéma*, mais l'on n'attendait guère qu'en échange de l'humilité qui a décidé de son nom, il lui serait donné, dès la deuxième projection, de se transformer en une sorte de mythe fracassant, semant sur son passage une agitation incompréhensible, au point qu'il suffirait de l'annoncer pour affoler la magistrature, mobiliser des forces policières ridiculement disproportionnées à sa faible envergure et obliger le spectateur à faire corps avec le spectacle, — au point de déferler de l'écran dans la salle, dans la rue, dans la vie.

Car l'analogie se poursuit dans tous les sens, affecte tous les domaines à la fois, entraînant le vieux grimoire de Thomas à Kempis dans une ronde endiablée dont l'humour règle le moindre pas.

Comment ne pas songer, non sans sourire, aux premiers

chrétiens chassés de leurs temples improvisés vers quelque grotte plus hospitalière, si l'on veut bien considérer parallèlement, avec Cohen-Séat, que le fait de civilisation constitué par le cinéma, dans son apparence la plus élémentaire et sa manifestation la plus évidente, est d'abord la prolifération d'un type nouveau d'édifice : la salle de cinéma étant à notre époque ce que l'église fut aux temps anciens; le film supplantant aujourd'hui, dans la conscience populaire, les attrails fatigués de la cérémonie religieuse.

Ainsi, à force de pousser l'imitation jusqu'au bout, on découvre la dissemblance.

Marcel MARIEN

De quoi il s'agit

L'imitation du Cinéma est un film de 40 minutes, réalisé en 16 mm avec des moyens de fortune, sans répétitions, sans reprises, à la diable. Il se compose, si l'on peut dire, de deux films entremêlés, quoique distincts, opposés l'un à l'autre dans l'esprit et dans la fonction.

Au demeurant, le premier raconte une histoire.

Le scénario

C'est l'aventure d'un jeune homme, d'allure quelque peu « jeunesse délinquante », qui fait, sur un banc de parc, la rencontre d'un prêtre. Comme il est plongé dans la lecture d'un magazine galant, le prêtre s'en indigne, le lui arrache des mains, le déchire. Il n'entend pas toutefois demeurer en reste et lui propose en échange *« L'imitation de Jésus-Christ »*, qu'il extrait de sa soutane. Alors, tandis qu'il lui remet le livre :

— Mon fils, dit le prêtre, écoutez-moi : je suis ne de pere inconnu et d'une pas grand'chose. Seulement, moi, a votre âge. Voilà ce que je lisais. Gardez-le. Ça vous consolera de vos sucules de papier, de leurs mamelles amères et de leurs cuisses fallacieuses.

Le prêtre parti, le jeune homme entame la lecture de *« L'imitation »*, s'y attache avec une assidue exemplaire. Il semble qu'il découvre à cette lecture un mérite dans la croix, dans l'objet même et dans l'attitude du corps que son usage implique — la position des bras, la tête inclinée (faut-il qu'elle le soit à droite ? à gauche ? il hésite, tâtonne, s'égare un peu sur ce point).

Un épouvantail a déjà retenu son attention, dans la campagne; à la ville, c'est un agent de la circulation, les bras étendus, qui est venu opportunément illustrer cette phrase de son livre : « La croix est donc toujours préparée, elle vous attend partout ».

Bref, poussant l'imitation jusqu'au bout, il n'aura de cesse qu'il l'éprouve à la lettre, qu'il se fasse crucifier. Première démarche donc : trouver une croix appropriée.

C'est pourquoi il se rend dans un grand magasin, gagne le rayon des articles religieux.

— Je voudrais une croix, fait-il à la vendeuse. Quelque chose de solide, de sérieux.

Oh, toutes nos croix sont sérieuses, Monsieur. Mais c'est pour quel usage ? Vous desirez peut-être une croix à suspendre autour du cou ?

— C'est-à-dire, Mademoiselle, que... Mais la vendeuse, négligeant l'interruption :

J'en ai pour tous les goûts et de toutes les couleurs, pour les fêtes comme pour les deuils. J'en ai de bois, j'en ai de bronze; j'en ai d'ivoire, j'en ai d'acier; de nylon, de platine et de marbre. La croix du pauvre voisine avec celle que ne peuvent s'offrir que ceux-là qui

vivent dans l'opulence. J'en ai même en polypropylène isotactique : c'est léger, hygiénique, lavable, inodore et antimagnétique. Nous en avons dans les sept couleurs de l'arc-en-ciel, au choix.

Voilà qui ne rencontre pas le dessein du jeune homme. Aussi, tandis que la vendeuse reprend haleine, rajuste la bretelle de son soutien-gorge :

— Vous n'auriez pas quelque chose de plus grand ? Dans cette taille-ci, par exemple.

Et il étend les bras.

Mais la réponse, il fallait s'y attendre, est négative. (Ce jeune homme débarque-t-il de Mars, est-il Huron ?)

— Non, Monsieur, dit la vendeuse, pas pour le moment. Si grand que ça, c'est fort peu demandé. Mais je puis noter votre commande...

Attendre ? Ah non ! « *L'imitation* » ne le conviet-elle point d'agir sans délai ?

— Je suis pressé, fait le jeune homme, très pressé. Donnez-moi tout de même une portion de vos croix économiennes. Mettons, pour soixante francs.

— Mais certainement, Monsieur, acquiesce aussitôt la vendeuse et, pendant qu'elle remplit de petites croix argentées un cornet de papier, les compte puis les pèse, elle poursuit :

— Et permettez-moi d'approuver votre choix. Car c'est un produit impeccable, une marque de qualité. L'usine qui les fournit est entièrement automatisée et le cerveau électronique qui en dirige la fabrication se trouve sous le contrôle permanent de l'archevêché. C'est vous dire que ça se vend comme des petits pains. Pas plus tard que ce matin, j'en ai livré deux tonnes à un orphelinat de province.

Or, que faire, une fois dans la rue, de ces croix minuscules, dérisoires, achetées Dieu sait pourquoi : par timidité, peut-être ?

Un aveugle vient à point pour le tirer d'embarras, qu'il croise dans la rue et qui porte son écriteau à l'envers (on est aveugle pour quelque chose).

Mais celui-ci n'a pas plus tôt identifié de la main cette singulière aumône, qu'il clame sa déception :

— Il y a quand même des salauds sur la terre !

Heureusement ou hélas, le jeune homme est déjà loin.

Car le voici maintenant en quête du domicile de son prêtre. Il interroge un passant chargé de paquets; or, il a beau le débarrasser de ceux-ci pour lui laisser de ses mains le libre usage, il n'en obtient que le haussement d'épaules de l'ignorant. Il sera plus chanceux avec une mère voissant devant elle une voiture l'enfant.

Si bien que nous le voyons entrer chez le prêtre. Et s'engage le dialogue suivant :

— Je ne vous attendais pas si tôt. Alors, vous avez pris une décision ?

— Oui; j'ai lu, j'ai vu, j'ai compris. Mais je ne trouve pas dans le commerce ce qu'il me faut.

Sur quoi, le prêtre :

— Je suis là pour vous aider, mon fils. Vous avez de l'argent ?

— Des dollars, ça peut aller ?

— Oh moi, vous savez, des dollars, des francs ou des roubles. Du moment que ça sonne. Même si ce n'est que du papier. Si vous voulez bien me les donner.

Et comme le jeune homme dépose dans la main du prêtre une coupure de dix dollars :

— Ce sera pour mes pauvres, comme on dit.

Mais le prêtre — on aurait tort de le juger à ses propos — est scrupuleux, méthodique; pour lui, conscience professionnelle n'est pas une expression en l'air. Au reste, on se croirait chez le tailleur, tant il met de soin à prendre les mesures de son disciple : tour de poitrine, hanches, et même :

— Les pieds aussi ? s'étonne le jeune homme.

— Oui, car la Providence est obscure.

Puis, comme il note les mesures recueillies sur un bout de papier :

— Et voilà ! Vous êtes presque sauvé.

Après quoi, l'on retrouve le jeune homme dans la rue, sonnant à la porte d'un menuisier. Mais l'artisan est absent, semble-t-il, puisque rien ne répond et que le jeune homme se voit contraint de glisser sous la porte sa commande singulière.

★

Que faire en attendant, que faire par une belle après-midi d'été, sinon aller tuer le temps au bordel ?

De fenêtre en fenêtre — où la femme immédiate s'épanouit comme une fleur — le jeune homme marche, louvoie, pour enfin se décider.

L'elue, à son entrée, se lève et parle :

— Que voulez-vous, Monsieur ?

— Mais, Madame, je croyais...

— Je ne suis pas celle que vous croyez, mais puisque je lui ressemble comme une sœur : asseyez-vous.

Le jeune homme obéit. Et comme la fille avance vers lui, portant un plateau avec deux verres, une croix en sautoir entre les seins, il juge seyant de remarquer :

— Vous portez une bien jolie croix...

— Oh, ce n'est qu'un instrument de travail, répond-elle. Question de mettre à l'aise, de rompre la glace.

Et d'ajouter :

— Il est vrai que j'y ai cru très fort, un jour, il y a bien longtemps, pendant la maladie de mon fils. Même que j'ai fait un vœu à la Vierge. Ça ne l'a pas empêché de mourir.

Puis, comme l'écran est occupé par une gravure murale montrant une femme souriant à un bébé :

— C'est lui là-bas. Il aurait maintenant votre âge... Et moi... du temps que j'étais belle.

— Et votre vœu ? s'enquiert le jeune homme.

Il est simple mais singulier :

— Tous les mille clients, je me donne au millième, sans paiement, pour rien.

Faut-il s'étonner — n'appartient-il pas au cinéma de choisir toujours le moment exceptionnel ? — si la fille ajoute aussitôt :

— Tu as de la chance, mon chou, tu es justement le dernier de la série. Aujourd'hui, on baise gratis !

Par la suite, nous apprenons encore qu'elle est venue à la prostitution par la philologie, à force de fréquenter les classiques grecs et latins; qu'elle pousse le scrupule jusqu'à se maintenir au courant de tout ce qui peut intéresser la physique ou la métaphysique de son métier en lisant Stekel, Pavlov, Krafft-Ebing, Curvitch, Moreno, et même *Le Bon Usage* de Grévisse.

— Et que seraient les lettres, et même le cinéma, — poursuit-elle — sans l'inévitable petite catin qui vient de sa sottise pimenter ces hautes nourritures, et sur qui l'on se penche avec une sollicitude qui





a suffi pour me faire paraître son sort, d'entre tous, le plus enviable et le plus beau.

J'ai donc choisi la voie la plus facile sinon la plus difficile. Il me suffisait d'ouvrir les jambes à toutes les heures du jour et de la nuit pour trouver dans le mépris de cette poussière qui me compose, que tu convoites et qui te parle, comment dirais-je mon salut. Et la vertu au fond de la débauche; l'éternité enfouie sous la fange.

Mais assez parlé ! Ce qui suit appartient à l'image, car il serait déplorable que notre héros ne fût venu dans ces lieux que pour s'entendre assener des professions de foi. Il est grand temps de passer aux actes que son hôte attend de lui. C'est à tort cependant que l'on penserait qu'il doit absolument renoncer ses préoccupations antérieures, puisqu'au moins nous le verrons, à l'instant suprême, se souvenir de la croix, et étendre les bras par-dessus son amante, ainsi qu'un grand papillon pâle.

Au reste, nous sommes retournés entretemps chez le menuisier, au moment où celui-ci découvre enfin le papier que le jeune homme a glissé sous la porte et sur lequel sont tracés le plan de la croix et les mesures appropriées. L'artisan se met au travail mais il s'y prend de telle sorte qu'il scie d'un même mouvement son mètre pliant et la planche qu'il a inconsidérément posée par-dessus. Si bien qu'après avoir révisé la longueur de celle-ci avec le mètre mutilé, il s'étonne de ne plus retrouver la mesure première. L'artisan cependant ne se laisse point décourager; il remarque la planche, la raccourcit une seconde fois, tout simplement.

Pendant ce temps le jeune homme s'est endormi et embarqué pour un rêve où viennent le visiter les personnages qu'il a rencontrés sur sa route, et dont le songe soumet l'apparence à son obsession de la croix. Mais le rêve meurt, cédant la place au réveil qui débouche sur la journée décisive. Il quitte la fille, non sans subtiliser la croix qu'elle portait au cou, puis s'en va guérir la sienne chez le menuisier.

★

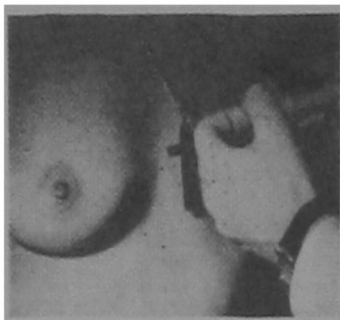
Le voici maintenant qui progresse en vélo, la croix sur l'épaule. Il n'ira pas loin cependant, car son pneu rencontre malencontreusement des tessons de bouteille semés sur la route, et c'est à pied qu'il lui faut poursuivre son chemin. Nouveau contretemps : une peau de banane sur laquelle il glisse lui vaut une chute dont il se relève cependant sans dommages. Enfin, si la collision avec un homme portant une échelle, et qui marche à sa rencontre, provoque une nouvelle chute et quelques désagréments, ceux-ci seront brefs. Le passant a beau s'en aller avec la croix sur l'épaule et

lui-même avec l'échelle, ils s'en aperçoivent tous les deux à se voir pour mettre fin à la confusion.

Revenir chez lui, le jeune homme fixe la croix au mur et prend son dernier repas : des pommes de terre frites découpées en forme de croix. Mais l'arrivée du prêtre met fin à son attente. Hélas ! le jeune homme ne s'est pas plus tôt adossé à la croix, que l'ourdure du menuisier éclate : la croix est sensiblement trop petite pour sa taille (*).

Or, le prêtre n'est pas homme à s'embarrasser de si peu.

— Asseyez-vous, dit-il au jeune homme. Je clouerais les pieds dans le plancher. A la guerre comme à la guerre.



Aussitôt dit, aussitôt fait. Après quoi, le prêtre :

— Ça fait mal ?

— Non, je ne sens rien du tout.

— C'est la grâce, mon fils !

La grâce a bon dos car, en vérité, les clous des mains sont bel et bien enfoncés entre les doigts du jeune homme. Celui-ci s'en rend d'ailleurs compte assez vite, se redresse, se rue furibond sur le prêtre incapable, qu'il chasse sous les injures.

Reste seul, le jeune homme tente bien de se crucifier lui-même. Mais comment faire, lorsque la première main est clouée, pour fixer l'autre ? Il faudrait une troisième main.

Va-t-il désespérer ? Non, car un sourire illumine ses traits; l'inspiration lui vient, et avec elle, le remède. S'attachant à la croix, il se dirige vers le réchaud à gaz, dont il ouvre tous les robinets, puis le four.

Après quoi, il s'assied sur une chaise, face à la mort impalpable et sûre, les bras en croix, la tête penchée juste ce qu'il faut.

Il est à supposer que l'asphyxie fait son œuvre, car notre récit s'achève ici.

Une réalisation sans réalité

Parler d'une réalisation exécrable, ce serait peu, quand cette réalisation est pratiquement absente, entravée qu'elle fut, dès l'origine, par des moyens incompatibles avec les exigences d'un scénario étendu et complexe. C'est ainsi que la déaditude du découpage en plans courts

(*) Le reproche d'in vraisemblance avancé par certains critiques catholiques n'est pas toujours aussi fondé qu'il leur paraît. Voici, par exemple, ce qu'on peut lire dans l'Iconographie de l'Art chrétien, de Louis Réau, tome II, page 287 : « Ayant reçu la commande d'un trône pour le roi de Jérusalem, Joseph s'aperçoit qu'il avait mal pris ses mesures et qu'une des planches est trop courte : c'est Jésus qui y remédie. La même anecdote reparait avec une variante dans l'Evangile arabe de l'Enfance : cette fois il s'agit d'un lit de parade qui se trouve trop court de deux empanes : Jésus l'allonge à la mesure voulue ».

résulte tout simplement de l'obligation d'avoir dû se contenter d'une caméra à ressort, dont le moteur ne permet que des prises d'une durée très limitée. D'emblée donc, il ne pouvait être question de recourir au plan-séquence, et force fut de faire dépendre toute la continuité du montage.

En outre, comme l'était financièrement hors de question de pouvoir envisager, ne fût-ce qu'une post-synchronisation approximative, tous les dialogues furent rélegés en voix off, leur durée étant gauchement mesurée, tantôt par le contre-champ de l'interlocuteur écoutant, tantôt par des objets censés appartenir au lieu de l'action. Or, ce lieu lui-même, quant aux intérieurs, est factice, d'abord parce que, faute de décors, il fallut recourir à des fonds neutres, ensuite parce que l'appareillage électrique disponible ne permettait pas d'éclairer le champ au delà du plan américain (et encore, d'extrême justesse, puisque maintes fois on fut obligé de spéculer sur le changement de vitesse pour impressionner la pellicule). D'où l'abondance, parfois lassante, des très gros plans.

Enfin, l'indigence de l'image est encore aggravée par l'absence de visée directe, ce qui multiplie les erreurs de parallaxe et engendre des cadrages épouvantables.

Mais si l'argent fait défaut, son acolyte, le temps, ne se montre guère plus généreux. Sans vouloir entrer ici dans plus de détails qu'il



n'en faut, disons que le film devait être tourné en dix jours; qu'il comptait plus de 600 numéros, dont le montage final en retiendra 516. Dans de telles conditions, il ne pouvait être question d'espérer grand-chose du jeu des acteurs, lesquels, outre leur inexpérience du métier de comédien, se voyaient, face aux exigences particulièrement restrictives du plan de travail, refuser toute chance de répétition préalable.

Il convenait donc, pour réduire cette immense marge d'erreur, de réduire également le jeu des acteurs au strict nécessaire, de sorte que l'allure générale du film en vint à ressembler très fort à une simple succession de photographies, par moments légèrement animées : — l'alternative étant : soit de renoncer à réaliser un tel film; soit, la mort dans l'âme, de se soumettre à de telles conditions de travail.

Le scénario déjà ramené autant que faire se pouvait aux maigres possibilités du budget, celles-ci excluant, il va sans dire, toute mise en scène quelque peu compliquée, tout ce qui eût nécessité décors ou accessoires onéreux. Il fallut donc renoncer à bien des idées, comme par exemple celle-ci, qui proposait de faire dépendre l'acquisition de la croix d'une livraison par

voie maritime, ce qui eût abouti au déchargement d'un cargo de croix, à un déploiement grandiose de dockers, chacun portant une croix sur l'épaule; le tout agrémenté d'un suspense résultant d'une grève et de discussions syndicales remettant le déchargement à plus tard, tandis que le jeune homme s'impatientait et se morfond.

Le découpage primitif comportait déjà quelques allusions narquoises et premonitoires à cette pauvreté des moyens. Ainsi, avant la crucifixion, lorsque le prêtre étale son attirail sur une table, il termine son débailage en extrayant de sa trousse

Le Livre du Cinéaste Amateur qu'il place en évidence. (Aussitôt après, le récit reprend sur l'ouverture de l'écrin renfermant les trois clous, dont le prêtre assure qu'ils ont été bénis ce matin-même.)

Or, après la vision des premiers bouts, lorsqu'il fut devenu flagrant que les déficiences du tournage étaient sans remède, et la continuité esthétiquement à jamais compromise, ces insinuations premières furent multipliées, de manière à tenter de sauver, en les aggravant, en les justifiant par l'accumulation et l'exces, les maladresses du film proprement dit.

C'est alors que naquit en quelque sorte ce que l'on pourrait nommer le second film.

Le second film

Il débute immédiatement après le premier plan, dont il ne constitue, à un rythme plus lent, que la simple répétition : un panoramique partant du ciel pour découvrir le jeune homme lisant, assis sur un banc de parc.

Des erreurs de continuité grossières, nées d'une préparation insuffisante et de la hâte, seront corrigées par le dialogue. Ainsi, de la fille ôtant une combinaison qu'elle ne pouvait manifestement pas porter aux plans précédents, et qui remarque : « C'est curieux, mais j'ai l'impression que je ne portais pas de combinaison tout à l'heure. J'ai parfois de ces distractions ».

Ailleurs, c'est l'in vraisemblance psychologique des caractères qui est délibérément forcée, comme pour



découpler la distance du spectateur au spectacle. Le personnage de la fille, étouffé après coup par le canal du dialogue, est aux antipodes du cliché traditionnel, et devient une intellectuelle raffinée qui a choisi la prostitution comme d'autres font le piano ou la géométrie. Le jeune homme qu'obsède la crucifixion, fait dramatique s'il en est, ne cesse de bâiller aux moments les plus graves, comme si rien ne lui importait, pas même son étrange dessein.

Une autre fois, c'est le lieu commun qui vient à la rescousse pour se féconder lui-même. Ainsi, de l'usage sempiternel des portes par

lesquelles entrent ou sortent tels ou tels personnages, équivalent cinématographique de la marquisse sortant à cinq heures. Il suffira de faire sortir le prêtre par huit portes consécutives pour transfigurer la banalité en un gag satisfaisant.

Mais le point culminant de cette démarche est assurément celui dont nous empruntons ci-dessous la description au découpage :

Plan 437. — Longeant un mur, le prêtre portant une troussée à la main, s'apprête à tourner un coin.

Plan 438. — L'acteur jouant le rôle du prêtre, mais en vêtements civils, apparaît tournant le coin (récorder de mouvement avec le numéro précédent), portant une valise de voyage qu'il change de main, tout en se dirigeant en droite ligne vers l'objectif.

Plan 439. — Le prêtre s'éloignant de dos de la caméra, change sa troussée de main, de façon qu'il la retrouve dans la main avec laquelle il la portait au numéro 437.

Enfin, pour accentuer encore ce chaud-et-froid, qui consiste à empêcher sans cesse le spectateur d'entrer dans l'histoire — principe même de la continuité cinématographique —, une fin supplémentaire est ajoutée, où l'on retrouve l'acteur ayant joué le rôle du prêtre, en civil, sortant d'un cinéma, comme s'il venait d'assister à la projection, cependant que les quelques images suivantes parodient le film à thèse, de façon à porter la perplexité du spectateur au paroxysme et à le décourager de se former l'opinion qu'il se fait trop volontiers et trop sûrement de toutes choses.

Les feux de la rampe

Cette astuce désespérée ne pouvait cependant qu'elle illusionnait l'auteur sur le fait que le film était incontestablement raté. Tous les avantages et les traverses de l'apprentissage exceptés, comment eût-il pu se cacher qu'en s'attaquant à un sujet trop vaste et trop ambitieux, il s'était voulu faire aussi gros que le bœuf ? Des engagements pris anticipativement, une manière de dette à payer envers des collaborateurs bénévoles et dévoués, moins exigeants ou moins compromis, — il ne parut pas en fin de compte tellement grave de montrer le film au public, puisqu'aussi bien la honte ne tue pas ; celle-ci étant au reste tempérée par l'évidence d'une pauvreté matérielle dont on dit qu'elle n'est pas vire ; ce qui ne signifie pas, au cinéma moins qu'ailleurs, qu'il la faille tenir pour vertu.

On lira autre part les conséquences de cette première projection, et son retentissement sur les deux autres : communiqué de la Docip diffusé à 600.000 exemplaires par la presse catholique de Belgique ;

plainte déposée au parquet de Bruxelles ; ultimatum du parquet de Liège subordonnant la projection du film à sa présence ; manœuvres du parquet d'Anvers pour dissuader un directeur de salle, enjolivée par un déploiement de forces policières allant jusqu'au panier à salade.

Le film devenu mythe, transfiguré par l'événement, il ne pouvait plus être question, face à un adversaire retors, rompu à la prudence et perdant subitement la tête, de le reléguer dans un tiroir. C'eût été faire fi de ce conseil précieux, tiré une fois encore de « L'imitation de Jésus-Christ » : « J'ai commencé ; il n'est plus permis de retourner en arrière ; il n'y a plus à s'arrêter ».

★

Car il est maintenant évident, au témoignage même de la critique la plus exaspérée, que le spectateur franchit sans trop de peine l'obstacle d'une expression indigente pour entrer dans le vil du sujet. Au point que ce n'est plus que le sujet qui surnage, qui se voit mis en question. Au lieu de hausser les épaules comme il s'agirait devant une entreprise avortée, c'est de religion que l'on discute, de morale, bien plus que de cinéma ; du fond plutôt que de la forme.

Il ne reste donc plus qu'à envisager les choses sous cet angle, ce que permettent quelques observations recueillies quant à l'attitude du spectateur devant un film, dont on a très justement écrit que le propos était de présenter la croix comme un objet et non plus comme un symbole. L'on constate ainsi que personne, en fin de compte, ne s'avère capable de percevoir la croix pour ce qu'elle est véritablement, c'est-à-dire un objet privé de toute signification, un façonnage singulier du bois ou du métal, parfaitement incompréhensible.

Le croyant ne voit jamais que le symbole dont le traitement auquel il est soumis, le blesse, le remplit d'indignation ou de colère. L'objet, naturellement, lui échappe, encore que le commerce des articles religieux (sur lequel le boniment de la vendeuse est assez explicite) n'indigne point l'Eglise, alors que leur disparité de valeur — de l'or enchâssé de diamants au plâtre le plus vulgaire, — confirme la prééminence de l'objet matériel sur sa fonction symbolique.

De son côté, le non-croyant n'est guère plus fortuné. Lui aussi paraît incapable de dissocier le symbole de l'objet, et la croix garde à ses yeux assez de prestige pour que son dénigrement apparent, qui lui paraît être la clé et l'intention de l'entreprise, emporte son adhésion et suffise à son divertissement.

Mais ce serait paradoxalement faire preuve de présomption que de parler ici d'un échec véritable. En effet, il eût été outrepasser de prétendre résoudre d'emblée au cinéma, un problème aussi vieux que l'homme, inherent à ses rapports avec le monde et avec lui-même, et qui, pour tirer du sentiment religieux son plus riche aliment, n'en déborde pas moins ces misérables limites.

On y reviendra donc ; on l'espère, cette fois, avec plus d'ascendant et moins d'encombre.

M. M.

Les photographies reproduites ici sont de Léo Dohmen.

Imitation de la musique de cinéma

C'est ainsi que se trouve présentée, dans le générique, la bande musicale de *L'imitation du Cinéma* de Mariën. Cette formule, au premier abord, a bien l'apparence d'un truisme, puisqu'on ne voit pas comment l'imitation de la musique de cinéma pourrait être autre chose que musique de cinéma. Cependant nous aimerions montrer ici que l'élaboration de la bande musicale n'a pu s'entreprendre que grâce à l'opposition des deux termes de la formule.

Au départ fut posée la plus irréfutable définition de la musique de cinéma : c'est la musique entendue par un spectateur pendant qu'il regarde un film. D'où il résulte que n'importe quelle musique est susceptible de devenir musique de cinéma. Dès qu'une musique quelconque est perçue (c'est-à-dire comprise musicalement) en relation avec les images d'un film, elle acquiert un sens inédit. Bien plus, si l'on introduit dans un film une musique destinée antérieurement à illustrer un sujet d'opéra, ou à soutenir une cérémonie rituelle, elle perd toute trace de son ancienne affectation, à moins que les images du film n'évoquent celle-ci de quelque manière, ce qui confère alors à la musique un double sens. Des images ou des séquences différentes, projetées sur la même musique peuvent donc charger celle-ci d'autant de sens divers. Inversement, des musiques différentes entendues sous les mêmes images leur feront subir autant de métamorphoses.

Si l'on veut, ce ne sont là que lieux communs. Des propositions aussi générales recouvrent toutes les modalités habituelles de la musique de film, qu'il s'agisse de partitions spécialement écrites pour chaque scénario ou des disques passe-partout utilisés par les producteurs indigents. Mais il se fait que, dans les deux cas, les rapports de la musique et de l'image ne sont établis que selon un code conventionnel, un répertoire sommaire de réflexes conditionnés, à grand rendement commercial. S'il est donc vrai que ces propositions concernent le domaine exigu des pratiques courantes, il n'est pas moins vrai qu'elles offrent, par delà, un champ d'exploration proprement infini.

Notre expérience a consisté à les prendre à la lettre, puis à les mettre en jeu selon notre bon plaisir, au gré de l'inspiration. Afin de multiplier les chances d'une prolifération de rapports, voulus et non-voulus, entre la musique et l'image, nous avons écarté les procédés de hasard pur, trop aléatoires, ainsi que la composition d'une partition originale, trop limitative (si originale eût-elle pu être !). Restaient donc des musiques toutes faites, enregistrées et, en principe, quelconques. Des raisons de pure contingence, de pure facilité orientèrent notre choix dans le catalogue d'une minuscule discothèque privée.

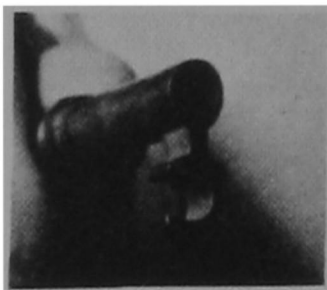
Sur le plan formel, il s'agissait d'accuser les deux thèmes du scénario grâce à deux styles musicaux très différenciés. Sur le plan « métaphorique », il y avait avantage à choisir des musiques déjà fortement ancrées, par elles-mêmes et par leur histoire, dans des significations très concrètes (ainsi qu'il en était pour les objets mis en jeu dans le film). Enfin, en distribuant les séquences musicales d'après le schéma A B C B A, calqué sur celui du film, une marge considérable était laissée aux relations imprévues qui allaient naître à chaque instant de la superposition de la bande-musique et de la bande-images.

D'où le programme suivant :

- | | |
|-------------------------|---|
| A (générique) | Joueur d'écaille de poisson (Roumanie). |
| B (thème « religieux ») | Extrait du Prélude de <i>Parsifal</i> (Richard Wagner). |
| C (thème « érotique ») | 1. Berceuse (Sahara).
2. Musique de nuit, pour trompes et flûtes (Orenoque).
3. Carrousel de chameaux (Sahara). |
| B (thème « religieux ») | 1. <i>Parsifal</i> : L'enchantement du Vendredi-Saint.
2. Extrait du Prélude à <i>Parsifal</i> (Richard Wagner). |
| A (épilogue) | Joueur d'écaille de poisson (Roumanie). |

Les appareils de montage firent le reste.

★



Il s'est trouvé un spectateur pour s'indigner de l'irrévérencieuse utilisation de *Parsifal* durant la projection d'un réchaud à gaz : c'est que sa mélomanie l'a détaché du film.

Par contre, plusieurs critiques m'ont attribué la composition de toutes ces musiques : mais ces trop parfaits spectateurs se sont abusés, on le voit, dans le sens inverse.

A proprement parler, la musique qui s'entend dans *L'imitation du Cinéma* n'est l'œuvre ni d'un pêcheur roumain, ni d'un Targui, ni de Wagner, ni d'un Indien de l'Orénoque : elle n'est strictement plus l'œuvre de personne. Et s'il me faut assumer ici quelque responsabilité, ce ne peut être que celle de l'imitation.

André SOURIS

LE LIEU COMMUN EN 1960

Ils exposent la lettre mais vous en découvrez le sens.

L'imitation de Jésus-Christ.

L'imitation du Cinéma contient une séquence érotique, qui lui a valu d'être qualifiée d'une obscénité qui dépasse toute imagination par le Centre Catholique d'Action Cinématographique ; lequel, dans un communiqué de presse, formulait en outre l'espoir que le Parquet prit « les mesures nécessaires pour mettre hors circulation cette pellicule indigne d'un pays civilisé ».

Il ne saurait être question ici d'engager la controverse puisqu'aussi bien tout est permis, et que l'homme n'a de comptes à rendre qu'à lui-même. Qu'il nous suffise de renvoyer le lecteur, soucieux de pareils appuis, à l'opinion savante : « L'obscénité — écrit Havelock Ellis — est un élément permanent de la vie sociale humaine et correspond à un besoin profond de l'esprit humain ou, pour autant que nous connaissons le contraire, de l'esprit en général. Elle existe d'une manière précise et est admise par tous les peuples à quelque degré, bas ou élevé, de civilisation qu'ils appartiennent ; on la trouve chez les peuples que nous sommes convenus de nommer primitifs et tout autant chez les plus grands génies des peuples les plus développés ».

Mais au niveau de la sensibilité érotique moderne, il n'en reste pas moins que l'expression requiert autant de soins, sinon davantage, qu'au niveau sentimental.

Sade fait rire, bien plus qu'il ne choque ; il n'horripile que les benêts.

La séquence incriminée qui, dans le cours du récit, détaille le séjour d'un jeune homme au bordel et ses rapports avec une fille, est constituée par une alternance d'images, les unes directement évocatrices de l'action mais « anodines » (jambes entrecroisées, gros plans de lèvres, visages), les autres — dans le style du « montage attraction » — étrangères au lieu de l'action mais chargées d'une signification symbolique précise, tout en demeurant en soi même ment

« anodines » (par exemple : une main de femme aidant une main d'homme à introduire une cle dans une serrure, une femme buvant un verre de lait, une bougie flanquée à la base de deux œufs, un chat, un triangle de fourrure, des vases de diverses grandeurs), bref, toute une symbolique sexuelle élémentaire, intelligible à chacun, qu'il relève socialement de l'élite ou de la « canaille ». Il s'ensuit que l'obscénité découle moins des images mêmes, comprises isolément, que de leur association inéluctable dans l'esprit du spectateur, qui est contraint de retrouver, sous le symbole, l'objet ou l'action dissimulés en filigrane.

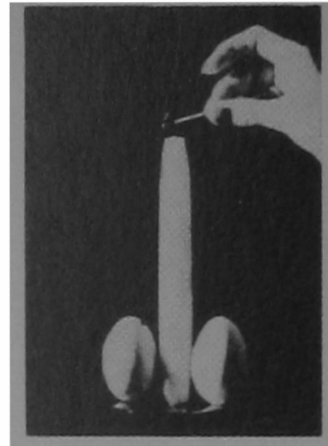
Au nombre de ces images, la plus triviale, la plus malaisément acceptable sur le plan de la représentation collective, est sans conteste, l'évocation phallique par le truchement de la bougie encadrée de deux œufs. Or, pour faire « passer la trivialité de la bougie avec un minimum de dégâts, il nous a paru que l'appui de Freud présentait certains avantages, un semblant de référence « scientifique » pouvant jouer le rôle d'arbitre entre la grossièreté et la pudeur, constituer une sorte de dédouanement du tabou sur le plan de l'intelligence morale.

Mais l'expression érotique est curieusement réfractaire aux extrêmes et se doit, pour réussir, d'être maintenue à égale distance de la gravité et du rire. Il importait donc que ce saut-conduit par le détour de la rengaine freudienne, fût situé à un niveau voisin du comique, si l'on voulait empêcher la pensée de s'ouvrir un chemin sur lequel il ne seyait nullement qu'elle s'engageât.

C'est pourquoi, succédant immédiatement à la bougie, l'on a imaginé une courte scène montrant un professeur, en pleine conférence, puis qui se tourne vers un mur où s'éclaire solennellement, au moment où sa main le désigne, un portrait encadré de Freud. Par la suite, ce portrait reparait sous les aspects détaillés, tantôt de la main tenant un cigare, tantôt des yeux seuls, braqués sur le spectateur, ceux-ci précédant un travelling perpendiculaire vers l'orifice d'un vase. Enfin, utilisé comme fondu pour marquer la fin d'un rêve, le même portrait est soumis à un mouvement giratoire, tournant d'abord lentement autour de son centre, puis de plus en plus vite pour se dissoudre en un tourbillon de formes grises et blanches.

Ainsi, toutes les précautions paraissent prises, et plus qu'il n'en fallait, pour déjouer la compréhension textuelle et empêcher que cette

LE SEXE DES ANGES



On quitte difficilement une vieille habitude ; et nul ne se laisse volontiers conduire au delà de ce qu'il voit.

L'imitation de Jésus-Christ.

D'autre part, une plainte est déposée au Parquet de Bruxelles, plainte qui a pour effet d'informer le Parquet de Liège, dans la matinée du 17 mars, qu'une projection de *L'imitation du Cinéma* doit avoir lieu à Liège, le soir même. La-dessus, coup de téléphone du Procureur de Liège au Club de l'Ecran, qui place ses organisateurs devant l'alternative suivante : ou bien consentir à une projection devant le Parquet, lequel décidera si le film peut ou non être montré aux membres du Club de l'Ecran ; ou bien passer outre, mais, dans ce cas, accepter la présence du Parquet, lequel pourra, s'il le juge nécessaire, interrompre la projection.

La deuxième proposition étant retenue, la séance du Club de l'Ecran se fait donc en présence du substitut du procureur du roi, assisté d'un juge d'instruction et d'un inspecteur. Cependant la soirée se déroule sans incident et sans que le Parquet estime devoir intervenir. Bien mieux, le substitut du procureur déclare avoir passé une excellente soirée, non sans ajouter (nous citons à peu près ses paroles) : « Evidemment, il y avait cette bougie avec ses œufs, mais ce n'est qu'un symbole, et l'on ne peut pas saisir (c'est nous qui soulignons) un symbole... »

Le Peuple (Bruxelles), 1^{er} avril 1960.

★

S'il est vrai que le procureur de la ville de Liège n'a pas jugé nécessaire d'intervenir contre ce film et qu'il s'est borné à déclarer qu'il avait passé une excellente soirée, dès lors il nous est difficile d'avoir une haute opinion des règles morales de ce procureur et nous nous demandons ce qu'attendent les autorités pour lui réclamer des comptes et lui laver la tête. Cela donnerait à tous les bien-pensants un plus grand sentiment de sécurité.

Gazet van Antwerpen (Anvers), 16 mai 1960.

★

Il semble qu'il y ait une légère confusion dans la désignation précise de la personne juridique mise en cause. Qu'il s'agisse en fin de compte du procureur lui-même ou de son substitut, il n'importe guère puisque, même nommément identifié — en chair et en os — il relève lui aussi, dans l'exercice de ses fonctions, du domaine symbolique.

intrusion cavalière de Freud pût être interprétée comme un souci de l'auteur d'éclaircir cette séquence en fonction d'une doctrine psychologique ou philosophique quelconque. Au contraire et à partir de là, le spectateur avait même toute liberté de prêter à l'auteur des intentions ironiques, le dessein de quelque parodie tant d'un certain cinéma d'avant-garde ou « surréaliste » que de certains films américains où la psychanalyse exerce les ravages que l'on sait.

Le moins que l'on put craindre fût que l'on perçût à la lettre cette apparition burlesque de Freud, dont l'usage irrévérencieux visait moins l'inventeur de la psychanalyse que certains aspects systématiques de sa doctrine.

Pensez-vous ! Car ce n'est pas sans quelque étonnement que l'on a pu voir la plupart des spectateurs, par-

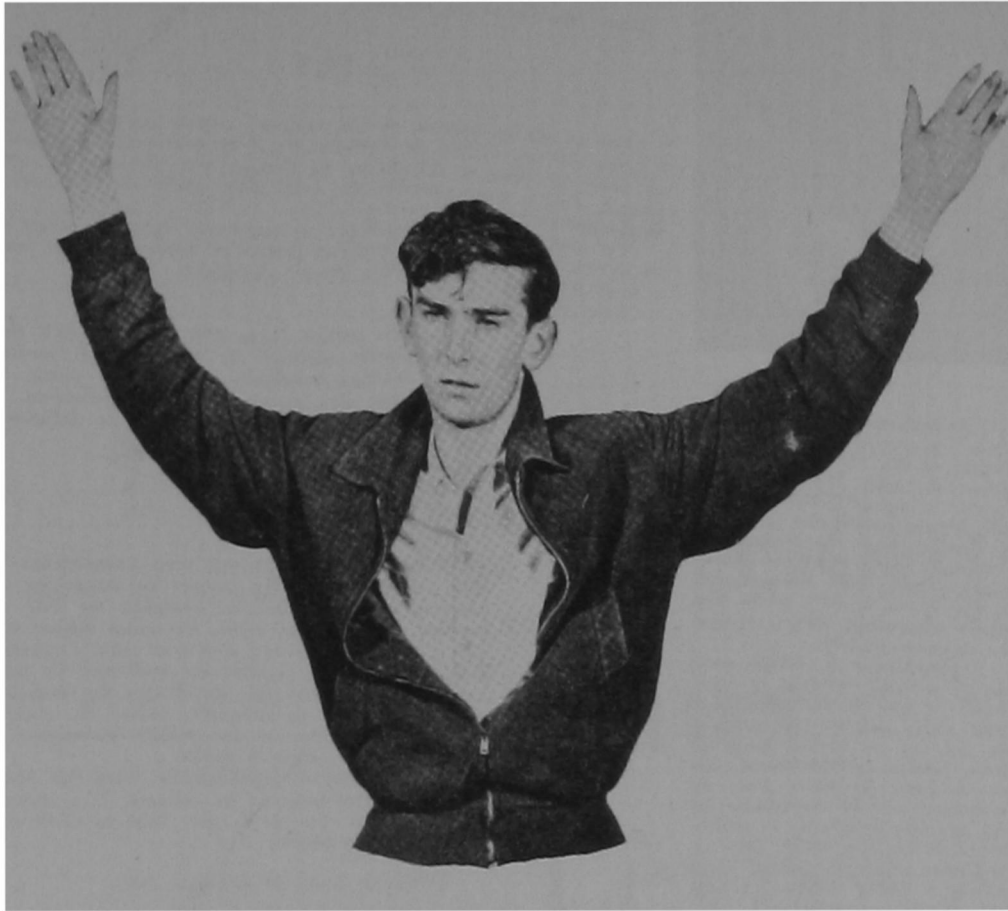
mi lesquels certains critiques « autorisés », interpréter ce cliché comme font les mininettes de « minuit sonnant à l'horloge du village » ou de « l'hirondelle messagère du printemps ».

Ainsi, en 1960, il se trouve parmi ceux qui jugent du cinéma, qui en décident et que l'on imaginait rompus à la syntaxe des images animées, des gens auxquels l'apparence paraît suffire, qui ne soupçonnent rien au-delà du sens immédiat, au point d'afficher en toute candeur leur cécité aux nuances et aux subtiles, bref, qui semblent ne point connaître l'usage des guillemets, la valeur des italiques.

Les conclusions sont trop faciles à tirer pour que nous n'en laissions pas l'incertitude au lecteur.



LA CRITIQUE ÉTERNELLE



Il est encore de la sagesse de ne pas croire indistinctement tout ce que les hommes disent; et ce qu'on a entendu ou cru, de ne point aller aussitôt le rapporter aux autres.

L'Imitation de Jésus-Christ.

Un film ignoble et infâme vient d'être présenté au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles sous les auspices du Ciné-Club de la Jeunesse (a.s.b.l.) devant un nombreux public de jeunes gens et jeunes filles.

Dans son introduction, le réalisateur s'était refusé à entrer en discussion avec le public quant aux motifs qui lui ont inspiré cette production. Le film en question est une parodie sacrilège du christianisme mêlée d'une obscénité qui dépasse toute imagination.

Ce film, privé de toute valeur artistique, est sans aucun doute l'œuvre d'un psychopathe. La projection a d'ailleurs déclenché des réactions parmi les spectateurs dont quelques-uns ont quitté la salle en manifestant vivement leur indignation.

On espère que le Parquet prendra les mesures nécessaires pour mettre hors circulation cette pellicule indigne d'un pays civilisé.

Communiqué de la D.O.C.I.P. du 16 mars 1960, reproduit dans les quotidiens catholiques suivants : *Gazet van Antwerpen* (Anvers), *Gazet van Mechelen* (Malines), *Het Volk* (Gand), *De Nieuwe Gids* (Bruxelles), *De Antwerpse Gids* (Anvers), *Vers l'Avenir* (Namur), *L'Avenir du Luxembourg* (Arlon),

Le Courrier (Verviers), *Het Belang van Limburg* (Hasselt), *La Cite* (Bruxelles).

Ce produit, qui fut probablement réalisé par des fous en liberté, provoqua le dégoût des spectateurs, qui aux cris de « Crapuleux, l'humanisme de Bruxelles » et « Nous protestons ! quittèrent la salle du Palais des Beaux-Arts ».

Het Belang van Limburg (Hasselt), 18 mars 1960.

Marcel Mariën a entendu présenter dans son film la croix, non pas comme un symbole, mais tout simplement comme un objet. C'est son droit le plus absolu et les glissements cléricaux n'y peuvent rien changer.

Il est évident que pour le non-croyant, la croix n'a aucune signification spirituelle, sinon : il serait croyant.

Les athées et les agnostiques se désintéressent totalement des films consacrés à la foi de Bernadette

Soubirous ou de toute autre croyance. Ils demandent, en retour, qu'on en fasse autant à l'égard des œuvres qui ne se revendiquent pas de la religion.

Tout est-il permis aux cinéastes ? demande à ce propos la vertueuse *Gazet van Antwerpen*.

Nous répondrons que s'il est permis aux uns de transformer les mécréants en pitoyables « minus » (ce qui ne soulève jamais l'indignation de nos charitables censeurs de droite) il est tout aussi permis aux autres d'affirmer le contraire.

Il ne s'est trouvé qu'un seul bonhomme, au cours de la soirée de mardi, pour protester, à l'encontre de plusieurs centaines de personnes qui applaudirent le film.

La gazette anversoise en profite pour crier au « tapage » !

Tous les mensonges sont-ils donc permis aux journalistes catholiques ?

Le Peuple (Bruxelles), 18 mars 1960.

Nous laisserons hors de considération la question de savoir si le film est réussi, de même que nous ne nous demanderons pas si ce film d'avant-garde ne doit pas plutôt,

comme le pensèrent au reste pas mal de spectateurs, être considéré comme un film d'arrière-garde, afin d'encourager l'initiative audacieuse de ses réalisateurs et leur souhaiter encore de nombreux successeurs, pour le plus grand bien de l'activité cinématographique indépendante.

De Petiscoop (Bruxelles), Avril 1960.

★

On sait que notre pays ne connaît pas la censure cinématographique, du moins sur le plan légal. On ne peut donc être qu'indigné par le fielleux entrefilet paru récemment dans la presse cléricale, et invitant la police à interdire « *L'Imitation du Cinéma* », court métrage réalisé par le poète belge Marcel Mariën, animateur de la revue « *Les Lèvres Nues* ». En quelques lignes, ce communiqué, qui émane de la Docip, traite le film d'ignoble, obscène, infâme, sacrilège, psychopathe et indigne, ce qui est faire bonne mesure. Mais cette vertueuse fureur devient suspecte lorsqu'elle appelle la justice (?) à la rescousse. Par ailleurs, on appréciera comme il convient le passage où il est dit que « le réalisateur s'était refusé à entrer en discussion avec le public quant aux motifs qui lui ont inspiré cette production ; il relève de la tartuferie, M. Mariën ayant simplement estimé que son film se suffisait à lui-même, et rien de plus ».

Entendons-nous. Nous ne prétendons pas que ce film est un chef-d'œuvre, il s'en faut. Mais il serait vain d'utiliser à son propos les critères habituels de la critique. Ses intentions sont pures. Le film prétend dénoncer quelques-uns des mythes qui sont à la base de l'aliénation sociale; implicitement, il condamne un instrument essentiel du conditionnement aux conventions : le cinéma. Il parodie celui-ci, soit en le caricaturant, soit en opposant les cyniques réalités à leur dérisoire transposition cinématographique.

Le fait est trop rare pour qu'on ne soit pas ravi par cette satire des « idées reçues ». Si un film est jugé méchant, agressif et scandaleux, il faut bien croire qu'il est valable. Dans l'univers amorti du cinéma actuel, qui n'éprouverait un plaisir intense à voir baffouer les valeurs les plus sacrées d'une société hais-sable ?

Etant donné l'avenir désespérément sombre de la production belge, il serait néanmoins injuste, sur la fin d'une première œuvre maladroite, de mépriser cette injure à l'anesthésie généralisée, même si cette voie ne nous semble pas offrir d'avenir.

Entre les anarchistes persécutés, d'une part, et les corbeaux, les fossoyeurs, les amateurs d'autodafés, d'autre part, notre choix est fait.

Louis Ferrand, *Le Retour du Grand Inquisiteur* : Faut-il brûler « *L'Imitation du Cinéma* » ? (*La Gauche*, Bruxelles, 9 avril 1960).

★

Que les catholiques aussi me permettent de m'étonner. Hé quoi, se sentent-ils si faibles ? à ce point en perte de vitesse et dépourvus d'arguments moraux, pour qu'ils éprouvent le besoin d'appeler à la res-



cousse la police? Fi! que c'est vilain! Rapporter, c'est ce que l'on interdit aux enfants. Au demeurant, imaginent-ils, par hasard, qu'une gaminerie de cette espèce, sans la moindre qualité esthétique et tout au plus réservée à la consommation au sein de quelques clubs privés, puisse leur faire la moindre tort? L'imitation du Cinéma ne s'adresse qu'aux continents.

Je n'ai rien contre des films anti-quoi-que-ce-soit. Le pamphlet aussi est un art, du moment qu'il fasse preuve d'imagination, d'humour et de poésie, c'est-à-dire ce qui vous manque le plus, mon pauvre Marien. Soyez Brecht ou Bunuel, je vous louerai. Ce n'est pas facile. Il ne suffit pas de disposer d'une bonne idée au départ, ni d'avoir parfois un sens assez sûr du cinéma. Il faut savoir nourrir un scénario d'éléments humains ou irrationnels valables. Faire le chien qui lève la patte, c'est à la portée de tout le monde.

Paul Davay, Les Beaux-Arts (Bruxelles), 15 avril 1960.

★

Après Bruxelles, ce fut au tour d'Anvers de faire connaissance, dimanche matin, avec le « chef-d'œuvre » de M. Marien. En disant « Anvers », nous voulons dire les deux cents personnes qui, moyennant le paiement d'une carte de membre d'un club, purent assister à la représentation privée du film.

Il est tout à l'honneur de la direction du cinéma Ambassades

que, probablement soucieuse de sa bonne renommée, elle n'ait pas autorisé en fin de compte la projection de cette production anticléricale et pornographique dans sa salle. Sous la surveillance de la police, installée dans les parages, les « intéressés » ont donc été pilotés vers une petite salle de music-hall du quartier de la gare, où le film put, à proprement parler, trouver une ambiance adéquate.

Naturellement il fallait aussi que fût entraîné là-dedans ce vieux Freud, en vue de la composition d'une partie centrale pornographique qui, en ce qui concerne la forme, rumine laborieusement, une fois de plus, les vieux trucs de l'avant-garde et du surréalisme, si bien que cela devient de l'« arrière-garde » du meilleur arabit. Citer en corrélation le nom de Bunuel serait conférer à Marcel Marien un honneur absolument immérité.

Cette saloperie extirpée, il vaudrait même peut-être mieux accorder au film une libre carrière, car l'attitude contre la croix et le prêtre est tellement stupide qu'un immense éclat de rire se lèverait dans tout le pays, et pas seulement chez les croyants! On doit indubitablement reconnaître au cinéaste que, dans l'intention d'intruseances et de représentations fausses, il s'est surpassé.

Et l'accueil du public? Aucune des dames présentes — peu nombreuses, heureusement — n'a paru encline à protester contre les exhibitions et les insinuations impudiques. Par moments éclatait même un rire de joie maligne et, à la fin, Monsieur Marien aura certainement dû s'étonner de voir toutes les mains se refuser aux applaudissements, et les spectateurs, apparemment confus devant une stupidité aussi primaire, quitter la salle sans commentaires, presque dans un silence de mort.

Gazet van Antwerpen (Anvers), 16 mai 1960.

★

Si l'on peut regretter les protestations qui n'ont fait qu'accroître une publicité à un film (?) qui n'en mérite pas, on comprend les distributeurs: « L'imitation du Cinéma » sous prétexte de surréalisme n'est qu'une odieuse pornographie en même temps qu'une attaque aussi systématique que ridicule contre la religion catholique. Pour le reste ce n'est qu'un ramassis de tous les

accessoires et symboles du faux surréalisme à l'usage des pseudo-intellectuels. Même Freud est appelé à la rescousse! Ah, ces refoulements!

Qu'il est dommage de gâcher de la pellicule avec autant de prétention.

Marcel Marien se dit surréaliste.

Plutôt que vouloir jouer au Bunuel, il aurait mieux valu de rester tranquillement chez lui et de lire une page de « L'amour fou » d'André Breton.

Mais comprendrait-il?

Le Courrier d'Anvers, 20 mai 1960.

★★★

Que ce soit en bien ou en mal, certains critiques renvoient volontiers à L'Âge d'Or ou à Zéro de Conduite. Or, il ne nous semble pas qu'il y ait entre ces films et L'imitation du Cinéma, tout jugement de valeur excepté, d'autre point commun que celui d'être exclus du circuit de la distribution commerciale.

Par contre, le rapport est étroit et surprenant, malgré le temps qui les sépare, entre les diverses critiques portées au détriment de ces films; si étroit même qu'il mérite d'être illustré d'exemples.

Voici pour L'Âge d'Or :

Un film intitulé L'Âge d'Or auquel je défie quel que technicien autorisé de reconnaître la moindre valeur artistique, multiplie en spectacle public, les épisodes les plus obscènes, les plus répugnants, les plus pauvres. La Patrie, la Famille, la Religion y sont traînées dans l'ordure...

Le Figaro, 7 décembre 1930.

★

Disons tout de suite que cette « production » est d'un ennui évident. Elle s'inspire des coq-à-l'âne surréalistes qui étonnaient les bourgeois de 1920. Ce pensum prétentieux et morne n'a aucun rapport avec l'art d'avant-garde, ni avec l'art tout court. L'exécution technique est d'une pauvreté qui soulèverait les huées dans la plus humble salle du dernier des chefs-lieux de canton. Aussi le margoulin, auteur du scénario, n'a-t-il point compté sur les qualités intrinsèques de son œuvre pour attirer le public.

Afin de rompre l'épouvantable ennui qui suit de chaque centimètre de sa pellicule, il a intercalé des scènes qui sont de la plus basse et de la plus écœurante pornographie.

L'Echo de Paris, 10 décembre 1930.

Quant à Zéro de Conduite :

Aujourd'hui, toute la critique mobilisée va perdre le souffle devant une plaisanterie comme Zéro de Conduite de Jean Vigo. N'exagérons rien. Le film aurait pu être un événement réel du cinéma. Tel que nous l'avons vu, il est simplement ridicule.

Le temps est arrivé où il va falloir un peu plus de talent à un metteur en scène pour réaliser un bon film commercial, que pour confectionner de ces bandes dites d'avant-garde devant lesquelles des avant-gardistes d'arrière-trains tombent évanouis.

Luis Bunuel avait du moins une certaine compréhension cinématographique et son œuvre sera citée pendant longtemps encore peut-être du seul titre de témoin.

Le Huron, 20 avril 1933.

★

L'œuvre d'un maniaque obsédé qui exprime sans art ses pensées troubles. Erotisme encore, mais scatologie... Il y manque la délicatesse d'expression, la poésie des images.

Il est douteux que la censure laisse circuler cette bande qui n'est pas du tout pour les enfants et n'amusera pas les adultes.

Choisir, 2 juillet 1933.

S'il est déjà curieux de voir le recours à Bunuel brandi, dès 1933, contre Vigo, il ne l'est pas moins, en 1930, l'arme faisant naturellement défaut, de voir opposer à Bunuel « les coq-à-l'âne surréalistes qui étonnaient les bourgeois de 1920 » (donc, bien avant le surréalisme). Nul doute qu'en 1920 déjà, si l'on voulait se donner la peine de chercher...

Aussi bien, s'il est vrai que L'imitation du Cinéma est un film « dépassé », ce n'est guère de la critique professionnelle que l'on peut espérer recevoir les précisions qui éclairent et qui tranchent, tant sa modestie lui interdit de porter sur le cinéma une opinion étrangère à son arsenal d'idées reçues; arsenal, on vient de le voir, pieusement transmis d'une génération à l'autre dans un état de conservation on ne peut plus parfait.

SERGE TREBLICH

LES LÈVRES NUES

Numéro hors série
Été 1960

Prix : 10 F.
France : N.F. 1,—

Administration :
Jane Graverol, 25, rue
Marie-Thérèse, Bruxelles 4.
(Compte Ch. Postal 3645.35)

Dépositaire pour la France :
Le Minotaure, 2, rue
des Beaux-Arts, Paris VI.
(C. Ch. Post. Paris 7422.37)

Editeur responsable : Marcel Marien,
482, chaussée de Wavre, Bruxelles 4

De la Coupe
aux
Lèvres
—
Annexes

CE QU'ON APPELLE LA TRAGÉDIE ANTIQUE

Pour toute joie au monde, il ne reste à un vieillard aveugle, réduit à la mendicité, que son petit-fils. L'enfant ne lui est pas moins attaché. Dans le fond, c'est humain ; il n'y a là rien de répréhensible. Il ne paraît d'ailleurs pas que le petit garçon souffre de dénuement. Il est proprement vêtu, et même avec quelque élégance. Il a bonne mine. Il est heureux.

Survient une manière de demoiselle bourgeoise dont le vieillard a été autrefois le domestique. Elle tâche de le persuader de se dessaisir de l'enfant. Le vieil homme pousse des cris de détresse, le petit se rebiffe et pleure. Mais la bonne demoiselle est tenace : elle revient à la charge, elle insiste, elle persévère. Bref, elle torture si bien son ancien domestique qu'elle l'accule au suicide. L'on peut maintenant hisser les couleurs de l'espérance et de la foi : la charité, une fois de plus, a gagné la partie.

Comme cette mince anecdote ne suffit pour faire un film, on l'entrelarde de quelques scènes choisies : une femme tout au bonheur de se marier, mais elle a le pied contrefait ; une autre, déjà mariée, mais elle est stérile ; un homme enfin, et qui meurt, — événements d'une insigne rareté.

On pourrait s'étonner que la critique, d'habitude fort rétive aux étalages de sentiments trop frustes, ici s'émerveille. De la voir hurler d'enthousiasme au lieu de marquer le déclin. On s'étonne bien davantage lorsqu'on se prend à remarquer le décor dans lequel on a choisi de monter cette lamentable provocation.

C'est que cela se passe à Hiroshima. Après la bombe. Et comme on ne montre pas Pompéi sans jouer du Vésuve, on ne manque pas de nous offrir une évocation saisissante du désastre, quelques instants de « vrai cinéma » : beaux corps nus, en tout point conformes à l'esthétique des publications galantes, et dont on ne peut réduire la grâce dans la brise qui agite avec bonheur quelques lambeaux de linge très blanc, tandis que d'en haut l'on verse une bouteille d'encre, tout doucement, sur les poitrines parfaites.

C'est qu'il s'agit aussi de montrer le sang.

Le sang qui jaillit et qui coule.

Il faut ajouter que les images de ce désastre se déroulent en silence, un silence gravement introduit par le tic tac d'un réveille-matin. Cela irait de soi, peut-être, si la critique n'insistait tout particulièrement sur la valeur de ce tic tac. C'est qu'elle ne l'avait jamais remarqué dans tous les films douteux où l'on ne fait pas moins faute d'en user aux moments difficiles, lorsque l'objectif s'éloigne vertueusement du lit pour fixer son regard hébété sur quelque horloge de cheminée, de préférence à balancier.

Mais un demi-siècle de tic tac, si on compte les tic tac muets de jadis, ça pourrait commencer à suffire.

Il est vrai que les artistes, de nos jours, ne sont pas très exigeants.

Que pareille mascarade puisse voir le jour, c'est assez coutumier. Il faut vivre, paraît-il, et qui veut le public, veut aussi les films. Mais que de droite à gauche, la critique de cinéma se prosterne à l'unanimité, voilà qui jette un jour troublant sur les propriétés équivoques de l'expression humaine.

Car si tout le monde s'entend pour louer un film simplement parce qu'il a pour théâtre Hiroshima, au point de se vouloir aveugle à sa médiocrité, à son hypocrisie grossière, c'est bien qu'on le meuble de ses souhaits et de ses craintes, c'est qu'on l'invente de toutes pièces au défaut de le regarder. C'est qu'on se refuse à l'accusation réelle gravée en filigrane, une accusation toute différente celle-là, où l'on démontre que subsistent les rapports de classes entre la pieuse demoiselle, si gentille et si douce, et l'affreux mendiant défiguré, son ancien domestique. Des rapports que la bombe n'a pas effacés, dont elle a laissé plus que l'ombre, puisque la vie continue comme AVANT LA BOMBE, cette même vie qui l'avait mise au monde.

Deux ou trois critiques cependant méritent l'attention. C'est parce qu'ils vendent la mèche. Ce sont les chevaliers de la pudeur infinie, les gourmets de la délicatesse. Ce que l'on doit admirer avant tout, disent-ils, dans ce film, c'est que le reproche est muet.

Deux cent mille morts et un reproche muet. On se demande combien de cadavres il faudrait bien accumuler pour obtenir du reproche qu'il se mette gentiment à murmurer un tout petit peu.

Vous ne trouvez pas que les draps de la providence sont un peu coussus de fil blanc ?

Non pas que le monde soit tout exempt de fatalité. On peut le voir dans les journaux. Et je veux bien que, par l'entremise de l'homme, de l'homme qui est lui aussi « la nature », c'est encore celle-ci en fin de compte qui agit, qui délire, qui se saigne : qui dans un geste large et généreux se châtre de quelques centaines de milliers de vies. Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous le savons, ni que notre peau tient à nous bien moins que nous n'y faisons.

Mais, pour faible qu'il soit, il existe cependant un embryon de responsabilité humaine. C'est même ce que l'on a cru devoir nommer la civilisation.

Que tout le monde tombe d'accord : puis que ces mêmes hommes en viennent à lâcher une bombe, deux bombes, et d'autres, pas toujours atomiques, on pourrait se demander comment une telle contradiction est possible. Eh bien, au fond, ça n'est pas tellement mystérieux. On l'a très bien expliqué sur l'un des premiers grands champs de bataille modernes : Si tous les conquérants de la terre, disait un conquérant... Du reste, ça s'apprend à l'école.

Car la bombe vient de loin.

Or il suffirait peut-être que l'on se défile du pittoresque et, une fois délié du spectacle, que l'on regarde autour de soi, que l'on se regarde. Car enfin l'anémie aplastique, il ne faut pas aller chercher cela si loin, sous le ciel enchanteur du Pacifique. Il doit bien y avoir dans vos parages un hôpital ; si vous n'y êtes, comme par hasard. Il y a au moins une chose que vous pourriez constater à cette occasion. Ce serait, par exemple, que tous les malades ne sont pas sur le même pied d'égalité ; qu'il y a des riches et des pauvres, qui ne jouissent pas toujours des mêmes avantages au sein de leur détresse infinie.

Eh bien, c'est là, dans cette banale différence, que se préparent les bombes, et c'est là aussi que, lumineux et — implacable dans un monde implacable — se forge le rideau de fer.

Les 23 pêcheurs du Dragon Fortuné, que l'on en fasse des vedettes ou des armes, soit ; c'est pour les uns un alibi commode, pour les autres un devoir de révolte élémentaire. Mais le pittoresque, voyez comme il cache habilement le sort des 35 mineurs, eux aussi japonais, qui, au même moment, agonisent au fond de la mine : comme il voile pudiquement les scandales financiers de Tokio, qui compromettent jusqu'au ministère.

Ce ministère, qui proteste à Washington ! Mais il s'adresse à un autre ministère non moins compromis.

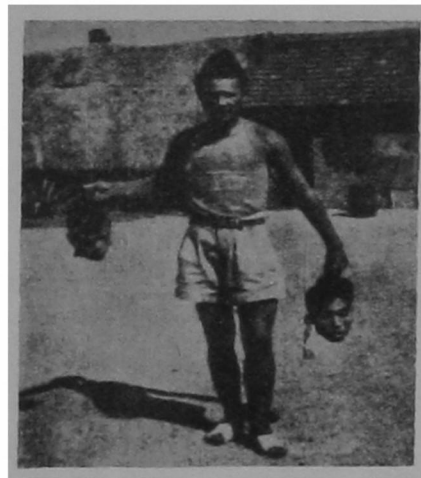
Ainsi, tout vient à point à qui ne veut céder ses tristes privilèges, même les enfants d'Hiroshima. On est d'accord, tout va donc pour le mieux. La bombe s'humanise ; bien avant les radiations, elle se mêle à notre sang, à notre pensée. Elle va grossir le vieux matériel de la fatalité : les accidents de la mine et de la mer, ceux du ciel et du feu. Et si l'y va de la faute de quelqu'un : que ce soit donc le voisin, ou ces fameuses voies impénétrables ; nous n'y serons pour rien. Si tous les hommes voulaient..., ne manquerait-on pas aussitôt d'ajouter. Exactement comme le spectateur d'Eylau. En attendant rien de tel pour commencer que de croupir dans l'ornière.

De sorte qu'il arrive, par exemple, nous l'avons vu il n'y a pas très longtemps en Belgique, que plus de 95% des électeurs votent tranquillement pour que le passé continue, pour que demain se lève sur des bombes nouvelles.

C'est qu'ils n'y voyaient goutte, peut-être, avec tous ces jeux de coulisses, ces directives insidieuses, ces complots mystérieux, ces intentions cachées. Or, pour y voir clair, il faudrait sans doute commencer par se méfier du mystère : s'en tenir une fois pour toutes aux actes, à quelques petites évidences dont personne ne discute, à des faits. Tant pis pour les pensées secrètes de Messieurs Churchill et Eisenhower, pour celles de Messieurs Malenkov et Mao Tse Tung.

J'ai bien regardé partout. Et bien ! vous ne me croirez pas, mais je ne vois nulle part que les communistes aient déjà utilisé ces fameuses bombes.

Il est vrai que vous allez dire maintenant que mon jeu est limpide, que je tiens pour les barbares de l'Est : pour ces Zatopek, ces Strawinsky (comme disait si justement, à Strasbourg, Monsieur Spaak) : que je tiens pour ces monstres contre la civilisation occidentale, contre ce brave Monsieur de Castries, mettons, qui défendait si vaillamment notre Asie de l'invasion asiatique, ce bon Monsieur de Castries qui comptait sous ses ordres des héros modestes du genre que voici :



Mais oui : je l'avoue.

MARCEL MARIËN

Le numéro DEUX de la revue LES LÈVRES NUES paraîtra en juin 1954.

AU SOMMAIRE :

TEXTES : Marcel Mariën et Paul Nougé. Le Parti pris de la lumière ★ André Souris. La Lyre à double tranchant ★ Paul Nougé. Reconnaissance d'Angèle Laval ★ Louis Scutenaire. Un serpent coupé en deux qui se mord la queue ★ Marcel Mariën. Le Feu sous la cendre ★ La Liberté de l'expression ★ Histoire naturelle ★ La Possession

ILLUSTRATIONS : Les vendanges du sommeil ★ Dramatis Personae ★ Suppléments au Musée imaginaire ★ L'esprit de l'escalier ★ La roue de la fortune ★ Une belle poitrine ★ L'œil ★ Le langage châtié

PRIX : 30 francs belges (210 francs français) ★ Abonnement à quatre numéros : 100 francs belges (700 francs français).

SOUSCRIPTION au C.C.P. n° 364535 de Madame J. Graverol, 55, rue de la Concorde à Verviers (Belgique).

Pour la Grèce : la vérité!... Du monde?... On le sait!... Est dans l'homme?... Comme pour l'E... gypte!... La "vérité" de l' "homme" était!... Dans l'Eternel!... Mais l'homme n' "est" pas!... L'apparence?... Il est!... Ce que l'apparence... recèle?...

Quel roi d'Orient!... Eut entendu "sans surprise" ?... Cet orgueil fraternel!... Qu'importe l'avenir!... A l'éternité qu'il passe!... Et sache que Ramsès fut... grand!... Alors que... De la mort, de l'éternité surgit!... L'Avenir, Grec étranger!... "A", l'histoire?... Ou "grandeur" et vérité, justice et "beauté" ?... Se prolongent?... Et à qui, l'homme?... Appartient!... Comme?... Les dieux à l'immortalité!!!...

Il y avait eu... Mycènes!... Il y avait eu la... Perse!... (Achéménide?)...

Delphes!!!...

Délivrée de l'absolu, Babylone nous enseigne la patience...

L'Egypte!... La Chine!... Le Mexique!... L'Orient... (mésopotamien!...) Et l'Inde?...

L'Evidence Fon-da-men-ta-le?...

La Toute-Puissante Rigueur de l'INVISIBLE!...

La Plus-Profonde Tradition!...

Car "l'homme" est "la" clef!... Du cosmos, l'hiéroglyphie!... Imposée au réel?... Et d'abord!... Au corps humain?... Par les styles!... Sacrés?... Perd son sens...

Le nez abstrait!... De la première qui... Est faux!... Ne la "fait" pas!... Seulement... sembler postérieure?... A la seconde!... Plus tardive : de trois-quarts, de siècle...

Il lui donne un caractère!...

Il est étranger à l'oeuvre; or!!!...

Il s'agit de la "seule" tête complète exécutée!... En ronde, bossel!...

Autant définir...

Giotto, Masaccio et Raphaël par rapport au guide?... Et le romantisme?...

En mêlant dans le mot classique la Grèce et... l'antique!...

En imposant : "le" symbole d'une Grèce... Linéaire où?...

Eschyle n'eut jamais pu!...

VIVRE!...

Allez rendre inintelligible l'avènement!... Grec?... Qui ne le portait pas!... Moins qu'il n'avait porté?...

Ses adversaires?... Une partie des frises!... Dites : "classiques" !...

Du Parthénon Est;... postérieure aux chevaux baroques?...

De son fronton est Goya!...

Ne doit rien à Phidias, sans doute...

Rodin n'eut pas sans peine sculpté!... La tête d' "un" cheval?...

Séléné des deux peuples, Anciens soucieux!... De l'avenir, et distraits?... De la survie?... Le Grec ne nous a pas donné!...

Seul système de formes : le Juif!!!...

(Ne nous a pas donné!...)

Qu'UNE forme de pensée :

...l'état-major de Gaston?...

Copyright by LA NOUVELLE NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, Paris,
1er juin 1954!...

DÉCOUVRIR

La fortune de ce mot est digne d'attention :

Surprise au lit, je découvre les jambes d'une femme endormie.
 Fouillant le sol, je découvre une mine d'or.
 Harvey, je découvre la circulation du sang.
 Policier, je découvre une bande de faux-monnayeurs.
 Astronome, je découvre la cause des marées.
 Je me découvre un calcul du foie.
 Il me découvre un talent de comédien.
 Je me découvre un goût très vif pour le mensonge.
 Marin se découvre voleur, mais Elise adultère.
 Prisonnier, je découvre le moyen de quitter la prison.
 Freud enfin, je découvre le complexe d'Œdipe.

Cette succession de découvertes peut donner à penser. L'on passe sans trop de peine ni de difficulté d'un penchant que j'aurais à mettre nue telle jambe de femme au fait de creuser la terre pour rencontrer de l'or.

Il faut un peu plus d'audace ou d'adresse pour atteindre dans leur atelier secret les fabricants de monnaies fausses. Plus encore pour affirmer dans mon foie la présence d'une pierre ainsi que la course du sang dans les profondeurs de mon corps. Plus encore s'il s'agit de l'étrange pouvoir de la lune, pouvoir occulte que je ne puis voir et toucher comme la jambe nue, la pierre ou le métal.

Ensuite, je risque de payer un peu trop cher ma témérité. Car le talent de comédien, le goût du mensonge, le vol de Marin, l'adultère d'Elise, le complexe d'Œdipe et le moyen de quitter ma prison, je ne suis pas sûr que je me défende réellement de les traiter comme je faisais de la femme, de l'or et des marées. Il ne faut nullement me forcer pour me faire consentir à l'existence d'une femme, d'un métal précieux, d'un phénomène astronomique. Ce consentement va de soi, au point qu'il cesse d'être et que l'existence de telle femme, de tel trésor, je la tiens pour réellement indépendante de mon existence propre. Ils sont, que je sois ou ne sois pas.

Et c'est au courant de cette insensible pente que découvrant le complexe d'Œdipe, ou tel goût, tel talent que je m'ignorais, je les traite un peu comme le métal précieux, fruit de mes fouilles, comme existant indépendamment de moi-même et qui n'eussent pas moins existé avec toutes leurs vertus si je n'avais eu la chance de les exhumer ou d'en prendre conscience. Ainsi par cet insidieux glissement de qualités et d'essences et qui se fait à la faveur d'un mot trop facile, j'en viens, sans m'en douter, à méconnaître leur nature véritable qui est de n'exister que pour autant que je les invente, que je les maintienne et qu'ils réussissent.

Faul Nougé.

LES LÈVRES NUES

Revue Trimestrielle

ABONNEMENT (4 numéros) : 100 frs. belges (700 frs. français).

Souscription au C. C. P. 364535 de Madame Jane Graverol,
 55, rue de la Concorde, Verviers (Belgique).

Editeur responsable : Marcel Mariën, 28, rue du Pepln, Bruxelles.

UNE TEMPÊTE SOUS UN CRÂNE

Vous n'êtes pas sans vous étonner, peut-être, de ne point voir paraître notre revue, promise pour juin. Au sens habituel, de ce retard pourtant, nous ne sommes point responsables.

Au début du mois de mai, le manuscrit du numéro deux avait été remis à l'imprimeur qui avait déjà assuré l'exécution du premier : un certain Monsieur Faut, en Flandre. Il nous dit qu'il était surchargé de besogne et qu'il nous faudrait compter trois à quatre semaines de plus que le délai ordinaire. Nous attendîmes. Lorsque ce temps fut écoulé, il continua de nous tenir en haleine : d'autres travaux toujours l'entravaient, mais il allait s'y mettre, oui, nous pouvions compter sur lui.

Enfin, comme nous pensions qu'il allait enfin se décider, que la voie était libre, il nous renvoie clichés et manuscrit, et nous avise que nous n'aurions plus à lui accorder notre confiance. C'est sa conscience de chrétien, cette fois, qui vient se mettre à la traverse, qui lui interdit de souiller son plomb, son papier, ses yeux, ses mains, à nos textes. Le brave homme semble craindre pour son âme, de notre pain il n'entend donc plus se nourrir.

L'on imagine sans peine tout le parti qu'un romancier pourrait tirer de semblable aventure : les nuits blanches, l'argent qui brille et qui parle, l'âme qui répond, quelque prêtre aussi, sans doute, à portée de la main.

Mais pour plaisants que soient, au vingtième siècle, les premiers et timides contacts d'un petit industriel avec la morale, ils n'aident pas notre dessein.

Le retard est là, qui demeure, qui s'installe, qui grandit.

De sorte que nous en sommes réduits maintenant à vous aviser que le numéro deux ne pourra paraître avant la fin du mois d'août prochain. Mais nous tâcherons de regagner le temps perdu en faisant suivre de près, le trois, que nous espérons malgré tout sortir au début d'octobre.

C'est fâcheux l'exécutant qui se met à penser, quand il le fait mal, au point de prendre pour Dieu le Diable, et les flammes d'un feu de joie pour celles de l'Enfer.

Qu'il repose en paix, cependant. On ne saurait trop attendre de l'homme.

MARCEL MARIËN

LES LÈVRES NUES, 28, rue du Pépin, BRUXELLES.

MÉTHODE

Il s'agit de poser des questions
adroites et pertinentes :

Etant donnés une FEUILLE DE
PAPIER

et

une jeune femme,
un jeune homme, un enfant, un
vieillard, un malade, un amoureux,
un avare, etc.

comment faire pour que cette
feuille de papier leur devienne un
objet d'agrément, de plaisir, de désir,
d'horreur, d'épouvante, de chagrin,
de mélancolie ?

Paul Nougé.

IMPRIMÉ

LES LÈVRES NUES

Rédaction : Marcel Mariën, 28, rue du Pépin, Bruxelles

LA LUMIÈRE L'OMBRE ET LA PROIE

Il semble bien que l'opposition familière de l'objet au sujet ne souffre nulle réserve. Et il est en effet des objets si maniables, si évidents, qu'on aurait peine à penser que l'accord du sens commun puisse à leur propos se trouver en défaut. Nous imaginons mal qu'une tasse pour l'un de nous puisse être autre chose qu'une tasse, une cuiller, cuiller, etc. L'on passe insensiblement aux choses plus complexes et moins saisissables : un animal, une ville, telle idée ou tel raisonnement. Et lorsque soudain quelque désaccord vient à surgir les explications se présentent presque aussi vite que l'accident qu'elles expliquent. L'on parle d'abstraction, ou d'erreur, ou d'ignorance, ou de subjectivité.

Ces opinions ont un fond commun, à savoir que si l'objet nous échappe, c'est à la faveur d'une négligence, d'une ignorance ou d'une distraction. Mais il n'en reste pas moins que cet objet demeure le lien d'un ensemble défini et définissable de qualités, de propriétés au sujet desquels un peu d'application ne manquera pas de les faire reconnaître, rien qu'elles et quel que soit celui qui entre en contact avec lui. Nous subissons l'objet et il faut bien en fin de compte que nous le subissions tous d'une manière identique. Toute différence peut se ramener à l'acuité différente de l'observation.

Le savant vient ici appuyer l'homme de bon sens.

L'homme de bon sens jugera que le mercure est un liquide très lourd et brillant. L'homme de science ne pourra qu'acquiescer avant d'ajouter qu'il est aussi bon conducteur de la chaleur, de l'électricité ; qu'à l'encontre de la plupart des liquides, il ne mouille pas le verre... Mais l'homme de bon sens qui tient le sang pour un liquide rouge, chaud, précieux et terrible s'étonnera si pour l'homme de science il n'est qu'un tissu circulant qui ne diffère du tissu musculaire ou osseux que par l'indépendance mécanique de ses cellules constitutives. Le soleil ainsi n'est pas le centre de l'univers mais une étoile comme la plus éloignée et la moins scintillante de celles qu'il est donné à notre œil d'apercevoir. Et la femme que trois hommes rencontrent est pour l'un la mère de ses enfants, pour l'autre objet de plaisir, pour le dernier réceptacle d'un mystère dont il demande la clef à toutes les formes du monde et de lui-même.

Or, quelle que soit l'attention que l'homme de bon sens mettra à observer du sang, et disposât-il même d'un microscope, il n'en pourra tirer l'image d'un tissu au sens où il l'entendra s'il s'agit de chair musculaire. La mère de famille ne pourra se confondre avec la maîtresse inclinée à certains plaisirs physiques et aucune des deux avec la Muse et la Madone.

Ainsi les objets les mieux définis en apparence si l'on passe d'un sujet à un autre perdent cette identité qui leur paraissait inhérente et chacun d'eux se résout en une série d'objets réellement inconciliables.

Sommaire des numéros parus :

NUMERO 1 — AVRIL 1954

Lénine : Le Verre à boire. * **Bertolt Brecht** : Les Tisseurs de tapis de Kujan-Bulak. Parabole du Bouddha de la Maison qui brûle. * **Paul Nougé** : La Solution de continuité. * **André De Rache** : Poèmes. * **Marcel Mariën** : La Leçon de Maïakovski. * Le Directeur de conscience. * Correspondance avec un homme d'Etat. * La Propagande objective. * Le Langage châtié.

NUMERO 2 — AOUT 1954

Marcel Mariën et Paul Nougé : Le Parti pris de la lumière. * **André Souris** : La Lyre à double tranchant. * **Paul Nougé** : Reconnaissance d'Angèle Laval. * **Louis Scutenaire** : Un serpent coupé en deux qui se mord la queue. * **Marcel Mariën** : Le Feu sous la cendre. * Histoire naturelle. * La Possession. * La Liberté de l'expression. * Avant le Déluge.

NUMERO 3 — OCTOBRE 1954

Paul Nougé : Notes sur la Poésie. De la chair au verbe. * **Jean-Pierre Hainault** : Images à la manière noire. * **André De Rache** : La Couleur. * **Marcel Mariën** : Le Perce-neige. Le Chemin de la croix (I). * L'Horreur à portée de la main. * Les Dessous de l'image. * Moscou la Poésie. —

Chaque numéro est illustré

PRIX : 30 francs belges — 210 francs français.

ABONNEMENT (4 numéros) :

100 francs belges — 700 francs français.

**ON SOUSCRIT AU C. C. P. N° 3645.35 DE
MADAME JANE GRAVEROL, 55, RUE DE LA
CONCORDE, A VERVIERS (BELGIQUE)**

DEPOSITAIRE POUR LA FRANCE : Le Soleil
dans la Tête, 10, rue de Vaugirard, Paris 6^e. —
C. C. P. Paris 9758-73.

Le numéro 4 paraîtra à la fin de décembre

Ou mieux, ils perdent cette qualité d'objet que leur décernait le sens commun.

Il n'y a plus d'objet, et même des plus simples.

Mais ici surgit une difficulté qui tient à cette observation que cependant il y aurait quelque ridicule et un grand danger, quoiqu'en pensent les philosophes, à nier le monde extérieur.

Et en fait, obéissant à quelque nécessité vitale de notre vie collective, nous sauvons l'objet.

On peut remarquer que la distance n'est pas si grande de la mère de famille à la maîtresse habile et que l'on peut parler d'une femme sans trop de danger.

C'est donc à la faveur d'un compromis que l'existence de l'objet se sauve. Compromis sans cesse menacé qui résulte uniquement de la coïncidence par quelque trait commun de nos inventions particulières.

Les échecs nous avertissent d'ailleurs de la nature de ce compromis : le tissu circulant n'existe pour le profane qu'à la faveur d'un changement : l'adoption d'un mouvement de l'esprit qui n'est plus d'un profane et qui lui permet de concevoir le sang de cette manière.

Ainsi apparaît la nature véritable de l'objet : il doit son existence à l'acte de notre esprit qui l'invente.

La réalité d'un objet dépendra étroitement des attributs dont notre imagination l'aura doué, du nombre, de la complexité de ces attributs et de la manière dont le complexe inventé s'insère dans l'ensemble préexistant en nous et existant dans l'esprit de nos semblables.

L'abstraction logique ordinaire est d'habitude le fruit d'une imagination pauvre. L'objet abstrait a peu de chance d'être rejeté de l'ensemble où l'on tente de l'intégrer. Mais son pouvoir sera faible sur cet ensemble. Il n'est doué que de peu de réalité. La sphère a moins de réalité que la tête.

L'on peut remarquer encore que plus la réalité d'un objet est puissante, plus cette réalité a réussi, plus les chances sont grandes également de pouvoir par une invention nouvelle l'étendre, l'enrichir ou la bouleverser pour en tirer une réalité nouvelle.

Où l'on touche une des raisons de faire confiance à l'activité poétique comme à l'activité scientifique, toutes deux, par des voies différentes appliquées à l'invention d'objets nouveaux.

L'on ajoutera que c'est la réussite de l'invention objective qui d'habitude égare sur la nature véritable de l'objet et que c'est d'un ensemble impressionnant de réussites qui a constitué les formes les plus ordinaires du monde que découle l'erreur du sens commun qui définit l'objet comme ayant une existence propre, identique à lui-même, et parfaitement indépendante du sujet qui l'invente et le maintient.

Mais le mécanisme de la réussite objective mérite de retenir l'attention. L'on peut imaginer que le monde nous propose à chaque instant un ensemble de données complexes (sensations, sentiments, etc.). A la faveur de la constance ou du retour fréquent de certains groupes faisant en quelque sorte relief dans cet ensemble on peut imaginer que nous accentuons ces reliefs au point qu'en fin de compte nous les détachons de l'ensemble. Ainsi naissent les objets. Mais pour qu'ils subsistent, il faut que la coupure et l'accentuation aient été habiles et que les états successifs par lesquels nous passons par la suite n'entrent pas en conflit avec le résultat de notre invention. Il y a dans ce sens toute une série de degrés dans l'objectivité et dans la réalité : de la tasse, de la main, à Dieu ou aux fantômes.

Les savants nous fournissent une proposition qui peut devenir une image favorable de l'invention des objets. Ils admettent que la

Nature puisse se tromper dans la genèse des espèces animales ou plus généralement des êtres vivants : d'où les monstres dont la réalité s'annule par leur incompatibilité avec l'ensemble où ils tentent de s'insérer. Mais leur disparition est si parfaite que nous avons pu ne pas nous en douter et croire ainsi à l'infailibilité du processus qui engendre la vie dans le monde. Il a suffi d'inventer les espèces comme variables et capables d'évolution pour s'apercevoir des erreurs et des ratés de la nature qui éclairent particulièrement certains ratés de l'esprit qui s'applique à inventer le réel.

Sur un mur, un homme dessine à la craie une poule. Il lui met quatre pattes. On rit. Il finit par se fâcher avant d'avoir découvert son erreur. C'est un homme de facultés moyennes pour qui la poule est un animal familier. Mais cet objet familier n'était pourtant pas tel qu'il n'admît à certain moment deux pattes supplémentaires. Les rieurs évidemment inventaient l'oiseau de telle façon que cette proposition leur semblait inadmissible. Mais certains d'entre eux n'eussent vu aucun inconvénient peut-être à lui supprimer les ailes ou à porter sur le devant de sa tête deux yeux sur le même plan.

L'on pourrait rapprocher de cette anecdote certains témoignages et non seulement ceux qui relèvent dit-on de la fable : serpent de mer, sirène, etc. mais les plus ordinaires, tels que fausses reconnaissances, relations divergentes d'un événement, description d'objets familiers, etc.

(Nous sommes ainsi faits que nous **percevons** les objets, c'est-à-dire que la sensation que nous en prenons et qui peut, pour la facilité du discours, être tenue pour une manière de réception passive, cette sensation est aussitôt l'objet d'une opération spirituelle, d'un acte de notre esprit qui donne à l'objet, **un sens**. La façon dont nous usons des mots s'étend ainsi à tous les objets susceptibles d'affecter notre esprit. Notons en passant qu'ici apparaît à nouveau le trait caractéristique de l'esprit qui est l'action. La notion d'esprit et la notion de passivité sont absolument incompatibles.)

Ainsi, voici une barre de fer. Pour le juge, elle est instrument du crime, pour le mineur, pic, pour le chimiste, lingot, etc. Ou tout au moins elle tend à l'être. Aussi, parle-t-on de « déformation » professionnelle. C'est une façon que l'on a d'esquiver le problème, ou de le réduire. En fait, il n'admet qu'une solution, c'est-à-dire que l'objet au maximum de réalité emprunte les traits de celui qui l'éprouve, qui le pense, qui l'invente au gré de la pente habituelle de son esprit.

Notre négligence et la grossièreté des approximations dont se contente notre vie courante font que notre collaboration à l'objet passe d'ordinaire inaperçue.

Une conséquence de cet état de chose est que le principe fondamental de la logique classique, le principe d'identité n'a de valeur que **subjective** et là encore, il ne faut pas grande attention pour, à chaque instant, le prendre en défaut.

Paul Nougé

LES LÈVRES NUES

REVUE

TRIMESTRIELLE

Le numéro quatre paraîtra à la fin de décembre 1954



AU SOMMAIRE

Paul Nougé : L'Écriture simplifiée.

Le Mur de Léonard.

Jane Graverol : Les Mille et une Nuits.

Jean-Pierre Hainault : Images à la manière noire.

Gilbert Senecaut : La Première pierre.

Marcel Mariën : Le Chemin de la croix (II).

La Langue fourchue.

Le Droit de réponse.

Le Clair-obscur.

Et des inédits de Sade, de Jarry, d'Allais.



**TOUS LES REGARDS LISENT SUR
LES LÈVRES NUES**

Prix : 30 francs belges 210 francs français

Abonnement (4 numéros) : 100 fra. belges 700 frs français

On souscrit au C. C. P. n° 36.45.35 de Jane Graverol, 55, rue de la Concorde, Verviers (Belgique).

Dépositaire pour la France : Librairie « Le Soleil dans la Tête », 10, rue de Vaugirard, Paris 6^e. — C. C. P. Paris 9758-73.

Imprimé en Belgique

Editeur responsable : Marcel Mariën, 28, rue du Pépin, Bruxelles.

LA VIE

L'IMAGINAIRE

LE COMMUNICABLE

LE HAUT

LE FUTUR

LE PASSÉ

LE BAS

LE COMMUNICABLE

LE RÉEL

LA MORT

SAIRE HOMMAGE A ANDRÉ
NELLE JEUNESSE DU
LUTÉTIA, 43
BOULEVARD RASPAIL. IN
A 17 H. PRÉCISES
GRACQ. ANDRÉ BRETON
A L'OCCASION DE SON SOIXANTIÈME ANNIVER
REMERCIERA ET TRAITERA DE L'ÉTER
DANS LES SALONS DE L'HOTEL
STRICTEMENT PRIVÉE

BRETON PAR LISE DEHARME & JULIEN

SURRÉALISME. LE 18 FÉVRIER 1956

La fause invitation pour
l'hommage à Breton, en
février 1956, fut expédiée de
Paris par les lettristes, qui
en enregistrèrent les résultats
Dans un froid glacial, une
cinquantaine de personnes,
dont la presse et la radio,
s'étaient rendues à l'hôtel
Lutétia pour y tomber sur un
colloque des Auvergnats de
Paris, marchands de
bois-charbons
(ô hasard objectif !).
Le lendemain, toutes les
personnes convoquées
recevaient de Bruxelles, le
second carton avec
l'explication en surcharge
rouge.

(M. Mariën.)

LE HAUT

L'INCOMMUNICABLE

L'IMAGINAIRE

LA VIE

LE FUTUR

SAIRE HOMMAGE A ANDRÉ
NELLE JEUNESSE DU
LUTÉTIA, 43
REMERCIERA ET TRAITERA DE L'ÉTER
DANS LES SALONS DE L'HOTEL
A 17 H. PRÉCISES
INVITATION
GRACQ. ANDRÉ BRETON
BOULEVARD RASPAIL. IN
SURREALISME. LE 18 FÉVRIER 1956
BRETON PAR LISE DEHARME & JULIEN

*C'était un mensonge
LES LÈVRES NUES*

LE BAS

LE COMMUNICABLE

LE RÉEL
LE MORT

LA MORT

POUR UN NOUVEAU B

GARDE TA MUSE DANS TA MUSETTE



La force de l'habitude chez des millions et des dizaines de millions d'hommes, c'est la force la plus redoutable.



APP à S L LÈ NU

REVUE

CONT
CONT
CONT
CONT

C
V

SIX NUM

EN VENTE A PARI
10, rue de Vaugirard

EDITEUR : Marcel Mar
Diffu
l'Internationale Lettriste, ru

DISCOURS NOUVEAU X

OURRAGE DE CRANES

RENEZ

lire

ur

ES

VRES

UES

TRIMESTRIELLE

DE la Vérité
DE la Liberté
DE la Justice
DE le Bonheur

est-à-dire

ONTRE

OUS

ÉROS PARUS

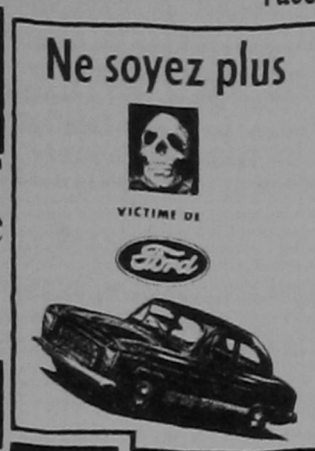
au « Soleil dans la Tête »,
au « Minotaure », 2, rue des
eaux-Arts.

du Pépin, 28, Bruxelles.

en France par
de la Montagne Geneviève, 32, Paris V.



Plus de mèches engluées ! Plus de cheveux attrape-poussières ! Plus d'oreilles sales !



Autorisation d'afficher : Loi du 29 juillet 1984.

POÈTE PREND TES CISEAUX

UN BEAU MENSONGE VAUT M

TOUTES CES DAMES AU SALON !

Du 2 au 14 juin 1956 s'est tenue, au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, une exposition de tableaux répondant à une préoccupation esthétique peu commune : « L'Industrie du Pétrole vue par des artistes ». Cette exposition réunissait 99 toiles de 61 peintres appartenant à six nations différentes.

Malgré son style petit-nègre, la préface du catalogue édité à cette occasion mérite, pensons-nous, les faveurs d'une reproduction intégrale :

Les peintures et dessins de cette exposition ont été exécutés à la demande de la Royal Dutch-Shell qui a estimé que, tandis qu'à toutes les époques de l'histoire l'elan créateur fut stimulé dans l'art et dans celui de la pensée par les princes, prélats et riches bourgeois, il est regrettable de constater qu'à notre époque les artistes, qui participent au rayonnement de la civilisation, ne sont pas soutenus comme ils devraient l'être.

La grande industrie et la haute finance, dans une large mesure responsables de l'organisation sociale, se doivent donc de reprendre ce mécénat sous une forme ou sous une autre.

C'est pourquoi toutes les œuvres exposées ont été achetées par le Groupe, qui est persuadé que l'artiste a sa part à jouer dans l'interprétation de l'industrie vis-à-vis du public.

Ces œuvres, qui sont destinées à être présentées dans différents pays, ont déjà été exposées en Angleterre, en France et en Suisse.

Pour en finir avec les aspects pratiques de cette exposition, il convient de souligner combien les voies de l'humour sont impénétrables. Jusqu'à en être atroces. C'est ainsi qu'au même moment, dans des locaux contigus, étaient offerts à l'attention des visiteurs, groupés autour de la toile fameuse, les croquis de Picasso pour *Guernica*, ensemble qui présentait aussi, vu par un artiste, un épisode assez frappant de l'industrie motorisée du pétrole. (C'est vous qui avez fait ça ? demandait en 1937, l'ambassadeur nazi Abetz. — Non, c'est vous, répliqua Picasso.)

★

Une toile romantique célèbre nous montre Goethe faisant des courbettes devant un vague hobereau tandis que Beethoven passe sans sourciller son chemin, le chapeau vissé sur le crâne. Pour décriée qu'elle soit, une telle image n'est pas sans vertus. Il paraît à peine croyable qu'il faille aujourd'hui évoquer cet exemple élémentaire pour rappeler à un minimum de décence des individus que leurs habitudes spirituelles, leurs propos et jusqu'à un certain mode de vie appellent à observer un semblant tout au moins de distinction sociale. Tant bien que mal, de Murger au temps héroïque de Montparnasse, une silhouette morale de l'artiste a pris naissance à quoi la plupart des peintres, le meilleur comme le pire, se sont efforcés de ressembler. Pour verbale que fût généralement cette attitude, il ne semble pas que l'on ait tenté jusqu'ici explicitement de la renoncer. Au point qu'une exposition comme celle qui nous occupe fait plus que surprendre. Elle stupéfie.

Les chaînes sont bien de ce monde mais la gangrène jusqu'à présent n'avait guère atteint que ces éphémères vedettes qu'un tel savon fait pâmer ou tel dentifrice divaguer de bonheur. Moins couramment, un homme que l'on pensait estimable se mettait soudain à faire le trottoir. Le ridicule ne manquait pas d'en faire promptement justice. Faut-il rappeler Jean Effel si soucieux depuis quelque temps du lustre de nos chaussures, dernier acte de la création du monde ? Bref, que pour quelques-uns la main droite se doive obstinément d'ignorer la main gauche, il en est ainsi dans notre société primitive, nous ne sommes pas nés d'hier.

Jamais pourtant l'impudeur n'avait atteint les proportions que nous venons de montrer. Pour obscurs que soient les petits larbins ayant prêté leur concours à l'entreprise susdite, il serait par trop simple d'invoquer leur insignifiance et la médiocrité manifeste de leur servilité collective pour les rendre à l'oubli purificateur, sans plus.

Cette exposition crée un précédent. Et un précédent grave. Elle ne tend à rien de moins qu'à anémier chez l'artiste ses derniers sentiments de révolte, qu'à généraliser des habitudes de soumission qui ouvrent la porte à toutes les bassesses, toutes les compromissions. Déjà à l'exposition en cause, l'on pouvait voir une toile du type dit non figuratif, parfaitement non figurative à l'exception du seul mot SHELL bien lisible, précis, répugnant comme un chancre.

Il serait assez naïf, assez vain de s'adresser aux maîtres. Ils relèvent d'un tout autre tribunal. Et que la Royal Dutch-Shell aujourd'hui, demain Coca-Cola ou les Saucisses de Francfort, ambitionnent les lauriers de Laurent de Médicis, voilà qui n'étonnera guère. Il n'est pas un seul marchand de canons qui ne se double d'un philanthrope, protecteur des sciences et des arts, faiseur et défenseur tout à la fois de la veuve et de l'orphelin. Qui dit grand collectionneur dit aussi grand industriel. Le boutiquier fait ce qu'il peut pour se hausser dans son âme basse, il fait l'aumône depuis la nuit des temps. Tout cela est connu jusqu'à la nausée, nul besoin d'insister.

Mais la facilité, la légèreté avec laquelle des « artistes » se laissent séduire, « acheter par le Groupe », cette façon désinvolte et comme tout innocente d'accrocher en même temps que leurs toiles une lanterne rouge à la cimaïse, mérite peut-être moins le mépris mécanique vers lequel on se sent glisser d'emblée qu'une attention équitable, qui relève moins de l'indulgence que d'une sorte d'espoir, fragile sans doute mais digne malgré tout de suspendre le jugement.

Car il serait par trop facile d'imaginer ici, devant pareille unanimité, quelque infamie profondément enracinée, innée, une complaisance volontaire aux jeux de la boue et du hasard. Il est plus vraisemblable de penser que l'on a affaire, moins à des canailles endurcies, qu'à une collection étonnante de petits inconscients qu'un peu d'argent facile suffit à débaucher.

Il a été fort question, ces années-ci, d'une certaine putain respectueuse. Avant de les flétrir en bloc, qui ne souhaiterait leur laisser une dernière chance et qu'ils s'appliquent désormais à l'exemple de cette fille perdue, — sauvée, — à cracher au visage du client exigeant des pratiques trop spéciales.

Pour ceux qui ne le peuvent, qu'ils retournent sans scrupule derrière ce comptoir que caresse sans relâche la mer vaste et puissante de la bêtise universelle. L'épicerie ne manque pas de bras mais ils trouveront bien à se caser, à se nourrir à moindres frais.

Il n'y a pas, dit-on, de sots métiers.

Pour l'Internationale lettriste :

Michèle Bernstein, Mohamed Dahou, G.-E. Debord, Jacques Fillon, Alexander Trocchi, Gil J. Wolman.

Pour la revue « Les Lèvres nues » :

Paul Bourgoignie, Jane Graverol, Marcel Mariën, Paul Nougé, Gilbert Senecaut.

Ont manifesté sans restriction aucune le désir de joindre leur signature à la nôtre :

Noël Arnaud, Albert Bockstael, Wladimir Chweck, Bob Claessens, A. Comhaire, Gaston Criel, Arlette Dupont, Jean Fautrier, Ignace Flaczynski, Roger Hauglustaine, Edmond Kinda, Marcel Lambot, Marcel Lefrancq, Michel Leiria, Constant Malva, Franz Moreau, Jean Paulhan, Louise Parfondry, Léon Robert, Pierre Sanders, Claude Sluya, M. Teicher, Gérard Van Bruaene, Louis Van de Spiegele, Henri Vaume.

Pour le groupe « Schéma » : Achille Chavée, Laurent Deraive, Arsène Gruslin, Tristan Larmier, Paul Michel, Freddy Plongin, Remy Van den Abeele.

Pour le « Movimento Arte Nucleare » : Enrico Baj, Sergio Dangelo, Asger Jorn.



Indépendamment du texte qui précède, qu'ils en approuvent ou non certains jugements, le ton ou le climat, les personnes dont le nom suit s'accordent de toutes façons pour déplorer l'avi-lissement de l'artiste qui, par indifférence ou esprit de lucre, accepte l'ingérence des puissances de l'argent dans l'élaboration de son œuvre, et souhaitent de sa part, dans les rapports que la nécessité peut l'obliger à entretenir avec les dites puissances, un minimum de décence morale.

Ernest Carlier, Paul Joostens, Herbert Read.



LES REFUS TOUCHANTS, LES REFUS ÉCŒURANTS ET LES INTERMÉDIAIRES

Pol Bury. — *Passons le pinceau.*

André De Rache. — *L'esprit mais non la lettre.*

Marcel Havrenne (pour la revue « Phantômas »). — *Les fantômes se rassemblent, un souffle les disperse.*

René Magritte. — *Le pauvre diable se fait ermite.*

Maurice Pirenne. — *La lampe éclaire et aveugle à la fois.*

Sélim Sasson. — *Pourquoi ne pas jeter la première pierre ?*

Louis Scutenaire. — *Portons toujours notre bouclier.*

LES SILENCES DOUTEUX

André Blavier. — *La prudence s'impose. Tout ne fait pas farine au moulin.*

E. L. T. Mesens. — *Il ne faut pas réveiller le capital qui dort.*

LES LOISIRS DE LA POSTE

L'urgence, — mais les voyages, les occupations, la fatigue, — toutes ces raisons probables ou tous les petits pièges imprévisibles de la vie quotidienne ne nous font pas moins regretter de ne pas avoir jusqu'ici reçu de réponse de :

Jean Arp, Roger Avermaete, Rachel Baes, Georges Bataille, René Char, Itchell Colquhoun, Serge Creuz, Pierre David, Jean Dubuffet, André Frankin, Robert Goffin, Jacques Hérold, Roger Honorat, Valentine Hugo, Edouard Jaguer, Marcel Jean, Raymond Kempf, Jean Kesteven.

Hildo Krop, Ianchelevici, Jacques Lacomblez, Albert Ludé, Man Ray, Denis Marion, Robert Mathy, George Melly, Robert Melville, Charles-Louis paron, Fernand Piette, Francis Ponge, Jacques Ren-sonnet, Léonce Rigot, Edgar Scauflaire, Max Servais, Tristan Tzara, Raoul Ubac, Robert Vivier.

★

CERTIFICAT

Enfin, il n'est sans doute pas inutile de donner ici les noms des participants à l'exposition « L'Industrie du Pétrole vue par des artistes », c'est-à-dire :

Pour la Belgique : G. Bertrand, J. Duboscq, L. Van Lint, Pol Mara, O. Landuyt, R. Dudant, M. Mendelson.

Pour la France : M. Argov, M. Bisiaux, M. Buily, M. Devoucoux, M. Henry, Denyse Lemaire, H. Lersy, M. Shart, M. Valezy.

Pour la Grande-Bretagne : Norman Adams, Michael Andrews, Robert Blayney, Bernard Cohen, Peter Coker, Diana Cumming, Alfred Daniels, Constance Fenn, Alastair Flattely, Edward Gage, Derrick Greaves, Iola Hallward, Donald Hamilton-Fraser, Albert Herbert, Jacqueline Herbert, David Hide, John Houston, Robert Jewell, Stefan Knapp, David McClure, David Michie, Edward Middleditch, Samuel Monaghan, Richard Platt, James Reid, J. Andrew Restall, Robert Roberts, Peter Snow, Rowell Tysen, Euan Uglow, Frances Walker, Derek J. Stafford, Thomas Sutter Watt, T. W. Ward, Arie Goral.

Pour la Hollande : H. de Boer, P. Nieuwenhuis, W. Schrofer.

Pour l'Italie : Giuseppe Ajmone, Aldo Bergolli, Arturo Carmassi, Gianfranco Fasce, Luciano Miori.

Pour la Suisse : Jean-François Comment, Emanuel Jakob Badertscher.

Adresses :

Internationale lettriste : 32, rue de la Montagne-Geneviève, Paris.

Les Lèvres nues : 35, rue Joseph II, Bruxelles.

Movimento Arte Nucleare : 1, Via Teullié, Milan.

CONCLUSIONS

Réponse à une enquête sur le modernisme — D'un film périlleux en de l'abandon des réalités — Belle de Socrate — L'impressionnisme desroyant de Monsieur Jean Camou — D'un mort des vivants et des morts — Réflexions — Pour garder les distances — La question des éternités — Éloge de Lantier — L'occasion d'un spectacle.

IL FAUT BIEN LE DIRE

[illegible]

LA COMPETENCE DE CHAQUE ROI

— **Magritte à travers tout le siècle** — Les images défendues — L'écriture et les intelligences. —

HISTOIRE DE NE PAS RIRE-

PAUL NOUGÉ

HISTOIRE DE NE PAS RIRE

Un volume III-Octavo
de 320 pages

AUX ÉDITIONS DE LA REVUE LES LÉGIS NOËS

Principles of the Law

Il ne me semble pas que Paul Nougé ait jamais abusé de l'autorité qu'il tient d'une grande rigueur d'esprit; ni de la rigueur qui lui est inhérente, d'une attention à l'inaccessible, un peu plus soutenue qu'il n'est commun. Il demeure à l'âge des préoccupations. Sois prudent, disait Lie-Tzeu, comme si ta tête risquait à tout instant de prendre feu. J'aime que Paul Nougé soit à la fois excessif et mesuré.

Jean PAULHAN.

✱

De Paul Nougé — non seulement la tête la plus forte (longtemps

couplée avec Magritte) du surréalisme en Belgique, mais l'une des plus fortes de ce temps —

Que dirais-je encore ?

Sinon (mais c'est toujours, bien sûr, la même chose)

Qu'on ne saurait mieux la définir -- cette tête -- que par les propriétés et vertus du quartz lydien,

C'est-à-dire comme une sorte de pierre basaltique, noire, très dure,
Et dont tout ce qui est du bas or craint la touche.
Tout à fait irremplacable, on le voit.

Francis PONGE.

A l'aube des vacances, « Les Lèvres nues » posent à chacun la question suivante :

Quel est votre but dans la vie ?

Les réponses à cette enquête feront l'objet d'une publication prochaine dans la revue « Les Lèvres nues ». Elles doivent être adressées avant le 15 septembre 1956 à Madame Jane Graverol, 35, rue Joseph II, Bruxelles.

Mais, doucement. Il ne faut pas perdre la tête.

LES LÈVRES NUES

Sommaire du numéro 9 (novembre 1956)

Le grand étal *Théorie de la dérive*
Tu n'es que fragments
Le complexe d'Orphée *J'écris propre*
Position du Continent Contrescarpe
Hommage à Seurat *Vie d'Albuquerque*
Thermidor que d'un œil
Histoire naturelle *Histoire marseillaise*
Le frisson historique
Cruauté de la mémoire *La chair spirituelle*

par

Paul Bourgoignie Guy-Ernest Debord
Jane Graverol
Marcel Mariën Paul Nougé
Gilbert Senecaut
André Souris Gil J. Wolman

PRIX : 30 francs belges — 210 francs français

ABONNEMENT (4 numéros) :

100 francs belges — 700 francs français

**On souscrit au C. C. P. numéro 3645 35
de Madame Jane Graverol, 35, rue Joseph II, Bruxelles.**

DEPOSITAIRES POUR LA FRANCE :

**Le Minotaure, 2, rue des Beaux-Arts, Paris 6e
(C. C. P. Paris 7422-37)**

**Le Soleil dans la Tête, 10, rue de Vaugirard, Paris 6e
(C. C. P. Paris 9758-73)**

DE FIL EN AIGUILLE

En mai dernier, nous avons posé la question :

*Quel est votre but
dans la vie ?*

Les résultats de cette enquête seront publiés dans notre prochain numéro (à paraître dans le courant de février 1957).

Entretiens, la question reste posée. Cependant, à la lumière des réponses reçues, nous croyons opportun de lui adjoindre une question subsidiaire :

*...et que faites-vous
pour l'atteindre ?*

Adresser les réponses à Mme Jane Graverol, 35, rue Joseph II, Bruxelles, avant le 15 janvier 1957.

« Les Levres nues »

QUAND L'ACIER FUT ROMPU

VARIATIONS SUR QUELQUES QUESTIONS PÉRISSABLES

UN PRÉCURSEUR MÉCONNU DE LA DÉSTALINISATION

*Dans l'état actuel du monde,
le danger de se laisser sé-
duire à l'Histoire est plus
grand que jamais il ne fut.*

(Valéry)

Quelques mots au sujet du « Testament de Lénine ». Les partisans de l'opposition ont crié, vous l'avez tous entendu, que le comité central du parti « cache le testament de Lénine ». Cette question a été examinée à plusieurs reprises par les séances plénières du C.C. et de la C.C.C. [Une voix : « Des douzaines de fois ».] On a prouvé de nombreuses fois que personne ne cache rien, que le « testament de Lénine » avait été adressé au 13^e congrès du parti et que ce « testament » a été lu à ce congrès. [Une voix : « Très juste ».] Tout le monde sait également que le congrès a décidé à l'unanimité de ne pas publier ce testament, entre autres pour cette raison que Lénine lui-même ne le désirait et ne le demandait pas. Tout cela, l'opposition le sait très bien, ce qui ne l'a pas empêchée de déclarer que le comité central a caché le « testament de Lénine ». (...) On prétend que Lénine, dans ce testament, proposait au congrès du parti d'examiner la question du remplacement de Staline au poste de secrétaire général du parti par un autre camarade. C'est exact. Citons ce passage qui, d'ailleurs, à plusieurs reprises déjà, a été lu aux séances plénières :

Staline est grossier et ce défaut, qui est tolérable dans notre milieu et les relations entre nous, devient insupportable chez un homme occupant le poste de secrétaire général. Je propose donc aux camarades d'examiner la question du remplacement de Staline par un autre homme qui se distinguera de Staline par le seul fait d'être plus tolérant, plus loyal, plus poli, plus attentif vis-à-vis des camarades et moins lunatique, etc.

Oui, camarades, je suis brutal vis-à-vis de ceux qui manquent de parole, décomposent et détruisent le parti.

STALINE. *L'Opposition trotskyste, aujourd'hui et autrefois.* Discours prononcé à la séance plénière d'octobre du C.C. et de la C.C.C. du Parti Communiste de l'U.R.S.S., publié dans *La Correspondance Internationale*, 12 novembre 1927.

DE JÉSUS L'AVEUGLE A JOSEPH LE TERRIBLE

LETTRE OUVERTE A MONSIEUR LE MINISTRE DE LA DÉFENSE NATIONALE

Bruxelles, le 13 septembre 1957.

Monsieur le Ministre,

Nous apprenons que l'Amicale des Sous-officiers de la garnison de Bruxelles organise, du 14 au 29 septembre prochain, dans les locaux du Club Prince Baudouin, à la caserne Dailly, une exposition qui réunira les œuvres de cinq peintres surréalistes. Nous devons à l'amabilité empressée de Monsieur l'Adjudant Bogniez, d'avoir pu prendre connaissance du nom des exposants : jeunes gens à ce point inconnus que nous ne résistons pas au plaisir de les aider, dans la mesure de nos faibles moyens, à se dégager d'une obscurité il faut croire bien cruelle, puisqu'il ne leur est accordé aujourd'hui qu'une caserne pour affronter les tout premiers feux de la gloire.

Certes, Monsieur le Ministre, nous ne sommes pas sans savoir que l'armée et les beaux-arts ont toujours entretenu des rapports excellents, et sans aller jusqu'à nous appesantir sur la carrière fameuse d'un petit paysagiste d'Allemagne, nous ne sommes pas près d'oublier, pour nous en tenir à un exemple régional, que le Palais des Beaux-Arts de Bruxelles fut, durant de longues et de fécondes années, placé sous la tutelle d'un général dont le soldat ni l'artiste n'ont encore attentivement sondé le vide que nous a laissé son trop bref passage sur la terre. Nous serions mal venus de penser un seul instant que le sabre et la palette soient inconciliables, et qu'ils ne puissent, l'un aidant l'autre, mener à bien les lourdes tâches auxquelles dévotieusement une mystérieuse nécessité leur enjoint de s'appliquer.

Loin de nous donc, Monsieur le Ministre, la pensée de minimiser l'énergie que vous déployez pour assurer à tous vos soldats un bagage artistique sans lacunes, pour allier le manie-ment du fusil à l'étude délicate des valeurs plastiques, pour initier avec un égal bonheur vos recrues aux arcanes de Clausewitz et de Magritte. Loin de nous l'intention d'ironiser, loin de nous le sarcasme facile, grimaces et légèreté.

Aussi n'oserions-nous nous permettre de venir vous distraire aujourd'hui dans votre tâche généreuse, s'il ne nous était clairement apparu que l'initiative enthousiaste de vos

sous-officiers recèle une ombre de danger, une menace assez tangible contre l'essence, sinon l'existence même, de cette armée dont vous êtes, si l'on peut dire, le guide spirituel incontesté. Nous sommes persuadés que les précisions qui vont suivre ne pourront vous laisser indifférent.

Car sans vous faire l'injure d'une incompétence à laquelle aurait pu excusablement vous contraindre une spécialisation professionnelle par trop impérieuse, nous sommes bien forcés de constater que, ni vous, ni vos sous-officiers, ne paraissent fort bien savoir ce que représente au juste ce « surréalisme » que vous accueillez aujourd'hui dans votre sein et dans vos murs, avec une bienveillance que la poire n'accorde même pas au ver qui la décompose. Croyez-nous, Monsieur le Ministre, il n'y a pas de quoi hausser les épaules.

Sans nous arrêter aux théories, aux doctrines diverses qui ont engendré, soutenu, exalté et parfois aussi anémié ce que l'on a appelé le mouvement surréaliste, il nous apparaît un peu comme un devoir de souligner ici, par quelques citations empruntées aux meilleures sources, ce que représente très exactement le surréalisme par rapport à l'activité militaire; l'attitude qui est la sienne devant ces principes rigoureux à la défense desquels vous avez cru devoir vous dévouer corps et âme.

Voici, pour commencer, ce qui peut se lire dans le *Second Manifeste du Surréalisme* :

Tout est à faire, tous les moyens doivent être bons à employer pour ruiner les idées de *famille*, de *patrie*, de *religion*. La position surréaliste a beau être, sous ce rapport, assez connue, encore faut-il qu'on sache qu'elle ne comporte pas d'accommodements. Ceux qui prennent à tâche de la maintenir persistent à mettre en avant cette négation, à faire bon marché de tout autre critérium de valeur. Ils entendent jouir pleinement de la désolation si bien jouée qui accueille, dans le public bourgeois, toujours ignoblement prêt à leur pardonner quelques erreurs « de jeunesse », le besoin qui ne les quitte pas de rigoler comme des sauvages devant le drapeau français, de vomir leur dégoût à la face de *chaque* prêtre et de braquer sur l'engeance des « premiers devoirs » l'arme à longue portée du cynisme sexuel.

Nous nous mettons à votre place, Monsieur le Ministre, pour apprécier avec vous ce que cette manière d'avertissement péremptoire auquel, malgré les ans et les travers, les surréalistes n'ont laissé de se rallier, a de funeste pour votre cause, de navrant pour votre mission, et de quel bois étrange vos sous-officiers ont inexplicablement ressenti le besoin de se chauffer. Encore s'il ne s'agissait là que d'un exemple isolé ! Mais il

semble que nul propos, hormis la religion, n'ait autant que le militarisme fait l'objet, de la part des surréalistes, de commentaires malveillants, même sous ses formes les plus innocentes. Il n'est pas de décoration sur laquelle ils ne prissent plaisir à cracher, pas de pauvre invalide qu'ils ne voulussent gifler, pas de héros mort dont ils ne rêvassent de profaner la sépulture ! Ça été comme une sorte de fureur, de rage, de colère sacrée ! Jugez-en vous-même par ces quelques extraits empruntés aux deux revues principales du mouvement surréaliste :

Les contraintes sociales ont fait leur temps. Rien, ni la connaissance d'une faute accomplie, ni la contribution à la défense nationale ne sauraient forcer l'homme à se passer de liberté. L'idée de prison, l'idée de caserne sont aujourd'hui monnaie courante : ces monstruosité ne vous étonnent plus. (...) L'union sacrée devant les couteaux ou les mitrailleuses, comment en appeler plus longtemps à cet argument disqualifié ? Rendez aux champs soldats et bagnards. Votre liberté ? il n'y pas de liberté pour les ennemis de la liberté. Nous ne serons pas les complices des geôliers.

OUVREZ LES PRISONS

LICENCIEZ L'ARMÉE

IL N'Y A PAS DE CRIME DE DROIT COMMUN.

(*La Révolution surréaliste*, n° 2).

... Il leur fallut, pour se battre, être revêtus d'une livrée. Quel enfer ne méritaient-ils pas ? Les bœufs menés à l'abattoir ne sont plus dignes de leurs cornes. Honte à tous ces soldats qui, si longtemps, perdirent le goût de la liberté, honte à tous ces guerriers gardés par des gendarmes. Et surtout, honte à ceux qui sont morts, car ils ne se rachèteront pas.

(*La Révolution surréaliste*, n° 6).

L'Arc-de-Triomphe continue à faire de temps en temps parler de lui. Un infirme ou un ivrogne est allé saluer le squelette inconnu, le dernier en date. Il a bu le champagne assis sur la tombe, puis a brisé la bouteille sur la flamme qui du coup a failli être éteinte. D'autres viendront aussi s'y évacuer ou y vider leurs ordures, et les Allemands qui y apportent des couronnes, méconnaissant singulièrement leur devoir d'Allemands et la qualité des « cendres », enlèvent injustement au bombardement de la cathédrale de Reims toute sa valeur symbolique.

(*La Révolution surréaliste*, n° 8).

Persistez-vous dans votre refus du service militaire ? — Oui, j'en ai horreur. Je ne comprends rien au mot patrie. J'ai vécu parmi des rastaquouères et des exotiques. La caserne, je la vomis de dégoût.

(*La Révolution surréaliste*, n° 11).

L'armée, qui, entre autres fonctions dégradantes, remplit l'office d'achever les hommes que la vie de famille, l'école laïque ou chrétienne, le pain à gagner, n'auraient pas suffisam-

ment abêtis, l'armée voit passer et mourir des révoltés jeunes, se dissoudre des furcurs, mais sans doute active-t-elle chez certains une flamme révolutionnaire que rien n'étouffera plus. Est-ce naïveté de ma part si j'espère en des rencontres où tout ne se passera pas si mal, où dans une cour de caserne se rapprocheront des enthousiasmes et des colères ?

(*La Révolution surréaliste*, n° 12).

... Il est évidemment dommage que les soldats du lieutenant-colonel Quinton n'aient pas pu lire son livre. Il leur aurait peut-être inspiré de foutre à ce héros la balle dans le dos qu'il méritait.

(*Le Surréalisme au service de la Révolution*, n° 2).

Tout officier conduisant les soldats au massacre des ouvriers est déclaré ennemi du peuple et mis hors la loi. Tuez-le sans rémission. Attaquez les dragons et les patrouilles et anéantissez-les. Dans le combat contre la police, agissez comme ceci : en toute occasion favorable, tuez tous les supérieurs jusqu'au grade de commissaire inclusivement...

(*Le Surréalisme au service de la Révolution*, n° 4).

Etc. etc.

Peut-être apercevrez-vous mieux, maintenant, Monsieur le Ministre, et non sans un légitime effroi, dans quel étrange guépier l'amicale de vos sous-officiers est venue se fourrer. Nous partageons votre étonnement, mais vous nous accorderez volontiers qu'il n'est pas dans nos attributions, fort modestes croyez-le bien, de vous faire en l'occurrence des suggestions, que la situation que vous occupez et le respect inhérent à celle-ci ne manqueraient pas, malgré que nous en ayons, de colorer d'impertinence. Aussi bien, où s'arrêtera l'Amicale des Sous-officiers ? Qu'attend-elle pour organiser des débats publics sur l'opportunité du drapeau national, du respect hiérarchique, qui sait, de la désertion pure et simple, en temps de paix, en temps de guerre ?

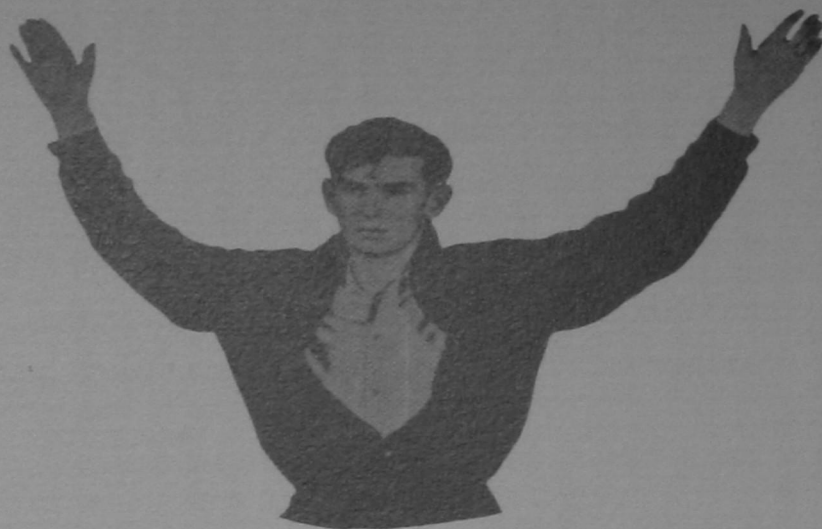
Il serait peut-être bon, Monsieur le Ministre, que vous vous ressouveniez d'un certain cheval de bois, demeuré célèbre dans les annales de votre profession.

Nous regrettons vivement les circonstances auxquelles nous devons de vous adresser cette lettre assez longue et, sans doute, fastidieuse, et nous vous prions d'agréer, Monsieur le Ministre, l'assurance d'une considération que nous ne pouvons mieux que qualifier de *très singulière*.

Marcel Arnould, Renee Arnould, Francis Bogaert, Marcel Bogaerts, Paul Bourgoignie, Louis Castermans, André Dhondt, Monique Dorsel, Arlette Dupont, Henri Eriamel, Georges Gissart, Jane Graverol, Yvon Hermand, Marcel Mariën, Emile Mazy, Milo Pauly, Elise Stroobants, Marthe Stroobants, Gérard Van Bruene, Henri Vaume, Chris Ypermann.

Correspondance : Louis Castermans — 49, rue du Mail — Bruxelles.

L'IMITATION



DU CINÉMA

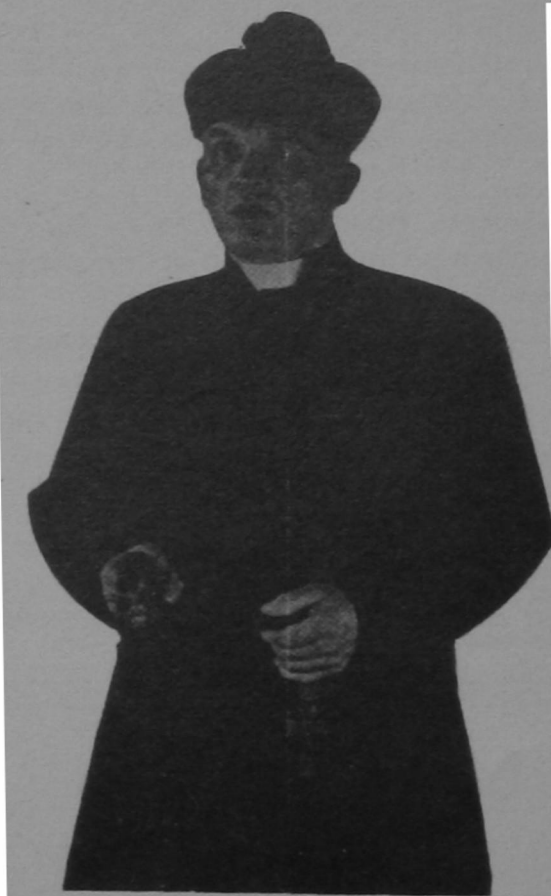
avec
TOM GUTT — ULYSSE PETIAU
SUZANNE BOURGOIGNIE
WOUT HOEBOER
JOSETTE BRUNET
&
MADAME X

Scenario & Réalisation
MARCEL MARIEN
Prise de vues
R.V.V. LEICHSPAR

Assistants
JANE GRAVEROL
SERGE TREBLICH

Régie sonore
HENRI VAUME

Imitation de la musique de cinéma
ANDRÉ SOURIS
UNE PRODUCTION DE LA REVUE
LES LÈVRES NUES



BRUXELLES

au

PALAIS DES BEAUX-ARTS

23, rue Ravenstein

LE MARDI
15 MARS 1960
à 20 h. 30

CINÉ-CLUB
DE LA
JEUNESSE

BRUXELLES

**LE CINE-CLUB
DE LA JEUNESSE
Bruxelles**

**LE CLUB DE
L'ECRAN
Liège**

vous invitent à assister à leur séance du

MARDI 15 MARS 1960

à 20 h 30

**au Palais des Beaux-Arts,
23, rue Ravenstein,
BRUXELLES**

JEUDI 17 MARS 1960

à 20 h 30

à la Maison Belgo-Polonaise,
90, rue Louvrex,
LIEGE

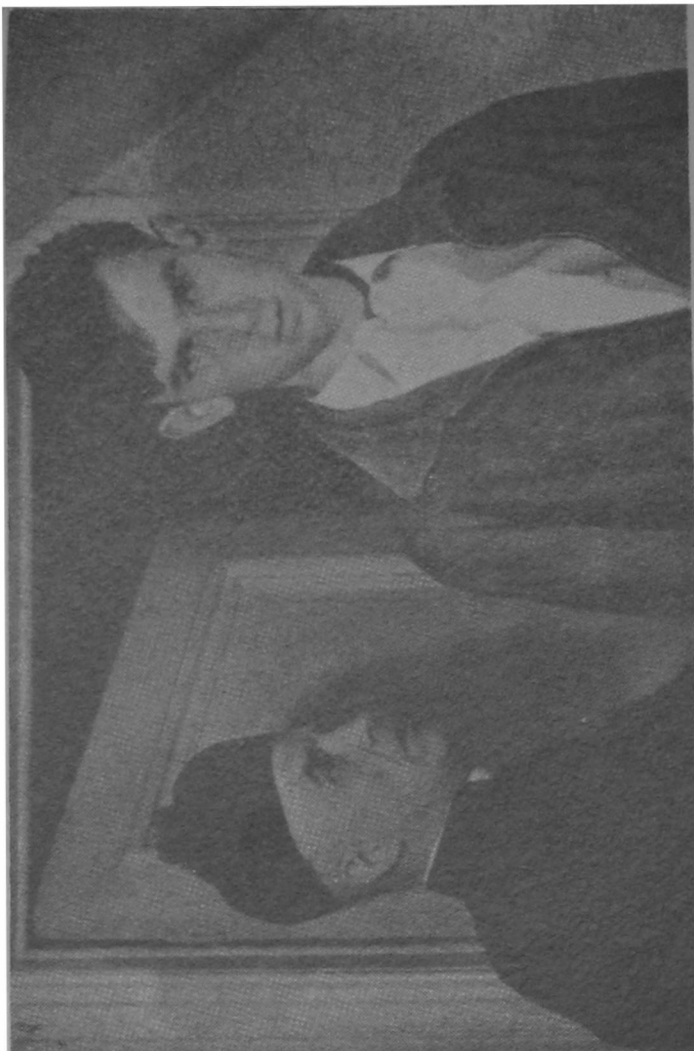
AU PROGRAMME

[illegible]

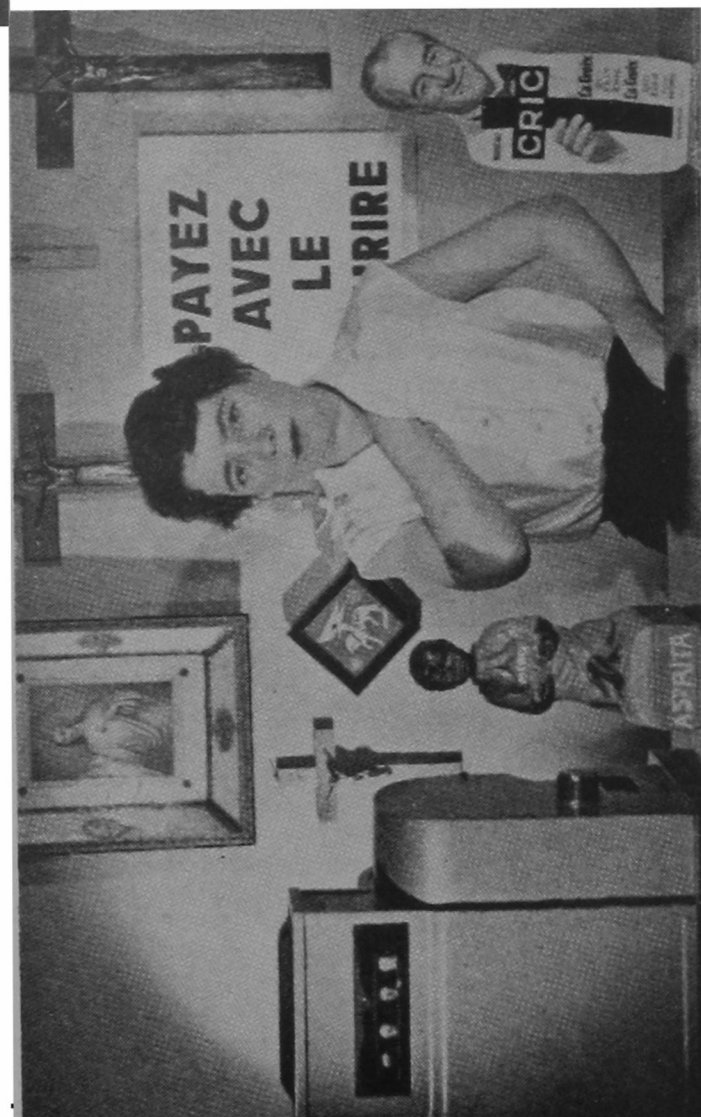
et

L'IMITATION DU CINÉMA

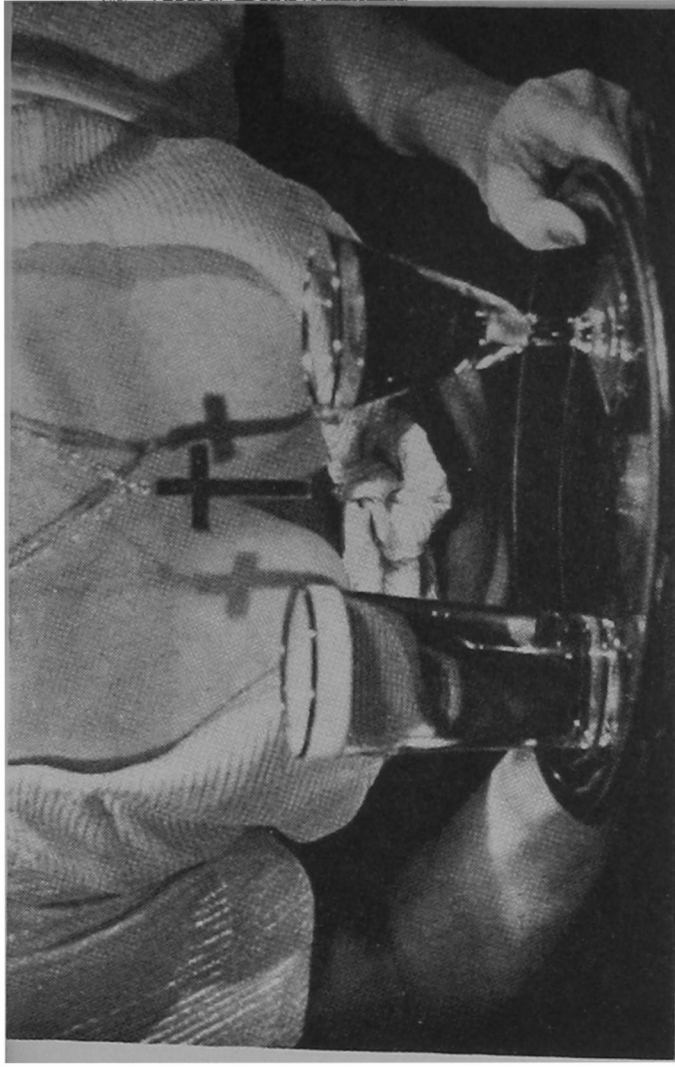
LA REVUE
LES LÈVRES NUES
présente



TOM GUTT ULYSSE PÉTAU
SUZANNE BOURGOIGNIE
JOSETTE BRUNET WOUT HOEBOER
&
MADAME X
dans



L'IMITATION DU CINÉMA



Scénario & Réalisation :

MARCEL MARIËN

Prise de vues : R.V.V. LEICHSPAR

Assistants : JANE GRAVEROL — S. TREBLICH

Régie -sonore : HENRI VAUME

Imitation de la musique de cinéma :

ANDRÉ SOURIS

Photos Léo DOHMEN



L'IMITATION DU CINÉMA

Extraits des dialogues

Le jeune homme : Je voudrais une croix. Quelque chose de solide, de sérieux.

La vendeuse : Toutes nos croix sont sérieuses, Monsieur. Mais c'est pour quel usage ? Vous désirez peut-être une croix à suspendre autour du cou ?

Le jeune homme : C'est-à-dire, Mademoiselle, que...

La vendeuse : J'en ai pour tous les goûts et de toutes les couleurs, pour les fêtes comme pour les deuils. J'en ai de bois, j'en ai de bronze ; j'en ai d'ivoire, j'en ai d'acier ; de nylon, de platine et de marbre. La croix du pauvre voisine avec celle que ne peuvent s'offrir que ceux-là qui vivent dans l'opulence. J'en ai même en polypropylène isotactique : c'est léger, hygiénique, lavable, inodore et antimagnétique. Nous en avons dans les sept couleurs de l'arc-en-ciel, au choix.



La fille : Que voulez-vous, Monsieur ?

Le jeune homme : Mais Madame, je croyais...

La fille : Je ne suis pas celle que vous croyez, mais puisque je lui ressemble comme une sœur : asseyez-vous...

Le jeune homme : Vous portez une bien jolie croix.

La fille : Oh ! ce n'est qu'un instrument de travail. Question de mettre à l'aise, de rompre la glace. Il est vrai que j'y ai cru très fort, un jour, il y a bien longtemps, pendant la maladie de mon fils.

Même que j'ai fait un vœu à la Vierge... Ça ne l'a pas empêché de mourir.

...C'est lui, là-bas. Il aurait maintenant votre âge.

...Et moi. Du temps que j'étais belle.

Le jeune homme : Et votre vœu ?

La fille : Tous les mille clients, je me donne au millième, sans paiement, pour rien. — Tu as de la chance, mon chou, tu es justement le dernier de la série. — Aujourd'hui, on baise gratis !

Le jeune homme : Vous lisez beaucoup...

La fille : Ça aussi, ce sont des instruments de travail, les ouvrages techniques qui intéressent ma profession. Je tâche à mériter les efforts savants qu'elle inspire, les disciplines que je féconde. Mes parents me destinaient à la philologie classique. C'est assez curieux, mais c'est dans les vieux auteurs que j'ai trouvé ma vocation. Aristophane, Juvénal, Ausone, Lucien, Martial ont été mes suborneurs. — Que seraient d'ailleurs les lettres, ou le cinéma, sans l'inévitable petite catin qui vient de sa sottise pimenter ces hautes nourritures ? Si bien que la sollicitude qu'elle éveille a suffi pour me faire paraître son sort, d'entre tous, le plus enviable et le plus beau. — J'ai donc choisi la voie la plus facile sinon la plus difficile. Il me suffisait d'ouvrir les jambes à toutes les heures du jour et de la nuit pour trouver dans le mépris de cette poussière qui me compose, que tu convoites et qui te parle, comment dirais-je... mon salut. Et la vertu au fond de la débauche, l'éternité enfouie sous la fange.

..... INVITATION

Monsieur et Madame

sont invités par la présente, à assister à la projection
privée du film L'IMITATION DU CINEMA, qui aura lieu
le lundi 4 avril 1960, à 18 heures très précises
à la Salle Honoré, 82, rue Verte, à Bruxelles.

.....

En guise de scénario

L'IMITATION DU CINEMA a connu, à ce jour, deux projections publiques. La première, au Palais des Beaux-Arts, à Bruxelles, le 15 mars 1960, sous les auspices du Ciné-Club de la Jeunesse; la deuxième, à la Maison Belgo-Polonoise, à Liège, le 17 mars, sous les auspices du Club de l'Ecran.

A la suite de la première représentation, un communiqué a été remis par la DOCIP à la presse catholique de Belgique; une dizaine de quotidiens l'ont publié, à notre connaissance, portant ainsi la diffusion de ce "message" à 600.000 exemplaires environ.

Voici le texte de ce communiqué, tel qu'il a été reproduit dans la presse d'expression française :

" Un film ignoble. — Un film ignoble et infâme vient d'être présenté
" au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles sous les auspices du "Ciné-Club
" de la Jeunesse" (a.s.b.l.) devant un nombreux public de jeunes gens
" et jeunes filles.
" Dans son introduction, le réalisateur s'était refusé à entrer en dis-
" cussion avec le public quant aux motifs qui lui ont inspiré cette
" production.
" Le film en question est une parodie sacrilège du christianisme
" mêlée d'une obscénité qui dépasse toute imagination.
" Ce film, privé de toute valeur artistique, est sans aucun doute
" l'oeuvre d'un psychopathe. La projection a d'ailleurs déclenché des
" réactions parmi les spectateurs dont quelques-uns ont quitté la salle
" en manifestant vivement leur indignation.
" On espère que le Parquet prendra les mesures nécessaires pour mettre
" hors circulation cette pellicule indigne d'un pays civilisé. "

D'autre part, une plainte est déposée au Parquet de Bruxelles, plainte qui a pour effet d'informer le Parquet de Liège, dans la matinée du 17 mars, qu'une projection de L'IMITATION DU CINEMA doit avoir lieu, à Liège, le soir même. Là-dessus, coup de téléphone du procureur de Liège au Club de l'Ecran, qui place ses organisateurs devant l'alternative suivante : ou bien consentir à une projection devant le Parquet, lequel décidera si le film peut ou non être montré aux membres du Club de l'Ecran; ou bien passer outre, mais, dans ce cas, accepter la présence du Parquet, lequel pourra, s'il le juge nécessaire, interrompre la projection.

La deuxième proposition étant retenue, la séance du Club de l'Ecran se fait donc en présence du substitut du procureur du roi, assisté d'un juge d'instruction et d'un inspecteur. Cependant la soirée se déroule sans incident et sans que le Parquet estime devoir intervenir. Bien mieux, le substitut du procureur déclare avoir passé une excellente

soirée, non sans ajouter (nous citons à peu près ses paroles) :
 "Evidemment, il y avait cette bougie avec ses deux oeufs, mais ce n'est
 qu'un symbole, et l'on ne peut pas saisir (c'est nous qui soulignons)
 un symbole..."

Mais l'on peut toutefois se demander si le Parquet de Liège ne s'est
 pas plutôt abstenu à cause du caractère illégal de sa présence dans
 un ciné-club, c'est-à-dire dans une réunion dont les personnes sont
 toutes obligatoirement munies d'une carte de membre, et dont l'accès
 est interdit à quiconque n'a pas atteint la majorité au sens où
 celle-ci a été fixée pour les spectacles cinématographiques.

*

Etant donné maintenant le climat inhabituel dans lequel s'est effectuée
 la représentation de L'IMITATION DU CINEMA à Liège et l'issue incer-
 taine de ses projections futures, il va sans dire que le producteur a
 été contraint de prendre certaines précautions élémentaires. C'est
 pourquoi il s'excuse de ne pouvoir montrer, pour le moment, que la
 copie dite, en jargon professionnel, copie "zéro", c'est-à-dire la
 toute première copie, sur laquelle subsistent quelques imperfections
 techniques qui ont été rectifiées sur les copies suivantes.

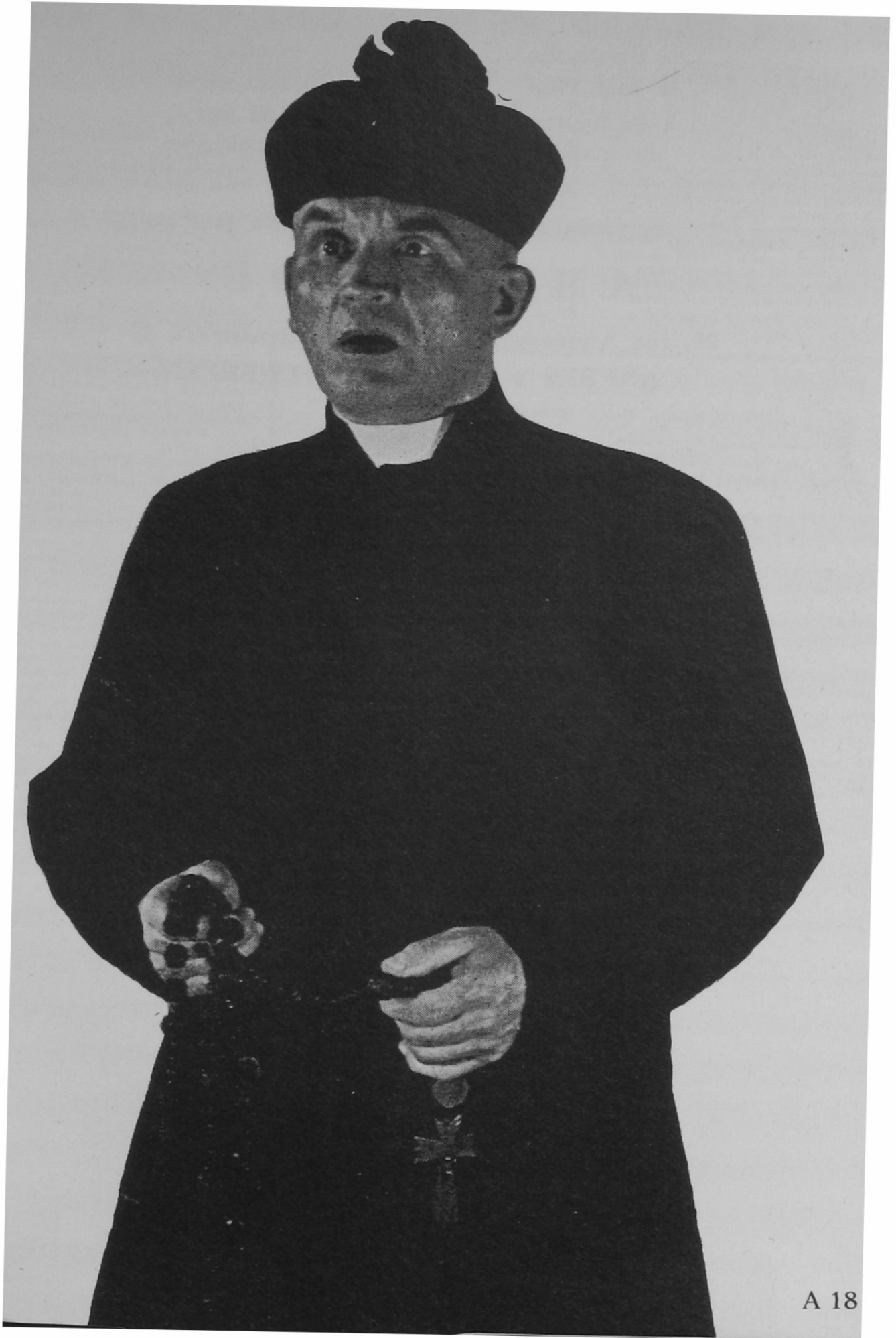
Cependant, afin de couper court à des bruits qui ont pris naissance
 après la séance à Liège, et selon lesquels la copie qui y fut projetée
 comporterait des coupures par rapport à celle qui fut présentée le
 15 mars, à Bruxelles, l'auteur tient à déclarer formellement que, non
 seulement la copie "zéro" n'a subi aucune mutilation dans la succession
 des images, mais qu'elle est même en quelque sorte plus "complète"
 que les autres, si l'on veut aller jusqu'à tenir compte de la suppres-
 sion sur la piste sonore des copies ultérieures, d'un coup de sifflet
 — entre le moment où le regard du spectateur abandonne un agent de la
 circulation, les bras en croix, pour rejocindre le personnage principal
 du film se dirigeant vers un calvaire.

Si ce coup de sifflet nous a paru surcharger inutilement la piste
 sonore au moment où celle-ci s'apprête à accueillir le Prélude de
 Parsifal, il n'en a pas moins été promu, à la faveur des circonstances
 que nous venons de décrire, à la dignité imprévue d'un symbole, depuis
 la Maison Belg'-Polonaise, placée comme par hasard et malgré qu'elle
 en ait, sous la férule un peu agaçante du Père Ubu.

Marcel Mariën

482, chaussée de Wavre, Bruxelles 4.

Is aan cineasten alles toegelaten ?



Ciné-Club de la Jeunesse
26, rue J. Hazard, Bruxelles

le dimanche
15 mai 1960
à 10 heures
du matin

zondag
15 mei 1960
te 10 uur
voormiddag

au cinéma

in de zaal

A M B A S S A D E

20, rue Anneessens
ANVERS

Anneessensstraat, 20
ANTWERPEN

représentation de

voorstelling van

L'IMITATION DU CINÉMA

« De Navolging van de Film »

au même programme

op dezelfde programma

AUX SOURCES DES RÉFLEXES *(De Leer van Pavlov)*

ENTREE :

TOEGANG :

25 Fr.

(Carte de membre comprise)

(Lidkaart inbegrepen)

*Les cartes de membre
seront remises à
l'entrée à partir
de 9 h. 30*

*De lidkaarten zullen
worden afgegeven
vanaf
9 u. 30*

GROTE RUST DES HARTEN GENIET HIJ DIE ZICH OM LOFUITINGEN OF OM BLAAM NIET STOORT

De Navolging van Christus, II, 6.

De film is een kinderachtige maar ontvremde parodie op het katholiek priesterschap en op de «Navolging van Christus», vermengd met een tot op de spits gedreven obsceniteit.

Het Volk — De Nieuwe Gids — De Antwerpse Gids, 17 maart 1960.

Wij hopen dat het Parket de nodige maatregelen zal treffen om deze, een beschaaft land onwaardige band uit de omloop te verwijderen.

Vers l'Avenir — L'Avenir du Luxembourg — Le Courrier de Verviers, 17 maart 1960.

Dit produkt, dat waarschijnlijk door vrijlopende gekken werd gerealiseerd wekte de afkeer van de toeschouwers, die onder de kreet «Schandelijk, dit Brussels humanisme» en «Wij protesteren» de zaal van het «Paleis voor Schone Kunsten» verlieten.

Het Belang van Limburg, 18 maart 1960.

Deze film, gespeend van elke artistieke waarde, is zonder enige twijfel het werk van een psychopaat.

La Cité, 18 maart 1960.

Marcel Mariën heeft in zijn film het kruis niet als symbool maar eenvoudig als object willen voorstellen. Dit is volledig zijn recht en het klerikaal gekel kan daar niets aan veranderen. Het spreekt vanzelf dat voor de niet-gelovige het kruis geen enkele geestelijke betekenis heeft, zo niet... zou hij gelovige zijn. «Is aan cineasten alles toegelaten?» vraagt in verband hiermee de doorgedane «Gazet van Antwerpen». Wij zouden antwoorden dat wanneer het aan dezen toegelaten is de ongelovigen als erbarmelijke nullen voor te stellen (wat nooit de verantwoordiging van onze welwillende rechtse zedenmeesters opwekt) het aan genen zeker toegelaten is het tegendeel te doen gelden. Tijdens de voorstelling was er slechts één ventje om te protesteren tegenover verscheidene honderden toeschouwers die de film toejuichten. De Antwerpse krant maakt daar gebruik van om alarm te slaan. Zijn alle leugens soms toegelaten aan de katholieke journalisten?

Le Peuple, 18 maart 1960.

Of de film geslaagd is, zullen wij buiten beschouwing laten, net zoals wij ons niet zullen afvragen of die avant-garde film niet eerder, zoals heel wat toeschouwers het trouwens vonden, als een arriere-garde-film dient beschouwd te worden, om het koen initiatief van zijn verwezenlijkers aan te moedigen en hun nog vele nakomelingen toe te wenschen, tot groot heil van het onafhankelijk filmbedrijf.

De Perscoop, April 1960.

Wij beweren niet dat deze film een meesterwerk is, lang niet. Maar het zou beuzelachtig zijn de gebruikelijke criteria der critiek hier te benutten. Zijn bedoelingen zijn zuiver. Deze film heeft tot doel enkele mythen die aan de basis van

de sociale verwildering liggen aan te klagen; o.a. veroordeelt hij een essentieel element in de conditionering aan de conventie's: de film. Hij parodieert deze door de karikatuur en door de cynische werkelijkheid tegenover haar bespottelijke cinematografische uitbeelding te stellen.

La Gauche, 9 april 1960.

Dat de katholieken mijn verbazing niet kwalijk nemen. Wel, voelen ze zich zo zwak? Zo veel aan snelheid verliezend en onthloot van morele argumenten dat ze

de politie ter hulp moeten roepen? Foei! wat is dat verwerpelijk! Klikken verbiedt men aan kinderen. Overigens, verbeelden zij zich misschien dat een kwajongensstreek van dit gehalte, zonder de minste esthetische kwaliteit en hoogstens voorbehouden aan voorstellingen binnen het kader van enkele private verenigingen hun ook maar het minste kwaad zou doen? *L'Imitation du Cinéma* richt zich enkel tot mensen met een overtuiging.

Les Beaux-arts, 15 april 1960.

V R A A G

Is aan cineasten alles toegelaten?

Onder de auspiciën van de «Ciné-Club de la Jeunesse» werd Dinsdagavond in de zaal van de kamermuziek van het Paleis voor Schone Kunsten te Brussel een film vertoond van een regisseur, die zich tevens de titel van kineast toeëigent.

In zijn voorwoord verklaarde die man, dat hij geen enkele vraag van het publiek over zijn produktie zou beantwoorden. Wist hij dat zijn film meer dan gewaagd was?

De film is een kinderachtige, maar een ontvremde parodie op het katholiek priesterschap waarbij dan ook enkele tonelen voorkomen van een tot op de spits gedreven obsceniteit.

Het produkt wekte de afkeer van heel wat toeschouwers. Zelfs protest kon niet uitblijven: de uiterste grens van welvoegelijkheid was meer dan overschreden.

De vraag mag wel worden gesteld, of het gerecht soortgelijke vertoningen kan toelaten. Het zou sommige personen wel mogen diets maken, dat vrijheid niet moet verward worden met losbandigheid.

Gazet van Antwerpen, 17 maart 1960.

A N T W O O R D

Brussel, 20 maart 1960.

De Heer Hoofdredakteur van *Gazet van Antwerpen*, Nationalestraat, 46, Antwerpen.

In uw nummer van 17 maart, hebt U mij aangevallen als verantwoordelijk auteur van de film «L'Imitation du Cinéma», voorgesteld te Brussel, in het Paleis voor Schone Kunsten.

Daarin stelt U o.a. de vraag of het gerecht vertoningen kan toelaten van een film waar tonelen in voorkomen van een tot op de spits gedreven obsceniteit.

Ten gevolge van een klacht neergelegd bij het Parket te Brussel heeft de vertoning van deze film te Luik plaats gehad in tegenwoordigheid van het Parket van deze stad.

Het zou wel wenselijk zijn in de toekomst, meer voorzichtigheid in de keuze uwer bronnen van informatie en meer matigheid in uw uitdrukkingen aan de dag te leggen. Inderdaad, de Heer Prokureur van de stad Luik heeft het niet nodig geacht tegen deze film in te grijpen en zich beperkt tot de verklaring dat hij een uitstekende avond had doorgebracht.

Hoogachtend,
Marcel Mariën.

FILM (RELATION) S

2 ANNEE N° 5 DECEMBRE 1960 ABONNEMENT : N.F. 10, -
Directeur de la Publication : A.-J. CAULIEZ, 16, rue d'Alsace, CLICHY (Seine). Tél. PER. 64-47
C.C.P. 13.622-44 PARIS

«INVENTAIRE DU CINEMA»

*Le jeudi 15 décembre, à 20 h. 30 très précises,
Salle du Musée de l'Homme, place du Trocadéro*

NINOTCHKA

Un film d'Ernst Lubitsch (1939)

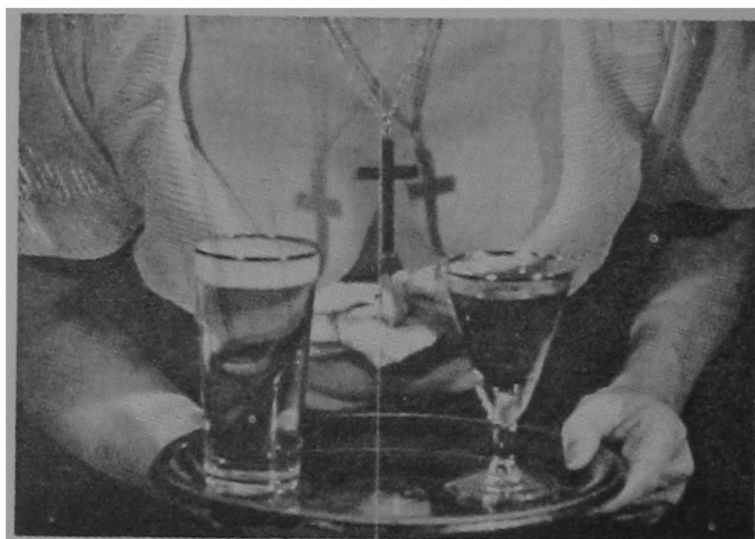
Scénario de Jacques Deval. Avec Greta Garbo et Melvyn Douglas.

En 2^{ème} partie (vers 22 heures)

L'IMITATION DU CINÉMA

*Si j'aime
la chair
je me représente
souvent
ce qui est
de la
chair.*

(L'Imitation de J.-C.)



*Ici donc
les hommes
sont éprouvés
comme
l'or
dans la
fournaise.*

(L'Imitation de J.-C.)

Un film de Marcel Mariën (1960)

Collaborateurs : R. Leichsper, Jane Graverol, Henri Vaume. Avec Tom Gutt (*le jeune homme*), Ulysse Pétiau (*le prêtre*),
Wout Hoeboer (*l'aveugle*), Suzanne Bourgoignie (*la vendeuse*), Madame X (*la fille*).

Imitation de la musique de cinéma : André Souris

INDEX

DE LA COUPE AUX LEVRES

ANNEXES

- A 1 *Ce qu'on appelle la tragédie antique*, tract, 1954.
- A 2 *Le grand âge*, tract, 1954.
- A 3 *Découvrir*, tract, 1954.
- A 4 *Une tempête sous un crâne*, tract, 1954.
- A 5 *Méthode*, carte, 1954.
- A 6 *La lumière, l'ombre et la proie*, tract, 1954.
- A 7 *A l'occasion de son soixantième anniversaire, hommage à Andre Breton*, deux invitations, 1956.
- A 8 *Apprenez à lire sur les lèvres nues*, affichette, 1955.
- A 9 *Toutes ces dames au salon !*, tract, 1956.
- A 10 *Histoire de ne pas rire*, prière d'insérer, 1956.
- A 11 *Quel est votre but dans la vie ?*, carte, 1956.
- A 12 *De fil en aiguille*, carte, 1956.
- A 13 *Un précurseur méconnu de la déstalinisation*, carte-tract, 1957.
- A 14 *Lettre ouverte à Monsieur le ministre de la Défense nationale*, tract, 1957.
- A 15 *L'Imitation du cinéma*, affiche, 1960.
- A 16 *L'Imitation du cinéma*, programme, 1960.
- A 17 *L'Imitation du cinéma*, invitation, 1960.
- A 18 *Is aan cineasten alles toegelaten ?*, tract-programme, 1960.

INDEX DES COLLABORATEURS

- BERNSTEIN, Michèle :**
 Refus de discuter, VII, 38.
- BOURGOIGNIE, Paul :**
 Mot à mot, VIII, 23.
- BRECHT, Bertolt :** Les tisseurs de tapis de Kujan-Bulak rendent les honneurs à Lénine, I, 4.
 Parole du Bouddha de la maison qui brûle, I, 6.
- DEBORD, Guy-Ernest :**
 Introduction à une critique de la géographie urbaine, VI, 11.
 Grande fête de nuit, VII, 18.
 Hurllements en faveur de Sade, VII, 18.
 Théorie de la dérive, IX, 6.
Deux comptes rendus de dérive, IX, 10.
Nous rions mais jamais..., IX, 38.
Position du Continent
Contrescarpe, IX, 38.
- DEBORD, Guy-Ernest, et**
WOLMAN, Gil J. : Mode d'emploi du détournement, VIII, 2.
- DE RACHE, André :**
 La vie privée, I, 13.
 A pierre fendre, I, 13.
 Le sablier, I, 13.
 Passionnément, I, 14.
 Le pain quotidien, I, 14.
 La couleur, III, 28.
- FILLON, Jacques :**
 Description raisonnée de Paris, VII, 39.
- GANCHINA, voire NOUGÉ, Paul.**
- LENINE :** Le verre à boire, I, 3.
- MARIEN, Marcel :**
 Le leçon de Maïakovski, I, 15.
La propagande objective, I, 33.
Aux innocents les mains pleines, II, 1.
Histoire naturelle, II, 2 ; II, 20 ; VIII, 33 ; IX, 13.
Supplément au musée imaginaire, II, 21.
 Le feu sous la cendre, II, 23.
Le pont aux ânes, II, 24 ; VII, 38 ; VIII, 6.
Avant le déluge, II, 27.
Hôtel du Globe, II, 27.
La possession, II, 28.
La liberté de l'expression, II, 30.
« Petites annonces », II, [couv. 4].
 Le perce-neige, III, 3.
- Le chemin de la croix, III, 13 ; IV, 36.
Les dessous de l'image, III, 18.
Moscou la poésie, III, 24.
L'horreur à portée de la main, III, 29.
Méfiez-vous, III, 36.
La légende dorée (suite et fin), III, 36.
Le coup de pied au cœur, IV, 1.
 Le clair-obscur, IV, 4.
Le hasard objectif, IV, 16.
La vie des abeilles, IV, 44.
Il n'y a pas de problèmes..., IV, 37.
Gardez toujours un pied..., IV, 39.
La vie en rose, IV, 40.
La vie des abeilles, IV, 44.
Le marquis de Sade raconté aux enfants, V, 8.
Le bœuf gras, V, 9.
 Le pas du commandeur, V, 10.
Parade des revues, V, 22.
Sainte Marie..., V, 25.
La langue déliée, V, 26.
Courage..., V, 28.
La Poésie doit être faite par tous..., V, 32.
Bon mot, V, 34.
L'âge de la Terre, VI, 1.
La seconde mort de Lazare, VI, 15.
Unijambistes..., VI, 17.
 La réaction chimique, VI, 17.
La danse du ventre, VI, 26.
Pour la bagatelle..., VI, 34.
Mesdames..., VI, 38.
L'Abbé Pierre avise MM. les commerçants..., IV, 40.
Splendeurs et misères des courtisanes, VI [couv. 4] ; VII [couv. 4].
 Un autre cinéma, VII, 8.
Anglaises et Anglais !, VII, 30.
La canne blanche, VIII, 1.
L'humour chez les astres, VIII, 1.
 Le prolétaire démaquillé, VIII, 13.
Pensez à vos vieux jours..., VIII, 22.
Les grands travaux, VIII, 23.
La lumière indirecte, VIII, 30.
Supplément au voyage de Courteville, VIII, 31.
La préhistoire des loisirs, VIII, 32.
Présentation..., VIII [couv. 4].

- Le grand étal, IX, 1.
Libérez Thaelmann, IX, 3.
Sauvez Liebknecht, IX, 11.
 Le mystère Picasso, IX, 25.
Histoire marseillaise, IX, 37.
 Aux malheurs des dames,
 X-XII, ix.
 Théorie de la révolution mondiale
 immédiate, X-XII, 1.
 L'esprit avant l'escalier, HS, 1.
 De quoi il s'agit, HS, 3.
Le lieu commun en 1960, HS, 6.
Le sexe des anges, HS, 6.
 MARIEN, Marcel, et
 NOUGÉ, Paul : Le parti pris de
 la lumière, II, 3.
 La mémoire, II, 29.
La vie parisienne, IV, 3.
Conseils aux jeunes littérateurs,
 IX, 5.
Riches, relevez la tête !, IX, 25.
 NOUGÉ, Paul : La solution de
 continuité, I, 7.
 Correspondance avec
 un homme d'Etat, I, 30.
La gaine du scandale...,
 I [couv. 4].
 Reconnaissance d'Angèle Laval,
 II, 11.
 Histoire naturelle, II, 27.
A l'humour à la mort, II, 10, 14.
Comme elle était très belle...,
 II, 32.
 Réalité essentielle, III, 7.
 Notes sur la poésie, III, 8.
 De la chair au verbe, III, 21.
Il s'agit maintenant..., III, 27.
 Le mur de Léonard, IV, 3.
 La vie quotidienne, IV, 15.
Un sou vaut moins..., IV, 17.
La vie en musique, IV, 18.
 L'écriture simplifiée, IV, 19.
Vaincre et mourir, IV, 44.
 L'optique dévoilée, V, 1.
 Exprimer, V, 5.
 Portrait exemplaire, V, 7.
 Entrée de Gérard, V, 33.
 Récit, V, 33.
 La grande question, V, 35.
Il faut penser..., V, 35.
 Le dessous des cartes, VI, 2.
Vie d'Albuerke, VI, 16 ; IX, 15.
Un miroir exemplaire de
Maupassant [par GANGHINA],
 VI, 18.
Il faut qu'une dame..., VI, 25.
Regardez autour de vous..., VI, 36.
Votre tête trempée de vent...,
 VI, 37.
 Introduction au cinéma, VII, 1.
Femme bien arrosée..., VII, 7.
Prenez à deux mains..., VII, 9.
D'or et de sable, VII, 13.
Deux fois le jour..., VII, 15.
Faits divers, VII, 17.
 La chambre aux miroirs, VII, 24.
Réalité du langage, VII, 32.
Puissance du langage, VII, 36.
Et allons-y gaiement..., VII, 40.
Il y a des gens..., VIII, 3.
A la pointe des seins..., VIII, 8.
 La messagère, VIII, 9.
 La glace sans tain, VIII, 28.
Demande d'emploi, VIII, 34.
Une pensée et ses variantes,
 IX, 7.
Si ta pensée..., IX, 24.
 Hommage à Seurat, IX, 26.
Je ne suis l'alpha..., IX [couv. 4].
 Mon premier tombeau..., X-XII, xiv.
 Faits divers, X-XII, xxv.
 Récit, X-XII, xxix.
 Introduction aux équations et
 formules poétiques, X-XII
 [couv. 4].
 SCUTENAIRE, Louis : Un serpent
 coupé en deux qui se mord la
 queue, II, 15.
 Un damné sourit dans les flammes,
 V, 29.
Le plaisir, VI, 29.
Lettre de Karl Möller, VII, 31.
 Sur le boisseau, X-XII, i.
 SENECAUT, Gilbert : La femme au
 miroir, III, 1.
 La file indienne, V, 3.
 L'invasion, VI, 28.
 Les allusions déplacées, VII, 3.
 Un pas en avant, deux en arrière,
 VIII, 27.
 Tu n'es que fragments, IX, 13.
 L'ordre alphabétique, X-XII, xxiv.
 Le pont aux ânes, X-XII, xxxi.
 SOURIS, André : La lyre à double
 tranchant, II, 6.
 Le complexe d'Orphée, IX, 17.
 Imitation de la musique de cinéma,
 HS, 5.
 TREBLICH, Serge : La critique
 éternelle, HS, 7.
 VAN BRUAENE, Gérard : Coup
 d'œil sur le monde, VII, 40.
 WOLMAN, Gil J. : Publicité
 Publicité, VII, 23 ; IX, 36.
 J'écris propre, IX, 34.
 ENQUÊTE :
Quel est votre but dans la vie ?
 Réponses de Marc ALYN,

Enrico BAJ,
Michèle BERNSTEIN,
René BERTELOOT,
François-Louis BERTRAND,
Pierre BETTENCOURT,
Antony BORROW,
Pierre BOUJUT,
Paul BOURGOIGNIE,
Achille CHAVEE,
Ithell COLQUHOUN,
Gaston CRIEL,
Mohamed DAHOU,
Marc DEPOURQUE,
Patrick ELCANO,
l'Esprit des lettres,
I. GORNIK,
Gabriel-Joseph GROS,
Arsène GRUSLIN,
Marcel HAVRENNE,
W.F. HERMANS,
Isidore ISOU,
Théodore KOENIG,
Hector LABARRE,

Tristan LARMIER,
Gustave LEFEBVRE,
Henri DE LESCOET,
Hélène LOCOGE,
Jacques LOUIS,
Paul MAGRITTE,
Constant MALVA,
Tristan MAYA,
Paul NEUHUYS,
Thomas OWEN,
Gabriel PIQUERAY,
Freddy PLONGIN,
Jean RYCKMANS,
Jean-Richard SMADJA,
André SOURIS,
Gérard VAN BRUAENE,
Rémy VAN DEN ABEELE,
M. VANDENHAUTE,
Norbert-Benoît
VANPEPERSTRAETE,
Jean XAVIER-FRANC,
X-XII, xvi.

INDEX DES ILLUSTRATIONS

- BOTTICELLI** : Vénus (détail), III, 18.
- BOURGOIGNIE, Paul** : L'armure du langage, V [couv. 1].
 Dans le blanc des yeux, VIII, 31.
 Thermidor que d'un œil, IX [couv. 1].
- CRANACH, Lucas** : Eve et Vénus, III, 18.
- DOHMEN, Léo** : Photographies, X-XII, xv ; HS, 1-8 ; A, 15, 16, 18, 19.
- FOUGERON, André** : Trieuse (détail), III, 18.
- GRAVEROL, Jane** : Portrait de Maïakovski, I, 15.
Le parti pris de la lumière, II, 3.
 Le langage des fleurs, III, 5.
 Les mille et une nuits, IV, 19.
L'habitude, VI, 1.
 Circé, VII, 24.
 La prise du pouvoir, VII, 35.
 La panne, VIII, 26.
 Cruauté de la mémoire, IX, 29.
 Le frisson historique, IX [couv. 4].
Dessin, X-XII [couv. 1].
 Les splendeurs de la haine, X-XII, i.
 Les harmonies de la nature, X-XII, xxxii.
- MARIEN, Marcel** : La Treizième revient C'est encore la première, I, [couv. 1].
L'esprit de l'escalier, II, 10.
Le résultat de l'enquête, IV, 11.
La paix éternelle, IV, 43.
 Le droit de réponse, IV [couv. 4].
La valse triste, V, 10.
Retour au pays, V, 17.
Défense et illustration de la langue française, V [couv. 4].
Appassionata, VI [couv. 1].
L'ère des bijoux, VI, 4.
La page blanche, VII, 11.
Lettre ouverte aux psychanalystes, VII, 31.
Le dernière carte, VIII [couv. 1].
La Commune sous le feu, VIII, 8.
- La chair spirituelle*, IX, 16.
- MEMLING, Hans** : Madone à l'enfant (détail), III, 19.
- NOUGÉ, Paul** : Le mal des profondeurs, I, 13.
 Les vendanges du sommeil, II [couv. 1].
Les profondeurs du sommeil, V, 7.
La naissance de l'objet, VI, 32.
- PERUGIN (Le)** : Madone (détail), III, 18.
- SENECAUT, Gilbert** : La roue de la fortune, II, 22.
 La première pierre, IV, 38.
 L'invasion, VI, 28.
 La grande muraille, VII [couv. 1].
 L'aumône, IX, 1.
- TITIEN (Le)** : Vénus et le joueur d'orgue (détail), III, 19.
- UBAC, Raoul** : *Le droit naturel*, VI, 39.
- VAN DEN ABEELE, Remy** : *Mon but dans la vie...*, X-XII, xxiii.
- ANONYMES** : Le directeur de conscience, I, 1.
 Le langage châtié, I [couv. 4] ; II [couv. 4] ; III [couv. 4].
 Aux innocents les mains pleines, II, 1.
 Supplément au musée imaginaire, II, 6, 30.
 Aurélia, III [couv. 1].
 De profundis cantavi [planche de l'*Encyclopédie*], III, 21.
 Le gant de Koltchak, III, 30.
 La rentrée du couteau, III, 35.
 Les valeurs plastiques, IV [couv. 1].
 La chair, la pierre, le verre et les symboles, IV, 1.
 Le pèse-lettres, V, 22.
 Prêtre violé par la lumière, V, 27.
 L'exécution capitale, VII [couv. 4].
 Le génie civil, VIII, 23.
 Photographies, X-XII, xvi.

INDEX DES NOMS CITES

- A. (L.). V. Aragon (Louis).
 Abbas Allaoua, VI, 26.
 Abetz (Otto), A, 9.
 Adam, III, 17.
 Adams (Norman), A, 9.
 Adamov (Arthur), IX, 37.
 Aga Khan (I'), VII, 5.
 Agrippa von Nettesheim
 Heinrich Cornelius), VI, 40.
 Ajaev (Vassili), I, 17.
 Ajmone (Giuseppe), A, 9.
 Akita, II, 31.
 Alain-Fournier (Henri Alban
 Fournier, dit), X-XII, xvi.
 Albinoni IX, 37.
 Albukerke, VI, 16 ; IX, 15, 16.
 Alice, VII, [30].
 Allais (Alphonse), IV, 16 ; VI, 1, 32.
 Allioli (J.-F. d'), IV, 4, 6, 7, 11, 15.
 Alyn (Marc), X-XII, xvi.
 Amadou (Robert), X-XII, xxiv.
 Andrews (Michael), A, 9.
 Andrillon, X-XII, xvii.
 Andronic, II, 21.
 Antéchrist (I'), X-XII, 81.
 Apollinaire (Wilhelm Apollinaris
 de Kostrowitzky, dit Guillaume),
 I, 30.
 Apollon, III, 17.
 Aragon (Louis), V, 27 (L.A.) ;
 VI, 33 ; VII, 38 ; VIII [couv. 1], 13.
 Arc (sainte Jeanne d').
 V. Jeanne d'Arc (sainte).
 Archimède, III, 1 ; VII, 11.
 Argov (M.), A, 9.
 Ariane, X-XII, 19, 23, 109.
 Aristophane, A, 15.
 Aristote, VII, 17 ; VIII, 14.
 Arnaud (Noël), A, 9.
 Arnim Ludwig Joachim,
 dit Achim von), VI, 33, 36, 37.
 Arnould (Marcel), A, 14.
 Arnould (Renée), A, 14.
 Arp (Jean), A, 9.
 Astruc (Alexandre), VII, 18.
 Atlan (Jean-Michel), IX, 37.
 Audry (Colette), VII, 18.
 Augustin (saint), IV, 8.
 Aupick (général Jacques), X-XII, iv.
 Ausone, A, 15.
 Avare (I'), X-XII, 28.
 Avatin (Michel), X-XII, xxxi.
 Avermaete (Roger), A, 9.
 Aytré, IX, 4.
 Azev (Evno), X-XII, 99.
 Babeuf (François-Noël,
 dit Gracchus), VI, 34.
 Bach (Jean-Sébastien), IX, 4.
 Badertscher (Emmanuel Jakob),
 A, 9.
 Baes (Rachel), A, 9.
 Baj (Enrico), X-XII, xvi ; A, 9.
 Balzac (Honoré de), I, 30 ;
 V, 26 ; VIII, 16, 17, 36 ; X-XII, 98.
 Barbara (Charles), VI, 33.
 Barbara (Monique Cerf, dite), III, 3.
 Barbusse (Henri), III, 27.
 Bardot (Brigitte), X-XII, 62.
 Barnum (Phineas Taylor), IX, 25.
 Barraqué (Jean), IX, 23, 37.
 Bartholdi (Frédéric Auguste),
 V, 16.
 Bartholin (Thomas), III, 23.
 Bataille (Georges), A, 9.
 Baudelaire (Charles), III, 22, 23 ;
 IV, 9 ; V, 5, 18 ; VI, 32 ;
 VIII, 14, 21 ; X-XII, iv.
 Baudouin I^{er}, V, 9 ; IX, 3.
 Bayer (Dr), X-XII, xii, xv.
 Beauharnais (Joséphine de), V, 16.
 Beaumarchais
 (Pierre Augustin Caron de), IV, 19.
 Beauvoir (Simone de), VII, 16.
 Beauvoisin (Marthe), VI, 2.
 Bécaud (François Silly,
 dit Gilbert), VIII [couv. 1].
 Beckett (Samuel), IX, 37.
 Becque (Henry), VI, 31.
 Beethoven (Ludwig van), I, 27 ;
 VII, 12, 17 ; A, 9.
 Béjart (Maurice Jean Berger,
 dit Maurice), IX, 37.
 Benedek, IX, 37.
 Béranger (Pierre Jean de), IV, 9.
 Berbiguier de Terre-Neuve du Thym
 (Alexis Vincent Charles), VI, 30.
 Berg, III, 33.
 Berg (Alban), II, 9.
 Bergier (abbé), IV, 9.
 Bergman (Ingrid), VII, 16.
 Bergolli (Aldo), A, 9.
 Beria (Lavrenti Pavlovitch), VIII, 18.
 Berkeley (George), II, 17 ;
 X-XII, 26, 34, 36.
 Berna (Serge), IV, 37 ; VII, 18, 21.
 Bernanos (Georges), X-XII, ix.

- Bernard de Clairvaux (saint), IV, 4.
 Bernier (André), VI, 2.
 Bernstein (Michele), X-XII, xvi ;
 A, 9.
 Berteloot (Rene), X-XII, xvi.
 Bertillon (Alphonse), X-XII, 86.
 Berton (Germaine), VI, 31, 36.
 Bertrand (François-Louis),
 X-XII, xvii.
 Bertrand (G.), A, 9.
 Bettencourt (Pierre), X-XII, xviii.
 Binet (Alfred), X-XII, xvii.
 Bisiaux (M.), A, 9.
 Bismarck (Otto, prince von), VIII, 34.
 Blagney (Robert), A, 9.
 Blanchard (Jacques), IV, 8.
 Blanchard (Jean-Pierre et Sophie,
 née Armant), IV, 8.
 Blanchard (Marie), IV, 7.
 Blanqui (Auguste), VI, 32.
 Blavier (André), A, 9.
 Bluet d'Arbères (Bernard,
 comte de Permission), VI, 30.
 Bockstael (Albert), A, 9.
 Bogaert (Francis), A, 14.
 Bogaerts (Marcel), A, 14.
 Bogdali (Robert), IX, 19.
 Bogniez, A, 14.
 Bonaparte (Napoléon).
 V. Napoléon I^{er}.
 Boncour (Paul). V. Paul-Boncour.
 Bonnot (Jules Joseph), X-XII, ii.
 Borde (Raymond), VII, 18.
 Borel d'Hauterive (Pétrus), VI, 32.
 Borgia, I, 34.
 Borrow (Antony), X-XII, xviii.
 Bossuet (Jacques Bénigne), I, 28 ;
 II, 8 ; III, 30.
 Botzarro (Père), I, 8.
 Bouddha (Siddhartha Gautama
 ou Çakyamuni), I, 6, 7 ; IV, 42 ;
 XX-XII, xi.
 Boujut (Pierre), X-XII, xviii.
 Boukharine (Nikolaï Ivanovitch),
 X-XII, 28.
 Boulez (Pierre), IX, 17, 20, 22, 23, 37.
 Boulganine (Nikolaï Alexandrovitch),
 VIII, 6.
 Bourgoignie (Paul), X-XII, xviii ;
 A, 9, 14.
 Bourgoignie (Suzanne), A, 15, 16, 18.
 Boussac (Mme), V, 24.
Bovary (Emma), II, 11.
 Bradbury (Ray), VIII, 27.
 Braque (Georges), I, 27 ; V, 26.
 Brauner (Victor), VI, 38.
 Brecht (Bertolt), VIII, 2 ; HS, 8.
 Brémond d'Ars (Yvonne de),
 VI [34].
 Breton (A.), IX, 12.
 Breton (André), I, 27 ; II, 24 ;
 V, 27 ; VI, 31, 34, 35, 37 ;
 VIII [couv. 1] ; IX, 5 ; HS, 7 ; A, 8.
 Brinvilliers (Marie-Madeleine
 d'Aubray, marquise de), III, 1.
Brocbrocroc (princesse de),
 X-XII, vii.
 Brontë (Emily), VI, 33, 36, 38.
 Brunet (Josette), A, 15, 16, 18.
 Buffet (Bernard), X-XII, 62.
 Buffon (George Louis Leclerc,
 comte de), VIII, 3.
 Buily (M.), A, 9.
 Bunuel (Luis), II, 26 ; HS, 8.
 Burchett (Wilfred), III, 35.
 Burgess, IX, 6.
 Burnham (James), X-XII, 10.
 Bury (Pol), A, 9.
 Byrd (Richard Evelyn), V, 27.
 Byron (George Gordon, lord), I, 16.
 Cage (John), IX, 23.
 Calder (Alexander), V, 20.
 Camus (Albert), II, 19 ; IX, 5.
 Capoverde (Agostino), VI, 15.
 Carlier (Ernest), A, 9.
 Carmassi (Arturo), A, 9.
 Carouy (Edouard), X-XII, ii.
 Carpaccio (Vittore Scarpazza, dit),
 IV, 3.
 Carrier (Jean-Baptiste), VI, 33, 36.
 Carroll (Charles Dodgson,
 dit Lewis), VI, 38.
 Cartier (bijoutier), II, 26.
 Castermans (Louis), A, 14.
 Castries (général de), II, 1 ; A, 1.
 Catherine II la Grande, II, 2.
 Caze (Robert), VI, 38.
 Céline (Louis Ferdinand Destouches,
 dit Louis-Ferdinand), III, 32.
 Cendrars (Frédéric Sauser,
 dit Blaise), I, 30.
 César (César Baldaccini, dit), IX, 37.
 César (Jules), VII, 12 ; X-XII, 14.
 Cesbron (Gilbert), IX, 5.
 Cézanne (Paul), I, 27 ; III, 4, 20.
 Chaney (Lon), VI, 33, 35.
 Chang Kaï-chek ou Tchang
 Kaï-chek, VIII, 14.
 Chaplin (Charles Spencer), ou
 Charlot, II, 23 ; VI, 30 ; VII, 1, 13.
 Char (René), A, 9.
 Charcot (Jean Martin), VIII, 29.
Chatau-Froufrou (Henri), IV, 3.
 Chateaubriand (François René,
 vicomte de), II, 8 ; III, 27 ; VI, 1.
 Chavée (Achille), X-XII, xviii ; A, 9.
 Cheng Tcheng, IX, 36.

- Chesterton (Gilbert Keith), X-XII, 93.
 Chestov, X-XII, xxxi.
Chicot, VI, 20, 24.
 Chirico. V. De Chirico (Giorgio).
 Chombart de Lauwe (P.-H.), IX, 6.
 Christ (Ie), ou Jésus-Christ, II, 15, 20, 21, 22, 23, 31 ; III, 14, 15, 17 ; IV, 4, 5, 6 ; VI, 29 ; X-XII, 29. V. aussi Jésus.
Christ-Dieu, IV, 36.
 Christine (reine de Suède), III, 19.
 Churchill (sir Winston Leonard Spencer), VIII, 15 ; X-XII, 110 ; A, 1.
 Chweck (Wladimir), A, 9.
 Claessens (Bob), A, 9.
 Clark (Colin), X-XII, 9.
 Claudel (Paul), I, 29 ; VII, 38 ; X-XII, ix.
 Clausewitz (Karl von), A, 14.
 Clemenceau (Georges), VIII, 5.
 Cléo, X-XII, xiv.
Cloche, VI, 21.
 Clouzot (Henri Georges), VII, 10.
 Cocteau (Jean), VII, 18.
 Cohen (Bernard), A, 9.
 Cohen-Séat (Gilbert), HS, 3.
 Coker (Peter), A, 9.
 Colette (Sidonie Gabrielle), VI, 1 ; X-XII, ix, x.
 Colomb (Christophe), IV, 15 ; VII, 8.
 Colquhoun (Ithell), X-XII, xviii ; A, 9.
 Comhaire (A.), A, 9.
 Comment (Jean-François), A, 9.
 Condillac (Etienne Bonnot de), V, 26.
 Coquerelle, II, 32.
 Costère (Edmond), IX, 18.
 Coty (René), VII, 5.
 Courbet (Jean Désiré Gustave), VII, 28 ; VIII, 16.
 Courteline (Georges Moinaux, dit Georges), VI, 1.
 Courteville (Roger), VIII, 31, 32.
 Cousin d'Avallon, VIII, 32.
 Cravan (Fabian Lloyd, dit Arthur), VI, 33, 36, 38 ; VII, 20.
 Creuz (Serge), A, 9.
 Crevel (René), VI, 33, 36.
 Criel (Gaston), X-XII, xviii ; A, 9.
 Cros (Charles), VI, 33, 36, 37, 38.
 Cuisin (P.), VIII, 33.
 Cumming (Diana), A, 9.
 Curie (Pierre), X-XII, xiii.
 D. (G.). V. Debord (Guy-Ernest).
 Dahou (Mohamed), III, 36 ; VII, 38 ; X-XII, xvi ; A, 9.
 Dalger (Maurice), X-XII, xxx.
 Damiens (Robert François), VI, 33.
 Dangelo, A, 9.
 Daniel-Rops (Henri Petiot, dit), VI, 40.
 Daniels (Alfred), A, 9.
 D'Annunzio (Gabriele), VIII, 7.
 Davay (Paul), HS, 8.
 David (Louis), III, 21.
 David (Pierre), A, 9.
Davranche, VI, 18.
 Dean (James), IX, 36.
 De Boer (H.), A, 9.
 Debord (Guy-Ernest), VII, 18, 19 ; IX, 10, 11 (G.D.), 12, 13, 37 ; A, 9.
 Debussy (Claude), IX, 19, 20.
 De Chirico (Giorgio), VI, 13, 33, 37.
 De Coster (Charles), X-XII, xxi.
 Decroly (Ovide), X-XII, xvii.
 Degrelle (Léon), I, 34 ; V, 14.
 Deharme (Lise), A, 8.
 Delay (Jean), IX, 5.
 Delly (Marie et Frédéric Petitjean de la Rosière, dits), VIII, 20.
 De Mille (Cecil Blount), VIII, 21.
 Dendal (André), VI, 2.
 Depourque (Marc), X-XII, xix.
 De Rache (André), A, 9.
 Deraive (Laurent), A, 9.
Derive (Pierre), V, 28.
 Descartes (René), VIII, 34 ; IX, 21 ; X-XII, 24.
 Devoucoux (M.), A, 9.
 De Vries (Hugo), IX, 35.
 Dhondt (André), A, 14.
Diabie (Ie), III, 14, 16 ; VI, 6, 17 ; X-XII, 28, 78, 81 ; A, 4. V. aussi *Satan*.
 Diablot (Mémé), V, 30.
 Diderot (Denis), V, 18, 26 ; VI, 38.
 Dietrich (Maria Magdalena von Losch, dite Marlène), IV, 9, 10.
Dieu, II, 17, 19, 20, 21, 22, 31 ; III, 14-17, 31 ; IV, 6, 7, 10, 36, 37, 40, 41 ; V, 29 ; VI, 4, 8, 17, 29 ; VII, 3, [30] ; IX, 14 ; X-XII, iii, xx, 24, 28, 86 ; HS, 3 ; A, 4, 6. V. aussi *Christ-Dieu*.
Dieu MDCCLI, II, 16.
Dieu (Mme), VII, 3.
 Djerjinsky (Félix), VI, 31, 37.
 Djilas (Milovan), X-XII, 10.
 Dominique (Pierre Dominique Lucchini, dit Pierre), III, 29.
Don Quichotte, X-XII, xvii.
 Dorsel (Monique), A, 14.
 Doumergue (Gaston), VII, 5.
 Doussin-Dubreuil (J.-L.), IX, 13.

- Drouet (Marie-Noëlle Drouet, dite Minou), VIII, [couv. 1].
 Duboscq (J.), A, 9.
 Dubuffet (Jean), V, 24 ; A, 9.
 Ducasse (Isidore). V. Lautréamont.
 Duchamp (Marcel), III, 21 ; V, 27 ; VI, 32 ; VIII, 2.
 Dudant (R.), A, 9.
 Dumont (André), III, 7.
Dupont, V, 26.
 Dupont (Arlette), A, 9, 14.
 Durand (abbé de Castres), II, 23.
 Duval (général Raymond), VI, 27.
 Eckart ou Eckhart (Johann, dit Maître), IV, 18 ; X-XII, v.
 Edouard. V. Mesens (Edouard Léon Théodore).
 Edouard (P.), VIII, 1.
 Effel (François Lejeune, dit Jean), A, 9.
 Ehrenbourg (Ilia Grigorievitch), VIII, 20.
 Ehrmanntraut, III, 33.
 Eisenhower (Dwight David), VII, 5 ; A, 1.
 Einsenstein (Sergheï Mikhaïlovitch), VIII, 4.
 Elcano (Patrick), X-XII, xix.
 Elisabeth II, VII, 5 [30].
Elise, A, 3.
 Ellis (Henry Havelock), HS, 6.
 Elsen (Gaston Derycke, dit Claude), IX, 5.
 Elskamp (Max), I, 29 ; VI, 1.
 Eluard (Eugène Grindel, dit Paul), I, 27 ; VI, 32 ; VIII, 18 ; X-XII, ix.
Emile, X-XII, 29.
 Engels (Friedrich), X-XII, 12, 13, 21, 22, 23, 24, 26, 35, 41, 43.
 Eon de l'Etoile, II, 21.
 Epicure, X-XII, xxi.
 Eriamel (Henri), A, 14.
 Ernst (Max), III, 20, 21 ; VI, 33, 36, 38 ; VIII, 15.
Eros, V, 27.
 Eschyle, A, 2.
 Ethery, III, 3.
 Eugénie (Eugenia Maria de Montijo de Guzmân, comtesse de Teba, impératrice), IV, 12.
Eurydice, II, 9.
Eve, III, 17, 18.
Fabrice, VII, 8.
 Fahrenheit (Daniel Gabriel), VII, 20.
 Falconetti (Renée), VII, 16.
 Fano (Michel), IX, 23, 37.
 Fario, VIII, 36.
 Farouk ou Faruk, X-XII, 62.
 Fasce (Gianfranco), A, 9.
 Faut, A, 4.
 Fautrier (Jean), A, 9.
 Fenn (Constance), A, 9.
 Ferrand (Louis), HS, 7.
 Feuerbach (Ludwig), VI, 38.
 Fillon (Jacques), A, 9.
 Flaczinski (Ignace), A, 9.
 Flamel (Nicolas), VI, 40.
 Flatelly (Alastair), A, 9.
 Flaubert (Gustave), II, 8 ; VII, 38.
 Flourens (Gustave), VI, 32.
 Foch (maréchal Ferdinand), V, 17.
 Ford, IX, 37.
 Ford (Henry), X-XII, 40.
 Forneret (Xavier), VI, 31.
 Fournier (Henri). V. Alain-Fournier.
 Franco Bahamonde (Francisco), I, 34 ; X-XII, 91.
 François (saint), II, 31.
 Frankin (André), A, 9.
 Fresnay (Pierre Laudénbach, dit Pierre), X-XII, 70.
 Freud (Sigmund), II, 13 ; V, 28 ; VI, 33, 36, 38 ; VIII, 29 ; HS, 6, 8 ; A, 3.
 Friedmann (Georges), X-XII, 9.
 Fuchs, III, 33.
 Gage (Edward), A, 9.
Galatée, V, 21.
 Galilée (Galileo Galilei, dit), I, 26, 34 ; X-XII, 24.
 Gall (Franz Josef), VIII, 18.
 Gama (Vasco de), IX, 1.
 Gamalew (Stepa), I, 5.
 Garbo (Greta Gustavson, dite Greta), VII, 15.
 Gascar (Pierre Fournier, dit Pierre), IV, 44.
 Gaston [Gallimard], A, 2.
 Gatti (Dante Sauveur Gatti, dit Armand), III, 33.
 Gauguin (Paul), VIII, 21.
 Gautier (Marguerite), III, 19.
 Gauty (Alice Gautier, dite Lys), III, 7.
 Geiger (Hans), X-XII, xiii.
 Genet (Jean), V, 23.
 Gengis Khan ou Tchinggis Khan, X-XII, 40.
 Georges de Cappadoce, III, 13, 16 ; IV, 43.
 Ghyka (Matila C.), V, 24.
 Gide (André), III, 23, 27 ; VIII, 14, 28 ; X-XII, ix, 53.
 Gildo (D.), IV, 10.
 Gilioli, IX, 37.
 Gillet (Maxence), VIII, 35.
 Gimarey (abbé), IV, 4.
 Giono (Jean), V, 26.

- Giotto di Bondone, A, 2.
 Gissart (Georges), A, 14.
 Gluck (Christoph Willibald, chevalier von), II, 9.
 Goebbels (Joseph Paul), IX, 3 ; X-XII, 18, 29, 30, 31, 32, 53.
 Goemans (Camille), VI, 2.
 Goethe (Johann Wolfgang von), III, 22 ; VII, 40 ; A, 9.
 Goffin (Robert), A, 9.
 Goléa (Antoine), IX, 19, 20.
 Goncourt (Edmond et Jules Huot de), VIII, 21.
 Goossens (Roger), VI, 38.
 Goral (Arie), A, 9.
 Gornik (I.), X-XII, xix.
 Goya y Lucientes (Francisco de), A, 2.
 Gracq (Louis Poirier, dit Julien), V, 26 ; A, 8.
 Grandval, VI, 27.
 Graverol (Jane), IX, 37 ; A, 9, 14, 15, 16, 18.
 Greaves (Derrick), A, 9.
 Greco (Domenikos Theotokopulos, dit le), II, 31.
 Grévisse, HS, 3.
Gribelin (Hector), VI, 20.
 Griffith (David Llewelyn Wark), VII, 1 ; VIII, 6.
 Gros (Gabriel-Joseph), X-XII, xix.
Grünigen (Edwin von), VII, 34, 36, 37.
 Gruslin (Arsène), X-XII, xix ; A, 9.
 Guénon (René), V, 27.
 Guerrini (Maurice), VI, [28].
 Guillaume I^{er} (roi de Prusse), VIII, 34.
 Guillon, IX, 37.
 Guillot de Saix, V, 24.
 Guillotin (Joseph Ignace), II, [couv. 4].
 Guitry (Alexandre Pierre Georges, dit Sacha), V, 25 ; VIII, 7, 21 ; IX, 5.
 Gurdjieff (George Ivanovitch), IV, 18 ; V, 27.
 Gurvitch (Georges), HS, 3.
 Gutt (Tom), A, 15, 16, 18.
 Guyau (Marie Jean), X-XII, xvii.
 Hallward (Iola), A, 9.
 Hamilton-Fraser (Donald), A, 9.
Hancheorne (Maître), VI, 23.
 Hanslick ou Hanslik (Eduard), II, 9.
 Harte (Bret), VI, 33, 36, 38.
 Hartog (Suzanne), I, 31.
 Harvey (William), A, 3.
 Hathaway, IX, 37.
 Hauglustaine (Roger), A, 9.
 Hauser (Gayelord), III, 34.
 Haussmann (Georges Eugène, baron), VI, 11.
 Havrenne (Marcel), X-XII, xix ; A, 9.
 Hayworth (Rita), IX, 13 ; X-XII, 62.
 Hearst (William Randolph), X-XII, 29.
 Hébert (Jacques), VI, 30, 36.
 Hegel (Georg Wilhelm Friedrich), I, 3 ; II, 15 ; V, 18 ; VI, 36.
 Heidegger (Martin), III, 33 ; IV, 18.
 Heilmann, III, 33.
 Henri IV, IX, 12.
 Henry (Constant Joseph Emile), VI, 33, 36.
 Henry (M.), A, 9.
 Henry (Pierre), IX, 37.
 Héraclite, VI, 39.
 Herbert (Albert), A, 9.
 Herbert (Jacqueline), A, 9.
Hercule, V, 18.
 Hermand (Yvon), A, 14.
 Hermans (W.F.), X-XII, xx.
 Hérold (Jacques), A, 9.
 Herregodts (Georges), VI, 30.
 Hervé (Pierre), IX, 5.
 Herzog (Maurice), VIII, 30.
 Hide (David), A, 9.
 Hinada, II, 31.
 Hindenburg (Paul von Beneckendorff und von), V, 17.
 Hirschfeld (Magnus), III, 30.
 Hitchcock (Alfred), VII, 10.
 Hitler (Adolf), I, 34 ; V, 19 ; VIII, 15 ; X-XII, 27, 28, 29, 32, 33, 34, 44, 110, 111.
 Hodeir (André), IX, 21, 23, 37.
 Hoeber (Wout), A, 15, 16, 18.
 Homère, I, 16.
 Honorat (Roger), A, 9.
 Hoog (Armand), IV, 10.
 Hooreman (Paul), VI, 2.
 Hoover (Edgar), VIII, 27.
 Houston (John), A, 9.
 Hugnet (Georges), VI, 33, 36, 38.
 Hugo (Valentine), A, 9.
 Hugo (Victor Marie), V, 18 ; VIII, 16, 21.
 Humeau, IX, 37.
 Huysmans (Georges Charles, dit Joris-Karl), VI, 32 ; VIII, 21.
 I. (G.). V. Ivain (Gilles).
Iago, X-XII, 28.
 Ianchelevici, A, 9.
Icare, I, 23 ; IV, 3.
 Ignace de Loyola (saint), X-XII, 40.
 Indy (Vincent d'), IX, 20.

- Ingres (Jean Auguste Dominique), III, 21.
 Ioffé (A.), VI, 36 (Joffe le Testateur).
 Ionesco (Eugene), IX, 37.
 Isabeau, Isabelle ou Elisabeth de Baviere, VI, 30, 35.
 Isou (Jean-Isidore Goldstein, dit Isidore), VII, 18 ; IX, 37 ; X-XII, xx.
 Ivain (Ivan Chtcheglov, dit Gilles), IX, 10-12 (G.I.), 38.
 J. (Camille), IX, 10, 11.
 Jack l'Eventreur, VII, 21, [30].
 Jaguer (Edouard), A, 9.
 Jarry (Alfred), IV, 16 ; VI, 33, 38 ; VIII, 21.
 Jaurès (Jean), X-XII, xvii.
 Jdanov (Andreï Aleksandrovitch), VII, 17 ; VIII, 13.
 Jean (Marcel), A, 9.
 Jeanne d'Arc (sainte), IV, 17 ; VII, 16, 33.
 Jérôme (saint), IV, 5.
 Jésus, III, 17, 20, 36 ; IV, 4, 10 ; VI, 1 ; VIII, 8 ; X-XII, 81 ; HS, 2-7 ; A, 13. V. aussi Christ (le).
 Jewell (Robert), A, 9.
 Jihem, VI, 2.
 Job, IV, 6.
 Jocco, IX, 28-31.
 Joffe le Testateur. V. Ioffé (A.).
 Joliot-Curie (Frédéric), X-XII, 64.
 Joostens (Paul), A, 9.
 Jorn (Asger Oluf Jorgensen, dit Asger), IX, 37 ; A, 9.
 Joseph (saint), HS, 4.
 Joseph le Terrible. V. Staline.
 Judas, IX, 4.
 Juif errant (le), IX, 25.
 Juin (Alphonse), VI [28] ; VIII [couv. 1].
 Juliette, V, 8, 9.
 Juvénal, A, 15.
 K. (tenancier de bar), IX, 10, 11.
 Kafka (Franz), IV, 3.
 Kandinsky ou Kandinski (Vassili), III, 20 ; V, 24.
 Kant (Emmanuel), IX, 14.
 Karacale (Mme), X-XII, xxix.
 Kautsky (Karl), X-XII, 12.
 Keaton (Joseph Francis Keaton, dit Buster), VII, 13.
 Kelgoët (Isabelle de), V [couv. 4] ; A, 7.
 Kemp (Robert), III, 27.
 Kempf (Raymond), A, 9.
 Kempis (Thomas a). V. Thomas a Kempis.
 Kerchbron, IX, 37.
 Kesteleyn (Jean), A, 9.
 Khrouchtchev (Nikita Sergheïevitch), V, 27 ; X-XII, 18, 19, 110.
 Kibango (Simon), VI, 30, 36.
 Kinds (Edmond), A, 9.
 Kitamura, II, 31.
 Knapp (Stefan), A, 9.
 Knutzen (Mathias), II, 20.
 Koenig (Théodore), X-XII, xx.
 Koestler (Arthur), VIII, 6 ; X-XII, 47.
 Koltchak (Aleksandr Vassilievitch), III, 30 ; VIII, 14.
 Kourganoff (Vladimir), X-XII, 104.
 Krafft-Ebing (Richard von), HS, 3.
 Krop (Hildo), A, 9.
 L. (G.), IX, 10, 11.
 Labarre (Hector), X-XII, xxi.
 La Barre (Jean François Lefebvre, chevalier de), III, 15 ; IV, 43 ; VI, 33, 38.
 La Bédoyère (comtesse de), VIII, 34.
 Laclos (Pierre Choderlos de), I, 33 ; VI, 33, 38.
 Lacomblez (Jacques), A, 9.
 Laffitte (Jacques), IX, 25.
 Lafontaine (Auguste), III, 27.
 Lam (Wifredo), V, 27.
 Lambot (Marcel), A, 9.
 La Mennais ou Lamennais (Félicité Robert de), VI, 1.
 La Mettrie (Julien Offroy de), VI, 38.
 Landes (Louis de), IV, 9.
 Landru (Henri Désiré), IX, 14.
 Landry (Lionel), II, 6.
 Landuyt (O.), 9.
 Lane (Margaret), IX, 36.
 Lang (Fritz), VII, 2.
 Langhoff (Wolfgang), III, 33.
 Lapoujade (Robert), IX, 37.
 Larbaud (Valery), X-XII, ix.
 Larmier (Tristan), X-XII, xxi ; A, 9.
 La Rochefoucauld (duchesse de), V, 24.
 La Rochefoucauld (François VI, duc de), X-XII, 52.
 Lassailly (Charles), VI, 31.
 Laurière (Y.-H. de), VIII, 34.
 Lautréamont (Isidore Ducasse, dit comte de), VI, 30 ; VIII, 3, 4, 21 ; X-XII, iii.
 Laval (Angèle), II, 11-14.
 Lavater (Johann Caspar), VIII, 18.
 Lavoisier (Antoine Laurent de), I, 26.
 Lazare, VI, 15.

- Lazareff (Hélène et Pierre), III, 27.
 Lebrun (Albert), VII, 5.
 Le Cointe de Laveau (G.), III, 27.
 Le Corbusier (Edouard Jeanneret-Gris, dit), VII, [23] ; VIII [couv. 1] ; IX, 37.
 Le Dantec (Félix), IX, 36.
 Ledoux (Claude Nicolas), IX, 12.
 Lefèbvre (Gustave), X-XII, xxi.
 Lefèbvre (Henri), IX, 22.
 Lefèvre (Anaclet), II, 31.
 Lefèvre (Mme), VI, 20.
 Lefrancq (Marcel), A, 9.
 Léger (Fernand), VII, 2.
 Leibowitz (René), IX, 20.
 Leichspar (R.V.V.), A, 15, 16, 18.
 Leiris (Michel), A, 9.
 Lély (Gilbert), IV, 16.
 Lemaire (Denyse), A, 9.
 Lemaître (Maurice), IX, 37.
 Lénine (Vladimir Ilitch Oulianov, dit), I, 4, 5, 27, 31, 32, 33 ; II, 30 ; III, 26 ; IV, 39 ; V, 18 ; VI, 33, 36, 38 ; VIII, 7 ; X-XII, xi, 12, 17, 20, 21, 22, 23, 27, 28, 43, 83, 99, 100, 101, 105, 106 ; A, 13.
 Lenoir (Auguste), VI, 2.
 Léonard de Vinci, IV, 3 ; VI, 1 ; VIII, 19.
 Léopold III, V, 14.
 Lersy (H.), A, 9.
 Lescoet (Henri de), X-XII, xxi.
 Lewis (Matthew Gregory, dit aussi Monk), VI, 33, 38.
 L'Herbier (Marcel), VII, 2 ; IX, 37.
 Lhote (André), V, 24.
 Liabeuf (Jean-Jacques), VI, 33.
 Liebknecht (Karl), I, 31 ; VI, 33 ; IX, 11.
 Lie-tseu ou Lie-tzeu, A, 10.
 Lindbergh (Charles), VIII, 27, 28.
 Litaize (Gaston), IX, 18.
 Littré (Emile), I, 32.
 Locard (Edmond), IV, 1.
 Locage (Hélène), X-XII, xxi.
 Lola Lola, VI, 39, 40.
 Lollobrigida (Gina), VII, 5 ; X-XII, 62.
 Lorrain ou le Lorrain (Claude Gellée ou Gelée, dit Claude), VI, 14 ; IX, 12, 13.
 Louis XII, II, 16.
 Louis XV, V, 17.
 Louis XVI, I, 21.
 Louis (Jacques), X-XII, xxi.
 Loyola (saint Ignace de). V. Ignace de Loyola (saint).
 Lucie de Lammermoor, VI, 39.
 Lucien de Samosate, A, 15.
 Ludé (Albert), A, 9.
 Lulle (bienheureux Raymond), VI, 30, 38.
 Lully ou Lulli (Jean-Baptiste), II, 10 ; VII, 17.
 Luxembourg (Rosa), VI, 31.
 Lyautey (Louis Hubert Gonzalve), VI, 26.
 McCarthy (Joseph), II, 26.
 McClure (David), A, 9.
 MacIlggins, IX, 26, 27.
 Mac Laren (Norman), IX, 37.
 Mac Orlan (Pierre Dumarchey, dit), VI [couv. 4].
 Madeleine ou Magdelaine (sainte). V. Marie-Madeleine.
 Maeterlinck (Maurice), VI, 1.
 Magloire, VI, 20, 23.
 Magritte (Paul), VI, 33 ; X-XII, xxi.
 Magritte (René), III, 20, 21 ; VI, 30, 35 ; A, 9, 10, 14.
 Mahomet ou Muhammad, VI, 29.
 Maïakovski (Vladimir Vladimirovitch), I, 15, 16, 17, 18, 20, 24, 28, 29, 30 ; VI, 34.
 Malenkov (Gheorgi Maksimilianovitch), III, 25 ; 27 ; A, 1.
 Malet (Claude François de), VI, 33.
 Malherbe (François de), IV, 44 ; X-XII, 48.
 Malinovski (Rodion Iakovlievitch), X-XII, 99.
 Mallarmé (Stéphane), I, 26 ; IV, 44 ; V, 18 ; VIII, 21.
 Malraux (André), III, 32 ; V, 9 ; VI, 12 ; IX, 5.
 Malva (Constant), X-XII, xxi ; A, 9.
 Mandiargues (André Pieyre de), IX, 5.
 Manet (Edouard), III, 21.
 Manolete (Manuel Rodriguez Sanchez, dit), V, 22, 23.
 Man Ray, A, 9.
 Mao tsö-tong ou Mao Tsé-toung, VIII, 14 ; A, 1.
 Mara (Pol), A, 9.
 Maranzac, VI, 33.
 Marat (Jean-Paul), VI, 33, 37.
 Marconi (Lana), V, 25.
 Marcu (Valeriu), II, 30.
 Marcus, IX, 27.
 Marguerite. V. Gautier (Marguerite).
 Marguerite [Margaret] (princesse), VII, [30].
 Marie (Jean-Etienne), IX, 20.
 Marie (sainte), I, 29 ; II, 20 ; III, 17-20 ; IV, 7-10, 15 ; V, 13, 18 ;

- VIII, 34 ; X-XII, 81 ; HS, 3 ;
A, 15.
Marie de Bourgogne, VI, 1.
Marie-Madeleine, X-XII, iii.
Mariën (Marcel), I, 7 ; IV, 15 ;
VI, 14 ; IX, 37 ; HS [2], 5, 7, 8 ;
A, 9, 14, 15, 16, 18.
Marin, A 3.
Marion (Denis), A, 9.
Mars (Maurice Bonvoisin, dit), IV, 1.
Martial Valère, A, 15.
Martin, IX, 37.
Marty (André), VIII, 18.
Marx (Karl Heinrich), I, 21, 27, 31,
32, 33 ; IV, 44 ; V, 18 ;
VI, 13, 33, 35, 38 ; VIII, 13, 18 ;
IX, 7 ; X-XII, 7-10, 12, 15, 17,
20-26, 28, 35, 36, 37, 39, 105, 109.
Marx Brothers (les), VI, 33.
Masaccio (Tommaso di Ser
Giovanni), A, 2.
Masson (C.F. Ph.), II, 2.
Mata Hari (Margaretha Geertruida
Zelle, dite), III, 19.
Mathy (Robert), A, 9.
Matisse (Henri), III, 4.
Maturin (Charles-Robert, dit aussi
le Révérend), VI, 33, 34.
Maupassant (Guy de), VI, 18.
Mauriac (Claude), IX, 5.
Mauriac (François), V, 26, 30 ;
VI, 13 ; VIII [couv. 1].
Maurois (Emile Herzog, dit André),
V, 24, 31.
Maurras (Charles), I, 33 ; V, 31.
Maya (Tristan), X-XII, xxi.
Mazy (Emile), A, 14.
Médicis (Laurent de), A, 9.
Mello, VI, 26.
Melly (George), A, 9.
Melville (Herman), VI, 33, 36.
Melville (Robert), A, 9.
Mendelson (M.), A, 9.
Mérimée (Prosper), VIII, 34.
Merrick, X-XII, xxix, xxx.
Mesens (Edouard Léon Théodore),
VI, 31, 37, 40 (Edouard) ; A, 9.
Messaline, I, 34 ; V, 18.
Messiaen (Olivier), IX, 37.
Metternich-Winneburg (prince de),
VIII, 34.
Meunier (Constantin), V, 10.
Meyer (Jean), III, 29.
Meyer (Tintin), II, 18.
Michaux (Henri), V, 26 ; IX, 5, 36.
Michel (Paul), A, 9.
Michel-Ange (Michelangelo
Buonarroti, dit), V, 16.
Michie (David), A, 9.
Middleditch (Edward), A, 9.
Mijama, II, 31.
Millet (Jean-François), VIII, 16.
Millières, VI, 33, 37, 38.
Mindszenty (József), I, 1.
Minos ou *Minôs*, II, 10.
Miori (Luciano), A, 9.
Mirabeau (Honoré Gabriel Riqueti,
comte de), I, 32.
Miró (Joan), V, 24.
Misrahi (Robert), VII, 18.
Moïse, III, 14.
Molière (Jean-Baptiste Poquelin, dit),
I, 16.
Mollet (Guy), X-XII, 19.
Möller (Karl), VI, 29, 30, 33 ;
VII, 31.
Moltke (comtesse von), VIII, 34.
Monaco (prince et princesse de),
X-XII, 62.
Monaghan (Samuel), A, 9.
Mondrian ou Mondriaan (Pieter
Cornelis, dit Piet), III, 20.
Monroe (Marilyn), IV, 8.
Montesquieu (Charles de Secondat,
baron de La Brède et de), VI, 29.
Monteverdi (Claudio), II, 9.
Montherlant (Henry Millon de),
V, 22 ; IX, 5.
Moore (Henry), V, 20.
Morand (Paul), III, 27 ; V, 31.
Moreau (Franz), A, 9.
Moreno (Jacob Levy), HS, 3.
Morgan (Simone Roussel, dite
Michèle), VII, 16.
Morozov (S.), X-XII, 83.
Moulton (Lillie), VIII, 34.
Mouralov, X-XII, xxxi.
Mourre (Michel), IV, 36, 37, 38.
Moury, II, 13.
Mozart (Wolfgang Amadeus), VI, 1 ;
IX, 4 ; X-XII, ix.
Müller, X-XII, xiii.
Muller (Richard), III, 3.
Munster (Henri Nicolas de), II, 21.
Murger (Henri), A, 9.
Napoléon I^{er}, II, 24 ; VI, 22 ;
VII, 8, 16 ; VIII, 18.
Napoléon III (Charles Louis
Napoléon), VIII, 34.
Narcisse, VII, 17.
Nerval (Gérard Labrunie, dit
Gérard de), VI, 38.
Netchaïev (Sergheï Gennadievitch),
X-XII, 97.
Neuberg (Heinz Neumann, dit),
VI, 33, 37 ; X-XII, 30.
Neuhuys (Paul), X-XII, xxii.

- Newton (sir Isaac), II, 18 ;
 X-XII, 24.
 Nietzsche (Friedrich), II, 15.
 Nieuwenhuis (P.), A, 9.
 Norge (Géo), IX, 5.
 Norvège (princesse de), II, 31.
 Nostradamus (Michel de
 Nostre-Dame ou), VIII, 1.
 Nougé (Paul), I, 31, 32, 33 ;
 VI, 2, 33, 36, 37, 38 ; IX, 37 ;
 X-XII, 30, 97 ; A, 5, 9, 10.
 Nouveau (Germain), VIII, 21.
 Olearius (Adam), III, 27.
 Ophélie, VII, [30].
 Origène, II, 21.
Orphée, II, 9 ; IX, 17.
 Owen (Thomas), X-XII, xxii.
 P. (F.). V. Ponge (Francis).
 Paalen (Wolfgang), V, 27.
 Pacelli (Eugenio). V. Pie XII.
 Pachéco (Marcel), VII, 33.
 Pak, IX, 37.
 Pan, IX, 37.
 Papin (Christine et Léa), VI, 30.
 Papus (Gérard Anaclet Vincent
 Encausse, dit), V, 27.
 Parfondry (Louise), A, 9.
 Paris (comtesse de), V, 24.
 Paron (Charles-Louis), A, 9.
 Pascal (Blaise), VIII, 3, 34.
Pasiphaé, II, 10.
 Pasteur (Louis), VII, 8 ; IX, 37.
 Paul 1^{er} Petrovitch, II, 2.
 Paul-Boncour (Joseph), VI [28].
 Paulhan (Jean), VII, 38 ; VIII, 28 ;
 A, 9, 10.
 Pauly (Milo), A, 14.
 Pavlov (Ivan Petrovitch), VII, 17 ;
 X-XII, 31, 32 ; HS, 3 ; A, 18.
 Paz (Magdeleine), III, 31.
 Penrose (Roland), VI, 33.
 Péret (Benjamin), III, 23 ; V, 27 ;
 VI, 31, 34.
 Périer (Odilon Jean), VI, 1.
 Perrenelle, VI, 40.
 Pétain (Philippe), VII, 5.
 Pétiau (Ulysse), A, 15, 16, 18.
 Peyrefitte (Roger), IX, 5.
 Phidias, A, 2.
 Philastre, II, 22.
 Philastrius, II, 20.
 Philippe (Charles-Louis), IX, 2.
 Philippot (M.), IX, 17, 23, 37.
 Piatakov (Gheorgi Leonidovitch),
 X-XII, xxxi.
 Picabia (Francis), III, 21.
 Picasso (Pablo Ruiz Blasco, dit
 Pablo), I, 27 ; II, 17 ; III, 4, 20 ;
 VIII, 14, 21 ; IX, 25 ; X-XII, 14,
 64 ; A, 9.
 Pichette (Henri), IX, 37.
 Picon (Gaëtan), VIII [couv. 1].
 Pie VI (Giannangelo Braschi),
 III, 16 ; VIII, 33.
 Pie XII (Eugenio Pacelli), V, 19.
 Piero Della Francesca, IV, 3.
 Piéron (Henri), X-XII, xvii.
 Pierre [Peter Townsend], VII [30].
 Pierre (Henri Grouès, dit abbé),
 III, 36 ; VI, 40.
 Pierre 1^{er} Alexeïevitch le Grand,
 III, 26 ; V, 16.
 Piette (Fernand), VI, 2 ; A, 9.
 Pilati de Tassulo, VIII, 33.
 Pintat (Victor), V, 30.
 Piqueray (Gabriel), X-XII, xxii.
 Piranesi (Giambattista), VI, 36.
 Pirenne (Maurice), A, 9.
 Platt (Richard), A, 9.
 Plekhanov (Gheorgi
 Valentinovitch), VIII, 13.
 Plongin (Freddy), X-XII, xxii ; A, 9.
 Poe (Edgar Allan), V, 18.
 Poliéri, IX, 37.
Polly, IX, 34, 35.
 Pomerand (Gabriel), VII, 21.
 Pompadour (Jeanne Antoinette
 Poisson, dame Le Normant
 d'Etioles, marquise de), IX, 14.
 Ponge (Francis), V, 23, 24 (F.P.) ;
 A, 9, 10.
 Pourtalès (comte de), VIII, 34.
 Pousseur (Henri), IX, 37.
 Preminger (Otto), IV, 18.
 Prévert (Jacques), IX, 37.
 Prinnet (Jean), IV, 16.
 Proudhon (Pierre Joseph), VI, 13.
Prudhomme (Joseph), VII, 38.
 Puente, IX, 37.
 Queneau (Raymond), III, 24 ;
 V, 26 ; IX, 19.
 Quinton, A, 14.
Rabe, VI [couv. 4].
 Ragon (Michel), IX, 37.
Randal (Jacques), VI, 23, 25.
 Raphaël (Raffaello Santi ou
 Sanzio, dit), IV, 42 ; A, 2.
 Ravachol (François Claudius
 Koenigstein, dit), VI, 33, 36 ;
 X-XII, 97.
 Ravailac (François), V, 26.
 Ravel (Maurice), IX, 19.
 Read (Herbert), A, 9.
 Réau (Louis), HS, 4.
 Réaumur (René Antoine
 Ferchault de), VII, 20.
 Regulus (Marcus Atilius), VI, 29.

- Reid (James), A, 9.
 Reineri (Madeleine), VII, 20, 22.
 Rembrandt (Rembrandt Harmenszoon Van Rijn, dit), I, 16 ; VII, 28.
 Renoir (Auguste), I, 27 ; VII, 28.
 Rensonnet (Jacques), A, 9.
 Restall (J. Andrew), A, 9.
 Restif (ou Retif) de la Bretonne (Nicolas Restif, dit), II, 28.
 Rethorius, II, 22.
 Rethy (princesse de), V, 25.
 Reverdy (Pierre), VI, 33.
 Richard I^{er} Cœur de Lion, VIII, 36.
 Ridgway (Matthew Bunker), VI, 14.
 Riemann (Hugo), IX, 20.
 Rigot (Léonce), A, 9.
 Rimbaud (Arthur), II, 21 ; V, 26, 30 ; VI, 30 ; VIII, 21 ; X-XII, ii.
 Robbe-Grillet (Alain), IX, 5.
 Robert (Léon), A, 9.
 Roberts (Robert), A, 9.
 Robeson (Paul), X-XII, 64.
 Robespierre (Maximilien de), VIII, 7.
 Rockefeller (John Davison), II, 26 ; III, 36.
 Rodin (Auguste), V, 18 ; A, 2.
 Roi de Prusse. V. Guillaume I^{er}.
 Roland (Paul), III, 3.
 Rolland (Romain), X-XII, x.
 Rom (Madeleine), II, 18.
 Rosenthal (Barbara), VII, 18.
 Rostand (Claude), IX, 19.
 Rothschild, IX, 25.
 Roubachof, VIII, 6.
 Rouch (commandant J.), IX, 36.
 Rougier (Louis), IV, 40.
 Rousseau (Jean-Jacques), VIII, 17.
 Roussel (Raymond), VI, 33.
 Rubens (Petrus Paulus), VII, 28.
 Ruddel, VI, 2.
 Ryckmans (Jean), X-XII, xxii.
 S. [Schlepalberger], X-XII, 53.
 S. *Guy*, V, 25-27.
 S. (P.), IX, 11.
 Sacco (Nicola), VI, 39.
 Sacher-Masoch (Leopold, chevalier von), V, 6.
 Sade (Donatien Alphonse François, marquis de), III, 16 ; IV, 16 ; V, 6, 8 ; VI, 30 ; VII, 18, 19, 20 ; X-XII, v ; HS, 6.
 Sagan (Françoise Quoirez, dite Françoise), X-XII, 62.
 Sagazan (Anglèse de), IV, 7.
 Saint-Exupéry (Antoine de), X-XII, ix.
 Saint-Fond, V, 8, 9.
 Saint-Just (Louis Antoine Léon), VI, 03, 35 ; VIII, 4.
 Saint-Laurent (Jacques Laurent, dit Cécil), VIII [couv. 1].
 Saint-Loup, VIII, 24.
 Saint-Martin (Louis Claude de), V, 27.
 Saint-Pol Roux (Paul Roux, dit), I, 29.
 Salazar (Antonio de Oliveira), X-XII, 91.
 Salmon (André), IX, 5.
 Salomon, IV, 6.
 Sand (Aurore Dupin, baronne Dudevant, dite George), VIII, 5.
 Sander (Pierre), A, 9.
 Sappho ou Sapho, V, 26.
 Sasson (Sélim), A, 9.
 Satan, II, 30. V. aussi *Diable (le)*.
 Sauguet (Henri Poupard, dit Henri), IX, 37.
 Scaufaire (Edgar), A, 9.
 Schloezer (Boris de), IX, 20, 21.
 Schnaffs (*Walter*), VI, 20, 23.
 Schoeffer (Nicolas), IX, 37.
 Schönberg (Arnold), II, 9 ; IX, 17, 19, 20, 21, 23.
 Schrofer (W.), A, 9.
 Schuster (Jean), V, 27.
 Schweitzer (Albert), VII, 5 ; VIII [couv. 1].
 Scotto Christiné Tonkinoise, IV, 40.
 Scudéry (Madeleine de), V, 28.
 Scutenaire (Louis), A, 9.
 Sédov (Léon), X-XII, xxxi.
 Ségur (Sophie Rostopchine, comtesse de), V, 28.
 Seigneur (*le*). V. *Dieu*.
 Séléné ou Selênê, A, 2.
 Semay (Louis-Florimond), II, 18.
 Semmelweiss (Ignác Fülöp), X-XII, 52.
 Senecaut (Gilbert), I, 7 ; IX, 37 ; A, 9.
 Sennett (Michael Sinnott, dit Mack), X-XII, 18.
 Servais (Max), A, 9.
 Servien (Pius), II, 6.
 Seurat (Georges), IX, 26.
 Shart (M.), A, 9.
 Sieyès (Emmanuel Joseph), X-XII, xix.
 Simon, II, 21.
 Sluys (Claude), A, 9.
 Smadja (Jean-Richard), X-XII, xxiii.
 Snow (Peter), A, 9.
 Solal, IX, 37.
 Soraya (impératrice), VII, 5.
 Sorel (Georges), VI, 30.

- Soubirous (Bernadette), IV, 7 ;
X-XII, 81 ; HS, 7.
- Souriau (Etienne), II, 6.
- Souris (André), VI, 2, 32 ;
IX, 37 ; X-XII, xxiii ;
A, 15, 16, 18.
- Spaak (Paul Henri), I, 30-33 ;
VI, [28] ; X-XII, 19 ; A, 1.
- Spartacus, VI, 33.
- Speidel (Hans), X-XII, 96, 97.
- Stafford (Derek J.), A, 9.
- Stahly, IX, 37.
- Stakhanov (Aleksei Grigorievitch),
V, 18.
- Staline (Iossif Vissarionovitch
Djougatchvili, dit Joseph), I, 29 ;
II, 2 ; V, 17, 18, 26 ; VI, 38 ;
VIII, 6, 18, 21, 30 ;
X-XII, 22, 23, 27, 32, 34, 38, 39,
110 ; A, 13.
- Stekel (Wilhelm), HS, 3.
- Stendhal (Henri Beyle, dit), VII, 12.
- Stewart (James), X-XII, 70.
- Stil (André), VIII, 20.
- Stockhausen (Karlheinz),
IX, 17, 23, 37.
- Stravinsky (Igor), IX, 20 ; A, 1.
- Stroobants (Elise), A, 14.
- Stroobants (Marthe), A, 14.
- Sugai, IX, 37.
- Superman*, VIII, 27, 28.
- Sutter Watt (Thomas), A, 9.
- Synge (John Millington), VI, 33.
- Tamerlan. V. Timur Lang.
- Tanguy (Yves), VI, 33, 35, 36.
- Tapié (Michel), IX, 37.
- Tardieu (Jean), IX, 37.
- Tartuffe*, X-XII, 28.
- Tati (Jacques Tatischeff, dit
Jacques), II, 23.
- Tayenne, VI, 38.
- Tchakhotine (Serge), X-XII,
31, 32, 60.
- Tchang Kaï-chek. V. Chang
Kaï-chek.
- Tchao Tching-an, III, 34.
- Teicher (M.), A, 9.
- Temmerman (Renée), VI, 2.
- Terneville (Mme de), VIII, 33.
- Thaelmann (Ernst), IX, 3.
- Thérèse d'Avila (Teresa de Cepeda,
dite sainte), X-XII, v.
- Thérèse de l'Enfant-Jésus (Thérèse
Martin, dite sainte), I, 34 ; VI, 8.
- Thésée*, X-XII, 23.
- Thiers (Adolphe), III, 29.
- Thomas a Kempis (Thomas
Hemerken, dit), HS, 2.
- Timur Lang ou Tamerlan, VI, 14.
- Tinguely, IX, 37.
- Tolstoï (Lev Nikolaïevitch,
comte Léon), VI, 1 ; VII, 12 ;
VIII, 21.
- Toukhatchevski (Mikhaïl
Nikolaïevitch), IX, 12.
- Toulouse-Lautrec (Henri Marie
Raymond de Toulouse-Lautrec-
Monfa, dit), VII, 8.
- Tournay (Robert), VI, 2.
- Touzé (Maurice), IX, 18.
- Tramar (comtesse de), III, 30.
- Treblich (Serge), A, 15, 16, 18.
- Trictrac* (*princesse de*),
X-XII, vii.
- Triolet (Elsa), I, 29.
- Trocchi (Alexander), A, 9.
- Trotsky ou Trotski (Lev
Davidovitch Bronstein, dit Léon),
VII, 38 ; VIII, 6 ; X-XII,
27, 38, 39, 41.
- Troubetskoï (princesse), V, 24.
- Truman (Harry S.), VIII, 15.
- Tysen (Rowell), A, 9.
- Tzara (Tristan), VI, 33, 36, 38 ;
A, 9.
- Ubac (Raoul), A, 9.
- Ubu (Père)*, A, 17.
- Ucello ou Ucello (Paolo di Dono,
dit), IV, 3 ; VI, 32.
- Uglow (Euan), A, 9.
- Vaché (Jacques), VI, 32 ; VII, 20.
- Vacher (Joseph), VI, 32.
- Valéry (Paul), III, 12 ; IV, 44 ;
VII [couv. 4] ; VIII, 21 ;
X-XII, ix ; A, 13.
- Valezy (M.), A, 9.
- Valtin (Jan), X-XII, xxxi.
- Van Assche (Petrus), VI, 38.
- Van Bruaene (Gérard, dit Geert),
II, 29 ; X-XII, xxiii ; A, 9, 14.
- Van Cottom (Joë), IV, 9.
- Van den Abeele (Remy), X-XII,
xxiii ; A, 9.
- Vandenhaute, X-XII, xxiii.
- Vanderbilt (Cornelius), II, 26.
- Vandéric, VI, 2.
- Van de Spiegele (Louis), A, 9.
- Van Eyck (Jan), VII, 25.
- Van Gogh (Vincent), III, 3 ;
VII, 8 ; VIII, 15, 21.
- Van Lint (L.), A, 9.
- Vanpeperstraete (Mme), X-XII, xxiv.
- Vanpeperstraete (Norbert-Benoît),
X-XII, xxiii.
- Van Roey (Joseph, cardinal), II, 31.
- Vanzetti (Bartolomeo), VI, 39.
- Varda (Agnès), IX, 37.

- Vasilissa, III, 24-27.
 Vaume (Henri), A, 9, 14, 15, 16, 18.
 Vauvenargues (Luc de Clapiers, marquis de), VIII, 3.
 Vendryes (Pierre), IX, 7.
 Venus, III, 17, 18, 19 ; V, 13.
 Verhaeren (Emile), VI, 1.
 Verlaine (Paul), III, 1 ; VIII, 21.
 Verriest (Gustave), X-XII, xxxii.
 Vésale (André), VII, 4.
 Victoria I^{re}, V, 26.
Vierge (la), V, *Marie (sainte)*.
 Vigo (Jean), HS, 8.
 Viliers de L'Isle-Adam (Auguste, comte de), VIII, 21 ; X-XII, 93.
 Viollis (Andrée), III, 32.
 Viroux (Maurice), VIII, 3.
 Vivès (Louis), IV, 4.
 Vivier (Robert), A, 9.
 Volta (Alessandro, comte), X-XII, ix.
 Voltaire (François Marie Arouet, dit), VI, 29.
 Vychinski (Andreï Ianouarievitch), X-XII, xxxi.
 Wabravels (Bernardus), VI, 15.
 Wagner (Richard), II, 9 ; HS, 5, 6.
 Walewska (comtesse), VIII, 33.
 Walfrede, II, 23.
 Wallon (Henri), X-XII, xvii.
 Walpole (Horace ou Horatio, comte d'Orford), VI, 33.
 Walter (Frances), A, 9.
 Ward (T.W.), A, 9.
 Watteau (Antoine), V, 26.
 Wauters (Simone), VI, 2.
 Webern (Anton von), IX, 20, 21, 23.
 Weil (Simone), III, 31.
Werther, VIII, 23.
 Wicquefort (A. de), III, 27.
 Wiene (Robert), VII, 1.
 Wilson (Charles Thomson Rees), X-XII, xi.
 Windsor (duc et duchesse de), VII, 5.
 Winnington (A.), III, 35.
 Wogenscky, IX, 37.
 Wolff (Pierre), IX, 19, 20.
 Wolman (Gil J.), VII, 18, 19, 23 ; IX, 12, 13, 37 ; A, 9.
 Wyszynski (Stefan), I, 1.
 X. (Mme), A, 15, 16, 18.
 Xavier-Franc (Jean), X-XII, xxiv.
 Ypermann (Chris), A, 14.
 Yves, IX, 37.
 Zachel, III, 32.
 Zatopek (Emil), A, 1.
 Zinoviev (Grigori Ievseïevitch Apfelbaum, dit), X-XII, 43.

INDEX DES OUVRAGES CITES

- Adresse du 9 septembre 1870*, Karl Marx, X-XII, 20.
- Age d'or (l')*, film de Luis Bunuel et Salvador Dali, II, 26 ; HS, 8.
- Amour fou (l')*, André Breton, HS, 8.
- Annuaire complet du clergé belge*, I, 1.
- Anticoncept (l')*, film de Gil J. Wolman, VII, 19.
- Apocalypse*, saint Jean l'Evangéliste, IV, 4.
- Attente de Dieu*, Simone Weil, III, 31.
- Avant le déluge*, film d'André Cayatte, II, 25.
- Bagatelles pour un massacre*, Louis-Ferdinand Céline, III, 32.
- Bains de Paris et des principales villes des quatre parties du monde (les)*, ou *Le Neptune des Dames*, P. Cuisin, VIII, 33.
- Baiser (le)*, Auguste Rodin, V, 18.
- Beau Danube bleu (le)*, valse de Johann Strauss, X-XII, x.
- Berceuse (Sahara)*, HS, 5.
- Bon usage (le)*, Grévisse, HS, 3.
- Bréviaire de la femme (le)*, comtesse de Tramar, III, 30.
- Cabinet du docteur Caligari (le)*, film de Robert Wiene, VII, 19.
- Camps de la mort en Corée*, Wilfred Burchett et A. Winnington, II, 34.
- Cantique des cantiques (le)*, IV, 4.
- Carrousel de chameaux (Sahara)*, HS, 5.
- Carte du Tendre. V. Clélie*.
- Chaland qui passe (le)*, André de Bardet et C.-A. Bixio, III, 7.
- Chants de Maldoror (les)*, comte de Lautréamont, VIII, 2.
- Cid (le)*, Pierre Corneille, VI, 29 ; VIII, 2.
- Cinna*, Pierre Corneille, VI, 29.
- Clélie*, Mlle de Scudéry, V, 28.
- Club des métiers bizarres (le)*, Gilbert Keith Chesterton, X-XII, 93.
- Comment épouser un millionnaire*, film de Jean Negulesco, II, 25.
- Commune (la)*, Pierre Dominique, III, 29.
- Conclusions aux « Prophéties de Michel Nostradamus »*, P. Edouard, VIII, 5.
- Consuelo*, George Sand, VIII, 5.
- Contribution à l'esthétique*, Henri Lefèbvre, IX, 22.
- Correspondance des arts*, Etienne Souriau, II, 16.
- Crin blanc*, film d'Albert Lamorisse, VII, 13.
- Cuirassé « Potemkine » (le)*, film de Sergheï Mikhaïlovitch Eisenstein, II, 26 ; VII, 19.
- Dame de pique (la)*, opéra de Piotr Ilitch Tchaïkovski, III, 29.
- David*, Michel-Ange, V, 16.
- Débardeur (le)*, Constantin Meunier, V, 10-14, 18-20.
- Défroqué (le)*, film de Maurice Cloche, II, 26.
- De God Denkbaar*, *Denkbaar de God*, W.-F. Hermans, X-XII, xx.
- De la connaissance de Dieu et de soi-même*, Jacques Bénigne Bossuet, III, 30.
- De l'esprit des lois*, Charles de Montesquieu, VI, 29.
- Descente du Saint-Esprit (la)*, Jacques Blanchard, IV, 8.
- Description de Moscou*, G. Le Coïnte de Laveau, III, 27.
- Des sensations thermiques et des désirs des gens qui passent devant les grilles du musée de Cluny, une heure environ après le coucher du soleil en novembre*, VIII, 6.
- Détraqués (les)*, Charles Barbara, VI, 33.
- Diccionario Espanol-Francés*, D. Gildo, IV, 10.
- Dictionnaire de la langue française*, Emile Littré, I, 32.
- Dictionnaire des idées reçues*, Gustave Flaubert, VII, 38.
- Dictionnaire de théologie*, abbé Bergier, IV, 9.
- Discours au XIX^e Congrès du Parti communiste de l'Union soviétique*, Nikolaï Alexandrovitch Boulganine, VIII, 6.
- Discours prononcé au premier Congrès des Kolkhoziens-oudarniks de l'U.R.S.S.*, Joseph Staline, II, 2.
- Du bonheur dans l'esclavage*, Jean Paulhan, VII, 38.
- Entracte*, film de René Clair, VII, 19.

Esthétique de la musique contemporaine, Antoine Goléa, IX, 19.
Europe galante (I), Paul Morand, III, 27.
Evangile arabe de l'enfance (I'), HS, 4.
Famille Trapp (la), film de Wolfgang Liebeneiner, HS, 2.
Filet (le), film de E. Fernandez, II, 24.
Fleurs de Tarbes (les), Jean Paulhan, VII, 38.
Fleurs du mal (les), Charles Baudelaire, VII, 14.
French-cancan, film de Jean Renoir, VII, 19.
Frère noir, Magdeleine Paz, III, 31.
Germinal, Emile Zola, IX, 5.
Glossaire érotique de la langue française, Louis de Landes, IV, 9.
Guernica, Pablo Picasso, A, 9.
Histoire de ne pas rire, Paul Nougé, A, 10.
Hommage à Babeuf, marche d'André Souris, VI, 34.
Homme illustré (I'), Ray Bradbury, VIII, 27.
Hurlements en faveur de Sade, film de Guy-Ernest Debord, VII, 19.
Iconographie de l'art chrétien, Louis Réau, HS, 4.
Imitation de Jésus-Christ (I'), Thomas a Kempis, HS, 2, 3, 5, 6, 7.
Imitation du cinéma (I'), film de Marcel Mariën, HS, 1, 2, 3, 5-8 ; A, 15-18.
Impressions d'U.R.S.S., Robert Kemp, III, 27.
Indochine S.O.S., Andrée Viollis, III, 32.
Inhumaine (I'), film de Marcel L'Herbier, VII, 2.
Inquisiteur (I'), comte de Villiers de L'Isle-Adam, X-XII, 93.
Insurrection armée (I'), Neuberg, X-XII, 30.
Internationale (I'), Eugène Pottier et Pierre Degeyter, X-XII, 18.
Introduction à la musique de douze sons, René Leibowitz, IX, 20.
Introduction au Continent Contrescarpe, Gilles Ivain, IX, 38.
Introduction au discours sur le peu de réalité, André Breton, II, 24.

Ivan le Terrible, film de Sergheï Mikhaïlovitch Eisenstein, HS, 2.
Joconde (la), Léonard de Vinci, VIII, 2.
Joséphine de Beauharnais, Statue à Fort-de-France, V, 16.
Journal, André Gide, X-XII, 53.
Katia, film de Maurice Tourneur, HS, 2.
Larousse (Petit), I, 32.
Lénine, Valeriu Marcu, II, 30.
Lettre à Catherine II, Denis Diderot, VIII [couv. 4].
Lettres sur les dangers de l'onanisme, et conseils relatifs au traitement des maladies qui en résultent, J.-L. Doussin-Dubreuil, IX, 13.
Liberté, Paul Eluard, VIII, 18.
Liberté éclairant le monde (la), Frédéric Auguste Bartholdi, V, 16.
Lion des Mogols (le), film de Jean Epstein, VII, 1.
Livre de la fleur en papier doré, Gérard Van Bruaene, II, 29.
Livre des proverbes, IV, 6.
Livre du cinéaste amateur, HS, 4.
Lois et styles des harmonies musicales. Genèse et caractères de la totalité des échelles, des gammes, des accords et des rythmes, Edmond Costère, IX, 18.
L'Opposition, le danger de guerre et les problèmes de la défense, Léon Trotsky, VIII, 6.
L'Opposition trotskyste, aujourd'hui et autrefois. Discours prononcé à la séance plénière d'octobre du C.C. et de la C.C.C. du Parti communiste de l'U.R.S.S., Joseph Staline, A, 13.
Louis XV (statue équestre de), Edme Bouchardon, V, 17.
Lumières de la ville (les), film de Charles Spencer Chaplin, VII, 19.
Madelon (la), Louis Bousquet et Camille Robert, VII, 4.
Main dangereuse (la), film de Samuel Fuller, VII, 14.
Mandarins (les), Simone de Beauvoir, VII, 16.
Mahomet ou le Fanatisme, Voltaire, VI, 29.
Manifeste du parti communiste, Karl Heinrich Marx et Friedrich Engels, X-XII, 12.
Mein Kampf, Adolf Hitler, X-XII, 110.

- Mémoires d'outre-tombe*,
François René de Chateaubriand,
III, 27.
- Mémoires pour servir
à l'histoire des égarements de
l'esprit humain par rapport à la
la religion chrétienne ;
ou Dictionnaire des hérésies,
des erreurs et des schismes*, II, 23.
- Mémoires secrets sur la Russie,
et particulièrement sur la fin du
règne de Catherine II et
le commencement de celui
de Paul I^{er}*, C.F. Ph. Masson, II, 2.
- Mère Courage*, Bertolt Brecht,
VIII, 2.
- Mon Faust*, Paul Valéry, VIII,
[couv. 4].
- Mort de J.H.*, VIII, 4.
- Musique contemporaine (la)*,
Pierre Wolff, IX, 19.
- Musique de nuit, pour trompes et
flûtes* (Orénoque), HS, 5.
- Musique étrangère contemporaine*,
André Hodeir, IX, 22.
- Musique française
contemporaine (la)*,
Claude Rostand, IX, 19.
- Musique russe*, IX, 23.
- Musique vivante. Introduction
au langage musical contemporain*,
Jean-Etienne Marie, IX, 20.
- Mystère Picasso (le)*, film de
Henri Georges Clouzot, IX, 25.
- Naissance d'une nation (la)*, film de
David Wark Griffith, VIII, 6.
- Niebelungen (les)*, films de
Fritz Lang, VII, 2.
- Nombres et les espaces (les)*,
Gustave Verriest, X-XII, xxxii.
- Nouveau commentaire littéral,
critique et théologique avec
rapport aux textes primitifs sur
tous les Livres des Divines
Ecritures*, J.F. d'Allioli, IV, 4.
- Nouveau savant de société avec
la nomenclature par ordre
alphabétique des pénitences
qui y sont attachées (le) ;
ou Dictionnaire des jeux familiers*,
Cousin d'Avallon, VIII, 32, 33.
- Nue (la)*, François-Louis Bertrand,
X-XII, xvii.
- Orphée*, opéra de Christoph
Willibald von Gluck, II, 9.
- Palais-Royal (le)*,
Restif de La Bretonne, II, 28.
- Paris et l'agglomération parisienne*,
P.-H. Chombart de Lauwe, IX, 6.
- Parsifal*, drame musical de
Richard Wagner, HS, 5, 6.
- Patrouille perdue (la)*, film de
John Ford, VIII, 5.
- Pelléas et Mélisande*, opéra de
Claude Debussy, II, 9.
- Pentateuque (le)*, IV, 4.
- Petite sirène (la)*, E. Eriksen,
V, 16, 17.
- Pierre I^{er} le Grand*,
(statue équestre de), Etienne
Falconet, V, 16.
- Poésies*, comte de Lautréamont,
VIII, 3.
- Police et les méthodes
scientifiques (la)*, Edmond Locard,
IV, 1.
- Première traversée de l'Amérique
du Sud en automobile (la)*.
De Rio de Janeiro à Paz et Lima,
Roger Courteville, VIII, 31.
- Procès du camp de Struthof (le)*,
Armand Gatti, III, 33.
- Procès du Centre antisoviétique
trotskiste (le)*, X-XII, xxxi.
- Quai des brumes (le)*,
Pierre Mac Orlan, VI [couv. 4].
- Quand un vicomte*, chanson,
X-XII, 16.
- Quelques pages du journal
d'un comédien-français à Moscou*,
Jean Meyer, III, 29.
- Qu'est-ce que la métaphysique ?*,
Martin Heidegger, III, 33.
- Rabouilleuse (la)*, Honoré de Balzac,
VIII, 36.
- Rapport d'activité du comité central
au XX^e Congrès du Parti
communiste de l'Union soviétique*,
Nikita Sergheïvitch Khrouchtchev,
X-XII, 18.
- Recherche scientifique (la)*,
Vladimir Kourganoff, X-XII, 104.
- Regards vers l'Anapurna*,
Maurice Herzog, VIII, 30.
- Relation du voyage d'Adam Olearius
en Moscovie, Tartarie et Perse*,
III, 27.
- Renault de Billancourt*,
Saint-Loup, IX, 24.
- Retour de l'U.R.S.S.*, André Gide,
III, 27.
- Sacre du printemps (le)*, ballet
d'Igor Stravinski, IX, 20.
- Saint-François en extase*,
le Gréco, II, 31.
- Sans patrie ni frontière*, Jean Valtin,
X-XII, xxi.

Schoenberg et son école,
 René Leibowitz, IX, 20.
Second manifeste du surréalisme,
 André Breton, A, 14.
Sissi, film d'Ernst Marischka, HS, 2.
Sittengeschichte des Weltkrieges,
 Magnus Hirschfeld, III, 30.
Soldats du marais (les).
*Treize mois de captivité dans
 les camps de concentration*,
 Wolfgang Langhoff, III, 33.
Stoglav ou les Cent Chapitres (le).
*Recueil des décisions de
 l'assemblée ecclésiastique de
 Moscou*, III, 27.
Souffrances du jeune Werther (les),
 Johann Wolfgang von Goethe,
 VIII, 23.
Symphonie héroïque,
 Ludwig van Beethoven, VIII, 7.
Testament, Lénine, X-XII, 43.
Traité de bave et d'éternité, film de
 Jean-Isidore Isou, VII, 19.
Tristan et Isolde, drame lyrique de
 Richard Wagner, IX, 20.
*Trois prêtres et la Vierge
 retroussée (les)*, tableaux de
 René Magritte, III, 20.
Un chien andalou, film de
 Luis Bunuel, VII, 9.
*Une Américaine à la cour de
 Napoléon III*, Y.-H. de Laurière,
 VIII, 34.

Une saison en enfer,
 Arthur Rimbaud, II, 21.
U.R.S.S. à l'heure de Malenkov (l'),
 Hélène et Pierre Lazareff, III, 27.
Vénus Anadyomène, V, 21.
Vénus de Médicis, V, 21.
Vénus de Milo, V, 16, 21.
Victoire de Samothrace, V, 16.
Vierge corrigeant l'enfant Jésus (la),
 Max Ernst, III, 20.
Vies obscures (les),
 François-Louis Bertrand,
 X-XII, xvii.
*Viol des foules par la propagande
 politique (le)*, Serge Tchakhotine,
 X-XII, 32, 60.
Vivez jeune, vivez longtemps,
 Gayelord Hauser, III, 34.
Voyage dans la Lune (le),
 film de Georges Méliès, VII, 19.
*Voyages en differens pays de
 l'Europe en 1774, 1775 et 1776,
 ou lettres écrites de l'Allemagne,
 de la Suisse, de l'Italie, de Sicile
 et de Paris*, Pilati de Tassulo,
 VIII, 32.
Who's Who, X-XII, 92.
Zéro de conduite, film de Jean Vigo,
 HS, 8.
Zéro et l'infini (le),
 Arthur Koestler, VIII, 6.

TABLE DES MATIERES

***Les lèvres nues*, collection complète, n° 1 à 12, avril 1954
à septembre 1958.**

***L'Imitation du Cinéma*, n° hors-série, été 1960.**

<i>Ce qu'on appelle la tragédie antique</i>	A 1
<i>Le grand âge</i>	A 2
<i>Découvrir</i>	A 3
<i>Une tempête sous un crâne</i>	A 4
<i>Méthode</i>	A 5
<i>La lumière, l'ombre et la proie</i>	A 6
<i>A l'occasion de son soixantième anniversaire, hommage à André Breton</i>	A 7
<i>Apprenez à lire sur les lèvres nues</i>	A 8
<i>Toutes ces dames au salon !</i>	A 9
<i>Histoire de ne pas rire</i>	A 10
<i>Quel est votre but dans la vie ?</i>	A 11
<i>De fil en aiguille</i>	A 12
<i>Un précurseur méconnu de la déstalinisation</i>	A 13
<i>Lettre ouverte à Monsieur le Ministre de la Défense nationale</i>	A 14
<i>L'Imitation du Cinéma</i>	A 15
<i>L'Imitation du Cinéma</i>	A 16
<i>L'Imitation du Cinéma</i>	A 17
<i>Is aan cineasten alles toegelaten ?</i>	A 18
<i>L'Imitation du Cinéma</i>	A 19

<i>Index des annexes</i>	3
<i>Index des collaborateurs</i>	5
<i>Index des illustrations</i>	9
<i>Index des noms cités</i>	11
<i>Index des ouvrages cités</i>	23

Achevé d'imprimer
le 21 avril 1978
sur les presses
de l'Imprimerie A à Z
206, rue La Fayette
75010 Paris
Dépôt légal 2^e trimestre 1978

N° d'Editeur : 22
N° d'Imprimeur : 3244

POUR UN NOUVEAU B

TA MUSE DANS TA MUSETTE
GARDE TA MUSE DANS TA MUSETTE

Le hasard est grand
RÉSUMÉ — UNE PROSTITUÉE CHARLIE DE BELFORT SE METTE À LA SEINE. ELLE EST SAUVÉE PAR UN JEUNE PEINTRE-OUVRIER QUI S'APPELLE O'ELLE...

La force de l'habitude chez des millions et des dizaines de millions d'hommes, c'est la force la plus redoutable.

Une nuit que j'étais près d'une affreuse Juive...

Certes, vous avez raison de rougir, os et graisse, mais écoutez-moi.

Si tu vois Séraphie, sur son flanc accorde.

L'esprit restera à jamais une île, à laquelle on ne saurait accéder de l'océan de la matière, à moins de faire un saut.

LE SANG COULAIT, LA PIERRE CONTINUAIT DE PÊLER. LES TEMPS ÉTAIENT DIFFICILES.

LEURS PÈRES RESPECTIFS, DEUX GRANDS FINANCIERS, S'OPPOSAIENT À LEUR UNION.

MATHILDE AIMAIT JULIEN.

Parfois dans le désert du Nevada.

TOUT LE POUVOIR AUX SOVIÉTS.

Parle du ciel. Qu'importe le ciel se vide. Qu'importe le ciel se vide. Qu'importe le ciel se vide.

Je ne sais ce qu'ils ont. Ils me prennent la main. Ils me touchent les seins. Ils m'appliquent leur bouche sur la mienne. Ils me pressent contre eux, ils balbutient des mots sans suite.

JACQUES ATTENDAIT LONGTEMPS SIMONE À LA SORTIE DU LUPANAR.

Ecoute Jacques, c'est très sérieux ce que je vais te dire.

Nous ne sommes pas de ceux-là, ma chère, de qui naissent les fils des hommes.

L'émancipation de la classe ouvrière sera l'œuvre de la classe ouvrière elle-même...

LA ROUTE ÉTAIT LONGUE, LES CÔTES ESCARPÉES, MAIS LES IDÉES MARCELAIENT SANS RÉPÊTER LA TÊTE DES HOMMES.

MAIS TROIS SEMAINES APRÈS À LA SUITE D'UN ACCIDENT...

Je ne m'empêche pas de la pousser qui ne compose et qui vous parlez!

JULIETTE SE DEMANDAIT CE QU'ELLE AVAIT DEVENUE.

Je suis un être psychologique pour moi-même mais un être physiologique pour autrui.

Le peigne est un grand seigneur. Le feu est manque et croûte.

Je fus pendant longtemps ouvrier ébéniste.

LA FAMILLE S'ÉMUT, MAIS NE LAISSA RIEN PARAÎTRE. ELLE ATTENDAIT SON HEURE.

On se brise l'un contre l'autre, on ne se sépare pas.

Il faut tenter de vivre!

À FIGARIE, UN VIEILLARD HARANGUAIT LA FOULE.

"La religion, c'est l'opium du peuple!"

Accueille tes mots comme des pensées.

De fond des cieux la main de la misère tourne le moulin.

ILS INTERROGÈRENT LE HASARD. DIN ANS S'ÉTAIENT ÉCoulées; DIN ANS DÉJÀ!

ILS SAUVERONT TOUTE L'ART.

POUR L'INTELLIGENCE DE CE QUI VA SUIVRE, IL NEUT FAUT REMONTER MAINTENANT LE COURS DES ANNÉES.

Les blancs débarquent. Le canon! Il faut se soumettre au baptême, s'habiller, travailler.

La pénultième est morte.

AIDE PAR L'INCONSTANTE ET SON AMANT, IL MONTA COURAGEUSEMENT À CÉLESTINE MARIN. PLEURAIT, ÉTAIT ENFIN, LONGS.

QUE L'AUBE PARUT.

UNE VIE HEUREUSE ATTENDAIT FRANÇOIS ET RODOLPHE. — LA PRODUCTION MONDIALE DE LA CIER SE CHIFFRE PAR MILLIONS DE TONNES!

On n'est point criminel pour faire le peintre des bisarres penchante qu'inspire la nature.

PENDANT CE TEMPS, DANS LES CÉLÈBRES COULISSES DU KREMLIN...

APPLI à S L LÈV NU

REVUE T

CONTR
CONTR
CONTR
CONTR

c
CO
V

SIX NUM

EN VENTE A PARIS
10, rue de Vaugirard;
B

EDITEUR : Marcel Marié
Diffusé
l'Internationale Lettriste, rue

DISCOURS UN LONG NOUVEAU

OURRAGE DE CRANES

RENEZ

lire

ur

ES

RES

ES

RIMESTRIELLE

la Vérité
la Liberté
la Justice
le Bonheur

st-à-dire

NTRE
DUS

ÉROS PARUS

au « Soleil dans la Tête »,
au « Minotaure », 2, rue des
aux-Arts.

1, rue du Pépin, 28, Bruxelles.
en France par
le la Montagne Geneviève, 32, Paris V.



AIR FRANCE



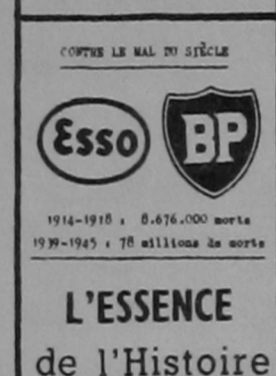
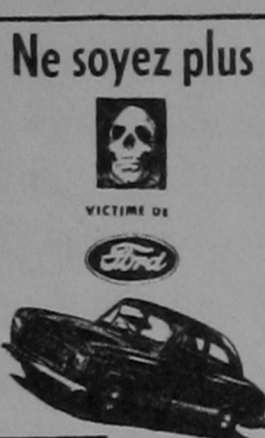
Coca-Cola



Plus de mèches engluées ! Plus de cheveux attrape-poussières ! Plus d'oreillers sales !



fait TABLE rase



Autorisation d'afficher : Loi du 29 juillet 1984.

UN BEAU MENSONGE VAUT M

POÈTE PREND TES CISEAUX